This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,134

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1906. T. CVI. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^F DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-TROISIÈME

(CENT-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1906

Compl. sets
Sets
7-14-37
37235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Mission scientifique* du Bourg de Bozas. *De la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale (Octobre 1900-mai 1903). Carnets de route.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, gr. in-8 de viii-442 p., accompagné de 172 illustrations d'après les photographies originales de la mission et de trois cartes de l'itinéraire parcouru. Broché 30 fr. ; reliure amateur, 35 fr. — 2. *A Lhassa, la ville interdite. Description du Thibet central et des coutumes de ses habitants. Relation sur la marche de la mission envoyée par le gouvernement anglais (1903-1904).* Paris, Hachette, 1906, in-8 de vi-450 p., illustré de 24 pl. en héliogr. et d'une carte. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 3. *Les Quatre fils Hémon*, par Albert Cim. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de 293 p., illustré de 52 grav. dessinées par Ed. Zier. Broché, 3 fr. ; cartonné, tr. dorées, 4 fr. 50. — 4. *Fils de chef*, par M. d'Agon de la Contrie. Paris, Colin, 1906, in-18 de 287 p., illustrations d'Hérouard. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 5. *A la belle Étoile*, par C. Saint-Jan. Paris, Colin, 1905, in-18 de 272 p., illustré par José Roy. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 6. *Un Parisien à Java*, par A. de Gériolles. Paris, Colin, 1905, in-18 de 277 p. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — 7. *La Science au xxe siècle. Nouvelle Revue illustrée des sciences et de leurs applications.* 3e année, 1905. Paris, Delagrave, in-4 de 388 p., avec de nombreuses photogravures. Relié toile, fers spéciaux, tête dorée, 15 fr. — 8. *Revue de géographie fondée en 1877* par Ludovic Drapeyron. 29e année. T. LV (Janvier-décembre 1905). Paris, Delagrave, in-4 de 388 p., avec 180 grav. et 28 cartes. Relié toile, fers spéciaux, tête dorée, 15 fr.

Voici quelques volumes retardataires, parmi les nouveautés de fin d'année éditées en vue des cadeaux dits d'étrennes. Mais tous, en raison de leur genre, peuvent être achetés, conservés ou offerts sans que le premier de l'an ait rien à y voir.

1. — L'une des plus remarquables explorations africaines menées à bonne fin par des Français, au cours des dernières années, a été sans contredit celle que dirigea le vicomte Robert du Bourg de Bozas. Chargé en 1900 d'une mission scientifique dans l'Afrique équatoriale, ce jeune voyageur quitta le sol natal avec le projet d'explorer, au triple point de vue géographique, zoologique et botanique, une région du continent noir que Mgr Le Roy était le seul Français à avoir jusqu'alors visitée, c'est-à-dire les pentes du Kilimandjaro et le pays qu'habitent les Massaï ; de là, en reconnaissant les rivières fort mal connues qui vont se jeter dans les eaux orientales et septentrionales du lac Victoria, puis en contournant le lac Rodolphe et en traversant le plateau éthiopien, le vicomte du Bourg devait regagner Djibouti. Par suite de circonstances défavorables, ce projet séduisant dut être complètement modifié, et c'est par l'Abyssinie que la mission scientifique placée sous la direction de Robert du Bourg pénétra dans des régions encore fort mal connues de l'Afrique. Quelle excellente besogne elle y a exécutée, soit dans l'Ogaden, soit sur les bords du Ouabi

Chébéli et de ses affluents, soit dans le pays des Gallas Aroussi, on s'en rendra un compte exact en lisant le beau volume dans lequel se trouve relatée la marche du vicomte Robert et de ses compagnons *De la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale.* Rédigé à l'aide des carnets de route du chef de la mission (mort au cours du voyage aux Amadis, sur l'Ouellé, le 24 décembre 1902) par M. Fernand Maurette, qui s'est particulièrement adonné à l'étude de la géographie de l'Afrique équatoriale, ce volume, que compléteront des fascicules consacrés aux résultats scientifiques du voyage, fait connaître l'œuvre de la mission dans son ensemble. A sa précision géographique, à son intérêt anecdotique et scientifique, à la valeur documentaire de ses belles gravures et de ses trois cartes, — nouvelles en plus d'un point, — s'ajoute encore un autre mérite : celui qui ressort de l'exemple donné par le vicomte Robert du Bourg. A une existence brillante et facile, il a préféré la lutte incessante, à l'inaction, l'action ; il s'est montré un homme, et a su faire honneur à soi-même et à son pays !

2. — Il y a peu d'années, l'illustre Sven Hedin, dans un ouvrage dont on n'a pas oublié l'intérêt, exposait les efforts infructueux qu'il avait faits, après tant d'autres voyageurs, pour s'avancer à travers les solitudes glacées du Thibet jusqu'à Lhassa, la « ville interdite » ; plus heureux que le vaillant explorateur suédois, M. Perceval Landon y a pénétré au mois d'août 1904, avec la colonne anglaise commandée par le colonel F.-E. Younghusband. Ce qu'il y a vu, alors qu'il en parcourait les rues et les bazars ; qu'il en visitait, avec les officiers de la colonne, les sanctuaires les plus vénérés, voilà ce que, dans la seconde moitié de son bel ouvrage intitulé : *A Lhassa*, ce correspondant particulier du *Times* a raconté de la manière la plus intéressante et en même temps la plus pittoresque. M. Perceval Landon avait débuté par relater, avec non moins de charme et d' « humour », la marche vraiment difficile, depuis Siliguiri jusqu'aux abords de Lhassa, de la mission envoyée par le gouvernement britannique au Thibet, et par décrire avec beaucoup de soin la partie du Thibet central traversée par lui, ainsi que les coutumes de ses habitants. Par la juxtaposition de ces fragments qui se complètent et s'éclairent les uns les autres, se trouve constitué un ouvrage qu'on lira avec une véritable passion, et pour l'agrément du récit, et pour la façon dont est décrite la beauté de ces « merveilleux paysages dont le souvenir — a déclaré le colonel Younghusband — reste, à mon avis, le plus fascinateur parmi tous ceux que nous rapportons de cet étrange pays. » D'admirables héliogravures — pour chacune desquelles est soigneusement notée la coloration du paysage — accompagnent ce beau volume, livre d'histoire autant que de géographie, un des ouvrages les plus instructifs et les mieux documentés, en dépit de quelques légères erreurs (l'abbé Huc est un prêtre

de la Mission et non un jésuite, p. 16) que nous possédions encore sur le Thibet.

3. — M. Albert Cim vient d'enrichir la collection que publie la maison Hachette sous le titre de « Bibliothèque des écoles et des familles », d'un volume fort intéressant : *Les Quatre fils Hémon*. C'est l'histoire comique et dramatique à la fois d'une famille dont le chef est l'un des principaux négociants de Chanteraine-en-Barrois (lisez Bar-le-Duc, s'il vous plaît). M. Hémon a de l'ambition pour ses enfants : il destine l'aîné, Octave, à Saint-Cyr, le cadet, Alexis, à l'école navale, le troisième, Daniel, à l'École polytechnique, se contentant de l'École forestière pour le dernier, Frédéric. Parfait. Mais aucun des quatre gaillards ne se soucie de suivre la voie indiquée par leur père. Au lycée, tous des cancres, d'ailleurs. Octave s'engage dans les zouaves et, très rapidement, se réhabilite : il meurt pour son pays, sur la terre d'Afrique, juste au moment où il obtient l'épaulette d'officier. Daniel, lui, veut être peintre : il marche de succès en succès et serait certainement arrivé à la célébrité si la mort ne l'avait fauché trop tôt, loin des siens, sous le beau ciel d'Italie. Restent donc le cadet, Alexis, « le seul bête des quatre fils Hémon » et le benjamin, Frédéric, le farceur incorrigible. Alexis s'est lancé dans le commerce ; il a fort bien réussi à à Paris, et c'est lui qui, accouru finalement au secours de son père fatigué et vieilli, sauve son grand magasin de nouveautés à Chanteraine de la ruine qui allait le faire disparaître. Quant à Frédéric, ondoyant et divers, véritable « pierre qui roule », il justifie pleinement le proverbe : il n'amasse pas mousse ; mais nous le voyons, aux dernières pages du récit, converti, assagi, prêtant à son frère un concours dévoué dans l'œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier. Ce roman semble vécu, tant ses allures sont simples, tant les faits sont logiques et bien présentés. Des types curieux, amusants, animent ces pages que des détails artistiques rendent parfois instructives. Du cœur et de l'esprit beaucoup : bref, très attachante et très saine lecture.

4. — Le jeune Abdoulaye, le *Fils de chef*, dont les aventures nous sont ici racontées, est, après la mort tragique de ses parents, élevé à Saint-Louis, dans une école fondée par les Français pour les enfants indigènes de la colonie. La discipline scolaire pèse de façon un peu lourde sur un garçonnet qui a grandi librement au soleil d'Afrique ; mais Abdoulaye Ben Tallah est un honnête et vaillant petit Maure qui prend son parti tant bien que mal de sa nouvelle vie. Il l'abandonne cependant en apprenant que son pays natal, dont il est le chef héréditaire, est ravagé par des ennemis puissants et cruels. Accompagné de quelques fidèles, entre autres d'un jeune Français, Paul Coudray, qui dirige l'expédition, Abdoulaye part en cachette, et, après mille aventures périlleuses, arrive au but de son voyage. Il se distingue

ainsi que ses camarades, délivre les siens des brigands qui les oppriment et rentre ensuite à Saint-Louis, où, en faveur de leur vaillance, on pardonne aux jeunes gens une équipée peu réglementaire, mais inspirée par de généreux motifs et dont le récit mouvementé intéressera sûrement les petits lecteurs.

5. — Jean Rouvière a été enlevé d'une façon mystérieuse à sa mère qui, après avoir épuisé tous les moyens possibles pour le retrouver, le pleure comme mort. Les recherches, abandonnées par la mère désolée, sont reprises par Marc, un ami de Jean, et par Violette, une petite bohémienne qu'il a associée à son entreprise. Les deux enfants, convaincus que Jean a été volé par des bohémiens, parcourent les foires des grandes villes de France et couchent souvent *A la belle Étoile*. Si le récit de leurs aventures n'est pas tout à fait vraisemblable, il est du moins gaîment et vivement conté. Finalement, Jean est retrouvé par ses intrépides petits amis. On apprend alors qu'il a été la victime, non des saltimbanques ou des bohémiens, mais d'un indigne parent qui convoitait un riche héritage destiné au petit garçon. Rendu à sa mère, Jean n'oublie pas de récompenser largement tous les amis, grands et petits, influents ou obscurs, qui ont aidé Marc et Violette à opérer sa délivrance.

6. — *Le Parisien à Java* est Hubert de Marsac, qui fait le voyage avec ses parents et son précepteur, l'excentrique Flambignac. Avec l'enthousiasme de la jeunesse, Hubert jouit des spectacles grandioses et charmants qui lui passent sous les yeux; il s'émerveille de la végétation luxuriante de ce pays du soleil et les mille incidents de la route l'enchantent et l'intéressent. Tout n'est pas cependant plaisir à Java et notre « Parisien » est bien près de périr dans une de ces explosions volcaniques dont l'île lointaine a été plus d'une fois le théâtre. Les expériences, amusantes ou tragiques, sont racontées dans un style aisé et plein d'entrain; la note gaie s'y trouve souvent et quoique le sentiment religieux soit absent de ce volume, comme aussi des deux précédents, le récit est parfaitement honnête et convient aux enfants de huit à dix ans.

7. — La revue intitulée : *La Science au* XX*e siècle*, publiée chez l'éditeur Delagrave sous la direction de M. Georges Maneuvrier, aborde de façon généralement succincte, mais toujours claire et intéressante, les questions scientifiques les plus variées, la plupart à l'ordre du jour. Le beau volume qui nous arrive, pour l'année 1905, sous une élégante reliure, est illustrée d'un nombre considérable de jolies photogravures documentaires. Nous ne saurions relever ici la grande quantité d'articles parus, au cours de l'année dernière dans *la Science au* XX*e siècle*; du moins nous empressons-nous de rappeler certaines études plus particulièrement attachantes, savoir : *L'Air liquide*, par

M. le Dr d'Arsonval ; *Le Canal de Panama*, par M. P. Bunau-Varilla ; *Coup d'œil d'ensemble sur les progrès de la chimie pendant le* XIXe *siècle*, par M. A. Ditte ; *La Primitive Égypte et ses races*, par M. Zaborowski ; *L'Outillage moderne de l'océanographie*, par le prince Albert de Monaco ; *Le Cancer*, par M. le Dr E. Doyen ; *Chute de Gesse* (sur la rivière d'Aude), *distribution électrique de son énergie sous 20.000 volts*, par M. E. Estanave ; *Le Métropolitain de Paris. La Ligne n° 3*, par M. de Loyselles ; *La Grande Tache solaire de février 1905*, par M. l'abbé T. Moreux ; *Les Cétacés*, par M. le Dr P. Portier ; *La Traction électrique à Paris. Solution pratique*, par M. L. Drin ; *L'Éclipse totale de soleil du 30 août 1905*, par M. G. Bigourdan ; *L'Expédition antarctique française commandée par le Dr Jean Charcot*, par M. G. Gourdon ; *L'Évolution de la photographie. Panorama de Naples*, par M. É. Guarini ; *L'Étincelle électrique*, par M. le Dr G. A. Hemsalech ; *Le Métropolitain. L'Ouvrage de superposition de la place de l'Opéra*, par M. de Loyselles. Nous avons avec peine résisté au désir d'allonger ces citations ; mais nous devons nous limiter.

8. — Sous la forme nouvelle qu'elle a adoptée au début de l'année 1904, avec le format in-4 et de belles gravures, la *Revue de géographie*, fondée en 1877 par le regretté Ludovic Drapeyron, a su, tout en conservant son individualité propre, se rendre aussi attrayante que *le Tour du Monde*. On s'en persuadera aisément en lisant le tome LV, publié en livraisons mensuelles au cours de l'année 1905, où des études extrêmement variées, mais d'un égal intérêt, voisinent à côté les unes des autres. Voici de précieuses notes de voyage, de MM. Pierre Darlu, Pierre Gonneaud, Henri Maître, Georges Weulersse, etc., sur différentes parties de ce continent asiatique, que la récente guerre russo-japonaise a placé au premier rang de nos préoccupations politiques ; voici une excellente étude de M. Lucien Briet sur le cirque pyrénéen de Troumouse, — de très curieux articles de M. Auguste Paulowski sur ce « marais » et ce « bocage » vendéens, qu'il connaît si bien, — de M. René Letorey sur le glacier de Tête-Rousse et sur la « houille verte. » Signalons encore, comme dignes d'une mention particulière, le travail du capitaine Cauquil sur l'hinterland de Quang-tchéou-Wan, et les souvenirs suggérés à un anonyme par une reconnaissance dans l'Erg Iguidi, l'étude de M. Gunnar Isachsen sur la tribu la plus septentrionale du monde, et celle de MM. S. A. de Duse et E. Avenard sur la dernière expédition suédoise dans l'Antarctide. Ajoutez à cette énumération une série de chroniques d'ensemble sur la guerre russo-japonaise, sur l'actualité géographique (ces dernières sont dues à M. Gustave Regelsperger), sur les publications et les conférences géographiques, et vous comprendrez comment le dernier volume de la *Revue de géographie*, avec ses articles si divers de fond et de forme, ses 180 gravures et ses 28 cartes, constitue un volume d'un puissant intérêt, aussi attrayant qu'instructif.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES — 1. *Le Mort vivant*, par R.-L. STEVENSON ; trad. de l'anglais, par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 2. *Enlevé. Mémoire relatant les aventures de David Balfour*, par R.-L. STEVENSON ; trad. et préface d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1905, in-18 de LXXII-322 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Reflux*, par STEVENSON ; trad. de l'anglais par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Crime de Lord Arthur Savile*, par OSCAR WILDE ; traduit de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1905, in-18 de X-263 p., 3 fr. 50. — 5. *Jobard*, par le vicomte DE COLLEVILLE. Paris, Dujarric, 1905, in-16 de 252 p., 1 fr. — 6. *Le Père et le fils* (*Secret de famille*), par ANTONIN MELÉ. Paris, Dujarric, 1905, in-18 de 309 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MŒURS. — 7. *Contes du soleil et de la brume*, par ANATOLE LE BRAZ. Paris, Delagrave, 1905, petit in-8 de 269 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Servage*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 361 p., 3 fr. 50 — 9. *Line*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Carrosses du Roi*, par K. WALISZEWSKI. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 11. *Dans l'ornière*, par la duchesse DE BRISSAC. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 378 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Amour qui dure*, par MARIE P. DE GRANDVILLE. Paris, Dujarric, 1905, in-12 de III-375 p., 3 fr. 50. — 13. *La Cité de joie*, par JEAN MARIEL. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 86 p., 1 fr. — 14. *Maître Belgiratte*, par ALEXANDRE CORMIER. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 82 p., 1 fr. — 15. « *Conter fleurette* », *épisode de la jeunesse d'Henri IV*, par JACQUES BALLIEU. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 108 p., 1 fr. — 16. *Max Champ-d'Avoine*, par ALEXANDRE BEAUCLERCQ. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 129 p., 1 fr. — 17. *Saint-Gildare*, par J. PLEMEUR et G. DE WEEDE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 18. *Gloriette*, par RICHARD O'MONROY. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in 18 de 254 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Roman d'un Mais tu vu ?* par FREDERIC FEBVRE. Paris, Combet, s. d., in-12 de VIII-376 p., 3 fr. 50. — 20. *La Feria*, par HENRI RAINALDY. Paris, Bibliothèque des auteurs modernes, 1905, in-16 de 317 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Roman d'une vieille fille*, par AMÉDÉE DELORME. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Fardeau*, par HUGUES LAPAIRE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 357 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Abraccio, esquisses de femmes*, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 24. *Cendres*, par Mme GRAZIA DELEDDA. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 395 p., 3 fr. 50. — 25. *Fleur de Mai*, par V. BLASCO IBAÑEZ ; trad. de l'espagnol par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 26. *Le Bel Avenir*, par RENE BOYLESSE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 371 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 27. *Les Martyrs de Lyon*, par ANTOINE BAUMANN. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 28. *Panem et Circenses*, par PAUL GOURMAND. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de III-295 p., 3 fr. 50.

ROMANS A THÈSE. — 29. *Hommes nouveaux*, par G. FANTON. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 30. *La Faillite de Jacques Leblay*, par PIERRE LE ROHC. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 1. — Si vous n'avez pas lu *le Mort vivant*, dépêchez-vous de le lire. Il ne faut pas perdre une aussi bonne occasion de se dilater la rate, en ce temps où tant de choses nous serrent le cœur. La donnée, — un cadavre dans une malle, — n'en semble pas très gaie pourtant ; mais il y a la manière de s'en servir ! Et celle de M. Stevenson, qui ferait rire un mort, n'a aucune peine à faire rire avec un mort. Voici : Le nommé Maurice a été ruiné par son oncle et tuteur ; mais cet oncle peut devenir un oncle à héritage, à la seule condition de vivre, ou du moins de survivre au dernier de ses co-associés dans une énorme tontine, qui doit appartenir « au dernier survivant. » Avec

quelle attention Maurice veille sur la santé de son oncle, — et la conservation de son gage, — non ! rien de ce qu'on sait des héritiers d'oncles à succession n'en peut donner une idée ! C'est lui qui devient le tuteur, et un tuteur vigilant jusqu'à la tyrannie, à ce point que l'oncle, accablé de tant de soins et de tant de flanelles hygiéniques, ne rêve qu'au moyen d'y échapper. Il le trouve dans un accident de chemin de fer, où il est écrasé et réduit en bouillie ! Ses restes sont méconnaissables ; seul, Maurice les reconnaît à certains détails du costume, une des dernières créations d'un tailleur antiseptique ! « Muet et sans rien dire, » il les enlève, les jette dans un baril défoncé, les sale, refonce le baril et se l'expédie à lui-même, à son propre domicile, à Londres. « Comment va ce pauvre oncle ? — Miraculeusement sauvé ! Mais un peu bouleversé, tout de même. Il est condamné à garder la chambre, jusqu'à nouvel ordre ! » Vous devinez, sans que je vous le dise, que l'oncle est en effet sauvé et qu'il s'est sauvé. Il court en liberté, loin de son tyran. Quant au colis macabre, il court aussi. Par suite d'une erreur d'adresse, il a été porté, non pas chez Maurice, mais chez un clergyman qui attendait une statue ! Et ce sont les erreurs, promenades et vagabondages de ce colis, les ahurissements des faux destinataires, leurs efforts pour s'en débarrasser, et ceux de Maurice pour le retrouver, qui deviennent le « thème à développer. » Inutile d'essayer une analyse de ces développements, où se donne libre carrière la fantaisie déchaînée d'un humoriste incomparable ; on dirait les acrobaties et clowneries d'un Auguste de cirque en délire ! « Allez voir ça ! » comme disait Sarcey.

2 et 3. — Je ne puis que mentionner ici *Enlevé* et *le Reflux*, qui sont plutôt des romans d'aventure que des romans fantaisistes. L'action du premier se passe en Écosse, au temps des Stuarts. Le jeune David Balfour, dépouillé de sa fortune par son oncle, confié à un capitaine de navire qui doit le vendre comme esclave, échappe au capitaine, échappe à son oncle, grâce à sa rencontre avec un officier highlander, avec lequel il fait connaissance de la manière suivante : le vaisseau qui portait David en heurte un autre, dans la nuit, le coupe en deux, le coule, corps et biens, à l'exception d'un seul passager, que la secousse de la collision a projeté en l'air et fait retomber sur le pont du vaisseau abordeur ! Présentation des deux gentlemens ! A partir de ce moment ils sont une paire d'amis ; David sauve la vie de l'officier, l'officier sauve la vie de David, ils font naufrage tous deux, ils se sauvent ensemble, ils sont accusés d'être complices de l'assassinat du gouverneur anglais, ils sont traqués par les troupes royales, ils sont recueillis et compromis par les troupes jacobites, ils sont enfin sauvés (*ter*) par une jeune fille ! David retrouve son oncle et sa fortune.

Le Reflux nous transporte dans l'Océan Pacifique en compagnie de

quelques flibustiers, épaves de la société régulière, lesquels se sont emparés d'un navire chargé de bouteilles de champagne, dont les neuf dixièmes ne contiennent que de l'eau ! Ce que deviennent ces voleurs volés, c'est ce que je puis conseiller à tous nos lecteurs et à toutes nos lectrices d'aller voir eux-mêmes. — Les éditeurs et traducteurs — (l'un d'eux n'est autre que M. de Wyzewa) nous assurent que M. Stevenson se montre ici l'émule de Walter Scott ; ajoutons, si vous voulez : « et de Jules Verne, » pour ramener l'éloge à de justes proportions.

4. — Le thème du *Crime de Lord Arthur Savile* semble emprunté à quelque ancien fabliau. Le noble Lord a entendu un chiromancien lui prédire qu'il serait assassin. La prédiction ne lui inspire aucun doute ; il sera assassin, c'est sûr, c'est inévitable. Mais quand le sera-t-il ? Le plus tôt serait le mieux, d'autant plus qu'il est fiancé et qu'il ne faudrait pas embarrasser sa femme de cette affaire. Vite, à l'œuvre ! Il envoie une dragée empoisonnée à une tante, une horloge à exploseur à son oncle ; la tante meurt, mais on retrouve la dragée non consommée ; l'horloge fait explosion, mais ne tue personne. Lord Saville est désespéré ; il sent que sa fiancée s'impatiente ; est-ce qu'il va être obligé de retarder le mariage ? Il roulait ses tristes pensées une nuit, sur le pont de Londres, lorsqu'il aperçut son chiromancien, penché sur le parapet, et regardant couler l'eau. S'approcher de lui doucement, le saisir par les jambes, et le jeter dans la Tamise, ce fut l'affaire d'un moment. « Avez-vous laissé tomber quelque chose dans l'eau, Monsieur ? lui demande un policeman ? — Rien qui vaille, sergent ! » Et voilà comment Lord Savile, ayant *liquidé* son assassinat, put se marier à l'aise. — Encore une fois, le « thème » est d'une belle fantaisie ; mais « il y a la manière ! » comme nous l'avons déjà dit plus haut, et celle du malheureux M. Oscar Wilde ne ressemble pas à celle de M. Stevenson ; elle n'en a pas la verve et la drôlerie, du moins chez son traducteur.

5. — Il était difficile de caser *Jobard* sous une rubrique quelconque. C'est un roman à thèse, puisqu'il contient des déclamations paradoxales sur les « Conventions sociales » ; c'est un roman de voyages, puisque la moitié au moins de ses courtes pages est consacrée à la description d'un coin de la Bretagne ; c'est un roman psychologique, puisqu'il y est question d'un Monsieur qui, s'étant fait scrupule de cueillir une... fleur, la voit couper et flétrir par un rustre. En la plaçant ici, et en en donnant cette brève — et métaphorique — analyse, je ne crois pas lui faire injure. Si on me reproche de lui faire trop d'honneur, je ne protesterai pas !

6. — Et si je place ici *le Père et le fils*, c'est pour ne pas ouvrir une rubrique spéciale, pour ce seul et unique « roman feuilleton ». Un père et un fils aiment la même femme ; l'un l'épouse, l'autre en fait

sa maîtresse ; mais l'un ayant découvert la trahison de l'autre, le provoque en duel. « Moi, me battre avec mon père, jamais ! — Tu ne veux pas te battre ? — Non ! — » Vlan ! une giffle retentit. C'est le fils qui la reçoit ; mais celui qui l'a donnée en meurt ! « L'apoplexie avait fait son œuvre. Le père était mort ! Le fils, lui, devait vivre ! » Et moi, j'ai dû lire !

Romans de mœurs. — 7. — Donnons une place d'honneur aux *Contes du soleil et de la brume*. Les amis de la Bretagne et de la « littérature légendaire » y retrouveront « l'âme celtique », ainsi que le talent de M. Anatole Le Braz. L'ouvrage est divisé en trois parties : *Paysages de légende*, *Nuits d'apparition*, *Équipées de printemps*, comprenant l'une quatre, l'autre trois, la deuxième deux « contes ou légendes. » Ces contes ne sont pas donnés à l'état « natal » ; ils sont traduits et commentés par M. Le Braz, parfois même disséminés par fragments à travers des souvenirs et récits personnels, le dernier notamment : *Les Pâques de Loull Vraz*. Le procédé, choisi probablement pour augmenter l'intérêt dramatique du recueil, n'en augmente peut-être pas la valeur intrinsèque et documentaire ; il fait longueur. Entre ces Bretons de la légende et nous, M. Le Braz intervient peut-être trop souvent. Mais ce n'est sans doute pas ici le lieu de s'en plaindre, et j'usurpe, sur les attributions de mes confrères, plus folk-loristes que je n'ai le droit de l'être. Je retire donc mon observation !

8. — *Le Servage* est-il « un chef-d'œuvre ? » Est-il une « ânerie ? » Les deux opinions ont été soutenues, la première par un professionnel de la critique, la seconde par un homme du monde, d'esprit libre et de propos vifs. La critique dit : « C'est le roman du fils unique, tel que seul pouvait le faire un observateur et un penseur de premier ordre ; c'est une peinture des mœurs bourgeoises contemporaines qui révèle un maître ouvrier. » L'homme intelligent dit : « Une main d'ouvrier ? dites plutôt une main d'apprenti ! d'apprenti appliqué, sans doute, mais impuissant. On le voit suer et peiner à la tâche ; il fait peine à voir ! — Un observateur ? Il ne sait apercevoir que le détail ; il est de ceux à qui l'arbre cache la forêt. — Un penseur ? Ah! laissez-moi rire ! Il est de ceux qui, ayant connu un dévot imbécile, déclarent que tous les dévots sont des imbéciles, et qu'il suffit d'être un chrétien pour être un crétin. Je pense que vous allez l'*éreinter*, hein ? » Je me bornerai à l'analyser : Jacques, surnommé Jacquot par ses camarades, est le fils d'un magistrat, démissionnaire depuis les décrets de 1879, et d'une femme acariâtre, autoritaire et bornée. Biographie du magistrat et de sa famille ; biographie de la femme et de sa famille ; monographie de leur milieu social. Le magistrat étant un imbécile, puisque d'abord il est chrétien, et puisque ensuite il est démissionnaire par un

sentiment exagéré d'honneur professionnel, élève très mal son fils ; il le tient en servage et en laisse ; sa femme aide à cette « éducation homicide » et y ajoute de ces petits perfectionnements dont une mère seule peut avoir l'idée. S'ils l'envoient dans un collège ecclésiastique, je n'ai pas besoin de vous le dire. Quand il est sorti, ils veillent férocement sur ses relations ; ils lui permettent de voir une tante dévote et un oncle bigot, mais ils lui interdisent la fréquentation d'un camarade licencié ès lettres et pion de son état, qui a du génie mais pas de religion. Ils le marient à une femme qu'il n'aime pas, et le séparent d'une cousine qu'il aime. Résultat : Jacquot s'envole de sa cage ; il devient l'amant de sa cousine ! Et son père meurt de douleur ! Évidemment Jacquot n'est qu'un serin, pas même un perroquet ; mais son histoire n'est pas « un chef-d'œuvre ! »

9. — Et *Line* ? Eh ! heu ! ce n'est pas « une ânerie ! » Je me lasse de répéter que l'auteur est un homme de bonne volonté, qui ne doute de rien, ne recule devant aucune difficulté, s'essaye dans tous les genres, est parfaitement capable d'imiter l'un ou l'autre de nos écrivains à la mode, mais est parfaitement incapable d'échouer jamais assez pour être découragé. Il ne se lasse pas, lui ! Hier il nous donnait, avec son *Migurac*, de l'Anatole France pour l'exportation en province ; aujourd'hui il nous donne du « Gyp » coupé d'un peu de « Margueritte. » Sa *Line* est faite en effet d'un tiers de *Petit Bob*, d'un tiers de *Poum* ; le reste est du bon Lichtenberger ; le coupage est potable. Line est une « enfant terrible », comme Bob, et une enfant mystifiée, comme Poum ; le plus cruel de ses mystificateurs, c'est son historien : elle pourrait lui dire : « Vous vous moquez de moi tout le temps ! » Quand il cesse de la railler, c'est pour la prêcher et faire de la philosophie ! Pauvre petite ! Il est vrai que si elle ne prend aucun plaisir à l'entendre, lui-même semble en prendre beaucoup à s'écouter. Je crains que les lecteurs ne s'associent pas à cette délectation trop visible et trop prolongée. Il faut beaucoup d'esprit, et plus que de l'esprit, pour se faire pardonner, surtout en un sujet pareil (l'histoire d'un enfant !) cette ironie continue, appliquée, qui semble se regarder au miroir et se sourire à elle-même !

10. *Les Carresses du Roi* sont une œuvre très brillante et très fausse. L'auteur semble avoir trempé sa plume dans l'encrier de M. Melchior de Vogüé, — lequel encrier, comme vous savez, « est presque celui de Chateaubriand ! » Malheureusement l'art de composer et même de raisonner n'égale pas chez lui l'art d'écrire. Suivez bien : Le marquis Jacques de la Templaye est aimé de deux femmes, dont la l'une était la fille de M. de Kerliou (histoire de M. de Kerliou) et la veuve du duc de la Serra (histoire de ce duc), lequel duc était bigame, (histoire de sa vraie femme) et avait un frère excellent (histoire dudit

frère) ; 2° l'autre était la fille de M. de Briancey (histoire dudit Monsieur) et la femme de M. de Champclos (histoire dudit Monsieur). Jacques n'aimait que la première, une sainte ! Mais il se laissa séduire par la seconde, une hystérique ! Et pour se punir lui-même d'avoir forfait à l'amour, il abandonna une entreprise industrielle, dont le succès était certain et devait le rendre millionnaire. Et ceci vous démontre que les descendants de croisés sont impropres à l'action et même au bonheur. Pourquoi ? « Parce qu'il leur est arrivé depuis (les croisades) de monter dans les carrosses du Roi » (p. 21). Les chevaliers s'y sont transformés en courtisans, c'est-à-dire en valets ; ils ne savent plus que servir ; ils demandent un maître » Leurs revendications ? « Question de séants en détresse et d'échines déconcertées. » (p. 23). — (Je crois tout de même que M. de Vogüé a moins de pittoresque !) N'ayant plus de coussins où s'asseoir, ni de maître devant qui se courber, ils sont incapables de se marier et de gagner du l'argent ! — L'idée est contestable, n'est-ce pas ? Mais ce qui ne l'est pas, c'est l'insuffisance de la démonstration. On ne voit pas du tout que c'est parce que ses ancêtres sont montés dans les carrosses du Roi, que le marquis Jacques est « un aboulique. » Il l'est, pour la même raison qu'il est brun ou blond, pour les mêmes raisons que sont, eux aussi, abouliques et impuissants, des fils de plâtriers ou de peintres en bâtiments, dont *les séants ne sont point en détresse !*

11. — Il s'agit encore de carrosses dans le roman de Mme de Brissac, mais d'un carrosse métaphorique, qu'il faut tirer de *l'Ornière*, — et il s'agit encore des fils de croisés et de leur aptitude à sortir de la routine et à se mettre... dans le train, bien que leurs ancêtres soient montés dans les « carrosses du Roi. » L'auteur ne doute pas de cette aptitude et son témoignage est de ceux qu'il faut recueillir avec confiance et respect. Quant à « l'histoire » qu'elle nous raconte, elle a surtout la valeur d'une indication et d'une exhortation à l'action, à l'initiative, au courage. — Un jeune gentilhomme se décide à travailler, le jour où il s'aperçoit que ses parents n'ont plus cent quarante mille francs de revenus ; il veut gagner de quoi vivre. Mais comment ? Il est de ceux dont on dit qu'ils sont bons à tout et propres à rien. Après des démarches infructueuses auprès de chefs d'industries et de directeurs d'usines, il se fait « coulissier. » Et d'abord il est heureux, comme beaucoup de joueurs débutants ; sa bonne mine, ses relations de famille et de cercle lui attirent des commissions et impressionnent les gogos, ces bons gogos qui rôdent autour de la Bourse, cherchant qui les dévore. Mais bientôt il est dévoré lui-même par les loups cerviers de la finance, qui n'épargnent pas plus leurs courtiers que leurs clients ; après avoir fait perdre « la forte somme » à ses meilleurs amis, il perd lui-même 80,000 fr. que son père rembourse. Il renonce à la coulisse. Mais que

faire ? Que devenir ? Il ne lui reste plus qu'à passer en Amérique, à louer une ferme dans « la prairie » et à devenir millionnaire ! C'est ce qu'il fait, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, il peut encore épouser une charmante jeune fille, qui l'aime depuis longtemps et qui l'avait aidé de sa bourse, en cachette : elle lui avait envoyé, à une heure pénible, deux cents francs, toutes ses économies ! Soyez sûrs que de ce mariage vont naître des *gentlemens-farmers* dont les « séants » et « les échines » ne connaîtront pas d'angoisses ! Morale de la fable : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins ! » Note pour les gogos : *Fonds* est ici synonyme de Terre, celle qu'on laboure à la sueur de son front ; ne pas confondre avec les *Fonds* publics ou privés, qu'on « fait suer » à la Bourse.

12. — *L'Amour qui dure* — l'auteur le dit ingénument — n'est pas un roman. C'est le journal biographique d'une femme qui est restée longtemps dans les colonies, y a connu et supporté sans défaillance toute sorte d'épreuves, celles qui viennent des choses, celles qui viennent des hommes, et spécialement des supérieurs trop entreprenants avec les femmes de leurs subordonnés. Cette vie se déroule, dans les milieux les plus différents (notamment au Sénégal et à la Martinique) et à travers de nombreuses aventures « toutes rigoureusement exactes. » L'exactitude est donc le mérite principal de cette œuvre, et ce n'est pas un petit mérite, bien qu'il soit, en partie, invérifiable.

13, 14, 15, 16. — Voici quatre petits volumes faisant partie d'une « collection in-12 couronne à un franc le volume » dans laquelle figurent quelques œuvres de mérite ; ils n'en augmenteront pas la valeur. Les deux premiers : *La Cité de joie* et *Maître Belgiratte*, sont deux croquis de voyage, tracés à la hâte et d'un crayon vulgaire ; on y parle de Séville et de Venise, sur un ton et dans un style capables de réconcilier avec le style des Guides Conti, et on y raconte l'histoire, sans intérêt, d'un Anglais qui préférait l'Espagne à tous les pays du monde, et d'un Florentin qui vint s'amuser à Venise en compagnie de son précepteur. J'ai dit que l'intérêt manque ; en conscience, je dois ajouter que la platitude abonde ; si courts que soient ces volumes, on les trouve longs dès la deuxième page. — J'en dis autant de « *Conter fleurette* », histoire du temps de Henri IV, où l'on voit le futur roi de France séduire une petite jardinière qui s'appelait Fleurette, et l'abandonner ensuite pour une dame d'honneur de Catherine de Médicis ; l'infirmité artistique s'y déguise sous un pastiche archaïque, d'ailleurs parfaitement manqué. Je ne sais pas comment l'auteur parle le français du xxe siècle ; mais je l'assure qu'il ne parle pas celui du xvie. — Quant à *Max Champ-d'Avoine*, ou l'enfant trouvé dans un champ d'avoine, c'est un « feuilleton », petit de dimension, mais gros

d'ennui, dont la scène est placée aux environs du château d'If. — Prière au directeur de cette collection de mieux choisir ses ouvrages, et de mettre en meilleure compagnie ses *Henry Bordeaux* et ses *Maurice Barrès*.

17. — *Saint-Gildare* est d'une facture plus soignée et vise même à la peinture de mœurs. Malheureusement la fable n'est qu'un gros mélodrame. Un gentilhomme, qui a vendu son château à un industriel, lequel a épousé une couturière, laquelle se trouve être la fille d'un baron, ne regrette de tout ce qu'il a perdu qu'une jeune voisine qu'il aurait pu épouser et qui est devenue la femme d'un autre. Ses regrets l'exaspèrent jusqu'à la démence ; il assassine la jeune femme et il se suicide. Dans l'intervalle, il a donné ou présidé des parties de chasse qui sont fort bien racontées.

18. — L'auteur de *Gloriette* a délayé, en deux cent cinquante pages, une nouvelle qui en méritait peut-être vingt. Il a forcé sa manière, sans augmenter ses mérites qui sont faits de bonne humeur et d'esprit léger — (léger de scrupules principalement) — mais non de force dans la composition ou dans l'observation psychologique. Nous retrouvons ici le héros de toutes ses historiettes, l'éternel officier galant et brave, à la fois homme du monde, homme de cheval, homme de plaisir et même homme de cœur, le bon garçon dont toutes les femmes raffolent. Celui-ci enlève une redoute aux communards, la nuit même où il a enlevé une maîtresse à un gros banquier, le tout, par hasard et presque sans le vouloir. Le premier exploit lui vaut la croix d'honneur, le second « un collage sérieux » qui inquiète sa famille et son colonel. « Voyons ! Jacques ! Saperlipopette ! — Mais, colonel, Gloriette est presque une honnête femme ! elle m'aime, elle n'aime que moi ! Je ne puis la quitter, elle en mourrait ! » Il la quitte pourtant et pour se marier. Et Gloriette s'empoisonne ! — Le petit Crébillon des casernes qu'est M. Richard O'Monroy essaie de s'attendrir et de nous attendrir sur ce trépas ! Il y va de sa larme et d'un petit trémolo final ; il perd sa peine. Il ne fera pleurer personne, pas même la cantinière.

19. — *Le Roman d'un M'as-tu vu ?* est une sorte de réparation offerte aux Delobelle et aux Brichanteau. La littérature est sévère pour ces interprètes du théâtre ; un littérateur-acteur s'est rencontré qui a été plus indulgent, peut-être parce qu'il est mieux informé. Le comédien que nous présente ici un de ses plus illustres confrères, a tous les défauts visibles que comporte la profession ; mais il a des qualités cachées qui ne se révèlent que dans les coulisses, et même hors des coulisses, dans l'intimité de la vie confraternelle ou familiale. Morinval, surnommé « le Roi de la province » par ses admirateurs et ses critiques, aurait mérité de briller sur une scène parisienne s'il avait eu plus de talent ; malheureusement, il n'avait que du génie ! C'est

ce qui le perdit; mais c'est aussi ce qui lui valut des succès, des bonnes fortunes et des chagrins que M. F. Febvre nous raconte sur un ton ému et dans une langue plus personnelle, moins chargés de clichés « déjà vus » que celle des *M'as-tu vu* écrivains.

20. — *La Feria* prétend être un roman exact, mais ne peut prétendre à être un roman intéressant. D'abord il n'est pas clair ; qui est Charles Vincent ? Et Judith ? Et Jeanne ? Et Sara ? Et les autres personnages qui traversent l'action et y jouent un rôle plus ou moins long ? Ils nous sont tous présentés comme de vieilles connaissances ; mais la fin du volume arrive sans que nous sachions d'eux beaucoup plus que leur nom, à l'exception toutefois de Vincent, le héros principal, sur lequel les renseignements s'accumulent peu à peu. Nous apprenons qu'il est veuf, qu'il ne veut pas porter le deuil sur ses vêtements, parce qu'il le porte dans son cœur, et la preuve, c'est qu'il va passer la soirée à *la Feria*, une sorte d'*Olympia* espagnole, et y tombe amoureux fou d'une dame qui s'appelle Judith, qui est couturière, qui est peut-être cocotte, nous saurons plus tard. Ce même Vincent est imprimeur d'art ; il fait de beaux livres, mais de mauvaises affaires ; il va faire faillite, ce qui l'inquiète un peu, mais moins que les manèges de Judith, laquelle vient chez lui, le quitte, revient, repart, et enfin se décide à se consacrer uniquement à lui et à le suivre à Marseille puis à Avignon, où elle devient sa femme légitime. Pas intéressant, parce que pas clair, ce roman est encore écrit en... En quoi est-il écrit ? Mettons qu'il n'est pas écrit du tout, pour ne rien dire de désagréable. Pourquoi faire de la peine à un « auteur » qui, malgré les *vues* et *aperçus* esthétiques de sa Préface, n'a, en réalité, aucune prétention littéraire ?

21. — *Le Roman d'une vieille fille* consiste à élever le fils de l'homme qu'elle aimait et qu'elle n'a pas pu épouser. Pourquoi ne l'a-t-elle pas pu ? Parce que cet homme a été aimé de sa sœur à elle, mariée à un autre homme, et que c'est de leur crime qu'est né l'enfant dont elle a accepté d'être la tutrice et la mère. La vaillante Lucie Évelin se consacre à sa tâche, et y consume ses forces. Elle meurt avec la satisfaction d'avoir défendu la mémoire de sa sœur, assuré le mariage de son neveu avec la jeune fille qu'il aime, et contribué même à la gloire et au bonheur de l'homme qui a brisé son cœur et sa vie. — Œuvre de bonne volonté qui en promet peut-être de plus intéressantes.

22. — *Le Fardeau* est mieux qu'une œuvre de bonne volonté ; le sujet en est pénible, mais, çà et là, il est traité « de main d'ouvrier. » — Un paysan a volé, pour se faire aimer de Solanges, la femme de chambre et la maîtresse du châtelain ; de plus, il a laissé accuser de ce vol un innocent et l'a laissé condamner. Il ne peut se pardonner ces deux crimes, le second surtout; il en traîne le remords comme un *fardeau*

accablant. Même quand il s'est décidé à épouser Solanges, et qu'il est parvenu à la faire accepter par sa famille et ses voisins, il reste écrasé sous ce poids inévitable..... — Cette idylle tragique, d'un dessin peu sûr et d'une psychologie contestable, est le prétexte de tableaux champêtres puissamment exécutés — entre autres, celui de la moisson. — Il y a là un vrai talent qui s'annonce.

23. — Vous ne connaissez pas la coutume de *l'Abraccio*, pratiquée, paraît-il, en Corse ? C'est une sorte de noviciat du mariage, qui laisse, en principe, le droit de ne pas faire profession ; en fait, la profession a toujours lieu, de gré ou de force ; le novice qui tenterait de se dérober tomberait sous l'escopette de la famille. Or, la fille d'un professeur hollandais, en villégiature en Corse, ayant distingué un de ses voisins d'hôtel, Lucien Sorgères, lui propose, très crânement, un « abraccio », perfectionné, sans escopette ! Lucien demande à réfléchir. Qui réfléchit, fléchit. Il accepte. Le professeur hollandais, consulté, accepte aussi : « Soyez heureux, mes enfants ! Je vous bénis ! » Eh bien ! ils furent heureux, et, après quelque temps de noviciat, de noviciat complet, ils demandèrent à prononcer leurs vœux par devant M. le maire. L'auteur assure, en mauvais français, que si cette coutume de *l'Abraccio* se répandait en France, il n'y aurait plus de ménage malheureux. Il ne nous dit pourtant pas s'il y aurait encore des ménages !

24. — De la Corse à la Sardaigne il n'y a pas loin. Passons le détroit avec *Cendres*, et lisons l'histoire d'Oli, d'Anania et de Margherida ; elle nous donnera sur les mœurs sardes des renseignements d'une précision réaliste et des « sensations » point banales. Oli avait péché ; son père, le cantonnier, la chassa de chez lui. Elle alla cacher sa honte et mettre au monde Anania chez la veuve d'un « bandit. » Quelques années après, elle conduisit Anania chez l'homme qui avait été son amant, elle l'y abandonna et disparut. L'homme garda l'enfant, le laissa élever par sa femme légitime, et protéger par un riche voisin, qui le fit étudier, l'envoya sur le continent, à Rome, en fit « un savant. » De retour dans l'île, Anania s'éprit de la fille de son bienfaiteur, fut agréé par ses parents, et allait épouser, lorsqu'il retrouva sa mère, qu'il cherchait depuis toujours. A Rome, il avait craint de la trouver parmi les creatures qui relèvent de la police, et il avait cru l'avoir découverte dans la personne même de sa logeuse. Il avait gardé pendant de longs mois cette conviction qu'il était chez sa mère, qu'Oli était redevenue une honnête femme et qu'il pourrait bientôt se faire connaître d'elle. Il s'était trompé. Oli n'avait pas quitté la Sardaigne, elle avait eu plusieurs amants qui l'avaient exploitée et malmenée ; à cette heure, elle n'était plus qu'une misérable loque humaine. Parmi toutes les scènes de cette trop longue histoire, et

dont quelques-unes sont plutôt désagréables, celle de la rencontre de ce fils et de cette mère est vraiment poignante, point conventionnelle, ni mélodramatique; il s'en dégage une horreur tragique, et révèle chez l'auteur une rare puissance de pathétique. Elle se termine par la résolution que prend Oli de disparaître, mais cette fois pour toujours ; elle ne veut pas être une gêne pour son fils ; elle lui a donné la vie, elle va lui donner le bonheur : elle se suicide, pour lui permettre d'épouser Margherida ! — sans savoir que son sacrifice arrivait trop tard ! — Aimez-vous le vin d'Italie, si fort en couleur, en alcool, en bouquet, épais et rude au palais ? Ce roman vous fera l'effet d'un verre de Chianti.

25. — Et *Fleur de Mai* ? C'est un flacon de vin d'Espagne, encore plus violent et plus brutal que l'autre, mais capable de « remonter » tout un tonneau de ces dilutions anémiques, sans corps, sans esprit, sans bouquet, que nous servent tant de romanciers français. Ce nom idyllique et printanier recouvre un drame, ou plutôt toute une histoire, réaliste et tragique, celle d'une famille de pêcheurs de Valence. Le père a été emporté par la tempête ; sa barque, rejetée sur le rivage, sert d'abri à sa veuve. Elle y aménage un logis pour elle et ses deux petits ; elle y installe un débit de café et de liqueurs ; elle lutte vaillamment contre la misère, reste vertueuse jusqu'à la quarantaine, prend un amant, mais peut se rendre le témoignage qu'elle a élevé, ou du moins nourri ses enfants par son travail. Son aîné est un brave garçon, laborieux et taciturne ; le cadet, un paresseux, un vaurien, portant beau d'ailleurs, et aimé de toutes les femmes, y compris la femme de son frère, devenue vite sa maîtresse. Il aide d'ailleurs son frère à gagner de l'argent, et il le lui dépense. Il entreprend avec lui et réussit une affaire de contrebande de tabacs, qui leur laisse à tous deux un beau bénéfice. L'aîné peut alors réaliser le rêve de toute sa vie : avoir une barque à lui, construite pour lui, sous ses yeux, avec des matériaux choisis et contrôlés par lui. C'est cette barque qu'il appelle *Fleur de Mai* et qu'il baptise en grande pompe. Son frère accepte de faire partie de l'équipage. La veille du premier voyage, le patron de la nouvelle barque apprend la double trahison de sa femme et de son frère ; il part quand même, de grand matin, et malgré les menaces d'orage. Tempête, double tempête, — sur la mer, et dans l'âme du malheureux. Il périt le dernier de son équipage, après avoir enfoncé son couteau dans le cœur du traître ! — Cette sombre et horrible « monographie d'une famille » se déroule dans une série de tableaux admirables de vie et de vigueur, parmi lesquels je signale la première tempête, le cabaret de la veuve et les clients qu'y attirent ses yeux noirs et ses bras blancs, le marché aux poissons, la chocolaterie des poissonnières (le fumet vous en prend à la gorge), le

baptême de la barque, la procession du Vendredi saint, etc., etc., et enfin la tempête finale où sont accumulées toutes les horreurs, celles de la nature et celles des passions humaines. M. Blasco Ibáñez est un peintre réaliste d'une rare puissance.

26. — *Le Bel Avenir* peut se promettre un bel avenir ; il aura pour lui le suffrage de beaucoup de « mamans, » de jeunes gens et même de jeunes filles ; il lui manquera peut-être celui des moralistes sévères. Mais est-ce que les sévérités des moralistes ont jamais empêché le succès d'un roman ? C'est déjà beaucoup quand elles n'y contribuent pas ! Ne soyons donc pas sévère pour *Bel Avenir*. Faut-il consentir toutefois à y voir un chef-d'œuvre ? Ce n'est pas nécessaire ; c'est une œuvre aimable et souriante, qui laisse une impression amère ; une aquarelle, de couleur claire et de facture légère, qui égaie l'œil et attriste la pensée. La composition y est peut-être un peu trop symétrique et fantaisiste, et donc d'un idéalisme qui fait contraste avec le réalisme des détails et des faits ; quant au sujet, il manque de banalité, puisqu'il n'est rien moins que la glorification du « cancre », comme s'expriment MM. les professeurs. — « Ils étaient trois petits enfants... » qui faisaient rêver leurs mamans. Alex, un bon et beau garçon, bien en chair, bien portant, toujours content, paresseux comme un loir, le désespoir de ses maîtres, l'orgueil de sa mère ! Paul, parfait exemplaire du « jeune homme modèle, » toujours régulier, toujours correct, toujours au tableau d'honneur, promis à tous les succès, l'orgueil de sa mère ! Hilaire, fils d'un fermier d'Alex, élevé aux frais de la mère d'Alex, meilleur élève qu'Alex, le premier de sa classe, bourreau de travail, « bête à concours, » mal peigné, mal habillé, l'orgueil de sa mère ! Ces trois jeunes gens, ces trois mères, ces trois orgueils se rencontrent à Paris ; Alex et Paul sont étudiants en droit, Hilaire étudiant en lettres. Hilaire et Paul passent brillamment tous leurs examens ; Alex échoue avec régularité, mais il a toutes les maîtresses qu'il veut, grisettes et femmes du monde. Les trois mères assistent à ce triple début avec une égale satisfaction et des espérances pareilles. La mère d'Alex a bien quelques inquiétudes, et, de temps en temps, le désir de gronder son fils ; mais c'est à peine si elle peut essayer, tant il est gentil, tant ses réponses sont drôles, tant ses baisers sont tendres ! Les plus cuisants chagrins de la bonne dame lui sont causés par l'attitude de la mère de Paul : vraiment cette attitude n'est pas raisonnable ! Il n'est pas permis d'étaler tant de vanité et de prendre des airs si supérieurs, parce que Monsieur Paul n'a que des boules blanches à la Faculté ! On sait bien que si Alex voulait ! — Tout de même elle est humiliée, la mère d'Alex ! Une première revanche lui arrive le jour où elle découvre qu'une des maîtresses de son garçon, c'est la propre sœur de Paul, la propre fille de sa rivale. Elle a beau s'efforcer d'en rougir ; au fond

elle est ravie. Autre revanche : Paul, le correct, tourne mal ! Il s'acoquine à une femme indigne ! Autre : Paul, le fort en thème, échoue au Conseil d'État. Autre : Hilaire, l'agrégé, que Madame sa mère voyait déjà promu aux plus hauts emplois et pourvu des plus gros traitements, est nommé professeur de cinquième dans un « trou ! » Oh ! subtiles et secrètes délices pour un cœur de mère : voir humiliés ceux qui ont traité son fils de « cancre ! » — La mère d'Alex put d'ailleurs savourer d'autres délices plus avouables. Au moment même où elle commençait à désespérer de l'avenir, une jeune fille, belle, aimable, intelligente, bien née, petite-fille du général marquis de Quatrespée, et enfin millionnaire, s'éprend de son fils et l'épouse. « Il était trois petits enfants... » ce fut le plus paresseux qui eut le plus bel avenir ; sa mère le savait bien ! — Faut-il ajouter que cette souriante, spirituelle et candide « rosserie » à la Capus, est mal écrite ? Hélas ! non ! Les allures négligées, les nonchalances du style la rendent d'autant plus aimable. Qu'elle est ennuyeuse ? Hélas ? non ! Je suis obligé de répéter qu'elle est plutôt divertissante ! Vous m'en voyez navré !

Romans historiques. — 27, 28. — Purifions-nous, mes frères, et expions le plaisir coupable que nous venons de prendre ! Lisons *les Martyrs de Lyon* et *Panem et Circenses*. Je ne veux pas dire que cette lecture est une pénitence, pas même vous le faire penser ; — je veux dire seulement que le sujet en est autrement édifiant, puisque c'est le martyre de saint Pothin et de sainte Blandine. — Deux livres sur ce même sujet, dans la même année, — l'année de la séparation ! Le fait vaut la peine d'être remarqué. Celui de M. Baumann est conçu et écrit avec austérité ; il a des dessous historiques et doctrinaux très riches et très abondants ; *Panem* et *Circenses* a plus de rhétorique. Un épisode, l'amour sensuel du proconsul Marcellus pour la païenne Émilia, écrit en style parfaitement approprié au sujet, doit empêcher de mettre ce dernier roman entre toutes les mains.

Romans a thèse. — 29. — *Hommes nouveaux* a été écrit pour prêcher aux jeunes gens la chasteté et le travail, spécialement le travail agricole, et conséquemment pour hâter l'avènement de l' « homme nouveau, » celui qui saura éviter ces deux extrémités entre lesquelles se partage la jeunesse contemporaine, « la noce » ou le couvent ! — Applaudissons aux intentions, tout en faisant remarquer cependant que cet homme nouveau ne sera pas tout à fait nouveau, attendu que son pareil existe déjà. Nous connaissons tous de braves gens, qui ne sont pas des moines, mais qui ne sont pas des débauchés. Ne calomnions pas l'humanité ; ce n'est pas un moyen de l'améliorer. Mais avouons aussi que ces braves gens pourraient être moins rares qu'ils ne sont, et que c'est faire une bonne œuvre que de travailler à en augmenter le nombre. Reconnaissons de même que la vie agricole est bienfaisante,

que la Terre est l'éducatrice et la gardienne de beaucoup de vertus naturelles, sans parler des autres, et qu'en conséquence, lui ramener les hommes, c'est les ramener au bien et au bonheur. — Cela dit, voyons par quel exemple l'auteur « illustre » et démontre sa thèse. Il débute par des dissertations, qui, pour être dialoguées, n'en paraissent pas moins longues. L'action, lente à « partir, » se partage d'abord entre plusieurs personnages ; elle finit cependant par se concentrer autour d'un seul, qui va tenir le principal rôle et nous montrer l' « Homme nouveau » dans l'exercice de ses fonctions. C'est un universitaire, professeur de quatrième. Il commence par quitter l'Université ; de professeur il devient fermier ; puis il fait fortune dans un tour de main, — ce qui, sans doute, paraîtra vraiment nouveau à bien des agriculteurs. — Il est le plus heureux des maris et des pères ; il ne connaît aucune épreuve, jusqu'au jour où la plus violente des tentations l'assaille, celle de l'amour. Il va céder, il va tromper sa femme, mais il se ressaisit, il retrouve la maîtrise de lui-même. Grâce à quoi ? Grâce à une confidence que lui fait un vieux cousin : lui aussi autrefois il a ... mais non, il n'a pas trompé, il a été trompé ; sa femme est morte de chagrin, elle s'est jetée dans le puits, là, au milieu du jardin ; et lui, il est resté le plus malheureux des hommes. C'est cette narration du cousin qui suffit à faire fuir la tentation. Quelle admirable narration ! Il y en a peu dans le théâtre classique, où pourtant elles abondent, qui aient jamais eu de pareils résultats ! — Et cela encore, c'est du nouveau ! Est-ce tout ? Mais oui ! A moins de compter comme une nouveauté le fait de prêcher la vertu dans un roman, et dans un roman ayant une certaine tenue littéraire. C'est du moins une rareté et nous avons le devoir d'en remercier l'auteur — pour la seconde fois et sans craindre de nous répéter.

30. — Ce n'est pas la première fois que nous avons à signaler ici le talent de l'auteur de *la Faillite de Jacques Leblay*. C'est « un talent penseur », comme disait Mme de Staël, plus penseur que dramatique. Son goût pour le raisonnement et la dissertation, contenu dans ses deux premiers romans (*L'autre Rive* et *Intègre*, ce dernier chargé même de trop de matière et de faits divers) s'affirme ici et se satisfait à l'aise. Il s'en est d'ailleurs donné le droit en choisissant pour sujet une question de morale, ou plutôt la question morale tout entière. Peut-il exister une morale indépendante ? Jacques Leblay n'en doute pas, et il emploie sa vie à le prouver. D'abord par ses actes : — c'est un incroyant, mais un parfait honnête homme, de mœurs austères, d'âme très haute, capable de toutes les générosités et de toutes les délicatesses ; — ensuite par son enseignement. Professeur de philosophie à la Faculté de X, il a consacré ses cours publics à la prédication d'une morale nouvelle, digne d'être substituée à toutes les morales traditionnelles

et confessionnelles ; cette morale « tirée des sources les plus pures du cœur », et fondée sur la pitié, la justice, la solidarité, se résume dans cette formule : « La vérité d'une doctrine est dans le bonheur qu'elle donne. » Le prédicateur est éloquent, il convertit une de ses auditrices, Gabrielle, jeune femme très belle, mais très malheureuse, lâchement abandonnée par son mari. La néophyte ne tarde pas à rencontrer une occasion de vérifier la valeur de la doctrine nouvelle ; un amant offre de lui rendre le bonheur. Elle accepte ; mais hélas ! une seule expérience suffit à la désabuser et à réveiller en elle le sentiment de l'honneur traditionnel. Aux regrets de ce qu'elle a perdu par la faute des autres, s'ajoute le remords de ce qu'elle vient de perdre par la sienne. Pour comble de malheur, elle s'aperçoit que juste à l'heure où elle se détache de la philosophie nouvelle, elle est éprise du philosophe, et que le philosophe, lui aussi, est épris d'elle ! Cet amour est cette fois si pur, si noble, si vrai, qu'il augmente en elle le sentiment de sa déchéance ! Aussi, lorsque devenue libre par la mort de son mari, Jacques Leblay vient demander sa main, elle lui confesse, avec une tristesse infinie, mais avec une fière loyauté, qu'elle est indigne de lui ; et de plus elle lui apprend sous l'influence de quelles leçons elle a cessé d'être une honnête femme ! Leblay se retire le cœur brisé et ses convictions ébranlées ; involontairement, monte à ses lèvres la formule chrétienne du repentir : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché ! » C'est sa morale orgueilleuse qui vient de faire faillite ! — Et c'est comme une édition nouvelle du *Disciple* de M. Bourget, — expurgée de tout élément mélodramatique, — mais chargée de beaucoup de dissertations, — que M. Le Rohu a voulu écrire. Le style en est un peu tendu. Quant au mérite de la thèse elle-même, nous aurions mauvaise grâce à y insister ici, puisqu'elle résume les raisons d'être de notre œuvre, et, je puis l'ajouter, de notre vie.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE. — 1. *Cours d'économie politique*, professé à l'École nationale des ponts et chaussées, par C. COLSON. T. III. Ire partie. *Les Finances politiques et le Budget de la France*. Paris, Gauthier-Villars; Guillaumin, 1905, gr. in-8 de 443 p., 6 fr. — 2. *Principes d'économie politique*, par EDM. VILLEY. 3e édit., Paris, Guillaumin ; Larose ; Pedone, 1905, in-8 de 747 p., 10 fr. — 3. *Principes d'économie politique*, par GUSTAV SCHMOLLER ; trad. par G. PLATON. T. II. Ire partie. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 601 p., 10 fr. — 4. *Les Œuvres économiques de Sir* WILLIAM PETTY ; trad. par HENRY DUSSAUZE et MAURICE PASQUIER. Paris, Giard et Brière, 1905, 2 vol. in-8 ensemble de XX-729 p., 15 fr. — 5. *La Formation des richesses et ses conditions sociales actuelles. Notes d'économie politique*, par EUGÈNE D'EICHTHAL. Paris, Alcan ; Guillaumin, 1906, in-8 de XXVIII-456 p., 7 fr. 50.— 6. *Questions économiques à l'ordre du jour*, par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1905, in-18 de 389 p., 3 fr. 50. — 7. *Comment et pourquoi les affaires vont mal en France*, par JULES DOMERGUE. Paris, « Réforme économique », 42, rue du Louvre,

1905, gr. in-8 de 96 p., 2 fr. — 8. *Le Retour à la terre et la Surproduction industrielle*, par Jules Méline. 2e édit. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 320 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Impérialisme économique et la Grande Industrie anglaise*, par Paul Gannay. Paris, Pichon et Durand Auzias, 1905, in-8 de xxiii-324 p., 7 fr. — 10. *La Crise du libre-échange en Angleterre*, par G. Blondel, Ch. Dejace, A. Viallate, Emm. de Meester, P. de Laveleye et Ed. Van der Smissen. Louvain, Thirion, 1905, in-8 de 123 p. — 11. *L'Amérique au travail*, par J.-F. Fraser ; trad. par Saville. Paris, Dumoulin ; Lethielleux, 1905, petit in-8 de x-258 p., avec 38 planches, 4 fr. — 12. *Les Signes de la fin d'un monde : Malthus, assassin de la France*, par Jean du Valdor. 3e édit. Paris, Vic et Amat, 1905, in-8 de xix-268 p., 3 fr. — 13. Le même ouvrage (*Supplément à l'usage spécial du clergé*), par le même. Paris, Vic et Amat, 1905, in-8 de 116 p., 1 fr. 50.

Sociologie et Questions sociales. — 14. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction d'Émile Durkheim. 8e année, *1903-1904*. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 663 p., 12 fr. 50. — 15. *Socialistes et Sociologues*, par J. Bourdeau. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 196 p., 2 fr. 50. — 16. *Conciliation et Arbitrage*, par C. de Fromont de Bouaille. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 228 p., 2 fr. — 17. *L'Assistance par le travail et les Jardins ouvriers en France*, par Marcel Lecoq. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de 384 p., 8 fr.

Socialisme. — 18. *Les Idées socialistes en France de 1815 en 1848*, par Gustave Isambert. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 426 p., 7 fr. 50. — 19. *Socialisme et Christianisme*, par A.-D. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de xi-332 p., 3 fr. — 20. *Socialisme et Anarchisme*, par A. Hamon. Paris, Sansot, 1905, in-8 de 231 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Droit de propriété et le Régime démocratique*, par E. Marguery. Paris, Alcan, 1906, in-16 de 202 p., 2 fr. 50. — 22. *La Réforme agraire, contributions théoriques et historiques*, par Adolf Damaschke ; trad. de l'allemand et adapté à la situation de la propriété foncière en France par Otto Karmin. Paris, Giard et Brière, 1905, in-18 de 227 p., 3 fr. — 23. *Introduction à la sociométrie*, par Auguste Chirac. Paris, Giard et Brière, 1905, in-12 de 107 p., 3 fr. — 24. *La Grève générale et le Socialisme, enquête internationale, opinions et documents*, par Hubert Lagardelle. Paris, Cornély, 1905, in 12 de 423 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Questions sentimentales en sociologie. L'Amour, la religiosité, l'art*, par J. Dody. Paris, Giard et Brière, 1905, in-16 de 297 p., 3 fr. 50.

Économie politique. — 1. — Nous avions été heureux de faire connaître en leur temps les deux premiers volumes du *Cours d'économie politique*, professé à l'École nationale des ponts et chaussées par M. C. Colson. Le troisième volume, qui vient de paraître, nous confirme pleinement dans notre bonne impression. Il est consacré aux *Finances publiques et Budget de la France*. Voici le plan : 1° les budgets, le trésor et les comptes des deniers publics ; 2° la dette et les biens de l'État ; le crédit public ; 3° les dépenses publiques ; 4° la théorie générale de l'impôt ; 5° les impôts en France ; 6° la situation financière des principaux États. C'est un travail très clair, très bien documenté ; il complète heureusement, quoique sous un aspect moins théorique, ceux de MM. Stourm et Paul Leroy-Beaulieu. Comblant en quelque sorte une lacune de la littérature économique, il nous paraît même plus précieux que les deux premiers volumes ne nous étaient apparus : et cette utilité ressort tout particulièrement au moment où l'enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit est porté à deux années, avec nécessité, pour les maîtres et les élèves, d'élargir le champ de leurs investigations. De plus, M. Colson a des vues justes

et un remarquable bon sens. C'est dire qu'il s'effraie de la dilapidation de nos finances (p. 436) et qu'il ne fait pas de socialisme, pas même pour demander soit la progressivité de l'impôt, soit l'impôt sur le revenu global (p. 186 et s.). Tout au plus le trouverions-nous un peu injuste ou exagéré lorsqu'il accuse les protectionnistes de vouloir des droits « compensateurs », de fausser la direction naturelle des industries et de renchérir la vie des prolétaires (p. 433).

2. — Nous ne signalons que d'un mot une troisième édition des *Principes d'économie politique* de M. Villey. Mise à jour, elle garde les mêmes tendances libérales que les deux premières ; elle garde même (et nous le regrettons) une dangereuse et fausse théorie de la propriété foncière, d'après laquelle celle-ci, au lieu d'être conforme au droit naturel, serait seulement une création de la loi, légitimée par l'utilité sociale (p. 163 et s.).

3. — Le second volume des *Principes d'économie politique* de M. Schmoller vient d'être traduit en français par M. G. Platon. On sait que, parmi les économistes, M. Schmoller est un des porte-drapeaux de l'école historique ; il est donc tout naturel que ce second volume soit presque entièrement consacré à des descriptions d'histoire économique, et cela dans le sens de l'évolutionnisme matérialiste. L'économie familiale, partant de la promiscuité bestiale pour arriver à notre famille contemporaine à travers le matriarcat et le patriarcat (p. 1 et s.) ; le régime de l'habitat se transformant peu à peu en nos grandes agglomérations urbaines (p. 55 et s.) ; la constitution politique procédant du clan pour aboutir à la commune et à l'État (p. 127 et s.) ; les transformations progressives du travail et de ses spécialisations (p. 248 et s.), puis de la propriété (p. 360 et s.), enfin des classes sociales (p. 422 et s. et de l'entreprise (p. 473 et s.) : voilà le plan de ce volume. Mais l'imagination n'y a-t-elle eu aucune part ? L'hypothèse d'une humanité qui serait sortie du perfectionnement de la bête et qui aurait inventé parallèlement la morale et la civilisation, n'est rien moins que démontrée, et les conjectures sur l'état social des peuples préhistoriques sont assez téméraires. M. Schmoller se presse donc trop de croire sur parole des gens qui ont beaucoup inventé, mais rien vu. Il y aurait eu bien davantage à dire, et cette fois avec documents à l'appui, sur l'état économique et social du moyen âge : seulement M. Schmoller a voulu en laisser tout le mérite à Ashley. Est-ce que, par hasard, M. Schmoller, justement parce qu'il est un « historique », aurait été gêné par l'histoire ? Ce qui me le fait craindre pour lui, c'est le jugement qu'il porte sur le moyen âge, « où l'aristocratie sacerdotale et le culte prenaient un tiers ou plus du revenu total et de toutes les forces du travail, en retour des consolations et de la foi en la vie de l'au-delà », au milieu de « mensonges grossiers, de trom-

peries vulgaires se rattachant çà et là à la domination des prêtres, surtout aux époques plus récentes. » Cependant il ajoute que cette domination a été « pour tous les peuples civilisés la condition de leur progrès » (p. 263). Voilà certes qui est bien immoral... ou bien absurde ! Enfin, et tout naturellement, l'historisme de M. Schmoller aboutit au socialisme d'État, avec le désir d'une « centralisation croissante des pouvoirs politiques » (p. 594) et avec des vœux pour la suppression des successions en ligne collatérale, qui devront très justement être frappées des prélèvements progressifs de l'État (p. 406-407). Aussi M. Schmoller, soit qu'il s'agisse de mariage ou bien de propriété, ne se demande jamais s'il existe quelque part des principes et un droit naturel (p. 362). — Sur le fond, nous ne pouvons donc que maintenir, en les accentuant, nos premières critiques ; et quant à la forme, trop souvent lourde et obscure, nous regrettons que le traducteur ait été à ce point desservi par son auteur. Mais il est par trop évident que M. Schmoller ne devait point endosser un habit à la française.

4. — L'œuvre de William Petty est trop connue, elle est aussi trop considérable pour qu'il soit nécessaire ou possible de la faire connaître en quelques lignes. D'abord garçon de cabine sur un navire, puis docteur en médecine et professeur d'anatomie, contemporain du docteur Richard Cumberland, qui, dès 1672, écrivait un *Traité philosophique des lois naturelles* dont les physiocrates auraient pu s'inspirer, Petty (1623-1687) a laissé un grand nombre d'ouvrages et de mémoires où l'on sent fermenter quelques-unes des idées de la future économie politique. MM. Dussauze et Pasquier (ce dernier, déjà auteur d'une thèse sur notre personnage) font donc bien de donner en traduction *les Œuvres économiques de Sir William Petty*. Son *Arithmétique politique* et ses divers *Essais de l'arithmétique politique* précèdent notre Statistique contemporaine ; son *Traité sur l'Irlande* (il y a résidé fort longtemps, après ses longs séjours sur le continent) éclairent l'histoire sociale de l'île-sœur ; enfin les hommes qui s'intéressent à l'histoire des doctrines économiques ne doivent ignorer ni son *Traité des taxes et contributions*, qui nous rappelle la Caméralistique allemande, ni son *Quantulumcunque*, plein de justes réflexions sur la monnaie. Quant à classer déjà William Petty dans une école quelconque dont il serait le précurseur, M. Schatz, dans l'intéressante Préface qu'il a écrite pour ces deux volumes, démontre fort bien qu'il y aurait témérité à le faire.

5.— M. d'Eichthal, pour composer *la Formation des richesses et ses conditions sociales actuelles*, est parti de cette observation fort juste que « les réformateurs sociaux » ont tort « de faire du problème économique un problème de partage au lieu d'y voir, ce qu'il est avant tout, un problème de création des richesses » (p. I). Alors, après une Introduction où il manifeste à la fois son dédain pour les lois économiques

et sa complaisance pour l'évolutionnisme matérialiste et pour l'historisme, il étudie successivement le « mécanisme social de la production des richesses » ; les « conditions sociales de l'emploi, de l'augmentation et de la diffusion des richesses » ; enfin les « garanties sociales. » Il en résulte une sorte de traité complet d'économie politique, mais dans un ordre nouveau qui paraît du désordre. Le style est plutôt un peu lourd. Quant aux idées, M. d'Eichthal se montre libre-échangiste assez intransigeant, et il affecte volontiers de confondre les théories du travail national avec l'ancien mercantilisme. Il est vrai que ses analyses sont parfois bien superficielles : ainsi, en citant deux cas — uniques selon lui — d'échange international, il semble ignorer radicalement Torrens, Ricardo, Stuart Mill et Cairnes sur l'équation des valeurs entre les nations (p. 263) ; ailleurs, également, il en reste sans plus à la formule vieillie et par trop simpliste de J.-B. Say, que « les produits s'échangent toujours en dernière analyse contre des produits » (p. 266). Est-ce que des capitaux producteurs ne pourraient donc pas chez les uns faire contrepartie à des produits chez les autres ? Ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans ce volume, c'est l'analyse des deux systèmes de Kautsky et d'Anton Menger pour une reconstitution socialiste de la société (p. 4?8 et s. ; p. 417 et s.).

5. — M. de Molinari, s'il est de la même école que M. d'Eichthal, suit au moins un plan tout autre dans ses *Questions économiques à l'ordre du jour*. Ce sont huit dissertations détachées, de longueur inégale, sur les lois naturelles de concurrence, sur le « commerce du travail » ; les rapports de la morale et de l'économie politique avec la religion ; la convention de Bruxelles ; l'étalon d'or et l'étalon d'argent, etc. C'est clair et bien écrit. [illegible] libre-échangiste et non moins optimiste. [illegible] que [illegible] de guerre révélé par les grèves prendra fin par la mise au service du travail d'organes de transmission analogues à ceux qui desservent les produits et les capitaux » (p. [illegible] et 75). Je pensais autre chose des bourses du travail, et je ne croyais pas que le socialisme [illegible]. Mais [illegible] d'autres [illegible] l'intérêt du capital [illegible] M. de Molinari [illegible] précision du langage [illegible] se compose de valeurs [illegible] M. de [illegible] [illegible] M. de Molinari [illegible] [illegible]

cessités sociales a fait jaillir de l'hypothèse d'une divinité et qu'il a ensuite imposé par voie de suggestion, a pour raison d'être de « suppléer à l'absence, à l'insuffisance de la justice et d'être la garantie nécessaire à l'existence même de cette justice » (p. 342, 358). Cette fin de volume est riche d'obscurités sophistiques et de contradictions ; et je préfère sans conteste les quelques pages sur « l'étalon d'or et l'étalon d'argent. » Au demeurant, le livre est bien inutile.

7. — Passons à la situation économique actuelle. M. Jules Domergue, auteur de *Comment et pourquoi les affaires vont mal en France*, a raison de ne pas incriminer par système la surproduction, puisque celle-ci consiste bien plutôt en un défaut d'équilibre et d'adaptation qu'en une réelle exagération des quantités produites (p. 3, 44, etc.) ; il a raison aussi, selon nous, de demander une protection intelligente des industries nationales, et il démontre sans peine que les enchérissements fantastiques, prédits par les libre-échangistes n'ont pas suivi l'établissement des droits protecteurs (p. 45 et s.). Mais j'aurais moins de confiance dans les remèdes qu'il préconise, et surtout dans sa recette unique pour « libérer la production » (p. 53 et s.). C'est que, à l'en croire, le mal vient de la suppression des petits et moyens intermédiaires entre le producteur et le consommateur, avec de grands magasins, d'immenses concentrations et d'irrésistibles cartels. « La concurrence, dit-il, est dans l'offre bien plus qu'elle n'est dans l'achat » (p. 16) ; de là la mévente du produit et la gêne des producteurs, coïncidant avec les énormes bénéfices des commerçants (p. 76) ; de là le *dumping*, suivant l'expression de M. Chamberlain, c'est-à-dire la vente à perte sur le marché extérieur, parce que les usiniers ont besoin de produire beaucoup pour produire à bon marché et parce qu'ils peuvent vendre cher sur le marché intérieur (p. 18). Il faut organiser des « expositions-réclames », comme font les grands magasins (p. 59 et s.), et des associations de petits producteurs. M. Domergue pense même que les agriculteurs, au lieu de se plaindre des vins artificiels fabriqués par les chimistes et de vouloir empêcher le sucrage, feraient bien mieux de s'ouvrir des débouchés au dehors (p. 70). Il aurait pu trouver dans l'exagération des impôts, dans l'indiscipline du monde du travail et les encouragements donnés au socialisme, d'autres explications du problème : « Comment et pourquoi les affaires vont mal en France. »

8. — Bien au contraire, suivant M. Méline, dans son *Retour à la terre et la Surproduction industrielle*, il y a engorgement dans l'industrie; le *dumping* lui-même est impuissant contre les maux qu'il a déchaînés ou envenimés ; la contraction s'impose donc, avec une réduction artificielle de la production. Retournons à la terre, qui jamais ne trompera personne ; du reste l'agriculture reprend déjà faveur (p. 97 et s.). Il y a ainsi

d'excellentes pages sur la situation comparee de l'ouvrier et du paysan (p. 99 et s.); il y en a aussi d'émues et d'émouvantes sur les charmes de la vie champêtre : tel Virgile chantant les *Géorgiques*. Par ailleurs, M. Méline croit sur parole les statistiques agricoles officielles (p. 116 en note); il ne discute pas d'assez près la productivité nette du capital-machines (p. 54); et je ne partage pas non plus son optimisme et son admiration devant les bienfaits de la République, qui, en matière de crédit agricole, nous a dotés d'une « organisation des plus complètes, des plus parfaites qui existent au monde » (p. 118). Aussi le paysan n'a-t-il qu'à emprunter (p. 120). Même enthousiasme pour la vertu éducatrice de l'enseignement primaire (p. 158 et s.). M. Méline, ayant planté un mauvais arbre, en attend de bons fruits; n'est-ce pas un peu naïf ? Il est vrai que le socialisme agraire va se développant; mais M. Méline, qui en entend les menaces, n'en discerne pas les causes d'ordre moral et politique, et il compte, pour nous défendre, sur le bon sens des paysans et sur quelques palliatifs anodins. Inutile d'ajouter que le volume est d'une lecture fort agréable

9. — En Angleterre aussi tout ne va pas très bien et l' « impérialisme » anglais de M. Chamberlain en a été fortifié d'autant. Avec cette formule-là, moins économique que politique, faite d'orgueil national plus que d'intérêts matériels, l'empire britannique qui couvre le monde se servirait des relations commerciales pour souder entre elles toutes ces diverses contrées; après le triomphe du libre-échange implanté dans l'ancienne forteresse du mercantilisme, ce serait une fédération de la mère-patrie et de ses colonies contre tout le reste du monde. Voilà les faits. M. Gannay, dans *l'Impérialisme économique et la Grande Industrie anglaise*, explique les origines de ce mouvement; il décrit comment le libre-échange, après 1871, a vu décroître son prestige et comment l'on en est venu, surtout avec M. Chamberlain, à la théorie des « droits préférentiels » et à la « politique de rétorsion. » Mais si ce n'est plus le libéralisme manchestérien d'autrefois, ce n'est pas davantage le protectionnisme : car « les deux grandes théories de la valeur en échange et de l'exploitation des ressources nationales ruineraient le principe même de l'impérialisme économique, qui vise à l'union de l'empire » (p. 53). M. Chamberlain ne navigue donc ni dans le sillage de Carey ni dans celui de List. — A cette première partie, très intéressante et très instructive au point de vue de l'histoire, en succède une autre, plus considérable en longueur, sur la « grande industrie anglaise » (houille, fer et acier, machines, textiles, produits chimiques, etc.), avec un aperçu sur les essais de trusts en Angleterre. M. Gannay n'envisage pas sans inquiétude les conséquences que cet impérialisme économique peut avoir pour la France (p. 314); seulement l'Angleterre est « menacée

de passer au second rang parmi les nations si l'on ne trouve rapidement et si l'on n'applique énergiquement un remède à la décadence qui guette ses principales industries. » L'impérialisme est un essai, et « si cet essai ne réussit pas, rien ne fera plus ciment entre les différentes parties de l'empire. La sécession sera le complément fatal et logique de l'autonomie » (p. 315-316).— Au résumé, c'est un ouvrage où il y a infiniment à apprendre.

10. — Cette même évolution des idées a déterminé la Société scientifique de Bruxelles à réunir en un fascicule, sous le titre : *La Crise du libre-échange en Angleterre*, divers rapports de MM. Blondel, Dejace, Viallate, de Meester, P. de Laveleye et Van der Smissen. Le néo-protectionnisme anglais y est analysé et discuté ; puis on trouve trois rapports moins directement liés au sujet et au titre, un sur les « intérêts d'Anvers », un second sur l'industrie sidérurgique, le dernier enfin sur la politique des traités.

11. — Une préoccupation analogue a inspiré M. J.-F. Fraser, auteur de *l'Amérique au travail*, que M. Saville vient de traduire sur la onzième édition anglaise. C'est une description fort intéressante, pas du tout technique, de la grande vie industrielle aux États-Unis, depuis la construction des maisons jusqu'à l'abattage des porcs, depuis la grande métallurgie jusqu'à la confection des chaussures. De nombreuses reproductions phototypiques éclairent le texte, à commencer par le *Flat Iron* (le « fer à repasser ») de New York, qui remplit déjà la couverture avec la hauteur de ses vingt étages. M. Fraser a voulu montrer aux Anglais que les rivaux yankees ne sont point à mépriser et que l'Angleterre, longtemps supérieure à tous ses émules, a tort de s'endormir sur ses conquêtes d'autrefois. Sans doute « l'ouvrier anglais, en tant que valeur individuelle, est supérieur à son camarade américain ; mais le fait menaçant pour nous, c'est la supériorité que montrent les chefs d'industrie des États-Unis dans l'aptitude à diriger de grandes entreprises » (p. x-xi). Il est vrai que la question d'argent est là-bas la seule et que « réduire la vie humaine à l'unique poursuite de la fortune, c'est détruire tout ce qui est susceptible d'embellir l'existence » (p. ix). Puis, cela dit, M. Fraser ne songe plus qu'à décrire sans souci apparent de conclure.

12 et 13. — Le pseudonyme Jean du Valdor, qu'a pris l'auteur des *Signes de la fin d'un monde ; fin de la religion, de l'autorité, de la famille ; Malthus, assassin de la France*, va couvrir l'écrivain contre les violentes attaques auxquelles il est exposé : car il tape très dur. Mais je n'ose pas dire qu'il tape à tort. Lorsqu'il parle de la religion et de l'autorité, des erreurs sur l'origine du pouvoir ou bien de la négation des lois naturelles et divines, on repense au prêtre de Marseille, Salvien, dont les pages déclamatoires, relues après plus de quatorze siècles, jettent

d'étranges lueurs sur l'état social de la France d'avant la France. Mais revenons à Jean du Valdor. Celui-ci flétrit surtout la stérilité volontaire des unions ; il discute la bonne foi prétendue des conjoints ; il exprime son regret que les prêtres aient renoncé sur ce point à leur rôle d'enseignement en général et d'avertissement en particulier ; il clôt enfin son travail en donnant (surtout dans le « Supplément à l'usage spécial du clergé » et en latin) de nombreux documents théologiques, dont quelques-uns émanés de la Pénitencerie romaine. Au fond et sur tous ces derniers points, je suis parfaitement de l'avis de Jean du Valdor : il est hors de doute pour moi que la dépopulation de certaines régions de la France et l'état stationnaire des autres ont pour causes principales et presque uniques l'immoralité en général et l'immoralité en particulier dans le mariage. Et ne croit-on pas beaucoup trop à une bonne foi qui n'est que d'apparat ? Ne fait-on pas beaucoup pour l'entretenir ou la créer, en ne faisant rien pour la prévenir ou la dissiper ? Laïques instruits et prêtres ont donc également à puiser dans ce volume. — Mais Jean du Valdor, trop exclusivement théologien, est resté trop étranger à l'économie politique. Il fait de Malthus un médecin et met son livre en 1790 au lieu de 1803 (p. 10?) ; il lui prête sur la « santé de la femme » des idées que Malthus n'a exprimées nulle part (p. 10?) ; finalement, il lui attribue toutes les conclusions pratiques où les plus cyniques des néo-malthusiens sont parvenus, y compris le philosophe économiste Stuart Mill. Que dirait Jean du Valdor si on lui apprenait que Joseph de Maistre, saluant Malthus comme un apologiste, le félicitait d'avoir « écrit un de ces livres rares après lesquels on est dispensé de traiter le même sujet » et si on lui [illegible]

Celui-ci débute par deux « mémoires originaux », l'un de M. Hubert Bourgin, sur « l'Industrie de la boucherie à Paris au XIXe siècle », avec des plans teintés pour marquer les variations de nombre et d'importance des étals de bouchers suivant les arrondissements, etc; l'autre, de M. Durkheim, sur « l'Organisation matrimoniale des sociétés australiennes », travail qui est tout à fait conforme aux théories évolutionnistes de *l'Année sociologique*. Viennent ensuite les analyses d'un nombre incalculable de livres et d'articles de revues, parus en France et à l'étranger, sur la sociologie générale, religieuse, criminelle, etc., sur l'organisation politique, économique, etc. La sociologie religieuse est beaucoup réduite aux mythes et légendes de la mythologie préhistorique. Le christianisme, envisagé comme fait historique et social, comme phénomène purement objectif de vie religieuse, ne tient presque aucune place. Pourquoi en tiendrait-il, puisque M. l'abbé Klein lui-même, une fois ouvert, a « désillusionné » M. Mauss, le collaborateur de M. Durkheim (p. 225) ? C'est que « l'étude de M. l'abbé Klein, qui n'est guère qu'une série de sermons, tourne tout de suite à l'*apologétique* » et que, même en tenant compte de l'état actuel de la science, il « donne à une religion une place qu'elle n'a peut-être pas d'un point de vue historique » (ib.). Cependant, à propos de *l'Évangile et de l'Église*, dont M. Durkheim s'occupe un peu en retard, M. l'abbé Loisy est moins éreinté. Lui au moins, est-il dit, « transforme la vérité historique de l'Évangile en une sorte de vérité mythique, plus vraie que l'histoire, parce que c'est la société qui la crée et qu'elle a besoin d'y croire » (p. 292). Voilà bien le pavé de l'ours, mais ce n'est pas nous qui le jetons à M. l'abbé Loisy : M. Durkheim le fait à notre place.

15. — Divers journaux ont parlé en termes très favorables des *Socialistes et Sociologues* de M. Bourdeau, livre élégamment écrit, en phrases brèves et tranchantes, sans appareil scientifique, avec une bonne réfutation du socialisme. Aussi les bourgeois paisibles, et même les progressistes, ont-ils été enchantés de s'entendre dire que le socialisme a fait faillite et que le marxisme est mort, tué par ses propres disciples. De plus, je sais gré à M. Bourdeau de railler les faiblesses de Gambetta, aussi bien que celles de Lassalle, devant « l'Ève séductrice » (p. 95). Enfin la littérature sociale contemporaine est bien présentée et analysée. Cependant ni les trois parties de l'ouvrage (Questions de sociologie ; Théoriciens socialistes ; le Socialisme en action), ni leurs divers chapitres ne présentent entre eux un enchaînement suffisant : on dirait trop un assemblage artificiel d'articles de journaux, écrits pour un public qui se contente très bien d'une critique superficielle pourvu qu'elle soit incisive. Dans le fond, l'éclectisme indifférent de M. Bourdeau confine au scepticisme : ainsi il déclare « n'avoir ni

qualité ni autorité pour se mêler au débat » entre la morale esthétique de M. Desjardins, la morale solidariste de M. Bourgeois et la morale religieuse de M. Brunetière (p. 57). Aussi bien « chaque morale, selon lui, n'est-elle que l'utilité sociale d'une pratique mise en maxime » (p.59), et finalement il trouve très heureux que « par suite de l'évolution et du progrès de la morale individuelle autant que de la morale sociale... la sanction de la conduite tende à se dégager de l'autorité temporelle et spirituelle et à s'affranchir de l'idée de châtiment et de récompense... bien que ce ne soit sans doute encore que le cas d'une élite restreinte » (p. 61). M. Bourdeau aura donc à l'égard du christianisme un ton indifférent, dédaigneux, presque ironique parfois. — Enfin les références aux auteurs font tout à fait défaut, même pour les assertions les plus abracadabrantes. Quand M. Bourdeau affirme que les paysans, avant 1789, payaient en impôts 81 % de leur gain, voudrait-il bien le prouver (p. 10) ?

16. — Sur la question : *Conciliation et Arbitrage*, il est difficile d'imaginer un travail plus complet, plus instructif et plus judicieux que celui de M. de Fromont de Bouaille. Il dégage heureurement l'idée du « contrat collectif » nouveau, qui implique autre chose que l'interprétation d'un contrat existant déjà et susceptible d'être soumis au jugement des prud'hommes (p. 2-3) ; il distingue très bien la conciliation et l'arbitrage, trop souvent confondus (p. 4) ; puis il étudie les législations étrangères (Angleterre, États-Unis, Belgique, Hollande, Allemagne, Autriche, etc.) ; enfin il aborde la France pour y analyser successivement « l'œuvre de l'initiative privée » et « l'œuvre législative. » Cette dernière partie est tout spécialement intéressante après le remaniement du programme des études économiques dans les Facultés de droit. Tout cela est clair, précis, sobrement exposé et avec des appréciations d'une remarquable justesse. Les succès tant vantés du « Conseil d'usine du Val-des-Bois » s'expliquent par des circonstances particulières que l'on ne peut ni créer ni rencontrer ailleurs (p. 131) ; et partout il a fallu beaucoup de persévérance pour vaincre les obstacles. J'objecterais seulement, quant à moi, que le rôle de M. Keufer et de la Fédération des travailleurs du livre n'a pas toujours été si pacificateur que notre auteur le croit (p. 125). Sur l'œuvre législative, il est manifestement opposé aux tendances socialistes qui sont maintenant à la mode, et il juge avec beaucoup de bon sens l'arbitrage obligatoire et le projet Millerand (p. 196 et s.). Nous ne pouvons qu'applaudir à la conclusion : « L'État, dit-il, ne peut pas imposer aux parties la juridiction d'un tribunal qui prétendrait refaire le contrat qui les lie... Tout ce qu'il peut légitimement faire, c'est d'assurer la liberté des conventions en favorisant la constitution d'associations qui égaliseront les forces des contractants... Au-delà,

sous le nom d'un prétendu intérêt social, on ne tend pas à moins qu'à restituer sous un autre nom la raison d'État, qui de tout temps a servi de paravent à toutes les tyrannies » (p. 216-217).

17. — M. Marcel Lecoq, avec *l'Assistance par le travail et les Jardins ouvriers*, donne une bonne étude de description historique. Le chômage entraîne avec lui des dangers pour le chômeur comme pour la la société : mais le chômeur a-t-il pu toujours prévoir et prévenir le chômage et la misère? D'autre part, bien que M. Lecoq ne formule pas de condamnation théorique contre l'aumône, il la condamne dans ses résultats : reste donc seulement l'assistance par le travail. Alors il étudie cette dernière dans toutes ses formes, depuis le président de Bellièvre et l'Hôpital général de Paris, lorsque le Roi, par son édit de 1656, défendait de mendier sous peine de fouet la première fois et de galères en cas de récidive (p. 63), jusqu'aux ateliers de charité de Turgot, aux ateliers de secours du début de la Révolution et aux ateliers nationaux de 1848. Ceux-ci inspirent d'excellents chapitres fort bien documentés. Viennent enfin les dépôts de mendicité, les tentatives privées d'assistance à domicile et diverses fondations, soit particulières, soit municipales, avec ou sans « régime d'internat. » — L'œuvre des Jardins ouvriers sert en quelque sorte d'appendice. Seulement, puisque le jardin est un capital économique et que l'emprunteur de ce capital ne reçoit aucun salaire, pourquoi parle-t-on d'assistance « par le travail »? Je ne l'ai jamais compris, à moins que les fondateurs de cette œuvre nouvelle n'aient tenu à marquer par là une certaine prévention que généralement ils avaient contre le capital.

Socialisme. — 18. — M. G. Isambert donne un substantiel ouvrage sur *les Idées socialistes en France de 1815 à 1848*, autrement dit « le socialisme fondé sur la fraternité et l'union des classes. » Après de bonnes définitions du solidarisme, du coopératisme, du socialisme parcellaire, du socialisme d'État, du collectivisme et du communisme (p. 10), il établit très nettement, tout au cours de son volume, les profondes différences entre le vieux socialisme français qui a fini avec les arbres de la liberté de 1848, et le collectivisme contemporain, qui a fait la Commune et qui voudrait bien la refaire. Ce n'est pas que nous approuvions toutes les idées de M. Isambert, ni que nous ayons les mêmes indulgences que lui pour le socialisme, avec les mêmes espoirs de le voir se réaliser « en insufflant aux possédants un altruisme plus énergique » (p. 413). Nous voudrions aussi que l'auteur réprouvât plus résolument les bestiales rêveries des saint-simoniens, de Fourier, etc. Mais, une fois ces réserves faites, il y a beaucoup à apprendre dans les études biographiques et bibliographiques sur Saint-Simon, Fourier, Sismondi, Pierre Leroux, Louis Blanc, Pecqueur, Vidal, Cabet, Proudhon, etc. — Un dernier mot cependant :

peut-on, bien correctement, appeler M. de Villeneuve-Bargemon un « socialiste solidariste » (p. 254) ?

19. — M. Sertillanges, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris, dans une série de conférences sur ce sujet : *Socialisme et Christianisme*, entreprend de les réconcilier l'un avec l'autre. Il veut montrer que « le socialisme a tort de repousser violemment les catholiques », et il « ose avancer la réciproque, avec les restrictions de droit » (p. IX). Selon lui, le socialisme comprend, d'une part, des formules économiques que les catholiques, conservateurs routiniers, feraient bien de lui emprunter ; d'autre part, un anticléricalisme qui lui est accessoire et qu'il devrait bien répudier. Donc, au fond, « l'entente est de droit, dit-il ; ce sont les superfétations socialistes qui nous séparent » (p. 292), car, « lorsque la vérité chrétienne décide dans les matières économiques, c'est fort souvent dans le sens socialiste » (p. 271). Suivons en détail M. Sertillanges sur les questions de propriété, d'hérédité, etc. « Le droit de propriété, dit-il, est autre chose qu'un droit : c'est un service fondé sur une utilité sociale » (p. 173). La société pourrait très justement étendre le principe de la communauté de toutes choses, que l'Eglise restreint au seul cas d'extrême nécessité (p. 176-177). Pourvu que l'on ne brise pas le « ressort familial », c'est affaire aux « juristes » de savoir s'il ne faut pas « reviser, au besoin réformer le code successoral qui nous vient des ancêtres » (p. [illegible] et s.). Enfin « les mesures fiscales que prônent les socialistes, celles qui atteignent la richesse acquise... peuvent bien être impolitiques, » ce qui les rendrait « injustes » ; cependant « leur principe moral trouverait facilement sa justification chrétienne, et elles ne méritent aucunement, en principe, le nom de [illegible] » (p. 179). Bref, si M. Sertillanges se demande « pourquoi jusqu'ici la plupart des chrétiens, et leurs autorités en tête, [illegible] [illegible]

que M. Sertillanges paraît ignorer tout à fait. Pourquoi enfin n'a-t-il pas vu que la suppression du mariage et de la famille, trait commun des socialistes depuis Platon jusqu'à Benoît Malon et à Bebel, en passant par Campanellà, Morelly et Fourier, n'est point une « superfétation accessoire » du socialisme ?

20. — Qu'est-ce que le socialisme ? Pour en donner une définition exacte et en critiquer quelques centaines d'autres, M. Hamon a écrit *Socialisme et Anarchisme*. M. Alfred Naquet y est allé d'une préface, pour avoir l'occasion de déclarer que jadis il n'était pas collectiviste, mais qu'il l'est devenu parce qu'il ne croit plus « possible d'arriver à une égalité suffisante des conditions sociales et à l'affranchissement économique du genre humain sans abandonner le principe de l'appropriation individuelle des moyens de production » (p. 9). Après avoir défini le socialisme et ses variétés, puis l'anarchisme et les siennes, M. Hamon se demande si l'anarchisme est une espèce dans le socialisme. Il conclut pour l'affirmative (p. 228), et il exprime le souhait que socialistes et anarchistes « marchent d'accord, unis, à l'assaut de la société actuelle » (p. 230). Le volume serait certainement plus intéressant si les querelles de mots y tenaient moins de place. Quant à sa valeur au fond, on n'a, pour s'en faire une idée, qu'à y lire que « les premiers Pères de l'Église, tels que saint Clément, saint Jean Chrysostome, saint Basile le Grand, etc., étaient communistes » (p. 70) !!! Après cela vous pouvez avoir votre idée faite sur l'érudition de M. Hamon.

21. — M. Marguery, auteur du petit volume : *Le Droit de propriété et le Régime démocratique*, ne se croit pas socialiste. Je suis d'un avis tout à fait contraire. Voici son thème. La démocratie doit assurer chez tous le libre développement des énergies individuelles (p. 3). Or, notre régime de propriété inégale et héréditaire s'y oppose, puisqu'il ne reste plus de terres disponibles pour ceux qui n'en trouvent point dans leur berceau. L'État doit y remédier, en assurant l'égalité au point de départ. Il le peut d'autant mieux que la propriété, bien loin d'être un droit naturel (p. 17), « n'existe que par la reconnaissance et les sanctions de la loi » (p. 19). En outre, « pour démocratiser le droit de propriété, il n'est pas besoin d'une révolution législative » (p. 85) : très facilement et peu à peu on donnera à la collectivité la jouissance directe des richesses naturelles (mines, etc.) et, pour le surplus, la « jouissance indirecte par la transformation, en œuvres d'assistance, d'instruction, de sécurité intérieure et extérieure, du revenu net obtenu par l'exploitation de l'État lui-même ou de concessionnaires privilégiés » (p. 94). Entre temps, on procédera à une « redistribution des terres au point de vue agricole (p. 141 et s.) et politique (p. 162 et s.). Quant à la liberté et au « libéralisme », pour les réclamer, il faut attendre que la nature humaine ait été transformée par l'altruisme et par un « sentiment plus

apuré de haute fraternité morale » (p. 200). — Dites-moi donc si ce n'est pas du socialisme et si ce ne serait pas une révolution législative ?

22. — *La Réforme agraire*, de M. Damaschke, est tout autre chose. Il y a, paraît-il, trois grands systèmes économiques : le capitalisme (il le décrit avec plus de violence que d'exactitude), puis le collectivisme, enfin la réforme agraire. Celle-ci repose sur la distinction fondamentale du capital et du travail du sol, parce que le sol lui-même n'est pas capital. Or, « pour établir l'entente entre le socialisme et l'individualisme, il faut que la rente foncière soit propriété sociale, tandis que le capital et le travail doivent échoir en partage à l'activité individuelle » (p. 43). La rente foncière suffira largement pour libérer le travail et le capital des lourdes charges qui pèsent aujourd'hui sur eux » (p. 44). Les trois quarts du volume sont consacrés ensuite à l'étude de la réforme agraire chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, avec un dernier chapitre (plus intéressant que les autres) sur Henri George (p. 169 et s.), qui, apôtre de la *single-tax*, finit par vivre tranquillement de ses rentes dans une belle maison de campagne (p. 202). — Question indiscrète : pourquoi M. Damaschke met-il au 20 mai 1836 l'inauguration du premier chemin de fer français, de Paris à Saint-Germain (p. 1), puisque déjà, alors, les locomotives circulaient depuis plus de quatre ans entre Lyon et Saint-Etienne ?

23. — Que peut bien être l'*Introduction à la sociométrie* ? M. Chirac, en l'écrivant, s'est proposé de « mesurer les variations de l'état économique et social des peuples » ; elle-même, il la définit la « mesure des solidarités » (p. 6), « pour que tout homme soit assuré de trouver toujours, en échange du plein de sa production, le plein, quel qu'il soit, de sa consommation » (p. 8). Cela revient à pouvoir « absorber journellement cinq décimètres cubes de matières protéiques, amylosucrées et grasses », correlatifs à nos « 5 décimètres cubes 1/2 de vie individuelle. » Là-dessus, dissertations et divagations indéfinies, avec formules algébriques. Parfois, les assertions bizarres et fausses : que « l'unité de monnaie suffit à établir le triple d'échanges » (p. 39) ; que « les capitaux se majorent automatiquement » (p. 48) et que les fortunes poursuivent toujours en France leur mouvement de concentration, etc., etc. Quant à la « théorie de la valeur » qui clôt cet opuscule (p. 73 et s.), je ne l'ai pas comprise.

24. — M. Hubert-Agaziette a publié sous le titre de *La Grève générale et le Socialisme* [illegible] *documents*. C'est une de ces compilations [illegible] dans lesquels l'auteur [illegible] peu partout. Le tout est [illegible] résumé avant chacun d'entre eux. [illegible] leur opportunité et ne [illegible] avant

alors intérêt à afficher celle-ci plutôt que celle-là. Il en est ainsi d'un discours de M. Briand en 1899 (p. 90 et s.) et des articles de journaux de M. Jaurès (p. 97 et s.). Sur la Russie, ce pourrait être fort intéressant dans les circonstances présentes ; mais M. Lagardelle, qui paraît n'en rien savoir, se borne à donner quelques lignes de M. Georges Plekhanoff, du « parti ouvrier social-démocrate russe » (p. 385-386). Personnellement M. Lagardelle prend parti pour le « socialisme ouvrier révolutionnaire » contre le « socialisme parlementaire » et il tient ouvertement pour la grève générale (p. 420).

25. — Je mets M. Dody avec les socialistes, non pas avec les sociologues, malgré son titre : *Les Questions sentimentales en sociologie.* Pour lui, la sociologie est l'étude des moyens de rendre les gens heureux par la satisfaction de leurs besoins, dont les uns (besoins physiologiques) sont étudiés en économie politique, et dont les autres (besoins sentimentaux) sont beaucoup trop négligés. Les principaux besoins sentimentaux sont l'amour, la religiosité et l'art (p. 1-2). Je vous fais grâce de ce qui concerne l'amour, bien qu'il remplisse la moitié du volume : car l'amour chez M. Dody est beaucoup plus physiologique que sentimental, et sa plume a de révoltantes obscénités. Il concède cependant que, « avant d'arriver à la suppression de la famille et au régime de l'union libre, nous devrions essayer de vaincre le discrédit dans lequel l'institution du mariage est tombée » (p. 79). Mais le mariage est avant tout pour lui un accouplement. — Ensuite M. Dody ne veut pas de l'omnipotence de l'État en matière de religion ni même de droit (p. 225-227) : seulement il n'est pas toujours clair. Par exemple, pour lui, « il n'y a pas une physique et une métaphysique, mais seulement une liberté et une métaliberté » (p. 157). Et qu'est-ce qu'une métaliberté ? Eh bien, « toute force est une liberté. Force aveugle signifie que nous ne la voyons pas,... et la force qui produit accidentellement la rupture d'une machine industrielle, est une métaliberté, qui est une liberté » (p. 163). Avez-vous compris ? De grâce, ne me chargez pas de vous l'expliquer : j'ai trop hâte de jeter le volume au feu.

J. Rambaud.

BEAUX-ARTS

(*suite*)

13. *Les Maîtres de l'art. Claus Sluter et la Sculpture bourguignonne au* xv*e siècle*, par A. Kleinclausz. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 180 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 14. *Les Maîtres de l'art. Holbein*, par François Benoit. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 15. *Les Maîtres de l'art. Rubens*, par Louis Hourticq. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 175 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 16. *Les Maîtres de l'art. Michel-Ange*, par Romain Rolland. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 184 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. —

17. *Richard Cosway*, by George C. Williamson. London, George Bell and Sons, 1905, in-8 de xiii-147 p., avec 103 grav., cartonné, 13 fr. 25. — 18. *Pierre Julien, sculpteur (1731-1804), sa vie et son œuvre*, par l'abbé André Pascal. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 187 p., avec 23 grav., 5 fr. — 19. *Les Villes d'art célèbres. Tours*, par Paul Vitry. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 180 p., avec 107 grav., 4 fr. — 20. *Les Villes d'art célèbres. Nuremberg*, par P.-J. Rée. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 172 p., avec 106 grav., 4 fr. — 21. *Les Pierres de Venise*, par John Ruskin, traduction de Mme P. Crémieux. Paris, Laurens, 1906, in-8 de xxvii-322 p., avec 24 planches hors texte, 12 fr. — 22. *L'Esthétique de Beuron*, par P. Lenz; trad. de l'allemand par Paul Sérusier. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1905, in-8 de 49 p., avec 7 grav., 2 fr. — 23. *J.-J. Henner (1829-1905). Notes biographiques*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1905, in-8 de 16 p., avec 2 grav., 1 fr. — 24. *L.-E. Barrias (1841-1905). Notes biographiques*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1905, in-8 de 12 p., avec 2 grav., 1 fr. — 25. *Émile Vernier, artiste lithographe et peintre de marines, sa vie, son œuvre (1829-1887)*, par Victor Guillemin. Besançon, impr. Jacquin, 1905, in-8 de 37 p., avec un portrait, 1 fr. — 26. *Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture*, par J.-F.-C. Clère. Paris, Henry Paulin, 1905, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Histoire de l'art apprise par des promenades dans Paris*, par L. Décout. Blois, Imprimeries réunies du centre, 1906, in-18 de 290 p., 2 fr. 50.

13, 14, 15, 16. — La série des *Maîtres de l'art*, de la Librairie de l'Art ancien et moderne, est, nous l'avons vu déjà, conçue d'après un plan plus large et plus scientifique que la collection *des Grands Artistes*, bien que, malheureusement, l'illustration, très soignée d'ailleurs, n'y apparaisse pas plus abondamment répartie. Mais nous n'ignorons pas que les livres d'art ne rencontrent guère en France la clientèle dont ils sont assurés en Angleterre et surtout en Allemagne ; et il faut nous déclarer satisfaits si le texte en est sérieux, bien nourri, de justes proportions, escorté enfin des renseignements de catalogue et de bibliographie indispensables à tout travailleur. Et c'est le cas pour les volumes que j'ai sous les yeux. Le *Claus Sluter* de M Kleinclausz est d'un historien qui ne se contente pas de décrire et d'apprécier l'œuvre d'art, mais qui sait nous la présenter dans son milieu, faire revivre l'époque de civilisation dont elle est la fleur épanouie. Nulle part ce système n'était mieux à sa place qu'en une biographie de l'auteur si mystérieux encore du Puits de Moïse et des Tombeaux des ducs de Bourgogne. « Parmi les historiens et les critiques modernes, a pu très justement écrire M. Kleinclausz, quelques-uns ont parlé de lui accidentellement, aucun systématiquement; et ses œuvres sont mal connues jusque dans son pays, la Hollande. Au fronton du musée royal d'Amsterdam, une frise de sept mètres rappelle les gloires artistiques nationales, et Sluter, tenant un Moïse dans ses bras, y fait pendant à Rembrandt. Ce Moïse est celui de Michel-Ange » (p. 6). Le soigneux dépouillement des comptes de dépense des ducs de Bourgogne, à défaut de chronique ou correspondance où puisse figurer le nom du grand sculpteur, permet à l'auteur d'attribuer à Sluter le premier rôle parmi les imagiers qui travaillèrent à la cour de Dijon ; et c'est vraiment un chapitre, nouveau sur bien des points, de l'histoire générale de l'art qu'il a eu

la joie de composer en présentant ainsi le chef de la sculpture bourguignonne dans son milieu historique et parmi ses collaborateurs. — Le génie patient, précis et pénétrant d'un *Holbein* a inspiré à M. François Benoît une étude de lecture fort aimable et profitable aussi, qui ne s'éternise pas dans les minuties biographiques, mais s'efforce d'aller jusqu'à l'âme du merveilleux artiste. Plusieurs chapitres à l'ancienne mode (qui n'était pas la plus mauvaise) sont consacrés à l'analyse « de ses fins et de ses moyens », à la « confrontation de son individualité avec l'originalité souabe, l'humanisme allemand et l'art universel. » Et si ces termes sommaires et un peu sonores vous inquiètent, n'en tenez point compte, et lisez avec confiance des pages souvent fortes et souvent instructives. Elles sont excellemment illustrées. — Le *Rubens* de M. Hourticq n'est pas moins agréable, malgré peut-être un léger abus de lyrisme, et une admiration trop continue. Il eût été intéressant, je crois, de caractériser un peu plus nettement un art qui n'est le plus souvent que théâtral quand il prétend être chrétien, et n'atteint sa perfection que dans la plénitude d'une sensualité heureuse. — M. Romain Rolland a trouvé dans l'étude de *Michel-Ange* le plus admirable des sujets qui puissent tenter un psychologue, romancier et dramaturge ; et c'est avant tout comme une belle œuvre littéraire qu'il nous faut prendre son livre, digne pendant de celui qu'il consacrait, voici quelques années, à Beethoven. Au courant des plus récentes recherches, écrit d'un style coloré, avec des éclats de passion qui font songer à Michelet, ce livre, dont les gravures sont d'ailleurs bien choisies et bien exécutées, honore la collection des *Maîtres de l'art*.

17. — Le beau livre anglais de M. Williamson sur *Richard Cosway*, édité par MM. George Bell, ne fait point partie de la série des *Great Masters*, dont j'ai eu souvent occasion de parler ici ; ses proportions sont plus grandes et son illustration plus abondante. Il est comme un chapitre détaché, et le plus brillant, de l'histoire générale de la miniature anglaise. Ce peintre, qui unit la séduction de Gainsborough à l'esprit de Reynolds, mais en les amollissant, en les affadissant sous une grâce mièvre qui annonce Lawrence, a laissé en ses minuscules portraits de femmes quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'art anglais, où les yeux étincelants et le voluptueux sourire ont une éloquence incomparable. En revanche, il échoue absolument aux tableaux de sainteté. Les compositions pieuses que M. Williamson nous révèle, Sainte Famille, Repos en Égypte, Descente de Croix, sont la médiocrité même ; l'image de la duchesse de Devonshire ou celle de la duchesse de Cumberland étaient beaucoup mieux son affaire. On trouvera dans ces pages si riches d'informations tout le roman d'un grand et malheureux artiste, et de nombreux détails inédits sur l'existence italienne de Mrs. Cosway,

dont le souvenir est toujours vivant à Lodi. D'excellents catalogues terminent le substantiel et instructif ouvrage.

18. — M. l'abbé André Pascal, élève diplômé de l'École du Louvre, avait consacré sa thèse au sculpteur *Pierre Julien*; cette étude importante est devenue un livre bien illustré, que consulteront tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la sculpture française, et particulièrement à la période de transition qui prépare le XIXe siècle. Cet artiste si classique, si nourri de l'antiquité, a une grâce discrète et nullement provocante, que Diderot ne pouvait comprendre. Sa statue de La Fontaine, que l'on peut voir au Palais de l'Institut, semble toute pétrie de bonhomie et de malice; sa Baigneuse à la chèvre, du Musée du Louvre, est un pur chef-d'œuvre. M. l'abbé Pascal a raconté par le menu l'histoire de ce beau groupe et celle de la Laiterie de Rambouillet, où il fut d'abord placé; il a reconstitué la vie de l'artiste et son œuvre par ses lettres de famille, le texte des commandes officielles, les critiques des Salons, l'inventaire après décès; il a élevé enfin à ce maître un peu oublié, bien injustement, le monument dont il était digne.

19, 20. — La collection des *Villes d'art célèbres* s'est enrichie de deux volumes. M. Paul Vitry, conservateur au Musée du Louvre, à qui nous devons déjà une admirable monographie de Michel Colombe, était tout désigné pour écrire sur *Tours et les châteaux de Touraine*, dont il connaît mieux que personne l'art et l'histoire. En des chapitres érudits et précis, il nous a présenté les aspects successifs de la ville de saint Martin, depuis ses origines antiques jusqu'à ses transformations les plus récentes. Ayant fort goûté le texte de M. Vitry, que rehausse une illustration charmante et très judicieusement choisie, je puis me permettre une légère critique qui ne porte aucunement sur l'ensemble de son travail. Je le trouve, par endroits, trop généreux pour l'excellente ville de Tours, qui ne mérite peut-être point tant de louanges. Sa cathédrale? elle est belle, sans doute, mais pourtant de second ordre dans la série des grandes églises gothiques; c'est un monument sage, où rien n'émeut ni ne saisit. Ses vieilles rues, ses vieux hôtels? mais les restes en sont bien diminués aujourd'hui, et la hideur des bâtisses modernes attire partout le regard. Il faut une âme bien indulgente aux folies de nos conseillers municipaux pour approuver le colossal hôtel de ville dont Tours vient de s'encombrer ces années-ci. Il semble que M. Laloux ait entrepris de reconstruire toute une cité nouvelle. Il a doté Tours d'une gare énorme, dont celle du quai d'Orsay vous donne assez bien l'idée; il a fait la nouvelle basilique de Saint-Martin, dont l'intérieur du moins est très beau et puissant; mais, pour satisfaire les ambitions municipales, il s'est cru permis d'inventer un édifice dont les proportions babyloniennes réduisent au néant les pauvres maisons blotties à ses pieds. Cet hôtel de ville, où le ridicule triomphe

de l'immensité, semble bien la plus extraordinaire gageure architecturale qu'une édilité avide de gloire ait jamais pu réaliser; et pourtant,

hélas ! que j'en ai vu bâtir, d'hôtels de ville !

Un chapitre touffu et joliment fleuri d'abondantes images nous présente les grands châteaux de Touraine, Loches, Chinon, Langeais, Ussé, Amboise, Chenonceaux, Azay-le-Rideau enfin, dont une heureuse décision ministérielle vient de faire un Musée national. — *Nuremberg*, dont nous entretient M. Rée, peut s'appeler à bon droit une « ville d'art célèbre. » On sait qu'elle est pour l'Allemagne la cité idéale du moyen âge, comme Sienne le demeure pour l'Italie. Soigneusement restaurée et complétée, enfermée dans ses vieux murs, que couronnent soixante-quatorze tours, elle apparaît comme un musée plus encore qu'une ville, musée dont les vieux logis à pignons aigus sont les précieux bibelots ; vivant décor, dont les photographies, de page en page, nous font penser aux estampes d'Albert Dürer. L'éditeur, avec grande raison, a fait exception pour ce volume à la règle qu'il s'est imposée de ne s'adresser désormais qu'à des écrivains français, de goût et de style mieux adaptés à une clientèle française. M. Rée, dont le texte nous est donné dans une bonne traduction, est l'organisateur et le conservateur du Musée germanique de Nuremberg, l'une des collections les plus riches et les mieux présentées que l'on puisse trouver en Allemagne ; nulle description pittoresque n'aurait pu valoir ce texte si sûrement et consciencieusement érudit.

21. — D'autres *Villes d'art*, *Milan*, *Florence*, *Le Caire*, m'arrivent comme cet article est déjà composé ; il leur faudra donc attendre le mois d'avril. Mais le délai serait excessif pour louer comme il le mérite un livre illustre, qu'une excellente traduction met enfin à la portée des lecteurs français, *The Stones of Venice*, *Les Pierres de Venise*, du grand Ruskin. Bien peu d'entre nous, parmi ceux mêmes à qui la langue anglaise est familière, connaissent autrement que de réputation les trois somptueux volumes où Ruskin a enfermé le meilleur de sa doctrine et ses plus éloquentes pages sur l'art gothique. Trois volumes, c'était beaucoup ; mais une édition populaire, préparée et revue par l'auteur, a élagué les hors-d'œuvres, les digressions d'esthétique générale, pour ne laisser que l'étude vivante et passionnée de cette âme gothique dont les Pierres de Venise sont la merveilleuse expression. La traduction de Mme Mathilde Crémieux en a fidèlement rendu le caractère original et puissant, et la Préface de M. de la Sizeranne est un pur joyau ajouté à cette couronne dont Ruskin a paré la reine de l'Adriatique. M. Laurens a fait de ce livre d'art un très beau livre. Ne pouvant reproduire les planches originales de Ruskin, qui demeurent la propriété de l'éditeur anglais, il a illustré son édition de charmantes

photogravures d'après les clichés de la maison Alinari. Je ne crois pas être indiscret en révélant que l'ouvrage a été tiré à trop petit nombre et qu'il s'épuise rapidement ; les amis de Ruskin et de Venise feront bien de se munir sans tarder d'un aussi précieux viatique.

22. — Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'art chrétien liront avec profit la brochure du P. Didier Lenz sur *l'Esthétique de Beuron*, traduite de l'allemand par M. Paul Sérusier. M. Huysmans, dans sa *Cathédrale*, nous a révélé la singulière école d'art religieux qui se développe depuis trente ans dans ce grand monastère bénédictin proche de la Forêt-Noire. Il l'a critiquée en des termes plaisants et assez vifs, que je ne puis m'empêcher de trouver justes, ayant frémi d'épouvante devant les figures hiératiques d'allure si égyptienne dont ces peintres de Beuron ont enrichi le monastère du Mont-Cassin ; l'Égypte en Italie, dans la patrie de Fra Angelico ! Et pourtant il y a là un effort admirable pour atteindre une formule sereine et pure, effort qui se rattache d'ailleurs à la tradition des Nazaréens, aux œuvres de Cornélius et d'Overbeck. Le P. Lenz, qui en a été l'initiateur, l'explique en des pages d'une philosophie si haute qu'elle conquiert les cœurs, et le charmant peintre, M. Maurice Denis, dont les œuvres chrétiennes ont une naïveté toute éloignée de cet art immuable et hautain, s'en porte le garant dans une Introduction un peu paradoxale et toute délicate.

23, 24. — M. Albert Soubies continue par brochures séparées la publication de ses études très appréciées sur les membres de l'Académie des beaux-arts. Ses notes biographiques sur *Henner* et sur *Barrias* unissent à la précision des souvenirs personnels l'attrait d'une critique bienveillante et fine. Quelques illustrations bien choisies y sont jointes.

25. — J'ai entendu parler pour la première fois d'*Émile Vernier*, et j'ai vu quelques-unes de ses lithographies, en 1880, dans l'atelier du bon vieux maître Jean Gigoux, qui réunissait chaque dimanche une troupe joyeuse d'amis et d'artistes franc-comtois. Ce Vernier, peintre de marines très délicates, graveur consciencieux, un peu terne, avait les qualités d'un petit maître hollandais. Il serait injuste que son nom fût entièrement oublié, et c'est fort à propos que M. Victor Guillemin a publié, sous forme de brochure, l'étude intéressante et affectueuse, suivie d'un catalogue bien classé, qu'il donnait tout récemment aux *Mémoires de l'Académie de Besançon*.

26, 27. — M. Clère, artiste peintre, dédie à ses petits-enfants des *Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture*. Était-il bien nécessaire de grossir encore d'un volume la masse déjà énorme des traités d'art et d'esthétique dont les bibliothèques sont encombrées ? Je ne le crois pas ; je crois que ces pages honnêtes, délicates souvent et d'observation fine et juste, eussent gagné à être transmises manuscrites dans

le cercle de famille et l'intimité des amis. — Je serai plus sévère pour le petit livre de M. Décout : *L'Histoire de l'art apprise par des promenades dans Paris* ; il a gâté, avec les meilleures intentions du monde, un excellent sujet. Ce guide, dont le plan est sage et bien divisé, fourmille d'erreurs. Il semble que son auteur ne connaisse point le Musée du Louvre ; il y place l'Angélus de Millet, et, décrivant les Pèlerins d'Emmaüs, de Rembrandt, il nous apprend bien tranquillement que la figure du Christ y est remplacée par une traînée de lumière ! Avant d'enseigner autrui, il serait bon d'avoir fréquenté l'école.

ANDRÉ PÉRATÉ.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *Documentos para a historia de Martim Soares Moreno*, colligidos e publicados pelo barão DE STUDART. Ceará-Fortaleza, typ. Minerva, 1905, in-8 de XII-116 p. — 2. *Les Origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla*, par JULES HUMBERT. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de XX-340 p., avec carte et grav., 10 fr. — 3. *L'Occupation allemande du Vénézuela au XVIe siècle. Période dite des Welser (1528-1556)*, par JULES HUMBERT. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de X-89 p. avec carte, 4 fr. 50. — 4. *English Colonial Administration under Lord Clarendon, 1660-1667*, by PERCY LERRIS KAYE. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1905, in-8 de 150 p., 2 fr. 50. — 5. *Justice in colonial Virginia*, by OLIVER PERRY CHITWOOD. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1905, in-8 de 124 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Expansion des Boers au XIXe siècle*, par HENRI DEHÉRAIN. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 433 p., avec 8 cartes, 3 fr. 50. — 7. *Kolonialpolitik*, von Dr ALFRED ZIMMERMANN. Leipzig, Hirschfeld, 1905, in-8 de XXII-424 p., 15 fr. 75. — 8. *La Colonisation pratique et comparée. Colonies françaises, colonisation pratique ; colonies étrangères, colonisation comparée.* Deux années de cours libres à la Sorbonne, par PAUL VIBERT (THÉODORE VIBERT fils). T. II. Paris, Cornély, 1905, in-8 de 421 p., 8 fr. — 9. *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique.* 3e partie. *Chemins de fer dans les colonies françaises*, par E. DE RENTY. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de XII-497 p., avec cartes, 5 fr. — 10. *La France en Afrique*, par le Commt EDMOND FERRY. Paris, Colin, 1905, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Année coloniale*, publiée sous la direction de CHARLES MOUREY et LOUIS BRUNEL, en collaboration avec M. CHEMIN-DUPONTÈS. 1e année (1902-1903). Paris, Chevalier et Rivière, 1905, in-18 de 339 p., avec tableaux, 4 fr. — 12. *La Main-d'œuvre dans les Guyanes*, par JEAN DUCHESNE-FOURNET. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de XII-201 p., avec portrait et carte, 6 fr. — 13. *Terre d'épouvante. Dix-huit mois dans le Congo belge et français*, par JEAN MARCEL. Paris, Ficker, 1905, in-18 de 248 p., 3 fr. 50.

1. — Le baron de Studart, dont nous n'avons plus à louer les infatigables et persévérantes investigations sur l'ancienne histoire du Brésil et en particulier de la province de Ceará, vient de donner une suite à la biographie qu'il a naguère publiée du fondateur de la ville de Ceará, Martim Soares Moreno. C'est une précieuse série de documents jusqu'à présent inédits, s'étendant de 1612 à 1648, et fournissant sur le rôle même de Martim Soares Moreno et sur les événements auxquels il fut mêlé des indications extrêmement précises. Les historiens brésiliens consulteront avec un réel profit ces *Documentos para a historia de Martim Soares Moreno*, qu'eussent heureusement complétés des notes biographiques, historiques et géographiques ; les historiens de

la colonisation française trouveront aussi beaucoup à y prendre, le jour où ils se décideront à faire complètement et scientifiquement connaître le rôle joué par les marins, les négociants et les colons français à l'embouchure du fleuve de l'Amazone dans le premier quart du XVIIe siècle.

2. — L'histoire de la colonisation espagnole est très peu étudiée en France ; aussi convient-il de signaler d'une manière particulière tout travail émanant d'un érudit français et jetant un nouveau jour sur quelques points d'une colonisation aussi importante et encore aussi mal connue. C'est là précisément un des mérites, — avec beaucoup d'autres, — du très intéressant volume que M. Jules Humbert vient de consacrer aux *Origines vénézuéliennes*, après de consciencieuses recherches dans les documents imprimés aussi bien que dans plusieurs dépôts d'archives de l'Espagne et au British Museum. Dans les différentes parties dont se compose cet « essai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla », M. Humbert n'a nullement entrepris de retracer les différentes phases par lesquelles a passé ce pays sous la domination castillane ; il a seulement choisi quelques épisodes qui lui permettaient de présenter la colonisation dans la contrée sous des aspects aussi différents que possible, et qui en même temps lui « semblaient préparer et expliquer quelque chose de la nationalité vénézuélienne » (p. 2). Ces épisodes, qui font le sujet d'autant de « livres » différents, traitent de la conquête du pays et des origines de Caracas, de l'intervention de la Compagnie guipuzcoane au Vénézuéla, de la société caraquenaise aux XVIIe et XVIIIe siècles, de l'histoire de l'île de Cubagua et de la Nouvelle Andalousie, enfin des plans formés et des essais tentés pour la colonisation de la Guyane vénézuélienne par les Espagnols. Ainsi se trouvent successivement envisagées les faces les plus diverses et les plus caractéristiques de la primitive histoire européenne de la contrée ; à la colonisation du Vénézuéla, à l'introduction de la civilisation occidentale, au commerce, à l'évangélisation du pays sont consacrées des pages très intéressantes et très instructives, parmi lesquelles nous citerons en particulier celles qui racontent soit l'histoire des origines de la famille de Bolivar le libérateur, soit les origines de l'instruction publique et de l'Université de Caracas, soit encore et surtout les vicissitudes de la « royale Compagnie guipuzcoane de Caracas » (livre III). C'est à peine si, dans son ouvrage estimé sur *les Grandes Compagnies de commerce*, le regretté Pierre Bonnassieux a consacré quelques lignes, — exactement deux pages — à cette Compagnie, encore si mal connue à l'époque (1892) où il publia son volume ; la partie de sa thèse dans laquelle M. Jules Humbert, à l'aide du travail très documenté et très neuf de D. Nicolas de Soraluce y Zubizarreta, a exposé les destinées de cette importante association, constitue un

très sérieux complément à l'ouvrage de Bonnassieux. Peut-être, au sujet de certains épisodes de l'histoire de la Guyane, pourrions-nous faire quelques réserves et discuter sur différents points de détail ; plus certainement, nous trouverions à critiquer dans les pages consacrées par M. Humbert, au début des *Origines vénézuéliennes*, à la géographie du pays (livre I) ; mais à quoi bon ? Ce n'est pas pour les géographes qu'a travaillé M. Jules Humbert ; c'est pour les historiens, et cet « Essai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla » apprendra beaucoup, même aux mieux renseignés.

3. — En même temps que son *Essai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla*, M. Jules Humbert nous apporte, sur un épisode de l'histoire des Allemands au Nouveau-Monde, un très intéressant opuscule où les historiens de la découverte de l'Amérique trouveront autant leur compte que ceux mêmes de la colonisation. A côté, en effet, d'un chapitre très instructif sur l'administration des Welser, et de précieux documents officiels mis en lumière pour la première fois, M. Humbert a dû, dans son travail sur *l'Occupation allemande du Vénézuéla au* XVIe *siècle*, de 1528 à 1556, longuement insister sur les voyages d'Alfinger, de Federmann, de Hohermuth et de Philippe de Hutten à l'intérieur du continent, à la recherche de ce mystérieux Eldorado, dont la découverte fut, à une certaine époque, le but plus ou moins avoué de tant d'expéditions aventureuses. Il a apporté, à l'étude vraiment délicate de ces voyages, les qualités que nous avons déjà louées dans ses *Origines vénézuéliennes*. Grâce à elles, même à côté du récent ouvrage de M. Konrad Häbler, le travail de M. Humbert fait bonne figure et mérite d'être lu.

4. — Entre la restauration de la monarchie en 1660 et la révolution de 1688 s'étend, pour l'Angleterre, une période de très grande activité commerciale et de progrès ; c'est l'époque où les compagnies de commerce fondées au temps de Jacques Ier, commencent à produire de fructueux résultats et étendent leurs opérations sur toutes les parties du monde alors connu ; alors s'ouvre vraiment pour la mère-patrie une ère de bénéfices que contribuent sans cesse à accroître davantage les colonies de l'Amérique du Nord et des Indes occidentales. Lord Clarendon est-il, comme on l'a dit parfois, l'inventeur de la politique coloniale qui fut adoptée à cette époque par le gouvernement anglais ? Nullement. Les principes en sont, en effet, contenus dans les actes de navigation promulgués antérieurement ; mais Clarendon en fit le premier l'application aux colonies, qu'il travailla uniquement à faire contribuer au bien-être et à la prospérité de la métropole. C'est ce dont M. Percy Lewis Kaye a fourni la preuve en étudiant l'histoire des colonies anglaises de l'Amérique du Nord sous le ministère de Clarendon. Après avoir, en manière d'Introduction, parlé des conseils créés par le

ministre (Conseil du commerce, Conseil des plantations étrangères) et exposé de manière générale le système colonial officiel du temps, M. Kaye aborde l'étude même de son sujet. Les pages consacrées par lui aux chartes royales du Connecticut et du Rhode Island, à la fondation de la Caroline et à la conquête des Nouveaux-Pays-Bas, enfin à l'histoire des commissaires royaux envoyés en 1664 dans la Nouvelle Angleterre, sont pleines de faits et constituent une intéressante contribution à l'histoire extérieure et intérieure des colonies britanniques du continent américain du Nord. On savait déjà combien facile avait été la conquête des colonies néerlandaises, mais on n'avait pas encore montré comment avait ainsi disparu un des principaux obstacles apportés à la mise en vigueur des actes de navigation dans les colonies anglaises d'Amérique. M. Percy Lewis Kaye a parfaitement mis ce point, comme beaucoup d'autres, en lumière dans son *English colonial Administration under Lord Clarendon*, que — malgré l'absence de toute bibliographie générale des ouvrages consultés — on peut considérer comme une précieuse contribution nouvelle à l'histoire de la colonisation anglaise du XVIIe siècle.

5. — M. Oliver Perry Chitwood a grand'raison de dire que, comparativement aux institutions exécutives et législatives des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, leurs institutions judiciaires ont été négligées par les historiens, et il a plus raison encore de travailler personnellement à y remédier. Sa consciencieuse enquête sur l'origine, l'histoire et le développement du pouvoir judiciaire dans la colonie de Virginie, étayée sur une minutieuse étude des documents manuscrits énumérés à la page 124 et des imprimés, montre les étapes de son évolution, le caractère de la justice rendue par les cours supérieures et inférieures de la colonie; et même la place que tient le pouvoir judiciaire dans l'histoire de la Virginie. Il en ressort que, d'une manière générale, l'exercice de ce pouvoir fut aristocratique; entre 1682 et la Révolution, le peuple n'eut, en Virginie, aucune part directe ni indirecte au choix des juges, qui étaient cependant d'ordinaire des hommes capables, rendant la justice conformément à la loi anglaise, aux statuts du Parlement édictés avant 1607, et aux statuts émanés de l'assemblée de Virginie. Rares sont les abus qu'a pu relever M. Oliver Perry Chitwood et qu'il signale dans *Justice in colonial Virginia*, et la rareté même de ces abus constitue un nouveau témoignage en faveur de la manière équitable dont était d'ordinaire rendue la justice, aussi bien par les plus humbles que par les plus importants tribunaux de la colonie.

6. — Les derniers épisodes de la douloureuse histoire des Boers sont trop connus pour qu'il soit utile, à l'heure actuelle, de les raconter longuement; il n'en est pas de même de leur histoire antérieure. Sans

doute, tous les ouvrages qui ont paru aux alentours de l'année 1900 sur l'Afrique australe n'ont pas manqué d'exposer en quelques pages comment les Boers avaient été amenés à gagner le territoire des républiques du fleuve Orange et du Transvaal; mais ils l'ont fait rapidement, sans pénétrer dans les détails, sans contrôler sur les documents authentiques les faits qu'ils relataient; aussi de tels résumés, dépourvus de toute base scientifique, manquent-ils d'exactitude et de précision. On ne pourra pas adresser les mêmes reproches au livre que M. Henri Dehérain vient de publier sur *l'Expansion des Boers au* XIXe *siècle*, véritable ouvrage d'histoire dans lequel l'auteur « s'est simplement proposé de rechercher dans l'étude des documents les origines de la nationalité Boer. » Écrit à la suite de longues et minutieuses investigations dans les dépôts d'archives et dans les bibliothèques, à l'aide des documents les plus sûrs, soigneusement rapprochés et contrôlés les uns par les autres, cet ouvrage commence au moment où l'Angleterre s'établit définitivement au cap de Bonne Espérance et où se pose pour la première fois la question boer. Il montre que, dans leur ensemble, les Boers n'étaient pas, avant l'année 1825, hostiles au gouvernement britannique; ce qui les a rendus tels, c'est la politique nouvelle inaugurée à cette époque par l'Angleterre, politique toute de dédains et d'injustices, qui lésa profondément les intérêts des Boers et leur fit « préférer l'émigration dans les contrées sauvages du continent africain, avec tous ses périls, à la vie dans leur propre pays sous d'injustes lois. » Où émigrèrent-ils? et avec quel succès le firent-ils? Voilà ce que M. Henri Dehérain raconte dans les parties suivantes de son livre; il insiste surtout sur leur tentative d'établissement au Natal, où les avaient précédés, de plusieurs années, les premiers colons anglais du pays, et vers lequel les attiraient des conditions de vie physique beaucoup plus faciles que dans les contrées où ils se sont fixés par la suite. Mais l'Angleterre veillait : elle sut habilement profiter des maladresses des Boers, — qu'elle persistait d'ailleurs à considérer comme des sujets britanniques, — pour renverser leur république naissante, et alors, mais alors seulement, pour demeurer indépendants, les Boers franchirent le Vaal et s'établirent dans les pays qu'ils occupent encore aujourd'hui. — Il faut lire dans l'ouvrage de M. Dehérain par suite de quelles circonstances et de quelle modification d'opinion l'Angleterre laissa, aux environs de l'année 1850, les Boers installés dans ces contrées s'y unifier, et reconnut successivement l'indépendance de la République Sud-Africaine et de l'État libre d'Orange. — Écrit avec sobriété et impartialité, mais avec une émotion contenue, cet ouvrage de science et de critique, qu'accompagnent des cartes très claires et très démonstratives, met en pleine lumière les qualités dont firent preuve les Boers dans les circonstances les plus difficiles, et contribuera utile-

ment à vulgariser en France l'histoire réelle de leur expansion ; excellent livre, dont l'auteur est un véritable historien.

7. — Non moins que l'histoire de la colonisation, et même bien davantage, l'étude de la science coloniale, — une science encore toute jeune, bien que résultant surtout de l'expérience historique, — mérite de retenir notre attention. Elle a fait de très sérieux progrès depuis le jour déjà éloigné où M. Paul Leroy-Beaulieu écrivait son ouvrage classique sur *la Colonisation chez les peuples modernes* ; on s'en rendra compte en lisant les manuels rédigés tout récemment en Angleterre et en Amérique, en France et en Allemagne, et surtout en lisant le plus récent d'entre eux, la *Kolonialpolitik* du Dr Alfred Zimmermann. Par ses persévérantes et consciencieuses études antérieures, en particulier par son importante histoire (en cinq volumes) de la colonisation européenne, le Dr Zimmermann était mieux préparé que tout autre en Allemagne à écrire un manuel de ce genre ; il s'est acquitté de sa tâche d'une manière qui lui fait le plus grand honneur, condensant avec beaucoup de talent, en quelques lignes, les conclusions de volumineux travaux, s'appuyant sans cesse sur l'expérience historique, s'efforçant — ce à quoi il a parfaitement réussi — de ne laisser de côté aucune question essentielle, rédigeant son exposé avec une grande clarté et une grande précision tout à la fois. Ajoutez que l'auteur a eu soin de placer, au début de chacune des parties de sa *Kolonialpolitik*, une liste bibliographique des ouvrages les plus importants, et que son livre, encore qu'il soit « un manuel », contient en notes infrapaginales une série de références et de passages essentiels ; ajoutez encore que le Dr Zimmermann a eu soin, d'un bout à l'autre de son travail, de conserver l'impartialité la plus scrupuleuse et s'est efforcé de rendre bonne et exacte justice à chacun des peuples colonisateurs de l'Europe, au peuple français aussi bien qu'aux autres. Ce sont là de grandes et rares qualités ; elles font comprendre l'intérêt et le mérite du nouveau volume du Dr Alfred Zimmermann, un des plus importants et des plus neufs de la belle série des manuels des sciences politiques publiée par la librairie Hirschfeld.

8. — Quel abîme entre cet ouvrage original et considérable, et l'ouvrage de M. Paul Vibert sur *la Colonisation pratique et comparée*, du premier volume duquel nous avons naguère rendu compte, et dont voici maintenant le tome II, contenant les vingt leçons professées en 1901-1902 par l'auteur sur les colonies étrangères, avec le souci constant de ne jamais s'éloigner « de l'application pratique et immédiate des grands principes coloniaux ! » M. Vibert est donc toujours demeuré « sur le terrain de la colonisation pratique », mais il n'a pas hésité, pour être clair et précis, à faire de son cours « un cours de colonisation comparée, ... dans la mesure la plus restreinte, la plus

terre à terre possible » (p. 19-20). Ainsi se trouve légitimée l'épithète de *comparée*, que M. Vibert a insérée dans le titre de son ouvrage ; ainsi d'autre part s'expliquent, et même se justifient dans une certaine mesure, de très regrettables lacunes de son exposé, l'absence, par exemple, de toute définition de « ce que les Anglais appellent colonie de la Couronne » (p. 68 ; cf. p. 65) ; ainsi s'explique peut-être également ce dédain de l'histoire de la géographie, même toute contemporaine, par suite duquel M. Vibert voit dans la Birmanie « la partie la moins connue du vaste continent asiatique » (p. 60). Nous regrettons, quant à nous, qu'il en soit ainsi, car il y aurait vraiment une œuvre intéressante à faire dans la voie où s'est engagé M. Paul Vibert, à la condition que tous les termes fussent exactement et soigneusement définis, que les renseignements fussent tous minutieusement contrôlés ; mais qu'on n'aille pas nous dire que c'est là de « l'enseignement supérieur », car ce n'en est nullement. — Ce qu'a fait en réalité M. Vibert en professant ce cours qu'il nous semble avoir particulièrement destiné aux instituteurs (V. la p. 414), c'est simplement de « l'enseignement primaire supérieur. » La tâche est d'ailleurs fort intéressante et fort méritoire, surtout lorsque le professeur sait conserver une sereine impartialité. Et c'est ce que l'auteur a fait dans son cours lui-même, réservant cette fois pour la « Préface » et la « Postface » seules les attaques contre les missionnaires qu'il avait, dans la première série de ses leçons, introduites dans son enseignement même.

9. — Nous avons déjà eu occasion de dire, à propos de ses deux premiers volumes, tout le bien que nous pensions de l'ouvrage du capitaine E. de Renty sur *les Chemins de fer coloniaux en Afrique* ; la publication de la troisième partie, consacrée aux *Chemins de fer dans les colonies françaises*, nous fournit un motif tout naturel d'en reparler et d'en montrer à nouveau l'intérêt. Dans cette œuvre de haute vulgarisation, entreprise dans un but avoué d'instruction patriotique, au moment où les travaux entrepris dans nos colonies africaines demeuraient à peu près stationnaires, alors que ceux des autres colonies européennes progressaient rapidement, M. de Renty ne se proposait rien moins que de prouver, de la manière la plus éclatante, la nécessité de faire de nouveaux efforts pour regagner le temps perdu et mettre nos différentes possessions en état de lutter à armes égales avec celles des autres peuples colonisateurs. Si, grâce à la formation d'un véritable corps d'ingénieurs spécialistes (les officiers du 5e régiment du génie) et aux progrès réalisés par nos chemins de fer coloniaux depuis quelques années, plusieurs de nos territoires africains se trouvent actuellement en assez bonne posture, d'autres, — le Congo en particulier, — sont encore absolument déshéritées ; M. de Renty en plaide chaleureusement la cause, et la troisième partie de son ouvrage

présente à cet égard le même intérêt que précédemment. Rien d'ailleurs, d'un bout à l'autre, de plus instructif que le nouveau volume de notre auteur ; c'est un « état » aussi complet et aussi précis que possible de la situation des voies ferrées construites ou commencées dans nos différentes colonies africaines, aussi bien au point de vue de la construction et de l'exploitation qu'au point de vue financier ; c'est en même temps un excellent exposé de tous les projets formés pour la mise en valeur des mêmes territoires. Si, sur les lignes algériennes et tunisiennes, — « qui sont en somme de véritables chemins de fer continentaux de par la largeur de la voie, leur mode de construction et d'exploitation », — le livre de M. de Renty ne contient rien, c'est parce que « leur étude ne pourrait donner que très peu d'indications utiles sur le régime des voies coloniales proprement dites » (p. 9) ; en manière de compensation, ce volume sur les chemins de fer dans les colonies françaises contient de très précieuses informations sur « deux problèmes, coloniaux ceux-là, qui, ayant pour base l'Algérie, sont intimement liés à l'étude » de quelques voies ferrées algériennes, nous voulons parler des chemins de fer transsahariens, et des chemins de fer projetés au Maroc. Un très précieux « état des chemins de fer africains le 1er janvier 1905 » (p. 487-492), donnant le nom de chaque ligne, le nombre des kilomètres en exploitation et celui des kilomètres en construction à cette date, complète l'ouvrage, accompagné, comme les précédents, des cartes schématiques et précédé d'une intéressante Introduction, présentant un véritable tableau d'ensemble de notre œuvre africaine en matière de voies ferrées. — Tel est le plan général de cette œuvre très consciencieuse et très utile, dont l'auteur ne se montre nullement partisan d'un transsaharien, quel qu'il soit, et sait résister aux arguments fort séduisants, mais parfois très discutables, — le récent voyage de M. Em.-F. Gautier en a fourni des preuves nouvelles, — de M. Paul Leroy-Beaulieu. Pourvu de quelques références plus précises (j'ignore quel est le travail de M. Camille Guy auquel M. de Renty fait allusion à la page 417, par exemple) et d'une bibliographie mieux établie et plus complète — l'ouvrage de M. P. Leroy-Beaulieu visé plus d'une fois dans le chapitre des chemins de fer transsahariens n'est pas cité, non plus que le livre de M. Honoré sur *le Transsaharien et la pénétration française en Afrique*, qui contient un « essai d'une bibliographie du Transsaharien » aux p. 131-143, — le nouveau volume de M. de Renty, si plein de faits et de renseignements de toute nature, eût rendu plus de services encore ; mais, tel qu'il est déjà, en dépit de quelques très légères erreurs (c'est dès 1882 que Brazza a préconisé la construction d'un chemin de fer entre Brazzaville et la mer ; v. p. 233 ; — nous ne sachions pas que le Piton des Neiges s'appelle le Piton de Notre-Dame des Neiges, comme il est dit à la p. 324), c'est un ouvrage à lire et un document à consulter.

10. — Les intéressantes études que le commandant Edmond Ferry, après les avoir publiées dans la *Revue de géographie*, vient de réunir en volume sous le titre de : *La France en Afrique*, présentent des mérites de plus d'un genre : elles sont le fruit de lectures attentives et d'observations personnelles (V. les p. 1-2, 86 et suiv., etc.). Recueillies au cours d'un voyage dans le nord du Soudan, elles sont pleines de faits bien groupés et mis en complète lumière, et se lisent facilement et avec fruit. Les idées de l'auteur sur la politique musulmane que la France doit appliquer en Afrique, — politique renouvelée de celle de Napoléon Ier, que le commandant Ferry a très clairement exposée dans le premier chapitre de son livre, — font l'unité de ce volume, et constituent le lien qui en rattache, de manière plus ou moins apparente, les différents fragments les uns aux autres. Qu'il s'agisse de la zone d'action de la France dans le nord-ouest du continent noir, de la question musulmane dans le centre africain, de la conquête du Nil ou de l'action civilisatrice de la France au sud de la Méditerranée, partout, même à propos de la Tripolitaine, le commandant Ferry revient sur cette idée que notre pays « doit se présenter chez les mahométans du centre de l'Ouest africain comme *une grande puissance musulmane*, comme une auxiliaire naturelle et sincère des disciples du Prophète » (p. 65). Il a eu raison d'insister sur ce principe directeur de notre politique africaine, et on peut en dégager bien d'autres de la lecture de cet excellent ouvrage, que devront lire tous ceux qui s'intéressent à notre expansion et à l'avenir de notre puissance en Afrique.

11. — Voici quelques années que MM. Ch. Mourey et Louis Brunel, dans le but de faciliter à tous ceux qui s'intéressent aux choses coloniales l'étude de l'évolution des différentes parties de notre empire d'outre-mer, ont entrepris de publier un répertoire annuel consignant, dans un ordre systématique, tous les renseignements relatifs à la vie politique et économique de chacune d'entre elles. Ce répertoire, *l'Année coloniale*, a paru de 1899 à 1901 dans le format in-8, accompagné d'études originales dues à des auteurs qualifiés, et d'une précieuse liste bibliographique ; aujourd'hui, après une interruption qui avait fait croire à sa disparition, voici qu'il reparaît dans le format in-12, et réduit à ce qui en constituait naguère la partie essentielle, je veux dire à l'énumération systématique des évènements politiques et économiques marquants qui se sont produits au cours des années 1902 et 1903, et à la liste des principaux actes administratifs promulgués durant le même temps. Quelque intéressant et soigneusement établi que soit ce répertoire, le volume que nous venons d'en examiner ne nous a pas paru irréprochable ; si la bibliographie qui existait naguère est irrévocablement condamnée, du moins conviendrait-il de fournir,

sur les explorations et les faits économiques les plus notables, des renvois plus nombreux et plus précis ; nous souhaiterions aussi une revision plus soignée des épreuves, qui ferait disparaître quelques fâcheuses erreurs typographiques (Lacon pour Lacoin, par exemple, p. 133) et, à la fin du volume un index alphabétique susceptible de faciliter les recherches dans ce riche et consciencieux répertoire. Ce sont là des desiderata auxquels les rédacteurs de *l'Année coloniale*, — MM. Ch. Mourey, Louis Brunel et Chemin-Dupontès, — peuvent facilement donner satisfaction ; ils feront ainsi de leur publication un très utile instrument de travail et non plus seulement une sorte de pendant, — plus développé, — des excellentes « Chroniques coloniales » que publie M. Arthur Girault dans la *Revue du droit public*.

12. — Depuis plusieurs années, la question de la main-d'œuvre tropicale est à l'ordre du jour ; les congrès coloniaux ne cessent de s'en occuper, et l'Institut colonial international a tenu à inaugurer avec elle la précieuse série de ses publications documentaires. Mais si utile que puisse être, pour l'étude de la question, l'examen minutieux des textes législatifs, des rapports économiques, des relations des voyageurs, rien ne vaut le contact avec la réalité ; au visiteur d'une exploitation agricole tropicale, ou à l'économiste métropolitain, le problème de la main-d'œuvre se présentera sans aucun doute d'une manière toute différente. C'est ce que, avec son intelligence nette et précise, avec son esprit critique, avait parfaitement compris le regretté Jean Duchesne-Fournet ; aussi, pour faire œuvre utile et apporter une sérieuse contribution à l'étude de ce difficile problème, tint-il à traverser l'Atlantique et à chercher sur les lieux mêmes les éléments d'une monographie complète de *la Main-d'œuvre dans les Guyanes*. Dans les derniers mois de l'année 1900, il partit donc pour l'Amérique, visita successivement quelques-unes des Antilles et les trois colonies européennes de la Guyane, puis, riche de documents ethnographiques et économiques, regagna Paris et y rédigea le mémoire dont il avait précédemment réuni les éléments purement livresques. Dans ce mémoire, que vient de publier une main pieuse, Jean Duchesne-Fournet a insisté surtout sur l'histoire et sur l'organisation actuelle de la main-d'œuvre dans la colonie néerlandaise de Surinam ; pour éviter des répétitions, il a glissé plus rapidement sur les deux autres possessions européennes de la région, et n'a insisté que sur les traits par lesquels la Guyane anglaise et la Guyane française se différenciaient de la Guyane hollandaise. Ainsi se trouve composé un travail très précis et très vivant sur les trois parties de la Guyane dont les différents éléments « politiquement comme physiquement homogènes » sont très aisément comparables ; économistes et administrateurs coloniaux, historiens et géographes faisant des Guyanes leur étude spéciale, doivent lire attentivement ce livre, et y revenir à l'occasion.

SCIENCES ET ARTS

Étude sur la stratégie navale, par René Daveluy. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-8 de xvii-423 p. — Prix : 6 fr.

Est-ce un signe des temps ? Faut-il y voir une sorte de protestation contre l'entente cordiale, un cri d'alarme destiné à ouvrir les yeux à ceux qui croient à la paix perpétuelle et qui, par suite, sont persuadés de l'inutilité d'une marine ? Toujours est-il qu'actuellement, de nombreux ouvrages, traitant de questions maritimes, sollicitent l'attention du lecteur. L'un de ces ouvrages doit être mis tout à fait hors de pair : C'est l'*Étude sur la stratégie navale*, par le lieutenant de vaisseau Daveluy. L'auteur n'est pas un débutant en littérature ; il a publié, il y a deux ans environ, une étude sur le combat naval qui a été très remarquée, et dont l'analyse a paru dans le *Polybiblion*. Le sujet abordé aujourd'hui est plus vaste, plus général ; M. Daveluy y a consacré le développement nécessaire et, sur ce champ plus étendu, son talent s'est épanoui à son aise. Nous avons eu le grand plaisir de retrouver ici le robuste bon sens qui caractérise le caractère de l'auteur et au service duquel il met de très précieuses qualités de réflexion, d'intelligence, d'étude approfondie des questions multiples qui se rattachent à la guerre sur mer.

Aucun sujet n'a été passé sous silence; tous les problèmes maritimes qui préoccupent en ce moment les marins de toutes les nations comme aussi les hommes politiques et tous les citoyens soucieux de la grandeur de leur pays, sont étudiés dans leur ordre logique et reçoivent une solution, quelquefois discutable, toujours très séduisante. C'est pourquoi cette étude sur la stratégie navale présente pour tous un réel intérêt, et mérite d'être lue et méditée. J'ajouterai qu'un style sobre et concis, non seulement correct, mais souvent élégant, sait donner du charme à la discussion de questions abstraites, techniques, demandant de la part du lecteur une attention soutenue.

Nous ne saurions suivre ici M. Daveluy dans tous les chapitres de son remarquable ouvrage, ni passer en revue avec lui, les uns après les autres, les multiples problèmes soulevés au cours de cette étude; mais l'énumération des diverses parties du volume ne sera pas inutile, en montrant le plan rigoureux et logique qui a présidé à sa rédaction. L'auteur a tout d'abord établi les principes de la stratégie navale, en rappelant certaines vérités, en réalité évidentes, mais trop souvent oubliées, concernant le but de la guerre, son objectif, l'utilisation maritime des alliances. Il a ensuite énuméré les éléments de la stratégie navale, c'est-à-dire le rôle et l'emploi de la défensive et de l'offensive, les conséquences à tirer de la situation géographique du pays, la valeur réelle du rayon d'action, de la vitesse, etc. C'est ici que M. Daveluy

fait remarquer combien la situation de la France, sur deux mers, est défavorable, contrairement à l'opinion si souvent énoncée, sans réflexion. Le chapitre suivant étudie les opérations maritimes possibles, attaques des côtes, conquêtes par mer, guerre de course, blocus, passages de vive force. De nombreux exemples historiques sont cités, et, à propos de la guerre de course, l'auteur met en évidence cette conclusion si longtemps méconnue que ce genre de guerre ne peut être pratiqué avec fruit que par une nation maîtresse de la mer, soit grâce à une grande supériorité initiale de bâtiments de combat, soit à la suite d'une rencontre heureuse. La quatrième partie est consacrée aux auxiliaires de la stratégie, parmi lesquels on peut citer l'opinion publique, l'organisation des forces, les grandes manœuvres. Une partie historique renferme ensuite les exemples destinés à mettre en lumière ce qui précède. Comme conclusion, les types logiques de bâtiments sont établis dans une sixième partie. Tout le monde sera, je l'espère, d'accord ici avec M. Daveluy pour affirmer l'inutilité du croiseur-cuirassé, mais, par contre, nous ne saurions admettre qu'un déplacement de 12,000 tonnes fût un maximum pour les bâtiments de combat. Nous croyons que fatalement, imitant en cela les autres nations maritimes, la France devra construire des cuirassés de 16,000 et même de 18,000 tonnes ; c'est là une nécessité que nous déplorons, mais qu'il sera impossible d'éluder.

Dans cette étude sur la stratégie navale, M. Daveluy ne cite que rarement et toujours d'une façon très succincte, les évènements du conflit russo-japonais ; il a en effet l'intention de consacrer un volume entier à la discussion des évènements maritimes de cette guerre. Nous avons pris un plaisir si vif à la lecture de son dernier ouvrage, nous y avons trouvé un intérêt si grand, que nous attendons avec impatience la réalisation de ce projet, persuadé de trouver dans le volume annoncé des aperçus nouveaux et des enseignements précieux. J. C. T.

Photographie. Les Débuts d'un amateur, par J. CARTERON. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 247 p., avec 88 grav. — Prix : 2 fr. 50.

Le sous-titre de cet ouvrage : « Exposé de toutes les connaissances utiles à un amateur de photographie » est tout un programme. Nous sommes heureux de constater qu'il a été bien rempli, d'une manière complète, intéressante et nouvelle. C'est une constatation agréable à faire et qui ne laisse pas de surprendre, si l'on songe au nombre de manuels de photographie, destinés aux débutants, qui ont vu le jour dans ces dernières années. Le dernier en date a su profiter de ceux qui l'ont précédé : il a gardé leurs qualités et s'est préservé de leurs défauts.

Un cours historique de la photographie ouvre le volume et prédispose favorablement le lecteur qui craint toujours, dans les ouvrages de ce

genre, de ne rencontrer qu'une nomenclature aride et rebutante. L'auteur décrit ensuite les objectifs, les appareils et le laboratoire, puis, après avoir donné, en quelques pages, les conseils nécessaires sur les sujets à photographier et le temps de pose, il étudie complètement les diverses opérations qui conduisent à l'obtention des images négatives et positives. La photographie stéréoscopique, la photographie à la lumière artificielle, la projection et les agrandissements terminent le volume, qui est ainsi très complet. Quelques lignes de recommandation, toujours très pratiques, résument heureusement chaque chapitre. Nous ne ferons à cet ouvrage qu'une critique : nous avons regretté de n'avoir rien trouvé concernant la chimie photographique, mais, par contre, nous y avons rencontré, à notre avis, un trop grand nombre de formules différentes, qui, toutes, ne sont pas également bonnes. Il est regrettable qu'un choix plus sévère n'ait pas été fait, car il y a, nous semble-t-il, la plus grande utilité à éviter à l'amateur débutant l'embarras du choix des formules et, par suite, les tâtonnements et les insuccès qui, trop souvent, découragent les meilleures volontés.

J. C. T.

LITTÉRATURE

L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, par JEAN LIONNET. 2e série. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 239 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jean Lionnet nous donne le second recueil de ses articles de critique, publiés, je crois, dans *la Quinzaine*. Voici les livres qu'il analyse cette fois : *Le Roman naturaliste*, de M. Ferdinand Brunetière ; les deux correspondances de Taine et de Renan ; trois romans sur le mariage, *les Deux vies*, des frères Margueritte, *l'Associée*, de M. Mulhfed, et *la Maison vide*, de M. Deuzèle ; *le Désespéré*, de M. Bloy, et *l'Oblat*, de M. Huysmans ; deux romans de femmes, *les Cervelines*, de Mme Colette Yver, *L'un vers l'autre*, de M. L.-M. Compain ; *Le Maître de la mer*, de M. de Vogüé ; *Un Divorce*, de M. Bourget ; enfin, sous le titre de : *le Déclin du réalisme*, deux romans, *le Lac noir*, de M. Henry Bordeaux, et *la Machine à explorer le temps*, d'un auteur anglais, H. G. Wells. Ces analyses sont généralement bien faites et agréables à lire ; l'auteur, c'est un travers assez commun chez les jeunes critiques, est volontiers sévère pour les maîtres, les écrivains arrivés, — j'en excepte M. Brunetière ; au contraire, il est indulgent aux jeunes, peut-être sans le vouloir, pour augmenter le mérite de ses découvertes dans des champs peu explorés. Les analyses des livres que je ne connais pas m'ont semblé mieux faites que celles des livres que je connais, et cela naturellement me met un peu en défiance contre l'auteur, qui n'est pas toujours aussi juste qu'il le semble. Je ne lui en fais pas un reproche ; la jeune critique, malgré

ses prétentions à l'objectivisme, ne laisse pas d'être subjectiviste, comme l'ancienne, ce qui me paraît d'ailleurs inévitable, et de juger les livres, comme on l'a toujours fait et comme on le fera toujours, du point de vue de ses idées personnelles. M. Lionnet a d'ailleurs du talen et son livre se lit avec intérêt. ÉD. PONTAL.

Le Goût en littérature, par JOEL DE LYRIS. Avignon, Aubanel, s. d., petit in-8 de 214 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume a été écrit spécialement, c'est l'auteur lui-même qui l'affirme, en vue de rendre accessible à tout le monde, et particulièrement aux femmes et aux jeunes filles, la culture du goût littéraire. Dans ce but on établit d'abord, dans une première partie, quelle est la véritable nature du goût littéraire, qui ressort plus nettement par une étude critique des divers éléments littéraires auxquels cette faculté s'applique, la composition, l'imagination, le style, le choix des mots. La deuxième partie traite de différents objets du goût littéraire, la conversation, la causerie, les récits, l'éloquence, les compositions épistolaires, les ouvrages en prose et la poésie ; la troisième partie précise les règles générales du goût, qui se résument dans l'harmonie de l'œuvre avec le sujet, avec la personnalité de l'auteur, avec le lieu où l'on écrit, avec les circonstances dans lesquelles on écrit, avec le temps où l'on écrit, ou bien auquel l'œuvre se rapporte, enfin avec l'œuvre elle-même. La quatrième partie enfin montre par quels moyens se cultive le goût littéraire, et c'est par l'observation, par la comparaison, par la réflexion, par la critique, par les connaissances esthétiques, par les relations habituelles avec les personnes de goût, enfin par la lecture des bons auteurs. Un prochain volume développera ce dernier article, qui est de toute importance en la matière, et sous le titre de : *Le Choix d'une bibliothèque*, nous donnera un véritable guide de la lecture.

Par ces indications, on devine que ce livre vise un but excellent et très pratique. Le mauvais goût a fait trop de ravages chez nous pour que nous ne fassions pas bon accueil à toute bonne volonté qui s'offre pour travailler à les réparer et à en préserver les jeunes générations. L'auteur s'inspire des meilleures traditions de l'esprit français.

ÉDOUARD PONTAL.

La Femme dans le roman italien. Les Confessions d'un octogénaire, par JOSEPH SPENCER KENNARD. Paris, Fischbacher, 1905, in-8 de 192 p. — Prix : 5 fr.

Sous ce double titre, M. Kennard vient de réunir, en un volume d'une élégance un peu cherchée, deux remarquables conférences prononcées par lui à la Sorbonne en 1904, et qui sont comme deux chapitres détachés d'une histoire du roman en Italie. L'auteur, qui con-

naît à merveille les œuvres des romanciers italiens de notre époque, passe en revue, dans la première de ces études, les principaux types féminins créés par Giovanni Verga, par Mathilde Serao, par Antonio Fogazzaro, par Gabriele d'Annunzio, par d'autres encore, d'une moindre réputation de ce côté des Alpes, et il conclut que tous, ou presque tous, ont échoué dans la représentation de la femme ; seules, d'après lui, « les femmes de d'Annunzio sont, malgré la nébulosité de leur contour, de véritables Italiennes et des Italiennes de nos jours » ; c'est en suivant la voie indiquée par d'Annunzio que les romanciers contemporains parviendront à « déchiffrer cette énigme de la conscience nationale encore incomprise. »

La seconde partie du livre est tout entière consacrée aux *Confessioni di un ottuagenario*, le beau roman de l'infortuné Ippolito Nievo (mort à vingt-neuf ans, en 1861 ; les *Confessioni*, écrites en 1857-1858, ne furent publiées qu'en 1867). La très pénétrante analyse qu'en donne M. Kennard contribuera, nous n'en doutons pas, à faire mieux connaître et apprécier chez nous cette œuvre un peu touffue, à laquelle on a justement reproché des défauts de composition et de style, mais puissamment originale, d'une haute portée psychologique, et dont un critique contemporain a pu dire que la nature humaine y est représentée avec une profondeur et une vérité qui, les *Promessi Sposi* mis à part, ne se retrouvent pas ailleurs, à ce degré, dans la littérature italienne du XIXe siècle ; œuvre bien digne de tenter chez nous un traducteur, mais un traducteur très au courant des choses de l'Italie, d'un goût assez sûr pour faire les coupures nécessaires, et celles-là seulement, assez habile, selon l'heureuse expression de M. Kennard, pour « achever de tailler ce diamant. » L. A.

Conférences et discours, par A.-B. ROUTHIER. 2e série. Montréal, Beauchemin, 1905, in-8 de 426 p. — Prix : 6 fr. 50.

Il nous vient de belles et bonnes choses du Canada. Voici encore un volume, dont la lecture est un délassement et un charme. La première série des *Conférences et discours* de M. Routhier est épuisée depuis longtemps, et M. Beauchemin nous avertit qu'il va bientôt en faire paraître une seconde édition : c'est justice, car l'honorable juge J.-M. Routhier, mérite d'être connu et d'être lu. Dans les trente-cinq pièces insérées ici, qui roulent sur toutes sortes de sujets, depuis un toast chaleureux au comte de Paris jusqu'à l'éloge de S. E. le cardinal Taschereau, en passant par le discours sur l'enseignement religieux, sur le Canada, sur les jésuites, sur Christophe Colomb, sur Claudio Jannet, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la finesse du langage véritablement français, de la noblesse des sentiments religieux et patriotiques, de la chaleur du sentiment ou de la justesse de

l'expression. Qu'on lise ce toast, si plein d'à-propos et si exquis, intitulé : « Discours d'une huître » ; qu'on savoure les pages dédiées au féminisme ou adressées à des avocats ; qu'on parcoure la superbe conférence sur Crémazie ou l'éloge historique de l'abbé Casgrain ; qu'on étudie les pages émues sur « les grands revenants » : partout on trouvera la même note juste, élevée, patriotique, en même temps que l'amour de la France, que M. Routhier ne peut oublier, en vrai Canadien. Faut-il dire, après cela, que parfois il traduit un peu à côté les textes de la Sainte Écriture, témoin cette parole de l'Ecclésiaste : *Hoc quod continet omnia scientiam habet vocis*, rendue par cette expression : « Celui qui possède la science de la parole possède ce qui contient tout » ? Mais c'est le défaut des orateurs, d'appliquer à leur thèse des citations détournées de leur sens obvie. Et l'on ne taxera pas M. Routhier d'hérésie pour cela.

G. BERNARD.

HISTOIRE

La Papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870, par IGNACE DE DŒLLINGER ; avec notes et documents de J. Friedrich ; traduit de l'allemand par A. GIRAUD-TEULON. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XXIII-474 p. — Prix : 7 fr.

Ce livre est la traduction de la deuxième édition, parue sous le titre de : *La Papauté*, du célèbre pamphlet publié pour la première fois en 1869 par Dœllinger, sous le pseudonyme de Janus. Pamphlet auquel on ne peut contester une érudition et une verve singulières, un remarquable talent de polémiste, mais pamphlet. Nous n'imaginons pas que Dœllinger lui-même eût la prétention d'avoir fait une histoire de la Papauté dans un livre où, de parti pris, il n'a cité que les témoignages à charge, et mentionné que les fautes et les abus d'une institution dont un esprit vraiment libre, comme M. Monod, a pu dire que « les services qu'elle a rendus à l'humanité l'emportent de beaucoup sur le mal qu'elle lui a fait. » Si l'histoire de l'Eglise a été une longue et merveilleuse lutte entre les forces qui tendent à la décadence et à la corruption, et les forces de relèvement et de rajeunissement ; il semble insensé de prétendre que le Saint-Siège a toujours représenté et incarné les premières, toute la partie saine et morale de l'Eglise étant de l'autre côté. C'est, au contraire, en grande partie par ses services qu'il a fait accepter le développement de son autorité. La réforme grégorienne en est un exemple, si critiquables que fussent d'ailleurs, nous le reconnaissons, plusieurs des arguments employés. De même encore le rôle joué par le Saint-Siège dans les origines de l'Eglise anglo-saxonne ou de l'Eglise allemande. Il est vrai que, de ce rôle, Dœllinger trouve moyen d'en parler à peine : dans une histoire du développement de la monarchie pontificale, cela paraît fort, mais il était bien dommage à entendre que cette monarchie date des Fausses Décrétales !

Nous ne pouvons songer à discuter point à point toutes les assertions de détail de *la Papauté*. Beaucoup d'ailleurs — non pas toutes, il s'en faut — sont incontestables ; en ce sens, la lecture peut en être utile aux catholiques en leur causant une salutaire humiliation. On nous permettra seulement une remarque qui est surtout un argument *ad hominem*. Dœllinger avait la prétention d'être resté chrétien, catholique même, meilleur et plus authentique que ses adversaires ultramontains. Il croyait à la sainteté, à l'infaillibilité de l'Église. Comment n'a-t-il pas vu que sa méthode et ses idées se retournaient contre cette croyance, et notamment que l'infaillibilité de l'Église soulève les mêmes difficultés que celle du Pape, pour quiconque, comme lui, s'attarde sur un terrain qui a été longtemps celui de la polémique interconfessionnelle, mais que protestants et catholiques ont déserté. Les premiers en ont été chassés par la preuve, péremptoirement administrée, de leurs *variations* ; les seconds, par l'évidence aperçue que saint Paul ne faisait tout de même pas réciter à ses convertis le catéchisme du concile de Trente. Les premiers ont trouvé une position nouvelle en érigeant en principe le subjectivisme religieux, les seconds, en se réclamant de la théorie du développement. Solutions différentes, dont la deuxième à nos yeux est la bonne, mais qui du moins l'une et l'autre témoignent de plus d'esprit historique que l'obstination avec laquelle Dœllinger se cramponne à la célèbre formule de Vincent de Lérins, laquelle n'a que la valeur d'un argument de polémique et d'un à peu près oratoire.

Sans doute ce développement s'est fait parfois à l'aide de moyens trop humains ; et c'est surtout devant le catalogue des faux qui ont été à diverses époques commis ou utilisés au service du Saint-Siège qu'on éprouve l'humiliation salutaire dont nous parlions. Mais quelque influence que ces faux aient exercée, il n'est tout de même pas raisonnable de faire reposer sur eux tout l'édifice de la monarchie pontificale. En second lieu, le peu de scrupules et la crédulité en pareille matière ont été le vice du moyen âge tout entier, et non pas seulement du Saint-Siège, comme on serait tenté de le croire après avoir lu le présent livre. Les modernes, d'ailleurs, ne sont point impeccables, et *la Papauté* en fournit la preuve. Jamais Bellarmin n'a soutenu l'énormité qui lui est imputée p. 194. Le texte, cité n. 622, est bien matériellement exact, mais séparé de son contexte et détourné de son sens dans des conditions qui en font un véritable faux. Bien entendu, nous sommes convaincu qu'il s'agit d'une distraction ou d'une citation de seconde main. Nous ne suspectons ni la bonne foi de Dœllinger, ni celle de MM. Friedrich et Giraud-Teulon. Seulement nous réclamons d'eux les circonstances atténuantes pour ceux qui ont cité les Fausses Décrétales.

En appendice, M. Giraud-Teulon a ajouté un résumé de la thèse de

Friedrich sur l'inauthenticité des canons de Sardique (Cf. *contra* les articles de Funk dans l'*Historiches Jahrbuch* de 1905).

Du moins l'œuvre de Dœllinger et de M.. Friedrich a-t-elle toujours une allure scientifique. Nous n'en dirons pas autant des adjonctions personnelles de M. Giraud-Teulon. Il en est encore à révoquer en doute la venue de saint Pierre à Rome. Son appendice sur les *Taxes de la chancellerie romaine* est fait sur des documents suspects, ou mal compris, et ne paraît tenir aucun compte des travaux récents qui ont renouvelé le sujet. E. JORDAN.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, par ERNEST LAVISSE. T. VI, II. *Henri IV et Louis XIII* (*1598-1643*), par JEAN-H. MARIÉJOL. Paris, Hachette, 1905, in-4 de 493 p. — Prix : 6 fr.

L'*Histoire de France*, dirigée par M. Lavisse, s'annonce décidément comme le meilleur ouvrage, le mieux conçu et le mieux exécuté, que nous ayons jusqu'ici sur la matière. Ce nouveau volume que nous annonçons ici ne peut que soutenir et même augmenter la bonne opinion que les précédents nous faisaient concevoir de l'ensemble. Le bien que nous avons dit (*Polybiblion*, t. CI, p. 451) du volume antérieur de M. Jean-H. Mariéjol sur *la Réforme et la Ligue*, nous pouvons le répéter à propos de celui qu'il nous offre aujourd'hui sur Henri IV et Louis XIII. Les quarante-cinq années (1598-1643) dont il nous retrace l'histoire sont assez pleines d'événements, assez remplies de questions, importantes à tous les points de vue, pour que l'auteur ait dû déborder un peu sur l'espace assigné à chaque section de l'ouvrage. Et c'est un fort volume de 500 pages qu'il nous présente.

Tout y est traité avec le même soin et les diverses parties de l'ouvrage sont bien proportionnées. La vie religieuse, intellectuelle et morale de la France n'est pas plus négligée que l'histoire des guerres, de la diplomatie ou de l'administration.

La misère, le trouble, la désorganisation où les guerres de religion avaient plongé la France sont bien exposées ; le caractère réparateur du règne de Henri IV, le relèvement de notre pays au point de vue matériel et moral sont mis en pleine lumière ; M. Mariéjol ni ne méconnaît ni n'exagère la part de Sully dans cette œuvre de rénovation. Sa sympathie pour Henri IV ne l'empêche pas de juger avec une juste sévérité la folle passion avec laquelle, au moment de sa mort, il allait se lancer dans une aventure capable de compromettre les beaux résultats obtenus jusqu'alors.

Les jugements de M. Mariéjol sur Louis XIII et sur les hommes qui pendant son règne se sont succédé à la direction des affaires me semblent également judicieux. Il est moins sévère pour Concini et pour Luynes qu'on n'a coutume de l'être. Il reconnaît le génie de

Richelieu, sans s'en laisser éblouir : il montre que Richelieu se distingue « par la façon de gouverner et non par une conception nouvelle du gouvernement » ; que bien des réformes qu'il a entrevues ou prônées, il les a laissées à faire à ses successeurs. Sur la prétendue création des intendants par Richelieu, il donne la note tout à fait juste.

E.-G. L.

Maximilien Robespierre, par KARL BRUNNEMANN ; trad. et notes de L. LÉVI. T. I. Paris, Schleicher, 1904, in-18 de XIV-370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est de mode aujourd'hui de réhabiliter tous les grands tyrans de la Révolution : le bloc est intangible. Nous avions déjà l'histoire de Robespierre par M. Ernest Hamel ; cela n'a pas suffi et l'on nous offre aujourd'hui une apologie allemande de « l'Incorruptible, » due à la plume du Dr Karl Brunnemann et traduite par M. L. Lévi. Nous connaissons le thème : Robespierre était un homme sensible qui élevait des colombes quand il était jeune, qui demandait l'abolition de la peine de mort quand il était député à la Constituante et que la raison d'État seule a transformé en un justicier inflexible et impitoyable, un véritable ami du peuple, plein de compassion et de tendresse pour les petits et les humbles. La vérité est tout autre : nul plus que cet homme sensible n'a fait couler de larmes ; nul plus que cet adversaire de la peine de mort n'a fait tomber de têtes ; nul plus que cet ami du peuple n'a fait guillotiner de pauvres femmes et d'artisans. Heureusement M. Brunnemann se réfute souvent lui-même : après avoir soutenu que Robespierre a blâmé les massacres de septembre, il cite un discours où il en a fait l'éloge, et le traducteur lui-même, tout imprégné des idées jacobines qu'il soit, est obligé parfois de mettre une sourdine à l'enthousiasme de l'auteur qu'il traduit. Dieu nous garde d'hommes d'État comme celui-là qui a sapé, toutes les bases constitutives d'un État. Dieu nous garde aussi d'œuvres comme celle du Dr Brunnemann qui ne travestissent pas seulement l'histoire mais qui faussent le sens moral.

M. R.

L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801, par l'abbé EMM. SEVESTRE. 2e édit. Paris, Lethielleux, s. d. (1905), in-8 de XXIV-702 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur nous indique lui-même (p. XIV) le plan de son ouvrage : après avoir raconté comment le concordat fut *préparé* et *promulgué*, comment il fut *accepté* et *appliqué pendant le* XIXe *siècle*, comment il fut *attaqué* pendant ces dernières années ; après avoir étudié son texte à la lumière des négociations, des interprétations juridiques et théologiques et des décisions de la jurisprudence administrative et civile, *en comparaison avec les autres concordats* signés par Rome et des *articles organiques* ; après avoir dit quels doivent être... *les rapports*

de l'Église et de l'État dans la France actuelle, quels sont les *auteurs de la dénonciation du concordat* et ce qu'il faut attendre des *suites de l'abrogation*, on aura, je pense, épuisé la matière. »

Il y a donc une première partie consacrée à l'histoire du concordat, depuis l'entrevue de Bonaparte et du cardinal Martiniana au lendemain de Marengo, jusqu'à la discussion du projet de séparation. Ces 200 pages donnent un abrégé de la politique religieuse de la France pendant un siècle ; la documentation est extrêmement copieuse, et les notes aussi abondantes qu'instructives ; beaucoup de pages contiennent six lignes de texte et cinquante lignes de notes, généralement exactes et qui augmentent de beaucoup la valeur du récit, tiré de la première édition.

Vient ensuite l'examen du texte de la convention concordataire ; cent pages fort solides, où nous trouvons une étude comparée de notre concordat et de ceux qui ont été conclus avec les autres nations, puis un chapitre sur les articles organiques. On est cependant en droit de demander pourquoi le texte du concordat n'est pas analysé avant les chapitres qui en racontent l'application.

Dans la troisième partie, nous sortons du terrain solide de l'histoire et du domaine serein des discussions juridiques pour entrer dans l'actualité. Ce sont des questions qui sont loin d'être dépourvues d'intérêt, mais qui ne semblent pas devoir être traitées par les mêmes méthodes ; nous sommes en effet en pleine polémique : nous nous attardons à discuter des problèmes sur lesquels l'histoire passera à pieds joints (tel le chapitre : *Les Auteurs de la séparation*), parce qu'elles auront perdu tout intérêt ; qui songera à soutenir, d'ici à quelques années, que la Papauté a provoqué la séparation et a joué le rôle aggressif que lui attribuent les harangues de nos démagogues ? Qui l'osera même après la publication du Livre blanc pontifical ?

Enfin, dans le dernier chapitre : les suites de l'abrogation du concordat, nous tombons dans l'inconnu et dans les hypothèses. Les faits marchent et les idées se modifient chaque jour ; les conclusions d'aujourd'hui seront abandonnées demain ; il faut laisser le journal discuter ces systèmes éphémères, que d'autres auront remplacés avant que l'encre ait séché. Un livre est fait pour être lu à tête reposée et ne doit pas faire concurrence aux brochures qui, après une heure d'actualité, n'ont plus qu'une valeur documentaire pour les érudits qui les tireront beaucoup plus tard de la poussière des bibliothèques.

Est-ce à dire que M. l'abbé Sevestre ait eu tort de mélanger ainsi des sujets de nature disparate ? Je n'oserais le dire, car son intention a été de donner à ses contemporains un exposé aussi fidèle et aussi complet que possible de la situation présente de l'Église. Dans une prochaine édition, il enlèvera ce qui n'est plus vrai et le reste formera un excellent résumé d'une période importante de l'histo[illegible]nce.

En préparant cette troisième édition, il fera bien de rectifier un certain nombre de noms qui ont été estropiés par les imprimeurs ou les copistes : *Danglas* pour *Danglars* (p. 6, n. 1), *Salomon*, pour *Salamon* (p. 14 et pass.), *Soyer*, pour *Royer* (p. 27, n. 3), *Tenaia*, pour *Fenaia*, *Sodalti*, pour *Soldati* (p. 36, n. 3), *Brancadero*, pour *Brancadoro* (p. 37, n. 1), *Perrier*, pour *Périer* (p. 44, n. 3), *Fontevrault*, pour *Fénestrelle* (p. 58), *Lebzeltam*, pour *Lebzellern* (p. 64, n. 1.), *Jeaucourt*, pour *Jaucourt* (p. 75), *Galland*, pour *Gallard* (p. 95, n. 2), etc.; Guilon ne fut pas nommé à Beauvais parce qu'il avait consenti à donner les derniers sacrements à Grégoire, vu qu'il était depuis longtemps nommé évêque quand Grégoire accepta son ministère. On pourrait multiplier ces critiques : j'aime mieux dire que dans un tel amas de noms et de faits, il est presque surprenant que les erreurs ne soient pas plus nombreuses.

P. PISANI.

Correspondance du comte DE LA FOREST, **ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)**, publiée, pour la Société d'histoire contemporaine, par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON. T. Ier (*Avril 1808-janvier 1809*). Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XLV-456 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Une notice biographique, écrite de main de maître par M. Geoffroy de Grandmaison, ouvre ce premier volume. M. de la Forest, né en 1758, fut successivement secrétaire de légation à Genève et aux États-Unis, consul à New York, deux fois révoqué par la Convention, attaché par Talleyrand au ministère de l'intérieur, sous l'Empire, puis nommé ministre plénipotentiaire en Bavière et en Prusse, et enfin conseiller du roi Joseph en même temps qu'ambassadeur en Espagne. Il occupa ce dernier poste durant cinq ans et mourut, plein de jours, en 1846, après avoir été ministre et pair de France. La correspondance diplomatique de M. de la Forest, du 22 avril 1808 au 2 mai 1813, comprend, en dépêches et bulletins, près de neuf cents numéros, adressés à Champagny duc de Cadore, et à Maret duc de Bassano, successivement ministres des relations extérieures. Tous les originaux existent aux archives des Affaires étrangères; il n'y manque qu'une douzaine de lettres, enlevées par les guérillas qui détroussaient les courriers, ou retenues au cabinet de l'Empereur, sans être restituées aux cartons du ministère. M. de Grandmaison publie intégralement ce fonds précieux, en conservant leur chronologie rigoureuse et en indiquant scrupuleusement les numéros d'ordre auxquels chaque pièce correspond. Ce premier volume (d'avril 1808 à janvier 1809) se rapporte à trois groupes d'événements politiques : la nomination du roi Joseph, sa retraite et la campagne de Napoléon en Espagne. En tête de ces divisions, M. de Grandmaison a placé un sommaire historique des faits qui dominent chaque période et la part qu'y a prise M. de la Forest. Tous les noms

cités sont accompagnés d'une notice biographique aussi complète qu'a pu le permettre le peu de sources authentiques ou officielles qu'on trouve en Espagne. Comme M. de la Forest fait fréquemment allusion aux correspondances qui lui parviennent, des notes explicatives mises au bas des pages complètent les passages du texte : ce sont des dépêches du ministre, des lettres de l'Empereur et du roi Joseph, des journaux, des brochures, etc. Un beau portrait en héliogravure du comte de la Forest est placé en tête de ce volume : c'est une reproduction d'un tableau peint par Hersant, en 1820. On remarque son front large, ses yeux calmes, et toute sa personne si correctement ordonnée. Le caractère de l'ambassadeur est bien marqué sous ces traits physiques. Le style de sa volumineuse correspondance est volontiers pompeux, mais il reste sincère ; il est « plus près de la vérité que du naturel », ce qui suppose chez l'écrivain *les manchettes de M. de Buffon*. Aucun mot vulgaire, aucune expression qui ne soit en parfaite harmonie avec l'idée ; une tenue constante, une urbanité impeccable ; le culte des euphémismes, plus encore que des sous-entendus. « Je tiens, dit M. de Grandmaison, de l'un de nos meilleurs diplomates, devenu un ambassadeur considérable, qu'à ses débuts au quai d'Orsay, on conseillait aux jeunes attachés d'aller étudier le grand style dans les dépêches de M. de la Forest. »

Nous n'insisterons pas sur la valeur historique de cette intéressante publication, nous réservant d'y revenir lors de l'apparition des volumes suivants.

G. BERNARD.

Le Clergé et le culte catholique en Bretagne, pendant la Révolution. *District de Dol. Documents inédits*, recueillis, mis en ordre et publiés par P. DELARUE. Deuxième partie. *Commune de Dol.* Rennes, Plihon et Hommay, 1905, in-8 de 316 p. — Prix : 5 fr.

La première partie de cet excellent recueil parut en 1903. J'en ai rendu compte en juillet de ladite année (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 61-62).

Cette seconde partie est peut-être encore plus intéressante, sinon plus importante ; elle permet de saisir sur le vif l'esprit révolutionnaire dans l'antique ville des Samson et des Magloire. Généralement la municipalité doloise fut tolérante, ou du moins s'efforça de l'être, mais plus d'une fois elle dut obéir aux injonctions jacobines du conventionnel Lecarpentier qui fit périr sur l'échafaud, dressé à Saint-Malo, porte Saint-Thomas, plus d'une victime et remplit les cachots du Mont-Saint-Michel de prêtres insermentés et aussi d'assermentés, lorsque ceux-ci, à l'exemple de Le Coz, leur chef, refusaient de livrer leurs lettres de prêtrise et de se marier. Par un juste retour des choses d'ici-bas, lui-même devait plus tard être incarcéré dans cette prison et y mourir misérablement (1829).

Comme Saint-Malo et beaucoup d'autres sièges épiscopaux, Dol se

laissa découronner, non seulement sans réclamer, mais avec joie, sans se douter qu'avec son évêque elle allait perdre, au point de vue civil et économique même, une grande partie de son importance. Le seul monument qui lui reste, son admirable cathédrale, faillit être détruit dans la tourmente. Il porte encore les traces du vandalisme révolutionnaire, bien que le curé actuel, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur immédiat, M. Brighon, s'efforce de les faire disparaître. Tout récemment, M. le chanoine Turmel restaurait l'admirable porche de la façade méridionale, comme l'abbé Brignon avait restauré les précieux vitraux du chœur ; mais comment rétablir le superbe mausolée érigé autrefois à la mémoire de Thomas James, l'un des prélats dolois ?

Le recueil de M. Delarue est appelé à rendre les plus signalés services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Révolution. Les documents qu'il renferme concernent toute la période révolutionnaire, depuis la convocation des états généraux, jusques et y compris le Consulat.

Une table des lois, décrets, arrêtés et circulaires contenus dans ces deux premières parties permet de se retrouver aisément au milieu d'un dédale qui autrement risquerait d'être inextricable.

Comme précédemment, l'édition est irréprochable et le texte d'une correction très soignée. A. Roussel.

Histoire de la ville de Tain en Dauphiné, depuis la domination romaine jusqu'à nos jours, par Charles Bellet. T. I. *Moyen âge et ancien régime.* Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de xii-500 p. — Prix : 5 fr.

Ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire du Dauphiné connaissent les importants travaux de M. Bellet sur cette province. Le présent ouvrage a été substantiellement publié dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme* (1903-1904). Ce premier volume contient, en outre, un chapitre étendu sur la vie économique, le vin de l'Hermitage et les voyageurs célèbres qui vinrent à Tain ; des pièces justificatives, avec quelques additions et corrections. Il a été composé d'après des documents de première main, indiqués avec soin au bas des pages où s'accumulent des citations de textes inédits. Ces dernières ont l'avantage de faire connaître de menus détails ne pouvant figurer dans la trame du récit sans l'encombrer. Peut-être, cependant, y en a-t-il trop d'inutiles pour les érudits auxquels l'ouvrage s'adresse spécialement. — Jusqu'ici il n'existait point d'histoire critique de la ville de Tain. C'est donc un signalé service que rend l'auteur à cette belle partie du Dauphiné, en livrant au public la présente monographie que nous croyons définitive. D'ailleurs, « cette vie d'un petit coin de province ne faisait que refléter la vie de la province elle-même qui avait là sa

répercussion, comme à son tour cette dernière avait ses destinées liées aux destinées de la grande patrie, la France. » La première partie de l'ouvrage s'étend de la domination romaine à la Révolution. Un second volume aura pour objet l'histoire de Tain pendant la période révolutionnaire ; ensuite viendront les éphémérides pour le XIXe siècle et une bio-bibliographie locale. Toutes les sources ont été minutieusement dépouillées : imprimés et manuscrits, archives départementales, communales et particulières. Ainsi traité, ce livre prendra un bon rang dans les bibliothèques dauphinoises. L. R.

Examen de conscience. Causeries sur le temps présent, par ROBERT HAVARD DE LA MONTAGNE. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 273 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une série de quatre dialogues sur les sujets suivants : *République et Religion.* — *Suffrage universel et Monarchie.* — *La Légalité.* — *Vers l'Évangile.* Ces dialogues sont échangés entre des personnages qui concrétisent assez bien les différents états d'esprit que l'on rencontre de nos jours dans le monde de droite : *le baron* est un bonapartiste conservateur et catholique, grand admirateur des coups d'État ; *le comte*, un royaliste jadis libéral et aujourd'hui partisan de la Monarchie antiparlementaire, décentralisée, etc. ; *Monsieur B.*, un républicain libéral et catholique qui croit que, si la République est antireligieuse, c'est que les républicains tiennent tous les catholiques pour des royalistes ; *le Général* ronge son frein et respecte la légalité ; *l'Abbé* prêche le retour individuel à l'Évangile en fort bons termes, et, s'il a été rallié, paraît désirer qu'on l'oublie.

Il y a beaucoup à louer dans cet ouvrage et tout particulièrement la vivacité du style, que, par un véritable tour de force, n'alourdissent pas de nombreuses citations, dont l'abondance paraîtrait, au premier abord, incompatible avec la forme du dialogue. Quiconque s'intéresse à la politique, le lira avec plaisir, et les historiens pourront le consulter un jour comme un tableau fidèle des idées régnantes à notre époque. Mais l'auteur, dont l'opinion royaliste n'est pas douteuse, et qui a pour but évident de plaider la cause de la Monarchie, me permettra d'indiquer deux critiques possibles : d'abord sa conclusion produit un peu l'effet d'une douche d'eau froide. — La première partie de son livre est une critique amère, spirituelle et juste de l'indifférence et de l'inaction politiques de nos concitoyens ; on s'attend à une conclusion vigoureuse et précise et il termine par ces mots : « Il faut se convertir... soyez meilleurs chrétiens... » La l'idée que le salut de la France doit s'obtenir à peu près par les mêmes moyens que le salut éternel. » Ce n'est pas certes que je veuille critiquer en elles-mêmes ces pieuses exhortations, mais n'eussent-elles pas été mieux placées dans la pre-

mière partie comme un *substratum*, qu'à la fin du volume comme une conclusion ? Dans cette conclusion, le lecteur eût aimé à apprendre quels actes précis et d'ordre humain lui sont recommandés pour réaliser le salut de la Patrie. Et ceci m'amène à ma seconde critique. M. Havard de la Montagne est-il bien sûr que « le comte » soit désormais orienté vers le meilleur moyen de rétablir la Monarchie, quand, après avoir synthétisé la *doctrine* révolutionnaire, il synthétise ensuite la « doctrine » contre-révolutionnaire qu'il identifie avec celle de la Monarchie ? N'est-ce point compliquer le problème inutilement et est-il bien certain qu'il y ait dans tout cela des *doctrines* au sens élevé et philosophique du mot ? N'est-ce point diminuer la grandeur de la Monarchie que de lui accoler des épithètes, qui ne sont pas indispensables et dont elle peut fort bien se passer ? Combattre en bloc, en son nom, tout ce qui est moderne, n'est-ce point prêter le flanc à l'accusation d'être l'ancien régime, accusation qu'on n'a pas cessé de lui jeter à la face et par laquelle on a si souvent paralysé l'action de ses partisans ? La Monarchie a toujours su, comme l'Église, s'adapter merveilleusement aux vicissitudes des peuples, et, ce faisant, elle leur a rendu le plus grand service. Et, comme elle n'est pas l'Église, elle a même été quelquefois jusqu'à partager leurs passions et leurs erreurs, pour atténuer ces passions et ces erreurs et pour ne pas se séparer de la nation. Cette attitude ultra politique n'a-t-elle pas été souvent, en France et ailleurs, profondément utile ? Ne vaudrait-il pas mieux jeter des ponts que creuser des fossés ? Telles sont les questions que je me permets de poser à M. Havard de la Montagne. Peut-être un autre personnage qu'il n'a point introduit dans son dialogue : un royaliste pur et simple de l'école de Charles V, de Henri IV et de Louis XVIII, les eût-il résolues. EUGÈNE GODEFROY.

L'Italie du XVIe siècle. Lorenzaccio (Lorenzino de Medicis, 1514-1548), par PIERRE GAUTHIEZ. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 477 p., avec grav. — Prix : 7 fr.

Après le très bon livre de M. Ferraï sur *Lorenzino de Medici e la Società Cortigiana del Cinquecento*, il fallait un certain courage pour refaire une étude historique sur ce personnage quelque peu surfait. M. Gauthiez, qui cite à diverses reprises Ferraï, sans paraître bien l'apprécier, qui signale avec complaisance ses menues erreurs ou quelques inévitables lacunes de documentation, s'est beaucoup servi du travail de celui qu'il appelle « l'auteur utile » et qu'il juge « utile, encore que trop mal ordonné. » Le système déplorable de reléguer toutes les notes à la fin du volume au lieu de les mettre au bas des pages, empêche le lecteur de voir toutes les fois qu'il suit de près ou de loin Ferraï, et qu'il le cite. — Aux données de la biographie historique et littéraire

de Ferrai, qu'a-t-il ajouté de vraiment utile ? Quelques documents traduits in extenso (et que, pour plus de couleur locale, il traduit avec l'orthographe du XVIe siècle), la traduction de l'*Aridosia* et de l'*Apologie* de Lorenzino, quelques agréables pages sur les ancêtres de Lorenzino et sa jeunesse rurale, un long et discutable chapitre sur la réputation de Lorenzino et son histoire poétique jusqu'à nos jours. Il y ajoute malheureusement aussi trop de dissertations et de digressions psychologiques, qui sont parfois oiseuses ; d'invectives contre ses ennemis personnels, de coups de griffe sournois distribués avec allégresse ; de sentiments et d'idées personnelles qu'on peut contester et qui sont à coup sûr hors de leur place dans cette narration : par ex., p. 79, sur les mattoïdes et fous partiels qui restent en liberté ; p. 223, sur le virus de l'antiquité, qui pourrit jusqu'aux *bourgeois démaillotés* de 1789 ; p. 28, sur les gens « blêmes et frêles, de fibre résistante », « qui, méprisés de bien haut par la vigueur des sanguins, ont en fin de compte la joie de les porter en terre (!) ; p. 230, sur l'abâtardissement de la race humaine, causé par les fléaux physiques et les femmes dont l'étroit (?) squelette se recouvre à peine de chair ; p. 272, à propos d'Alamanni, un *éreintement* pédant et sans autorité de l'excellente thèse de Henri Hauvette : « opinion tout à fait nulle », « volume qui n'a d'autre poids que son papier » (ceci, c'est de la fine critique) ; p. 276; quelques bonnes pensées sur le cinquecento italien, la féodalité de l'or, les « pantins honnêtes », la France gouvernée par « le plus étranger des étrangers » et « la bande des rats voraces » transalpins (cela, c'est de la philosophie de l'histoire) ; p. 291, « la France, bonne à les nourrir (les Italiens), comme elle sera plus tard la proie d'une autre race (ici, nous touchons à la profonde sociologie) ; p. 304 : « La Gaule méprise les Gaulois. Ce stupide vice qui n'est ni nouveau ni curable chez nous » ; p. 375, de la critique littéraire, aussi finement exprimée que pensée avec goût, sur Alfieri, accusé du reste ailleurs de sodomie et d'inceste et appelé ici « barbouilleur maniaque », « vrai sujet d'hôpital », « forcené », « emphatique et grotesque », « bon graphomane », « hobereau piémontais fumeux et plat comme le vin de son pays » (plat, le Barolo ? fumeux, le Bracchetto amabile ? j'ai des doutes), etc. ; p. 385, de la critique littéraire aussi sur George Sand, et accessoirement sur les femmes écrivains de ce temps-ci « qui sortent de la terre comme les limaces après la pluie. » Quant à G. Sand, c'est une « mère Gigogne littéraire, girouette à tout homme » ; p. 387, un exquis jeu de mots, bien neuf surtout, sur le Gotha ou Golgotha littéraire de Mme Sand ; p. 393, Mme Arvède Barine reçoit son compliment ; *ibid*, l'auteur expulse les Provençaux de la nationalité française, en la personne d'Émile Ollivier. — Dans les notes, le martinet est manié avec la même impartialité et le même discernement. P. 428-29, pour-

quoi ce mépris pour l'excellent et érudit M. Luzio, directeur de l'Archivio Gonzaga, et auteur d'un livre très fouillé sur l'Arétin ? P. 437-38, pourquoi des personnalités inutiles contre feu P. Janet, contre la thèse latine de M. Douarche et le sénateur Marcou ?

P. 459, M. Gauthiez nous rappelle qu'un mémorable travail sur Giordano Bruno lui valut l'exclusion de sa candidature à l'École de Rome « *par les sacristains des bureaux et les mouchards universitaires* ». « Et, dit-il, je n'en suis pas médiocrement fier et heureux depuis vingt ans bientôt. » J'ignore de quels sacristains et de quels mouchards veut parler M. Gauthiez ; en 1883, comme toujours depuis la fondation de l'École de Rome, la présentation du candidat normalien était faite par le directeur de l'École normale : il était alors Fustel de Coulanges. D'ailleurs il n'y a pas à être fier d'aller à Rome, ou de ne pas y aller. Mais on peut en être heureux, car on y jouit de deux années de travail profitables et délicieuses. On a le temps d'y constater à loisir quelle est l'immensité des archives italiennes pour le seizième siècle, et cela enseigne définitivement la modestie à qui s'occupe ensuite de cette grande et pittoresque époque. Si M. Gauthiez était un ancien Romain, son livre ne serait sans doute pas meilleur ni mieux documenté, mais il serait écrit peut-être sur un ton moins hautain, moins injurieux, moins insupportable.

L.-G. PÉLISSIER.

Une Ennemie de la Révolution et de Napoléon. Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles (1768-1814) *d'après des documents inédits*, par ANDRÉ BONNEFONS. Paris, Perrin, 1905, in-8 de VII-403 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une étrange figure que cette fille de Marie-Thérèse. Intelligente, instruite, elle avait plu d'abord beaucoup aux Napolitains ; mais, mariée à un homme faible et nul, elle se laissa aller à son goût de domination, et c'est ce qui la perdit. Qu'elle ait été l'ennemie acharnée de la Révolution, cela n'a rien d'étonnant : la Révolution avait tué sa sœur et son beau-frère, et elle soulevait ses sujets contre elle. Qu'elle ait été l'alliée de l'Angleterre contre la France et Napoléon, cela s'explique aussi : contre la France qui cherchait à la déposséder, contre Napoléon qui lui imposait des conditions vexatoires, et plus tard s'emparait de son royaume, elle n'avait d'autre appui, surtout d'appui prochain et immédiat, que l'Angleterre qui, par son empire des mers, lui garantissait au moins la Sicile. Mais capricieuse, fantasque, dominée par ses nerfs, toute de premier mouvement, elle finit par exaspérer ses sujets, et lorsque Naples révoltée eut été soumise par l'initiative hardie et l'habile campagne du cardinal Ruffo, elle se laissa emporter par son désir de vengeance, et, refusant de ratifier la capitulation consentie par son lieutenant, couvrit Naples d'échafauds et de potences et, conseillée par Nelson, fit supplicier les vaincus auxquels

la grâce avait été officiellement accordée : tache de sang qui charge lourdement sa mémoire. Plus tard, toujours poussée par sa haine, très légitime d'ailleurs, contre l'Empereur qui avait eu l'indignité de porter dans un discours public, à Milan, les accusations les plus outrageantes, et les plus fausses d'ailleurs, contre son honneur de femme — si elle avait eu des torts comme épouse, elle n'avait pas du moins commis les infamies dont l'incriminait Napoléon — elle se laissa aller à violer un traité de neutralité avantageux pour son pays. L'invasion de ses États par les Français, la création de Naples en royaume pour Joseph Bonaparte, puis pour Murat, en furent les conséquences. Marie-Caroline dut se retirer en Sicile, sous la protection des Anglais; mais les protecteurs s'érigèrent en maîtres, imposèrent une constitution que sanctionna le faible Roi, mais contre laquelle protesta la Reine, et cette dernière, proscrite par la nation à laquelle elle s'était fiée, dut s'exiler, et elle mourut obscurément à Vienne, désespérant de la restauration monarchique qui allait cependant s'accomplir. « Victime des événements, dit justement M. Bonnefons en terminant son beau livre, mais victime aussi d'une exaltation de passion incroyable, qui, en lui ôtant tout sang-froid, la précipita dans l'abîme d'impuissance d'où il lui fut impossible de sortir. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Comentarios canónico-morales sobre religiosas según la disciplina vigente, por el P. J. B. FERRERES. Madrid, López del Horno, 1905, in-18 de 196 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le P. Ferreres, bien connu des lecteurs de la *Razón y Fe* où il insère d'excellents articles sur les questions de morale et de droit canonique, publie un utile commentaire des règles disciplinaires relatives aux religieuses, d'après les dernières décisions des Congrégations romaines et les solutions de cas de conscience donnés dans la Conférence de Saint-Apollinaire. Il traite d'abord des confesseurs de religieuses; du compte rendu de conscience d'après le décret *Quemadmodum*; de la clôture (spécialement au point de vue espagnol); des vœux simples précédant les vœux solennels; de la réélection des supérieures, etc. — L'auteur est familier avec les ouvrages des bons canonistes modernes (Bouix, Wernz, Deshayes, Vermeersch) et il tire un judicieux profit des anciens (Pirhing, Schmalzgrueber, Suarez, etc.). D'une grande clarté et d'une forme concise, son travail est destiné à rendre de réels services et nous nous faisons un plaisir de le signaler aux intéressés. G. P.

L'Année photographique 1904, par L.-P. CLERC. Paris, Mendel, 1905, in-12 de 160 p., illustré de nombreuses gravures et reproductions. — Prix : 3 fr.

Pour la sixième fois, la librairie Mendel publie, en une élégante brochure, un exposé complet et intéressant des perfectionnements apportés

à la pratique de la photographie au cours de l'année précédente. Tout ce qui est digne d'intérêt pour l'amateur et même aussi pour le professionnel, est passé en revue, avec la compétence particulière de l'auteur si connu, M. L.-P. Clerc. Les objectifs, les appareils et les plaques qui présentent un caractère particulier et nouveau sont mentionnés et étudiés, puis des chapitres distincts sont consacrés au développement, au fixage et au tirage des épreuves. L'auteur donne toutes les formules intéressantes, mais il a eu soin d'éliminer celles qui, n'offrant pas une garantie suffisante, réserveraient de nombreux déboires aux amateurs. Les agrandissements, la stéréoscopie, la photographie des couleurs, la cinématographie forment ensuite le sujet d'autant de chapitres également intéressants. De nombreuses gravures et de belles reproductions complètent ce volume dont la place doit être réservée, à côté de ses aînés, dans toute bibliothèque photographique. J. C. T.

Le Charme d'Athènes, par HENRI BRÉMOND. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Représentez-vous un religieux, doublé d'un lettré délicat, qui gravit pour la première fois les degrés de l'Acropole. Sur la foi des livres, il avait cru qu'il suffirait de fouler la poussière de cette colline fameuse pour être initié aux secrets de sa jeunesse éternelle, et voici qu'à son grand scandale, en face de ces ruines si vantées, il n'éprouve tout d'abord qu'une froide indifférence. Mais peu à peu les souvenirs du passé envahissent son esprit pendant qu'une émotion secrète descend lentement dans son cœur. Entre temps il a visité tout ce qui subsiste de l'antique cité de Minerve. « Cette forêt de marbres, cette splendeur de la mer et des collines et plus encore peut-être ce tourbillon de réminiscences qui s'entrecroisent en une confusion délicieuse : Homère et Chateaubriand, Nausicaa et Cymodocée, Byron, Hector, les chevaux de Patrocle, la *Vénus de Milo*, l'Aréopage, Platon, saint Paul et le « dieu inconnu », c'est, à chaque pas, un nouveau vertige. » Et le lecteur charmé ne goûte pas moins les réflexions pénétrantes du moraliste que les lumineuses descriptions du voyageur. C. HUIT.

L'Église et l'État laïque, séparation ou accord ? par BERNARD GAUDEAU. Paris, Lethielleux, 1905, in-12 de 128 p. — Prix : 1 fr.

Au moment où la loi de séparation absorbe l'attention générale, M. l'abbé Gaudeau a jugé avec raison qu'une étude de principes sur les rapports de l'Église et de l'État viendrait à son heure. Ses conclusions sont très nettes. La laïcité, dit-il, n'est qu'une forme déguisée de l'athéisme. Pas plus que l'homme individuel, l'État ne peut ignorer Dieu. Toute séparation qui tendrait à ce but doit être repoussée comme une aberration coupable. Est-ce à dire qu'on puisse obliger le gouvernement d'un pays, dont les citoyens sont divisés de croyances, à reconnaître le catholicisme comme religion d'État ? Non, à coup sûr. Mais du moins l'État doit-il accepter les principes de la religion naturelle, ceux qui constituent le fonds commun de toutes les religions positives et des doctrines spiritualistes, à savoir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Sur ces bases, un accord acceptable pour tout le monde peut intervenir.

M. l'abbé Gaudeau développe sa thèse avec une compétence que garantit sa qualité d'ancien professeur de théologie à l'Institut catholique. Il a en outre le mérite d'avoir traité un sujet plutôt aride de sa nature dans un langage parfaitement accessible au grand public. H. RUBAT DU MÉRAC.

« Le Mensonge historique » du 10 février 1905, ou les Vraies Responsabilités de la rupture avec le Saint-Siège et de la dénonciation du Concordat, avec pièces justificatives, par JOSEPH DU TEIL. Paris, Vic et Amat, 1905, gr. in-8 de 59-XXXI p. — Prix : 1 fr. 50.

Le titre même de cette importante brochure dit tout l'intérêt et la gravité du sujet. Une étude quasi analogue et préliminaire avait paru au moment le plus aigu des discussions parlementaires de 1904, sans nom d'auteur. M. le baron Joseph du Teil, en complétant aujourd'hui son œuvre, a eu fort raison de la signer, car elle lui fait honneur. En reprenant le mot de M. Ribot : « Mensonge historique », il le commente et le justifie par les documents ; le lecteur trouvera donc ici un récit substantiel sur la coalition judéo-maçonnique contre le budget des cultes ; la nomination des évêques ; le voyage du Président de la République à Rome ; le rappel de notre ambassadeur ; les deux conflits douloureux de Laval et de Dijon ; la suppression des crédits de l'ambassade. Quelques pages mettent au point l'état des choses après la rupture. Enfin le « Livre jaune » de l'affaire, publié en *Pièces justificatives*, produit trente documents diplomatiques, trop malheureusement lumineux, qui serviront de base au jugement actuel des esprits sans parti pris et au verdict définitif que portera plus tard l'Histoire. Ce recueil est donc un instrument nécessaire aux catholiques qui veulent discuter les mensonges de leurs adversaires, les réfuter et éclairer les gens de bonne foi. C'est prouver son utilité, son actualité et justifier la recommandation que nous en faisons. G.

Vie de Nicolas Illy, ancien membre du patronage de N.-D. de Grâce, par l'abbé HENRI LE CAMUS. Paris, Vic et Amat, in-12 de 109 p., avec illustrations par Zbinden. — Prix : 1 fr.

Charmante biographie à répandre. Car il est touchant et profondément émouvant, l'exemple de cet enfant assez ordinaire, transformé par son zèle aux fonctions du patronage ; chef de famille, il sait inspirer à sa femme les pensées d'apostolat dont il est lui-même animé ; atteint prématurément de la terrible tuberculose qui fait tant de ravages à Paris, et envoyé trop tard respirer l'air d'Arcachon, il consacre — non ses dernières ressources, car, hélas ! sans travail et malade, il est dans une affreuse misère, et le maigre salaire de sa femme doit suffire à l'entretien de quatre personnes — mais ses dernières forces, ses derniers jours, à la fondation d'un patronage où les enfants de la localité auront les avantages qu'il a eus lui-même à Notre-Dame-de-Grâce ; il s'y donne tout entier jusqu'à complet épuisement, avec un dévouement simple, mais héroïque.

Suivant le désir de l'auteur, cette « Vie » ne manquera pas d'accroître le nombre des ouvriers vraiment chrétiens et aimant à pratiquer l'humble apostolat de la famille et de l'atelier. P. E. R.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul Meurice, romancier et auteur dramatique, est mort à Paris, le 11 décembre dernier à 86 ans, en pleine activité malgré son grand âge. M. François-Paul MEURICE, est né à Paris en 1820. Après de fortes études au collège Charlemagne, il suivit les cours de droit, mais bientôt, entraîné par son goût pour le théâtre, il donnait dès 1842, à l'Odéon, *Falstaff*, drame en trois actes et en vers, d'après Shakespeare, avec

Th. Gautier et Vacquerie. L'année suivante il faisait représenter sur la même scène, avec M. Vacquerie, *le Capitaine Paroles*, en un acte et en vers, également d'après Shakespeare. Une imitation d'*Antigone*, qui suivit, obtint un vif succès. Étroitement lié avec Alexandre Dumas, il écrivit avec lui une traduction de l'*Hamlet* de Shakespeare, qui fut représentée au Théâtre-Historique, et il collabora, sans y mettre sa signature, à plusieurs des romans de cet auteur, tels que : *Les Deux Diane*, *Ascanio*, *Amaury*, etc. Cependant l'amitié qu'il voua à Victor Hugo, et son enthousiasme pour les idées démocratiques allaient rendre sa vie plus mouvementée. En 1848, il devint le rédacteur en chef de *l'Évènement*, journal du poète et de sa famille, ce qui lui valut en 1851 une condamnation pour un article de Charles-Victor Hugo sur la peine de mort. Quelques années plus tard il contribuait à la fondation et devenait le critique littéraire d'un autre journal de Victor Hugo, *le Rappel*. On sait qu'il avait été chargé par le grand poète de publier l'édition définitive de ses œuvres. C'est à cette tâche immense qu'il avait consacré depuis 1880 toutes ses forces et tout son temps. Outre les pièces mentionnées plus haut, M. Paul Meurice a encore donné au théâtre : *Benvenuto Cellini*, drame en 5 actes (1852) ; — *Schamyl* (1855) ; — *L'Avocat des pauvres* (1856), drame en 5 actes ; — *Fanfan la Tulipe* ; — *Le Maître d'école* ; — *Le Roi de Bohême et ses Sept Châteaux* ; — *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858) ; — *François les Bas-bleus*, drame à grand spectacle (1863) ; — *Le Drac*, pièce fantastique (1864) ; — *La Vie nouvelle*, comédie en 4 actes (1867) ; — *Cadio*, tableau de la guerre de Vendée (1868) ; — *La Brésilienne*, drame en 5 actes (1878) ; — *Notre-Dame de Paris*, d'après le roman de Victor Hugo (1879) ; — *Quatre-vingt-treize*, drame en 5 actes (1881) ; — *La Songe d'une nuit d'été*, féerie en 3 actes et 8 tableaux d'après Shakespeare (1886). M. Paul Meurice a publié également un certain nombre de romans, entre autres : *La Famille Aubry* (Paris, 1854, 9 vol. in-8) ; — *Les Chevaliers de l'Esprit. Cesara* (Paris, 1869, in-18) ; — *La Songe de l'Amour* (1869, in-18) ; — *Les Chevaliers de l'Esprit. Léonard Aubry* (Paris, 1891, in-12). Enfin il est l'auteur de quelques poésies qui ont paru dans la *Revue de province et de Paris*.

— M. Charles-Victor-Ernest MERSON, le publiciste bien connu et probablement le doyen des journalistes français, est mort dernièrement au Croisic (Loire-Inférieure), à 86 ans. Il était né à Fontenay-le-Comte (Vendée) en 1819. En 1849 il avait pris la direction de *l'Union bretonne*, journal royaliste, qu'il ne tarda pas à mettre au service de la politique impérialiste, tout comme *le Patriote breton et vendéen* qu'il dirigea également. La presse périodique étant insuffisante pour absorber son activité, il publia un grand nombre de livres et de brochures d'actualité qui attirèrent sur lui l'attention du monde politique. Voici les principales : *Le Maréchal comte de Bourmont. Notice biographique* (Nantes, 1847, in-8) ; — *Le Communisme. Réfutation de l'utopie icarienne* (Nantes, 1848, in-8) ; — *Du Droit au travail* (Nantes, 1848, in-18) ; — *De la Situation des classes ouvrières en France* (Paris, 1849, in-12) ; — *Le Libre Échange considéré au point de vue protectionniste* (Paris, 1849, in-12) ; — *Translation du siège du gouvernement hors de Paris* (Nantes, 1850, in-12) ; — *La Fin de la République* (Nantes, 1852, in-12) ; — *Des Tarifs différentiels appliqués par les compagnies de chemin de fer* (Paris, 1860, in-12) ; — *La Presse et la liberté* (Paris, 1862, in-12) ; — *La Divinité de Jésus et M. Renan* (Paris, 1864, in-12) ; — *Jules César et son historien* (Paris, 1865, in-8) ; — *Journal d'un journaliste en voyage* (Paris, 1865, in-12) ; — *Lettres d'un vivant à un mort. Réponse à M. Émile de Girardin* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Liberté de la presse et la République* (Paris, 1867, in-8) ; — *La France sous la Terreur, études historiques* (Paris, 1869, in-8) ; — *Fermez les clubs !* (Paris, 1872, in-8) ; — *La Liberté de la presse sous les divers*

régimes (Paris, 1874, in-8) ; — *La Politique de M. Émile Ollivier* (Paris, 1875, in-12) ; — *Les Questions brûlantes. Lettres à M. Émile de Girardin* (Paris, 1877, in-8) ; — *Les Beaux-Arts à Lille. Exposition de 1881* (Lille, 1881, in-8) ; — *Confessions d'un journaliste* (Paris, 1890, in-12) ; — *Confidences d'un journaliste* (Paris, 1890, in-12).

— M. Bernard PROST, inspecteur général des archives et bibliothèques, est mort le 8 décembre. Il était né à Clairvaux (Jura), en 1849, et disparaît par conséquent à l'âge de 56 ans. Érudit distingué, il laisse de très intéressants ouvrages dont plusieurs ont été composés alors qu'il était archiviste du Jura. Voici la liste des principaux : *Notice historique sur les chevaliers du noble jeu de l'arquebuse de la ville de Poligny* (Poligny, 1882, in-8) ; — *Traité du duel judiciaire, relations de pas d'armes et tournois, par Olivier de la Marche, Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, Hardouin de la Jaille, Antoine de la Salle, etc.* (Paris, 1872, in-8) ; — *Traicté de la forme et devis comme on faict les tournois, par Olivier de la Marche, etc.* (Paris, 1878, gr. in-8) ; — *M. Jules Grévy, président de la République* (Lons-le-Saunier, 1879, in-12), publié sous le pseudonyme de Pierre Henry ; — *Artistes modernes. Catalogue illustré des œuvres de N. Berchère* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Notice sur les anciens vitraux de l'église de Saint-Julien (Jura) et incidemment sur ceux de Notre-Dame de Brou (Ain)* (Lons-le-Saunier, 1885, in-4). M. B. Prost a publié en outre, en le faisant précéder d'une savante Introduction, le *Journal de Guillaume Durand, chirurgien à Poligny de 1610 à 1623* (Paris, 1883, in-8).

— L'Angleterre a perdu un de ses plus remarquables hellénistes en la personne de Sir Richard JEBB, mort le 9 décembre, à Cambridge, à 64 ans. Après de brillantes études au collège de Saint-Columba, en Irlande, puis à Charterhouse, Richard Jebb fut envoyé au collège de Trinity, à Cambridge, dont il ne tarda pas à devenir l'un des plus remarquables étudiants. En 1863, il était nommé « fellow » et professeur adjoint dans ce même collège. En 1875, il quittait Cambridge pour aller professer le grec à Glasgow, mais en 1889, il revenait dans la première de ces villes pour y occuper une chaire comme professeur titulaire. En 1891, il allait représenter l'Université au Parlement, et, en 1903, il devenait l'un des administrateurs du British Museum. Les premières publications de Richard Jebb furent des éditions classiques de l'*Électre* (1867) et de l'*Ajax* (1868), de Sophocle, et une excellente traduction anglaise de Théophraste. Puis vint son très remarquable ouvrage : *Translations into Greek and Latin Verse* (1873), qui devrait être réimprimé. Deux études sur les orateurs attiques parurent ensuite (1876 et 1880). Enfin de 1883 à 1896, il publia, en sept volumes, sa splendide édition des œuvres de Sophocle qu'on ne saurait trop louer. En 1886, dans son *Introduction à Homère*, il sut très savamment résumer un sujet des plus complexes. Très zélé pour tout ce qui avait trait au développement des études grecques, il joua un rôle important dans la fondation de l'École anglaise d'Athènes et de la « Society for the Promotion of Hellenic Studies. »

— On annonce encore la mort de MM. : AUBRY, ancien professeur au lycée Condorcet, mort en novembre, à Vernon (Eure) ; — BÉCARD, ingénieur à la Compagnie de l'Ouest algérien, professeur à l'École centrale des arts et manufactures, mort à Paris, au commencement de décembre ; — l'abbé BONGARD, professeur à l'institution Saint-Cyr, à Nevers, mort au commencement de novembre ; — Joanny FABRE, alpiniste distingué, qui a publié dans la *Revue alpine* des récits d'excursions dans les Vosges et en Sicile, mort en novembre ; — Eugène FRAUMONT, percepteur des contributions directes en Seine-et-Marne, ancien rédacteur au *Soir* et à la *République française*, mort au milieu de décembre ; — Michel HIRSCH, membre de l'Association des jour-

nalistes parisiens, ancien secrétaire général et collaborateur du *Radical*, attaché depuis quelques années au *Journal*, mort à Paris, au commencement de décembre ; — Philippe JOURDE, ancien directeur du *Siècle*, président honoraire de l'Association des journalistes parisiens, mort à Curry-le-Rouet, au commencement de décembre, à 89 ans ; — Zadoc KAHN, grand-rabbin de France, l'un des fondateurs et des collaborateurs de la *Revue des études juives*, qui, outre une thèse sur *l'Esclavage selon la Bible et le Talmud* (1867), laquelle lui valut le diplôme supérieur de grand-rabbin, a publié trois séries de *Sermons et allocutions* (1875, 1886 et 1894), un volume intitulé *Sermons et allocutions à la jeunesse israélite*, (1878), des oraisons funèbres : *Souvenirs et regrets* (1898), mort à Paris le 8 décembre dernier, à l'âge de 66 ans ; — Gaston LABAT, publiciste et journaliste, ancien syndic de l'Association des journalistes parlementaires, membre de l'Association des journalistes républicains, lequel avait collaboré à un grand nombre de journaux de Paris et de la province, mort à Paris, au milieu de décembre ; — LEHANNEUR, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, mort dans cette ville, dans le courant de décembre, à 59 ans ; — LE COUSTOUR, l'un des collaborateurs de l'*Univers*, mort le 11 décembre à Thourtéville-Hague, à 42 ans ; — Hyacinthe LE FRANC, qui a publié un roman : *Les Grands Cœurs* (1878, in-12) et a collaboré au *Monde*, à l'*Univers*, à la *Semaine des familles*, à *la Vérité* et au *Polybiblion*, mort à l'âge de 46 ans, à Colombes (Seine) ; — l'abbé Gustave MOREL, professeur à l'Institut catholique de Paris, mort accidentellement à Toula (Russie) en septembre dernier ; — Ferdinand MÜLLER, directeur du *Havre-Éclair*, lequel avait dirigé autrefois divers journaux de province, mort au Havre, au milieu de décembre ; — Maurice POITOU-DUPLESSY, publiciste, mort à Paris, au milieu de décembre ; — RADIGUET, chimiste français connu pour ses recherches sur le radium, mort récemment à Paris ; — le docteur RENOU, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort, à la fin de décembre, à Saumur ; — SAFFROY, libraire et érudit, l'un des collaborateurs les plus assidus de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort aux Prés-Saint-Gervais (Seine), en décembre ; — la comtesse Stéphanie TASCHER DE LA PAGERIE, nièce de l'impératrice Joséphine, auteur de trois intéressants volumes de *Souvenirs* sur le second Empire (Paris, 1893-1894, in-8), morte à la fin de décembre, à Munich, à 91 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de Mme Clémentine ABEL, née Hofmeister, femme de lettres allemande, qui, sous le pseudonyme de Clémentine Helm, a publié de nombreux ouvrages pour la jeunesse, morte le 30 novembre, à Leipzig, à 80 ans ; — de MM. : Léon ABRY, artiste peintre belge de talent et critique d'art, qui a collaboré à *la Métropole*, à *l'Art moderne*, à *la Fédération artistique* et au *Journal des arts*, de Paris, mort en novembre ; — Andreas ADOLF, philologue russe, directeur de gymnase, mort récemment à Moscou ; — Johann AMBORSKI, professeur de langue et de littérature françaises à Lemberg (Galicie), mort dans cette ville, le 20 novembre, à 67 ans ; — John BARTLETT, écrivain américain, mort dernièrement à Cambridge (Massachusetts), à 85 ans, lequel laisse une concordance des œuvres de Shakespeare et l'ouvage si connu *Familiar Quotations*, édité plusieurs fois en Amérique et en Angleterre ; — S. BING, collectionneur d'antiquités japonaises fort connu à Paris, qui publia pendant quelques années une intéressante revue : *Le Japon artistique* ; — Dr. Johann Baptist BRAUN, ancien professeur de droit à l'Université de Giessen, mort dans cette ville, le 10 décembre, à 70 ans ; — Dr. Léopold BRÜHL, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la médecine, mort à Berlin, le 19 novembre,

à 70 ans ; — Cornelis Laendert VAN DER BURG, médecin hollandais, auteur d'ouvrages sur la médecine coloniale, mort récemment à Leyde, à 65 ans ; — Dr. Ralph COPELAND, astronome écossais des plus remarquables, mort le 27 octobre, à 68 ans, lequel, après avoir été attaché à divers observatoires, avait succédé, en 1889, à Édimbourg, au professeur Piazzi Smyth, et avait fait partie de plusieurs expéditions scientifiques au Groënland, à l'île Maurice, etc. ; — C. L. CRAIK, qui fut pendant sa jeunesse le bras droit de l'éditeur Alexandre Macmillan et qui était resté le conseiller littéraire de ses successeurs ; — Dr. ELLICOTT, professeur de théologie anglais, qui présida de 1870 à 1881 la Commission chargée de reviser le texte anglais du Nouveau Testament et qui laisse de nombreux ouvrages d'archéologie et d'exégèse biblique ; — Dr. Bernhard FISCHER, professeur de chimie à Breslau, mort dans cette ville, le 27 octobre, à 49 ans ; — Dr. Giovanni Battista GANDINO, professeur de philologie classique, mort le 16 novembre, à Bologne, à 78 ans ; — Ivan Michaïlovitch GETCHENOV, professeur de physiologie russe, mort à Moscou, à la fin de novembre, à 75 ans ; — Dr. Hugo GRAHL, professeur allemand, ancien secrétaire de la Société d'études pour la mise en culture des marais, mort le 29 novembre, à Dresde, à 72 ans ; — Victor JANSSENS, journaliste belge, directeur du *Journal de Mons*, mort à la fin de décembre ; — David Lawson JOHNSTONE, écrivain anglais, mort dernièrement à Édimbourg, lequel a publié un certain nombre de romans d'aventures, tels que *Mountain Kingdom. The Rebel Commodore*, etc., et a donné plusieurs nouvelles à la collection *Young Folks* ; — Dr. Albert KLÖPPER, professeur de théologie à l'Université de Königsberg (Prusse), mort dans cette ville, le 27 novembre, à 77 ans ; — Dr. Paul F. LEVERKÜHN, ornithologiste allemand, directeur de la Bibliothèque scientifique de Sofia (Bulgarie), mort dans cette ville, le 5 décembre ; — Dr. Rudolf LEUTHOLD, médecin de l'État-major général allemand, président de l'Académie de l'empereur Guillaume, mort à Berlin, le 3 décembre, à 73 ans ; — Mme Klara MÜLLER-JAHNKE, femme de lettres allemande, auteur de poésies, morte à la fin de novembre, à Wilhelmshagen, à 45 ans ; — l'abbé Clément PAYE, professeur au collège Marie-Thérèse, de Herve (Belgique), mort à l'âge de 28 ans, le 7 novembre ; — Dr. Hermann RABL-RUCKHARD, professeur d'anatomie allemand, mort le 10 décembre à 67 ans ; — le R. P. Maurice RAPSAET, directeur de la revue *le Culte de saint Joseph*, mort à Louvain, le 7 novembre, à l'âge de 55 ans ; — Thomas READER, qui fut, de 1865 à 1889, l'un des associés les plus zélés de la grande maison d'édition anglaise Longman et Cie, mort à 88 ans, le 15 décembre, à Peckham Rye ; — Dr. Max REISCHLE, professeur de dogme à l'Université allemande de Halle-sur-la-Saale, mort le 11 décembre, à Tubingue, à 47 ans ; — Dr. G. K. RIEMANN, professeur allemand, connu pour ses travaux sur les langues de l'Hindoustan, mort à Delft, le 15 novembre, à 82 ans ; — Dr. ROCHOLL, écrivain allemand, l'ami de Schelling, mort récemment à Dusseldorf, à 85 ans, dont les nombreux ouvrages sont fort appréciés au-delà du Rhin, entre autres : *Drei Kapitel über Spiritualismus und Realismus* (Leipzig, 1888, in-8) ; *Die christliche Gottesbegriff. Beitrag zur speculativen Theologie* (Göttingen, 1900, in-8) ; — Sir John Burdon SANDERSON, professeur de médecine anglais, mort dernièrement à Oxford, à 77 ans ; — Dr. Ernst SCHLEE, professeur allemand, directeur du gymnase royal d'Altona, mort dans cette ville, le 6 décembre, à 72 ans ; — Dr. Hans SCHMAUS, professeur de pathologie à Munich, mort récemment dans cette ville, à 43 ans ; — Dr. Adalbert SCHROETER, bibliothécaire de la Bibliothèque royale de Berlin, mort dans le courant de novembre, à 55 ans, lequel

laisse de nombreux ouvrages, entre autres des drames et des romans ainsi que des traductions de divers auteurs anglais, par exemple : *Die Schuld·Schauspiel in 1 Act.* (Weimar, in-8, 1902); *Weimar und sein Theater. Zeitgemässe Betrachtungen eines Kunstfreundes* (Weimar, 1902, in-8); — Dr. Friedrich STEIN, historien allemand, mort dernièrement à Schweinfurt, à 86 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages fort estimés, tels que : *Die Geschichte des Königs Konrad I von Franken und seines Hauses*; *Völkerstämme der Germanen nach römischer Darstellung*, etc.; — Dr. Otto STOLZ, professeur de mathématiques à l'Université d'Innsbruck (Tyrol), mort dans cette ville, le 23 novembre, à 63 ans; — Wilhelm TÄPPER, professeur allemand et auteur de poésies en dialecte de la Westphalie, mort à Essen, à la fin de novembre, à l'âge de 60 ans; — Paul Eduard VOGT, écrivain allemand, directeur du gymnase de Cassel, mort dans cette ville en décembre; — DE WALQUE, ancien professeur de géologie à l'Université de Liège, mort en novembre; — Frédéric WERCH, écrivain allemand, directeur des archives à Carlsruhe, où il est mort à 69 ans, à la fin de décembre, lequel laisse divers ouvrages historiques et biographiques, tels que : *Badische Geschichte* (Carlsruhe, 1890, in-8); *Geschichte der Stadt und ihrer Verwaltung* (Carlsruhe, 1893, in-8); — Dr. William WENCK, ancien professeur d'histoire à l'Université de Leipzig, mort dans le courant de décembre, à 87 ans, à Klitschen, lequel laisse plusieurs ouvrages d'histoire fort appréciés, tels que : *Der Kampf um Schleswig-Holstein*, *Das Frankische Reich nach dem Vortrag von Verdun*; — Dr. Ernst ZIEGLER, professeur de pathologie à l'Université de Fribourg en Brisgau, mort dans cette ville, à la fin de novembre, à 56 ans, lequel laisse entre autres ouvrages remarquables, un *Lehrbuch der allgemeinen und speciellen pathologischen Anatomie für Ärzte und Studirende*, qui a eu de nombreuses éditions.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 novembre, M. Héron de Villefosse parle, au nom de M. Déchelette, d'une antefixe en terre cuite, ornée d'une tête de taureau vue de face, trouvée à Néris et déposée au musée de Moulins. — M. Cagnat donne lecture d'une lettre de M. Clédat, au sujet d'une inscription grecque trouvée auprès de Péluse. — M. Albertini parle des fouilles d'Elché (Espagne). — M. Omont donne lecture d'un mémoire de M. Labande sur les routiers français pendant le XIVe siècle. — Le 24, M. Héron de Villefosse lit une lettre du P. Delattre au sujet de sépultures découvertes à Saint-Louis de Carthage et qui ont livré à la vue, au dessus d'un sarcophage en marbre blanc peint, des cercueils en bois, parmi lesquels un très orné et rempli d'objets ayant appartenu au défunt.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 8 novembre, M. de Lanzac de Laborie lit un mémoire sur les embellissements de Paris sous le premier Empire. — Le 11, M. Lyon-Caen dit quelques mots en souvenir de M. Alf. Rambaud, récemment décédé. — Le 8, M. Boutroux donne lecture d'un mémoire sur la thèse de M. W. James, intitulé : *Varieties of religious experience*. — Le 25, M. Bétolaud donne lecture d'un rapport sur la traduction française du Code pénal de la Corée, faite par M. Crémazy, ancien président de cour d'appel en Indo-Chine.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance du 23 novembre 1905, l'Académie française a décerné les prix suivants :

Prix de poésie (2,000 fr.). — Sujet : *Un Poème se rapportant aux croisades*. 1,500 fr. à M. Charles Lecomte, et 500 fr. à M. Maurice Couallier.

Prix Montyon (19,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. à l'ouvrage de M. Guillaumin : *La Vie d'un simple.*

Sept prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages ci-après : *L'Ombrie*, par M. Schneider; — *Au Pays de la vie intense*, par M. Klein; — *Dominique Larrey, (1768-1842)*, par M. Triaire ; — *Algérie-Sahara-Soudan, vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères blancs (1860-1901)*, par M. l'abbé Marin ; — *L'Islamisme*, par M. O. Houdas ; — *L'Empire d'Annam*, par M. G. Gosselin ; — *Le Peuple chinois*, par M. Fargenel.

Vingt-et-un prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Autour de l'étendard*, par Mme A. de Bovet ; — *La Maison des dames Renoir*, par M. J. des Gachons ; — *La Roulotte*, par Mme A. Latouche ; — *L'Autre Route*, par M. Nisson ; — *Mémoires d'un petit homme*, par M. Renaudin ; — *La Route s'achève*, par M. Jean Saint-Yves ; — *Sous la couronne d'Angleterre*, par M. Roz ; — *La Politique franco-anglaise et l'arbitrage international*, par M. Jaray ; — *Warren Hastings (1772-1783)*, par M. Biovès ; — *Saint François d'Assise*, par M. Paul Henry ; — *Les Prédicateurs français dans première moitié du* XVIIIe *siècle (1715-1750)*, par M. l'abbé Candel ; — *L'Ame meusienne*, par M. Beauguitte ; — *Sinaï Ma'ân Pétra*, par Mme Sargenton-Galichon ; — *Journal de bord d'un aspirant*, par M. Avesnes ; — *Jean Bertaud*, par M. l'abbé Grente ; — *Histoire du sonnet en France*, par M. Jasinski ; — *A travers la Tripolitaine*, par M. Mathuisieulx ; — *Études sur l'Afrique*, par M. H. Dehérain ; — *Souvenirs du général Championnet*, par M. Maurice Faure ; — *La Campagne de Marengo*, par M. de Cugnac ; — *L'Armée française*, par M. Roger de Beauvoir.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Kannengieser : *Catholiques allemands.* — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Mariage et Union libre*, par M. Fonsegrive ; — *L'Ouest africain et les Missions catholiques (Congo et Oubanghi)*, par M. Renouard ; — *Le Droit des humbles*, par M. Fidao.

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. chacun : à M. Maréchal, pour *Rome, souvenirs d'un musicien* ; — à M. Hourst, pour son ouvrage intitulé : *Dans les rapides du Fleuve Bleu.*

Prix Furtado (de Bayonne) (1,000 fr.). — Ce prix est décerné à l'ouvrage de M. le général Frey : *L'Armée chinoise. Français et alliés au Pétchili (campagne de Chine 1900).*

Prix Fabien (3,200 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Dedé : *Les Sociétés de secours mutuels.* — Deux prix de 700 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Retraite des travailleurs*, par M. Imbert ; — *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, par M. Siegfried. — Deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Maîtres-imprimeurs et ouvriers typographes*, par M. Radiguer ; — *La Protection légale des travailleurs*, par M. Jay.

Prix Charles Blanc (2,400 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Bertaux : *Rome.* — Deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Peintres genevois*, par M. Baud Bovy ; — *Le Palais du Luxembourg*, par M. Hustin. — Un prix de 400 fr. à l'ouvrage de M. Dacier : *Le Musée de la Comédie-Française.*

Prix Gobert (10,000 fr.). — Le grand prix à M. Ernest Daudet, pour son *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française* ; — le second prix à M. André Lebey, pour son ouvrage : *Le Connétable de Bourbon.*

Prix Thérouanne (4,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Études économiques sur l'antiquité*, par M. Guiraud ; — *Le Surintendant Fouquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, par M. Chatelain ; — Quatre prix de 500 fr. aux ouvrages ci-après : *Jean Talon, intendant de la Nouvelle France (1665-1672)*, par M. Thomas Chapais ; — *Le Soldat impérial*

1800-1814), par M. Jean Morvan ; — *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, par M. Servières ; — *Notes et documents sur les huguenots du Vivarais*, par M. le docteur Francus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — Un prix de 1,000 fr. à M. Paul Decharme pour son livre : *La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque.* — Quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Schopenhauer*, par M. A. Bossert ; — *Le Général Choderlos de Laclos (1741-1803)*, par M. E. Dard ; — *Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, par M. René Canat ; — *Études de littérature canadienne française*, par M. Ch. Ab der Halden.

Prix Halphen (1,500 fr.). — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Reine Margot et la Fin des Valois (1553-1615)*, par M. Merki ; — *Le Grand Frédéric*, par M. le colonel Bourdeau ; — *Monographie de l'Aurès*, par M. de Lartigues.

Prix Guizot (3,000 fr.). — Un prix de 2,000 fr. à M. Doumergue, pour son ouvrage : *Calvin, les hommes et les choses de son temps.* — Un prix de 1,000 fr. à l'ouvrage de M. Edmond Biré : *Armand de Pontmartin, sa vie et ses œuvres.*

Prix Marcelin Guérin (5,000 fr.). — Cinq prix de 1,000 francs à chacun des ouvrages suivants : *La Revue alsacienne, illustrée*, par M. Bücher ; — *La Terre et la race des Roumains depuis leur origine jusqu'à nos jours*, par M. Alexandre Sturdza ; — *Charles Lamb, sa vie et ses œuvres*, par M. Derocquigny ; — *Bernardin de Saint-Pierre*, par M. Maurice Souriau ; — *Edgar Poë, sa vie et son œuvre*, par M. Lauvrière.

Prix Jules Janin (3,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Pensées de Marc-Aurèle*, par MM. Couat et Fournier ; — *Démosthène, discours judiciaires*, par M. Poyard.

Prix Saintour (3,000 fr.). — Deux prix de 1,500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Joachim du Bellay. La Deffence et illustration de la langue françoise*, par M. H. Chamard ; — *Œuvres poétiques de Jacques Peletier du Mans*, par M. P. Laumonier ; — Deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *L'Ancien Testament et la langue française du moyen âge* (VIIIe-XVe *siècle*). *L'Élément biblique dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné*, par M. J. Trenel ; — *Les Transformations de la langue française au* XVIIIe *siècle (1748-1789)*, par M. F. Gohin.

Prix Archon-Despérouses (4,500 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. au volume de poésie intitulé : *Le Chemin de l'oubli*, par M. André Rivoire. — *Les Clartés humaines*, par M. Fernand Gregh. — Cinq prix de 500 fr. chacun aux ouvrages suivants : *Le Livre de la Piété*, par M. G. Clouzet — *Par l'amour*, par Mme Marie Dauguet. — *L'Ombre des pins*, par M. G. Nigond. — *La Belle Matinée*, par M. Gauthier-Ferrières.—*Le Banc de pierre*, par M. G. Boutelleau. — Mentions honorables à MM. Hennique et Fons.

Prix Capuran (1,800 fr.). — Trois prix de 600 fr. à MM. Émile Trolliet, Charles Ségard, Le Cardonnel.

Prix Jules Favre (1,000) fr. — Un prix de 1,000 fr. à Mme Jacques Fréhel, pour son volume intitulé : *Les Ailes brisées.*

Prix de Jouy (1,400 fr.). — Un prix de 900 fr. à M. Chevassu, pour son livre intitulé : *Visages* ; — Un prix de 500 fr. à l'ouvrage : *Sœur Alexandrine*, par M. Champol.

Prix Toirac (8,000 fr.). — Deux prix de 4,000 fr. chacun, à M. Alfred Capus, pour sa pièce : *Notre Jeunesse*, et à M. Marcel Prévost, pour sa pièce : *La plus faible.*

Prix Émile Augier (5,000 fr.). — Deux prix de 2,000 fr. chacun : à MM. Bataille, pour sa pièce : *Résurrection* ; — à M. Émile Fabre, pour sa

pièce : *La Rabouilleuse.* — Un prix de 1,000 fr. à M. G. Mitchell, pour sa pièce : *L'Absent.*

Prix Kastner-Boursault (2,000 fr.), décerné à M. Paul Doumer, pour son ouvrage : *L'Indo-Chine (Souvenirs).*

Prix Née (3,500 fr.), décerné à M. Paul Adam.

Prix Vitet (2,900 fr.), décerné à Mme Daniel Lesueur.

Prix Narcisse Michaut (2,000 fr.), décerné à M. Paléologue.

Prix Monbinne (3,000 fr.). — Un prix de 2,000 fr. à M. Maurice Montégut ; — et un prix de 1,000 fr. à M. Tancrède Martel.

Prix Lambert (1,600 fr.), décerné à Mme veuve Veyrin.

Prix Xavier Marmier (850 fr.), décerné à M. Buffenoir.

Derniers Almanachs pour 1906. — Nous n'en signalerons plus que trois, savoir : 1° L'*Almanach catholique de France*, dont l'édition de luxe nous arrive un peu tardivement (27e année, Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 184 p., avec de riches illustrations et 5 planches en couleur, de toute beauté). Parmi ces planches, nous remarquons particulièrement un admirable portrait du bienheureux curé d'Ars. On trouve là de nombreuses indications sur les choses de la catholicité. Les articles dont se compose cet almanach sont, comme toujours, aussi bien choisis qu'intéressants à divers titres. L'édition que nous avons sous les yeux est habillée d'une reliure de fort bon goût, avec plaque spéciale or et couleur frappée sur toile bleue. Ce volume figurera avantageusement sur la table de salon des familles chrétiennes. — Prix : 5 fr. ; — 2° L'*Almanach du Pélerin* (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 128 p.), illustré à profusion de très bonnes gravures, dont plusieurs en couleurs, et renfermant une foule d'articles et de détails où l'actualité occupe une place importante ; — 3° enfin l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Paris, Plon, in-32 de 192 p., annonces spéciales comprises. — Prix : 0 fr. 25), excellente publication que nous recommandons à tous ceux qui s'occupent, à un degré quelconque, des travaux des champs.

Paris. — Voici une brochure qui est appelée à rendre de véritables services : *La Séparation des Églises et de l'État. Loi du 9 décembre 1905 et dispositions législatives qui y sont visées* (Paris, éditions des *Questions actuelles*, 5, rue Bayard. — Prix : 0 fr. 50). Tout ce qui peut intéresser les hommes d'étude et ceux qui, atteints, soit personnellement, soit dans leurs œuvres par la nouvelle législation se trouve ici réuni. Ajoutons que l'éditeur a intercalé dans le texte de la loi des références détaillées et très claires permettant de retrouver tout de suite la partie du débat de la Chambre des députés et du Sénat qui concerne chaque article et même chaque alinéa.

— M. le marquis de Vareilles-Sommières, vient d'écrire une *Lettre ouverte au président et aux membres de la Commission de revision du code civil sur les personnes morales* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de 10 p.), que ceux-ci feront bien de lire et de mettre à profit. L'auteur met en garde les destinataires de sa lettre ouverte contre les inconvénients, joints au ridicule, de créer des personnes ou personnalités morales qui n'existent pas ou n'existent que fictivement, et de les traiter comme des « personnes physiques », en chair et en os, imitant en cela les errements de la nouvelle législation d'Allemagne.

— Le 26 novembre dernier s'est constituée à Paris une Société dendrologique, qui s'adresse, comme l'indique son nom, à tous les amis des arbres tant au point de vue scientifique qu'au point de vue purement pratique : rien de ce qui touche à la science ou à l'économie forestière ne restera indifférent à la nouvelle société qui se propose de publier un *Bulletin*, dans le-

quel prendront place notamment des monographies des genres. La présidence de la Société a été acceptée par M. Poubelle, l'ancien préfet et ambassadeur ; les vice-présidents sont MM. Allard d'Angers et Maurice de Vilmorin. La cotisation a été fixée à 6 fr. par an, les demandes d'adhésion peuvent être adressées au secrétaire, M. Hickel, 11 bis, rue Champ la Garde, à Versailles.

— M. Henri Stein complète dans le *Bibliographe moderne* (mai-août 1905) l'intéressante notice qu'il avait publiée en 1891 sur *l'Atelier typographique de Wolfgang Hopyl à Paris* (Fontainebleau, in-4) par de *Nouveaux Documents sur Wolfgang Hopyl*. Ces nouveaux documents comprennent notamment l'inventaire après décès du célèbre imprimeur, où l'on trouvera l'état complet de l'atelier typographique de Hopyl en 1522, et la liste de 20 ouvrages sortis de ses presses, qui s'ajoutent aux 66 déjà signalés par M. Stein.

— *Le Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, est bien près d'être achevé. Pour les seuls départements, quarante-trois tomes, dont les quatre derniers sont déjà des suppléments aux volumes antérieurement publiés, sont aux mains du public érudit ; encore quelques-uns de ces tomes forment-ils deux volumes. C'est le cas, entre autres, du tome XXXVII, réservé aux manuscrits de la Bibliothèque de Tours, et dont la deuxième partie vient de paraître (Paris, Plon, 1905, in-8 ; paginé 657-1227). Dans ce nouveau volume, dû à l'activité du bibliothécaire de la ville, M. Gaston Collon, nous trouvons répertoriés plus de 1,000 manuscrits (nos 906-1999). On connaît assez l'importance de la Bibliothèque de la ville de Tours pour comprendre l'utilité d'un pareil catalogue. M. Collon a joint à son travail un appendice contenant : I. des listes des anciens manuscrits des fonds 1° de Saint-Gatien, 2° de Saint-Martin, 3° de Marmoutiers, qui reproduisent, avec quelques modifications, un travail antérieur de M. L. Delisle ; II. une liste des manuscrits de Tours, d'après leur provenance ; III. un état des manuscrits de la Bibliothèque nationale provenant de Tours. La table générale qui termine le volume, et qui ne comporte pas moins de 240 pages à 2 col., (p. 1084 à 1227) est rédigée avec beaucoup de conscience et rendra les plus grands services ; les articles TOURAINE et TOURS notamment, y ont été traités avec un soin particulier ; nous signalerons aussi la peine que M. Collon a prise de relever à la table les volumes contenant soit des initiales ornées remarquables soit des miniatures.

— M. le chanoine Ulysse Chevalier a fait paraître deux nouveaux fascicules de son précieux *Répertoire des sources historiques du moyen âge. Bibliographie* (Paris, Alphonse Picard et fils, 1905, gr. in-8). Nos lecteurs savent déjà que la nouvelle édition de ce magistral ouvrage, dont la première, publiée sous les auspices de la Société bibliographique, est épuisée depuis longtemps, répertorie les travaux parus jusqu'en l'année 1900 sur des personnages du moyen âge. Les deux nouveaux fascicules — le 5e et le 6e — comprennent les lettres J, K, L, M, tout entières et le début de la lettre N jusqu'à l'article NASTAGIO de Montalcino, en près de 1,000 colonnes (2297-3288). Ces deux fascicules offrent une importance toute particulière par le nombre des articles considérables qu'ils renferment : il suffit de noter ici les articles *Jean* (particulièrement les saints Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste, les rois et les papes), *Jeanne d'Arc*, *s. Jérôme*, *Jésus-Christ*, *Léonard de Vinci*, *s. Louis*, les saintes *Marie*, *s. Martin*, les *Médicis*. Le savant auteur compte qu'il lui faudra encore trois fascicules de la même force pour conduire au terme son œuvre ; nous en souhaitons le prompt achèvement. Nos lecteurs apprendrons sans doute avec plaisir, par la même occasion, que la maison

Picard, devenue propriétaire de l'édition de la *Topo-bibliographie*, consent à la livrer au prix de faveur de 50 francs aux souscripteurs de la *Bibliographie*, à ceux de la *Collection de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire* et aux souscripteurs à la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

— Nous avons reçu la *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique* par MM. Robert de Lasteyrie et Alexandre Vidier, pour les années 1902-1903 (Paris, Imp. nationale; Leroux, 1905, in-4 de II-261 p.). M. de Lasteyrie a jugé utile, dans un court *Avertissement*, de nous dire comment a été exécuté ce précieux instrument de travail : «... Nous avons fait tous nos efforts pour mettre ce fascicule en état de paraître dans les premiers jours de l'année 1905. Malheureusement des considérations budgétaires en ont suspendu l'impression pendant plusieurs mois. Ce sont ces mêmes raisons qui nous ont empêchés de compléter nos dépouillements par une table analytique des matières pareille à celle que M. Vidier avait rédigée l'an dernier. Il y a là une lacune que nous regrettons, mais que nous espérons pouvoir combler le jour où le ministère de l'instruction publique pourra disposer des crédits nécessaires. » A cela il n'y a rien à dire : nécessité fait loi. Nous sommes heureux, d'ailleurs, de déclarer que nous n'avons plus d'observations à présenter depuis que les auteurs se sont décidés, comme nous le leur avions conseillé, d'indiquer pour chaque article mentionné, non seulement la page du volume où il commence, mais aussi la page où il se termine. Dans ces conditions, c'est parfait, et les érudits y voient tout à fait clair.

— Il serait à souhaiter que le *Journal de la Société nationale d'horticulture de France* pût servir de temps à autre, le plus souvent possible même, des travaux présentant à la fois la valeur et l'intérêt de l'*Étude sur la bibliographie et la littérature horticoles anciennes*, que M. Georges Gibault y a insérée en novembre dernier et qu'il a ensuite fait tirer à part (Paris, imp. de la Cour d'appel, 1905, gr. in-8 de 36 p., avec 3 jolies reproductions de grav. anciennes). « Avec le XVIe siècle, dit l'auteur dans un court préambule, commence l'enfance de cette littérature spéciale. Alors, le jardinage ne se distinguait pas nettement de l'agriculture. La culture des jardins trouvait sa place dans les *Maisons rustiques* qui se sont succédé, à côté de l'élevage des abeilles et de la vénerie. Les plus anciens ouvrages français sur l'arboriculture fruitière remontent au XVIe siècle. Les premiers traités généraux ne datent que du règne de Louis XIII ; puis la vogue des plantes bulbeuses, des œillets, des auricules et autres fleurs de collections, amène des travaux variés. La culture potagère, moins favorisée, n'a été traitée que plus tard par des écrivains spéciaux. Il n'entre pas dans notre plan de mentionner tous les ouvrages de jardinage publiés depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Nous examinerons seulement ceux qui ont eu une influence sur la marche de l'horticulture. D'ailleurs, bon nombre d'ouvrages de second ordre offrent peu d'intérêt et sont trop souvent même écrits par des littérateurs sans compétence. Nous signalerons surtout les livres de nos écrivains nationaux, et, parmi les œuvres étrangères remarquables, celles qui, traduites dans notre langue, sont accessibles au public français. » Voilà qui est parler nettement et clairement. Et cependant M. Gibault nous fait jeter un curieux coup d'œil sur ce qui a été tenté dans le genre dans l'antiquité et au moyen âge. Son excellent travail comporte les divisions suivantes : *Les Ouvrages iconographiques de plantes au XVIe siècle* ; — *Les Ouvrages iconographiques de plantes aux XVIIe et XVIIIe siècles* ; — *Les « Maisons rustiques »* ; — *Les Traités généraux* ; — *Les Ouvrages sur l'agriculture fruitière* ;

— *Les Ouvrages sur la floriculture et la culture potagère*; — *Les Ouvrages sur l'art des jardins*; — *Les Anciens Catalogues horticoles et botaniques*; — *Poésies, voyages horticoles, etc.* Voilà, certes, un ensemble aussi complet que possible et qui satisfera les plus exigeants. Et ne croyez pas que tous les livres passés en revue ne soient qu'une simple et sèche nomenclature: l'auteur a soin de les décrire avec soin, minutieusement même. On sent qu'il les a vus, parcourus — et qu'il les aime.

— Dans leur deuxième assemblée générale, tenue le 19 juin dernier, les archivistes français se sont définitivement constitués en association. Le compte rendu de cette assemblée, a été publié par le *Bibliographe moderne*, l'excellente revue que dirige notre collaborateur M. Henri Stein (mai-août 1905). L'association, — qui « a pour objet de créer et d'entretenir des relations permanentes entre ses membres, tout particulièrement en vue d'étudier les questions professionnelles qui les intéressent et d'en poursuivre la solution par les voies légales, — » s'adresse aux archivistes ou anciens archivistes de l'État, des départements, des communes, des hospices et autres établissements publics. La cotisation est de 1 fr. par an. Le bureau élu par l'assemblée comprend: MM. Prudhomme, président; Henri Stein, vice-président; Courteault, secrétaire, et Villepelet, trésorier.

— A ceux qui sont persuadés qu'il existe réellement une « Question Louis XVII », et de même à ceux, beaucoup plus nombreux à coup sûr, qui la trouvent non fondée, nous croyons utile de signaler les trois brochures suivantes : *Étude historique sur Louis XVII, suivie de Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon depuis sa sortie du Temple jusqu'à son arrivée à Vienne et d'un post-scriptum à l'arrestation de Louis XVI à Varennes*, par M. Armand Bourgeois, avec une Préface de Mme Louise d'Alq (Paris, Daragon, 1905, in-8 de VII-38 p.); — *Louis XVII en Suisse. Son ami Frédéric Leschot, de Genève*, par M. E.-A. Naville (Paris, Daragon, 1905, in-8 de 59 p.); — *Un Faux Louis XVII. Le Baron de Richemont en Alsace (1849-1851)*, par M. G. de Fontaine (Extr. de la *Revue catholique d'Alsace*. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 25 p.). Les deux premiers opuscules tiennent pour la « survivance » et le troisième pour la mort de l'infortuné fils de Louis XVI.

— Avec sa 27e série, la collection si connue des *Contemporains* (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 408 p., avec de nombreux portraits et grav. — Prix : 2 fr.) en est arrivée à sa 675e biographie. On peut dire que c'est tout un musée de personnages fort divers, français et étrangers. Le présent volume, comme ceux qui l'ont précédé, se compose de vingt-cinq biographies parmi lesquelles un choix est difficile. D'autre part, les mentionner intégralement serait un peu long. Bornons-nous donc à en citer quelques-unes presque au hasard : *Barnave*, par M. H. Arcos; *Alfred de Vigny*, par M. E.-G. Bangor; le philosophe *Ballanche*, par M. J. de Beaufort; *Grétry*, par M. J.-M.-J. Bouillat; le peintre *Géricault*, par M. Henri Escoffier; *Claude Bernard*, par M. A. Acloque; *Charles Dickens*, par M. S. Peitavi; *Dupuy de Lôme*, par M. W. de Fonvielle; *Barthélemy de Lesseps*, par M. La Tour Madure; *Tœpffer*, l'humoristique écrivain suisse, par M. J. de Beaufort.

Beauce. — M. l'abbé Langlois, le dévoué et intelligent bibliothécaire de Chartres, a consacré une très intéressante étude aux copistes des manuscrits conservés dans ce dépôt. Elle a paru dans la *Revue Mabillon* (1905, p. 158-176) sous ce titre : *Scribes de Chartres* (Namur, Wesmael-Charlier, 1905, in-8 de 19 p.).

Dauphiné. — Outre une importante *Chronique* (p. 32-74), rappelant les faits et gestes de la Société, l'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné*,

(*1904*) (Grenoble, imp. Allier frères, 1905, in-8 de 261 p., avec phototypies et 2 cartes hors texte), que nous signalons depuis des années avec plaisir, renferme des travaux et des récits d'excursions qui méritent d'être mentionnés : *Revue alpine de 1904. Courses au-dessus de 2,200 mètres*, faites aux massifs du Vercors, d'Allevard, de Belledonne, de Taillefer, des Rousses, des Aiguilles d'Arves et du Goléon, du Pelvoux, de Chaillol et du Viso, par M. A.-E. M. (p. 75-91) ; — *Excursions sans guide en Oisans. Un Bivouac à 3,100 mètres, 12, 13, 14 août 1904*, par le commandant M. Goybet (p. 92-105, avec une phototypie) ; — *Une Excursion collective à la Porte romaine et au col de l'Alpe, 21 mai 1905*, par M. H. Ferrand (p. 107-118, avec une phototypie) ; — *Une Excursion collective de trois jours. Le Col d'Aussois. Le Rateau et la Pointe de l'Échelle, 14, 15, 16 juillet 1905*, par le même (p. 119-136, avec 2 phototypies) ; — *Étude sur le Glacier Noir et le Glacier Blanc dans le massif du Pelvoux*, par MM. Charles Jacob et Georges Flusin (p. 137-194, avec 2 planches phototypiques et 2 cartes topographiques hors texte), dont nous parlerons plus amplement à propos du tirage à part ; — *Une Visite à nos amis d'Italie, avril 1905*, par M. H. Ferrand (p. 195-211, avec une phototypie). Le volume se termine par une bibliographie très détaillée des publications se rattachant à la spécialité de l'Annuaire.

— Parmi les sujets traités dans les nos 3 et 4, décembre 1904 (qui viennent de paraître en un seul fascicule) du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. Allier frères, 1905, in-8 de 95 p., avec figures dans le texte et une planche hors texte), nous remarquons deux études du commandant Audebrand. La première surtout a retenu notre attention : *Genèse et évolution de la race, étude d'ethnologie* (p. 8-19, avec une grande planche hors texte) ; — *La Domestication du cheval. Coup d'œil sur la distribution des races de chevaux sur la surface terrestre* (p. 22-42). Nous signalerons aussi dans le même fascicule : *Anthropologie esthétique. La Couleur et les proportions dans le livre*, par le colonel de Rochas (p. 47-58).

FRANCHE-COMTÉ. — Le quatrième volume de la VIIe série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1905, in-8 de 381 p.) ne comprend que deux études, dont l'une n'est pas encore achevée. C'est d'abord l'importante biographie de *F.-X. Moïse, évêque du Jura, 1742-1813*, par Maurice Perrod, qui occupe les 282 premières pages du volume. Nous n'avons pas à revenir sur ce travail dont notre distingué collaborateur M. Pisani a déjà parlé (*Cf. Polybiblion*, t. CIII, p. 263-264). Nous mentionnerons également la monographie que M. Émile Longin intitule : *Notes historiques sur le château de Grimont (1638-1643)* (p. 283-372). Ces « Notes », dès à présent importantes, offriront un réel intérêt lorsqu'elles seront achevées. Nous parlerons de l'ensemble dès que le tirage à part, qui s'impose, nous sera parvenu.

— M. L. D. (lisez : Lucien Dorbon) a consacré une brochure à *la Prétendue Fille du général Pichegru, 1814-1816* (Arbois, imp. Vve Chapeau, 1905, petit in-18 de 102 p., avec 2 planches ; tirage à part de *l'Abeille jurassienne*). Pas à pas, depuis son « invention » par le trop fameux Fauche-Borel jusqu'à l'heure ou l'abbé Jean-Louis Pichegru, frère du général, la dénonça comme une simple intrigante par une lettre du 16 décembre 1816 rendue publique, l'auteur suit l'aventurière qui disait se nommer Marie-Élisabeth Pichegru, fille (naturelle) du général et de Marie-Élisabeth Darcis, d'Arcis-sur-Aube, et être née à Besançon le 25 novembre 1787. Autant d'affirmations précises, autant de mensonges qui, ayant été établis, eurent pour résultat de faire retirer à la demoiselle en question la pension de 3,000 francs qui lui avait

été un peu naïvement, semble-t-il, attribuée sur la cassette du Roi. — M. L. Dorbon qui, par les femmes, appartient très authentiquement à la famille du conquérant de la Hollande, publie en ce moment, dans *l'Abeille jurassienne* un ensemble de choses intéressantes, sous le titre : *Pichegru. Miettes et pages détachés, extraites des cartons d'un collectionneur*. En temps utile, nous mentionnerons ici le tirage à part qui en sera fait.

LANGUEDOC.—M. Émile Bonnet a consacré, dans le *Bulletin archéologique*, une brève et substantielle étude aux *Vestiges de l'architecture carolingienne dans le département de l'Hérault* (Paris, Imp. nationale, 1905, in-8 de 11 p.). Il démontre fort clairement, à l'encontre d'assertions souvent répétées, qu'on s'est mépris en croyant reconnaître les caractères de la période carolingienne sur un grand nombre de monuments d'époque romane. Il n'existe de cette période archaïque, dans l'Hérault, que de rares spécimens, dont les plus intéressants appartiennent à Saint-Guilhem-le-Désert.

LORRAINE. — Elles tiennent assurément du roman *les Aventures de Louis-François Vanhille, prisonnier de guerre chez les Anglais de 1806 à 1814*, que nous raconte M. Georges Pariset, professeur à l'Université de Nancy (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*. Nancy, impr. Berger-Levrault, 1905, in-8 de 43 p.). Ce Dunkerquois, qui s'engagea dans la marine à treize ans, en 1793, avait près de treize ans de services quand il fut pris sur le *Pandour*, le 1er mai 1806, par une escadre anglaise. Sa captivité à Launceston en Cornouailles, son envoi au dépôt de Darmoor pour infraction au règlement sévère des prisonniers, son évasion, ses marches audacieuses à travers l'Angleterre sous des déguisements, son heureux départ pour la Jamaïque, son arrestation au moment où il touchait au port, toutes ces circonstances dramatiques de sa vie de prisonnier nous sont connues avec des détails suffisants.

LYONNAIS. — M. A. Vachez, président de l'Académie des sciences, lettres et arts de Lyon, publie une excellente bio-bibliographie de *Émile Charvériat*, membre de la même académie, auteur de nombreux travaux littéraires et historiques, surtout de l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* (Lyon, Rey, 1905, in-8 de 15 p.) « Ce livre est le meilleur tableau d'ensemble, que nous ayons en français, de la longue lutte terminée par le traité de paix de Westphalie. » Il fut couronné par l'Académie française et obtint le prix Thiers. Cette histoire l'amena à s'occuper d'un ouvrage important sur la situation religieuse et politique du royaume de Bohême pendant le XVIe siècle, sans compter d'autres travaux qui fixèrent l'attention du public érudit.

NORMANDIE. — La *Notice sur l'hôpital Limauve à Rouen*, par M. Ed. Baumgartner (Alençon, impr. Guy, 1900, in-16 de 21 p., avec une grav.) offre un très vif intérêt. Elle nous apprend comment un médecin rouennais et sa légataire, protestants tous deux, ont fondé un hôpital confessionnel, administré par le consistoire de la paroisse de Rouen. Cet établissement charitable paraît, du reste, en pleine prospérité ; le secrétaire de la commission administrative, auteur de la brochure que nous avons sous les yeux, a su présenter sous une forme intéressante des renseignements d'archives et des chiffres.

— Nous avons annoncé très sommairement (*Polybiblion*, t. CIV, p. 277) la mort du poète Florentin Loriot. La mémoire de cet écrivain délicat vient de recevoir un témoignage de Mme F. Schalck de la Faverie dans une plaquette extraite du *Journal de Domfront* et intitulée : *Florentin Loriot poète* (Domfront, Senen, 1905, in-16 de 8 p.). Ce sont des souvenirs personnels et

un portrait rappelant bien Loriot à ceux qui l'ont connu. Fl. Loriot avait l'âme d'un poète et plus encore d'un rêveur ; mais il lui manquait, pour s'imposer, la force de la pensée et l'originalité de l'expression.

ORLÉANAIS. — Dans une brochure intitulée : *Les Amitiés de Rabelais en Orléanais et la Lettre au bailli des baillis* (Paris, Champion, 1905, in-8 de 20 p. ; extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*), M. Henri Clouzot vient de soumettre à un examen approfondi la curieuse lettre de Rabelais à l'Orléanais Antoine Hullot. Après en avoir, le premier, publié un texte correct (avec fac-similé), il démontre l'authenticité de la copie du XVIe siècle conservée dans la collection Dupuy, à la Bibliothèque nationale ; il cherche à en déterminer la date, qu'il place aux environs de 1544 (des recherches ultérieures de M. Clouzot lui permettraient de dater cette lettre plus précisément de 1542) ; enfin et surtout, il apporte d'assez nombreux renseignements sur quelques personnages de la région orléanaise, que Rabelais honora de son amitié : sur Antoine Hullot, le destinataire de la lettre ; sur le seigneur de « Saint-Ayl », chez qui séjournait Rabelais, quand il l'écrivit (M. Clouzot, qui hésitait entre Étienne Lorens, seigneur de Saint-Ay, près Orléans, et son fils Orson Lorens, a eu, depuis la publication de sa brochure, connaissance de documents décisifs pour l'identification avec Étienne) ; sur François Daniel, père du célèbre érudit ; sur plusieurs autres encore. C'est tout un coin peu connu de la vie de Rabelais qui est éclairé dans ces quelques pages.

VELAY. — En 1904, la LXXIe session du *Congrès archéologique de France* s'est tenue au Puy, par la Société française d'archéologie. Comme toujours, les travaux que ce congrès a provoqués ont été réunis en un superbe volume, qui nous est arrivé tout dernièrement (Paris, Picard et fils ; Caen, Delesques, 1905, in-8 de LVI-599 p., avec 146 grav., plans et planches). Le volume débute par le *Guide archéologique du congrès du Puy*, rédigé par M. Noël Thiollier (p. 3-92, avec 37 vues et plans). Notant pour ordre les Procès-verbaux et les discours prononcés au banquet (p. 93-168), nous mentionnerons les vingt-sept mémoires que l'on trouve ici, savoir : *Les Études archéologiques dans la Haute-Loire au XIXe siècle*, par M. A. Jacotin (p. 169-180) ; — *L'Age de la pierre dans la vallée du haut Allier*, par M. A. Vernière (p. 181-192) ; — *Vieil-Brioude et le fort Victoriac*, étude historique et critique, par M. l'abbé Édouard Peyron (p. 193-213) ; — *Les Bas-reliefs gallo-romains du musée et de la cathédrale du Puy*, par M. Joseph Déchelette (p. 214-243, avec 4 planches et des vignettes) ; — *Les Reliques de saint Georges, premier évêque du Velay et de saint Hilaire, évêque de Poitiers*, par M. l'abbé Achard (p. 244-269) ; — *L'Abbaye de Saint-Michel de Cluse et ses rapports avec la ville du Puy*, par M. le comte Édouard de Dienne (p. 270-300, avec un plan et une planche) ; — *Les Influences de l'école auvergnate en Velay*, par M. Henry du Ranquet (p. 301-309, avec un plan) ; — *Les Églises romanes de la haute vallée du Lot*, par M. André Philippe (p. 310-333, avec 6 plans et 4 planches) ; — *Étude sur la sigillographie de la Haute-Loire*, par M. Charles Jacotin de Rosières (p. 334-358, avec des reproductions de sceaux dans le texte) ; — *Les Fortifications de la ville du Puy*, par M. Ulysse Rouchon (p. 358-372, avec un plan et 3 planches) ; — *Les Méreaux de la collégiale de Saugues, de 1369 à 1625*, par M. l'abbé François Fabre (p. 373-384) ; — *Les Peintures murales dans la Haute-Loire*, par M. Léon Giron (p. 385-396, avec 3 planches) ; — *Les Tapisseries de la Chaise-Dieu*, par M. Jules Guiffrey (p. 397-401, avec une planche) ; — *Les Origines des tapisseries de la Chaise-Dieu*, par M. Émile Male (p. 402-405) ; — *Le Buffet d'orgues de la Chaise-Dieu*, par M. le chanoine Bonnefoy (p. 406-413) ; — *Les Maisons anciennes de*

la ville du Puy, par M. Ulysse Rouchon (p. 414-428, avec 6 pl.); — *Les Croix monumentales de la Haute-Loire*, par M. Louis Vissaguet (p. 429-446, avec 8 planches); — *La Croix vivante du musée de Beaune*, par M. le vicomte A. d'Avout (p. 447-453, avec une planche); — *Une Statuette d'argent offerte à la cathédrale du Puy en 1487*, par M. Henri Stein (p. 454-460); — *Un Portrait de Jean II, comte d'Apchier, 1539-1586*, par M. Louis Vissaguet (p. 460-463, avec une planche); — *Les François, peintres du Puy*, par M. Paul Le Blanc (464-489); — *Liste des artistes du Velay*, par M. Charles Godard (p. 490-505); — *Les Œuvres des orfèvres du Puy*, par M. Noël Thiollier (p. 506-541, avec 10 planches); — *Les Dates de Saint-Julien de Brioude*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 542-555, avec 11 planches); — *Les Seurot et les Maré, fondeurs de cloches lorrains établis à Brioude*, par M. Paul Le Blanc (p. 556-563); — *Cinq Statuettes en bois du* XII*e et du* XIII*e siècle dans la Haute-Loire*, par MM. les abbés François Fabre et Auguste Achard et M. Noël Thiollier (p. 564-569, avec 2 planches); — *La « Mater omnium » du musée du Puy*, par M. Paul Perdrizet (p. 570-584, avec une planche).

BELGIQUE. — Nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler un intéressant document bibliographique. C'est la *Liste des recueils de fac-simile de chartes*, dressée par MM. René Poupardin et Maurice Prou, reproduction d'un *Rapport présenté au Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux*, tenu à Liège du 21 au 23 août 1905 (Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1905, in-8 de 41 p.). « Les auteurs de cette liste ont eu en vue non seulement les chartes proprement dites, mais tous les documents d'archives, les actes sous forme de minute ou d'expédition, les lettres de souverains et les registres. Cette liste comprend donc : 1° les recueils de fac-simile où sont réunies des reproductions de manuscrits proprement dits et de chartes ; 2° les recueils de fac-simile exclusivement consacrés à des reproductions de documents d'archives ; 3° les ouvrages auxquels sont annexés, en nombre, des fac-simile de documents d'archives. On a laissé de côté les fac-simile isolés publiés dans des livres ou insérés dans des revues. »

— Dans le *Discours prononcé à la séance d'ouverture du Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux, le 21 août 1905, à Liège* (Bruxelles, impr. Polleunis et Ceuterick, s. d., in-8 de 6 p.), M. Henri Omont a présenté un aperçu rapide de l'histoire de la reproduction des manuscrits, dont le premier honneur revient à un jésuite, le P. Rosweyde qui, en 1626, fit reproduire par la gravure le Martyrologe hiéronymies.

ESPAGNE. — Don Juan Moraleda y Esteban est un fervent des antiquités liturgiques de son pays. Dans *El Rito mozarabe y la Inmaculada Concepción de Maria* (Madrid, Murillo, in-18 de 68 p.), il nous donne un court aperçu de la vie religieuse espagnole d'autrefois et de la formation de la liturgie de Tolède connue également sous les noms de gothique ou de rite mozarabique. Le missel, le bréviaire et le rituel gothiques furent, on le sait, agréés par Rome vers la fin du x*e* siècle et demeurèrent en usage après la conquête de Tolède sur les Maures par Alphonse VI, en dépit des efforts, des persécutions même par lesquelles on tenta de la supprimer. L'auteur expose succinctement la forme générale de cette liturgie, en particulier l'ordre de la messe et l'office des défunts. La seconde partie de son travail est spécialement réservée à l'Immaculée Conception dont le dogme est professé dans les vieux livres liturgiques mozarabes, ainsi que dans le concile de Tolède, et dont il suit les traces à travers les siècles de l'histoire espagnole jusqu'à l'heure de la définition solennelle.

ITALIE.— M. Salomone Marino a publié une *Commemorazione solenne del vice presidente Vincenzo di Giovanni* (Palermo, Sociéta siciliana per la Storia patria, 1904, in-8 de 44 p., avec un portrait). Vincenzo di Giovanni, historien sicilien, né le 19 octobre 1832, mort le 20 juillet 1903 (le même jour et à la même heure que Léon XIII) entra au séminaire de Monreale en 1847, fut ordonné à Mazzara en 1856 et s'établit dès ce temps à Palerme où, professeur de philosophie en 1861 au lycée, en 1882 à l'Université, évêque (in partibus) de Teodossopoli en 1896, et archevêque de Pessinonte en 1900, il se consacra tout entier aux études historiques, littéraires et philosophiques. Il a publié quatre volumes de *Filologia e letteratura siciliana*, riche trésor de renseignements et de documents puisés dans les archives et les bibliothèques de Sicile, parmi lesquels on remarque des études sur les Vêpres siciliennes et sur le fameux *Contrasto* de Ciulo d'Alcamo. Il a donné en 1865 un recueil des *Cronache siciliane dei secoli* XIII, XIV, XV, et dès lors s'occupa surtout de l'histoire de son île natale. Son œuvre capitale est une *Topografia antica di Palermo dal sec.* X *al.* XV. Une longue liste de ses innombrables opuscules, écrits de circonstances, discours académiques, etc., suit cette notice funèbre, qui, malgré son allure de panégyrique, pourra être un document utile.

ÉTATS-UNIS. — Le caractère du *Simple Dictionary of Catholic Terms*, by Rev. Thomas J. Brennan (San-Francisco, Catholic Truth Society, 1904, in-18 de 89 p. — Prix : 1 fr. 25), est nettement indiqué par l'auteur dans quelques lignes de son Introduction : « Les mots expliqués ici ne sont que ceux qui sont exclusivement techniques ou qui ont un sens catholique ajouté à leur signification usuelle. » Les personnes élevées dans les nombreuses confessions religieuses qui se juxtaposent aux États-Uuis bénéficieront de cette plaquette publiée à la demande de la « Catholic Truth Society » et reconnaîtront que son rédacteur a su réaliser le *summum* de brièveté et de clarté désirable.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Conflits de la science et de la Bible*, par l'abbé E. Lefranc (in-12, Paris, E. Nourry). — *La Question biblique dans l'anglicanisme*, par Mgr P. Batiffol (in-12, Bloud). — *L'Enseignement de Jésus*, par P. Batiffol (in-16, Bloud). — *Épîtres de saint Paul* ; trad. et commentaire par A. Lemonnyer (in-16, Bloud). — *La Transcendance de Jésus-Christ*, par l'abbé L. Picard (2 vol. in-8, Plon-Nourrit). — *L'Antéchrist. Choses certaines, choses probables, choses indécises, choses fantaisistes*, par l'abbé A. Lémann (in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *De Magisterio vivo et traditione*, auctore J.-V. Bainvel (in-8, Beauchesne). — *La Providence et le Miracle devant la science moderne*, par G. Sortais (in-12, Beauchesne). — *A quoi sert la religion ?* par l'abbé T. Delmont (in-16, Bloud). — *Moehler*, par G. Goyau (gr. in-16, Bloud). — *Newmann. Psychologie de la foi*, par H. Brémond (gr. in-16, Bloud). — *Méditations eucharistiques, extraites des écrits et des catéchismes du bienheureux J.-M. Vianney*, par l'abbé H. Convert (in-32, Lyon et Paris, Vitte). — *Paroles de notre temps et de tous les temps. Petits Entretiens d'un quart d'heure*, par le T. R. P. A. Delaporte et l'abbé J. Vaudon (in-16, Bloud). — *Pascal. Opuscules choisis*, par V. Giraud (in-12, Bloud). — *Œuvres oratoires*, du P. Henri Chambellan. T. Ier (in-18, Beauchesne). — *La Méthode apologétique des Pères dans les trois premiers siècles*, par l'abbé L. Laguier (in-12, Bloud). — *Science et Apologétique*, par A. de Lapparent (in-16, Bloud). — *Pratique de l'oraison mentale*, par le R. P. de Maumigny (2 vol. in-18, Beauchesne). — *Méditations et prières*, par Newman ; trad. par M.-A. Pératé, avec une *Étude sur la piété de Newman*, par H. Bremond (petit in-18, Lecoffre). — *Je vais à Jésus*, par l'abbé L.-M. Casabianca (in-16, Poussielgue). — *L'Art de souffrir*, par Dom du Bourg (in-16, Perrin). — *Théosophes et théosophie. Le Lotus bleu*, par

L. de Grandmaison (in-12, Bloud). — *Notes de mythologie syrienne*, par R. Dussaud. II-IX et Index (in-8, Leroux). — *Le Béyân arabe, le livre sacré du bâbysme de Ségyèd Ali Mohammed dit le Bâb* ; trad. de l'arabe par A.-L.-M. Nicolas (petit in-18, Leroux). — *Renseignements pratiques à l'usage du curé et du confesseur sur la législation canonique du mariage*, par N. Rousseau (in-8, Lethielleux). — *Traité de droit fiscal*, par A. Wahl. T. III (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *L'Impôt progressif en France*, par J. Dufay, 2e édit. (in-8, Guillaumin). — *La Réforme électorale*, par H. Clément (in-12, Lecoffre). — *Manuel pratique des contribuables en matière d'impôts directs*, par A. Antoine (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *Nécessité philosophique de l'existence de Dieu*, par le chanoine H. Appelmans (in-12, Bloud). — *Mémoire sur la philosophie* de Leibniz, par le comte Foucher de Careil (2 vol. in-8, F.-R. de Rudeval). — *Maine de Biran*, par G. Michelet (in-16, Bloud). — *Les Grands Philosophes. Maine de Biran*, par M. Couailhac (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Stuart Mill*, par E. Thouverez (in-12, Bloud). — *L'Univers, d'après Haeckel, exposé et critique*, par J. Laminne (in-12, Bloud).— *L'Homme, d'après Haeckel, exposé et critique*, par J. Laminne (in-12, Bloud). — *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, par W. James; trad. par F. Abauzit (in-8, Alcan). — *Le Caractère empirique et la personne. Du Rôle de la nolonté en psychologie et en morale*, par L. Prat (in-8, Alcan). — *La Morale dans ses principes. Instructions d'apologétique*, par L. Désers (in-12, Poussielgue). — *Les Éléments sociologiques de la morale*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Catholicisme et libre-pensée*, par G. Fonsegrive (in-12, Bloud). — *Livre de mes fils*, par P. Doumer (in-8, Vuibert et Nony). — *Histoire de la philosophie moderne*, par H. Höffding; trad. de l'allemand par P. Bordier. T. 1er (in-8, Alcan).—*La Règle des mœurs*, par l'abbé P. Vignot (in-16, Lecoffre).— *Connais-toi pour mieux faire*, par la Cesse de Flavigny (in-16, Lethielleux).—*La Vie bien comprise, notes d'une femme du monde*, par F. de Céez (petit in-18, Beauchesne).—*La Jeune Fille et l'Evolution moderne*, par G. d'Azambuja (in-12, Bloud). — *Le Lys. Entretiens sur la noblesse d'âme chez la jeune fille*, par le R. P. Badet in-16 carré, Bloud). — *La Jeune Fille chrétienne et moderne. Lettres à ma filleule*, par Simaris d'Yèvre (in-12, Lyon et Paris, Vitte). — *L'Enseignement professionnel en France au début du* XXe *siècle*, par R. Leblanc (in-16, Cornély). — *Le Droit des femmes au travail, étude sociologique*, par A. de Mâday (in-16, Giard et Brière). — *Sociologie pure*, par L. F. Ward ; trad. de l'anglais par F. Weil (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Études de sociologie. Production et profit*, par L. Garriguet (in-12, Bloud). — *L'École sociale chrétienne. Vogelsang*. Extr. de ses Œuvres; trad. de l'allemand. I. *Morale et économie sociale* ; II. *Politique sociale* (2 vol. in-16, Bloud). — *Christianisme et Démocratie. Christianisme et Socialisme* par A. Leroy-Beaulieu (in-12, Bloud). — *Le Rôle social de la charité*, par P. Drillon (in-12, Bloud). — *Essais socialistes. L'Alcoolisme, la religion, l'art*, par E. Vandervelde (in-8, cart., Alcan). — *Socialisme et Monarchie. Essai de synthèse sociale*, par E. Sigogne (in-16, Alcan). — *Leçons de zoologie*, par E. Belzung (in-12, Alcan). — *Le Pur Sang ; hygiène, lois naturelles, croisements, élevage, entraînement, alimentation*, par P. Fournier (Ormonde) et E. Curot (in-8, Laveur). — *Médecine pratique. Lettres à une princesse de Russie*, par le Dr P. Frédault (in-16, Retaux). — *Portez-vous bien ! Notions élémentaires d'hygiène populaire et rationnelle*, par le Dr Terwagne (gr. in-8, Vigot). — *La Responsabilité, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par G. Morache (in-16 cart., Alcan). — *La Guérison de la tuberculose basée sur l'étude des cas de guérison spontanée. Traitement et prophylaxie*, par le Dr P. Ferrier (in-16, Vigot). — *Précis de laryngologie, clinique et thérapeutique. Maladies du pharynx et du larynx*, par le Dr P. Lacroix (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Psychophysik Historisch-*

critische Studien über Experimentelle Psychologie, von Dr. C. Gutberlet (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Traité de physique*, par O. C. Chwolson ; trad. sur les éd. russe et allemande, par E. Davaux. T. I, 1er fasc. ; T. II, 1er fasc. (2 vol. gr. in-8, Hermann). — *La Théorie physique, son objet et sa structure*, par P. Duhem (in-8, Chevalier et Rivière). — *Les Quantités élémentaires d'électricité. Ions, électrons, corpuscules.* Memoires réunis et publiés par H. Abraham et P. Langevin (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de l'École des ponts et chaussées. Hydraulique agricole et urbaine*, par G. Bechmann (in-8, Béranger). — *Les Matières éclairantes et leur utilisation*, par H. Pécheux (in-16 cart., Baillière). — *Cours de chimie physique, suivi d'applications à la chimie et à la biologie*, par V. Henri. Ier fasc. (in-8, Hermann). — *Le Radium*, par le vicomte R. de Montessus de Ballore (in-12, Bloud). — *Cours de mécanique à l'usage des élèves de mathématiques spéciales*, par P. Appell (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'analyse mathématique*, par E. Goursat. T. II (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Précis de géométrie plane*, par J. Girod (in-8, Alcan). — *Œuvres de Charles Hermite*, publiées, sous les auspices de l'Académie des sciences, par E. Picard. T. I (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire des mathématiques*, par W.-W. Rouse Ball ; trad. de l'anglais par L. Frund. T. Ier (in-8, Hermann). — *Elementi di astronomia ad uso delle scuole e per istruzione privata. Astrofisica-Astrocronaca*, compilati dal P. A. Müller (in-8, Roma, Desclée, Lefebvre). — *Équitation pratique*, par le capitaine de Brignac (in-16, Delagrave). — *Les Sports pour tous*, par R. Fabens (petit in-8, Colin). — *Jiù-Jitsu, méthode japonaise d'entraînement et de combat*, par H. Irving Hancock; trad. par le chef d'escadron L. Ferrus et le capitaine J. Pesseaud (petit in-8, Berger-Levrault). — *Les Basiliques chrétiennes*, par L. Bréhier (in-12, Bloud). — *Les Églises gothiques*, par L. Bréhier (in-12, Bloud). — *Les Églises byzantines*, par L. Bréhier (in-12, Bloud). — *Les Églises romanes*. par L. Bréhier (in-12, Bloud). — *Palestrina*, par M. Brenet (in-16, Alcan). — *Franz Liszt*, par M.-D. Calvocoressi (petit in-8, Laurens). — *Rossini*, par L. Dauriac (petit in-8, Laurens). — *Charles Gounod*, par P.-L. Hillemacher (petit in-8, Laurens). — *Le Chapitre des beaux-arts du « Siècle de Louis XIV » de Voltaire*, par T. Joran (in-16, Croville-Morant). — *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, d'après le Précis de grammaire comparée de K. Brugmann et B. Delbrück*, par K. Brugmann; trad. par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout (in-8, C. Klincksieck). — *Les Drames* d'Eschyle, trad. en vers français par P. Martinon (in-8, Alger, chez l'auteur). — *Antoine et Cléopâtre*, drame de Shakespeare ; trad. en vers français, par L. Morel (gr. in-8, Hachette). — *Tartuffe annoté, ou la Muse de Molière*, par E. Dreyfus-Brisac (in-12, Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville). — *Le Roi Grallon. Tragédie, en cinq actes et sept tableaux, en vers*, par L. Michaud d'Humiac (in-8, Librairie Molière). — *Le Triomphe de Pan*, par L. Depont (in-12, Plon). — *Sonates au clair de lune*, par A. Prouvost (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Étapes d'un poète*, par M. Gérard de Lacmer (in-12, Librairie Saint-Paul). — *Les Fleurs de soie*, par H. Liebrecht (in-18, Sansot). — *Les Sentiers du paradis*, par A. Mary (in-18, Sansot). — *Sous les sapins*, par P. Dor (in-18, Sansot). — *Notations*, par T. Varlet (in-12, Lille, Éditions du Beffroi). — *La Terre valaisanne, poésies*, par L. de Courten (in-12, Einsiedeln, Benziger). — *Péché d'aveugle*, par A. Praviel (in-16, Perrin). — *L'Entrave*, par H. d'Hennezel (in-16, Perrin). — *Au Pays de l'harmonie*, par G. Delbruck (in-16, Perrin). — *La Vie profonde. Éveils et visions*, par M. Sangnier (in-16, Perrin). — *Nos Maîtres, mœurs parlementaires*, par J. Massabuau (in-18, Plon-Nourrit). — *Fantômes et fantoches*, par V. Saint-Vincent (in-18, Plon-Nourrit). — *Contes d'Orient et d'Occident*, par C. Castor (in-18, Plon-Nourrit). — *La Messe de onze*

heures et demie, par F. Médine (in-18, Fontemoing). — *La Licorne*, par Péladan (in-18, « Mercure de France »). — *Comme dans un conte. Axel*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Donna Beatrice, conte du temps passé*, par M. Gérald (in-18, Colin). — *Jeanne Michelin, chronique du* XVIII*e siècle*, par H. Bordeaux (in-12, Sansot). — *Contes des yeux fermés*, par A. Séché (in-12, Sansot). — *Le Roman de Ganelon*, par P. Lebesgue (in-18, Sansot). — *Le Livre des fées, des fantômes et des sages*, par A. Cormier (in-18, Sansot). — *Parmi les nôtres*, par B. Dange (in-8, Savaète). — *Le Bonheur passait*, par C. Saint-Jean (in-18, Hatier). — *Constance*, par T. Bentzon (in-12, Hatier). — *Muguette*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Le Mauvais Pas*, par J. des Gachons (in-12, H. Gautier). *Les Grandes Vertus*, par P. Célières (in-18, Hennuyer). — *Le Roman d'une mère*, par P. Célières (in-18, Hennuyer). — *La Physiologie morale du poète et ses conséquences sociales*, par F. Parmentier (in-18, Valenciennes, éd. de « l'Essor septentrional »). — *Scarron et son milieu*, par E. Magne (in-12, Mercure de France). — *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les « Méditations »*, par L. Séché (in-8, « Mercure de France »). — *Études sur la littérature française*, par R. Doumic. 5e série (in-16, Perrin). — *Le Succès. Auteurs et public, essai de critique sociologique*, par G. Rageot (in-8, Alcan). — *Études sur Schiller*, publiées pour le centenaire de la mort du poète, par la Société pour l'étude des langues et des littératures modernes et la Société d'histoire moderne (in-8, Alcan). — *Les Grands Poètes romantiques de la Pologne. Mickiewicz, Slowacki, Krasinski*, par G. Sarrazin (in-16, Perrin). — *Le Secret des corporations. La Clé de Rabelais*, par Péladan (in-12, Sansot). — *Pensées et portraits. Notes et réflexions*, par C.-C. Charaux (in-12, Lyon et Paris, Vitte). — *Pour ceux qui pleurent !* par Mme Busquet-Pagnerre (in-16, Hachette). — *Récits à dire et comment les dire*, par J. Blaize (in-18, Colin). — *Les Compagnes du rêve*, par J.-L. Vaudoyer (petit in-12, Sansot). — *Impressions d'Extrême-Orient*, par G. Le Roy Liberge (in-16, Oudin). — *Reflets d'Amérique*, par E. Rod (petit in-12, Sansot). — *Phéniciens et Grecs en Italie, d'après l'Odyssée. Étude géographique, historique et sociale*, par P. Champault (in-8, Leroux). — *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-12, Champion). — *La Conjuration de Catilina*, par G. Boissier (in-16, Hachette). — *Histoire de l'Église gauloise depuis les origines jusqu'à la conquête franque (511)*, par l'abbé Launay (2 vol. in-16, A. Picard et fils). — *Les Martyrs. IV. Juifs, Sarrasins, Iconoclastes*, par le R. P. Dom H. Leclercq (petit in-8, Oudin). — *Les Vraies Forces. La Sainteté du* VIe *au* IXe *siècle*, par J. Auriault (in-12, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Procès de Galilée, étude historique et doctrinale*, par G. Sortais (in-12, Bloud). — *Untersuchungen zu den ältesten Mönchsgewohnheiten*, von B. Albers (in-8, München, Lentner). — *Notice historique sur l'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, depuis son origine jusqu'à nos jours, 1099-1905*, par le comte Couret (in-8, Bureau des Œuvres d'Orient). — *La Vénérable Jeanne d'Arc, copie fidède de Jésus et de Marie*, par l'abbé P.-L. Malassagne (in-8, Savaète). — *Deux Martyrs capucins. Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes*, par le P. Ladislas de Vannes (in-12, Poussielgue). — *Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur, 1863-1899*, par l'abbé L. Chasle (in-18, Beauchesne). — *Qu'est-ce le moyen âge ?* par G. Kurth (in-12, Bloud). — *Les Grands Récits de l'épopée française*, par L. Roche (in-16, Plon-Nourrit). — *Napoléon roi de l'île d'Elbe*, par P. Gruyer (in-8 carré, Hachette). — *Correspondance (1849-1902)*, de J.-J. Clamageran (gr. in-8, Alcan). — *La Déportation et l'exil du clergé français pendant la Révolution*, par H. Mailfait (in-12, Bloud). — *Les Mystères satiniques de Lourdes à travers les âges*, par Mgr L.

Goursat (in-8, Savaète). — *Abrégé du Journal du marquis de Dangeau, disposé dans un ordre nouveau suivant la nature des matières* et annoté par E. Pilastre (in-8, Firmin-Didot). — *La Participation collective des femmes à la Révolution française. Les Antécédents du féminisme* (in-8, Alcan). — *Paris sous Napoléon. Administration et grands travaux,* par L. de Lanzac de Laborie (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Le Mécanisme de la vie moderne,* par le vicomte G. d'Avenel. 5e série (in-18, Colin). — *La France et l'Italie. Histoire des années troublés, 1881-1899,* par A. Billot (2 vol. in-8, Plon-Nourrit). — *Un Cas d'arbitrage (France et Haïti)* (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Guerres des Vendéens, 1792-1800, d'après les Mémoires de l'époque et les documents officiels,* par D. Lacroix (in-16, Garnier). — *Les Clubs dijonnais sous la Révolution,* par L. Hugueney (in-8, Dijon, Nourry). — *La Madeleine à Mayenne,* par A. Grosse-Duperon (in-8, Mayenne, imp. Poirier). — *La Révolution de 1789 dans le Velay,* par M. Rioufol (in-8, Le Puy, Mey). — *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus),* publiés, d'après les notes d'Arthur Giry, par R. Poupardin (in-8, A. Picard et fils). — *Le Tribunal d'inquisition de Pamiers,* par J.-M. Vidal (in-8, Toulouse, Privat). — *Essai sur l'organisation et les fonctions de la compagnie du guet et de la garde bourgeoise de Toulouse au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle,* par E. Lamouzèle (in-8, Champion). — *La Contre-Révolution. Essais sur les principes fondamentaux des gouvernements,* par P. Félix (in-8, Librairies des Saints-Pères). — *Les Principes de l'action catholique,* par l'abbé P. Caron (in-12, Bloud). — *La Persécution. Devoirs des catholiques,* par le R. P. A. Le Doré (in-12, Lethielleux). — *La Séparation et les Élections,* par J. Guiraud (in-12, Lecoffre). — *Le Protectorat religieux en Orient,* par J. Aubès (in-12, Bloud). — *Les Sociétés secrètes, leurs crimes, depuis les initiés d'Isis jusqu'aux francs-maçons modernes,* par A. Baron (L. d'Asté) (in-8, Daragon). — *Histoire de la politique contemporaine de Belgique depuis 1884,* par L. Van Hoorebeke. T. 1er, *10 juin-23 octobre 1884* (in-8, Gand, Siffer). — *Gustave Vasa et la Réforme en Suède, essai historique,* par J. Martin (in-8, Fontesnoing). — *Visions de guerre. Six Mois en Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie,* par I. de Schaeck (petit in-8, Plon-Nourrit). — *La Bataille de Tsoushima,* par le capitaine de frégate N.-L. Clado ; trad. par R. Marchand (in-18, Berger-Levrault). — *La Religion catholique en Chine,* par J.-B. Piolet et C. Vadot (in-12, Bloud). — *L'Église catholique en Indo-Chine,* par J.-B. Piolet et C. Vadot (in-12, Bloud). — *Le Catholicisme au Japon,* par A. Vogt (in-12, Bloud). — *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc, de 1530 à 1845,* par le comte H. de Castries. 1re série. *Dynastie saadienne, 1530-1660. Archives et bibliothèques de France.* T. I, en 2 fasc. (gr. in-8, Leroux). — *Michel de l'Hospital and his, Policy,* by A.-E. Shaw (in-8, London, Frowde). — *Le Vrai Féminisme. Études d'âmes,* par E. Terrade (in-12, Poussielgue). — *Archaeological Institute of America. Supplementary Papers of the American School of classical studies in Rome. Vol. I* (in-4 cart., New York, Macmillan). — *Le Livre,* par A. Cim. T. II (in-18, Flammarion). — *Les Moines précurseurs de Gutenberg. Étude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre,* par G. Guillot (in-12, Bloud).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET PIÉTÉ

PRÉDICATION. — ENSEIGNEMENT. — 1. *L'Évangéliaire des dimanches*, par J.-C. BROUSSOLLE. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de XVI-418 p., illustré, 4 fr.— 2. *Œuvres du R. P.* MAYMARD. T. I et II. *Plans et sujets de retraites pour les religieuses*. T. III. *Sermons pour une mission*. Paris, Amat, 1904, 3 vol. in-18 de 452, 423 et XIV-441 p., 8 fr. — 3. *Exposition de la morale catholique*. II. *La Liberté. Conférences et retraite à N.-D. de Paris. Carême 1904*, par E. JANVIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 410 p., 4 fr. — 4. *La Prière du Maître. Conférences quadragésimales*, par l'abbé TH. BESNARD. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XV-413 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Cœur et ses richesses*. VIII. *La Paix*, par l'abbé L. LENFANT. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 carre de 341 p., 2 fr. 50. — 6. *Charité chrétienne. Ma Seconde Gerbe à la jeunesse chrétienne*, par A. DENEUX. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-8 de 266 p., 2 fr. 50. — 7. *Discours et panégyriques*, par l'abbé JEAN LAGARDÈRE. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XII-456 p., 3 fr. 50. — 8. *Réponses à des objections contre la religion*, par PIERRE DES BOIS. Paris, Téqui, 1905, in-18 de X-350 p., 2 fr. — 9. *Paroles de notre temps et de tous les temps*, par le R. P. DELAPORTE et l'abbé JEAN VAUDON. Paris, Bloud, s. d., in-12 de XVII-340 p., 3 fr.

JÉSUS. — MARIE. — 10. *A la suite du Maître*, par l'abbé L. POULIN. Paris, Téqui, 1905, in-12 de XIV-484 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Imitation de Jésus-Christ à l'usage des personnes du monde*, par Un chanoine de Paris 5e édit. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-18 de 256 p. avec grav., 1 fr. 25. — 12. *Les Miracules de l'Évangile*, par le chanoine TROUILLAT. Paris et Lyon, Vitte, 1904, in-8 de XIX-403 p., 3 fr. 50. — 13. *Je vais à Jésus*, par l'abbé L.-M. CASABIANCA. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de 148 p., 1 fr. 25. — 14. *Le Culte du Cœur de Jésus* (*Jésus notre vie*), par CHARLES SAUVÉ. Paris, Vic et Amat, s. d., 2 vol. petit in-8 de XLIV-438 p. et 425 p., 5 fr. — 15. *Marie d'après l'Evangile*, par l'abbé MAX. CARON. Paris, Haton, 1905, petit in-18 de XII-372 p., 2 fr. — 16. *Divine Mère et Mère Patrie*, par LÉON RIMBAULT. 3e édit. Paris, Téqui, 1905, in-12 de XVIII-163 p., 3 fr. 50.

SACERDOCE. — FAMILLE. — 17. *Pour les jeunes prêtres. Recherche et première culture des vocations*, par M.-J. MOISAN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-32 de XLIV-141 p., 0 fr. 50. — 18. *L'Apôtre de la Sainte Messe*, par l'abbé E. JOURNET. Abbeville, Paillart, 1905, in-12 de 198 p., 1 fr. 50. — 19. *Le Bon Pasteur. Conférences sur les obligations de la charge pastorale*, par Mgr LELONG. 2e édit. Paris, Téqui, 1905, in-12 de 512 p., 4 fr. — 20. *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie*, par l'abbé PLANEIX. Paris, Téqui, 1905, in-18 de VIII-80 p., 0 fr. 50. — 21. *Méditations eucharistiques, extraites des écrits et des catéchismes du B. J.-M. Vianney*, par l'abbé H. CONVERT. Paris et Lyon, Vitte, 1905, in-32 de XVI-247 p., 1 fr. — 22. *Conférences de la Madeleine. Année 1904. La Femme d'après saint Paul ; l'acte de foi au XXe siècle*, par Mgr HENRI BOLO. Paris, Haton, s. d., in-18 de 292 p., 2 fr. 50. — 23. *Mois de Marie des familles chrétiennes*, par P. GOEDERT. Paris, Téqui, 1905, in-12 de XI-312 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Devoirs des petits enfants*, par LOUIS CHASSEVENT. 2e édit. Paris, Roblot, s. d., in-32 de 82 p. — 25. *L'Année des malades*, par Mme la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-16 carré de XVI-234 et 219 p., 4 fr. — 26. *L'Art de souffrir*, par Dom DU BOURG. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 175 p., 3 fr.

SPIRITUALITÉ. — 27. *Méditations et Prières* de NEWMAN ; traduites par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ, *avec une Étude sur la piété de Newman*, par HENRI BREMOND. Paris, Lecoffre, 1905, petit in-18 de LV-343 p., 2 fr. 50. — 28. *La Prière*, par OLIVIER LEFRANC. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 360 p., 2 fr. — 29. *Pratique de l'oraison mentale*, par le P. RENÉ DE MAUMIGNY. Premier Traité. *Oraison ordinaire*. Deuxième Traité. *Oraison extraordinaire*. Paris, Beauchesne, 1905, 2 vol. in-18 de III-321 et VI-333 p., 5 fr. — 30. *Combat spirituel* ; traduction littérale, précédé d'un

Essai sur la vie spirituelle, par Gabriel de Belcastel. 4e édit. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de xlvi-187 p., 0 fr. 50. — 31. *Le Livre de la bonté*, par G. Marquis. Paris, Téqui, 1905, in-12 de viii-144 p., 1 fr. — 32. *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté*, par J. Fonssagrives. 4e édit. Paris, Pousssielgue, 1905. in-12 de 138 p., 1 fr. 25. — 33. *La Vie spirituelle, cent trente-sept conférences dédiées aux prêtres, aux religieux, aux personnes pieuses vivant dans le monde*, par le chanoine Toublan. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-18 de 452 et 315 p., 5 fr. — 34. *La Vie avec Dieu. Notes pour retraites*, par le T. R. P. Faucillon, publiées par M. B. Schwalm. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de xliv-319 p., 3 fr. — 35. *La Clé du Ciel*, par P.-J. Berthier. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de xxxvi-389 p., 1 fr. — 36. *L'Apôtre saint Paul, proposé à l'imitation des fidèles. Simples entretiens*, par le R. P. Pica. Avignon, Aubanel, s. d., in-12 de xii-262 p.

Piété. — Dévotions. — 37. *Les Opuscules de saint* François d'Assise ; nouvelle traduction française par le P. Ubald d'Alençon. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de vii-286 p., 1 fr. — 38. *Heures catholiques d'Ars*. 56e édit. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-16 de 504 p., avec grav., 1 fr. 75. — 39. *Paillettes d'or. Recueil complet*, T. IV. Avignon, Aubanel, 1905, in-16 carré de vii-661 p., illustrations de A. Bassan, 4 fr. 75. — 40. *Mois du Sacré-Cœur destiné aux enfants*, par l'abbé Sainsot. Paris, Amat, 1904, in-18 de x-204 p., 1 fr. — 41. *Nouveau Manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs. Nature, avantages, pratiques de cette dévotion*, par l'abbé Perretant. Nouv. édit. Lyon et Paris, Vitte, 1904, petit in-18 de 415 p., avec grav., 2 fr. 50. — 42. *Le Chemin de la croix. Voie des douleurs et des consolations*, par Mgr Latty. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de x-63 p., 1 fr. 50.

Supplément a la Prédication. — 43. *Exposition de la morale catholique*. III. *Les Passions. Conférences et retraite. Carême 1905*, par E. Janvier. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 443 p., 4 fr.

Prédication. — Enseignement. — 1 à 9. — Nous donnons la première place, dans notre compte rendu, à *l'Évangéliaire des dimanches* de M. l'abbé Broussolle, parce qu'il convient, plus que jamais, d'appeler l'attention sur l'Évangile. C'est le Livre des livres, et c'est le moins connu ; il renferme les paroles de la vie présente et de la vie future, et il reste un livre presque dédaigné. On recherche les missels, édition de luxe, d'un prix élevé et l'on se préoccupe peu de savoir s'ils contiennent les évangiles de chaque dimanche. Les fidèles les plus pieux eux-mêmes, qui lisent les évangiles, s'appliquent-ils à les bien comprendre, en bien pénétrer le sens, la portée, l'enseignement ? Le volume de M. l'abbé Broussolle est appelé à réveiller dans les âmes le goût éminemment chrétien du saint Évangile ; ses commentaires sont courts, clairs, précis ; en même temps, ils sont instructifs, intéressants, très pratiques. Au besoin la gravure vient, par intervalles assez rapprochés, — il y a 130 dessins — mettre encore plus en relief l'enseignement ou le souvenir historique et les graver ainsi dans l'esprit : c'est une sorte de projection par l'illustration, aussi agréable et aussi efficace que la projection par la lumière. Nous avions lu la plupart de ces commentaires dans la *Semaine religieuse de Paris*, et nous en avions été très satisfait. Nous félicitons M. l'abbé Broussolle d'avoir eu la pensée de les réunir en volume, et nous l'engageons à continuer son œuvre ; il nous annonce un *Évangéliaire des fêtes* et un *Évangéliaire de la Passion* : il n'osera certes pas, après avoir excité ainsi nos désirs, mettre à trop dure

épreuve notre impatience. Et surtout, en ce qui concerne les dessins, qu'il ne se reproche pas de se laisser séduire par les vieux artistes qui sont de meilleurs théologiens que les artistes modernes. Le volume actuel se complète et se termine par un appendice très intéressant et très utile sur *l'Évangéliaire et l'étude de la vie de Jésus*, ainsi que par deux tables bien conçues des matières et des gravures.

— *Les Œuvres du R. P. Maymard* rendront de sérieux services aux missionnaires qui évangélisent les paroisses et aux prédicateurs de retraites pour les religieuses ; il y a plus que de simples *plans* dans ce trésor de science théologique et mystique. L'ancien supérieur des missionnaires de Vabres, qui était un vrai prêtre, un parfait religieux, et « qui était regardé comme un saint », écrivait et prêchait comme le fait « un homme de Dieu, avec tout le respect que demande la chaire chrétienne, avec tout le zèle qui anime un apôtre. » On a raison de dire qu'il y a dans cette petite *Somme* de la prédication, un fonds très riche « de morale, de science théologique, d'amour de la vertu, de piété envers Dieu... Le style en est simple, clair, sobre... La doctrine est irréprochable, ne s'appuyant que sur les Livres Saints, les Pères de l'Église et les meilleurs auteurs de la vie spirituelle... C'est surtout dans les retraites, prêchées aux religieuses, qu'il semble triompher... » Est-il étonnant que Nosseigneurs les évêques de Rodez, de Montpellier et de Vannes aient encouragé la publication de ces œuvres ? Ce saint missionnaire pourra ainsi continuer, même après sa mort, sa prédication si fructueuse, et travailler encore efficacement à la sanctification des âmes. Les sujets traités dans ces plans sont ceux qui figurent dans toute retraite de religieuses, en toute mission : ils s'en distinguent par leur forme et par leur fonds ; ils donnent une idée du labeur que l'auteur s'est imposé pour les traiter dignement, comme il convient à celui qui parle en qualité de représentant de Dieu et pour annoncer la vérité. Mgr Douais avait donc raison de dire que « les sermons du P. Maymard étaient bien composés et qu'ils pourraient être lus avec utilité. » Mgr Germain ajoute : « Nul doute que prêtres et fidèles n'aient intérêt à lire des instructions qui valurent à leur auteur des succès si légitimes. »

— *La Liberté* ! C'est le titre des conférences et de la retraite prêchées à Notre-Dame de Paris par M. le chanoine Janvier, pendant le carême de 1904. C'est le grand mot en honneur, le mot qui séduit la foule, au nom duquel on la trompe ; ce mot est inscrit partout ; la chose qu'il signifie n'est nulle part. Toutefois ce n'est pas de la liberté ainsi entendue que traite l'éminent conférencier : il ne s'agit ici ni de la liberté des cultes, ni de la liberté de la presse, etc., ce que l'on entend par « libertés modernes » ; l'orateur considère la liberté dans son essence et dans ses actes, dans sa dépendance de la puissance divine, dépen-

dance qui est la cause et non la mort de la liberté. Est-il nécessaire d'ajouter que, dans le développement de sa démonstration, il suit, pour ainsi dire pas à pas le Docteur angélique, dans son traité des Actes humains, sans toutefois s'attacher à tous les détails ; il nous indique lui-même, d'une manière précise, les questions de la *Somme* de saint Thomas dont il s'inspire pour chacune de ses conférences, les traités de l'Ange de l'école auxquels il emprunte ses commentaires : *De Veritate*, *de malo*, etc. Quant aux sujets de la retraite, ils ne sont que le développement pratique et détaillé de la cinquième conférence : le rôle, la formation, l'autorité, les qualités de la conscience. C'est de la vraie et de la bonne philosophie, non pas seulement spéculative, mais aussi très pratique. « Tout en résolvant un certain nombre de problèmes que les moralistes discutent au sujet de la conscience, M. le chanoine Janvier s'est principalement efforcé de signaler à la méditation des fidèles, les maximes propres à les éclairer et à les diriger immédiatement dans la vie de chaque jour. » Cet exposé d'ensemble suffit pour faire connaître l'objet des conférences de 1904 et en faire pressentir l'importance : il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur une œuvre que recommande assez la compétence de l'auteur.

— Les conférences quadragésimales de M. l'abbé Besnard ont pour sujet : *La Prière du Maître* ; elles sont le commentaire de l'oraison dominicale, de « cette prière si courte, mais si pleine de choses dans sa brièveté et si belle, si touchante, si efficace. » Nous ne connaissons pas les beautés de cette prière, surtout nous ne nous doutons pas de la puissance qu'elle peut et doit avoir sur le cœur de Dieu. L'Ancien Téstament nous rappelle deux grands exemples de l'efficacité d'une prière : c'est Moïse, insistant auprès du Seigneur irrité contre son peuple qui a prévariqué pour se prosterner aux pieds du Veau d'or ; sa prière triomphe enfin de la colère divine ; c'est encore Abraham plaidant la cause désespérée de Sodome et obtenant que, s'il y a dix justes seulement dans cette ville, le Seigneur ne la frappera pas. Mais que sont ces prières des hommes, si saints qu'ils soient, auprès de la prière d'un Dieu même, de ce Verbe fait chair en qui le Seigneur avoue avoir mis toutes ses complaisances ! Ne devrait-il pas suffire que nous en comprenions tous les mots, que nous la récitions avec piété et confiance ! Tel sera le double fruit de la lecture du livre de M. l'abbé Besnard, et ces pages auront autant travaillé au salut des âmes, à la pacification des peuples, à l'avènement du règne de Dieu, que les labeurs de nos plus ardents missionnaires. Le commentaire théologique et doctrinal de chaque demande est suivi d'un ou plusieurs traits historiques qui rendent l'enseignement plus saisissant et le font apprécier davantage : l'auteur mêle ainsi le doux à l'utile, et l'on sait que là se trouve la meilleure condition pour le succès d'un livre.

— Avec le règne de Dieu, que nous demandons dans le *Pater*, nous arriveraient, par surcroît, tous les biens, surtout cette *Paix* que veut nous faire connaître, aimer et désirer M. l'abbé Lenfant dans son nouveau livre. La paix est une des richesses du cœur ; heureux qui la possède, individu ou peuple ! Douze instructions sont consacrées : à nous décrire le mal du siècle, à définir la paix, à énumérer les biens qu'elle suppose : l'ordre, la tranquillité, la conscience exquise de cet état ; à indiquer les moyens de l'obtenir, conditions physiques et conditions morales, surtout l'amour de Dieu ; à révéler les obstacles intimes que rencontre l'établissement de la paix dans l'intelligence, dans la conscience et dans le cœur ; à démontrer sa nécessité et sa possibilité dans le monde, même au milieu des larmes, dans la famille, dans la société et au sein de tous les peuples ; dans ses deux dernières instructions, l'orateur établit la certitude de la paix éternelle qui comblera tous nos désirs et que nous pouvons même commencer à goûter dès cette vie ; il nous montre Jésus-Christ, le vrai prince de la Paix, nous donnant ses ordres, qui doivent être sacrés pour tous ses enfants. C'est le résumé bien succinct, bien rapide de ce bon et beau livre : il permet cependant, croyons-nous, de s'en faire une assez fidèle conception et de désirer le connaître.

— La base de la paix, la condition essentielle pour qu'elle s'établisse et se maintienne, c'est la charité. M. l'abbé Deneux, qui avait déjà commenté si heureusement le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, nous offre aujourd'hui son commentaire non moins heureux de l'éloge de la *Charité chrétienne* par saint Paul (première épître aux Corinthiens). Son livre est comme une « gerbe » de dix-sept chapitres où l'auteur s'attache a prouver que la charité est la perfection de notre vie et sera la mesure de notre gloire : il exalte d'abord la grandeur de cette vertu ; il montre le rôle prépondérant qu'elle tient dans la pratique de la perfection ; il explique les motifs qui nous engagent à aimer Dieu, à quelles marques nous pouvons connaître si nous aimons Dieu, quels sont les moyens de faire régner la charité dans notre cœur, et en quelles circonstances nous devons produire des actes de charité : « Ces pages, ajoute le chanoine chargé de l'examen de *Ma Seconde Gerbe à la jeunesse chrétienne*, seront utiles aux prêtres et aux fidèles : les premiers y trouveront des modèles d'instructions paroissiales, les seconds auront un livre sérieux qui instruit et sanctifie. » Mgr l'évêque d'Amiens, confirmant de son autorité ce jugement si flatteur, ne craint pas d'écrire, à l'éloge de tous les travaux de M. l'abbé Deneux : « La *Seconde Gerbe à la jeunesse chrétienne* n'est pas inférieure à ses devancières. »

— Les *Discours et panégyriques* de M. l'abbé Lagardère nous sont présentés par Nosseigneurs les évêques de Troyes et de Langres, qui

se constituent ses parrains magnifiques ; ils sont, d'autre part, groupés sous quelques titres que Monseigneur de Langres appelle « alléchants » et qui, en effet, appellent les plus vives sympathies : la patrie, la vierge, les saints, la famille. Dans la première partie, les discours ont pour sujet : l'heure sacrée, ou le départ pour le régiment ; l'héroïsme en épaulettes ; la France et les missions ; la défense de Belfort ; la guerre inéluctable et la Croix-Rouge ; fête du Souvenir français. Dans la deuxième partie, l'orateur traite de la grande hérésie moderne et de Marie ; de la royauté et de la maternité de Marie ; de la liberté, de la démocratie et du surnaturel. Parmi les saints dont il fait l'éloge, nous trouvons saint Bernard, sainte Thérèse, sainte Cécile, sainte Madeleine, saint Jean de la Croix. Enfin, la deuxième partie comprend trois allocutions sur les devoirs de la famille chrétienne. « Les discours dont se compose ce volume, écrit Mgr l'évêque de Langres, sont animés d'un si puissant souffle oratoire, que, même imprimés, ils vibrent et font vibrer. » Développant la même pensée, un judicieux critique félicite l'auteur « de l'allure chevaleresque, presque militaire de ses discours » ; « ils sont, dit-il, la brièveté et la voix incisive du commandement, les maximes de l'honneur, et jusqu'aux mots heureux que les braves savent trouver. »

— L'apologie de la religion ne saurait suffire ; il faut mener de front la défense de la vérité contre toutes les attaques dont elle est l'objet : tandis que Moïse est sur la montagne, s'entretenant avec Dieu, Josué combat dans la plaine contre les ennemis de son peuple. L'auteur des *Réponses à des objections contre la religion* s'adjuge le rôle de Josué et, hâtons-nous de dire qu'il ne présume pas trop de ses forces. Voici en quels termes il comprend son œuvre : « Ce recueil d'objections, dit-il, est un manuel de défense religieuse, offert aux catholiques qui vivent dans le monde, où ils sont connus comme tels, et qui se trouvent ainsi exposés à être constamment harcelés par les ennemis de l'Église. » Il ajoute plus loin : « Le genre d'apologétique adopté ici constitue une arme bien suffisante pour permettre aux catholiques de se défendre et pour remettre en bonne posture la cause de la vérité. » Citons quelques-unes des objections que réfute l'auteur : La religion catholique ne ressemble plus à l'Église primitive — elle tue l'individu — c'est l'abdication de la raison — la confession perd la religion catholique — le pape est un souverain étranger — il y a trop d'ordres religieux — l'Évangile et la raison, ça fait deux — il ne faut pas dire : Je suis chrétien avant d'être Français, etc., etc. Et la réponse est toujours nette précise, adéquate ; l'objection est victorieusement repoussée et la victoire de la vérité est complète. Cet ouvrage éclairera un grand nombre d'esprits sérieux qui conservent encore tant de préjugés contre l'Église catholique.

— Le R. P. Delaporte veut aussi se mettre à la portée de notre société contemporaine en lui offrant son livre qui contient les *Paroles de notre temps* ; il est vrai que ce sont, quand même les paroles *de tous les temps*, mais nos hommes du jour aiment bien qu'on leur permette de croire à l'actualité rigoureuse et absolue d'une démonstration de la vérité religieuse adaptée aux besoins actuels. Nous n'y voyons aucun inconvénient, surtout quand ces *Paroles de notre temps* sont aussi orthodoxes que celles du R. P. Delaporte. Aussi bien, M. le chanoine Vaudon qui publie ce volume se plaît à nous faire connaître les éminentes qualités d'esprit et de cœur qui distinguent son héros : il a vécu près de lui ; pendant des années il a assisté pour ainsi dire à l'éclosion de ses pensées et entendu les battements de son cœur ; il nous révèle tous les trésors de cette âme d'apôtre à laquelle il se sent instinctivement porté à s'attacher, et il ajoute, pour justifier le titre du livre et résumer son jugement sur l'œuvre : « Le P. Delaporte est à la fois moderne et traditionnel. » On s'en convaincra, à mesure qu'on lira ces pages où la vérité catholique est exposée et développée tout entière, sans déguisement, sans restriction, mais de manière à se gagner les sympathies du lecteur ; c'est tour à tour : la mort, l'enfer, la maladie du temps présent, l'Église, l'Eucharistie, la croix rédemptrice, l'amitié de Dieu, le Ciel, la grâce, le péché, la rentrée en grâce, etc. Y a-t-il là rien qui ne soit de *tous les temps* ? Toutefois il n'y a rien aussi qui ne soit dit comme il sied *à notre temps*, et on est heureux de constater avec M. le chanoine Vaudon que « ce docteur, d'ailleurs sagement progressiste, était de la plus pure lignée catholique. »

JÉSUS. — MARIE. — 10 à 16. — L'Évangile est aussi de tous les temps et sait s'y accommoder. Nous en avons un nouveau témoignage dans l'acceuil si favorable qui a été fait au volume de M. l'abbé Poulin : *A la suite du Maître*. L'auteur nous fait entendre l'enseignement de Celui qui a les paroles de la vie éternelle, qui est l'unique maître, le seul qu'il faille croire, aimer et suivre : cet enseignement est passé sur les lèvres de l'Église qui le répète à toutes les générations ; et on ne peut être vrai disciple de Jésus-Christ qu'en acceptant la doctrine de l'Église qui est l'expression fidèle, authentique, de l'enseignement du Maître. C'est ce qu'il est nécessaire de redire à nos contemporains, et le meilleur moyen pour les convaincre de la divinité de la doctrine catholique, c'est de les inviter à se ranger *A la suite du Maître* divin qui est venu porter à tout homme la lumière de la vérité. M. l'abbé Poulin s'offre à les guider, et on peut accepter ses services. Lisez ces quelques lignes de Mgr l'évêque de Périgueux à son cher chanoine : « On voit qu'en quête d'un mystérieux Emmaüs, vous avez rencontré le Maître par votre chemin, qu'il vous a longuement parlé, qu'il vous a enflammé et que, voyageur en sa compagnie, vous battez ses

battements de cœur et vous parlez ses paroles... telle est l'impression que vous laisserez à toute âme qui voudra méditer avec vous, et, avec vous aussi, suivre le Maître. »

— Ces âmes de bonne volonté sont encore nombreuses : il est permis d'en juger par la faveur dont jouit toujours ce petit livre, déjà bien ancien pourtant, mais qui ne cesse pas d'être actuel : *L'Imitation de Jésus-Christ* ; il a été réédité sous toutes les formes et en toutes les langues ; une des meilleures éditions nous est offerte par « un chanoine de Paris » qui a eu la bonne pensée de réunir dans le même petit volume la traduction et les réflexions de l'abbé F. de Lamennais avec les prières du R. P. de Gonnélieu, en divisant le tout sous forme de lectures. Les personnes du monde, et aussi les personnes pieuses, trouveront le plus grand attrait à lire chaque jour quelqu'une de ces pages — illustrées de quelques belles gravures — et y puiseront d'efficaces encouragements pour la fidélité à leurs devoirs : on sait que *l'Imitation de Jésus-Christ* est « le plus beau livre sorti de la main des hommes. »

— Aux prodiges spirituels opérés dans les âmes par la prédication de sa doctrine, Jésus se plaisait à joindre les miracles qui rendaient la santé aux malades et même la vie aux morts. Quel plus sérieux encouragement à suivre ce Maître si bon et si puissant, qui confirme sa parole par des miracles ! Le tableau que nous offre M. le chanoine Trouillat, dans son livre : *Les Miraculés de l'Évangile*, est la plus éloquente démonstration de la divinité de Jésus, en même temps que l'expression la plus touchante de la bonté de son cœur. « Ce nouvel ouvrage, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Valence, contribuera efficacement, soyez-en sûr, à propager la connaissance du divin pouvoir et de l'infinie bonté du Cœur de Jésus. Par là-même, il affermira la foi dans les âmes et ranimera leur amour pour notre si bienfaisant Rédempteur. » Voyez défiler sous vos yeux l'officier de Capharnaüm intercédant pour son fils et obtenant sa guérison ; le possédé du démon impur, les apôtres sauvés du naufrage, la fille de Jaïre, le paralytique, le lépreux, le fils de la veuve de Naïm, la Samaritaine, l'aveuglé-né, Lazare, le bon larron, etc., etc. De toutes ces pages s'échappe le cri sorti de la poitrine du centurion du Calvaire : « Vraiment, Celui qui opère ces prodiges est bien le Fils de Dieu. » Telle sera la conclusion de toute âme sincère qu'aura éclairée le volume de M. le chanoine Trouillat : nous faisons des vœux pour que ces âmes soient nombreuses.

— Et chacune d'elles dira : *Je vais à Jésus*. C'est là que les attend M. l'abbé Casabianca pour leur offrir son excellent petit livre. Il est vrai que l'auteur s'adresse aux enfants et qu'il a surtout en vue de les préparer à leur première communion ; mais ses conseils seront utiles à tous les fidèles, car tous ont besoin de savoir quelle prépara-

tion il convient d'apporter à la réception de la divine Eucharistie : préparation du corps, du cœur et de l'âme. Nous recommandons vivement ce Manuel de la Communion à tous les catéchistes et aux curés. Mgr l'évêque d'Évreux déclare qu'il a « rarement lu un travail aussi bon, aussi lumineux, aussi pratique », et il est très persuadé que « ce qui aura été utile aux enfants ne pourra qu'être aussi utile aux autres. »

— Du cœur de Jésus est sorti le grand sacrement de son amour ; réciproquement c'est par la pratique de l'Eucharistie que nous serons amenés à pratiquer *le Culte du Cœur de Jésus*. M. Charles Sauvé, qui continue à remplir son plan conçu et tracé sous ce titre général : *Le Chrétien intime*, consacre deux volumes à nous faire connaître d'abord ce divin cœur considéré en lui-même et comme centre de toutes choses, ensuite le culte du Sacré-Cœur en lui-même aussi et dans ses rayonnements : traité complet, comme enseignement et comme pratique de la doctrine de l'Église. C'était une tâche difficile, mais elle n'était pas au-dessus de la science et du talent de l'auteur. Mgr l'archevêque d'Alger se plaît à louer l'immensité des horizons qu'il découvre à nos regards : c'est partout la lumière, la beauté, la splendeur du vrai ; on va d'enchantement en enchantement. Et pour produire ce résultat, l'auteur n'a pas eu besoin de recourir aux vains ornements du style; sa parole se distingue surtout par la simplicité, par la clarté de l'expression toujours juste, toujours égale à la pensée : la vérité lumineuse et pure n'a besoin d'aucun artifice. Les éloges n'ont pas manqué : ils sont venus de toutes parts à ces *élévations* dogmatiques, « délicieuses de piété et splendides de doctrine. » Le R. P. Lémius ajoute que : « c'est de l'or dans du cristal ! Toute la doctrine claire, solide, avec des aperçus nouveaux et frappants, passe en ces signes de suave théologie... Je ne crois pas qu'on ait fait, depuis les révélations de Paray, un ouvrage sur le Sacré-Cœur aussi complet... » Ajoutons un mot sur la belle ordonnance de l'ouvrage qui dénote un esprit éminemment méthodique et dont la vue seule plaît et intéresse. Un chapitre préliminaire indique les sources nombreuses où l'auteur reconnaît avoir puisé pour ses développements; une table analytique des matières résume aussi fidèlement que succinctement chacune des cinquante-quatre élévations. Et la forme typographique elle-même est en parfaite harmonie avec la valeur intrinsèque de l'œuvre : l'œuvre tout entière est un vrai monument élevé par des mains aussi riches que pieuses à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus.

— Personne ne connut mieux que Marie ce divin cœur : c'est à elle que nous devons demander de nous le faire connaître. Allons à cette Mère de Dieu qui est aussi notre mère ; étudions *Marie d'après l'Évangile*, comme nous y invite M. l'abbé Caron : n'est-elle pas « le Miroir de justice » dans lequel viennent se refléter tous les trésors de vertu que

renferme le cœur de son divin Fils? Le livre que nos présentons à nos lecteurs n'est pas un *Mois de Marie* ordinaire. De l'avis autorisé de l'examinateur, M. l'abbé Caron s'est surtout attaché dans ses commentaires des divines Écritures « à suivre d'un pas sûr, les traditions et le sentiment des saints Pères » et à préparer ainsi aux « fidèles qui butineront ses fleurs un miel sain et parfumé. » On pourrait regretter peut-être l'absence de tout exemple ou de toute histoire, mais la trame de la vie de Jésus à laquelle est sans cesse mêlée la vie de Marie n'est-elle pas une histoire qui se déroule au jour le jour et qui joint toujours à un vif intérêt un suave aliment pour la piété?

— Dans son ouvrage : *Divine Mère et Mère Patrie*, M. l'abbé Rimbault unit dans le même amour filial l'auguste Vierge Marie et notre chère France, toutes les deux nos mères, bien qu'à divers titres. Cette union est certes bien justifiée : Marie elle-même n'a-t-elle pas maintes fois témoigné de sa prédilection pour cette France qui est son royaume? Et récemment n'est-ce pas sur la terre de France que s'est posé son pied virginal quand elle est venue confirmer et consacrer la définition dogmatique de son Immaculée-Conception? M. l'abbé Rimbault nous fait d'abord contempler dans Marie la beauté de son âme, pleine de grâce, sa pureté, sa fidélité, sa puissance, sa miséricorde. Passant à la France, il rappelle les épreuves qu'a traversées la Fille aînée de l'Église, et la mission providentielle de la France soldat de Dieu; il invite notre nation à profiter des enseignements de Noël et lui indique ce qu'elle doit faire désormais pour reprendre son rôle d'instrument providentiel. « Souvenons-nous, dit-il, que, depuis le baptême de Clovis, depuis ce sacre quatorze fois séculaire de la nation franque, tous nos aïeux, évêques ou soldats, reines ou bergères, moines ou plébéiens ont allumé et rallumé chez nous le flambeau de la foi. Ne souffrons pas qu'on l'éteigne ni qu'on nous l'arrache! » Le souffle oratoire passe sur chacune des pages de l'éloquent missionnaire et arrive jusqu'à l'âme du lecteur où il ranime la flamme du patriotisme et de la foi.

SACERDOCE. — FAMILLE. — 17 à 26. — Le recrutement du sacerdoce est l'œuvre par excellence; elle est aujourd'hui plus opportune et plus urgente que jamais. Une voix autorisée a dit que c'était le bon moment pour être prêtre. Oui, mais il n'est pas donné à tous de comprendre cette parole : *Non omnes capiunt istud verbum*. Lisez l'opuscule de M. l'abbé Moisan ayant pour titre : *Recherche et première culture des vocations* et vous vous initierez à cet apostolat si grand et si utile de la formation des âmes sacerdotales : vous trouverez le secret de pressentir une vocation et les moyens de la favoriser. L'auteur consacre un dernier chapitre aux vocations tardives : on peut en réussir, et en tirer excellent parti, mais combien mieux de découvrir une vocation dans une âme encore tendre où la piété germe plus facilement, où la grâce

rencontre d'abord plus de docilité, ensuite une générosité plus grande ! Mais, ici et là, Dieu a choisi ses élus : à nous de les trouver et de seconder l'œuvre de la Providence.

— L'acte principal du sacerdoce est le Saint-Sacrifice. M. l'abbé Journet estime, hélas ! avec trop de raison, que ce sacrifice divin n'est pas assez aimé, parce qu'il n'est pas assez connu, et il se fait *l'Apôtre de la Sainte Messe* ; il nous en démontre l'excellence par son essence et par ses fruits ; il indique les moyens de zèle pour attirer les fidèles à la messe soit le dimanche et les jours de fêtes, soit au cours de la semaine ; il énumère les pratiques et les industries diverses pour intéresser les fidèles à l'assistance à la sainte messe, la leur faire aimer et leur en faire tirer profit. Cette étude a pris part à un concours pour lequel elle avait été préparée et a eu le privilège d'obtenir le premier prix. « C'est un très bon travail, dit le secrétaire du jury ; l'auteur, qui a beaucoup lu, emprunte ses considérations aux Pères, aux théologiens et aux prédicateurs. Mais les citations sont faites avec goût ; les divisions sont naturelles et les preuves bien choisies : c'est de la bonne science théologique mise à la portée des fidèles. »

— Si la célébration de la messe est un honneur pour le prêtre, le soin des âmes qui lui sont confiées est une charge : il est pasteur et, comme tel, il a de graves obligations à remplir. Dans *le Bon Pasteur. Conférences sur les obligations de la charge pastorale,* Mgr Lelong instruit le prêtre des devoirs qui lui incombent, des dispositions avec lesquelles il doit s'en acquitter, des moyens qui peuvent lui en facililer l'accomplissement. Mgr l'évêque de Nevers a l'autorité et la compétence pour cet enseignement professionnel : ce qu'il dit, ce n'est pas seulement pour les prêtres de son diocèse ; tous les prêtres peuvent également se constituer ses disciples et mettre ses leçons en pratique. Vingt-deux conférences se partagent les divers devoirs de la charge pastorale : l'amour de la paroisse ; la résidence ; le presbytère ; la prière pastorale ; l'étude ; l'Église ; le culte de l'Eucharistie ; les cérémonies liturgiques ; la prédication ; le catéchisme ; le soin des enfants ; la confession ; le soin des malades ; les missions ; les œuvres de zèle ; la culture des âmes ; les rapports avec les supérieurs, avec l'autorité civile, avec les confrères et avec les paroissiens : c'est donc toute la vie pastorale qu'embrassent les conférences de Mgr Lelong ; prêchées aux prêtres du diocèse de Nevers, elles ont été réunies en un volume pour aller au dehors atteindre d'autres âmes sacerdotales et leur faire du bien. Cet apostolat a si bien réussi que le livre, en peu de temps, a épuisé sa première édition et que la deuxième est en voie d'obtenir le même succès.

— Par rapport au simple fidèle, l'Eucharistie, c'est surtout la communion ; pour la faire goûter et pratiquer davantage, M. le chano

Planeix consacre quelques pages à mettre en relief *les Convenances contemporaines de l'Eucharistie* ; il considère l'Eucharistie comme principe de lumière, de zèle, de force, de détachement et de vérité ; les faits, les exemples viennent à l'appui de la doctrine et il serait à désirer que beaucoup de chrétiens, qui se désintéressent si facilement de cet aliment spirituel si nécessaire à l'âme, puissent lire ces pages qui font si bien connaître le « don de Dieu. »

— Ajoutons-y les *Méditations eucharistiques extraites des écrits et des catéchismes du bienheureux J.-M. Vianney* : elles doivent contribuer pour une bonne part, à faire rentrer dans les habitudes de la vie chrétienne contemporaine, la pratique plus fréquente de la communion et du culte de l'Eucharistie : amour de Jésus-Christ dans l'institution de ce sacrement ; excellence de l'Eucharistie ; Eucharistie nourriture de l'âme ; l'Eucharistie nous unit à Jésus-Christ, augmente en nous la grâce sanctifiante, affaiblit notre penchant au mal, est pour nous le gage de la vie éternelle et une source de joie, etc., etc. Chaque méditation se termine par quelque exemple de la vie du bienheureux en harmonie avec le sujet et qui donne plus d'attrait à l'enseignement, car le saint curé d'Ars ne se contentait pas d'enseigner, il s'efforçait surtout de pratiquer son enseignement : sa vie était la confirmation de son catéchisme, ou mieux son catéchisme un exemple.

— L'enseignement qui convient à la famille nous est donné par saint Paul, et c'est celui-là même dont s'inspire Mgr Henri Bolo dans ses *Conférences de la Madeleine* pendant le carême de 1904. Le sujet général de ces conférences est celui-ci : *La Femme d'après saint Paul*, et puis chaque conférence traite en particulier de la femme mondaine, de la femme mariée, de la mère de famille, de la femme de bien et de la vierge chrétienne. Nous n'avons pas à redire la manière originale et toute personnelle de l'auteur dans l'exposé et le développement de sa thèse : Mgr Bolo reste toujours lui-même, en se dépouillant toutefois chaque jour davantage des imperfections de sa prime jeunesse littéraire et en s'enrichissant un peu plus des dons incontestables d'un talent plus mûr. Les conférences aux femmes chrétiennes alternaient avec des *Conférences aux hommes* sous ce titre : *L'Acte de foi au* XX*e siècle* et le même volume les réunit toutes, formant ainsi l'ensemble complet de la prédication quadragésimale pour tous les fidèles de la paroisse de la Madeleine ; publiées, elles peuvent produire des fruits plus abondants. Les conférences aux hommes traitent uniquement de la foi : la foi par l'incrédulité, par le scepticisme, par le spiritualisme et par le positivisme ; la conclusion s'impose : on est obligé de reconnaître l'influence prépondérante de l'Évangile sur la pensée, le sentiment et la volonté ; il n'est pas de « doctrine qui s'harmonise mieux avec toutes les exigences de la nature humaine et qui

réponde plus intégralement à son besoin de savoir, d'aimer et de vouloir. »

— Moins élevé, moins philosophique, mais plus pratique le *Mois de Marie des Familles chrétiennes*, par M. P. Goedert : le modèle des familles chrétiennes, n'est-ce pas la famille de Nazareth, sur laquelle l'Église a voulu appeler notre attention d'une manière toute particulière, par l'institution d'une fête spéciale, au troisième dimanche après l'Épiphanie ? La méditation quotidienne, pendant le mois de Marie, sur les vertus de l'auguste Vierge, Mère de Dieu, nous obligera de pénétrer dans cet intérieur de paix et de sainteté, de prendre place, pour ainsi dire, à ce foyer qui est l'objet des complaisances du Très-Haut, et, de ce contact avec Jésus, Marie, Joseph, nous ressentirons les effets merveilleux de cette vertu qui s'exhalait du Fils de Dieu, et qui guérissait les corps, comme elle purifiait les âmes. Les méditations sont peut-être un peu longues, mais elles peuvent, sans inconvénients, être réduites ; cette réduction aurait même encore cet avantage de pouvoir permettre au clergé paroissial d'utiliser, sans se répéter, le même livre pour une seconde année. Elles sont suivies d'une pratique, d'un exemple et d'une prière.

— M. Chassevent s'adresse plus spécialement aux plus jeunes membres de la famille ; son opuscule rappelle, en quelques pages, *les Devoirs des petits enfants* : c'est, comme il le dit, une sorte d'humble alphabet servant à nos chers petits amis à épeler leurs devoirs futurs d'hommes, en apprenant ceux de leur jeune âge. L'expérience prouve bien, en effet, que la vie tout entière dépend d'une bonne première éducation. Que les parents profitent volontiers du petit livre qui leur est offert ; quelques gravures bien choisies en augmentent l'attrait.

— Dans la famille, il y a souvent des malades : ils en sont les membres les plus intéressants et ils ont bien quelque droit à une plus affectueuse attention. Avec la profonde et chrétienne délicatesse de son cœur, Mme la comtesse de Flavigny s'est prise d'une grande pitié pour eux, et elle a voulu chercher à soulager leurs maux, en même temps qu'à leur rappeler le moyen de les sanctifier : elle leur offre l'*Année des malades*, qui s'adresse surtout à ceux pour qui l'infirmité est un état, et encore même parmi ceux-là elle n'espère atteindre et consoler « que les malades formellement convaincus de la divinité de Jésus-Christ et de l'action rédemptrice du sang versé sur la croix. » L'auteur parle trop bien de la maladie et des fruits du salut qu'on en peut tirer, pour ne pas laisser entendre qu'elle parle d'expérience, soit parce qu'elle a vu souffrir, soit parce qu'elle a elle-même souffert : n'est-ce pas la meilleure école pour se former soi-même et pour rendre service à autrui ? L'œuvre comprend deux volumes ; le premier consacré à la vie du malade, et l'auteur envisage la maladie au doul

point de vue de la raison et de la foi, indiquant ensuite au malade le moyen de sanctifier la maladie et d'occuper les répits, plus ou moins longs, que lui laisse le mal, pour se livrer au travail soit physique, soit intellectuel, soit moral ; il insiste sur la réception des sacrements, recommande la préparation à la mort, et comme disposition habituelle de l'âme, il invite le malade à la pratique quotidienne de l'oraison mentale. Suivent quelques sujets de méditation, adaptés aux diverses époques de l'année liturgique. Le second volume renferme les lectures spirituelles du malade, extraites des œuvres des Pères de l'Église, des théologiens mystiques et des saints, sur la sanctification de la maladie, sur l'utilité de la souffrance, la nécessité de l'expiation, l'union à Dieu, la patience, le détachement des choses d'ici-bas, la pensée et le désir d'une autre vie, etc.

— *L'Art de souffrir*, de Dom Dubourg, complète l'œuvre qui précède. Ce livre s'ouvre par une lettre de M. François Coppée à l'auteur ; l'éminent académicien, qui a connu le prix de « la bonne souffrance », est bien compétent et autorisé pour apprécier l'ouvrage du saint religieux qui, lui aussi, a eu « la faveur » de participer aux grandes leçons des douleurs humaines, et il lui écrit : « Vos pages pénétrées d'une foi si vives et écrites d'un style si éloquent et si mâle... redisent une fois de plus et très fortement que seul le christianisme nous donne le moyen de subir les douleurs humaines, qu'il nous les rend même précieuses. » Il ajoute, résumant ces pages : « L'art de souffrir — si je vous ai bien compris — c'est l'imitation de Jésus-Christ. » Oui, c'est bien là ce qui fait « la bonne souffrance. » Et après nous avoir raconté les deux drames de douleur auxquels il fut mêlé et dont le récit est d'un intérêt si poignant, l'auteur s'empresse d'abord de poser ce qu'il appelle « le problème angoissant » c'est-à-dire la raison de la souffrance, que Dieu n'a certes pas voulue, mais que le péché, et lui seul, a introduite dans le monde, et puis il nous met en relations avec le docteur de la souffrance qui est aussi le général des souffrants et surtout notre frère d'armes ; il passe en revue les armées de la croix et il termine sur les passionnés de la croix : il y a dans ces simples indications non seulement toute la pensée de l'auteur mais la révélation de sa manière et de son style. Les malades de Mme la comtesse de Flavigny feront bien d'ajouter à leurs lectures spirituelles le livre de Dom du Bourg.

Spiritualité. — 27 à 36. — C'était une belle âme, celle du cardinal Newman ! On connaît l'éminent évêque par les grandes œuvres de son ministère ; il est trop peu connu comme mystique, et il y a vraiment intérêt, consolation et profit à le considérer sous cet aspect. Nous ne saurions trop nous féliciter de la publication des *Méditations et prières* extraites des œuvres de Newman et traduites par Mme Marie-Agnès Pératé : c'est toute une révélation, et, grâce à ces pages, nous pouvons

pénétrer à fond dans cette âme si sacerdotale. L'étude de M. Henri Bremond sur la *Piété de Newman* nous sert de guide et nous permet d'admirer ces sentiments si élevés, tout à fait surnaturels qui constituaient le fond de cette admirable existence et dont Newman s'inspirait toujours, jusque dans ses moindres actions. Cette étude est une très opportune Introduction aux *Méditations et prières* qui font l'objet principal du livre. Les méditations portent d'abord sur les priviléges et les vertus de la Vierge Marie, ainsi que sur tous les mystères de sa vie : c'est le commentaire des litanies de Lorette. Puis elles ont pour sujets les stations du Chemin de la Croix, auxquelles viennent se joindre douze méditations et prières pour le Vendredi-Saint. Une troisième partie, la plus considérable, renferme des méditations sur les différents points de la doctrine chrétienne : Dieu et l'âme ; le péché ; la puissance de la croix ; la résurrection ; l'enseignement des quarante jours ; l'Ascension ; le Paradis ; le Saint-Sacrifice ; le Sacré-Cœur, etc. Le livre se clôt sur le songe de Gérontius. Nous serions heureux que ces quelques aperçus, — si brefs soient-ils — pussent inviter nos lecteurs à se procurer la consolation de lire ces *Méditations ;* ils nous sauraient gré certainement de les leur avoir fait connaître et ils réaliseraient ainsi les vœux de la pieuse traductrice en même temps qu'ils lui apporteraient la seule récompense qu'elle ambitionne : procurer le plus grand bien aux âmes en faisant mieux connaître la belle âme de son héros !

— Le traité du R. P. Olivier Lefranc sur *la Prière* « est une œuvre, dit Mgr l'évêque de Clermont, d'une âme instruite et expérimentée dans les voies de la vie pieuse et mystique. » La prière, ajoute-t-il, « y est considérée sous tous les aspects et analysée avec une sûreté de méthode qui fera de la lecture de ce livre, l'étude la plus utile pour les âmes. » L'ouvrage est divisé en six parties qui traitent successivement de l'histoire de la prière, de ses diverses fins, de ses préceptes et de ses pratiques, de ses formes, de ses modèles, de son école. Comme on le voit, rien n'est omis de ce qui peut nous intéresser sur un sujet aussi capital. Le développement de chaque partie est clair, précis, complet, appuyé sur des considérations très judicieuses, sur des témoignages autorisés ; il est suivi d'un questionnaire et d'un examen sur la lecture qui vient d'être faite et qui a pour but de nous éclairer nous-mêmes au sujet du devoir ou de l'obligation qui nous a été rappelé ; une résolution pratique termine chaque lecture. L'histoire de la prière nous fait remonter à l'origine même du monde et, nous accompagnant à travers tous les siècles de l'antiquité, nous montre son extension pendant la longue existence de l'Église catholique : ce n'est qu'un bien court résumé d'une histoire qui date de six mille ans, mais il est bien fait et très intéressant. Le reste du volume, tout de doctrine et de pratique, est l'œuvre « d'une âme expérimentée » qui

vient en aide à d'autres âmes pour leur fournir « les moyens de s'élever et s'unir à Dieu. »

— La *Pratique de l'oraison mentale* est un livre plus spécial qui se subdivise en deux traités : l'un sur l'oraison ordinaire ; l'autre sur l'oraison extraordinaire. Dans le premier nous trouvons quatre parties : la première établit l'excellence de l'oraison en général ; la seconde contient la pratique de l'oraison ; la troisième expose et résout ces difficultés ; la quatrième est réservée à l'étude des méthodes d'oraison des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Le traité sur l'oraison extraordinaire renferme sept parties, consacrées à la nature de la contemplation, à ses divers degrés, aux grandes épreuves qu'elle peut réserver aux âmes, aux vertus qu'elle suppose ou qu'elle réclame, à la vocation, à la contemplation infuse, aux visions et aux locutions surnaturelles, à l'attrait pour les grâces extraordinaires. Ce traité n'est point pratique pour beaucoup, même pour le plus grand nombre, mais il est permis à tous les fidèles de connaître les voies extraordinaires par lesquelles Dieu sait conduire les âmes d'élite, auxquelles il réserve la faveur de ses communications ou de ses confidences spéciales ; nous pouvons alors nous rendre mieux compte de la condition de l'âme élevée par Dieu lui-même à cette union mystique et morale aussi complète qu'une créature peut avoir avec la divinité. Le premier traité est à la portée de tous les fidèles ; il leur fait comprendre l'utilité qu'ils peuvent retirer de cet exercice spirituel ; il les invite efficacement à le pratiquer et s'applique surtout à les préserver contre les difficultés qu'ils pourraient rencontrer : les distractions, l'aridité spirituelle, l'ennui, le découragement.

— La prière et l'oraison mentale sont les deux principales armes qui peuvent nous servir pour engager le *Combat spirituel* et pour en sortir victorieux. Il est toujours bien recherché et bien goûté ce petit livre qui, malgré son grand âge, ne cesse pas d'être jeune. Les éditions se multiplient à l'instar de celles de l'*Imitation de Jésus-Christ* : on dirait deux frères jumeaux ; l'un, le *Combat spirituel*, chargé de détruire les défauts ; l'autre, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dirigeant l'édifice de la sainteté par la pratique des vertus. L'édition actuelle du *Combat spirituel* est enrichi d'une longue Préface, due à la plume de M. Gabriel de Belcastel sur la vie spirituelle : on connaît la piété solide et éclairée de cet éminent chrétien, homme de foi et de bonnes œuvres.

— *Le Livre de la bonté*, par M. G. Marquis, ne présume pas trop de lui-même en apportant son appoint à l'œuvre de notre sanctification : il nous fait aimer cette vertu qui nous rend, à notre tour, si aimables. Voici d'abord les caractères généraux de la bonté ; puis la bonté se manifeste dans l'esprit, dans les bonnes paroles, dans les bonnes actions, et à l'égard des malades ; il y a des obstacles à la bonté et une bonté

qui n'est pas la vraie ; il y a aussi des épreuves par lesquelles peut ou doit passer la bonté, mais le cœur bien formé à cette vertu sait en triompher et elle mérite enfin les récompenses qui lui sont promises : le modèle parfait de la bonté, c'est le bon Pasteur... Puisse ce petit volume avoir de nombreux lecteurs !

— Nous formons le même vœu pour l'opuscule de M. Fonssagrives : *L'Éducation de la pureté* ; il s'adresse aux parents et aux maîtres, auxquels il donne les meilleurs conseils pour veiller à la formation des enfants à la pratique de cette belle vertu. Il en est à la quatrième édition : c'est dire la faveur dont il jouit et le succès qu'il obtient. L'auteur indique d'abord ce que doit être cette éducation de la pureté dans la première enfance et au collège : elle est difficile, mais elle est possible ; elle doit être à la fois religieuse et scientifique, mais scientifique avec les réserves qui conviennent. Il suit son œuvre au-delà du collége, toujours sous les regards des parents. « L'éducation de la pureté ne s'achève qu'à l'autel, dit-il. Élever des fils, c'est former des pères ; élever des filles, c'est former des mères. » Évidemment l'auteur touche, en passant, à des questions délicates, mais il le fait avec cette distinction et ce tact qui sont l'apanage d'une âme sincèrement éprise de pureté.

— *La Vie spirituelle*, dans son ensemble, fait l'objet de cent trente-sept conférences dédiées par M. le chanoine Toublan aux prêtres, aux religieuses, aux personnes même vivant dans le monde. C'est la vie chrétienne plus parfaite mise à la portée de tous. Cette vie commence par la purification de l'âme, qui consiste dans le combat des tentations, des illusions et des défauts, dans la fuite des occasions, dans le gouvernement des passions ; elle progresse par le désir de la perfection, par la délicatesse de la conscience qui fait éviter le moindre péché véniel, par la fidélité aux petites choses, par le recueillement intérieur, la pureté d'intention; elle en vient à la pratique des vertus théologales et à la correction du caractère dont les défauts sont si nombreux et si variés. C'est maintenant le tour des vertus morales, auxquelles s'ajoutent quelques vertus corrélatives : la piété, la dévotion, l'obéissance, la mortification, la patience, l'humilité, la chasteté. La cinquième et dernière partie s'occupe très opportunément des moyens ordinaires de sanctification : règlement de vie où se groupent tous les actes de la journée : prière, méditation, assistance à la messe, la visite au Saint-Sacrement, la communion, l'examen de conscience, les pratiques de piété. Bien conçu, le plan du livre est aussi très consciencieusement rempli : les personnes pieuses profiteront beaucoup à suivre les conseils d'un guide si expérimenté et si sûr : la réalisation de la vie spirituelle leur paraîtra d'une grande facilité.

— Et la vie spirituelle n'est pas autre chose que *la Vie avec Dieu*,

cette vie que vécut, pendant quarante-neuf ans de profession religieuse, le T. R. Père Thomas Faucillon, et qu'il s'efforça, par ses retraites, de faire aimer aux âmes et de leur faire adopter pour elles-mêmes. Un dévouement filial a recueilli les notes éparses tombées de la plume de ce fervent religieux, et de là, le livre qui nous est présenté. Onction intérieure et doctrine solide, tels sont les deux caractères de ces notes. « Elles seront goûtées des âmes qui recherchent les choses plus que les mots et Dieu par dessus tout. Elles se laisseront aller, et non sans charme, au cours paisible de ces pensées qui se déroulent avec ampleur, sans hâte, limpides et nourries, comme d'une belle source de piété et de théologie. » Les grandes divisions de l'ouvrage sont celles-ci : Pour entrer en retraite — la Grâce et son action — les Vertus et leurs luttes — les Sacrements — l'État religieux — Pour terminer la retraite — Fragments divers. Une Préface assez étendue fait connaître la vie et le ministère du R. P. Faucillon ; elle porte un jugement autorisé, impartial sur son genre de prédication ; elle nous révèle la pensée qui a inspiré ce recueil posthume de notes et la méthode qui a été suivie pour les classer.

— Avec l'ouvrage du P. Berthier nous revenons à la prière qu'il appelle si justement *la Clé du Ciel*. Le Seigneur a dit : « Frappez, et on vous ouvrira. » La prière monte vers Dieu ; elle frappe et Dieu lui ouvre. C'est par la prière que le Ciel s'ouvre à nous et que nous pouvons aller jusqu'à Dieu. La prière est d'abord la louange de Dieu, puis l'action de grâce, enfin et surtout une demande : tel est le sujet d'une Introduction. La première partie de l'ouvrage énumère et développe les motifs qui nous pressent de prier : la prière est facile, elle est consolante, elle nous honore, elle nous est utile, elle est efficace, enfin elle nous est imposée par l'ordre de Dieu et par nos propres besoins ; les exhortations des Pères de l'Église, les exemples des saints et de Jésus-Christ constituent de puissants encouragements à la prière. Dans la deuxième partie l'auteur nous enseigne la pratique de la prière. Qui doit prier ? Qui doit-on prier ? Pour qui prier ? Que faut-il demander en priant ? Où peut-on prier ? Moyens pour rendre la prière efficace : la pénitence et l'aumône. Dans quelle intention et de quelle manière faut-il prier ? Avec quelles dispositions et en quel temps devons-nous prier ? L'auteur répond à toutes ces interrogations et cette partie de son livre est comme le code de la prière. Un long appendice contient toutes les prières usuelles du chrétien et les pratiques de piété les plus recommandées par l'Église : ceci est le *Manuel* pratique de la prière. Telle est *la Clé du Ciel*. Nous invitons nos lecteurs à la prendre en main et à s'en servir soit pour eux-mêmes, soit en faveur d'autrui.

— Le modèle parfait de cette vie spirituelle dont la grâce, que nous obtiendra la prière, nous rendra facile la réalisation, est *l'Apôtre saint*

Paul ; le R. P. Pica le propose justement à notre imitation ; il a étudié sa vie, il a médité son enseignement et il nous le fait suivre d'étape en étape à travers toutes les péripéties de son long et laborieux apostolat. C'est l'histoire de saint Paul, que trace l'auteur, et, chemin faisant, il relève les leçons que l'apôtre donne aux fidèles ou à ses disciples dans ses épîtres. Est-il nécessaire d'ajouter que l'érudit religieux barnabite, auteur de ce livre, n'a fait que suivre pas à pas les actes des apôtres et les épîtres du saint ; il n'a pu s'écarter en rien de la vérité historique, et, dans les doutes, il a pris pour guide les remarquables travaux du regretté abbé Fouard sur les missions et les dernières années de saint Paul. C'est un travail sérieux, bien approfondi, très complet : il met en vive lumière les qualités saillantes et principales du caractère de l'apôtre ; il donne surtout de sa doctrine un aperçu très fidèle, très précis, qui en fait mieux saisir l'enchaînement logique et la parfaite harmonie.

Piété. — Dévotions. — 37 à 42. — *Les Opuscules de saint François d'Assise*, publiés par le P. Ubald d'Alençon, comprennent les deux règles des frères mineurs ; le testament de saint François ; des fragments adressés à sainte Claire ; des admonitions ; des lettres à tous les chrétiens, au chapitre général, au frère Élie, aux chefs des peuples, aux clercs sur le Saint Sacrement, aux gardiens, etc ; un écrit sur l'habitation religieuse des ermitages, un petit billet au frère Léon, ou louanges à Dieu ; quelques prières. L'éditeur y a joint quelques écrits douteux et un appendice qui contient la règle des pauvres dames ; la prière pour obtenir la pauvreté ; le chapitre de la joie parfaite et quelques fragments de Jacques le Vitry : tout autant d'écrits qui offrent un pieux intérêt aux fervents disciples du saint patriarche d'Assise et aux membres si nombreux de son tiers-ordre.

— Les *Heures catholiques d'Ars* sont un recueil de prières ou d'exercices de piété spécialement destinés aux pélerins d'Ars. Ce qui le rend surtout précieux, en le distinguant aussi d'autres recueils similaires, ce sont les réflexions spirituelles et les pensées du B. J.-M. Vianney, qui y ont été ajoutées. Ce livre en est à sa 52e édition ; il est divisé en quatre parties, qui contiennent, la 1re, les exercices de piété pour la journée ; la 2e, les exercices de dévotion à Jésus-Christ ; la 3e, les différentes dévotions à Marie ; la 4e enfin, les prières pour les divers besoins de l'âme.

— Les *Paillettes d'or* continuent, toujours avec le même succès, leur fructueuse mission. Le quatrième volume renferme la onzième et la douzième série, et, par son luxe de typographie, par ses ravissantes illustrations, il est digne de ses aînés : nous en félicitons l'éditeur. Quant à l'œuvre elle-même, nous n'avons plus à en faire l'éloge : ce ne sont que des pensées très simples, mais elles sont bien exprimées,

elles touchent à tout et se font favorablement accueillir ; leurs leçons sont parfois austères, mais elles ne déplaisent pas ; on les accepte volontiers. Ce sont de simples *paillettes*, mais ce sont des *paillettes d'or*. Qui pourrait dire tout le bien que ces paillettes ont fait aux âmes ! Heureux l'auteur qui a exercé ce merveilleux apostolat !

— Le *Mois du Sacré-Cœur*, par M. l'abbé Sainsot, est *destiné aux enfants*. Ce sont eux surtout qu'aimait Jésus, et il convenait de leur faire connaître ce divin Cœur. Tout est bien adapté à leur intelligence, d'abord, dans ces considérations de chaque jour, qui ont pour objet ou un de leurs devoirs à pratiquer, ou un de leurs défauts à corriger, ou une vertu à acquérir ; ensuite, dans ces exemples si intéressants et bien propres à graver dans leur esprit l'enseignement du jour. Le livre contient, en forme d'appendice, le petit catéchisme de la dévotion au Cœur de Jésus, et quelques prières au Sacré-Cœur.

— Dans le *Nouveau Manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs*, M. l'abbé Perretant s'est attaché à faire connaître la nature, les avantages et les pratiques de cette dévotion ; il termine par l'historique et la description de la plus ancienne chapelle de N.-D. des Sept-Douleurs qui est l'église de Brou. Ce livre ne peut que favoriser la piété des fidèles envers l'auguste Reine des martyrs, consolatrice des affligés : il en sera très apprécié et très goûté.

— Une des meilleures pratiques de dévotion est celle du *Chemin de la croix*, et quand on suit cette *Voie des douleurs et des consolations* avec un guide tel que Mgr l'évêque de Châlons, on doit y trouver toutes les douceurs que peut procurer la contemplation des souffrances de la divine Victime : « Acheminez-vous silencieusement vers la montagne où coulèrent les larmes et le sang de votre Dieu. Lorsque vous serez parvenus au sommet, jetez un regard sur la figure du monde qui passe... et tout vous paraîtra bien petit et bien vain... En portant la croix le premier, Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, nous ouvrit le chemin de la joie et de la gloire qui ne passent pas. »

SUPPLÉMENT A LA PRÉDICATION. — 43. — Nous finissions notre compte rendu d'ensemble quand nous est parvenu ce troisième volume de l'*Exposition de la morale catholique*, de M. le chanoine Janvier, l'éloquent orateur de Notre-Dame ; il renferme les six conférences sur *les Passions*, les cinq instructions de la retraite et l'allocution de Pâques sur le même sujet ; nous avons hâte de le présenter à nos lecteurs qui s'empresseront à leur tour de le lire ; c'est une si bonne fortune qu'un nouvel ouvrage de M. le chanoine Janvier ! L'éminent conférencier traite de la nature des passions, de leur hiérarchie, de leur valeur morale, du commerce des passions, soit avec le mal, soit avec le bien, de l'art de faire servir les passions au bien. Parmi les passions dont il parle dans ses instructions de la retraite pascale, il y a la joie, la tris-

tesse, la peur, la colère ; le vendredi-saint, l'instruction porte sur la lutte de l'amour et de la haine ; enfin le moyen de sanctifier les passions fait le sujet de l'allocution du matin de Pâques, pour la communion des hommes. Dans trois appendices, qui remplissent près de cent pages, l'auteur publie la longue nomenclature des auteurs qu'il a consultés, des notes explicatives sur chaque conférence et des notes sur les passions selon les âges et les situations. M. le chanoine Janvier ne sait pas ce que c'est que laisser un travail incomplet : une conférence ne peut tout contenir ; une *note*, en appendice, reçoit ce trop-plein qui, pour le lecteur attentif et réfléchi, achève l'œuvre de la conférence et satisfait sa légitime *passion* de savoir. F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *Feuilles éparses (1840-1904)*, par FRÉDÉRIC PASSY. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1904, in-18 de VIII-130 p., 2 fr. 50. — 2. *Aspirations religieuses*, par G. VUILLIER. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-16 de 186 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Berceau de la France*, par AUGUSTE SAJOT. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 286 p., 3 fr. 50. — 4. *Estelle*, poème en français et en provençal en regard, par E. HOUCHART. Avignon, Aubanel, s. d., in-8 de 251 p., avec planches, 6 fr. — 5. *Les Haltes sereines*, par GEORGES DRUILHET. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 151 p., 3 fr. — 6. *Horizons poétiques d'un enraciné*, par J.-M. LAMBERT. Leysse-Saint-Alban (Savoie), chez l'auteur, 1905, in-18 de 122 p. — 7. *La Légende d'une âme*, par JOSEPH-ÉMILE POIRIER. Paris, Plon, s. d., petit in-8 de 175 p., 3 fr. 50. — 8. *Poèmes*, par EDMÉE DELEBECQUE. Paris, Messein, 1905, in-18 de 160 p., 3 fr. 50. — 9. *Incertitudes*, par ADOLPHE LIÉBY. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 98 p., 3 fr. — 10. *Reflets et couchants*, par MAURICE FOUCHET. Paris, Lemerre, s. d., in-18 de 130 p., 3 fr. — 11. *Les Chants de l'aurore*, par ANDRÉ JOUSSAIN. Paris, Société d'impr. et de librairie, 1905, in 16 de XV-201 p., 3 fr. 50. — 12. *Échos et reflets*, par GEORGES GARNIER. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-12 de 94 p., 2 fr. 50. — 13. *Gerbe d'Armelle. Fleurs d'amour*, par BERNARD STELLER. Paris, Dujarric, 1905, in-16 de XII-134 p., 2 fr. 50. — 14. *L'Ombre des oliviers* (*Le Problème de la paix*), par GUSTAVE ZIDLER. Paris, Plon, s. d., in-18 de 70 p., 2 fr. — 15. *L'Homme intérieur (1901-1905)*, par CHARLES GUÉRIN. Paris, « Mercure de France », 1905, in-12 de 181 p., 3 fr. 50. — 16. *Pour les aimées*, par HECTOR BONNENFANT. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 120 p., 3 fr. — 17. *Poésies de* LÉON DUVAUCHEL *(1869-1902)*. Paris, Lemerre, 1905, petit in-12 de 447 p., avec portrait, 6 fr. — 18. *Arpèges*, par LÉON HÉLY. Paris, Fischbacher, 1905, in-16 de VI-128 p., 3 fr. — 19. *Les Vignes mortes (1897-1904)*, par HENRI MARTINEAU. Niort, Clouzot, 1905, in-18 de 190 p. — 20. *Du Soleil sur la porte, poèmes suivis de Lettres familières*, par A.-M. GOSSEZ. Paris, « Mercure de France », 1905, in-16 de 171 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Vaisseau solitaire*, par EDGAR MALFÈRE. Lille, édit. du Beffroi, 1905, in-16 de 176 p. — 22. *Les Souffleis*, par CHARLES RECULOUX. Paris, Jouve, 1905, in-12 de 83 p., 2 fr. — 23. *Sonnets épars (1897-1900)*, par MARIUS BOISSON. Paris, Petit, 1905, in-18 de 125 p., 3 fr. — 24. *Vercingétorix*, héroïde, par EUGÈNE LAMBERT. Paris, Daragon, 1905, in-16 de 15 p., 1 fr.

THÉATRE. — 1. *Le Sang du Calvaire*, drame sacré en cinq tableaux, par CHARLES GRANDMONGIN. Paris, Émile-Paul, 1905, gr. in-8 de 66 p., 3 fr. — 2. *C'est pas chic*, comédie en un acte, par GEORGES CASELLA et ANDRÉ DE FOUQUIÈRES. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 35 p., 1 fr. — 3. *Don Fernand de Catalogne, ou le Mari imprudent*, comédie galante en un acte, par ALEXANDRE CORMIER. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 36 p., 1 fr.

POÉSIE. — 1. — M. Frédéric Passy est surtout connu comme écono-

miste et comme « pacifiste », mais c'est aussi un poète aimable et sans prétention, qui aime à chanter les joies et les tristesses de la famille et s'essaye au besoin dans la satire pas méchante. C'est une belle âme, comme il apparaît à chaque page des *Feuilles éparses*. C'est de plus une jolie plume poétique, dont le talent un peu vieillot, mais agréable tout de même, rappelle Millevoye et les derniers classiques de la Restauration. M. Frédéric Passy est, aussi, ce qu'on appelait jadis un humaniste. Son recueil contient plusieurs traductions en vers de poésies grecques et latines, pas mal tournées du tout. *L'Astrologue*, par exemple, est une charmante bluette. Ailleurs, M. Passy rompt des lances en faveur du libre-échange et tarabuste — oh ! très doucement — M. Méline, l'homme du « pain cher. » Son indignation, traduite en un langage un peu trop technique, trouve des accents qui manquent évidemment à Boileau :

Et l'on vient nous parler de l'échelle mobile !

M. F. Passy n'aime pas l'échelle mobile, ni la guerre, ni les empiétements de l'État, ni l'intolérance. Et voici un aperçu de sa profession de foi :

J'aime les grands espoirs et les vastes projets,
Les modestes efforts et les humbles succès.
J'aime tous les progrès que notre âge élabore,
Je hais l'obscurité complice des forfaits,
L'intolérance impie et ses lâches excès ;
J'aime la liberté, la justice et la paix.

M. Frédéric Passy aime aussi les bourriches de faisans envoyées par le Président de la République, et consacre à l'une d'elles une amusante pièce de vers. Il se justifie éloquement du reproche de mener de front l'économie politique et la poésie :

Pourquoi pas ? Poésie et Raison sont deux sœurs
En des sentiers divers par la vie égarées.
On les croirait parfois à jamais séparées,
Mais c'est le même sang qui bat dans leurs deux cœurs ;
Et, lorsque dans leurs yeux l'éclair du devoir brille,
On voit bien qu'elles sont de la même famille.

Le poète termine son recueil en chantant allègrement ses quatre-vingts ans, célébrés en 1902. Une si longue vie n'ayant pu aller sans épreuves, il donne un souvenir touchant aux enfants qu'il a perdus, et n'oublie pas l'au-delà consolant dont il approche :

Nous poserons un jour le pied au même bord ;
La vie est un passage et le ciel est le port.

M. Frédéric Passy, fidèle au précepte classique, sait donc mêler le grave au doux, et il le fait, non seulement avec un talent estimable, mais en laissant percer un caractère qui conquiert la sympathie.

2. — Les *Aspirations religieuses* de Mlle Georgette Vuillier sont une des productions les plus pures et les plus exquises que la poésie con-

temporaine puisse inscrire à son actif depuis assez longtemps. Mlle Vuillier est une inspirée, mais une inspirée qui sait écrire. Elle a trois cultes : Dieu, la France et les fleurs. Elle chante Dieu avec élan, la France avec entrain, les fleurs avec grâce. Le lyrisme de sa piété monte jusqu'à l'extase mystique. Des pièces comme *Viens à moi*, *Jésus à une âme*, soulèvent l'esprit à d'ineffables hauteurs. Quand elle flagelle l'insulteur de Jeanne d'Arc, ou quand elle acclame le vaillant évêque de Nancy, ou encore quand elle dit leur fait aux « funestes pantins » qui nous gouvernent, elle fait preuve d'une satirique véhémence qu'on ne lui soupçonnait pas tout d'abord. Puis, quand elle revient au thème inépuisable des merveilles de la nature, et surtout aux fleurs, elle trouve des touches particulièrement suaves et d'une pénétrante douceur.

Mlle Vuillier pèche parfois par la prolixité, par la monotonie, et parfois aussi par la recherche audacieuse de certaines difficultés dans la versification. Cela prouve du moins qu'elle connaît son art et joue avec le vers comme un habile pianiste avec le clavier. Mais peut-être ferait-elle mieux d'éviter ces tours de force. Ce qu'il y a toutefois de plus beau dans l'œuvre de Mlle Vuillier, c'est l'âme noble et délicate que ses vers laissent transparaître. Sa piété s'épanche en charité sur les autres. Elle dit :

Tout homme, au fond du cœur, a soif d'être chrétien.

Pour dire qu'il ne faut pas trop regretter le passé, elle a un vers charmant :

C'est parce que l'eau court que la fontaine chante.

Elle dit au rossignol :

Ton cri, comme une flèche, atteint au fond des cieux.

Citons enfin cette pièce intitulée *Le lys*, où elle met en relief cette vérité que le lys, fleur aimée de Dieu, reste lys malgré les crises ou les ténèbres extérieures :

Beau lys ! quand ton soleil est caché pour un jour,
Cesses-tu pour cela d'être sa fleur d'amour ?
Si l'on te voit moins blanc, toi, miroir de lumière,
Quand devant ta blancheur s'élève la poussière ;
Si, paraissant tacher ton beau front radieux,
L'ombre d'un vil insecte abuse quelques yeux ;
Si le ciel bas et gris ternit ta lueur pure,
En versant l'ombre triste à toute la nature
Et voilant la clarté qui te fait resplendir ;
..... Même à l'heure où le monde est prêt à s'engourdir,
Quand la nuit vient partout et t'enferme en ses voiles
Et que tout devient noir, excepté les étoiles...
Qu'importent les frelons, le vent, l'obscurité,
Si la nuit ou le jour nous trompe : en vérité
Tu restes le beau lys et la fleur toute blanche,
Et ton parfum divin dans le vallon s'épanche.

M. François Coppée a donné pour titre à l'une de ses poésies : *Presque une fable*. Ne pourrait-on, en songeant à l'auteur, intituler celle-ci : *Presque un portrait* ?

3. — Le poème épique de M. Auguste Sajot sur Clovis, *le Berceau de la France*, se recommande, non seulement par un vrai souffle patriotique, mais encore par une habile entente des coupures et par l'art, si nécessaire dans ce genre, de varier le récit. Il y a donc, à côté de descriptions guerrières, des morceaux lyriques et idylliques, destinés à soutenir l'intérêt. M. Sajot, en un mot, joue avec talent de toutes les cordes. Il a des pages d'une fraîcheur surprenante, et d'autres d'une force qui enlève. La facture du vers est classique. Il est difficile de relever, à proprement parler, des défauts dans cette œuvre méritoire. Le critique en est réduit à regretter plutôt l'absence de qualités transcendantes. Peu de vers se détachent de la masse estimable des autres. Il en est cependant qui se distinguent par un coup de marteau plus artistique. Voici comment un guerrier franc décrit Paris à Clovis :

L'Océan a parfois de terribles colères !
Ne craignez rien : les flots et le vaisseau sont frères ;
Voyez-vous pas qu'ensemble ils prennent leurs ébats ?
Il peut être agité, l'esquif ne sombre pas !
Telle est Paris, cité du mirage et du rêve,
Phare vertigineux qui sur les flots s'élève
Plus brillant sous sa brume et l'ombre qui s'enfuit,
Que le soleil le jour et l'étoile la nuit,
Si haut que tous les flots qui le voudraient éteindre
A l'ombre de ses pieds peuvent à peine atteindre,
Tandis qu'en se jouant, superbe et dédaigneux,
Il leur jette à ronger l'image de ses feux.

Cette « image » est splendide, et l'œuvre de M. Auguste Sajot mérite d'être prise en considération par les courageux Français, trop rares, paraît-il, qui ont la « tête épique. » Ce poème, en outre, vient à son heure à une époque où tant d' « intellectuels » prêchent le mépris de notre histoire et sapent le respect de la patrie.

4. — *Estelle* est un poème provençal, comme *Mireille*, mais l'auteur, Mlle E. Houchart, a composé également un poème français, sorte de traduction large, qui est publié en regard. Deux sentiments vivifient ce poème : l'enthousiasme pour la Provence et l'enthousiasme pour l'art. C'est l'histoire d'un peintre, étranger à la Provence, qui, passant dans le pays, s'éprend de la jeune Estelle, et qui meurt au Saint-Pilon, à la Sainte-Baume, dans une sorte d'apothéose. On devine que le poème est plus lyrique qu'épique. De là des qualités et des défauts. Le lecteur préférerait un peu plus de *scènes* pittoresques et un peu moins de discours enflammés. Avouons toutefois que certains de ces morceaux sont d'une envolée superbe, comme les supplications d'Estelle à l'artiste mourant pour le conjurer de vivre : « T'en vaguès pas. » Il y a là quel-

ques strophes d'une passion sincère et ardente, traduite avec une rare magnificence d'expressions. Les beaux vers ne manquent ni dans le texte provençal ni dans le texte français. Notons celui-ci :

La Provence naquit d'un sourire des cieux.

Aussi, rien qu'à la voix, l'âme s'élève :

La veire, es faire un pas sus l'escalo dòu cèu.

Un petit grain de malice apparaît parfois :

Gare ! il faut au tambourinaire
Quinze sous pour le faire taire
S'il ne faut que deux sous pour le faire chanter.

Avec un peu moins de ferventes élévations vers l'art, et un peu plus de vie réelle, le poème serait fort beau, et tout à fait digne des illustrations qui en font un ouvrage de luxe.

5. — *Les Haltes sereines* de M. Georges Druilhet n'expriment pas toujours la sérénité. L'auteur chante généralement des souvenirs d'amour, et d'amour triste. Il est vrai que cette tristesse est assez apaisée pour s'accommoder de la recherche d'ornements littéraires, et parfois de raffinements mignards. Du reste, le ton général est noble. Il y a des pages sincères et pénétrantes, dans le genre lamartinien. D'autres, plus raffinées, évoquent le décor du XVIIIe siècle et font penser à Watteau. Il y a aussi des paysages flamands, d'un pittoresque un peu étudié, mais senti. Notons une pièce curieuse où l'auteur, parlant du duc d'Albe, rend à ce terrible et vaillant homme la justice qu'il mérite, malgré les reproches qu'on peut aussi lui faire. M. Druilhet est parfois prolixe et quelques-unes de ses pièces sont trop longues. Il a peu de mauvais vers, mais les très bons sont rares. Citons celui-ci, qu'on peut dédier à Messieurs les pacifistes :

Nous n'adorons la paix que par peur de la mort,

et cet autre, d'une grâce maniérée, mais joli quand même :

Vos cils d'herbe ont des pleurs, violettes, doux yeux !

L'auteur se classe, en définitive, parmi les talents estimables.

6. — Les *Horizons poétiques d'un enraciné* débordent d'une foi vive et ardente. M. J.-M. Lambert s'y adresse avec ferveur « aux jeunes de la vie » et les exhorte à rester pieux, à rester purs, à aimer la famille, la patrie, tout ce qui est noble et grand. Rien n'est donc plus louable que les intentions de l'auteur. Pourquoi donc faut-il que les strophes, commencées avec élan, finissent presque toujours d'une manière insignifiante, que les sonnets y aient des chutes si faibles, que tant de mots et de phrases soient écrits en italiques alors que rien ne fait comprendre pourquoi on les détache du reste ? Pourquoi aussi des expressions com-

me « torrents cascadeurs » ou « clarté soleilleuse » ? M. Lambert a une âme ailée et chantante, mais il ne travaille pas ses vers. Citons toutefois deux strophes assez réussies sur la poésie de ses montagnes natales :

Avec vos sapins verts, vos cascades mousseuses,
Vos aspects de géants, vos antiques forêts,
Montagnes de Savoie aux cimes orgueilleuses
Vous ravissez par vos attraits.

Vous cachez le chamois sur vos crêtes sauvages,
L'aigle au bec sanguinaire habite vos donjons...
Vous défiez l'éclair au milieu des orages :
Vous demeurez et nous passons.

Ajoutons que M. Lambert flétrit avec une sainte colère les persécuteurs qui forcent les couvents et en chassent des femmes.

7. — Un style ferme, artiste presque sans exagération, distingue *la Légende d'une âme*. M. Joseph-Émile Poirier possède avant tout un sentiment très profond des beautés du paysage, et il s'efforce de les rendre par de grandes lignes impressionnantes. Il trouve, après tant d'autres, des accents relativement neufs pour chanter la Bretagne, les Bretons, la mélancolie bretonne. Il saisit avec goût les divers aspects des saisons. C'est tantôt le printemps qui fait bouillonner

... la même sève ardente,
Rouge aux veines de l'homme et blanche au cœur des plantes.

tantôt l'automne, pendant lequel les arbres

Se dressent dans l'air doux vêtus de pourpre et d'or.

Ailleurs c'est la poésie toujours neuve de l'Angelus :

... Il montait d'un village
Et sa cloche faisait un cœur au paysage.

C'est l'étang qui dort au fond des bois, au matin :

Et l'étang, dévêtu des ténèbres moroses,
S'incruste dans le sol comme un beau vitrail rose.

Comme on le voit, M. Poirier prend des libertés avec les lois classiques de la rime, mais ces libertés demeurent dans d'assez étroites limites. Tant d'autres sont plus audacieux ! Le poète, qui mêle à ses descriptions une mélancolie douce, a des intentions philosophiques, mais sa philosophie, autant qu'il nous a semblé, est fuyante et vague. Lui aussi tient à nous parler de la « Vie universelle. » On en abuse un peu. Il y a là des strophes subtiles et parfois de petits effets plus « jolis » que beaux. Mais l'ensemble est plutôt large et noble.

8. — Les *Poèmes* de Mme Edmée Delebecque reflètent fort bien cette « fougue insensée » dont l'auteur se gratifie quelquefois. Ce sont des vers d'une énergie étrange et sauvage, souvent harmonieux, mais rarement compréhensibles. Ou du moins, ce qui se comprend, c'est que

L'antiquité a sa place à côté du moyen âge, témoin ces beaux vers sur un temple grec :

Le soleil, écartant les nuages moroses,
Sur les verts oliviers jette ses teintes roses.
La trirème s'enfuit d'un vol rapide et sûr :
Elle fend du poitrail la mer aux plis d'azur
Qui chante et vient mourir sur les plages sans nombre,
Et le Temple pensif, regardant tourner l'ombre
Autour des grands piliers qui décorent ses flancs,
Sur l'azur du ciel clair sculpte ses frontons blancs.

Moins intéressantes sont les pièces philosophiques, ainsi que la Préface qui entreprend laborieusement de les expliquer. On comprend vaguement que M. Joussain est panthéiste, évolutionniste et peut-être aussi partisan de la métempsycose. Mais tout cela est devenu horriblement banal, et n'ajoute rien au mérite des vers. Au contraire.

12. — Il y a aussi de l'imagination dans les *Échos et reflets* de M. Georges Garnier. L'auteur a le sentiment du rythme, et sa strophe sait parfois bercer. Le lecteur cueille çà et là de jolies idées et de jolis vers. Tel celui-ci :

Le clair de lune est doux comme un frisson de soie.

Certaines nuances descriptives sont artistement rendues :

Il a plu : les rosiers se penchent vers le sol,
Au poids doré de l'onde éparse au cœur des roses.
Et par l'azur du ciel de grands nuages roses,
Silencieux oiseaux, précipitent leur vol.

Comme défauts, signalons des pages vagues et aussi trop d'incorrections grammaticales, que n'excuse pas la recherche visible de l'euphonie. Nous regrettons aussi quelques strophes destinées à proclamer la fatalité de l'instinct ou à faire entendre que l'auteur admet la métempsycose, doctrine décidément à la mode depuis quelque temps.

13. — La *Gerbe d'Armelle*, de M. Bernard Steller, recèle plus de bonne volonté que de dextérité poétique. L'auteur puise à de hautes sources d'inspiration : la famille, la religion, le dévouement, l'amour pur, — *Fleurs d'amour*, — les œuvres bonnes et utiles. Mais la forme, souvent gauche et prosaïque, ne répond pas suffisamment aux efforts du poète. Il y a aussi des incorrections de langue et des fautes de goût. Quand il glisse dans la cantate officielle, la déroute est complète. On aperçoit alors des vers de ce genre :

Sors vierge de ton voile, ô Mutualité !
Brille à tous les regards, ô Solidarité !

Ce qui est froid, bien froid ! Nous préférons ce beau vers si chr

Souffrir pour son bourreau, c'est vengeance de roi.

Sympathique à la religion, il constate d'ailleurs avec amertume que les apôtres de la solidarité moderne ne valent pas ceux de la fraternité évangélique. Alors, noble et grave poète, pourquoi douter?

10. — Dilettantisme et paganisme : voilà comment peut se résumer, en sa première partie, le recueil de M. Maurice Fouchet : *Reflets et couchants*. L'auteur nous promène en compagnie d'Eos, Eros, Phoibos, Ouranos, Okeanos et autres divinités en *os*. Il s'adresse ainsi à Vénus (pardon, Aphrodite) :

Jeune Kythéréiè, Reine marmoréenne !

Énée s'appelle *Aineias*. Et tout cela rappelle, tantôt Heredia, tantôt Leconte de Lisle. Il y a de jolis vers, d'un agrément cherché et subtil :

Une esclave au cou blanc rêve aux îles lointaines.

La seconde partie du recueil est plus philosophique, et exprime en général une sorte de scepticisme douloureux. Comme beaucoup d'autres poètes, M. Fouchet dit qu'il ne croit pas, et pourtant, à certains endroits, il a l'air de croire. A un moment, il nous annonce gravement que personne n'a plus la foi :

Ils sont tous morts, ceux qui croyaient.

Quoi ! tous ? Ailleurs, sa mélancolie rajeunit bizarrement une vieille image :

Grand ange gris du Temps, toi seul sais nous guérir.

Cette mélancolie s'exprime parfois en strophes émues et coulantes :

La vie est un pays qui sans fin se nivelle,
Où tout tombe en poussière, où tout se renouvelle
Pour s'effacer encore et sombrer dans l'oubli.
Chaque jour qui s'éteint est un départ pour l'âme ;
Chaque soleil couchant tisse un linceul de flamme
A quelque espoir pâli.

M. Maurice Fouchet est un ciseleur mitigé, qui sait parfois laisser de côté la ciselure ; mais c'est aussi un épicurien désenchanté, à qui manque un flambeau.

11. — M. André Joussain est un disciple de Victor Hugo, et non des plus malhabiles. Les images pittoresques et fantastiques, les vers sonores et même tapageurs abondent dans ses *Chants de l'aurore*. Sa strophe a du nerf et de la vigueur, et la couleur locale est dûment honorée, comme il convient à un recueil romantique. L'auteur chante :

Les pierres où la ronce en s'accrochant serpente,
La gargouille dans l'air hideuse et grimaçante
Crachant l'onde à grands flots dans les larges fossés,
Les remparts écroulés, les ponts-levis baissés.

L'antiquité a sa place à côté du moyen âge, témoin ces beaux vers sur un temple grec :

Le soleil, écartant les nuages moroses,
Sur les verts oliviers jette ses teintes roses.
La trirème s'enfuit d'un vol rapide et sûr :
Elle fend du poitrail la mer aux plis d'azur
Qui chante et vient mourir sur les plages sans nombre,
Et le Temple pensif, regardant tourner l'ombre
Autour des grands piliers qui décorent ses flancs,
Sur l'azur du ciel clair sculpte ses frontons blancs.

Moins intéressantes sont les pièces philosophiques, ainsi que la Préface qui entreprend laborieusement de les expliquer. On comprend vaguement que M. Joussain est panthéiste, évolutionniste et peut-être aussi partisan de la métempsycose. Mais tout cela est devenu horriblement banal, et n'ajoute rien au mérite des vers. Au contraire.

12. — Il y a aussi de l'imagination dans les *Échos et reflets* de M. Georges Garnier. L'auteur a le sentiment du rythme, et sa strophe sait parfois bercer. Le lecteur cueille çà et là de jolies idées et de jolis vers. Tel celui-ci :

Le clair de lune est doux comme un frisson de soie.

Certaines nuances descriptives sont artistement rendues :

Il a plu : les rosiers se penchent vers le sol,
Au poids doré de l'onde éparse au cœur des roses.
Et par l'azur du ciel de grands nuages roses,
Silencieux oiseaux, précipitent leur vol.

Comme défauts, signalons des pages vagues et aussi trop d'incorrections grammaticales, que n'excuse pas la recherche visible de l'euphonie. Nous regrettons aussi quelques strophes destinées à proclamer la fatalité de l'instinct ou à faire entendre que l'auteur admet la métempsycose, doctrine décidément à la mode depuis quelque temps.

13. — La *Gerbe d'Armelle*, de M. Bernard Steller, recèle plus de bonne volonté que de dextérité poétique. L'auteur puise à de hautes sources d'inspiration : la famille, la religion, le dévouement, l'amour pur, — *Fleurs d'amour*, — les œuvres bonnes et utiles. Mais la forme, souvent gauche et prosaïque, ne répond pas suffisamment aux efforts du poète. Il y a aussi des incorrections de langue et des fautes de goût. Quand il glisse dans la cantate officielle, la déroute est complète. On aperçoit alors des vers de ce genre :

Sors vierge de ton voile, ô Mutualité !
Brille à tous les regards, ô Solidarité !

Ce qui est froid, bien froid ! Nous préférons ce beau vers si chrétien :

Souffrir pour son bourreau, c'est vengeance de roi.

On goûtera aussi cette stance sur la femme :

Soit qu'un être adoré l'adule ou la repousse,
La femme est le fruit mûr comme la fleur très douce...
Elle nourrit... embaume... elle vit, elle meurt
En ayant plus donné que reçu le bonheur.

Si M. Bernard Steller n'est pas un talent qui s'impose, c'est du moins un caractère qui attire la sympathie.

14. — M. Gustave Zidler, dans *l'Ombre des oliviers*, pose « le problème de la paix. » Ce sont d'abord des variations nobles et sentimentales sur les arguments connus des pacifistes : méfaits de la guerre, fraternité de tous les hommes, etc. L'auteur décrit la belle fête que serait une restitution générale des drapeaux. Il contemple en rêve l'Allemagne émancipant l'Alsace-Lorraine :

Les fils, les nobles fils de Kant et de Schiller,
Fidèles à leurs dieux, voudront, brisant l'obstacle,
Offrir à l'univers le généreux spectacle
D'un vainqueur qui, pouvant détruire ou commander,
Renonce à sa conquête et n'en veut rien garder.

Vers la fin, toutefois, l'auteur constate qu'il y a des guerres justes, même des guerres civiles. Le problème reste donc problème, et la conclusion n'arrive pas. M. Zidler a un talent moyen, classique, avec de la noblesse, de l'élégance, et un grain d'emphase, inévitable en un semblable sujet.

15. — M. Charles Guérin dit quelque part, dans *l'Homme intérieur*, que la Volupté et la Tristesse sont venues le voir chez lui. Ce sont, en effet, ces deux muses qui l'inspirent. Chrétien de race et d'éducation, l'auteur chante avec sensualité un amour coupable, et il a conscience que cet amour ne lui a pas donné le bonheur. Aussi dit-il vers la fin de son recueil :

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

M. Charles Guérin n'est pas le seul à commettre cette contradiction, et ces élans douloureux vers une foi perdue se retrouvent dans tant de recueils qu'il deviendrait fastidieux de toujours le signaler. Ajoutons que M. Guérin décrit parfois pittoresquement des coins de paysage :

Là-bas, fils du ruisseau dont ils marquent le cours,
Les saules sous le vent pétillent de lumière.

Une piécette où il montre une jeune fille remplissant sa cruche est un modèle de réalisme rustique et heureux. Notons encore ce vers quasi-cornélien :

Je tire ma valeur des chocs qui m'ont dompté.

16. — M. Hector Bonnenfant fait des vers *Pour les aimées*, et ses vers n'encourageront pas trop les lecteurs, espérons-le, à disperser leurs amours, car il y règne une mélancolie assez morne, entrecoupée de descriptions soigneuses et de légères mièvreries. La passion garde une certaine tenue, ce qui ne veut pas dire que la morale ait son compte. Les alexandrins forment parfois des phrases trop longues. L'auteur recherche avec une bizarre prédilection les mots techniques ou peu connus : agrostis, datura, bromes, lambrusque, mémyanthe, cyprins, altys, coquelourdes, panais, lychnis. Il n'est pas inutile de le lire avec un dictionnaire.

La pièce intitulée : *Maternité*, animée d'un sentiment pur, se termine par ce souhait à une mère :

Que l'enfant qui t'aura pour guide
Reste longtemps sous son égide,
Et puisse toujours ignorer
Cette torture, aux jours d'alarmes,
D'avoir les yeux crevés de larmes
Sans tes genoux pour les pleurer.

En se surveillant à tous les points de vue, M. Hector Bonnenfant peut faire de jolies choses.

17. — M. Léon Duvauchel dit quelque part dans ses *Poésies* :

Assis, l'été, sous les grands hêtres,
L'hiver, aux cafés élégants,
Je suis sylvain : voyez mes guêtres,
Je suis mondain : voyez mes gants.

Il faut s'entendre : M. Léon Duvauchel est sylvain en ce sens qu'il chante la banlieue de Paris, petite et grande, et ce qu'on voit dans des excursions de citadins. Il est mondain en ce sens qu'il connaît beaucoup le « monde » du quartier latin et en a partagé le libertinage. Nombre de ses vers sont consacrés à ces amours faciles et éphémères de la « bohême. » Résumons toute cette part de son œuvre dans cette fin de sonnet qui enregistre une fin d'amour :

Le caprice énervé fut notre unique loi,
Et, nous étant connus sans en savoir la cause,
Nous nous sommes quittés sans trop savoir pourquoi.

Il y a de la bonne humeur chez M. Duvauchel, mais il manque absolument d'originalité. C'est léger, gai, parfois joli. L'auteur se préserve du genre décadent. Il y a dans le recueil bien des pièces de circonstance qui n'offrent pas d'intérêt. Les meilleures rappellent — mais toujours de loin — les *Chansons des rues et des bois* de Victor Hugo. L'ensemble représente assez bien l'œuvre d'un étudiant en goguette, sincèrement épris des verdures *extra muros*, mais qui ne s'élève presque jamais au-dessus d'un épicuréisme banal.

18. — Dans un « Prélude » à ses *Arpèges*, M. Léon Hély dit au lecteur, après avoir essayé de définir son genre :

Telles sont ces pages flottantes
Écloses le jour ou la nuit,
Au milieu des luttes constantes
Ou pendant le rêve qui fuit.

Elles se présentent bien frêles,
Sans regret pourtant ni sans peur,
Car elles n'ont guère pour elles
Que le charme de la pudeur.

M. Léon Hély ne ment pas. Il a le mérite assez rare de respecter ses lecteurs, ce qui ne l'empêche pas d'écrire à l'occasion des vers d'amour, comme cette fin de sonnet :

Quel rythme assez flexible et quel verbe exalté
Peuvent s'unir devant ta sereine beauté,
Pour en porter aux cieux la splendeur virginale ?

Nul ne saurait gravir jusqu'à ton front béni,
Vision de clarté dont la voix matinale
Laisse au fond de mon âme un parfum d'infini.

C'est dire que l'auteur des *Arpèges* est un poète idéaliste. Il a même plusieurs fois la note purement chrétienne, et chante éloquemment la mission providentielle de la douleur. M. Léon Hély a un style délicat et distingué, parfois trop hospitalier à l'abstraction, et ses vers seraient meilleurs s'il n'abusait pas de l'enjambement.

19. — Le titre de *Vignes mortes*, donné à son volume par M. Henri Martineau, vient de ce qu'il harmonise sa tristesse à des paysages d'automne. Il y a chez l'auteur l'étoffe d'un poète, étoffe malheureusement gâtée par une coupe décadente. C'est dommage, car il a des sentiments vrais et de l'harmonie. M. Martineau croit donc devoir rechercher les expressions étranges : le « vent rugueux ». le « ciel touffu », les « froments bleus » (quel impressionnisme !) les « roses soleilleuses ». Il chante « l'heure imprécise et *mauve* des beaux rêves ». Ajoutons des incorrections fâcheuses. Une de ses pièces a pour titre : « Celle que *j'eus* aimé ». M. Martineau veut dire « que *j'eusse* », mais ce n'est pas la même chose. Citons quelques vers où le naturel et l'émotion vraie se font jour :

Je reviens, mon village, à ta douceur secrète.
Quand la vaine rumeur des villes m'a lassé,
Toujours ta gravité silencieuse est prête
Pour apaiser un cœur que la vie a blessé.

Que M. Martineau relise un peu les « anciens » au lieu de lire les « jeunes », et ses vers y gagneront très probablement.

20. — Le genre décadent, malgré tout, paraît en baisse... depuis un semestre. Pourtant le recueil de M. A.-M. Gossez : *Du Soleil sur la*

porte, nous empêche d'oublier le vers libre, les vers de treize et quatorze syllabes, et les obscurités amphigouriques pleines de profondes intentions. Pourtant M. Gossez affectionne encore plus la singularité que l'obscurité. Il vise à des effets puissants, par grandes touches larges et simples. La plupart de ses vers ont l'ambition d'exprimer un amour éthéré, mais le sensualisme n'y perd pas grand' chose. On peut faire, à travers les poésies de M. Gossez, une petite cueillette de bizarreries amusantes :

Un Angelus de cloche embrume le lointain.

Deux questions se posent immédiatement à l'esprit. Y a-t-il des angelus qui ne soient pas « de cloches » ? et comment un angelus, de cloches ou non, a-t-il la propriété d' « embrumer ? ». Plus loin, c'est une jeune fille que l'auteur prie d'emporter des baisers... dans une cruche :

Tu passes. Oh ! que n'emportes-tu dans ta cruche,
Près de ta joue, transie des fraîcheurs qui la frôlent,
Mes baisers parfumés de tout le miel des ruches.

Il dit encore à la jeune fille en question :

Tu pêches mon cœur...
Tu tiens mon cœur pâmé au fond de ta main fraîche.

Et encore :

Tes yeux sont les deux puits où se baigne la lune ...
... L'amour chavire en tes insondables prunelles.

Le lyrisme de M. Gossez chavire aussi, on le voit, mais dans le burlesque. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'en a pas l'intention.

21. — Le titre de *Vaisseau solitaire*, donné au livre de M. Edgar Malfère, tend à nous faire savoir que le poète est incompris. Sur les rivages, dans les îles, on l'accueille mal. Alors il reste en mer, tout seul,

... Seul à seul avec mon âme incomparable.

et en profite pour collectionner des vers libres, décadents, où les obscurités du genre se corsent de quelques bizarreries amusantes. Parfois, l'auteur est clair, et c'est alors une naïveté étudiée, une puérilité voulue de détails. C'est aussi trop de complaisance pour des scènes d'une mythologie trop déshabillée. La pièce la meilleure a pour titre : *Les Vieilles Gens*. En voici quelques vers assez drôles :

Les vieux, voûtés, ridés, aux yeux malicieux,
Prennent plaisir à radoter avec les vieilles
Dont les narines sont noires de tabac
Et à qui l'on parle toujours trop bas.
Il faut même souvent leur corner aux oreilles
Ce qu'on veut qu'elles entendent bien,
Et encor ne comprennent-elles parfois rien.
Se contentant de hocher la tête
Avec des airs profonds,
Pour ne pas paraître plus sourdes qu'il ne faut.

Ce dernier vers ne rime avec rien, mais M. Edgar Malfère sourirait supérieurement si on lui opposait une objection de ce genre.

22. — *Les Soufflets*, de M. Charles Reculoux, forment un recueil de quatrains qui ont la prétention d'être des épigrammes, mais qui, malheureusement pour des épigrammes, sont absolument dépourvues de sel. En revanche, elles sont abondamment pourvues de termes grossiers, orduriers, ignobles. L'auteur, qui semble se donner comme nihiliste, affiche un ardent mépris pour toute l'humanité. « L'homme, dit-il dans sa Préface, est une abomidable bête, la plus lâche et la plus cruelle des bêtes connues. » M. Reculoux maudit Dieu, maudit le prêtre, maudit la femme, maudit l'armée, maudit une foule de choses. Il maudit la maternité dans un quatrain qui commence ainsi :

De grâce, vos petits, Madame, qu'on les noie !

Mais cet homme féroce fait une exception. Il ne se méprise pas lui-même, et s'interpelle ainsi :

O mon cœur, mon cœur vaste, ô mon cœur généreux,
O mon âme profonde, inépuisable, immense...

Si M. Reculoux a voulu se moquer de ses lecteurs, il y a parfaitement réussi.

23. — La brutalité, dans les *Sonnets épars* de M. Marius Boisson, va jusqu'à l'obscène. L'auteur appartient à cette catégorie de « jeunes » qui veulent « épater les bourgeois » par des crudités truculentes et par des fanfaronnades de perversité. Heureusement que le talent employé à cette œuvre par l'auteur est loin d'être au niveau de ses fâcheuses intentions. La nature des sujets traités par M. Marius Boisson rend les citations impossibles. — Fuyons.

24. — Le petit poème sur *Vercingétorix*, que M. Eugène Lambert qualifie assez improprement d' « héroïde », est un monologue dans lequel le héros gaulois déplore les malheurs de sa patrie et abandonne sa vie à César. C'est une œuvre de jeunesse, non dépourvue de souffle, mais dans laquelle l'emphase ne manque pas non plus et où le patriotisme ne rachète pas l'inexpérience.

THÉATRE. — 1. — M. Charles Grandmougin, dans *le Sang du Calvaire*, met en scène la conversion d'un pharisien dont la fille est ressuscitée par le contact d'un vêtement imprégné du sang du Christ. L'intention de ce petit drame est bonne, mais M. Grandmougin, qui est parfois bien inspiré dans des scènes patriotiques, nous paraît plutôt faible dans cette pièce religieuse, dont la trame renferme des allées et venues peu vraisemblables et dont le dialogue ne se distingue par aucune qualité bien saillante. Satan surtout, qui apparaît avec des déguisements divers, joue un rôle plus bizarre qu'effrayant. Toutefois, bien débités,

les vers de M. Grandmougin, nobles en somme et parfois éloquents, peuvent encore faire un certain effet à la scène.

2. — *C'est pas chic* ! comédie en un acte de MM. Georges Casella et André de Fouquières, est une légère esquisse de « rosserie » contemporaine, avec trois personnages pris dans le monde des « fêtards ». Un jeune homme, qui a essayé de plaider la cause d'un ami auprès d'une jeune femme, se voit, en retour de sa bonne volonté naïve, impitoyablement maltraité par tous les deux. Quelques mots heureux çà et là, mais pièce insignifiante.

3. — *Don Fernand de Catalogne, ou le Mari imprudent*, est la remise à neuf, par M. Alexandre Cormier, d'une vieille comédie peu morale et dont le sujet manque absolument de vraisemblance. Un vice-roi de Catalogne, ennuyé par sa femme, engage un seigneur napolitain à faire la cour à celle-ci. Le Napolitain s'exécute, et par-dessus le marché, fait également la cour à la bonne amie du vice-roi. On ne peut dire d'ailleurs que le talent d'exécution rachète l'audace du concept, car le dialogue, écourté à l'extrême, est encore moins naturel que le sujet.

GABRIEL D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Mémoires du général marquis* ALPHONSE D'HAUTPOUL, *pair de France, (1789-1865)*, publiés par son arrière-petit-fils, Estienne HENNET DE GOUTEL. Paris, Perrin, 1906, in-8 de IV-372 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 2. *La Campagne de 1794 à l'armée du Nord*, par le colonel COUTANCEAU. 1re partie. *Organisation*. T. II. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de XII-636 p., 10 fr. — 3. *Guerre des Vendéens (1792-1800)*, par DÉSIRÉ LACROIX. Paris, Garnier, s. d., in-16 de VIII-502 p., avec cartes, portraits et grav., 3 fr. 50. — 4. *La Surprise des ponts de Vienne en 1805*, par le capitaine COLIN. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 68 p., 1 fr. 25. — 5. *La Guerre nationale de 1812*, traduit du russe par le capitaine CAZALAS. T. II et III. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 500 et 444 p., 20 fr. — 6. *La Phrase et le mot de Waterloo*, par ALFRED MARQUISET. Paris, Champion, 1906, in-16 carré de 72 p., avec une grav., 2 fr. — 7. *La Campagne de 1769 en Corse et le Maréchal de Vaux*, par le général F. CANONGE. Paris, bureaux du *Carnet*, 1905, in-8 de 56 p. — 8. *Une Opération militaire d'Eugène et de Marlborough. Le Forcement du passage de l'Escaut en 1708*, par le capitaine SAUTAI. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 112 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Campagnes du maréchal de Saxe*, par le capitaine COLIN. 3e partie. *Fontenoy*. Paris, Chapelot, 1906, in-8 de VIII-542 p., 12 fr. — 10. *Critique stratégique de la guerre franco-allemande. Wœrth et Forbach*, par le colonel GROUARD. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de de 96 p., 2 fr. — 11. *La Guerre de 1870-71*, publication de la Section historique de l'état-major de l'armée, fasc. X. *La Retraite sur Châlons*. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 54 p., 2 fr. — 12. *Le Cas de Bazaine*, par ÉLIE PEYRON. Paris, Stock, 1905, in-8 de 151 p., 2 fr. — 13. *L'Artillerie dans les batailles de Metz, 14-16-18 août 1870*, par le général ERB. Paris, Chapelot, 1906, in-8 de VIII-572 p., 12 fr. — 14. *Une Visite sur un champ de bataille*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 63 p., 1 fr. — 15. *Les Journées de le Lizaine, 15, 16 et 17 janvier 1871*, par J. DIEZ. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 170 p., 3 fr. — 16. *Insurrection de Bou-Amama (avril 1881)*, par le commandant E. GRAULLE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 136 p., 3 fr. — 17. *Campagne de Chine (mai à septembre 1900). Journal d'un officier*, par le capitaine M. SAILLENS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 144 p., 3 fr. — 18. *Trois Mois avec le maréchal Oyama*, par VILLETARD

DE LAGUÉRIE. Paris, Hachette 1905, in-16 de XII-336 p., avec cartes, 3 fr. 50. — 19. *Trois Mois avec Kuroki. Notes d'un correspondant français attaché à la 1re armée japonaise*, par CH. VICTOR-THOMAS. Paris, Challamel, 1905, petit in-8 carré de IX-162 p., avec 2 grav. et 2 cartes, 3 fr. 50. — 20. *Visions de guerre. Six Mois en Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie*, par IVAN DE SCHAECK. Paris, Plon-Nourrit, 1906, petit in-8 de X-275 p., avec 42 photogr., 5 fr. — 21. *Enseignements tactiques découlant de la guerre russo-japonaise*, par le capitaine NIESSEL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 182 p., 3 fr. — 22. *Causeries sur la tactique*, par le capitaine SERRET. Paris, Chapelot, 1906, in-8 de VIII-232 p., 4 fr. — 23. *Une Étude de l'état-major général allemand sur la tactique en France*, par le général GRISOT. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 60 p., 1 fr. — 24. *L'Arme de l'imprévu*, par le lieutenant-colonel J.-B. DUMAS. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 104 p., 2 fr. 50. — 25. *Discours d'un capitaine à ses soldats*, par le capitaine JACOB. Paris, Chapelot, 1905, in-16 de XIV-332 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Officier hygiéniste*, par le docteur LEGRAND. Paris, Chapelot. 1905, in-16 de VI-368 p., 3 fr. 50. — 27. *Instruction de gymnastique pour l'infanterie* (publié par le ministère de la guerre d'Allemagne); trad. du lieutenant-colonel C. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 126 p., avec croquis, 3 fr. — 28. *Le Classement des hommes et la Marche dans l'infanterie*. par le docteur L. MANOUVRIER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 96 p., 2 fr. — 29. *Histoire et organisation militaire des chemins de fer*, par JORSTEN ; trad. de l'allemand par le lieutenant-colonel B. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 228 p., 5 fr. — 30. *Recrutement et avancement des officiers*, par le général PÉDOYA. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 216 p., 5 fr. — 31. *Dressage du cheval d'armes*, par le général DE BEAUCHESNE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 92 p., 2 fr. 50. — 32. *Tendances actuelles de la cavalerie allemande*, par le capitaine NIESSEL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 2 fr. 50. — 33. *Colonisation militaire*, par le capitaine CONDAMY. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 140 p., 2 fr. 50. — 34. *Modèles de correspondance à l'usage des officiers de réserve et de l'armée territoriale*, par V. LAVAUD. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 72 p., 2 fr.

1. — Nous présentions, naguère, aux lecteurs du *Polybiblion* les *Mémoires du général Amand d'Hautpoul*, publiés par le comte Fleury ; ce sont aujourd'hui ceux d'un frère puîné du général, *le marquis Alphonse d'Hautpoul, pair de France*, que nous avons à leur signaler. Les Souvenirs du général Amand nous avaient déjà fait connaître la vie tristement mouvementée d'une famille royaliste pendant la Terreur, cette existence précaire où le pain n'était pas toujours assuré, où l'on était obligé de jeter au fumier le seul sac de farine qui restât à la maison, pour n'être pas arrêté comme accapareur, c'est-à-dire pour ne pas porter sans rémission sa tête sur l'échafaud. Alphonse d'Hautpoul, bien qu'ayant eu sa part de ces misères, était trop jeune (il était né en 1789) pour en sentir toutes les rigueurs. Cependant, il en avait assez vu et compris pour garder de ces sombres jours un souvenir attristé qui se reflète encore dans des Mémoires écrits à quarante ans de là. Quoi qu'il en soit, à l'âge où l'on commence à comprendre mieux les hommes et les choses, les passions s'étaient calmées, l'ordre régnait à nouveau en France, et, quand d'Hautpoul entra, en 1805, à l'École militaire de Fontainebleau, le régime impérial, à ses débuts, promettait à notre pays une ère de paix et de grandeur, qu'on pouvait espérer durable. Alphonse d'Hautpoul sortit de l'École militaire en octobre 1806, comme sous-lieutenant au 59e d'infantèrie, reçut l'ordre de rejoindre im-

médiatement son régiment en Pologne et y arriva, à Leipzig, le 15 novembre. Ses débuts, à Eylau, durent lui faire voir la guerre sous un aspect moins séduisant que la lui avaient montrée ses rêves de Fontainebleau, d'autant qu'il y assista tout juste pour recevoir le dernier soupir de son oncle, le général d'Hautpoul, mortellement blessé dans la charge célèbre qui coupa le centre de l'armée russe; mais, à l'âge de notre jeune sous-lieutenant (il n'avait pas dix-huit ans encore) les impressions changent rapidement, et les victoires de Friedland, les événements de Tilsitt lui firent oublier assez vite les tristes pensées qu'avait pu faire naître dans son âme l'inutile et sanglante boucherie d'Eylau. Il pensait à ce moment, regagner la France et prendre sa part du repos auquel aspirait l'armée, mais on sait que, sous l'Empire, ce repos fut toujours un mirage qui pendant vingt ans ne cessa de décevoir nos armées. Effectivement la paix était à peine signée avec les puissances du centre et du nord de l'Europe, que Napoléon entreprenait, au midi, cette désastreuse campagne d'Espagne qui allait porter la première atteinte à son pouvoir, une atteinte mortelle. Le 6e corps de la Grande Armée, qui comptait dans ses rangs le 59e d'infanterie où servait d'Hautpoul, se trouvait aux camps de Glogau et de Liegnitz quand il reçut l'ordre de quitter l'Allemagne pour les Pyrénées. Il fallait aller vite, car la situation était critique ; l'échec de l'infortuné et brave Dupont en Andalousie, la retraite devant Valence, la marche sur Madrid de l'armée anglaise de Sir John Moore témoignaient que l'Empereur s'était singulièrement trompé en croyant escamoter l'Espagne comme la principauté de Neuchâtel. L'insurrection apparaissait, dès lors, formidable ; toute la péninsule avait couru aux armes aux cris de : Mort à l'envahisseur ! et Napoléon sentit qu'il était seul de taille à terrasser cet ennemi, qu'il avait tout d'abord appelé : « un ramassis de canailles. » Il concentra donc une armée, lui fit franchir la frontière et commença, en personne, cette campagne qui, par les succès qu'il remporta d'abord à Somosierra, à Tudela, à Burgos, lui fit croire à nouveau sa conquête achevée. Peut-être, s'il était resté dans la Péninsule, fût-il parvenu à la maîtriser ; mais d'autres soins le rappelaient en Europe centrale ; l'Autriche armait à nouveau, la Prusse, écrasée, cherchait, en sous-main, à se relever, la Russie, en dépit de ses promesses de Tilsitt, était peu sûre. Napoléon dut donc quitter précipitamment l'Espagne, pour rentrer avec sa garde à Paris et y préparer cette campagne de 1809, qui allait débuter par le retentissant échec d'Essling. Cependant, en Espagne, nos armées continuaient la tâche ingrate que le maître leur avait donnée à accomplir et nos vaillantes troupes, tout en se rendant compte de l'œuvre impolitique qui était la leur, essayaient quand même de la mener à bien, en soldats qui se battent et ne raisonnent point. Dans cette lutte impitoyable et sans issue, d'Hautpoul assista à

quantité d'actions glorieuses pour nos armées, comme à la prise d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, à d'autres, lamentables, comme les journées de Busaco et des Arapiles. Blessé sur ce dernier champ de bataille, laissé pour mort sur le terrain, il fut fait prisonnier, conduit en Angleterre et demeura en captivité jusqu'à la paix. Alphonse d'Hautpoul accueillit naturellement avec joie la Restauration, servit contre Napoléon au moment de la rentrée de l'île d'Elbe, périodes pendant lesquelles il fut nommé successivement lieutenant-colonel et colonel par le duc d'Angoulême. Après les années à la fois glorieuses et très sanglantes de l'épopée impériale, la France paraissait devoir jouir avec tranquillité du calme fécond que lui avaient apporté ses princes légitimes. D'Hautpoul, dans ses Mémoires, nous peint avec vérité cette période où la joie de vivre se lisait sur tous les visages, où notre prestige militaire était encore dans tout son éclat en dépit des désastres de 1814 et de 1815 : d'ailleurs la campagne d'Espagne — celle de 1823 — à laquelle d'Hautpoul prit part, témoignait hautement que la France avait toujours une armée respectable et que son épée pesait encore dans la balance. Malheureusement ces jours de paix étaient comptés : la Révolution guettait encore une proie et bientôt 1830 vint rejeter notre pays dans les crises redoutables dont la suite s'y fait encore sentir de nos jours. D'Hautpoul se sépara nettement tout d'abord du régime nouveau ; malheureusement il ne témoigna pas, à cet égard, de la constance qu'eût pu faire supposer sa conduite au moment des journées de Juillet. A l'encontre de son frère Amand, qui accepta de devenir le précepteur du duc de Bordeaux, Alphonse se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, et accepta un commandement du prince usurpateur. Même en 1849, au moment où les royalistes portaient leurs yeux vers Henri V, il ne refusa pas un portefeuille dans le premier cabinet formé par le prince Louis-Napoléon. — Il mourut, en 1865, grand référendaire au Sénat. — Les Mémoires d'Hautpoul sont intéressants, semés de détails historiques qui ont leur valeur, d'anecdotes inédites souvent piquantes. On y relève quelques erreurs, qui feraient croire qu'à ses débuts surtout, l'honorable officier, tout entier à son métier, ne suivait que d'une façon assez vague les événements de la politique. Les pages où il raconte les causes de la campagne d'Espagne, l'abdication de Charles IV, l'insurrection du 2 mai 1808, à Madrid (qui, sous sa plume, a l'air d'être un résultat de la capitulation de Dupont à Baylen), doivent être lues avec précaution, à cet égard. Il y a aussi quelques noms estropiés comme Aspecia pour Azpeïtia, le « pont de l'Arzobispo » pour *Puente de l'Arzobispo* (qui est une ville) ; mais ce sont là, en somme, des vétilles. L'ensemble du travail a une valeur certaine : le livre prendra une place honorable à côté des Souvenirs publiés par Amand d'Hautpoul.

2.—Nous avons parlé, en son temps, à nos lecteurs, du premier volume de *la Campagne de 1794* publiée par le colonel Coutanceau, ancien chef de la Section historique de l'état-major de l'armée. Nous avons donné à ce premier volume les éloges qu'il méritait et il nous est agréable de dire que le tome second (qui vient de paraître) vaut son aîné. M. Coutanceau n'a pas cru devoir suivre la méthode chère à la plupart des écrivains de la Section historique, méthode qui consiste à nous donner une nomenclature de documents, d'une lecture souvent difficile, et dont, pour beaucoup, la valeur relative est très contestable. Au contraire, nous nous trouvons, avec M. Coutanceau, en présence d'un écrivain qui se sert du document, mais qui n'en abuse pas, d'un éclectique qui fait un choix et qui sait le faire, qui ne déploie devant nos yeux que les pièces maîtresses si l'on peut se servir de ce nom, laissant dans les cartons tout ce qui n'a pas une valeur de tout premier ordre. Ce nouveau volume nous donne, rédigée de cette façon, l'histoire des armes autres que l'infanterie en 1794, et l'on trouvera dans ce récit quantité de détails qui, pour la plupart des lecteurs, même pour des érudits, seront des révélations. C'est ainsi, par exemple, qu'on y verra le Comité de salut public — au génie duquel, cependant, l'auteur se plaît à rendre un hommage peut-être démesurément laudatif — ne pas comprendre le rôle de l'artillerie à cheval introduite dans notre armée sur les instances de Lafayette en 1791, et vouloir lui substituer une artillerie à *Wurst!* (le *Wurst* était une prolonge d'artillerie).— D'autres innovations plus heureuses furent celles qui devaient aboutir à la création d'une artillerie lourde d'armée, et à celle d'une aérostation de campagne. — Quant à la cavalerie, il ressort du livre de M. Coutanceau que quels qu'aient été les efforts déployés par le Comité de salut public, il ne put arriver à improviser une cavalerie digne de ce nom ; d'où la nécessité, — dont nous devons nous pénétrer encore aujourd'hui — d'entretenir dès le temps de paix, nos régiments à cheval à l'effectif qu'ils doivent posséder en temps de guerre, si nous ne voulons pas, au moment du danger, être, vis-à-vis de l'ennemi, dans un état d'infériorité déplorable.

3. — M. Désiré Lacroix a résumé dans la *Guerre des Vendéens* les principales opérations de cette *guerre de géants* qui ensanglanta pendant de longues années nos provinces de l'ouest. — Le récit, qui embrasse une quantité considérable d'événements, sur des théâtres multiples, est nécessairement sommaire ; toutefois l'écrivain a tracé son cadre avec expérience, avec savoir-faire de telle sorte que l'ensemble des faits apparaît bien à la fois avec leur importance particulière et leur valeur relative. Il est seulement regrettable que, dans cet ouvrage, M. Lacroix ait fait preuve vis-à-vis des vaillants soldats de Cathelineau, de Stofflet, de Bonchamp, d'Elbée, La Rochejaquelein, etc., d'une partialité qui nous

étonne chez un historien sérieux. — Ce défaut de mesure enlève naturellement à ce travail une grande partie de sa valeur en en faisant une œuvre de parti. On pouvait espérer qu'à plus d'un siècle des événements, on pourrait les raconter avec plus de sérénité.

4. — On sait qu'en 1805, Murat s'empara des ponts de Vienne en faisant croire aux officiers autrichiens, qui étaient chargés de les défendre, qu'une convention était entamée entre les deux empereurs et que par conséquent ils n'avaient rien à craindre en nous laissant passer. Dans *la Surprise des ponts de Vienne en 1805*, M. Colin conclut que les documents jusqu'ici connus ne permettent pas encore de dire qu'il y ait eu de la part de Murat faute contre l'honneur. Il y a malheureusement trop d'exemples d'actes de ce genre dans les armées impériales pour que nous ne demeurions pas un peu sceptiques à l'égard de la thèse de M. Colin. Il est certain que les contemporains estimaient, pour la plupart, que la conduite de Murat, lors de la surprise des ponts de Vienne, avait été plus que louche. « Qu'un Gascon mystifie un Allemand, a écrit à cet égard le général Fantin des Odoards, c'est dans l'ordre ; mais qu'un homme d'un rang aussi élevé que Murat donne sa parole d'honneur pour étayer un mensonge, c'est fort, ce me semble : Bayard n'était sans doute pas plus brave que le prince Murat ; mais à coup sûr, en pareille circonstance, il n'eût pas transigé avec l'honneur. »

5. — La librairie Charles-Lavauzelle vient de nous donner successivement deux nouveaux volumes (t. II et III) de la publication officielle russe : *La Guerre nationale de 1812* qu'a entrepris de traduire M. le capitaine Cazalas. Il n'y a là que des documents, mais certains d'entre eux ont un intérêt de tout premier ordre, et l'on ne pourra plus parler de la désastreuse campagne de Russie, sans consulter cette volumineuse correspondance. On a dit dernièrement, à propos de la guerre russo-japonaise, que nos ennemis d'il y a un siècle, nos alliés d'aujourd'hui, ne s'étaient pas montrés plus prêts en 1902, qu'ils ne l'avaient été en 1812. Les pièces officielles publiées par M. Cazalas font voir, à n'en pas douter, qu'en 1812 la préparation moscovite avait été beaucoup plus complète qu'on ne se l'imaginait, et cette constatation sera pour beaucoup de gens une révélation. Nous signalons ces deux volumes aux érudits comme une contribution de haute valeur à l'histoire définitive du premier Empire.

6. — Quelle est la phrase ou le mot qu'a réellement dit le général Cambronne à la fin de la bataille de Waterloo ? A-t-il prononcé la parole célèbre : « La garde meurt et ne se rend pas ? » S'est-il borné à lancer aux Anglais le mot que Victor Hugo n'a pas craint d'imprimer en toutes lettres dans *les Misérables* ? C'est un mystère, un mystère que M. Marquiset essaie d'élucider dans sa brochure : *La Phrase et le mot de Waterloo*... et qu'il n'élucide pas, d'ailleurs, le moins du monde. Le

spirituel écrivain se borne, en somme, à mettre sous nos yeux toutes les pièces de ce procès singulier, et si son petit livre ne nous permet pas de conclure, il n'en constitue pas moins une très intéressante collection de documents à peine connus, la plupart oubliés, que les amateurs de curiosités historiques lui seront reconnaissants d'avoir déterrés, groupés et confrontés.

7. — *La Campagne de 1769 en Corse et le Maréchal de Vaux*, de M. le général Canonge, est, l'on s'en doute, un travail d'un tout autre genre; mais le nom seul de l'écrivain nous est un sûr garant qu'il ne peut avoir ni moins de valeur ni moins d'intérêt. Il s'en faut, cependant, que cette étude ait été écrite par l'éminent historien dans les loisirs que lui crée désormais la retraite, avec la compétence et l'autorité que lui donne toute une vie de labeurs et de recherches. *La Campagne de 1769 en Corse* a, en effet, quarante ans de date ou peu s'en faut; car le général Canonge nous apprend qu'il la rédigea *en 1867*, alors qu'il était encore lieutenant au 56e de ligne. Il paraît qu'à cette époque, les officiers qui essayaient d'étudier autre chose que l'École de peloton n'étaient pas en faveur (les choses ont-elles bien changé aujourd'hui?...), et le manuscrit du lieutenant lui fut retourné, après avoir traîné trois ans dans les bureaux de la rue Saint-Dominique, avec cette simple annotation : « Envoyé *par erreur* au ministère de la guerre ! » — Ce travail méritait cependant moins de dédain ; nous l'avons parcouru avec intérêt, et il comble, en somme, une lacune, dans l'histoire des guerres du XVIIIe siècle : il nous donne pour la première fois, avec exactitude, l'histoire de la campagne de 1769, il met enfin heureusement en lumière une figure trop oubliée aujourd'hui, celle du maréchal de Vaux qui montra, dans cette conquête de la Corse, un caractère et des talents militaires supérieurs. On se rappelle qu'après avoir essayé inutilement de mettre à la raison les populations d'une île dont elle se disait suzeraine, mais dont elle n'était guère maîtresse que nominalement, la république de Gênes vendit en 1768 ses droits à la France qui se résolut à les faire respecter. On chargea de la tâche d'abord M. de Chauvelin qui y échoua, puis M. de Vaux (qu'il ne faut pas confondre avec le lieutenant-général de Vault, le savant chef du Dépôt de la guerre à la fin du XVIIIe siècle). C'était en somme une ingrate mission, qui promettait plus de peine que de gloire ; mais de Vaux, à la fois homme de conscience, d'expérience et d'action, n'était pas de ceux qu'effraie la difficulté ; il accepta donc volontiers le commandement qu'on lui offrait et il l'exerça avec une intrépidité, un savoir-faire que le général Canonge a nettement fait ressortir. — Son succès fut complet, l'île définitivement soumise, les factions dispersées ou écrasées ; aussi semblait-il qu'après l'échec de Chauvelin, une telle réussite valait bien ce bâton de maréchal de France, qu'on prodiguait,

à Paris, à des courtisans sans valeur. On le lui donna... en 1783, et ce fut Louis XVI qui répara, à cet égard, l'injustice du ministre de son prédécesseur. Cette tardive reconnaissance d'un mérite illustre n'a pas empêché la postérité d'oublier un homme qui devrait avoir une autre place dans le Panthéon de nos gloires : aussi devons-nous être reconnaissants à M. le général Canonge d'avoir contribué, pour sa part, à rendre à la mémoire du conquérant de la Corse un juste tribut d'hommage et d'admiration. — Cette brochure a ainsi le double prix d'être une œuvre intéressante et une bonne œuvre.

8. — M. Maurice Sautai s'est déjà fait remarquer par d'excellentes, de consciencieuses études sur de nombreux points controversés des guerres de Louis XIV, et le travail qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre : *Une Opération militaire d'Eugène et de Marlborough. Le Forcement du passage de l'Escaut en 1708*, continue la série de ces monographies intéressantes. On sait qu'en 1708, nos affaires n'allaient pas très bien dans les Pays-Bas par suite de la mésintelligence qui régnait dans notre état-major général, alors que, dans le camp ennemi, le prince Eugène et Marlborough se prêtaient, au contraire, le concours le plus efficace. — Cependant, cette campagne eût pu se terminer plus heureusement pour nos armes, en nous donnant Bruxelles assiégé par notre allié l'électeur de Bavière, si l'indifférence de Vendôme n'eût fait avorter cette tentative. Il eût été prudent, devant des adversaires comme Marlborough et le prince Eugène, de ne pas croire aveuglément à l'infranchissabilité de l'Escaut : Vendôme crut cependant pouvoir s'y fier sans conteste et, profitant de cette incurie impardonnable, Marlborough et Eugène passèrent le fleuve le 26 novembre et firent ainsi lever le siège de Bruxelles. Ce n'est là, sans doute, qu'un épisode de cette lutte de onze années dont les échecs devaient être à peine dissimulés par les lauriers de Denain ; mais l'événement était peu connu, et M. Sautai nous montre, par son intéressante narration, qu'il méritait de l'être.

9. — M. le capitaine Colin mène de front, avec une étonnante facilité, les travaux les plus divers. Il nous a donné une étude sur Napoléon, une autre sur Annibal ; il a étudié les campagnes de la Révolution, celles de l'Empire ; de là il revient aujourd'hui aux *Campagnes du maréchal de Saxe*, qu'il avait commencées et dont il publie aujourd'hui la troisième partie, avec un volume sur Fontenoy. De ce gros volume de 542 pages, 154 seulement sont consacrées au récit de la bataille, les 388 autres se composent de documents extraits des archives de la Guerre. Un grand nombre de ces documents sont intéressants : c'est une source précieuse de travail pour les érudits qui s'occupent de l'histoire du XVIIIe siècle.

10. — Le colonel Grouard, dont nous avous eu souvent à parler ici,

a publié récemment une *Critique stratégique de la guerre franco-allemande* et spécialement des batailles de *Wœrth et Forbach*. Ce travail, intéressant par une étude judicieuse des faits, l'est davantage encore par ses conclusions. Après avoir montré que ni Mac-Mahon ni Bazaine ne furent à leur place, chacun dans son commandement, M. Grouard nous fait voir que si, en France, la direction des armées fut insuffisante et confiée à des mains vacillantes, elle ne fut pas gérée par des chefs très supérieurs dans le camp ennemi. Ce fut surtout la faiblesse de notre état-major général qui fit la force de nos adversaires, et la constatation est précieuse à recueillir dans des jours comme ceux que nous traversons. « A moins d'être sûr d'avoir devant soi un Benedeck ou un Le Bœuf, dit le colonel Grouard, il faut donc se garder de chercher à imiter M. de Moltke : ceux qui seront appelés au commandement des armées feront mieux d'avoir devant les yeux les exemples du vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna... Napoléon a tiré des troupes admirables qu'il commandait tout ce qu'elles pouvaient donner : M. de Moltke, au contraire, a livré la première bataille avec moins de la moitié de ses troupes. S'il y avait eu, en France, un homme de guerre supérieur, Moltke aurait commencé par être battu et il n'aurait pas eu le droit de se plaindre, parce qu'il l'aurait bien mérité. »

11. — *La Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique de notre état-major de l'armée, est parvenue au fascicule X (*La Retraite sur Châlons*), qui nous donne l'ensemble des opérations du 13 au 23 août. Même méthode d'exposition et même intérêt que dans les précédentes livraisons. Signalons encore de nombreux documents inédits publiés en annexes.

12. — Nous venons de voir le colonel Grouard nous parler de Bazaine comme d'un général d'une capacité douteuse. M. Élie Peyron, dans son livre : *Le Cas de Bazaine*, ne cherche pas à discuter les mérites militaires de l'ancien commandant en chef de l'armée du Rhin ; il s'efforce de faire passer en notre esprit la conviction, qu'il paraît avoir, que Bazaine ne fut point un traître. Les arguments de l'écrivain, présentés de bonne foi, ne nous paraissent pas avoir la valeur probante qu'il semble leur trouver lui-même. — Nous ne croyons pas qu'il puisse arriver à une réhabilitation du condamné de Trianon, tant qu'il ne fournira pas des pièces plus décisives ou des éclaircissements plus certains.

13. — *L'Artillerie dans les batailles de Metz, 14-16-18 août 1870*, de M. le général Erb, est une monographie dont l'intérêt n'est pas uniquement rétrospectif, comme on pourrait le croire, en lisant seulement le titre. On y trouve effectivement nombre de considérations dont la méditation, l'application fructueuse, est pleine d'à-propos encore aujourd'hui, de telle sorte que ce livre, qui s'adresse surtout aux officiers

d'artillerie, peut cependant être lu avec profit par nombre d'autres personnes. Il ressort du travail du général Erb qu'en 1870 notre artillerie, tout inférieure qu'elle demeurât aux points de vue portée, justesse, rapidité de tir, à l'artillerie allemande, soutint cependant la lutte dans les conditions les plus honorables. Si nous prenons, au hasard, une des trois batailles citées par l'écrivain dont nous parlons, la bataille du 16, par exemple, nous voyons que 68 batteries françaises ont tiré 31,898 coups de canon, soit une moyenne de 469 coups par batterie, alors que, dans le camp adverse, 37 batteries ont tiré 19,657 coups, soit une moyenne de 531 par batterie. Au contraire, le 18 août (Saint-Privat) 58 batteries françaises, dont trois à quatre pièces, ont dépensé 31,685 coups, soit une moyenne de 546 par batterie, tandis que du côté des Allemands 109 batteries tirèrent 34,667 coups, soit une moyenne de seulement 318 coups par batterie. Comme on le voit, en dépit de l'infériorité du matériel, l'artillerie française ne se montra point inférieure à son adversaire, et si les dispositions stratégiques prises par notre haut commandement avaient répondu à l'énergie déployée par nos canonniers, il est vraisemblable que la lutte se fût terminée autrement. A noter une très curieuse *Instruction pour l'exécution du tir* donnée par le général de Rochebouët à l'artillerie des 2e, 3e et 4e corps, en date du 13 août 1870 : on y constate une série de recommandations, aujourd'hui encore toutes d'actualité. Page très remarquable au point de vue de l'histoire de la tactique de l'artillerie à la fin du XIXe siècle.

14. — Chaque année, M. Maurice Barrès passe quelques semaines en Alsace, à Niederbronn, et il ne manque jamais d'aller faire ce que les Français de là-bas appellent toujours le « pèlerinage du champ de bataille », de visiter Reichshoffen, Wœrth et Frœschviller, ces trois villages désormais célèbres, où, il y a trente-six ans, Français et Allemands s'étreignirent dans la lutte acharnée que l'on sait. Ce qu'un tel souvenir, évoqué sur le sol même où se déroula ce drame sanglant, peut enfanter de pensées à la fois douloureuses et consolantes, dans une âme comme celle de M. Barrès, on peut le deviner sans que nous y insistions. Toutefois ce ne sont pas seulement des réflexions, purement spéculatives que nous donne l'éminent écrivain dans le petit volume qu'il vient de publier sous le titre : *Une Visite sur un champ de bataille*. M. Maurice Barrès, quand il arpente les champs de bataille de Frœschviller et de Wœrth, aime à faire parler les *anciens*, les vieux, ceux qui *ont vu*, ceux dont la parole emprunte une singulière valeur à cette circonstance qu'en racontant le fait, ils peuvent montrer du doigt qu'il s'est passé *là*. En parcourant ces pages empreintes d'un patriotisme et d'une foi dans l'avenir bien réconfortants en ce moment, le lecteur verra, avec M. Barrès, successivement le « noyer de Mac-Mahon », la « cabane des turcos », le terrain de la célèbre charge de Morsbronn

et bien d'autres points, témoins muets et cependant toujours parlants, de l'héroïsme de nos malheureux soldats. Nous n'avons pas à dire que les explications d'un tel cicerone valent la peine qu'on les écoute et même qu'on les recueille : nos lecteurs se donneront le plaisir de les entendre.

15. — *Les Journées de la Lizaine, 15, 16 et 17 janvier 1871*, de M. J. Diez, nous parlent d'un autre chapitre de la guerre de 1870, et dans un ordre d'idées tout différent. Cette étude très documentée des trois journées où le général Bourbaki perdit sa dernière carte, est douloureuse à lire. Il en ressort nettement que ce fut surtout la faiblesse du commandant en chef qui amena la défaite, et il n'est pas permis de douter, quand on a lu la relation de M. Diez, qu'avec un général plus entreprenant le succès n'eût couronné les efforts de nos troupes. Succès éphémère cependant, car avec les soldats de qualité inférieure dont était formée notre armée de l'Est, la victoire définitive devait forcément appartenir à un adversaire doué d'une ténacité, d'une souplesse manœuvrière remarquables, fortifié dans son moral par une série presque ininterrompue de succès.

16. — Les affaires actuelles du Maroc font à nouveau parler de Bou-Amama, le célèbre agitateur, avec lequel nos troupes d'Algérie eurent maille à partir, il y a vingt-cinq ans. La rentrée en scène de ce personnage embarrassant, donne un regain d'actualité au livre du commandant E. Graulle : *L'Insurrection de Bou-Amama (avril 1881)* et nous pensons que nos lecteurs le liront, comme nous, avec intérêt. Le récit n'a, d'ailleurs, rien de rébarbatif : l'anecdote y côtoie souvent de près la leçon technique, d'autant que l'auteur ayant été longtemps chef de bureau arabe en Algérie, est de ceux qui, ayant beaucoup vu, ont aussi beaucoup retenu. Bou-Amama est né au Maroc et a encore dans ce pays de nombreuses attaches; il faut s'attendre, si les affaires ne s'arrangent point et même si elles s'aplanissent, à entendre parler de lui à bref délai. On trouvera, dans l'ouvrage du commandant Graulle, des renseignements curieux et inédits sur ce chef de parti.

17. — Nous avons eu, à diverses reprises, occasion de parler de la dernière *Campagne de Chine*. On sait qu'au point de vue militaire elle n'a eu aucune importance et que tout était terminé ou à peu près quand l'expédition prit pied dans l'empire des Célestes ; cependant, il suffit qu'il y ait eu là des coups donnés, du sang versé, pour que cette expédition ne nous demeure pas indifférente, d'autant que le résumé que nous en donne aujourd'hui M. le capitaine Saillens est écrit avec verve et couleur.

18 et 19. — Il est encore trop tôt pour espérer avoir une histoire sérieuse et instructive de la récente guerre russo-japonaise. Il faut pour cela beaucoup de temps, et il convient d'attendre la publication

des pièces officielles de ce sanglant procès. Mais si l'histoire, la véritable histoire, celle qui permet de présenter les événements avec leurs causes et leurs conséquences, avec leurs enseignements et leurs leçons, a besoin d'un certain recul pour être écrite définitivement, il n'en est pas de même des récits humoristiques que peuvent mettre sous nos yeux des témoins oculaires, des acteurs plus ou moins compétents du drame. Ce sont des relations de ce genre que présentent aujourd'hui au public MM. Villetard de Laguérie et Ch. Victor-Thomas dans les deux volumes qu'ils publient, le premier chez Hachette, le second chez Challamel avec des titres presque identiques : *Trois Mois avec le maréchal Oyama* et *Trois Mois avec Kuroki*. La première de ces deux études n'est pas un simple journal d'opérations. Sans doute, l'écrivain y relate les évènements qui se sont passés sous ses yeux et il le fait généralement avec intérêt ; mais, il se dégage de son récit toute une série de réflexions dont les historiens futurs de la guerre russo-japonaise pourront tirer grand profit. Il ressort du travail de M. de Laguérie que le Japon voulait la guerre depuis 1895 et qu'il s'y préparait en silence, avec une ardeur, une ténacité que nous étions loin de soupçonner en Europe. Les deux indemnités de guerre versées en 1895 par la Chine au Japon furent consacrées intégralement à la réorganisation des forces militaires et navales : on porta la flotte de 46 vaisseaux et 20 torpilleurs à 67 bâtiments et 116 torpilleurs, et l'on dépensa, de ce chef, 565 millions de francs ; l'armée de terre absorba 215 millions, les fortifications 25. Ces formidables préparatifs matériels étaient décuplés par une excitation des passions nationales entretenue habilement par des hommes d'État qui ont donné la preuve d'une intelligence et d'un patriotisme qu'on ne peut méconnaître, de telle sorte qu'au moment où éclata la guerre, il ne pouvait y avoir de doute sur son issue pour les gens réellement au courant des choses. Nous n'étions point de ceux-là, en France, en bien d'autres pays d'ailleurs, et cette ignorance a été la cause des tristes désillusions que nous ont causées les défaites successives de nos alliés. Les Russes ont été battus, nous dit M. Villetard de Laguérie, non seulement parce qu'ils se sont toujours présentés sur le champ de bataille un contre deux ou trois, mais parce que leur stratégie était faite pour enflammer l'ardeur de l'ennemi. Ils lui donnaient à croire, malgré l'héroïsme de leur défense, qu'ils combattaient à leur corps défendant, en gens contraints de le faire et qui seraient heureux de déposer les armes. Au contraire, les Japonais ne pensaient qu'à marcher en avant, quoi qu'il pût, quoi qu'il dût leur en coûter. Évidemment, entre deux procédés semblables, la victoire ne pouvait hésiter : là, comme ailleurs, elle devait se ranger du côté des audacieux. A l'époque où il écrivait son livre, c'est-à-dire après les engagements du Cha-Ho, du 10 au 16 octobre, M. de Laguérie estimait que la partie n'était pas encore perdue

pour nos amis et qu'au contraire la situation s'aggravait pour le Japon de la façon la plus menaçante : ces pronostics ne devaient pas se réaliser, comme on sait. Il y a dans cette étude quantité de pages intéressantes à bien des points de vue : le portrait de l'officier et du soldat japonais, celui de la classe moyenne au Japon, les procédés de combat sur le champ de bataille; quantité d'autres détails sont étudiés et pris sur le vif. C'est en résumé un excellent travail. — D'un autre genre est le petit volume de M. Ch. Victor-Thomas : *Trois Mois avec Kuroki*. C'est un vrai journal de campagne, la relation d'un officier qui enregistre surtout les événements en militaire plutôt qu'en historien ou en philosophe, mais le récit ne manque cependant pas d'être émaillé sur plus d'un point d'anecdotes piquantes, pleines de couleur et de vie. Ce fut le 20 février 1904 que M. Ch. Victor-Thomas débarqua à Yokohama, et le 1er mai, après des péripéties de toutes sortes, il assista à la bataille du Yalou. La prise de l'île de Kurito, la campagne en Corée, sont d'autres chapitres intéressants de cette relation que terminent d'utiles renseignements sur l'armée japonaise. Encore que ces notes soient un peu sommaires, elles ont leur mérite. La cavalerie japonaise, nous dit M. Ch. Victor-Thomas, n'existe pour ainsi dire pas. Elle n'a jamais servi qu'à amorcer des reconnaissances de cosaques qui, entraînés à la poursuite d'adversaires peu jaloux de se mesurer avec eux, venaient généralement se faire prendre dans des embuscades d'infanterie. « Le Japonais monte très mal à cheval » ; quant au cheval japonais, il est « laid, manque de taille, n'a pas d'encolure, a de mauvais aplombs, est sans vitesse et difficilement maniable. » Ce jugement a sa valeur dans la bouche d'un ancien officier de cavalerie. En somme, livre très intéressant, auquel de jolies photographies et d'élégantes cartes prêtent un réel mérite artistique.

20. — Nous voulions tout d'abord parler, en même temps que des deux précédents volumes, du livre publié ces jours-ci par M. Ivan de Schaeck sous le titre : *Visions de guerre. Six Mois en Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie*. La matière est la même, le fond identique ; cependant, en dépit de cette similitude apparente, l'écrivain a traité son sujet d'une manière si particulière, il l'a envisagé sous un angle tellement spécial, qu'il nous a semblé préférable de l'examiner à part. En dehors de ces motifs, il s'en trouvait un autre. Les deux volumes de MM. Ch. Victor-Thomas et Villetard de Laguérie ont été écrits dans les rangs japonais : ces auteurs n'ont aperçu les Russes qu'à travers les baïonnettes de Kuroki et d'Oyama, et, quoique toutes leurs sympathies ne fussent sans doute point dans le camp d'où ils suivaient les opérations, ils se ressentent de la position assez fausse où ils se trouvaient. Avec M. Ivan de Schaeck, nous allons assister à la lutte envisagée du bon côté; nous serons en pays ami et nous respi-

rerons plus à l'aise. Ce n'est d'ailleurs point toute cette rude campagne que nous voyons racontée ici, ce sont seulement les six premiers mois, alors que la fortune se décidait déjà contre nos alliés, mais alors aussi qu'on pouvait espérer encore dans l'avenir et dans la Providence. — Au surplus, tout le récit gravite autour du grand-duc Boris, auquel M. de Shaeck, qui n'est qu'un modeste *pékin*, était attaché en qualité de secrétaire ; et comme ce *pékin* était un observateur perspicace, il a su voir, il a su noter, assaisonner les faits qu'il nous raconte de réflexions et de détails presque toujours intéressants. Le voyage en chemin de fer de Pétersbourg à Port-Arthur par le transsibérien, Port-Arthur, la catastrophe du *Pétropavlosk* (à laquelle échappa miraculeusement et grièvement blessé le grand-duc Cyrille, frère du grand-duc Boris), Liao-Yang, le dernier train de Port-Arthur, etc., etc. sont des chapitres particulièrement attachants de cette relation qui en contient beaucoup d'autres. Comme le fait judicieusement remarquer M. Édouard de Morsier, l'éditeur français du livre de M. Ivan de Schaeck, les *Visions de guerre* ont un mérite plus certain que celui qu'on pouvait s'attendre à trouver dans un simple journal de route. Non seulement l'écrivain nous donne une vue très nette de la *campagne* mandchourienne entendue dans les deux sens du mot, non seulement il nous décrit à la fois la lutte militaire et l'aspect de la contrée, le paysage, les habitants et les combattants, l'état des lieux et l'état des âmes, mais il nous fait comprendre pourquoi les Russes n'ont remporté aucun avantage décisif. On tirera encore de ce livre une conclusion qui surprendra bien des gens : à savoir que le Japonais est bien plus près de la mentalité européenne, de la mentalité russe tout au moins, que de l'esprit chinois : que ces deux frères « par la peau pour être tous deux jaunes » se haïssent et se haïront vraisemblablement toujours « cordialement, » tandis que, déjà, le Japonais tendrait volontiers la main à son adversaire d'hier. Tout cela est dit avec sincérité, avec chaleur, et l'ouvrage entier, très soigné au point de vue typographique, illustré de jolies photographies, est à la fois un précieux document et un livre fort intéressant.

21. — Les *Enseignements tactiques découlant de la guerre russo-japonaise*, de M. le capitaine Niessel, nous parlent, à un autre point de vue, de la dernière campagne de Mandchourie. Peut-être est-il un peu tôt pour tirer des enseignements de faits de guerre encore mal connus. En effet, bien que l'écrivain ait eu sous les yeux tout ce qui a été écrit sur son sujet, dans la presse européenne, spécialement dans les journaux russes, allemands, autrichiens, suisses, il est à présumer que ces travaux sont souvent très sujets à caution et que vraisemblablement la vérité est assez loin de leurs dires. Il y a cependant, dans ces pages, quelques remarques qui paraissent justes : c'est déjà un

mérite dans une publication manquant de la base authentiquement documentaire qu'il eût été nécessaire de posséder pour composer un ouvrage plus solide.

22.—Avec les *Causeries sur la tactique*, écrites par M. le capitaine Serret pour les candidats à l'École supérieure de guerre, nous abandonnons l'histoire pour la science militaire proprement dite. Ce livre est un manuel de préparation à l'École de guerre, qui ne créera pas sans doute des « tacticiens » mais qui donnera à nos jeunes officiers une méthode rationnelle de travail et des idées justes sur l'application des règlements.

23. — On trouvera des idées plus élevées dans la brochure de M. le général Grisot : *Une Étude de l'état-major allemand sur la tactique en France*, où l'écrivain nous fait connaître la façon dont les Allemands jugent les idées de tactique supérieure prônées en France par les généraux le plus en vue : Négrier, Kessler, Bonnal, etc. Nous avons soutenu, ici même et ailleurs, à différentes reprises, combien nous paraissaient supérieures aux principes de leurs adversaires, les méthodes défendues par les généraux Négrier et Kessler ; nous avons dit combien nous paraissait vicieuse la prétention de leurs contradicteurs, de vouloir ressusciter, au vingtième siècle, les colonnes de Wagram et de Waterloo, qui déjà, à leur époque, devant un fusil qui portait à deux cents mètres, et qui ne partait que quand le temps n'était pas pluvieux, échouèrent piteusement, lamentablement. Le général Grisot nous fait constater que les écrivains allemands les plus haut placés et le mieux en situation de bien juger, portent sur l'attaque par les masses le même jugement que MM. Négrier et Kessler. Il serait utile que la brochure de M. Grisot fût vulgarisée : elle rendra des services en aidant à détruire chez nos officiers l'idée néfaste du retour à l'attaque en masse.

24. — La brochure de M. le lieutenant-colonel J.-B. Dumas : *L'Arme de l'imprévu*, est absolument semblable à la précédente en ce qu'elle nous donne, comme elle, une étude comparative des méthodes Négrier et Kessler, d'une part, des propositions de leurs adversaires, de l'autre. Nous avons lu ce travail avec attention et il ne nous a pas été possible de distinguer nettement les conclusions de l'auteur. M. J.-B. Dumas nous dit bien que la vérité se trouve entre les deux thèmes en présence ; mais, en pareille matière, les demi-jugements comme les demi-mesures ne nous paraissent pas sans inconvénients. D'autant, qu'en fin de compte, M. Dumas aurait, ce nous semble, une tendance à croire encore à la possibilité de l'attaque en masse, et bien que, comme tous les partisans de la colonne, il se défende énergiquement de vouloir revenir à celle de Wagram ou de Waterloo, quoiqu'il préconise une colonne qui « tape avec l'armement », nous pensons qu'il défend

un principe caduc, suranné, dangereux à appliquer. C'est un avis tout personnel que nous émettons ; mais, comme on a pu le constater dans le précédent paragraphe, nous l'émettons en bonne compagnie.

25. — Au surplus, quelles que soient les méthodes employées, elles ne vaudront qu'autant que vaudra l'instrument : l'homme ; et le principe de Dragomiroff est de plus en plus vrai : « Donnez-moi un soldat bien décidé à se faire casser la tête, et je vous ferai de bonne tactique. » Le moral a été et demeurera éternellement le facteur prépondérant aux armées et la préparation de ce moral constituera toujours le devoir principal de l'éducateur, de l'instructeur militaire : tout ce qui tend à faciliter la tâche de nos officiers à cet égard doit être encouragé : aussi signalons-nous comme un livre qui rendra de précieux services, le travail de M. le capitaine C. Jacob : *Discours d'un capitaine à ses soldats*. C'est un ensemble de dix conférences dont l'argument nous donnera suffisamment le sens : 1. Pourquoi êtes-vous soldats ? — 2. Une Compagnie, un seul cœur.— 3. Les Punitions.— 4. En permission. — 5. Le Roman d'une désertion. — 6 et 7. La Guerre. — 8. Au Drapeau. — 9. Santé ? Force ? Aisance ? Bonheur ? — 10. La Vie. Ces diverses causeries sont écrites en un style familier sans trivialité, élevé sans gravité exagérée, du ton d'un homme qui connaît le soldat et qui sait lui parler. Nous voudrions voir entre les mains de tous nos officiers ce petit traité de morale militaire et civique, qu'ils pourront ne pas suivre à la lettre, qu'il leur sera facile d'accommoder à leurs idées personnelles, à leur tempérament, à la façon dont ils comprennent leur rôle d'éducateur, mais qui, quand même, leur sera un guide fort utile pour leurs conférences morales. Une Préface de M. Pierre Baudin, pleine de bon sens, de sentiments élevés et très justes sur le rôle de l'officier dans l'armée moderne, sert d'introduction à cet ouvrage, qui, à la vérité, porte ses meilleurs mérites en lui-même.

26. — Après l'esprit, le corps ; après les *Discours* du capitaine Jacob, qui tendent à former dans le cœur de nos hommes, la *mens sana* à laquelle tendaient les anciens, voici M. le docteur C. Legrand, du 3e Dragons, qui nous donne le moyen de développer cette « intelligence saine » dans un *corpore sano*. Cet ouvrage s'adresse plus particulièrement à l'officier, et les matières traitées au cours des différents chapitres nous montrent qu'il constitue un cours complet et pratique d'hygiène dont la pleine possession permettra à l'instructeur militaire d'être non pas seulement un éducateur, mais un guide et un maître hygiéniste très suffisamment expérimenté. M. le docteur Legrand étudie successivement, dans son livre, la maladie en général, la maladie chez les soldats, la valeur physique du soldat, le milieu du soldat et le germe morbide dans ce lieu, la maladie microbienne ou infectieuse, les maladies saisonnières, les maladies vénériennes, l'alcoolisme,

la santé des troupes en campagne, les premiers soins à donner aux blessés. Un dernier chapitre, consacré à l'action de l'officier sur l'éducation hygiénique du soldat, — qui aurait pu aussi bien servir de préface — est rempli de salutaires conseils. Comme le dit très justement M. Legrand, si, au régiment, le médecin a cure de diriger d'une façon générale l'orientation de la prophylaxie et de soigner les maladies quand elles sont déclarées, c'est à l'officier, à celui qui entraîne les muscles du soldat, instruit son cerveau et se mêle à toutes les manifestations de son activité, à prévenir la maladie, à dépister ses premiers signes, c'est l'officier qui doit être le premier, le véritable hygiéniste de sa troupe. *L'Officier hygiéniste* permettra à nos officiers de remplir efficacement ce rôle ; nous leur signalons ce volume comme un bon manuel non seulement à lire, mais à acquérir.

27. — La gymnastique, qui aide au développement des corps et à l'entraînement physique, est assurément un excellent élément d'hygiène ; aussi, parlerons-nous volontiers, après le traité de M. le docteur Legrand, de l'*Instruction de gymnastique pour l'infanterie* que nous donne M. le lieutenant-colonel C. Cette *Instruction* est le règlement sur la matière suivi aujourd'hui dans l'armée allemande et si, à vrai dire, nous n'avons rien à envier, sous ce rapport, à nos voisins, il n'en est pas moins profitable de mettre en comparaison les systèmes employés dans l'une et l'autre armée, ne fût-ce que pour nous convaincre, que les Allemands n'ont de ce chef aucune supériorité sur nous. De nombreux croquis rendent facile et aisément intelligible la lecture de cette traduction.

28. — On sait qu'actuellement les soldats sont placés, dans le rang, d'après leur taille, les plus grands occupant la droite, les plus petits la gauche. M. le docteur Manouvrier nous démontre, dans son traité : *Le Classement des hommes et la Marche dans l'infanterie*, que ce système est vicieux et il nous assure qu'il y a avantage à disposer les fantassins dans chaque section « d'après la longueur de leurs jambes avec précession des courtes jambes. » Sans aucun doute tout moyen d'atténuer la fatigue et de la retarder, même dans une faible mesure, a une importance notoire ; or, si nous en croyons l'écrivain, la méthode qu'il propose réduirait cette fatigue dans une proportion considérable, et la démonstration mathématique qu'il présente de sa thèse semble lui donner entièrement raison. Reste à savoir si, cette « précession des courtes jambes » n'entraînera pas dans les allures un ralentissement qui pourrait être très nuisible, à un moment donné : M. Manouvrier estime que non, sans donner, à notre avis, de raison péremptoire pour appuyer son dire. Il faudrait avoir, là-dessus, l'avis de professionnels compétents, à la fois médecins et militaires. M. Manouvrier, qui est directeur de la Station physiologique du Collège de France, sera sans doute

le premier à demander cet examen de sa théorie par des spécialistes : à première vue, et sous certaines restrictions de mince importance, elle nous paraît capable de supporter victorieusement l'expérience.

29. — Voici encore un livre : *Histoire et organisation militaire des chemins de fer*, qui nous vient d'Allemagne ; il est dû à la plume de M. Joesten, capitaine de landwehr et ancien membre de la direction des chemins de fer de Cologne. En France, la matière est presque nouvelle, car, à part l'excellent ouvrage de Jacquemin, publié il y a près de quarante ans, sur le rôle des chemins de fer en temps de guerre, nous ne connaissons pas de travail qui ait repris la question sous ce point de vue (nous parlons d'un travail marquant, qui mérite la peine d'attirer l'attention d'un lecteur sérieux). Il y a un demi-siècle, on était encore à se demander si les chemins de fer pourraient être employés d'une façon utile en stratégie, mais nous n'en sommes plus là, et l'exemple de la guerre de 1859, celui des campagnes de 1864, 1866, 1870, la guerre russo-turque de 1877, nous ont montré que les voies ferrées sont, aujourd'hui, l'élément prépondérant des mobilisations et des concentrations rapides. A vrai dire, l'utilisation du transsibérien, dans la dernière guerre russo-japonaise, semble n'avoir pas été comprise et mise en pratique d'une façon tout à fait rationnelle, mais c'est là une de ces exceptions qui confirment la règle, et personne ne peut douter que, dans la guerre de demain, les chemins de fer ne jouent un rôle d'une importance capitale. L'ouvrage de M. Joesten est divisé en deux parties : dans la première, l'écrivain nous explique l'emploi des chemins de fer en temps de guerre, c'est-à-dire l'application des chemins de fer à la stratégie, la concentration des armées par voies ferrées, les conditions à remplir pour les lignes et le matériel roulant d'un réseau ferré répondant aux nécessités de la guerre moderne. Un chapitre de cette première partie est consacré à l'emploi des chemins de fer dans les guerres contemporaines et spécialement en 1870. Dans la deuxième partie, l'écrivain étudie l'organisation des chemins de fer en Allemagne, en France, en Russie, en Autriche et en Italie.

30. — Le volume intitulé : *Recrutement et avancement des officiers* est le sujet d'une étude consacrée par le général Pédoya, ancien commandant du 16e corps, aux méthodes à employer pour constituer et alimenter notre cadre d'officiers, question à l'étude depuis près d'un siècle dans notre armée, et pour laquelle on n'a abouti encore à aucune solution définitive, rationnelle. Il y a d'excellentes choses dans ce livre de M. Pédoya, et la façon catégorique dont il condamne le détestable système introduit dans notre armée par certain ministre est tout à son honneur. Toutefois on trouvera dans ces pages plus d'une allégation qui appelle les discussions, plus d'une proposition très contestable. Quoi qu'il en soit, le travail est sérieux, consciencieusement pensé et

écrit ; il mérite d'attirer l'attention des militaires et des hommes politiques.

31. — Le général de Beauchesne, préoccupé du danger que présente pour l'armée la loi « antimilitariste de deux ans », prévoit que la force combative de la cavalerie se ressentira particulièrement de cet abaissement du temps de service et que nos cavaliers ne pourront recevoir, dans une période aussi courte, qu'une instruction hippique imparfaite. Il a donc recherché une méthode de dressage donnant à nos recrues des chevaux « faciles à conduire », et il croit y être parvenu. Nous signalons le *Dressage du cheval d'armes* aux professionnels, seuls compétents pour nous dire si M. de Beauchesne a raison.

32. — De même que le travail précédent, le livre de M. Niessel : *Tendances actuelles de la cavalerie allemande*, intéressera surtout nos cavaliers. C'est, comme on sait, une question controversée de savoir jusqu'à quel point la cavalerie remplira son rôle dans les guerres futures, si elle nous donnera alors la monnaie des sommes énormes que coûte son entretien en temps de paix, et il est, en Allemagne, comme en France, nombre de militaires compétents pour estimer que nous assisterons, dans la prochaine campagne, à un krack formidable des armes à cheval. Généralement, les officiers de cavalerie ne sont pas de cet avis ; ils ne pensent pas que les progrès de l'armement, que les perfectionnements apportés à la construction du fusil d'infanterie soient de nature à empêcher la cavalerie d'agir en campagne ; il en est même certain, qui pensent pouvoir faire encore, sur le champ de bataille, des charges à la Colbert ou à la Murat. Chez nos voisins, ces croyances sont peut-être plus vivaces encore que dans notre armée et, malgré le rôle assez piteux joué par la cavalerie allemande en 1870, les officiers prussiens, bavarois, saxons et autres ne parlent que d'offensive et d'offensive à outrance. Ce sont ces tendances qu'enregistre M. Niessel. Quatre chapitres principaux nous montrent l'emploi stratégique de la cavalerie, son emploi tactique, les procédés évolutifs de la cavalerie allemande, la cavalerie dans la bataille, le combat a pied.

33. — Conquérir un pays est toujours malaisé ; le garder et l'organiser est encore plus difficile et l'exemple que nous donnent à cet égard l'Algérie, Madagascar, le Tonkin, est assez frappant pour que nous n'y insistions pas. Dans *Colonisation militaire*, M. le capitaine Condamy, de la section technique des troupes coloniales, nous dit son avis sur ce chapitre. L'écrivain examine tour à tour les avantages du régime civil et du régime militaire et conclut en faveur de ce dernier. Il nous a paru que M. Condamy avait raison.

34. — Les *Modèles de correspondance à l'usage des officiers de réserve et de l'armée territoriale*, publiés par M. l'officier d'administration V. Lavaud, rendront des services au public spécial auquel ils s'adres-

sent ; nous leur signalons ce petit livre comme une publication à consulter le cas échéant. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. XV, XVI et XVII (T. II, col. 1611-2550). Paris, Letouzey et Ané, 1905, gr. in-8. — Prix de chaque livraison : 5 fr.

Avec le dix-septième fascicule, nous arrivons à la fin du second volume, qui s'arrête au milieu de la lettre *C*. Les articles intéressants n'ont pas manqué cette année : à propos des mots : *Cause* et *Certitude*, M. Chollet a donné de solides notions métaphysiques sur des problèmes fondamentaux. M. Moureau a traité les questions dogmatiques : *Caractère sacramentel*, *Catholicité*, M. Bareille a étudié les *Cathéchèses* et le *Catéchuménat*, M. Quillet les *Censures doctrinales*, et M. Mangenot, dans un article de 70 colonnes, a développé largement la question du *Catéchisme*. M. Ermoni étudie le *Cantique des Cantiques* et la *Circoncision*. Les points de morale sont traités par M. Dublanchy (*capitaux* (péchés), *Cas de conscience*, *Casuistique*, *Charité*, *Chasteté*), M. Gardeil (*cardinales* (vertus), M. Ortolan (*Casuel*). Des questions qui rattachent la morale à l'histoire de l'Église sont celles du *Carême* et de *Célibat ecclésiastique*, dans lesquelles M. Vacandard fait preuve de la solide érudition et de la judicieuse critique auxquelles nous avons eu souvent à rendre hommage. L'histoire proprement dite nous fournit des notices sur *saint Césaire d'Arles*, par M. Lejay ; sur les papes du nom de *Célestin*, par M. Hemmer; sur *Cassien* et *Cassiodore*, par M. Godet. Les *Carmes* ont une notice faite par l'un d'eux, le P. Zimmermann; c'est un chartreux, le P. Autore, qui donne l'histoire de son ordre ; D. Besse nous parle des *Célestins* et des *Cisterciens*. Les théologiens et canonistes ont pour biographes : le P. Édouard d'Alençon, pour la famille de Saint-François, le P. Mandonnet, pour les dominicains; les PP. Chérot, Van den Gheyn, Brucker, Dutouquet et de la Servière, les abbés Mangenot, Vernet, Loevenbruck, Levesque, Oblet ont contribué à établir la bio-bibliographie qui n'est pas une des parties les moins originales et les moins utiles de ce dictionnaire. Les PP. Vailhé et Bois donnent d'excellents articles sur les églises d'Orient (*Canonisation dans l'Église russe*, *Carlovitz* (*église de*), *Chypre* (*église de*), *Chalcédoine* (*concile de*). L'article sur les *Canonisations dans l'Église latine* est traité par le P. Ortolan : je m'étonne un peu d'avoir trouvé sous la plume du savant canoniste une assertion que je ne crois pas exacte : il parle (col. 1646) de la sentence rendue par l'évêque dans le procès *super fama sanctitatis* : j'ai participé à un certain nombre de procès de cette nature, et jamais nous n'avons été appelés à rendre une sentence : les actes étaient envoyés à Rome, comme s'il se fût agi d'un procès

apostolique, et c'est la Congrégation des Rites qui a eu à statuer. Telle est du moins la marche indiquée par les auteurs généralement suivis : Trama, Lauri, Fornari, qui témoignent d'une façon souveraine de la pratique actuelle des congrégrations romaines. P. PISANI.

Les Haines contemporaines et le Devoir des catholiques, par l'abbé PLANEIX. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XVI-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces conférences, qui ont été prononcées à Orléans pendant le Carême 1905, M. le chanoine Planeix, supérieur des missionnaires diocésains de Clermont-Ferrand, a voulu opposer au flot grossissant des haines contemporaines la paix et la charité évangéliques. Après les haines politiques et les haines sociales, il en est venu et s'est arrêté davantage aux haines religieuses, ou plutôt irréligieuses. Il a esquissé une analyse impartiale de l'anticléricalisme actuel, répondant patiemment à ses principales objections, et pressant les catholiques, auxquels il fait faire un utile examen de conscience, de ne leur donner aucune prise, aucun prétexte. Il nous exhorte à ne pas prêter trop facilement à nos adversaires une mauvaise foi absolue, mais à expliquer plus souvent leur attitude par l'ignorance, l'inintelligence, la faiblesse. Je crois que ces paroles sacerdotales disent vrai : la simple sagesse enseigne d'ailleurs que le moyen de triompher des choses et des hommes n'est pas la colère, qui aveugle. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

SCIENCES ET ARTS

Les Torpilles et les mines sous-marines, par H. NOALHAT Paris, Berger-Levrault, 1905, in-8 de LIX-432 p., avec 268 fig. — Prix : 8 fr.

L'important ouvrage de M. Noalhat débute par une longue Préface dans laquelle M. Paul Fontin fait l'éloge, au point de vue des torpilles et des sous-marins, du ministère de l'amiral Aube ; cette Préface est suivie d'une Introduction qui contient un résumé de l'historique des torpilles.

Il est assez difficile d'analyser le volume lui-même, consacré à la description, — plus ou moins complète selon l'intérêt que présente l'engin étudié, — de toutes les machines de guerre maritimes qui rentrent sous la dénomination générale de « torpilles et mines sous-marines. » Ces descriptions, précédées d'une étude des explosifs, sont très claires, bien exposées et accompagnées de dessins nombreux et exacts qui aident grandement à l'intelligence du texte, surtout lorsque celui-ci donne le fonctionnement de certains appareils compliqués tels que ceux qui composent la torpille Whitehead ou la torpille Howel. Les divers engins sont classés avec méthode et par ordre chro-

nologique, ce qui permet de se rendre compte des perfectionnements successifs. L'auteur passe ainsi en revue, après les explosifs et les exploseurs, les torpilles fixes, puis les torpilles mobiles. Les torpilles fixes comprennent les torpilles dormantes et les torpilles vigilantes ; sous le titre général de « torpilles mobiles » sont décrites les torpilles dérivantes, divergentes, portées, lancées, automobiles et dirigeables. Parmi les Appendices qui complètent le volume, il faut signaler un parallèle entre les torpilles Whitehead et Howel.

L'ouvrage de M. Noalhat est donc une véritable encyclopédie des torpilles, sujet que les catastrophes de la guerre russo-japonaise a remis d'actualité. Cette encyclopédie est aussi complète que possible ; c'est dire que les modèles actuellement en service sont souvent passés sous silence, par raison d'État. Il est en effet dangereux de dévoiler, fût-ce involontairement, certains secrets ; aussi M. Noalhat, pour ne pas être taxé d'indiscrétion, a-t-il pris soin de faire remarquer que la description de la torpille vigilante française avait été empruntée à un périodique allemand. Nous avons toutefois regretté de ne pas avoir trouvé la mention de la torpille Elia, employée par les Italiens et les Japonais et qui est la plus redoutable et la plus perfectionnée de toutes les torpilles vigilantes actuellement en service. Tel qu'il est, l'ouvrage, intéressant, fournit des renseignements qu'il serait difficile de se procurer ailleurs.

En terminant nous formulerons deux ou trois critiques de détail, d'ailleurs insignifiantes. Nous rappellerons tout d'abord qu'on ne saurait dire d'un courant qu'il fait cinq nœuds « à l'heure » : il fait cinq « milles » à l'heure, ou cinq nœuds. La gravure de la page 422 est par trop fantaisiste : une torpille qui explose sous le centre d'un navire, commence par soulever celui-ci, et ne produit pas, ainsi que l'indique la gravure, un effet d'effondrement immédiat. Nous demanderons enfin une revision plus soignée des noms propres : il est gênant, par exemple, de voir le nom de l'inventeur du gyroscope Obry, orthographié parfois « Aubry. »

J. C. T.

Messieurs les disciples de saint Hubert, par MARCEL D'HERBEVILLE. Paris, Laveur, 1905, in-12 carré de 183 p., orné de 54 photogravures. — Prix : 3 fr. 50.

La lecture de ce livre donnera des regrets aux vieux chasseurs de province, s'il en reste encore qui se rappellent les exploits du temps passé. Tout évolue si rapidement de nos jours ! Ils ne retrouveront plus dans la moderne organisation de la chasse, exactement décrite par M. d'Herbeville, les charmes que présentait leur sport favori, sous la forme d'une promenade à travers champs et buissons, à la suite d'un chien dressé au goût d'un propriétaire soigneux. Dans ce

temps-là, le gibier semblait sortir spontanément du sol. Maintenant il faut le faire naître, l'acclimater, le nourrir par des moyens artificiels, sauf à le détruire lorsqu'il devient trop encombrant.

Seule la chasse au gibier de passage est restée à peu près ce qu'elle était jadis. Les migrations des oiseaux sont soumises à des lois qu'il n'appartient pas à l'homme de modifier, mais dont il profite par des procédés peu variés, restés ce qu'ils étaient au début du XIXe siècle.

Les battues en Autriche n'ont guère non plus changé de physionomie, et l'on trouverait des tableaux analogues à celui que nous donne M. d'Herbeville dans les auteurs du XVIIe siècle. Un chapitre très vivant est celui que l'auteur consacre à la chasse dans les « plaines banales, » dernier refuge, — et quel refuge ? — du chasseur dont les ressources ne lui permettent pas d'entrer dans les tirés organisés. De nombreuses et très jolies photogravures d'après des clichés instantanés et choisis avec une rare connaissance des habitudes cynégétiques, donnent à ce joli petit volume un agrément dont nous ne saurions trop complimenter l'auteur. GAËTAN GUILLOT.

LITTÉRATURE

Histoire de la langue française des origines à 1900. T. I. *De l'époque latine à la Renaissance*, par FERDINAND BRUNOT. Paris, Colin, 1905, gr. in-8 de XXII-547 p. — Prix : 15 fr.

Nouveaux Essais de philologie française, par ANTOINE THOMAS. Paris, Bouillon, in-8 de XII-416 p. — Prix : 8 fr.

Étymologies françaises et patoises, par le comte DE CHARENCEY. Caen, Delesques, 1905, in-8 de 27 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*).

Pour la simplification de notre orthographe. *Mémoire suivi du Rapport sur les travaux de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française,* par PAUL MEYER. Paris, Delagrave, 1905, in-8 de 52 p. — Prix : 1 fr.

La Réforme de l'orthographe. *Lettre ouverte à M. le ministre de l'instruction publique*, par FERDINAND BRUNOT. Paris, Colin, 1905, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Exercices français entièrement nouveaux, extraits du « Dictionnaire de l'Académie », par P. CLAIRIN. Paris, Henry Paulin, 1905, in-8 de 37 p. — Prix : 0 fr. 60.

Grâce au progrès général de la linguistique, la connaissance historique de la langue française a fait un pas énorme au siècle dernier. Bien des faits sans doute restent à constater, bien des problèmes à résoudre. Mais un assez grand nombre d'observations et de données, les unes certaines, les autres probables, ont été recueillies et déjà classées pour que la tentative d'une histoire suffisamment détaillée de notre idiome depuis ses origines jusqu'à nos jours doive être considérée comme un essai possible et louable. C'est la tâche que s'est donnée

M. Ferdinand Brunot et qu'il a qualité pour mener à bien dans la mesure où elle peut l'être. Il n'a pas d'ailleurs la prétention d'épuiser le sujet. Ce qu'il s'est proposé, c'est de réunir et de mettre au point les résultats qu'il considère comme acquis par les travaux accomplis dans ce domaine, en y ajoutant le fruit de ses recherches personnelles, et de fournir ainsi un bon point de départ aux études ultérieures. Le premier volume est de nature à faire juger favorablement du livre, qui en comprendra trois. Il est consacré aux origines de notre langue et à ses destinées pendant le moyen âge. L'auteur a encadré et partagé sa matière de la façon suivante : Introduction. *D'où vient notre langue. — Recherches et découvertes. — Origines du francais.* — Livre premier. *Latin et roman.* Chapitre I. Latin classique et latin populaire. II. Le latin de la Gaule. III. Contact avec les idiomes germaniques. IV. Principaux caractères du latin parlé. — Livre deuxième. *L'Ancien Français* (IXe-XIIIe siècle). Chapitre I. Les Premiers Textes. II. Principaux Changements phonétiques du VIIe au XIIe siècle. III. Principaux Changements morphologiques du VIIe au XIIe siècle. IV. Principaux Changements syntaxiques du VIIe au XIIe siècle. V. Principaux Changements lexicologiques du VIIe au XIIe siècle. VI. Les Dialectes de l'ancien français. VII. Le XIIIe siècle. VIII. Valeur linguistique de l'ancien français. IX. Le Français à l'étranger. — Livre troisième. *Le Moyen Français* (XIVe et XVe siècles). Chapitre I. Généralités. II. Phonétique. III. Morphologie. IV. Syntaxe. V. La Graphie. VI. Le Vocabulaire. VII. Le Latinisme. — Conclusion. — Parmi le grand et utile assemblage de faits et d'observations que renferme ce volume, il est clair qu'il y en aura de discutés et de contestés. Mais notre affaire ici est d'apprécier l'ensemble. Cet ensemble, nous pensons qu'il mérite estime et recommandation de notre part. Nous serions heureux que cette recommandation pût être sans réserves. Pourquoi faut-il que M. Brunot ait jugé bon de reproduire partiellement dans sa Préface une leçon d'ouverture prononcée il y a quelques années et où, parmi des considérations appropriées au sujet, on en remarque d'autres, où se retrouve le fâcheux écho de certaines idées, de certaines passions extra-scientifiques ; où l'on évoque devant nous, sur un ton de dithyrambe, « le jour où, malgré les conciles et les bûchers, un homme s'est levé sous une voûte d'église pour prier Dieu en français », et où l'on nous montre, à propos de l'antique discours latin, « Jules Ferry continuant François Ier, et Grégoire prêtant, à la suite des jansénistes, la main à l'œuvre de Calvin » (p. XIII)? N'en déplaise à M. Brunot, son juste domaine doit lui suffire et il aurait tort de se croire aussi autorisé en théologie qu'en linguistique. Est-il d'ailleurs lui-même bien sûr que l'on ait attendu Calvin pour adresser à Dieu dans nos églises des prières et même des chants en français? Quelle était donc la destination de la *Cantilène de*

sainte Eulalie? Quant à l'emploi du latin dans la *liturgie*, nous trouvons sous sa propre plume, non plus, il est vrai dans sa Préface oratoire, mais dans le corps de son livre, cette remarque très judicieuse : « La liturgie ne pouvait sans danger abandonner l'usage d'une langue universelle et bien réglée. » (p. 142). Mais alors, que devient le dithyrambe?

— Nous sommes tout disposé, en souhaitant qu'il s'y contienne, à reconnaître la compétence spéciale de M. Brunot. A plus forte raison saluons-nous bien volontiers, avec tout le monde, l'autorité, plus solidement établie encore, de M. Antoine Thomas dans la même branche de la science. Sa juste réputation à cet égard rend suffisante ici l'annonce de ses *Nouveaux Essais de philologie française*. Le volume est divisé en deux parties. La première intitulée : *Généralités et mémoires d'ensemble*, comprend cinq études critiques sur les sujets suivants : I. Coup d'œil sur l'histoire et la méthode de la science étymologique. II. Notes critiques sur la toponymie gauloise et gallo-romaine. III. Le suffixe-*aricius*. IV. Les Substantifs abstraits en-*ier*. V. L'Évolution phonétique du suffixe-*arius*. La seconde partie, qui a pour titre : *Recherches étymologiques*, comprend l'examen approfondi de cent-une questions soulevées par des mots d'origine obscure. De copieux *Index* facilitent l'usage de ce docte recueil. L'auteur a reproduit en appendice un article antérieurement publié par lui dans le *Journal des savants* sur l'*Atlas linguistique de la France* de MM. Gilliéron et Edmont.

— Dans son opuscule : *Étymologies françaises et patoises*, M. le comte de Charencey a contribué, une fois de plus, à l'éclaircissement de notre vocabulaire. Il a étudié les mots suivants : I. Anchois. II. Berdanser. III. Bernique. IV. Blonde. V. Bobo. VI. Bronde. VII. Calin. VIII. Dêver. IX. Endêver. X. Escamoter. XI. Félibre. XII. Flonflon. XIII. Grelin. XIV. Greluchon. XV. Labaqui. XVI. Lapin. XVII. Original. XVIII. Ostorin. XIX. Pépin. XX. Pépite. XXI. Piailler. XXII. Piauler. XXIII. Piauter. XXIV. Popote. XXV. Serviette.

— La question de la réforme de notre orthographe a été vivement agitée en ces derniers temps et l'on y a même, assez mal à propos, mêlé, de part et d'autre, des opinions et des considérations qui lui sont fort étrangères. A tort ou à raison ce problème, pour notre part, ne nous passionne point. Cette réforme ne nous apparaît ni comme si dangereuse que la jugent ses adversaires ni comme si importante et si urgente que l'estiment ses partisans. Mais, quoi qu'il en soit, et que l'on partage ou non les vues et conclusions exprimées à cet égard par M. Paul Meyer, on lui doit cette justice que, dans la brochure où il les expose, il s'est exactement renfermé dans son sujet même et l'a traité non seulement avec la science qu'on lui connaît, mais avec beaucoup d'esprit. C'est une lecture aussi agréable qu'instructive et, si l'on n'en sort pas également convaincu par tous les arguments qui y sont pré-

sentés, on en sort tout au moins plus instruit de l'histoire de notre langue et aussi de la méthode à employer dans les discussions de ce genre.

Parmi les zélateurs de la réforme dont il s'agit, l'un des plus ardents, on peut même dire des plus violents, est M. Ferdinand Brunot. Les raisons qu'il fait valoir dans le plaidoyer publié par lui en faveur de cette cause sous forme de *Lettre ouverte à M. le ministre de l'instruction publique* méritent assurément d'être entendues et discutées. Mais nous sommes obligé de renouveler ici et même avec plus de force les réserves exprimées plus haut. Outre une véhémence de polémique excessive, on sent dans cette brochure un souffle de passion politique et presque de haine sur certains points délicats, qu'il n'y avait pas lieu de toucher. Quelle raison, par exemple, de mettre ici en regard « l'école de l'État » et « l'école d'en face » (p. 11) avec un sentiment de malveillance irritée contre cette dernière ? Par « école d'en face, » M. Brunot entend, cela est clair, l'enseignement libre chrétien. Mais en quoi cet enseignement a-t-il démérité de la linguistique ? M. l'abbé Rousselot, à qui M. Brunot rend à l'occasion un si juste hommage, n'en est-il pas ? Si notre objet, en ce moment, était de soutenir, à tous ses degrés, « l'école d'en face », persécutée aujourd'hui de tant de façons, contre le dédain un peu trop altier de M. Brunot, nous saurions vraiment bien que dire. Mais laissons ce terrain brûlant, bien que ce soit M. Brunot qui nous entraîne. Son mérite personnel devrait le dispenser de recourir à de moindres moyens de succès.

— Les *Exercices français* de M. P. Clairin se rapportent à la même controverse sur la réforme orthographique. Il ne s'agit pas, en effet, comme on pourrait le croire, d'un recueil de devoirs scolaires, mais d'un petit pamphlet contre l'Académie française, en représailles de son opposition aux vues, du moins à une partie des vues et propositions des réformateurs. Ce pamphlet, assez malicieusement imaginé, consiste dans une liste de bévues, vraies ou supposées, découvertes par l'auteur dans le *Dictionnaire de l'Académie française*. Quelques-unes de ses remarques nous ont paru justes, d'autres contestables, d'autres erronées. La lecture en est amusante et l'Académie sans doute se vengera de l'auteur en profitant de son *Errata*. M. S.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition, collationnée et annotée par DE BOISLISLE et L. LECESTRE. T. XVIII. Paris, Hachette, 1905, in-8 de 561 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume des *Mémoires* de Saint-Simon comprend les événements qui s'étendent des derniers mois de l'année 1709 aux premiers jours de 1710 et se termine ainsi : « Le Roi ne donne point cette année les étrennes que sa famille recevait de lui tous les ans ; et les

quarante mille pistolles qu'il prenait pour les siennes, il les fit distribuer pour les frontières de Flandres, ce qui n'étoit pas encore arrivé : aussi toutes sortes de manquements étoient devenus extrêmes... » Rien, en effet, ne peut mieux caractériser la détresse financière de cette époque. Les trois évènements les plus importants de la chronique sont : la bataille de Malplaquet, avec l'action du maréchal de Boufflers à l'armée de Flandres, la destruction de Port-Royal, et la séparation du duc d'Orléans d'avec Mme d'Argenton : tous les trois, fort dramatiquement décrits, en particulier le dernier, à cause de la part directe qu'y prit Saint-Simon lui-même avec le maréchal de Bezons. Les notes sont toujours aussi abondantes, aussi complètes et aussi exactes que d'habitude ; mais l'appendice est moins étendu : une cinquantaine de pages seulement, en dehors des additions au *Journal de Dangeau*. On y remarque surtout de très intéressantes correspondances : des lettres d'Amelot au contrôleur général Desmaretz, de Chamillard à Courcelles, du maréchal de Montesquiou et du duc du Maine ; puis l'arrêt du Conseil d'État relatif à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, et des fragments inédits de Saint-Simon sur la maison de Bauffremont, sur les des Moustiers de Mérinville et sur le comte et le marquis de Saint-Chamont. Puis viennent trente pages d'additions et de corrections où l'on rencontre une foule de détails piquants et inattendus, comme ce fragment d'une pièce de vers sur M. d'O :

Devinez comment il s'appelle
Sans *e*, sans *i*, sans *u*, sans *a*,
Ce n'est qu'une seule voyelle
Qui compose le nom qu'il a.
C'est un zéro d'arithmétique
Qu'on place en bas, qu'on place en haut,
Et pour en parler comme il faut,
C'est de la place où l'on l'applique
Qu'il tire son mérite unique.
Sa place fait tout ce qu'il vaut...

L'esprit français ne perdait jamais ses droits, par plus alors qu'aujourd'hui.

RENÉ KERVILER.

Choix d'œuvres en prose (Dialogues et Pensées), de GIACOMO LEOPARDI ; trad. de l'italien, avec Introduction et commentaire, par MARIO TURIELLO. Paris, Perrin, 1905, in-16 de LVIII-261 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Turiello nous donne, dans ce petit volume, six *Dialogues*, la *Complainte du coq Sylvestre*, et un certain nombre de *Pensées*, dont quelques-unes tirées des *Dits mémorables de Philippe Ottonieri*. Ses traductions sont élégantes, et généralement fidèles, sans être littérales. Les copieux commentaires qui les accompagnent, témoignent d'une intime pénétration dans la pensée de Leopardi, et d'une réelle connaissance des philosophes pessimistes du XIXe siècle ; les rapprochements avec

Schopenhauer et Hartmann sont nombreux et intéressants. On voudrait seulement une annotation mieux proportionnée et plus concise. On trouvera dans l'Introduction des idées justes, mêlées à des affirmations d'un pessimisme outré ; l'auteur s'est proposé de démontrer principalement, contre l'assertion de plusieurs littérateurs, « que Leopardi avait une nature de poète, non de philosophe », qu'il ne doit rien à Schopenhauer et que Schopenhauer ne lui doit rien. Pourquoi faut-il que le nouveau traducteur prenne un ton si aigre, si acrimonieux, quand il parle de certains de ses devanciers, ou des critiques qui ne pensent pas comme lui? M. Turiello nous semble d'ailleurs s'exagérer quelque peu et l'ignorance du public lettré, en France, à l'endroit de Leopardi, et les difficultés de son propre travail. Leopardi n'est pas toujours aussi obscur qu'il le prétend ; certaines de ses œuvres en prose sont même admirablement claires de pensée et de forme ; il ne manquerait pas chez nous, j'imagine, de jeunes italianisants capables de donner, du *Dialogo di Federico Ruysch e delle sue mummie,* par exemple, une traduction tout aussi exacte et tout aussi française que celle de M. Turiello, qui rend « a che giuoco *giochiamo* ? non vi ricordate... ? » par : « quel jeu *jouez-vous* là ? Oubliez-vous donc... ? », « io m'*immagino*... » par « j'*aime à penser*... », et qui a supprimé, l'on ne sait pourquoi, les deux vers d' « un poeta italiano » que Leopardi a mêlés à sa prose. — A propos des idées de M. Brunetière sur le pessimisme, mieux qu'un passage du *Manuel de l'histoire de la littérature française*, il convenait de citer l'article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1890, sur *la Philosophie de Schopenhauer et les conséquences du pessimisme*.

L. Auvray.

HISTOIRE

Innocent III. La Croisade des Albigeois, par Achille Luchaire. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir étudié l'action d'Innocent III sur Rome et l'Italie, M. Luchaire vient d'éclaircir le rôle de ce grand Pape dans la croisade des Albigeois. Dans la discussion de cette période obscure, pour laquelle, en tant qu'origine de l'Inquisition, tant de passions entrent en jeu, il a su faire preuve d'une impartialité très méritoire. Si les catholiques sont parfois tentés de ne pas accepter toutes les conclusions de son ouvrage, en particulier pour le meurtre du légat Pierre de Castelnau, ils doivent reconnaître que l'auteur s'est élevé pour juger les actes de l'Église au-dessus des préventions contemporaines.

C'est ainsi qu'il a su mettre en pleine lumière la belle figure d'Innocent III, pour lequel il ne cache point sa sympathie. Les progrès de l'hérésie cathace dans le midi de la France constituaient un danger

grave pour la société du XIIIe siècle; ils menaçaient de rompre « l'unité religieuse du monde latin» (p. 67). De là naissait pour le Chef suprême de la chrétienté l'obligation d'arrêter le développement des doctrines hétérodoxes. Mais, loin de pousser à la persécution violente, Innocent III refréna l'intolérance du peuple confié à sa direction. Ce n'est qu'après l'échec de tous les moyens de conciliation qu'il se décida, malgré lui en quelque sorte, à faire appel à la force des armes. En l'affaire des Albigeois, la Papauté se montra ce qu'elle fut toujours au point de vue politique : un « pouvoir essentiellement modérateur », qui réagit « aussi bien contre les intempéries meurtrières de la foi que contre les iniquités et les coups de force des laïques » (p. 37).

D'autres faits sont intéressants à noter, et cet ouvrage montre sous son véritable jour l'action sociale de l'Église alors qu'elle dominait l'Europe. Parmi les griefs, retenus par les légats du Pape contre Raimond de Toulouse, figurent celui d'avoir rompu la paix de Dieu, celui d'avoir soldé des bandes de routiers pour ravager le pays, celui encore d'avoir augmenté les péages (p. 77); l'Église se considérait donc comme la tutrice naturelle des petits qu'elle protégeait contre les exactions des grands. Lorsqu'il s'agira de décider à qui appartiendront les terres du comte vaincu, le Pape demanda la convocation d'une assemblée où seraient convoqués, non seulement les évêques et abbés, ni même les comtes et barons, mais les consuls et les bailes, c'est-à-dire les maires de villages. C'était, en quelque manière, un siècle avant Philippe le Bel, l'appel aux états généraux du Languedoc pour décider « par une sorte de referendum populaire » du sort de leur province (p. 207). Ainsi l'on voit que les principes, sur lesquels est basé le droit politique moderne, ont trouvé dans l'Église leurs premiers défenseurs.

Le volume de M. Luchaire, écrit dans un style facile, est d'une lecture attachante; dans sa forme volontairement libérée du lourd appareil de la science allemande, l'auteur s'adresse à tous, ce que trop d'érudits négligent de faire.

AMAND RASTOUL.

Jules Michelet. Études sur sa vie et ses œuvres, *avec des fragments inédits*, par GABRIEL MONOD. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 384 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gabriel Monod, — chargé par Mme Michelet de tirer des manuscrits de son mari les documents essentiels pour la biographie de l'illustre historien, et constitué par MM. H., puis Marc Mialaret le gardien de ces précieux documents, — a dû, après un long et difficile travail de classement et d'inventaire, renoncer à composer cette biographie suivie de Michelet qu'on eût été si heureux de le voir écrire. La nature des papiers qu'il a entre les mains ne lui permet pas, en effet, d'entreprendre une mise en œuvre complète et méthodique; mais du moins lui est-il possible de mettre en lumière, grâce à ces papiers, certains

épisodes particulièrement importants de la vie de Jules Michelet, et tel est l'objet de cette première série d'études, que M. Monod se propose de faire suivre un peu plus tard d'un nouveau volume. — C'est par une Introduction fournissant les renseignements les plus précis sur les manuscrits subsistants de Michelet, et sur la mesure dans laquelle Mme Michelet s'est cru permis de collaborer aux œuvres posthumes de son mari que s'ouvre l'ouvrage. M. Monod a ensuite indiqué, avec un certain nombre de lettres et de pages inédites à l'appui, quelle action profonde l'Italie exerça sur le génie de Michelet, et quels témoignages de reconnaissance le grand historien ne cessa de prodiguer à celle qu'il appelait « sa mère et nourrice Italie, » et aussi quelles relations purement littéraires, jamais amicales, existèrent entre Michelet et George Sand. Mais ce sur quoi le savant professeur du Collège de France a surtout, et très justement insisté, c'est sur la vie intime de Michelet de 1839 à 1842, au moment de la mort de sa première femme et de son amitié avec Mme Dumesnil, c'est sur le rôle joué dans sa vie par son père Jean-François Furcy; c'est sur les débuts de son mariage avec Mlle Athénaïs Mialaret et sur la naissance et la mort de son fils Yves-Jean-Lazare. Il y a là, en effet, différents points de la biographie de Michelet que le public ignore et qui sont particulièrement importants parce que « l'œuvre et le génie de Michelet ne peuvent être compris qu'en les mettant en rapport avec sa vie » (p. 101), le premier surtout, car — M. Monod l'a prouvé de manière décisive — c'est alors que l'historien a vu dans la France, la révolution, le peuple « la Trinité nouvelle à laquelle il consacrera son culte » désormais. — Une foule de pages inédites de plus haut intérêt, souvent remarquables, parfois admirables, quelques-unes pleines d'idées très contestables, — empruntées en grande partie au *Journal intime*, — sont intercalées dans chaque chapitre ou servent de pièces justificatives. Signalons en particulier le journal du voyage d'Allemagne de 1842, qui témoigne d'une si étonnante érudition, et ce récit du voyage de 1849 en Belgique, qui est le premier essai littéraire de Mme J. Michelet. HENRI FROIDEVAUX.

Contribution à l'histoire de Baugé, par le Dr BŒLL et FRAYSSE. Baugé, imp. Dangin, 1904, in-8 de II-343 p.

Les auteurs ont eux-mêmes pris soin de nous dire qu'ils n'ont pas « eu la prétention d'écrire une histoire de Baugé ; nous avons, disent-ils, seulement voulu établir un cadre dans lequel sont venus se ranger, sans ordre ni méthode définis, les faits que nous avons colligés. » Cela posé, étant donné que les auteurs n'ont pas eu d'autre but que d'intéresser et de distraire les lecteurs baugeois, il n'est pas douteux qu'ils n'aient atteint leur but, qui est de « raviver l'affection latente qui réside au cœur de chacun pour le coin de terre où

reposent ses aïeux, où il reposera lui-même, et où sa descendance dormira elle-même son grand et dernier sommeil. » La déclaration loyale des auteurs de ce livre fait comprendre qu'ici, comme d'ailleurs, dans des ouvrages de plus haute prétention, il ne sera pas impossible de relever des lacunes, ni même des erreurs ; toutes les citations n'ont évidemment pas la même valeur critique ; enfin l'impression faite hâtivement d'abord dans le *Journal de Baugé*, expliquera aussi de regrettables fautes d'impression, qu'on ne saurait imputer à MM. Bœll et Fraysse. Mais il est juste de reconnaître qu'il y a là beaucoup de lectures, beaucoup de renseignements recueillis, on le sent, de parfaite bonne foi et que ce volume, en repassant tout ce qui a été dit antérieurement, dans les livres et les revues, sur le pays, depuis les temps préhistoriques jusqu'en 1790, offre un « dossier » d'un très vif intérêt, pour tous les Baugeois, et même pour les autres, et facilitera la tâche du futur historien de cette contrée. JOSEPH DENAIS.

Livre Blanc du Saint-Siège. La Séparation de l'Église et de l'État en France. Exposé et documents. Paris, éditions des « Questions actuelles », s. d. (1906), in-12 de 174 p. — Prix : 0 fr. 75.

Après la séparation, *suivi du texte de la loi concernant la séparation des Églises et de l'État*, par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 93 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Séparation et les Élections, par JEAN GUIRAUD. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de VIII-136 p. — Prix : 3 fr. 50.

— Il n'y a pas à se dissimuler la gravité de la situation créée par la loi de séparation de l'Église et de l'État. Les adversaires des catholiques le reconnaissent, mais ils cherchent à en rejeter la responsabilité sur l'Église, qu'ils représentent comme systématiquement hostile à la République. Cette accusation a été reproduite plusieurs fois par les orateurs du gouvernement, et l'on sait de quel poids pèse, dans ce pays qui se croit libre, toute parole officielle.

C'est pour repousser ces allégations si injustes, que le Saint-Siège a publié ce qu'on appelle le *Livre Blanc*. C'est un recueil des principaux documents des négociations suivies, depuis environ cinq ans, entre l'Église et le gouvernement français. Ce recueil est précédé d'un exposé de haut intérêt, dans lequel il est fait justice de toutes les allégations produites contre le Saint-Siège. Dans un langage très modéré, exempt de toute récrimination, l'auteur prouve, par des faits précis et appuyés de textes authentiques, que l'Église a fait tous ses efforts pour éviter de donner un motif à la séparation, qu'elle a même contenu l'impatience de quelques esprits aventureux, qui la croyaient souhaitable. Il montre que le Saint-Siège a défendu, de son mieux, les congrégations, qu'il s'est renfermé scrupuleusement dans l'application du concordat.

La question du *nobis nominavit* est expliquée, ainsi que les affaires si regrettables de Laval et de Dijon. Les incidents relatifs à la visite du Président de la République à Rome sont éclaircis. Au contraire, des citations bien choisies prouvent que M. Combes a toujours voulu la séparation et qu'il y a poussé en voulant imposer au Saint-Siège d'accepter tous ses candidats, malgré l'inaptitude de quelques-uns. On ne saurait donner de la conduite de la Cour de Rôme, dans ces derniers temps, un plaidoyer plus solide et plus convaincant.

— Quoi qu'il en soit, la séparation est faite. Quelle conduite convient-il de tenir dans des circonstances si nouvelles pour l'Église de France ? Telle est la question étudiée par M. le comte d'Haussonville. Bien des catholiques ardents ont eu d'abord le sentiment qu'il fallait ignorer la loi et même la braver. On n'a pas le droit de blâmer leur indignation en présence d'une si énorme injustice. Mais l'éminent académicien est d'un autre avis. Il pense que le mieux est de s'arranger avec la loi et il croit la chose possible, sauf décision contraire du Saint-Siège ; il ne dissimule pas son espoir que la rupture du concordat sera en définitive un bien, et amènera un puissant renouveau de la vie religieuse. Il estime que des associations cultuelles peuvent être formées, dont le comité directeur serait nommé, ou au moins agréé par l'évêque et que dans les localités où ces associations ne pourraient se former, l'association cultuelle diocésaine pourrait en tenir lieu et recevoir à leur place la dévolution des biens des fabriques paroissiales. Ici on nous permettra de mettre un point d'interrogation. Il ne nous paraît pas très sûr que cette manière de procéder soit admise par l'Administration. M. d'Haussonville propose la formation de fédérations diocésaines ayant une caisse alimentée par un prélèvement sur les caisses paroissiales. Cette caisse aiderait les paroisses pauvres. Plus tard une fédération nationale aurait une caisse formée par des versements des caisses diocésaines et aiderait les diocèses moins fortunés. Une telle organisation nous paraît heureusement conçue et mérite d'être examinée. M. le comte d'Haussonville conseille de ne pas s'arrêter aux menaces de nouvelles lois et de nouvelles restrictions. Prenons d'abord tous les avantages dont nous pouvons profiter. Ce serait une conduite peu raisonnable de les abandonner immédiatement parce que l'on pourrait nous les disputer plus tard.

— Contre ces menaces que M. d'Haussonville atténue peut-être un peu, il n'y a qu'un remède sérieux ; il est signalé dans l'important ouvrage de M. Guiraud. C'est de renverser le Bloc aux élections. Chose difficile, dira-t-on. Oui, c'est difficile ; mais est-ce vraiment impossible ? Les catholiques, unis aux libéraux, demandant pour le moment une seule chose, la vraie liberté pour tous, le respect de l'armée, la lutte contre l'anarchie, ne pourraient-ils déplacer cinquante voix ? Cela

suffirait pour mettre le Bloc en déroute. Les catholiques doivent y mettre toute leur ardeur, leurs chefs doivent y apporter toute leur habileté, car si le Bloc triomphe aux élections, ne fût-ce que de deux voix, ce ne sera plus pour eux la séparation, ce sera la persécution.

Pour s'en convaincre, ils doivent lire le livre si documenté de M. Guiraud. Ils y verront clairement exposés toutes les iniquités et tous les pièges que cache la loi. Il nous semble même qu'il les exagère parfois. Ainsi, de ce que la loi ne parle pas du culte privé, il conclut qu'il est interdit. Nous connaissons de savants jurisconsultes qui sont d'avis contraire. Il n'est peut-être pas prudent de prendre l'avance sur toutes les tyrannies que nos adversaires pourront faire sortir de la loi. Mais on lira avec intérêt ce qui concerne les droits incontestables qu'avait l'Église aux propriétés qu'on lui enlève, les entraves à la liberté du culte subordonné à la formation des associations cultuelles, dont on espère bien faire un instrument pour tenir en bride les curés, la presque impossibilité qu'auront ces associations de subvenir à leurs charges, la précarité des concessions qu'on leur accorde, et qu'on se ménage une foule de moyens de retirer. Beaucoup de ces inconvénients disparaîtront si les élections sont bonnes; si elles sont mauvaises, il faut s'attendre aux mesures les plus odieuses.

D. V.

Notger de Liège et la Civilisation au Xe siècle, par Godefroid Kurth. Paris, Alphonse Picard et fils, 1905, 2 vol. in-8 de xxi-391 et 87 p. — Prix : 10 fr.

Les travaux d'histoire générale et de haute apologétique par lesquels M. Godefroid Kurth a conquis une si belle et si juste renommée ne sont pas l'unique fruit de son labeur. Il en a réservé une partie notable à sa patrie belge et plus particulièrement à la ville où l'a fixé son enseignement universitaire si apprécié. Toutefois, dans ces travaux plus spéciaux eux-mêmes, il se plaît naturellement à considérer et à faire ressortir, quand il y a lieu, l'intérêt général des sujets qu'il aborde. On appréciera ce double caractère dans son dernier et très remarquable livre : *Notger de Liège et la Civilisation au xe siècle*. L'éclaircissement des origines liégeoises, embrouillées jusqu'ici par la légende et par une critique insuffisamment rigoureuse, sert en même temps à l'auteur de moyen et d'occasion pour projeter une vive lumière sur la situation politique, morale, sociale et intellectuelle de la chrétienté d'alors en Occident. Il poursuit et atteint ce double objet avec une lucidité pénétrante dans ses dix-sept chapitres intitulés : I. Introduction (Prospérité du royaume d'Allemagne au xe siècle. — Les Grands Évêques. — Leur double Rôle politique et religieux. — Place occupée parmi eux par Notger). II. L'État liégeois avant Notger. III. Notger avant l'épiscopat. IV. Première Année d'épiscopat (972). V. Notger au service d'Otton II

(973-983). VI. Notger pendant la minorité d'Otton III (983-986). VII. Notger au service d'Otton III (986-1002). VIII. Notger au service de Henri II (1002-1008). IX. Formation de la principauté de Liège. X. Notger second fondateur de Liège. XI. Travaux accomplis dans la principauté. XII. La Principauté. XIII. Le Diocèse. XIV. L'Instruction publique. XV. Le Mouvement artistique. XVI. Notger écrivain. XVII. Vie privée et mort de Notger. — L'auteur donne, comme *Conclusion*, son « jugement sur la personne et sur l'œuvre de Notger. » Le volume se complète par une « Table alphabétique des noms propres. » — Un second volume est uniquement consacré, sous le nom d'*Appendices*, à une série de mémoires ou documents justificatifs. I. Les Trois Bibliographies de Notger. II. *Vita Notgeri episcopi Leodiensis*. III. L'Enceinte notgérienne de Liège. IV. La Cathédrale notgérienne de Liège. V. Possédons-nous les restes de Notger? VI. Saint Bernward de Hildesheim ne doit-il rien à l'art mosan? VII. Catalogue des actes de Notger. Ce volume est accompagné d'un plan de « Liège au temps de Notger. » — Capital pour l'histoire liégeoise, l'ouvrage de M. Godefroid Kurth est d'une haute importance pour l'histoire d'Allemagne et pour l'histoire de France, si mêlées à l'époque de Notger, qui est celle des derniers Carolingiens et de l'avènement de Hugues Capet. M. S.

Il Processo dell' ammiraglio di Persano, *con una prifazione ed un' appendice di documenti inediti sulla campagna navale di Lissa (1866)*, da ALBERTO LUMBROSO. Roma, Bocca, 1905, in-folio de CXXVII-348 p., avec portraits, cartes et plans. — Prix : 10 fr.

M. Alberto Lumbroso a, pour une fois, abandonné les études sur l'épopée napoléonienne auxquelles il avait, jusqu'alors, consacré son temps, ses peines et son talent. Il vient en effet de publier, en un énorme volume, tous les documents connus et inédits qu'il a pu découvrir sur la campagne navale de Lissa. Il s'est, dans ce but, adressé à tous ceux qui pouvaient posséder un document se rapportant à cet épisode si douloureux de la guerre austro-italienne, et tout d'abord, il a frappé au ministère de la marine. Mais celui-ci est resté obstinément fermé et M. Lumbroso a dû se rabattre sur les archives du ministère de la guerre, qui, heureusement, sont très riches, et lui ont été largement ouvertes.

Si l'on se place au point de vue italien, il est permis de douter de l'opportunité d'une telle publication, dont le moindre inconvénient a été de réveiller des querelles endormies, dont les journaux ont recueilli récemment les échos bruyants. L'étranger peut y trouver de salutaires avertissements et d'utiles enseignements, si tant est qu'aucun peuple ait jamais profité des leçons de l'histoire. Si, en effet, on a pu dire avec raison que la vie des peuples et de l'humanité est un perpétuel recommencement, c'est que toujours, dans les mêmes circonstances, les

mêmes fautes ont été commises, qui ont eu les mêmes conséquences.

M. Lumbroso a fait précéder le recueil des documents qui concernent le procès du vaincu de Lissa, d'une longue Lettre-préface intitulée : « La Vérité sur la bataille de Lissa. » Dans cette étude, très documentée, facile à lire, même pour des lecteurs étrangers aux choses de la tactique et de la mer, l'auteur s'est efforcé de répartir les responsabilités avec plus d'équité que l'histoire et la légende ne l'avaient fait jusqu'à présent. Il montre le désarroi de la première heure, les contre-ordres succédant aux ordres, l'absence absolue de toute préparation, de tout entraînement de l'escadre italienne, le départ intempestif d'Ancône sous la pression de l'opinion publique et d'un ministre affolé, la témérité inutile de celui qui fut l'amiral S. Bon, suivie d'une retraite mal expliquée, enfin les fautes nombreuses commises pendant la bataille, aussi bien par les Italiens qui n'ont pas su attaquer, que par les Autrichiens qui n'ont pas su profiter de leur victoire. Il résulte de là que l'amiral Persano, homme faible et sans grande énergie d'ailleurs, fut surtout la victime de son temps, des choses et des hommes de son époque. Mais cette histoire n'est-elle pas celle d'hier, des Russes et de leurs chefs ; ne sera-t-elle pas également celle de demain ?

Cette très intéressante Préface, précédée à son tour par une très gracieuse lettre adressée à « Sottile sottilissima Lina », est écrite d'un style élégant, très facile, trop facile même peut-être, car l'ensemble gagnerait à la suppression de quelques longueurs et digressions. Le volume lui-même est admirablement imprimé sur du très beau papier et renferme de nombreuses et fort intéressantes photographies accompagnées de fac-simile de plans et d'autographes. J. C. T.

La Bataille de Tsoushima, par le capitaine de frégate N. L. Klado ; trad. par René Marchand. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-8 de vii-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Leçons de la guerre russo-japonaise. La Lutte pour l'empire de la mer, *exposé et critique*, par le capitaine de frégate René Daveluy. Paris, Challamel, 1906, in-8 de viii-229 p., avec 27 croquis et trois cartes. — Prix : 5 fr.

Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise, par J.-L. de Lanessan. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xiii-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

— La Russie a vécu, pendant les longs mois de l'année dernière, des heures douloureuses, telles, qu'au cours de l'histoire, peu de nations en ont connues. Sur terre, comme sur mer, ses armées ont été de défaite en défaite, sans que jamais le moindre succès soit venu réconforter l'orgueil national. Une angoisse, qui fut sans aucun répit, a étreint pendant ce temps tous les cœurs russes, et même, pourrait-on dire, les cœurs de tous les hommes de la majorité des nations civilisées.

Nulle part, peut-être, cette angoisse n'a inspiré des pages plus douloureuses que celles signées du capitaine de frégate Klado et que l'excellente traduction de M. René Marchand a mises sous les yeux du public français.

Ce volume, qui traite de la bataille de Tsoushima, est la suite — la conclusion, serions-nous tenté de dire, — de l'ouvrage paru il y a peu de mois, sous le titre de : *La Marine russe dans la guerre russo-japonaise*, du même auteur et du même traducteur, et dont nous avons dit, ici même, le vif intérêt.

Formé d'une suite d'études parues dans le *Novoié Vremya*, il a été écrit au jour le jour, et c'est là ce qui lui donne une intensité de vie et d'émotion vraiment poignante. Par suite de sa composition même, on n'y saurait trouver des renseignements tous également exacts sur les événements qui ont marqué cette rencontre à jamais mémorable entre les flottes russe et japonaise, mais, par contre, il est un document psychologique de premier ordre. En parcourant ces pages, on vit les émotions vécues par l'auteur, on partage ses espoirs et ses illusions, ses rages et ses désespoirs, selon les nouvelles fausses ou vraies, tronquées ou complètes, que laisse filtrer une bureaucratie formaliste, souvent elle-même mal renseignée. De telles pages ne s'analysent pas, elles se dévorent, à moins que, les larmes obscurcissant la vue, le volume ne soit laissé inachevé, la force manquant, pour en lire plus tard les derniers feuillets. Cependant, l'impression de tristesse, si grande soit-elle, ne subsiste pas seule à cette lecture. Si, en effet, on a pu constater, toucher du doigt, la responsabilité de la bureaucratie russe, la mauvaise préparation du matériel et du personnel, on a en même temps été témoin de la bravoure des individus, et celle-ci a été si grande, si fréquente, qu'elle fait presque oublier les défaillances et les lâchetés de quelques-uns, et qu'elle suffit pour faire naître l'espérance. Un peuple qui a parmi ses enfants des hommes tels que l'héroïque Ivanov, tels que les commandants du « Borodino », du « Kniaz Souvarov », de l'« Osliabia » et de tant d'autres, ne saurait mourir.

— Le capitaine de frégate René Daveluy, en terminant l'*Étude sur la stratégie navale*, dont nous avons parlé dans notre précédente livraison (p. 57-58), annonçait la prochaine apparition d'un exposé de la guerre russo-japonaise, où l'on verrait en quelque sorte la mise en pratique des conclusions de son précédent ouvrage. Le brillant officier, qui est incontestablement, aujourd'hui, le premier critique maritime français, a tenu sa promesse.

Ainsi qu'il le fait remarquer dans une courte Préface, l'auteur n'a pas classé dans leur ordre chronologique, des faits encore présents à la mémoire de tous ; mais, à juste titre, il a préféré réunir, dans un même chapitre, ce qui se rapporte à un même sujet ou à un même

genre d'opérations. Cette méthode permet de se créer plus facilement une opinion et de tirer des différents faits ainsi groupés, des conclusions plus nettes et mieux établies. C'est ainsi que le commandant Daveluy est amené à étudier successivement, en autant de chapitres, la stratégie de la guerre, les batailles du 10 et du 14 août 1904, la composition et le voyage de la seconde escadre du Pacifique, la bataille de Tsoushima, le rôle joué par les torpilleurs, la course, les opérations contre les côtes, les torpilles automatiques, la télégraphie sans fil, la neutralité. Un dernier chapitre, renfermant les conclusions, termine le volume.

On trouve dans cet ouvrage, d'une lecture facile et agréable même pour des profanes, les qualités qui avaient déjà attiré l'attention du public maritime sur l'auteur de l'*Étude sur la stratégie navale.* D'un style très animé, où des phrases concises et nettes, incisives, pourrait-on dire, sont autant de points de repère qui préparent les conclusions, le commandant Daveluy expose les faits avec clarté et les commente avec un bon sens remarquable, une connaissance parfaite de son métier de marin, une notion exacte et profonde du cœur et de l'intelligence de l'homme. Sous des formes variées, véritable *leit-motiv* auquel se complaît l'auteur, une même idée paraît presque à chaque page du volume, domine toutes les conclusions et pénètre bientôt l'esprit du lecteur : la guerre n'a qu'un seul but, faire du mal à l'adversaire, et, pour atteindre ce but, un seul moyen est efficace, attaquer et combattre. Ce fut presque toujours la doctrine de Togo ; lorsqu'il s'en écarta, comme au 10 août, sa victoire fut incomplète, encore le dût-il, ce jour-là, bien plus aux fautes des Russes qu'à ses propres vertus.

La nécessité absolue de l'offensive, hardie, courageuse, raisonnable en même temps, car la meilleure façon de se protéger est d'attaquer, telle est la conclusion du volume et de chacun de ses chapitres. Mais, pour aller au combat sans hésitation, pour rechercher et attaquer sans relâche l'adversaire, des hommes bien entraînés, au cœur fortement trempés, sont plus nécessaires encore que des bâtiments aux cuirasses épaisses et à l'artillerie redoutable. Cet entraînement incessant, qui donne l'audace, et aussi le sang-froid et la confiance, les Japonais le possédaient à un haut degré, tandis qu'il faisait totalement défaut aux Russes. Il en résulte que si, à Tsoushima, les Japonais s'étaient trouvés à bord des bâtiments russes, et réciproquement, la victoire serait encore restée à Togo.

Sommes-nous bien persuadés, en France, de cette nécessité primordiale, de former le personnel, quoi qu'il doive en coûter? Le commandant Daveluy se le demande, et il répond par la négative. Que de questions sont ainsi posées au cours du volume, qui reçoivent la même solution ! C'est dire combien sont nombreuses les leçons que nous pouvons tirer de cet exposé de la guerre russo-japonaise. Les marins trou-

veront grand profit à cette étude, mais ils ne seront pas les seuls : les politiciens et les diplomates — principalement dans le chapitre si intéressant sur la neutralité — y rencontreront de nombreux passages qu'ils pourront méditer avec fruit et non peut-être sans amertume. Enfin, tous ceux qui ont suivi avec angoisse les phases de la lutte russo-japonaise liront avec un intérêt puissant le remarquable ouvrage du capitaine de frégate Daveluy.

— A cent années d'intervalle, à l'aurore de deux siècles, Trafalgar et Tsoushima ont prouvé à toutes les nations civilisées que l'empire du monde se conquiert sur mer et non sur terre. Cette vérité, à peine soupçonnée à l'époque de Trafalgar, était devenue presque un axiome, à la suite des remarquables travaux publiés en Amérique et en Europe, lorsqu'elle a reçu à Tsoushima la consécration définitive de l'histoire. Aussi n'est-il pas surprenant que le nom de Togo ait fait venir celui de Nelson sous la plume de M. de Lanessan, qui consacre à l'amiral anglais les premières pages de son volume sur *les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise*. Ces pages éloquentes, qui servent de préface à l'ouvrage, pourraient en être également la conclusion; car, au cours des siècles, les leçons de l'histoire sont toujours les mêmes. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement : si les armes se modifient, elles sont toujours identiques, ou peu s'en faut, chez les deux belligérants en présence, et, en outre, le facteur « homme » est immuable, et c'est lui, toujours lui, le véritable auteur de la défaite aussi bien que de la victoire. A Trafalgar comme à Tsoushima, le vainqueur a les bâtiments les plus forts et les plus homogènes, les chefs les plus exercés, les équipages les plus disciplinés et les mieux entraînés. Ces éléments de la victoire, en 1805, comme en 1905, ont été mis excellemment en lumière par M. de Lanessan, dans le volume présenté par lui aujourd'hui au public, où il passe en revue tous les événements et tous les incidents de la lutte maritime russo-japonaise. Avant d'entrer dans la partie historique de l'ouvrage, l'auteur pose les questions dont, en France, on cherchait la solution au moment où éclata la guerre; cet énoncé lui sert de guide pour l'étude des phases du duel et lui fournit les titres des différents chapitres. Il recherche ainsi successivement, à la lumière des enseignements de la guerre, quels doivent être la composition des flottes de guerre et l'armement des navires de combat; comment doivent se conduire le blocus et l'attaque des ports de guerre; quelle est la meilleure préparation de la lutte sur mer; enfin, il montre l'importance capitale de l'instruction des officiers et des équipages. Un dernier chapitre, consacré à l'étude de l'offensive et de la défensive, renferme les conclusions de l'ouvrage : celles-ci mettent en évidence la nécessité d'escadres homogènes, composées presque exclusivement de cuirassés de très fort tonnage et puissamment armés; elles prouvent la

supériorité de l'offensive sur la défensive, mais il est bien entendu que celle-là, encore plus que celle-ci, exige le maximum d'effort, et, par suite, le maximum d'entraînement des officiers et des équipages.

La lecture attentive de ce très intéressant ouvrage permet de reconnaître chez l'auteur une compétence indiscutable et aussi une réelle affection pour les choses de la mer. Il ne saurait, il nous semble, en être autrement, car la mer et les marins ont toujours su captiver ceux qui se sont donné la peine de les connaître et de les étudier.

Nous sera-t-il permis, à présent, de relever une légère inexactitude ? Il est dit, page 239, qu'un bâtiment présentant l'avant ou l'arrière à l'ennemi, offre une surface tangible, aussi peu étendue que possible. C'est là une erreur, car si, dans ce cas, la cible verticale est en effet minimum, la cible horizontale qu'est le pont, étant en longueur, a beaucoup plus de chances d'être atteinte que si elle se présentait en largeur, l'erreur en portée des coups étant beaucoup plus forte que l'erreur en direction. J. C. T.

Le Comte Alexandre de Lambel, par Amédée de Margerie. Paris, Retaux, 1905, in-16 de XIII-IV, 308 p., avec 2 portraits.— Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est émotionnant pour son sujet même et par les circonstances qui l'entourent : « Il a été écrit sur un mort par un mort. » A peine le docte et pieux Amédée de Margerie venait-il d'achever sa narration de la vie du pieux et charitable comte de Lambel, qu'il s'endormait à son tour dans la paix du Seigneur, et allait rejoindre auprès de Dieu son vieil ami. — Son étude historique n'avait point besoin de cet attendrissant commentaire ; néanmoins elle nous parle au cœur davantage encore, comme deux voix qui se confondent, éveillent une mutuelle sympathie et apportent un plus pénétrant écho.

C'est en vérité le très simple récit de l'existence d'un homme d'œuvres dans ce qu'elle présente de plus délicat. On pourrait intituler ce petit volume le *vade mecum* du catholique charitable au XIXe siècle ; il devient un enseignement précieux pour les jeunes chrétiens qui débutent dans la carrière du bien ; il demeure un très doux souvenir pour les compagnons d'armes de M. de Lambel. Toutes les tentatives généreuses du siècle dernier, les efforts, les héroïsmes, les dévouements se retrouvent dans des pages d'une forme très littéraire où perce l'émotion d'un témoin attentif et autorisé. Le chapitre sur la fondation de « l'Œuvre de saint Jean », au début de la vie charitable de M. de Lambel et le chapitre sur les bienfaits du « châtelain de Fléville » encadrent à merveille cette belle vie, la résument et nous la présentent comme un modèle. D'autres parties, telles les relations avec le vicomte de Melun ou les correspondances amicales échangées avec les plus respectables personnes du monde, valent surtout par les détails qu'un compte rendu déflorerait.

Avant d'entrer dans sa verte vieillesse, M. de Lambel avait eu la douleur de perdre la compagne de sa vie. Il avait alors prié son ami, M. Amédée de Margerie, de retracer une courte biographie de la comtesse de Lambel. « L'auteur » s'était conformé à ce pieux désir en respectant l'humilité de cet époux qui vivait encore et avait exigé sur lui-même le silence. Aussi est-ce aujourd'hui une heureuse possibilité de joindre en appendice la nécrologie discrète de Mme de Lambel à la vie plus explicite de son mari. Ces deux figures se complètent bien l'une l'autre et les deux gravures qui rappellent fort exactement leurs traits aident le lecteur à garder leur précieux souvenir..

Ce petit livre offre un sujet d'édification puissant, en même temps qu'il est une page très intéressante de l'histoire des Œuvres au XIXe siècle; le comte de Lambel aura donné l'exemple du gentilhomme chrétien et français qui accomplit son devoir social tout entier et sert à la fois avec autant de distinction que de modestie, de charité que de vertu l'Église, et la Patrie. G. DE G.

BULLETIN

La Carte postale photographique et les Procédés d'amateurs, par A. BERTHIER. Paris, Mendel, s. d., in-16, 111 p. — Prix : 1 fr. 50.

La vogue dont jouit actuellement la carte postale photographique suffit à expliquer l'utilité de l'ouvrage que vient de publier M. A. Berthier. Il est en effet peu d'amateurs qui n'aient eu l'idée et le désir d'employer les mieux réussis de leurs clichés, paysages et portraits, à illustrer des cartes postales. Malheureusement, beaucoup d'entre eux ont vu leur désir rester stérile, ou, s'ils ont essayé de le réaliser, ils y ont rapidement renoncé, après quelques essais infructueux. C'est que, jusqu'ici, les amateurs étaient obligés d'opérer un peu au hasard, en utilisant des procédés et des formules destinés à d'autres applications; ils manquaient, en effet, du guide et des conseils nécessaires. Aujourd'hui, cette lacune est comblée, et l'intéressant et substantiel travail de M. Berthier rendra les plus grands services à tous ceux qui voudront suivre avec soin les méthodes que l'auteur expose avec clarté et détail. Le choix du papier, la sensibilisation des cartes, les procédés de tirage, le coloriage des épreuves, sont, tour à tour, complètement étudiés et nettement exposés. Enfin, quelques pages sont consacrées aux tirages des épreuves par les procédés aux encres grasses; en lisant ce chapitre, les amateurs se convaincront, nous l'espérons, que ces procédés de tirage, dont les résultats sont, à tous les points de vue, si séduisants et si économiques, sont aussi d'une application relativement facile. J. C. T.

Marvail an ene naounet, *le Conte de l'âme qui a faim*, conte dramatique en deux veillées, en vers libres, par TANGUY MALMANCHE. Paris, Le Dault, 1904, petit in-8 de 58 p. — Prix : 1 fr.

Ar gwir treac'h d'ar gaou, c'hoariaden en II arvest, skrivet gant ar barz AB ALOR. Paris, Le Dault, 1905, in-12 de IV-167 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a, depuis quelques années, dans notre Bretagne, un réveil de l'esprit breton et une renaissance de la littérature bretonne. La tradition du théâtre

breton (nous voulons dire en langue bretonne) n'avait jamais été entièrement interrompue, et il y avait, en plusieurs endroits, des sociétés de paysans qui s'amusaient à jouer d'anciens mystères ou des « tragédies » pour le plaisir de leur village. Aujourd'hui on ne se contente plus de représenter ces pièces traditionnelles, et les écrivains de la jeune Bretagne essayent de créer un théâtre breton nouveau. — Nous venons de donner les titres de deux de ces pièces, et toutes récentes.

Le « Conte de l'âme qui a faim » est une légende populaire dramatisée, en deux actes. On croit que, dans la nuit de la Toussaint, les pauvres âmes des morts reviennent, affamées, prendre leur part d'un souper qu'on leur a préparé sur la table de la famille. Un ivrogne, esprit fort, qui s'est moqué du pieux usage en insultant sa mère, est enlevé par le Trépas et mené en enfer ; l'année suivante, libéré pour cette nuit de ses peines, il revient implorer sa vieille mère qui lui pardonne ; il est alors sauvé ! L'œuvre est originale, sobrement écrite, et pénétrée de l'esprit de la tradition bretonne ; elle a été, à notre connaissance, déjà jouée deux fois : la première en 1901, chez l'auteur, en Bretagne ; et la seconde, à Paris, en 1904, à l'Athénée Saint-Germain, par les soins de la Société des étudiants bretons appelés le *Jabadao*.

— Le conte dramatique de M. Malmanche est poétique et en vers. « La Vérité triomphant du mensonge, drame en deux actes, » de M. Léon Le Berre qui signe « le barde Ab Alor », est un drame en prose, un gros drame genre de l'Ambigu. Le traître, nécessaire à ce genre dramatique, est un Gascon, libre-penseur et républicain rouge, ennemi de la religion et des traditions bretonnes. Établi en Bretagne, il a trouvé moyen de se faire élire maire ; il ferme une chapelle de pèlerinage, aliène à son profit la fortune d'une riche veuve qu'il veut épouser : il commettrait de véritables crimes s'il n'était démasqué par un ami d'enfance de la veuve, qui vient de faire son service militaire en Afrique et qu'on avait cru mort. L'intrigue est, dans ces détails, bien simplette, mais sans doute empoignante pour un auditoire simple, d'autant plus que la situation prête à de belles tirades en l'honneur de la langue, de la religion et des traditions nationales de la Bretagne. Cette pièce patriotique a été couronnée par l'Union régionaliste bretonne dans son congrès de 1904 ; et elle a été jouée à Saint-Pol-de-Léon en septembre 1905, au cours du congrès tenu cette année par la dite Union ; elle le sera sans doute encore.

Suivant un usage généralement suivi par les poètes non-français de nos provinces, ces deux pièces sont publiées avec une traduction française. La traduction de M. Malmanche est précise ; il a oublié seulement d'expliquer le terme de *logod*, qu'il emploie même en français et que les dictionnaires bretons ne donnent pas, au moins au sens de quelque chose d'habituellement comestible. La traduction de M. Le Berre (Ab Alor) ne suit pas toujours directement le breton, et on voit que l'auteur (comme plus d'un poète breton ou provençal) a ici directement écrit en français pour les lecteurs français et il ne lui a pas toujours réussi de s'éloigner du terme breton : on ne fait pas dire à une paysanne « prendre comme ideal » quand le breton signifie simplement « suivre » ou « imiter ». Plusieurs termes locaux devraient aussi être expliqués en note. Le drame de M. Le Berre se termine par un chant pan-celtique dont l'intention est bonne, mais qui est défiguré par les inventions des celtomanes d'outre-Manche : pour un public breton, c'est de l'hébreu — et un hébreu chimérique encore !

L'éditeur, M. Le Dault, a fait suivre le drame de M. Le Berre d'une instructive bibliographie du théâtre breton contemporain. H. GAIDOZ.

Souvenirs de LÉONARD, **coiffeur de la reine Marie-Antoinette.** Préface de J. Claretie ; Introd. et notes de M. Vitrac et A. Galopin. Paris, Fayard, s. d., (1905), in-8 de 160 p., illustré d'estampes et de tableaux des plus grands artistes du XVIIIe siècle. — Prix : 1 fr. 50.

Un éditeur parisien, M. Fayard, a eu la pensée de publier une collection de Mémoires illustrés qui, sous le nom de *Moderne collection historique et anecdotique* paraîtront de mois en mois, et dont le premier volume est mis en vente. M. Jules Claretie, de l'Académie française, a écrit la Préface où, après avoir constaté le goût croissant du public pour les Mémoires, il souhaite la bienvenue à la nouvelle collection ; des savants distingués en ont préparé le texte et l'annotation. Le format est commode, le papier élégant, l'illustration abondante et soignée — une centaine de reproductions de gravures du temps par volume ; — le prix, d'un bon marché invraisemblable : ce sont là de grandes conditions de succès.

Pour inaugurer la série, on a choisi les *Souvenirs* de Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, sur lequel une polémique récente a attiré l'attention. Le choix est-il heureux ? Oui et non. Oui, si l'on s'adresse surtout au public léger, friand de propos lestes et d'anecdotes grivoises, comme il y en eut tant au XVIIIe siècle. Non, si l'on a affaire à un public sérieux, qui sans exiger des Mémoires la rigoureuse précision de l'histoire, leur demande au moins une certaine exactitude et le récit de choses vues et entendues. Or, Léonard est souvent loin d'avoir vu les choses qu'il raconte, quoiqu'il se donne toujours pour un témoin oculaire, afin de grandir son importance. Il en emprunte beaucoup à Bachaumont, il en emprunte d'autres à sa propre imagination. Les éditeurs le reconnaissent eux-mêmes dans leur Préface en avouant que l'auteur « accommode les faits au gré de sa vanité gasconne. » Nous n'en donnons qu'un exemple, Léonard prétend qu'il a été coiffeur de la Dauphine. Or, il n'a été nommé coiffeur de Marie-Antoinette qu'en 1779, cinq ans après qu'elle avait cessé d'être Dauphine. Dès lors que deviennent les anecdotes sur cette princesse, sur Mme du Barry, sur une soi-disant marquise de Langeac, dont il aurait été témoin, précisément à titre de coiffeur de la Dauphine ? Et les anecdotes sur le sacre et bien d'autres encore ? Les éditeurs, du reste, prennent généralement soin de rectifier ces hâbleries dans des notes précises et naturellement fort nombreuses, puisque les erreurs surabondent.

Mais alors quelle confiance avoir dans ces Mémoires ? Sont-ils même authentiques ? Nous en doutons fortement. Outre que leur ton les assimile aux Mémoires apocryphes qui ont pullulé à l'époque de la Restauration et de la monarchie de Juillet sous la plume de Lamote Langon et de ses émules, ils ont été énergiquement désavoués, lors de leur apparition, par un neveu de Léonard, et, quoi qu'en pensent les éditeurs, le désaveu ne s'applique pas seulement à la seconde partie, mais à la totalité des *Souvenirs* ; le texte de la lettre de protestation nous semble formel.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Nos Démocrates chrétiens, par FR. SAUTY. Paris, Vic et Amat, 1905, in-16 de 80 p. — Prix : 0 fr. 75.

On ne pourra pas reprocher à M. Fr. Sauty une condescendance excessive à l'endroit des démocrates chrétiens. Il s'est attaché, en ces pages, à relever chez eux un certain nombre d'écarts de langage et de pensée, affirmations inexactes, déclamations imprudentes, qui révèlent bien chez certains

catholiques le développement d'un mauvais esprit révolutionnaire. Mais j'avoue que je ne comprends plus notre auteur, qui revendique avec M. de Lamarzelle l'indépendance des catholiques dans les questions purement politiques, lorsque, dans son ardeur à critiquer M. Marc Sangnier, il lui reproche (p. 59) de déconseiller la constitution d'un parti catholique ou (p. 50) de rappeler judicieusement que « l'Église n'a pas à décider de la forme politique des États, pas plus que de leur organisation sociale, pourvu que celles-ci ne soient pas contraires à la morale universelle dont elle a la garde. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Credo révolutionnaire, par l'abbé MARCHAND. Tours, Cattier, 1904, in-18 de 179 p. — Prix : 1 fr. 75.

S'inspirant des leçons de Joseph de Maistre, de Blanc de Saint-Bonnet et de Le Play, M. l'abbé Marchand s'attaque avec hardiesse et lucidité aux principes mêmes de la Révolution française, dont il ne comprend pas que des catholiques puissent se réclamer, à moins d'être bien ignorants ou inconscients. Je ne serais pas aussi affirmatif que l'auteur sur quelques points, par exemple sur la réalité pratique des garanties constitutionnelles avant 1789 (p. 23) ou sur le protestantisme qu'il attribue à divers constituants (p. 26). Mais comment lui donner tort quand il dénonce comme incompatibles avec le christianisme et responsables de la désorganisation de la famille, du travail, de l'enseignement, ce que Le Play nommait les faux dogmes de 1789, croyance à la bonté native de l'homme, fausse conception de la liberté, affirmation de l'égalité absolue, souveraineté de la volonté générale, c'est-à-dire du nombre? Ajoutons que le vaillant auteur de ces pages alertes a vu, sous le ministère Combes, son traitement supprimé, parce qu'il avait organisé des conférences en faveur de la liberté des congrégations.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Diète de Finlande (1904-1905). Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure, publiée en cinq langues par les représentants légaux de la Finlande, fait appel non seulement aux habitants du grand-duché de ce nom, mais aux Russes, aux Allemands et aux Français en faveur des libertés nationales, gravement menacées depuis 1899 par le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Ce pays jouissait d'une certaine autonomie, garantie solennellement par les empereurs Alexandre Ier et Alexandre II ; il a été soumis ensuite au régime de russification progressive que le célèbre Pobedonotsef représentait particulièrement dans les conseils du Tsar. Ce régime, Nicolas II l'a aboli sous la pression des événements; mais jusqu'au dernier moment, par toutes les voies légales, la diète d'Helsingfors l'avait combattu, et c'est le tableau de son action, présenté dans une série de pièces officielles, qu'on trouvera ici. Bien que compromise sur place par des violences et des assassinats, en France par des hommes plus qualifiés pour défendre les « Droits de l'homme » que les franchises historiques des peuples, la cause finlandaise est juste. Tous ceux qui répugnent à l'impérialisme, autocratique ou démocratique, ne sauraient lui refuser leur sympathie.

L. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Émile BOUTMY, l'éminent directeur de l'École des sciences politiques, mort à Paris dans la seconde moitié de janvier, à 71 ans, était né dans cette ville le 13 avril 1835. Après de remarquables études, il donna ses premiers articles au journal *la Presse*, dont son père avait été l'un des fondateurs, puis il suivit à *la Liberté* M. Émile de Girardin, ami de sa famille. Son goût prononcé pour l'esthétique le porta à concourir, avec M. Émile Trélat, à la fondation de l'École spéciale d'architecture. Il se chargea même d'y enseigner l'histoire des civilisations et l'histoire comparée de l'architecture et résuma ensuite ces cours dans trois remarquables ouvrages : *Introduction au cours d'histoire comparée de l'architecture* (Paris, 1869, in-8); — *Philosophie de l'architecture de la Grèce* (Paris, 1870, in-8); — *Le Parthénon et le Génie grec* (Paris, 1871, in-12), dont une nouvelle édition a paru en 1896 (Paris, in-12). Les tristes événements de 1871 donnèrent une direction toute nouvelle à ses préoccupations et à son activité. Croyant avec raison qu'il serait utile d'organiser un centre d'études où se formerait une élite intellectuelle capable de prendre fermement en main la direction de notre pays, il fonda l'École libre des sciences politiques dont il est resté le directeur jusqu'à sa mort, et il se consacra lui-même désormais à la publication d'ouvrages sur l'histoire constitutionnelle, ouvrages qui tous font honneur à sa science et à la profondeur de son esprit. En voici les titres : *Quelques observations sur la réforme de l'enseignement supérieur* (Paris, 1877, in-8); — *Études de droit constitutionnel : France, Angleterre, États-Unis* (Paris, 1885, in-8); — *Le Développement de la constitution et de la société politique en Angleterre* (Paris, 1887, in-12), réédité en 1897; — *Le Recrutement des administrateurs coloniaux* (Paris, 1895, in-12); — *Le Baccalauréat et l'enseignement secondaire. Projets de réforme* (Paris, 1895, in-16); — *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle* (Paris, 1901, in-16); — *Taine, Schérer, Laboulaye* (Paris, 1901, in-16); — *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain* (*La Nation, la patrie, l'État, la religion*) (Paris, 1902, in-16). M. Émile Boutmy avait été étroitement lié avec Taine, et l'on peut dire à juste titre que sa carrière n'a pas été sans analogie avec celle de cet illustre écrivain. Il était depuis 1898 membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Le 7 janvier est mort à Paris M. Édouard BLAU, l'écrivain dramatique de réputation qui est l'auteur d'un grand nombre de comédies, drames, livrets d'opéras et d'opéras-comiques, etc. Dans la liste suivante des principales de ces pièces, nos lecteurs en auront vite reconnu plusieurs qui ont eu un véritable succès : *Le Chanteur florentin*, scène lyrique (Paris, 1866, in-12), avec Alfred Blau ; — *La Chanson de l'Étoile*, opéra-comique en un acte (Paris, 1873, in-12); — *La Coupe du roi de Thulé*, opéra en 3 actes et 4 tableaux (Paris, 1873, in-12), avec Louis Gallet; — *Hommage à Halévy*, intermède lyrique (Paris, 1880, in-12); — *Maître Andréa*, comédie en un acte, en vers (Paris, 1887, in-12); — *Le Roi d'Ys*, opéra en 3 actes et 5 tableaux (Paris, 1888, in-12); — *Zaïre* (d'après Voltaire), opéra en 2 actes (Paris, 1890, in-12); — *Le Rêve*, ballet en 2 actes et 3 tableaux (Paris, 1890, in-12); — *Dante*, opéra en 4 actes (Paris, 1890, in-12); — *Roncevaux*, drame symphonique en 3 parties (Paris, 1891, in-12); — *Werther*, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux, d'après Goethe (Paris, 1893, in-12), avec P. Milliet et G. Hartmann; — *Rédemption*, poème-symphonie en 2 parties (Paris, 1894, in-12); — *La Jacquerie*, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux (Paris, 1895, in-12), avec Mme S. Arnaud; — *Beaucoup de bruit pour rien*, opéra en 4 actes et 5 tableaux, d'après

Shakespeare (Paris, 1899, in-12); — *Lancelot*, drame lyrique (Paris, 1900, in-12), avec L. Gallet.

— Dernièrement est mort un autre poète et auteur dramatique connu, M. Élie CABROL, qui laisse un certain nombre de pièces et de poésies estimées, sans compter un intéressant récit de voyage en Grèce. Voici la liste de ces œuvres : *La Première Absence*, lettres en vers (Paris, 1872, in-12); — *Comédies. Le Coucher de la mariée. Les Hussards de l'escarpolette. L'Arrivée de l'Infante* (Paris, 1873, in-12); — *Étienne Marcel, prévôt des marchands*, drame en 5 actes et 8 tableaux, en vers (Paris, 1878, in-12); — *Voyage en Grèce (1889). Notes et impressions* (Paris, 1890, in-4); — *Le Secret de la mort. Bianca Capelli*, drame (Paris, 1894, in-12); — *A la côte* (Paris, 1899, in-12); — *Noël* (*Léa*; *Edmée*; *les Enfants*), poème (Paris, 1900, in-16); — *Noël de Pierrefonds* (Paris, 1901, in-4), mystère en vers, représenté pour la première fois au château de Pierrefonds, le 3 juin 1901.

— Avec un vif regret, nous enregistrons la mort de notre collaborateur M. le Dr Meynier, arrivée à Vallorbe (Suisse) le 14 novembre dernier, où il s'était retiré depuis quelques années. Né à Ornans (Doubs), le 3 septembre 1839, M. Joseph-Honoré-Marie MEYNIER, après de bonnes études au collège Saint-François-Xavier de Besançon, aujourd'hui disparu, entra en 1860 à l'École de santé militaire de Strasbourg, puis à l'École d'application du Val-de-Grâce d'où il sortit comme aide-major affecté à l'hôpital d'Oran. Il resta en Algérie jusqu'en 1869. En 1870, il fut chargé, à Besançon, du service médical dans les ambulances du quartier Saint-Paul et du Collège catholique. Devenu médecin major de 1re classe en 1880, il était, en dernier lieu, placé à la tête de l'hôpital militaire de Versailles. Officier de la légion d'honneur depuis 1891, il prit sa retraite en 1895. L'un de nos meilleurs collaborateurs a consacré à M. Meynier, dans les *Annales franc-comtoises*, sous les initiales transparentes M. L., une excellente notice nécrologique qui se termine par ce témoignage auquel nous souscrivons entièrement : « Médecin dévoué, philologue distingué, historien consciencieux, vaillant chrétien, ardent patriote, le docteur Meynier fut aussi le plus aimable des hommes, le plus serviable des amis. On ne saurait mieux employer sa vie ni laisser après soi une mémoire plus pure. » Le docteur Meynier a beaucoup écrit. Nous allons rappeler ici ses principaux travaux, tous consacrés à sa province natale, sauf un seul qui, cependant, peut encore s'y rattacher partiellement : *Essai sur les origines des noms de famille en Franche-Comté* (*Annales franc-comtoises*, 1868); — *Études philologiques sur les noms de lieux de la Séquanie* (mêmes *Annales*, 1870); — *Les Médecins à l'Université de Franche-Comté* (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1880); — *Limites des anciennes divisions de la Séquanie* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1886); — *La Franche-Comté et l'Ajoie en 1789* (*Annales fr. comtoises*, 1889); — *Essai historique sur Ornans* (*Mémoires de la Société d'émul. du Doubs*, 1889-1894); — *La Révolution à Ornans* (*Ann. fr. comtoises*, 1893); — *Un Conspirateur franc-comtois à Naples en 1702* (*Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1889); — *Délimitation de la Franche-Comté et du pays de Vaud en 1648* (*Ibid.*, 1896); — *L'Abbé Bergier à Versailles* (*Ann. fr. comtoises*, 1896); — *Réunion de Besançon à la Franche-Comté, 1654-1664* (*Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1897); — *Les Noms de lieux romans en France et à l'étranger* (*Ibid.*, 1897-1901); — *Un Prêtre réfractaire sous la Révolution* (*Ann. fr. comtoises*, 1898); — *L'Archevêque Jean IV de la Rochetaillée* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1898); — *Le Prieuré de Romainmotier* (*Ibid.*, 1899); — *Les Terres franc-comtoises d'Outrejoux* (*Ibid.*, 1899); — *Besançon après la réunion à la Franche-Comté* (*1664-1668*) (*Mémoires de la Soc. d'émul. du*

Doubs, 1899) ; — *Armorial d'Ornans de la Franche-Comté de Bourgogne* (*Annuaire du Conseil héraldique de France*, 1899) ; — *Le Château des Clées* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1901) ; — *Besançon pendant la guerre de Dix ans* (*Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1901) ; — *Les Ventes nationales dans le district d'Ornans* (*Annales fr. comtoises*, 1903). Presque toutes ces études, dont les deux plus importantes sont l'*Essai historique sur Ornans* (Besançon, 3 fasc. in-8, 1893-1894-1895) et les *Noms de lieux romans en France et à l'étranger* (Besançon, in-8, 1902), ont fait l'objet de tirages à part.

— M. Henry Sutherland EDWARDS, l'écrivain anglais de mérite qui est mort le 21 janvier à 78 ans, s'était fait connaître par des productions littéraires fort différentes les unes des autres et qu'il est étrange de voir signées du même nom. Il fut en effet journaliste de talent, historien consciencieux et critique musical fort estimé. C'est ainsi que, pendant la guerre franco-allemande, il fut le correspondant militaire du *Times*. Dans le domaine de l'histoire il a écrit des ouvrages, tels que : *The Russias at home and abroad* (1861) ; — *Russian projects against India* (1885) ; — *The Romanoffs* (1890) ; — *Old and New Paris* (1893-1894) ; — *Personal Recollections* (1900) ; — *Life of Sir William White*, etc. Sur le terrain musical, l'œuvre de M. Sutherland Edwards se compose de : *History of the Opera* (1881, 2 vol. in-8) ; — *Life of Rossini* (1869, in-8) ; — *The Lyric Drama* (1869, 2 vol.) ; — *Rossini* dans *Great Musicians Series* (1881) ; — *Famous First Representations* (1887, in-8) ; — *The Prima Donna* (1888, 2 vol. in-8). En 1892, avec la collaboration de sa femme, il traduisait en anglais, pour l' « Olympic Theatre, » le livret russe de l'*Eugene Oniegin* de Tchaïkovsky. Enfin il a donné de nombreux articles de critique musicale à divers journaux, tels que *The Pall Mall Gazette*, *The Musical World* et le *St-James's Gazette*.

— Le 4 janvier est mort à Budapest M. Charles SZÉCHY, écrivain hongrois. Né en 1848, il fit ses études à Szarvas et les termina à Pest. Après un long séjour à Munich et à Berlin, il se consacra à la littérature et fut nommé, plus tard, professeur à l'Université de Kolosvár. En 1905, il était appelé à Budapest pour occuper, à l'Université, la chaire de littérature que quittait l'érudit Paul Gyulai. Il a publié la biographie de *George Bessenyei* ; en 1890, il a donné des études sur *Pierre Vajda*, sur *les Chants panonniens*, sur *Gvadányi* ; il s'est occupé aussi de la réforme de la langue. Son ouvrage le plus important est *Nicolas Zrinyi*, en 3 volumes : on y trouve une conception philosophique particulière et une connaissance approfondie du sujet. M. Charles Széchy était membre de l'Académie hongroise. Au moment où la mort l'a prématurément enlevé, il faisait imprimer un nouvel ouvrage : *Valentin Balassa*, et il réunissait les éléments d'une importante Histoire de la littérature.

— On annonce encore la mort de MM. : Louis AUDRA, professeur à l'École J.-B. Say et à l'École des hautes études commerciales, mort à Paris, à la fin de novembre dernier ; — Paul BEURDELEY, avocat, maire du VIIIe arrondissement de Paris, collectionneur émérite, qui, après avoir publié dans la *Revue universelle* l'ébauche d'une *Histoire de l'imagerie populaire*, travaillait à cette Histoire, qu'il laisse inachevée, mort à Paris, le 19 novembre dernier ; — Louis BRIÈRE, bibliothécaire-archiviste de la Société historique et archéologique du Maine, mort au Mans, à la fin de janvier à l'âge de 63 ans ; — Achille DELBOULLE, professeur honoraire de l'Université, linguiste remarquable, mort à 31 ans, lequel a publié, avec préface et glossaire, le *Livre de l'Institution de la femme chrestienne* et un *Glossaire de la vallée d'Hyères, pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à*

l'histoire de la vieille langue française (Paris, 1876, in-8) ; — Mlle Dosne, belle-sœur de M. Thiers, qui, après la mort de celui-ci, a publié sa *Correspondance sur la libération du territoire* et ses *Notes et souvenirs de 1870 à 1873*, morte à Paris, dans le courant de janvier, à 83 ans ; — Paul Dupont, doyen de la Faculté des lettres de Lille, ancien élève de l'École normale supérieure, mort au commencement de janvier, à 56 ans, lequel est l'auteur des deux thèses de doctorat : *De Stephani Pasquierii latinis carminibus* (Paris, 1898, in-8), et *Un Poète philosophe au commencement du* XVIIIe *siècle. Houdar de la Motte, 1672-1731* (Paris, 1898, gr. in-8) ; — Adrien Dupuy, inspecteur général de l'instruction publique, mort à Paris au commencement de janvier ; — le général baron Faverot de Kerbrech, ancien écuyer de Napoléon III, mort à la fin de décembre, à 68 ans, lequel, en dehors de son intéressant ouvrage paru récemment : *Mes Souvenirs. La Guerre franco-allemande, 1870-1871* (Paris, 1905, in-8) et les études critiques sur les questions militaires qu'il donnait au *New York Herald*, avait déjà publié des ouvrages sur l'équitation ; — le Dr Charles Hélot, médecin en chef honoraire de l'hôpital de Bolbec (Seine-Inférieure), l'un des collaborateurs assidus du Dr Boissarie au bureau des constatations de Lourdes, mort dans le courant de décembre, à 76 ans, lequel a publié divers ouvrages sur les maladies nerveuses, entre autres : *L'Hypnotisme franc et l'hypnotisme vrai* (Paris, 1898, in-16) et *le Diable dans l'hypnotisme* (Paris, 1899, in-16) ; — Théophile Huc, jurisconsulte distingué, ancien professeur de droit à la Faculté de Toulouse, mort au milieu de janvier à Montsoué (Landes) ; — Philippe Jourde, ancien directeur du *Siècle*, mort dans le courant de décembre ; — — Georges Lévi, professeur et examinateur à l'École centrale des arts et manufactures, mort au milieu de janvier, à Cambo (Basses-Pyrénées) ; — Pierre Mégnin, membre de l'Académie de médecine, directeur du journal l'*Éleveur*, mort au commencement de janvier ; — Dr Piechaud, professeur à la Faculté de Bordeaux, médecin en chef de l'hôpital des Enfants assistés de cette ville, mort en décembre ; — Amédée Pigeon qui, professeur de l'empereur d'Allemagne lorsqu'il était étudiant à l'Université de Bonn, fut ensuite lecteur de l'impératrice Augusta, auteur d'un ouvrage intitulé : *L'Allemagne de M. de Bismarck*, mort en décembre, à Paris ; — le Dr Renou, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort au commencement de janvier, à Saumur ; — Marius Roux, écrivain et journaliste, rédacteur au *Petit Journal*, mort en décembre, à Paris ; — Stern, directeur administrateur du *Moniteur diplomatique*, mort à Paris, au milieu de janvier ; — Gabriel Vanier, ancien magistrat, qui a publié plusieurs études très documentées parmi lesquelles nous citerons : *L'Historique et l'état moderne des prisons de la Seine*, mort à Carcagny (Calvados), au commencement de décembre, mort à l'âge de 78 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Gustav Amberg, professeur de physique allemand, mort le 12 janvier, au château de Tannenfeld, près de Röddenitz, à 75 ans ; — Wilhelm Benecke, écrivain et journaliste allemand, directeur du journal le *Hessenland*, auteur de plusieurs romans et d'une Histoire du théâtre royal de Cassel, mort dernièrement à Cassel, à 80 ans ; — Dr. Holma Bentley, auteur d'ouvrages estimés sur les langues indigènes de la région du Congo ; — Dr. Gustav Bickell, professeur d'archéologie religieuse et de langues sémitiques à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, le 15 janvier, à 68 ans, auquel sont dus quelques excellents ouvrages, tels que *Grundriss der Hebräischen Grammatik, Dichtungen der Hebräer*, etc. ; — F. B. Bickley, ancien bibliothécaire du département des

manuscrits au British Museum, auteur de divers ouvrages estimés et éditeur du fameux *Lille Red Book of Bristol*, mort à Londres à la fin de décembre; — Romualdo BOBBA, professeur de philosophie et d'histoire à l'Université de Turin, mort récemment dans cette ville, lequel laisse un certain nombre d'ouvrages estimés; — Mme Carey BROCK, femme de lettres anglaise, auteur de divers ouvrages pour la jeunesse, tels que *Sunday Echoes in Weekday Hours*; — Sigmund BRODY, journaliste hongrois, directeur du *Neue Pester Journal*, mort à Budapest, au commencement de janvier, à 67 ans; — Dr. James Davie BUTLER, professeur de langue grecque à l'Université du Wisconsin (États-Unis), connu par ses travaux sur Shakespeare, mort dernièrement à Madison (Wisconsin), à 90 ans; — le R. P. Antonio DE CARA, orientaliste italien de grande renommée et rédacteur à la *Civiltà Cattolica*, mort à Rome, à la fin de décembre; — Joseph CARNOY, professeur de sciences à l'Université de Louvain, correspondant de l'Académie romaine « dei Lincei » mort au milieu de janvier; — CARRINGTON, pasteur anglais, recteur de Bocking, connu par ses traductions anglaises en vers de différents poètes français, entre autres de Victor Hugo, auteur d'une *Anthology of French poetry (Tenth to Nineteenth Century)*, mort le 6 janvier; — Victor DALBY, poète australien, mort au commencement de janvier; — William DRYSDALE, écrivain écossais, mort le 29 décembre, à Stirling, ville où il était né et dont il a laissé l'histoire et la description dans un excellent ouvrage : *Old Faces, Old Places and Old Stories of Stirling* (1898-1899, 2 vol. in-8); — Sir Montstuart Grant DUFF, ancien sous-secrétaire d'État de l'Inde et ancien gouverneur de Madras, mort le 12 janvier à 77 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages d'un grand intérêt, par exemple : *Notes of an Indian Journey* (1876); *Miscellanies, Political and Literary* (1879), et surtout ses *Notes from a Diary* dont les quatorze volumes, embrassant les années 1851-1901, sont une mine de renseignements des plus précieux; — William DUNCAN, doyen des journalistes anglais, qui fut pendant trente ans sous-directeur de la *Newcastle Chronicle* et qui a écrit les biographies de Joseph Cowen et de George Stephenson, mort à Newcastle, le 8 janvier, à 99 ans; — George F. FENTON, journaliste anglais, qui, pendant quarante-quatre ans, fut un des rédacteurs parlementaires du *Times*, mort récemment à Londres; — le Dr. Angelo FILIPPI, professeur de médecine légale à Florence, mort dans cette ville le 30 décembre; — Dr. Karl VON FRITSCH, professeur de géologie et de minéralogie à l'Université de Halle, mort le 9 janvier, à Gross-Goddula (Saxe), à 68 ans; — le R. P. GALLERANI, S. J., ancien professeur aux collèges de la Compagnie de Jésus à Tivoli et à Sinigaglia, directeur depuis treize ans environ de la *Civiltà cattolica*, auteur de petits livres de propagande de genre humoristique et à qui l'on doit aussi des ouvrages comptant de nombreuses éditions, tels que : *Gesù Buono, Buona Madre, Gesù Santo* et *Contraveneno religioso*, mort à Rome, en décembre, à l'âge de 72 ans; — Enrico GUI, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Rome, mort dans cette ville le 28 décembre; — Robert HAAS, professeur à l'École technique supérieure de Carlsruhe, ville où il est mort au commencement de janvier, à 58 ans, auteur de *Lieder und Bilder vom Schwarzwald*, etc.; — Arthur Elam HAIGH, professeur à l'Université d'Oxford, auteur de bons commentaires sur Virgile et d'un excellent livre : *The Attic Theatre*, mort à la fin de décembre; — Henry HARLAND, écrivain anglais, mort à la fin de décembre, à San Remo, à 44 ans; — Dr. William Raincy HARPER, président de l'Université de Chicago, depuis 1891, ancien professeur de langues sémitiques à l'Université de Yale, mort à Chicago, le 10 janvier, à 49 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages sur la langue hébraïque, un

Introductory New Testament et de nombreux articles insérés dans *The Biblical World* et le *Journal of Theology* ; — Dr. A. HILDEBRAND, bibliothécaire de la ville de Wiesbaden, mort récemment dans cette ville, à 58 ans ; — Dr. F. HOSCH, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à Bâle (Suisse), mort dans cette ville ; — A. HUGHES, auteur de plusieurs ouvrages de valeur, éditeur du *Dialogus de Scaccario* publié par la « Clarendon Press » pour les étudiants, collaborateur de diverses revues telles que *The English Historical Review*, mort à la fin de décembre ; — Jean HUYGHE, ancien président de l'Association des journalistes catholiques de Belgique, mort dans le courant de janvier ; — Charles Jasper JOLY, mathématicien anglais distingué, directeur du « Trinity College » de Dublin, mort dans cette ville le 4 janvier, à 42 ans ; — Dr. Karl LEIMBACH, professeur allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'Église et éditeur du journal *Haus und Schule*, mort le 30 décembre, à Hanovre, à 62 ans ; — Duncan MACNAB, l'un des principaux associés de la grande librairie d'Édimbourg John Menzie et Cie, mort à la fin de décembre ; — Dr. Hermann MARKGRAF, conservateur des archives et de la bibliothèque de la ville de Breslau, auteur de divers ouvrages traitant principalement de l'histoire de la Silésie, mort à Breslau, le 12 janvier, à 66 ans ; — Dr. Johann MEIDINGER, professeur de physique à l'Institut technique de Carlsruhe, mort dans cette ville, à 75 ans, auquel on doit plusieurs ouvrages de physique industrielle très appréciés, par exemple : *Die Anlage des Blitzableiters* (Karlsruhe, 1899, in-8) et *Unsere Brennstoffe* (Karlsruhe, 1902, in-8) ; — Herman Charles MERIVALE, auteur dramatique anglais, mort le 14 janvier, à Chiswick, à 67 ans, lequel a écrit un certain nombre de comédies qui ont obtenu un assez vif succès, par exemple : *The Don* et *Ravenswood*, d'après le roman de W. Scott *The Bride of Lammermoor* ; — O. de MEULENAERE, éminent jurisconsulte belge, à qui l'on doit, entre autres traductions de l'allemand : le *Traité du fondement de la protection provisoire, ou Revision de la théorie de la possession*, par von Ihering (1875) et *l'Esprit du droit romain dans les diverses phases de son développement*, par le même (1878, 4 vol. ; réédité en 1887), mort à Gentbrugge, en décembre, à l'âge de 66 ans ; — le général Bartolomé MITRE, ancien président de la République Argentine, qui fut homme politique, soldat et journaliste, et avait fondé à Buenos-Aires le grand organe libéral doctrinaire *la Nacion*, un des journaux les plus importants de l'Amérique, mort récemment à Buenos-Aires, à 85 ans ; — Dr. Ercole PASQUALI, médecin italien, professeur de gynécologie, mort à Rome, le 5 janvier, à 80 ans ; — Alfred Henry POULTNEY, ex-rédacteur en chef du journal anglais *Birmingham Daily Post* ; — Dr. Friedrich VON SPIEGEL, orientaliste allemand, ancien professeur de l'Université d'Erlangen, mort le 15 décembre, à Munich, à 85 ans, auteur d'ouvrages sur la philologie orientale, entre autres : *Die arische Periode und ihre Zustände* (Leipzig, 1887, in-8) ; — Dr. Hermann Johann SPRENGEL, chimiste et physicien d'origine allemande, établi en Angleterre, connu surtout par ses publications sur les propriétés de la lyddite, mort le 14 janvier, à Pimlico ; — B. Charles STEPHENSON, auteur dramatique anglais, mort à Londres le 22 janvier, à 67 ans, lequel a écrit, soit seul, soit en collaboration avec Clément Scott et Saville Rowe, un certain nombre de comédies, dont la plupart sont tirées de pièces françaises, par exemple *Peril*, d'après *Nos Intimes* ; *Impulse*, d'après *la Maison du mari* ; *A. Woman of the World*, etc. ; — James STEWART, principal du collège de Lovedale, dans l'Afrique du Sud, qui fut un des collaborateurs de Livingstone dans les missions protestantes de la région du Zambèse et qui a publié en 1894 un volume intitulé : *Lovedale, South Africa*, mort le 21 décembre, à 73 ans ; — Reimond STIJNS, écrivain belge connu,

auteur de plusieurs volumes estimés, tels que : *Broodnijd*, *Shrokkelingen* et *Ruwe Liefde* dont le dernier a fourni le sujet d'un drame à Edmond Roelandt, mort à Bruxelles, à la fin de décembre, à 56 ans ; — Adolf STRÄUBING, secrétaire de la bibliothèque de l'État, à Weimar, mort dans cette ville le 19 décembre ; — Dr. Théodore WEBER, évêque et écrivain du parti vieux-catholique allemand, mort à Bonn, le 12 janvier, à 70 ans ; — Harrison W. WEIR, graveur anglais, qui fut pendant de longues années attaché à plusieurs journaux illustrés, principalement aux *London Illustrated News*, mort à Londres, le 2 janvier, à 81 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 8 décembre, M. Collignon dit quelques mots d'éloge en souvenir de M. Saige, conservateur de la bibliothèque et des collections de S. A. S. le prince de Monaco. — M. Philippe Berger interprète le sens des caractères qui ornent le chaton d'une bague juive trouvée à Carthage. — M. Holleaux donne lecture d'un rapport sur les fouilles entreprises à Delphes aux frais de M. le duc de Loubat. — Le 15, M. Holleaux termine sa communication. — M. Babelon lit un rapport de M. Casimir sur des fouilles pratiquées à la Turbie, autour du monument d'Auguste. Il explique comment ces fouilles ont été entreprises.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 3 décembre, M. d'Eichthal lit un mémoire sur la vie et les œuvres de M. H. Germain, auquel il succède. — Le 9, dans sa séance publique, l'Académie entend un discours de M. Lyon-Caen pour la proclamation des récompenses, et une notice historique sur Augustin Cochin par M. Georges Picot. — Le 23, M. Espinas fait part d'un travail sur « Descartes à la Flèche. »

CONGRÈS. — C'est à Monaco que se tiendra, du 16 au 21 avril, la treizième session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Le programme proposé par le comité d'organisation comporte deux séries de questions : I. *Le Préhistorique dans la région de Monaco* : 1. Grottes des Baoussé-Roussé : stratigraphie, paléogéographie, paléontologie, anthropologie, archéologie ; le type humain de Grimaldi (négroïde) et ses survivances ; 2. L'Époque néolithique ; 3. Les Enceintes dites ligures. — II. *Questions générales* : 1. Étude des pierres dites utilisées ou travaillées aux temps préquaternaires ; 2. Classification des temps quaternaires, au triple point de vue de la stratigraphie, de la paléontologie et de l'archéologie ; 3. Documents nouveaux sur l'art des cavernes ; 4. Étude des temps intermédiaires entre le paléolithique et le néolithique ; 5. Origines de la civilisation néolithique ; les premières céramiques ; 6. Géographie des civilisations de Hallstatt et de la Tène ; 7. Les Civilisations protohistoriques dans les deux bassins de la Méditerranée (égéen, minoen, mycénien, etc.) ; 8. Les Industries de la pierre en Asie, en Afrique et en Amérique ; 9. Unification des mesures anthropologiques. C'est M. le Dr Verneau, 61, rue de Buffon, à Paris, qui centralise les communications, et M. Henri Hubert, 74, rue Claude-Bernard, qui recueille les cotisations (15 francs).

— La dixième session du Congrès géologique international se tiendra à Mexico. Elle ouvrira vers le 6 septembre. Le Comité d'organisation est présidé par le directeur de l'Institut géologique national de Mexico, M. José G. Aguilera, qu'assiste, comme secrétaire général, le sous-directeur de l'Institut, M. Ezequiel Ordoñez. La cotisation est de 20 fr., auxquels il faut ajouter 10 fr., pour recevoir le livret-guide. Outre les excursions, qui seront faites pendant la session, aux environs de la ville, le Comité en organise de plus considérables (4, 8, 20 jours) qui auront lieu avant ou après le congrès.

ANNUAIRE PONTIFICAL CATHOLIQUE. — Publié par Mgr Battandier (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 709 p., avec 63 illustrations et 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50), cet annuaire contient, pour cette année 1906, les listes, soigneusement tenues à jour, des cardinaux, archevêques, évêques et prélats, ainsi que celle des officiers de la Cour pontificale. Dans cette partie, nous signalerons une heureuse innovation : les listes de prélats, déjà remaniées depuis quelques années, de manière à faciliter les recherches, renferment, à la suite des noms, quelques indications relatives au *curriculum* de chacun de ces ecclésiastiques et si, pour cette année, il y a encore beaucoup de noms que ne suit aucune indication, il est à espérer que, dans les éditions suivantes, les lacunes se combleront petit à petit ; nous sommes pourtant loin des listes sèches et parfois vagues de l'antique *Gerarchia*. Après les noms des évêques, on trouve, en quelques lignes, une notice historique et statistique sur les diocèses, et les dates et les chiffres paraissent avoir été recueillis avec assez de discernement pour inspirer confiance. — La partie statistique se complète par des études bien faites sur l'état religieux de divers États : Allemagne, Irlande, Russie, États-Unis d'Amérique, Canada, etc., et sur diverses missions ou sociétés de missionnaires. — Dans la partie historique, nous trouvons un chapitre consacré à la vie intime de S. S. Pie X, avec plans et vues de ses appartements : une description du palais pontifical du Quirinal, avec le récit des événements historiques dont il a été le théâtre : une étude sur la liturgie ambrosienne qui donne un bon pendant à celle que nous avons lue l'an dernier sur le rit morazabe : un chapitre sur la vie des Papes du VIIIe siècle : un autre sur les anciens évêchés italiens, avec de jolies vues en phototypie : un traité des droits et privilèges des docteurs ecclésiastiques : le bref du 21 février 1905 sur les protonotaires, avec quelques éclaircissements et commentaires. — Enfin on a un résumé des principales décisions des congrégations romaines, et une liste d'adresses qui rendra de grands services à tous ceux qui ont à correspondre avec le personnel du clergé romain.

PARIS-HACHETTE. — Cette publication, dont la dixième année a paru il y a un mois, assure de plus en plus son légitime succès grâce aux notables améliorations qu'elle contient et aux services considérables qu'elle rend à la France entière et même à l'étranger (petit in-8 carré de XVI-2760-XXIV p. — Prix, cartonné : 3 fr. 75). Aucun annuaire (550.000 adresses) ne réunit en un seul volume autant de renseignements divers sur le commerce et sur la société parisienne. Il convient de remarquer que ces adresses sont tenues à jour, chaque année, avec la plus parfaite exactitude, par un service spécial de recensement à domicile. Les adresses commerciales sont classées : 1° par professions ; 2° par ordre alphabétique ; 3° par rues et par maisons. *Paris-Hachette* donne le numéro de tous les abonnés au téléphone. Il contient un curieux dictionnaire des pseudonymes, des renseignements pratiques et utiles sur les administrations et les usages de Paris, le plan des théâtres, des informations sur les sports et les attractions de Paris, enfin 1100 portraits et biographies succinctes des célébrités parisiennes et un plan de Paris avec les lignes du Métropolitain. Aux *Adresses mondaines*, on trouve le domicile de tous ceux qui ont un nom dans l'aristocratie, les colonies étrangères, les lettres, les arts, la science, la politique, la finance, la magistrature, les religions et l'armée, avec l'indication des châteaux (renseignements complets sur les bureaux de poste, de télégraphe, de téléphone et les stations de chemins de fer qui les desservent), des villégiatures, des membres des cercles, des propriétaires d'automobiles et

des yachts de plaisance. On le voit, c'est complet ; et dans le genre il n'est pas possible de faire mieux.

Paris. — C'est avec un vif intérêt que tous les bibliophiles et tous les amis de notre littérature classique suivent les remarquables recherches et les heureuses découvertes de MM. les abbés Eugène Griselle et Henri Chérot sur la prédication et le texte des sermons de Bourdaloue. M. Henri Chérot vient encore récemment d'enrichir nos connaissances à cet égard par la description détaillée, avec rapprochements et commentaires critiques, d'un manuscrit acquis par lui à la vente de M. Lantelme : *Découverte du Carême de Bourdaloue à Saint-Sulpice en 1678* (Limoges, imp. Pierre Dumont, 1905, in-8 de 32 p. Extrait du *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*).

— Les *Paroissiens* ne manquent pas. Une place très honorable est désormais acquise parmi eux au *Paroissien romain, contenant en latin et en français les offices de tous les dimanches de l'année et des principales fêtes*, publié par MM. les abbés H. Marty et J. Vaissettes, docteurs en théologie (Paris, Téqui, 1906, in-16 de XII-1588 p. — Prix : broché, 2 fr. 50 ; cartonné, 3 fr. 50 ; relié, 4 fr. 50 et 6 fr. 50). La traduction est *littérale*. « La marche de la construction latine a même été sauvegardée le plus possible, surtout dans les hymnes. Par là il n'est pas trop malaisé aux personnes ignorantes du latin de pénétrer dans le cœur même du texte sacré. » Un mérite dont il convient de louer ici tout particulièrement les auteurs, c'est d'avoir joint aux divers morceaux liturgiques l'indication exacte des endroits de l'Écriture d'où ils sont tirés, et aux hymnes, proses et chants analogues celle de leurs auteurs, quand ils sont connus.

— La librairie Hachette vient de publier un *Dictionnaire des rimes classées d'après l'ordre alphabétique inversé et précédé d'un Traité de versification française* (in-8 de XXXVIII-269 p., cartonné toile. — Prix : 3 fr. 50.). L'auteur, M. Louis Cayotte, présente ainsi au public, dans un *Avertissement* de trois pages, son très utile travail : « La rime est une règle de la versification française qui se modifie sans cesse, suivant le besoin. Il nous a paru nécessaire d'établir un dictionnaire des rimes complet, et surtout dont les mots seraient classés d'après une méthode simple rendant la recherche rapide et facile. A côté de cette qualité essentielle, il en est une autre, presque aussi importante, qui découle de l'idée même qui a présidé à la formation de ce nouveau dictionnaire : *la richesse de la rime*. Le mot que l'on cherche est immédiatement précédé ou suivi de celui qui offre la rime la plus riche, et ceux qui se présentent ensuite perdent peu à peu cette richesse. Les mots sont classés alphabétiquement, mais en allant de la dernière à la première lettre ; pour faciliter la recherche, nous avons établi une composition typographique d'alignement des mots par la droite. On se rendra bientôt compte qu'il est aussi facile de trouver un mot classé alphabétiquement par la dernière lettre que par la première. Pour plus de facilité encore, en haut de chaque page, après la consonance du premier et du dernier mot, nous faisons figurer, entre parenthèses, une partie de ces mots retournée lettre par lettre. Ces inversions forment donc un ordre alphabétique régulier de A à Z : il suffira de se représenter la fin du mot cherché, en cette même forme inversée, pour trouver, comme dans un dictionnaire ordinaire, la page où il existe. »

— Un rédacteur de *la Croix*, qui signe du nom bien connu de « Franc, » vient de publier une brochure intitulée : *Et maintenant ?... Après la séparation. Coup d'œil d'ensemble sur la situation* (Paris, éditions des « Questions actuelles », s. d., petit in-18 de 63 p. — Prix : 0 fr. 25), où sont examinées les divers problèmes pratiques que les catholiques vont avoir à résoudre.

Cet opuscule est à lire non seulement par le clergé, mais par tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées et aux besoins pressants et nombreux de l'Église de France.

— Voici une étude de pleine actualité. Son auteur : M. le duc de Caylus ; son titre : *Avant les élections législatives de 1906. Où en sommes-nous ! Finances, Travaux parlementaires, Votes.* (Paris, Téqui ; Poisson ; Leroy ; Villemin, s. d. (1906), in-8 de 157 p. — Prix : 1 franc.). « Puisant nos renseignements dans les seuls documents officiels, déclare M. de Caylus dans son *Avant-Propos*, nous avons pris à tâche de faire ressortir l'accroissement continu de la dette, et de mettre en lumière les principales augmentations des différents budgets. Puis, jetant un aperçu rapide sur les plus importantes discussions qui ont eu lieu à la Chambre des députés et sur les lois qu'elle a adoptées, nous donnons un tableau des votes des représentants, par département, afin que les électeurs puissent être éclairés sur l'attitude de leurs mandataires dans ces différentes questions. » Outre une table des matières placée en tête, ce travail comporte une table analytique qui rend les recherches très faciles.

— La librairie Savaète commence deux collections ayant un titre commun : *Politique et littérature, Arts, Sciences, Histoire, Philosophie et Religion*, l'une et l'autre dans le format petit in-8. Dans la première (0 fr. 50 le fasc.), nous trouvons : *Un Concile national*, par Mgr Justin Fèvre (63 p.) et *les Catholiques et les Élections*, par Mgr Delamaire (39 p.) — La seconde est, à ce jour, composée des opuscules suivants, du prix de 0 fr. 25 chacun : *Les Abeilles de la rue Sala et le Passant*, par M. H. de P. (31 p.) ; — *Pour nos anciens élèves*, par M. l'abbé E. Léon (31 P.) ; — *L'Union nécessaire*, par le même (32 p.) ; enfin trois autres études, du même encore et contenant chacune 32 pages : *La Politique et le Clergé ; Le Devoir des femmes chrétiennes ; Notre faiblesse.*

— Au moment où ceux qui veulent participer le plus largement et le moins cher possible à la vie intellectuelle de notre temps se posent la question de savoir à quel périodique ils doivent s'abonner, le *Polybiblion* — dont le rôle est de renseigner ses lecteurs sur les choix à faire, en ce genre comme en tous autres, — ne saurait faire mieux que de leur recommander chaudement la très belle et très variée publication qui a pour titre : *Le Mois littéraire et pittoresque* (Paris, 5, rue Bayard, VIIIe arr. — Prix de l'abonnement : France, 12 fr. : Étranger, 14 fr.). Pour 17 fr., il convient de le dire aussi, on peut se procurer les deux volumes de l'année écoulée, très gracieusement reliés. Nous avons sous les yeux les deux volumes de 1905 (7e année, t. XIII et XIV de la collection, gr. in-4 de chacun 768-48-192 p., illustrés d'un nombre très considérable de gravures fort soignées). Pour être entièrement fixé sur le nombre des études principales contenues dans ce splendide périodique, il convient de consulter la Partie technique du *Polybiblion* qui, régulièrement, donne le sommaire de chacun des douze fascicules dont se compose annuellement *le Mois littéraire et pittoresque*. Toutefois, pour donner une idée de son importance et de son intérêt à ceux de nos amis qui ne reçoivent que la Partie littéraire de notre Revue, nous allons indiquer ci-après quelques-uns des sujets traités dans ce recueil, qui fait honneur à la Maison de la Bonne Presse : *La Capitulation de Paris en 1815*, par M. H. Houssaye ; *La France d'il y a cent ans (1805)*, par notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison ; *Madame Louise de France*, par le même ; *Bonnets à poils et Sabretaches*, par le commandant de Sérignan, lui aussi un de nos meilleurs collaborateurs ; *Un Roi d'Espagne à Paris, entrée de Charles-Quint*, par M. L. Legrand : voilà donc quelques etudes historiques, entre autres. Passant au roman, nous trouvons : *Le Roman d'une laide*, par

M. J. Rameau ; *Les Deux Voies*, par M. D.-M. Lacombe, sans compter des nouvelles intéressantes, signées de MM. L. Donel, R. Duguet, H. Maisonneuve, J. Vezère, G. d'Azambuja (encore un collaborateur du *Polybiblion*), etc. Si nous abordons les beaux-arts, nous pouvons signaler notamment : *Thomas Lawrence*, par M. L. Dimier ; *Une Bible en images*, par Mme L. Pillion ; *Jordaens*, par M. L. Dimier ; des causeries sur les Salons ; enfin, pour nous borner, deux études de notre collaborateur M. G. Guillot, sur *la Gravure sur bois* et *la Gravure à l'eau-forte*. La place nous manque pour faire un choix dans l'ensemble des *Causeries*, *Poésies*, articles ou *Portraits littéraires*, *Variétés géographiques et pittoresques* et même sur les travaux curieux ou attachants se rapportant à l'armée et à la marine, à l'industrie, au commerce et aux sciences en général : le plus simple est donc de lire *le Mois*. Notons, en dernier lieu, de nombreux morceaux de musique et un *Supplément* où se mêlent et se pressent une multitude de renseignements de toutes sortes.

Bretagne. — Si le grand public ne connaît pas la littérature populaire de notre Bretagne, ce ne sera pas par manque de publications et d'œuvres de vulgarisation. En voici une nouvelle encore : *Essai sur la littérature bretonne ancienne* (sic), par Maurice Duhamel (Paris, Sansot, 1905, in-18 de 62 p. — Prix : 1 fr. 50). Il n'est guère exact d'appeler « ancienne » cette littérature de contes, chansons et pièces de théâtre qui existe encore et ne date que des derniers siècles. La mince brochure est, du reste, un agréable résumé des travaux de MM. Luzel, Le Braz, et quelques autres : mais pour les origines et l'histoire de la race et de la langue bretonne, l'auteur aurait dû, et pu aisément, prendre de meilleurs guides que les ouvrages, aujourd'hui arriérés, de M. de la Villemarqué.

— MM. O. de Gourcuff et J. Plémeur ont publié en collaboration une pièce en un acte et en prose intitulée : *Yan* (Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-16 de 43 p. — Prix : 1 fr.) dont la donnée nous semble passablement absurde. Nous aimons autant n'en pas dire davantage. Espérons que les deux auteurs prendront sans tarder leur revanche de cette mauvaise inspiration et qu'ils nous offriront, soit ensemble soit séparément, quelque chose de mieux : ils le doivent à leur talent et à leur public.

— M. Henri Quilgars a fait récemment paraître un *Guide historique et archéologique de la presqu'île guérandaise* (Vannes, Lafolye, 1905, in-12 de 50 p.) écrit avec précision et sobriété. Peut-être le trouvera-t-on un peu sec. En tout cas l'adjonction d'une carte n'aurait pu que lui donner encore plus de valeur.

— M. Adolphe Orain, en présentant au public la monographie qu'il intitule : *Bain. Son histoire* (Rennes, Fr. Simon, 1905, in-12 de 92 p., avec 8 grav.) lui souhaite d'avoir autant de plaisir à lire ce livre qu'il en a eu à le composer. Le public estimera dès lors, nous en sommes persuadé, après en avoir pris connaissance, que, si ce travail a coûté des recherches à l'auteur et par là même quelques fatigues, celles-ci ont été vite oubliées, car on ne s'ennuie pas à parcourir ces pages écrites avec humour et *amour*. On sent, en effet, que M. Orain décrit presque le champ paternel, lorsqu'il nous parle de Bain. Quelques planches ornent le texte qui contient, d'autre part, de piquantes anecdotes, telles, par exemple, celles du « Chasseur malheureux » et du « Professeur de l'École polytechnique entre deux gendarmes. » Le héros de cette dernière n'est autre que l'illustre mathématicien Joseph Bertrand, dont la mère habita Bain de longues années.

Franche-Comté. — Pour la huitième fois, l'active Société grayloise d'émulation publie son volume annuel intitulé simplement : *Bulletin* (Gray, imp.

Gilbert Roux, 1905, in-8 de 249 p., avec 6 planches). Ce recueil, d'une parfaite exécution matérielle, ne comprend que cinq études, savoir : *Note sur quelques ex-libris franc-comtois*, par M. Antoine Maire (p. 17-95, avec 2 planches), important travail dont le premier mot du titre : *Note*, est vraiment trop modeste ; — *Les Cordeliers de Gray et le Corps de ville*, par M. Ch. Godard (p. 97-113) ; — *Quelques notes sur des camps de construction néolithique dans la vallée de la Saône supérieure*, par M. R. Bouillerot (p. 115-132) ; — *Les Sépultures de l'âge du bronze de la grotte de Courchapon (Doubs)*, par M. le Dr Bouchet (p. 133-142, avec 4 planches); — *Études géologiques et paléontologiques sur l'arrondissement de Gray*, par M. V. Maire (p. 145-248). Notons aussi, parmi les sonnets de M. G. Strarbach, placés en tête du volume, la *Princesse de rêve*, où le poète, en deux vers, stigmatise :

> Les hideurs de la foule et ses gestes de bête,
> Sa débauche grossière et sa folle gaîté.

Assurément, M. Strarbach ne pense pas à briguer un mandat électoral quelconque — et ce n'est pas plus un crime que de ne point idolâtrer la foule.

— Des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, dont nous avons eu souvent à nous occuper ici, M. Julien Mauveaux a extrait l'intéressante et solide étude qu'il a consacrée au *Service des incendies dans la ville de Montbéliard depuis le* XIIIe *siècle et la Compagnie des Sapeurs-Pompiers* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1905, in-8 de 109 p.). L'auteur a divisé son travail en deux parties. La première : *Le Service des incendies depuis le* XIIIe *siècle* (p. 1-49), nous donne les détails les plus abondants et les plus précis sur la manière dont ce service était organisé (personnel, matériel, mesures préventives contre les sinistres). C'est la période de l'ancien régime qui ne prend fin qu'avec la suppression de l'autonomie de ce petit pays et sa réunion à la France. La deuxième partie (p. 53-84) retrace l'historique de *la Compagnie des Sapeurs-Pompiers* depuis le commencement du XIXe siècle jusqu'aux temps présents et ses organisations successives. Un certain nombre de *Pièces et documents*, allant de 1664 à 1788, complètent très utilement la brochure de M. Mauveaux, qui tient plus que son titre ne promet, car le chapitre V de la première partie fournit quelques renseignements sur le service des incendies dans les villages de la principauté de Montbéliard.

— Dans un discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de médecine de Besançon et de Franche-Comté, M. le docteur Ledoux père a établi, d'une façon assurément succincte, mais fort lumineuse, une sorte de bilan de *la Médecine depuis quarante ans* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 12 p.). Ceux qui liront ces pages, captivantes en dépit de l'aridité plus apparente que réelle du sujet, seront frappés d'une quantité de choses qui, dans notre vie contemporaine si pressée, leur ont forcément échappé. L'orateur, qui a dû avoir, auprès de son auditoire compétent, un gros succès, prouve que la médecine a beaucoup progressé depuis quarante ans ; qu'elle est loin d'avoir piétiné sur place ou fait faillite, comme d'aucuns se l'imaginent. Il a constaté aussi la marche victorieuse de la chirurgie, moins discutée que la médecine, sans doute parce qu'elle a devant elle une route moins difficile à parcourir. Et M. Ledoux termine son excellent discours par un hommage enthousiaste à son illustre compatriote Pasteur — qui ne fut jamais médecin ! — C'est original, direz-vous ; mais c'est encore plus juste.

— Le *Cosmos* (livraison du 2 décembre dernier) publie un curieux article

de M. L. Reverchon sur *la Grotte des Planches, près Arbois (Jura)*. Après avoir décrit cette grotte et constaté qu'elle a été habitée à une époque (l'époque larnaudienne) où les eaux qui la traversent n'y pénétraient évidemment pas, l'auteur conclut que « nous avons une belle grotte de plus à visiter, dont le développement des galeries (environ 2 500 mètres) représente près du double de celles de Baume-les-Messieurs, sensiblement la longueur de celles de Padirac, et qui offre sur cette dernière l'avantage de s'ouvrir plus facilement sur un pays merveilleusement décoré. » Avis aux touristes. L'article de M. Reverchon est illustré de 3 jolies vues, d'un croquis schématique et de quelques figures représentant des objets trouvés dans les galeries des Planches, en 1825-1826.

Ile de France. — La Société académique de Laon ne publie son *Bulletin* qu'à des intervalles un peu longs ; et il est permis de le regretter, car, si nous en jugeons par le volume que nous venons de recevoir et qui s'applique à la période 1900 à 1904 (Laon, imp. du « Journal de l'Aisne », 1905, in-8 de CXXXXV-332 p., avec 4 planches), la collection de ce recueil n'est pas sans mérite ; nous dirons même qu'elle est précieuse pour l'histoire provinciale. Il suffira d'ailleurs, pour justifier cette opinion, que nous fassions ci-après mention des études ayant trouvé place dans le présent tome XXXI : *Arrancy*, par M. de la Tour du Pin (p. 1-42), fragment d'une monographie de cette commune qui paraîtra prochainement ; — *Une Charte inédite de Philippe de Beaumanoir, grand bailli de Vermandois*, publiée par M. Gaëtan Legrand (p. 43-54) ; — *L'Assemblée électorale du département de l'Aisne en 1791*, par M. J. Souchon (p. 55-68) ; — *Les Anciens Cimetières de l'hôtel-Dieu de Laon*, par M. H. Servant (p. 6 à 86, avec une planche) ; — *François Bulos ennuyé par Alexandre Dumas père*, par M. Charles Glinel (p. 87-105), très amusante page d'histoire littéraire que l'auteur ferait bien de tirer à part ; — *Lettres inédites du naturaliste Poiret, de Saint-Quentin*, publiées par M. J. Souchon (p. 106-115) ; — *Les Cloches du canton de Marle*, par M. Riomet (p. 116-179) ; — *L'Ancien Palais des rois à Laon*, par M. Lucien Broche (p. 180-212, avec 3 planches) ; — *Les Français à Luxembourg, Vauban et la forteresse*, d'après un ouvrage de M. Alfred Lefort, par M. J. Souchon (p. 213-227) ; — *Le Général baron Pierre d'Autencourt, 1771-1832, essai biographique*, par M. J. Leclerc (p. 228-246) ; — *Une Renonciation à communauté contestée devant le grand bailli de Vermandois, au XIVe siècle*, par M. Gaëtan Legrand (p. 247-285) ; — *Quelques Souvenirs tirés des anciens titres d'une maison laonnoise*, par M. H. Servant (p. 286-315).

Languedoc. — Outre des Rapports sur des concours de poésie et d'histoire, qui sont de véritables études critiques et dont les auteurs sont MM. Paul Cassan, A. Soucaille et Pierre Costé, on trouve dans la première livraison du tome VI de la troisième série (XXXVe volume de la collection) du *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* (Béziers, imp. Barthe, Soueix Bourdon et Rul, 1905, in-8 de 347 p.) les travaux suivants : *Inauguration des bustes de Jacques et de Gabriel Azaïs*, par M. Cassan (p. 8-19) ; *Éloge de Gabriel Azaïs*, par M. Soucaille (p. 20-27) ; — *Création du bureau de la poste* [à Béziers] *8 juillet 1628*, curieuse note non signée (p. 28-29) ; — *L'Abbé Rozier à Beauséjour*, par M. A. S. (p. 30-34) ; — enfin un très important *Catalogue des monnaies contenues dans le médailler de la Société*, dressé par M. le docteur L. Tarrieux(p. 35-274).

Normandie. — On doit de vifs remercîments à celles des administrations municipales de nos grandes villes qui, parmi les multiples occupations dont les surcharge la gestion des affaires courantes, ont le souci de conserver et de divulguer les documents relatifs à leur histoire, qui est la nôtre. Un

nouveau témoignage du mérite, à cet égard, de l'administration actuelle de notre grande cité normande, nous apparaît dans le beau volume récemment publié par ses soins : *Ville de Rouen. Analyses des délibérations de l'Assemblée municipale et électorale du 16 juillet 1789 au 4 mars 1790 et du Conseil général de la commune du 4 mars 1790 au 25 brumaire an IV (16 novembre 1795* (Rouen, imp. Lecerf fils, 1905, gr. in-4 de 507 p. à 2 col.). Il est à peine besoin de faire remarquer l'intérêt de cette publication, non seulement pour l'histoire de Rouen en particulier, mais pour celle de l'époque révolutionnaire en général.

Velay. — M. Noël Thiollier a démontré que les monuments religieux de l'ancien diocèse du Puy n'appartiennent à aucune des écoles d'art qui se partageaient, au XIIe siècle, le sol de la France. On rattachait généralement les églises vélaviennes de cette époque à l'école d'Auvergne ; tandis qu'elles sont plutôt des réminiscences des écoles de la Bourgogne, de la Provence, du Limousin et du Poitou. L'église de Dunières, qui fait l'objet d'une brochure intitulée : *Une Église de Velay construite selon le mode poitevin* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 84 p., avec une planche et deux vignettes. Extrait du *Compte-rendu du LXXe Congrès archéologique de France*) procède de l'art de cette dernière province. M. N. Thiollier en voit la preuve dans l'emploi des voûtes en berceau dans la construction de cette église, lesquelles voûtes sont le principal caractère du mode poitevin.

— Le programme de la Société archéologique de France a si bien posé toutes les questions à soumettre aux savants qui ont pris part au congrès du Puy, qu'elles se trouvent tranchées dans la description très précise que M. Noël Thiollier consacre à chaque monument de la Haute-Loire dans son *Guide du Congrès du Puy en 1904* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 83 p., avec 37 vues et plans). Nul ne connaissait mieux que lui tous ceux de ce département. La cathédrale, les églises, chapelles, châteaux, fortifications, édifices publics, maisons anciennes, tout y est présenté, avec les caractères architectoniques particuliers à chaque construction. Les sources bibliographiques sont indiquées bien complètement et avec une exactitude parfaite.

— Encore une plaquette du même auteur : *La Porte romane en bois sculpté de l'église de Blesle* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 8 p., avec 2 planches. Extrait du *Bulletin monumental*). Les portes de ce genre sont très rares. La Haute-Loire en possède quatre spécimens, du milieu du XIIe siècle, offrant toutes des sujets religieux et le même genre d'ornements. Ces portes ont attiré l'attention des archéologues les plus éminents. Les plus belles se trouvent à la cathédrale du Puy et sont signées Gauzfrédus. M. Noël Thiollier pense que cet habile tailleur de bois avait été appelé dans cette ville pour l'exécution de ce remarquable travail. Profitant de sa présence dans le Velay, trois riches monastères de la région l'auraient chargé du travail des portes qui se voient aux églises de Blesle, Chamalières et La Voûte-Chillac. Le cinquième spécimen dont parle l'auteur, en signalant pour la première fois la Porte de Blesle, existait à la cathédrale du Puy. MM. Mérimée, Viollet-le-Duc, Mallay et d'autres ont vu et apprécié les portes sculptées du croisillon sud de cette basilique. Elles ont disparu au cours des réparations de la cathédrale.

Belgique. — Nous avons sous les yeux les douze numéros parus en 1905 de la *Revue tournaisienne* ; ils forment la première année de cette intéressante publication, où nous avons distingué plusieurs articles de lecture recommandable, celui du comte P.-A. du Chastel sur l'origine des noms patronymiques tournaisiens, celui du docteur F. Desmons sur l'église Saint-Quentin

à Tournai, celui du savant directeur de la *Revue*, M. A. Hocquet, sur le peintre Roger de la Pasture, d'autres encore. Le mémoire sur l'église Saint-Quentin contribuera à rendre plus que jamais désirable une étude d'ensemble, faite par un archéologue, sur la remarquable école d'architecture qui a produit à Tournai les églises Saint-Jacques, Saint-Nicolas, Saint-Piat, Saint-Quentin. Quant au mémoire sur Roger de la Pasture, c'est une nouvelle et intéressante tentative pour identifier ce personnage avec Rogier van der Weyden.

ESPAGNE.— C'est pour le *Polybiblion* chose assez rare et d'autant plus intéressante de recevoir une œuvre érudite venant d'Espagne, et signée d'un nom appartenant au clergé régulier. Celle que nous avons en ce moment sous les yeux (*Pindaro y su representación en la historia del lirismo coral en Grecia*, par le P. Miguel Horn y Areilza. Bilbao, Sociedad bilbaina de artes gráficas, 1905, in-8 de 89 p.) fait honneur à son auteur. Des deux parties dont elle se compose, la première (p. 9-44) est consacrée à l'étude des éléments constitutifs du lyrisme choral et de son histoire, la seconde à l'analyse de l'art de Pindare considéré successivement sous ses divers aspects. C'est en somme un éloge presque sans réserves de l'illustre poète, de sa versification sonore, de sa marche impétueuse, de son enthousiasme communicatif, de l'élan qui l'entraîne vers les hauteurs de la pensée. Le P. Horn, très au courant de la vaste bibliographie de son sujet, paie dans une note de son Introduction un juste tribut de reconnaissance à la remarquable publication française qui lui a servi de guide : *La Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*, par M. Alf. Croiset.

ITALIE. — Né à Novare en 1771, entré de bonne heure dans la carrière administrative, rédacteur au grand conseil de la république cisalpine, secrétaire général de la direction des domaines, puis du ministère des finances à Milan, intendant général des finances du duché de Parme, Pietro Custodi, quand il se fut retiré dans sa villa de Galbiate, au nord de Milan, se livra tout entier aux études littéraires et historiques qui avaient déjà charmé ses loisirs de fonctionnaire : c'est ainsi qu'en 1803 il avait inauguré la publication d'un recueil de *Scrittori classici italiani di economia politica*. La préparation de vastes travaux, comme l'histoire de François Sforza ou la nouvelle Biographie italienne qu'il méditait, fut cause qu'il assembla de vastes matériaux : livres, autographes, notes de tout genre. Le désir, sans doute, de ne pas voir disperser une collection qu'il avait eu quelque peine à former l'amena, dès 1829, à céder sa bibliothèque à l'Ambrosienne de Milan en s'en réservant la jouissance sa vie durant. Quelque 20 000 volumes sont allés grossir ainsi le célèbre dépôt milanais. Quant à la collection d'autographes, aux manuscrits et aux notes de Custodi, c'est notre Bibliothèque nationale qui en acquit en 1867 la plus notable partie de la famille Costa de Beauregard. *La Collection Custodi à la Bibliothèque nationale* comprend 69 volumes du fond italien (ms. 1545-1615), répartis en trois séries, dont la deuxième (14 volumes de mélanges la plupart sur l'histoire d'Italie) et la troisième (33 volumes de documents originaux, copies ou analyses, bien connus des érudits sous le nom d'*Archivio Sforzesco* ont déjà été dotés par MM. Gaston Raynaud et Mazzatinti d'inventaires détaillés ou sommaires. M. Lucien Auvray, en même temps qu'il fait l'historique de la collection, et qu'il nous donne sur celui qui l'a formée des renseignements biographiques assez précis, nous offre un inventaire de la première serie, qui comprend les autographes et documents recueillis par Custodi en vue de son grand travail biographique (Extrait du *Bulletin italien* de 1903, 1904 et 1905). (Bordeaux, Feret et fils;

Paris, Albert Fontemoing, in-8 de 137 p.). M. Auvray, dans son inventaire, a suivi rigoureusement l'ordre des dossiers de Custodi, bien qu'il ne soit pas toujours alphabétique ; des renvois, d'ailleurs, permettent de remédier à cet inconvénient. Six appendices complètent cet excellent inventaire : I. Notices des man. ital. 1576, 1579, 1580 qui forment en quelque sorte le complément de la collection répertoriée ici : II. Documents sur Custodi, ses mariages, ses difficultés avec la censure, ses collections ; III. Fragments de ses Mémoires contenant des notices sur Melzi d'Eri, Prima, Sommarica, Monti, Foscolo, Manzoni et le cardinal Zurla ; IV. Lettres concernant Giuseppe Baretti ; V. Quelques lettres d'Amaduzzi, du P. Paciaudi, de Prima et de Reina ; VI. Lettres françaises de Ginguené, Mably, Neipperg, Pétiet, Pougens, Renouard et Stendhal.

— Le 15 janvier 1906 a commencé la publication à Pérouse, par les soins de l'Unione tipografica cooperativa, d'une nouvelle revue mensuelle : *Augusta Pérusia, rivista di topografia, arte e costume dell' Umbria* (6 fr. par an pour l'Italie; 7 fr. 50 pour l'étranger). Ce recueil, que dirige M. Ciro Trabalza, s'intéressera à toutes les manifestations dans le passé et dans le présent, de la vie de l'Ombrie : événements, figures ou anecdotes historiques, légendes et chants populaires, coutumes et mœurs, mouvement artistique, rentrent dans son domaine.

— La fin des *Additions à la bibliographie de M. H. Vaganay : le sonnet en Italie et en France au* XVI*e siècle*, dont M. Tommaso de Marinis fait précéder son troisième catalogue de *Livres rares, autographes et manuscrits* (Florence, T. de Marinis, 1905, in-8 de XXXIX-207 p.), nous conduit de 1549 à 1600 et nous fait connaître pour ces années cent publications qui avaient échappé à M. Vaganay ; il y faut ajouter 15 ouvrages sans indications chronologiques, et un supplément de cinq volumes. Parmi les manuscrits dont le catalogue renferme la notice, une mention spéciale est due à un manuscrit de la *Divine Comédie* daté de 1416, écrit par un nommé « Bartholomeus Laudi de Landis de Frato notarius » et qui offre un certain nombre de variantes. Nous signalerons encore des autographes de Louis-Philippe, du prince de Metternich, de Napoléon Ier et surtout 85 lettres inédites de Fr. Manfredini au grand duc de Toscane (1799-1828).

Russie. — L'auteur anonyme de *la Crise constitutionnelle en Russie* (Paris, Lemerre, 1905, in-8 de 54 p. — Prix : 1 fr. 50) est un de ces esprits doctrinaires et prudents qui voient partout des difficultés et des impossibilites. Quoiqu'il fasse çà et là quelques bonnes observations, il n'a en somme qu'une vue assez superficielle des choses russes.

— Réimpression d'un article de revue publié en 1901, l'opuscule que M. le vicomte E.-M. de Vogüé a consacré à *Maxime Gorky* (Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 80 p. — Prix : 1 fr.) est une étude rapide, légère, agréable à lire, de la vie et de l'œuvre du célèbre nouvelliste russe. L'existence vagabonde, le talent original de « Maxime l'Amer, » son rôle dans les derniers événements donnent un intérêt tout particulier à l'opuscule de M. de Vogüé.

Suisse. — Le 4 décembre 1905, au théâtre de Fribourg, M. et Mme Théodore Botrel ont chanté leurs ravissants poèmes, aux applaudissements d'une assistance d'élite. L'arrivée de Botrel avait été annoncée quelques jours auparavant par un conférencier de talent, M. Hervelin, qui, depuis, a publié son etude, en la développant, sous le titre de : *La Chanson de Botrel* (Fribourg, Suisse, imp. Saint-Paul, 1905, in-8 de 46 p. — Prix : 1 fr.). Dans cette plaquette, après avoir retracé brièvement l'histoire du barde breton, l'auteur

étudie cette « chanson de Bretagne » telle que l'a créée Botrel, c'est-à-dire éminemment chrétienne, sociale et moralisatrice, avec un goût de terroir fortement prononcé et d'infinis horizons qui rappellent ceux de l'Océan, car, comme il le dit excellemment, « la Bretagne c'est surtout la mer, » cette mer si câline dans ses caresses, et si impitoyable dans ses fureurs. Mais Botrel n'a pas chanté la petite patrie seulement, il a aussi chanté la grande, car il est Breton et Français. Après avoir fait ressortir tout ce que la « chanson de Botrel » renferme de poésie dans le fond et dans la forme, M. Hervelin parle de sa musique, populaire et cependant exquise, régal des oreilles même les plus délicates, qui lui donne des ailes et la rend vraiment aérienne.

Turquie. — Dans une brochure ayant pour titre : *La Vraie Turquie* (Extrait de la revue *Patria* du 15 nov. 1905, in-8 de 12 p.), M. Joseph Denais, qui a été honoré de l'amitié de Sebaheddin-Bey, le petit-fils du sultan Abdul-Medjid, nous parle de ce prince et du congrès des libéraux ottomans, tenu à Paris, il y a peu d'années, sous sa présidence. L'auteur nous entretient, à cette occasion, des espérances de la Jeune Turquie ; il fait l'éloge des Turcs qu'il représente, en général, comme très loyaux, très hospitaliers, animés du désir d'entretenir avec les étrangers honnêtes les plus cordiales relations. Toute personne connaissant les Turcs ne peut que souscrire à ce jugement.

Asie Mineure. — Les Kyzyl-bâchs, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Alévis, forment une secte religieuse assez considérable (environ un million d'adhérents) répandue en Asie Mineure, d'Erzeroum jusque vers Aidin. Jusqu'ici l'on n'avait guère sur eux de renseignements précis. Les recherches de notre collaborateur M. Fernand Grenard lui ont permis d'établir l'origine chrétienne de la secte. Le christianisme des Kyzyl-bâchs est d'ailleurs étrangement mélangé d'éléments islamiques et mazdéens et a conservé quelques restes des vieux cultes païens du pays qu'ils habitent. Le curieux mémoire de M. Grenard sur *Une Secte religieuse d'Asie Mineure, les Kyzyl-bâchs* a paru d'abord dans le *Journal asiatique*, puis en tirage à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 16).

Publications nouvelles. — *L'Œuvre messianique de Jésus-Christ*, par D. Vieillard-Lacharme (in-12, Lecoffre). — *Études bibliques. Évangile selon saint Jean*, par le P. T. Calmes (in-12, Lecoffre). — *Origines du christianisme. L'Œuvre des apôtres* (3 vol. in-12, H. Oudin). — *La Bible méditée d'après les Saints Pères. Livres didactiques de l'Ancien Testament*, par É. Chargebœuf (in-18, Desclée et de Brouwer). — *La Doctrine de la Sainte Messe exposée aux fidèles*, par l'abbé J. Grimault (in-18, Lethielleux). — *Les Trois grandes Prières de l'Église, ou le Pater, l'Ave, le Credo*, adaptation du latin par le P. J.-D. Folghera (in-12, Desclée et de Brouwer. — « *Soyez prêts* », par H. Schaffner (in-16, Lethielleux). — *Pour se marier, notions élémentaires et pratiques*, par A. Clair (in-18, Garnier). — *Situation légale de l'Église catholique en France (loi du 11 décembre 1905)*, par L. Jénouvrier (in-12; Poussielgue). — *Le Problème du devenir et la Notion de la matière dans la philosophie grecque, depuis les origines jusqu'à Théophraste*, par A. Rivaud (in-8, Alcan). — *Le Gouvernement de soi-même, essai de psychologie pratique*, par A. Eymieu (in-16, Perrin). — *Le Rêve, études et observations*, par M. Foucault (in-8, Alcan). — *La Morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient*, par F. Farjenel (in-8, Giard et Brière). — *L'Art de placer et gérer sa fortune*, par P. Leroy-Beaulieu (in-16, Delagrave). — *Promenade d'un médecin à travers l'histoire*, par le Dr J. Barraud (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Le Mystère du sommeil*, par J. Bigelow (in-12, Fischbacher).

— *L'Injection trachéale simplifiée*, par le Dr H. Mendel (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Le Chlorure de sodium, sel marin, sel gemme ; les potasses et les soudes commerciales*, par H. Pécheux (petit in-8, cartonné, Baillière). — *Le Jardin fruitier et le verger. Les Bons Fruits, leur conservation et leur commerce*, par C. de Lamarche (petit in-18 cartonné. H. Gautier). — *L'Art de forcer*, par A. Van den Heede (in-18, Amat). — *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles normales, des écoles primaires, supérieures et professionnelles*, par L.-F. Villepontoux (in-16 carré, F.-R. de Rudeval). — *Les Principes des mathématiques, avec un Appendice sur la philosophie des mathématiques de Kant*, par L. Couturat (in-8, Alcan). — *Les Tremblements de terre. Géographie séismologique*, par F. de Montessus de Ballore (gr. in-8, Colin). — *Le Rire et la Caricature*, par P. Gaultier (in-16, Hachette). — *Les Maîtres de l'art. Géricault*, par L. Rosenthal (in-8, Libr. de l'Art ancien et moderne). — *Gérôme, peintre et sculpteur. L'Homme et l'artiste, d'après sa correspondance, ses notes, les souvenirs de ses élèves et de ses amis*, par C. Moreau-Vauthier (in-16, Hachette). — *La Retouche, théorie et pratique*, par H. Wurtz (in-8, Deforges). — *Pratique des projections lumineuses*, par G.-H. Niewenglowski (petit in-18, Desforges). — *Pratique et développement*, par G.-H. Niewenglowski (petit in-18, Desforges). — *La Photocopie positive par le développement*, par L. Tranchant (in-18, Mendel). — *Les Travaux photographiques d'hiver* (petit in-18, Desforges). — *Le Netzer*, par M. Rousseau (in-18, Lemerre). — *L'Ame de l'enfance*, par M. Morel (in-16, Perrin). — *Hugophilies*, par O. de Gourcuff (in-8, Messein). — *Médailles rustiques*, par A. Lerouge (in-18, Messein). — *Vers le destin, poème dramatique*, par R. Dumas (in-18, Flammarion). — *Les Roquevillard*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *Sur la vaste terre*, par P. Mille (in-16, Calmann-Lévy). — *Sans défense*, par M. de Bray (in-16, Perrin). — *Frère et sœur*, par H. Bertsch ; trad. par M. de Komar (in-16, Perrin). — *Le Fils de l'Esprit* (roman social), par Y. Le Querdec (in-12, Lecoffre). — *Reine en sabots (1813)*, par G. Toudouze (in-16, Hachette). — *Une Femme supérieure*, par M. Delly (in-12, H. Gautier). — *Parpailhol*, par M. Le Beaumont (in-12, H. Gautier). — *Marinette*, par M. Aldéric (in-12, H. Gautier). — *Le Secret du docteur*, par L.-T. Meade ; trad. de l'anglais par Armor (in-12, H. Gautier). — *Les Deux Jeunesses*, par P. Croiset (in-18, Téqui). — *Aventures étonnantes de Mr et Mme Fanor*, par E. d'Estrées-Guyencourt (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Les Jours de cristal, contes et nouvelles*, par Mme J. Lavergne (in-8, Lille, Taffin-Lefort). — *Lettres de Gabrielle Delzant, 1874-1903*, publiées par L. Loviot (in-16, Hachette). — *La Pastorale dramatique en France à la fin du* XVIe *et au commencement du* XVIIe *siècle*, par J. Marsan (gr. in-8, Hachette). — *Histoire des théâtres de Paris. Le Théâtre historique*, par L.-H. Lecomte (petit in-8, Daragon). — *Idées et doctrines littéraires du* XVIIe *siècle*, par F. Vial et L. Denise (in-12, Delagrave). — *Sainte-Beuve et Chateaubriand, problèmes et polémiques*, par G. Bertrin (in-12, Lecoffre). — *Mélanges d'histoire littéraire*, publiés sous la direction de G. Lanson. XXI (gr. in-8, Alcan). — « *Vient de paraître* », *notes de critique littéraire, 1903-1905*, par P. Reboux (in-18, Ollendorff). — *L'Esprit du temps*, par M. Salomon (in-16, Perrin). — *Au temps passé*, par A. Mézières (in-16, Hachette). — *Chez les Ennemis d'Israël, Amorrhéens, Philistins*, par A. Dard (in-12, Lecoffre). *Album géographique*. V. *La France*, par M. Dubois et C. Guy (in-4, Colin). — *La Champagne, étude de géographie régionale*, par E. Chantriot (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, par G. Dottin (in-12, Champion). — *La Fiscalité pontificale en France au* XIVe *siècle (période d'Avignon et Grand Schisme d'Occident)*, par C. Samaran et G. Mollat (in-8, Fontemoing). — *Les Assemblées du clergé de France ; origines*,

organisation, développement, 1561-1615, par L. Serbat (gr. in-8, Champion). — *La Paroisse*, par H. Lesêtre (in-12, Lecoffre). — *Ma Vie militaire, 1800-1810*, par J. Chevillet (in-16, Hachette). — *Récits d'Afrique. Sidi-Brahim*, par P. Azan (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Le Vice-amiral Bergasse du Petit-Thouars, d'après ses notes et sa correspondance (1832-1890)* (in-8, Perrin). — *La Philosophie de la colonisation. Les Questions brûlantes ; exemples d'hier et d'aujourd'hui*, par P. Théodore-Vibert. T. I (gr. in-8, Cornély). — *Versailles, ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, par A. Bertrand (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Vieux Poissy, d'après des documents inédits*, par H. Parguez (in-8, Leclerc). — *Le Club des jacobins de Metz*, par L. Bultingaire (in-8, Champion). — *Sources de l'histoire d'Épernay*. 1re série. T. I. *Archives municipales d'Épernay* (XVIe *siècle*), par R. Chandon de Briailles et H. Bertal (gr. in-4, Leclerc). — *La Commune à Lyon en 1870 et 1871*, par L. Andrieux (in-16, Perrin). — *Monographie de la cathédrale d'Angers. Les Immeubles par destination*, par L. de Farcy (in-4, avec album in-folio, Angers, rue du Parvis Saint-Maurice, 3). — *Déclarations des biens de mainmorte dans l'ancien diocèse de Saintes sous Louis XIII et Louis XIV*, documents publiés par C. Dangibeaud (*Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*) (in-8, Paris, Picard ; Saintes, Mme Fragnaud). — *La Visitation de Toulouse. Études, souvenirs et documents*, par Mgr Douais (gr. in-8, Poussielgue). — *Cas de conscience. Les Catholiques français et la République*, par l'abbé E. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Bismarck et son temps*, par P. Matter. II. *L'Action (1862-1870)* (in-8, Alcan). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les Crises belliqueuses*, par J. Bardoux (in-8, Alcan). — *L'Espagne chrétienne*, par Dom H. Leclercq (in-12, Lecoffre). — *Égyptiens et Anglais*, par Moustafa Kamel Pacha (in-16, Perrin). — *L'Émancipation de l'Égypte*, par A. Z. ; trad. de l'anglais (petit in-8 carré, Guilmoto). — *La Guerre russo-japonaise*, par le général Niox (in-18, Delagrave). — *Un Gentilhomme apothicaire*, par E. Jac (in-12, éditions du « Mois littéraire et pittoresque »). — *Henri de Mauduit du Plessix, lieutenant de vaisseau, commandant de la « Framée »*, par A. Vaccon (in-8, Retaux). — *Lo Cientifico en la historia*, por J. Ribera (in-18, Madrid, imp. de P. Apalategui). — *Manuel abrégé du répertoire bibliographique universel* (in-8, Bruxelles, Institut international de bibliographie).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Grammaire hébraïque abrégée, précédée de Premiers Éléments accompagnés d'exercices à l'usage des commençants*, par J. Touzard. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de xxiv-395-401 p., 5 fr. — 2. *La Ville de David*, par le P. Barnabé Meistermann. Paris, Picard et fils, 1905, in-8 de xxvi-248 p., avec 25 illustrations dans le texte et hors texte, 5 fr. — 3. *Ehe-und Familienrecht der Hebräer*, von Thad. Engert. München, Lentner, 1905, in-8 de vii-108 p., 2 fr. 50. — 4. *La Question biblique dans l'anglicanisme*, par Mgr Pierre Batiffol. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 5. *Les Conflits de la science et de la Bible*, par l'abbé E. Lefranc. Paris, E. Nourry, 1906, in-12 de xii-323 p., 3 fr. 50. — 6. *La Source du fleuve chrétien. Histoire critique du judaïsme ancien et du christianisme primitif. Le Judaïsme*, par Édouard Dujardin. Paris, Mercure de France, 1906, in-12 de 419 p., 3 fr. 50. — 7. *Die Genesis*, übersetzt und ausgelegt von Hermann L. Strack. 2e édit. München, Beck, 1905, in-8 de xii-180 p., 4 fr. 35. — 8. *L'Antéchrist: Choses certaines. Choses probables. Choses indécises. Choses fantaisistes*, par l'abbé Augustin Lémann. Lyon et Paris, Vitte, 1905, in-8 de 112 p., 2 fr. — 9. *L'Enseignement de Jésus*, par Pierre Batiffol. 2e édit. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-12 de xxvi-305 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Œuvre messianique de Jésus-Christ*. Conférences prêchées à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, de l'Avent 1904 à Pâques 1905, par D. Vieillard-Lacharme. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de viii-322 p., 2 fr. 50. — 11. *La Transcendance de Jésus-Christ*, par l'abbé Louis Picard. Paris, Plon-Nourrit, 1905, 2 vol. in-8 de xv-ix-568 et 508 p., 15 fr. — 12. *Mariä Verkündigung. Ein Kommentar zu Lukas, 1, 26-38*, von Otto Bardenhewer (*Biblische Studien*, t. X, fasc. 5). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-8 de viii-179 p., 5 fr. 25. — 13. *Évangile selon saint Jean*, par le P. Th. Calmes. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de xxviii-204 p., 2 fr. 50. — 14. *Origines du christianisme. L'Œuvre des apôtres*, par Mgr Le Camus. Paris, Oudin, 3 vol. in-12 de xlix-376, xlv-407 et iii-611 p., avec cartes, pl. et grav., 12 fr. — 15. *Épîtres de saint Paul*; trad. et commentaire par A. Lemonnyer. Deuxième partie. *Lettres aux Philippiens, à Philémon, aux Éphésiens. Lettres à Timothée et à Tite. Épître aux Hébreux*. 2e édit. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 268 p., 3 fr. — 16. *Chez les ennemis d'Israël. Amorrhéens, Philistins*, par Antoine Dard. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de 333 p., avec cartes et illustrations hors texte, 3 fr. 50.

1. — Le commentateur catholique de l'Écriture doit recourir aux textes originaux, et les théologiens, aussi bien que les professeurs d'exégèse, sont tenus de connaître les langues dans lesquelles les hagiographes ont rédigé les Livres saints. Il est donc nécessaire de mettre aux mains des étudiants de nos séminaires et de nos Universités catholiques des grammaires et lexiques de ces langues saintes. C'est pour répondre à ce besoin que M. J. Touzard vient de publier une *Grammaire hébraïque abrégée*, fruit d'un long enseignement au séminaire de Saint-Sulpice. Nous n'étions guère bien outillés en France sous ce rapport, et cette grammaire comble une véritable lacune. L'auteur s'est inspiré des grands travaux qui ont paru, surtout en Allemagne, depuis la puissante impulsion donnée aux études hébraï-

ques par l'*Hebräische Grammatik* de Gesenius. Il expose, avec la clarté et la précision françaises, les principes établis par les savants allemands, surtout Kautzsch et König. Sans viser à faire un traité complet de la langue hébraïque, il a, dans un abrégé de plus de 400 pages, exposé en détail, et par la méthode comparée, toutes les parties de la grammaire. Les *Premiers Éléments*, destinés aux débutants, constituent une synthèse très réduite des règles absolument indispensables. Des exercices nombreux (versions et thèmes) fournissent à l'élève l'occasion d'appliquer les principes, énoncés eux-mêmes très simplement et très clairement. La grammaire proprement dite est divisée en trois parties, qui traitent de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. La deuxième partie est naturellement la plus développée ; la syntaxe, peu compliquée, est plus brièvement traitée. Le plan et l'exposition sont entièrement conformes aux méthodes actuellement suivies dans l'étude scientifique des langues sémitiques. De fréquents rapprochements avec les autres langues complètent et éclairent les principes. Les exemples bibliques sont multipliés ; le texte en est généralement emprunté à l'édition de Baer et Delitzsch. Mais la *Grammaire hébraïque* de M. Touzard n'est pas seulement un instrument de travail de tout premier ordre au point de vue scientifique ; elle a encore une valeur spéciale sous le rapport pédagogique. Elle a été enseignée et pratiquée avant d'être écrite et rédigée. Aussi le professeur a constamment en vue ses élèves : il explique toutes les difficultés ; il multiplie les références et, à l'aide de caractères typographiques différents, il met en relief ce qui, dans chaque règle, est le plus important et doit spécialement être retenu. Sous ce rapport, n'y a-t-il pas excès ? Les divisions et les subdivisions, avec leur numérotation en chiffres et en lettres, ne dépassent-elles pas la mesure ? La diversité des caractères typographiques ne devient-elle pas, pour l'étudiant, une gêne plutôt qu'un secours ? Quand tout est souligné, l'attention n'est pas spécialement attirée, ou elle est trop dispersée. Légers défauts qui disparaissent devant la richesse du fond et la clarté de la forme. Pour mon compte, j'ai été heureux de retrouver réunis et groupés des renseignements que j'avais péniblement recueillis de divers côtés. M. Touzard a rendu un grand service à ses collègues des séminaires, et sa *Grammaire hébraïque* contribuera largement en France au progrès de l'étude et de l'exégèse scientifique de l'Ancien Testament.

2. — Après la linguistique, la géographie biblique. Dans *la Ville de David*, le P. Barnabe Meistermann discute une importante question de topographie palestinienne. Quel était exactement le site de la citadelle jébuséenne de Sion, dont David s'empara, et qui fut le noyau central de la capitale juive ? La tradition historique localisait cette citadelle sur la colline occidentale, la Sion actuelle. Dès le milieu du XIXe siècle,

des palestinologues, s'appuyant sur plusieurs textes bibliques et des découvertes archéologiques, ont abandonné la tradition qui, selon eux, ne remonte guère au-delà du IVe siècle, et ont transporté la Sion primitive à la colline orientale, nommée Ophel. C'est, du moins, l'identification prédominante aujourd'hui parmi les savants. Le P. Barnabé ne s'est pas proposé d'étudier l'origine et l'histoire de la tradition. Il a voulu suivre ses adversaires sur le terrain de l'exégèse et de l'archéologie et passer en revue les différents arguments bibliques et archéologiques sur lesquels ils s'appuient. Selon lui, tandis que la tradition de Sion est vérifiée, la théorie de l'Ophel ne cadre ni avec les faits ni avec les lieux avoisinants de l'antique Jébus. Les textes scripturaires confirment plutôt l'identification traditionnelle. Le livre de Néhémie, en particulier, est clair, en rapport avec Sion; il reste profondément obscur, dans l'hypothèse de l'Ophel. En donnant au nom de Sion diverses acceptions, les écrivains sacrés ne sont pas opposés à la tradition, lorsqu'on fait attention à leur caractère littéraire. Au jugement de Mgr Frédien Giannini, qui a été custode de Terre-Sainte, l'ouvrage du P. Barnabé « se recommande par une érudition de bon aloi. » Nous n'y contredisons pas; mais, à ne considérer que la méthode suivie, nous constatons que la discussion manque de clarté. Le P. Barnabé n'expose pas nettement les arguments de ses adversaires; la réplique précède parfois l'objection; tout est présenté pêle-mêle, et le lecteur, non initié et incompétent, ne se retrouve pas dans le dédale de l'argumentation. Nous n'avons éprouvé aucune passion à ce passionnant débat; mais nous n'en avons retiré non plus aucune conviction raisonnée et ferme dans aucun sens.

3.— De la topographie, passons à l'archéologie hébraïque. M. T. Engert a publié sur le droit matrimonial et familial des Hébreux une monographie dans laquelle il ne s'est pas borné, comme on le fait dans les manuels ordinaires, à collectionner des détails et à les grouper en négligeant d'indiquer le lien organique des institutions : *Ehe-und Familienrecht der Hebräer*. Les coutumes et les lois d'un peuple sont des indices de la vie nationale; il faut donc, en les étudiant, les remettre dans leur milieu et les comparer avec les coutumes et les lois des autres peuples. La méthode comparée permet des rapprochements curieux et autorise à dépasser les faits constatés en les reliant par des hypothèses. M. Engert a donc étudié, suivant cette méthode, une partie du droit social des Hébreux. Remontant à l'origine du peuple juif, il a exposé, durant la vie nomade d'Israël, la constitution de la famille et de la tribu jusqu'à l'époque de son établissement en peuple stable. Il a examiné, en second lieu, les formes diverses du mariage et de la famille, discutant les textes et les faits invoqués en preuve de l'existence du matriarcat chez les anciens Israélites, exposant les

formes du patriarcat et du mariage par ravissement ou achat de la femme, enfin les motifs et les conséquences de la polygamie. Le troisième chapitre est consacré aux conditions matérielles (empêchement de parenté et défense d'épouser des étrangères), à la célébration (choix de l'épouse, cérémonies essentielles des noces : circoncision préalable de l'époux, sept jours de fête, voile de la mariée, repas et sacrifice, manteau du fiancé étendu sur la fiancée), et à la dissolution du mariage par la mort et le divorce. Le chapitre quatrième traite des rapports sociaux des membres de la famille ou des droits et des devoirs de l'homme comme époux et père, de la femme comme épouse et mère, des enfants, des esclaves, de l'héritage et de la vie sexuelle. Le dernier chapitre expose les rites du deuil, leur origine et leur signification ; beaucoup de rites funéraires s'expliquent par la crainte de l'esprit du mort et par le désir de se le concilier. Quoique obscure en raison des termes techniques constamment employés, la monographie est intéressante; mais il est bien entendu qu'elle expose pas mal d'hypothèses auxquelles il ne faut pas accorder une valeur que l'auteur ne veut pas leur attribuer.

4. — Après ces sciences auxiliaires, voici en cause les principes et la méthode. Mgr P. Batiffol reproduit dans la collection *Science et Religion* un article publié dans le *Correspondant* du 10 juillet 1905 et intitulé : *La Question biblique dans l'anglicanisme*. L'auteur a voulu montrer aux catholiques français que la critique historique de la Bible est une phase inévitable de la science religieuse et qu'il y a un milieu entre une foi aveugle et une critique dissolvante et outrancière. Cette démonstration est faite par l'exemple des anglicans. Dans la mêlée engagée en Angleterre au sujet de la critique biblique, l'Église anglicane s'oriente avec sang-froid et une claire vue de sa marche. Église de tradition et d'autorité, elle a accueilli la critique dans l'étude de la Bible, non seulement la critique textuelle, où elle est maîtresse, mais encore la critique littéraire, au moins pour l'Ancien Testament. On demande aujourd'hui d'introduire dans l'enseignement primaire des résultats admis par des professeurs du type de Driver, sans rien enlever à l'histoire sainte de son caractère unique et surnaturel. On discute s'il faut appliquer cette méthode, et dans quelle mesure, au Nouveau Testament. La discussion est un peu nerveuse; mais on distingue entre une critique émancipée et *à priori* et une critique ecclésiastique et érudite. On rejette l'hypercritique de Cheyne et la critique philosophique de M. Harnack et de M. Loisy, qui filtre les Évangiles. Beaucoup sont disposés à employer dans l'étude du Nouveau Testament la critique littéraire et historique qui n'équivaut pas, comme on le croit souvent, à la critique naturaliste. Les catholiques français ont à tirer de là une leçon. Puisque la critique est inévitable, puisque les questions sont

soulevées, il faut les résoudre et distinguer nettement entre critique et hypercritique, histoire objective et histoire tendancieuse, conclusions acquises et hypothèses saines, bref, entre l'emploi légitime et l'abus de la critique. Le moyen le plus sûr de préparer les esprits à faire ce départ est de favoriser les fortes études dans le clergé. Ces conseils sont sages, pourvu qu'ils soient suivis avec précaution et mesure. Mgr Batiffol a une confiance trop grande dans la métrique (dite *arithmétique*, p. 16), art trop hypothétique pour qu'il puisse beaucoup servir au rétablissement du texte original. On trouvera en appendice un rapport lu par M. Sanday au congrès ecclésiastique de Bristol en 1903 sur les Évangiles et la méthode historique.

5. — Avec M. l'abbé Lefranc (un pseudonyme apparemment) le ton change. La franchise de l'auteur consiste surtout à affirmer carrément l'existence de l'erreur scientifique dans la Bible, non pas *l'erreur biblique* engageant la responsabilité divine, mais *l'erreur dans la Bible* provenant des idées personnelles des écrivains et ne tombant pas formellement sous l'influence de l'inspiration. Il rejette le langage des apparences, affirmé par Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus Deus* « comme un *modus vivendi* provisoire » (p. 24) ; il n'accepte pas davantage l'explication de M. Loisy, fondée sur la relativité et l'imperfection de la révélation. Il est persuadé que les auteurs sacrés étaient convaincus personnellement de l'exactitude objective des conceptions scientifiques qu'ils adoptaient et professaient dans la Bible et qu'ils entendaient bien raconter la véritable histoire de l'humanité à partir de la création. Il y a donc des erreurs scientifiques, pour se borner présentement à celles-là, dans la Bible, et il y a lieu d'exposer *les Conflits de la science et de la Bible* (titre du livre). Au point de départ donc, l'auteur ne se borne pas à expliquer par des distinctions la doctrine de l'inerrance de la Bible ; il déclare non seulement qu'elle n'est pas de foi catholique, mais encore qu'elle n'a pas pour elle l'unanimité de la tradition, et que l'encyclique *Providentissimus Deus* qui l'affirme, n'est pas un document infaillible. M. Lefranc est donc, d'abord, de ces théologiens qui dénient l'infaillibilité au magistère ordinaire de l'Église. De plus, Léon XIII affirme que l'inerrance de la Bible et de l'auteur inspiré fait partie de la foi antique et constante de l'Église, solennellement confirmée par le concile du Vatican. Entre l'affirmation du Pape, même dans un document non infaillible, et celle de M. Lefranc, le théologien et le simple catholique n'ont pas l'ombre d'une hésitation. Cette question préalable réglée, le livre de M. Lefranc ne mérite plus une seconde d'attention. Il importe cependant de signaler le procédé de l'auteur. Pour mettre la Bible et la science en perpétuel conflit, en cosmogonie, en cosmographie, en biologie et en anthropologie, il oppose l'enseignement (?) des écrivains inspirés à l'enseignement des

savants des XIXe et XXe siècles. Est-il compétent aussi bien en exégèse qu'en science? Sans parler du procédé déplorable d'ériger en conceptions scientifiques toutes les paroles des écrivains sacrés en matière connexe à la science, même les superbes métaphores du livre de Job, il se montre, en bien des détails exégétiques, inférieur au rôle qu'il usurpe. Ainsi il rapporte au document élohiste (p. 28) le premier chapitre de la Genèse que tous les critiques actuels attribuent au Code sacerdotal. Il affirme (p. 41) comme démontré que les mots ne manquent pas en hébreu pour désigner des périodes de temps d'une certaine durée, et il renvoie à deux passages, Gen., I, 14; XVII, 21. Le mot hébreu, employé en ces deux endroits, est *mô'ed*, qui désigne des temps fixés comme les fêtes annuelles ou l'époque de la naissance d'un enfant neuf mois après sa conception; il ne désigne pas la durée de l'intervalle. Passons à la science. Les hypothèses évolutionnistes, l'origine animale du corps humain sont des doctrines scientifiques. La science pas plus que la religion n'a d'objection invincible à faire à la génération spontanée. Nonobstant la lacune que de nouvelles découvertes pourront combler, dans la série des intermédiaires entre l'homme et l'animal, l'origine bestiale du corps humain n'en demeure pas moins fort vraisemblable. Sur l'Égypte et la Chaldée, l'auteur n'a des renseignements que de seconde main et il les utilise fort légèrement. Et c'est avec ce bagage frelaté d'exégèse et de science qu'il se pose en réformateur de l'exégèse, de la théologie et de l'enseignement de l'Église.

6. — M. Édouard Dujardin nous transporte plus loin encore dans le domaine de l'hypercritique et de la fantaisie. En explorant *la Source du fleuve chrétien* il a la prétention d'écrire l'*Histoire critique du judaïsme*. Les patriarches, le séjour des Hébreux en Égypte, leur exode avec Moïse, la conquête du pays de Chanaan, sont des personnages et des événements légendaires. Les premiers renseignements historiques sur les Israélites en Palestine ne remontent qu'à l'époque des Juges. L'histoire juive commence en 588 avec les conquêtes de Cyrus. Le judaïsme, nationalisme exagéré, rattachant l'idée de la patrie à Jahvé, Dieu national, débute avec Esdras (s'il fut un personnage réel) ou avec son école. Son histoire est continuée jusqu'à la période romaine. Ces résultats sont dus à la critique des livres bibliques telle qu'elle a été faite par M. Maurice Vernes à qui le livre est dédié. A l'encontre des attributions admises par le protestantisme libéral, M. Vernes a prouvé que tous les livres bibliques étaient postérieurs à Esdras, que les livres prophétiques étaient postérieurs à la Loi, rédigée elle-même après Esdras. Les écrits des prophètes sont des pseudépigraphes composés dans la seconde partie du IVe siècle et pendant tout le IIIe. Les hagiographes et les apocalypses sont du IIe et du Ier siècle. Pour toute

preuve, l'auteur nous renvoie aux livres et aux cours de M. Vernes. Il faut croire sur la parole du maître. Ce scepticisme historique est étendu aux monuments profanes, tels que la stèle de Mésa. Pourquoi pas aux monuments de l'Égypte et de la Chaldée ? Le code d'Hammourabi ne serait-il pas, par hasard, un truquage du P. Scheil ? Tel est donc l'enseignement donné à l'École des Hautes-Études et au Collège de France ? Assis aux pieds de M. Vernes, M. Dujardin avale docilement toutes ces sottises. Aussi est-il en mesure d'écrire une histoire nouvelle et critique de la Loi, des Prophètes et des Apocalypses juives. Un mot nous laisse deviner ce que sera la seconde partie ; Jésus de Nazareth n'est qu'un des agitateurs juifs de l'an 1 à l'an 66.

7. — Nous revenons aux œuvres sérieuses. M. Strack, professeur de théologie à Berlin, publie à part la seconde édition de son commentaire sur la Genèse : *Die Genesis*, faisant partie du *Kurzgefasster Kommentar*, édité par lui et par Zöckler, à Munich. Ce travail est intéressant à différents points de vue. Protestant orthodoxe, l'auteur admet cependant une partie des résultats de la critique littéraire du Pentateuque. Il rejette donc l'authenticité mosaïque de ce livre et il accepte les conclusions les plus modérées sur la distinction des sources. Elles ne diminuent pas à son sens la valeur historique des faits racontés ; au contraire, celle-ci est plutôt accrue, puisque les mêmes événements sont attestés par deux ou trois écrivains distincts. Une courte Introduction expose les vues du commentateur. La traduction allemande est fidèle et rend exactement le texte hébreu sans viser à l'élégance. Le traducteur a varié son style en tenant compte de la diversité des sources. Des caractères typographiques spéciaux marquent aux yeux cette diversité. Des *excursus* nombreux et intéressants traitent les questions de fond, de doctrine ou d'archéologie. M. Strack est très au courant de l'égyptologie et de l'assyriologie, et ses explications sont très sages et très mesurées. Les notes au bas des pages sont surtout linguistiques et archéologiques. Elles rendent compte des moindres particularités grammaticales du texte hébraïque. Ce commentaire, court, précis et modéré, peut servir utilement aux exégètes catholiques, qui n'y trouveront rien qui puisse offusquer leurs croyances et leurs convictions.

8. — Sur *l'Antéchrist*, M. Augustin Lémann nous indique quelques *choses certaines*, *probables*, *indécises* et *fantaisistes*. Voici à quelle occasion. Léon XIII et Pie X ayant, à maintes reprises, déclaré solennellement que l'apostasie finale annoncée par saint Paul aux Thessaloniciens était commencée et même que le Fils de perdition avait déjà fait son avènement, le professeur aux Facultés catholiques de Lyon traite de l'Antéchrist qui, selon les prophètes et les apôtres, doit régner sur terre avant la fin du monde. Trois portraits de l'Antéchrist ont été

tracés prophétiquement dans la Bible, par Daniel, par l'auteur de l'Apocalypse et par saint Paul dans sa seconde lettre aux Thessaloniciens. Sur sa personne, son règne, sa persécution et sa fin, M. Lémann distingue ce qui est certain, probable, indécis et fantaisiste. L'époque de sa venue est incertaine et le Ve concile œcuménique de Latran a interdit de la fixer. On tolère cependant d'émettre des conjectures à ce sujet. M. Lémann fait connaître aussi les champions de la vérité chrétienne contre l'Antéchrist, et il voit dans l'union et la soumission à l'Église romaine, siège et centre de la foi catholique, l'obstacle qui s'oppose à l'avènement de l'Antéchrist, et, dans le Pape, le gardien qui maintient l'obstacle et empêche l'apostasie des nations. Cette étude est faite exclusivement d'après les Livres saints et leurs interprètes, Pères, théologiens et exégètes. M. Lémann n'a pas recouru aux apocalypses juives, qui font une large part à l'Antéchrist. A les comparer avec les données bibliques et chrétiennes, il y aurait profit pour déterminer l'origine et le sens des apocalypses bibliques, les emprunts des Pères et des théologiens et pour faire le triage plus complet des choses certaines, probables, indécises et fantaisistes.

9. — *L'Enseignement de Jésus* par Mgr P. Batiffol inaugure une *Bibliothèque de l'enseignement scripturaire* à la librairie Bloud. Ce livre nous présente seulement la doctrine de Notre-Seigneur contenue dans les trois Évangiles synoptiques. Les éléments fondamentaux de la pensée du Sauveur s'y trouvent sans doute, mais incomplets et parfois à l'état de simples indications. On se tromperait donc si on y recherchait la pensée intégrale du divin Maître. En outre, l'auteur n'a pas la prétention d'avoir épuisé le sujet ; il s'est contenté de fixer les grandes lignes qui, en histoire, sont toujours les plus assurées, et ce qu'il y a d'organique dans cet enseignement. Tel est l'esprit du livre. L'exécution en est heureuse dans l'ensemble, et l'ouvrage aidera à comprendre et à goûter les leçons de Notre-Seigneur. Notons quelques particularités. Dans l'Introduction, Mgr Batiffol rabaisse d'une dizaine d'années les dates des Synoptiques, proposées par les critiques. Saint Matthieu écrit pour des chrétiens de culture juive helléniste, comme pouvaient être ceux d'Antioche. Le corps de l'ouvrage comprend sept chapitres, tous fort intéressants. Le premier expose la méthode d'enseignement, les diverses formes littéraires et la couleur locale et sociale de la prédication de Jésus. Les autres analysent, sans discussion ni controverses, par manière d'exposition avec citation d'exemples à l'appui, l'enseignement de Jésus sur la Loi, le paternité de Dieu, l'âme de l'homme nouveau, le royaume de Dieu, Jésus lui-même et l'avenir. Ces sujets traitent les gros problèmes historiques et critiques de l'heure présente. Mgr Batiffol prend nettement position contre M. Harnack et contre M. Loisy. Avec le premier, il ne réduit pas l'essence du christianisme à la pater-

nité divine ; avec le second, il ne voit pas dans le royaume de Dieu un avènement eschatologique futur et prochain du Messie. Il maintient et revendique à juste titre le caractère spirituel de ce royaume prêché par Jésus. Il ne s'agit pas plus du rétablissement politique d'Israël que du règne dans le ciel des justes ressuscités. Jésus a été oint par Dieu pour prêcher et établir le royaume. Sa conscience messianique n'est pas le produit d'une évolution psychologique. Il est Fils de Dieu et il est mort sur la croix pour le salut des hommes. Toutes ces doctrines sont clairement et savamment exposées. La dernière, sur l'avenir, nous paraît la moins satisfaisante. Par réaction contre les explications eschatologiques de M. Loisy, Mgr Batiffol s'efforce de distinguer, dans l'apocalypse synoptique, ce qui concerne la ruine de Jérusalem et la fin des temps. Travail délicat qui n'aura probablement pas les suffrages de tous. De plus, quand il traite de la proximité de la parousie, il omet de discuter le texte de saint Paul aux Thessaloniciens : « Nous qui vivons, etc. » Si l'apôtre est le garant de l'authenticité des paroles recueillies par saint Marc (p. 281), ne l'est-il pas encore de leur signification relativement à l'imminence de l'avènement du Seigneur ? Ce défaut de méthode a sans doute échappé à la clairvoyance, d'ordinaire si avisée, de Mgr Batiffol, qui n'a pas résolu cette difficulté. Sans être « exhaustif », l'exposé de l'enseignement de Jésus, tel qu'on nous le donne ici, est approfondi, médité et très instructif.

10. — M. Vieillard-Lacharme publie neuf conférences sur *l'Œuvre messianique de Jésus-Christ*. Elles font suite à celles de l'année précédente sur *la Divinité de Jésus-Christ*. Après avoir exposé les motifs pour lesquels nous sommes invinciblement attirés vers Notre-Seigneur et la signification surnaturelle de la révélation, l'orateur examine le rôle messianique du Sauveur. Il en montre la réalité tant dans l'enfance de Jésus que dans le ministère public ; il en analyse la forme, détermine les conditions dans lesquelles il a été accompli, et enfin esquisse, en un rapide tableau, les bienfaits d'ordre intellectuel et moral dont il a été pour l'humanité le principe et la source. Les conférences 2-6 rentrent spécialement dans le cadre de cette revue. L'orateur est au courant des sujets qu'il traite ; il réfute les notions fausses que MM. Sabatier et Loisy ont répandues dans le public sur la révélation et le messianisme. La réfutation, bien que ne descendant pas dans le détail des arguments philosophiques ou critiques, est solide, juste, allant *ad rem*. Elle suffit à détruire les idées fausses, introduites dans l'esprit de beaucoup de fidèles par la lecture d'ouvrages ou d'articles de critique religieuse, et elle rétablit les notions catholiques. Grand service rendu à des auditeurs mal préparés à se tenir en garde contre l'infiltration de l'erreur ! L'orateur en appelle à tort aux oracles des sibylles, comme s'ils avaient été inspirés, tandis qu'ils sont bel et bien apocryphes. Son livre instruira et réconfortera les âmes.

11. — *La Transcendance de Jésus-Christ*, par M. l'abbé Louis Picard, auteur de *Chrétien ou agnostique*, est une œuvre d'apologétique plus ample que la précédente. Elle comprend deux volumes ayant chacun un titre distinct et une Introduction. Le premier volume est intitulé : *La Vie et la psychologie de Jésus-Christ*. L'Introduction générale a pour but de montrer la valeur historique des Évangiles. C'est malheureusement la partie la moins bonne de l'ouvrage. L'auteur y est visiblement au-dessous de sa tâche. Sur l'authenticité des Évangiles, la conservation du texte et la valeur des témoins, M. Picard ne dit que des généralités, des à peu près et nombre d'inexactitudes. Les manuscrits minuscules n'existent pas dès le VIIIe siècle (p. 2) ; les plus anciens sont de la fin du IXe. Le *Sinaiticus* et le *Vaticanus* ne sont pas comme deux frères jumeaux (p. 3), puisqu'il n'est pas absolument certain qu'ils soient tous deux du IVe siècle ; leur texte, du reste, est loin d'être identique. L'ancienne version, dont se servait Tertullien, était africaine ; celle qu'a revisée saint Jérôme, était italienne ; on ne peut donc pas les identifier (p. 3). Les critiques n'admettent plus guère que la Peschito syrienne soit de la seconde moitié du IIe siècle ; quoi qu'il en soit, la version découverte au mont Sinaï, qui est antérieure, a un texte fort différent ; il est inexact de dire qu'il se rapproche beaucoup de celui de la Peschito (p. 4). Parmi les éditions critiques modernes, les huit de Tischendorf sont oubliées ; il eût mieux valu les citer que celle d'Hetznaizer (p. 4) ; lisez : Hetzenauer. Les Épîtres aux vierges ne sont pas de saint Clément romain et ne peuvent prouver l'existence des Évangiles à la fin du Ier siècle (p. 5). L'Épître attribuée à saint Barnabé est peut-être un peu retardée en la plaçant vers le milieu du IIe siècle (p. 6). Quel est ce manuscrit de Papias qui mentionne l'Évangile de Jean (p. 7) ? Il n'en reste malheureusement aucun. L'important témoignage de cet évêque sur saint Marc est mal reproduit et combiné avec l'autre témoignage concernant les *Logia* de saint Matthieu (p. 7). Le problème synoptique est mal résolu. L'hypothèse de la tradition orale ou catéchèse apostolique rejetée à tort au nom de l'orthodoxie, qui n'est pas en cause, est cependant utilisée (p. 160). Les autres systèmes (p. 18) sont mal exposés et mal critiqués. La thèse catholique est maladroitement inféodée à l'hypothèse de la dépendance mutuelle (p. 23). Il y avait mieux à dire qu'à résumer la « discussion supérieure » de M. Wallon. M. Picard suppose certain l'ordre chronologique des Évangiles, Papias ne dit pas que saint Matthieu a, *le premier*, rédigé un Évangile en araméen (p. 27, note 1). L'extension des Évangiles est prouvée (p. 48) par des textes qui ne concernent que les Épîtres de saint Paul. Comme référence à une lettre de saint Augustin à saint Jérôme on donne (p. 51) l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. De graves théologiens nient que l'inspiration des apôtres soit le *corollaire obligé de leur*

vocation (p. 53). Ce n'est pas par esprit de dénigrement que j'ai signalé cette série de bévues; c'est pour montrer combien cette Introduction est faible. Cependant M. Picard aurait trouvé d'excellents guides lyonnais dans MM. Fillion et Jacquier. Le livre est heureusement mieux fait que l'Introduction générale. La vie de Jésus-Christ n'est toutefois qu'un résumé rapide et assez pâle des Évangiles. Elle contient quelques détails étrangers à l'Évangile; par exemple, au sujet de l'annonciation (p. 78). Quel fondement a la soi-disant « antique et vénérable tradition » qui rapporte que Marie adora l'Enfant-Dieu aussitôt après son enfantement (p. 86)? A Noël, « les esprits bienheureux agitèrent leurs blanches ailes » (p. 88). Bon comme style! La tradition de Matarieh est-elle certaine (p. 95, note 2)? M. Picard étudie ensuite Jésus-Christ thaumaturge et prophète. C'est la preuve par les miracles et les prophéties; elle est bonne. Sur la dispersion des apôtres (p. 366), la légende se mêle au pittoresque. Le nombre des anciens martyrs s'élève-t-il réellement *jusqu'aux millions*, comme on le dit dans un mouvement oratoire (p. 370)? La psychologie de Jésus nous fait connaître l'intelligence, le cœur et la volonté du divin Maître. Il y a là de belles pages. Mais il ne faudrait pas croire à l'authenticité du rapport de Publius Lentulus, gouverneur de Judée, qui contient le portrait physique de Jésus (p 417). Le tome second : *La Prédication du royaume de Dieu et la Fondation de l'Église*, renferme des études intéressantes sur Jésus, révélateur du royaume, et sur ses révélations au sujet du royaume invisible, de sa propre personne et de sa morale. C'est une sorte de théologie biblique des Évangiles, une réplique à *l'Évangile et l'Église* de M. Loisy. La doctrine est juste et excellente; mais elle est exposée d'après les cadres de la théologie postérieure plutôt que d'après les conceptions propres des évangélistes. Quelles briques de Babylone et de Ninive fournissent « la preuve que tous les Sémites ont cru à la néfaste intervention de Satan au Paradis terrestre » (p. 57)? Les renseignements donnés (p. 320, note) sur la date des fêtes de la Sainte Vierge sont inexacts. Des trois rapportées au ve siècle, la Purification remonte à la seconde moitié du IVe, l'Annonciaton et l'Assomption ne sont attestées que pour le VIIe siècle. Dans deux citations du cours lithographié de Mgr Duchesne, le XIe siècle, en toutes lettres, est mis pour le IIe (p. 327, 332). M. Picard, qui a fait beaucoup de lectures et qui a du talent oratoire, manque trop souvent de science et de méthode critique. C'est un grave défaut pour un apologiste. Il faudrait une science à toute épreuve pour renouveler et fortifier l'ancienne apologétique traditionnelle.

12. — Dans les *Biblische Studien*, M. Bardenhewer nous offre un bouquet de fleurs qu'il a cueilli, aux heures de repos, dans le champ de la mariologie pour le déposer sur la tombe d'un de ses amis, dévot servi-

teur de la Sainte Vierge. C'est un commentaire du récit de l'Annonciation, *Mariä Verkündigung. Ein Kommentar zu Lukas, 1, 26-38.* Dans l'Introduction, le texte est d'abord reproduit en grec et en allemand. Le récit est ensuite considéré dans les ombres de la théologie moderne, puis à la lumière de la critique littéraire et historique; en termes plus clairs, l'auteur réfute les objections soulevées contre la naissance surnaturelle de Jésus et les hypothèses émises sur l'origine et l'explication du récit. Les raisons de sa formation mythique ou légendaire sont inadmissibles. Le fait appartient à l'histoire et saint Luc a tiré le récit d'une source écrite judéo-chrétienne et déjà revisée avant qu'il ne l'ait utilisée. On ne peut faire que des hypothèses sur la patrie, l'étendue, la langue et l'auteur de cette source. Le commentaire explique longuement et savamment chacun des mots du récit. Ainsi il traite de la date de l'événement, de l'ange Gabriel, de Nazareth, de la virginité de Marie, de ses fiançailles avec Joseph, de son nom, de la salutation et du message de l'ange, de la réponse de Marie, de la réplique de Gabriel. Tous les détails du commentaire sont intéressants. M. Bardenhewer a une érudition immense et ses conclusions sont aussi mesurées que solidement fondées.

13.— *L'Évangile selon saint Jean*, du P. Calmes, n'est qu'une réduction du plus grand commentaire publié en 1904. Destiné à faire partie de *la Pensée chrétienne*, il est mis en rapports avec les trois volumes du P. Rose sur les Synoptiques. L'Introduction n'est pas complète; elle traite seulement du caractère et de deux points de la doctrine du quatrième Évangile. Il n'est rien dit de l'authenticité, et il faut lire quelques notes éparses du commentaire pour savoir que le P. Calmes regarde saint Jean comme l'auteur de cet Évangile. Les différences entre saint Jean et les Synoptiques sont exposées avec complaisance et parfois avec exagération; par exemple (p. XXIV) au sujet de la communauté chrétienne, l'élément commun est bien réduit (p. IX) quoique les coïncidences nombreuses soient exactement signalées dans le commentaire. Le caractère métaphysique du quatrième Évangile n'est-il pas exagéré en raison du lien qui rattache le prologue au récit (p. XVIII)? Les notes résument et condensent le grand commentaire. L'impression que j'ai retirée d'une lecture attentive, c'est que l'auteur dépasse parfois la mesure dans l'expression de sa pensée, et se plaît à adopter des vues nouvelles, qui ne sont pas toutes également justifiées. Le symbolisme des cinq maris de la Samaritaine (p. 32) et de l'hysope, « si tant est qu'on doive la maintenir » (p. 181), est-il fondé? On fait ressortir, non sans exagération, le procédé artificiel de l'écrivain (p. 64), des équivoques (p. 79, 111, 123), un pastiche fait par lui (p. 129). On déclare catégoriquement que le testament mystique de Jésus a été fabriqué par l'auteur (p. 181), et on voit dans le sang et l'eau, sortis du

côté ouvert, un aperçu de théologie mystique (p. 183). Le P. Calmes est bien affirmatif au sujet de la place où se trouvait l'épisode de la femme adultère (p. 76). Plus de réserve rendrait de telles affirmations moins aventureuses.

14. — Plus pondérée et plus sérieusement progressiste est *l'Œuvre des apôtres*, publiée par Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle. Cet ouvrage considérable sur les origines du christianisme comprend déjà trois volumes et fait suite à *la Vie de Jésus-Christ*, parvenue à sa sixième édition. Il ne raconte que deux périodes, d'affranchissement et de conquête, de l'Église naissante. L'histoire de la première ou de la fondation de l'Église, forme le premier volume, édité en 1891 et réédité avec les deux suivants. Le texte n'en est pas sensiblement modifié. Seule, la chronologie des premières années a été retouchée pour l'accorder avec les dates définitivement adoptées pour la vie de saint Paul. De ce chef, tous les événements sont reculés de trois ans ; ainsi la conversion de l'apôtre, fixée d'abord à l'an 36, est ramenée à l'an 33. Quelques notes ont été allongées, la bibliographie mise au courant, et des dessins typographiques ajoutés. La période de diffusion de l'Église remplit les deux autres volumes. La Préface expose les causes providentielles qui ont préparé et facilité cette diffusion, aussi bien que les obstacles qu'il a fallu surmonter. Que de lacunes présentent les documents que nous avons de cette histoire ! Nous ne savons rien que des légendes sur la plupart des apôtres ; les renseignements fournis sur saint Paul par les Actes et les Épîtres ne satisfont qu'à demi notre légitime curiosité. L'œuvre du grand apôtre se réduit à trois missions, qui servent de divisions naturelles au livre. Mgr Le Camus suit pas à pas saint Paul dans ses trois voyages ; il passe avec lui de ville en ville, décrit soigneusement les lieux parcourus, fait connaître les collaborateurs, retrace leurs travaux, leurs luttes et leurs succès. L'histoire antérieure des villes évangélisées est peut-être trop longuement rapportée ; elle détourne l'attention du lecteur des progrès de l'Église. Au commentaire historique des Actes s'ajoutent la traduction intégrale et le commentaire succinct des six premières Épîtres de saint Paul. C'est de l'ouvrage entier, si intéressant dans tout son contenu, la partie la plus soignée et la mieux réussie. Chaque lettre est remise dans son cadre historique ; la traduction rend les nuances du texte grec ; des notes critiques expliquent les mots les plus importants, et chaque morceau est suivi d'un commentaire d'ensemble qui en fait ressortir les idées principales. Le commentateur sort souvent des chemins battus, et pour de bonnes raisons, clairement exposées. Beaucoup de détails du commentaire doivent être attentivement remarqués. Signalons quelques particularités notables. L'Épître aux Galates est considérée comme la plus ancienne lettre de Paul ; elle est datée de 51,

après le conflit d'Antioche et avant la réunion dite le concile de Jérusalem ; elle est adressée aux communautés de la province romaine de Galatie, précédemment fondées par l'apôtre. Ces conclusions seront sans doute discutées. Notons une excellente étude sur le décret apostolique qui oblige les païens convertis à pratiquer provisoirement trois ordonnances mosaïques. Les deux Épîtres aux Thessaloniciens sont datées de 53 et de 54, la Ire aux Corinthiens est de 57, et la IIe de 58. Elles signalent l'existence d'autres lettres perdues. L'Épître aux Romains est de 58. L'ouvrage se termine avec le récit des Actes par le séjour de saint Paul à Rome. C'est une histoire documentée, composée avec amour et parfois avec un enthousiasme à peine contenu et très communicatif. Même si on diverge d'opinion sur quelques points particuliers, on ne pourra que louer l'érudition, la sage modération et le style agréable du vénérable auteur.

15. — Le R. P. Lemonnyer vient d'achever sa traduction et son commentaire des *Épîtres de saint Paul.* Cette deuxième partie, qui contient les lettres aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens, à Timothée et à Tite, et l'épître aux Hébreux, est rédigée sur le même plan que la première partie (Voir *Polybiblion*, t. CIII, p. 205). Elle a aussi le même mérite. Les lettres sont rangées dans l'ordre chronologique et forment trois groupes, nettement distincts. Chacune est précédée d'une Introduction qui renseigne sur l'auteur, les destinataires, l'occasion et le but, le lieu et la date, les divisions. Celles-ci sont complétées par une table analytique. Une Introduction générale est consacrée aux Épîtres pastorales pour déterminer leur solidarité et leur commune origine. Nonobstant les arguments de critique interne qui sont défavorables à l'authenticité paulinienne, à cause du poids considérable des témoignages anciens, le P. Lemonnyer estime plus scientifique d'accepter ces épîtres comme écrits de saint Paul. Quant à l'Épître aux Hébreux, elle n'est pas l'œuvre littéraire de l'apôtre. Le problème de la part qu'il y aurait eue et celui de l'auteur inconnu, disciple de Philon, ne sont pas encore résolus. L'attribution à Aristion, proposée par Dom Chapman, me paraît bien contestable. Les destinataires sont des judéo-chrétiens, juifs hellénistes, membres de l'Église de Jérusalem. Elle est antérieure à 70 (entre 64 et 70) ; c'est une homélie ou discours d'exhortation. La traduction sur le grec est plus fidèle que littéraire ; par suite, celle de la lettre aux Éphésiens est difficile à lire, mais elle rend le style de l'original. Les notes sont courtes, succinctes et suggestives. Quelques-unes, plus longues, traitent des sujets d'ensemble : la christologie, l'idée de rédemption, la mort du Christ, l'Église d'après saint Paul. Ce sont de bons résumés, clairs, précis et modérés. Les textes de l'Ancien Testament cités par l'apôtre sont indiqués en appendice. Une table

signale les principales matières théologiques contenues dans toutes les Épîtres et résume les deux volumes. L'ouvrage entier est un bon guide qu'on peut suivre en toute sécurité.

16. — L'École biblique de Jérusalem organise chaque année plusieurs excursions scientifiques à travers la Palestine et les pays avoisinants. C'est le journal d'une de ces caravanes que nous donne M. Dard sous le titre : *Chez les ennemis d'Israël. Amorrhéens, Philistins.* Le voyageur est si sobre de renseignements chronologiques qu'il ne dit pas en quelle année a eu lieu l'excursion exécutée du 1er avril au 16 mai. Elle s'est déroulée dans la terre de Huss (Hauranitide et Bosra) et au pays des Philistins (Ramleh, Ascalon et Gaza). Le récit est vivant, varié, piquant même, agrémenté qu'il est de descriptions géographiques et archéologiques empruntées parfois aux voyageurs précédents, d'allusions aux faits bibliques dont les lieux visités ont été le théâtre, de résumés de l'histoire des localités importantes, et surtout de traits de mœurs de la vie bédouine ou druse, dont quelques-uns rappellent les usages des patriarches bibliques. Des cartes permettent au lecteur de suivre les excursionnistes, et des photographies, prises par l'auteur, reproduisent des monuments, des ruines et des groupes de personnages. Ce journal intéressant se lit avec plaisir.

E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. — *Atlas universel de géographie*, commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. Paris, Hachette, s. d., in-folio. N° 66. *Afrique française*, feuille III (*Madagascar*), 2 fr. — 2. *Carte économique du département de la Vienne*, dressée par les soins de la commission d'enquête de la Société « la Loire navigable »; M. LOUIS LAFFITTE, commissaire enquêteur. Nantes, au siège social de « la Loire navigable », 1905, 1 feuille in-folio, 1 fr. 50. — 3. *Carte économique du département de Loir-et-Cher*, dressée par les soins de la même commission. Nantes, au siège social de « la Loire navigable », 1905, 1 feuille in-folio, 1 fr. 50. — 4. *International Catalogue of scientific Literature. First annual issue. J. Geography* (*Mathematical and Physical*). London, Harrison and Sons; Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de XIV-268 p. à 2 col. — 5. *Album géographique*, par MARCEL DUBOIS et CAMILLE GUY. t. V. *La France*. Paris, Colin, 1906, in-4 de XVI-244 p., avec grav., 15 fr. — 6. *La Picardie et les régions voisines, Artois, Cambrésis, Beauvaisis*, par ALBERT DEMANGEON. Paris, Colin, 1905, in-8 de 496 p., avec cartes, pl. et grav., 12 fr. — 7. *La Champagne. Étude de géographie régionale*, par ÉMILE CHANTRIOT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de XXIV-316 p., avec cartes, pl. et grav., 8 fr. — 8. *Les Musulmans français du nord de l'Afrique*, par ISMAËL HAMET. Paris, Colin, 1906, in-18 de IV-316 p., avec 2 cartes, 3 fr. 50. — 9. *Les Intérêts français et les intérêts allemands au Maroc*, par CAMILLE FIDEL. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 47 p., 1 fr. — 10. *Les Conditions d'existence à Tanger*, par R. L. Paris, Comité du Maroc, 1906, in-8 de 16 p., 0 fr. 50. — 11. *Le Commerce et l'industrie à Fez*, par CH. RENÉ-LECLERC. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 216 p., avec plans, 2 fr. — 12. *La Propriété dans le droit musulman, particulièrement au Maroc*, par DANIEL SAURIN. Paris, Comité du Maroc, 1906, in-8 de 51 p., 3 fr. — 13. *La Réorganisation marocaine*, par le commandant EDMOND FERRY. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 39 p., 1 fr. — 14. *Notice économique sur le Tafilalet*, par

L. Mercier. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 39 p., 1 fr. — 15. *Dans l'ouest de la Saoura.* Rapport de tournée par le capitaine Flye-Sainte-Marie. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 164 p., avec cartes, 2 fr. — 16. *Promenades lointaines. Sahara, Niger, Tombouctou, Touareg*, par le lieutenant H. Paulhiac. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 carré de xxiv-497 p., avec 2 cartes et 103 grav., 5 fr. — 17. *Le Royaume de Porto-Novo*, par G. François. Paris, Comité de l'Afrique française, 1904, in-8 de 34 p., 1 fr. — 18. *Le Cercle du Moyen-Logone*, par Georges Bruel. Paris, Comité de l'Afrique française, 1905, in-8 de 131 p., avec carte et grav., 2 fr. — 19. *L'Abyssinie actuelle*, par le lieutenant Collat. Paris, Comité de l'Afrique française, 1906, in-8 de 80 p., 2 fr. — 20. *Les Chemins du rêve. Journal de bord sentimental*, par Jean de la Jaline. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 21. *Impressions d'Extrême-Orient*, par G. Le Roy-Liberge. Paris, Oudin, 1905, in-16 de 420 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Empire du travail. La Vie aux États-Unis*, par Anadoli. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de xii-299 p., 3 fr. 50. — 23. *Reflets d'Amérique*, par Édouard Rod. Paris, Sansot, 1905, petit in-12 de 120 p., 1 fr. — 24. *La Guyane inconnue. Voyages à l'intérieur de la Guyane française*, par Albert Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de iv-287 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 25. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie* dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. 15e année. Paris, Hachette, 1905, 3 pl., in-folio, 3 fr.

1. — L'*Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader, s'est récemment enrichi d'une nouvelle feuille dont l'apparition mérite d'être accueillie avec faveur. Cette feuille, la 66e de l'Atlas, qui complète la série des cartes de l'Afrique française, est consacrée à Madagascar et aux autres possessions africaines de la France dans l'Océan Indien. Elle se compose de deux cartes à l'échelle de 1 : 5 000 000e, dont la première figure Madagascar avec ses dépendances immédiates et ses satellites plus éloignés (îles de la Réunion et Maurice) et la seconde les territoires français de la côte des Somali et leurs abords jusqu'à Addis-Abbeba, ainsi que de deux cartons d'une échelle quatre fois plus grande (1 : 1 250 000e) représentant la partie centrale de Madagascar (du lac Itasy à la côte orientale) et l'île de la Réunion. Très soigneusement établie par M. Marius Chesneau au moyen des documents les meilleurs (la carte orographique de M. E.-F. Gautier, par exemple), cette carte, dont la gravure est due à MM. Delaune et Dumas-Vorzet, fournit la représentation — aussi précise qu'il est possible de la donner actuellement — de quelques-unes des régions sur lesquelles se porte, de la manière la plus continue, l'effort colonial français. C'est donc une carte d'actualité en même temps qu'une œuvre de science ; aussi se reportera-t-on toujours à elle, aujourd'hui pour y trouver la représentation fidèle de nos connaissances contemporaines, demain pour connaître l'état exact de la science sur Madagascar et sur l'Éthiopie au milieu de 1905.

2, 3. — M. Louis Laffitte a entrepris, sous les auspices de la Société « La Loire navigable », la publication d'une série de cartes économiques des départements intéressés à l'amélioration du cours de ce fleuve capricieux et ensablé. A la série des cartes qu'il a, depuis un certain nombre d'années, rédigées avec un soin méritoire et une impeccable

érudition, deux nouvelles feuilles se sont ajoutées à la fin de 1905, l'une relative à la *Vienne*, l'autre au *Loir-et-Cher*. Nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui s'occupent de la géographie économique de la France occidentale l'étude de ces cartes si consciencieusement et scientifiquement établies, si précises et si pleines de faits de toute nature. La première, celle de la Vienne, qui est accompagnée d'un carton géologique du bassin de la Vienne dressé par M. J. Welsch, contient, à côté de sa grande carte d'ensemble, un précieux cartouche indiquant les principales régions et productions agricoles du département, et plusieurs diagrammes et tableaux statistiques de la plus grande précision, dont les données sont empruntées aux documents publiés par les différents ministères. — Si la carte du Loir-et-Cher ne possède pas de carton géologique, elle contient par contre — à côté des autres cartes, diagrammes et tableaux dont nous venons de constater la présence dans la feuille de la Vienne, — un croquis très instructif montrant la situation de ce département par rapport au réseau navigable de l'Europe occidentale. Il y a là, au total, un effort digne d'être encouragé sans restriction, et dont on appréciera mieux encore la valeur et l'intérêt le jour où M. Louis Laffitte réunira ces cartes en un atlas économique de la partie occidentale du bassin de la Loire.

4. — On sait que la Société royale de Londres, après avoir dressé, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le très utile *Catalogue of Scientific Papers*, a fait appel, pour sa continuation, à la coopération internationale, et a décidé de le rédiger, à partir du début du XXe siècle, sur un nouveau plan. Désormais la bibliographie de chaque partie de la science doit faire l'objet d'un fascicule annuel, rédigé, avec l'aide de collaborateurs de différents pays, sous la responsabilité d'un commissaire qui réunit, classe et met au point le travail de ses auxiliaires. Pour la géographie mathématique et physique, qui constitue le tome X de l'*International Catalogue of Scientific Literature* de l'année 1901, c'est M. F. Allen qui s'est chargé de cette tâche délicate ; il avait reçu au mois de juillet 1902 tout le manuscrit du répertoire de 1901, et, dès janvier 1903, il l'avait réparti entre les deux listes par noms d'auteurs et par sujets, recouru pour cette dernière à la classification décimale, et fait précéder le tout d'une table donnant en quatre langues (*anglais*, *français*, *allemand*, *italien*) la classification topographique et la classification par matières du volume. Tant d'activité mérite des compliments, et nous aurions par ailleurs mauvaise grâce à insister sur le fait que *toute* la bibliographie de l'année 1901, n'est pas contenue dans ce fascicule, alors qu'un « avis » inséré à la page XIV le reconnaît et invoque des circonstances atténuantes ; il nous faut cependant constater que de véritables erreurs, — dont quelques-unes sont de pures « co-

quilles » typographiques, mais dont d'autres remontent aux rédacteurs eux-mêmes, — et différentes omissions se rencontrent dans le dixième fascicule de l'*International Catalogue*. Pourquoi donner à M. Jean Giraud, le collaborateur de M. Lacroix à la Martinique, le prénom de *Jules*, et faire du savant professeur de géologie de la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand deux personnalités distinctes appelées l'une *Jules*, et l'autre *Philippe* Glangeaud (p. 60, 147) ? Pourquoi écrire *Ingression* pour *Ingressin* (p. 146 ; le mot est bien orthographié à la p. 44), *région du Cap* pour *région de Gap* (p. 108, 149 ; on a écrit *région du Gap* à la p. 192), *Iran* pour *Oran* (p. 168) ? Pourquoi attribuer à M. Boule seul la paternité du volume sur le *Puy-de-Dôme et Vichy* (p. 146) qu'ont écrit avec lui MM. Philippe Glangeaud, Gilbert Rouchon et Antoine Vernière ? Pourquoi ne pas répéter, à la nécrologie de Serpa Pinto (p. 118) le titre de l'article de M. Henri Dehérain signalé à la page 50 ? ne pas avertir que l'édition de 1901 de la carte d'Afrique publiée par la Société de géographie de Paris est la troisième (p. 168) ? Une liste des périodiques cités et des abréviations adoptées pour désigner chacun d'eux (p. 253-268) termine ce fascicule qui est loin, en somme, de nous paraître irréprochable. Espérons que le prochain volume de l'*International Catalogue*, consacré à la géographie mathématique et physique, sera plus complet et plus attentivement publié. Mais nous voici au début de l'année 1906, et nous attendons encore la bibliographie de 1902 ; est-ce que, à peine commencée, la publication nouvelle cesserait de paraître ?

5. — Depuis longtemps, nous n'avions pas eu à faire mention à cette place d'importantes publications relatives à la géographie de la France ; voici qui va nous dédommager. Nous venons en effet d'examiner plusieurs ouvrages qui, pour différer considérablement les uns des autres, n'en présentent pas moins, chacun de son côté, une réelle valeur et un très grand intérêt. Le premier est un ouvrage d'ensemble consacré à la France entière ; c'est le dernier volume de l'*Album géographique* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Le plan général en est le même que celui des tomes précédents, c'est-à-dire que chaque série de gravures relatives à un même ordre de faits est précédée d'une courte Introduction d'ensemble, et que chaque vue est elle-même accompagnée d'un très succinct commentaire ; mais tandis que les tomes II, III et IV envisageaient de nombreuses contrées que, soit leurs caractères climatiques, soit leur dépendance politique, groupaient les uns auprès des autres, le tome V est exclusivement consacré à l'étude d'un seul pays, *la France*. Aussi est-il légitime de chercher comment les auteurs ont « sérié » les faits sur lesquels ils voulaient appeler l'attention de leurs lecteurs. — C'est, comme de juste, d'une vue d'ensemble des principaux aspects physiques et économiques de la France que se sont

préoccupés d'abord MM. Marcel Dubois et Camille Guy (ch. I. à VI) ; seulement ensuite, ils ont essayé, à l'aide de quelques photographies choisies, de caractériser chacune des divisions territoriales, — souvent si exactes même au point de vue physique, — que sont nos anciennes provinces. La tentative est heureuse ; et si les auteurs n'ont pas toujours atteint pleinement leur but, cela tient surtout à ce que l'espace leur a manqué. Peut-être, par contre, auraient-ils pu apporter parfois plus de précision dans la localisation de leurs photographies (fig. 5, 40, 42, 522, etc.) ou dans la rédaction de certaines notices (nos 36, 70, où il n'est pas question de ce Saut du Doubs que représente la figure 584, 78, etc.). Ces légères critiques ne retirent d'ailleurs aucun mérite à un travail très utile, et que termine dignement cet *Album géographique*, à l'heureux achèvement duquel nous applaudissons des deux mains.

6. — Voulez-vous, en ce qui concerne la Picardie, compléter les vues réunies aux pages 111-112 de *la France* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy ? Ouvrez le beau et fort volume de M. Albert Demangeon sur *la Picardie et les régions voisines*, *Artois*, *Cambrésis*, *Beauvaisis*, et examinez-en les nombreuses et instructives planches photographiques. Mais vous auriez grand tort de fermer ensuite l'ouvrage de M. Demangeon ; le texte qu'illustrent (au vrai sens du mot) ces photographies démonstratives mérite d'être lu avec le plus grand soin. C'est, en effet, une monographie régionale très soigneusement faite, après une minutieuse enquête patiemment poursuivie pendant plusieurs années sur le terrain et dans les ouvrages dont l'appendice A contient la copieuse énumération (p. 460-484). Après avoir, comme il convenait, déterminé les limites de la région géographique dont il entreprenait la description, l'auteur étudie successivement la structure et les matériaux du sol, le climat, l'hydrographie et la côte, c'est-à-dire la géographie physique du pays (ch. I-VIII) ; puis, avant de déterminer la valeur géographique des nombreuses divisions territoriales de la Picardie et des régions voisines, il en aborde la géographie économique et humaine. Plus encore peut-être que dans la première partie de cet ouvrage, — qui a débuté par être une thèse de doctorat ès-lettres, — M. Demangeon nous semble y avoir montré de très sérieuses qualités de finesse et d'observation, dans les deux chapitres relatifs à l'établissement humain en particulier (ch. XIV-XV). Est-ce à dire que le critique ne trouve rien à reprendre dans un travail de cette importance ? M. Demangeon s'est quelquefois laissé dominer par ses observations et par ses notes, et n'a pas su, en condensant sa pensée, lui donner plus de force et de vigueur ; il a été parfois un peu long. Mais son ouvrage, très sérieux, accompagné de nombreuses notes infrapaginales, de cartes et de croquis, n'en est pas moins un excellent modèle de ces monographies

régionales qui doivent toujours, comme l'a très justement fait M. Demangeon, emprunter leur unité au sol même du pays étudié.

7. — Comme *la Picardie* de M. Albert Demangeon, *la Champagne* de M. Émile Chantriot est une « étude de géographie régionale » ; mais, tandis que M. Demangeon a dû, pour embrasser dans son ensemble la région de la craie du nord de la France, déborder sur les contrées voisines de la Picardie, M. Chantriot s'est vu forcé de restreindre la signification du mot « Champagne ». « La région champenoise, déclare-t-il lui-même à la page 287, n'est point l'ancienne province de Champagne dans sa totalité, assemblage factice de pays très différents, réunis entre des limites plutôt flottantes. Ses frontières, fortement marquées par la nature, coïncident avec l'extension considérable et vraiment originale de la formation crétacée dans la partie orientale du bassin parisien. » Encore importe-t-il de décomposer l'ensemble de la Champagne, telle que la définit M. Émile Chantriot, en un certain nombre d'unités naturelles, c'est-à-dire de pays : zone infracrétacée (Champagne humide, Vallage, Perthois, Argonne et Ardennes), Bocage (Vallage d'Aisne et Pied-des-Monts), zone crétacée (pays d'Othe, Champagne pouilleuse, bassin de Reims) ; et voilà ce que fait l'auteur dans la seconde partie de son travail (p. 33-182), après avoir, dans son livre premier, donné de la Champagne la définition préalable nécessaire. Le climat, l'hydrographie, la flore, la population et les divisions historiques et naturelles du sol font le sujet de la troisième partie de ce consciencieux travail, accompagné de nombreuses cartes et coupes et de gravures bien choisies. Pour sa rédaction, M. Chantriot ne s'est pas contenté de consulter, outre une foule d'études locales, nombre d'ouvrages essentiels dont la bibliographie placée en tête du volume contient l'énumération (p. XXI-XXIV) ; il a parcouru la Champagne dans tous les sens et s'est livré à une minutieuse enquête personnelle. Mais les conclusions auxquelles aboutit l'auteur sont-elles bien conformes à ses prémisses ? « Lieu de rencontre de peuples, croisement d'influences venues de toutes les directions, telle est (lisons-nous à la p. 289) la marque de la contrée ;... l'ancienne Champagne n'a jamais constitué une région fortement caractérisée, vivant d'une vie propre, comme un petit monde à part dans le grand corps de la nation. » C'est très vrai ; disons donc que la Champagne est une région de transition, et concluons que si le système des études régionales est très admissible dans nombre de cas, il convient de n'en user parfois qu'avec une extrême discrétion.

8. — Tout différents sont les enseignements qui se dégagent de la lecture de l'ouvrage de M. Ismaël Hamet, officier interprète principal à l'état-major de l'armée, sur *les Musulmans français du nord de l'Afrique*. Sous l'influence des Français possesseurs de l'Algérie, le peuple

indigène musulman, qui vit désormais en contact permanent avec eux, évolue peu à peu; de quelle manière, voilà ce que M. Ismaël Hamet s'est attaché à rechercher avec beaucoup de sagacité et de finesse. Après avoir montré ce que le peuplement indigène de l'Algérie était dans le passé, c'est-à-dire antérieurement à l'occupation française et avant que le contact de la civilisation européenne l'ait modifié (p. 15-102), l'auteur constate que d'importants résultats, « acquis dans un temps relativement court, marquent le chemin parcouru dans la pénétration du monde musulman algérien par le monde européen : la religion n'apparaît plus comme une infranchissable barrière dressée entre les deux peuples; et pour rude que fut la résistance armée qu'opposèrent les indigènes à la conquête du sol, ils semblent avoir adopté une attitude toute différente devant la conquête pacifique et morale entreprise par la France » (p. 242-243). Il y a donc, au total, évolution des indigènes musulmans de l'Algérie, et cette évolution, dit très justement M. Ismaël Hamet (p. 312), est le résultat de trois mouvements convergents : 1° l'évolution sociale due à l'influence des institutions françaises; 2° l'évolution intellectuelle due à la diffusion de l'instruction, et 3° l'évolution morale due au contact des hommes et des choses de l'Europe moderne. Sous cette triple influence, les divers éléments de la population musulmane achèvent de s'unifier en s'incorporant des éléments européens (Espagnols, Siciliens, Maltais), mais au bénéfice de la prédominance, sur les bases de la civilisation française, de la race berbère.—Telles sont, résumées en quelques mots, les idées maîtresses de l'ouvrage de M. Ismaël Hamet; en sa double qualité de Français et de musulman, l'auteur était parfaitement préparé à traiter cet important sujet des *Musulmans français du nord de l'Afrique*. Il l'a fait, non seulement avec compétence, mais aussi avec beaucoup d'érudition (Voir en particulier les chapitres IV, V et VI de la seconde partie); c'est pourquoi son livre mérite d'être lu, étudié et médité.

9, 10, 11. — Le Comité du Maroc, continuant son œuvre de vulgarisation patriotique, a récemment publié quelques travaux d'un très grand intérêt géographique, économique et politique. Citons en premier lieu une étude très documentée sur *les Intérêts français et les intérêts allemands au Maroc*. Due à M. Camille Fidel, qui est certainement un des hommes du monde les mieux renseignés sur le sujet, et rédigée à l'aide de documents recueillis sur place même ou puisés aux meilleures sources, cette monographie, pleine de chiffres et de faits, précise de la manière la plus satisfaisante ce que sont les intérêts économiques de l'Allemagne dans le Maghreb-el-Aksa, les compare à ceux de la France, et généralise cette comparaison « en l'étendant à tous les faits d'ordre matériel et moral qui constituent à notre époque les éléments

d'influence d'une grande nation civilisée dans un pays à demi-barbare. » Elle montre comment, dans le domaine des intérêts économiques, aucune comparaison n'est possible entre l'Allemagne et la France, et que le qualificatif d' « insignifiant », appliqué parfois au commerce allemand au Maroc, n'est pas très exagéré. A côté de sa remarquable documentation, la manière calme et modérée dont il est rédigé, le souci constant de la vérité dont il est animé constituent, à notre avis, pour le travail de M. Cam. Fidel, autant de réels mérites ; au point de vue économique, son étude est (et on n'en peut faire de plus grand éloge) comparable aux notes politiques si pondérées de nos diplomates. — Est-il, d'autre part, meilleur moyen de fortifier nos droits et nos prétentions que d'accroître le nombre de nos nationaux au Maroc ? Évidemment non. Aussi sont-ce des ouvrages très utiles que le « Petit Guide », plein de renseignements pratiques, antérieurement publié par le Comité du Maroc, et sa récente brochure sur *les Conditions d'existence à Tanger*, dont l'auteur, M. Ch. René-Leclerc, a déjà écrit, sur la partie septentrionale du Maghreb-el-Aksa, un livre que nous avons eu l'occasion d'apprécier ici même. — Nous devons également à M. René-Leclerc un remarquable rapport sur *le Commerce et l'industrie à Fez*, rapport qui contient les indications les plus utiles et les plus précises au point de vue économique, en même temps que les plus intéressantes au point de vue politique même. Après avoir étudié le commerce extérieur de Fez, avoir signalé (dans le chapitre sur les relations commerciales de cette ville) ce détail vraiment piquant que tous les catalogues distribués au Maroc, *même ceux des maisons allemandes*, sont rédigés en langue française (p. 13), avoir parfaitement caractérisé les procédés de « trompe-l'œil » qui assurent au commerce allemand tant de débouchés, au Maroc comme ailleurs (p. 49-50), et montré avec beaucoup de justesse que, dans un pays comme celui-là « une certaine hardiesse est de mise, si l'on veut améliorer, c'est à dire transformer le régime commercial et économique » (p. 82), M. René-Leclerc traite (seconde partie) du commerce local, qui rappelle beaucoup celui des autres villes musulmanes d'Orient, mais paraît cependant plus animé et plus vivant, et (troisième partie) des industries et métiers de Fez. Sans doute, à côté des industries de caractère purement indigène, dont les principales sont la fabrication des tissus, la mégisserie et la cordonnerie, de grandes manufactures pourront se créer dans l'avenir, grâce à l'admirable situation de Fez ; mais ce qui, selon M. René-Leclerc, fera, dans l'avenir, de ce centre religieux du Maghreb-el-Aksa, la capitale industrielle de l'Afrique du Nord, ce sera, le jour où la civilisation européenne sera parvenue à l'entamer, la mise en valeur de sa réserve d'eaux courantes, et l'utilisation des eaux du Sébou qui roule des flots abondants à 4 kilomètres seulement

de la vieille cité. « Cette évolution dans un sens plus matériel, ajoute l'auteur, ne démarquera en rien la grande ville aux yeux du monde civilisé » ; aux yeux des gens pratiques, peut-être ; mais en sera-t-il de même auprès des artistes et des hommes de goût ? et l'exemple de Tunis n'est-il pas là pour nous autoriser à mettre en doute ce pronostic de M. René-Leclerc ?

12, 13. — A côté de ces travaux d'un grand intérêt économique, en voici qui sont dignes d'attention surtout au point de vue politique. Celui de M. Daniel Saurin sur *la Propriété dans le droit musulman, particulièrement au Maroc*, montre comment, faute de bien connaître les caractères de la propriété coranique, les plénipotentiaires réunis à Madrid en 1880 ont commis de regrettables erreurs et amené un recul sur la situation antérieure. A la suite d'importants prolégomènes sur les caractères et les conditions de la propriété musulmane, cette plaquette contient une minutieuse étude des transmissions intégrales de la propriété au Maroc par vente échange, donation, succession ou partage. — Dans son rapport sur *la Réorganisation marocaine*, le commandant Edmond Ferry a rempli une autre tâche, non moins opportune et plus utile encore ; il a montré comment l'intervention allemande de 1905 a ramené le Maghzen à « sa politique de division, de corruption et d'exactions pour en accroître jusqu'à l'extrême les traditionnels procédés » ; il a fort bien caractérisé les deux procédés qu'il faut employer pour tirer le Maroc de son état actuel d'anarchie (« l'un, de patience, de persuasion et de douceur doit prendre, dit l'auteur, appui sur la religion musulmane ; l'autre, de vigueur et d'énergie, sur des forces suffisantes de police ») ; il a enfin expliqué d'une manière lumineuse, en terminant, comment le caractère et les antécédents de la politique musulmane de l'Allemagne ne peuvent, à l'inverse de la politique française, que l'éloigner du Maroc et des confréries religieuses du Nord africain. C'est là un remarquable travail, un document d'une indéniable valeur, digne d'être rapproché des précédentes études de l'auteur de *la France en Afrique*.

14, 15. — Sur le Tafilalet proprement dit et sur les régions immédiatement voisines, M. L. Mercier a soigneusement recueilli, non pas sur place, mais auprès d'informateurs indigènes, une foule de renseignements très intéressants. En les contrôlant de son mieux, en les coordonnant, en établissant entre eux une « moyenne » en quelque sorte, il est arrivé à composer à Colomb une très précieuse *Notice économique sur le Tafilalet*, de laquelle il ressort que cette région est riche et commerçante, et que ses productions et son industrie desservent une bonne partie des pays barbaresques. — Sur une partie plus méridionale du Sahara marocain, que, seuls jusqu'à présent, deux Européens, René Caillé et Oscar Lenz, avaient traversée ou plutôt

effleurée, voici un document plus précieux encore : le rapport de tournée rédigé par le capitaine Flye-Sainte-Marie au retour de la reconnaissance que, du 31 octobre 1904 au 11 janvier 1905, il a exécutée d'Adrar vers Tindouf. A la tête de volontaires pris dans la compagnie saharienne du Touat, M. Flye-Sainte-Marie a exploré cette région saharienne du Touat à Tindouf, connue seulement par des renseignements vagues et contradictoires, en l'importance commerciale de laquelle les croyants sincères à la réalité d'un sérieux trafic saharien avaient mis leur dernier espoir ; il n'y a trouvé que le néant ; « pas une figure humaine, écrit-il (p. 80), ne nous est apparue sur 2 000 kilomètres de parcours, en recoupant toutes les voies caravanières donnant accès du Maroc au Soudan. » C'est là une constatation très importante, et qui, à elle seule, justifierait la publication de cet excellent rapport ; mais *Dans l'ouest de la Saoura*, — tel est le titre du travail du capitaine Flye-Sainte-Marie — se recommande par d'autres mérites encore. En dépit de l'absence d'instruments scientifiques, — qui, par suite de circonstances fortuites, ont fait défaut au dernier moment, — plus de 2 300 kilomètres d'itinéraire en pays complètement neuf et encore inconnu ont été parcourus et levés pour la première fois (à la boussole-alidade Peigné) avec une réelle précision relative ; des observations géographiques, géologiques, météorologiques, botaniques et médicales ont été faites ; enfin la découverte, à Chenachan, dans une grotte, d'une véritable boîte aux lettres indigène a été la plus importante des quelques constatations ethnographiques faites au cours de l'expédition. Ces indications sommaires suffisent, nous l'espérons, à faire comprendre l'intérêt du rapport du capitaine Flye-Sainte-Marie et l'opportunité de sa publication. C'est encore une œuvre utile qu'a faite là le Comité du Maroc ; peut-être, toutefois, eût-il été bien inspiré en n'éliminant pas, des pièces annexes imprimées à la suite de *Dans l'ouest de la Saoura*, l'appendice relatif aux renseignements géographiques recueillis auprès des indigènes avant la reconnaissance elle-même, et en dotant ce petit volume d'une courte table des matières qui y eût facilité les recherches à l'occasion.

16. — C'est d'une partie plus orientale et surtout plus méridionale du Sahara, ou, pour être plus exact, de la zone des steppes du Soudan que parle surtout le lieutenant Paulhiac dans ses *Promenades lointaines* aux colonies françaises de l'Afrique occidentale et centrale. Dans son livre, cet officier décrit les pays qu'il a visités, c'est-à-dire les parties les plus septentrionales de la bouche du Niger, et étudie avec beaucoup de soin les populations au milieu desquelles il a vécu et qu'il a eu l'occasion de commander ; en même temps, il esquisse, dans les trois derniers chapitres, un véritable programme, très bien conçu, très intéressant et très humain, d'éducation de l'indigène et de mise en va-

leur du sol, et il donne la substance d'un véritable petit manuel du parfait administrateur colonial. Par là, les *Promenades lointaines* sont, en dépit de leur titre, tout autant un ouvrage de colonisation qu'un livre de géographie proprement dite ; mais est-il possible, dans bien des cas, de séparer les deux choses? Lorsque le lieutenant Paulhiac démontre de manière absolument convaincante les dangers que présente le mahométisme pour la domination française au Soudan, et prouve, en réagissant contre des théories actuellement encore en faveur, que la philosophie de l'Islam enseigne une civilisation rétrograde et barbare (chap. IV), — lorsque (au chap. VII) il explique comment « le transsaharien est contraire à toute pratique et illogique », il fait de la colonisation et de la géographie tout à la fois. Il en fait d'ailleurs avec succès, ce livre en fournit des preuves abondantes ; contentons-nous toutefois de signaler aujourd'hui les *Promenades lointaines* comme un ouvrage très digne d'attention, et sur lequel nous aurons certainement l'occasion de revenir.

17. — Depuis longtemps, nous n'avions pas eu à signaler de publications relatives au Dahomey ; en voici une, et excellente, consacrée à la partie de cette colonie qui apparaît à l'heure actuelle comme la plus riche et la plus développée, c'est-à-dire le royaume de Porto-Novo. L'auteur, M. G. François, a, comme il était naturel, glissé rapidement sur l'histoire de la contrée, et a insisté, au contraire, après avoir décrit l'aspect du pays, sur ses habitants et sur son essor commercial. Très simplement écrite, sans autre souci que celui des faits, cette monographie, — *le Royaume de Porto-Novo*, tel est son titre, — mérite de retenir l'attention, et pour les indications qu'elle contient, et pour le bon exemple qu'elle constitue. Le jour en effet, où, sur chaque cercle de nos colonies, nous posséderons des travaux du même genre, la connaissance de notre empire colonial aura réalisé un très grand progrès.

18. — C'est précisément ce dont fournit la preuve une autre monographie de cercle, due à un excellent administrateur colonial, M. Georges Bruel. *Le Cercle du Moyen-Logone*, auquel est consacrée cette monographie, est un des cercles du territoire du Tchad qui ont devant eux le plus bel avenir, pourvu qu'on lui donne l'organisation convenable et nécessaire ; il a une valeur propre, il est riche et d'un accès relativement facile par la Bénoué ; il est une porte ouverte sur le bassin inférieur du Chari. Ce sont autant de raisons pour lesquelles nous avons intérêt à le bien connaître, et nul ne pouvait le décrire mieux que l'ancien commandant de la région du Chari. Après avoir esquissé l'histoire de l'exploration de la région, M. Bruel indique sur quels documents il a établi la carte annexée à son travail, puis il aborde, — dans un ordre qui nous semble d'ailleurs assez peu rationnel, — l'examen des différents éléments de la géographie du cercle du

Moyen-Logone, dont la création remonte seulement au mois de mai 1903; il parle ensuite de la végétation et des cultures, des animaux sauvages et domestiques, s'arrête longuement aux populations, sur l'ethnographie, les langues et la densité desquelles il fournit une foule de détails très précis et très neufs, et termine par deux chapitres relatifs, l'un au commerce (n'eût-il pas convenu d'y rattacher les renseignements sur la traite des esclaves, puisqu'elle subsiste encore, restreinte et circonscrite d'ailleurs, dans le pays?), l'autre aux résultats obtenus à la fin de la première année d'occupation française. Tel est ce travail, dans lequel M. Bruel a accumulé une foule d'indications d'un vif intérêt et démontré, comme le lieutenant Paulhiac, combien est funeste, à tous les points de vue, la substitution de l'islamisme au fétichisme dans l'Afrique équatoriale.

19. — Après avoir, en compagnie du regretté Jean Duchesne-Fournet, parcouru une partie de l'Éthiopie, le lieutenant Collat a été renvoyé à Addis-Abbeba en mission auprès de la légation de France. Il connaît donc bien l'Abyssinie, et on peut avoir pleine confiance dans les renseignements qu'il donne. C'est là ce qui fait le prix de son travail sur *l'Abyssinie actuelle*, dont les différents chapitres fournissent, sous une forme très condensée, une foule d'indications très exactes et très précises à la fois. Signalons, comme particulièrement dignes d'attention, les paragraphes de cette étude relatifs au régime social, à la religion et surtout à l'état économique du pays et à l'évolution sociale et économique de ses habitants; là se trouvent groupées nombre d'informations qu'il faudrait beaucoup de temps et de travail pour réunir. Aussi le géographe, le politique et l'économiste recourront-ils très souvent à l'étude du lieutenant Collat comme à un memento très commode et à un cadre dans lequel viendront se placer naturellement des travaux de pur détail comme celui que M. J. Faïtlovitch vient de publier sur les Falachas.

20. — Il y a vraiment plaisir à rouler avec M. Jean de la Jaline sur les flots de l'Océan Indien et de l'Océan Pacifique, à se rendre en sa compagnie de Toulon à Takou, à visiter avec lui les rives du golfe de Petchi-li, Pékin et le Japon, à longer, sous sa conduite, les côtes des mers de Chine depuis le Yang-tse jusqu'au Me-kong. Il est peu de compagnons de voyage plus agréables, en effet, et sachant mieux, en quelques mots très simples, — et sans y prendre garde, pour ainsi dire, — décrire un paysage, dépeindre un état d'âme, faire comprendre la poésie et la beauté des hommes et des choses. Que de finesse et d'observation dans ses croquis japonais, que de précision amère et parfois même sanglante dans ses remarques sur le délabrement actuel des palais impériaux de Pékin, conséquence du pillage auquel se livrèrent les alliés en 1900, et aussi que de patriotisme ému, que de

reconnaissance et même que de tendresse dans les pages consacrées à l'enseigne de vaisseau Henry, à nos vaillants marsouins, à nos admirables religieuses! Alors M. de la Jaline sort de cette tristesse et de cette rêverie coutumières, qui légitiment pleinement le titre de son livre, et l'auteur du *Journal de bord sentimental* ne se montre pas seulement à nous comme un homme de cœur et d'esprit, mais aussi comme un charmant narrateur et un observateur très perspicace, comme un écrivain d'un réel talent. Voilà pourquoi le *Journal de bord sentimental* est mieux qu'un simple récit de voyage. Retenons donc le nom de l'officier de marine qu'est M. Jean de la Jaline, et puissions-nous avoir bientôt l'occasion de lire un nouveau volume de lui!

21. — Par une route toute différente de celle qu'a suivie M. Jean de la Jaline, par la voie du Transsibérien, Mme G. Le Roy-Liberge a gagné, deux ans après l'auteur du *Journal de bord sentimental*, le Japon et notre Indo-Chine où son fils, établi depuis un an au Tonkin, la priait de venir étudier avec lui un projet d'établissement définitif. Singapour et Java, Ceylan et l'Inde (depuis Tutticorin jusqu'à Bombay en passant par Madras, Calcutta, Darjiling, Bénarès, Delhi, Lahore, etc.), enfin l'Égypte, telles sont les principales étapes de l'itinéraire par lequel Mme Le Roy-Liberge a ensuite regagné la France, exécutant ainsi le tour de l'Asie centrale et méridionale, le voyage circulaire au cours duquel elle a recueilli ses *Impressions d'Extrême-Orient*. Sans doute ces impressions ne sont que superficielles; mais peut-il en être autrement lorsqu'on met au moins sept mois à accomplir un tel parcours? Si d'ailleurs il est impossible, à qui voyage si rapidement, de saisir autre chose que les grandes lignes, du moins peut-on bien les voir, et se rendre compte des violents contrastes existants entre les paysages et les civilisations des pays visités. C'est ce qu'a fait notre voyageuse, et c'est ce que prouve le très agréable volume dans lequel elle a décrit très fidèlement les paysages qui l'ont particulièrement frappée et a rendu avec un grand bonheur d'expression les impressions très vives qu'il lui a été donné de ressentir au Japon, dans l'Indo-Chine française, à Java et dans l'Inde. Est-il besoin d'ajouter que ces impressions ont été parfois des souffrances, et que Mme Le Roy-Liberge a souvent ressenti une véritable peine en constatant combien, en présence des ambitions étrangères, nous nous nuisons à nous-mêmes en combattant les meilleurs défenseurs de notre influence et en faisant de l'anticléricalisme un article d'exportation? En France, tout le monde ne s'en rend pas compte; aussi y a-t-il tout intérêt à écouter ceux qui, ayant voyagé, ont élargi l'étroit horizon dans lequel nous vivons, surtout lorsqu'ils sont animés, comme l'auteur des *Impressions d'Extrême-Orient*, par le plus ardent patriotisme et le libéralisme le plus pur.

22. — Quittons maintenant les rives de l'Ancien Monde, et gagnons la jeune Amérique, ce terrain d'expériences si intéressantes et souvent si instructives, même pour les habitants de la vieille Europe. Voici précisément que M. Anadoli nous invite à visiter avec lui *l'Empire du travail*, c'est à dire les États-Unis, non pas au point de vue géographique ni pittoresque, mais bien plutôt au point de vue économique et social ; ce qui l'intéresse le plus, en effet, ce n'est pas la terre, le sol, mais l'homme, mais les mœurs et les institutions, et voilà les sujets qu'il traite dans son livre, — « résumé d'impressions recueillies » sur place même, — comme nous en avertit clairement ce sous-titre : *La Vie aux États-Unis*. — Mais M. Anadoli ne nous induit-il pas en erreur par ce sous-titre si général ? Son livre vise plutôt, en effet, les habitants de la Nouvelle-Angleterre, riverains de l'Océan Atlantique, que ceux du centre ou de l'ouest des États-Unis. La chose se comprend de reste, puisque là se trouvent les parties les plus peuplées et les plus développées, à tous les points de vue, de l'Union américaine ; assurément il y aurait intérêt pour nous à bien connaître la psychologie de l'Américain des bords du Mississipi ou des rivages du Pacifique ; mais combien il nous importe davantage de connaître le Yankee de l'Est, celui du « pays de la vie intense » ! Grâce à M. Anadoli, dont le livre abonde en indications précises, encore que sommaires, sur une foule de sujets systématiquement classés sous quelques rubriques très simples (la patrie américaine ; la population des États-Unis ; la nation ; mœurs américaines, famille, femme, société ; éducation et instruction ; vie publique et politique ; vie économique ; les questions de races ; l'impérialisme et l'avenir de la République américaine), nous possédons aujourd'hui des informations nouvelles dont il faudra tenir compte, et dont des comparaisons avec le Canada et avec l'Amérique espagnole (ch. IX-X) accroissent encore l'intérêt. Il n'est pas jusqu'à un curieux appendice sur l'idiome américain (p. 239-296) qui ne contienne de très « suggestives » indications. La phrase de M. Anadoli n'est pas toujours très correcte (cf. p. 160, où il est question du pouvoir des Railway-Kings comme « secondaire seulement à celui du président et du speaker, » etc.) et peut sembler parfois un peu tourmentée, un peu rude ; mais vous auriez tort d'abandonner pour ce motif *l'Empire du travail*, car cet ouvrage mérite vraiment d'être lu avec très grand soin.

23. — C'est également des États-Unis et du Canada qu'il est question dans les brefs, mais substantiels *Reflets d'Amérique*. Si, après avoir visité en 1899 la partie orientale des États-Unis, M. É. Rod n'a pas voulu écrire un ouvrage considérable sur l'Amérique anglo-saxonne, du moins a-t-il tenu à noter l'impression dominante qu'il avait rapportée de son rapide voyage dans les pays voisins de l'Atlantique : il l'a fait

dans les différents chapitres du petit volume, rempli d'idées et de faits que sont les *Reflets d'Amérique*. De ce volume se dégagent, dit M. Édouard Rod, « deux idées ou plutôt deux émotions : l'admiration un peu effrayée du colosse que j'ai aperçu et l'attachement filial que je garde à notre vieille civilisation, sans me faire beaucoup d'illusions sur l'avenir qui l'attend. » Telles sont bien, en effet, les conclusions qu'il convient de tirer d' « un dialogue à Pittsburg » et du discours prononcé par l'auteur au banquet de la Société des Universités américaines, le 29 mai 1899, peut-être aussi des pages relatives aux Universités des États-Unis ; mais ne se dégage-t-il pas d'autres conclusions des deux chapitres consacrés à ces « colons du Canada, » dont M. Édouard Rod a parlé avec tant de vérité et d'émotion, et à la langue française en Amérique ? N'est-il pas légitime de penser, après avoir lu ces deux chapitres, que « notre vieille culture française, toujours féconde après tant de siècles, » pourra, en évoluant, — ce qui est la condition même de la vie, — continuer pendant longtemps encore d'exercer une grande influence ? Il y a en elle tant de vitalité, de sève et de souplesse ! La lecture des *Reflets d'Amérique* en fournit des preuves nouvelles ; elle m'empêche d'être aussi pessimiste que leur auteur ! Doit-on d'ailleurs désespérer de l'avenir d'une civilisation qui produit des écrivains tels que M. Édouard Rod ?

24. — Avec les livres de MM. Anadoli et Édouard Rod, contraste du tout au tout l'aimable volume de M. Albert Bordeaux : *La Guyane inconnue*. N'y cherchez aucune étude systématique de l'état social des habitants du pays ; M. Bordeaux, qui n'a fait que passer dans la Guyane française, pour vérifier la richesse aurifère de deux affluents de l'Approuague situés à plus de 200 kilomètres dans l'intérieur des terres, n'a eu le temps de rien approfondir. Lui-même le reconnaît tout le premier, et se borne à consigner dans son nouveau livre, les impressions très vives qu'il a ressenties dans cette excursion de quelques semaines jusqu'auprès d'une des sources de l'Approuague, en parcourant tantôt en canot, tantôt à pied, un « pays tropical, un de ces pays où l'atmosphère, chargée de vapeurs d'eau, amortit les rayons solaires et pénètre tout l'être d'une chaleur moite, comme l'atmosphère d'une serre ou d'une salle de bains russes. » Ces impressions très optimistes contrastent singulièrement avec celles que d'autres voyageurs ont rapportées de la Guyane française : est-ce une raison pour rejeter les conclusions qui peuvent s'en dégager ? Nous ne le pensons pas. Si, en effet, M. Bordeaux a exprimé avec plus de vie, plus de pittoresque, plus de charme que beaucoup d'autres, l'enchantement qu'il a ressenti à parcourir, — à découvrir, dirait-il volontiers, — la forêt-vierge tropicale, il n'a énoncé aucun fait que ne confirment nombre de ses prédécesseurs, soit dans des mémoires demeurés manuscrits, soit dans des

ouvrages publiés. Acceptons donc ses conclusions, et, modifiant légèrement son titre, tenons la Guyane française pour méconnue encore plus que pour inconnue. Voilà plus de deux siècles qu'il en est ainsi, par suite de préventions et de préjugés résultant en partie de lamentables échecs consécutifs à des tentatives mal conçues ; puisse le nouveau livre de M. Bordeaux, en dépit de ses négligences de style (une phrase de la p. 86, lignes 5 à 7, est incompréhensible) et ses répétitions (v. les p. 88 et 91, sur la chair du caïman, les p. 99 et 142 sur le bois de lettres, etc.), dissiper enfin les idées fausses qui, depuis si longtemps, entravent la mise en valeur de la Guyane française et ne permettent pas de donner à ce magnifique pays la prospérité dont jouissent déjà les colonies européennes les plus voisines !

25. — Cet article était déjà revenu de l'imprimerie lorsque nous est parvenu le quinzième fascicule de *l'Année cartographique*, que nous ne voulons pas renvoyer à notre revue d'ensemble de septembre prochain. Des trois feuilles de cette belle livraison, une seule retiendra l'attention des coloniaux, la feuille d'Afrique, rédigée par M. Chesneau, où sont représentés cartographiquement les résultats de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904, et le tracé du chemin de fer projeté de Thiès à Kayes; mais toutes trois seront pour les géographes d'une indéniable utilité. De l'Asie centrale et de la Chine septentrionale, sur laquelle les itinéraires de V. Obroutcheff ont fourni tant de renseignements nouveaux du Sahara entre In-Salah et Tombouctou et du lac Tchad, de la région des monts Appalaches, entre autres, le quinzième fascicule de *l'Année cartographique* contient en effet des cartes nouvelles d'une indéniable utilité. Mais pourquoi, sur la dernière de ces cartes, n'avoir pas francisé toute la terminologie susceptible de le devenir ? Pourquoi, à côté des expressions *monts appalages*, *baie de Chesapeake*, *monts Adirondack*, lisons-nous *Allegheny Plateau*, *Kastkill Mns*, *the Coastal Plain* ? Des notices de MM. Friquegnon, D. Aitoff, M. Chesneau, Boudry, Emm. de Margerie (dont l'article est accompagné d'une précieuse bibliographie) et V. Huot accompagnent ces cartes dont elles soulignent et augmentent l'intérêt. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Jésus-Christ prototype de l'humanité, par C. N., avec la collaboration de Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur nous avertit (p. 31) qu'en présentant Jésus-Christ comme le prototype de l'humanité, il veut mettre en relief *l'œuvre de Dieu pour notre salut*. Toute autre idée reste étrangère à son dessein.

Après quelques considérations théologiques sur la nature de la grâce,

la chute et la promesse du Rédempteur, suivant l'ordre historique, il nous montre Jésus-Christ dans l'Ancien Testament, son royaume dans le peuple de Dieu, les prophéties qui l'annoncent, l'époque et le milieu de son avènement — puis les Évangiles — l'Œuvre du Christ — son Église — Jésus-Christ vainqueur de tous les paganismes et de toutes les barbaries.

Développements très larges et très oratoires — une sorte d'épopée ou de grande fresque murale — une chevauchée historico-théologique à travers les siècles juifs et chrétiens. B. DE CARROY.

La Lumière et la Foi (*études théologiques*), par le R. P. E. HUGON. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-207 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Mère de grâces (*études théologiques*), par le R. P. HUGON. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

— Voilà deux excellents volumes de sérieuse et profonde théologie. Le premier contient une métaphysique, une psychologie et une apologétique de la foi. Dans une première partie, l'auteur a fait entrer avec succès ce qu'il y a de plus ardu dans la métaphysique de la connaissance, la notion de « lumière métaphysique » et ses lois (p. 3-31), la théorie de l'intellect agent (p. 31-44), l'habitation de la Trinité dans l'âme des justes et la lumière béatifique (p. 44-58). Les initiés — il faut déjà une certaine initiation — trouveront un vrai charme dans ces pages antiques et substantielles.

La seconde partie : l'étude de la lumière appliquée à la notion de la foi, débute par quelques notions de psychologie — puis (p. 74-110), étude de la foi naturelle et de la foi surnaturelle. Le chapitre IV, le plus considérable, est consacré aux *Raisons de croire*. Peut-être y regrettera-t-on que l'auteur semble ignorer les controverses actuelles. Il nous répondra que ce n'est point le but de son livre ; il est de ceux auxquels il suffit de contempler et de faire contempler la pleine lumière ; à d'autres il laisse le soin de peindre les envahissements de l'aube matinale, perçant les nuages amoncelés.

— En présence du fécond et consolant développement de la théologie mariale — encycliques de Léon XIII sur le Rosaire, congrès de Lyon et de Fribourg — l'auteur nous fait remarquer lui-même tout l'intérêt du volume qui concerne *la Mère de grâces*. Il nous avertit d'ailleurs avec une parfaite modestie, qu'après l'ouvrage magistral du P. Terrien, il n'a pas à traiter à fond le magnifique sujet des gloires de Marie. Il se contente de montrer comment Marie a reçu la plénitude de grâces, *plena sibi*, c'est la première partie, comment elle en est la distributrice, *superplena sibi*, c'est la seconde partie. Celle-ci reçoit une confirmation précieuse de l'enseignement contenu dans l'encyclique

de Pie X, parue pour le jubilé de l'Immaculée-Conception. S'il n'a pu l'utiliser dans la rédaction de ses thèses, le pieux et savant auteur a du moins eu la consolation de voir ces thèses hautement et abondamment confirmées, en ce qui concerne la *valeur satisfactoire* des actions de la Sainte Vierge, qui, nous dit le document pontifical, « a eu pour mission de préparer une victime pour le salut des hommes, de la nourrir et de la présenter, au jour voulu, à l'autel. Aussi entre Marie et Jésus, perpétuelle société de souffrance en ce qui concerne le *rôle méritoire* : « Elle a été associée par Jésus-Christ à l'œuvre de la rédemption, elle nous mérite *de congruo*.... ce que Jésus nous a mérité de *condigno* » — en ce qui concerne enfin le pouvoir d'intercession et la médiation universelle. L'encyclique insiste d'ailleurs, comme l'avait fait le R. P. Hugon, sur des considérations relatives au *corps mystique du Sauveur*, et sur le rôle de transmission vitale, en quelque sorte *organique*, qui revient à Marie.

B. DE CARROY.

Correspondance de Monseigneur GAY. **Lettres de direction spirituelle**. 2e série. Paris, Oudin, 1905, in-8 de 440 p.—Prix : 6 fr.

Une correspondance privée est quelque chose de secret et de sacré. Pour qu'on la livre au public, elle doit, nous semble-t-il, s'imposer à l'intérêt par sa valeur scientifique, littéraire, historique, etc... ou offrir aux lecteurs un puissant secours moral. En est-il ainsi du volume dont nous avons à rendre compte ? Nous ne le croyons pas. Sans doute nous y retrouvons l'âme si ardente, si mystique, si solidement pieuse de l'évêque d'Anthédon. Nous admirons une étonnante facilité à exprimer de mille manières d'excellents principes de direction. C'est l'abondance du cœur, mise au service de la clairvoyance de l'esprit. Mais quand nous cherchons les idées sous les formules, nous retrouvons, répétés à satiété pendant 440 pages, les quelques mêmes conseils ; nous constatons ainsi une grande monotonie de fond dans une inépuisable variété de forme. On aurait peut-être mieux fait de ne pas éditer ce livre. Puisqu'on l'a édité tout de même, nous souhaitons qu'il contribue à la gloire de Mgr Gay, et au bien des lecteurs. Seulement, bonnes âmes, si vous avez encore des documents de ce genre, gardez-les pour vous et les méditez toutes seules. Ne justifiez pas cette définition ironique du genre épistolaire : « correspondances confidentielles destinées à la publicité. »

A. C.

JURISPRUDENCE

Les Nullités de mariage. *Essai théorique et pratique*, par P. PISANI. Paris, Letouzey et Ané, 1905, in-16 de 64 p. — Prix : 1 fr.

Dans un court préambule, l'auteur de cet excellent petit livre, en précise lui-même le sujet et le plan : « J'examinerai d'abord le droit

qu'a l'Église de créer des empêchements au mariage et de prononcer la nullité des unions contractées au mépris des règles qu'elle a posées ; après avoir passé en revue les plus communs des cas où le mariage se trouve invalidé, je terminerai en faisant un exposé rapide des procédures canoniques en matière matrimoniale. Je me tiendrai pour satisfait si j'ai pu ainsi servir la cause de la vérité, qui se confond avec celle de l'Église. » Ce programme, l'auteur l'a fort bien rempli, avec élégance et finesse, si je considère la forme ; avec science et compétence, si je regarde le fond. Même parmi les catholiques, on est très souvent ignorant des principes les plus élémentaires du droit canonique en ce qui concerne le mariage, et l'on apprécie de façon très inexacte, parfois très injuste, la procédure qu'elle emploie dans les causes matrimoniales et les sentences qu'elle prononce. Après la lecture de cet opuscule, œuvre d'un auteur tout à fait qualifié pour traiter ce sujet délicat et difficile, on sera instruit au moins de l'essentiel de la question, et l'on se gardera de prononcer de ces jugements sommaires qui sont le fruit des préjugés et de l'ignorance. On saura donc que l'Église a des droits en matière de mariage, qu'elle les exerce avec une grande prudence, que s'il lui arrive d'annuler certaines unions irrégulières, elle ne prononce jamais de divorce, la rupture d'une union régulièrement contractée étant et devant toujours être interdite par la loi chrétienne. On saura aussi que ce n'est pas à prix d'argent qu'on peut obtenir d'elle des sentences en contradiction avec le droit. On saura encore que le pauvre comme le riche peut obtenir justice, et qu'il suffit pour cela, même si l'on ne peut payer les frais de la procédure, de pouvoir invoquer un de ces cas de nullité, qui rendent le mariage inexistant. Et voilà, n'est-ce pas? bien les choses utiles à connaître, quand on veut traiter sérieusement une question et s'épargner le reproche, trop souvent mérité, hélas ! d'écrire à son sujet de grosses sottises. Ce sont de suffisantes raisons pour moi de proclamer l'opuscule du distingué chanoine très actuel, très intéressant et très utile. Je souhaite qu'il soit beaucoup lu, puisqu'il peut faire beaucoup de bien. ÉD. PONTAL.

SCIENCES ET ARTS

La Charité criminelle, par le Dr H. THULIÉ. Paris, Cornély, 1905, in-12 de 266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage révèle honnêtement le dessein dont s'est inspiré l'auteur. Il a écrit ces pages dans le but de justifier des mesures rigoureuses contre la liberté de la charité privée. Il relève contre les établissements où l'on recueille des enfants et des jeunes filles les abus les plus criants signalés dans le rapport présenté en 1882 au Sénat par M. Th. Roussel, qui défendait un projet de loi sur les enfants aban-

donnés, délaissés et maltraités, et dans des procès récents. Il s'étend longuement sur celui du Bon-Pasteur de Nancy. On pourra consulter utilement sur ces questions un article de M. Henry Joly sur les Maisons du Bon-Pasteur, paru dans la *Réforme sociale* de septembre 1901 et dans le même périodique (16 janvier et 1er février 1903) une étude impartiale sur le contrôle de l'État et les établissements de bienfaisance privée. L'État doit, c'est incontestable, exercer une surveillance pour réprimer des exploitations qui seraient odieuses ; mais cette surveillance ne doit pas être tracassière, et c'est à la justice qu'il appartient de prononcer les sanctions graves. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Annuaire pour l'an 1906, publié par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-12 de 712 + A. 161 + B. 18 + C. 8 + D. 41 p. ; en tout 940 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le présent *Annuaire* est celui des années de nombre pair qui ne contient ni données géographiques, ni renseignements statistiques ou se rapportant à la métrologie et aux monnaies, mais en revanche consacre une part importante de son texte à tout ce qui concerne la physique et la chimie, devant passer ces articles sous silence dans l'Annuaire de 1907.

L'astronomie est la science qui figure toujours en première ligne, aux années paires, comme aux années impaires. Les principaux changements sur l'Annuaire précédent consistent ici dans la suppression du calcul des altitudes, des parallaxes stellaires, la spectroscopie des étoiles, etc., dans le complément du tableau des étoiles variables, et dans les données concernant quatre éclipses, deux de lune et deux de soleil, ces deux dernières invisibles à Paris, ainsi que l'une des deux éclipses lunaires, l'autre, en date du 9 février, partiellement visible à Paris. — En physique, on a donné d'une manière plus complète les tableaux des indices de réfraction des liquides, des chaleurs spécifiques et points critiques, etc., et en chimie, ceux des principaux alliages. En outre on y a repris la publication des données thermo-chimiques dues à M. Berthelot, et qui avaient été interrompues depuis quelques années. Mais la partie la plus originale du nouvel Annuaire, consiste dans les trois notices qui le terminent. Toutes trois ont pour objet les éclipses de soleil, la seconde et la troisième concernant l'éclipse du 30 août 1905. Quant à la première (due, comme la seconde, à M. Bigourdan), la notice A, elle consiste en un traité complet de toutes les observations à faire pendant les éclipses, tant par les astronomes de profession et avec instruments puissants, que par les simples amateurs et avec instruments peu couteux. Par là même sont exposés sommairement les résultats des observations faites sur les douze où treize éclipses de soleil qui

se sont succédé de 1860 à 1900. — De nombreuses figures dans le texte ou hors texte donnent l'aspect d'ensemble de l'immense auréole ou couronne que rend visible l'occultation du disque solaire par le disque de la Lune, notamment lors des éclipses totales de 1842, de 1860 et de 1868. La trajectoire de la *totalité* de l'éclipse du 30 août dernier à travers l'Espagne, le Baléares, le Nord-Est de l'Algérie et la Tunisie jusqu'à Sfax, est tracée d'après la carte dressée par le Bureau des Longitudes.

Il est impossible de donner ici une analyse, même rapide, de ces « Instructions sommaires, » didactiquement réparties en 124 paragraphes, suivies en outre de tableaux des *maxima* et *minima* des taches solaires, de toutes les éclipses de soleil passées depuis 1846 et à paraître jusqu'en 1954, et enfin de la classification des observations indiquées dans le corps de la notice. On ne peut qu'y renvoyer le lecteur qui ne manquera pas d'y trouver un puissant intérêt.

La notice B donne l'exposé succint des observations de l'éclipse de 1905 dans chacun des postes établis sur un grand nombre de points au passage de la *totalité*, au Labrador, en Espagne, en Algérie, en Tunisie, en Tripolitaine et en Égypte.

Quant à la notice C, due à M. Janssen, elle donne le détail des observations de l'éclipse du 30 août 1905, que le vénérable astronome a faites personnellement à Alcosèbre, en Espagne, avec le concours de MM. Pasteur, Millochau, Corroyer, ses collaborateurs à l'observatoire de Meudon, et Stéfanik, astronome de l'Université de Prague.

La photographie, dont les applications vont sans cesse se multipliant, a joué un rôle important dans les observations faites à Alcosèbre comme, au surplus, dans presque toutes les autres stations. C. DE K.

L'Objectif de nos flottes. La Guerre commerciale, par le commandant D***. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 143 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur est un marin ; il le dit (p. 6) ; mais cette affirmation est inutile, car son livre entier, dans chacune de ses parties, dans chacune de ses lignes, trahit la profession de l'auteur. Ce volume a un sous-titre : « L'objectif de nos flottes » ; cet objectif est indiqué dès la page 3 : réduire les Anglais. Cette préoccupation, cette conception du but fatal de la préparation à la guerre, est encore le fait d'un marin. Il ne nous appartient pas de dire ici si nous pensons que la lutte contre l'Angleterre soit désirable ou inévitable, mais nous pouvons reconnaître que le commandant D*** a réfléchi longuement à ce que devait être cette lutte, qu'il en a étudié la préparation dans tous ses détails, avec précision, minutie même. Son plan général a déjà été maintes fois proposé, souvent même mis en pratique, sans grand résultat d'ailleurs. Avec

beaucoup de Français d'aujourd'hui et des temps passés, l'auteur veut faire une guerre commerciale, une guerre « de course », mais, répudiant les anciennes méthodes, s'il conserve le but, il modifie profondément les moyens à employer pour l'atteindre. Pour l'exécution de son plan, qui a, en partie au moins, beaucoup de rapport avec celui de Villeneuve avant Trafalgar, l'auteur utilise les forces navales françaises telles qu'elles sont composées aujourd'hui ; les escadres doivent parcourir les mers en tous sens, pour se concentrer au jour dit, en un lieu fixé à l'avance ; entre temps, elles se livrent sur les côtes à des opérations qui doivent être faites en secret, par surprise, et tout cela est si compliqué, la réussite en est subordonnée à tant de conditions multiples, chacune difficile à remplir, que nous avouons ne pas partager la robuste confiance du commandant D*** dans les chances de succès de sa stratégie. Néanmoins, l'ouvrage est d'une lecture non seulement intéressante, mais encore très profitable. Nous avons, en particulier, très fortement goûté l'Appendice, où l'auteur expose, sous une forme séduisante, ses idées neuves et pratiques sur l'organisation des effectifs et de la mobilisation de la flotte. J. C. T.

Quittons la Méditerranée et la mer de Chine. *Routine et traditions navales*, par captain Sorb. Paris, Chapelot, 1905, in-12 de XXIV-335 p., avec 1 carte. — Prix : 3 fr. 50.

Il est souvent intéressant, avant d'ouvrir un volume, d'essayer de trouver une signification et une indication dans le pseudonyme qui dissimule la personnalité de l'auteur. Ici, que conclure de ce qualificatif de « captain » ? L'auteur serait-il donc un capitaine de vaisseau de la marine anglaise ? Ou, s'il est Français, doit-on le supposer marin et anglophile ? Marin, certes, M. Sorb l'est, et même marin français. Son ouvrage est inspiré par un désir ardent de vaincre l'Angleterre qui, pour le captain Sorb, reste, après comme avant l'entente cordiale, l'éternelle ennemie. Ce livre n'est d'ailleurs qu'une manifestation d'un fait curieux, bien digne d'inspirer de profondes réflexions aux philosophes, à savoir que, jamais la guerre contre l'Angleterre n'a été étudiée plus qu'aujourd'hui, par plus d'auteurs compétents, avec plus de soin.

La thèse du captain Sorb est simple ; elle est parfaitement indiquée par le titre qui en forme un résumé parfait : *Quittons la Méditerranée.* A priori, cette idée, si la lutte contre l'Angleterre pouvait être seule envisagée, est séduisante ; on a pu, en effet, remarquer que la première préoccupation des ministres de la marine, quand l'horizon politique s'assombrit, est de chercher les moyens de pouvoir faire franchir le détroit de Gibraltar à l'escadre de la Méditerranée, pour lui faire rejoindre l'escadre du Nord. Il semblerait plus simple de laisser en tout

temps les deux escadres groupées. Cela serait vrai si nous étions certains de n'avoir jamais d'autre adversaire que l'Angleterre, mais comme cela n'est pas, nous ne pouvons nous désintéresser de la Méditerranée et nous ne pouvons affirmer que Toulon ne nous sera jamais d'aucune utilité. Dans ce cas, il faut conserver cet arsenal, et, pour qu'il soit en état de rendre des services le jour où on lui en réclamera, il faut que ce port ait la charge d'une escadre à entretenir, à réparer, à ravitailler. Il en est de même de Bizerte : ce point d'appui n'existera que le jour où, régulièrement, des bâtiments de l'escadre y passeront au bassin, y désarmeront, en un mot, le jour où, en temps de paix, Bizerte aura ou paraîtra avoir sa raison d'être. La question est donc plus complexe que ne paraît le concevoir le captain Sorb. Mais, cela dit, nous constatons volontiers que cet ouvrage est très intéressant, captivant même. Les arguments à l'appui de la thèse soutenue, sont présentés avec un entrain, une conviction qui séduisent. En fermant le livre, le lecteur est obligé de se faire violence, de réagir, pour ne pas se laisser entièrement prendre au mirage des paroles vibrantes, pour ne pas conclure avec l'auteur que l'Angleterre est un colosse aux pieds d'argile dont le moindre incident peut causer l'effondrement.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Chants et chansons populaires du Languedoc, recueillis et publiés, avec la musique notée et la traduction française, par Louis Lambert. Paris, Welter, 1906, 2 vol. in-8 de VIII-388 et 347 p. — Prix : 20 fr.

Il y a trente ans déjà, MM. Achille Montel et Louis Lambert avaient publié dans la *Revue des langues romanes* une collection de chants languedociens du berceau, laquelle forma un volume paru en 1880, à la librairie Maisonneuve. C'était le commencement d'une longue série; mais M. Montel ayant été malheureusement enlevé à ces recherches, M. Lambert hésita longtemps à les continuer seul. Il s'y décida pourtant, et les amis de la littérature et de la musique populaire, comme aussi ceux de l'harmonieuse langue du Midi, s'en féliciteront; car ce nouveau recueil est d'un grand charme. Ces deux nouveaux volumes ne font pas double emploi avec le recueil de 1880 consacré aux berceuses ; ils le continuent.

Le terme de Languedoc couvre une immense étendue de territoire : c'est presque la moitié méridionale de la France, mais sans aller jusqu'à l'Atlantique. Ici, on y comprend la Provence et ce sont les bassins du Rhône et de la Garonne qui ont fourni la principale récolte ; M. Lambert a eu pour son œuvre la collaboration active et effective de ses confrères de la Société des langues romanes de Montpellier. Chaque texte est accompagné du nom de celui qui l'a recueilli et du

nom de la localité : c'est garantie d'authenticité en même temps que probité d'éditeur. M. Lambert n'a pas montré moins de goût dans son œuvre d'éditeur, car il s'est abstenu de comparaisons, si faciles avec les recueils similaires déjà faits en France, et aussi des commentaires qui ne seraient pas des explications locales pour faire comprendre au lecteur étranger les particularités du texte. Chaque chant est accompagné de deux compléments : la musique — c'est un mérite que notre ignorance nous permet seulement de constater — et une traduction en langue française grâce à laquelle nous pouvons, nous *Franchimans*, lire ces poésies sans le moindre embarras.

L'ordre suivi ici est le même que dans quelques autres recueils similaires, celui de la vie humaine ; et il serait difficile d'en suivre un plus rationnel quand on veut embrasser l'ensemble de ce sujet : « il consiste à suivre l'homme d'âge en âge, au moyen des chants créés par lui-même, de la naissance à la tombe, en passant successivement par toutes les phases de son existence. » Le premier volume comprend les chants du premier âge, les chants pour endormir, pour éveiller, les formulettes pour apprendre à compter et pour connaître le monde extérieur; — et l'on pourrait, à cet égard, admirer la pédagogie instinctive qui se cache sous une forme amusante — les incantations enfantines et les rondes. Le deuxième volume continue avec les danses rustiques, les chansons de printemps et de mai, et le cycle si vaste de l'amour avec le mariage, ses désillusions et ses peines. C'est tout pour ces deux volumes, pourtant si compactes et si riches de matière : nous pouvons donc penser qu'un recueil ultérieur achèvera le cycle de la vie humaine avec les chants de métier, les cantiques, les légendes dramatiques, etc. Aucune autre région de la France ne fournirait peut-être autant, mais comme le dit M. Lambert, « le chant fait, en quelque sorte, partie de la nature même du Méridional : sa joie, sa gaîté, ses plaintes, ses larmes, se traduisent par des chants; il n'est pas une circonstance de la vie qui n'ait son chant particulier ». Nous espérons que M. L. Lambert, malgré une carrière déjà longue, vivra assez longtemps encore pour achever ce recueil de littérature populaire, un des meilleurs et des plus intéressants qui existent.

La place nous manque pour nous arrêter sur les détails : signalons cependant, au point de vue de la littérature comparée, l'influence de la langue française par l'introduction de couplets et de paroles, ou par des imitations (par exemple dans les rondes enfantines), ou encore l'influence italienne dans les Bouches-du-Rhône par l'imitation des *Fiori* d'Italie... C'est à regret que nous limitons nos remarques.

H. Gaidoz.

Les Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs, par GEORGES LAFAYE, Paris, Alcan, 1904, in-8 de x-260 p. — Prix : 8 fr. 50.

La Jeunesse d'Ovide, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Fontemoing, 1905, in-12 de 291 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Il n'y a point de peuple dans le monde, chez qui la croyance aux métamorphoses ne soit encore vivante aujourd'hui même ; elle est générale partout où subsiste la barbarie primitive : dans les pays civilisés, elle se cache au fond des campagnes, où elle inspire de naïfs récits. » Ainsi débute M. Lafaye, soulignant ainsi très ingénieusement, à l'avance, le genre d'intérêt que comporte son savant travail.

Chez les auditeurs d'Homère et d'Hésiode, la limite qui séparait la réalité du merveilleux était franchie à tout instant : quelques traits suffisaient : une analyse curieuse des détails eût compromis plutôt qu'accru l'effet qu'il s'agissait de produire. Lorsque naquit la philosophie, cette mythologie trop souvent immorale fut l'objet de critiques sévères, telles celles de Platon dans sa *République* : mais, sans se laisser intimider par les objurgations des métaphysiciens, les poètes continuèrent à chanter ces *avatars* divins tour à tour plaisants ou dramatiques. Au surplus, M. Lafaye estime que l'œuvre d'Ovide n'est pas la copie pure et simple de quelque modèle antérieur : plus d'une fable ancienne a été par lui modifiée, et le recueil s'est enrichi de quelques récits nouveaux. Le sujet était de sa nature décousu et monotone ; l'écrivain latin a corrigé ce défaut soit en entrecroisant diverses catégories de métamorphoses, soit en pratiquant dans des inventions de même type l'art des contrastes.

A-t-il eu conscience de l'atteinte irréparable portée à la réputation de la plupart des divinités de l'Olympe ? C'est possible, mais il connaissait trop bien l'état d'âme des lettrés de son temps pour se laisser arrêter par de tels scrupules. Trois chapitres entiers sont consacrés par M. Lafaye à comparer les narrations et les discours des *Métamorphoses* avec les scènes correspondantes d'Homère et de Callimaque, de Sophocle et d'Euripide ; les critiques compétents se trouveront d'accord pour rendre hommage à la sagacité littéraire dont témoignent ces très nombreux rapprochements. Le chapitre X (sous ce titre : *Ovide philosophe*) devait attirer tout spécialement mon attention. L'auteur reconnaît que nous avons affaire ici à un esprit très peu philosophique, néanmoins « sentant à merveille la dignité et la grandeur de la philosophie » : ceci paraîtra aisément exagéré, malgré les emprunts que Sénèque n'a pas dédaigné de lui faire, malgré même les deux passages bien connus, l'un au début, l'autre à la fin du poème, dans lesquels « sont résumés les résultats des plus hautes spéculations. » Pour Ovide, comme pour Ennius, Pythagore est un voyant, un prophète, et pour ainsi dire un second Orphée. Les *Antiquités divines*

et humaines de Varron, voilà, avec les ouvrages de Posidonius, la source principale d'où dérivent ces enseignements d'allure plutôt stoïcienne, encore qu'il ne s'agisse pas d'un système nettement déterminé. A Lucrèce Ovide est redevable non seulement du tableau de la « Peste d'Égine », mais de tout ce qu'il sait touchant la doctrine d'Épicure. Le dernier chapitre de M. Lafaye nous entretient des légendes latines et italiennes éparses dans les *Métamorphoses* : par leur petit nombre et leur pauvreté au moins relative, elles pâlissent singulièrement à côté des inventions en général si ingénieuses de la Muse grecque. Nous sommes loin, en tout cas, du patriotisme ardent qui éclate dans certains épisodes des derniers chants de l'*Énéide*.

Sur tant de questions en grande majorité controversées, M. Lafaye est trop avisé pour se prétendre en possession de la vérité définitive : il ne réclame pour ses conclusions qu'un degré plus ou moins marqué de vraisemblance. Par la sûreté comme par l'étendue des recherches, son livre égale ce que l'Allemagne et l'Angleterre nous offrent de plus remarquable en ce domaine : et le style est aussi littéraire qu'on peut le souhaiter dans une œuvre toute d'érudition.

— Le même éloge s'applique à *la Jeunesse d'Ovide*, de M. de la Ville de Mirmont. Le *Dialogue des orateurs* vante la vie calme et paisible des poètes : celle d'Ovide s'est achevée dans les rigueurs d'un cruel exil : et cependant elle avait débuté sous les plus heureux auspices. Comme Horace, le jeune chevalier de Sulmone avait été de bonne heure envoyé à Rome : comme lui il a connu le régime fâcheux de la férule. Puis il a passé à l'école des rhéteurs, responsables des défauts aussi bien que des qualités de leur élève. C'est là qu'il a appris l'usage et l'abus des expressions brillantes et des phrases à effet : on se disputait ses vers dans les cénacles du temps. Il fit le voyage alors classique d'Athènes, d'où il passa en Asie Mineure et en Sicile, sans que la Grèce et l'Orient aient laissé des traces bien visibles dans son imagination. Nous assistons ensuite à ses débuts littéraires à Rome : chose remarquable, il ne prononce nulle part le nom de Mécène. A peine a-t-il entrevu Virgile ; avec Horace il n'est jamais entré en relations. Son premier rêve avait été de s'illustrer dans l'épopée ou dans la tragédie : mais sa *Médée* n'a jamais été représentée, ni sa *Gigantomachie* jamais achevée : heureusement pour lui il se hâta d'adapter à un genre de poésie moins ambitieux son adroite facilité de versificateur, et l'ouvrage de M. de la Ville de Mirmont se termine au moment où la mort successive de ses trois rivaux, Gallus, Tibulle et Properce, place Ovide au premier rang parmi les nombreux élégiaques de l'époque. Tout est prêt dès lors pour la publication du volume qui doit faire suite à celui-ci : *La Vie amoureuse d'Ovide*. Les philologues de profession seront peut-être tentés de reprocher à l'auteur certaines pages où s'encadrent des

souvenirs et des textes modernes : les lettrés, en revanche, ne pourront que lui en être reconnaissants. C. Huit.

H. Taine. **Sa vie et sa correspondance.** T. III. *L'Historien* (*1870-1875*). Paris, Hachette, 1905, in-16 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà dit, à propos des deux premiers volumes, l'intérêt de cette correspondance, bien éclairée par des notes de biographie très sobres et très nettes, et qui éclaire à son tour la marche et les travaux du grand esprit que fut Taine.

Le sentiment a peu de place dans ces lettres, encore qu'elles soient pour la plupart adressées à sa mère, à sa femme, à son beau-père, à ses amis. Il est vrai qu'on ne nous les donne pas entières, et qu'on en a, selon son ordre, effacé les intimités. Mais il n'en ressort pas moins que ce cerveau était toujours en travail, qu'il fallait de nécessité quelque chose à broyer à cette intelligence; ... et c'est pourquoi, au fort de la guerre allemande et de l'invasion, le deuil de la patrie, que cependant il porte, ne l'émeut pas au point d'arrêter son labeur. A peine arrivé à Tours, où il est venu abriter les siens depuis quelques heures, il écrit à sa mère que le bibliothécaire lui a prêté des livres et qu'il va se mettre au travail. Le 7 septembre, — remarquez bien la date et admirez ce sang-froid, — il écrit : « J'ai commencé à rédiger mes *Notes sur l'Angleterre*... Les comptes rendus qu'on a donnés de *l'Intelligence* sont bienveillants. Si ma santé est suffisante, j'entreprendrai un travail semblable sur *les Émotions et la Volonté.* » A Pau, pendant le siège de Paris, c'est la même chose ; il écrit et il lit : « J'ai trouvé un bon assortiment de livres anglais et même allemands ; je lis et bouche des vides dans mon instruction. Il y avait bien des années que je n'avais renouvelé mon fonds intellectuel... »

Ce n'est pas qu'il soit insensible. Une tristesse plane sur ce labeur : « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie. »

Et il est curieux de vérité, cherchant par tous moyens à se procurer des journaux anglais, parce que, dit-il, décidément « on nous ment trop, M. Gambetta autant que Palikao. » Et tout de suite il songe à ce qu'il faudra faire, une fois sortis de la bagarre. « Je crois que notre devoir à tous sera de faire des articles, conférences, etc... instructives et désagréables, pour exposer et confesser publiquement nos fautes, pour montrer dans nos défauts la cause de nos revers, pour propager la connaissance des langues, de la tactique, des nations étrangères et de l'histoire, pour persuader aux gens qu'il faut travailler, obéir, vivre régulièrement, ne pas être exigeant en fait de bonheur... »

La Commune — qu'il vit de plus près, étant rentré à Paris, et qui lui fit horreur, l'affermit dans cette idée d'un examen de conscience

national. « C'est une dissolution spontanée de la France... Il me semble que je vis parmi des fous... C'est un retour à la barbarie... Paris est aussi vil qu'il a paru héroïque... Ranc, Tolain, Malon, Vallès, des fanatiques étroits, des casse-cou, des ratés, un ou deux filous, des criards de clubs, ce sont là nos chefs... Ce sont des loups enragés, des brigands, en dehors de l'humanité... » Et c'est en méditant un petit livre sur *la France contemporaine* que sa méthode admirable de raisonner *sur les faits* et sa grande puissance de travail l'amenèrent à concevoir et puis à écrire — à *une* page par jour ! — l'immense ouvrage des *Origines de la France contemporaine.*

Dès ce moment l'histoire et la haute politique, peut-on dire, le tiennent tout entier. Et sa correspondance, heureusement grossie d'une part des notes qu'il jetait sur le papier, est riche d'idées, d'aperçus, de jugements très précieux. J'épinglerai seulement ici quelques pensées :

Sur Victor Hugo (en 1873) : « C'est maintenant un cerveau à l'envers ; sauf 200 vers, ses *Contemplations*, la *Légende des siècles,* sont un mélange de folie et de parade, et rien ne me déplaît aussi fort que les *charlatans mystiques.* »

Sur le suffrage universel en France : « Le suffrage universel, dans un pays apathique, tend toujours à mettre le pouvoir aux mains des bavards déclassés... L'idolâtrie du suffrage universel, l'adoration bête du nombre, c'est là le repaire du monstre démagogique, et c'est là qu'il faut trancher. »

Sur la démocratie : « En somme, le gouvernement le plus passable est celui qui est aux mains des plus capables et des plus honnêtes, c'est-à-dire de la haute classe, bourgeoisie et noblesse. Si cette haute classe est médiocre et même bête sur certains points, cela est fâcheux, mais nous n'avons pas mieux. »

Sur la révolution : « Pour qui la voit de près, c'est l'insurrection des mulets et des chevaux contre les hommes, sous la conduite de singes qui ont des larynx de perroquets. »

Sur la liberté d'association et les congrégations : « Je n'ai aucune disposition mystique, mais je comprends que des âmes tristes, douces, ferventes, veuillent vivre ensemble, s'astreindre à une règle, abdiquer leur volonté, se cloître r ; la nature comporte tout, même les catholiques, les frères Moraves, les moines bouddhistes ; à mes yeux l'État n'est qu'un gendarme contre les brigands de l'intérieur, ou les ennemis de l'extérieur, et il a tort quand, ayant assuré la police et la justice, ayant établi les routes et les écoles, il empêche quelques-uns de ses membres de chercher le bonheur ou la paix de l'âme dans le genre de vie, d'association ou de rêve qui leur convient. »

Cette question du but et du rôle de l'État et des *principes des sociétés*, est creusée par lui dans les notes de l'*Appendice*, où l'on trouve aussi

des plans des chapitres de *la France contemporaine*, et plusieurs des pensées maîtresses de son esprit.

Je signale encore la lettre où il dissout le contre-sens légendaire sur sa phrase : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre » ; — le projet, très bien développé, de l'œuvre du prêt des journaux lus ; — les lettres écrites d'Angleterre pendant le séjour qu'il fit à Oxford en 1871 ; — celles où il parle de l'École des sciences morales et politiques, dont il fut un des premiers ouvriers ; — celles enfin, et elles sont nombreuses, où transparaît sa laborieuse préparation de *l'Ancien régime*...

C'est donc un volume capital pour l'histoire — toute intellectuelle — de Taine, et l'on se réjouit qu'il faille, pour achever la publication, un quatrième volume.

GAB. AUDIAT.

Lettres à ma cousine, par GABRIEL AUBRAY. 1re série. Édition nouvelle. Paris, « Mois littéraire et pittoresque », 1905, in-12 de XXV-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a eu raison de rééditer telles quelles, sans les retoucher et en donnant les dates exactes auxquelles elles ont paru, ces pages de critique de livres et surtout de mœurs ou d'idées. Elle est alerte et vive, non pas qu'elle se borne à effleurer les sujets, mais elle n'est jamais lourde, et, avec un sain arome des côtes et des campagnes de Saintonge, elle garde comme une fleur inappréciable de jeunesse. Ce volume nous reporte à un temps qui nous paraît déjà lontain, bien que nous en soyons séparés seulement par neuf années, au temps de la présidence Félix Faure et du ministère Méline, au temps de la visite triomphale du tzar Nicolas II à Paris (octobre 1896) et de l'incendie du Bazar de la charité (4 mai 1897). Alors l'altruisme et la pitié étaient à la mode. On disait beaucoup de bien de la bonté. M. Gabriel Aubray avait hardiment témoigné son agacement à ceux qui faisaient parade du mot et étaient si loin de la chose, qui demeure, elle, une vertu cardinale, l'une des plus nécessaires et les plus rares, parce qu'elle exige autant d'énergie que de délicatesse.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

France et Belgique. Études littéraires, par EUGÈNE GILBERT. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-12 de X-405 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que j'aime dans les *Études littéraires* de M. Gilbert, c'est sa fermeté de principes, qui lui permet de juger, de façon très juste, la valeur morale et philosophique des livres soumis à son examen. C'est aussi la fidélité de ses analyses qui, habilement et loyalement coupées de citations très larges, mettent ses lecteurs en état de prononcer eux-mêmes des jugements équitables et bien informés. Et c'est encore cette

belle fougue de jeunesse qui donne tant de vie à ses études où l'on sent vraiment palpiter une âme chrétienne. Le style aurait besoin peut-être de se décharger de quelques néologismes et modernismes, qui jurent un peu avec l'aisance élégante et coulante de ces causeries *pontmartiniennes*, où M. Gilbert trouva le germe de sa vocation littéraire ; mais que pèsent ces menus défauts de jeunesse, auprès des belles et solides qualités d'âme, d'esprit et de cœur que ces études nous révèlent, et qui m'ont, après beaucoup d'autres, tout à fait conquis !

Le livre s'ouvre par une Préface très personnelle de M. Paul Bourget, intéressante et curieuse à lire. Puis vient la première partie, consacrée à trois poètes belges, Émile Verhaeren, Valère Gille et Fernand Séverin.

La deuxième partie, c'est *le Roman social et philosophique*, en France d'abord, puis en Belgique, et voici les romans qui sont tour à tour analysés : *L'Étape* et *Un Divorce*, de M. Bourget ; *Donatienne*, de M. Bazin ; *Un Vainqueur*, de M. Rod ; *M. de Migurac*, de M. Lichtenberger ; *La Maison du péché*, de Mme Marcelle Tinayre ; *La Nouvelle Espérance*, de la comtesse de Noailles ; *Florise Bonheur*, de M. Adolphe Brisson ; et du côté belge : *Le Petit Homme de Dieu*, de M. Camille Lemonnier ; *La Révélation*, de M. Van Zype ; *Le Paquebot fantôme*, du comte Émeric ; *le Prestige*, de M. Paul André et *le Jardin de la Pompadour*, de M. Devolder. Les deux études maitresses de cette partie sont celles sur *l'Étape* et *Donatienne*. Celle sur *Un Divorce* est écourtée, et c'est dommage. Je note que M. Gilbert est beaucoup plus juste pour M. Bourget que certains critiques français, même du monde catholique et ecclésiastique, à qui les belles études apologétiques et traditionnalistes de l'illustre romancier n'ont pas l'heur de plaire. Tant pis pour eux.

La troisième partie est consacrée aux *Romans de mœurs provinciales*, et c'est là que nous rencontrons M. Henri Bordeaux, l'auteur du beau roman : *La Peur de vivre*, et quelques auteurs belges, MM. Louis Delattre, C. Virrès, Maurice des Ombiaux, Hubert Krains et C. Rency, dont il nous a été vraiment fort agréable de faire la connaissance.

Le Roman humoristique remplit la quatrième partie. C'est, je l'avoue, le genre qui a pour moi le moins d'attraits. MM. Tristan Bernard, André Beaunier, Jules Pravieux et Léopold Courouble, ce dernier Belge, sont pourtant des écrivains de talent et d'esprit.

Et voici maintenant, dans la cinquième partie, rangés sous les appellations de *Critiques, essaystes et divers*, toute une série d'écrivains fort différents les uns des autres : M. Edmond Picard, poète et dramaturge, l'auteur d'*Ambidextre journaliste ;* M. Maeterlinck, l'auteur du *Temple enseveli ;* le vicomte de Spoelberg de Lovenjoul, le grand collectionneur et bibliographe belge ; M. Edmond Biré, et son *Armand de Pontmartin ;* M. J.-K. Huysmans, dans *l'Oblat* ; M. Brunetière et ses courageux *Discours de combat*, M. Vladimir Carénine, l'auteur de ce livre si plein

de renseignements sur *George Sand, sa vie et ses œuvres;* la comtesse Ed. de Liederkerke, et ses *Notes et Souvenirs de famille,* si agréables et si touchants; enfin quelques critiques littéraires, MM. Maurras, Ernest-Charles, H. Bordeaux, R. Doumic, J. Lyonnet, Remy de Gourmont, É. Faguet, etc., tous très bien jugés, avec cette indulgente sympathie qui n'aveugle pas l'auteur sur les défauts et les lacunes des écrivains cités à sa barre. Et j'ai fini. Si je trouve l'auteur parfois trop indulgent, — c'est le défaut commun des critiques aimables, — je ne puis me défendre de rendre un nouvel hommage à la fermeté de ses principes, à l'impartialité et à l'indépendance de ses jugements, à ses qualités brillantes d'écrivain. Il fait vraiment honneur à ses deux patries, la Belgique et la France.

ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

Sanctuaires et paysages d'Asie, par ANDRÉ CHEVRILLON. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des notes de voyage prises sur le vif et gardant tout le primesautier des impressions reçues. L'auteur nous décrit successivement Ceylan bouddhique, le matin à Bénarès, la sagesse d'un brahmane, la mort à Bénarès, le bouddha birman. Telle est la table des matières de ce livre qui n'en a pas. Rien de plus exact que ces longues descriptions du bouddhisme cingalais ou birman, en dépit de certaines comparaisons risquées et de maints rapprochements inattendus. L'auteur observe que les « pures négations de Gautama » devaient à la longue paraître insuffisantes à l'imagination exubérante de l'ancienne secte brahmanique, et appeler une réaction en faveur des anciens cultes, de même que le bouddhisme « négation de la métaphysique », n'avait été inventé, suivant lui, « que par satiété de la métaphysique », assertion d'ailleurs fort contestable, attendu qu'il y a la *métaphysique* bouddhique, de même que la *métaphysique* brahmanique, et celle-ci n'est pas toujours la plus subtile, ni la plus compliquée. Une autre remarque, juste cette fois, est celle que suggère au voyageur le spectacle de l'ensemble des monuments connus à Mandalay sous le nom des *Sept cent vingt-neuf pagodes :* « Devant cette obsession réalisée dans l'espace, on se sent stupide. L'effet bouddhique est produit. Le vide se fait dans l'esprit : c'est l'état parfait. » (p. 300.) Et à la page suivante : « Pourquoi donc, au sein de cette nature de paix et de magnificence, le rêve des hommes est-il si tourmenté, si hanté d'effrois et de grimaces? Et pourquoi ne peuvent-ils se reposer du monstrueux que s'ils s'hébètent dans la vision du vide? » Le bouddhisme, que certains snobs proclament la religion universelle de l'avenir, ne saurait être mieux caractérisé.

L'auteur parle de ce théologien bouddhiste de Kandy, le révérend

Silananda Thera, qui lui racontait en riant ses discussions avec les Pères jésuites « admirables quand ils parlent de charité chrétienne, mais vraiment trop absurdes, ajoutait-il en s'esclaffant, d'affirmer un Dieu éternel, des âmes immortelles ; comme si l'axiome de l'universelle impermanence n'était pas évident, comme si tout n'était pas en train de devenir et de se défaire. » Renan n'eût pas mieux dit. A lire encore sur ce sujet les très intéressants entretiens du Pandit Bhagavan-Das (p. 138 et sq.).

Le livre de M. Chevrillon est rempli de renseignements curieux. Il est de plus bien écrit ; cependant on y rencontre un peu trop souvent des expressions bizarres qui le déparent. J'en ai noté quelques-unes : « Cette histoire est une *spire*, *sacerdotes* laïques, principe *maléfique*, la mer de Ceylan « infusée d'astres et lactescente », expression empruntée à Loti peut-être, mais que l'auteur fait sienne, « le barbotement des grenouilles religieuses » dans le Gange dont « leur plongeon crève la mouvante moire » ; de vieilles brahmines *marmonnantes ;* des brahmes *à blanche potlaison ;* « une sorte d'écume » qui *stagne ;* des hanches qui *fluent*, etc., etc. M. Chevrillon, qui a du talent, devrait laisser ces bizarreries aux impressionnistes, d'autant plus que, le plus souvent, elles dénotent chez ceux qui s'en servent l'impuissance de trouver le mot juste et vraiment caractéristique. Je me hâte cependant d'ajouter ici : *Non ego paucis offendar maculis.* A. Roussel.

Les Attributs des Saliens, par W. Helbig. Paris, C. Klinksieck, 1905, in-4 de 72 p. — Prix : 3 fr. 20.

Les Saliens étaient chargés d'accomplir certains rites pour le salut de l'armée, aussi leurs *sodalitates* étaient-elles restées ouvertes aux seuls patriciens qui formaient à l'origine la force principale des milices de Rome. L'existence de deux confréries de Saliens, l'une sur le Quirinal, l'autre sur le Palatin, montre qu'elles sont antérieures à la réunion des deux cités qui formèrent la ville de Rome. Aussi pour reconstituer les attributs des Saliens romains, doit-on tenir compte des types qui proviennent des couches archéologiques antérieures à la fondation de Rome. Les fouilles de M. Boni ont mis à jour un certain nombre de tombes à puits et à fosse qui datent de cette période primitive, dans la vallée située entre les deux collines, c'est-à-dire à la place où fut postérieurement le Forum. Comme, à l'époque dont datent ces tombes, les Latins se servaient des mêmes vêtements et des mêmes armes que les Étrusques, on peut donc utiliser pour la reconstitution de l'équipement des Saliens latins, les tombes à puits et à fosse de l'Étrurie.

En partant de ces principes, M. Helbig étudie d'abord les *ancilia*, boucliers échancrés de chaque côté. Originairement ils étaient d'une

seule pièce et formaient de véritables armes défensives. Plus tard ce ne furent plus que des armes décoratives. Les Saliens les portaient eux-mêmes ou les faisaient porter par leurs appariteurs. L'auteur du mémoire étudie toutes les parties de ces boucliers. Il passe ensuite aux *apices*, sorte de bonnets surmontés d'une pointe et fixés par une mentonnière. Le principal de la calotte était du cuir ou du feutre ; ils devaient ressembler à certains casques mycéniens.

Sur la poitrine, les Saliens portaient des plaques carrées en bronze, ou pectoraux, dont nous possédons encore quelques spécimens. Ils portaient de la main droite des lances qui pouvaient également servir de javelots. Leurs tuniques étaient courtes et de couleur écarlate, agrémentées d'ornements d'autres couleurs. Les larges ceintures de bronze dont ils étaient ceints se rencontrent dans les tombes à puits ; elles ressemblent aux ceintures mycéniennes. Par dessus la tunique, ils portaient la trabée, variété de la toge primitive, ornée de bandes de pourpre. Leurs chaussures et les guêtres, qui protégaient leurs jambes, étaient semblables à celles des soldats. Étaient-ils montés sur des chars, cela est possible, mais nous n'en avons pas la preuve. En somme, l'influence de la civilisation mycénienne se manifeste dans l'équipement des Saliens ; leurs danses ne sont que les vestiges du pas ferme et rythmique des guerriers latins de l'époque primitive.

E. B.

Le Cardinal Lavigerie, par le vicomte DE COLLEVILLE (collection : *Les Grands Hommes de l'Église au* XIX*e siècle*). Paris, Librairie des Saints-Pères, 1905, in-18 de VIII-231 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Le cardinal Lavigerie fut un esprit trop entreprenant, il possédait une volonté trop personnelle, il fut mêlé à trop de choses pendant un demi siècle, pour ne pas avoir été un personnage admiré, discuté et controversé. Professeur à la Sorbonne, directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient, auditeur de Rote à Rome, évêque de Nancy, archevêque d'Alger, explorateur apostolique du Sahara, conquérant de l'Afrique équatoriale, précurseur de la France à Tunis, patriarche de Carthage, il a partout remué l'opinion, suscité des dévouements, secoué les intelligences, réveillé les cœurs, fait couler, dans ses mains charitables, des flots d'or. Comme il arrive à tous les grands manieurs d'idées, en particulier aux défenseurs de l'Église catholique, sa mémoire n'a plus recueilli, après sa mort, que des éloges ; mais, comme il arrive à tous les grands hommes, de son vivant, il eut à vaincre des difficultés immenses ; après avoir connu le succès pendant de longues années, il a fini par rencontrer l'épreuve et il a été tué par la contradiction. Le philosophe impartial constaterait au reste que son ardeur, son zèle, son besoin d'activité, son mépris du repos, d'avance le condamnaient

à ces peines qui n'atteindront jamais les médiocres, les prudents et les timides.

Pour avoir rencontré cette extraordinaire figure en ses dernières années, M. de Colleville a voulu tracer le croquis de cette physionomie si caractéristique ; il l'a fait avec soin, impartialité, conquis à son tour et ne craignant pas toujours le panégyrique. Douze chapitres relatent les évènements de cette vie (1825-1892), vulgarisent ces grandes campagnes particulièrement retentissantes, en Syrie, en Algérie, en Tunisie. Le cardinal fut un incomparable metteur en scène, un aumônier généreux, doublé d'un très adroit quêteur, un lanceur d'idées, un chef vaillant, demandant à ses collaborateurs le même sacrifice de leurs forces physiques. On devinera très bien tout cela dans les pages de M. de Colleville, à travers une admiration légitime pour le « grand patriote », et peut-être un manque de critique historique pour certaines phases de son ministère. On le regrette spécialement pour le chapitre relatif au concile du Vatican. Le chapitre sur le « ralliement » après le fameux toast d'Alger (12 novembre 1890) ne manque certainement pas d'habileté ni de loyauté. Les conclusions personnelles qu'a cru devoir y ajouter l'auteur semblent cependant en désaccord avec les prémices de son récit, et ne rendent pas, pour le lecteur, plus clair le résumé d'un événement qui a suscité beaucoup de colères, ayant soulevé beaucoup de passions. Le jugement de l'histoire est fait de plus de sérénité ; et quand il sera porté sur l'événement lui-même, il tiendra tout ensemble compte des qualités de l'homme qui fut en jeu, et de ses défauts.

G. DE G.

La Question Louis XVII. Le Cimetière Sainte-Marguerite et la Sépulture de Louis XVII. *Historique, disparition prochaine (1624-1904)*, par LUCIEN LAMBEAU. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 239 p., avec 3 plans. — Prix : 8 fr.

C'est le 1er janvier 1637 que fut inauguré par Nicolas Mazure, curé de Saint-Paul, le cimetière de Sainte-Marguerite. Sauf un miracle arrivé le 31 mai 1725 et que constata solennellement le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, aucun fait saillant ne se passa dans ce cimetière et il est probable que l'histoire ne s'en fût point occupée, si, le 10 juin 1795, il n'avait reçu un cercueil apporté directement de la Tour du Temple. A quel endroit pieux ce cercueil fut-il inhumé ? Contenait-il le cadavre du fils infortuné du dernier roi de France ou celui d'un enfant inconnu substitué à une date indéterminée au royal prisonnier ? Telles sont les questions qui se sont posées, questions qui, à certains moments, ont passionné l'opinion, qui l'ont sollicitée assez récemment encore, qui la sollicitent encore même aujourd'hui, à l'heure où a été décidée l'aliénation du cimetière Sainte-Marguerite et la construction d'une crèche dans la partie précisément où une tradition place le mystérieux

cercueil. Les fouilles ordonnées d'abord par la Restauration, n'ont pas été faites et M. Lambeau loue le roi Louis XVIII d'y avoir renoncé. Reprises sous Louis-Philippe par M. le curé Haumet, elles aboutirent à la découverte d'ossements dont l'état a été constaté par le docteur Milcent. Reprises plus récemment encore en 1894, par M. l'avocat Laguerre, elles amenaient la rédaction de nouveaux procès-verbaux. Toutes ces pièces sont intégralement reproduites dans le savant et consciencieux ouvrage de l'érudit secrétaire de la Commission municipale du vieux Paris.

Mais quelle conclusion à tirer de ces documents et de ces procès-verbaux ? Louis XVII est-il réellement mort au Temple ? Les ossements retrouvés dans le cimetière Sainte-Marguerite sont-ils les siens ? M. Lambeau déclare qu'il ne veut pas trancher ces questions. Mais, sans se prononcer d'une façon catégorique, il déclare que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a si heureusement groupé dans ce volume, a établi dans son esprit, « sinon la conviction, du moins une forte présomption de la mort au Temple du Dauphin et de son inhumation à Sainte-Marguerite. »

« L'histoire, ajoute-t-il justement, a enregistré bien des faits, admis par nous, qui sont établis sur des bases moins solides. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Orateurs de la Révolution. L'Assemblée constituante, par A. AULARD. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Cornély, 1905, in-8 de II-574 p., avec 2 portraits et un fac-similé d'autographe. — Prix : 7 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage, publiée il y a plus de vingt ans, avait justement attiré sur son auteur l'attention du public lettré ainsi que des curieux de l'histoire révolutionnaire. Dans l'édition nouvelle, le livre est demeuré le même ; quant à son ensemble. C'est à bon droit que M. Aulard a jugé « qu'il s'y trouvait des faits, des textes, des renseignements dont l'ensemble pouvait être aussi utile en 1905 qu'en 1882 » et par conséquent qu'il s'est « décidé à remettre ces pages sous les yeux du public. — Comme je les avais écrites en province, ajoute-t-il, avec de médiocres ressources en livres, dans un temps où il y avait peu d'exemples de l'application de la méthode historique à l'époque de la Révolution, et où je débutais moi-même dans ces études, j'ai eu à relever des erreurs de détail. Je les ai corrigées de mon mieux. J'ai atténué quelques vivacités trop littéraires. J'ai précisé ou rectifié des assertions vagues ou inexactes. Enfin, c'est une édition revue et corrigée, mais c'est le même livre. » C'est aussi le même esprit, M. Aulard le constate avec complaisance. Si sa partialité passionnée s'est plutôt accrue depuis lors, elle existait déjà quand il

a écrit cet ouvrage. Elle se tempérait seulement, comme elle le fait encore aujourd'hui, avec plus de rigueur dans la méthode, par un réel souci des recherches érudites et des résultats précis. Il est inutile d'insister sur les précautions à prendre pour tirer de pareils travaux un profit vraiment objectif. Une méfiance générale va, pour ainsi dire, de soi et peut nous dispenser de rappeler ici les nombreuses réserves qui sont à maintenir, non seulement sur l'appréciation des faits, mais même sur la façon dont ils sont présentés. Nous nous bornerons à une simple observation sur un point qui montre bien, une fois de plus, l'ignorante légèreté avec laquelle les écrivains, même distingués, appartenant à l'école de la libre-pensée révolutionnaire, se prononcent et se répètent sur les hommes et les choses qui touchent à la religion catholique. Ayant à parler des jésuites, M. Aulard ne manque pas de les appeler « les éternels ennemis de la raison » (p. 319). S'il était tant soit peu au courant de l'histoire vraie des idées, il saurait que précisément les jésuites ont été de tout temps, au sein de l'Église, les défenseurs convaincus des droits de la raison humaine, qu'ils ont, en particulier, soutenue avec énergie au XIXe siècle, aussi bien contre les excès de l'école *fidéiste*, que contre le scepticisme et l'agnosticisme des écoles incrédules. Soupçonne-t-il seulement l'existence de livres tels que celui du P. A. Chastel : *De la Valeur de la raison humaine, ou Ce que la raison peut par elle seule* (Paris, Sagnier et Bray, 1854, in-8)? Non, sans doute. Mais alors, il faudrait se méfier un peu plus de ses connaissances. — A cause des renseignements fort utiles qu'il renferme au double point de vue historique et littéraire, nous reproduisons ici la liste des sujets traités dans le livre de M. Aulard : *Introduction*. Connaissances supposées chez le lecteur. — Le Texte des discours. — Livre I. *Mœurs parlementaires*. — Livre II. *Mirabeau*. Chapitre I. Éducation oratoire de Mirabeau. II. Politique de Mirabeau. III. Les Discours de Mirabeau. IV. La Part de la collaboration dans les discours de Mirabeau. V. Mirabeau à la tribune. — Livre III. *L'Extrême Droite*. Chapitre I. Mirabeau-Tonneau. II. D'Eprémesnil. — Livre IV. *La Droite*. Chapitre I. L'Abbé Maury. II. Cazalès. III. Orateurs secondaires : l'abbé de Montesquiou, le comte de Montlosier. — Livre V. *Le Centre droit (Les Monarchiens ou Impartiaux)*. Chapitre I. Politique du groupe. II. Malouet. III. Clermont-Tonnerre. IV. Mounier. V. Lally-Tollendal. VI. Bergasse, Boufflers, Virieu. — Livre VI. *Les Constitutionnels*. Chapitre I. Politique du groupe. II. Les Légistes : Thouret. III. Le Chapelier. IV. Target et Tronchet. V. D'André. VI. Les Ecclésiastiques : Sieyès. VII. L'Abbé Grégoire. VIII. Rabaut-Saint-Étienne. IX. Les Jansénistes : Camus. X. Les Grands Seigneurs patriotes : La Rochefoucauld-Liancourt, Montmorency, Beaumez, La Fayette. XI. Orateurs secondaires : Bailly, Barère, etc. — Livre VII. *Le Triumvirat*. Chapitre I. Politique du groupe.

II. Duport. III. Les Lameth. IV. Barnave. — Livre VIII. *L'Extrême Gauche*. Chapitre I. Pétion et Buzot. II. Robespierre. — L'auteur réimprime en *Appendice* le « Règlement de l'Assemblée constituante » et joint à son volume une « Table alphabétique. » M. S.

En Marge de notre histoire, par le baron DE MARICOURT. Paris, Émile-Paul, 1905, in-8 de VII-311 p. — Prix : 5 fr.

Il y a diverses manières d'étudier les menus faits de l'histoire : certains auteurs les utilisent en les groupant, de façon à produire par leur masse une impression égale ou supérieure à celle des faits réputés grands ; d'autres les analysent séparément, examinant comme à la loupe leurs moindres détails, avec le principal souci, semble-t-il, de prouver leur virtuosité d'érudits. La manière de M. de Maricourt n'est aucune de ces deux-là : il traite le petit fait tout simplement, de façon agréable et comme par passe-temps. Le charme très réel de son livre paraît tenir à ce qu'il nous procure deux illusions : d'abord il nous fait croire que nous sommes très savants ; lorsque en effet nous nous occupons de la façon dont certains comparses aussi peu importants que le marquis de Cubières, le vicomte de la Châtre et l'avocat Faydel ont passé leurs journées des 5 et 6 octobre 1789, nous nous imaginons savoir à merveille, et avoir présent à la mémoire tout ce qu'ont fait les grands premiers rôles à ces dates mémorables ; ensuite le livre nous laisse croire que nous avons beaucoup de loisir ; car, tandis que nous assistons, en très noble compagnie, aux mariages ou aux baptêmes des enfants des jardiniers et des gardes-chasses du Grand Roi, nous oublions, dans ces milieux tranquilles, les obligations multiples et pressantes de la vie sociale moderne. Une troisième raison qui rend l'ouvrage agréable à lire, est que l'on sent fort bien le plaisir que l'auteur a eu à l'écrire. Ces articles ne sont pas purement objectifs ; une note personnelle et discrète s'y mêle souvent ; M. de Maricourt indique, par exemple, soit qu'il a entendu « un trio de vieillards » faire « mille récits glorieux et coquets, » sur la duchesse de Berry, récits qu'il contrôle d'ailleurs par des papiers de la famille de Vathaire, soit qu'il a couché dans une chambre de château, où le célèbre brigand Mandrin s'est fait jadis recevoir avec honneur, soit qu'il a visité lui-même le fils de l'illuminé Martin de Galardon. Une certaine modestie, une grande retenue de jugement, contribuent à donner de la grâce à ces récits ; il y en a sur d'autres sujets encore ; sur les rois en exil, Louis XVIII et Charles X ; sur la place de la Bastille et le projet de l'éléphant colossal qui menaça de l'orner, sur Mme de Pompadour exerçant à Fontainebleau l'édifiant métier de dame de charité. Deux articles assez originaux nous instruisent des intrigues et du mariage du prétendu vicomte de Saint-Mayolle

et de la séquestration de Mlle Denis au XVIIe siècle. Deux autres, fort touchants et d'une inspiration très élevée, nous entretiennent de Malesherbes et de l'abbé Soldini, confesseur de Louis XVI. Un dernier fait revivre un auteur à succès, aujourd'hui bien oublié, Jean-François-Nicolas Bouilly, qui fut patronné à ses débuts par Grétry et Marie-Antoinette. Cette évocation de célébrités éphémères n'est pas un des moindres attraits de ce genre de recherches : elle a de la mélancolie ; elle nous fait sentir l'incertitude où la relativité des jugements humains ; elle nous fait assister dans un esprit de sage hésitation au phénomène de la gloire. BARON CARRA DE VAUX.

Histoire de la France contemporaine (1871-1900), par GABRIEL HANOTAUX. I. *Le Gouvernement de M. Thiers.* II. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. L'Échec de la Monarchie.* Paris, Combet, 1903-1904, 2 vol. gr. in-8 de XI-639 et VIII-707 p., avec portraits. — Prix : 15 fr.

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à la séance de la Société d'histoire diplomatique où M. Hanotaux donna lecture d'un fragment sur la campagne monarchique de 1873 et le rôle personnel de M. le comte de Chambord, ont gardé certainement le souvenir du puissant intérêt que présentait le tableau extrêmement vivant que l'on déroulait sous leurs yeux. Ils retrouveront cet épisode au tome second de l'ouvrage dont nous venons de donner le titre ; toutefois, à la lecture, ils estimeront sans doute que le ton général du livre est moins impressionnant que celui de l'audition ; c'est que la science de M. Hanotaux est ici un peu dépouillée du charme de son talent de lecteur, et que les sous-entendus de sa parole n'ont plus la même finesse et la même dextérité.

D'une façon générale on estimera un peu périlleux d'avoir osé raconter déjà des événements encore si proches de nous, quand l'urbanité oratoire de M. Hanotaux est absente pour les faire accepter par des contradicteurs. L'auteur se réclame modestement de M. Henri Martin ; en vérité son talent, son impartialité, sa méthode, son mérite, demeurent de beaucoup supérieurs à celui, que des raisons particulières et respectables, lui firent prendre comme modèle.

Cette difficulté même de demeurer dans l'impartialité, nous porte à indiquer simplement les principales divisions d'un vaste ouvrage qui s'annonce comme une contribution considérable à l'histoire de la fin du XIXe siècle. Un chapitre préliminaire nous jette *in medias res* par une claire vue d'ensemble sur la politique impériale des « nationalités » et ses conséquences : la guerre de 1870. Ce tome Ier présente les tableaux successifs de l'Assemblée de Bordeaux, la Commune, le traité de Francfort, le travail parlementaire, la libération du territoire, le 24 mai. — Le tome second, traite du gouvernement de « l'ordre moral », narre la

campagne monarchique de 1873, avec tous ses épisodes, l'entrevue de Salsbourg, la lettre royale du 27 octobre, la création du Septennat qui en fut la conséquence, le deuxième cabinet de Broglie et sa chute. Les opinions très arrêtées, très républicaines de l'auteur, ne lui laissent pas sur ces divers événements une entière sérénité de conclusion, et de bons esprits jugeront sans doute autrement que lui l'origine, les développements de cette histoire douloureuse. Du moins la courtoisie de sa polémique ralliera tous les suffrages. — Par une idée heureuse, mais d'une exécution bien difficile et malaisée, M. Hanotaux s'arrête dans son récit pour le couronner par une sorte de revue philosophique des choses ; il trace (t. II, chap. x à XIII) une vaste synthèse de la presse pour cette période de 1871 à 1873, des lettres, des arts, des sciences ; il analyse le mouvement démocratique qui s'accentue alors et la crise morale que traverse la société et qui dure encore. Il y a là des pages fort curieuses et dignes de toute attention, surtout si la contradiction est permise et que de ce choc jaillisse la lumière.— Il est superflu d'insister sur l'importance de ce vaste travail. G. DE G.

Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par J. GUILLAUME. T. V. *17 fructidor an II (3 septembre 1794)-30 ventôse an III (20 mars 1795)*. Paris, Imp. nationale ; Leroux, s. d., in-4 de LXIII-695 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume, le cinquième de la collection, va, ainsi que le titre l'indique, du 3 septembre 1794 au 20 mars 1795. Il témoigne, une fois de plus, combien, à l'époque révolutionnaire, on faisait de rapports, de discussions, de discours, de manifestations de diverses sortes, pour n'aboutir à peu près à rien. C'est le triomphe du verbiage dans ce qu'il a de plus prétentieux, de plus médiocre et de plus creux. Heureusement le volume n'est pas fait pour la jeunesse, car elle y trouverait un trop grand nombre de mauvais exemples, très propres à pervertir le goût, sans parler du reste.

Ce recueil de documents, dont beaucoup sont tout à fait ridicules, est précédé d'une longue Introduction, en cinq parties, dont la première fait connaître la composition du comité pendant la période de six mois et demi sur laquelle s'étend le présent volume ; la deuxième donne des indications sur la seconde commission exécutive de l'instruction publique ; la troisième nous fait assister à l'élaboration et au vote des décrets sur les écoles normales, les écoles centrales et les écoles primaires, et traite des livres élémentaires et des écoles spéciales, destinées à servir d'essai à ce qu'on appelle les méthodes révolutionnaires d'enseignement, comme s'il y avait une méthode révolutionnaire d'apprendre la fabrication des salpêtres, poudres et armes, la navigation et le canonnage maritime ; toutes ces appellations témoignent surtout de

la sottise de ceux qui les employaient. La quatrième partie est consacrée aux autres affaires qui ont occupé le comité d'instruction publique, car ce comité, bien entendu, mettait souvent le nez dans ce qui ne le regardait pas ; enfin la dernière partie mentionne les documents utilisés et renseigne sur l'économie de la publication. J'omets de qualifier les notes, conçues généralement dans un esprit qui n'a rien de commun avec l'impartialité et la largeur d'informations que l'esprit scientifique réclame. D'appeler Grégoire le représentant de la religion catholique, et de traiter le duc de Guise de condottière catholique, boucher d'Amboise et massacreur de Vassy, c'est montrer que l'annotateur manque vraiment de compétence pour traiter certains sujets.

Le livre est d'ailleurs intéressant à consulter, et je crois bien que la cause du Bloc révolutionnaire n'en tirera qu'un médiocre profit. En vérité, les gens de ce temps-là n'étaient pas forts, et l'on ne s'explique pas, en relisant leurs élucubrations, presque toujours grotesques, absolument dénuées de bon sens et d'observation, que certains pùissent encore les prendre au sérieux. ÉDOUARD PONTAL.

Correspondance du comte DE JAUCOURT, **ministre intérimaire des affaires étrangères, avec le prince de Talleyrand, pendant le congrès de Vienne,** publiée par son petit-fils, sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, avec Avant-propos et Notice bibliographique. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de xv-361 p., avec 2 portraits. — Prix : 7 fr.

Il nous faut malheureusement commencer par dire que la *Notice biographique* qui précède cette correspondance — et qui se trouve, au reste, presque entièrement et littéralement copiée dans le *Journal des Débats* des 6 et 8 avril 1852 — est fort inexacte sur certain chapitre d'un particulier intérêt.

Au XVIe siècle, plusieurs personnages de la maison de Jaucourt, — qui était des plus anciennes et des plus nobles de la Champagne et de la Bourgogne, — avaient embrassé l'hérésie, notamment les aïeux directs du comte puis marquis de Jaucourt, auteur de la présente *Correspondance*. A en croire la *Notice*, ceux-ci, après la révocation de l'édit de Nantes, auraient obtenu de demeurer en France, tout en continuant de faire profession de la religion calviniste, « grâce *probablement* à la protection des Condé et au souvenir de la faveur de Henry IV » envers du Plessis-Mornay, un de leurs ancêtres maternels !... Ce serait le cas de dire, pour qui connaît l'époque : si c'était vrai, on le saurait; aussi est-ce là pur roman. Les documents authentiques (Voir Haag : *La France protestante*) prouvent que le grand-père du comte François-Arnail avait abjuré avant 1684 ; son père fut chevalier de Saint-Louis; lui-même fut baptisé au sein de l'Église catholique, apostolique, romaine, par le curé de Saint-Eustache, le jour de sa naissance,

17 novembre 1757, et sa sœur, née deux ans avant lui, épousa, en 1772, un catholique, le comte de Baschi du Cayla; Charlotte Bontemps, marquise de la Chastre, qu'il prit pour femme, vers 1800, après qu'elle eut divorcé, était, comme lui, née catholique, et avait épousé un catholique. Mais sa mère, fille du financier Simon Gilly, l'un des directeurs de la Compagnie des Indes, appartenait à une famille languedocienne qui n'avait fait peut-être que simuler sa conversion : là est la *probabilité*. Ce Simon Gilly, mort en 1786, fut en effet inhumé, ainsi que plusieurs autres de son nom, au cimetière protestant du Port-aux-Plâtres, à Paris.

On rapporte que le chevalier de Jaucourt, l'encyclopédiste, se disait volontiers calviniste, sous le manteau. Quand son frère aîné, le chevalier de Saint-Louis, sa femme et son fils jugèrent-ils bon de se déclarer ouvertement de la religion ? Ils ne l'osèrent certainement pas avant le règne de Louis XVI : Louis XV, tout débauché qu'il fût, était prince de plus d'autorité et de plus de sens que son petit-fils. Toujours est-il qu'alors le peuple du faubourg Saint-Germain nommait l'habitation des Jaucourt : *l'hôtel des huguenots*. Mme de Jaucourt, qui se piquait, comme son beau-frère, de philosophie, faisait sa compagnie intime des Genevois Necker, Tronchin et autres, associés à des catholiques tels que les frères Bonnot de Condillac et de Mably; Malesherbes était aussi de fête dans son salon, et c'est là que fut élaboré l'édit qu'on finit par arracher au pauvre roi en faveur des protestants. « Cette faveur, dit plus tard, en 1793, le même infortuné Malesherbes, à M. Hüe, méritait, de leur part, quelque reconnaissance ; vous savez que le Roi n'a pas eu de plus mortels ennemis »...

Maréchal de camp en 1789, élu en 1791 à la Législative, François Arnail de Jaucourt se rangea parmi les royalistes constitutionnels, et il soutint, à la vérité très honorablement et parfois très courageusement, son rôle contre les jacobins. Après le 10 août 1792, il fut enfermé à l'Abbaye. Mme de Staël obtint de Manuel sa délivrance. L'auteur de la *Notice*, usant encore ici d'une liberté qu'il n'est plus permis de prendre avec l'histoire, place dans la bouche de ce personnage la suggestive et savoureuse parole de Danton à Mme de la Chastre, à propos du comte de Broglie : « Que viennent faire ces Messieurs dans ces affaires-là ? Qu'ils nous laissent donc nous traîner dans *cette sale démocratie !* »... M. de Jaucourt passa en Angleterre avec son ami, l'évêque d'Autun. En 1794, sur la recommandation de Talleyrand, Bonaparte le fit membre du Tribunat. En 1804, il le nomma sénateur, et lui confia « l'intendance générale de la maison de son frère Joseph... » Lorsque, vers la fin de l'Empire, il lui refusa l'investiture de la sénatorerie de Florence, avantagée de 30,000 francs de rente, « M. de Jaucourt s'aperçut, ajoute la *Biographie des contemporains* (1834, t. II,

p. 2161), que l'homme dont il suivait la destinée n'était plus en faveur, et il se vengea de cette légère disgrâce en prenant une part active aux démarches hostiles de son ami [Talleyrand] contre le gouvernement impérial, comme il s'était associé à ses adulations et à ses services. »

En 1814, il fut un des cinq membres du gouvernement provisoire élu par le Sénat; nommé pair de France par Louis XVIII, ce fut à lui que Talleyrand, s'en allant représenter le Roi au congrès de Vienne, fit remettre l'*intérim* du ministère des affaires étrangères. Jaucourt se dit dévoué à Talleyrand « à la vie et à la mort », dans la correspondance publiée aujourd'hui : ce dut être, en réalité, son principal titre à la confiance de l'illustre diplomate, car il se montre assez médiocre dans cette correspondance; son style est plat, souvent incorrect et obscur. Les renseignements intimes qu'il fournit sur le conseil du Roi et sur les personnages du temps ont cependant leur valeur; mais ce sont les quelques lettres de Talleyrand, qui se rencontrent là, qu'on trouvera les plus intéressantes.

Après les Cent Jours, Jaucourt passa au ministère de la marine : il se retira avec Talleyrand, le 29 septembre; le Roi le fit lieutenant-général. Il était de ceux dont les secrètes sympathies allaient naturellement aux Orléans. Ses sentiments orléanistes se laissent entrevoir, et il semble pressentir déjà l'avènement de la branche cadette (p. 250 et 269). Le duc d'Orléans se le ménageait avec soin, ainsi que Talleyrand et leurs pareils, et d'une manière parfois embarrassante : « On est trop bien, trop poli, trop convenable dans ce palais-là [le Palais-Royal], et on en parle trop! » écrit-il, à Talleyrand, le 1er octobre 1814 (p. 15).

En 1830, M. de Jaucourt était âgé de soixante-douze ans : il se borna à prendre part aux débats de la Chambre des pairs et à gouverner avec zèle la *Société biblique*, fondée par lui en 1818. Il termina sa carrière ondoyante, comme celle de tant d'autres, depuis la Révolution en votant pour Louis-Napoléon, le 20 décembre 1851. Il est mort le 5 février 1852.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI, par G. LACOUR-GAYET. Paris, Champion, 1905, in-8 de VIII-719 p. — Prix : 15 fr.

L'éminent et sympathique professeur à l'École supérieure de marine avait publié, il y a trois ans, l'histoire de *la Marine militaire de la France sous le règne de Louis XV;* ce volume, fort remarquable, n'était pas passé inaperçu et avait mérité d'être couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Aujourd'hui M. Lacour-Gayet étudie notre marine sous le règne de Louis XVI; dans un court Avant-propos, il laisse deviner le plaisir qu'il a pris à revivre par la

pensée les hauts faits de « marins qui furent appelés à de grandes choses. » Le lecteur ne manquera pas de partager cette satisfaction patriotique et cette émotion salutaire. Ce ne sont plus, en effet, les pages douloureuses du règne de Louis XV, qui passent sous ses yeux ; à cette époque, la marine, qui avait déjà connu des heures glorieuses, n'existait plus; tout était à faire et rien ne se faisait. Sous Louis XVI, au contraire, la marine occupe une place prépondérante, la première peut-être dans les préoccupations politiques du Souverain, et les effets de la sollicitude royale ne tardent pas à se faire sentir. Ils se manifestent tout d'abord par le choix heureux de l'actif et zélé administrateur, Sartine, ancien préfet de police, à qui fut confiée la lourde tâche de relever la marine et de la mettre à même de remplir le rôle qui, selon l'attente générale, allait lui échoir. C'est en effet pendant que Sartine fut secrétaire d'État de la marine, que se déroulèrent les principaux événements de la guerre d'Amérique, le combat d'Ouessant, la campagne de d'Estaing en Amérique, enfin, les projets de descente en Angleterre et leur commencement d'exécution, bientôt suivi d'un lamentable avortement.

Castries succède à Sartine en 1780; il reste en fonctions jusqu'en 1787, et pendant cette période de sept années la marine française brille d'un dernier éclat, grâce à Suffren et à sa merveilleuse campagne des Indes, digne de l'admiration de tous les temps. De Grasse, au cours de sa campagne en Amérique, avait, lui aussi, témoigné de brillantes qualités, mais, hélas ! ses succès disparaissent devant le désastre des Saintes.

Telles sont, très brièvement résumées, les intéressantes époques de la marine française qu'étudie M. Lacour-Gayet, avec une plume alerte, entraînante, parfois éloquente, toujours élégante. Ce gros volume est captivant comme un roman bien fait; on le ferme à regret après l'avoir ouvert. Il ne faut pas y chercher de savantes discussions sur les formations successives des escadres au cours des différents combats: M. Lacour-Gayet, qui n'est pas marin, laisse à d'autres le soin de poser et de résoudre ces problèmes tactiques. La tâche qu'il s'est imposée lui suffit et il la mène à bien ; il sait donner une vie intense à cette page de notre histoire nationale, il sait faire vivre, parler et agir ces Français éminemment patriotes qui combattaient et mouraient gaiement sur mer et dans des parages lointains, pour leur Roi et leur pays. L'historien qui s'efforce, comme fréquemment ici l'auteur, avec succès, de faire connaître des marins obscurs, — aussi dignes de notre respect et de notre reconnaissance que ceux dont les noms sont parfois trop gonflés par les mille voix de la renommée, — fait une œuvre juste et utile.

L'ouvrage se termine par des appendices donnant des détails précis

sur le personnel des escadres, et par des tables complètes des noms de personnes, de bateaux et de lieux géographiques.

Nous sera-t-il permis, en terminant, de relever deux légères inexactitudes ? Il est fait mention (p. 304), de Faure, « armateur » au Havre. Or, ce Faure, qui devait être plus tard membre de la Convention, était ancien officier de marine, avait assisté en cette qualité à l'affaire du Cap Breton, puis donné sa démission, en 1751, pour succéder à son père comme imprimeur, mais n'avait jamais été armateur.

En second lieu, il est parlé (p. 672), des lieutenants de vaisseau de 1re et de 2e classe, en 1904, alors que cette répartition de ces officiers en deux classes n'existe plus depuis plusieurs années.

Ce sont là de bien petites choses dans une œuvre aussi importante. Elles n'enlèvent rien, d'ailleurs, à la valeur considérable de l'ouvrage et au grand intérêt qu'en présente la lecture ? J. C. T.

Le Palais Bourbon au XVIIIe siècle, par Henry Coutant. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 131 p., avec 11 planches. — Prix : 8 fr.

Le Palais-Bourbon occupe dans la série des monuments de Paris une place des plus importantes. L'affectation spéciale qu'il a reçue dans les temps modernes en a fait le centre de notre vie politique ; il attire forcément l'attention, et bien qu'il existe à son sujet une littérature des plus copieuses, l'histoire de ses origines est de nature à intéresser toutes les classes de lecteurs. C'est de cette histoire que M. H. Coutant nous donne un abrégé dans son volume. Il la prend dès son origine et après nous avoir rappelé l'existence du Pré-aux-Clercs sur le terrain duquel le palais a été créé, il fait défiler sous nos yeux les personnages qui l'ont habité ou fréquenté ; il nous donne de minutieux détails sur sa construction et ses aménagements ; il nous trace enfin un tableau de ce que fut la vie de ce palais dans les dernières années de l'ancien régime. Tout cela est écrit dans un style agréable et l'intérêt du livre répond à la forme sous laquelle il est présenté.

P. Lbe.

La Frontière d'Argonne (813-1659). Procès de Claude de la Vallée (1535-1561), par Henri Stein et Léon Le Grand. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de viii-326 p. — Prix : 4 fr. 50.

L'ouvrage publié par MM. Stein et Le Grand sur la frontière d'Argonne met au point une question qui, pendant bien des siècles, fut l'objet de longues controverses. C'est à propos d'un procès intéressant un simple particulier, Claude de la Vallée, une étude très claire et très complète des limites qui séparaient la France de l'Empire, du côté de l'Argonne.

Pendant longtemps, il fut bien reconnu, conformément au traité de

Verdun, que l'Empire s'arrêtait, non à la Meuse, mais comprenait encore un bon nombre d'anciens *pagi* situés sur la rive gauche de ce fleuve, le Porcien, le Dormois, le Verdunois, le Barrois, l'Ornois. Du côté de l'Argonne et du Clermontois, la limite de la Lorraine se confondait avec celle du comté de Verdun. Or, d'après un document du XIIe siècle, ce comté s'étendait à l'ouest jusqu'à Sommaisne, de là, il suivait le cours de la Biesme jusqu'à son confluent avec l'Aisne, puis le cours de l'Aisne en passant par Vienne. On voit, par différentes contestations survenues au cours des âges, que ces limites furent admises jusqu'au début du XVIe siècle par les officiers royaux. Or, à cette époque, une nouvelle théorie fait son apparition, et en particulier au cours du procès que MM. Stein et Le Grand étudient. On voit les gens du Parlement s'efforcer de reculer les limites de la France jusqu'à la Meuse. Pour donner à leur thèse un appui historique, ils citaient des historiens tels que Robert Gagnin, Paul Émile, Nicole Gilles, et ces derniers, au lieu de puiser aux *Annales Bertiniani*, qui donnaient les renseignements exacts à ce sujet, s'en rapportaient à des chroniqueurs plus récents chez lesquels on trouvait couramment que la France s'étendait jusqu'à la Meuse. Aussi quand Richelieu fut aux prises avec le duc de Lorraine, il ne manqua pas de s'appuyer sur les données fournies par le procès qui s'était déroulé devant le Parlement pour opérer la réunion du Clermontois à la France. Toutes les pièces de ce procès si intéressant et si curieux par ses conséquences sont données à la fin de ce volume qui est à classer au nombre des bons travaux publiés sur cette question des frontières de notre pays.

J. VIARD.

L'École et la patrie. La Leçon de l'étranger, par GEORGES GROSJEAN. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 160 p., avec fac-similé. — Prix : 2 fr.

Ce livre, qui est un recueil d'articles publiés dans la revue *l'Énergie française*, me semble compléter heureusement le livre de M. Bocquillon, ce courageux instituteur qui a si énergiquement dénoncé *la Crise du patriotisme à l'école*. Les premiers chapitres sont consacrés à développer le même sujet, en le complétant par quelques indications nouvelles, sur la crise de l'internationalisme à l'école officielle, et cela contraste vivement avec la vivacité du patriotisme toujours persistant dans l'école libre, partout où la persécution ne l'a pas fait disparaître. Les autres chapitres nous montrent, et la comparaison est humiliante, l'enseignement patriotique toujours vivant dans les écoles où se forme la jeunesse étrangère, c'est-à-dire où grandissent et se préparent nos adversaires de demain. Ce voyage en Italie, en Angleterre, en Allemagne, au Japon, aux États-Unis, en Suisse, est singulièrement ins-

ne semble pas assez maître de son sujet. Fait plus grave : des dépêches ne sont point à leur place ; ainsi (II, p. 238) une lettre est incompréhensible pour être intercalée en 1803 ; elle doit être de 1804 ; comment n'avoir pas vu d'ailleurs qu'on y parlait de « l'empereur Napoléon » ? Ce sont de ces détails qui permettent de préciser des autographes où l'écriture est peut-être difficile ; les négliger enlève malheureusement du crédit à un « publicateur » de textes.

Les biographies russes, comme il est naturel, lui semblent plus familières ; pour les autres, ils s'est borné, dit-il, à se documenter dans Larousse ; la référence est courte et l'autorité trop mince.

Cette restriction faite, on a plaisir à s'intéresser à ces lettres curieuses et à proclamer que cette publication fournira une contribution aussi heureuse qu'abondante à l'histoire contemporaine. Leur style est simple, facile, net, ennemi des phrases banales, et à mesure que grandit la carrière de M. de Nesselrode l'intérêt grandit également. La multiplicité des sujets abordés nous interdit de donner autre chose qu'un court résumé de ces trois premiers volumes (1760-1811).

Le tome Ier débute par la correspondance du père du futur chancelier : Le comte Guillaume, diplomate cosmopolite, au service de l'Autriche, de la France, des princes allemands, de la Russie, type très curieux de ces gentilshommes d'ancien régime, spirituels, braves à l'occasion, lettrés, hommes à bonnes fortunes qui fleurirent à la Cour de l'impératrice Catherine. Ses lettres sont extrêmement amusantes, primesautières ; on les dirait d'un Gascon des bords du Rhin. Il y a (p. 11) telle lettre romanesque et brutale à la fois de la Princesse palatine qui est bien instructive des mœurs de ces petites Cours allemandes. Le comte Guillaume, retiré de la diplomatie, suit de loin les débuts de son fils, il multiplie ses conseils, prodigue les réminiscences, accumule les souvenirs d'une façon très originale où l'âme ardente du vieillard contraste avec le ton calme, méthodique et sage du jeune diplomate.

Une « autobiographie » du chancelier ouvre le tome II. Sans doute elle eût été mieux à sa place au tome Ier. Elle va de la naissance (1780) au Congrès de Vienne (1815). On regrette extrêmement de la voir s'arrêter à cette date, mais la mort fit tomber la plume de la main du vieillard ; c'est un morceau remarquable (100 pages d'impression) où règne une très belle sérénité d'esprit. La correspondance (entre le père et le fils) reprend en février 1801, jusqu'en décembre 1804. Le comte Charles, à cette époque, est à la Cour de Berlin, puis en Hollande ; les affaires de France, même de loin, dominent sa pensée et les progrès de Bonaparte alimentent sans cesse l'entretien des deux interlocuteurs, ennemis déclarés, acharnés du vainqueur de l'Europe coalisée contre nous. Cet état d'âme, très compréhensible, est aussi fort curieux et

l'histoire le doit enregistrer comme le contrepoids nécessaire à son jugement sur Napoléon. Ce volume contient un portrait du chancelier et quatre autographes, dont un particulièrement curieux et d'une importance considérable — du duc de Dalberg, en mars 1813 (Voir p. 113). Les années 1805 à 1811 sont comprises inclusivement dans le tome III, orné de trois portraits (Alexandre, Talleyrand, le prince Tchernichef) et d'un autographe. Comme aux volumes précédents, une table alphabétique facilite la lecture. On regrette encore des fautes, je n'ose dire d'impression, comme celle (p. 31) qui crée duc (!) Jean Bon Saint-André.

Plus d'un trait intéressant serait à noter : un jugement sur Metternich (p. 152) ; la lettre du 25 avril 1806 (p. 153) où M. de Nesselrode explique toute son action de politique occulte en Hollande, après la bataille d'Austerlitz. Il joue à Paris, en 1810 et 1811, un rôle analogue, et l'on voit, tandis que Talleyrand se rapproche sous mains de la Russie, d'autres personnages subalternes livrer, contre argent comptant, à l'agent de l'empereur Alexandre, des pièces se rapportant à la situation intérieure de la France ou à ses armées.

Nous avons là tout le nœud révélateur de la correspondance secrète de M. de Nesselrode et de Spéranski (p. 225) avec un autographe de ce dernier (p. 344).

Ce sont de pareils documents qui donnent une si grande portée à cette publication et sont susceptibles de lui conquérir un rang de choix dans la multitude de papiers d'État mis au jour depuis quelques années. A ce titre il convient de remercier hautement M. le comte A. de Nesselrode d'avoir ouvert avec libéralité les archives de son grand-père ; les critiques que nous prenons la liberté de lui soumettre, sont la preuve de l'importance que nous attachons à une entreprise qui, par sa valeur même, demanderait à se présenter aux historiens sans lacunes et sans ombres. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Au temps passé, par A. MÉZIÈRES. Paris, Hachette, 1906, in-16 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les si nombreuses, si importantes et si utiles occupations de M. Alfred Mézières ne peuvent, Dieu merci ! l'enlever au culte des lettres. Il y demeure fidèle comme aux jours de sa jeunesse, dont il a d'ailleurs conservé l'aimable fraîcheur d'esprit, de cœur et de style. C'est à ces jours qu'il se reporte et qu'il nous appelle dans cet agréable recueil de souvenirs, instructifs pour tous les esprits cultivés : I. La Ville de Metz après 1830. — Le Collège de Metz. — Mon père. — La Famille de ma mère. — Le Village de Rehon. — Le Collège Sainte-Barbe. — Louis-le-Grand. — L'Entrée à l'École normale supérieure. — II. L'École normale supérieure en 1848. — Sur la route de Rouen. — Organisation militaire.

de l'École. — La Question de costume. — Le Capitaine d'état-major. — Le 15 mai. — Les Journées de Juin. — Clément Thomas. — Le Général de Bréa. — III. L'Université avant 1850. — L'École française d'Athènes. — La Quatrième Promotion de l'École. — L'Italie. — L'Arrivée en Grèce. — Le Personnel de l'École. — Le Directeur. — Les Anciens et les nouveaux. — La Légation de France. — La Société athénienne. — IV. *A l'École d'Athènes*. — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*. (Sparte. — L'Arcadie. — Les Cyclades. — Corfou. — Les Iles Ioniennes. — La Béotie. — Les Thermopyles). — V. *Souvenirs d'un voyage en Italie et en Grèce*. (Malte. — Naples. — Florence. — L'île d'Eubée. — Le Pélion. — Salonique). — La composition spéciale des deux derniers chapitres est indiquée par la note suivante : « Les lettres que j'adressais à mes parents, pendant mes trois années de séjour en Grèce, feront mieux comprendre qu'aucun récit quelle était alors la vie des membres de l'École française d'Athènes. Une partie de cette correspondance a été égarée. Il en reste cependant assez pour que le lecteur se rende compte de notre état d'esprit et des phases que nous traversions. » — Souhaitons que M. Alfred Mézières ajoute encore un bon nombre de volumes à celui-ci et nous fasse longtemps profiter des richesses de sa fine et multiple expérience. Là même où l'on ne sera pas tout à fait de son avis, on aimera à connaître ses souvenirs et ses jugements, indulgents plutôt que sévères, sur les hommes et sur les choses. M. S.

BULLETIN

Les Raisons de croire, par Félix Lacointa. Paris, Retaux, 1905, in-18 de 96 p. — Prix : 1 fr.

C'est des raisons *actuelles* de croire que l'auteur voudrait s'enquérir, mais de raisons *actuelles* d'un autre ordre que celles présentées par M. Brunetière. Par raisons actuelles, il entend des faits contemporains et connus de tous ; par apologétique expérimentale et positive, il entend celle qui s'appuie exclusivement sur des faits de ce genre. Les faits présentés par l'auteur comme marques de la sainteté et de la divinité de l'Église catholique, sont, dans l'ordre physique : les plus remarquables et les plus incontestées entre les guérisons de Lourdes ; — puis, dans l'ordre des phénomènes moraux : d'une part, la fécondité miraculeuse de la foi en héroïsmes d'ordre individuel et social ; — d'autre part, le déchaînement de haine et de colère que seules provoquent l'Église et la foi catholiques.

Il y a d'excellentes choses dans cette petite apologétique ; beaucoup de bon sens et de lumière. B. de Carroy.

Guide du couvreur plombier-zingueur, par V. Précis. 2e partie. *La Plomberie*. Paris, L. Laveur, 1905, in-18 de 227 p., avec 166 fig. — Prix : 4 fr.

Ce nouveau volume complète à merveille le premier, paru il y a quelques mois (Voir *Polybiblion*, t. CIV, p. 270-271). Il a les mêmes qualités ; le

praticien qui enseigne est clair, méthodique, et son exposé sera des plus utiles à tous ceux qui veulent s'occuper de leurs propres affaires. Chacun, en effet, pourra se rendre compte de ce qu'il doit faire dans l'administration de ses bâtiments, des améliorations ou reconstructions qu'il entreprendra. Il surveillera avec profit, ayant étudié lui-même auprès d'un guide sûr.

G. DE S.

Notes pratiques sur l'orthochromatisme, par H. QUENTIN. Paris, Mendel, s. d., in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 60.

Notions élémentaires de pratique stéréoscopique à l'usage des débutants. Paris, Mendel, s. d., in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 60.

Photo-gomme, par H. RENAULT. Paris, Mendel, s. d., in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ces trois élégantes brochures forment les nos 16, 17 et 18 de la « Bibliothèque de la Photo-Revue » éditée par Charles Mendel. Ces petits volumes ne le cèdent en rien à leurs aînés ; comme eux, ils sont essentiellement pratiques et doivent rendre les plus grands services aux amateurs qui y trouveront, exposés avec détails, tous les renseignements nécessaires pour appliquer, avec de grandes chances de réussite, les procédés, parfois délicats, qui y sont décrits.

— Exposer la pratique d'un procédé ne signifie pas qu'il soit nécessaire de s'abstenir de toute explication un peu théorique : l'amateur ne doit pas être un simple manœuvre ; il doit au contraire toujours comprendre la raison de ce qu'il fait. C'est pourquoi l'auteur des *Notes pratiques sur l'orthochromatisme* fait connaître tout d'abord, en quelques mots, la théorie des ondulations avant d'indiquer les règles qui doivent présider à l'usage des plaques orthochromatiques. L'emploi des écrans est également indiqué avec tous les détails nécessaires. Bref, ce court opuscule est un excellent plaidoyer pour les plaques orthochromatiques qui devraient toujours remplacer, ainsi que le souhaite l'auteur, les plaques ordinaires.

— De même, les *Notions élémentaires de pratique stéréoscopique* contiennent de substantielles indications sur la sensation du relief avant de donner les conseils nécessaires pour l'obtention de bonnes épreuves stéréoscopiques. A noter d'excellentes indications sur le développement lent, appelé à rendre à tous de si précieux services.

— Enfin, le procédé si délicat de la gomme bichromatée, applicable à l'obtention d'épreuves de petites dimensions, est parfaitement exposé dans la dernière brochure : *Photo-gomme*. En suivant les conseils donnés, l'amateur aura la grande satisfaction de pouvoir obtenir des épreuves artistiques et inaltérables.

J. C. T.

Choses d'autrefois. Feuilles éparses, par ERNEST GAGNON. Québec, Dussault et Proulx, 1905, in-8 de VIII-320 p.

J'ai lu et relu avec beaucoup de charme ces *Feuilles éparses*, écrites dans un si bon français et qui parlent de tant de choses ! Souvenirs intimes, études littéraires et bibliographiques, articles d'une finesse exquise sur les hommes et les choses, sur la France et sur sa langue, ses traditions et son histoire : il y a de tout dans le volume de M. Ernest Gagnon. Personne n'ignore que le Canada a conservé religieusement ses attaches à la mère-patrie, et qu'on y parle, avec une pureté admirable, le langage de notre pays. Celui qui en douterait n'aurait qu'à parcourir le livre si intéressant

que nous présentons aux lecteurs du *Polybiblion*. Outre cela, les *Feuilles éparses* de l'écrivain québecquois contiennent des renseignements variés sur le folk-lore canadien, sur les chants hurons, sur la littérature de la Nouvelle-France et sur une foule d'autres détails qu'il serait trop long d'énumérer. On ne regrettera pas le temps consacré à lire cet ouvrage, et ce ne sera pas une peine, mais un plaisir. G. BERNARD.

Les Lézardes sur la maison, par MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot, s. d., petit in-12 de 74 p. — Prix : 1 fr.

Livre de courage et de bon sens, où M. Maurice Barrès dénonce les lézardes que les coups du régime actuel ont faites à la patrie française, au risque d'en provoquer le prochain écroulement. On connaît la thèse du célèbre écrivain, fondée non sur des raisons théoriques, mais sur l'observation et l'étude des faits. C'est le Midi qui, de par les caprices du nombre, gouverne aujourd'hui la France, au gré de ses passions, de ses préjugés, sans tenir aucun compte des intérêts et des aspirations des provinces plus sages du Nord, décidément réfractaires à cette politique d'enragés. Ce faisant, il prépare la désagrégation et le démembrement de la patrie, annihilant ainsi le résultat des longs efforts du passé qui ont créé l'unité française. Ces pages, pleines de vues sages et écrites d'un style précis, méritaient vraiment de ne pas rester ensevelies dans les journaux où elles avaient été d'abord publiées, et beaucoup de nos lecteurs voudront les relire. Je recommande volontiers ce petit livre d'un grand écrivain et d'un bon Français. C'est le témoignage émouvant de l'Alsace captive et de la Lorraine menacée par les folies de nos gouvernants.

ÉDOUARD PONTAL.

Un Débat nouveau sur la République et la Décentralisation, par J. PAUL-BONCOUR et CHARLES MAURRAS. Toulouse, Société provinciale d'édition, 1905, in-8 de 161 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure se compose d'une Préface de M. Charles Bellet, qui adjure le parti républicain de ne pas renoncer à l'idée de la décentralisation, seule capable, selon lui, de remedier à l'avilissement de nos mœurs politiques, d'un article de M. Boncour intitulé : *La République et la Décentralisation*, d'une série d'articles de M. Maurras réunis sous le titre : *Que la République ne peut pas décentraliser*, et enfin d'une suite de fragments moins importants de MM. Joseph Reinach, Varenne, Fournière, Clémenceau, Strauss, de Ricard, Alfred Gabriel, Dessaint, Burré, Clémentel.

L'intérêt du volume réside dans la polémique engagée entre MM. Paul Boncour et Maurras sur la question de savoir si la République peut ou ne peut pas décentraliser. L'histoire de la France contemporaine, où la centralisation financière, qui entraîne la centralisation de tout le reste, ne fait que s'accroître, aussi bien que l'étude des caractères intrinsèques du régime républicain, donnent beau jeu à M. Maurras pour démontrer l'impuissance de la République à ce point de vue (comme à beaucoup d'autres) et pour soutenir que, seul, un pouvoir fort et stable, c'est-à-dire la Monarchie héréditaire, pourrait décentraliser sans inconvénient.

On lira cette brochure avec intérêt, et aussi, croyons-nous, avec quelque étonnement. Les plus graves problèmes y sont solutionnés avec une assurance et une concision inquiétantes. Ainsi, telle résolution de M. Boncour : « Décentralisons d'abord, quitte à renforcer ensuite le pouvoir

exécutif (lisons : central) dans la mesure où les groupements régionaux, corporatifs, coopératifs, ayant conquis la plénitude de leur autonomie, le jugeront nécessaire à la défense de leurs intérêts communs, » fait vraiment frémir quand on a la notion de la soudaineté possible des périls extérieurs. Aussi bien, il ne s'agit plus seulement d'une sage décentralisation administrative qui rallierait les suffrages de presque tous les gens sensés et devrait être le souci d'un ministre de l'intérieur avisé et sûr tant du lendemain que de la sagesse de ses collègues ; ce qu'on préconise c'est le régionalisme, le fédéralisme. Quant à se demander quel est le tempérament propre de la France et si son génie national ne la détourne pas si naturellement du fédéralisme que ce serait lui faire une violence insupportable que de lui appliquer un semblable système, personne n'y songe ; et ces dissertations ne sont, au demeurant, que de la politique de philosophes.

La centralisation excessive de la France résulte de son histoire, des nécessités de sa situation dans le monde et de quelque chose d'absolu et de supérieur qui a été légué à l'âme française par les civilisations passées de Jérusalem, d'Athènes, et de Rome. Les progrès de cette centralisation ont marché de pair avec les progrès de notre civilisation qui a laissé loin derrière nous tous les autres pays du monde et on pourrait peut-être soutenir que ces deux marches parallèles n'ont pas été indépendantes l'une de l'autre. Il faut aujourd'hui en corriger les excès, mais ne pas oublier que tous les pays qui, peu à peu, se rapprochent de nous dans la voie de la civilisation tendent vers la centralisation, et que chaque progrès de la science la favorise naturellement. En politique, les œuvres artificielles sont aussi funestes que fragiles. Ni internationalisme ni fédéralisme : telle pourrait être la formule exacte d'une politique qui aurait bien sa valeur.

C'est la merveilleuse solidité de l'unité française qui est aujourd'hui la principale source de ce qui nous reste de force et de crédit. Elle est encore une cause d'admiration et d'envie pour le monde. Qu'on atténue les rudesses de ce roc par une sage décentralisation administrative, soit ! Mais qu'à aucun prix on n'en disjoigne par le fédéralisme les morceaux que nos Rois ont cimentés avec le sang et le loyalisme de nos pères ! EUGÈNE GODEFROY.

La Crise maçonnique en France, par FR. VEUILLOT. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 53 p. — Prix : 0 fr. 75.

Excellente petite brochure due à la plume d'un neveu du grand polémiste chrétien. La crise maçonnique c'est, d'après l'auteur, le mouvement de dégoût occasionné par les hardies révélations de M. Guyot de Villeneuve sur la délation dans l'armée. M. François Veuillot, s'appuyant sur les documents produits par M. Prache et d'autres, expose le désarroi causé dans le Temple par la mise au jour de ces faits que les francs-maçons du Parlement n'ont osé ni nier ni justifier. Les derniers événements ont montré malheureusement que cette crise, qui a été très réelle, n'est cependant pas encore la crise finale devant débarrasser la société française du dangereux parasite qui la menace de décomposition. D. V.

Le Protectorat religieux en Orient, par J. AUBÈS. Paris, Bloud, s. d. in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Au moment où la fureur irréligieuse est en train de ruiner notre protectorat sur les chrétientés d'Orient, M. Aubès a été bien inspiré de reprendre

dans ses origines historiques cette question toujours neuve quand on sait y joindre quelques aperçus originaux et quelques conclusions pratiques. Dans ce volume bien composé et judicieusement compris, je regrette seulement l'insuffisance de la bibliographie. L'ouvrage capital sur le Traité de Berlin, de M. le baron d'Avril, n'est pas indiqué; et, par contre, on trouve des indications vagues et déconcertantes comme celle-ci : *Rocca* (*Nonce*), ou celle d'une petite brochure de circonstance publiée par Poujoulat (Baptistin) et intitulée : *la Vérité sur la Syrie et l'expédition française*, pas de date, pas de lieu de publication — Cherchez ! Il s'agit des massacres de Syrie; mais M. Poujoulat, qui fut un grand chrétien et un estimable publiciste, serait fort surpris lui-même de voir son témoignage invoqué sur une question qu'il ne passe pas pour avoir jamais étudiée à fond. P.

Les Moines précurseurs de Gutenberg. *Étude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre*, par GAËTAN GUILLOT. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*. — Prix : 0 fr. 60.

Depuis quelques années seulement la préhistoire de la gravure sur bois commence à être connue; elle peut être aujourd'hui exposée avec sécurité, grâce surtout aux travaux de M. Henri Bouchot. C'est lui, en effet, qui, le premier, a signalé, à l'encontre des prétentions allemandes, le rôle d'initiateur d'un certain nombre de nos grands monastères français. La brochure très personnelle de M. G. Guillot met bien en lumière ce chapitre curieux de l'histoire de l'art moderne. J.-M. BESSE.

Journal du Royal Monastère de Sainte-Élisabeth à Paris pendant la Révolution, publié par le P. UBALD D'ALENÇON (Extrait des *Études franciscaines*). Paris, 1905, in-8 de 51 p.

Ce Journal, que publie le P. Ubald d'Alençon, est un petit chef-d'œuvre de simplicité et de vérité : les pauvres religieuses de Sainte-Élisabeth voient venir des Messieurs très respectueux, qui demandent la permission de procéder à un inventaire des biens meubles et immeubles de la communauté; ils ont un mandat régulier, et, d'ailleurs, c'est une simple formalité. Viennent ensuite des gens qui, toujours avec un mandat régulier et avec une respectueuse déférence, invitent les Sœurs à remettre leurs titres de propriété pour qu'on puisse vendre les immeubles qui leur appartiennent : naturellement chacune des religieuses aura droit à une pension. On arrive ensuite leur dire que le couvent voisin des Madelonnettes, étant aménagé en prison, manque de jardin ; or le leur est contigu, et on va déplacer la clôture pour permettre aux pauvres détenus de jouir d'un peu d'air. Enfin, on prie les religieuses de s'en aller : elles n'ont donné qu'un faible contingent aux ouailles de M. le curé constitutionnel de la paroisse ; elles ne méritent donc pas les faveurs de la Nation. Il faut qu'elles partent, et on les pousse hors de chez elles. Suit la courte, mais lamentable histoire de ces religieuses errant dans le grand Paris. Sans appui et sans pain, elles n'osent se réunir pour ne pas être traitées en suspectes, et c'est après le concordat qu'elles reprennent timidement dans la rue de Turenne l'œuvre que les lois récentes ont brutalement supprimée. Quel chapitre d'histoire contemporaine que cette vieille histoire de l'avant-dernier siècle ! P. PISANI.

Les Questions d'Orient, par GEORGES GAULIS. Paris, « Pages Libres », 1905, in-16 de 126 p. (Collection : *Études sur la politique extérieure des États.* — Prix : 1 fr. 50.

C'est avec un réel intérêt que se lit l'étude de M. Gaulis sur les questions d'Orient ; les affaires intérieures de l'empire ottoman, les massacres d'Arménie, les ambitions de la Grèce, les complications macédoniennes, les convoitises et les rivalités des puissances occidentales, tels sont les principaux chapitres, traités sobrement, avec une grande sûreté d'information et une impartialité à laquelle je suis heureux de rendre hommage ; il y a même, aux pages 92 et suivantes, des appréciations du protectorat religieux de la France en Orient qui contrastent singulièrement avec les théories exposées dans la même collection.

Dire que j'adopte en bloc toutes les opinions de M. Gaulis serait aller trop loin ; mais je suis tout disposé à lui reconnaître le droit de penser autrement que moi, du moment que son petit livre est écrit avec science, conscience et bonne foi. P. PISANI.

Les Espagnols d'autrefois, récits historiques, par Dom J. RABORY. Paris, Savaète, s. d., in-8 de VIII-143 p. — Prix : 2 fr.

Voici un bon et beau livre qui comble vraiment une lacune dans l'histoire de la littérature espagnole avant le XVIe siècle. Peu d'auteurs, en effet, même les contemporains, ont étudié à fond la valeur des chroniqueurs espagnols antérieurs à l'âge d'or. Au point de vue historique, ils méritent pourtant plus d'attention qu'on n'a daigné leur accorder ; au point de vue littéraire, il me semble qu'on les a regardés avec trop d'indifférence, quel que soit le mérite qu'on a bien voulu leur attribuer. Dom Rabory a condensé, en cent cinquante pages, le plus sûr, le plus incontestable de ce que les anciens chroniqueurs de la Péninsule nous ont laissé sur les origines de ce pays, sur la conquête romaine, sur la diffusion du christianisme et ses luttes séculaires contre les Maures. Nous laissons ici de côté le point de vue historique, sur lequel d'ailleurs nous aurions peu de chose à ajouter ; mais nous signalerons volontiers aux lecteurs du *Polybiblion* le chapitre qui a trait à la formation de la langue. Il nous a semblé que le tableau des modifications de sens et de syntaxe qui se rapportent à certains termes ou à certaines expressions, passant du latin à l'idiome nouveau, n'est ni assez complet, ni assez précis. Dom Rabory ne juge que d'après le style des chroniqueurs ; ses exemples sont exclusivement tirés de leurs manuscrits : cette étude aurait gagné s'il l'avait étendue aux poèmes primitifs. Il ne nous paraît pas vrai non plus que l'Andalousie ait subi une plus grande et plus durable influence de la prononciation arabe que les régions du Nord : tout au contraire, il semble que le castillan, et même le catalan, ont gardé de nos jours le cachet de la langue des Maures dans les gutturales si fortement accentuées, si âpres, si dures, si caractéristiques de leur idiome, qu'on retrouve plus amollies et plus efféminées dans les provinces du sud. G. BERNARD.

La Jeunesse de Madame de Sévigné, *d'après des documents nouveaux*, par ÉMILE MALHERBE. Rouen, imp. L. Gy, 1905, in-8 de 71 p.

L'Abbaye de Livry au temps de Madame de Sévigné, par le même. Rouen, imp. L. Gy, 1905, in-8 de 77 p.

L'auteur, sans prétention aucune à l'érudition bibliographique, raconte, avec le ton de la causerie familière et spirituelle, tout ce que l'on peut

savoir de la jeunesse de Marie de Rabutin-Chantal, la future marquise. En 1882, M. Guillaume Depping présentait à l'Académie des sciences morales un mémoire sur des documents découverts par lui dans les archives du Châtelet et concernant les Coulanges. C'est là que M. Malherbe déclare avoir puisé le fond de son étude. Mais il a su la dépouiller de tout caractère rébarbatif, pour ne nous montrer que le côté pittoresque et attrayant des choses et des gens. L'histoire des aïeux y passe avec son cortège de Rabutin, de Frémyot, de Coulanges et de Sévigné, où se détache dans le nimbe d'or de la sainteté, la figure de la grand'mère, sainte Chantal.

Le conflit entre la famille paternelle, côté des Rabutin, et les ascendants maternels, côté des Coulanges, fait le principal épisode de ces rivalités entre parents qui éclatent autour de l'orpheline. Les Coulanges, moins titrés, mais plus hommes d'affaires — ils s'étaient enrichis dans la gabelle, — finirent par l'emporter sur les gentilshommes et les duellistes. Cette sentence honore la magistrature parisienne. Grâce à cette mesure intelligente dont l'histoire lui sera éternellement redevable, la petite-fille, née Place Royale, allait être élevée, à quelques lieues de la capitale, sous la surveillance de son oncle, le « bien bon » abbé de Coulanges, à Livry.

— C'est dans cette abbaye de Livry que nous transporte la seconde brochure de M. Malherbe. Tout n'y avait pas toujours été conforme à l'austérité monastique; mais, depuis la réforme introduite en 1637 par le cardinal de la Rochefoucauld, les religieux augustins ne donnaient plus que l'exemple de la régularité et de la vertu. L'abbé de Coulanges avait la commende et recevait sa nièce dans un pavillon que l'on voit encore aujourd'hui. Cela dura jusqu'à l'année de sa mort, en 1687. Assurément le tableau de cette existence d'ancien régime, de ce milieu moitié ecclésiastique moitié laïque formant une sorte de trait d'union entre le cloître et le siècle, a son intérêt rétrospectif; mais une question plus haute sollicitait un examen attentif et une solution nette : Comment fut élevée Mme de Sévigné et en quoi son éducation fut-elle profitable à son développement littéraire et moral ? M. Malherbe, qui ne nous épargne aucun des incidents de la réforme augustinienne, est resté malheureusement plus sobre sur ce point essentiel. Il est vrai qu'il l'avait déjà traité précédemment ou plutôt esquissé. Mais il nous dépeint ici, avec un charme exquis, les séjours de dévotion que la marquise faisait dans son « aimable abbaye. » Comme épilogue, il nous apprend que les liquidateurs des communautés religieuses détiennent actuellement ce domaine historique et doublement sacré.

HENRI CHÉROT.

Une Page d'histoire du XIXe siècle. Pasteur, l'homme, le savant, par V. FRAITOT. Paris, Vuibert et Nony, s. d. (1906), in-8 de VIII-160 p., illustré. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un travail de vulgarisation, une biographie du grand homme mise à la portée de tous.

L'auteur nous parle d'abord des origines et de la jeunesse de Pasteur, de façon brève, mais suffisante. Puis, avec une bonne méthode, il fait l'exposé de son œuvre si considérable. Tout est clair et précis. Cet ensemble compose la première partie. La seconde nous montre l'homme et le savant; la troisième est relative à la doctrine scientifique de Pasteur et la quatrième résume l'historique et donne la description de l'Institut de la rue Dutot et renseigne sur l'organisation des services de cet établissement.

Je voudrais pouvoir louer sans réserve aucune ce joli volume, bien édité

et illustré avec soin ; malheureusement, l'auteur semble avoir voulu, de parti pris, passer presque entièrement sous silence les convictions religieuses de l'illustre savant. Il s'est borné à rappeler (p. 94-95) la déclaration si connue par laquelle Pasteur a marqué la séparation des deux domaines de l'expérimentation scientifique et de la foi en une autre vie, foi qu'il avait profondément. Cette citation ne me paraît pas, à beaucoup près, offrir une idée satisfaisante des sentiments de l'homme célèbre qu'il a essayé de faire revivre. Et puisque M. Fraitot reconnaît lui-même, dans sa Préface, avoir utilisé — ce qui est tout naturel — l'ouvrage capital de M. Vallery-Radot, il eût été bien inspiré de ne point négliger ce qui est dit aux pages 682, 683 et 685 du livre en question, qui prouvent, clair comme le jour, que Pasteur est mort en croyant, en chrétien. Il est toujours regrettable de ne pas écrire l'histoire telle qu'elle est. ER.-CH. GAUDOT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un deuil particulièrement cruel dans les circonstances présentes vient de frapper l'Église de France. Le 11 février, S. E. le cardinal Perraud est mort à Autun, sa ville épiscopale, après une courte maladie, à l'âge de 78 ans. Adolphe-Louis-Albert PERRAUD est né à Lyon le 7 février 1828. Se destinant d'abord à la carrière universitaire, il vint suivre à Paris les cours du collège Saint-Louis et entra, en 1847, à l'École normale, dans la section des lettres. Il y eut comme condisciples Ed. About, Fr. Sarcey, Libert, H. Taine, Heinrich, J.-J. Weiss, etc. Il en sortit, en 1850, agrégé d'histoire, et, au grand étonnement de ses maîtres et de ses camarades d'étude, il ne tarda pas à renoncer à l'enseignement pour se faire admettre dans la congrégation de l'Oratoire, qui venait de renaître brillamment. Ordonné prêtre et pourvu du grade de docteur en théologie en 1865, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne et ne tarda pas à attirer l'attention par l'éclat de sa parole et par le rigoureux scrupule de son enseignement. Il fut enlevé à cette chaire par le décret du 10 janvier 1874 qui l'appelait à l'évêché d'Autun. Préconisé le 4 mai suivant, il était sacré à Paris le 29 juin. Ses nouveaux devoirs, auxquels il s'adonna avec cette ardeur calme et tenace qui lui était propre, ne diminuèrent en rien son activité oratoire et littéraire : ils ne firent que donner une autorité plus grande à sa parole et à ses écrits. Bientôt il occupa une place telle dans le monde des penseurs et des lettrés que l'Académie française, ne pouvant résister au désir exprimé par Auguste Barbier mourant, décida, le 2 juin 1862, de lui donner le fauteuil du poète des *Iambes*. A la fin de 1884, sur la désignation du P. Petetot, il fut canoniquement élu supérieur général de l'Oratoire. Enfin son élévation au cardinalat prouve en quelle haute estime il était tenu au Vatican. — L'œuvre littéraire du cardinal Perraud est considérable. Elle se compose d'ouvrages historiques, de biographies, d'oraisons funèbres, de discours de charité, de conférences, de brochures d'actualité, etc. En voici une liste qui n'est pas absolument complète, puisqu'elle ne contient pas l'énumération de toutes les lettres pastorales de l'illustre prélat : *Questions irlandaises. Le Bill des tenanciers* (*The Tenant-Right Bill*) (Paris, 1860, in-8) ; — *Études sur l'Irlande contemporaine, précédées d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans* (Paris, 1862, in-8) ; — *L'Oratoire de France au* XVII*e et au* XIX*e siècle* (Paris, 1865, in-8), thèse pour le doctorat en théologie ; — *Le Siècle de la réforme, étude historique et critique à propos*

du tableau de Kaulbach (Paris, 1868, in-8) ; — *Éloge funèbre du général Ladislas Zamoyski, prononcé dans l'église de l'Oratoire le 30 janvier 1868* (Paris, 1868, in-8) ; — *Pauvreté et misère. Discours prononcé dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, le dimanche 7 février 1869* (Paris, 1869, in-8) ; — *Discours prononcé dane l'église de Deauville (Calvados), le 4 septembre 1867, en faveur des religieuses féliciennes du royaume de Pologne* (Paris, 1869, in-16) ; — *Les Saintes françaises. Discours prononcé dans l'église de Sainte-Geneviève, le 8 janvier 1869* (Paris, 1869, in-8) ; — *Le Comte de Montalembert* (Paris, 1870, in-8) ; — *Litanies des saints de France et Prières pour la France* (Paris, 1871, in-32) ; — *Oraison funèbre du T. R. P. Captier, fondateur et prieur de l'École Albert-le-Grand, et des douze martyrs d'Arcueil, massacrés à la barrière d'Italie, en haine de la religion, le 23 mai 1871, prononcée dans l'église paroissiale d'Arcueil, le lundi 3 juillet 1871* (Paris, 1872, in-12) ; — *Oraison funèbre de Mgr Georges Darboy, archevêque de Paris, fusillé à la Roquette par ordre de la Commune, le 24 mai 1871, prononcée dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, le mardi 18 juillet 1871* (Paris, 1872, in-8) ; — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1872, en la fête du 443e anniversaire de la délivrance de la ville* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Paroles de l'heure présente, 1870 et 1871* (Paris, 1872, in-12) ; — *Le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel* (Paris, 1872, in-8) ; — *La Crise protestante et la crise catholique en 1872* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Blessures de la France. Discours prononcé à Saint-Augustin, le 25 février 1872, en faveur de la Société de secours aux paysans français ruinés par la guerre* (Paris, 1872, in-8) ; — *Jacob et Esaü. Appel en faveur des pauvres des faubourgs* (Paris, 1873, in-8) ; — *Lettre à un homme du monde sur les projets de loi de M. Jules Ferry* (Paris, 1879, in-8) ; — *Paix et salut. Discours prononcé le 18 janvier 1880, à la cathédrale d'Autun, dans la cérémonie des prières publiques* (Paris, 1880, in-8) ; — *Le Cardinal de Richelieu, évêque, théologien et protecteur des lettres* (Paris, 1882, in-8) ; — *Discours prononcé par Mgr Perraud, 17 avril 1883, jour où il a été reçu à l'Académie française, suivi de la Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Œuvres pastorales et oratoires* (Paris, 1883-1886, 4 vol. in-8) ; — *Oraison funèbre de S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, prononcée dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, le 17 novembre 1886, précédée d'une épître dédicatoire à S. S. le pape Léon XIII* (Paris, 1886, in-8) ; — *Trois Discours sur sainte Thérèse* (Paris, 1888, in-8) ; — *Les Séminaristes à la caserne. Lettre au général **** (Paris, 1890, in-8) ; — *La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891* (Paris, 1892, in-8) ; — *Quelques Réflexions au sujet de l'encyclique du 16 février adressée à la France, précédées du texte de l'encyclique* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Cardinal Lavigerie* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *A propos de la mort et des funérailles de M. Ernest Renan. Souvenirs et impressions* (Paris, 1893, in-12) ; — *Les Chaînes des chrétiens. Allocution prononcée à la cathédrale d'Autun, au retour de Rome, dans la cérémonie solennelle du « Te Deum » et du salut d'actions de grâces* (Paris, 1896, in-8) ; — *Discours militaires* (Paris, 1896, in-12) ; — *Eurythmie et harmonie. Commentaire d'une page de Platon* (Paris, 1896, in-12) ; — *Le Cœur de Jésus et le pèlerinage de Paray-le-Monial, le 22 juin 1900, en la fête du Sacré-Cœur et au jour où a eu lieu le pèlerinage international* (Autun, 1900, in-32) ; — *Saint Philibert, fondateur des abbayes de Jumièges et de Noirmoutier (616-684)* (Autun, 1901, in-32) ; — *Droits et devoirs civiques. Carême 1902* (Autun, 1902, in-32) ; — *Discours prononcé dans la cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans, le 12 octobre 1902, à l'occasion du premier centenaire de la naissance de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans* (Orléans, 1902, in-

32) ; — *La Mère du Bon Conseil. Léon XIII et Pie X. Allocution prononcée à la cathédrale, au retour de Rome et du conclave, le 19 août 1903* (Mâcon, 1903, in-8) ; — *La Mission de la jeunesse catholique. Discours prononcé à la cathédrale de Saint-Vincent de Châlon, le dimanche 10 mai 1903* (Autun, 1903, in-16) ; — *La Très Sainte Eucharistie (Carême 1903)* (Autun, 1903, in-32) ; — *Le Chant et la musique d'église. Lettre adressée aux clercs du diocèse d'Autun* (Autun, 1904, in-16) ; — *Le Règne de Dieu dans le monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après l'encyclique « E supremi apostolatus » de Sa Sainteté le pape Pie X. Carême 1904* (Autun, 1904, in-18) ; — *Tribulations et angoisses. Discours prononcé le 27 décembre 1903 à la cathédrale, dans la cérémonie du dernier dimanche de l'année* (Autun, 1904, in-18) ; — *Les Erreurs de M. l'abbé Loisy condamnées par le Saint-Siège. Instruction adressée au diocèse d'Autun* (Autun, 1904, in-16). Le cardinal Perraud a en outre publié : *Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve, extraites de ses œuvres* (Paris, 1889, in-18).

— Nous avons appris avec regret la mort de M. Gustave SAIGE, conseiller d'État et conservateur des archives du palais de Monaco, archiviste honoraire aux Archives nationales de France. Né à Paris en 1838, M. Saige disparaît à l'âge de 68 ans. C'était un érudit distingué qui a su tirer un excellent parti des archives dont il avait la direction pour publier d'importants travaux se rapportant pour la plupart à la principauté de Monaco. Voici la liste des plus connus ; *Les Juifs du Languedoc antérieurement au XIVe siècle* (Paris, 1881, in-8), ouvrage couronné par l'Institut ; — *Honoré II et le Palais de Monaco* (Monaco, 1883, in-8) ; — *Les Beaux-Arts au palais de Monaco* (Monaco, 1884, in-8) ; — *Journal des guerres civiles de Dubuisson-Aubenay (1648-1652)* (Paris, 1883, 2 vol. in-8) ; — *Le Protectorat espagnol à Monaco* (Monaco, 1885, in-8) ; — *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par ordre de S. A. S. le prince Charles III* (Monaco, 1888-1891, 3 vol. in-4) ; — *Cartulaire de la seigneurie de Fontenay-le-Mannion provenant des archives de Malignon, publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert Ier, prince souverain de Monaco* (Paris, 1895, in-4) ; — *Monaco, ses origines et son histoire d'après les documents originaux* (Paris, 1898, in-12).

— Un des bibliographes anglais les plus remarquables de notre temps, M. John Philip EDMOND, est mort le 30 janvier dernier, à 55 ans. Né et élevé à Aberdeen, en Écosse, il fut d'abord employé dans une grande librairie de cette ville. En 1889 il devenait aide-bibliothécaire au « Sion College » et en 1891 il était mis à la tête de la splendide bibliothèque du duc de Crawford à Haigh Hall. En 1904 il abandonnait ce poste pour prendre la direction de la bibliothèque de la « Society of Writters to His Majesty's Signet ». Il était encore à Aberdeen, lorsqu'il débuta par la publication du *Cocke Lorelles Boke* et d'un ouvrage, qui est un modèle de bibliographie : *The Aberdeen Printers* (1884-1888), ouvrage que suivirent les *Annals of Scottish Printing*, composées en collaboration avec le Dr. R. Dickson. Pendant son séjour à Haigh Hall, il rédigea plusieurs volumes de la collection dite *Bibliotheca Lindesiana*, entre autres : le *Catalogue of Chinese books and manuscripts* (1895, in-8), pour lequel il dut étudier le chinois et le japonais ; le *Catalogue of English Broadsides, 1505-1897* (1898, in-8) ; le *Catalogue of English Newspapers, 1641-1666* (1901, in-8), publication du plus haut intérêt et qui représente une somme de travail prodigieuse ; les *Bulletins of the National Assembly and Convention, 1792-1795*, et le *Catalogue of a Collection of 1500 Tracts by Martin Luther and his Contemporaries, 1511-1598* (1903, in-8), volume dont nous avons à peine besoin de faire remarquer l'importance. M. Edmond, l'un des membres les plus actifs du *New Spalding Club*, était, au moment de

sa mort, président de la Société bibliographique d'Édimbourg, aux *Proceedings* de laquelle il a donné de nombreux et importants articles, tels que la *Mécométrie de l'Eymant*. Enfin il appartenait à la « Library Association », aux travaux de laquelle il a toujours pris une part importante.

— Né le 25 mai 1876, à Laval, M. Charles Brou est mort en cette ville le 11 février. Après de bonnes études au lycée de Laval, M. Brou entra à l'École des chartes en novembre 1896. Il y tint un rang honorable, mais il négligea de donner à ses études une dernière sanction et retourna dans sa ville natale dont il ne tarda pas à devenir le bibliothécaire. Sous son administration, la bibliothèque de Laval, malgré l'exiguité de son local et de son budget, acquit bientôt des ressources justement appréciées par les travailleurs. M. Brou prévoyait avec satisfaction le moment où il aurait à procéder à l'installation du dépôt confié à sa garde dans le vieux château des bords de la Mayenne rendu accessible au public. Une mort prématurée l'aura empêché de mettre lui-même en valeur, dans un beau décor archéologique, le patrimoine littéraire de la ville de Laval.

— On annonce encore la mort de MM. : — Pierre Alype, ancien député de l'Inde française, mort le 11 février, à Marseille, à 60 ans, qui a collaboré à divers journaux, notamment au *Soir*, à la *Réforme*, au *Siècle*, et qui rédigeait depuis une vingtaine d'années le *Journal d'outre-mer* qu'il avait fondé pour l'étude exclusive des questions coloniales; — Anatole Claudin, le bibliophile et libraire bien connu, mort à la fin de février, à Charenton, à 73 ans, lequel rédigeait pour sa maison de la rue Dauphine des catalogues modèles de science bibliographique et qui laisse divers travaux importants sur l'imprimerie en France, entre autres : *Antiquités typographiques de la France ; Origines de l'imprimerie à Albi en Languedoc (1480-1484) ; Les Pérégrinations de J. Neumester, compagnon de Gutenberg, en Allemagne, en Italie et en France (1463-1481), son établissement définitif à Lyon (1485-1507)* (Paris, 1880, in-8); un rapport sur *les Travaux de l'histoire de l'imprimerie* inséré dans le tome II du *Congrès bibliographique international* tenu à Paris en 1898 sous les auspices de la Société bibliographique, enfin *Histoire de l'imprimerie au* XV*e et au* XVI*e siècle* (Paris, 2 vol. in-fol., 1900-1901) ; — Charles Cordhomme, l'un des personnages en vue du mouvement révolutionnaire de 1848, mort le 4 février, à Rouen, à 89 ans, lequel avait publié, il n'y a pas longtemps, ses *Mémoires* dans *le Réveil social*, et qui, marié à une tante de Guy de Maupassant, a été immortalisé par ce dernier dans sa nouvelle *Boule-de-Suif*, sous le nom de Cornudet ; — Émile Corneau, ancien député des Ardennes, directeur du *Petit Ardennois*, mort au milieu de février ; — Auguste Deroy, dessinateur bien connu, qui a collaboré au *Monde illustré*, à l'*Illustration*, etc., mort au milieu de février, à Maintenon; Henri-Louis-Charles Duvernoy, musicien de talent, qui fut pendant plus de 40 ans professeur au Conservatoire de Paris, mort au commencement de février, à 85 ans ; — Th. Funck Brentano, qui laisse des ouvrages de philosophie historique et d'économie politique, mort à Montfermeil, vers la fin de janvier ; — Charles Gros, professeur au lycée de Chaumont, qui a collaboré à diverses revues : *La Jeune France, la Jeune Belgique, le Semeur, la Revue internationale*, de Florence, *la Nouvelle Revue* et a publié quelques volumes de poésies, notamment : *Les Poèmes habituels* (Paris, 1887, in-18) et *Sous l'étoile* (Paris, 1897), mort en février, à l'âge de 43 ans ; — Louis Jamet, percepteur en retraite et journaliste, mort à Lyon, au commencement de février, à 71 ans, lequel, avant d'entrer dans l'administration, avait collaboré à la *Gironde* de Bordeaux, à la *Presse* de Paris, etc., et,

après l'avoir quittée, avait repris la plume pour diriger *la République de l'Isère*; — Victor LAMBINET, l'un des collaborateurs, sous le pseudonyme de « Fidèle Auroi » de la revue *la Légitimité, organe de la survivance du roi martyr*, mort à Caudéran (Gironde), à l'âge de 62 ans; — l'abbé DE LA TOUR DE NOÉ, auteur d'un travail sur la prédiction dite de saint Malachie.

— A l'étranger on annonce la mort de Mgr ABBELOOS, recteur honoraire de l'Université de Louvain, mort le 25 février; — MM. : Dr. AMANN, médecin bavarois, professeur d'accouchement et de gynécologie, mort le 25 janvier, à Munich, à 73 ans; — Dr. Kaarlo BERGBOM, auteur dramatique finlandais, fondateur et directeur du théâtre national de la Finlande, mort le 18 janvier, à Helsingfors; — Dr. Eduard BÖHMER, ancien professeur de philologie romane, à l'Université de Strasbourg, mort le 5 février, à Lichtenthal, près de Baden-Baden, à 89 ans, lequel avait dirigé la publication de *Romanische Studien* et fait paraître d'importants ouvrages, entre autres : *Spanish reformers of two centuries from 1520; their lives and writings according to the late Benj. B. Wiffens plan and with use of his materials, described* (Strasbourg, 1883, 2 vol. in-8); — James BONWICK, archiviste d'État dans la Nouvelle Galles du Sud (Australie), ancien inspecteur des écoles de Tasmanie, mort le 6 février, lequel avait publié, en 1846, *Geography for young Australiam* et récemment : *Octogenarian Reminiscences*, sans compter divers autres travaux sur les origines historiques de l'Australie; — August VON BORRIES, professeur de construction de machines à vapeur à l'École technique supérieure de Berlin, mort récemment à Meran, à 54 ans; — Eduard BRATKE, professeur d'histoire de l'Église à Breslau (Silésie), mort dans cette ville, le 30 janvier, à 44 ans; — Dr. A. CARNOY, professeur de langues zende et pelhevi, mort récemment à Löwen; — Adelson COURTIN-JOURDOIT, directeur du journal *l'Indicateur de Péruwelz*, mort le 13 janvier, à Péruwels (Belgique); — le R. P. Eugène DEKINDT, né à Caeskerke (Belgique), qui a publié dans le *Messager du Saint-Esprit* des pages remarquées sous le titre de *Petit Mois de nos catéchumènes*, mort à Lisbonne, le 18 décembre dernier, à l'âge de 41 ans; — P. DRION, directeur honoraire de l'Académie des beaux-arts de Liège, mort le 28 janvier, à l'âge de 80 ans; — le Rév. Paton J. GLOAG, successivement pasteur à Dunning, Blantyre et Galashiels, en Écosse, et qui laisse plusieurs ouvrages théologiques, principalement des commentaires et des traductions, mort au milieu de janvier, à Édimbourg, à 83 ans; — Dr. Adolf GUSSEROW, ancien professeur d'accouchement et de thérapeutique pour les maladies des femmes, mort récemment à Berlin, à 70 ans; — Jules HELBIG, artiste peintre, directeur de la *Revue de l'art chrétien*, mort dans le courant de février; — Georg Jacob HOLYAKE, écrivain anglais, auteur d'ouvrages sur l'économie politique, fondateur de la secte des « sécularistes », mort à Londres, le 22 janvier, à 89 ans; — Ant.-E. HORN, journaliste d'origine hongroise, mort au milieu de février, à 71 ans, lequel, après la guerre d'indépendance, vint en France et en Allemagne faire ses débuts dans la presse, puis se rendit en Russie pour collaborer au *Journal de Saint-Pétersbourg* et à la revue de Katkof, et se retira enfin à Budapest d'où il envoyait des correspondances sur les questions économiques et financières hongroises, à divers journaux français, tels que le *Journal des Débats*, le *Journal des économistes*, la *Revue politique et parlementaire*, *la Revue de Paris*, etc. — Adolf KATSCH, inspecteur des douanes allemand, auteur de poésies lyriques, mort récemment à Oppenau dans la Forêt-Noire, à 94 ans, dont un des poèmes les plus connus, *Hundert Semester*, a pris place dans le

Kommersbuch des étudiants allemands; — Dr. Johannes KOLACZEK, médecin allemand, professeur de chirurgie à Breslau, mort dans cette ville, le 22 janvier, à 64 ans; — Dr. Karl von KORISTKA, ancien professeur de géodésie à l'École technique supérieure de Prague, mort dernièrement dans cette ville, à 80 ans; — Odoardo LUCHINI, sénateur italien, professeur de droit administratif, mort à Florence, le 17 janvier, à 62 ans; — Dr. Anton MENGER, ancien professeur de philosophie du droit et de procédure civile à l'Université de Vienne, mort à Rome le 7 février, à 65 ans, lequel était réputé posséder la bibliothèque sociologique la plus vaste du monde et qui laisse de remarquables ouvrages, plusieurs fois réimprimés tels que : *Das Recht auf den vollen Arbeitsvertrag* et *Das bürgerliche Recht und die besitzlosen Volksklassen*; — François MERCIER, explorateur et écrivain canadien, mort récemment à Montréal, à 68 ans, qui laisse un certain nombre d'intéressants ouvrages, dans lesquels il raconte ses voyages, particulièrement ceux qu'il fit dans la région de l'Alaska, qu'il prétendait n'avoir été visitée par aucun blanc avant lui; — Gustave MOSSELMAN, professeur d'histologie, embryologie, toxicologie et chimie physiologique expérimentale de l'École de médecine vétérinaire de l'État belge, mort à la fin de janvier; — Dr. Alexander MÜLLER, professeur de chimie agricole, mort récemment à Stensjöholm, en Suède; — Mgr NERVEGNA, attaché à la congrégation des évêques et réguliers, auteur d'un traité complet de la législation canonique des ordres religieux, mort dans le courant de février; — Max NITZE, professeur de physique allemand, mort à Berlin, dans le courant de février; — Alexander Stepanovitch POPOV, professeur de physique russe, mort le 13 janvier, à Saint-Pétersbourg, à 47 ans; — le R. P. REMY, S. J., auteur de livres d'enseignement et de piété, mort à Namur, le 3 janvier, à l'âge de 90 ans; — Anton RENK, écrivain autrichien, mort le 2 février, à Innsbruck, à 35 ans, lequel avait déjà publié un certain nombre de volumes, tels que : *Von der Feitirgschuel bis zur Hoachzetroas* (Innsbruck, 1899, in-16); *Der Tod in den Alpen* (Innsbruck, 1900, in-12) et *Tiroler und Buren* (Innsbruck, 1901, in-8); — Dr. Samuel Siegmund ROSENSTEIN, ancien professeur de médecine clinique, mort le 31 janvier, à Leyde, à 74 ans; — Dr. Rudolf SCHELSKE, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles, mort le 4 février, à Berlin, à 76 ans; — Dr. Hugo STADTMÜLLER, professeur allemand de philologie, mort le 25 janvier, à Heidelberg, à 60 ans; — Nikolai STOROCHENKO, professeur de littérature étrangère russe, connu par ses publications sur Skakespeare, mort le 25 janvier, à Moscou, à 70 ans; — Coutts TROTTER, journaliste anglais, mort le 5 février, à Édimbourg, à 75 ans, lequel, après avoir beaucoup voyagé, avait été chargé de rendre compte dans l'*Athenaeum* des ouvrages relatifs aux voyages et explorations; — Friedrich UHL, romancier et journaliste autrichien, mort le 20 janvier, à Mondsee (Haute-Autriche), à 81 ans, lequel fut, de 1876 à 1900, rédacteur en chef de la *Wiener Zeitung*, journal qui a exercé une influence considérable sur le goût artistique à Vienne, et auquel on doit un certain nombre de nouvelles devenues populaires, comme *Die Botschafterin*, *Farbenrausch*, etc.; — Harry L. D. WARD, ancien bibliothécaire du British Museum (département des manuscrits), mort à Londres, le 28 janvier, à 81 ans, qui a publié divers travaux sur la littérature épique du moyen âge, entre autres un excellent *Catalogue of Romances* et laisse un *Catalogue of Icelandic manuscripts*, encore inédit; — le Rév. W. R. M. WAUGH, astronome anglais, mort dans le courant de février, à Portland (Dorsetshire), à 88 ans, lequel fut longtemps un des membres les plus actifs de la « Liverpool Astronomical Association »

et de la « British Astronomical Association » et qui a publié de nombreux travaux dans les bulletins de ces sociétés ; — Adolf WERTHNER, journaliste autrichien, président de la « Journal-Aktien-Gesellschaft » d'Autriche et l'un des fondateurs de la *Neuen freien Presse*, mort le 26 janvier, à Vienne, à 78 ans ; — Dr. Johann WOLDRICH, professeur de géologie à l'Université tchèque de Prague, mort dernièrement dans cette ville, à 72 ans ; — Dr. Otto ZÖCKLER, professeur d'histoire de l'Église allemand, mort le 9 février, à Greifswald, à 74 ans ; — Dr. ZWICK, professeur allemand, ancien inspecteur des écoles de Berlin, mort le 16 février, à Gleichwitz, à 68 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 janvier, le secrétaire perpétuel communique une lettre du P. Delattre écrite en vue de solliciter une subvention pour les fouilles de Carthage. — M. Delisle présente à l'Académie des reproductions des miniatures de Jean Fouquet communiquées par M. Warner, du Musée britannique, et demande une subvention en vue de leur édition. — M. Salomon Reinach expose ses idées sur les motifs religieux qui décidèrent Vercingétorix, lors du siège d'Alésia, à se débarrasser des chevaux de sa cavalerie. Il attribue cette décision à l'horreur des Gaulois pour l'hippophagie. — Le 12 janvier, M. Héron de Villefosse décrit un sarcophage en marbre blanc polychromé découvert à Carthage par le P. Delattre et destiné au Louvre. — M. Babelon commente l'inscription d'une monnaie grecque au nom du tyran d'Athènes Hippias. — M. A. Thomas parle d'une liste de 480 noms d'animaux trouvés dans un manuscrit du XIIe siècle, dû à Polemius Silvius ; parmi ces noms quelques-uns forment l'étymologie de noms aujourd'hui en usage en France ou en Italie. — Le 26, M. Omont lit une notice sur un manuscrit acquis récemment par la Bibliothèque nationale, datant du XIe siècle et contenant les œuvres mathématiques de Gerbert, de Hériger de Lobbes, et quelques autres opuscules du même ordre. — M. Heuzey parle des dieux « à turban » représentés sur des rouleaux chaldéens et qui semblent être des portraits de rois d'Our divinisés. — M. Cagnat parle de la découverte faite en Tunisie par le capitaine Donau d'une borne milliaire qui démontre que le pays fut arpenté par les Romains dès l'an 29 après J.-C. — M. P. Monceaux donne connaissance des résultats de ses études sur la métrique des poètes populaires africains au Ier siècle du christianisme. — MM. Havet et S. Reinach présentent des observations sur le même sujet. — Le 16 février, M. S. Reinach lit une note de M. Seymour de Ricci contenant le texte et la traduction d'un fragment de Sosylos, historien grec, qui enseigna le grec à Hannibal, fragment publié en Allemagne. — M. Viollet lit le début d'un mémoire sur le rôle joué par Béranger Frédal dans la querelle entre Boniface VIII et Philippe le Bel. — Le 23 février, M. Léopold Delisle parle du IIe volume des *Antiquités juives* de Josèphe, illustré par Jehan Foucquet qui va, grâce à la générosité de l'Angleterre, prendre sa place à côté du tome Ier, à la Bibliothèque nationale. — M. S. Reinach lit un mémoire sur la mort du grand Pan, annoncée par Plutarque, et qu'il identifie avec la mort de Jésus.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 janvier, M. Joly poursuit la lecture de son mémoire sur la criminalité en Belgique. — Le 13 janvier, M. Lallemand complète la communication qu'il a faite au sujet des soins reçus par les malades dans les hôpitaux au moyen âge. — M. E. Worms lit le début d'une étude *sur les Vicissitudes de la puissance paternelle*. — Le 27 janvier, M. Gebhart parle à ses collègues du regretté M. Boutmy, dont il prononcera l'éloge. — M. E. Worms continue la lecture

de son mémoire sur les vicissitudes de la puissance paternelle. — Le 10 février, M. Joly continue la lecture de son mémoire sur la criminalité en Belgique. — M. Boutroux parle de la publication des œuvres de Leibnitz entreprise par l'Association internationale des Académies. — Le 17 février, M. Worms termine la lecture de son mémoire sur la puissance paternelle. — Le 24 février, M. Luchaire parle de la mort de M. Ad. Guillot et prononce son éloge.

PARIS. — Nous nous faisons un devoir de signaler tout spécialement à nos lecteurs une nouvelle publication bimensuelle de la Maison de la Bonne Presse. Sous le titre : *Revue d'organisation et de défense religieuse*, elle prend la succession du *Bulletin des congrégations* (Paris, 5, rue Bayard, VIIIe arr. — Prix de l'abonnement annuel : France, 6 fr. ; Étranger, 7 fr.). M. Paul Féron-Vrau, dans un article intitulé : *Notre But*, — duquel nous extrayons les passages les plus saillants, — présente ainsi ce périodique : « On conteste parfois l'utilité des nouvelles revues, dont beaucoup, feuilles de printemps ou d'automne, tombent au premier souffle. Personne ne niera, je pense, l'utilité de cette publication, qui, tout au moins, paraît bien à son heure. L'Église de France se trouve à un tournant de son histoire. Depuis l'établissement du concordat, jamais situation plus importante et plus délicate ne s'est présentée pour le maintien de l'exercice de son culte... Nous nous appliquerons surtout, en nous conformant aux décisions attendues du Saint-Siège, à l'étude des questions d'organisation et de défense qui intéressent ceux que nous avons appelés les « chefs de file » : les ecclésiastiques, les personnes d'œuvres et les hommes de loi. Il n'est pas besoin de dire que, dans l'examen de ces questions si délicates, comme d'ailleurs en toutes choses, nous nous efforcerons d'être les enfants soumis du Pape et des évêques. » — On trouvera le sommaire du premier numéro de la *Revue d'organisation et de défense religieuse* (32 pages gr. in-8) dans notre Partie technique du présent mois. Les numéros suivants seront également mentionnés, de façon régulière, dans cette même partie du *Polybiblion*.

— La brochure de M. Léon Dupont intitulée : *A qui la faute?* (Paris, Bloud, s. d., in-12 de 88 p. — Prix : 0 fr. 80) est pleine de bonnes intentions. L'auteur s'est beaucoup occupé des ouvriers, il trouve certaines de leurs réclamations déraisonnables, mais il remarque justement que ce sont les hautes classes qui leur ont donné l'exemple du mépris de la religion et de l'amour effréné des jouissances. Cela a été vrai autrefois, et cela malheureusement est encore vrai dans une certaine mesure pour beaucoup de gens qui gémissent sur les catastrophes imminentes, sans sacrifier un plaisir ou sans rien faire pour aller à l'ouvrier et pour le soulager dans ses véritables besoins. Quant aux remèdes que M. Dupont propose à la situation, il y aurait peut-être quelques critiques à faire, mais s'il se trompe parfois sur les possibilités, il nous paraît animé d'un très sincère et très louable désir de ramener l'harmonie des classes dans la religion et dans la justice.

— L'opuscule de M. Paul Théodore-Vibert : *L'Évolution de l'idée de patrie* (Foix, imp. Gadrat, 1905, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr.) est un fort ennuyeux amas d'assertions erronées, de vues chimériques et de citations confuses. L'ignorance historique de l'auteur et son mauvais style ne font vraiment pas grand honneur au « parti socialiste unifié » et au « bloc prolétarien » dont il est un fervent adepte. Sa passion haineuse, qui va jusqu'à qualifier le Pape de « sorcier étranger » (p. 34), est à elle seule de nature à discréditer ses utopies, quoique tout peut-être ne soit pas absolument faux dans ses conjectures sur les « confédérations » possibles entre certains États dans l'avenir.

— M. L. Bertrand publie le *Catalogue biographique des évêques de France, élèves du séminaire de Saint-Sulpice aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (Limoges, imp. Dumont, 1905, in-8 de 28 p.). Cet épiscopat, qui a grandement honoré l'Église de France, rend, par sa dignité, son intégrité doctrinale et son attachement au Saint-Siège, un éclatant témoignage à la valeur des maîtres qui l'ont formé. M. Bertrand ne se borne pas à justifier Saint-Sulpice des accusations de jansénisme et de gallicanisme outré lancées contre lui ; il montre nos évêques d'ancien régime tels qu'ils furent. Ce qu'il dit de leur gallicanisme mérite l'attention de l'historien.

— Après s'être taillé un magnifique succès avec huit éditions en deux ans du *Vrai Guide du vendeur*, M. Jules Brubach publie un second petit livre : *La Clé des opérations commerciales, indispensable complément du « Vrai Guide du vendeur* (Paris, Hachette, s. d., in-16 cartonné de 54 p. — Prix : 1 fr. 50) qui a une belle carrière devant lui. La première partie, elle seule, suffit pour que tous les négociants achètent ce volume : M. Brubach montre l'intérêt qu'il y a souvent à établir des prix de catalogue élevés, quitte à consentir de fortes remises. Il est excessivement adroit et avantageux de faire non une remise unique, mais des remises successives ; et de plus, pour le pourcentage nominal donné, il y a intérêt à les faire nombreuses et uniformément fragmentées ; un barême permet de procéder à ces opérations sans calcul lorsque les conditions sont déterminées. La seconde partie traite des majorations temporaires ; elle indique la vraie pratique de l'opération. Les tableaux de réduction de prix en grosse en prix en douzaine, ou unité, ou dizaine, de rame en main, etc., seront d'un usage constant. Il n'y a pas de chef de maison qui ne devra consulter le tableau des appointements par jour, mois et année pour un chiffre donné, ainsi que les comptes mensuels arrondis. Enfin ce travail si pratique se termine par un tableau de conversion en mètres des anciennes mesures françaises et étrangères.

— MM. Abel Lefranc et Jacques Boulenger ont été bien inspirés en réimprimant, d'après un exemplaire, peut-être unique, de la rarissime édition de 1562, *l'Isle Sonante, par M. Francoys Rabelais* (Paris, Champion, 1905, in-8 de XX-42 p. ; publication de la *Société des études rabelaisiennes*). *L'Isle Sonante* constitue la première rédaction du livre V du *Pantagruel*, dont elle ne renferme que seize chapitres ; une seconde rédaction est représentée par le ms. français 2156 de la Bibliothèque nationale ; une troisième rédaction a paru en 1564, sous le titre : *Le Cinquiesme et dernier livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel...* M. Boulenger, auteur de l'Introduction qui précède cette réimpression, soutient habilement cette thèse, fort vraisemblable, que le texte imprimé de *l'Isle Sonante*, texte mal ponctué, défiguré par des coquilles typographiques, et d'un style, semble-t-il, assez négligé, dérive directement d'un brouillon de Rabelais imparfaitement mis au point ; il examine minutieusement les rapports que présentent entre elles les trois différentes rédactions dont nous venons de parler, et apporte ainsi une très utile contribution à l'histoire du cinquième livre du *Pantagruel*. Quant au texte même de *l'Isle Sonante*, on l'a reproduit aussi fidèlement que possible, avec ses fautes d'impression et sa mauvaise ponctuation.

— *Les Fleurs, les fruits et les légumes dans l'ancien Paris*, tel est le titre d'un opuscule, tout particulièrement attachant, de M. Georges Gibault (Extrait de la *Revue horticole*, in-4 de 8 p., avec 2 jolies reproductions du XVIe et du XVIIe siècle). C'est, à un point de vue spécial, un véritable petit « Tableau

du vieux Paris » depuis le XIe siècle jusqu'à la veille de la Révolution. On a plaisir à suivre l'érudit auteur dans sa promenade à travers les temps ; et si les fleurs ne sont que brièvement mentionnées, les fruits et les légumes, plus utiles, occupent une place beaucoup plus importante. Prose et vers se croisent et s'entremêlent de la façon la plus agréable. Aussi, quand on a terminé la lecture de cette amusante esquisse de la vie parisienne en ce qui concerne une partie de l'alimentation, est-on en droit de regretter que ce travail soit si court. Pourquoi, en le reprenant, M. Gibault ne donnerait-il pas à son sujet l'ampleur qu'il mérite ?

— Voici deux documents pour ce que l'on peut appeler la petite histoire contemporaine. L'un et l'autre appartiennent à la collection connue sous la dénomination de *l'Histoire par le bibelot*, dont les divers volumes ont été signalés ici, en leur temps. — 1er document : *Le Président Loubet en Espagne et en Portugal, octobre 1905*, par MM. Henri Daragon et Lucien Graux (Paris, Daragon, 1905, petit in-8 de 78 p., avec 6 planches. — Prix : 4 fr.). Les auteurs ont noté avec soin tout ce qui s'est dit et fait en Espagne du 22 au 26 octobre et du 27 au 29 du même mois en Portugal, à l'occasion de la visite présidentielle ; après quoi ils ont fourni des détails sur les cartes postales, les affiches, les photographies nées de la circonstance, sans oublier « la liste des journaux illustrés qui ont le mieux signalé le dernier voyage du septennat de M. Loubet. — 2e document établi par les mêmes auteurs : *S. M. Dom Carlos Ier, roi de Portugal, à Paris (22-24 novembre 1905)* (Paris, Daragon, 1906, petit in-8 de 16 p., avec 3 planches. — Prix : 3 fr.). L'Itinéraire, les pièces officielles (peu nombreuses et peu importantes) et les cartes postales (qui ne manquent jamais en l'occurrence) ont fait l'objet de cette brochure.

— Il est certain que les palmes académiques intéressent un grand nombre de nos compatriotes, puisque, l'année dernière, 25.000 postulants ont sollicité cette modeste décoration. « Un officier de l'Instruction publique » a jugé opportun, à l'approche du centième anniversaire de leur institution, de leur consacrer une courte étude : *Les Palmes académiques, 1808-1845. Historique, description* (Paris, Schleicher, 1906, in-8 de 31 p., avec fig. et une planche en couleurs). C'est le 17 mars 1808 que le décret impérial qui organisait l'Université, a créé les titres honorifiques d'« officier de l'Université » et d'« officier des Académies ». En 1844, une ordonnance de Louis-Philippe emploie l'expression « officier d'Académie » ; un décret du 9 décembre 1850 change les « officiers de l'Université » en « officiers de l'instruction publique ». Jusqu'en 1866, la décoration se portait brodée sur le côté gauche du vêtement : palmes de soie bleue et blanche, pour les officiers d'Académie, palmes d'argent pour les officiers de l'Instruction publique (*alias* de l'Université). A partir de cette date, les palmes furent telles que nous les voyons aujourd'hui : d'or pour les uns, d'argent pour les autres, et suspendues à un ruban de soie violette. D'abord réservées aux membres de l'enseignement, ces distinctions honorifiques devinrent accessibles, en vertu de décrets successifs, à des catégories de plus en plus nombreuses de citoyens. La notice qui vient de paraître est illustrée de figures et d'une planche en couleurs, qui représentent les palmes d'autrefois et celles de notre temps ; on y a joint une reproduction du diplôme d'officier d'Académie.

— La brochure intitulée : *Famille de Casamajor. Un peu d'histoire ; sa noblesse, ses alliances et son expansion* et signée Clément Boissier (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 84 p., avec 9 fac-simile et 11 figures dans le texte. — Prix : 10 fr.), renferme un plaidoyer — ou plutôt l'ébauche d'un

plaidoyer — en faveur de la noblesse d'une honorable famille du Roussillon. L'auteur la fait remonter à Arnaud de Casamajor, jurat de Sauveterre, qui aurait porté le titre de marquis dès 1495.

— Vient de paraître, sous la signature de M. Léon de Cheyssac, un ouvrage qu'a provoqué la loi de séparation et intitulé : *Une Page d'histoire politique. Le Ralliement* (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-12 de 177 p. — Prix : 3 fr.).

— M. J. de Muizon, dans une brochurette que tout le monde peut mettre en poche pour la lire à loisir, fait un tableau aussi intéressant que précis et suggestif de *la Situation électorale* (Paris, Téqui, 1906, in-32 de 32 p. — Prix : 0 fr. 15). Ce travail, précédé d'une brève introduction du grand-père de l'auteur, M. le baron de Gavardie, ancien sénateur et ancien député, prouve qu'il ne faudrait qu'un faible déplacement de voix pour changer la majorité actuelle de la Chambre des députés.

— Il y a un peu plus d'un an, c'est-à-dire en décembre 1904, nous avons présenté à nos lecteurs l'attachant récit que M. André Laurie, après l'avoir publié dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, a fait figurer dans les livres d'étrennes (gr. in-8, illustré) sous le titre de : *Un Semestre en Suisse* (Voir *Polybiblion*, t. CI, p. 508). Cet ouvrage, qui appartient à la collection : *La Vie de collège dans tous les pays*, vient de paraître dans le format in-18, également illustré (Paris, Hetzel, 348 p. — Prix : 3 fr.).

— Nous avons reçu, d'un seul coup, les 12 numéros parus en 1905 de la *Revue française des collectionneurs* (Paris, 26, rue de Grammont, 2e arr. — Prix de l'abonnement : France, 1 fr. 50 ; Étranger, 2 fr.). De quel genre de collectionneurs s'agit-il ? Comme le titre du périodique n'est pas suffisamment clair, nous devons dire que les collectionneurs visés sont les philatélistes. Sans nul doute, il y a des amateurs de timbres-poste ou fiscaux parmi nos lecteurs ; aussi croyons-nous utile de leur signaler cette revue qui renferme, outre des articles variés et illustrés, des annonces en très grand nombre (elles occupent à peu près la moitié de chaque numéro). Parmi les articles en question, il en est un, fort curieux, en vérité, consacré par M. Georges Schnebelin, directeur de la publication, à l'histoire de la *Bourse des timbres de Paris* (livr. d'octobre, novembre et décembre 1905).

BÉARN. — Sous le titre de *Légende historique du Béarn* (Paris, Amat, 1905, petit in-18 de 77 p. — Prix : 1 fr. 25), Mme Barou Le Bœuf a publié un petit livre, qui n'est, à proprement parler, ni de la légende ni de l'histoire doctrinale, mais une série de causeries sur les paysages, l'histoire et les villes principales de ce pays dont *nouste Henric* (comme on lit sur la statue de Henri IV à Pau) est le héros. L'histoire originale du Béarn finit avec « ce roi vaillant... » ; aussi en parle-t-on peu aujourd'hui, perdu comme il est au bout de la France, et si peu important par le chiffre de sa population, car il ne forme qu'une partie du département des Basses-Pyrénées. Ce petit livre, écrit dans un style facile et parfois même empreint de poésie, le fait connaître rapidement et aimer ; et il nous assure « que le Béarn est le pays du calme, de la vie doucement joyeuse. »

BRETAGNE. — M. l'abbé A. Milon, poursuivant ses investigations archéologiques, vient de faire paraître une charmante plaquette intitulée : *Le Culte de la pierre en Armorique* (Rennes, Plihon et Hommay, 1905, in-8 de 25 p.). On retrouve le culte de la pierre, comme du reste celui des arbres et des fontaines, chez tous les peuples primitifs, aussi bien dans les îles de l'Océanie qu'en Bretagne. C'est, en réalité, celui de la puissance et de la fécondité, symbolisées souvent d'une façon identique, même par des

peuples d'une civilisation plus avancée. Les arbres tombent de vétusté ou autrement, les fontaines tarissent ou s'obstruent, les pierres demeurent, soit sous la forme de blocs gigantesques plantés en terre, ou sous celle d'amulettes portées au cou. M. Milon énumère les nombreuses superstitions nées du culte de la pierre. Il décrit, entre autres le très remarquable menhir-autel de Kernuz, cette ravissante gentilhommière que son propriétaire, M. Paul Duchâtellier, a transformée en musée où se sont donné rendez-vous les plus curieux spécimens de l'art préhistorique en Bretagne. L'auteur s'attarde un peu sur les céraunies ou pierres de tonnerre comme les appelle le peuple, qui tombées de la foudre, préservent de la foudre. Il rappelle l'invocation, en temps d'orage, à « sainte Barbe, sainte fleur, etc., » encore récitée de nos jours.

Dauphiné. — M. Brun-Durand rend un hommage bien mérité à la haute valeur de *l'Ingénieur en chef Aristide Dumont*, dans une « lecture faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Lyon » (Lyon, Rey, 1905, in-8 de 40 p.). Dumont fut l'un des plus actifs et des plus heureux ingénieurs hydrographes de notre époque. Son nom est attaché aux travaux relatifs à l'alimentation en eaux potables des villes de Lyon et de Nîmes, aux canaux dérivés du Rhône, qui sont la fortune de cinq ou six départements du sud-est. En même temps qu'il s'occupait de ces grandes questions il se livrait à des études économiques dans la presse parisienne. Il fut l'un des grands promoteurs de la télégraphie électrique. On croit même qu'il découvrit le principe du téléphone domestique. Comme tout grand initiateur, il rencontra des résistances passionnées à ses projets, dont un seul suffit à immortaliser une mémoire. Né à Crest (Drôme) en 1819, il se fixa à Lyon. A la fin de sa brochure, M. Brun-Durand dresse l'*État des services de François-Marcellin-Aristide Dumont, tels qu'ils sont inscrits sur les registres matricules du ministère des travaux publics*. Ensuite il donne la *Bibliographie* des œuvres de M. Dumont qui compte 28 numéros. Belle figure de savant illustre autant que désintéressé, qui entre de plain-pied dans la galerie des célébrités de l'histoire dauphinoise.

— *Henri Morin-Pons* était également d'origine dauphinoise. M. Brun-Durand lui a consacré une intéressante notice (Valence, imp. Céas, 1905, in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin d'archéologie et de statistique de le Drôme*). Henri Morin-Pons s'était particulièrement occupé de la *Numismatique féodale du Dauphiné*. Son ouvrage, qui porte ce titre, est toujours utilement consulté. Il fit aussi paraître un certain nombre de travaux de valeur dans les périodiques régionaux.

Franche-Comté. — M. Gaston Coindre poursuit la publication de son curieux et très artistique ouvrage intitulé : *Mon Vieux Besançon. Histoire pittoresque et intime d'une ville* (Besançon, Paul Jacquin, 1906, fasc. III, paginé 511 à 791, avec un plan parcellaire et de nombreuses gravures de l'auteur). Nous avons dû nous borner jusqu'à présent à signaler les fascicules qui, depuis 1900, paraissent à des intervalles inégaux. Celui que nous avons sous les yeux concerne toute la partie de la ville située à gauche de la Grande-Rue et allant du pont de Battant jusqu'au faubourg Rivotte. Peut-être n'attendrons-nous pas l'achèvement de cet ouvrage pour l'examiner comme il convient.

— M. Léon Monnier écrit en prose et en vers ; dans l'un et l'autre cas, il est toujours poète : un peu trop quand il ne rime pas ; suffisamment quand il rime. Ainsi ses *Impressions d'un passant* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Merac, 1906, in-8 de 69 p.) sont d'assez aimables esquisses, mais parfois un

peu trop colorées et agrémentées de points suspensifs tellement nombreux que la jeunesse de l'écrivain se trahit. Un bon point particulier toutefois aux deux pièces intitulées : *Les Lilas* et *le Farfadet*. — Le même auteur a publié aussi un amusant monologue : *Comment j'appris l'espéranto* (Arbois, imp. Veuve Chapeau, s. d., petit in-4 de 4 p. — Prix : 0 fr. 40). — Mais le petit volume auquel nous donnons la préférence est certainement celui qui a pour titre : *Les Papillons comtois* (Dole, imp. Courbe-Rouzet, 1905, in-18 de 24 p. — Prix : 0 fr. 75). Parmi les seize sonnets qui composent cette plaquette il en est trois dont le charme est réel : *Les Cerisiers en fleurs, La Côte* et surtout *Au Paysan*. M. Léon Monnier fera bien de négliger les banalités et de se consacrer entièrement à célébrer son coin de province, soit en vers soit en prose.

— En collaboration avec M. Auguste Jobez, le même M. L. Monnier nous donne encore un travail qui ne ressemble en rien aux précédents : *Champagnole à travers les âges* (Arbois, imp. Chapeau, 1905, in-18 de 33 p. — Prix : 0 fr. 60). C'est un aperçu très sommaire de l'histoire de cette gracieuse petite ville du Jura, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Un plan de la localité et quelques vues (il y en a de bien pittoresques) eussent avantageusement complété l'opuscule.

— Les pièces de genre spécial que l'on nomme des « Revues » sont parfois des critiques cinglantes des gens et des choses de tel ou tel crû au cours d'une année. La malice des auteurs éclate souvent à cette occasion, si bien que plusieurs rient jaune. Mais il se produit aussi des « revues » moins batailleuses et cependant de réelle gaîté : voyez, par exemple, celle qui, jouée du 9 décembre au 28 janvier dernier dans un quartier extra-muros de Besançon (la Butte), est intitulée : *Jacquemard en ballade* (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de 65 p., avec musique de MM. Émile Ratez, Ch. Sandoz et Roger Bailly). Le principal auteur, bien que son nom ne figure pas sous le titre, est M. Alfred Vernier-Arcelin, qu'un « groupe de bousbots » a aidé dans la rédaction de cette œuvre amusante. Les scènes sont relatives à la démolition des remparts de Besançon (si grandement désirée par la population qui éprouve « bien des maux » à recevoir satisfaction), aux haras, à la société des canotiers, sur laquelle on a fait une chanson très drôle (avec un joli dessin), à l'Université populaire, à un défilé de pendules (nous sommes dans la capitale de l'horlogerie française) devant Jacquemard (avec musique — absente d'ailleurs — de l'excellent artiste qu'est M. Ch. Sandoz). Il est également question de l'Union artistique bisontine, des cambrioleurs, du marché « couvert », de l'œuvre de la goutte de lait, etc. Notons enfin une *Ballade du pêcheur*, paroles antinévralgiques du poète Duplain, musique de M. É. Ratez (présente cette fois, la musique, sans compter une réjouissante lithographie). Prose et vers mêlés, en français et en patois. Le dit patois, très imagé, est débité par l'illustre et antique Jacquemard, qui, pour la circonstance, a bien voulu descendre de son clocher de la Madeleine afin d'égayer ses compatriotes du XXe siècle. On sait rire à Besançon — et pas méchamment du tout ; cette fois-ci, du moins.

— *Notes sur Montbéliard*, tel est le titre sans prétention d'un travail que M. Léon Sahler a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise ; Paris, Champion, 1905, in-8 de 160 p., avec 4 planches). Ces « notes », fort diverses, sont groupées en six divisions ou parties, savoir : I. *Le Château d'Étupes*; *Bernard de Saintes à Montbéliard*. — II. *Les Halles de Montbéliard*. — III. *Le Parc des princes*; *la ferme de la*

Grange-la-Dame ; *Frédéric Japy*. — IV. *Les Corporations de Montbéliard* ; *leur dissolution*. — V. *L'Inventaire des biens de Charles Duvernoy, homme de loi*. — VI. *Ma Vie en deux mots, par Pierre-Louis Sahler*. — Dans *Un Mot au lecteur*, qui sert d'Avant-propos, l'auteur rappelle que le pasteur Roy a publié, il y a un quart de siècle, une étude sur *le Pays de Montbéliard à l'époque de la Révolution française*, qui a surtout mentionné les événements. M. Sahler, lui, s'est « attaché aux hommes et aux choses. » En quelque sorte, il évoque l'âme même des ancêtres. « Ce sont, dit-il, les conditions de leur existence qu'il faut exposer ; c'est le milieu dans lequel ils s'agitent que nous devons peindre. » On comprend tout de suite l'intérêt que présente une telle entreprise. Parmi les choses multiples consignées ici, il en est qui s'imposent davantage à l'attention ; entre autres les faits et gestes de Bernard de Saintes, qui se dénommait lui-même « Pioche-Fer » et qui se conduisit à Montbéliard — annexé par lui à la France — en véritable bandit. La population n'ayant pas résisté, le sang ne fut point répandu comme à Dijon, où Bernard se rendit ensuite ; mais la guillotine fut installée sur la place publique, en guise d'avertissement. Entre temps, le sinistre fantoche, qui devait plus tard se montrer si plat en face de la monarchie restaurée, vendit les biens des ci-devant princes et s'adjugea, sans surenchère possible, tout ce qui lui convint. On trouve là l'indication d'une masse d'objets mobiliers cédés à des bourgeois, avec les noms de ceux-ci et les sommes payées. — L'un des chapitres les plus curieux (le quatrième) est consacré aux corporations ou sociétés de métiers qui, au nombre de vingt, furent dissoutes sur l'ordre de « Pioche-Fer », lequel exigea, dans un délai de trois jours, le dépôt à la municipalité de tous les deniers et effets leur appartenant. Telle était la liberté que Bernard, selon la formule révolutionnaire, apportait aux Montbéliardais. L'auteur donne sur lesdites corporations des renseignements précieux. Le pays, à cette époque, était loin de l'aisance dont il jouit aujourd'hui ; la pauvreté des paysans et des artisans ne prit fin, peu à peu, que lorsque l'industrie — l'industrie horlogère notamment — s'installa dans la région grâce aux efforts d'un homme de hautes capacités et d'une énergie inlassable : Frédéric Japy. Il faut savoir le plus grand gré à M. L. Sahler d'avoir publié ces « Notes » vraiment instructives et suggestives.

— La *Revue des cours et conférences* du 18 janvier dernier publie, de M. Émile Faguet, un article de dix pages très alertes sur *Rouget de l'Isle*. Une forte moitié de ce travail résume la vie si décousue de l'auteur de la *Marseillaise* ; le reste est un examen rapide de ses productions poétiques. Or, M. Faguet conclut comme il suit : « Telle est l'œuvre de ce poète qui n'a eu du génie qu'une fois (M. Faguet aurait pu constater que, cette fois, Rouget était légèrement ivre) : je suis bien forcé de le redire après tant d'autres. Il faut reconnaître à sa louange qu'il l'a dit lui-même : « Votre tête paraît être un volcan toujours en ébullition, écrivait-il à Berlioz en août 1830 ; dans la mienne il n'y eut jamais qu'un feu de paille qui s'éteint en fumant encore un peu. »

— Elle n'est pas longue la relation que nous donne M. Paul Nicolle d'une *Excursion à la Dôle* faite du 5 au 7 novembre 1904 par le Club alpin franc-comtois (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 15 p.) ; mais elle est écrite avec un charme poétique réel qui tranche sur les productions du genre, trop souvent composées avec une certaine sécheresse. L'opuscule se complète d'une « Note relative au panorama de la Dôle », que les ascensionnistes futurs feront bien de consulter, car elle se recommande par une

netteté qui n'a d'égale que la précision des indications bibliographiques et cartographiques relatives au sujet.

— *Le Diairi, almanach montbéliardais pour 1906* (Montbéliard, imp. Barbier, in-4 de 100 p., illustré) suit toujours la même voie. Comme toujours, par conséquent, il renferme quelques plaisanteries (en patois) sur les prêtres catholiques, ce que nous regrettons, bien qu'elles n'offrent pas, cette fois, de véritable gravité. Cet almanach est exclusivement consacré aux choses locales ; c'est ce qui fait son principal mérite : il montre bien les idées et la tournure d'esprit particulières à ce coin du département du Doubs. A côté de souvenirs historiques sont ici placées beaucoup de pièces écrites en patois (prose et vers), qui, sous le rapport philologique, nous l'avons dit maintes fois, offrent de l'intérêt.

LIMOUSIN. — M. Victor Forot, qui est président du comité départemental des recherches sur l'histoire de la Révolution française à Tulle, emploie une partie de ses loisirs à des travaux d'histoire locale. La brochure qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre : *Épisodes révolutionnaires. L'Année de la peur à Tulle* (Paris, Chéronnet, 1906, in-8 de 116 p.) est un des chapitres d'une Histoire de la Révolution à Tulle qu'il se propose de publier. En étudiant les événements de 1789 à 1790, l'auteur pense pouvoir établir qu'il y eut « plus de peur que de mal » : peur des brigands, peur de la famine, peur d'une attaque des campagnards contre la ville. Ces conclusions nous semblent assez optimistes ; des documents mêmes qu'il publie, il ne semble pas ressortir avec autant d'évidence qu'on en ait été quitte pour la peur. L'auteur nous paraît avoir un excès d'indulgence pour les partisans des nouvelles idées et une sévérité outrée pour l'ancien régime. Ces réserves faites sur les jugements de l'auteur, nous reconnaissons volontiers qu'il y a à prendre dans sa brochure et qu'on la consultera utilement.

LORRAINE. — Un simple lieutenant de hussards lorrain, d'origine polonaise, Georges Bangofsky, a laissé un manuscrit qui a trait à ses impressions de soldat au cours des campagnes de Suisse, d'Allemagne et de Russie. Le petit-neveu de l'auteur, M. Alexandre de Roche de Teilloy, a publié des extraits de ce document dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*. Nous en recevons un tirage à part intitulé : *Les Étapes de Georges Bangofsky, officier lorrain, fragments de son journal de campagnes (1797-1815)* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 114 p., avec portrait). Né en 1777, à Sarreguemines, Bangofsky, lieutenant de hussards depuis 1812, a été retraité, en raison de ses blessures, en 1815 ; il est mort à Nancy en 1837. M. de la Roche de Teilloy, dans son *Avant-Propos*, nous dit qu'il a dû faire des coupures pour ... resserrer les récits, supprimer les archaïsmes, des fantaisies, des étourderies d'orthographe, ôter quelques tours lourds trop gauchement répétés. » Il n'en émet pas moins l'avis — que nous trouvons très juste, d'ailleurs, — qu' « après les Mémoires grandioses, trop bien écrits, trop artistement arrangés, de maréchaux, d'officiers supérieurs, qui risquent d'inspirer plus d'admiration que de confiance, on recherche et on goûte aujourd'hui ces récits naïfs d'humbles soldats héroïques dont la part dans l'épopée de la République et de l'Empire a été mince, mais si active ! » Des pièces justificatives et des notes nombreuses, rejetées à la fin de la brochure, la complètent utilement.

LYONNAIS. — Les derniers érudits qui se sont occupés du fameux *Codex Besae* tendent à le situer dans l'Italie du sud pendant les IXe, Xe, XIe et XIIe siècles. Dom Henri Quentin, s'appuyant sur des emprunts que paraît lui avoir faits le martyrologe d'Adon, émet l'opinion que le manuscrit a dû

se trouver à Lyon au IXe siècle sinon entre les mains d'Adon, du moins entre celles de Florus, par l'intermédiaire duquel Adon aurait fait les emprunts en question. Le savant bénédictin met en tout cas hors de doute la présence du manuscrit à Lyon au XVIe siècle. Tel est l'objet d'un article publié par lui dans la *Revue bénédictine* sous ce titre : *Le « Codex Bezae » à Lyon au IXe siècle? Les Citations du Nouveau Testament dans le martyrologe d'Adon et note additionnelle sur le séjour du « Codex Bezae » à Lyon au XVIe siècle* (Bruges, Desclée et de Brouwer, 1906, in-8 de 25 p.).

MAINE. — Le dernier ouvrage de M. Grosse-Duperon : *La Madeleine à Mayenne* (Mayenne, Poirier, 1905, in-8 de 271 p.) se recommande comme les précédents aux curieux d'histoire locale par le grand nombre des documents du XVII et XVIIIe siècle, publiés ou analysés. Ils se rapportent à un couvent de bénédictines qui dura assez peu, à un hôpital général dont la fortune fut un peu meilleure, enfin à un bureau de charité. Ces deux dernières parties intéresseront sans nul doute les historiens des mœurs.

NORMANDIE. — Invité par M. le Maire de Caen à présider la distribution des prix aux élèves des écoles municipales des beaux-arts de cette ville, M. Émile Travers a prononcé dans cette solennité un intéressant discours, dans lequel, après avoir mis en relief les richesses archéologiques et artistiques de la vieille cité normande, il a exhorté ses jeunes auditeurs à ne pas se contenter de l'instruction technique, mais à féconder leur esprit par de solides notions d'histoire et de littérature et à élever leur âme par le culte de l'idéal : *Allocution prononcée à la distribution des prix des écoles des beaux-arts de la ville de Caen, le 5 février 1906* (Caen, Delesques, 1906, in-8 de 16 p.).

ORLÉANAIS. — Nous avons annoncé dans notre précédente livraison (p. 90) une intéressante étude de M. Henri Clouzot sur *les Amitiés de Rabelais en Orléanais*. Revenant sur cette question dans une nouvelle brochure intitulée *Le Véritable Nom du seigneur de Saint-Ayl* (Paris, Champion, 1905, in-8 de 16 p. ; extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*,), M. Clouzot est parvenu à élucider quelques points restés obscurs ou douteux dans son premier travail. Tout d'abord, grâce principalement à des documents jusqu'à présent inutilisés, des archives du Loiret, il établit que le seigneur de Saint-Ayl ou de Saint-Ay qui donna, dans son château des bords de la Loire, une si large hospitalité à Rabelais, est Étienne Lorens, et non, comme on l'avait cru, son fils Orson ; puis il retrace, dans ses grandes lignes, la vie de ce personnage, hier encore si peu connu, qu'il identifie avec Étienne Lorens, receveur de Soissons, chargé de missions diplomatiques en Suisse, protégé de Guillaume du Bellay. Enfin, accessoirement et par manière de corollaire, il expose les raisons pour lesquelles la fameuse lettre de Rabelais au *Bailli du bailli des baillis* doit être datée du 1er mars 1542.

PÉRIGORD. — Sur les feuillets restés blancs et sur les marges d'un manuscrit latin du Xe siècle, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, on a transcrit, durant les deux siècles suivants, un certain nombre de chartes ou de notices relatives au petit monastère de Paunat, en Périgord, siège de l'un des prieurés de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. MM. R. Poupardin et A. Thomas ont jugé avec raison ces textes dignes d'être publiés. Dans l'Introduction qui précède cette publication ils ont étudié avec un soin minutieux et une grande finesse critique divers problèmes de chronologie, de paléographie, d'histoire et de linguistique qui s'y rapportent. Cette petite dissertation peut être présentée comme un excellent modèle à nos

travailleurs provinciaux : *Fragments de cartulaire du monastère de Paunat (Dordogne)* (Toulouse, Privat, 1906, in-8 de 39 p. Extrait des *Annales du Midi*).

VELAY. — En collaboration, MM. les abbés François Fabre et Auguste Achard et M. Noël Thiollier ont composé une plaquette sur *Cinq Statues en bois des* XII*e et* XIII*e siècles, conservées dans le département de la Haute-Loire* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 8 p., avec 2 planches). Quatre de ces statues représentent la Mère de Dieu tenant le divin enfant dans diverses positions. Les auteurs donnent à ces statues une antiquité exagérée. Les madones qui se trouvent dans les églises de Notre-Dame des Tours et de Sorlac sont dues à des artistes, dont on sent les efforts pour donner à la Mère du Rédempteur une distinction idéale, qu'on n'observe que dans les œuvres des sculpteurs qui précèdent la Renaissance. Elles nous paraissent être de la fin du XIVe siècle, tandis que la Vierge de Sainte-Marie des Chazes est informe. Il est impossible d'assigner une date à ce travail d'un sabotier de village, qui peut être ancien ou d'une époque relativement récente. La madone de Saugues est ancienne ; elle a été coiffée d'un voile comme celle de Notre-Dame des Tours, mais par une main moins habile : les draperies n'ont pas la même souplesse et ne sont pas toutes justifiées. La figure ayant été retouchée, l'œil et les sourcils ne sont pas d'ensemble ; elle paraît être du XIVe siècle. Quant à la statue d'Arlet, la cinquième, représentant un personnage assis, coiffé d'une toque et d'une ample toge à pèlerine plissée sur le devant, elle n'est certainement point l'image d'un évêque, mais plutôt une de ces statues mobiles, dont on se servait dans beaucoup d'églises pour représenter, avec d'autres statues de ce genre, les scènes de la Passion ou de la Nativité dans les fêtes de la Semaine sainte et de Noël. Cette cinquième statue aurait pu figurer un Caïphe heureux d'avoir fait condamner Jésus.

— De M. Noël Thiollier, signalons *les Réparations de l'église de Rosiers, Côtes d'Aurec* (Montbrison, imp. Brassart, 1905, in-8 de 4 p. Extrait du *Bull. de la Diana*). La Société la Diana, répondant au désir du curé de cette paroisse, avait désigné M. N. Thiollier pour l'aider de ses conseils dans les travaux à entreprendre. L'église des Rosiers est fort intéressante, ainsi qu'on peut en juger dans le grand ouvrage du savant archéologue : *L'Architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy* (p. 137 à 141 et pl. 87 et 88).

VENDÔMOIS. — La collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* vient de s'augmenter d'un nouveau volume (t. XLIV. Vendôme, imp. Vilette, 1905, in-8 de 272 p., avec carte, portrait et vignettes). Les mémoires que l'on trouve ici sont les suivants : *Nouveaux Aperçus sur le combat de Fréteval du 5 juillet 1194*, par M. R. de Saint-Venant (11-45, avec une carte) ; — *Histoire du collège de Vendôme* (suite), par M. G. Bonhoure (p. 46-81 et 198-218) ; — *Le Marquis de Nadaillac, membre de l'Institut, et son œuvre préhistorique*, par M. Julien de Saint-Venant (p. 95-112, avec un portrait) ; — *Remarques à propos de la sépulture préhistorique de Martigny*, par M. Paul Martellière (p. 113-123) ; — *Une Étymologie de Vendôme et une origine des Vendômois*, par le même (p. 124-128) ; — *Documents historiques sur le Bas Vendômois*, par M. Eugène Vallée (p. 129-131) ; — *Monographie de la paroisse des Hayes-en-Vendômois et Notes généalogiques sur les Du Bellay*, par M. P. Clément (p. 143-186) ; — *Haches à tête en Loir-et-Cher*, par M. Marius Filliozat (p. 187-190, avec 2 fig.) ; — *Nidification du grèbe huppé sur l'étang de Boisvinet*, par M. Roger Reboussin (p. 190-197) ; — *Généalogie de la famille du bienheureux Agathange de Vendôme* (1re partie), par M. Jean Martellière ; — *Geoffroy de Vendôme, chevalier, et sa blessure* (XIIe *siècle*), par M. R. de Saint-

Venant (p. 243-256); — *La Bonne Aventure du Gué-du-Loir; ses propriétaires, ses hôtes* (1re partie), par M. Jean Martellière (p. 257-270).

SAVOIE. — Dans *la Chasse au pithécanthrope* (Annecy, Abry, 1905, in-16 de 15 p.), M. Émile Maison nous présente à nouveau une connaissance déjà vieille de près de six ans. Nous l'avons en effet rencontrée pour la première fois à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, dans la section des colonies hollandaises. Il s'agit de cette trop fantaisiste statue en plâtre peint représentant un singe anthropoïde maquillé de façon à le faire ressembler le plus possible à l'homme. Cette soi-disant reconstitution de l'ancêtre commun de la race humaine n'est basée d'ailleurs que sur deux seuls ossements trouvés à Java par certain savant de l'Université de Leyde, catalogué par M. E. Maison comme anthropologiste distingué. Le départ de deux savants, l'un Allemand, l'autre Américain, pour l'île de Java où ils allaient chasser le dit singe, qu'on prétend exister encore « au fond des bois silencieux » de la grande île, a inspiré à M. Maison l'intéressant article du *Journal d'Annecy*, réimprimé en brochure pour le plus grand amusement des gens sérieux ayant le sens critique dépouillé des superstitions de certains sectaires ou soi-disant savants.

ANGLETERRE. — L'*International Catalogue of Scientific literature, First annual issue. M. Botany* (Part. I et II, 2 vol. in-8, Paris, Gauthier-Villars; London, Harrison, 1902-1903, 2 vol. in-8 de XIII-378 et XIII-626 p. — Prix : I. 26 fr. 25; II. 26 fr. 50), forme une annexe au *Catalogue of Scientific papers relating to the scientific literature of the IXth century*, publié par la Royal Society of London. Les deux volumes in-4 publiés respectivement en 1902 et 1903, en anglais, sont entièrement remplis par tout ce qui a paru sur la botanique. Ces matières sont rangées : 1° d'après les noms d'auteurs (p. 43 à 201), puis par ordre alphabétique des noms latins des plantes (p. 202 à 223). Suivent : une liste des nouveaux genres et espèces (p. 223 à 342), une liste par distribution géographique (p. 342 à 366), et une liste des journaux de botanique (367 à 375). Même distribution dans le vol. II, formant la deuxième partie et terminant l'année 1903. Cette publication sera certainement d'un grand secours, sinon même absolument nécessaire, à tous les botanistes s'occupant de travaux spéciaux.

AUTRICHE. — A la suite d'une discussion entre le R. P. Stufler et le professeur Kiefl qui avait attaqué l'ouvrage du savant jésuite sur l'éternité des peines de l'enfer (*Die Heiligkeit Gottes und der ewige Tod*). le R. P. J. Stufler a fait paraître une brochure qui a pour titre : *Die Theorie der freiwilligen Verstockheit* (Innsbruck, Rauch, 1905, in-8 de 73 p.). M. Kiefl avait soutenu, dans une dernière réplique, que les peines de l'enfer supposaient l'entêtement volontaire du damné dans son péché, autrement, disait-il, il ne serait pas juste que Dieu punît éternellement une obstination qui ne serait plus libre. Le P. Stufler répond, en s'appuyant sur la doctrine de saint Thomas, que le choix du démon et celui du damné pour le mal a été libre, mais qu'une fois ce choix arrêté pour le démon, une fois la mort arrivée pour l'homme, le repentir n'est plus possible. C'est par une nécessité de nature qu'ils restent dans le mal qu'ils avaient librement accepté.

BELGIQUE. — On ne saurait trop applaudir à l'initiative prise par les éditeurs bruxellois Misch et Thron, de publier, sous la direction du P. J. Van den Gheyn, l'éminent bollandiste, conservateur de la section des manuscrits de la bibliothèque royale de Bruxelles, un recueil à prix réduit de facsimilés des plus importants manuscrits des bibliothèques de Belgique. Les *Codices*

belgici selecti, facsimilés des manuscrits des bibliothèques belges, seront publiés en fascicules dont le format ne dépassera pas l'in-4 ; mais quand la reproduction sera de moindre format que l'original, elle sera accompagnée d'une ou plusieurs planches en grandeur naturelle. Six volumes sont déjà annoncés, dont les deux premiers sont en préparation : I. *Homélies de saint Césaire d'Arles, Vies des Pères, etc.*, manuscrit du VIIe siècle (Bibl. roy. de Belgique), notice par P. Van den Ven (Prix de souscription : 40 fr. ; pris à part : 50 fr.) ; II. Jehan Bras de Fer de Donmartin, *Pamphile et Galatée*, XIVe siècle (même bibliothèque), par A. Bayot (10 fr. et 12 fr. 50) ; III. *Chronique de Gilles Le Muisis*, manuscrit original, XIVe siècle (même bibliothèque), par le P. Van den Gheyn (14 fr. et 17 fr. 50) ; IV. *Œuvres de Cicéron*, XIe siècle (même bibliothèque), par P. Thomas (48 et 60 fr.) ; V. *Épître de saint Clément aux Corinthiens*, version latine, XIe siècle (séminaire de Namur), par Dom G. Morin (5 fr. 60 et 7 fr.) ; VI. *Chronique de Sigebert de Gembloux*, manuscrit autographe, XIIe siècle (Bibl. royale de Belgique), par A. Cauchie (24 et 30 fr.).

— L'Institut international de bibliographie, établi à Bruxelles, vient de publier un *Manuel abrégé du répertoire bibliographique universel* (Bruxelles, 1, rue du Musée, 1905, in-8, 175-34 p. et 38 p. n. ch. de tables). Ce volume renseigne le lecteur sur l'organisation, l'état des travaux, les règles et méthodes de l'Institut et expose les principes de la classification décimale, en même temps qu'il offre des tables pratiques pour en faire usage. Nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit déjà plusieurs fois ici, que la classification décimale imaginée par M. Melvil Dewey est tout à la fois arbitraire et compliquée. D'autre part, dans les règles mêmes données par l'Institut pour la rédaction des notices bibliographiques, il y a des points discutables. Nous n'en croyons pas moins qu'il faut savoir gré à cet office de ses efforts pour créer des ressources aux travailleurs et des services qu'il rend à ceux qui s'adressent à lui.

— Dom Germain Morin appelle notre attention sur *Un Recueil de sermons de S. Césaire ; le manuscrit de Saint-Thierry et ses pièces inédites* (Extrait de la *Revue bénédictine*, de janvier 1906 [Bruges, Desclée et de Brouwer], in-8 de 19 p.). Ce manuscrit qui, après avoir appartenu à l'abbaye de Saint-Thierry, a passé dans la bibliothèque de Reims, où il occupe le n° 394, a été utilisé au XVIIe siècle par les bénédictins de Saint-Maur dans leur édition de saint Augustin, où ils ont donné en appendice plusieurs pièces inédites qu'ils ont attribuées à saint Césaire. Ils en ont cependant négligé un certain nombre : quelques-unes ont trouvé place dans la *Nova Bibliotheca Patrum* de Mai, en 1852 ; trois étaient demeurées jusqu'ici inédites. Dom Morin, qui nous donne une description du manuscrit plus complète que celle de M. Loriquet dans la collection du *Catalogue général des manuscrits*, publie le texte, collationné également sur un manuscrit de Moyenmoutier, aujourd'hui à Épinal, du sermon *De Comparatione ecclesiae vel synagogae* et celui de l'*Omelia dominicalis ad plebem in qua de Anania aliquid concinetur*. Dom Quentin considère que le manuscrit tout entier provient de S. Césaire, « qu'une place de choix lui reviendra... dans l'édition définitive des homélies du saint. »

ESPAGNE. — La *Revista de bibliografia catalana*, fondée il y a quelques années et dont la direction est aux mains de M. J. Massó Torrents, a pour objet de faire l'inventaire de tout ce qui se publie en catalan ou sur les pays catalans (Catalogne, Baléares, Roussillon, Valence) tant en espagnol qu'en toute autre langue. A côté de ce bulletin bibliographique, la revue contient des articles sur tout ce qui, de près ou de loin, se

rapporte au livre catalan : catalogues de bibliothèques; bibliographies d'auteurs du pays ou de sujets qui l'intéressent; ex-libris, marques d'imprimeurs, etc. La revue consacre à chaque année un volume d'environ 300 p., et du prix de 10 fr., sans s'astreindre d'ailleurs à une grande régularité dans la publication. C'est ainsi que le troisième volume, qui se réfère à l'année 1903, vient seulement de paraître (Barcelone, impr. et libr. l'Avenç, in-16 de 286 p., avec 5 pl.). Le bulletin bibliographique, très soigneusement rédigé, renferme, en 61 pages, l'indication, et, s'il y a lieu, l'analyse de 149 ouvrages parus en 1903 (quelques-uns datent de 1902). Le reste du volume comprend sept articles : dans le premier M. Antoni Rubió i Lluch nous fait connaître deux manuscrits catalans du Lancelot, dont l'un, conservé à Milan, date de l'année 1380; l'autre n'est qu'un court fragment retrouvé à Palma et dont on nous donne un facsimilé et une transcription par M. Mattev Obradoro. M. Estanislau Aguiló a recueilli quelques documents inédits sur Ramon Muntaner et sa famille. M. Josep Pijan établit la présence à Naples en 1444 d'Auzias March. M. Jaume Massó Torrents nous donne la première partie d'un catalogue des manuscrits catalans conservés à Valence : 20 à la bibliothèque métropolitaine; 2 aux archives métropolitaines; on trouve notamment à la bibliothèque un précieux recueil de sermons de saint Vincent Ferrier, écrits du vivant du saint, de l'original du Mémorial de Francisco de Pertusa, chanoine de Valence (1440). M. Josep Ribelles Cornin publie une notice biographique et bibliographique sur Labernia, l'auteur d'un dictionnaire catalan devenu classique (1839) et d'autres ouvrages analogues. M. Angel Aguiló n'a pas reculé devant le travail aride mais utile de dresser un répertoire onomastique pour la chronique de Jacques Ier. Enfin M. Jaume Bofarull donne le catalogue des manuscrits catalans de la bibliothèque provinciale de Tarragone, au nombre de 13.

Italie. — Au lieu d'être le dernier en date des prosateurs classiques de Rome, Tite Live ne devrait-il pas être plutôt considéré comme le premier des auteurs de la décadence? Telle est la thèse soutenue par M. Antonio Rettore (tirage à part d'un article de la *Rivista di storia antica*, sous ce titre : *Tito Livio e la decadenza della lingua latina*. Padoue, 1905, in-8 de 35 p.). Après avoir rendu hommage au talent justement admiré de l'historien, l'auteur entre dans un examen minutieux du vocabulaire et de la syntaxe des cinq premiers livres des *Décades*, et parmi les particularités qu'il y relève, il en est au sujet desquelles on peut différer d'appréciation. Au surplus c'est un fait d'expérience que les langues sont dans un perpétuel devenir, et puisque Bossuet et Voltaire représentent en tant que stylistes deux aspects également typiques de notre génie français, pourquoi Tite Live et même Tacite ne seraient-ils pas, à leur manière, aussi « latins » que César ou Cicéron?

— L'étude que M. G.-Hector Quignon vient de publier sur le voyage exécuté en 1749 par l'abbé Nollet en Piémont et en Italie jusqu'à Naples présente un réel intérêt; elle fait connaître, à l'aide de son manuscrit encore inédit, les principaux épisodes de ce voyage et quelques-unes des remarques faites en cours de route par le savant physicien (*L'Abbé Nollet, physicien. Son voyage en Piémont et en Italie, 1749*. Paris, Champion, 1905, in-8 de 67 p., avec une planche. Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, année 1905). Mais elle ne satisfera pas la curiosité des savants; il doit y avoir, en effet, dans le manuscrit de l'excellent observateur qu'était Nollet, bien des remarques scientifiques dignes d'être relevées, à propos de la traversée des Alpes, par exemple. A quand la publication intégrale des notes de voyage de l'abbé Nollet?

ABYSSINIE. — M. Jacques Faïtlovitch, envoyé par le baron Edmond de Rothschild en Abyssinie dans le but de rechercher les communautés juives qui pouvaient encore y exister, de se mettre en relations avec elles et de leur servir d'intermédiaire avec les communautés juives d'Europe, — pour reprendre en un mot l'œuvre tentée par M. Joseph Halévy sous le second Empire, — a publié, au retour de son voyage, un rapport sommaire dans lequel il rend compte de sa mission (*Notes d'un voyage chez les Falachas, juifs d'Abyssinie*. Paris, Ernest Leroux, 1905, in-8 de 27 p.). Muni de recommandations fournies par le gouvernement italien (pourquoi ne pas en avoir plutôt demandé au gouvernement français ?), M. Faïtlovitch a pénétré en Abyssinie par l'Érythrée, et a retrouvé à Asmara, à Adoua, à Axoum, à Adentako, puis dans les provinces de Tembien, de Lasta, de Lalibéla et aux environs de Gondar, ailleurs encore et jusque dans le Soudan anglo-égyptien, des communautés falachas. Sur la répartition géographique, les mœurs religieuses et les coutumes de ces juifs d'Abyssinie qu'il a visités et étudiés avec soin, M. Faïtlovitch fournit, dans la seconde partie de son rapport, des indications sommaires qu'il se propose de développer ultérieurement.

BRÉSIL. — L'actif et érudit baron de Studart a récemment mis au jour deux nouveaux documents d'un très grand intérêt pour l'histoire de la province brésilienne de Ceara au XVIIIe siècle : ce sont deux courts mémoires se complétant l'un l'autre, du jésuite Manuel Pinheiro, qui naquit à Porto (Portugal) en 1695, et qui fut supérieur de l'hospice d'Aquiraz, de 1748 à 1757. Bien que dépourvus de notes, comme toutes les publications du baron de Studart, ces documents, — dans lesquels le P. Pinheiro a brièvement retracé l'histoire des travaux évangéliques de ses confrères qui entrèrent les premiers en relations avec les populations indigènes de la capitainerie de Ceara, — constituent une précieuse contribution à l'histoire des missions catholiques du Brésil au XVIIIe siècle ; une longue Introduction de l'éditeur, dont les renseignements précis suppléent en partie à cette absence de notes que nous regrettions tout à l'heure, ajoute encore à l'intérêt et à la valeur de ces documents (*Duas Memorias do jesuita Manuel Pinheiro*. Fortaleza, typ. Minerva, 1905, in-8 de 46 p.).

ÉTATS-UNIS. — En plus du rapport annuel sur la situation et les progrès du Musée national des États-Unis, pendant l'année finissant le 30 juin 1903, ce gros volume renferme une description du dit Muséum illustrée par 29 planches hors texte en photogravure. Le reste de l'*Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution... for the year ending June 30, 1905*, U. S. National Museum (Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de XV-646 p., avec planches et grav., cartonné) est pris en entier, de la page 310 à la page 640, par une étude fort bien faite et illustrée par 120 photogravures des musées scientifiques et autres institutions analogues des villes américaines de New York, Albany, Buffalo et Chicago, avec des notes sur quelques musées européens. Ce gros travail est signé par M. A. B. Meyer, directeur du Museum Royal de zoologie, anthropologie et ethnographie de Dresde; c'est une traduction anglaise, corrigée par l'auteur lui-même, de son travail paru dans *Abhandlungen und Berichte der königlichen zoologischen und anthropologisch ethnographischen Museum in Dresden* IX 1900-1901 et X 1904-1905. Le public scientifique français y lira avec intérêt les quelques pages (584 à 590), relatives au Museum d'histoire naturelle de Paris, et marquées au coin d'une saine critique. Les pages 591 à 596 sont consacrées à un rapide examen des musées du Trocadero,

Guimet, Louvre, Galliera ; Bibliothèque nationale et bibliothèque Sainte-Geneviève.

— Il y a quelques mois, la section bibliographique de la bibliothèque du Congrès publiait une liste d'ouvrages relatifs aux chemins de fer aux États-Unis (Cf. *Polybiblion*, t. CIV, p. 553) ; en voici maintenant le complément, c'est-à-dire un choix d'ouvrages se rapportant aux chemins de fer d'un certain nombre de pays d'Europe : Grande-Bretagne, France, Allemagne, Belgique, Suisse, Italie, Autriche-Hongrie, Russie. C'est, non pas au point de vue technique, mais au point de vue administratif que s'est placé M. Appleton Prentiss Clark Griffin, sous la direction duquel a été établie cette bibliographie de choix. Elle est très intelligemment dressée, et présente même, au point de vue colonial, grâce à la présence de quelques indications sur le Transsibérien, un incontestable intérêt. En Europe, non moins qu'aux États-Unis, cette plaquette sera donc consultée avec profit, et c'est ce qu'on peut faire très facilement, grâce aux deux index des noms d'auteurs et des sujets par lesquels se termine la *Select List of Books on Railroads in foreign Countries* (Washington, Government printing Office, 1905, in-8 de 72 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Psaumes de la Bible ;* trad. par l'abbé P.-F. Moureau (in-12, Haton). — *Hymnes du bréviaire romain ;* trad. en vers français par Un serviteur de Marie (petit in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Enseñanza popular de la religion,* por el P. R. R. Amado (in-12, Barcelona, Gili). — *Les Sacrements expliqués aux chrétiens de nos jours,* par le chanoine Décrouïlle (2 vol. in-12, Haton). — *Le Saint-Esprit,* par l'abbé Legueu (Amat, in-12, 316 p.). — *L'Imitation de Jésus-Christ ;* trad. par J. Fabre (in-8, Alcan). — *De Bethléem au Calvaire,* extraits des Œuvres complètes de Bossuet par le R. P. Bernard (in-16, Bloud). — *Goffiné, ou Manuel complet pour sanctifier les dimanches et les fêtes* (in-8, Haton). — *L'Épopée mariale en France au* XIXe *siècle. Apparitions, révélations, grâces,* par B. Saint-John (petit in-8, Beauchesne). — *La Cité de la paix, d'après le témoignage de ceux qui y sont revenus* (in-16, Avignon, Aubanel). — *Mots du Ciel à la vénérable sœur Benoite,* par B. Bontoux (in-16, Desclée et de Brouwer). — *Manuale theoretico-practicum pro minoribus pœnitentiariis apostolicis,* redactum A. P. F. A., Tarani a Spalannis (in-16, Romae, Pustet). — *Traité de l'organisation des cultes sous le régime de la séparation,* par l'abbé F. Fanton (petit in-8, Vic et Amat). — *Les Sociétés commerciales. Guide pratique et formulaire,* par A. Pottier (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Du Chantage,* par G. Bonhomme (in-8, Angers, imp. Burdin). — *Du Positivisme au mysticisme, étude sur l'inquiétude religieuse contemporaine,* par J. Pacheu (in-16, Bloud). — *Les Notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza,* par A. Rivaud (in-8, Alcan). — *Histoire du travail et des travailleurs,* par P. Brisson (in-12, Delagrave). — *Conquêtes sociales,* par M.-L.-Bérot (in-16, Sansot). — *Tableau analytique de la flore française, ou Flore de poche de la France,* par H. Léveillé (in-16, cartonné, Amat). — *Les Bêtes chez elles et dans le monde,* par H. Coupin (in-8, Vuibert et Nony). — *En guérit-on ?* par A. Fournier (in-16, Delagrave). — *Les Procédés de commande à distance au moyen de l'électricité,* par R. Frilley (in-16, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de physique,* par E. Branly, 3e éd. (in-8, Poussielgue). — *Sur les électrons,* par O. Lodge ; trad. par E. Nugues et J. Péridier (in-16, Gauthier-Villars). — *Tables des intérêts composés, annuités et amortissements,* par A. Arnaudeau (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Initiation mathématique,* par C.-A. Laisant (in-16, Hachette). — *L'Année technique 1905,* par A. da Cunha (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Maladies contagieuses et Police*

sanitaire des animaux domestiques, par L. Pautet (in-12 cart., Amat). — *L'Industrie du canard*, par H.-L.-A. Blanchon (in-12, Amat). — *Dans les vignes ; cryptogames, insectes, accidents. Les Traitements pratiques*, par H. Latière (in-12, Amat). — *Manuel pratique du sériciculteur*, par H.-L.-A. Blanchon (in-12, Amat). — *Cent mille kilos de pommes de terre à l'hectare, nouveau système de culture à grand rendement*, par E.-S. Bellenoux (in-8, Amat). — *La Navigation sous-marine*, par G.-L. Pesce (gr. in-8, Vuibert et Nony). — *Les Farnèse peints par Titien*, par G. Clausse (gr. in-8, Gazette des beaux-arts). — *La Peinture française au* XIX*e siècle*, par H. Marcel (in-8, Picard et Kaan). — *La Céramique industrielle. Chimie, technologie*, par A. Granger (in-8 cart., Gauthier-Villars). — *Théorie et pratique de l'horlogerie à l'usage des horlogers et des élèves des écoles d'horlogerie*, par E. James (in-16, Gauthier-Villars). — *Promenade scientifique au pays des frivolités, étude pittoresque des frivolités fournies par la nature à la mode, à la parure et au luxe*, par H. Coupin (gr. in-8, Vuibert et Nony). — *Voyage en linguistique, ou Explication sur la préhistoire du Périgord et du Sarladais, recherches sur les noms de lieux ou d'hommes du Périgord et Dictionnaire des mots patois périgourdins*, par E. Colas (in-12, Vic et Amat). — *L'Énéide de Virgile* ; trad. par A. Poirier (2 vol. in-8, Leroux). — *Œuvres choisies*, par A. Mérat (in-18, Lemerre). — *Vers à Suzon*, par G. Duval (in-18, Lemerre). — *A ma fille Marie-Thérèse. Confidences paternelles*, par R. Swynghedauw (in-8, Haton). — *Jeunes Fleurs, exercices poétiques*, par Fagus (in-16, Reims, édition de la « Revue littéraire de Paris et de Champagne »). — *A la Cour de saint Louis*, drame en trois actes pour jeunes filles, par J. Grech (in-12, Haton). — *Malbrough s'en va-t-en guerre*, drame lyrique en deux actes pour jeunes filles, par l'abbé A. Sockeel (in-12, Haton). — *L'Irréductible Force*, par G. Lechartier (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Devoir d'un fils*, par M. Alanic (in-16, Plon-Nourrit). — *Cigale*, par J. Reyne (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Baiser rouge*, par M. Formont (in-18, Lemerre). — *Comme dans un conte. II. Elaine*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Calvinopolis, pastorales protestantes*, par W. Vogt (in-18, Stock). — *Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï. XV. Anna Karénine*, 1873-1876, T. I; trad. par J.-W. Bienstock (in-16, Stock). — *L'Amour vengeur*, par C. Pert (in-18, Garnier). — *Douleur d'aimer*, par M. de Besneray (in-12, Dujarric). — *Le Petit de l'hospice*, par J. Payoud (in-18, Dujarric). — *Au tournant de la route*, par R. d'Anjou (in-12, Rivière). — *L'Odyssée de Mylord Pontauzane, suivie de Mon Cousin Barascul et de trois pochades à la manière d'un grand écrivain*, par A. Cormier (petit in-12, Sansot). — *Sous la Terreur, souvenirs d'un vieux Nantais*, par V. Martin (in-12, Téqui). — *Autre temps*, par Champol (in-12, Hatier). — *Le Logis-du-Roy*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Sous la tempête*, par M. Levray (in-12, Haton). — *Impératrice et Vestale*, par G. d'Aveline (in-18, Vic et Amat). — *Perles noires, récits pour les enfants*, par A. Brocca ; trad. par C. Alibert (in-8, Vuibert et Nony). — *L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes*, par M. Roger (in-8, A. Picard et fils). — *Le Problème du sentiment, essai d'investigation littéraire*, par P. André (petit in-12, Sansot). — *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, étude critique par P. Lacombe (in-8, Alcan). — *Alexandre Duval et son œuvre dramatique*, par C. Bellier-Dumaine (in-8, Hachette). — *Michelet, ses amours et ses haines, suivi d'une étude sur Beaumarchais et sur Perrault*, par Nerthal (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Henri Heine* (in-16, « Mercure de France »). — *Poètes et humoristes de l'Allemagne. La France et les Français jugés à l'étranger*, par J. Bourdeau (in-16, Hachette). — *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*, par

P. Monceaux. T. III. *Le IVe siècle, d'Arnobe à Victorin* (in-8, Leroux). — *Au Pays de Jésus adolescent*, par l'abbé M. Caron (in-8, Haton). — *L'Envers des États-Unis*, par G. Moreau (in-16, Plon-Nourrit). — *Impressions d'une Française en Amérique (États-Unis et Canada)*, par T. Vianzone (in-16, Plon-Nourrit). — *Saint-Pierre*, par L.-C. Fillion (coll. *les Saints*) (in-12, Lecoffre). — *Saint Augustin*, par l'abbé A. Sanvert (in-8, Vic et Amat). — *Guillaume-Joseph Chaminade, chanoine honoraire de Bordeaux, fondateur de la Société de Marie et de l'Institut des filles de Marie (1761-1850)*, par le R. P. J. Simler (in-8, Lecoffre). — *Newman, essai de biographie psychologique*, par H. Bremond (in-16, Bloud). — *La Lutte éternelle*, par A. Ponthaud (in-18, Vic et Amat). — *Mémoires d'un Camisard sur les dragonnades. I. Les Petits Prophètes des Cévennes* (in-16, Cabinet du Pamphlétaire). — *Le Conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest (1793-1794)*, par P. Bliard (in-8, Émile-Paul). — *La Terreur blanche. Épisodes et souvenirs (1815)*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *De Sébastopol à Solférino. Apogée du second Empire*, par J. de Chambrier (in-16, Fontemoing). — *Napoleone e Pio VII (1804-1813). Relazioni storiche su documenti inediti dell' archivio vaticano*, da P. I. Rinieri (in-8, Torino, Unione typografico-editrice). — *Histoire de la guerre de 1870-1871*. T. V. *Rezonville et Saint-Privat*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *La Patrie menacée*, par le Gal Kessler (in-16, Perrin). — *Le Divorce entre l'Eglise et la République. De Clovis à Loubet, d'Anastase II à Pie X*, par L.-A. Gaffre et A.-C. Desjardins (in-12, Téqui). — *Vers l'Église libre*, par J. de Narfon (in-16, Dujarric). — *Le Salut par les juifs*, par L. Bloy (in-8, Victorion). — *La Trinité d'en bas, confidences d'un haut dignitaire des loges. Au Pays des carbonari, notes et souvenirs*, par I. Bertrand (in-16, Bloud). — *L'Affaire marocaine*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Histoire d'une frontière. Aigurande depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours. Lémovices et Bituriges. Marche limousine et Berry*, par G. Martin (in-8, Guéret, Amiault). — *Seestern 1906. Der Zusammenbruch der alten Welt* (in-8, Leipzig, Weicher). — *La Vita Fiorentina nel Seicento, secondo memorie sincrone (1646-1670)*, da G. Imbert (in-8, Firenze, Bemporad). — *Sampiero Corso*, par le Dr F.-M. Costa de Bastelica (in-8, Ajaccio, imp. Zevaco). — *Le Roman de Sainte-Beuve*, par G. Simon (petit in-8, Ollendorff). — *Figures de femmes. Madame Craven intime (Pauline de la Ferronays)*, par E. Flornoy (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Conférences faites au Musée Guimet*, par E. Guimet. T. XVII (in-12, Leroux). — *Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains*, par le comte A. de Mahuet et E. des Robert (in-8, Nancy, Sidot).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES. — 1. *Les Étourderies de la chanoinesse*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 363 p., 3 fr. 50. — 2. *Amour oblige*, par LÉON BARRACAND. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 3. *Intruse*, par C. NISSON. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 4. *Sans défense*, par MAX DE BRAY. Paris, Perrin, 1906, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Amour triomphe!* par E. A. BUTTI; traduit de l'italien par M. LÉCUYER. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 6. *La Messe de onze heures et demie*, par FERNAND MÉDINE. Paris, Fontemoing, s. d., in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 7. *Contes d'Orient et d'Occident*, par CHARLES CASTOR. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 8. *Envieux et enviés*, par JEANNE FRANCE. Paris, « France Semeuse », 1905, in-16 de 95 p., 1 fr. — 9. *L'Éternelle Promise*, par JEANNE FRANCE. Paris, « France Semeuse », 1905, in-16 de III-279 p., 2 fr.

ROMANS-FEUILLETONS. — 10. *La Porte de félicité*, par JANE DE LA VAUDÈRE. Paris, Flammarion, 1905, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Parvenus*, par BERTHE BALLEY. Paris, Dujarric, 1905, in-18 de 352 p., 3 fr 50. — 12. *Le Petit de l'hospice*, par JEAN PAYOUD. Paris, Dujarric, 1906, in-18 de 403 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Mystère de Gaude*, par FÉLIX DUQUESNEL. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 331 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 14. *Au Pays de l'Harmonie*, par GEORGES DELBRUCK. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Roman de Ganelon*, par PHILÉAS LEBESGUE. Paris, Sansot, 1906, in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 16. *Lucie*, par LOUIS BERGEROT. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 80 p., 1 fr. — 17. *L'Odyssée de Mylord Pontauzane*, par ALEXANDRE CORMIER. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 83 p., 1 fr. — 18. *Le Livre des fées, des fantômes et des sages*, par ALEXANDRE CORMIER. Paris, Sansot, 1906, in-18 de 202 p., 3 fr. 50. — 19. *Contes des yeux fermés*, par ALPHONSE SÉCHÉ. Paris, Sansot, 1906, in-16 de 144 p., 3 fr. — 20. *Fantômes et fantoches*, par VINCENT SAINT-VINCENT. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 21. *La Licorne*, par PÉLADAN. Paris, « Mercure de France », 1905, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Écolière*, par LÉON FRAPIÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 23. *La Vie profonde. Éveils et visions*, par MARC SANGNIER. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 213 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 24. *Près du sol*, par ÉMILE GUILLAUMIN. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 25. *Nos Maîtres, mœurs parlementaires*, par J. MASSABUAU. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 26. *La Retraite*, par MAURICE RÉMOND, roman d'après la pièce de F. A. BEYERLEIN. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 27. *Plus qu'amie, idylle franco-russe*, par IANN KARMOR. Paris, Sansot, 1905, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 28. *Sur la vaste terre*, par PIERRE MILLE. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18 de 333 p., 3 fr. 50.

ROMANS A THÈSE. — 29. *Le Fils de l'Esprit*, par YVES LE QUERDEC. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 609 p., 3 fr. 50. — 30. *Aspirations et Apaisement*, par LÉON TOLSTOÏ fils; trad. et adapté du russe par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. Paris, Dujarric, 1905, in-18 de 399 p., 3 fr. 50. — 31. *Le Précurseur*, par JACQUES FRÉHEL. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Entrave*, par HENRI D'HENNEZEL. Paris, Perrin, 1906, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 33. *Péché d'aveugle*, par ARMAND PRAVIEL. Paris, Perrin, 1906, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 34. *Les Roquevillard*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-18 de 368 p., 3 fr. 50.

1. — *Les Étourderies de la chanoinesse* sont la continuation du *Secrétaire de la duchesse*. Vous n'avez certainement pas oublié cette petite Yvonne, si spirituelle, si bonne, et si jolie, qui contribua au sauvetage du trop beau secrétaire? C'est elle, qui est l'héroïne principale du

nouveau livre. Elle aime un officier pauvre, à peine pourvu d'une petite particule ; on la destine à un prince, qu'elle « déteste » et en qui elle devine l'aventurier Tyrannisée par sa mère, la tenace duchesse de Clerval, abandonnée par son père, qui a des soucis bien plus graves (sa Revue de fin d'année notamment), la petite Yvonne trouve un secours inattendu dans sa vieille cousine, la chanoinesse, dont l'âme innocente et romanesque s'associe au roman de la jeune fille et finit par le transformer en une belle et solide réalité. — Aussi complexe que les précédentes, remplie d'épisodes, qui sembleraient inutiles s'ils n'étaient pas tous délicieux, la nouvelle œuvre du plus aimable de nos conteurs n'est peut-être pas aussi intéressante ; mais elle est plus spirituelle, je veux dire qu'elle abonde en traits d'esprit, dont quelques-uns d'une bien jolie préciosité ; c'est peut-être une compensation. — Il faut ajouter qu'elle respire et dégage la plus pure santé morale. Les livres de M. de Tinseau sont toujours de bonne compagnie.

2. — Dans *Amour oblige*, il y a encore un prince, mais un prince Charmant, déguisé d'ailleurs en employé d'usine. C'est un pénitent, qui s'est fait ouvrier, pour expier ses fautes de jeunesse, — fautes pardonnables certes, mais que ce noble cœur ne se pardonne pas. Sous son déguisement, il captive le cœur de Mlle Renée, la fille de son directeur. En vain essaye-t-il de la décourager par son indifférence ; elle s'obstine, elle s'acharne à aimer, tant et si fort qu'elle en devient malade, qu'elle dépérit, qu'elle va mourir. Ce que voyant, Robert (il s'appelle Robert) s'émeut et reconnaît que, lui aussi, il aime! Il l'avoue, il engage sa foi, il épousera. Et telle qu'une fleur mourante que la rosée ranime, Renée se sent revivre. Elle a même assez de courage et de force pour supporter la ruine et la mort de son père, victime d'une grève. — Mais, hélas ! Ce qu'elle ne peut supporter, c'est la découverte de la vérité. Robert est prince ! Elle ne l'épousera pas ! En vain renouvelle-t-il ses serments, en vain gagne-t-il à sa cause sa noble et intransigeante famille, Renée reste accablée. Et telle qu'une fleur que la faux a touchée, elle succombe, après avoir permis à Robert *de se marier dans son monde*. — Il y a dans cette romanesque aventure un personnage, dont je n'ai rien dit et qui n'est pas banal : c'est celui du bonhomme Xavier, le bailleur de fonds du père de Renée, qui prête son argent sans intérêts et sans illusions et assiste à la disparition de sa fortune avec indifférence et douceur ; il l'avait prévue ! — Vive le roman romanesque !

3. — Le romanesque de l'*Intruse* est moins outrancier. Il y est encore question d'un déguisement et d'un prince Charmant et d'une jeune fille qui aime le prince et en est aimée. Seulement il y a des différences. D'abord le prince n'est que comte ; ensuite, ce n'est pas lui qui se cache ; enfin il a déjà épousé Madeleine. Mais comme il l'a

épousée malgré l'opposition de ses parents et en se séparant de son monde, leur ménage, si tendre qu'il soit, n'est pas sans courir quelques risques. Madeleine commence à souffrir. Mais elle n'est pas de celles qui ne savent que souffrir; elle agit. Bravement elle décide de s'introduire chez ceux qui l'ont repoussée, sans la connaître, de les conquérir et d'assurer ainsi le bonheur de son André. Elle a appris que son beau-père préside une société artistique; elle se présente chez lui, sous un nom d'emprunt, et demande du travail comme miniaturiste. Le marquis la prend pour une jeune fille ; il est frappé de sa bonne grâce, lui demande des preuves de son savoir-faire, après quoi il lui dit : « Mademoiselle, consentirez-vous à vous charger de reproduire en miniature la photographie de mes enfants ? » Ses enfants ! André alors ? Hélas ! André a été retranché de sa famille ; les photographies remises sont celles de ses deux sœurs. — Madeleine met toute son âme à son travail ; elle fait un chef-d'œuvre ! Du coup, le marquis et la marquise lui demandent d'entrer chez eux comme demoiselle de compagnie. Elle consent à y aller passer quelques heures chaque jour. Or, un jour la marquise est frappée de congestion ; elle fait rappeler André, pour lui pardonner ; André accourt ; et que voit-il ? Madeleine au chevet de sa mère, Madeleine qui s'était cachée de lui, comme de ses parents, et qui était devenue la compagne, l'infirmière, l'amie, avant d'être appelée et pour mériter d'être appelée : Ma fille ! — Il y a deux ou trois scènes exquises dans ce récit ; — on pourrait en juger la fin un peu trop « facile », le début un peu hésitant et « flou », un épisode, celui du jeune tuteur, amoureux de Madeleine, pas très utile ; mais ce qu'on doit y voir surtout, c'est la preuve — renouvelée (on l'avait déjà vue dans *l'Autre Route*), — d'un « joli » talent, à qui l'avenir semble promis.

4. — *Sans défense* est une œuvre de début ; ses nombreuses dissertations le prouveraient au besoin ; mais c'est le début d'un esprit aimable et délicat, attaché d'ailleurs, sincèrement aux traditions nationales et religieuses de son pays. L'un des personnages qu'il met en scène, ou qui, du moins, traverse la scène, prononce de bonnes paroles en faveur du mariage indissoluble. Quant aux autres, ils sont chargés de démontrer à leur manière, c'est-à-dire par des actes ou des abstentions, que le bonheur, même dans le mariage indissoluble, a besoin d'être surveillé et défendu. La petite Yvonne a épousé André, un officier d'ordonnance du gouverneur de l'Algérie. Elle est charmante, il est charmant ; mais elle est encore « une enfant » ; elle aurait besoin d'un mari qui fût son maître et son guide : elle n'a trouvé qu'un comgagnon aimable et confiant, prenant la vie comme elle vient et plus attentif à son métier qu'à son ménage. Il a l'habitude, pour se reposer, de lire les journaux pornographiques ; il les fait lire

à sa femme. Il n'aime pas le monde ; il laisse sa femme y prendre goût. Il ne s'aperçoit pas qu'elle devient très sensible aux hommages d'un camarade, le lieutenant Jacques, un professionnel de la séduction; un don Juan qui « attelle à quatre », et poursuit, en même temps qu'Yvonne, sa générale, une chanteuse de café-concert et la femme d'un capitaine. Abandonnée, sans défense, la pauvre enfant donne son cœur, mais pour prouver à Jacques et à elle-même qu'elle ne veut donner que son cœur, elle se fait sauter un doigt d'un coup de hache, vlan ! On ne sait pas ce que Jacques pense de cette preuve, car il meurt d'un coup de revolver, tiré par l'amant en titre de la chanteuse. Ce qu'apprenant, Yvonne meurt aussi, sans que le mari ait rien vu ni rien compris. Elle avait tout raconté par lettres à sa sœur Jeanne, qui l'avait raconté, par lettres aussi, à son ami René, lequel était le mari — divorcé — de la chanteuse, et racontait tous ses chagrins, — par lettres, lui encore ! — à son amie Jeanne. Il y a trop de lettres, et peut-être de littérature, dans ce roman, et trop de comparses. Mais il y a aussi des promesses de talent.

5. — Qu'y a-t-il dans *l'Amour triomphe ?* Une aventure banale racontée en style échauffé et brutal. C'est du moins tout ce qu'en laisse voir la traduction, — qui paraît être d'ailleurs d'une bonne langue ; — il faut croire qu'il y a autre chose dans le texte italien original. Le jeune comte Aurélien est un intellectuel, qui a voué sa vie aux idées, « à l'idée », et donc renoncé aux femmes. Mais au cours d'une de ses villégiatures d'été il rencontre Flavie, une jeune fille ardente, qui n'a pas renoncé aux hommes, bien qu'elle ait eu à se plaindre de l'un d'eux, un fiancé qui *a fui lâchement*. Flavie a une manière de regarder, de causer, de courir, de manger des cerises, de se faire poursuivre à travers le jardin, et de tomber, essoufflée, entre les bras de son poursuivant, qui finit par émouvoir Aurélien et par « triompher » de l'idée ! Le triomphe de l'amour est même si complet, que les deux jeunes gens n'attendent pas le mariage pour lui rendre le plus complet et le plus irréparable des hommages. Est-ce que « ça » s'appelle pas de la psychologie de l'autre côté des monts ?

6. — *La Messe de onze heures et demie* n'est pas un roman liturgique, pas même un roman chrétien ; ce n'est pourtant pas un roman immoral. On pourrait même y découvrir, en y tâchant, une leçon morale. Le nommé André Blehor a fait des frasques et des dettes ; exilé à la campagne par un père sévère, André « continue, » mais il ne continue que les frasques C'est d'abord avec la femme d'un chimiste, une belle âme, que son mari néglige trop ; c'est ensuite avec la petite Lucette, que son fiancé inquiète et humilie, et que l'élégance du Parisien semble tenter. La belle âme ennuie bientôt André ; mais Lucette lui échappe, grâce à un hasard. Le curé du lieu, qui a été mis au courant de tout,

fait une belle morale au séducteur, lequel promet de s'en souvenir, et rentre à Paris, avec de bonnes résolutions : « cette première notion du repentir dans l'âme du sceptique allait peut-être devenir la poignée de bon grain qui, dans un temps plus ou moins long, donnerait naissance au champ fertile. » — Vous voyez d'ici ce qu'est cette œuvre de bonne volonté.

7. — Les *Contes d'Orient et d'Occident* ne veulent pas édifier; ils veulent faire rire. « Le rire est un bienfaiteur, » nous dit l'auteur dans sa *Préface*. C'est pourquoi il nous raconte comment la jeune Manola, ayant débarqué avec son frère, « dans un petit port de la côte *septentrionale* de l'Afrique *du nord*, » s'éprend d'un muazen, devient sa fiancée et lui fait boire du champagne, au moment où il allait monter sur la tour de la mosquée pour remplir son office. L'Arabe, à la tour monte, mais il en tombe, et se fracasse sur le sol. O champagne, voilà de tes coups! — Rions, mes frères! — Dans le second de ces contes, nous voyons qu'un médecin, simulant un accès de somnambulisme, s'introduit dans la chambre d'une jeune fille et y trouve une tante moustachue ; dans le troisième, qu'un fonctionnaire colonial, trompé par la négresse qu'il a à son service, devient le père d'un enfant nègre ; dans le quatrième..... Eh ! sans doute ! dans tous ces contes, à partir peut-être du second, la volonté de faire rire est évidente, le thème ne manque pas toujours de drôlerie ; c'est « la manière » qui en manque, et en de pareils sujets la manière importe plus que la matière.

8. — Les petits dialogues intitulés : *Envieux et enviés* sont d'une exécution supérieure à celle des *Contes* précédents, — ce qui, malheureusement, n'est pas beaucoup dire. L'intention morale en est des plus louables ; Mme France y prêche la résignation, la simplicité, l'amour des devoirs humbles ; elle montre que la plupart de nos maux sont le résultat de nos ambitions injustifiées, de nos habitudes « singeresses », comme disait Montaigne, de notre besoin de regarder et de nous élever au-dessus de nous, au niveau de ceux qui ont plus de succès, plus de fortune, plus de joies que nous, bref, en un mot plus court, de l'*envie*, ce péché capital, source de tant de malheurs ! Recommandons particulièrement le second de ces dialogues : *La Proie pour l'ombre*, aux candidats et candidates écrivains, qui aspirent à la gloire et aux profits de la vie littéraire, et abandonnent les joies de la vie ordinaire.

9. — L'*Éternelle Promise*, du même auteur, est le premier volume d'une trilogie, destinée à peindre la Vierge, l'Épouse, la Maîtresse. Nous en rendrons compte lorsque les deux autres « panneaux » auront paru ; pour le moment, nous signalons celui-là aux amateurs d'émotions honnêtes et moyennes. Il y est question d'un jeune homme qui

semble être passé à côté du bonheur. Ayant eu l'occasion de choisir entre une blonde et une brune, il avait épousé la blonde, dont il fut fort marri. Qu'advint-il de lui? Qu'advint-il d'elle? Qu'advint-il de la brune? C'est ce que nous verrons dans le prochain volume.

ROMANS-FEUILLETONS. — 10. — *La Porte de félicité* appartient à la littérature industrielle la plus basse, mais la plus facile; en quelques soirées, avec deux ou trois ouvrages spéciaux sous la main, le moindre apprenti de lettres pourrait en faire autant, s'il le voulait. Tous ne le voudraient pas! La scène se passe dans le harem d'un riche habitant de Constantinople; description « déjà vue » du harem et de ses quatre prisonnières. La plus jeune, la favorite, s'ennuie et bâille; elle repousse les consolations de son entourage; — description, déjà vue, dudit entourage, — elle recherche celles du médecin de la maison; elle les obtient; — descriptions, encore plus déjà vues, desdites consolations, de face, de trois quarts, de profil. — Les deux coupables sont dénoncés au maître; ils vont être massacrés, quand un eunuque les sauve en mettant le feu à la maison. La banalité de l'exécution l'emporte sur la banalité du thème. Je regarde la signature; c'est un nom de femme! « Ah! n'insultons jamais une femme!... »

11. — C'est aussi une femme qui a signé *les Parvenus;* le sujet en est moins grossier. Il y est question d'un pharmacien, d'une femme séparée de son mari, d'une orpheline, d'un paysan, du fils de ce paysan, qui n'est arrivé à rien, mais qui représente l'orgueil des parvenus. Ce jeune raté s'appelle Dominique; il vit d'expédients, mais il porte beau, il est reçu dans quelques salons, et il rougit de sa mère. Il séduit la jeune orpheline, la rend mère et refuse de l'épouser, par peur d'une mésalliance! Il se fait tuer par un mari peu endurant. Cependant que son camarade de collège, Louis Maïla, fils d'un honnête chaudronnier, et « parvenu » à la situation d'ingénieur, répare les fautes de Dominique, épouse l'orpheline et adopte l'orphelin. Vive la chaudronnerie! — malgré les casseroles!

12. — Écoutez l'histoire lamentable du *Petit de l'hospice*, Léonce Bellemard, fils de Louise Bellemard, lingère, et de père inconnu, c'est-à-dire d'un père qui ne voulut pas le reconnaître. Né à la Maternité de M.-sur-M. et confié à l'Assistance publique, il fut un de ces pupilles que l'administration envoie de foyer en foyer, de département en département, selon les hasards de la politique et les besoins électoraux des hommes influents. A treize ans, il ne savait pas lire, mais il savait de quels vices l'humanité, administrante ou administrée, peut être capable. Pour venger une de ses compagnes, victime d'un ignoble attentat, il met le feu à une usine; il devient un anarchiste; un jour il tire un coup de revolver sur le président de la Chambre. Condamné aux galères par la Cour d'assises, il prend part à un complot contre

ses gardiens ; il périt fusillé. — Et cela prouve, lecteurs et lectrices, que la Société est une grande coupable, et que l'Assistance publique, notamment, est une nourrice, une éducatrice et une tutrice très insuffisante. — Renvoyé à mon confrère chargé de l'économie politique.

13. — *Le Mystère de Gaude* prouverait qu'il y a quelques bandits parmi les magistrats de notre beau pays, si cette preuve supplémentaire était utile et si un feuilleton pouvait être une preuve. Un vieux capitaliste, Morderoux, habitant la banlieue, à vingt kilomètres de Paris, a été assassiné, chez lui, à 8 heures 1/2 du soir. Quel est l'assassin ? Peut-être l'héritier ? A tout hasard on arrête l'héritier, le nommé Boudet, un petit employé timide, ridicule, inoffensif, tyrannisé par sa femme, moqué par ses camarades, et qui ne connaît pas d'autre distraction que sa partie de dominos chaque soir, au café X., rue Y., n° Z., entre 9 heures et 9 heures 1/2. Il se laisse emprisonner, mais il n'a pas de peine à prouver un alibi : le soir du crime il était à sa partie de dominos à 9 heures 1/2, ainsi qu'en témoignent ses trois partenaires habituels ; Or, aucun train, aucun tramway, aucun omnibus ne passe entre 8 heures et 9 heures à l'endroit où a été commis le crime, et aucun fiacre ne serait capable de faire ce trajet, fort accidenté, en moins de deux heures. On le relâche, et d'autant plus vite qu'on vient d'arrêter un chemineau, dans la poche de qui on a trouvé la montre de la victime. Le chemineau a beau protester qu'il a ramassé cette montre sur la route, il est convaincu de mensonge, convaincu de l'assassinat, condamné à mort, exécuté. Quelque temps après, le nommé Boudet va trouver le juge d'instruction, et lui dit : « Le remords m'accable ; je suis deux fois coupable, puisque j'ai tué mon oncle et causé la mort du chemineau ! — Et votre alibi ? — J'étais revenu en bicyclette ; je fais du 30 à l'heure ! Parti de chez Morderoux à 8 heures 1/2 précises, j'étais rentré à Paris à 9 heures ! » Là-dessus le juge d'instruction donne un coup de timbre, mande le médecin du Palais, obtient de lui le certificat obligatoire, et fait conduire Boudet dans une maison d'aliénés. Si l'affaire Morderoux avait dû être revisée, le juge n'aurait pas été nommé conseiller ! Et il le fut ! Et Boudet, continuant à protester de sa culpabilité, fut soumis au régime de la douche quotidienne. Ce conte judiciaire, plein de détails « déjà vus » et de « ficelles » qui ont beaucoup servi, est cependant, dans son ensemble, fort bien troussé et se fait lire avec plaisir.

Romans fantaisistes.— 14. — Voici comment X..., un homme qui ne dit point son nom, et qu'on n'a pas revu, et qu'on ne reverra pas, mais qui a envoyé de ses nouvelles par le dernier courrier électrique, — arriva au *Pays de l'Harmonie*. — En cherchant un nouvel appareil phonographique, il trouva un aviateur et le courant zénithal, grâce

auxquels il aurait pu monter dans la lune, s'il l'eût voulu. En une nuit, il franchit des distances incommensurables, des continents, des océans, des îles et des déserts innommés, il vit à ses pieds des Himalayas inconnus, et, au matin, atterrissant dans une vallée, fraîche et délicieuse, il fut recueilli par des hommes en peignoir et en sandales qui conduisaient une automobile en porcelaine, laquelle faisait du 200 à l'heure et ne soulevait pas de poussière. Invité à se mettre nu, le voyageur est introduit dans une sorte de Hammam où se trouvent des statues animées, marbre qui est chair, chair qui est en marbre; On lui sert sur des plats en or, des fruits exquis, qui sont des fruits chimiques, on lui offre des cigarettes, qui brûlent sans laisser de cendres, on lui verse du champagne, qui réjouit le cœur, sans donner mal aux cheveux ; il se lave les mains dans une eau qui est faite de rubis, de perles, de topazes, de saphirs ; et enfin il s'entretient avec un aimable vieillard, qui lui apprend qu'il est tombé dans la République de Déons, ou *de l'Harmonie*, au centre de l'Afrique, dans un vallon borné à droite et à gauche par des montagnes de 4.500 mètres, au-dessus desquelles est tendu un voile électrique impénétrable, mais ouvrant ou fermant à volonté. Si ce voile s'est ouvert devant lui, hier, c'est par une exception, dont on espère qu'il se rendra digne. Et il s'en rend digne en effet en écoutant avec componction l'histoire de ladite République, et l'exposé de ses lois, qui sont très anarchistes, de ses mœurs, qui sont très libres, de sa religion, qui est la religion de la beauté et de l'amour. Il devient tout de suite le plus fervent des néophytes ; il s'éprend de deux jeunes filles déonites, il se lie avec une troisième, essaie un jour de s'évader avec celle-ci, une curieuse, qui voudrait aller à Paris, révolutionner le boulevard, est retenu de force dans sa délicieuse prison et se résigne à son bonheur, après avoir envoyé par un pigeon voyageur, devant lequel s'écarte un moment le voile électrique, le journal manuscrit où il relate son voyage et ses premières impressions. Cette fantaisie a le tort d'avoir plus de 300 pages ; en 40 ou 50, elle aurait été amusante.

15. — *Le Roman de Ganelon* est une fantaisie épique. La belle Aude, qui ne fait que paraître dans la *Chanson de Roland* et qui n'y paraît que pour mourir, est ici le principal personnage; elle est l'objet de l'amour criminel de son frère Olivier, et de Ganelon, qui est son beau-père. Fantaisie, ai-je dit ? Mettons sacrilège épique.

16. — *Lucie* est une série de couplets en prose, soigneusement numérotés en gros chiffres romains, où sont racontés les amours d'un étudiant et de sa « payse », qui n'en était pas à ses débuts. Ce poème a deux parties, la première en XXXIV couplets, la seconde en XXVI; le tout a 80 pages, in-12 couronne. C'est long ! Et c'est tout ce qu'on en peut dire.

17-18. — *L'Odyssée de Mylord Pontauzane*, le fondateur d'une « Société pour la propagation des Quaterniens, » d'où il a été expulsé par le président actuel, « le Révérend Maboul » est du même format que le volume précédent. Mais elle n'a que 31 pages !

— Quant au *Livre des fées, des fantômes et des sages*, il en a 202, format ordinaire. Il est précédé d'une notice biographique, où l'on nous apprend que l'auteur est mort à trente-cinq ans et que ce fut une perte pour les lettres françaises. Le biographe ajoute : « Nous avons voulu apporter aux *mânes* d'Alexandre Cormier l'hommage de notre sympathie *posthume*, » ce qui semblerait indiquer que le biographe est mort lui aussi ! Je me sens l'âme en deuil devant ces morts (qui parlent) et c'est avec des larmes dans les yeux que je commence la lecture des 202 pages. Hélas ! Hélas ! je n'y vois rien d'intelligible ! Je frotte mon lorgnon, j'essuie mes yeux, et je relis. J'arrive à compter dix-huit morceaux différents, tous lyriques, symboliques, allégoriques, probablement philosophiques et chargés de « mouelle substantificque, » mais tous, tous énigmatiques et logogriphiques. Pourquoi *la Fée Ytimad* fut courtisane, et ce qu'était *le Fluteur bariolé* qui mettait vingt secondes pour arriver de l'Inde en Europe, et comment le Hollandais *Hump Eyrdinckt* voit sortir de son placard l'ombre de quatre de ses parents décédés, lesquels s'assoient à sa table, vident des bocks, fument des pipes, tiennent des propos incohérents, etc., etc., etc., c'est ce que je ne puis pas vous expliquer. Le biographe, cité plus haut, m'assure que ces pages sont très remarquables : j'ai vu quelques élucubrations de certains pensionnaires lettrés de Charenton qui l'étaient aussi, et de la même manière.

19. — Les *Contes des yeux fermés* ont le même genre de mérite, mais poussé à un degré supérieur. Aucune prétention philosophique toutefois ; rien qu'une bonne volonté éperdue d'être drôle, original, fantastique. L'auteur prévoit que « d'aucuns sauront prouver qu'il est fou à lier. » Il prévoit juste. Mais comme pour faire cette preuve il faudrait citer, je me borne à dire que ces trente contes sont le résultat d'une erreur esthétique et qu'ils n'ont qu'un mérite, celui d'être courts. Nous attendons l'auteur, qui ne manque pas d'esprit (il sait prévoir) à une œuvre mieux conçue et mieux exécutée.

20. — La fantaisie de *Fantômes et fantoches* est moins anormale et moins délirante. Les prétentions de l'auteur sont en outre assez modestes ; il veut amuser, et pas instruire. Il appelle son livre « un vitrail heptachrome, » *heptachrome* parce qu'il comprend sept contes, *vitrail*, parce qu'il n'a pas la transparence du cristal et ne laisse rien apercevoir au delà, ni vérités, ni même erreurs. « L'écrit n'enseignera donc rien. » Merci, mon Dieu ! Me voilà délivré du souci d'extraire la « substantificque mouelle » de *l'Offrande à Cypris Porte-Miroir*, du

Lapidaire, des *Vacances de M. Duport*, etc., etc. Les trois contes dont je viens de transcrire les titres m'ont paru les plus intéressants. Pour complaire à sa maîtresse, un grand musicien fait exécuter pour elle seule et devant elle seule, un opéra, dont il brûle ensuite le manuscrit, et dont il efface le souvenir dans l'esprit de tous les exécutants, chanteurs et musiciens, grâce au concours d'un habile hypnotiseur; cet opéra était d'ailleurs le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre; mais pendant qu'elle assistait à la représentation, la dame pensait surtout à son coiffeur, un homme superbe! Et c'est *l'Offrande à Cypris*. — *Le Lapidaire* avait prêté de magnifiques rubis à une belle Vénitienne, mais avait refusé de les lui vendre; la dame avait alors chargé son amant de le tuer, juste à l'heure où elle paraîtrait dans une cérémonie publique, portant en tête une couronne ornée des rubis merveilleux; et juste, à cette heure, les rubis tombent de la couronne, transformés en caillots de sang noirâtres. — Quant à M. Duport, il était allé passé ses vacances chez son ami, le paléontologue Gaubertin, qui avait découvert, dans une caverne de sa propriété, des fossiles antédiluviens, grands comme des cathédrales. Il partage les recherches et les travaux de son ami; un éboulement se produit dans la caverne, qui met à jour de nouveaux ossements, mais aussi des germes, des œufs, antédiluviens aussi, qui n'attendaient qu'une occasion pour éclore. De l'un d'entre eux sort, en une semaine, un ignadon, un mégalosaure, dont la tête s'élevant jusqu'au toit du château, pénètre une nuit dans une chambre et ne fait qu'une bouchée de Gaubertin. Comment Duport ne fut pas avalé à son tour, et ce que devint le monstre, c'est ce que vous irez voir vous-même, si cette histoire « cauchemardesque, » — d'une fantaisie un peu laborieuse et d'appareil trop scientifique, — vous en laisse l'envie.

21. — Je voudrais donner à mes lecteurs le moyen de juger *la Licorne*, sans formuler moi-même de jugement. Essayons! — Une jeune fille, de noble race, d'âme plus noble encore, mais d'instincts indépendants et « passionnels », — pas une « oie blanche », une « licorne » — devient la maîtresse d'un peintre, en attendant d'être sa femme; se croyant oubliée par son amant, elle prend un mari; mais dès qu'elle revoit le peintre, elle redevient sa maîtresse; et comme le peintre se marie à son tour, elle essaie de se résigner au partage; même elle en goûte quelque temps; mais comme elle ne peut s'en accommoder, — tant elle a l'âme haute et fière! — elle se suicide! — Inutile de vous dire que lui et elle sont deux esthètes, abondants en dissertations, raisonnements, considérations, vues, aperçus et regards sur l'art, la morale, l'éducation, la politique, la religion. — A vous maintenant de deviner ce que peuvent être ces « regards » et ce que vaut cette fable; vous le pouvez, bien que je n'aie pas laissé échapper un seul qualifica-

tif. Je dirai cependant que l'auteur semble s'être appliqué à être moins..... étonnant qu'autrefois, et que son talent (incontestable, n'est-ce pas ?) y semble moins échauffé.

22. — Ce n'est pas le talent qui manque aux trente-quatre nouvelles composant *l'Écolière ;* c'est peut-être la sincérité — entendez la sincérité artistique. Le conteur y tourne souvent au *fumiste*, et j'ai dû le ranger parmi les fantaisistes, bien que je le soupçonne d'aspirer au titre de peintre de mœurs. Il le deviendra peut-être, s'il renonce à nous raconter des énormités qui ressemblent à des farces de rapin ou à des facéties d'employé, s'il se montre plus « soumis à l'objet » et moins soucieux de son art. Cet art consiste dans une sorte de réalisme pince-sans-rire et outrancier, destiné à « ébouriffer le bourgeois », *fa stupir*, comme on disait du temps de Scarron. M. L. Frapié évite pourtant le *grotesque* proprement dit, et même le comique. Il travaille dans l'odieux, dans l'horrible, et surtout dans le banal, et il en tire des « effets » mirifiques. Souvenez-vous de son *Marcelin Gayard,* la banalité, la platitude, la vulgarité faite homme et chef de bureau ! Nous retrouvons cet homme dans les deux dernières nouvelles de ce volume (*La Noyade* et *les Laides*) ; lui, il est resté le même ; mais sa fille s'est élevée jusqu'à l'héroïsme : elle a renoncé à se marier, pour distribuer les revenus de sa dot aux victimes que fait le bureau de son père et pour permettre à son père de rester chef de ce bureau. — *L'Écolière* est une gamine de dix ans à qui sa mère fait des reproches : « J'apprends que pendant mon absence tout va mal à la maison. C'est bien malheureux d'avoir des enfants qui manquent de conduite et de ne pas pouvoir seulement faire un mois de prison tranquille ! » On voit le ton. — Voulez-vous de l'horrible ? En voici : conduits par *la Fatalité*, deux escarpes se rencontrent, la nuit, sur le pont d'Austerlitz ; ils marchaient l'un vers l'autre pour se voler ; d'un coup d'œil ils s'aperçoivent qu'ils se trompent, mais qu'ils sont faits pour s'entendre ; ils iront faire ensemble « un beau coup » dans une maison à côté, qu'on sait inhabitée, mais bien garnie d'argenterie ; ils y vont, ils opèrent dans l'ombre, ils s'empoignent l'un l'autre, et l'autre étrangle l'un ! Et, quand le jour s'est levé, cet autre s'aperçoit que cet un c'est son frère ! — J'arrête là ces brèves indications, non cependant sans avoir signalé la 22e nouvelle, intitulée : *Maur*, une « histoire de chien » d'une belle fantaisie sentimentale ; je la recommande aux « professeurs d'humanités », s'il en reste, en quête de sujets de narration.

23. — Je dois me borner à m'incliner respectueusement devant *la Vie profonde* et me déclarer aussitôt incompétent, tant cette œuvre diffère de celles qui ressortissent à mon humble juridiction. Les sept contes et fantaisies lyriques et allégoriques, qui composent ce volume, ont l'air d'être traduits de l'arabe ou du chinois ; le ton en est d'un

poète extrême-oriental, qui se serait converti récemment au christianisme, mais serait resté réfractaire aux habitudes de penser et d'écrire de notre monde occidental. Quelques lecteurs seront étonnés; d'autres, plus nombreux peut-être, seront ravis, ou du moins seront édifiés, car ces contes étonnants ne sont qu'une forme — inattendue — de l'apostolat auquel l'auteur a voué sa vie : ils prêchent l'amour de Dieu et des hommes. Exemple : le quatrième conte, intitulé : *Au-dessus des forces humaines.* « Près d'une source, sous un palmier géant, Syra repose étendue. » Elle est très belle. « A ses pieds, Ismaël, fils austère des larges solitudes, tenant d'une main un bâton de voyage et pressant de l'autre un riche poignard d'or, » la contemple avec amour. — Syra s'endort. — Monologue d'Ismaël, envahi d'un « doute affreux. « S'il allait un jour cesser d'aimer, s'il allait pouvoir contempler Syra sans ce même frémissement, la baiser sans cette même extase!... » Il s'exalte : « Amour, je te hais! » « Amour, je te bénis! » « Éternité, je veux te faire descendre de ton ciel pour revêtir notre amour de ton immensité! » Et là-dessus il ajoute : « Syra! Syra! c'est le moment sacré; tu vas devenir immortelle! » Et il la tue. Deux fois il enfonce son poignard d'or dans ce sein adoré! Mais quand il s'aperçoit qu'elle est morte et qu'elle est laide, il se poignarde à son tour. — Que signifie ceci? L'auteur nous l'apprend dans son *Avant-propos* — (où est longuement exposée une esthétique très élevée, teintée de tolstoïsme) : — « Ceci fait éclater le néant du cœur où Dieu n'habite pas et qui, pour peu qu'il s'élance en avant, rencontre partout ce qui est au-dessus des forces humaines. » Les six autres contes ont le même intérêt dramatique et la même portée doctrinale. Ils constituent, venant d'un ancien polytechnicien, un effort très curieux et qui mérite d'arrêter l'attention.

Romans de mœurs. — 24. — *Près du sol* s'applique à être une œuvre terre à terre, d'un réalisme aussi plat, aussi vulgaire, aussi peu intéressant que la réalité elle-même. Les gens du métier apprécient beaucoup — quelquefois, quand l'œuvre est réussie, — les mérites d'un pareil effort; les lecteurs ordinaires y sont moins sensibles. C'est dire que « la gendelettrie » seule, trouvera de l'intérêt à l'histoire de Maria, cette fille de petits propriétaires paysans, qui, après avoir été envoyée un an ou deux « à la pension » de la ville voisine, revient au village partager l'humble vie de ses parents : elle soigne les poules, mène les bœufs, rentre le fourrage, charrie le fumier, fait cuire le pain, etc., etc., etc. Les jours de fête, elle va au bal, aux deux bals, à celui qui est moins « distingué » et à celui qui l'est davantage, et c'est dans celui-ci qu'elle s'attarde. Elle y est témoin de jeux et folâtreries tout à fait « nature », mais qui la laissent fort tranquille, car elle est honnête et de sens rassis. Les jours de foire, elle va au marché; elle entend ses

parents mentir ingénument sur les qualités d'une vache à vendre, et elle est un peu scandalisée. Elle les voit préparer de longue main, et par des moyens qu'elle trouve peu délicats, l'acquisition de quelques lopins de terre ; son âme a de la peine à s'adapter à son milieu, mais elle n'y oppose aucune résistance romanesque ou mélodramatique. L'âge du mariage venu, elle se montre disposée à accueillir la recherche d'un garçon de ferme, son voisin ; ses parents ne veulent pas d'un domestique. Ils lui destinent le fils d'un propriétaire, comme eux, qui « aura au moins trente mille francs ! » — mais qui a déjà un bâtard, et qui en outre est un sot. — Maria commence par le refuser ; toutefois, cédant à la pression continue, acharnée, indécourageable, de son père, de sa mère, de tous les siens, elle accepte de se fiancer ; mais le lendemain des accordailles, elle se laisse choir volontairement dans le bassin où elle lave le linge. — Sans ce suicide final, qui est de « la littérature » (et pas de la meilleure), ce livre ressemblerait à une collection d'instantanés pris au village au cours d'une année, et mis bout à bout par un « encolleur » désintéressé de toute préoccupation artistique. Il est vrai que c'est ce désintéressement même qui paraîtra le comble de l'art à quelques artistes.

25. — Si par « littérature » il vous plaît d'entendre seulement ce qui est « convention, procédé, ficelle, » il faut avouer qu'il y a quelque littérature dans cette peinture des mœurs parlementaires, publiée par un membre du Parlement sous ce titre : *Nos Maîtres*. Mais que de vérité aussi ! Il y en a presque autant que dans certains documents officiels, dans le compte rendu des Chambres, par exemple, le jour du moins où nous y lisons qu'un président du Conseil avoue, très simplement, et sans croire étonner personne, que la direction des affaires de l'État est toute subordonnée aux préoccupations électorales. Ce roman est la mise en œuvre et la démonstration de cet aveu. Nous y voyons que les maîtres de nos ministres ce sont les députés, que les maîtres des députés ce sont les électeurs, que les maîtres des électeurs ce sont les comités, et que les maîtres des comités c'est... ou un cabaretier besogneux, ou un imbécile humilié et haineux, ou une femme jalouse. Ici, cette femme s'appelle Mme Clémence Tappanel. Or, elle aurait voulu s'appeler Mme Charles Dubois ! Mais M. Dubois ayant épousé Suzanne, Clémence jura de se venger. M. Dubois était percepteur, et il avait pour patron le sénateur Rochenoire. Que fit demoiselle Clémence ? D'abord elle épousa Tappanel, qui était aussi laid qu'elle, mais aussi riche ; puis elle força Tappanel à devenir ambitieux, elle lui persuada qu'il avait des opinions politiques opposées à celles de M. Dubois et de son protecteur, et qu'en conséquence il se devait de les faire triompher ; elle le poussa au Conseil municipal, à la Mairie, au Conseil général, elle fit tant et si bien, elle sut si habilement taper de son Tappanel qu'elle

ébranla la situation électorale de M. de Rochenoire, et finit même par faire élire, à sa place, un candidat de son choix, le sieur Rapinard. Le nouveau sénateur dut, par reconnaissance, demander au ministre la révocation de Dubois. « Monsieur, répond le ministre, qui était bien informé, et qui avait des velléités d'honnêteté, vous me demandez une saleté. Je refuse! » Le refus n'était pas sans quelque mérite, Rapinard étant devenu, très vite, chef de groupe. Le solliciteur n'osait plus insister. Mais alors arrivent, furieux, du fond de leur province, Clémence et Tappanel, qui le mettent en demeure de choisir entre sa réélection ou la disgrâce de Dubois. Rapinard court chez le ministre et le met en demeure de choisir entre son portefeuille ou la « saleté » refusée. « C'est bien! Monsieur! » dit le ministre indigné. Et il signe la révocation. M. Dubois en mourut, et Clémence fut heureuse. — Cette fable, qui n'est qu'un raccourci de l'histoire, est bonne à lire. L'auteur, homme d'action plus qu'artiste, n'a pas voulu nous donner des « sensations d'art », pas même nous apprendre des choses nouvelles; mais il est probable qu'il a voulu nous empêcher d'oublier celles que nous savons, et réveiller en nous, avec le sentiment de nos douleurs, celui de nos devoirs... Car enfin un peuple n'a jamais que les maîtres qu'il mérite!

26. — C'est de la pièce allemande *la Retraite* que ce roman a été tiré; le phénomène est rare, et l'inverse de celui qui se produit d'ordinaire; la pièce sort du roman plus souvent que le roman de la pièce. Et pourtant! le théâtre veut des raccourcis et des sous-entendus psychologiques; le roman supporte très bien au contraire les longs développements. C'est la psychologie des personnages: Claire, Otto, Volkhardt, Lauffen, que l'auteur de ce roman a développée; il n'a rien ajouté aux faits; c'est toujours le drame bref et puissant qui a eu tant de succès des deux côtés de la frontière: Claire, la fille du sous-officier Volkhardt, fiancée au sous-officier Otto, est devenu la maîtresse du lieutenant Lauffen. Otto, informé, frappe son chef; il passe au conseil de guerre; une seule excuse peut atténuer sa faute et la terrible punition qui l'attend, c'est la révélation de la faute de Lauffen et de Claire; il se tait par respect pour Claire, et surtout par respect de Volkhardt, qui ne sait rien, et dont il a été le fils adoptif! Son silence va le perdre, lorsque Claire vient elle-même tout avouer. Otto est sauvé, mais c'est le père de Claire qui est perdu; il provoque le lieutenant, le tient une seconde au bout de son revolver; mais le respect et l'habitude de la discipline l'emportent en lui sur le ressentiment paternel; plus soldat que père, il épargne le coupable, et se suicide dans sa prison. — Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je vous raconte cette histoire que vous connaissez tous; c'est peut-être pour vous dire que le romancier ne semble pas l'avoir gâtée.

27. — *Plus qu'amie* est un livre mal composé, mal écrit, et plein de talent. Le sujet en est celui-ci : l'état psychique et l'état physique d'une jeune fille après quelques mois d'intimité absolue avec un homme violemment et « métaphysiquement » aimé. Cet état peut se résumer ainsi : tout est perdu, fors l'honneur matériel, lequel d'ailleurs l'échappa belle ! Il fallut pour qu'il l'échappât, d'abord que la jeune fille fût une Russe de l'espèce des « cérébrales » et « intellectuelle », ensuite que l'homme fût un Breton, une sorte de parent éloigné du chaste Tristan (ah ! s'il avait été Provençal, pécaïré !) et enfin qu'un incident extérieur survînt, à une certaine heure où « le courant passionnel » allait les entraîner vers l'irréparable, et put « faire coupe-circuit de l'un à l'autre. » Ce fut grâce à ces circonstances que Marie Astrovsky, embarquée sur un navire des Messageries nantaises, et le lieutenant en second, Pierre Malgven, purent vivre tête à tête, cœur à cœur, et presque corps à corps pendant toute une longue traversée de Marseille à Beyrouth, sans... faire naufrage. Quand Yseult se sépara de Tristan, sur la rive asiatique, elle était à moitié folle, mais intacte ! Cette peinture d'un amour morbide est coupée de toute sorte de digressions scientifiques, philosophiques et historiques, dont une de cinquante pages sur les massacres de Constantinople, et une autre, plus courte, sur les dangers de la morale chrétienne, à laquelle la jeune Russe, disciple de Nietzsche, attribue tous les malheurs de l'humanité (p. 276). Mais enfin ces digressions, que je cite, qui m'ont ennuyé ou exaspéré, je les ai lues, avec le reste ! Est-ce une preuve qu'elles ne sont pas sans valeur ? ou seulement que, ce jour-là, étant en chemin de fer, j'avais épuisé ma provision de journaux ? Je ne sais plus, mais je répète que l'auteur n'est point un esprit banal, s'il n'est pas sûr.

28. — *Sur la vaste terre* nous promène à travers tous les continents, l'Océanie exceptée peut-être ; l'auteur, qui a beaucoup vu, ne nous raconte pourtant pas tout ce qu'il a retenu. Parmi ses souvenirs il a choisi ceux qu'il a jugés les plus propres à nous renseigner sur l'âme malgache, chinoise, américaine, et sur l'âme aussi du soldat français, chargé de faire connaître aux Malgaches, aux Chinois, aux riverains du Congo « les bienfaits de la civilisation. » On a beaucoup loué l'*humour* de ses récits ; un journal très sérieux, mais qui pratique souvent l'ironie, nous a informés que le narrateur avait de l'humour « déjà tout jeune... dès le collège ! » Et il ajoute que le cinquième de ces récits : *La Précaution inutile*, est « une des plus drôles de choses » qu'on « ait jamais vues. » Voici cette drôlerie inouïe. Le chef d'une colonne envoyée dans le Sahara avait interdit l'absinthe à ses soldats, et pour être plus sûr d'être obéi, il avait acheté au cantinier toute sa provision d'absinthe et avait donné l'ordre de la jeter dans le sable. Elle fut effectivement jetée, mais dans le puits du campement. Le soir

même, toute la colonne était ivre, chameaux compris. Et je comprends que cette histoire ait fait rire tout « le collège », professeurs compris ! Il y en a neuf autres, que je me dispense de résumer, puisqu'elles ne sont pas inouïes, mais dont je dois dire qu'elles sont assez intéressantes, bien qu'elles ne justifient peut-être pas une biographie de l'auteur, depuis son enfance.

Romans a thèse. — 29. — Je me borne à signaler la cinquième édition du *Fils de l'Esprit*, « roman social » dont la publication, il y a deux ans, donna lieu à de si vives discussions. Les plus graves problèmes y sont examinés et résolus conformément à la doctrine que l'éminent auteur a déjà bien souvent exposée dans *la Quinzaine*, ses *Lettres d'un curé* et son *Journal d'un évêque*. Cette doctrine se résume dans l'abandon des anciens *credos* politiques, l'attachement plus profond au *Credo* catholique, l'apostolat moral substitué à la propagande politique et à l'action électorale, la réforme des âmes précédant et préparant la réforme des lois. *Le Fils de l'Esprit*, Norbert de Péchauval, prêche et entend prêcher cette doctrine (il y a naturellement beaucoup de dissertations dans ce roman écrit par un philosophe), mais surtout il la pratique. Il se retire à la campagne, et s'y livre d'abord à l'apostolat agricole, enseignant, par son exemple, aux paysans qui l'entourent, la vie laborieuse, les bonnes méthodes de culture, l'amour intelligent de la terre. Vient ensuite l'apostolat intellectuel, pour lequel il sollicite et obtient le secours de l'instituteur et de l'institutrice. Les obstacles lui viennent de sa caste et de son parti : les conservateurs et les nobles le rebutent, le mettent en quarantaine et le forcent à rompre avec eux. L'amertume qu'il en éprouve ne reste pas sans consolation : il aime, il est aimé ! Il a même la joie de convertir au christianisme l'objet de son amour, qui n'est autre que l'institutrice ! Pourquoi se convertit-il lui-même à l'action électorale, avant le succès définitif de l'action morale ? Pourquoi vote-t-il et fait-il voter pour un républicain contre un conservateur catholique ? Peut-être parce qu'il est homme, et que l'homme qui ne se contredit pas est une exception. Il est illogique, donc il est « vrai ! » — S'il l'est réellement ou s'il ne l'est pas, ce n'est plus le moment de le rechercher, pas plus que ce n'est le moment de rappeler quelles contradictions ont été opposées à la partie politique de ses théories. Il vaut mieux rappeler les belles pages d'apologétique et de morale qui remplissent ce volume, et dont quelques-unes, celles notamment où l'institutrice expose les motifs de sa conversion, ont arraché un cri d'admiration à l'un des plus vifs, mais des plus sincères contradicteurs de M. Le Querdec.

30. — Ce livre de Léon Tolstoï fils : *Aspirations et Apaisement*, manque de clarté, — à moins que ce ne soit la traduction. — Est-ce une réfutation, est-ce une confirmation de *la Sonate à Kreutzer* et des

théories paternelles sur le mariage et le bonheur, lesquelles ne sont peut-être pas elles-mêmes très limpides? Je ne me hasarderai pas à vous le dire. Le roman, très touffu et composé à la russe, — un peu comme la salade de ce nom, — semble pouvoir se résumer dans ces aphorismes : « Le travail, le mariage, la famille, sont les conditions nécessaires du bonheur humain; seulement les hommes ne s'en doutent pas, avant de l'avoir appris par l'expérience et l'effort personnels. » C'est pourquoi le héros du livre, Holia, connaît toutes les inquiétudes et les tourments de l'esprit, tant qu'il aspire à un bonheur qui n'est pas normal. L'apaisement lui vient avec son premier enfant légitime. Et ceci est très clair; ce qui ne l'est pas, c'est qu'avant cet apaisement final et total, un apaisement partiel et provisoire lui était venu d'une aventure illégitime, ce qui semblerait prouver que ce n'est pas tout à fait sur la vertu que l'auteur fonde l'idée de bonheur. Mais je ne suis pas sûr que l'auteur ait bien traduit sa pensée, ni que le traducteur ne l'ait pas trahie, ni que moi-même.....

31. — C'est encore l'amour, l'amour nécessaire à l'équilibre des âmes et des corps, que célèbre l'auteur du *Précurseur*. Le dévouement, la vertu, le sacrifice, ne peuvent que tromper notre soif de bonheur. Elle en fut la preuve, cette Jacquemine qui avait fondé une colonie agricole comme on n'en a jamais vu, composée de jeunes filles et de jeunes femmes qui se livraient à tous les travaux des champs, en robe blanche. O la noble, la jolie, l'heureuse Trappe laïque! Heureuse? pas encore, ou pas tout à fait. Jacquemine le devint quand elle eut épousé Jean, qu'elle aimait et qui l'aimait. Mais les autres? ses compagnes! Est-ce que Jean avait des disciples? Est-ce qu'il avait fondé une colonie d'agriculteurs vêtus de flanelle blanche? Il avait du moins prononcé de nobles discours. « Sois en paix, Jacquemine, lui dit le prophète, car j'irai vers les penseurs solitaires, vers les génies méconnus..... et je leur dirai..... voici qu'une femme ranime sur son sein la beauté païenne et convie près d'elle les sages disséminés sur la face ingrate du monde! » Avis aux sages solitaires!

32. — *L'Entrave* a eu une bonne presse, malgré quelques bizarreries de composition et d'écriture. Le roman ne commence guère qu'à la seconde moitié du volume; la première est tout entière occupée par la peinture du « milieu. » Et on y trouve des phrases comme celle-ci : « De sa bouche, il avait dû sortir des paroles d'amour ordonnées en théorie dansante, ainsi que ces cortèges religieux de l'Inde qui se déroulent dans des brasillements de gammes et dans des ondulations d'éventails blancs » (p. 39). Cette bouche extraordinaire appartient à Mme Milleret, arrivée récemment dans le pays qu'habitent les Brogmart, les Cormevielle, les d'Ardemont, etc., etc., en compagnie de M. Milleret et de Germaine Milleret, leur fille. Ces nouveaux venus, accueillis

d'abord avec méfiance, parce qu'ils sont trop beaux, trop riches, et qu'on ne sait rien d'eux, finissent par s'imposer au respect et à la sympathie de tout leur voisinage. Ils sont hospitaliers, ils sont modestes, ils sont religieux et même dévots, et leur fille est une adorable sœur de charité, que Mme d'Ardemont rencontre un jour en train de laver et de peigner des enfants pouilleux. Le fils de Mme d'Ardemont s'éprend de Germaine, avec l'autorisation et même avec la collaboration de sa mère ; la demande en mariage va être présentée, on sait qu'elle serait agréée, quand tout à coup on apprend que les Milleret ne sont pas mariés religieusement ! Comment et pourquoi ces dévots, que rien n'oblige à être des tartuffes, s'étaient mis et étaient restés dans cette situation irrégulière, comment ils s'étaient persuadés qu'elle leur laissait le droit de fréquenter les sacrements et le moyen d'assurer le bonheur de leur fille, qu'ils adorent et de qui ils attendent leur propre rachat, c'est ce que l'auteur s'est efforcé d'expliquer. Je ne réponds pas qu'il y ait réussi suffisamment et je crains que la « psychologie » de ce ménage ne paraisse incomplète. Jacques d'Ardemont n'en demande d'ailleurs pas davantage ; il ne voit d'abord qu'une chose, à savoir qu'il aime, qu'il est aimé, que Germaine est la plus pure des jeunes filles, qu'elle ignore le passé de sa famille et ne peut pas en être responsable ; il épousera ! Mais Mme d'Ardemont, aidée par le curé Firebère, finissent par avoir raison de ses ardeurs et par lui faire comprendre son devoir : l'obstacle qui le sépare de la pauvre enfant est un de ceux devant lesquels un homme de sa race et de sa condition sociale doit reculer. Il recule en effet et s'enfuit ! (On nous l'avait donné pourtant comme affranchi des préjugés sociaux et même de la foi religieuse. Encore une âme mal débrouillée !) Quant à Germaine, qui exige de son père l'explication de cette fuite et qui l'obtient, elle s'enfuit aussi, mais dans le cloître ! — Cette œuvre laisse la sensation de quelque chose d'inachevé et d'obscur. Quelques scènes ont pourtant une certaine valeur dramatique, quelques portraits de personnages secondaires semblent « bien attrapés. » — (sauf celui d'un parasite des Milleret, un fantoche qui tient une place énorme dans le livre et n'a aucun rôle dans l'action). Je veux croire aussi que les intentions doctrinales sont excellentes : j'aurais désiré qu'elles fussent mieux et plus fortement marquées. Quand je songe qu'il s'est trouvé un homme d'esprit pour voir dans *le Divorce* de M. Bourget un argument terrible contre la foi chrétienne, je me demande ce qu'un imbécile pourra voir dans *l'Entrave* !

33. — Personne, en revanche, ne pourra se tromper sur les intentions de *Pêche d'aveugle*. Elles sont proclamées hautement et fièrement. L'auteur n'est pas de ceux qui aiment à cacher leur pensée ou qui ne savent pas la mettre au jour ; il l'y met, lui, du premier mot et d'un

seul geste, — le geste du soldat qui met sabre au clair ! Il est chrétien, et il le dit, en regardant droit aux yeux des gens. Il a sur toutes choses, en esthétique, comme en religion, l'affirmation nette, claquante, provocante, et cependant, chose étrange ! jamais offensante ; car il a aussi la bonne humeur, et ses plus grosses invectives seraient applaudies par ceux-là mêmes qu'elles visent ; — telles les invectives de certain Cid gascon de notre Parlement. — C'est par cette sincérité passionnée et cette crânerie joyeuse que se recommandent les nombreuses dissertations philosophiques, théologiques, historiques et artistiques de *Péché d'aveugle*. La « fable » qui en est le prétexte et le lien, est très simple, point surchargée d'incidents, bien qu'elle se développe dans le cadre d'une année entière, l'Année liturgique ; c'est un drame intime, qui se passe tout entier « sous un crâne » et dans un cœur. On peut néanmoins le diviser en trois actes : *L'Aveugle croyant*, *l'Aveugle pécheur*, *l'Aveugle repentant*. Cet aveugle s'appelle Daniel ; il est organiste de sa paroisse, très assidu aux offices, très épris de son art. Toute l'activité, qu'il ne peut dépenser au dehors, s'est réfugiée dans son cerveau ; c'est « un esprit penseur, » comme disait Mme de Staël ; il pense interminablement ; il est esthète, il est exégète, il est critique ; il médite et disserte sur le plain-chant et les cantiques, sur les textes liturgiques de la Messe et des Vêpres, sur les beuglements des chantres et les bêlements des congréganistes, sur les processions, sur les sermons, sur les statues et tableaux d'Église... « Il se disait que... Il songeait que... Il se rappelait que... » Il n'a pas besoin d'autres transitions pour passer d'une dissertation à une autre. Il ne se repose de ses monologues intérieurs que pour dialoguer avec son curé, qui a une voix terrible mais un bon cœur, et qui ne se dérobe pas toujours à la discussion, malgré les hardiesses et parfois les violences de son interlocuteur. Hardiesses et violences purement verbales, d'ailleurs, du moins dans le premier acte. Daniel est orthodoxe et sa foi reste pure tant que son cœur reste pur ; quelques-uns de ses commentaires exégétiques révèlent même une piété éclairée et « bien informée » autant qu'ardente. Mais voici que Daniel a péché ; il est devenu amoureux d'une religieuse ! Il ne la connaît pas, il ne l'a jamais approchée, il ne lui a pas adressé, il ne lui adressera jamais la parole, mais il l'aime, parce qu'il l'a entendue jouer à l'orgue, parce qu'il l'a trouvée géniale, parce qu'il lui prête la figure, jadis entrevue, avant la cécité, d'une cousine blonde..... Il sait que cet amour est plus qu'absurde, qu'il est sacrilège ; il s'y complaît nonobstant, il y persévère, il s'y endurcit. Et alors..... *Dixit impius in corde suo : Non est Deus !* De ce cœur coupable montent des pensées impies, des blasphèmes, des négations, toutes les anciennes et toujours nouvelles « objections » contre la Providence et le gouvernement divin. « Il se

disait...., il songeait..... il se rappelait..... » Son esprit, égaré et retourné par la passion, reprend, en sens inverse, tous les chemins de la pensée, naguère parcourus avec tant d'allégresse, il y cherche toutes les pierres de scandale dont ils sont semés, il s'y heurte, il s'y meurtrit, il s'y déchire. Son art lui-même se fait le complice de son égarement et de ses souffrances ; sa musique devient impie, l'orgue veut être blasphémateur ; la nuit de Noël notamment, il répond au chant angélique du *Gloria in excelsis* par des hurlements de haine et de rage, — que l'auditoire trouve d'ailleurs magnifiques. — Au troisième acte, Daniel se dit..... il songe..... il se rappelle..... qu'il a tort ; les offices de la Semaine Sainte lui font connaître la joie des larmes et du repentir ; il s'humilie devant la croix le Vendredi-Saint, et le jour de Pâques, son âme ressuscitée chante sur le clavier palpitant un *alleluia* si triomphal, avec un élan vers Dieu si passionné et si fougueux, qu'elle rompt les liens qui l'attachaient à la vie. Daniel meurt dans un acte de foi et dans un effort d'art, sublimes l'un et l'autre. — Ce n'est probablement pas de ce dénouement mystique, ni de toute cette fable idéaliste que l'on a pu dire : « C'est de l'Huysmans ! » Est-ce de la partie « didactique du livre, et de la composition, et de l' « écriture ? » Et serait-il vrai qu'on y retrouve quelque chose du ton et des procédés de l'ancien auteur des *Sœurs Vatard*, devenu hagiographe, exégète et même apologiste, à savoir : ces paquets de dissertations rattachées l'une à l'autre par des ficelles d'une insolente simplicité, « Durtal se disait que..., il pensait que... »,— ce ton rageur et frénétique, ce défaut continu de mesure dans l'éloge comme dans la critique, une sorte d'hystérie, consciente d'ailleurs et cultivée, — ce sens personnel aigu et ce *Moi* hypertrophique jusque dans la défense de l'orthodoxie traditionnelle, — ce style enfin, précieux et grossier à la fois, mais personnel aussi et combien pittoresque, combien mordant, combien savoureux ? Si c'était vrai, je demanderais qu'au lieu d'appeler M. Praviel un disciple et un imitateur, on lui appliquât ce joli mot d'un critique d'autrefois : « Ce n'est pas un imitateur, c'est un semblable ! » Mais je demande plutôt le droit de le trouver dissemblable pour les deux raisons déjà indiquées — la conception mystique de son drame, et la bonne humeur qui transparaît sous les virulences du ton, — et pour une troisième, qui n'est d'ailleurs qu'une variété de la seconde, et que je trouve dans le caractère foncier de son style. Certes il est « travaillé » aussi ce style, soufflé, gonflé, grandiloque (j'allais dire un *mégalo-style*, pour lui emprunter une de ses hardiesses, p. 151), il est passionnément appliqué à paraître moderne, soigneusement épuré de toute métaphore banale et de toute formule *désuète* ; il n'en garde pas moins, au fond, et malgré tous les efforts de l'auteur, je ne sais quelle ingénuité, que vous chercheriez vainement

dans *l'Oblat*, et qui me ravit ! — Une critique de *magister* pour finir : le moins moderne et le plus « désuet » des clichés est parvenu à se glisser à la page 154 : « allumer les brandons fumeux de la discorde ! » Je ne pouvais pas garder ces « brandons » sur la conscience ! Non ! Il fallait libérer mon âme ! C'est fait !

31. — Et maintenant « voici la perle, voici la fleur » de ce trimestre : *Les Roquevillard*, le seul de ces trente-quatre romans que j'aie lu pour mon plaisir et en oubliant que j'avais à en rendre compte. La tâche sera facile d'ailleurs et courte. On a bientôt fait de dire : «Voilà une belle œuvre, lisez-la ! » Elle appartient à l'espèce des « romans collectifs » ; le héros principal est une famille, et même « la Famille », car les Roquevillard ont une valeur représentative générale et presque abstraite, malgré la netteté concrète de leur vie et de leurs traits individuels. Ils sont trois surtout qui se détachent de l'ensemble familial avec un relief superbe : le père d'abord « Monsieur l'avocat », un des membres les plus considérés et respectés du barreau de Chambéry, héritier d'une longue tradition d'honneur et de services rendus ; sa fille, Marguerite, destinée à être la victime réelle, l'Iphigénie héroïque et simple d'une tragédie poignante ; le plus jeune des fils, Maurice, l'auteur ou du moins la cause de cette tragédie, et qui y joue d'abord le principal rôle, bien qu'il cesse vite d'en être le personnage principal. Il est parti avec la femme d'un notaire de Chambéry, son patron, Mme Frasne, laquelle avait, au préalable, pris dans la caisse de son mari cent mille francs, qu'elle appelle sa dot. Pendant que les deux amoureux sont en Italie, oublieux de tout ce qu'ils ont quitté, y passant une année entière sans communication avec le monde extérieur, le mari trompé a déposé une plainte en abus de confiance contre son ancien clerc, qu'il sait pourtant, par une lettre de sa femme, être étranger à la soustraction des cent mille francs. Mais il a brûlé la lettre ; il veut déshonorer l'homme qui lui a pris sa femme. Et il y parvient ; Maurice, qui a eu entre les mains les clefs du coffre-fort, qui est resté, le soir du vol, le dernier dans l'étude, accusé par les apparences, accusé par son patron, accusé par le premier clerc, est condamné par contumace à un an de prison. Le jugement est affiché à la porte de sa maison. Sa mère meurt de chagrin ; sa sœur, Marguerite, perd son fiancé ; son frère, le lieutenant Hubert, se fait envoyer aux colonies ; son beau-frère, avec sa femme et ses enfants, quittent Chambéry, qu'ils jugent désormais inhabitable ; la famille Roquevillard, écrasée de honte, plongée dans le deuil, dispersée, semble perdue. Qui la sauvera ? Son chef d'abord, qui reste debout et fier, quoique meurtri et comme amputé d'une partie de lui-même ; sa fille Marguerite, ensuite, qui va tenir la promesse faite à sa mère mourante, de ne jamais abandonner son frère ; une autre fille, Félicie, qui est là-bas, à l'hôpital d'Hanoï, religieuse

infirmière et qui accroît le capital moral légué par les ancêtres ; le lieutenant Hubert, qui meurt de la fièvre jaune, après avoir offert sa vie en expiation ; l'autre sœur, le beau-frère, un oncle, qui vont, soit spontanément, soit contraints par la force des traditions familiales, aider les efforts que tentera le père ; enfin, Maurice lui-même, lorsqu'il saura de quelle autre complicité que celle d'adultère il a pu être soupçonné et qu'il aura pu mesurer la profondeur de l'abîme où il est tombé. Bref la maison des Roquevillard, tout près de s'effondrer, va se relever elle-même, elle seule ! *Fara da se !* comme disait un autre chef d'une autre maison de Savoie. Tant « la force de vivre » s'augmente « du sentiment de la durée incarnée dans la famille, comme le dit M. H. Bordeaux (*Préface*), tant le passé vit encore dans le présent et ajoute à sa force de résistance ! Et d'abord, Maurice, informé par sa sœur, vient se constituer prisonnier pour purger sa contumace. Ensuite son père rembourse Frasne ; il s'est procuré l'argent nécessaire à ce remboursement, en mettant en vente, d'accord avec ses enfants, le domaine familial de La Vigie ; il n'en a obtenu qu'un vil prix, mais il a enlevé aux ennemis de son fils, à ses juges futurs, le droit de dire ou de penser qu'un Roquevillard a pu profiter d'un vol ! Reste à organiser la défense du prisonnier. Elle sera facile, assure Me Bastard, le Lachaud de la Savoie, qui a accepté de s'en charger ; il n'y a qu'à avoir la preuve de la culpabilité de Mme Frasne, et cette preuve, on l'aura, on l'a ! Malheureusement Maurice s'oppose à ce qu'on en fasse état ; il interdit même à son avocat de nommer Mme Frasne ; si on passe outre sa volonté, il s'accusera lui-même. Devant cette résolution, qu'il ne peut comprendre, et que M. Roquevillard n'ose pas blâmer, M. Bastard retire son concours. « Père, lui dit Marguerite, j'avais toujours pensé que ce serait vous qui le défendriez ! » Il hésite, le père ; il redoute cette tâche, pour toute sorte de raisons : comment être l'avocat de son fils, lui qui a été son juge le plus sévère ? Sa valeur professionnelle elle même est-elle restée entière parmi tant de deuils et de ruines ? Il se posait ces questions, un soir, qu'il était monté à la Vigie, pour un dernier pèlerinage ; il se sentait découragé, presque désespéré. Mais là, avec l'ombre du soir qui tombe, d'autres ombres montent, celles de tous les Roquevillard qui avaient habité là, défriché ces terres, implanté sur ce coin du sol une tradition de probité, d'honneur et de courage. « C'était comme une armée qui se ralliait autour de son chef, debout au pied du chêne. Et quand elle fut toute rassemblée, il l'entendit qui lui réclamait sa victoire..... Vois, lui disent-elles, nous sommes tous là ! Soulève ta douleur, comme nous avons soulevé la pierre de nos tombes..... Tu parleras en notre nom ! » Et il parla ! Et il ne nomma pas Mme Frasne ! Et quelle dignité, quelle autorité, quelle puissance eut sa parole ! Le résultat le montra.

Le ministère public abandonna l'accusation et flétrit même, en passant, l'accusateur; le jury rendit un verdict unanime d'acquittement. L'honneur des Roquevillard était sauvé! — Cette analyse, trop brève, a laissé de côté beaucoup d'épisodes, d'inégale valeur, mais dont un — la lettre de Marguerite à son frère, pour l'informer et le rappeler — est « une pure merveille! » Le compliment est un peu gros, mais à la mesure de mon impression; tout ce que peut recéler de tendresse, de délicatesse, de fermeté et de haute moralité une âme féminine et fraternelle, s'exprime là, avec une simplicité et une pudeur à la fois délicieuses et poignantes. Je ne sais pas si je ne préfère pas le pathétique discret et contenu de ce passage à celui de la grande *Scène des ombres,* si puissante cependant. Il n'y a pas à cacher que certains autres détails (l'amour d'une jeune fille très riche, qui vient presque demander elle-même Maurice en mariage avant le verdict final, et qui restaurera la fortune des Roquevillard, comme le père a restauré leur honneur, — le retour de Maurice, son voyage à pied, par le Mont-Saint-Bernard,) sont ou d'un optimisme conventionnel ou d'un sentimentalisme superflu; j'avouerai aussi que la partie judiciaire du drame a des longueurs, et encore que la psychologie de certains personnages semble incomplète, et qu'enfin le relief de certaines physionomies s'estompe d'un peu de brume mystique. Mais cela dit, il faut dire encore plus haut — ou répéter — que tous les personnages n'en sont pas moins vivants, et que le drame est un des plus « prenants », des plus intéressants et, en somme, des moins romanesques que puisse nous conter un romancier. Et je répète encore qu'il a cette nouveauté de déplacer le centre de l'intérêt, de le porter du cœur de l'individu au foyer de la famille; il ne s'agit plus d'un conflit entre deux sentiments qui se disputent une âme, il s'agit d'une lutte pour l'honneur, d'une lutte pour la vie, que soutient toute une race contre des causes inopinées de destruction et de mort. Encore une fois le spectacle est des plus beaux qu'on puisse contempler. Est-il besoin d'ajouter qu'il est bienfaisant? A ne juger *les Roquevillard* que par leur « degré de bienfaisance », comme l'eût fait Taine, et sans tenir compte de leur valeur dramatique et littéraire, pourtant si éminente, il faudrait leur donner dans le roman contemporain « une place de tout premier rang. »

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Névrose révolutionnaire*, par les Drs CABANÈS et L. NASS. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1906, in-18 de XI-540 p., orné de 20 grav., 4 fr. — 2. *Le Cabinet secret de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. Paris, Albin Michel, 1905, 4 vol. in-12 de XV-305, 406, 403 et 372 p., 20 fr. — 3. *Promenade d'un médecin à travers l'histoire*, par le Dr J. BARRAUD. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 257 p., 3 fr. 50. — 4. *Quelques résultats de l'examen des preuves historiques*

employées par les auteurs traitant de l'hérédité, par le Dr NAEGELI-AKERBLOM. 2e éd. Genève, impr. Kündig & fils, 1905, in-12 de 84 p., 1 fr. 50. — 5. *Un Gentilhomme apothicaire, le comte de la Garaye (1675-1755)*, par ERNEST JAC. Paris, édition du *Mois littéraire et pittoresque*, s. d. (1905), in 12 de XX-178 p., avec grav., 2 fr. — 6. *International Catalogue of scientific Literature, first Annual Issue. R. Bacteriology. L. General biology*. London, Harrisson ; Paris, Gauthier-Villars, 1902-1903, 2 vol. in-8 de XIII-314 p. & XIII-144 p., 26 fr. 25 et 13 fr. 10. — 7. *Le Vice et ses risques. Étude de prophylaxie sanitaire et morale*, par J. FONSSAGRIVES. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 69 p., 1 fr. — 8. *En guérit-on ?* par le professeur ALFRED FOURNIER. Paris, Delagrave, 1906, in-16 de 96 p., 1 fr. — 9. *Le Langage, e sai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*, par EUGÈNE-BERNARD LEROY. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 293 p. 5 fr. — 10. *Le Mystère du sommeil*, par JOHN BIGELOW. Paris, Fischbacher, 1906, in-18 de 230 p., 3 fr. 50. — 11. *La Responsabilité, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par G. MORACHE. Paris, Alcan, in-16 cart. de IV-275 p., 4 fr. — 12. *Introduction à la pathologie générale*, par FÉLIX LE DANTEC. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8 de X-504 p., avec fig., 15 fr. — 13. *Traité de pathologie interne*, par G. LEMOINE. Paris, Vigot frères, 1905, 2 vol. in-8 de 1011 et 1015 p., avec fig., 16 fr. — 14. *La Guérison de la tuberculose basée sur l'étude des cas de guérison spontanée. Traitement et prophylaxie*, par le Dr PAUL FERRIER. Paris, Vigot frères, 1906, in-16 de IV-184 p., 2 fr. 50. — 15. *Interprétation nouvelle du mécanisme de l'hémoptysie tuberculeuse. Thérapeutique préventive de l'hémoptysie*, par le Dr FERNAND BARBARY. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-8 cart. de 114 p., avec fig., 3 fr. 50. — 16. *L'Injection trachéale simplifiée. Son emploi dans le traitement des affections respiratoires*, par le Dr HENRI MENDEL. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-16 de 78 p., avec 22 fig., 1 fr. 50. — 17. *Précis de laryngologie, clinique et thérapeutique. Maladies*, par le Dr P. LACROIX. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-18 de 627 p., avec 182 fig., 8 fr. — 18. *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes, à l'usage des médecins praticiens*, par le professeur Dr HERMANN SCHLESINGER ; trad. des Drs L. LICHTWITZ et J. SABRAZÈS. 3e partie. Paris, Vigot frères, 1905, in-16 de 333 p., 4 fr. — 19. *Le Poignet et les Accidents du travail. Étude radiographique et clinique*, par le Dr DESTOT. Paris, Vigot frères, 1905, in-16 de 136 p., avec 43 fig., 2 fr. 50. — 20. *Blessures de l'œil à la suite d'accidents du travail. Simulation et aggravation volontaires*, par le prof. S. BAUDRY. Paris, Vigot frères, 1906, in-16 de 56 p., 1 fr. — 21. *Massages et masseurs*, par le Dr LOUIS LIÈVRE. Paris, Henry Paulin, s. d., in-16 de XIX-139 p., 2 fr. — 22. *Manuel du candidat aux grades de médecin auxiliaire et de médecin de réserve*, par ANDRÉ LUCAS et E. JOSEPHSON. Paris, Vigot frères, 1905, in-8 de 91 p., 1 fr. 25. — 23. *Médecine pratique. Lettres à une princesse de Russie*, par le Dr PAUL FRÉDAULT. Paris, Retaux, 1905, in-16 de 214 p., 2 fr. 50. — 24. *Portez-vous bien ! Notions élémentaires d'hygiène populaire et rationnelle*, par le Dr TERWAGNE. 3e éd. Paris, Vigot frères, 1905, gr. in-8 de 115 p., avec fig., 1 fr. 50. — 25. *L'Acide formique et la Force musculaire*, par le Dr CLÉMENT (de Lyon). Paris, Vigot frères, 1905, in-8 de 139 p., avec grav., 3 fr. — 26. *Manuel de thérapeutique dentaire, odontothérapie et de matière médicale appliquée à l'art dentaire, suivi d'un Formulaire à l'usage des praticiens*, par CH. QUINCEROT. Paris, Vigot frères, 1905, in-18 cart., de III-254 p., 3 fr.

1. — Le docteur Cabanès et son collaborateur le docteur L. Nass nous donnent, dans *la Névrose révolutionnaire*, un tableau des épisodes les plus saillants de la période la plus troublée de notre histoire, mais étudiée tout spécialement au point de vue psychopathologique. Un chapitre préliminaire assez long est consacré à cette force, terrible lorsqu'elle n'est plus retenue par aucun frein, qui s'appelle la foule, et à ses manifestations diverses. On voit, en premier lieu, la Révolution réveiller des paniques générales comme on n'en avait pas vu depuis plusieurs siècles : le centre de la France notamment fut secoué par

cette épidémie singulière que l'on a appelée la « Grande Peur ». Pour les auteurs, cet affolement général et pour ainsi dire *in-promptu*, caractérise l'âme de la foule en 1789, mais sans occasionner toutefois de conséquences bien graves. Plus tard, il n'en sera pas de même, et l'on verra une panique avoir pour résultat les massacres de septembre. Dès lors les instincts de la foule sont déchaînés, et une folie sanguinaire semble l'absorber tout entière. Tantôt elle aura des angoisses d'enfant, mais, le plus souvent, elle manifestera des férocités de fauve, férocités qui se compliqueront de véritables accès de délire sadique, comme on le voit par de nombreux exemples. La psychologie des persécuteurs et des persécutés fait le sujet d'un chapitre plus important encore que le premier. Voici d'abord le tribunal révolutionnaire, dont les membres subissent, tout comme les comités politiques, le vertige d'une violence de plus en plus sanguinaire. Ce tribunal, est-il dit avec raison, devint une ignoble et détestable parodie de la justice, et les auteurs n'ont que l'embarras du choix pour produire leurs exemples. Ils font également ressortir le mépris de la mort, qui anime aristocrates et révolutionnaires, au plus fort de la Terreur ; la fréquence des suicides fut aussi extraordinaire à la même époque, et peut-être les morts volontaires ont-elles plus contribué encore que la guillotine au dépeuplement de la France. Le suicide du médecin Chabot a été particulièrement étudié, en raison des renseignements qu'il fournit sur les connaissances médico-légales durant la Révolution. Le vandalisme de la foule, auquel on doit la destruction de tant d'objets d'art, procède, pour les auteurs, de la même cause que les massacres et la peur : on débuta par les tombes de nos rois, car il convenait que la « main puissante de la République effaçât impitoyablement ces épitaphes superbes et démolît ces mausolées qui rappelleraient des rois l'effrayant souvenir. » Du moment qu'un objet quelconque était un emblème du despotisme et de la religion et de la monarchie, il devait être voué à la destruction. Il en fut du vandalisme comme du reste : lorsqu'on chercha à le contenir, il ne restait pas grand'chose à détruire dans bien des endroits, tandis que, dans beaucoup de localités, des hommes d'énergie avaient su faire dévier les instincts destructeurs de la foule et conservé quantité d'objets qui font la gloire de nos musées. Les extravagances de la mode sont passées en revue dans le quatrième chapitre ; le fanatisme de la langue et les caractères de la littérature révolutionnaire forment également la matière de deux chapitres distincts, et non des moins intéressants. Enfin vient une étude de la névrose religieuse de l'époque, car, quoi qu'on en puisse croire, la société révolutionnaire fut non seulement croyante, — à sa façon, il est vrai, — mais encore mystique. En résumé, *la Névrose révolutionnaire* est un livre des plus curieux, des plus dramatiques et des plus pittoresques. Les auteurs nous font

pénétrer dans la « coulisse » de cette sombre tragédie ; mais l'on pourra n'être pas toujours de leur avis sur bien des détails, et surtout ne pas partager leur indulgence vis-à-vis des pires révolutionnaires, dont ils cherchent trop souvent à atténuer la responsabilité, pour cause de « maladie. »

2. — C'est une heureuse idée qu'a eue le docteur Cabanès, de donner une nouvelle édition de son *Cabinet secret de l'histoire* dont la première était épuisée déjà depuis plusieurs années. Celle-ci n'est pourtant pas reproduite telle quelle. Quelques petites suppressions ont été faites, mais bien plus nombreuses sont les additions : il n'y a pas, en effet, moins de douze nouveaux chapitres. On n'aura pas en outre à chercher dans les quatre volumes des renseignements sur un même personnage ; chacun de ceux qui sont étudiés, sont classés suivant l'ordre chronologique, et tout ce qu'il peut y avoir à dire sur eux se trouve groupé par chapitres distincts. Le docteur Cabanès fait toujours de la psycho-pathologie historique : les deux premiers volumes sont consacrés aux rois et aux prétendants au trône de France, depuis François Ier jusqu'au comte de Chambord. Dans un troisième il est question des maladies qui ont pu affliger des personnages célèbres à titres divers : Scarron, Jean-Jacques Rousseau, Marat, Charlotte Corday, Couthon, Robespierre, le marquis de Sade, Talma, la belle Mme Récamier. Dans le quatrième et dernier volume se trouvent réunies des études sur des médecins plus ou moins illustres dans l'histoire, et aussi deux chapitres racontant l'odyssée des reliques du cardinal de Richelieu, de Madame de Maintenon et de Madame de Sévigné. L'auteur a fait illustrer sa nouvelle édition d'une trentaine de gravures ou portraits des mieux choisis. Les erreurs qui s'étaient glissées dans la précédente ont été soigneusement rectifiées et c'est à peine si l'on peut en relever quelques-unes, insignifiantes pour les parties remaniées. Il sera impossible d'être toujours d'accord avec l'auteur pour les déductions qu'il tire de l'étude de certains faits ; peut-être pourrait-on lui reprocher de s'attacher avec trop de rigueur à la méthode qu'il a adoptée.

3. — La *Promenade d'un médecin à travers l'histoire* est, comme *le Cabinet secret*, une étude d'évènements ou de personnages du passé, d'après la méthode psychopathologique. « Tel homme, dit le Dr Barraud, sera pour tout le monde un grincheux et un mauvais caractère ; pour le médecin, ce sera un dyspeptique et un rhumatisant ; tel autre passera aux yeux du public pour un grand original, et sera, pour le médecin qui le regarde, bien près de l'aliénation mentale. » Là où le lecteur, révolté par les actes de tel ou tel Souverain sera tenté de s'écrier : Quel monarque barbare et cruel ! le médecin se contentera de dire : Ce n'est qu'un dégénéré. Et si l'on demande à quoi peut bien

importer le sort de la descendance de tel ou tel Souverain, l'auteur répond que ces détails, loin d'être des futilités, sont de la plus grande importance, et forment presque le tout de l'histoire. Se plaçant à ce point de vue tout spécial, le Dr Barraud nous fait faire une véritable promenade à travers certains points assez peu explorés d'ailleurs du passé. Saint Hilaire de Poitiers, les mœurs sociales au temps d'Isabeau de Bavière, Rabelais hygiéniste et thérapeute, François II, la petite vérole d'Élisabeth de France, reine d'Espagne, une visite à la Cour des Miracles, la naissance d'un roi, Christine de Suède et Bourdelot, un apothicaire au temps du Grand Roi, de quoi est mort Mozart : tels sont les diverses questions traitées par notre confrère en un style clair et familier, et d'une lecture attrayante. Les amateurs d'exactitude et de vérité historique lui reprocheront, à bon droit peut-être, de n'avoir pas recouru suffisamment, pour la rédaction de son travail, aux sources originales, et de paraître ignorer certaines publications récentes sur les mêmes sujets. Les médecins — quelques-uns du moins, — trouveront aussi que l'auteur tire des conclusions trop promptes de faits insuffisamment établis. Et puis les partisans d'une saine morale ne partageront certainement pas l'indulgence professée par le docteur Barraud, sous prétexte de dégénérescence ou d'hérédité pathologique, pour les actes de certains personnages dont il retrace l'histoire.

4. — Les études dans le genre de celles que nous venons de mentionner se sont fort accrues en ces derniers temps. Les médecins croient pouvoir donner la clef de l'histoire par la psychopathologie, la dégérescence héréditaire et l'atavisme. Le docteur Naegeli-Akerblom, dans une brochure courte et substantielle, intitulée : *Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité*, semble venir leur dire, suivant le vieil adage latin, qu'il ne sied pas au savetier de s'occuper d'autre chose que de chaussures. Mais il en veut surtout aux généalogistes pathologiques, si je puis m'exprimer ainsi, et son but est de mettre les travailleurs et les chercheurs sérieux en garde contre les trop nombreuses erreurs historiques dont fourmillent les ouvrages dans le genre de ceux de Jacoby, Déjerine, Ribot, Gallippe et autres : « Dates impossibles, dit-il, femmes mariées à trois ans, qui meurent sans enfants à dix ans, ou bien mères avant leur naissance ou après leur mort, mortes sans postérité au xve siècle, et dont vivent encore aujourd'hui les descendants, hommes qui n'ont pas d'enfants quand ils deviennent veufs à quatorze ans, qui meurent jeunes (par manque de vitalité), à la bataille ou assassinés, voilà de quoi se composent les généalogies des familles princières, qui ont maintenant cours dans les publications médicales. » On ne peut s'empêcher de convenir que l'auteur de ce petit opuscule a beau jeu contre la thèse soutenue par

Jacoby dans un ouvrage de plus de 600 pages, qui en est déjà à la deuxième édition : *Études de la sélection chez l'homme.* Ce n'est là qu'une compilation de théories, d'hypothèses basées sur des anecdotes plus ou moins acceptables, mais insuffisamment prouvées, et rien plus. Pour le docteur Naegeli-Akerblom, on peut placer au même rang *l'Hérédite des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines*, du docteur Galippe, qui donne par trop d'indications historiques sujettes à caution, ou fausses. Il est vrai que ce dernier auteur s'est surtout inspiré de Jacobi, Féré, Magnan, Michelet, tous auteurs qui basent leurs publications sur des preuves prétendues historiques. Les plus grossières erreurs de son travail sont relevées avec soin, et, en fin de compte, on demeure convaincu qu'il n'y a guère de possibilité de contrôler bien des preuves données à l'appui d'une thèse originale assurément, les plus solides en apparence étant d'ailleurs de pure invention. Aussi le docteur Naegeli-Akerblom peut-il conclure, à bon droit, qu'il n'y a lieu de tenir aucun compte des travaux médico-historiques au sujet de l'hérédité et de la dégénérescence publiés ces dernières années.

5. — Sous le titre : *Un Gentilhomme apothicaire, le comte de la Garaye*, M. E. Jac nous retrace l'existence peu banale certainement, d'un brillant mousquetaire qui, passionné pour la chasse et tous les exercices du corps, propriétaire en Bretagne d'un château réputé pour l'entrain et la splendeur de ses fêtes, se met à étudier la chirurgie, se fait apothicaire, invente des remèdes et passe la moitié de sa vie, jadis mondaine et dissipée, au chevet des malades et des infirmes. Un premier chapitre est consacré aux nobles origines, à la brillante éducation et aux succès mondains du comte de la Garaye. M. E. Jac nous conte ensuite la joyeuse vie qu'on menait dans l'antique manoir familial, et les chasses, et les danses, et les comédies dont la jeune et jolie Marie-Marguerite de la Motte-Piquet, comtesse de la Garaye, était la reine, l'affreux accident dont cette dernière fut un jour victime, et qui les amena, son mari et elle, à renoncer à leur vie de plaisir pour se consacrer au service des pauvres et des infirmes. Dans un troisième chapitre, nous voyons comment, à la suite de cette conversion, leur château ayant été transformé en hôpital, ils y organisèrent un établissement de soins gratuits, où l'un exerça avec un succès digne d'un tel dévouement la médecine et la chirurgie, tandis que sa douce compagne, rivalisant de zèle avec lui, se chargeait des pansements. Enfin, dans un dernier chapitre, le narrateur appelle l'attention sur les importantes découvertes faites par le comte de la Garaye dans le domaine de la science, découvertes qui furent l'objet de plusieurs communications à l'Académie des sciences et font de leur auteur un précurseur de l'illustre Chevreul.

6. — L'*International Catalogue of scientific literature*, commen-

çant à l'année 1901, est destiné à servir de supplément au catalogue des ouvrages scientifiques publiés dans le cours du XIXe siècle, catalogue dont la Société royale de Londres a entrepris la publication. La première idée d'un catalogue des ouvrages relatifs aux différentes branches de la science fut émise pour la première fois à l'Association anglaise pour l'avancement des sciences, dans la session tenue à Glasgow, en 1855. Le projet fut adopté, mais ne devait recevoir un commencement d'exécution que douze ans plus tard. Depuis, cependant, douze gros volumes in-quarto ont été publiés, embrassant la période comprise entre les années 1800 et 1883. Un Index spécial permettant de remémorer et retrouver tel ou tel sujet indiqué dans tous ces volumes, est en préparation ainsi que le catalogue des ouvrages publiés de 1894 à 1900. Dans une conférence tenue à Londres en 1896 et à laquelle prirent part des délégués de presque toutes les nations civilisées, on convint à l'unanimité de l'utilité qu'il y aurait, après une entente préalable, à publier périodiquement un répertoire des publications scientifiques suivant un plan donné. Un bureau central fut en conséquence créé à Londres, et ce dernier n'a pas attendu la fin de la publication du Catalogue de la Société royale pour se mettre à l'œuvre. Après une entente avec cette même Société, le bureau central a entrepris de faire paraître régulièrement un catalogue qui, divisé en 17 sections, comprendra toutes les branches de la science, la médecine, la biologie générale, l'anatomie humaine, l'anthropologie, la physiologie, comprenant aussi la pathologie expérimentale, la bactériologie, etc. Grâce à cette entente, les travailleurs auront enfin à leur disposition un merveilleux instrument leur permettant d'éviter des recherches jusqu'à présent longues et difficiles.

7 et 8. — La question de savoir comment il convient d'instruire la jeunesse des risques inhérents à la pratique du vice a été agitée, il y a quelque deux ans, à la Société française de prophylaxie sanitaire et morale. La majorité des membres se déclarèrent partisans d'un enseignement collectif, et même les plus autorisés d'entre eux parvinrent à convaincre M. le recteur de l'Université : « Non seulement écrivait ce dernier au doyen de la Faculté de médecine, on doit, mais il faut (*sic*) donner cette éducation aux jeunes gens, et je prends l'engagement de faire tous mes efforts pour que tous les élèves de l'État reçoivent cet enseignement, sous réserve de l'approbation des parents. » Ému par cette décision, M. l'abbé Fonssagrives, qui avait déjà publié des *Conseils aux parents et aux maîtres pour l'éducation de la pureté*, demanda à défendre, dans une des séances de la Société de prophylaxie, la thèse opposée à celle de M. Liard. Il nous donne sous le titre : *Le Vice et ses risques*, le discours qu'il prononça à cette occasion devant un grand nombre de médecins et d'éducateurs. La discussion qui suivit l'exposé

de la thèse de l'enseignement individuel est reproduite à la fin du volume, ainsi que les conclusions du rapport de la commission. Le petit opuscule de M. l'abbé Fonssagrives sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent aux questions d'enseignement, et aux œuvres de préservation de la jeunesse. — N'était le nom de l'auteur placé au-dessous de ce titre énigmatique : *En guérit-on* ? on serait porté à croire qu'il s'agit d'une vulgaire réclame pharmaceutique, mais on voit tout de suite de quoi il peut être question, et il est regrettable de voir un homme du caractère de M. le professeur A. Fournier porter devant le public incompétent une discussion qui eût été à sa place seulement dans une société médicale. Car c'est bien au public que s'adresse la brochure.

9. — *Le Langage, essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*, n'est guère autre chose que le cours professé à la Sorbonne, en 1903, par le docteur Leroy, sous un titre un peu différent : les conditions normales et pathologiques de la fonction du langage. Fond et plan sont à peine modifiés, et l'effort de l'auteur a porté plus spécialement sur la documentation. L'étude du langage peut être entreprise à plusieurs points de vue très différents ; le plus commun pourtant est le point de vue linguistique, phonétique et structure des langues. La tâche, ici, est nettement délimitée : les linguistes étudient les changements phonétiques qu'une langue peut subir dans le cours des siècles, et aussi les modifications subies par les règles grammaticales. Ils se tiennent assez loin de la psychologie, tandis qu'ils touchent à la fois aux sciences historiques, à l'acoustique et à la physiologie de la parole. Mais, des deux points de vue psychologique et linguistique on peut parfois examiner le même fait verbal et c'est là ce qui fait le mieux ressortir leur indépendance. Les psychologues, en somme, étudient le langage et les linguistes la structure des langues. Mais, depuis quelques années, ces derniers, et à leur tête M. Bréal, se plaçant à un point de vue nouveau, ont développé une branche nouvelle de la linguistique, la science des significations ou sémantique. Les fondateurs de la sémantique n'accordent, au point de vue psychologique, qu'une place fort restreinte, et ils semblent surtout rechercher « les causes intellectuelles qui ont présidé à la transformation de nos langues. » C'est là une étude dont les relations sont beaucoup plus étroites avec l'histoire des langues, la logique et la grammaire qu'avec la psychologie proprement dite. Mais le psychologue qui étudie le langage peut et doit s'aider de la logique, de la grammaire, de l'histoire des langues, et en particulier de la sémantique telle que la conçoivent ses inventeurs. Elles ne constituent, pour le psychologue, que des moyens, car il poursuit un but bien différent : il s'efforce de saisir ce qui se passe dans l'esprit lorsqu'on fait usage du langage, soit en le percevant, soit en l'émettant. Tel est le but des

recherches du docteur Leroy dans son travail. De toutes les fonctions psychologiques, celle qu'étudie l'auteur « la fonction langage est une des plus importantes, une de celles qui embrassent le plus de faits. » Mais il ne veut pas en faire l'étude complète, entreprise qui serait, sinon irréalisable, du moins bien au-dessus de ses forces. Il s'attache tout d'abord à résoudre les deux problèmes de la perception et de l'émission du langage, et il ne négligera pas celui non moins important des hallucinations verbales. Sans vouloir traiter spécialement la question de l'origine du langage, il n'en fournit pas moins çà et là quelques renseignements à ceux que préoccupe un tel problème, non encore résolu. L'auteur n'a pas cru devoir s'arrêter sur diverses autres questions, plus ou moins importantes, même celle des néologismes inventés par les aliénés. Par contre, il lui a fallu traiter quelques points accessoires qui ne rentraient pas directement dans le cadre de son programme : la question des différentes espèces de signes, et en particulier des différentes écritures non seulement pour signaler des erreurs très répandues, mais encore pour bien fixer les rapports généraux du langage oral avec le langage ; le délire des persécutions, quoiqu'il s'agisse d'un sujet purement médical, mais parce qu'il lui paraissait indispensable pour l'intelligence des chapitres suivants.

10. — M. J. Bigelow consacre un volume tout empreint de mysticisme protestant à étudier *le Mystère du sommeil*. Pour lui, il n'est point satisfait des définitions que l'on donne de cet acte physiologique, et la théorie presque absolument incontestée, « d'après laquelle nous dormons pour nous reposer, et pour ce but seul, semble admettre comme des faits, certaines choses qui ne sont point des faits, » nous mène par suite à des raisonnements trompeurs. Une question qui se dresse tout naturellement, quand nous disons que nous nous reposons en dormant : « Quelles sont les parties de notre être qui, se reposant au cours de notre sommeil, ne se reposent pas également à l'état de veille ? Quelle est la faculté de la nature matérielle ou immatérielle de l'homme qui se repose durant le sommeil ? Quelle fonction ou quelle énergie particulière au corps est alors absolument suspendue ? » Une soudaine et complète dissociation entre le monde et l'esprit, voilà ce qui constitue, dit l'auteur, le premier et le plus grave des faits que nous notons comme inhérents au sommeil, et les plus remarquables changements qui s'opèrent au cours du sommeil sont d'ordre psychique et non pas physique. L'auteur conclut : « Il serait bon que chacun comprît que toutes les vertus favorisent le sommeil et que tous les vices le rebutent... Notre repos sera proportionnel au respect que nous témoignerons envers les lois de notre existence, lois qui émanent de notre Créateur. Nous devrions en outre considérer le désir, bien plus, la nécessité de dormir, comme une mesure prise par

la Providence pour nous inciter à cultiver les vertus les plus propres à nous faire jouir du sommeil ; de même que la faim et la soif sont des agents providentiels qui nous enseignent à être sobres, travailleurs et modérés afin de ne satisfaire que modérément ces besoins. »

11. — Le professeur Morache, dans *la Responsabilité*, s'est donné la tâche d'étudier comment, à l'époque où nous vivons, doit être envisagé le problème de l'application de la justice vraiment équitable : « Étant donné, dit-il, que l'on connaît positivement celui qui a commis un acte antisocial, on doit se demander si cet homme comprenait absolument la portée de son action, s'il peut la juger, l'apprécier dans toutes ses conséquences, s'il n'a pas subi quelque influence morbide qui l'a dominé, s'il est vraiment conscient et libre, en un mot s'il est *responsable.* » Pour lui, les différentes écoles philosophiques et religieuses, tout en disposant de précieuses ressources pour la solution du problème, ne donnent pas satisfaction absolue. La question se pose toujours là, obsédante, et le docteur Morache est persuadé que, seules, les études de biologie sociale peuvent nous aider à trouver une réponse. Telle est la pensée qui a présidé à la rédaction de *la Responsabilité.* C'est dire en même temps les théories qu'on est à près sûr d'y trouver. Après une revue sommaire de l'exercice de la justice et des idées sur la culpabilité des criminels dans le passé, après avoir montré comment la justice s'est attachée, dès l'origine et d'une façon exclusive malgré ses évolutions ultérieures au point de vue de la défense sociale, à la recherche de la démonstration du fait, à la question de culpabilité de personne accusée, force est au docteur Morache de reconnaître que les juges d'autrefois n'ont peut-être envisagé qu'un côté de la question. L'idée de la responsabilité du coupable ne se posait même pas : il avait commis la faute, cela suffisait, il devait être frappé. Il faut arriver à l'époque de la rédaction du code pénal pour voir cette notion entrer formellement dans la législation (art. 64). Seule la conception des évolutions intellectuelles d'après les données actuelles des sciences biologiques, permettra à la justice de devenir juste. L'auteur admet que cette conception puisse paraître profondément matérialiste ; mais elle n'est, s'empresse-t-il d'ajouter, en aucune façon incompatible avec les idées les plus spiritualistes. Il convient, en premier lieu, de noter que, de même que les machines construites sur le même type et sortant du même atelier, ne fournissent pas toujours la même quantité d'énergie ni la même qualité de travail, de même les organismes humains offrent des différences notables : chacun d'eux présente son cachet d'individualité et cette physionomie propre est sujette, en vertu de la faculté bien connue d'adaptation, à se modifier en bien comme en mal. En fin de compte, la responsabilité est la résultante du mode de fonctionnement du cerveau, ce fonctionnement variera sui-

vant la structure des parties constituantes de l'organe, l'éducation qui aura été imprimée à ce dernier, la provenance (activisme), le milieu dans lequel il est appelé à évoluer (milieu individuel, milieu extérieur) etc. Le docteur Morache s'étend longuement, et sur l'hérédité, et sur le facteur « milieu social. » Il consacre un chapitre à l'influence de l'alcoolisme, un autre à celui des autres intoxications permanentes ou passagères, en tête desquelles il place le morphinisme. Les états nerveux, rêve, hypnose, hystérie, épilepsie, sont également étudiés, ainsi que l'influence sexuelle. Puis vient une revue d'ensemble sur la part que les divers éléments peuvent avoir sur l'amoindrissement, ou même l'annihilation de la responsabilité. L'auteur compte beaucoup sur les progrès de la biologie, qui n'a pas dit son dernier mot, et, sans débattre à nouveau la question du déterminisme, il tient à affirmer, comme conclusion, son objectif essentiel, qui n'est sans doute pas près de se réaliser : pouvoir fournir aux représentants de la justice une opinion précise qui donne à leur conscience du repos et leur permette de fournir un avis motivé. Assurément, bien des théories de M. Morache sont passibles de critiques plus ou moins sévères, et sa manière d'apprécier certains faits historiques n'est pas toujours juste : néanmoins son travail ne manquera pas d'intéresser vivement médecins légistes, juges, et tous ceux encore qui font une étude spéciale des questions de criminalité, ou s'occupent seulement des questions sociales en général.

12. — Encore un gros volume de M. le docteur Le Dantec : *Introduction à la pathologie générale*, dans lequel l'auteur, laissant de côté toute prétention à l'érudition, n'a d'autre but que de traiter une question de méthode, d'arriver autant que possible à une unification de langage si désirable en pareille matière. Il veut combattre contre la narration purement chimique des faits d'immunité, narration qui confond les variations d'état colloïde avec les variations chimiques proprement dites. Toute la documentation de son travail a été empruntée au livre de M. Metchnikoff sur l'immunité et au Bulletin de l'Institut Pasteur. Dans la première partie, il fait une étude rapide de ce qui, dans les propriétés des colloïdes peut intéresser le biologiste, et il s'efforce de fixer les grandes lignes de la théorie physique des sérothérapies ; le lecteur se trouvera ainsi conduit à la notion des trois hérédités si différentes et si souvent superposées : l'hérédité chimique proprement dite, l'hérédité physique et l'hérédité symbiotique. Dans la deuxième partie, il aborde le parasitisme et la symbiose intra-cellulaire, et s'arrête surtout au cas où ils sont le plus faciles à étudier; puis vient le tour de la phagocytose, et le docteur Le Dantec s'étend très longuement sur la résistance de l'organisme vivant aux injections de substances colloïdes mortes, avant d'entreprendre l'étude des maladies microbiennes à élé-

ments vivants. Si, dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur a soin de ne pas heurter trop violemment les habitudes de ceux qui sont depuis longtemps familiarisés avec le langage chimique, il se sert plus franchement dans la seconde, de la terminologie qui lui paraît rationnelle. Mais encore se borne-t-il à étudier les faits qui lui semblent les plus favorables à l'établissement d'un langage général, applicable à la narration de tous les autres faits. Enfin, dans une troisième et dernière partie, il fait son profit des conquêtes réalisées dans l'étude de l'immunité « pour signaler comment le langage de l'équilibre permet de poser les grandes lignes de la différenciation cellulaire des organismes. »

13. — C'est un véritable service que rend, non seulement aux étudiants, mais encore aux médecins praticiens, le professeur Lemoine, en publiant en deux volumes, d'un format portatif, un *Traité de pathologie interne*, au courant des dernières découvertes. On retrouve dans cet ouvrage la même clarté de style et les mêmes qualités pratiques qui ont valu un si grand succès à son *Traité de thérapeutique médicale*. Le premier volume parle des maladies infectieuses, des maladies de la nutrition et du sang, des voies respiratoires et des organes de la nutrition. Les maladies des voies digestives et de leurs annexes, du péritoine, du rein, du système nerveux, et les intoxications, forment la matière du second volume. Ceux qui, absorbés par le service d'une clientèle, n'ont ni le temps ni les moyens de recourir aux grands traités ou aux périodiques de plus en plus nombreux, ne sauront avoir trop de gré au professeur Lemoine de la publication d'un traité aussi commode.

14, 15 et 16. — La question de la tuberculose est à l'ordre du jour et préoccupe, à bon droit, hygiénistes et médecins. C'est à qui préconisera un moyen nouveau pour combattre la terrible maladie. *La Guérison de la tuberculose basée sur des cas de guérison spontanée*, que publie le docteur Ferrier, a la prétention de diriger la thérapeutique de cette maladie sur une voie nouvelle, et sûre, est-il dit. L'auteur du travail a remarqué, d'une part, que les tuberculeux guéris ont de bonnes dents, et, d'autre part, que des poussées tuberculeuses coïncident nettement avec des caries dentaires. D'où cette conclusion, que la tuberculose est sous l'influence de la décalcification de l'organisme, qu'elle s'arrête si l'on calcifie le tuberculeux. Naguère on disait, et beaucoup disent encore, qu'il faut gaver les malades atteints de tuberculose. M. Ferrier, lui, affirme qu'il faut leur faire prendre des sels de chaux. Ceux qui ont l'expérience des malades savent qu'il n'est pas de traitement — pas plus pour la tuberculose que pour d'autres maladies — que l'on puisse appliquer systématiquement dans tous les cas. S'obstiner à le faire, serait s'exposer, à coup sûr, à de graves mécomptes. Il peut y

avoir du bon dans le traitement préconisé par le docteur Ferrier ; mais il en est d'autres qui ont donné des résultats excellents et définitifs, dans des formes variées de tuberculose pulmonaire notamment. Rien n'empêcherait d'ailleurs de s'aider du traitement « calcaire » comme adjuvant, soit du régime, soit d'autres médications déjà éprouvées. — L'étiologie des hémoptysies chez les tuberculeux, quoiqu'elle ait été l'objet de nombreux travaux, est néanmoins restée assez obscure, et il y a encore amplement matière à discussion. Le docteur Barbary se croit en droit d'affirmer que leur mode de production n'a jamais été nettement défini. C'est pourquoi il hasarde une *Interprétation nouvelle du mécanisme de l'hémoptysie tuberculeuse* basée sur des recherches personnelles, poursuivies plusieurs années durant. Il incrimine, avec raison, la suralimentation établie de parti pris, qui provoque une hypertension artérielle et cardiaque par auto intoxication alimentaire. C'est la cause la plus commune. Il est en d'autres, cependant, notamment l'approche des menstrues chez les femmes. Quant au traitement, il devra être préventif et modificateur à la fois. — Il a été rendu compte, ici même, du travail de M. H. Mendel, sur le traitement de la tuberculose pulmonaire par l'introduction dans la trachée de substances antiseptiques. Dans *l'Injection trachéale simplifiée*, il présente brièvement, et d'une façon pratique, les données acquises sur le procédé qu'il a été le premier à préconiser contre les lésions tuberculeuses du poumon. Les praticiens trouveront, dans le nouveau manuel, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour appliquer cette méthode thérapeutique, autant toutefois que des mots et des figures peuvent mettre au courant d'une technique et d'un procédé opératoire.

17. — La collection des *Précis de médecine* vient de s'enrichir d'un volume nouveau dû au docteur P. Lacroix, et consacré aux maladies du larynx et du pharynx : *Précis de laryngologie clinique et thérapeutique*. On est loin du temps où la presque totalité des médecins praticiens se contentaient, pour un enrouement, de diagnostiquer une laryngite qualifiée, suivant les symptômes généraux, de catarrhale, diphtérique ou tuberculeuse, et d'ordonner comme traitement de simples inhalations. La découverte du laryngoscope a fait faire un grand pas à la connaissance des maladies de l'arrière-gorge, et l'on a pu arriver, d'une manière générale, à porter des diagnostics précis, grâce au perfectionnement de l'outillage d'investigation clinique. Ce qui caractérise le *Précis de laryngologie* et en fait la qualité maîtresse, c'est qu'il est essentiellement pratique et écrit dans un style simple et clair. Les questions y sont présentées par leur côté clinique et thérapeutique. De la bibliographie, de la bactériologie spéculative et des théories pathogéniques, il n'en est donné que le strict nécessaire. Par contre, la technique, le diagnostic et le traitement ont reçu un grand

développement, et l'auteur n'a pas craint de descendre dans les plus infimes détails de pratique. La classification adoptée est vraiment commode, et un grand nombre de figures viennent à l'appui d'un texte pourtant bien explicite par lui-même. L'ouvrage est divisé en quatre parties : une première partie est consacrée à la technique générale des procédés d'examen, de diagnostic et de traitement utilisés en laryngologie ; les deux suivantes comprennent la description des maladies, tant aiguës que chroniques, du larynx et du pharynx. L'auteur a exposé enfin, dans toute une série de chapitres formant la quatrième partie de son travail, des sujets de diagnostic pur, syndromes qui, dans la pratique journalière, priment la maladie dont ils dépendent et ont une allure et souvent une évolution propres : tels la dyspnée laryngée, si distincte des autres variétés d'oppression, l'hémoptysie pharyngo-laryngée, la dysphagie et ses modalités. Car ce sont bien là les symptômes qui conduisent les malades au cabinet du médecin, et ce dernier est souvent embarrassé dans l'interprétation qu'il convient d'y donner. C'est pour faciliter la tâche du diagnostic que l'auteur a consacré des chapitres spéciaux à ces détails d'ordre essentiellement clinique.

18. — Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs les deux premiers volumes du travail de M. le professeur Schlesinger (de Vienne) : *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes, à l'usage des médecins praticiens.* Le troisième, qui vient de paraître, est consacré aux maladies du tube digestif et du péritoine. Notons, en passant, que l'auteur ne se montre pas partisan féroce des interventions chirurgicales « quand même. » Pour ne mentionner que l'appendicite, il déconseille l'opération si le malade, passé sa première attaque d'appendicite, est indemne de tout trouble subjectif et s'il n'offre rien d'anormal dans les organes abdominaux ; et il se hâte d'ajouter que, dans les trois quarts des cas, la récidive n'est pas à craindre. Cela nous change un peu de la fureur opératoire de beaucoup trop de médecins et de chirurgiens de France. Il y a des réserves à faire au point de vue de la théologie morale dans certaine intervention proposée à plusieurs reprises par le professeur Schlesinger pour certains cas spéciaux : je veux parler de l'interruption provoquée de la grossesse, en tant que moyen thérapeutique. Un appendice, dû à la collaboration du docteur Julius Schnitzler, termine le volume : il traite de l'influence exercée sur l'organisme par les opérations chirurgicales. Assurément, ces dernières ont bien perdu de la terreur qu'elles inspiraient autrefois, surtout à une époque où les moyens d'anesthésie étaient par trop imparfaits, et l'antisepsie inconnue. Il n'en est pas moins vrai que tout acte opératoire constitue une atteinte portée à l'organisme, et, lorsque cette atteinte est profonde, elle agit; en outre de son action thérapeutique,

comme un traumatisme psychique et somatique. C'est à apprendre aux médecins comment il faut réduire dans la mesure du possible les mauvais effets d'une intervention sur l'organisme, que s'attache le docteur Schnitzler, après un excellent exposé des causes.

19 et 20. — La nouvelle loi sur les accidents du travail a obligé les chirurgiens à se préoccuper davantage des lésions traumatiques du membre supérieur, et la nécessité de formuler un pronostic et préciser la quotité des indemnités permanentes à allouer a permis de retrouver des malades qui, se sachant protégés par la loi et ne trouvant de guérison ni auprès des chirurgiens ni auprès des rhabilleurs, reviennent à chaque instant se prévaloir de l'infirmité devenue permanente à la suite d'un accident. Jadis on se contentait d'invoquer, pour expliquer l'impotence prolongée de la main à la suite d'une fracture grave du radius, soit l'arthrite traumatique, soit plutôt une localisation du rhumatisme. Mais grâce à la radioscopie, on peut arriver à connaître le pourquoi de ces impotences fonctionnelles ; et le docteur Destot, qui s'est donné la tâche d'étudier la question, nous offre aujourd'hui, avec épreuves radiographiques à l'appui, le résultat de recherches minutieusement faites et portant sur une centaine de cas environ : *Le Poignet et les accidents du travail. Étude radiographique et clinique*. On pourra se convaincre par la lecture de cet ouvrage que les traumatismes du poignet ne sont pas le plus souvent aussi simples que le prétendent les traités de pathologie externe. Outre qu'il y a des variations considérables dans les cas simples, allant de l'entorse banale à la fracture de l'extrémité inférieure du radius, il est des cas plus compliqués, où la première rangée des os du carpe peut être plus ou moins intéressée. Ces dernières lésions étaient à peu près méconnues, et le docteur Destot aura eu le mérite d'ajouter un chapitre nouveau à la nosographie des fractures. Son petit volume intéressera vivement les praticiens appelés à soigner des ouvriers victimes d'accidents du travail et les aidera à préciser le diagnostic dans des cas où jusqu'à présent ils éprouvaient un grand embarras à le poser. — Les *Blessures de l'œil à la suite d'accidents du travail*, du professeur S. Baudry, forment comme le complément de l'étude sur les traumatismes de cet organe et de ses annexes publié récemment par le même auteur, et qui a pu atteindre en deux ans sa troisième édition. La loi sur les accidents du travail a eu pour résultat, dans tous les pays où elle existe, une simulation ou une exagération de troubles fonctionnels consécutifs à des traumatismes. Par son opuscule, le professeur Baudry mettra les médecins à même de dépister, en ce qui concerne l'appareil de la vision, les simulateurs, en insistant sur les différents procédés auxquels ces derniers ont recours.

21. — Avant que soit ouvert le congrès pour la répression de l'exer-

cice illégal de la médecine, il a paru bon au docteur L. Lièvre d'étudier une des questions qui y seront traitées : *Massage et masseurs.* Il commence par constater que, en ce qui concerne le massage, les médecins semblent s'être donné le mot pour favoriser le développement de cette branche de l'exercice illégal de leur profession. Tout un chapitre, et ce n'est pas le moins intéressant, est consacré aux faits et gestes de toute une catégorie d'exploiteurs de la crédulité humaine ; car les masseurs ne se contentent pas de se mettre à la disposition des médecins, ils opèrent pour leur propre compte, « vont en vilie » et ont leurs heures de consultation. Le docteur Lièvre cite de nombreux exemples de ces gens, qui sans préparation aucune, mais s'intitulant pompeusement professeurs de massage et même, quelques-uns, professeurs d'esthétique (!) estropient des malades trop confiants, grâce à l'indifférence, peut-être même sous l'œil bienveillant des magistrats. Je n'ai point trouvé signalé cet artiste en ventouses et en massage, qui envoie de temps à autre des prospectus ornés de son portrait et n'opère qu'en redingote et cravate blanche ! Le docteur Lièvre pourra, s'il le juge à propos, le faire figurer dans sa prochaine édition. Le remède à la situation, fâcheuse à la fois pour les médecins praticiens et les malades, consisterait dans la création dans les hôpitaux de services de massothérapie, dont la direction serait confiée à un médecin, au point de vue technique, et le fonctionnement assuré par des étudiants en médecine astreints à y faire un stage obligatoire d'une durée à fixer. Il va sans dire que l'on interdirait la pratique du massage à toute personne qui n'aurait pas qualité pour s'y livrer.

22. — Le *Manuel du candidat aux grades de médecin auxiliaire et de médecin de réserve* est destiné tout particulièrement aux étudiants en médecine qui, pourvus de douze inscriptions, font leur service militaire et veulent subir un examen leur permettant de jouir des avantages du grade de médecin auxiliaire que leur confère, pour leur deuxième année, la nouvelle loi du 21 mars 1905. Toutes les matières de l'examen ont été groupées succinctement, et en ordre utile, dans la brochure de MM. le médecin-major A. Lucas et E. Josephson.

23 et 24. — *La Médecine pratique*, du docteur Frédault, pourrait porter en sous-titre : « Moyen d'établir un diagnostic et un traitement par correspondance. » Il est fâcheux, au point de vue de la déontologie, que le docteur Frédault se soit laissé aller à écrire tant de lettres « thérapeutiques », et plus fâcheux encore d'avoir consenti à leur publication. La violence qu'il s'est laissé faire a dû être bien douce, au fond, et le livre qui vient d'être publié sous son nom pourra paraître comme une réclame personnelle. — « Personne, dit le docteur Terwagne, auteur de *Portez-vous bien* ! n'a le droit de rester indifférent vis à vis des problèmes de l'hygiène, car c'est du bien de tous qu'il s'agit. » Aussi

a-t-il cru devoir publier un petit traité dans lequel il expose, en un style plein de simplicité et de bonhomie, les notions élémentaires d'hygiène populaire et rationnelle. Le livre est fait surtout pour les classes laborieuses, et ne pourra que faire du bien, s'il peut réussir à y pénétrer.

25 et 26. — On sait le bruit qui a été fait naguère autour de l'acide formique et des formiates. Cette nouveauté thérapeutique, exploitée aussitôt par nombre d'industriels en pharmacie, à l'affût de toute substance qui peut devenir matière à spécialité, n'a pas eu beaucoup de succès. Aussi le docteur Clément, qui en est resté le chaud partisan, a-t-il résolu, après avoir porté tout d'abord ses communications aux sociétés de médecine, aux Académies et aux journaux de médecine, de « lancer aux hasards du monde » un petit volume : *L'Acide formique et la Force musculaire.* Il y préconise l'usage de cette substance et des sels qui en dérivent, plus encore dans l'état de santé que dans l'état de maladie. Il n'en fait pas cependant, comme feu Raspail du camphre, un préservatif universel des maux qui peuvent nous assaillir, mais cela viendra peut-être. C'est lui qui a découvert l'action bienfaisante que peut exercer l'acide formique sur l'organisme, le système musculaire en particulier, et, tout naturellement, il ne peut admettre qu'une autre substance agisse aussi bien ou mieux, à ce point de vue spécial. La brochure de M. le docteur Clément est surtout un plaidoyer *pro domo.* On peut mettre en doute quelques-unes des idées émises par l'auteur ; mais il faut convenir qu'il a su fort bien défendre sa thèse. Quoi qu'il en soit, l'opuscule est fort curieux à lire tant sous le rapport biologique qu'à cause des renseignements d'histoire thérapeutique qui s'y trouvent. L'auteur a su le rendre plus intéressant encore en agrémentant le texte de nombreuses reproductions de vieilles gravures des mieux choisies. — *Le Manuel de thérapeutique dentaire,* de M. Ch. Quincerot, paraît pour la troisième fois, avec toutes les modifications que l'auteur a dû y introduire en raison des progrès de l'odontothérapie. Le formulaire qui le termine renferme un certain nombre de recettes relatives à la toilette de la bouche. Et, s'il est fait pour les dentistes exclusivement, il est rédigé, pour la partie thérapeutique, de façon à inciter ces modestes praticiens à faire de l'exercice illégal de la médecine.

DOCTEUR L. DE SAINTE-MARIE.

THÉOLOGIE

De Magisterio vivo et traditione, auctore J.-V. BAINVEL. Paris, Beauchesne, 1905, in-8 de VIII-159 p. — Prix : 3 fr.

Comment est parvenue jusqu'à nous la vérité révélée, quel organe humano-divin nous l'a transmise dans les siècles passés et nous la

transmet encore à ce jour: voilà, certes, une question de première importance. S'aventurer dans le dédale des controverses actuelles sans l'avoir étudiée sérieusement, c'est s'exposer à de lourdes inintelligences et à de graves mécomptes, relativement au dogme, à ses rapports avec la pensée humaine, à son développement vital.

Le présent traité, le plus complet et le plus sérieux qui ait été publié jusqu'ici sur ces importantes matières, a précisément pour but de nous faire comprendre la nature du *magistère de l'Église*, de nous le faire concevoir comme *l'enseignement vivant d'une doctrine vivante*. En effet, ainsi que l'auteur le remarque dans sa Préface, le magistère vivant consiste en une communication de la vérité passant d'une intelligence à une intelligence; plus exactement, l'efficacité de la vérité qui vit dans l'intelligence du maître engendre, dans l'intelligence du disciple, une vérité vivante. Et cela a lieu en vertu d'une assimilation où le disciple fait vraiment sienne la vérité, apprise, croit et agit conformément à l'enseignement reçu.

Pour illustrer cette capitale conception, sont assemblées et coordonnées toutes les thèses et doctrines théologiques, que l'on trouve habituellement dans les traités intitulés : *De Verbo Dei scripto et tradito*, — *De locis theologicis*,— *Théorie de la connaissance surnaturelle*,— *Logique surnaturelle*, etc... L'auteur examine, dans une première partie, l'institution du magistère vivant, l'existence de traditions divines, les rapports du magistère et de l'Écriture. La seconde partie traite des organes de la tradition — du magistère de l'Église, considéré en un certain sens comme source générale et comme lieu théologique unique — des monuments, considérés comme sources subsidiaires — de l'autorité des Pères et des théologiens, du sens catholique,

Par toutes ces considérations, l'auteur fait voir que la doctrine assimilée dans chacune des intelligences individuelles ne demeure pas moins un bien social — comment sa transmission est la transmission d'un bien social — comment cette doctrine réside, *comme en son lieu propre, dans la conscience sociale de l'Église* ; conscience qui n'est pas la simple somme, le simple agrégat des consciences individuelles.

Ainsi préparé, le lecteur peut aborder, dans la troisième Partie, le grave et actuel problème de *l'évolution du dogme* et du *progrès de la foi*.

Cet ouvrage ne se recommande pas seulement par la profondeur de la doctrine et la limpidité de l'exposition. La bibliographie est abondante et précise ; l'ordre didactique, la disposition matérielle des thèses, l'exécution typographique ne laissent rien à désirer.

B. DE CARROY.

Die Heilslehre des hl. Cyrill von Alexandrien, von Dr. Eduard Weigl. Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de xiv-360 p. (*Forschungen zur christl. Literatur-und Dogmengeschichte* herausgegeben von Dr. A. Ehrhard und Dr. J. P. Kirsch, V, 2. 3). — Prix : 12 fr. 50.

Dans sa belle étude sur *le Dogme de la rédemption*, M. Rivière disait, il y a quelques mois : « Il est assez difficile de s'orienter au milieu de l'œuvre si considérable et quelque peu touffue de saint Cyrille. » Cette difficulté, bien des théologiens l'ont ressentie, et d'autant plus vivement, que l'on ne trouve guère de guides dans cette étude si intéressante, mais si complexe ; les historiens protestants du dogme estiment peu saint Cyrille, et les catholiques l'ont peu travaillé ; et pourtant, sauf saint Augustin et saint Athanase, il n'est pas de Père dont l'influence ait été si décisive et si profonde.

L'étude que M. Weigl nous donne aujourd'hui sera donc la bienvenue. Le titre même de son livre indique assez le point de vue d'où il considère la théologie de saint Cyrille : c'est la doctrine du salut et de la rédemption. Après avoir esquissé, dans son Introduction, la théologie de la Trinité, de la création, de la justice originelle, de la chute et de la réparation, il étudie la personne, puis l'œuvre du Rédempteur. La première partie est de beaucoup la plus brève (p. 52-83) : elle a pour objet la personne du Christ considéré comme chef de l'humanité et comme médiateur entre Dieu et l'homme. La seconde partie (p. 83-346) comprend la théologie de la rédemption, la théologie de la grâce et enfin l'eschatologie. Dans cette seconde partie on remarquera surtout la théologie de l'Eucharistie (p. 202-220) et celle de la grâce sanctifiante (221-290).

Dans un sujet si riche et si complexe, M. Weigl oriente son lecteur avec beaucoup de sûreté et de précision ; non seulement il connaît bien le texte de saint Cyrille, mais il est au courant des principales controverses qui ont été soulevées à son sujet par Petau, Thomassin, Scheben et autres théologiens. Il corrige la théorie de M. Renz sur la participation des fidèles au sacrifice eucharistique (p. 278), il discute la thèse de Petau sur le rôle personnel du Saint-Esprit dans la justification (p. 186-191) et sur l'habitation du Saint-Esprit dans les justes de l'Ancien Testament (p. 284-289). Parfois même on pourra juger que la préoccupation des controverses ou des thèses contemporaines se trahit trop dans l'exposé de la théologie de saint Cyrille et en fausse un peu la portée. Cette déformation me semble surtout visible dans la théorie de la grâce créée ; certains passages, par exemple *homil. pasch.* 10 (77, 617 D) ne peuvent se plier au sens que M. Weigl leur prête (p. 182 et n. 10).

Malgré ce léger défaut de méthode, ce livre reste un très utile instrument de travail et les théologiens en sauront gré à M. Weigl.

J. Lebreton.

JUSTIN. **Apologies** ; texte grec, traduction française, Introduction et index, par LOUIS PAUTIGNY. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-12 de XXXVI-199 p. — Prix : 2 fr. 50.

MM. Hemmer et Lejay ont entrepris de publier une collection de *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*. Elle comprendra les œuvres des Pères les plus utiles à consulter pour l'histoire du christianisme, de ses institutions et de ses dogmes. Elle est destinée aux étudiants de nos grandes Écoles, Facultés de l'État, Facultés libres et Séminaires catholiques, aussi bien qu'aux érudits, ecclésiastiques ou laïques, éloignés des grandes villes et des bibliothèques. Le premier volume, paru en 1904, est dû à M. Pautigny. Il contient les deux *Apologies* de saint Justin. Conformément au programme tracé par les directeurs, il débute par une Introduction, substantielle et précise, qui fournit les renseignements suffisants sur saint Justin, ses écrits, et en particulier ses *Apologies*, leur texte, date, analyse, valeur littéraire, doctrine et notes textuelles. Le texte grec est emprunté à la troisième édition de G. Krueger (1904), sauf quelques corrections. La traduction française est placée en regard. Nous ne perdrons pas notre temps à signaler quelques fautes d'impression, ou d'accentuation grecque, qui échappent à l'attention des correcteurs les plus minutieux. On a reproché au traducteur des erreurs de traduction ; mais, outre que quelques-unes ne sont pas démontrées, il n'y a pas lieu de s'étonner d'inexactitudes de détails, presque inévitables, lorsqu'on traduit un écrivain, dont la langue est souvent incorrecte, les phrases longues, péniblement construites, surchargées d'incidentes, de parenthèses, de renvois, d'un style généralement terne et monotone. Nous préférons féliciter les directeurs de leur entreprise, qui sera si profitable au progrès des études, et l'auteur du présent volume qui, s'il n'a pas atteint la perfection, a fait une œuvre utile et méritoire. Un index détaillé comprend les noms propres des auteurs, les faits principaux, les termes philosophiques et théologiques, suivant l'ordre des mots grecs. Cet ensemble est assez disparate, et il vaudrait mieux, sans doute, dresser séparément la liste des mots grecs et des autres expressions. La modicité du prix permettra à tous de se procurer une collection si importante et si favorablement accueillie. Nous désirons qu'elle obtienne une très ample diffusion.

E. MANGENOT.

JURISPRUDENCE

Histoire du droit canon gallican, par le P. AT. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 196 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont de curieuses excursions à travers le passé, auxquelles nous convie le P. At. Dans une étude précédente intitulée : « L'Église et

les origines de la société moderne », il avait déterminé la place occupée par le clergé dans les institutions nationales et l'influence qu'il y exerçait ; ici, il s'occupe exclusivement de l'organisation interne de ce grand corps, considéré en lui-même ou dans ses rapports avec l'État et l'Église universelle. L'auteur nous parle successivement des immunités personnelles ou réelles qu'étaient les « privilèges » du clergé, ayant bien soin, du reste, de signaler aussi les innombrables réserves qui venaient en restreindre l'étendue. Il est ainsi amené à traiter des *décimes*, offrande par laquelle le clergé remplissait, librement d'abord, obligatoirement ensuite, les charges de son devoir social. Ces contributions étaient votées dans des assemblées générales composées de délégués de toutes les églises du royaume. Le P. At nous fait donc connaître le fonctionnement de ces grands corps, sans craindre de prendre Taine à partie, et, tout en rendant hommage à l'incontestable mérite du grand historien, de critiquer certaines de ses assertions excessives ou viciées par les préjugés. C'est là un excellent résumé de l'histoire des assemblées générales du clergé et des affaires les plus importantes qui y furent traitées. — Un second chapitre est consacré aux *Remontrances* du clergé qui, si elles ne prévinrent pas toutes les fautes du gouvernement absolu, lui épargnèrent du moins de plus redoutables entraînements et témoignent d'une grande unité de vues. Ce droit de doléance n'était écrit dans aucun texte, mais consacré par la coutume, il s'exerçait par des harangues prononcées ou des cahiers présentés dans les états généraux et dans les assemblées du clergé. Liberté de langage dans l'exposition de la doctrine, ou de discussion dans le débat des affaires, voilà ce qu'il faut y constater, malgré l'exagération de certaines formules de louange à l'égard de la Majesté royale. On sent, à la lecture de ces anciens comptes rendus, que le monarque et les prélats traitent d'égal à égal, avec des droits réciproques. On chercherait vainement quelque chose d'analogue à notre époque de prétendue liberté et de *self government !* — L'ouvrage se termine par la description de quelques usages liturgiques sur les droits et honneurs rendus à certains laïques dans l'église ou dans les cérémonies religieuses (encensements et préséances) qui avaient une signification considérable dans une société hiérarchisée comme celle de l'ancien régime. De piquantes anecdotes témoignent de l'importance qu'on attachait alors à des formalités dont nous avons peine aujourd'hui à concevoir l'intérêt.

Cet excellent volume, tout rempli de choses, aurait gagné en utilité et en agrément si l'auteur n'avait pas laissé au plan général de son sujet un caractère si fragmentaire et s'était attaché à en faire une œuvre plus une dans son ensemble. Pourquoi aussi ne pas indiquer les matières traitées au moyen d'un sommaire ou de distinctions typogra-

phiques en chapitres ou en paragraphes distincts qui faciliteraient singulièrement la lecture et les recherches ? G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Philosophie religieuse. Dialogues et récits, par CLAUDE-CHARLES CHARAUX. Paris, Pedone, 1905, in-12 de 482 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est assez difficile de rendre exactement compte d'un livre composé de morceaux nombreux, très divers de forme : dialogues, récits, méditations; et traitant aussi de sujets assez différents pour qu'il soit vraiment malaisé de les ramener à l'unité. Je ne puis donc que donner une impression d'ensemble, et, — je le dis tout de suite, — cette impression est excellente. Dans la lignée des philosophes chrétiens qui jalonnent comme d'une série de points lumineux la route du dernier siècle, M. Charaux, qui n'a pas fait beaucoup de bruit, brille d'une gloire discrète, qui retiendra l'hommage des penseurs chrétiens de l'avenir. Tous les nobles problèmes qui hantent et souvent troublent l'âme humaine, ont attiré l'attention de cette âme méditative et douce, mais sans y creuser ce sillon de tristesse, de désespoir ou d'orgueil, où se réfugient les intelligences qui se sont détournées de Dieu. Profondément chrétien, humblement croyant, c'ést par toutes les avenues de la pensée que sa raison sereine et lucide nous ramène à Dieu. Et la forme traduit bien la nature de cette belle âme. Dialogues, récits, méditations sur la philosophie, sur la loi de l'expiation, sur l'espace et la matière, sur la joie et la tristesse, sur l'art, sur la beauté, sur la religion, sur Dieu, tout est écrit de ce ton discret et fin, élégant et clair qui rappelle les meilleures qualités de la philosophie antique, au temps où Platon et ses disciples dissertaient en se jouant sous les ombrages d'Academus. J'ai donc éprouvé un très vif plaisir à lire ces pages d'un art si distingué et pénétrant où l'on respire, en des paysages très variés, en plein Paris, sur les grèves du Mont Saint-Michel ou dans les vallées alpestres du Dauphiné, le charme délicat et sain des belles choses de Dieu. Toutefois je me demande pourquoi l'on a fait entrer dans le présent volume si peu de choses nouvelles. Au cours de ma lecture, il m'a fréquemment semblé que je me trouvais en pays de connaissance; et, en effet, la plupart des morceaux rassemblés ici sont empruntés à un autre livre de l'auteur, *la Cité chrétienne*. Tous méritaient à coup sûr les honneurs d'une seconde édition; il convient cependant d'avertir les lecteurs que, dans les vingt morceaux qui composent ce volume, il en est au moins quatorze qu'ils ont pu lire déjà dans un précédent ouvrage de M. Charaux. Mais je suis bien sûr, tant le charme en est grand, que cet avis ne détournera personne de les relire.

ÉDOUARD PONTAL.

La Science moderne devant le surnaturel, par FÉLIX LEFORT. Paris, Vic et Amat, 1905, gr. in-8 de 274 p., avec planches. — Prix : 5 fr.

Le but de cet ouvrage est de montrer comment la science moderne, par ses mauvaises tendances, s'est mise en désaccord avec le surnaturel et avec la réalité. L'auteur applique à cette démonstration des théories physiques qui lui sont propres et ses investigations sur les monuments mégalithiques, principalement en Auvergne.

Nous voudrions pouvoir louer complètement un volume écrit avec entrain et renfermant des documents intéressants. L'auteur s'y révèle chrétien zélé et d'une foi profonde. Malheureusement ses données scientifiques manquent souvent d'exactitude et de critique.

Nous pensons bien, comme lui, que la philosophie moderne est défectueuse en plusieurs points, que les anciens n'étaient pas si ignorants qu'on affecte de le dire, que l'humanité n'a point débuté par l'état sauvage, que l'emploi des outils de silex est moins une preuve d'ignorance que des difficultés de vie éprouvées par nos premiers ancêtres ; mais il y a loin de là à prétendre que les monuments mégalithiques sont des constructions antédiluviennes, qu'ils révèlent une civilisation puissante et des arts supérieurs aux nôtres, qu'Adam avait laissé à ses descendants une science toute faite, etc. M. Lefort est tellement porté à soupçonner dans tout ce qui est moderne un caractère satanique, qu'il voit un artifice du diable même dans le monométallisme. Nous craignons que de telles exagérations fassent plus de mal que de bien à la cause que l'auteur s'est proposé de défendre. D. V.

La Sociologie génétique. Essai sur la pensée et la vie sociale préhistoriques, par FRANÇOIS COSENTINI. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XVIII-204 p. — Prix : 3 fr. 50.

Laissant l'étude pratique de la préhistoire aux spécialistes, dont il se borne à lire tous les travaux, comme le prouve la très bonne bibliographie qui termine chaque chapitre, l'auteur s'est imposé la tâche de déduire de leurs recherches ce que pouvait être l'état mental, moral et social de nos lointains ancêtres. Par une très heureuse inspiration, il joint aux données fournies par les sociétés sauvages modernes, celles provenant des sociétés animales. Il examine ensuite l'origine des races humaines et la grave controverse du monogénisme et du polygénisme, expose les données les plus récentes de la palethnologie, surtout d'après les découvertes de M. Rutot ; se fait un portrait, peut-être peu exact, de l'homme primitif, puis aborde le vif de la question.

Qu'ont pu être, d'après les indications précédentes, la famille, la société, la propriété, l'organisation sociale avec ses classes ; les idées primitives, qui relèvent, suivant l'auteur, de l'animisme ; les conceptions mythologiques, religieuses, morales et juridiques ? Quelles ont

été les origines du langage et de l'écriture; que furent l'art, l'industrie, le commerce ?

Sur toutes ces questions, que l'auteur est le premier à soumettre à une discussion méthodique, il apporte les lumières d'une très consciencieuse érudition, d'une grande science de la sociologie antique et actuelle, mais aussi le désavantage que donne le rôle de premier occupant et l'absence de pratique directe de la préhistoire. L'un des meilleurs chapitres est celui relatif à l'animisme, certainement la plus satisfaisante reconstitution de la mentalité primitive. C'est de l'animisme qu'il fait découler l'idée religieuse sous deux formes principales : culte des ancêtres et culte des forces de la nature.

Nous pourrions discuter quelques opinions sur l'origine de la morale et du droit, mais comme elles découlent logiquement de la thèse de l'auteur, qui croit la horde antérieure à la famille, il vaut mieux discuter les questions qui, par leur importance, mettront le mieux en valeur celle du sujet traité. M. Cosentini se prononce pour le polygénisme, non sans signaler les arguments très sérieux qui peuvent étayer le monogénisme, tels que le croisement possible entre toutes les races humaines. Il en conclut que la diversité des races tient à la diversité des origines et que toutes se sont plus ou moins maintenues dans leur habitat primitif. « Pour admettre, dit-il, l'unité originaire du genre humain, il faudrait admettre les migrations ; or nous devons observer que l'homme primitif, comme le sauvage moderne, n'est pas à même d'émigrer ; il tend tout d'abord à demeurer là où il est parvenu à assurer son existence; ensuite la migration ne réussit que si l'homme a déjà conscience de sa propre force par suite de l'organisation sociale, et quand la population, devenue trop nombreuse, aspire à améliorer sa vie. » C'est confondre l'émigration politique des temps historiques avec les déplacements périodiques que les changements de saison devaient imposer à l'homme aussi bien qu'aux animaux migrateurs, surtout à une époque où rien ne le retenait sur un sol auquel il n'avait rien donné. C'est, au contraire, l'émigration imposée par les changements du climat qui a fait sortir des races quaternaires les populations actuelles réparties en races polaires, tempérées et équatoriales. La croyance que le matriarcat a dû précéder le patriarcat est également contestable ; l'une de ces formes de groupements familiaux n'est pas plus archaïque que l'autre, puisque toutes deux existent chez les animaux, comme du reste la polygamie et la polyandrie ; matriarcat chez les sangliers, patriarcat chez les éléphants ; ce sont des systèmes ethniques, dont on pourrait arguer en faveur du polygénisme. Les Aryens, laborieux cultivateurs, et qui remontent en Europe jusqu'aux palafittes, ont toujours eu la *patria potestas;* ils se sont toujours groupés en îlots de familles et n'ont pas connu la horde, formation spéciale des peuples nomades, chez qui le matriarcat est fréquent.

Ce sont quelques points sur lesquels l'auteur a trop subi l'influence d'Herbert Spencer, théoricien à l'excès, mais, même sur les questions douteuses, le lecteur s'instruit toujours en le suivant.

F. DE VILLENOISY.

Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites, d'après les inscriptions hiéroglyphiques, par le général H. FREY. Paris, Hachette, 1905, in-8 de 106 p. — Prix : 2 fr.

Cette brochure est une défense apportée par l'éminent auteur à son livre sur l'*Annamite mère des langues* ; et, de fait, on conçoit que des livres qui se présentent sous de pareils titres, aient besoin d'être défendus. Ces titres, au reste, ne peuvent constituer que des formules exagérées; il y a vraiment trop peu de chances pour que l'annamite soit « identiquement » la langue mère de toutes les autres, et pour que la population de l'Annam moderne soit « identique » à celle qui habitait l'Égypte à l'origine de son âge historique. Mais si l'on veut entendre seulement que la langue annamite a pu garder des traces d'un état très ancien du langage, et que les Annamites peuvent avoir conservé certains caractères ethnographiques comparables à ceux des anciens Égyptiens, la thèse ainsi réduite, qu'elle soit vraie ou non, n'est pas en soi illégitime. En tout cas, il convient de louer l'auteur du désir qu'il exprime de voir se répandre le goût des études ethnographiques et linguistiques dans les milieux coloniaux. Je ne crois pas, d'autre part, qu'on doive le blâmer de chercher à étendre les comparaisons linguistiques en dehors des domaines classiques et maintenant bien connus de l'aryanisme et du sémitisme ; seulement, il faudrait se préoccuper de constituer pour cet ordre de recherches des méthodes et des critères assez solides ; ainsi je doute qu'on puisse arriver à rien de ferme en comparant dans les diverses langues des radicaux aussi écourtés que *ta* ou *da* ; tout au moins faudrait-il partir de thèmes radicaux plus complètement formés, tels que *tan* ou *tot* ; la matière linguistique serait déjà moins fuyante ; elle aurait plus de consistance.

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur ce volume qui contient beaucoup de choses diverses, entre autres une étymologie du nom de la Chine ; les personnes déjà instruites et capables de critique liront ce travail avec curiosité, et ce ne sera peut-être pas sans en tirer quelque profit.

BARON CARRA DE VAUX.

Les Cultures fruitières de plein vent, leur exploitation industrielle, par H. LATIÈRE. Paris, Amat, 1905, in-12 de x-208 p., avec grav. — Prix : 3 fr.

L'amateur ordinaire n'a presque rien à demander à cet ouvrage, qui s'adresse aux industriels agricoles recherchant les produits pour les vendre le mieux possible. C'est un point de vue des plus utiles, et le

moment où la vigne donne tant de déboires n'est peut-être pas mal choisi pour orienter de ce côté les malheureux patients de la crise viticole. Toutefois, après avoir constaté qu'on avait, il y a quelques années, fait des folies en plantant des vignes à tort et à travers, il ne faudrait pas que l'on tombe ailleurs dans les mêmes errements au sujet des fruits. Il y a beaucoup d'excellents conseils dans le livre de M. Latière, et les renseignements qu'il donne sur les débouchés que l'on a près de soi ou plus éloignés pourront rendre bien des services, mais, on le comprend, à ceux qui posséderont une exploitation déjà de quelque importance. G. DE S.

Physiologie de la lecture et de l'écriture, par le Dr ÉMILE JAVAL. Paris, Alcan, 1905, in-3 cartonné de xv-296 p., avec 96 fig. — Prix : 6 fr.

Pour apprécier avec la compétence nécessaire un pareil ouvrage il faudrait réunir un philologue, un typographe, un physicien et un oculiste : encore devraient-ils posséder des notions de calligraphie, de musique, de pédagogie etc., etc.

L'auteur examine d'abord l'histoire de l'écriture : le chapitre III de la première partie est rempli de renseignements du plus haut intérêt.

Dans la seconde partie est étudiée la théorie physique de la vision, dans ses rapports avec la pensée écrite ; ces données générales amènent à une analyse fort pénétrante du mécanisme de la lecture et de l'écriture.

La troisième partie, consacrée aux déductions pratiques, parle des conditions nécessaires pour faciliter la lecture et l'écriture : éclairage naturel ou artificiel, choix des caractères pour l'impression, plus ou moins grande influence de la forme, de la grosseur et de l'espacement des caractères typographiques, choix d'une forme rationnelle de caractères tant pour l'impression que pour le manuscrit, méthodes d'enseignement.

Je n'ai pas dit que le savant auteur a eu le malheur de perdre la vue, et qu'il fait une large part, dans son livre, à l'écriture en points saillants à l'usage des aveugles. Peut-être, sur ce dernier point, les spécialistes trouveront-ils quelque hardiesse dans les réformes proposées au système Braille généralement employé.

L'ouvrage, édité avec le plus grand soin, est rempli de curieuses illustrations dessinées par M. Dreyfuss, en qui M. le Dr Javal a trouvé un dévoué collaborateur. Il est pourtant regrettable que certaines de ses figures aient été tirées d'une façon défectueuse, les spécimens de compositions typographiques en caractères inférieurs à quatre points sont à peu près illisibles : à la page 232 on a répété une partie de ces tirages sur papier couché, mais sans donner encore une lisibilité suffisante pour les vues ordinaires.

Le chapitre consacré à la notation de la musique en chiffres est

d'autant plus curieux que M. Javal a connu personnellement MM. Paris et Chevé, le créateur et le propagateur de cette méthode ; il constate que leur tentative a échoué devant l'esprit de routine que les musiciens ont opposé à une réforme qui n'était pas sans présenter d'appréciables avantages.

En somme, l'ouvrage, bien qu'un peu confus, est de ceux que ne liront pas sans profit tous ceux qui s'occupent de livres. P. PISANI.

LITTÉRATURE

Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, par K. BRUGMANN ; trad. par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. Paris, C. Klincksieck, 1905, in-8 de XXI-856 p. — Prix : 20 fr.

Nous avons, dans cet important travail, toute la substance du célèbre Précis de grammaire comparée de MM. K. Brugmann et de B. Delbrück. Un court Avertissement, dû à la plume autorisée de M. Meillet, qui vient de succéder à M. Bréal à la chaire de grammaire comparée du Collège de France, résume brièvement l'état actuel de la science comparative des langues, au point de vue de la grammaire, et la part prépondérante de M. Brugmann à cette étude. Il dit aussi dans quelles conditions a été faite la présente traduction. M. Brugmann, en son Avant-propos, se donne pour le disciple de M. Delbrück qu'il appelle le « fondateur et maître de la syntaxe comparée. » C'est en collaboration avec ce maître illustre qu'il publia le fameux *Gundriss* dont l'apparition renouvela cette science de la grammaire comparée et marque une date dans son histoire.

L'Introduction indique le plan de ce travail, qui a pour objet spécial les langues anciennes de l'Inde, de la Grèce, des Romains, des Germains et des Slaves. Dans cet exposé grammatical, les parlers sont classés suivant leur degré de « parenté, » c'est-à-dire, d'après le nombre de concordances résultant du développement, effectué en commun, d'un mode de langage plus ancien, et par lesquelles ils diffèrent des autres langues. « C'est là-dessus qu'on fonde l'hypothèse d'une unité, d'une communauté primitive de ces idiomes. » Mais il importe, et c'est là le point délicat, de distinguer, au milieu de ces concordances, ce qui appartient à la parenté commune et ce qui revient aux emprunts, pour ne tenir compte que de celles qui dénotent cette communauté d'origine, et rejeter les autres : departage qu'il n'est pas toujours facile d'etablir, surtout quand on remonte à la préhistoire, c'est-à-dire à une époque où la chronologie fait défaut.

Huit groupes principaux fixent l'attention lorsque l'on examine les parlers suffisamment connus du passé et du présent dans la famille

des langues indo-européennes ; ce sont : l'indo-iranien ou aryen, l'arménien, le grec, l'albanais, l'italique, le celtique, le germanique et le balto-slave. L'étude comparative de ces dialectes, tel est le but que se propose l'auteur.

Deux grandes divisions s'imposent : la phonétique et la morphologie, l'étude des sons et des formes. Une troisième section, qui a bien aussi son importance, c'est l'étude comparative de la phrase, de l'agencement des mots, non plus des lettres ou des syllabes, et les modifications qui en résultent.

Chacun de ces points est traité avec une grande précision et toute l'ampleur désirable. L'ouvrage se termine par un double Index des mots étudiés et des matières traitées qui comprend cent pages en trois colonnes, et permet de le consulter avec la plus grande facilité. Viennent enfin plusieurs tableaux synoptiques, grâce auxquels on peut se rendre compte, d'un coup d'œil, de la formation des cas, soit dans les noms, soit dans les pronoms qui ont un genre, ou dans les pronoms personnels et dans le réfléchi, et enfin un dernier tableau qui a pour objet l'ensemble des conjugaisons active et moyenne.

En dépit de la revision la plus sévère, il était impossible qu'il n'échappât point un grand nombre d'erreurs matérielles. Les auteurs de cette traduction ont relevé les principales, celles qui ne sont pas des fautes purement typographiques. De là une liste assez considerable d'*errata* que chaque nouvelle édition, — car nous espérons que cet excellent travail en aura beaucoup, — verra diminuer jusqu'à complète disparition. ALFRED ROUSSEL.

Histoire de la littérature française, par A. MOUCHARD. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de IV-668 p. — PRIX : 4 fr. 25.

Sur le modèle du populaire manuel de M. Doumic, imité jusqu'en sa typographie, M. l'abbé Mouchard, préfet des études au petit séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin, vient de faire à son tour son précis d'*Histoire de la littérature française*.

Évidemment les 230,000 exemplaires vendus par l'éditeur de M. Doumic doivent faire loucher d'envie ses confrères ; et, d'autre part, il n'est pas difficile au rédacteur du précis de ce genre qui vient le dernier en date, de faire à peu près aussi bien que ses devanciers ; il serait même inexcusable s'il ne complétait pas un peu l'un par l'autre...

Mais c'est justement ce que l'on peut reprocher à l'honnête homme qui signe cette entreprise : c'est de n'avoir pas tenu à faire œuvre personnelle, sur un plan tout nouveau, avec une documentation rajeunie aux bonnes sources, et des idées à soi, bien éprouvées par la méditation des textes... Car alors, à quoi bon ce livre qui a tournure de contrefaçon ?

Bien que je rêve quelque chose de tout autre pour nos élèves, je respecte, quant à moi, la priorité de M. Doumic : question de probité. Et du moment qu'on ne vise pas à faire *autrement* que lui, je maintiens en tous ses droits son livre, d'ailleurs écrit d'une plume plus fine en sa sécheresse, et plus nerveuse. GAB. AUDIAT.

Idées et doctrines littéraires du XVIIe siècle (*extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques*), par FRANCISQUE VIAL et LOUIS DENISE. Paris, Delagrave, 1906, in-18 de IX-296 p. — Prix : 3 fr.

L'on n'enseigne guère dans les classes qu'à connaître et à goûter les œuvres de nos grands écrivains. Mais les principes qui les ont guidés, les doctrines auxquelles ils se sont assujettis pour la rédaction de leurs ouvrages restent à peu près lettre morte pour les étudiants aussi bien de nos Universités que de nos établissements secondaires. « Un des défauts les plus fréquents dans les dissertations littéraires d'élèves et d'étudiants, c'est l'imprécision, la banalité vague des exposés et discussions relatifs aux doctrines littéraires. » C'est à ce besoin de notre enseignement que répond le volume que nous annonçons ici.

Demander aux auteurs eux-mêmes — théoriciens écoutés ou grands écrivains exposant leurs propres sentiments — les règles et les principes de l'art littéraire à une époque, tel est l'objet que se sont proposé MM. Vial et Denise. L'on comprend qu'un semblable livre forme le complément indispensable de toute histoire littéraire de la France, et l'on en vient à s'étonner que personne encore n'ait eu ou du moins n'ait réalisé la pensée de le faire.

Mais naturellement dans la masse, encore considérable, des préfaces, manifestes littéraires, traités théoriques et écrits critiques, il fallait faire un choix. MM. Vial et Denise ont dû faire des sacrifices douloureux : « Nous nous sommes efforcés, disent-ils, de donner tout l'essentiel, mais nous n'avons donné que l'essentiel. Nous avons écarté de parti pris tous les textes dont la valeur n'eût été que d'érudition ou même de curiosité et nous nous sommes fait une règle de ne retenir, parmi la foule des idées littéraires, que celles qui ont trouvé leur expression dans quelque grande œuvre ou celles dont l'importance historique est indiscutable. »

Dans ce volume, tout entier consacré au XVIIe siècle, les auteurs ont cru devoir faire une place à la Pléiade, au moins à titre d'introduction. Puis vient une première partie *l'Idéal classique*, où défilent tour à tour : I. Les Irréguliers et les dissidents (Régnier, Ogier, les Précieux, les Burlesques) ; II. Les Précurseurs (Malherbe, Balzac, Vaugelas, le théâtre régulier ; les théories des doctes, Corneille, Pascal). La deuxième partie, *la Doctrine classique*, comporte aussi deux livres : I. Les Généralités ; II. Les Principaux Genres (la comédie avec Molière ; la

tragédie, avec Racine; La Fontaine; la Satire et l'Ode; La Bruyère; l'Éloquence; l'Histoire; l'Épopée. La Conclusion est consacrée à la querelle des anciens et des modernes, avec François Charpentier, Ch. Perrault, La Fontaine, Fontenelle, La Bruyère et Boileau.

Telle est la conduite générale et le plan de l'ouvrage. Ajoutons que « chaque chapitre est précédé d'un sommaire dont l'objet est de grouper sous quelques grandes idées et de classer les textes recueillis. » Un index alphabétique à la fin du volume contribue aussi à en rendre le maniement plus facile.

Il eût mieux valu ne pas répéter les mêmes textes en deux endroits différents, comme il est arrivé parfois aux auteurs; nous n'en citerons qu'un exemple : une phrase de la préface de Bérénice se trouve à la page 164 et à la page 181. Les emprunts au commentaire de Malherbe sur Desportes méritaient-ils d'être cités ? Nous en doutons un peu ; il ne nous paraît pas qu'ils rentrent dans cette catégorie de l' « essentiel » auquel les auteurs ont entendu se borner. Par contre, peut-être aurait-on pu alléguer quelques auteurs qui ont été absolument passés sous silence. C'est ainsi que, dans le chapitre de l'éloquence, on aurait pu rapprocher d'un passage du sermon de Bossuet sur la parole de Dieu un morceau analogue de Bourdaloue sur le même objet, prononcé pour le dimanche de la Sexagésime. La réputation d'éloquence du célèbre jésuite, « le plus grand orateur dont la chaire se vante » (Boileau) a été assez considérable pour que son nom et son opinion puissent figurer dans un ouvrage de ce genre. L'influence du P. Dominique Bouhours a été telle qu'il méritait autre chose qu'une simple citation dans une note, surtout avec une appréciation assez injuste (p. 165 n. 1) : car il ne paraît pas légitime d'accoupler aux Precieux un auteur qui a dit : « Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement,... la pensée... doit représenter clairement les choses », et qui réclame avec tant d'insistance le naturel des pensées et « je ne sais quelle beauté simple et sans artifices. »

Ce sont là peut-être des chicanes plutôt que des critiques ; elles ne sauraient nous empêcher d'apprécier le mérite et l'intérêt du livre de MM. Vial et Denise, d'applaudir à leur initiative et de souhaiter qu'ils donnent sans trop tarder à ce premier volume la suite qu'on en attend sur le XVIIIe et le XIXe siècle. E.-G. LEDOS.

Études sur la littérature française, par RENÉ DOUMIC. 5e série. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. René Doumic continue, pour le plus grand plaisir et profit du public lettré, le recueil de ses essais, donnés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. Cette nouvelle série ne nous semble pas inférieure à la

précédente, qui nous avait beaucoup plu. Elle comprend quatorze études sur des sujets très variés, tous intéressants : *Corneille et le Drame espagnol.* — *Le Décor de la tragédie de Racine.* La thèse soutenue ici, d'après M. Le Bidois, nous paraît un peu forcée, mais donne lieu d'ailleurs à des observations justes. — *Les Spectacles de la Foire et nos scènes de genre.* On y trouve une esquisse de l'origine et de la destinée de deux genres bien français, l'opéra-comique et le vaudeville, sur lesquels, dans sa conclusion, M. Doumic nous paraît exprimer un jugement trop sévère. — *La Découverte de l'Angleterre au* XVIII*e siècle.* — *Quel est l'auteur des écrits de Diderot ?* — *Sebastien Mercier et le « Tableau de Paris. »* — *La Jeunesse de Mirabeau.* Morceau remarquable. — *Condorcet et la Révolution.* Conclusion excellente sur Condorcet : « Il personnifie une famille d'esprits. C'est un spécimen accompli de ce que peut produire dans l'ordre de la pensée l'union du savoir, de l'esprit de système et de la niaiserie. » — *Le Vertueux Laclos.* M. Doumic ne semble pas s'être suffisamment rendu compte de l'importance redoutable et pernicieuse du rôle de Laclos, rôle, il est vrai, très dissimulé, dans les premières années de la Révolution française. — *Trente ans de poésie.* Démolition juste et sensée d'un travail fantaisiste, bien qu'officiel, de M. Catulle Mendès. — *L'Usure d'un genre.* Bonnes observations sur la décadence du roman. — *Le Roman collectif.* — *Le Retour au roman social.* Bonnes remarques sur les essais de renouvellement de ce même genre. — *L'Enseignement secondaire et la Démocratie.* Nous pensons avec M. Doumic et avec d'autres qu'à force de réformer notre enseignement secondaire on finira par l'annihiler. — Nous nous permettrons sur le style de l'auteur de ces essais, que nous goûtons pour son élégante simplicité, une petite observation. Il nous a paru çà et là dans ce volume que M. Doumic se mettait à imiter certaines tournures de phrases, certaines constructions un peu bizarres, propres à la manière de M. Brunetière. Elles ne déplaisent pas chez celui-ci, quelle qu'en soit la valeur propre, parce que, jointes à ses éminentes qualités de fond et de forme, elles sont devenues une partie de son originalité. Mais il ne nous semble pas à désirer qu'elles fassent école. *O imitatores...* Si flatteuse que soit pour lui cette imitation, M. Brunetière a trop bon goût pour n'être pas le premier, nous en sommes sûr, à souhaiter que M. Doumic veuille bien s'en tenir à la manière d'écrire de M. Doumie.

M. S.

La Jeunesse des romantiques (*Victor Hugo, Alfred de Vigny*), par ERNEST DUPUY. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-16 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre ne donne pas exactement tout ce que promet le titre : un récit définitif de la jeunesse de Hugo et de Vigny, ou une étude d'en-

semble des premières manifestations de leur génie et des influences qui les façonnèrent. M. Ernest Dupuy, qui a déjà écrit deux volumes sur Victor Hugo, n'a pas voulu se répéter, mais seulement se compléter; encore moins a-t-il songé à refaire la biographie si pleine de choses — et de malice — de M. Biré : *Victor Hugo avant 1830* ; ou l'ouvrage, mieux documenté qu'écrit, de M. Léon Séché sur *Alfred de Vigny et son temps*. Mais tout composé qu'il soit d'études fragmentaires, tantôt biographiques et tantôt critiques, le volume n'en est pas moins intéressant et pas moins précieux.

Pour Hugo, M. E. Dupuy, retraçant seulement d'un trait sommaire le zigzag de ses premières années, s'est attaché surtout à ses débuts littéraires, relevant une à une, et à leur date, toutes les productions du jeune écrivain : pièces de concours, poésies politiques, articles du *Conservateur littéraire* et de *la Muse française*, éléments des recueils successifs des *Odes et ballades* ; de la vie intime, un seul chapitre, le roman des longues fiançailles avec Adèle Foucher, dont on nous montre le reflet éclairant bien des pages de l'œuvre jusqu'à *Hernani*.

Un second morceau est une étude, minutieuse et très neuve, des relations de Victor Hugo avec son père et la seconde femme de son père. Des documents de la bibliothèque de Blois, ou inédits ou mis en œuvre jusqu'ici seulement par l'érudition locale, en ont fourni la matière. Elle fait toucher du doigt deux choses : et pourquoi, dans le foyer désuni où jusqu'à vingt ans grandit Victor Hugo, loin de son père, il n'a pas pu s'imprégner très fortement du sentiment de la famille et de la sainteté du lien conjugal ; et comment, sur son âme mobile et sonore la vieillesse du général, souvent revu après la mort de sa mère, et pendant cinq ans aimé d'un cœur tout neuf, imprima pour un temps sa ferveur napoléonienne, et à jamais, pour qu'il en fît des chefs-d'œuvre, quelques nobles images de tendresse paternelle.

Grâce aux dossiers formés par le père d'Alfred de Vigny, et déposés à la Bibliothèque nationale, grâce aux archives de la guerre et de la marine, M. Ernest Dupuy a donné sur les parents du poète, les Vigny et les Baraudin, en particulier sur son père, qui ne dépassa pas le grade de capitaine et n'était que chevalier, sur son grand-père maternel le capitaine de vaisseau de Baraudin, dont la qualification de marquis est également suspecte, une notice d'une documentation presque trop riche. D'autre part, ayant eu par la famille Sangnier-Lachaud, héritière des papiers de Vigny, communication des Mémoires inédits, des instructions de Mme de Vigny la mère à son fils, de dix-sept lettres de Victor Hugo, et de quelques autres billets de Mme Hugo, d'Alexandre Dumas, d'Émile Deschamps, il a pu, après avoir précisé les étapes de sa vie militaire, écrire sur sa liaison avec Victor Hugo, dont le détail jusqu'ici nous échappait par trop, un chapitre bien intéressant, bien

instructif et qui nous offre tour à tour le charme des ardentes camaraderies juvéniles et la mélancolie des amitiés qui s'attiédissent et se détendent. Chemin faisant, quelques petites trouvailles ou remarques ingénieuses : l'étude de Hugo sur *Cinq-Mars*, — que M. Séché donnait comme inédite, — retrouvée à la fois en manuscrit dans les papiers de Vigny, et tout imprimée dans *la Quotidienne* du 31 juillet 1826 ; — le fameux article sur *Eloa*, dont nous étions si choqués de voir Hugo faire plus tard un article sur Milton, rétabli, par une conjecture habilement motivée, parmi les études de littérature anglaise que rédigeait alors le jeune écrivain, comme un morceau vraiment inspiré par le *Paradis perdu* et qui aurait été, en faveur de Vigny, détourné un moment de sa vraie destination.

Enfin, dans une étude des origines littéraires d'Alfred de Vigny, M. E. Dupuy démêle les influences qu'ont exercées sur l'auteur de *Moïse* et des *Destinées* Chateaubriand, Milton, Byron, et jusqu'aux emprunts involontaires ou conscients faits à Millevoye, à Delille, à Lemercier. J'admire une information aussi avisée, une analyse aussi fine ; mais, bien plus encore, un tact qu'ont rarement les inventeurs de tels rapprochements, la délicatesse d'une main qui, tout en dégageant la poussière d'idées et d'images dont fut fécondé l'esprit de Vigny, n'entame pas du tout la forte originalité de son génie. G. Audiat.

HISTOIRE

En vibrant, par René de Montozon. Paris, Vic et Amat, 1905, in-18 de viii-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien en vibrant qu'a été écrit ce livre, qui vibre même un peu trop, défaut de jeunesse, qui passera. Car le temps ne dure plus guère, aujourd'hui surtout, des imaginations qui ne savent pas se borner, ou des âmes chaudes et neuves qui n'ont pu apprendre encore l'art de mettre une sourdine aux vibrations qui se prolongent. M. René de Montozon en est, je crois bien, encore à cet âge heureux, qui n'est pour personne l'âge des chefs-d'œuvre, mais qui est pour lui déjà l'âge des promesses et des espérances. Et donc aujourd'hui il vibre, nous contant, avec beaucoup de chaleur et d'émotion, sa rencontre inopinée avec l'impératrice Eugénie, dans une humble chapelle où elle était venue faire ses Pâques ; une visite d'hiver à la Grande-Chartreuse, où la prière vibre plus fort dans le silence des cloîtres déserts, ou parmi la neige qui fait aux morts de la pénitence comme un second et plus chaste linceul ; une excursion enfin sur les sommets, où l'air plus pur et plus calme seconde mieux l'essor de l'âme qui monte à Dieu. Et voilà l'impression que j'ai gardée de la lecture de ces trois récits, un peu longs peut-être, mais jeunes, chauds, purs, très vibrants, d'où se

dégagent, un peu enveloppés de rhétorique, de très beaux sentiments et une très touchante émotion. Nos lecteurs n'ont donc qu'à suivre le conseil donné par M. le comte de Mun dans sa Préface, et « à s'abandonner aux épanchements et à subir le charme des enthousiasmes » de l'auteur.

ÉDOUARD PONTAL.

L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C., par ÉMILE BOURGUET. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de 186 p. — Prix : 5 fr.

Les archives ne sont nullement une création moderne : Grecs et Romains y ont eu recours, et, en se servant de la pierre pour recevoir les documents à conserver, et du lapicide pour les graver, peut-être se flattaient-ils de les soustraire efficacement aux injures du temps. Ce n'est pas ce qui s'est toujours produit. Textes et séries offrent de graves lacunes, comme nous en avons la preuve précisément dans la thèse de M. Bourguet, construite tout entière à l'aide d'indications épigraphiques. Néanmoins ce qu'elles révèlent n'est pas sans intérêt, puisqu'il s'agit de l'administration financière du sanctuaire de Delphes, objet d'une si constante et si universelle vénération.

Un premier chapitre nous renseigne sur l'origine et la nature des fonds recueillis, revenus ordinaires ou extraordinaires, ces derniers comprenant les souscriptions et contributions des fidèles, et aussi les condamnations pécuniaires, comme celle qui fut infligée par l'amphictyonie aux Phocidiens, à la suite du pillage de Delphes.

Comment était tenue et gérée la caisse du dieu, c'est ce que nous apprenons en parcourant les quatre chapitres suivants : d'abord le rôle du conseil local dans la perception des recettes et l'ordonnancement des dépenses, puis celui des rouages internationaux que comportait un temple où l'on affluait de toutes les régions du monde hellénique. Cette partie de la gestion est confiée de 369 à 339 au collège des *naopes*, plus tard, de 339 aux dernières années du IVe siècle, à des trésoriers délégués par les cités qui ont des représentants dans l'administration du sanctuaire ; mais naopes et trésoriers étaient également subordonnés à l'autorité et au contrôle souverain du conseil amphictyonique. Avait-on rêvé de faire de ce dernier un trait d'union entre les cités rivales qui se disputaient l'hégémonie de la Grèce ? C'est possible ; en tout cas l'histoire nous montre que ce but ne fut que très imparfaitement atteint.

Ce qui est assez intéressant à constater, c'est que « le rôle de l'État est ici réduit au minimum, à la garde matérielle des caisses où la fortune sacrée est en dépôt » (p. 171). Dans sa Conclusion, M. Bourguet insiste sur l'habileté pratique révélée, soit par les grandes lignes permanentes de l'institution, soit par les adaptations partielles qu'elle a subies parallèlement au cours des événements.

Des juges particulièrement compétents ont loué dans cet exposé une œuvre de logique solide et de reconstruction méthodique, digne de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* où elle a trouvé place. C. HUIT.

Napoléon III. Histoire de son règne, par SYLVAIN BLOT. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de VII-426 p. — Prix : 3 fr. 50.

Résumé exact des faits, chronologie succincte des événements, dans un style plutôt banal et incolore, comme il convient sans doute à un « manuel », ce volume serait assez recommandable en soi si les tendances de l'auteur ne perçaient constamment avec une hostilité malveillante. Toute opinion est libre sur le second Empire et la personne de Napoléon III, mais l'affectation d'impartialité et de sereine indépendance n'est pas ici justifiée autant que le veut M. Sylvain Blot. Ses opinions religieuses demeurent le plus souvent médiocres, en ce sens qu'elles restent mal informées ; les auteurs dont il s'inspire assez aveuglément sont, pour la politique étrangère, M. Rothan, pour les choses intérieures, les pamphlets (aujourd'hui plus qu'oubliés) de Ténot ; il attribue au parti républicain une importance qu'il ne posséda jamais sous l'Empire et accorde aux républicains, à l'heure du 2 décembre, l'héroïsme d'une résistance qu'ils furent bien loin de manifester. Les deux derniers chapitres : « Résumé de la politique extérieure » et « Résultats du règne de Napoléon III » sont bien faits, et dignes d'attention. Ce petit volume est honoré d'une souscription du ministère de l'instruction publique, du ministère de la guerre, du conseil général de la Seine, du Conseil municipal de Paris ; cette multiple distinction a dû faciliter son écoulement en librairie, car voici la 3e édition ; l'éditeur estimera peut-être que c'est une récompense ; au fond on peut croire que c'est la punition de l'auteur. Son travail valait mieux que ce quadruple patronage. G.

Inquisition et inquisitions, par L.-A. GAFFRE et A. DESJARDINS. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de IV-393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux catholiques, trop habitués à rester sur la défensive, ce livre apprend à prendre l'offensive. A-t-on assez rabâché l'Inquisition ? *Parlons un peu des inquisitions* : protestante en Allemagne et à Genève, — huguenote en France — plus tard les inquisitions jacobines, et « les procédés juridiques des grands ancêtres. » Nombreux appendices, notes et références : toute une documentation qui sera utile aux conférenciers futurs.

Ces éloquentes conférences, données à l'Athénée Saint-Germain, ont eu un grand succès. Des spécialistes ont pu assurément y relever des imperfections. Ce n'est pas une œuvre scientifique dans la rigueur du

terme, c'est entendu. L'œuvre scientifique n'est pas du reste ce qui convient au public select qui fait les grands succès. Telle quelle, celle-ci a sa raison d'être : elle pénétrera dans des milieux spéciaux, de ceux qui ne sont pas les auditeurs ou lecteurs habituels des spécialistes ; et sans doute elle y fera du bien. B. DE CARROY.

D'où vient la décadence économique de la France, par le baron CHARLES MOURRE. Nouvelle édition. Paris, Plon-Nourrit, s d., in-16 de 460 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette nouvelle édition d'un ouvrage dont nous avions déjà signalé en octobre 1900 (*Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 354-355) la haute valeur atteste qu'il a obtenu un succès mérité. L'auteur a mis au courant des dernières données de la statistique sa perspicace enquête sur la décadence économique de la France, la supériorité de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il n'a point eu à modifier ses conclusions. Il explique toujours par les mêmes causes, les unes lointaines, les autres contemporaines, notre manque d'esprit d'initiative. Il préconise toujours les mêmes remèdes, dont les principaux sont la réaction contre le fonctionnarisme et la décentralisation. Le livre est l'œuvre non seulement d'un économiste et d'un historien très bien informé, mais d'un écrivain et d'un penseur. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Questions diplomatiques de l'année 1904, par ANDRÉ TARDIEU. Paris, Alcan, 1905, in-12 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les dissertations qui composent ce volume sont groupées en trois séries : politique française, question d'Orient, guerre russo-japonaise. Bon nombre d'entre elles ne sont que la reproduction d'articles parus soit dans *le Temps*, soit dans diverses revues françaises ou étrangères. Si l'auteur n'avait pris la précaution de nous en avertir dans sa Préface, l'allure un peu décousue de son livre aurait pu nous le faire soupçonner.

M. Tardieu, grâce à son titre de secrétaire d'ambassade, a eu accès près des premiers rôles de la politique internationale. Il leur a pris des *interviews*, et s'est le plus souvent borné à commenter leurs déclarations. Ses renseignements sont donc, en somme, puisés aux meilleures sources.

Sur un point toutefois, des réserves s'imposent. Il s'agit de la rupture du gouvernement français avec le Saint-Siège. L'incident est raconté sur un ton badin qui, pour être de mode au boulevard, n'en est pas moins déplacé en un sujet aussi grave. Le récit de M. Tardieu a le tort encore plus regrettable d'être extrêmement fantaisiste. Il donne à croire que la formule *nobis nominavit* fut inaugurée en 1872, et que, repoussée à cette époque par le gouvernement de M. Thiers, elle fut reprise

inopinément, sous le ministère Waldeck-Rousseau, par la chancellerie pontificale. Autant d'assertions, autant d'inexactitudes. La formule litigieuse a figuré dans les 471 bulles d'institution délivrées depuis le concordat. M. de Lamarzelle l'a affirmé devant le Sénat, à la séance du 21 mars 1903, sans provoquer aucune rectification du ministre des cultes qu'il interpellait. Quant à la querelle de 1872, elle ne s'était nullement terminée par la soumission du Saint-Siège. Si M. Tardieu veut bien consulter le décret du 27 septembre de cette même année (rapporté dans Dalloz, 1873. 4. 8), il pourra s'assurer que c'est au contraire le gouvernement français qui avait battu en retraite. Volontaires ou non, de telles erreurs sont également inexcusables.

H. Rubat du Mérac.

Étude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution, à propos d'une Correspondance inédite (1782-1790), par J. Baudry. Paris, Champion, 1905, 2 vol. in-8 de 345 et 482 p. — Prix : 12 fr.

Le comte et la comtesse Jégou du Laz habitaient l'antique et beau château de Trégarantec, alors dans le diocèse de Vannes, aujourd'hui dans le département des Côtes-du-Nord. Tous deux appartenaient à d'illustres familles de la vieille Bretagne. La comtesse du Laz était une Kersauson et avait épousé en premières noces Charles François de Villiers de Lisle-Adam, dont elle avait eu un fils. C'est à elle qu'est adressée, pour la plus grande partie, la correspondance aujourd'hui publiée par M. J. Baudry et qui a duré huit années, de 1782 à 1790. Les correspondants de la comtesse sont nombreux et variés : il y a des parents, des amis, des abbés, des hommes d'affaires, des médecins. La plupart des sujets abordés dans les lettres sont empruntés à la vie de tous les jours. Ce sont des nouvelles de famille, des annonces de grossesses, de naissances, de mariages, de morts, des commissions données à des intermédiaires. A cette époque où les voyages étaient difficiles, où les routes étaient mauvaises et peu sûres, — M. Baudry donne sur le triste état de la viabilité en Bretagne, à la fin du XVIIIe siècle, les détails les plus curieux, — on était heureux de trouver un ami qui, passant par la ville où l'on ne pouvait pas aller soi-même, en rapportait les denrées dont on avait besoin, de ces belles toiles de Bretagne par exemple, si réputées alors et qui ont disparu aujourd'hui. On chargeait une couturière de vous trouver et de vous expédier une femme de chambre, et l'on avait parfois la désagréable surprise de découvrir que le sujet hors ligne qu'on vous avait envoyé et recommandé était atteint de la gale. On se racontait toutes les nouvelles courantes, tous les potins, dirions-nous aujourd'hui, des petites villes voisines et de la province. C'est en un mot le tableau pris sur le vif de la vie de château dans les dernières

années de l'ancien régime, en un coin de la France où la noblesse était restée fidèle au sol et n'avait guère émigré à Versailles. Cette noblesse, sous des apparences brillantes, était parfois très gênée : le fils du premier mariage de Mme du Laz, par exemple, Lilly, n'avait que deux chemises. Parfois aussi il y a des nouvelles d'ordre plus relevé, au début de la Correspondance, des nouvelles de la guerre d'Amérique à laquelle les familles bretonnes, familles de marins le plus souvent, avaient pris une large et glorieuse part. Plus tard, ce sont des nouvelles du grand mouvement qui agite la Bretagne et la France entière, la lutte du Parlement de Rennes contre l'omnipotence ministérielle, puis les querelles qui divisent les trois ordres bretons pour la suppression du Parlement; c'est en un mot la fin d'une province. C'est la fin d'un régime aussi, puisque les dernières lettres sont de 1790, après les états généraux, après la prise de la Bastille, après la nuit du 4 août, après même la fédération de 1790 à laquelle ont préludé les fédérations bretonnes de Pontivy. Nous serions tentés de dire que c'est la fin d'une noblesse ; car beaucoup des correspondants de la comtesse du Laz, et non des moins illustres, les Soulanges, les Bélizal, les Kergariou et tant d'autres, trouveront à Quiberon, hélas ! sous des baïonnettes ou des balles françaises, la mort qu'ils ont tant de fois cherchée dans les mers de l'Inde ou au Nouveau-Monde avec le bailli de Suffren ou le comte de Guichen. M. Baudry a enrichi ces très curieuses correspondances de notes fort nombreuses, très détaillées, tantôt sur les événements auxquels leurs auteurs ont été mêlés, tantôt sur les habitudes ou les institutions auxquelles ils font allusion, tantôt sur les familles auxquelles ils appartiennent. Il raconte leur filiation, décrit leur blason, indique toutes leurs alliances, avec un luxe de détails qui a dû lui demander d'innombrables et longues recherches. Son livre est un véritable armorial de Bretagne en même temps qu'une évocation fidèle des sentiments et de l'existence de la noblesse de cette glorieuse province sous le règne de Louis XVI et, comme il le dit lui-même, *à la veille de la Révolution*.

Qu'il nous permette en terminant de lui signaler une légère erreur : ce n'est pas le regretté marquis de Beaucourt, mais M. de Bacourt qui a publié la Correspondance de Mirabeau et du comte de la Marck.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Couvent des filles de Notre-Dame de la Flèche (1622-1905). par l'abbé PAUL CALENDINI. La Flèche, imp. Besnier, 1905, in-8 de XIII-461 p., avec planches, plans et figures.

L'ouvrage de M. l'abbé Paul Calendini retrace, avec détails minutieux, l'historique de cette maison d'éducation, qui instruisait cinquante pensionnaires et deux cents externes, quand les décrets Combes

en ont dispersé les religieuses, dignes filles de Jeanne de Lestonnac, fondatrice, à Bordeaux, en 1607, de l'ordre de Notre-Dame. La maison de la Flèche fut établie en 1622, avec Jacquette de Chesnel et quelques compagnes, vingt ans après la fondation du célèbre collège des jésuites de cette ville, sous l'épiscopat d'Henri Arnaud, évêque d'Angers, dans le diocèse duquel ce territoire fut compris, jusqu'après 1790. On y parle aussi des fondations d'Alençon (1628) et de la Ferté-Bernard (1633). Le pieux auteur nous fait vivre de la vie du monastère, avant la Révolution, jusqu'à sa dispersion, en 1792, puis il nous parle de sa restauration (vingt-cinq ans plus tard), jusqu'à l'expulsion récente de 1905, montrant « l'œuvre chrétienne et patriotique des éducatrices du peuple fléchois, » violemment expulsées de chez elles et jetées cruellement dans la rue. L'auteur explique, avec humilité, qu'ayant écrit en quatre mois à peine ce gros volume, il ne prétend point avoir fait une œuvre littéraire ; il a tenu simplement à donner une œuvre historique exacte, certain — et il y a réussi, — de rendre ainsi un hommage à ces éducatrices, si vénérables, que la population de La Flèche espère bien revoir un jour prochain. L'iniquité, la violence des procédés employés contre ces femmes dignes de tant de respect, ont nécessairement impressionné la plume de l'historien, qui n'a pu cacher son indignation : mais la chronique de ces troubles d'hier ne peut être écrite toujours avec la sérénité de l'histoire ancienne ; et, somme toute, ces annales mériteront l'approbation de tous les gens équitables. JOSEPH DENAIS.

Ententes et ruptures, par DENYS COCHIN. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur termine son Avant-propos par une phrase beaucoup trop modeste : « L'intérêt de ce livre, dit M. Denys Cochin, est beaucoup moins dans les discours que dans le recueil des documents qui ont servi à les faire : documents qu'on a quelque peine à chercher et qu'il nous a semblé utile de réunir en un volume. » La vérité est que l'intérêt des discours dont la réunion forme l'ouvrage s'ajoute à celui des documents qui, sous forme d'annexes, occupent à peu près la moitié du volume. Ces annexes, au nombre de dix-neuf, sont les documents diplomatiques relatifs à l'entente avec l'Angleterre, depuis le traité d'Utrecht et les documents relatifs au protectorat exercé par la France sur les catholiques d'Orient et d'Extrême-Orient depuis les capitulations obtenues par François Ier.

Les discours de M. Denys Cochin sont aussi charmants à lire qu'à entendre. Parmi toutes les qualités qui en font des morceaux littéraires de premier ordre, je veux surtout retenir l'art consommé avec lequel l'éminent orateur garde constamment le contact avec l'adversaire. Il le pénètre, pour ainsi dire. Nul ne connaît mieux que lui la

psychologie du jacobin, du franc-maçon, du blocard, du progressiste, etc, etc. Il y a notamment, dans le discours prononcé en faveur du protectorat français sur les catholiques d'Orient, un passage qui est un modèle de discussion parlementaire. C'est celui dans lequel M. Cochin démontre que des missionnaires laïcs, propageant « les idées d'égalité, de respect de la personne humaine, de liberté, idées que la Révolution française a reçues du christianisme, » ne seraient pas mieux reçus par les mandarins que les missionnaires catholiques.

Ententes et ruptures ! C'est l'entente avec l'Angleterre et la rupture avec le Pape. En relisant les discours, déjà vieux de plus d'un an, que M. Cochin a consacrés à ces deux graves sujets, le cœur se serre à la pensée que le premier et le plus tangible résultat de l'entente cordiale avec l'Angleterre a été de nous conduire à l'humiliation marocaine et que tout ce qui a été dit pour faire ressortir les dangers de la rupture avec le Saint-Siège est resté sans effet. Dans un de ces discours, M. Denys Cochin, emporté par son désir de pénétrer l'adversaire et de briser ses raisonnements, insiste sur cette idée que nul ne songe plus à attaquer l'institution républicaine en France. Il le constate sans regretter et sans approuver. EUGÈNE GODEFROY.

Cas de conscience. Les Catholiques français et la République, par l'abbé EMMANUEL BARBIER. Paris, Lethielleux, 1906, in-12 de 491 p. — Prix : 3 fr. 50.

Y a-t-il un cas de conscience pour les catholiques, autrement dit une obligation, sous peine de péché, d'adhérer à la république ? Nous ne croyons pas qu'à Rome même on ait jamais posé la question d'une façon si absolue ; M. l'abbé Barbier la pose au début de son ouvrage, mais s'abstient de la trancher.

Son livre est plutôt un exposé de l'intervention du Saint-Siège dans les affaires de France, des conséquences qu'elle a eues et de la politique de ce qu'on a appelé le ralliement. Après avoir rappelé l'encyclique qui s'impose seule à notre acceptation et les actes politiques du Souverain Pontife qui n'ont point la même valeur, M. Barbier recherche les idées qui ont présidé au ralliement. Il choisit les témoignages des démocrates chrétiens les plus avancés, ceux mêmes que le gros des ralliés désavouent. Il juge que la tentative a échoué, car elle n'a pas désarmé les républicains et il indique les causes de cet échec avec beaucoup de sagacité. Il termine en invoquant le changement de vues qu'il croit découvrir dans les directions données par Pie X et en critiquant l'attitude de l'Action libérale, qui lui paraît de nature à éloigner les catholiques royalistes.

Le *Polybiblion*, revue bibliographique et littéraire, n'a pas à prendre parti dans une question si délicate et qui, à l'heure présente, excite

encore, nous le savons, de vives susceptibilités; nous croyons cependant utile de préciser ici le sens des directions données par Léon XIII dans son encyclique. Les Français sont toujours portés aux solutions extrêmes. Les uns ont vu dans l'encyclique une défense de conserver des idées monarchiques; les autres y ont vu l'obligation, comme le disait un jour M. Harmel, d'être les plus fermes soutiens de la république. Des deux côtés, il nous semble qu'on va trop loin. Léon XIII n'a point tranché, à notre sens, la question de savoir si la France doit être une république ou une monarchie. Bien avant Pie X, il a dit aux catholiques : Si vous arrivez à être les maîtres, vous ferez ce que vous voudrez. Aux yeux du Souverain Pontife, il s'agissait simplement d'une tactique électorale. Voyant le gouvernement justifier ses attaques contre la religion par le prétexte que les catholiques appuyaient les monarchistes; voyant, d'un autre côté, que la masse des électeurs paraissaient s'attacher à la république, il a jugé que les catholiques auraient plus de chances de succès dans leurs revendications et auraient plus de facilité à faire triompher leurs candidats, s'ils s'abstenaient de les présenter comme royalistes, et si leurs journaux cessaient de s'en prendre à la forme du gouvernement. Cette tactique n'a pas réussi, et ne pouvait pas réussir auprès des hommes au pouvoir, qui avaient un parti pris antireligieux. Réussira-t-elle auprès des électeurs? C'est ce que l'avenir nous montrera; car il faut bien reconnaître que jusque à ces derniers temps le ralliement n'a été le fait que de tentatives isolées, et que son organisation sérieuse est toute récente. D. V.

Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles, par Léon Chaine. Paris, Stock, 1904, in-18 de xv-413 p. — Prix : 3 fr. 50. Edition complétée par les articles, comptes rendus, etc., 1905, in-8 de x-754 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est l'œuvre d'un homme que j'ai lieu de croire bien intentionné, mais qui, dans son inconsciente maladresse, a tout fait pour servir et réjouir nos ennemis. Rien ne sert de faire profession de la foi chrétienne, et de dénigrer systématiquement l'Église : rien ne sert de plaider chaleureusement la cause des innocents persécutés, et de les affliger en même temps par des attaques d'autant plus cruelles qu'elles viennent d'un ami.

Ramasser contre l'Église toutes les accusations, fondées ou non, lui reprocher avec aigreur ses fautes, ses hésitations et jusqu'à ses ridicules, n'est pas un moyen de la servir.

J'ajouterai que, littérairement parlant, il est difficile de trouver plus d'incohérence que dans ce pot-pourri où se coudoient les personnages les plus hétérogènes, où, sous les titres précis qu'annoncent les têtes de chapitres, on ne trouve que des délayages indigestes, où un avoué, qui doit être un excellent homme de loi, discute et tranche avec une

imperturbable incompétence les questions les plus ardues de l'histoire et de la théologie, dont chacune, pour être sérieusement étudiée, demanderait un volume.

Aux yeux de l'auteur, l'Église doit se frapper la poitrine parce qu'elle a fait cause commune avec le nationalisme et avec le militarisme; — ce serait à démontrer. — Fallait-il donc qu'elle se lançât dans le pacificisme et l'hervéisme ? L'auteur paraît regretter qu'elle ne l'ait pas fait et nous affirme que beaucoup de ses amis pensent comme lui. Selon lui, c'est de cette association avec des partis que M. Chaine n'aime pas, que dérivent tous les malheurs actuels de l'Église. Que les francs-maçons aient joué un rôle quelconque dans les derniers événements qui conduisent non pas l'Église, mais la France à sa ruine, M. Chaine n'a pas l'air de s'en douter, ou n'en a cure : en tout cas, rien, dans son livre, ne peut faire croire qu'il connaisse l'existence de leur société.

Tout ceci serait inintelligible si nous n'apprenions de M. Chaine qu'il croit à l'innocence de Dreyfus. Or, si l'Église y a cru, elle ne l'a pas dit, et elle aurait dû le dire. Donc, tout ce qui lui arrive de fâcheux a le caractère d'un juste châtiment. Tel est le raisonnement de M. Chaine, telle est la raison d'être de son livre.

L'édition in-8 est identique à l'édition in-18, mais l'auteur a reproduit dans les 500 dernières pages du volume, qui en a 750, tous les articles, flatteurs ou non, qui ont paru à propos de son ouvrage. La corporation des critiques ne saurait être que très flattée de tant de considération pour ses arrêts. J'ignore si l'on trouvera beaucoup de lecteurs assez patients pour lire ce volumineux appendice. P. PISANI.

Vers l'Église libre, par JULIEN DE NARFON. Paris, Dujarric, 1906, in-16 de XXVIII-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un ancien a dit de l'histoire qu'on écrit pour raconter non pour prouver : *scribitur ad narrandum non ad probandum.* M. de Narfon adopte le procédé opposé. Son livre est surtout une histoire des rapports de l'Église et de l'État depuis François 1er, mais une histoire destinée à établir une thèse; à savoir que le régime des concordats a été pour l'Église une source de difficultés et de luttes. L'auteur analyse successivement le concordat de 1516, celui de 1802 et les articles organiques ; il met en relief les sacrifices que l'Église a dû consentir, les persécutions par lesquelles elle en a été récompensée sous Louis XIV, sous Napoléon 1er et sous la troisième république, et il conclut que la séparation de l'Église et de l'État sera pour la première l'occasion d'un renouvellement de vigueur.

Cet exposé est intéressant ; l'auteur y relève certaines circonstances peu connues ou bien oubliées qui aident à mieux comprendre les faits.

Le livre est écrit dans un sentiment catholique et par un homme qui tient à la splendeur de la religion catholique. Toutefois il nous paraît que nous avons affaire à un catholique homme du monde, ne comprenant pas toujours la portée de certaines vérités religieuses. Il tend à apprécier les actes de l'épiscopat et du Saint-Siège avec une sévérité exagérée. Ainsi nous sommes étonné de le voir donner raison à M. Combes pour la rupture diplomatique avec Rome. Nous aurions aimé encore à trouver plus d'indulgence de sa part pour certaines dévotions qui lui paraissent peu fondées rationnellement, mais qui n'ont pas d'inconvénients et alimentent la piété des âmes simples.

Quant à la séparation de l'Église et de l'État, nous craignons vivement qu'elle ne donne pas à l'Église cette vraie liberté que l'on espère. M. de Narfon nous a bien dit les ennuis que l'Église a eu à supporter de la part des États concordataires ; il a oublié de nous montrer que l'Église, quand elle n'avait pas de concordat, était généralement indemme de tous ces périls. Cela eût été nécessaire pour compléter la preuve de sa thèse ; mais cela eût peut-être été assez difficile. D. V.

Blankenberghe. Histoire et souvenirs, 1898-1904, par Louis Legougeux. Paris, Poisson, 1905, in-12 de 296 p., avec 10 grav. — Prix : 3 fr.

Toutes les personnes qui ont fréquenté Blankenberghe, — et elles sont nombreuses, car chaque année plus de trente mille baigneurs séjournent maintenant sur la délicieuse plage de la mer du Nord, — toutes celles aussi qui se proposent de visiter Blankenberghe, voudront posséder le petit volume de M. L. Legougeux. Elles y trouveront, après un court résumé des destinées de Blankenberghe à travers les âges, toute une série de conseils judicieux et de piquantes anecdotes. Grands et petits s'instruiront donc, en se distrayant, à cette agréable lecture, qui leur fera passer quelques bons moments. J'ajoute que les acheteurs de ce livre feront une bonne action, puisque le « Blankenberghe » de M. Legougeux se vend au profit d'une œuvre catholique des plus recommandables, et qu'ils se trouveront en excellente compagnie, à en juger par la longue liste de souscripteurs, Lillois, Parisiens, Bruxellois et autres, qui termine le volume. Armand d'Herbomez.

Une Reine de douze ans, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, par Lucien Perey. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1905), in-8 de III-604 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Cette histoire de reine ne saurait avoir le même attrait de haute curiosité que ces biographies de personnages moins connus ou ces récits d'aventures inédites qui abondent dans l'œuvre si considérable de M. Lucien Perey. C'est un des inconvénients de la grandeur. Les

souveraines comme les souverains écrivent peu, ne s'expriment guère qu'en langue officielle, ne livrent à quiconque leurs sentiments secrets. Rien donc ici de ce charme d'intimité que l'auteur nous a fait goûter dans son *Roman du Grand Roi* ou son *Histoire d'une princesse romaine au* XVIIe *siècle*. Mais on y trouve la même conscience d'érudition et le même art de mise en œuvre que dans maint autre portrait tracé par M. Perey, dans sa touche légère et quelque peu féminine.

Comme il le fait justement remarquer, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie a été éclipsée par la princesse des Ursins. Celle-ci a tué celle-là. Ainsi une Madame de Maintenon occupe beaucoup plus la postérité que la douce et un peu insignifiante Marie-Thérèse. Et puis, c'était au temps du droit d'aînesse, et il se trouve que la fille aînée de Victor-Amédée II, duc de Savoie et d'Anne-Marie d'Orléans, mariée au duc de Bourgogne et devenue Madame la Dauphine, a relégué à son tour dans la pénombre sa sœur cadette Marie-Louise-Gabrielle, née à Turin le 17 septembre 1688, mariée le 11 septembre 1701 au roi d'Espagne Philippe V, elle à douze ans, et lui à dix-sept.

Elle avait cependant des qualités fort sérieuses, cette petite reine d'Espagne. Ses deux régences le prouvèrent. Au métier de souveraine, elle avait pris rapidement un discernement qui étonne, uni à un caractère ferme et raisonnable. On peut suivre ce progrès dans sa correspondance, qui est d'abord celle d'une vraie petite fille uniquement attentive à sa toilette et aux jolis cadeaux, mais bientôt celle d'une femme intelligente et énergique.

Mal impressionnée au début par les coutumes des Espagnols, par la grossièreté de leur langage, leur paresse et leur bavardage, elle finit par démêler sous cette couche épaisse un fond de traditionnelles vertus, de dévouement sincère, d'esprit de sacrifice. A treize ans elle présidait dignement le Conseil. Un jour, fatiguée des éternels discours qui dévoraient les heures sans aboutir à rien, elle apporta son ouvrage. Les hommes d'Etat demeurèrent stupéfaits. Elle leur signifia tranquillement que, décidée à ne point perdre son temps, elle travaillerait ainsi tant qu'ils parleraient pour ne rien dire et surtout pour ne rien faire. Sa joie était de tirer de cartons des dossiers qui y dormaient, écrit-elle, depuis des siècles, en attendant des solutions pratiques.

Bien dirigée et bien soutenue, elle eût été une reine très supérieure à la moyenne. Mais la versatilité de la Cour de Versailles qui transformait la Cour de Madrid en un véritable « enfer », paralysait son action personnelle. A l'occasion, elle savait atteindre à l'héroïsme. Ses efforts couronnés de succès pour comprimer la révolte de l'Andalousie appuyée par cent mille Anglais et Hollandais, devancent le rôle d'une impératrice Marie-Thérèse rattachant la Hongrie à sa fortune compromise.

M. Lucien Perey n'a donc point perdu sa peine en consacrant tout un volume de documents originaux, de vivants tableaux et de scènes historiques sobrement mais agréablement contées, à cette souveraine petite par l'âge, grande par la raison et par le cœur. HENRI CHÉROT.

François Rákóczi II, prince de Transylvanie (1676-1735), par ÉMILE HORN. Paris, Perrin, 1906, petit in-8 de XIII-438 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Le nom de Rákóczi n'est guère connu en France que par une page de musique, brillamment orchestrée par Berlioz et devenue l'hymne national des Hongrois. C'est pourtant celui d'un personnage de grande allure et d'incontestable valeur qui se montra au commencement du XVIIIe siècle et pour la défense des intérêts de sa nation, un adversaire résolu de la Maison d'Autriche, par conséquent un allié naturel de Louis XIV. Élu prince de Transylvanie après la reprise de ce pays sur les Turcs, il lutta contre les Impériaux pendant huit ans, fut en définitive obligé de s'exiler et trouva un asile en France. Il parut à Versailles, assista aux funérailles du Grand Roi, mais vécut dans une retraite austère, au couvent des camaldules de Grosbois, jusqu'au moment où les circonstances le rappelèrent dans l'Europe orientale Il devait mourir, proscrit pour la seconde fois, à Rodosto en Turquie ; toutefois il voulut que son cœur reposât en France, dans le monastère où il avait passé les seuls jours de repos de son orageuse carrière.

On voit quel intérêt particulier s'attache pour nous à la mémoire de ce héros, intérêt que ravive la lutte actuelle des patriotes magyars contre le gouvernement de Vienne. Ajoutons que cette biographie est l'œuvre d'un compatriote de Rákóczi. Le père de l'auteur, exilé après la Révolution de 1849, vint en France et par des écrits de politique et d'économie politique, s'y acquit une honorable réputation. M. Émile Horn, s'inspirant de quelques pages trouvées dans ses papiers de famille, a tracé un tableau complet et animé des aventures politiques et militaires de Rákóczi, en faisant ressortir çà et là, chaque fois que l'occasion s'en présentait, les sympathies et les secours que le patriote hongrois a trouvés à la Cour de Versailles et dans les rangs de l'armée française. En revanche, si parmi ceux de nos historiens qui lui ont servi, il mentionne Moret et même l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, il ne cite ni l'*Histoire des Hongrois* de Sayous ni surtout l'étude très spéciale sur l'insurrection magyare de 1703 à 1711 insérée par M. Albert Lefaivre dans la *Revue des questions historiques* du 1er avril 1901 (t. XLIX). L. P.

Opuscules d'un arabisant, 1868-1905, par HARTWIG DERENBOURG. Paris, Carrington, 1905, in-8 de 338 p. — Prix : 7 fr. 50.

Parmi les morceaux que contient ce recueil, le plus étendu et le plus

intéressant pour le grand public est la notice biographique consacrée à Michele Amari. Cette biographie très détaillée, très vivante, écrite avec beaucoup de sympathie et une véritable sollicitude, est curieuse par sa dualité : Amari mena simultanément deux existences, l'une de citoyen et d'homme politique, l'autre de savant. Citoyen, nous le voyons prendre part, soit par le cœur, soit par l'action, à tous les événements survenus dans sa patrie ; fils d'un révolutionnaire palermitain, il est, dans sa jeunesse, particulariste sicilien ; il devient ensuite fédéraliste ; puis, ses vues s'élargissant avec les circonstances, il arrive à être patriote italien ; il aide à l'annexion de la Sicile au royaume de Sardaigne, en 1860 ; Cavour le nomme sénateur en 1861, et, l'année suivante, lui échoit le portefeuille de l'instruction publique qu'il garde jusqu'en 1864. Comme auteur et comme érudit, Amari publie, dans sa jeunesse, un ouvrage retentissant sur les Vêpres siciliennes ; plus tard il donne la *Bibliotheca arabo-sicula* et surtout sa célèbre Histoire des musulmans de Sicile. Employé quelque temps à notre Bibliothèque de Paris, pendant l'exil auquel l'a contraint le succès trop grand de ses *Vêpres siciliennes*, il s'y occupe à classer les manuscrits orientaux, à côté de Renan. — Nous ne saurions partager tous les sentiments manifestés par Amari au cours de sa longue carrière, ni nous réjouir toujours aux mêmes endroits que lui, par exemple au moment de la consommation de l'œuvre de l'unité italienne par la prise de Rome ; mais nous ne pouvons lire cette belle notice sans éprouver pour le sujet un vif intérêt, sans admirer au moins l'activité et l'énergie de l'homme et la valeur du savant.

Le livre contient encore deux autres notices sur des contemporains : Adolphe Franck, le philosophe, et Maximin Deloche, l'érudit ; puis une monographie sur Antar, le poète antérieur à Mahomet, dont la légende, peu à peu grossie, a fini par donner naissance au célèbre roman populaire arabe qui porte son nom ; une étude sur la composition (l'exégèse) du Coran ; une autre sur un important ouvrage biographique arabe, l'*Histoire des philosophes*, d'Ibn-el-Kifti ; un article sur la Haggâdâh de la Paque juive et la miniature espagnole juive à partir de l'an 1300 ; et la traduction de quatre lettres écrites par l'avant-dernier roi maure de Grenade.

M. Derenbourg a cru devoir s'excuser d'ajouter encore à ce recueil deux morceaux : « Une Famille sémitique de sémitistes, les Derenbourg », et « Biographie de Hartwig Derenbourg » ; mais pourquoi ce scrupule ? Un travailleur n'aurait-il pas le droit d'être fier des exemples de labeur et de talent donnés par ses pères, quand lui-même en donne d'analogues à ses disciples et à ses amis ?

BARON CARRA DE VAUX.

M. Roosevelt, président des États-Unis, et la République d'Haïti, par A. FIRMIN. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-16 de x-522 p., avec portrait. — Prix : 9 francs.

On s'est plu à voir de différents côtés, dans l'avènement du président Roosevelt, une menace pour l'autonomie de la république d'Haïti ; on s'est demandé si, sous son énergique impulsion, les États-Unis n'allaient pas vouloir reprendre leur ancien projet et créer, soit au Môle Saint-Nicolas, soit ailleurs, une station de charbon pour leurs forces navales, ou faire plus encore. Tel n'est pas l'avis de M. A. Firmin, un ancien secrétaire d'État, pour les finances et le commerce, de la république d'Haïti, dont il a été également ministre en France; et c'est pour communiquer sa conviction à ses lecteurs qu'il a écrit le gros volume dont on vient de lire le titre : « En une vingtaine de pages, dit-il à la page III, tout cela pourrait être dit assez clairement pour me faire comprendre. » Rien n'est plus vrai ; c'est pourquoi j'avoue ne pas avoir bien saisi le motif qui a poussé M. Firmin à remonter, non pas au déluge, mais à Christophe Colomb, et à esquisser une histoire de la colonisation du Nouveau Monde, du développement national des États-Unis et de la république d'Haïti; pas n'était besoin d'évoquer tant de souvenirs historiques pour démontrer qu' « Haïti n'a rien à craindre de M. Roosevelt » (p. 463-491). Reconnaissons du moins que si le précis d'histoire de la colonisation américaine rédigé par M. Firmin laisse souvent à désirer (les p. 22-23, par exemple, sont insuffisantes), le chapitre concernant les gouvernements haïtiens (p. 293-413) est intéressant et mérite d'être consulté à l'occasion, ainsi que le chapitre relatif aux besoins et aux intérêts d'Haïti (431-461), et unissons-nous à l'auteur (note 1 de la p. 332) pour souhaiter que l'excellent ouvrage de M. L. Gentil Tippenhauer : *Die Insel Haïti* soit le plus rapidement possible traduit en français. H. F.

BULLETIN

Pourquoi les dogmes ne meurent pas, par GASTON SORTAIS. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

En 1903, sous ce titre tapageur : *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas*, M. Séailles avait écrit dans la *Grande Revue* un article virulent où il parlait du dogme chrétien comme d'un défunt dont le trépas est dûment constaté. A l'entendre, le dogme disparaît parce que la science l'élimine tout naturellement, en faisant triompher les vérités positives. Il disparaît parce qu'il ne répond plus à la conception scientifique que nous avons de l'univers et de ses lois.

La présente brochure est une réponse claire et nette. M. Séailles avait surtout prétendu identifier le dogme chrétien avec la vieille cosmologie de Ptolémée. Ignorance ou mauvaise foi, on le lui fait bien voir en trois chapitres excellents, qui étudient : *l'Hypothèse géocentrique et les docteurs de l'Église* ;

— *l'Hypothèse géocentrique et l'Idée de Dieu* ; — *l'Hypothèse géocentrique et l'Incarnation.*

Les notes justificatives, où nous voyons *les Blasphèmes de M. Séailles* et *les travestissements où il dénature le dogme catholique*, sont des plus instructives. Elles ne font que confirmer la distinction devenue de plus en plus nécessaire entre la science et les savants — du moins entre la science et certains savants.

B. DE CARROY.

La Méthode apologétique des Pères dans les trois premiers siècles, par l'abbé LOUIS LAGUIER. 2e éd. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

A propos de nouvelles méthodes apologétiques, récemment prônées, M. Laguier étudie celle qu'ont suivie les Pères des trois premiers siècles de l'Église. Il ne restreint donc pas son étude aux Pères apologistes du IIe et du IIIe siècle ; il expose les arguments que les Pères apostoliques et les écrivains qui ont combattu les hérésiarques, même saint Athanase, ont fait valoir en faveur de la divinité du christianisme. Il se propose de montrer la valeur réelle de ces arguments, repris et fortifiés au cours des âges. Adaptés à notre milieu, ils conservent leur force première. Ils tendent à démontrer la fausseté du paganisme, la vérité du christianisme, qui est ancien, cohérent dans ses doctrines, moral, appuyé sur les prophéties et les miracles ; ils prouvent aussi la divinité de Jésus-Christ et de l'Église. Il est bon d'observer toutefois que les caractères de l'Église ne rentrent pas directement dans le cadre de l'apologétique des Pères ; c'est contre les hérétiques, et non contre les païens, qu'ils eurent à justifier l'Église. M. Laguier a groupé les témoignages des Pères selon les sujets ; il n'a pas rigoureusement suivi l'ordre chronologique, et parfois il débute par Origène, parce que l'ordre logique met en premier lieu une considération exposée pour la première fois par le célèbre Alexandrin. Deux points importants ont été omis : l'accord des prophètes de l'Ancien Testament sur la notion de Dieu (l'unité de vue est une marque de vérité, surtout quand on l'oppose aux variations des philosophes), et l'accomplissement des prophéties, indice certain de leur vérité. Le plan adopté par M. Laguier lui a permis de mettre en lumière les doctrines communes à tous les Pères ; il l'a empêché de noter les divergences, par exemple sur l'origine des dieux, qui sont ou des démons ou des hommes divinisés. Le dernier chapitre : *Les Pères et l'Immanence* montre sommairement ce qu'il y a de fondé (et d'ancien) dans la methode dite d'immanence, simple préparation à la véritable apologétique traditionnelle. Cette brochure de propagande, sans apparat scientifique, exprime des idées justes et assez complètes et remplit suffisamment son but.

E. MANGENOT.

La Construction des cadrans solaires (ses principes et sa pratique), *précédé d'une Histoire de la gnomonique,* par ABEL SOUCHON. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de VIII-52 p., avec planches. — Prix : 2 fr. 75.

Cette brochure comprend trois parties bien distinctes : une histoire de la gnomonique ; les données nécessaires et les règles à suivre pour la construction des cadrans solaires ; des *Notes*, l'une sur le tracé d'une méridienne au moyen de l'étoile polaire, l'autre comprenant des tables du temps moyen et de la déclinaison solaire pour l'année 1904.

Dans la partie historique, on ne saisit pas très bien la différence pratique établie par l'auteur entre les gnomons et les cadrans solaires. Est-ce pour

pouvoir, avec plus de vraisemblance, accuser d'imposture le prophète Isaïe dans l'épisode de « l'horloge d'Achaz. »? (*In horologio Achaz*, IV Reg. XX, 11; Is., XXXVIII, 8)? Plus loin l'auteur fait un bénédictin du Père Kircher, jésuite. Ce sont là des petites taches dans un récit d'ailleurs bien écrit et interessant.

La partie principale du travail : *Construction des cadrans solaires*, exclusivement technique, est digne d'un membre de la savante assemblée qu'est le Bureau des longitudes. Elle comprend quatre chapitres traitant du système des lignes horaires, des courbes diurnes et zodiacales, du tracé de la méridienne du temps moyen et de celle du temps vrai, enfin de la pose de l'aiguile styllaire. C. DE K.

Loin du pays, par DÉSIRÉ BERGÈRE. Paris, Stock, 1905, in-12 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'est au juste cet ouvrage? Un livre de voyage ou un roman? ou encore un mélange de vérité et de fiction? Je suis très tenté, pour ma part, d'y voir surtout une œuvre d'imagination, inspirée de certains romans de Jules Verne, ou plutôt encore du *Trésor des Incas* de Pertuiset. Denis, le héros de M. Bergère, ne va-t-il pas à la recherche d'un trésor dissimulé au fond d'une caverne, sur les bords du rio Copacabo, par l'aïeul d'un de ses camarades à bord du vapeur *Limay*? S'il n'arrive pas, après avoir touché au but, à se procurer la précieuse cassette, du moins, à son retour, trouve-t-il, à l'hôpital de Buenos-Ayres, un trésor inestimable, la femme qu'il aimait déjà avant de quitter la France, qu'à plusieurs reprises il a failli oublier au cours de ses pérégrinations, et qui, pour le rechercher, n'a pas hésité à franchir l'Océan Atlantique? Vous trouverez dans *Loin du pays*, outre des notions géographiques assez précises, tous les épisodes que doit contenir un roman d'aventures qui se respecte, et une évocation sympathique de l'œuvre civilisatrice accomplie par les jésuites sur les bords des grands fleuves de l'Amérique méridionale ; malheureusement quelques épisodes sembleront peut-être un peu audacieux à quelques personnes, quelques expressions sont triviales, et le style est parfois trop négligé. H. F.

La Candide Tribu des « adorateurs de cuistres », par ALBERT DU BOIS. Paris, Sansot, 1905, petit in-12 de 80 p. — Prix : 1 fr.

Il y a de très bons petits livres dans la collection Sansot, puisqu'on y trouve des Barrès, des Bordeaux et autres œuvres d'écrivains distingués. Mais celui-ci ne comptera pas, je le crains, parmi les meilleurs. Voici le sujet. Un Anglais « très intelligent, mais absolument dépourvu de tact, » parle le premier. Il dit que les Anglais sont infiniment supérieurs au reste des hommes et que les Français ne sont que des « adorateurs de cuistres. » Ils n'ont point de grands écrivains. Corneille, un cuistre ; Racine, un cuistre, et ainsi tous les autres, même Victor Hugo, que l'Anglais, démarquant Louis Veuillot et le corrigeant, appelle « Homais à Pathmos. » Cet insulaire connaît mal nos auteurs. C'est un ignorant, qui n'est pas malheureusement doublé d'un homme d'esprit, au contraire.

A ces sottises, l'auteur, « avec un tact exquis » répond, que les Gaulois sont supérieurs aux Anglais précisement parce qu'ils « ont une littérature sans importance. » Moins un peuple a de poètes et d'écrivains, plus il est grand. Foin des gens qui publient des livres, « car les gens intelligents n'ont pas le temps de s'inquiéter des sentiments des autres. » Et l'auteur

ajoute : « Dès qu'un individu se fait imprimer nous savons à quoi nous en tenir sur l'état de ses facultés mentales. » Il a peut-être raison. Ne lui soyons pourtant pas trop sévère. L'auteur a probablement voulu se moquer un peu de son public, je crains bien hélas ! que le public ne lui rende pas la pareille, et qu'il se borne simplement à l'ignorer. ÉD. PONTAL.

Pensées et impressions choisies de STENDHAL, précédées d'une Introduction par JULES BERTAUT. Paris, Sansot, 1905, petit in-12 de 89 p. — Prix : 1 fr.

Je ne suis pas très sûr que M. Bertaut ait été bien inspiré de faire ce petit recueil des *Pensées* de Stendhal. Séparées de leur contexte, beaucoup me semblent en effet perdre leur signification et le meilleur de leur intérêt. Il en est même, qui, lues ainsi sans préparation, paraissent assez niaises. Celles-ci par exemple : « Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et le papisme que je crois être la source de tous les crimes... Les pauvres gens qui peuplent la Trappe sont des malheureux qui n'ont pas eu tout à fait assez de courage pour se tuer..... Ne trouvez-vous pas que le seul genre gothique est en harmonie avec une religion terrible qui dit au plus grand nombre de ceux qui entrent dans ses églises : Tu seras damné ! » Ces pensées et d'autres, et parmi elles, beaucoup, que je trouve cyniques, ne jureraient pas sous la plume de Joseph Prudhomme et du pharmacien Homais. De les avoir exhumées des œuvres de Stendhal où elles dormaient dans le silence qui convient aux nigauderies de ce genre, cela n'ajoutera rien à la gloire de Stendhal. ÉDOUARD PONTAL.

Le Rêve d'un siècle, par JOSEPH BARUZI. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je m'y suis pris à plusieurs fois et à plusieurs endroits pour voir si, sous le fracas des mots, je saisirais enfin une idée. Que d'autres s'y essayent, moi j'y renonce.

Le premier chapitre s'appelle : *Les Régions de mythe et de rêve* et débute ainsi : « L'homme qui n'accepte point de chevaucher une vie hagarde dans un univers étranger doit, avant tout, atteindre en soi-même, afin d'y répandre puissance et ordre, les régions où sa pensée, ne se décharnant point encore pour transposer le réel en symbolismes attraits, s'efforce au contraire, de rivaliser avec la nature et d'en imiter la faveur »... Beau début ! Le rare est d'avoir soutenu ce ton d'apocalypse pendant 300 pages, dont 150 portent le titre : *Victor Hugo*, et 150 le titre : *Richard Wagner*, avec des sous-titres comme ceux-ci : *Les Successives ombres de temple... — Flammes et palais au-dessus des abîmes. — Les Religions de la puissance et les fallacieux univers d'orgueil.* J'ouvre au hasard : « Que veuille désormais le miracle ne plus manifester l'énergie mystérieuse de quelque transcendant démiurge, par qui, éternellement, s'étendrait sur le monde la menace infinie des possibilités inconnues ! ... »

Et je me sauve en hâte au fond de mon jardin.

G. A.

Cuentos de infantas, por ALFONSO DANVILA. Madrid, tip. de Jaime Rates, 1905, in-12 de 298 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alfonso Danvila s'est fait une spécialité de romans historiques, et ses études, comme ses fonctions, l'ont bien préparé à ce genre de composition.

à employer pour encourager la prévoyance (Paris, 1885, in-8); — *La Vie à bon marché, ouvrage accompagné de 50 menus et recettes culinaires* (Paris, 1885, in-12); — *De l'Importance des bagatelles. Comment un sou devient vingt mille francs. Ce qu'on peut faire avec un franc. Histoire d'une poignée de laine* (Paris, 1886, in-12); — *Voyages du canot en papier le « Qui-Vive » et aventures de son capitaine* (Paris, 1887, in-12); — *Epitome du yachting* (Paris, 1893, 2 vol. in-16); — *Manuel de l'homme de mer. Pêche, yachting, marine marchande et marine de guerre* (Paris, 1894, in-12); — *Manuel des gens de lettres. Le Journal. Le Livre. Le Théâtre* (Paris, 1898, in-12); — *Guide du grand monde, ou Tout-Europe. Annuaire international des chefs de la noblesse et de la haute aristocratie européennes pour 1899* (Paris, 1899, in-8).

— Dans la seconde quinzaine de mars est mort à Paris, à 81 ans, M. Sextius MICHEL, maire du 15e arrondissement, félibre et poète. Né en 1825 à Sénas (Bouches-du-Rhône), il était venu à Paris en 1849 et avait pris la direction d'une institution de jeunes gens. Outre ses poésies en provençal, M. Sextius Michel a composé de remarquables poésies françaises, entre autres : *Le Deuil de Cornélie* (Paris, 1870, in-12 ; *Le long du Rhône et de la mer, poésies provençales avec traduction française en regard. Précédées d'une causerie de Frédéric Mistral* (Paris, 1892, in-12) ; — *Aurores et couchants ; Poésies intimes ; Études antiques* (Paris, 1893, in-12). Il a publié egalement l'intéressant volume intitulé : *La Petite patrie, notes et documents pour servir à l'histoire du mouvement félibre à Paris. Avec un à-propos de M. Maurice Faure. Discours de MM. Arène, Bréal, Coppée, Fouquier, Mistral, J. Simon, Zola* (Paris, 1894, in-12).

— Nous avons appris avec regret que M. Émile Soldi, l'éminent sculpteur et écrivain d'art, était mort au milieu de mars à Rome, à l'âge de 60 ans. M. Émile-Arthur SOLDI naquit à Belleville-Paris, le 27 mai 1846. Après avoir appris le métier de relieur, il se tourna vers la gravure en médailles et obtint en 1869 le grand prix de Rome. Il s'adonnait en même temps à la sculpture et ne tarda pas à exécuter toute une série de statues et bas-reliefs qui lui ont acquis une réputation méritée. M. Soldi a publié, en faisant suivre son nom de celui de sa mère née Colbert, diverses études d'archéologie, dont quelques-unes ont été couronnées par l'Institut ; nous citerons notamment : *L'Art et ses procédés depuis l'antiquité, la sculpture égyptienne* (Paris, 1876, gr. in-8) ; — *L'Art égyptien d'après les dernières découvertes* (Paris, 1879, in-4) ; — *Les Arts méconnus, les nouveaux musées du Trocadéro* (Paris, 1881, gr. in-8). Dans ces derniers temps M. Soldi avait pris une part très active à la fondation de la Société libre des fouilles archéologiques.

— Vers le milieu de mars s'est éteint un des membres les plus distingués du clergé de Paris, M. l'abbé PERDREAU, chanoine honoraire, qui avait été curé d'Issy, puis de Saint-Étienne-du-Mont. Obligé par sa mauvaise santé d'abandonner le ministère, il avait consacré à l'étude les loisirs de sa retraite. Voici quelques-unes de ses œuvres : *Du Retour à Dieu* (Paris, 1854, in-18) ; — *La Mort des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne* (Paris, 1866, 2 vol. in-12) ; — *Les Dernières Années de la Très Sainte Vierge* (Poitiers, 1883, in-12) ; — *Les Premières Années de la Très Sainte Vierge* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Très Sainte Vierge Marie, mère de Jésus. Bethléem, Nazareth, le Calvaire* (Paris, 1892, in-8) ; — *Les Saints Évangiles commentés* (Paris, 1896, 4 vol. in-12) ; — *Au sortir du séminaire. Causeries d'un vieux curé à un jeune prêtre* (Paris, 1899, in-12).

— Un autre ecclésiastique, écrivain de valeur, M. l'abbé Albert LEPITRE, est mort dernièrement à Lyon, où il occupait une des chaires de l'Université catholique. M. l'abbé Lepître résidait autrefois à Paris, où il était professeur

à l'École Notre-Dame. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, tels que : *Adrien VI* (Paris, 1880, in-8) ; — *Les Chroniqueurs français du moyen âge : Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes* (Paris, 1893, in-12) ; — *La Phonétique indo-européenne et son progrès depuis trente ans* (Bruxelles, 1895, in-8). Enfin il avait composé récemment la *Vie de saint Antoine de Padoue* (in-12), qui a paru dans la collection des *Saints* de la librairie Lecoffre.

— M. E.-L. Borrel est mort vers le milieu de mars à Moutiers (Savoie). Né à Orléans en 1822, il disparaît donc à l'âge de 84 ans. M. Borrel a joué un rôle important dans la Tarentaise, en 1848, en faveur du mouvement libéral. Archéologue et historien, il a publié d'importants travaux, qui tous ont pour objet la Tarentaise, et parmi lesquels nous citerons : *Les Monuments anciens de la Tarentaise* (*Savoie*) (Paris, 1884, gr. in-4) ; — *Vestiges de la voie romaine et des monuments élevés sur ses bords à travers le pays des Cuntrons* (Moutiers, 1888, in-8) ; — *La Révolution en Tarentaise et son centenaire* (Moutiers, 1889, in-8) ; — *Notice sur les mines de la Savoie* (Moutiers, 1889, in-8) ; — *Mélanges d'histoire et d'archéologie concernant la Tarentaise* (Moutiers, 1889, in-8) ; — *La Révolution en Tarentaise. Réponse de M. Borrel à la critique de M. l'abbé Borrel* (Moutiers, 1890, in-8).

— L'Université d'Oxford vient de perdre un de ses membres les plus en vue en la personne du Dr Abel H. J. Greenedge, qui a succombé le 11 mars, à l'âge prématuré de 40 ans. Quoique très absorbé par ses fonctions de professeur d'histoire ancienne, ce travailleur infatigable avait déjà donné un très grand nombre d'articles à diverses revues et publié plusieurs ouvrages où il faisait preuve d'un immense savoir, par exemple : *Infamia in Roman Law* (1894, in-8) ; — *A Handbook of Greek Constitutional History* (Oxford, 1896, in-8) ; — *Roman Public Life* (Oxford, 1901, in-8) ; — *The Legal Procedure of Cicero's Time* (Oxford, 1901, in-8). Enfin il avait fait paraître en 1904 le premier volume de ce qui devait être son œuvre capitale : *A History of Rome during the Later Republic and early Principate.*

— Le 8 mars dernier l'Angleterre a perdu un autre érudit des plus distingués, le Rév. Henry Baker Tristram, bien connu pour ses voyages d'étude et ses recherches sur toutes les questions d'histoire naturelle relatives à la Bible. Nous n'aurons indiqué qu'une partie de son œuvre, quand nous aurons mentionné les ouvrages suivants : *The Great Sahara* (1860) ; — *The Land of Israel* (1865) ; — *The Natural History of the Bible* (1867) ; — *The Seven Golden Candlesticks* (1872) ; — *The Land of Moab* (1874) ; — *Rambles in Japan.* (1895). Il avait donné en outre à diverses revues ainsi qu'au *Dictionnary of the Bible* de Smith divers articles sur les sujets qui lui étaient familiers. Né le 11 mai 1822, le Rev. Baker Tristram est donc mort à 84 ans.

— L'Allemagne a perdu au commencement de mars un de ses plus éminents philologues, le Dr. Moritz Heyne, professeur à l'Université de Gœttingue, lequel est mort dans cette ville, à l'âge de 69 ans. Le Dr. Heyne est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages de premier ordre sur les diverses langues de la famille germanique et d'excellentes éditions d'Ulfilas, de Beowulf, etc. En voici une liste certainement incomplète : *Kurge Grammatik der altgermanischen Sprachstämme Gothisch, Althochdeutsch, Altsächsich, Angelsächsisch, Altfriesich, Altnordisch* (Paderborn, 1862-1870, in-8) ; — *Über die Lage und Construction der Halle Heorot im angelsächsischen Beowulfliede. Nebst einer Einleitung über angelsächsischen Burgenbau* (Paderborn, 1864, in-8) ; — *Altniederdeutsche Eigennamen aus dem 9-11 Jahrh.* (Halle, 1867, in-8) ; — *Kleine altsächsiche und altniederfränkische Grammatik* (Paderborn, 1873, in-8) ; — *Kurze Laut- und Flexionslehre der altgermanischen Dialekte* (Paderborn, 1874,

in-8) ; — *Übungsstücke zur Laut und Flexionslehre der altgermanischen Dialekte Gotisch, Althschdeutsch, Altsächsich, Angelsächsich, Altfriesisch, Altnordisch* (Paderborn, 1881, in-8) ; — *Deutsches Wörterbuch* (Leipzig, 1890-1895, 3 vol. in-4) ; — *Altdeutschlateinische Spielmannsgedichte der 10 Jahrh. Zur Liebhaber der deutschen Altertums übertr.* (Göttingen, 1900, in-12) ; — *Fünf Bücher deutscher Hausaltertümer von den ältesten geschichtlichen Zeiten bis zum 16 Jahrh.* (Leipzig, 1899-1901, in-8). M. Moritz Heyne a publié en outre dans la *Bibliotheck der ältesten deutsch Litteratur-Denkmäler* parue en 1872-1874 à Paderborn : *Friedr. Ludw. Stamm's Ulfilas oder die uns erhalt. Denkmäler der gothischen Sprache ; Text, Wörterbuch und Grammatik ; — Heliand ; mit ausführlichem Glossar ; — Beowulf ; mit ausfürhlichem Glossar.*

— Un autre savant allemand, bien connu des érudits, le Dr. Wilhelm von Heyd, est mort dernièrement à Stuttgart à 82 ans. Après avoir été, pendant un certain temps, pasteur protestant, il fut nommé, en 1857, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Stuttgart et devint le conservateur de cet établissement à la mort de Pfeiffer. Tout en accomplissant ses fonctions de la façon la plus remarquable, il sut trouver le temps nécessaire pour publier un certain nombre d'ouvrages aussi estimés en France qu'au delà du Rhin. Les principaux sont : *Beiträge zür Geschichte des Levantehandels im 14 Jahrhunderte* (Stuttgart, 1877, in-8) ; — *Geschichte des Levantehandels im Mittelalter* (Stuttgart, 1879, 2 vol. in-8), important ouvrage dont une édition française, refondue et considérablement augmentée, a été publiée par Furcy Raynaud sous le patronage de la Société de l'Orient latin (Leipzig, 1885-1886, 2 vol. in-8) ; — *Beiträge zur Geschichte des deutschen Handels. Die grosse Ravensburger Gesellschaft* (Stuttgart, 1890, in-8) ; — *Die Handschriften der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Stuttgart* (Stuttgart, 1890, 2 vol. in-8) ; — *Bibliographie der Würtembergischen Geschichte* (Stuttgart, 1896, 2 vol. in-8). M. Wilhelm Heyd a en outre publié les *Handschriften und Handzeichnungen* de Heinrich Schickhardt (Stuttgart, 1902, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Aubert, bibliothécaire du cercle de l'Union française à Constantinople, mort au commencement de mars ; — Théophile Bergès, secrétaire général des colonies, mort à Rennes, au milieu de mars, à 55 ans, lequel, avant d'entrer dans l'administration, avait été rédacteur en chef à Lille du *Progrès du Nord* ; — le comte de Blois, sénateur de Maine-et-Loire, mort le 12 mars, à 57 ans, lequel a publié la *Vie du Vénérable Louis de Blois* et les *Mémoires* du comte de Falloux dont il était le cousin et l'héritier ; — Regis Bossanne, professeur au lycée de Nancy, mort en cette ville le 24 février, à l'âge de 46 ans ; — l'abbé Pierre-Louis Brivot, ancien supérieur de l'École Albert-le-Grand, mort à Paris, le 17 mars, à l'âge de 57 ans ; — Étienne Carjat, journaliste et caricaturiste parisien, que l'on a quelquefois comparé à Daumier, mort à Paris au commencement de mars, lequel avait fondé en 1862 la revue *le Boulevard* ; — Georges Charlemagne, poète humanitariste, auteur d'un volume de poésies et d'une étude sur les animaux, mort à Châteauroux, à la fin de mars ; — l'abbé Chasles, aumônier du Bon-Pasteur d'Angers, auteur de la *Vie de la sœur Marie du Divin-Cœur Droste de Vischering*, mort à Angers, à la fin de mars, à 41 ans ; — Dutailly, ancien professeur de botanique à la Faculté de Lyon, mort en février ; — Philippe Gros de Préchetain, directeur de *l'Opinion publique*, mort à la fin de mars ; — Auguste Haguet, fondateur et ancien directeur de *l'Express-Finances*, mort à la fin de mars ; — le comte Paul de Leusse, fils d'une arrière-petite-fille de Colbert, mort au milieu de mars, à Cannes, à 71 ans, lequel a collaboré

à diverses revues d'agronomie et a publié des ouvrages traitant principalement d'économie politique et d'agriculture, entre autres : *Distillation agricole de la pomme de terre, des topinambours et des grains* (Paris, 1863, in-12) et *la Paix par l'Union douanière franco-allemande* (Strasbourg, 1888, in-8) ; — Henry L'HUISSIER, mort à Paris, le 24 mars, lequel avait résidé de longues années à Buenos-Ayres où il dirigeait le journal *le Français* et écrivait d'intéressantes correspondances pour *le Temps* ; — le général MARGA, qui ayant été appelé, en 1878, comme professeur adjoint d'art militaire à l'École d'application de Fontainebleau, y créa le cours de géographie militaire, dont il condensa l'enseignement dans un grand ouvrage en 5 volumes, qui est resté classique : *La Géographie militaire*, mort au commencement de mars, à 63 ans ; — Félix MOURY, ancien conseiller à la Cour d'appel d'Angers et depuis trois ans rédacteur de *la Chronique angevine* sous le pseudonyme de Michel Chrestien, mort à la fin de mars ; — Mgr OLLIVIER, ancien professeur à l'École Belzunce et à l'École Saint-Ignace de Marseille, récemment nommé évêque d'Ajaccio, mort à Marseille, à la fin de mars ; — Paul PERRUCHE DE VELNA, conseiller à la Cour d'appel de Besançon, qui, entre autres ouvrages a publié une étude sur *le Droit de propriété et son histoire* et un *Répertoire des arrêts de la Cour de Besançon de 1800 à 1870*, mort le 15 février, à l'âge de 69 ans ; — le Dr Auguste-Césaire PHISALIX, assistant de la chaire de pathologie comparée du professeur Chauveau au Muséum d'histoire naturelle, mort à Paris, le 16 mars, à 53 ans, lequel a publié de nombreux travaux de physiologie, spécialement sur le venin des serpents et la vaccination des chiens, travaux fort estimés, parmi lesquels nous citerons seulement : *Démonstration directe de l'existence, dans le venin de la vipère, de principes vaccinants indépendants des substances toxiques* (Paris, 1896, in-12) et *Sur les relations qui existent entre les deux procédés d'immunisation contre les venins, l'accoutumance et la vaccination* (Paris, 1896, in-8), avec M. G. Bertrand ; — Hector SALOMON, compositeur de musique, mort à Paris, à la fin de mars ; — la marquise DE SOUILLAC, bien connue dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Maurice de Souillac, auteur de : *Ze' Boïm. Étude de mœurs* (Paris, 1888, in-12) et *la Générale, roman contemporain* (Paris, 1897, in-12), morte à Paris au milieu de mars ; — Eugène TISSIER, journaliste, directeur de *l'Ouest républicain*, mort à la fin de mars.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : James ANNAND, journaliste anglais, qui fut le rédacteur en chef de la *Chronicle* et le directeur d'abord du *Buchan Observer*, puis du *Newcastle Leader*, mort récemment, à 63 ans ; — ARENSKY, compositeur de musique russe, ancien professeur de composition au Conservatoire de Moscou, mort au commencement de mars ; — Edward ATKINSON, économiste et statisticien américain, mort dernièrement à Boston, à 79 ans ; — Konrad BAYER, écrivain allemand, mort le 17 mars, à Mayence ; — Cecil BENDALL, orientaliste anglais fort estimé, professeur de sanscrit à l'Université de Cambridge, mort dans le courant de mars, à 50 ans, lequel laisse divers ouvrages dans lesquels il rend compte de ses voyages en Asie ainsi que des catalogues de collections de livres sanscrits ; — Wilhelm BENNECKE, écrivain et poète allemand, rédacteur au journal *Hessenland*, mort le 6 janvier, à Cassel, à 59 ans ; — Dr. Leopold BESSER, médecin allemand, auteur d'ouvrages sur la psychiatrie, mort récemment à Bonn, à 85 ans, dont nous citerons seulement : *Die menschliche Sittlichkeit als sociales Ergebniss der monistischen Weltanschauung* (Bonn, 1899, in-8) ; — Dr. Christian BRUNN, conservateur de la Bibliothèque royale de Copenhague, mort dans cette ville, le 28 février,

à 75 ans; — Jean Louis CABANIS, ornithologiste connu, mort dernièrement à Friedrichshagen, près de Berlin, à 90 ans; — Dr. CHELIUS, ancien professeur de minéralogie et de géologie à l'École technique supérieure de Darmstadt, mort en cette ville, le 5 janvier, à 48 ans; — Sorabji Jehangir CHENAI, le doyen des journalistes de l'Inde, propriétaire du *Deccan Herald*, mort à 94 ans; — Wilhelm VON CHRIST, professeur de philologie classique à Munich, mort dans cette ville, le 8 février, à 75 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages devenus classiques, entre autres : *Geschichte der griechischen Litteratur bis auf die Zeit Justinian's* (Nordlingen, 1888, in-8); et *Grundfragen der melischen Metrik der Griechen* (Munich, 1902, in-8); — William CUNNINGTON, géologue anglais, ancien directeur du Museum de Devizes, connu par ses études sur les fossiles des terrains crétacés du Wiltshire et par les importantes collections géologiques qu'il a données au British Museum et au Museum de géologie pratique, mort dernièrement à 92 ans; — Moritz DIESTERWEG, éditeur allemand, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 19 février, à 72 ans; — l'abbé DIRVEN, curé de Kesselt (Belgique), qui en 1889, a fondé le *Courrier de Saint-Grégoire*, revue de musique religieuse appréciée non seulement en Belgique, mais aussi hors de ce pays, mort en février; — Paul Laurence DUNBAR, le « negro poet » américain, mort à Dayton (Ohio) à 34 ans, lequel s'était fait connaître par de nombreux articles de journaux et surtout par des romans tels que : *The Sport of the Gods* (1901), *The Fanatics* (1901), enfin par plusieurs volumes de poésies, notamment : *Oakand Ivy Poems* (1892), *Lyrics of Lowly Life* (1896), etc.; — Mgr EGGER, évêque de Saint-Gall (Suisse) mort au milieu de mars, lequel a publié une étude sur *la Situation du catholicisme au XIXe siècle*; — Arthur FEDDERSEN, professeur et journaliste danois, directeur du *Journal des pêcheries danoises*, mort le 27 février, à Copenhague, à 71 ans; — Dr. Karl FUTTERER, professeur de géologie et de minéralogie à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort le 18 février, à Illenau, à 40 ans; — Karl GRAFF, ancien directeur du Musée d'art industriel de Leipzig, mort en cette ville, le 25 février, à 62 ans; — Dr. Karl GROSS, professeur de droit canonique à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 21 février, à 69 ans; — Robert HAAS, directeur du laboratoire de chimie à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort en cette ville à 58 ans; — le R. P. HAHN, S. J., archéologue distingué, auteur de nombreux mémoires sur l'histoire de Verviers, mort en cette ville, à la fin de février, à l'âge de 70 ans; — Adolf HARPF, écrivain allemand, mort à Rodah (Haute-Égypte), à 49 ans; — James HENDERSON, éditeur à Londres, d'origine écossaise, mort à 82 ans, lequel avait fondé les *Glasgow Daily News*, spécialement pour lutter contre les « *taxes on knowledge*, » c'est-à-dire contre le droit du timbre imposé aux journaux; — le R. P. Jules HENRY, S. J., originaire de Tournai, ancien professeur et préfet des études au collège de Calcutta, puis, de 1883 à 1902, rédacteur de l'*Indo-European-Correspondance* (aujourd'hui *Catholic Herald of India*), dont il devint le directeur en 1885, mort le 1er décembre 1905, à Calcutta, à l'âge de 72 ans; — Dr. Hermann VON HOELDER, médecin et anthropologiste allemand, mort à Stuttgart, le 11 mars, à 87 ans; — Dr. Georg HOLZNER, professeur de chimie industrielle à l'Académie royale Weihenstephan de Munich, mort en cette ville, le 18 février, à 73 ans; — Dr. Hermann JÄCKLE, professeur de chimie à l'Institut royal de Posen, mort en cette ville, à 37 ans; — Carl JOUBERT, écrivain d'une origine inconnue et dont le nom semble être un pseudonyme, mort à Londres le 17 février, lequel a publié sur la Russie un certain nombre d'ouvrages qui ont fait sensation, mais dont les gens

experts contestent la valeur, tels que : *The Fall of Tsardom*; *The Truth about the Tsar and the present State Russia*, etc.; — Samuel Pierpont LANGLEY, astronome et physicien américain de grand mérite, ancien directeur de l'Observatoire de l'Alleghany, secrétaire de la « Smithsonian Institution ; » mort dernièrement à 72 ans, à Washington, lequel a publié non seulement de nombreux articles dans les revues spéciales, mais encore d'importants ouvrages, tels que : *Researches on Solar Heat*; *Experiments in Aërodynamics*; *The internal Work of the Wind*, etc.; — le R. P. LEJEUNE, S. J., successivement professeur au collège de Notre-Dame de la Paix, à Namur, puis aux collèges Saint-Servais et Saint-Louis, à Liège, mort en mars, à l'âge de 37 ans; — Nikolai LIUBIMOV, professeur russe d'anatomie pathologique à l'Université de Kasan, mort récemment en cette ville, à 54 ans; — Dr. Hermann LORBERG, professeur de physique à l'Université de Bonn, mort en cette ville, à 75 ans; — Mme Jessie White MARIO, femme de lettres italienne, connue par la part qu'elle a prise au mouvement révolutionnaire dans son pays, auteur d'une *Vie de Garibaldi* (Milan, 1884) et d'une édition des lettres de Mazzini, correspondante du journal anglais *The Daily News*, morte à Florence, le 5 mars; — Dr. M. A. VAN MELLE, professeur de philologie à Amsterdam, mort dernièrement, à 33 ans; — Wilhelm MÜLLER-AUERSBACH, poète allemand, mort à Aschaffenbourg, à 63 ans; — Otto MYLIUS, écrivain allemand, mort récemment à Berlin, à 66 ans; — Dr. Martin VON NATHUSIUS, professeur de théologie allemand, mort le 9 mars, à Greifswald, à 62 ans; — Dr. Hans NATZE, éditeur et écrivain allemand, mort le 21 février, à Berlin, à 55 ans; — Lars Albert NILSON, professeur de botanique au « Forstinstitut » de Stockholm, mort en cette ville, le 6 mars; — José Maria PEREDA, poète espagnol, mort dernièrement à Palanco, à 72 ans; — Johs. REINELT, professeur et poète populaire silésien, mort à Breslau, à 48 ans, lequel a publié de nombreux ouvrages sous le pseudonyme de Philo vom Walde, entre autres : *Vinzenz Priessnitz als Begründer des Wasser und Naturheilverfahrens* (Berlin, 1897, in-8); *Sonderlinge. Der Kurpfuscher. Drei Paar Verlobte. Der kranke Gott. Lustspiel* (Leipzig, 1895, in-8); *Leute-Not*. Grossenbain, 1901, in-8); — Romero ROBLEDO, homme politique espagnol, ancien ministre et ancien président de la Chambre des députés, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, lequel fut le directeur des deux journaux, le *Resumen* et le *Nacional*, mort au commencement de mars; — Dr. Adolf ROSENBERG, écrivain allemand, mort le 26 février, à Friedenau, à 56 ans, lequel laisse divers ouvrages sur l'histoire des arts, tels que : *A. Klamroth. Ein Meister der Pastellmalerei* (Leipzig, 1901, in-4) et *Handbuch der Kunstgeschichte* (Leipzig, 1902, in-8); — Dr. Thaddaeus RUESS, directeur de la bibliothèque d'Augsbourg, mort en cette ville, à 58 ans; — Dr. Adolf SACHSALLER, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles à l'Université de Gräz, mort dans cette ville, à 41 ans; — Konstantin SANDER, éditeur allemand, mort dernièrement à Leipzig; — Ludwig SPEIDEL, écrivain autrichien, mort à Vienne, le 3 février, à 75 ans; — E. STEINKOPFF, ancien propriétaire directeur de la *Saint-James Gazette*, mort au commencement de mars; — Dr. Paul STOLPER, professeur allemand de médecine légale à l'Université de Goettingue, mort en cette ville, le 13 mars, à 41 ans; — Luis TABOADA, écrivain humoristique espagnol, mort récemment à Madrid, à 58 ans; — Dr. O. WANSCHER, professeur de chirurgie danois, mort le 9 mars, à Copenhague, à 60 ans; — J. G. Adolf WEISS, écrivain allemand, mort à Breslau (Silésie), à 66 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 mars, M. A. Coulon dépose quelques moulages de sceaux provenant

des archives de la Côte-d'Or, et datant de 1269 à 1331. — M. H. Omont parle d'un manuscrit que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale, manuscrit remontant au XIIIe siècle, et contenant le texte inédit d'un traité dû à un auteur inconnu, Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon. — M. Paul Viollet termine la lecture d'un mémoire traitant du rôle de Bérenger Frédol dans la querelle entre Philippe le Bel et Boniface VIII.— M. Héron de Villefosse présente, au nom du P. Jalabert, une inscription latine, trouvée dans un village voisin de Beyrouth, et contenant les noms de Jupiter, Vénus et Mercure, les trois membres de la Triade héliopolitaine, puis, au nom du P. Delattre, une inscription trouvée à Carthage, qu'on croit être une dédicace à Bacchus faite par les négociants en vins de Carthage. — M. Foucart donne lecture d'un mémoire sur Didymos. — Le 9 mars, M. Ph. Berger lit une lettre de M. Merlin, commentant une inscription trouvée en Tunisie, dans les ruines de Ziaxe, sur l'emplacement, croit-on, d'un temple.— M. Pottier donne l'explication de deux vases antiques decorés d'épisodes relatifs à la guerre de Troie. — Le 16 mars, M. Philippe Berger dépose un chaton de bague en or, vendu par un Arabe, et représentant Athéna de trois quarts et casquée, avec des lettres puniques, que commente M. Berger. — M. Cagnat résume son mémoire sur les bibliothèques de l'antiquité. — M. Foucart lit un travail de M. Naville sur les découvertes de celui-ci à Deir el Bahari; il parle ensuite de Didymos. — M. Derenbourg communique une note du docteur Hirschberg sur l'oculistique chez les peuples d'Orient, et notamment chez les Grecs et les Égyptiens. — Le 23, M. Perrot lit une lettre concernant les découvertes faites en Perse par M. de Morgan et entre autres celle d'une sépulture achéménide, portant des caractères proto-anzaniques. — M. Foucart continue sa lecture sur Didymos. — M. Pottier lit un mémoire de M. Pierre Paris sur le Trésor de Jovéa. — M. Clermont-Ganneau lit un mémoire sur des inscriptions grecques d'Azote.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 mars, M. Doniol entretient l'Académie du cartulaire de l'abbaye de Lérins, publié par les soins de M. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, et imprimé par les orphelins catholiques hospitalisés dans les bâtiments qui restent de cette antique abbaye. — M. Bonet-Maury lit un fragment de son livre sur le Christianisme et l'islamisme au XIXe siècle. — M. Joly poursuit la lecture de son mémoire sur la criminalité en Belgique. — Le 10 mars, M. Dareste parle à l'Académie de M. D'Olivecrona, associé étranger, qui vient de mourir. — M. Bonet-Maury termine son mémoire sur le christianisme dans l'Afrique septentrionale. — Le 17 et le 24 mars, M. Joly continue la lecture de son mémoire sur la criminalite en Belgique.

Le Vocabulaire français du XVIe siecle. — M. Hugues Vaganay entreprend de nous livrer des matériaux pour la compilation, qui est encore à faire, du *Vocabulaire français du XVIe siècle*. Voici d'abord un extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*, où il a recueilli *Deux mille adverbes en -ment de Rabelais à Montaigne* (Paris; Nogent le Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1904, in-8 de 95 p.). Les formes que M. Vaganay n'a rencontrées que dans des auteurs postérieurs à Rabelais sont imprimées en italiques; les petites capitales désignent les adverbes antérieurs à Rabelais pour lesquels M. Vaganay a trouvé des exemples plus anciens que ceux qu'allèguent soit le *Dictionnaire de la langue française* d'Hatzfeld et Darmesteter, soit M. Delboulle; l'égyptienne marque les adverbes employés par Rabelais, et le romain ceux qui existaient à son époque et qu'il n'a pas employés. — Un deuxième fascicule, extrait de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, nous apporte *Deux*

mille mots peu connus (Halle a. S., E. Karras, 1905, in-8 paginé 99-220). Ce que M. Vaganay a voulu relever dans ce deuxième fascicule ce sont des « mots usités au XVIe siècle et qui ne figurent dans Cotgrave non plus qu'au *Supplément* de M. Godefroy. » Était-ce bien la peine d'y reproduire des adverbes en -ment qui figurent déjà dans le premier fascicule ? Nous nous demandons aussi s'il était bien utile de relever parmi les mots « peu connus » les composés de mi. On conçoit, d'autre part, que l'on pourrait ajouter à l'une ou l'autre de ces deux listes. Mais M. Vaganay n'a jamais prétendu faire œuvre complète : il a voulu seulement nous donner le résultat de ses lectures et de ses peines, et l'on ne peut que lui en savoir gré. Nous souhaitons qu'il poursuive cette œuvre utile et méritoire et qu'il rencontre des imitateurs.

PARIS. — Les « Questions actuelles » ont édité la *Lettre encyclique de Sa Sainteté Pie X, pape par la divine Providence, aux archevêques, évêques, au clergé et à tout le peuple français (11 février 1906)* (Paris, 5, rue Bayard, in-16 de 16 p. — Prix : 0 fr. 05).

— Aux livres et opuscules déjà nombreux que la loi de séparation des Églises et de l'État a fait surgir de tous côtés, ajoutons la brochure signée : « Un Jurisconsulte », et qui, sous le titre de : *Une Loi impossible parce qu'elle est : souverainement injuste, inapplicable, incohérente et schismatique*, vient de paraître à la librairie des Saints-Pères (in-18 de 23 p. — Prix : 0 fr. 30).

— En mai 1904, le *Polybiblion* (t. C. p. 454) a rendu compte du *Catéchisme d'un laïque*, par M. Émile Colas. Nous recevons la 2e édition de cet ouvrage récemment paru (Paris, Vic et Amat, 1905, in-12 de x-338 p. — Prix : 3 fr. 50). Cette édition comporte une Préface qui lui est speciale et dans laquelle l'auteur répond aux objections qui lui ont été faites lors de la première publication de son livre.

— Encore un opuscule sur la « Question Louis XVII » : *Louis XVII Naundorff, notes bio-bibliographiques*, par M. F.-A. d'Ersky (Paris, Daragon, 1906, petit in-8 de 1 › p., avec deux portraits. — Prix : 1 fr.). L'auteur est partisan de la « survivance » : « Non, conclut-il, Louis XVII n'est pas mort au Temple ; Louis XVII, évadé, a survécu. » — Le lecteur est fixé.

— M. le baron Félix de Rosnay a tout dernièrement publié une intéressante conférence sur *la Question maçonnique* (Paris, Retaux, 1905, petit in-18 de 35 p. — Prix : 0 fr. 50). Dans cette conférence, prononcée a Saint-Germain-en-Laye, à une réunion de propriétaires chrétiens, l'auteur expose les débuts de la franc-maçonnerie, ses envahissements toujours plus hardis et les condamnations successives infligées à cette société secrète par le Saint-Siège qui avait pénétré tout d'abord ses tendances criminelles.

— Un courageux universitaire, M. Jean Guiraud, professeur à l'Université de Besançon, a publié une brochure singulièrement suggestive, qui en est aujourd'hui à son 20e mille : *La Séparation et les Élections* (Besançon, imp. Jacquin, 1906, petit in-18 de 48 p. — Prix : 0 fr. 20). La dite brochure est formée de douze tracts de chacun 4 p. — Prix : 1 fr. 50 le cent ; 10 fr. le mille pour chaque tract, dont voici les titres : 1. *Qui a voulu la séparation ?* — 2. *La Séparation, attentat contre le suffrage universel.* — 3. *Qui veut les curés, les paie !* — 4. *La Séparation, c'est le vol !* — 5. *La Spoliation des églises.* — 6. *La Profanation des églises.* — 7. *Séparation antidémocratique.* — 8. *Le Prêtre hors la loi.* — 9. *Qui a voté la séparation ?* — 10. *Qui a combattu la séparation ?* — 11. *Mensonges aujourd'hui, persécution demain.* — 12. *L'Enjeu des élections.*

— Nous recevons la 2e édition du livre de M. Théodore Joran : *Choses d'Allemagne* (Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-18 de 261 p., orné de 27 planches

hors texte. — Prix : 4 fr.). Nous ne reviendrons pas sur cet ouvrage dont le *Polybiblion* a parlé en mars 1905 (t. CIII, p. 259-260) ; nous dirons toutefois qu'il a été adopté par le Conseil municipal de Paris pour les bibliothèques de la ville.

— La période électorale est ouverte, pour dire comme les affiches qui s'étalent sur nos murs. Et voici qu'aussitôt paraît un volume qui, s'il est acheté par les milliers de candidats entrant en campagne, sera vite épuisé. Titre : *Le Manuel du candidat*, par M. Duo Caroli (un pseudonyme probablement). (Paris, Sansot, 1906, in-12 de 191 p. — Prix : 3 fr. 50). Comme c'est une œuvre toute de circonstance, nous ne nous attacherons pas à l'examiner en détail ; disons seulement qu'elle est composée avec esprit et même avec malice. Puis notons les principales divisions de ce *Manuel* : I. Physiologie et psychologie du candidat. — II. Choix d'une circonscription. — III. Choix d'une opinion (!) — IV. La Campagne électorale. L'Élection (Avant. Pendant. Après).

— Dans la collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la librairie Sansot, et dont il a été plusieurs fois question ici même, nous avons à signaler les trois biographies suivantes : *Jean Moréas*, par M. Jean de Gourmont (in-12 de 71 p.) ; — *Henry Houssaye*, par M. Louis Solonet (in-12 de 72 p.) ; — *Camille Mauclair*, par M. Jean Aubry (in-12 de 59 p.). Chacune de ces brochures, ornée d'un portrait et d'un autographe, est en vente au prix de 1 fr.

— Notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison vient de faire à l'Institut catholique une remarquable conférence sur les seize carmélites de Compiègne, qui furent guillotinées à Paris, place du Trône, le 17 juillet 1794 et inhumées au cimetière de Picpus. Après avoir rappelé que ces innocentes victimes de la Revolution ont été déclarées vénérables par Léon XIII, en decembre 1902, et seront très prochainement béatifiées par le pape Pie X, le conférencier a esquissé avec une précision éloquente les seize portraits des carmélites de Compiègne. « Les seules causes pour lesquelles on meurt, a-t-il dit excellement en manière de conclusion, sont celles qui ne meurent pas. » Un point particulier est à signaler ici. M. de Grandmaison est arrivé à déterminer les provinces et les diocèses auxquels appartenaient les nobles martyres, ce qui, croyons-nous, n'avait pas encore été fait, savoir : Ile de France (diocèse de Paris), Valois (diocèse de Beauvais), Normandie (diocèse d'Evreux), Champagne (Troyes), Maine (Laval), Lorraine (Saint-Dié), Quercy (Cahors), Picardie (Amiens). Cette conférence, il est superflu de le dire, a eu un succès complet.

— Le succès qu'obtint la publication des *Mémoires d'Aimée de Coigny*, par M. Étienne Lamy, vient de nécessiter une seconde édition. Le *Polybiblion* (décembre 1902, tome XCV, p. 530-531) a donné un compte rendu détaillé de cet intéressant ouvrage, en insistant surtout sur le texte même d'Aimée de Coigny ; mais il convient de rappeler, à propos de cette nouvelle édition (in-12 Calmann-Lévy. — Prix : 3 fr. 50) que l'*Introduction* de M. Lamy — de plus de 150 pages — présente le morceau historique principal du livre, et aussi d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une étude psychologique d'une rare finesse et d'un charme exquis.

— La bibliothèque princière de Wernigerode possède, depuis le milieu du siècle dernier, un joli livre d'heures français du XIVe siècle. M. Léopold Delisle, qui en a obtenu la communication de la libéralité du prince de Wernigerode, lui a consacré une interessante etude dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Il établit aisément que ce sont *les Heures de Blanche de*

France, duchesse d'Orléans, née en 1328 et morte en 1392 (Extrait. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 51 p. et 4 pl.; — *Addition*. in-8 de 2 p.). Le goût de la duchesse pour les livres est attesté entre autres par la dédicace que lui fit du *Livre royal* Jean de Chavenges; M. Delisle se demande, sans trancher définitivement la question, si Jean de Chavenges n'a pas pris part à la rédaction des *Heures*. La notice est suivie : 1° d'une table detaillée du volume ; 2° des Heures de saint Louis ; 3° d'un extrait des litanies; 4° d'un poème latin attribue à saint Thomas de Cantorbéry ; 5° du texte de diverses prières en français.

— En 1857, M. Ernest Desjardins, alors professeur d'histoire au lycée Bonaparte, entreprenait pour la *Revue de l'instruction publique* un compte rendu détaillé des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Réunis en volume à la fin de l'année, ces comptes rendus furent poursuivis les années suivantes, avec les encouragements de l'Académie. Et quand, au bout de huit années, M. Desjardins crut devoir abandonner cette publication, l'Académie la reprit à son compte et elle l'a continuée jusqu'à nos jours, avec des modifications et des améliorations. L'Académie a pensé qu'il serait utile de pourvoir d'une table générale ce recueil qui remonte à plus d'un demi-siècle et qui renferme nombre de communications intéressantes. Elle a chargé de ce travail notre collaborateur M. E.-G. Ledos ; c'est cette table qui vient de paraître sous ce titre : *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances, table des années 1857-1900* (Paris, Alphonse Picard et fils, 1906, in-8 de XVI-232 p.). Il est regrettable peut-être que l'Académie n'ait pas poussé le dépouillement de son recueil au-delà de l'année 1900, sinon jusqu'à l'année actuelle 1906, ce qui aurait permis d'englober les cinquante premières années de la publication, du moins jusqu'à l'année 1904; il est toujours fâcheux de voir une table paraître si longtemps après la dernière année de la période qu'elle embrasse. Quoi qu'il en soit, cette table, qui se rapporte à quarante-quatre années de recueil académique, englobe, dans une seule série alphabétique, les tables des personnes, des lieux, des matières, des planches et figures. Ce n'est pas une table analytique qui entre dans le détail des articles, mais une table sommaire.

— Vient de paraître la *Troisième Table générale des matières* de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* (Années 1896 à 1905. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 156 p.). Cette table est divisée en deux parties. La première contient, par lettre alphabétique, les noms d'auteurs ; la seconde est une table analytique (et même idéologique), des matières. De sorte que le lecteur trouvera dans la première tout ce qu'a écrit un auteur donné et dans la seconde tout ce qui a été écrit sur un auteur ou sur une matière donnés. Grâce à de nombreux renvois, cette dernière pourra être consultée utilement par ceux qui, ignorant le titre exact de l'article ou du livre, recherchent ce qui a été publié dans la Revue sur un sujet ou sur un philosophe.

— Dans ses livraisons des 18 et 25 décembre 1905, la *Revue politique et littéraire*, dite *Revue Bleue*, a publié un travail, tout particulièrement intéressant, de M. Marcel Poëte, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la ville de Paris, lequel travail vient d'être tiré à part en une jolie plaquette : *Les Sources de l'histoire de Paris et les Historiens de Paris* (Paris, éditions de la *Revue politique et littéraire* (*Revue Bleue*) et de la *Revue scientifique*, in-18 de 28 p.). C'est la « leçon de réouverture du cours d'Introduction à l'histoire de Paris professé à la Bibliothèque de la Ville. » L'auteur y parle des chartes et des pièces d'archives et de leur importance pour l'histoire de Paris; il montre quel parti l'on peut tirer des chroniques, annales, histoires, mémoires, jour-

naux et nouvelles à la main ainsi que de publications simplement littéraires, ouvrages d'imagination, de polémique, d'édification, d'instruction, épistolaires, etc. On le voit, le champ est immense. Après quoi il jette un coup d'œil sur certaines œuvres historiques d'ensemble, allant du XVIe siècle jusqu'aux approches de la Révolution. En ce qui touche le XIXe siècle, M. Poëte estime que les Histoires proprement dites de Paris ne possèdent ni la valeur ni l'importance de leurs devancières : « la complexité du travail historique à notre époque, explique-t-il, rend extrêmement difficile l'élaboration d'œuvres de cette ampleur. Ce que l'on perd en étendue, on le gagne en précision, fruit de recherches approfondies et de minutieuses critiques. » En terminant, l'auteur déclare que ses « vœux seraient comblés si les cours de cette année pouvaient contribuer à l'élaboration d'une Histoire municipale de Paris... qui consacrerait le rôle glorieux et fécond de l'échevinage parisien à travers les siècles passés. » — Une question à présent : pourquoi dans toutes les grandes bibliothèques de province, ne pas instituer un cours du genre de celui inauguré à Paris par M. Poëte ? Les études d'histoire locale ne pourraient assurément qu'en bénéficier.

— Sans perdre de vue l'immense labeur qu'il a récemment entrepris sur *le Livre* envisagé à tous ses points de vue (Paris, Flammarion ; deux volumes sur cinq formant l'ensemble de l'œuvre, ont déjà paru), M. Albert Cim nous donne aujourd'hui une fort élégante brochure dont le sujet, abrégé et avec variantes, est emprunté au gracieux volume publié par lui, » il y a trois ans, chez Daragon : *Amateurs et voleurs de livres*. La brochure dont il s'agit a pour titre : *Les Vols célèbres de livres* (Paris, « le Livre contemporain, 1906, in-8 de 41 p.). Elle conservera le souvenir de la conférence faite le 22 mars 1905 par l'actif bibliothécaire du sous-secrétariat des postes et télégraphes aux membres de la Société « le Livre contemporain. » A noter une courte *Allocution préliminaire*, placée en tête, en guise de préface, dans laquelle M. Jules Claretie présente, avec autant d'esprit que de sympathie, le conférencier à son auditoire.

ANJOU. — « L'honorable Jefferson M. Lévy, citoyen américain, » neveu de Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis, vient d'offrir très gracieusement à la ville d'Angers, une répétition de *la Statue de Thomas Jefferson, par David d'Angers*, qui est conservée au Capitole de Washington. La réception de ce superbe monument a eu lieu le 16 septembre dernier, avec une grande solennité, en présence de l'ambassadeur des États-Unis, dans les splendides « Galeries David d'Angers » qu'enrichit généreusement, en ce moment, Mme Leferme, avec la collaboration aussi dévouée qu'éclairée de M. Henry Jouin, l'éminent critique d'art. Le récit de cette réception et les discours qu'elle a suscités ont fourni les éléments d'une très belle plaquette, publiée sans nom d'éditeur (imp. Firmin-Didot, gr. in-8 de 59 p., avec héliogravure de la statue et facsimile d'un menu du banquet).

BOURGOGNE. — Une première partie (155 p.) du tome IX de la 4e série des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Dijon* (Années 1903-1904. Dijon, Nourry, 1905, in-8 de 30-CLV-399 p., avec un portrait) est consacrée aux *Procès-verbaux* de la compagnie. Ces procès-verbaux, qui vont du 19 novembre 1902 jusqu'au 26 juin 1904, offrent un intérêt assez rare pour ce genre de documents : ils renferment beaucoup de détails historiques que le lecteur, prévenu, ne devra pas négliger. Quant aux mémoires proprement dits, nous en comptons sept, d'importance inégale, savoir : *Deux lauréats de l'Académie de Dijon (J.-J. Rousseau, 9 juillet 1750 ; Lazare Carnot, 2 août 1784)*, par M. Cornereau (p. 1-37) : — *Courtépée, Papillon. Voyage en Bourgogne*, publiés

par M. C. Oursel (p. 67-175, y compris un excellent *Index bibliographique* p. 159-172); — *Observations faites par le moyen d'un forage artésien à Auxonne*, par M. Collot (p. 196-202); — *Alluvions anciennes et castor fossile de la vallée de l'Ouche*, par le même (p. 203-212); — *La Croix vivante du musée de Beaune*, par M. Henri Chabeuf (p. 213-230); — *Un Procès d'octroi à Dijon au* XVIII*e siècle*, (*1776-1786*), par M. A. Cornereau (p. 231-291; — *Tivoli et la villa Hadriana*, par M. Henri Chabeuf (p. 293-395).

BRETAGNE. — M. J. Letaconnoux a récemment publié une importante étude sur *le Régime de la corvée en Bretagne au* XVIII*e siècle* (Rennes, Plihon et Hommay, 1905, in-8 de 116 p. — Prix : 2 fr.). La législation de la corvée fut toujours défectueuse, en Bretagne du moins, où elle datait du XVIII*e* siècle seulement. Elle avait été precédée d'un système de prestations exigées de loin en loin, pour quelque réparation urgente ou quelque construction extraordinaire. On entassait alors les « prestataires » sur le même point où ils se gênaient mutuellement, faisaient peu de besogne et la faisaient mal. Le duc d'Estrées et l'intendant La Tour appliquèrent pour la première fois la corvée en Bretagne par une ordonnance du 23 décembre 1730. Ce système, préconisé par le contrôleur-général Orry auprès des intendants, eut une première période qui dura jusqu'en 1754. Ce fut une période de tâtonnements et d'essais plus ou moins malheureux. Le duc d'Aiguillon y mit fin par son ordonnance du 5 novembre de cette même année 1754, qui fut complétée peu après par une seconde. Le gouverneur ouvrit la plupart des belles routes que l'on voit encore en Bretagne; son administration fut, en général, éclairée et bienveillante; mais il eut à lutter contre la mauvaise volonte des états de la province. Ses successeurs n'eurent ni ses talents ni son énergie. L'édit royal de février 1776, qui supprimait la corvée, ne fut pas étendu à la Bretagne, où ce régime, devenu inutile à force d'être abusif, dura jusqu'à la Revolution. L'auteur est maître de son sujet qu'il traite avec toute l'ampleur et la précision désirables.

— *Aperçu historique sur le protestantisme et les guerres de la Ligue dans le pays de Châteaubriant*: tel est le titre d'une très intéressante brochure publiée par M. le marquis de Bellevue chez Prud'homme à Saint-Brieuc (1905, in-8 de 40 p. — Prix : 1 fr. 50). Ce fut François de Châtillon, seigneur d'Andelot, frère du fameux amiral de Coligny et du triste cardinal de Châtillon, qui introduisit la religion de Calvin dans la Haute-Bretagne où il détenait des biens considérables, du chef de sa femme, Claude de Rieux. Il fut très activement secondé dans cette besogne par sa belle-sœur, Renée de Rieux, dite Guyonne de Laval, épouse séparée de Louis de Sainte-Maure, marquis de Nesle, et surnommée « la Folle », à cause de ses excentricités. L'église protestante de Châteaubriant fut établie, en 1559, par Du Fossé; celle de Blain, sa voisine, l'avait été l'an d'auparavant par un autre ministre, Fleury, et celle de Sion le fut, en 1562, par Guyneau : toutes trois situées dans le même district. La famille de Rohan embrassa de bonne heure le parti de la Reforme dont elle fut jusqu'au bout le plus ferme appui. Isabeau d'Albret, mariée au vicomte de Rohan qui mourut en 1552, éleva ses deux fils Henri et René dans ses idées religieuses et politiques. L'auteur, en retraçant la guerre de la Ligue au pays de Châteaubriant, observe que les partisans de Mercœur, qui ne tarda pas à n'agir que pour son compte, tout en affectant de combattre pour les intérêts de la religion, se recrutèrent parmi les dupes ou les ambitieux, tandis que les royaux dont, à l'entendre, le petit nombre seulement étaient huguenots, se posaient avant tout en défenseurs des droits de Henri de Navarre. C'est possible,

— Commune pauvre de la Loire-Inférieure (arrondissement de Nantes et canton du Loroux), Barbechat fit jadis quelque figure comme prieuré de Sainte-Radegonde. Aussi ne sera-t-on pas étonné que *le Missel de Barbechat*, qui fait aujourd'hui partie du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, remonte au XIIe siècle. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux d'en avoir la description et de connaître par quelles vicissitudes il a passé recourront à la notice que M. Léopold Delisle lui a consacrée dans les *Missels et bréviaires bretons* de M. l'abbé F. Duine (Tiré à part. Rennes, impr. de Eugène Prost, 1906, in-8 de 20 p.).

— Des presses de l'imprimerie Fr. Simon, de Rennes, vient de sortir une brochure intitulée : *Rennes, 16 février 1906. A l'assaut de nos églises*, par un témoin (in-12 de 91 p., avec grav.). C'est le récit détaillé des inventaires faits dans cette ville. Il forme la première page de l'histoire de la séparation, en Bretagne : des portes défoncées, des verrières brisées, des sanctuaires profanés, le tout au nom de la liberté. Telle est cette page ; elle a son éloquence. De nombreuses gravures font revivre davantage encore cette journée tristement inoubliable.

CHAMPAGNE. — Pour la première fois, nous trouvons dans un de ces volumes annuels de sociétés savantes, que nous sommes toujours heureux de signaler à nos lecteurs, un discours ayant pour but de célébrer le « cinquantenaire » de l'élection d'un de ses membres. On peut le lire dans le tome XLII de la 3e série (formant le tome LXIX de la collection) des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Année 1905. Troyes, imp. Nouel, in-8 de 612 p., avec planches et gravures). Ce discours, prononcé par M. le Dr A. Finot, président de ladite société, est aussi court que spirituel : il a trait au *Cinquantenaire de l'élection de M. Gustave Huot à la Société académique* (p. 197-202, avec une planche reproduisant la médaille commémorative offerte à M. Huot) et retrace la carrière de cet éminent agriculteur champenois. Ajoutons que M. Huot a fort bien répondu à son président (p. 203-206). Après avoir noté cette petite « fête de famille », enregistrons quatre remarquables études que l'on trouvera dans ce volume : *Quelques seigneuries de l'ancien comté de Brienne*. 2e partie. *Recherches historiques et généalogiques sur les seigneurs de Blaincourt, Épagne et Vaubercey et sur les personnes notables qui ont habité ces localités*, par M. Louis Le Clert (p. 13-186, avec 3 planches) ; — *Histoire de la maîtrise de la cathédrale de Troyes*, par M. l'abbé A. Prévost (p. 213-371) ; — *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Maison de Villers-lès-Verrières*, par M. l'abbé A. Pétel (p. 373-478) ; — *Chrysanthème et Dahlia. Leur entrée en Europe, en France et dans le département de l'Aube*, par M. Charles Baltet (p. 479-530, avec 5 grav.).

— Le tome VIII de la 2e série des *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne* (ancienne Académie de Châlons) (Châlons-sur-Marne, imp. Martin frères, 1905, in-8 de 304 p.) renferme les travaux que la société a produits en 1903-1904. Il débute par un discours du président, M. Monet, sur « l'Idée de l'Infini » (p. 15-28). Viennent ensuite sept rapports présentés sur des sujets divers par MM. A. Guillemot, Chappaz, C. Blondiot, Poinsinet, H. Gérard, Berland et Marcout. Notons aussi trois pièces de poésie par M. André Muller et deux autres par M. Maurice Bénès, et arrivons enfin aux mémoires qui méritent une mention spéciale : *La Poussessiade ow lu siéege du Poussesse, suivi de Au temps passège, poémes de Jean-Baptiste Le Roy, précédés d'une Notice sur les origines de la Poussessiade et sur la vie et les œuvres de J.-B. Le Roy*, par M. Louis Brouillon.

(p. 105-201) ; — *Distinction et rapports de la sociologie et de la science politique*, par M. Lucien Ponsinet (p. 203-218) ; — *Notice historique relative aux dalles tumulaires de Joachim de Mailly et de Charles Le Caussonnier dans les églises de Saint-Mard-lès-Rouffy et de Bury (1616)*, par M. Oct. Maurice (p. 219-231) ; — *Vieilles Coutumes marnaises. La Noyade du Couperon*, par M. A. Guillemot (p. 233-241) ; — *Rapport sur une visite à la collection de M. Bourin, archéologue à Witry-les-Reims (Marne)*, par M. Émile Schmit (p. 243-245).

DAUPHINÉ. — Au cours de l'été de 1904, MM. Charles Jacob et Georges Flusin, deux des meilleurs collaborateurs de M. Kilian dans ses études sur les variations des glaciers du Dauphiné, ont exécuté, avec le concours de M. Lafay, conducteur des ponts et chaussées à Grenoble, la carte topographique de deux importants glaciers du massif du Pelvoux, le Glacier Noir et le Glacier Blanc, à l'échelle du 1 : 10 000e. Cette belle carte en deux feuilles, qu'a publiée la Société des touristes du Dauphiné dans son *Annuaire* pour 1904, est accompagnée d'une excellente notice dans laquelle les savants auteurs ont mis en œuvre leurs minutieuses observations (*Étude sur le Glacier Noir et le Glacier Blanc dans le Massif du Pelvoux*. Grenoble, typ. Allier frères, 1905, in-8 de 62 p., avec cartes et grav.). Après y avoir donné une description détaillée de chacun de deux glaciers, MM. Flusin et Jacob ont étudié la région commune située en aval, puis ont, avec la collaboration de M. H. Duhamel, reconstitué partiellement l'histoire du Glacier Noir et du Glacier Blanc ; ils ont très bien montré, en terminant, l'importance que présenterait l'observation systématique et suivie de ces deux grands glaciers de la Vallouise, dont l'un, le Glacier Blanc, se prête tout particulièrement à l'étude des variations de l'alimentation dans le Massif du Pelvoux, tandis que le Glacier Noir montre les modifications de la fonte des neiges dans les régions inférieures. Deux superbes planches phototypiques accompagnent cette remarquable étude, qui fait le plus grand honneur à ses auteurs et à la Commission française des glaciers, dont MM. Flusin et Jacob étaient les missionnaires en Dauphiné au mois d'août 1904.

FRANCHE-COMTÉ. — Jusqu'à ce jour, l'on ne connaissait, touchant le général Delort, né à Arbois (Jura), le 16 novembre 1773, mort en cette ville le 28 mars 1846, que des articles biographiques d'importance relative, insérés dans certains dictionnaires, diverses brochures assez brèves et quelques citations dans les *Souvenirs* ou *Mémoires* de Castellane, de Canrobert et de Suchet. Grâce à M. L. Stouff, l'on possédera désormais sur Delort une véritable biographie, trop modestement intitulée : *Essai sur le lieutenant général baron Delort, suivi de documents relatifs à la carrière militaire du général Delort depuis 1792 jusqu'à 1815* (Dijon, Damidot ; Nourry ; Rey ; Venot ; et Paris, Champion, 1905, in-8 de 128-177 p., avec 5 cartes. Forme les nos 2-3 du tome XV de la *Revue bourguignonne*. — Prix : 6 fr.). Voici le sommaire de cet « Essai » : Les Débuts. — Campagne d'Italie de 1799. — Campagne d'Italie de 1800. — Austerlitz. — Guerre d'Espagne. — Campagne de Catalogne (1808-1811). — Campagne du royaume de Valence (1811-1813). — Retraite de l'armée (1813). — Campagne de France. Montereau. — Ligny, Waterloo. — La Restauration. — Sous Louis-Philippe. — Grenoble et le 35e de ligne. — Conclusion. — Suivent les papiers du général, qui ne comprennent pas moins de 96 pièces dont plusieurs sont importantes. Pour terminer, la liste des *Œuvres du général Delort* (prose ou vers) classées sous 23 numéros, et une *Note sur les services militaires des frères du général Delort*. Dans la courte introduction placée en tête de son travail, M. L. Stouff déclare que « les

archives personnelles du général Delort, complétées par de nombreux documents extraits des archives administratives du ministère de la guerre et par quelques souvenirs de famille, ont fourni la plupart des éléments de cet ouvrage. Parmi les textes, les uns sont des pièces officielles telles que nominations, brevets, ordres, rapports sur des combats ou sur des expéditions, les autres des lettres, relations, discours et mémoires. » On eût aimé à trouver ici un portrait du général.

— Mathématicien de premier ordre, Edmond Bour, né à Gray le 16 mai 1832, est mort à Paris le 8 mai 1866, n'ayant pas encore, par conséquent, accompli sa trente-quatrième année. Devenu professeur de cette École polytechnique dont il avait été l'un des élèves les plus distingués (sorti le premier de sa promotion), il avait déjà marqué, par d'importants travaux, sa place dans le monde scientifique et promettait de parcourir une carrière brillante lorsque la mort l'enleva prématurément à ses chères études et à l'admiration de ses contemporains. Ses compatriotes graylois ne lui ont pas ménagé les témoignages de leur sympathie et de leurs douloureux regrets. L'on ne saurait donc assez remercier MM. le Dr J. Bertin et Charles Godard d'avoir eu la pensée de publier un recueil des *Lettres choisies d'Edmond Bour à sa famille (1848-1866)* (Gray, imp. Gilbert Roux, 1905, in-8 de XI-162 p., avec portrait). Ces lettres, au nombre de 151, s'échelonnent entre le 24 mars 1848 et ... février 1866 et sont datées de plus de trente localités différentes (France, Allemagne, Belgique, Algérie et Turquie). Les éditeurs en donnent une idée très générale dans leur *Préface* où ils ont esquissé la trop courte existence d'Edmond Bour. La correspondance familiale du jeune savant offre un réel intérêt par le double motif qu'elle mentionne des faits de toute sorte le concernant particulièrement ou touchant quantité de personnalités célèbres, notables ou peu connues (des Comtois surtout) avec lesquelles Bour entretenait des relations. Des notes nombreuses, claires et succinctes, projettent sur cet ensemble assez considérable la lumière qui était nécessaire à la parfaite compréhension du caractère et de l'epoque placés sous les yeux du lecteur. Un détail qui ne manque pas de saveur : ce fervent du chiffre taquinait parfois la muse (voir p. 95-96 et 131-133). Ses vers, assurément, ne rappellent que d'assez loin ceux de Lamartine ou de Musset ; mais, du moins, ils n'expriment pas de banalités : certes non. Les pages 149 à 162 contiennent, sous le titre de *Conclusions*, divers documents se rapportant presque en totalité aux obsèques d'Edmond Bour, dont la fin fut celle d'un bon chrétien.

— M. Léonce Pingaud vient d'extraire des *Mémoires de l'Académie de Besançon* une très remarquable *Notice sur Alfred Rambaud* (Besançon, imp. Jacquin, 1906, in-8 de 32 p., avec portrait). L'auteur glisse, sans trop appuyer, sur le rôle joué par Rambaud au point de vue politique : quoique très modérée, la critique est suffisante. L'ancien secrétaire de Jules Ferry, ministre à son tour, ne fut d'ailleurs sectaire à aucun titre ; c'était un libéral que le « Bloc » n'eût jamais attiré. Mais M. Pingaud parle longuement, et avec juste raison, de la place que s'est taillée son personnage dans les lettres contemporaines. Historien consciencieux, il s'est essayé dans le roman historique, non sans succès, et même, occasionnellement, dans la critique d'art. L'œuvre d'Alfred Rambaud est considérable : à côté des livres qu'il a publiés, principalement sur l'Allemagne et sur la Russie, sans parler de ses deux thèses de doctorat sur l'Empire grec et le monde byzantin, l'ample bibliographie (16 pages de petit texte) qui termine la brochure, relève une quantité énorme d'articles de revues et de journaux. Cette trop courte

biographie est écrite dans un style charmant, plein de vie et de couleur; sa lecture réjouira les fervents de la belle et bonne langue de France.

— Sous la signature de M. L. Reverchon, la revue *la Nature* a publié dans son numéro du 3 mars dernier de très intéressants détails sur le *Chemin de fer de Morez à Saint-Claude*, avec une carte de ce chemin de fer, trois charmantes vues de la région et un profil de la ligne en question. « Le nouveau tronçon, nous apprend l'auteur, aura une longueur de 23 kilomètres et demi. La différence de niveau des deux stations extrêmes sera presque de 300 mètres, Morez à 734 mètres et Saint-Claude à 439... Les travaux d'art sont considérables. On n'y relève pas moins de 20 souterrains et de 12 viaducs ou ponts. Les souterrains représentent ensemble une longueur de 4.807 mètres. » Les courtes descriptions que donne M. Reverchon de ce pays extrêmement pittoresque ne peuvent manquer de frapper l'esprit des touristes en quête d'excursions peu banales.

LANGUEDOC. — En février 1904 (t. C., p. 186) nous avons mentionné la première livraison du tome V de la 3e série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*. Tardivement, nous signalons ici la 2e livraison du même tome (Béziers, Imp. générale, 1904, in-8, paginé 283-516). Une seule publication à noter : c'est la *Continuation des visites pastorales de Clément de Bonsy (1633)*. « Quoi de plus rationnel, dit M. A. Soucaille à qui nous devons la mise au jour de ces documents, que de donner la suite des visites pastorales de Clément de Bonsy, puisqu'elles ont été conservées et qu'il nous a été donné de les retrouver? Ainsi figureront tour à tour Saint-Aphrodise, Saint-Jacques, Sainte-Madeleine et Saint-Félix. Nous verrons dans quel état ces églises se trouvaient, quels changements ou quelles améliorations crut devoir prescrire l'évêque. » On peut noter aussi, à côté du discours du président, M. Émile Laurès (p. 431-446) et de poésies patoises dues à M. A. Advenier et à feu M. Louis Nogier, trois rapports intéressants : l'un sur la poésie néo-romane, par M. Émile Vital-Gairaud (p. 447-452) ; l'autre sur les Mémoires archéologiques, historiques et biographiques, présentés à la Société, par M. Antonin Soucaille (p. 453-461); le troisième enfin sur le Concours de poésie française, par M. Paul Cassan (p. 462-482).

PROVENCE. — Nous recommandons aux lecteurs provençaux et aux autres l'*Almanach des saints de Provence. Supplément contenant la table des matières* (Marseille, Impr. marseillaise, 1906, in-16 de 23 p.), renfermant, outre la table de toutes les années parues de cette publication, une courte et intéressante biographie des saints particulièrement vénérés, ou bien nés en Provence. Dans ce supplément, nous trouvons les notices relatives à S. Barnabé, apôtre, S.S. Tryphon et Respicius, sainte Nymphe, S. Ambroise, évêque de Milan, S. Victorin, abbé, le B. Guillaume de Cavaillon, sainte Suzanne, S. Génialis, évêque de Cavaillon, S. Eusèbe, évêque d'Antibes, S. Macaire, abbé, S. Donat, S. Sendard, évêque d'Apt, S. Ismidias, S. Chétin, la Vénérable Françoise de Pollalion, le Frère Jean, ermite, le P. Yvan.

PAYS MESSIN. — Là-bas, aux « pays annexés », à Metz, paraît, depuis juillet dernier, une superbe revue, foncièrement lorraine et entièrement rédigée en français : *L'Austrasie*. Elle est trimestrielle et ses sommaires seront insérés régulièrement dans la Partie technique du *Polybiblion*. Elle comprend deux parties. La partie principale renferme les articles de fonds ou les études d'importance ; la partie annexe, ou *Supplément*, se compose de ce qui forme dans les autres revues locales la Chronique (nécrologie — avec portraits des personnages — comptes rendus bibliographiques, coup d'œil jeté sur les arts, les sciences, les monuments et résumé des faits intéressant

le pays messin). L'illustration est tout à fait remarquable : en majeure partie des planches hors texte. Nos provinces françaises sont, en général, fort loin d'être aussi bien partagées au point de vue du luxe de l'édition. Du programme placé en tête de la première livraison, nous allons extraire quelques passages qui donneront à nos lecteurs une idée de ce nouveau et très attachant périodique. Après avoir poétiquement évoqué les vieux souvenirs historiques du pays, la direction s'exprime ainsi : « Ce sont ces souvenirs et beaucoup d'autres, c'est le plaisir goûté dans les rues de Metz, hautes et tortueuses, c'est le culte de l'histoire qui nous amènent aujourd'hui à faire revivre *l'Austrasie,* l'ancienne revue fondée en 1837. Chaque jour, un témoin de l'histoire messine disparaît, un bout de rempart tombe, un écusson se détache. Notre devoir est de saluer ces vieilles pierres qui meurent, d'en graver l'image, de dire à quels drames elles furent mêlées, et d'en sauver, si nous le pouvons, les debris. Nous voudrions que notre Revue fût le musée où Metz pût encore admirer les fleurons de sa couronne... Nous voulons parcourir et étudier cette terre messine... Le pays messin est un de ceux où les traditions et les coutumes du temps passé n'ont pas entièrement disparu... Par des biographies contemporaines, des notices sur les vivants et sur ceux qui meurent, nous montrerons que les Messins d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré... Sauvegardé dans les temps les plus difficiles, le goût des arts a su maintenir à Metz son renom d'élégance. Depuis les architectes et les orfèvres du moyen âge jusqu'aux paysagistes du XIXe siècle, une lignée d'artistes dont la qualité remarquable fut toujours la tendresse et la sincérité, a réussi, loin des capitales, à garder pure la source de son inspiration. Il existe — et nous le montrerons — un art messin, une architecture messine, un vitrail messin, un mobilier messin, une manière messine d'envisager et d'aimer la nature, une musique messine, enfin... Si l'ancienne *Austrasie* reparaît aujourd'hui, c'est que quelques hommes se sont rencontrés, unis dans un commun amour de Metz ; émus par un sentiment de piété filiale, ils ont voulu fixer ici les traits du visage de leur mère et dire d'elle, en bons enfants : « C'est toi, la plus belle. » (Metz, 50, place Saint-Louis. — Abonnement annuel : 12 fr. 50 pour l'Alsace-Lorraine et l'étranger.)

BELGIQUE. — *L'Éducation de la pureté. Conseils aux parents et aux éducateurs,* par M. J. Renault (Namur, A. Godenne, in-16 de 36 p.) est une plaquette qui paraît s'être inspirée de celle de M. l'abbé Fonsagrives, portant le même titre. Comme ce dernier, M. Renault en arrive à conclure que l'initiation de l'adolescent à la propagation de la vie humaine ne peut et ne doit être faite que dans et par la famille.

ESPAGNE.— Tout ce que publie l'éminent bibliothécaire particulier de S. M. Alphonse XIII est imprimé avec luxe et mérite une attention spéciale. Voici une notice biographique et bibliographique sur le grand romancier espagnol qui vient de mourir, Juan Valera (*Dom Juan Valera : apuntes del natural* por el conde de las Navas. Madrid, Ricardo Fé, 1905, in-16 de 33 p., avec portrait). Tous ceux qu'intéressent la littérature et le pays d'Espagne devront recourir à ce charmant opuscule du comte de las Navas.

ITALIE. — Sous le titre de : *Il Collegio araldico di Roma e la sua azione sociale* (Roma, tip. dell'Unione cooperativa editrice, 1905, in-8 de 13 p.), M. le docteur Ferruccio Carlo Carreri expose ses opinions sur l'utilité des sciences héraldiques. Il n'y voit pas seulement l'une des branches des études historiques, mais encore un précieux enseignement de dignité morale. Il pense que le culte de la famille qu'elles entretiennent est un

antidote puissant contre la contagion de l'individualisme. Récemment Pie X, en accordant sa bénédiction au Collège héraldique de Rome, reconnaissait qu'il « maintiene vivo il rispetto al principio di autorità. »

— Naguère, M. de Bonnefon a publié sur les titres accordés par le Saint-Siège un article qui a fait quelque bruit. C'était un pamphlet. Avec raison, M. le baron de Fossenez fait remarquer, dans une réponse à *M. Jean de Bonnefon, héraldiste* (Rome, imp. de l'Unione cooperativa editrice, 1905, in-8 de 11 p.), que cette forme littéraire convient mal au blason « science modeste, sage et pondérée. » Et pour donner au pamphlétaire une bonne leçon de sérénité scientifique, il l'injurie violemment. Tout cela, ce n'est pas de la science, c'est du journalisme politique, et du pire.

Russie. — Vient de paraître à Pétersbourg : *Les Relations diplomatiques de la Russie et de la France, d'après les rapports des ambassadeurs d'Alexandre et de Nicolas, 1808-1812*, par S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhailovitch (Saint-Petersbourg, Imp. des papiers d'État, 1905, 3 vol. gr. in-8 de CXIII-263, V-411 et V-409 p.). A la suite de cette publication, quelques pages d'histoire seront à refaire. Sur Caulaincourt, notamment, et le rôle qu'il a joué, il y a de vraies révélations.

Tripolitaine. — Après avoir étudié sous différents aspects la question du Maroc, M. E. Rouard de Card, poursuivant son examen des principales questions africaines, a tourné ses regards vers la Tripolitaine. Dans un récent travail sur *la Politique de la France à l'égard de la Tripolitaine pendant le dernier siècle* (Toulouse, Édouard Privat ; Paris, Pedone, 1906, in-8 de 47 p.), il analyse successivement les traités de paix conclus avec ce pays sous le Consulat en 1801 et sous la monarchie de Juillet, en 1830, puis il montre comment le gouvernement français fut amené un peu plus tard à reconnaître la souveraineté ottomane sur la Tripolitaine. Il déplore, en terminant, que la France, après s'être pendant tout le XIXe siècle donné pour règle de respecter l'intégrité de la Tripolitaine, se soit, vers la fin de 1901, départie de cette ligne de conduite, et il signale avec force les dangers que l'accord franco-italien peut nous faire courir dans l'avenir. — Malheureusement, M. Rouard de Card ne s'est pas toujours donné la peine de documenter suffisamment ses références ; il est fâcheux que, dans un travail aussi interessant, ne se trouvent mentionnés ni les *Cent ans de rivalité coloniale* de M. Jean Darcy à la page 17 (à propos des pourparlers engagés entre le prince de Polignac et Méhémet Ali au sujet d'Alger) ni, à la note de la page 30, la monographie classique d'Henri Duveyrier sur la confrérie musulmane des Senoussi (Paris, Société de géographie, 1884, in-8).

Brésil. — La première livraison de la *Revista trimensal do Instituto do Ceara* (t. XIX, 1905, 1er et 2e trimestre de 1905, Fortaleza, tip. Minerva, 1905, in-8), est pleine de documents intéressants pour l'histoire de la province de Maranhao. A la suite d'une série de documents relatifs à Martim Soares Moreno, publiés par le baron de Studart, dont nous avons déjà parlé dans notre livraison de janvier dernier (p. 45-46), voici quelques notes biographiques complémentaires sur le fondateur de Ceara, et, aux pages 124-154, une très curieuse relation sommaire des affaires de Maranhao écrites par le capitaine Simão Estacio da Silveira. Bien que non daté et dépourvu de toute introduction et de toute annotation, ce texte mérite d'être signalé à l'attention, d'autant plus que l'histoire de la colonisation française au début du XVIIe siècle peut y trouver quelques glanures à récolter.

États-Unis. — Il faudrait une place dont nous ne pouvons disposer ici pour analyser comme il convient le rapport adressé par l'administrateur de la

bibliothèque du Congrès de Washington, M. Herbert Putnam, au président du Sénat des États-Unis sur le fonctionnement, durant l'année financière 1904-1905, du grand établissement qu'il dirige (*Library of Congress. Report of the Librarian of Congress and Report of the Superintendant of the Library Buildings and Grounds for the fiscal year ending June 30, 1905.* Washington, Government Printing Office, 1905, gr. in-8, cart. de 378 p., avec plans et grav.). On y trouvera, comme dans les rapports précédents d'ailleurs, une foule de renseignements techniques du plus vif intérêt pour la bibliothéconomie; mais on y trouvera autre chose encore : à propos des acquisitions de manus-faites par la bibliothèque du Congrès au cours du dernier exercice, M. Putnam a fourni (p. 22 et suiv.) de très utiles indications sur la valeur des documents Breckinridge, Van Buren, William Allen, Mac Arthur, etc. Signalons encore comme dignes d'attention les nouveaux renseignements relatifs aux publications sous presse ou en préparation de la Bibliothèque du Congrès (p. 53 et suiv.) et differentes listes bibliographiques des manuscrits (p. 175), des cartes géographiques (y compris les pièces manuscrites provenant de la collection Howe ; p. 189-222) et des estampes (p. 223 à 310) qui sont venus accroître en 1904-1905 les séries déjà fort riches de la bibliothèque du Congrès.

PHILIPPINES. — Sous le pseudonyme de François Inglois, un érudit franc-comtois très connu, M. Émile Longin, nous raconte, d'après un ouvrage en langue espagnole, que le *Polybiblion* a signalé (t. CIV, p. 123-125), *le Siège de Baler* (Dole, Paul Chaligne, 1906, in-8 de 52 p.). Les quatorze premières lignes de cette très intéressante brochure la résument si bien, que nous nous bornerons à les reproduire tout simplement : « La fin de la domination espagnole aux Philippines, dit M. Inglois-Longin, a été signalée par un fait d'armes presque inouï. Pendant onze mois, un faible détachement, isolé, pour ne pas dire oublié, sur le littoral du Pacifique, s'est défendu dans une église, contre les bandes insurgées de l'île de Luzon; les hommes qui le composaient ont supporté sans faiblir les plus horribles privations ; ils ont vu d'un œil stoïque leurs rangs éclaircis par le feu de l'ennemi et la maladie ; deux de leurs officiers sont morts ; le troisième a su déjouer jusqu'à la fin les tentatives des Tagals ; le traité de Paris était signé depuis cinq mois que, n'ayant plus de vivres, il s'apprêtait à périr dans une sortie désespérée, et ce n'est que lorsqu'il ne lui a pas été possible de douter de la cession de l'archipel aux États-Unis qu'il a consenti à capituler avec les trente-deux braves que la mort avait épargnés. » Notons aussi cette partie de la conclusion du présent opuscule : « L'avenir se chargera de montrer ce que les Philippins auront gagné à se révolter contre la métropole. Ils ont voulu secouer le joug, sans prendre garde que c'était le joug le plus doux, le plus humain qui eût jamais été inspiré à une nation (selon l'expression de M. C. Lavollée). Dieu veuille que, justifiant la prédiction d'un homme d'État espagnol, ils ne se voient pas réduits par leurs libérateurs à la triste condition des indigènes de l'Amérique du Nord ! » — A moins, dirons-nous à notre tour, que les voisins japonais ne s'en mêlent un beau jour... Tout arrive !

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Vues et documents bibliques*, par les Drs. L. Frohnmeyer et I. Benzinger ; trad. très librement de l'allemand par J. Breitenstein (in-4 cart., Bâle, Finckh ; Paris, Fischbacher). — *Les Prophéties accomplies* (*Daniel et l'Apocalypse*), par J.-P. Brisset (in-12, Leroux). — *Histoire de la theologie positive, du concile de Trente au concile du Vatican*, par J. Turmel (in-8, Beauchesne). — *Nouvelle Dogmatique*, par le R. P. J. Souben.

VIII. *Les Sacrements.* 2e partie (gr. in-8, Beauchesne). — *Nouvelle Dogmatique*, par le R. P. J. Souben. IX. *Les Fins dernières* (gr. in-8, Beauchesne). — *Newman*, par H. Brémond. T. III. *La Vie chrétienne* (in-16, Bloud). — *Œuvres de saint François de Sales.* Édition complète. T. XIV. *Lettres.* Vol. IV (gr. in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Mysticisme catholique et l'Ame de Dante*, par A. Leclère (in-8, Bloud). — *Petits Combats. Grandes Victoires. Cahiers de deux premiers communiants*, par Mme Dulac, née Bérard (petit in-18, imp. des Orphelins-Apprentis). — *Marie révélée à ses enfants*, par le P. Ludovic de Besse (in-12, Oudin ; Vic et Amat). — *Mois de saint Joseph*, par le P. V. Jeanroy (in-32, Bonne-Presse). — *La Vraie Dévotion à saint Joseph*, par le R. P. A. Prévot (in-18, Casterman). — *Œuvres oratoires*, par l'abbé Gendron. I. *Retraites de séminaires* (petit in-8, Beauchesne). — *Les Sociétés commerciales. Guide pratique et formulaire*, par A. Pottier (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Introduction à l'étude des assurances*, par M.-A. Noradounghian. 1re partie. *Esquisses théoriques* (in-18, Libr. générale de droit et de jurisprudence). — *La Derogabilitá del diritto naturale nella scolastica*, da A. Bonucci (in-8, Perugia, Bartelli). — *Questions esthétiques et religieuses*, par P. Stapfer (in-8, Alcan). — *La Philosophie de la longévité*, par J. Finot. 11e éd. complétée et considérablement augmentée (in-8, Alcan). — *Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, par P. Malapert (in-8, Alcan). — *La Raison et le Rationalisme*, par L. Ollé-Laprune (in-16, Perrin). — *Art et psychologie individuelle*, par L. Arréat (in-18, Alcan). — *Causeries psychologiques*, par J. J. Van Biervliet. 2e série (in-18, Alcan). — *Il Divorzio al lume della regione*, da N. Marini (petit in-8, Roma, tip. Cuggiani). — *Aux jeunes filles. Lettres*, par F. A.-M. (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Métaphysique des causes, d'après saint Thomas et Albert le Grand*, par T. de Régnon. 2e éd. (in-8, Retaux). — *Spinoza*, par L. Brunschvicg. 2e éd. revue et augmentée (in-8, Alcan). — *Ouvriers du temps passé* (XVe-XVIe *siècles*), par H. Hauser (in-8, cart., Alcan). — *Employées et ouvrières. Conditions d'admission et d'apprentissage, emplois, traitements, salaires, etc.*, par F. Gibon (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *L'Entr'aide, un facteur de l'évolution*, par P. Kropotkine ; trad. par L. Bréal (in-16, Hachette). — *Nature et Société, essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux*, par le Dr S. Jankelevitch (in-16, Alcan). — *Le Socialisme et les Jaunes*, par P. Biétry (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Socialisme. Histoire, doctrine, réfutation, avenir*, par l'abbé J. Moulard (in-18, Paris et Lyon, Vitte). — *Essai sur le magnétisme, la vie et l'esprit*, par le comte de Talhouet (gr. in-8, Rennes, Bahon-Rault). — *Cours de physique de l'École polytechnique*, par J. Jamin. 3e supplément, par M. Bouty. *Radiations. Électricité. Ionisation* (in-8, Gauthier-Villars). — *Agriculture générale. Le Sol et les labours*, par P. Diffloth (in-18, J.-B. Baillière). — *Semer et planter. Le Propriétaire planteur. Traité pratique et économique des reboisements et des plantations des parcs et des jardins*, par D. Cannon. 3e éd. (in-8, L. Laveur). — *Traité d'exploitation commerciale des bois*, par A. Mathey. T. I (in-8, Laveur). — *Leçons d'algèbre et d'analyse à l'usage des élèves des classes de mathématiques spéciales*, par J. Tannery (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Précis de géométrie de l'espace*, par J. Girod (in-8, Alcan). — *Théorie et pratique des approximations numériques*, par C. Fassbinder (in-8, Gauthier-Villars). — *Projet de réglement sur le tir de l'infanterie dans l'armée allemande approuvé le 2 novembre 1905* ; trad. de l'allemand par le lieutenant Rinckenbach (in-12, Berger-Levrault). — *La Faillite du cuirassé*, par A. Duquet (in-12, Chapelot). — *Les Arts et leur technique*, par Émile-Bayard (petit in-8, Delagrave). — *Comment rénover l'art chrétien*, par A. Germain (in-12, Bloud). — *L'Impulsionnisme et l'esthétique*, par

J. Libert (in-12, Daragon). — *Les Eléments de l'esthétique musicale*, par H. Riemann; trad. par G. Humbert, in-8, Alcan). — *La Jeunesse d'un romantique. Hector Berlioz, 1803-1831*, par A. Boschot (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Voyelles toniques du vieux français*, par H. Suchier; trad. par C. Guerlin de Guer (in-16, Champion). — *Hindu Manners, Customs and Ceremonies*, by the abbe J. A. Dubois, translated by H. K. Beauchamp. Third edition (in-18, cart., Oxford, Clarendon Press). — *L'Ame géométrique*, par H. Allorge (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Bois sacré*, par J. Serre (in-18, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Livre d'une mère*, par J. Serre (in-18, Lyon et Paris, Vitte). — *Bertrade, comédie en 4 actes*, par J. Lemaître. 2e éd. (in-18, Calman-Lévy). — *La Petite Madame de Thianges*, par P. Acker (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Destinées rivales*, par Cardeline (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Absence*, par H. Ardel (in-18, Plon-Nourrit). — *Mirage moderne*, par Resclauze de Bermon (in-18, Plon-Nourrit). — *A Dix-huit ans*, par M. Aigueperse (in-16, Plon-Nourrit). — *Gens de Russie*, qar N. Léskov; trad. et préface de D. Roche (in-16, Perrin). — *Le Prestige, scènes de la vie politique*, par le comte Rouillé d'Orfeuil (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Le Mariage d'un réactionnaire*, par R. Tessier (in-16, Fontemoing). — *Le Portrait de Monsieur W. H.*, par O. Wilde; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Le Docteur Landier*, par L. Lhommeau (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Janua Cœli*, roman de l'Égypte néo-chrétienne, par J. d'Ivray (in-18, Dujarric). — *Stellae Cœli*, roman gréco-latin, par P. Delider (in-8, Messein). — *Notre Fée*, par C. Trouessart (in-12, Hatier). — *Vice-Maman*, par Wildenbruch; trad. de l'allemand (in-18, Hatier). — *Midi à quatorze heures*, par M. La Bruyère (in-12, H. Gautier) — *Terre promise*, par M. Donal (in-12, H. Gautier). — *Misette*, par P. d'Arlay (in-12, H. Gautier). — *Le Pauvre Jean*, par J.-M. Mylot (in-12, Amat). — *La Rulla*, por B. Morales San Martin (in-8, Valencia, Aguilar). — *Lettres à l'étrangère (1842-1844)*, par H. de Balzac. T. II (in-8, Calmann-Lévy). — *Pensées choisies de Désiré Nisard (1806-1888)*, publiées à l'occasion de son centenaire par A. R. N. (petit in-16 cart., Delagrave). — *Du Caractère intellectuel et moral de J.-J. Rousseau étudié dans sa vie et ses écrits*, par L. Brédif (in-8, Hachette). — *L'Affaire J.-J. Rousseau*, par L. Rod (in-8, Perrin). — *Lemennais et Victor Hugo*, par C. Maréchal (in-8, Savaète). — *Honoré de Balzac, 1799-1850*, par F. Brunetière (in-18, Calmann-Lévy). — *Balzac, ses idées sociales*, par l'abbé C. Calippe (in-8, Lecoffre). — *Étude de critique dramatique*, par G. Larroumet (2 vol. in-16, Hachette). — *Pèlerinages littéraires*, par H. Bordeaux (petit in-8, Fontemoing). — *Paysages et sentiments*, par J. Moréas (in-12, Sansot). — *Chroniqueurs et polémistes*, par J. Bertaut (in-12, Sansot). — *La Littérature italienne d'aujourd'hui*, par M. Muret (in-16, Perrin). — *La Hollande et les Hollandais, impressions de voyage*, par P. Eudel (in-18, Le Soudier). — *Le Mont Cervin*, par G. Rey; trad. de l'italien par Mme L. Espinasse-Mongenet (in-16, Hachette). — *Petites Villes d'Italie. Toscane, Vénétie*, par A. Maurel (in-16, Hachette). — *Trois Mois au Kouang-Si, souvenirs d'un officier en mission* (petit in-8, Delagrave). — *Le Far-West chinois. Deux années au Setchouen*, par A.-F. Legendre (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Islamisme et le christianisme en Afrique*, par G. Bonet-Maury (in-16, Hachette). — *Le Canada. Les Deux Races, problèmes politiques contemporains*, par A. Siegfried (in-18, Colin). — *Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque*, par G. Glotz (in-16, Hachette). — *Les Régimes politiques au* XXe *siècle. Les Républiques parlementaires*, par A. Soubies et E. Carette (gr. in-8, Flammarion). — *Joseph de Maistre et la Papauté*, par C. Latreille (in-16, Hachette). — *S. Francisci Assisiensis, vita et miracula additis opusculis liturgicis*, auctore Fr. Thoma de Celano, hanc editionem novam ad

fidem mss. recensuit P. Eduardus Alenconiensis (in-8, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Le Bienheureux Curé d'Ars, 1786-1859*, par A.-L. Masson (in-8, Vitte). — *Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon*, par J.-M. Villefranche (in-8, Vitte). — *Figures byzantines*, par C. Diehl (in-16, Colin). — *Les Annales de Flodoard*, publiées d'après les manuscrits, avec une Introduction et des notes, par P. Lauer (in-8, A. Picard et fils). — *Les Insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383), leurs causes, leurs conséquences*, par L. Mirot (in-8, Fontemoing). — *Journal de l'Estoile*, extraits publiés par A Brette (in-16, Colin). — *Les Trois Coups d'État de Louis-Napoléon-Bonaparte*. I. *Strasbourg et Boulogne*, par A. Lebey (petit in-8, Perrin). — *Le Développement du Parlement pendant le dix-neuvième siècle*, par G. L. Dickinson ; trad. par M. Deslandres (in-18, Giard et Brière). — *Mon Ambassade en Allemagne (1872-1873)*, par le vicomte de Gontaut-Biron (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Cent-Jours en Vendée. Le Général Lamarque et l'Insurrection royaliste*, par B. Lasserre (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Général Antoine Marbot, amitié, amours et guerres. Un Aide-de-camp, le commandant Girbaud*, par L. de Nussac (in-8, A. Picard et fils). — *Marine française et Marines étrangères*, par L. Abeille (in-18, Colin). — *Les Marins rochelais, notes biographiques*, par L. Meschinet de Richemond (gr. in-8, Niort, Clouzot; La Rochelle, Foucher). — *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale*, par V. Groffier (gr. in-4, Desclée et de Brouwer). — *La Colonisation de la Nouvelle-France, étude sur les origines de la nation canadienne française*, par É. Salone (in-8, Guilmoto). — *Cartulaire de l'abbaye de Gimont*, par l'abbé Clergeac (in-8, Champion). — *La Faculté de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret. *Époque moderne*. T. IV. XVIIe *siècle. Revue littéraire* (in-8, Picard et fils). — *Politique intérieure et étrangère*, par P. Deschanel (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Tocsin national*, par A. Godard (in-16, Perrin). — *La Colonisation et les Colonies allemandes*, par A. Chéradame (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *Questions d'Angleterre*. par J.-B. Piolet (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Les Pierres d'Oxford*, par G. Grappe (petit in-12, Sansot). *Municipal Problems in mediaeval Switzerland*, by J. M. Vincent (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Lutte pour le Pacifique. Origines et résultats de la guerre russo-japonaise*, par R. Pinon (petit in-8, Perrin). — *Spanish-American Diplomatic Relations, preceding the War of 1898*, by H. E. Flack (in-8, Baltimore the Johns Hopkins Press). — *L'Argentine au* XXe *siècle*, par A. Martinez et M. Lewandowski (in-16, Colin). — *Madame de Prie (1698-1727)*, par H. Thirion (in-8, Plon-Nourrit). — *Fouché duc d'Otrante républicain, impérialiste, royaliste, 1759-1820*, par J. de Brébisson (in-8, Beauchesne). — *Les Amusettes de l'histoire*, par C. Normand (petit in-8, Colin). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — 1. *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*, par J. CLOT. Perpignan, Couderc, 1902, in-8 de VIII-318 p., 3 fr. 25. — 2. *Le Caractère empirique et la personne. Du rôle de la volonté en psychologie et en morale*, par LOUIS PRAT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 452 p., 7 fr. 50. — 3. *Le Rêve, études et observations*, par MARCEL FOUCAULT. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 304 p., 5 fr. — 4. *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie*, par MAURICE BOUCHER. 2e édit. Paris, Alcan, 1905, in-12 de 210 p., 2 fr. 50. — 5. *Nécessité philosophique de l'existence de Dieu*, par le chanoine H. APPELMANS. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60.

MORALE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 6. *Principes de morale rationnelle*, par ADOLPHE LANDRY. Paris, Alcan, 1906, in-8 de X-278 p., 5 fr. — 7. *Les Éléments sociologiques de la morale*, par ALBERT FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XII-379 p., 7 fr. 50. — 8. *Le Gouvernement de soi-même, essai de psychologie pratique*, par ANTONIN EYMIEU. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 330 p., 3 fr. 50. — 9. *Questions esthétiques et religieuses*, par PAUL STAPFER. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 208 p., 3 fr. 75. — 10. *Du Positivisme au mysticime. Étude sur l'inquiétude religieuse contemporaine*, par JULES PACHEU. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 357 p., 3 fr. 50. — 11. *Jésus et l'Éducation philosophique*, par LOUIS TOËSCA. Paris, H. Paulin, in-8 de 55 p., 1 fr. 25.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 12. *Le Problème du devenir et la Notion de la matière dans la philosophie grecque, depuis les origines jusqu'à Théophraste*, par ALBERT RIVAUD. Paris, Alcan, 1906, in-8 de VIII-488 p., 10 fr. — 13. *Les Notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza*, par ALBERT RIVAUD. Paris, Alcan, 1906, in-8 de VIII-216 p., 3 fr. 75. — 14. *Histoire de la philosophie moderne*, par HARALD HÖFFDING; trad. de l'allemand par P. BORDIER. T. I. Paris, Alcan, 1906, in-8 de IV-549 p., 10 fr. — 15. *Mémoire sur la philosophie de Leibniz*, par le comte FOUCHER DE CAREIL. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, 2 vol. in-8 de VII-326 et 356 p., avec portrait, 8 fr. — 16. *Les Grands Philosophes. Maine de Biran*, par MARIUS COUAILHAC. Paris, Alcan, 1906, in-8 de VIII-304 p., 7 fr. 50. — 17. *Maine de Biran*, par G. MICHELET. Paris, Bloud, 1906, in-16 de LIX-204 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Grands Philosophes. Stuart Mill*, par ÉMILE THOUVEREZ. Paris, Bloud, 1906, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 19. *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures*, par PAUL LACOMBE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de II-375 p., 7 fr. 50. — 20. *L'Univers d'après Haeckel, exposé et critique*, par JACQUES LAMINE. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 60 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 21. *L'Homme d'après Haeckel*, par JACQUES LAMINE. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — 1. — M. J. Clot nous donne un recueil de dissertations sur divers sujets, avec ce titre : *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*. Ce sont des études sur l'Art et le Scepticisme, la Conscience et le Matérialisme, la Sincérité et la Vie. On peut se demander si l'introduction des vérités révélées dans la science rationnelle n'en méconnaît pas les méthodes et n'en altère pas le caractère : est-il légitime d'emprunter à la foi des conclusions auxquelles le raisonnement devrait nous conduire ? Mais l'auteur répondrait, sans doute, que de même qu'un panthéiste pourrait traiter ces sujets en développant des idées de Spinoza, ou un

rationaliste en s'inspirant des vues de Leibniz, on ne voit pas pourquoi on interdirait à un chrétien de montrer comment les conclusions de la raison s'appuient sur la doctrine de l'Évangile et la rejoignent. Mgr l'évêque de Grenoble félicite l'auteur : « Vous avez écrit un excellent livre qui fera du bien. » Nous nous associons à ces éloges autorisés, en regrettant qu'il n'y ait aucun ordre entre les trente et un chapitres de ce livre qui sont, à la vérité, indépendants les uns des autres, mais se seraient éclairés par leur rapprochement.

2. — C'est à Jules Lequier « homme de génie, s'il en fut », que M. Louis Prat emprunte l'épigraphe de sa thèse : « La formule de la science : *Faire*, non pas devenir, mais faire, et en faisant, se faire », et il l'applique à son livre : *Le Caractère empirique de la personne. Du rôle de la volonté en psychologie et en morale.* On sait que M. L. Prat fut l'ami et le disciple préféré de Renouvier ; c'est un néo-criticiste convaincu... Comment s'explique et se constitue la personne ? L'expérience nous la montre multiple, diverse, successive ; nous changeons à chaque instant et nous sommes des êtres distincts les uns des autres, suivant les périodes d'existence et les états d'âme que nous traversons. Notre mémoire révèle en chacun de nous plusieurs individualités ; nos images, comme nos souvenirs, se groupent autour de plusieurs *moi* séparés les uns des autres ; nos impressions, nos émotions, nos passions nous modifient, nous bouleversent, nous entraînent et nous montrent passifs à l'égard des choses, subissant l'action de l'univers, sans que, d'ailleurs, nous puissions connaître la nature plus que nous-mêmes. C'est ici qu'intervient le pouvoir d'arrêt, l'inhibition, la *volonté ;* entendez par ce mot non le pouvoir de ne pas vouloir, mais « *de vouloir ne pas* », en un mot la résistance aux forces extérieures et aux mobiles, d'où résulte notre moi empirique. L'œuvre de la volonté c'est de réaliser le moi idéal, posé par l'imagination, et qui sera le produit de la liberté. Nous ne sommes pas certains d'être libres, mais nous croyons à la liberté comme à une hypothèse nécessaire. Il n'y a peut-être pas de raisons objectives de croire, mais chacun de nous crée sa liberté par une décision libre, l'esprit possède pour réaliser la personne « œuvre de la liberté, soumise à la raison », des *noergies* ou énergies spirituelles, qui sont l'intelligence, l'amour et la volonté. Elles tendent à la vérité, mais non à la vérité objective ou réelle, car nous sommes incapables de certitude. La vérité est essentiellement notre vérité, une conquête de notre effort, une croyance subjective. Notre effort, vers quel but doit-il tendre ? Vers le bonheur ou vers le bien moral ? Le bonheur est indéfinissable et inaccessible : le bien moral est impraticable, du moins sous la forme absolue de l'impératif catégorique ; mais son aspect négatif est la justice ou l'obligation de ne pas nuire. C'est la seule manière dont nous puissions combattre le mal, ce mal mystérieux

qui a son origine dans nos fautes primitives, commises dans un monde antérieur. Par une lente et courageuse ascension vers la perfection, nous nous rapprocherons du monde de la justice, du premier monde qui était coordonné et harmonieux, création divine où est l'être véritable de chacun de nous. — Cette étude laborieuse où abondent les détails intéressants et bien observés, montre admirablement, selon nous, que nulle théorie n'explique la personne sans admettre d'abord la substance dont elle est la forme la plus achevée et la plus parfaite.

3. — M. Foucault, dans ses *Études et observations* sur *le Rêve* ne prétend pas offrir une théorie nouvelle de ce phénomène. Il laisse de côté la partie physiologique, la partie pathologique et la partie sociologique du problème et se borne à interpréter, suivant une méthode scientifique, plus de cent observations patiemment et minutieusement décrites. La recherche est difficile et complexe parce que le rêve suit nécessairement une évolution après le sommeil. Malgré nous, s'effectue au réveil un travail de construction qui a pour but de faire des événements du rêve une suite de faits aussi conformes aux lois de la raison et aussi semblable que possible au monde réel. D'autre part, pendant le sommeil, un travail d'arrangement automatique s'est produit inconsciemment, d'où procède une sorte de synthèse entre des hallucinations et des sensations. L'esprit occupé par plusieurs séries simultanées d'images, associe certaines d'entre elles avec des impressions causées par le monde extérieur ou les modifications organiques du corps. Ces images subconscientes sont des forces qui entrent en conflit les unes avec les autres. Celles qui furent les plus récentes, qui nous ont frappés pendant la journée, ou les plus émotives, qui nous ont charmés, attristés, troublés, ou parfois les moins distinctes, celles auxquelles nous n'avons accordé qu'une attention distraite, ou enfin les moins habituelles, celles qui se présentent rarement dans notre existence, ont plus de chances de reparaître que les autres. A propos des sentiments, on peut affirmer que les craintes reparaissent dans le rêve plus souvent que les désirs et que nous sommes exposés à subir pendant le sommeil ceux que nous avons évités ou refoulés pendant la veille. Comme tout cela s'emmêle et s'embrouille, l'incohérence est la loi du rêve, bien qu'une image dominante tende à se subordonner celles qui ont quelques rapports avec elle, mais sans y réussir toujours ; d'où les innombrables bizarreries du sommeil. L'unification des séries voisines a lieu sous l'influence d'une émotion brusque à laquelle est ordinairement dû le réveil. Ces constatations, auxquelles il faut bien se garder d'attribuer une précision qu'elles ne peuvent comporter, sont très fécondes pour l'étude des phénomènes subconscients, et donc pour les progrès de la psychologie et même pour les décisions de la morale. L'ouvrage de M. Foucault est un excellent modèle pour ceux que ces

questions intéressent et il nous met en garde contre les solutions arbitraires ou prématurées que plusieurs psychologues ont présentées comme des conclusions acquises ou définitives.

4. — M. Maurice Boucher publie une deuxième édition de son très curieux opuscule : *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.* L'ordre des chapitres est parfois interverti et leur nombre augmenté ; un très utile résumé des arguments en faveur de la quatrième dimension précède la table des matières. La question théorique des espaces à *n* dimensions nous paraît bien élucidée, et rien n'empêche, croyons-nous, de les supposer possibles à priori et d'en déduire des géométries cohérentes et rationnelles ; mais en peut-on induire l'existence réelle d'un espace qui, pour nous, se confond avec les corps dont il est la condition d'existence et la forme abstraite ? Surtout, a-t-on le droit d'identifier la quatrième dimension de l'espace avec le temps qui n'est que la durée successive des êtres ? Et enfin, c'est un rêve de mathématicien qui s'aventure à l'aveugle dans le domaine de la métaphysique d'imaginer que « notre âme vit peut-être dans l'espace à quatre dimensions. » Notre âme n'est en relation avec l'espace que par l'intermédiaire du corps qu'elle anime.

5. — Depuis la critique de *la Raison pure*, il est de mode de répéter les objections kantiennes et d'opposer aux preuves classiques les antinomies qui leur enlèveraient toute leur valeur. Il faut donc savoir gré à M. le chanoine Appelmans de son opuscule : *Nécessité philosophique de l'existence de Dieu.* Il la démontre par le mouvement, la contingence des êtres et l'ordre du monde. La preuve par le mouvement a été surtout contestée et attaquée ; on avait le tort de la restreindre au mouvement local, tandis que, dans la pensée de saint Thomas, elle s'applique surtout au changement. Sous cet aspect, elle échappe aux difficultés de la physique et de la mécanique. Sachons gré aussi au savant professeur du petit séminaire de Malines de ne pas abandonner la démonstration par l'ordre du monde, qui n'est pas seulement accessible à tous, attrayante et aimable, mais solide et péremptoire. Cependant les philosophes préféreront l'argument de la contingence postulant irrésistiblement un Être nécessaire ; peut-être est-il un peu trop sommairement traité par M. Appelmans, qui ne développe pas suffisamment des affirmations plus intelligibles pour des philosophes que pour des lecteurs profanes, même éclairés. Les quelques pages qu'il a écrites n'en demeurent pas moins une dissertation convaincante et bienfaisante.

Morale et Philosophie religieuse. — 6. — Le problème moral est né du besoin de justifier et d'unifier notre conduite ; sa solution ne peut donc être que rationnelle, car c'est la raison seule qui fournit des motifs et crée des synthèses. Or, il y a complet désarroi parmi les

moralistes au sujet des fondements de leur science. On peut donc essayer de formuler, après tant d'autres, les lois auxquelles elle doit se soumettre ; tel est le dessein de M. Landry dans ses *Problèmes de morale rationnelle*. L'ouvrage comprend trois livres : I. *Le Problème de la morale*. Plusieurs philosophes en méconnaissent la vraie nature : ceux-là nient la possibilité d'une morale philosophique et veulent la réduire à l'histoire des mœurs ; ceux-ci, théologiens ou métaphysiciens, oublient son caractère humain, donc autonome et relatif; d'autres la confondent avec le sentiment, limitent son domaine ou établissent ses préceptes comme des maximes isolées, sans se préoccuper de leur liaison. M. Landry leur oppose la conception du devoir, qui correspond à l'action réelle de la raison en nous et postule la liberté qui n'est pas autre chose que la motivation de nos actes par la raison. L'obligation existe, mais elle est un ordre que nous nous adressons à nous-mêmes et ne peut être admise et conçue comme un impératif transcendant et absolu. — II. *Le Principe moral* : C'est le principe du plaisir ; non du plaisir psychologique et subjectif, mais du plaisir éthique et universel. Il engendre les principes d'utilité individuelle et d'utilité générale, ou plutôt il la traduit sous ces deux formes ; il faut donc se garder de faire dépendre le devoir du bien ou le bien du devoir ; l'un et l'autre doivent subir la souveraineté de la raison qui nous fait vouloir l'action susceptible de nous procurer le plus vrai et le plus grand plaisir, c'est à dire l'action bonne. — III. *Quelques remarques sur l'application de ce principe* : la sanction, la responsabilité et le mérite s'évanouissent, du moins au sens traditionnel donné à ces notions ; la morale est progressive et les règles morales universelles n'existent pas, car il n'y a pas deux cas concrets semblables ; il n'y a donc d'immuable que la recherche nécessaire et *morale*, parce que rationnelle, du plus grand bonheur. — L'auteur est-il endémoniste avec Aristote, hédoniste avec Épicure, utilitariste avec Bentham, partisan de la morale formelle avec Kant ? — On ne sait trop que répondre à cette question ; ou, plutôt, l'originalité de sa tentative est d'avoir voulu concilier les diverses écoles de morale en les rattachant à la primauté de la raison qui explique et formule le devoir. Il est clair, pénétrant, souvent décisif dans la critique bien qu'incomplet dans la réfutation des faux sytèmes de morale, mais il n'établit solidement aucun des principes sur lesquelles sa morale repose. La métaphysique seule peut constituer une morale parce que celle-ci n'est qu'une science des relations et que la réalité et la valeur des relations ne peuvent être démontrées que si l'on croit à la réalité et à la valeur des êtres qu'elles unissent.

7. — *Les Éléments sociologiques de la morale*, par M. A. Fouillée, sont une introduction naturelle et nécessaire à la morale des idées forces. L'auteur examine le côté extérieur, objectif, naturaliste de la morale,

qui ne peut et doit être constituée que sur et par la psychologie, le mental qui est intérieur, subjectif et idéaliste. Il s'agira de prouver que la moralité n'est pas une réalité donnée : c'est une réalité qui se donne elle-même, une valeur qui se fait par l'idée qu'elle a de soi. » (p. 7). — Ce livre, très suggestif, débute par une Introduction qui préconise l'action morale de la science : « Les savants n'ont pas tort de voir dans la science une religion nouvelle ayant, comme toutes ses devancières, une vertu morale et sociale. » (p. 5). — « Une morale peut et doit être scientifique, à condition d'étudier, non seulement des faits et des lois, mais des fins et des valeurs. » (p. 8). Son élément essentiel est la théorie de la volonté dont le fond est la force efficace des idées. Or, toute idée enveloppe un élément impulsif; elle est appétition en même temps que représentation ; elle se réalise par des mouvements, et s'accompagne de sentiments ; c'est une force modificatrice et même constructive. « La moralité est donc une réalité causée et causante qui se fait en prenant conscience de ce qu'elle doit se faire. » (p. 39). Cette morale, dans sa partie purement scientifique, doit être déterministe. — La vie, la société, l'univers, soutiennent des rapports essentiels avec la conduite humaine ; il faut donc démêler et évaluer les élément biologiques, sociologiques et cosmologiques de la morale. D'où les trois livres du présent ouvrage. Envisageons la nutrition, la génération, l'émotion, la mort, l'éducation, l'hérédité, l'intensité et l'extension vitales : nous serons convaincus que toute nécessité morale et sociale enveloppe une nécessité vitale, mais la question morale doit être traitée en termes de conscience, non en termes de vie, quoique les animaux nous présentent déjà une ébauche de vie morale et nous amènent du biologique au social. Les sociétés humaines sont un système d'idées forces et un rapport mutuel de consciences. La conception mécanique de la société est fausse, la conception organique est incomplète ; mais la société n'est, à proprement parler, ni une réalité ni une conscience. On a essayé de lui appliquer les lois de la concurrence, de la lutte, de la sélection, de l'adaptation, de la variation ; partiellement vrai, tout cela est insuffisant, car la méthode n'est pas uniquement sociologique et la physique des mœurs ne peut se substituer à la morale. Ni l'utilitarisme, ni l'individualisme libertaire, ni l'individualisme moral de Kant, n'expriment tous nos devoirs. — Il faut donc surajouter des éléments cosmologiques aux deux autres. L'évolution du monde est un progrès, malgré les régressions et dissolutions partielles : « Sois un agent conscient dans l'évolution de l'univers. » Mais l'évolutionnisme n'a pu établir la supériorité de la conscience sur la vie ; il ne résout ni le mystère de l'être ni le mystère de la pensée. Il faut donc compléter par la psychologie et la philosophie générale, la science des mœurs. Ce sujet pensant et voulant nous révélera cette réalité psychique, fond

ultime et essentiel des choses, et nous permettra de fixer l'objet dernier du vouloir, qui est la vraie réalité morale vers laquelle nos idées forces tendent d'elles-mêmes comme vers un idéal dont elles se rapprocheront de plus en plus, après l'avoir créé, et qu'elles finiront sans doute par atteindre. — M. Fouillée analyse, décompose, dissout merveilleusement les systèmes philosophiques dont il entreprend la critique : personne ne sait mieux que lui en démêler les contradictions, en signaler les lacunes, en indiquer les points faibles. Mais la morale sans liberté, sans ciel et sans Dieu, qu'il nous offre, est impraticable, inefficace et désespérante.

8. — Les idées forces, M. Antonin Eymieu n'a garde d'en contester la valeur puisqu'elles exercent la fonction principale dans cette hiérarchie de nos facultés et de nos puissances dont il détermine les lois dans son livre : *Le Gouvernement de soi-même.* Ces lois sont au nombre de trois : il faut entretenir en soi des idées conformes aux actions que l'on veut accomplir ; il faut agir comme si l'on éprouvait déjà le sentiment que l'on veut ressentir ; il faut se servir de passions choisies et réglées afin que les sentiments qu'elles font naître rendent notre activité aussi féconde qu'il est possible. L'influence des idées sur les actes est constatée par l'étude des faits normaux et anormaux de la connaissance et justifiée par l'unité du composé humain. D'où les directions morales à suivre dans l'usage des livres, des spectacles, des plaisirs artistiques, de l'amitié, etc. Le retentissement de nos actes sur nos manières de sentir est démontré par les faits de l'hypnose et du nervosisme et par les émotions que produisent les actes auxquels elles correspondent ; d'où les règles à observer dans nos antipathies, nos sympathies, nos états d'âme. Les passions, qui ne sont pas excessives ou perverties, sont des secours et des ressources ; mauvaises, elles dégradent et désolent l'homme qu'elles laissent inassouvi ; bonnes, elles fortifient sa volonté, enrichissent les facultés, réjouissent tout son être. En somme le secret du gouvernement de soi-même c'est de rendre de plus en plus directe, puissante, ordonnée et harmonieuse l'action de notre liberté. — La doctrine résumée en cet excellent livre est vraie et salutaire ; elle est présentée sous une forme nette et très agréable, en des chapitres bien composés et bien divisés. Peut-être l'auteur manifeste-t-il parfois une préférence trop marquée pour les comparaisons empruntées à la mécanique, mais il fait un habile usage des découvertes et des résultats les plus récents de la physiologie.

9. — Les *Questions esthétiques et religieuses*, de M. Paul Stapfer, renferment trois études : *L'Art pour l'Art.* — *Un Philosophe religieux du* XIXe *siècle.* — *La Crise des croyances chrétiennes.* — La première est une excellente contribution à la question souvent débattue des rapports de la morale et de l'esthétique ; elles sont distinctes, l'une a pour

objet le bien, l'autre le beau ; l'artiste n'est pas un moraliste, le chef-d'œuvre exerce une action bienfaisante par sa beauté même ; mais dans le conflit entre la morale et l'esthétique il faut préférer la première à la seconde. — Le philosophe est Pierre Leroux, qui éprouvait des sentiments religieux, mais vagues, contradictoires et incohérents : nous ne saurions partager l'admiration qu'il inspire à M. Stapfer. — La crise des croyances chrétiennes est un examen de l'État actuel des âmes au point de vue religieux : l'auteur, qui appartient à une famille très protestante, affirme la décadence du catholicisme, l'impossibilité de croire à ses mystères, rejette le protestantisme orthodoxe qui ne peut logiquement s'en tenir aux professions de foi des diverses Églises et qui est forcé d'expliquer de telle manière l'inspiration biblique, qu'il élimine presque entièrement le caractère divin des saintes Écritures ; reste le protestantisme libéral qui aboutit à cette affirmation de M. Ménégoz : « Le pécheur est sauvé ou justifié par la foi, c'est-à-dire par le don de son cœur à Dieu, indépendamment de ses croyances et quelles que soient celles-ci. » M. Stapfer répond avec beaucoup de bon sens : « Si la religion n'a rien de plus à nous dire, ce n'était vraiment pas la peine que la sainte Victime du Calvaire se dérangeât pour nous (p. 200). La conclusion, assez imprécise, est celle-ci : « La morale et aussi la religion sont des esthétiques supérieures. » (p. 208). Le catholicisme est exposé en ces pages avec quelques inexactitudes et un parti pris manifeste, mais il y faut louer une préoccupation sincère des questions religieuses et la conscience du rôle bienfaisant des croyances dans la vie humaine.

10. — Les conférences réunies par M. Jules Pacheu sous ce titre : *Du Positivisme au mysticisme*, nous montrent l'aspiration religieuse inhérente à l'âme humaine et se révélant malgré les systèmes philosophiques qui lui sembleraient le plus contraires. La religiosité, insuffisante, superficielle, incertaine, est un indice du besoin mystique de l'âme et un acheminement vers le christianisme. Le positivisme lui-même est couronné par une religion de l'humanité, qui est une religion sans base, fragile, obscure, inefficace, mais enfin un culte avec des rites précis, arrêtés et même minutieux. A l'idole humanité, considérée comme trop ruineuse, Spencer substitue l'adoration de l'Inconnaissable. Mais la créature débile et triste qu'est l'homme n'étant fortifiée ni consolée par ces effusions impuissantes, en est venue, avec Leopardi, Schopenhauer et Hartmann, à un pessimisme désespéré. « Nous serions les plus malheureux des hommes si nous ne pouvions compter que sur la vie présente » : c'est la parole même de saint Paul. Cependant le dilettantisme tâche de s'y accommoder et de s'en contenter ; il préconisait, avec Renan et M. Maurice Barrès, — aujourd'hui désenchanté, — le scepticisme jouisseur ou le culte intensif du Moi. Mais ce Moi ne peut se

suffire à lui seul, paraît allié à des êtres invisibles et supérieurs, plongé dans l'inconscience, conditionné et mû par des causes et des forces cachées ; d'où la religion de la pitié de Tolstoï, l'occultisme, l'exotérisme, le spiritisme et autres contrefaçons misérables et ridicules de la religion vraie. Tout cela constitue une démonstration par l'absurde du christianisme que M. Pacheu a mise en lumière avec des observations justes, des réflexions vraies, souvent ingénieuses, parfois profondes, dans une langue très littéraire.

11. — La brochure de M. Louis Toësca intitulée : *Jésus et l'Éducation philosophique* a pour but de réclamer une place, le rang d'honneur, à l'Évangile et à la philosophie que renferme ce livre divin. Jésus s'impose à tous les penseurs ; sa méthode est merveilleusement efficace, sa doctrine, trésor de l'intelligence, aliment du cœur, énergie pour l'action. Il a pu dire avec raison : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » ; il est donc l'éducateur philosophique par excellence. La philosophie le réclame parce qu' « il a été l'expression la plus humaine et la plus pure de la raison. » — Les intentions de M. Toësca sont excellentes, ses raisons fort bien présentées et spécieuses, mais il ne nous a pas convaincu. Jésus, avec Aristote et Platon, sur les programmes philosophiques, serait absolument déplacé ; on pourrait examiner, interpréter, contester sa doctrine, et la plupart des professeurs de l'Université accompliraient cette tâche avec un détestable esprit ; à tous, du reste, ferait défaut l'autorité requise pour cet enseignement. Jésus s'impose à la foi soumise et à l'amour pur des croyants ; on ne discute pas Dieu ; on le blasphème, ou on l'adore.

Histoire et Critique. — 12. — La philosophie grecque fut d'abord et surtout une physique d'où sortirent, peu à peu, une métaphysique et une morale. L'ouvrage de M. A. Rivaud : *Le Problème du devenir et la Notion de la matière dans la philosophie grecque, depuis les origines jusqu'à Théophraste*, est une histoire du développement de cette physique. Le livre Ier : *Les Origines*, montre que les cosmogonies légendaires et les mythes théogoniques furent la source où les penseurs puisèrent leurs idées : océan, terre, nuit, air, feu, lumière, plus ou moins mêlés et confondus dans le chaos, personnifiés en des êtres divins, soumis au destin, telles sont les premières formes de l'explication des phénomènes, les premières ébauches des lois naturelles. Le second livre nous fait assister à l'élaboration rationnelle du mythe ; depuis les premiers physiciens d'Ionie jusqu'aux sophistes antisocratiques, de Thalès à Empédocle, c'est l'idée du changement qui prédomine ; les apparences fugitives ne semblent exiger aucun *substrat* permanent, aucun fond réel, aucun sujet auquel se rattachent ou duquel dérivent les phénomènes. Mais peu à peu ces apparences se succédant et se manifestant de façon régulière, la notion de change-

ment se précise, s'ordonne et devient, pour ainsi dire concrète sous la forme de corps distincts, spéciaux et séparés les uns des autres. — Le troisième livre pose le problème : Ce devenir est-il soumis à une loi ? Platon cherche la cause exemplaire des êtres et la cause finale des changements dans un monde idéal qu'imite et réalise l'univers visible, mais sa théorie de l'espace, qui est idéaliste et qu'il confond avec la matière, ne lui permet pas de résoudre le problème, repris par Aristote, qui affirme l'ordre rigoureux du devenir, la solidarité intime entre la structure d'un être et certaines conditions matérielles définies. Les idées deviennent des formes qui introduisent l'unité, l'élément spécifique actif, la permanence et la fixité dans la mobilité des phénomènes et la succession des apparences. Donc, des deux conceptions de la matière, statique et dynamique, c'est la seconde qui domine les spéculations hellénistiques : les Grecs sont plus près des évolutionnistes que des substantialistes. A part Leucippe, et les atomistes, presque tous les philosophes grecs envisagent l'univers comme un être perpétuellement en mouvement, se transformant sans cesse; mais ils sont de plus en plus préoccupés de la tendance à l'ordre que révèle l'évolution des phénomènes. Aristote est le point de jonction des anciens concepts de la physique grecque et des vues nouvelles de la scolastique. Les images concrètes de la mythologie, dégagées peu à peu par l'abstraction des éléments légendaires dont elles sont formées, deviennent des idées abstraites, s'expriment par des lois qui tendent à formuler les règles de la variation et de la mutabilité des choses. Mais, après Théophraste, le concept statique va se constituer peu à peu et le devenir sera oublié ou négligé pour faire place à la substance, principe des phénomènes, sujet des accidents, théâtre des changements, être réel et véritable. — On peut contester quelques-uns des détails de cette étude remarquable et vraiment magistrale; mais on ne peut nier l'érudition surprenante dont elle témoigne, la science de son auteur, sa pénétration pour l'intelligence et le commentaire des textes cités, ses innombrables recherches afin d'en établir le vrai sens, le souci de la chronologie exacte et de la logique rigoureuse qui les éclairent et les expliquent. Il sera désormais impossible de traiter de la physique et même de la philosophie grecques sans recourir à se livre; nous n'avons rien désormais à envier à la « savante » Allemagne.

13. — La thèse complémentaire de M. A. Rivaud mérite les mêmes éloges que sa thèse principale; l'une et l'autre lui ont valu le grade de docteur ès lettres avec la mention *très honorable*. Son second ouvrage est intitulé : *Les Notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza*. Les quatre premiers chapitres nous présentent les textes relatifs à ces notions dans le *Court Traité*, les *Cogitata metaphysica*, le *De Intellectus emendatione* et *l'Éthique*. Les huit autres sont plus spéciale-

ment consacrés aux commentaires. Le monde idéal, conçu par l'Intelligence infinie, est celui des essences immuables et éternelles ; le monde réel, concret, visible, réalisé dans l'expérience, soumis au devenir, est le monde des existences. La pensée et l'être sont-ils consubstantiels, confondus identiques, la doctrine de Spinoza sera un monisme panthéistique. Sont-ils distincts ? On pourra dire avec Leibniz que l'Intelligence divine est la source des essences, la volonté le principe des existences. La pensée de Spinoza est loin d'être nette ; peut-être parce qu'il emprunte ses définitions et sa terminologie aux systèmes religieux et philosophiques divers et même opposés qui l'ont précédé. Il semble que le rapport des essences et des existences se constitue, pour l'auteur de *l'Éthique* « par un élément qui rapproche et concilie toutes les parties disparates dont elle paraît faite. » Cet élément est la *loi* par laquelle l'unité divine des lois de la nature se multiplie en se réalisant dans les êtres individuels : la loi révèle, exprime, contient l'essence qui est le principe de vie immanente, le lien entre l'existence éternelle et l'existence éphémère, le monde conçu en Dieu et le monde imaginé dans la durée. L'univers est *un* par la participation à la même vie ; cette vie qui s'épanouit en l'essence éternelle de Dieu se communique aux choses particulières, et les dispersions, les transformations de cette vie manifestent sa richesse, sa complexité, sa fécondité. M. Rivaud ne paraît pas éloigné de croire que Spinoza admettait une *Personnalité divine*, mais il serait difficile de prétendre que tous les êtres ne jouent pas à l'égard de cette réalité suprême le rôle d'éléments constitutifs ou d'aspects différents et nécessaires. A toutes les qualités que nous avons dû reconnaître et louer dans la thèse précédente, il convient d'ajouter une clarté très méritoire en ces difficiles matières et parmi ces notions qui semblent parfois contradictoires.

14. — M. P. Bordier vient de traduire de l'allemand le premier volume de l'*Histoire de la philosophie moderne*, par M. Harald Höffding, professeur à l'Université de Copenhague, déjà connu en France par sa *Psychologie* et sa *Morale*. Cet ouvrage comprend cinq livres : I. *La Philosophie de la Renaissance* ; plusieurs précurseurs de la philosophie moderne, injustement dédaignés ou omis par la plupart des historiens, y ont trouvé place. On remarquera les notices détaillées sur Louis Vives, Bernardino Telesio et Giordano Bruno ; elles sont informées et très instructives. — II. *La Science nouvelle* : la conception de l'univers s'est agrandie et transformée après les découvertes de Képler, Galilée et Copernic, tandis que Bacon formulait les règles de la science expérimentale. — III. *Les Grands Systèmes*. Autour de Descartes, Gassendi, Leibniz et Spinoza se groupent des *philosophi minores* qui modifient, atténuent, corrigent, précisent ou réfutent. M. Höffding ne nous fait pourtant connaître que ceux d'entre eux qui exercèrent une infl

durable et ont laissé une trace distincte dans l'histoire de la pensée. Pascal et Malebranche y sont étudiés beaucoup trop sommairement, et l'auteur du traité *De la Concupiscence*, Bossuet, ainsi que celui des *Lettres sur la métaphysique*, Fénelon, auraient dû au moins être mentionnés. Ils valent, je pense, Louis de la Forge et Joseph Glanvil. — IV. *La Philosophie anglaise de l'expérience* nous conduit de Locke à Hume. A signaler les discussions ayant trait à la religion et à la morale et un très curieux chapitre sur Newton et son importance ; il est nouveau et abonde en aperçus suggestifs. — V. *La Philosophie française du* XVIIIe *siècle*. Ici encore, quelque disproportion : Condillac méritait une étude plus approfondie et le matérialisme du baron d'Holbach n'est guère que la brutale et grossière négation de la pensée. Le livre se ferme sur l'œuvre de J.-J. Rousseau, dont l'action pernicieuse fut en effet et demeure encore très considérable. L'originalité de cette Histoire, c'est l'orientation de la recherche autour de quatre grands problèmes : le problème logique ; le problème de la connaissance : sa cohérence, sa vérité, son caractère relatif, ses limites ; le problème cosmologique : l'existence, son objectivité, ses rapports et sa conformité avec les données de l'expérience ou les spéculations de la raison ; le problème éthico-religieux, l'estimation des valeurs ; comment elles se fondent, se légitiment et se justifient ; comment la morale, cherchant la valeur de la vie, est amenée à formuler, à discuter et à résoudre les questions religieuses, l'existence d'un monde invisible et supérieur au nôtre ; le problème psychologique : la conscience et ses rapports avec la pensée, la raison et la vie. M. Höffding essaie de déterminer la manière dont ces problèmes sont abordés par les diverses écoles et les réfractions diverses qu'ils subissent suivant la personnalité du penseur qui essaie de les résoudre, les observations dont il part et les principes qu'il admet, la cohérence ou les variations de sa pensée plus ou moins systématique. A la vérité, l'auteur inclinant vers un monisme panthéistique, nous ne conclurions presque jamais comme lui, mais ce n'est pas une raison pour méconnaître l'étendue de son information, la force pénétrante de sa réflexion et le puissant intérêt des questions qu'il soulève.

15. — Comme Rémusat et Challemel-Lacour, le comte Foucher de Careil fut, à la fois, homme politique et philosophe. En 1860, il présenta à l'Académie des sciences morales le *Mémoire sur la philosophie de Leibniz*, que publient maintenant ses héritiers, et qui fut couronné par l'Institut. C'est un travail important, auquel les récents travaux sur l'auteur de *la Monadologie* n'ont pas enlevé son intérêt. L'ouvrage contient une exposition historique de la philosophie de Leibniz, qui fut scolastique de 1663 à 1672, et cartésien de 1672 à 1679. On peut douter que les périodes soient aussi tranchées, mais les deux courants

sont en effet distincts et visibles dans son système ; ils furent seulement plus mêlés que ne semble le prétendre M. Foucher de Careil ; les idées cartésiennes se joignaient, pour se concilier tant bien que mal avec elles, aux doctrines scolastiques. Passant à la méthode leibnizienne, l'auteur du *Mémoire* caractérise la nature de son éclectisme dominé dans son choix par la loi de continuité : *natura non facit saltus*, qui fut une règle constante, féconde et parfois périlleuse pour le philosophe de Hanovre. Il insista aussi sur la certitude objective et subjective, étudia les conditions de la certitude morale et détermina les lois de la probabilité, d'après les analogies empruntées aux mathématiques. A la base de son ontologie, il affirma comme des fondements inébranlables les deux principes de contradiction et de raison suffisante, et les appliqua tous deux, surtout le second, aux catégories du réel : l'action, la passion et la relation. Son concept de la substance est très spécial ; c'est la monade, centre d'aperceptions et de tendances, que Leibniz essaya de défendre contre ses contradicteurs. On sait aussi qu'il émit des vues particulières sur l'infinité du monde, l'espace, le temps et l'univers ; sa cosmologie dépendait de sa monadologie, et sa psychologie est pénétrée tout entière par son hypothèse ingénieuse et fausse de l'harmonie préétablie. Enfin une théodicée grandiose couronne tout le système, qui est un des plus vastes et des plus beaux qu'ait élevés le génie humain. — L'exposé qu'en fait M. Foucher de Careil est intelligent, compréhensif, personnel, et son admiration pour Leibniz ne l'empêche pas de le juger impartialement ; il est fâcheux que la partie critique du *Mémoire* soit restée inachevée, mais, telle qu'elle est, elle renferme des observations très justes. Il est impossible d'admettre sans réserves toutes les parties du système de Leibniz, mais il en est peu dont on puisse affirmer avec plus de raison que les « morceaux en sont bons. » Ce grand homme a certainement travaillé et contribué à l'avènement et au progrès de cette *Philosophia perennis* dont il affirmait l'existence, la valeur et le bienfait.

16. — « Voici, au dix-neuvième siècle, une abstracteur de quintessence qui rappelle et dépasse les plus hérissés des docteurs du moyen âge. » Personne ne prendrait aujourd'hui au sérieux cette boutade irrévérencieuse de Taine, et il suffit, pour se convaincre de sa fausseté, de lire l'ouvrage de M. Marius Couailhac sur *Maine de Biran*, que l'auteur des *Philosophes classiques* avait si rudement malmené. C'est M. Piat qui nous présente ce livre, paru après la mort de son auteur. Celui-ci nous fait successivement connaître les sources de la doctrine de Biran, sa conception du moi, sa théorie de la connaissance et sa description de la vie spirituelle. Parce que cet honnête homme possédait une profonde vie intérieure, des aspirations très hautes, de nobles désirs, il ne put rester enlisé dans le sensualisme qui fut son point de départ.

Le moi lui apparut distinct des sensations qu'il éprouve et supérieur à elles, naissant dans l'effort qui le condense et l'exprime. Les psychologues de l'École expérimentale contestent souvent l'analyse et les conclusions de Maine de Biran; mais elles n'en gardent pas moins leur exactitude et leur valeur, malgré les quelques restrictions que l'on peut émettre à propos de leur portée. Les rapports du conscient et de l'inconscient l'amènent à une théorie de la connaissance dont le *moi* crée l'unité en coordonnant les sensations qu'il dépasse après les avoir groupées. Il insiste sur la croyance, son objet, sa nature et les principes de raison qui la fondent. Par elle on arrive au seuil de la vie spirituelle qui est la véritable vie et dans laquelle nous connaissons Dieu par le raisonnement et une sorte d'intuition, nous tendons à lui par la volonté libre, nous nous unissons à lui par l'amour, et, l'ayant ainsi cherché et trouvé, nous sommes préparés à nous confier à lui et à recevoir sa parole dans la soumission et l'adhésion de la foi. — L'étude sur Maine de Biran est l'un des meilleurs volumes de la collection des *Grands Philosophes*. Il a été retouché et complété par M. l'abbé Piat, ce qui ne saurait certes nuire à son succès.

17. — M. Couailhac s'était placé au point de vue philosophique; le *Maine de Biran* de M. Michelet envisage surtout le problème religieux. Son livre est un recueil d'extraits réunis pour la collection *la Pensée chrétienne*. Les textes sont judicieusement groupés en trois parties où se révèle le Psychologue, le Moraliste, le Chrétien. Mais si le choix en est excellent, il faut surtout louer les notes très intelligentes qui relient, éclairent, commentent, rectifient, corrigent telle ou telle affirmation, dont la liaison, la clarté, la portée, le degré d'exactitude et de vérité doivent être définis. Ces pages sont précédées d'une Introduction par laquelle M. l'abbé Michelet nous fait connaître l'homme, sincère, méditatif, accessible aux émotions vives, aussi bien qu'aux pensées élevées, prenant au sérieux la vie, ses devoirs, ses affections et sa destinée. Il traite ensuite de la philosophie biranienne et de son utilisation, montrant comment, par sa conception et sa doctrine de l'effort, Maine de Biran est allé du sensualisme au spiritualisme. Enfin il détermine les rapports entre la doctrine religieuse du philosophe et l'apologétique moderne. La morale de la volonté édifiée sur la psychologie de l'effort suppose la subordination de la créature au Créateur, exige le secours de Dieu, objet souverain de notre croyance et de notre confiance. Les besoins, les désirs, les aspirations de notre nature préparent et inclinent l'âme, naturellement chrétienne, non seulement à recevoir la révélation, mais à se mouvoir vers la religion surnaturelle. M. Michelet montre que cette méthode subjective est lente, détournée, inefficace, si elle n'est pas « complétée par l'examen objectif des faits historiques et des preuves externes de la révélation chrétienne. »

Cette étude préliminaire n'est pas seulement intéressante, mais remarquable par la force, la pénétration, la finesse de la pensée et la lucidité sobre et élégante de l'exposition doctrinale. Le jeune professeur de l'Institut catholique de Toulouse possède les qualités requises pour aborder et traiter les difficiles questions de la philosophie religieuse ; ce premier essai nous donne le droit d'attendre et d'espérer beaucoup de son talent et de son labeur.

18. — L'opuscule de M. Émile Thouverez : *Stuart Mill*, est certainement l'un des meilleurs parmi la série des études pour le temps présent réunies sous le titre de *Science et Religion*. Il débute par la biographie du philosophe dont Spencer a pu dire qu'il ne connaissait de la vie que la science et le travail, mais qui fut malheureusement élevé en dehors de toute croyance religieuse. En quelques pages, l'homme revit devant nous avec son caractère, ses relations et les évènements de son existence. — M. Thouverez nous expose ensuite la philosophie spéculative de l'auteur du Système de logique déductive et inductive. Sa place est marquée parmi les positivistes par sa conception de l'idée qui résulte de toute une série d'expériences perçues, comparées, retenues et appliquées par l'activité de l'esprit ; par la substitution de la synthèse à l'analyse pour expliquer le jugement et la connaissance ; par la transformation du syllogisme en induction. On connaît les méthodes de concordance, de différence, des variations concomitantes et des résidus qui permettent les inductions légitimes, généralisations de l'expérience, la classification des sophismes, les vues originales de Stuart Mill sur la liberté et le déterminisme, les esprits et les corps constitués par des associations opérées suivant les lois de contiguité, de ressemblance et de répétition. Réintégrer la psychologie omise par A. Comte dans sa classification des sciences, ce fut l'ambition et l'œuvre propre du philosophe anglais. De même, en morale et en sociologie, il se distingue de Bentham en substituant la qualité à la quantité dans l'évaluation des plaisirs et en remplaçant les calculs arithmétiques par des jugements de valeur. En politique, il fut libéral et individualiste ; en religion, il tendait, vers la fin de sa vie, à une conciliation vague de l'expérience, de la spéculation et de la croyance. Le mérite de M. Thouverez est d'avoir condensé nettement, en quelques pages très substantielles, les théories de Stuart Mill, d'avoir parfaitement montré comment elles se relient et se complètent, d'avoir mis en lumière leur mutuelle dépendance, d'avoir indiqué la genèse de ses diverses idées. L'auteur de la Philosophie de Hamilton n'a expliqué ni l'esprit ni la matière, et, malgré la souplesse et l'ingéniosité de sa dialectique, il a fourni des armes aux matérialistes et aux idéalistes ; sa philosophie est décevante et décourageante.

19. — M. Paul Lacombe admire, comme tout le monde, le labeur

incomparable, la sincérité, la haute puissance de pensée, le talent littéraire, le génie synthétique de Taine, mais il entreprend l'examen de ses théories dans un ouvrage intitulé : *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures*. Il cherche dans la fameuse *Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise*, les thèses capitales que son auteur n'a jamais rétractées ni atténuées : la race, le milieu, le moment, résument toutes les causes de tout phénomène donné ; tel est « le corps central de toute sa philosophie historique et comme la trinité de ses idées. » Or, la construction des races germaniques et latines est imaginaire. Il n'est pas question d'en nier l'existence, mais il n'en faut point tirer des conséquences illégitimes ; il faut se garder d'en exagérer le pouvoir, d'en grossir l'efficacité, de leur attribuer une cause prépondérante, constante, indéfectible. Affirmer que tels ou tels génies sont représentatifs d'une race et son produit exclusif, est une assertion téméraire, car elle est invérifiable et indémontrable. L'action du milieu est moins douteuse, mais elle n'est point uniforme ou invariable ; il faut lui attribuer la part qui lui convient, et cela est très souvent malaisé ; on doit définir sa direction et mesurer son intensité, ce qui paraît quelquefois impossible. La loi du « moment » aurait dû être complétée par le rôle de l'imitation et par l'observation du succès heureux dont dépendent souvent les célébrités. — Mais ce qui est plus grave, c'est que Taine a amoindri, négligé ou méconnu le rôle des individus, leur fonction et leur influence ; ils sont les causes et les points de départ des variations littéraires. Pareillement il a dédaigné d'autres causes ethniques, sociales, politiques, dont les œuvres des artistes portent la trace. — M. Lacombe recherche s'il ne serait pas possible de tracer la marche vers le progrès par l'innovation et l'imitation. — On lira son livre avec plaisir et profit ; on sera souvent arrêté par des détails ou des réflexions, mais on trouvera parfois la suite des idées un peu confuse et souvent leur développement trop prolixe.

20 et 21. — M. Lamine, professeur à l'Université de Louvain, a écrit deux brochures intitulées : *L'Univers* et *l'Homme d'après Haeckel*. La loi de substance qui comprend la conservation de la matière et de la force est le principe qui gouverne l'univers et justifie le monisme. Ses diverses conséquences s'expriment en plusieurs thèses dont voici les principales : l'espace réel est infini ; l'univers est éternel ; l'énergie est infinie comme la matière ; les états de l'univers constituent un cycle ou succession de phénomènes qui se reproduisent dans le même ordre ; la formation et la distinction des êtres s'expliquent par des centres de condensation et des lieux de raréfaction de la matière ; voilà pour le monde inorganique et voici pour le monde vivant : la vie est un phénomène physico-chimique ; la génération spontanée explique

l'origine des êtres vivants ; les plantes et les animaux ne sont pas essentiellement distincts ; les atomes eux-mêmes possèdent une connaissance inconsciente ; l'existence s'explique par la sélection naturelle. — Passons à l'homme : c'est un animal ; son intelligence n'est qu'une fonction cérébrale ; il n'a point une âme distincte de l'organisme ; l'immortalité est donc une chimère ; tout est régi par un inflexible déterminisme ; la liberté est une illusion ; le devoir est une tendance sociale, transformation fatale des instincts animaux ; la morale tend à l'équilibre entre l'égoïsme et l'altruisme. Ces propositions sont exposées et développées dans les divers ouvrages du professeur d'Iéna et notamment dans les *Énigmes de l'univers*. M. Lamine les passe en revue l'une après l'autre, les dissèque et les discute en savant et en philosophe, les réfute en quelques pages claires et fortes. Rien n'est plus superficiel, vulgaire et grossier que la « philosophie » de ce naturaliste furieusement irréligieux ; son matérialisme forcené est absolument antiscientifique et il est un lamentable et évident exemple des erreurs et des excès qu'engendre l'aveugle passion. C'est que l'homme n'a le choix qu'entre deux attitudes : l'adoration du mystère ou l'affirmation de l'absurde. L. MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Traité de physique*, par O. D. CHWOLSON ; trad. sur les éditions russe et allemande par E. DAVAUX. Paris, Hermann, 1906. T. I. 1er fasc. gr. in-8 de XIII-407 p., avec 219 figures, 16 fr. ; T. II. 1er fascicule grand in-8 de VII-202 p., avec 105 figures, 6 fr. — 2. *Les Quantités élémentaires d'électricité. Ions, électrons, corpuscules*, mémoires réunis et publiés par HENRI ABRAHAM et PAUL LANGEVIN. Paris, Gauthier-Villars, 1905, 2 volumes grand in-8, paginés XVI-512 et 512-1138, 35 fr. — 3. *Sur les Électrons*, par OLIVER LODGE ; trad. de l'anglais par E. NUGUES et J. PÉRIDIER. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-16 de XIII-168 p., avec 6 figures, 2 fr. 75. — 4. *Leçons sur la théorie des gaz*, par L. BOLTZMANN ; trad. par A. GALLOTTI et H. BÉNARD. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de XII-280 p., 10 fr. — 5. *Physique industrielle. Thermodynamique*, par M.-L. MARCHIS. II. *Introduction à l'étude des machines thermiques*. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de III-255 p., 5 fr. — 6. *Thermodynamique*, par G. LIPPMANN. 2e édit., Paris, Hermann, 1905, gr. in-8 de VII-251 p., avec fig., 9 fr. — 7. *International Catalogue of Scientific literature, first Annual Issues. C. Physics*. Part. I. London, Harrisson ; Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-8 de XII-239 p., 26 fr. 25. — 8. *Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme*, par M. DESPAUX. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 210 p. avec fig., 4 fr.

CHIMIE. — 9. *Cours de chimie physique, suivi d'applications à la chimie et à la biologie*, par VICTOR HENRI. 1er fasc. Paris, Hermann, 1906, gr. in-8 de XII-336 p., 15 fr. — 10. *Traité pratique d'électrochimie*, par RICHARD LORENZ, refondu d'après l'édition allemande, par GEORGES HOSTELET. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de VI-323 p., avec 77 fig., 9 fr. — 11. *L'Évolution inorganique, étudiée par l'analyse spectrale*, par NORMAN LOCKYER ; trad. de l'anglais par EDOUARD D'HOOGHE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VII-304 p., avec 45 fig., cartonné, 6 fr. — 12. *Recherches sur le temps que la précipitation met à apparaître dans les solutions d'hyposulfite*, par GASTON GAILLARD. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 78 p., avec figures. —

13. *Química popular*, por el Dr. C. Bruguès. Barcelona, Gili, 1905, petit in-8 de 476 p., avec 53 fig. — 14. *Leçons de chimie pour l'enseignement secondaire des jeunes filles*, par Émile Bouant. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 284 p., avec 113 grav., cartonné, 2 fr. 80. — 15. *Le Radium*, par le vicomte R. Montessus de Ballore. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60.

Mathématiques. — 16. *Œuvres* de Charles Hermite, publiées sous les auspices de l'Académie des sciences, par Émile Picard. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de xl-498 p., 18 fr. — 17. *Cours d'analyse mathématique*, par Édouard Goursat. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de vi-640 p., 20 fr. — 18. *Sur les Systèmes triplement indéterminés et sur les systèmes triple-orthogonaux*, par C. Guichard. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 95 p., 2 fr. — 19. *Pangéométrie, ou Précis de géométrie fondée sur une théorie générale et rigoureuse des parallèles*, par N.-J. Lobatschewsky. Paris, Hermann, 1905, gr. in-8 de 63 p., 5 fr. — 20. *Cours de mécanique à l'usage des élèves de la classe de mathématiques spéciales*, par Paul Appell. 2e édit. entièrement refondue. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 493 p., 12 fr. — 21. *Tables des intérêts composés, annuités et amortissements*, par A. Arnaudeau. Paris, Gauthier-Villars, 1906, gr. in-8 de xi-15-125 p., 10 fr.—22. *Précis de géométrie plane*, par J. Girod. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xii-252 p., avec 272 fig., 2 fr. 50. — 23. *Cours d'arithmétique*, par L.-F. Villepontoux. Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, in-16 carré de 333 p., 4 fr. — 24. *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, par Claude-Gaspar Bachet, sieur de Méziriac. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-16 de vi-163 p., 3 fr. 50.

Science et Industrie. — 25. *Les Procédés de commande à distance au moyen de l'électricité*, par Régis Frilley. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-16 de vii-190 p., avec 94 fig., 3 fr. 50. — 26. *Hydraulique agricole et urbaine*, par G. Bechmann. Paris, Béranger, 1905, in-8 de 642 p., avec fig., 20 fr. — 27. *La Céramique industrielle, chimie, technologie*, par Albert Granger. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de x-644 p., avec 179 fig., cart., 17 fr. — 28. *Le Chlorure de sodium (sel marin et sel gemme), les potasses et les soudes commerciales*, par H. Pécheux. Paris, Baillière, 1906, in-16 cartonné de 96 p., avec 26 fig., 1 fr. 50. — 29. *Les Matières éclairantes et leur utilisation*, par H. Pécheux. Paris, Baillière, 1906, in-16 cartonné de 96 p., avec 37 fig., 1 fr. 50. — 30. *Théorie et pratique de l'horlogerie*, par E. James. Paris, Gauthier-Villars, 1906, in-16 de vi-228 p., avec 126 fig., 5 fr. — 31. *L'Année technique 1905*, par A. da Cunha. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de 232 p., avec 106 fig., 3 fr. 50. — 32. *Actualités scientifiques*, par Max de Nansouty. 2e année. Paris, Schleicher, 1905, petit in-8 de 365 p., 3 fr. 50.

Histoire et Philosophie. — 33. *Les Origines de la statique*, par P. Duhem. T. I. Paris, Hermann, 1905, gr. in-8 de iv-360 p., avec 93 fig., 10 fr. — 34. *Histoire des mathématiques*, par W. W. Rouse Ball; trad. de l'anglais par L. Freund. T. I. Paris, Hermann, 1906, in-8 de vii-422 p., 12 fr. — 35. *L'Algèbre de la logique*, par Louis Couturat. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 cartonné de 100 p., 2 fr.

Physique. — 1. — Dans toute la Russie, M. Chwolson a une réputation très méritée tant comme savant que comme professeur. Le savant est un physicien profond doublé d'un mathématicien érudit; le professeur brille par la clarté de son enseignement; nous avons trouvé un avis unanime à le comparer à notre éminent doyen de la Faculté des sciences de Paris, M. Appell. La traduction en quatre volumes du *Traité de physique* de M. Chwolson ne vient que de commencer (elle sera promptement terminée d'après les assurances que nous a données l'éditeur) et déjà tout le monde parle de lui en France. C'est un livre profondément original, mais très sensé, ouvrant des voies nouvelles et nous faisant connaître bien des phénomènes sous un point de vue auquel nous ne sommes pas habitués et nous sommes tout de suite séduits par la profondeur des idées émises. Cet ouvrage est

indispensable à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux choses de la physique. — Le premier fascicule du tome I débute par une Introduction générale sur le but de la physique, les hypothèses fondamentales, les unités physiques et une longue dissertation sur ce que nous devons entendre par « lois physiques. » Si nous ne sommes pas bien persuadés des idées données dans ce paragraphe, il nous faut renoncer à faire de la physique. Une partie de près de 200 pages est consacrée à l'étude de la mécanique. Elle contient absolument tout ce qui est nécesssaire pour étudier la physique dans son état actuel et dans les parties qui ne s'éloignent pas trop encore des théories classiques. Mais une importante note de M. M. Cosserat sur la mécanique nous a tout particulièrement intéressé : la mécanique rationnelle seule est suffisante pour les études physiques, de nombreux essais ont été faits pour créer une mécanique plus générale. La note de M. M. Cosserat condense d'une façon très claire l'ensemble des idées qui paraissent actuellement prédominantes ; son étude, qui demande de sérieuses connaissances mathématiques, permet de suivre les controverses qui s'élèvent dans les temps présents. La troisième partie est consacrée aux méthodes et instruments de mesure. Les instruments seuls capables de donner des mesures compatibles avec la précision actuellement exigée sont décrits avec la préoccupation de faire du lecteur un observateur judicieux. — Le premier fascicule du tome II est consacré à l'étude de l'émission et de l'absorption de l'énergie rayonnante, la vitesse de propagation, du phénomène de réflexion et de réfraction. L'auteur s'est placé à un point de vue général tout à fait intéressant et non pas, comme on l'avait fait jusqu'à présent, à un point de vue subjectif. Il a groupé tous les phénomènes qui subissent les mêmes lois sans se préoccuper de quelle manière notre individu perçoit ce mode d'énergie. C'est pour cela que nous voyons voisiner l'électricité avec la chaleur et la lumière. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie très copieuse placée à la fin et classée par ordre.

2. — Nombreux sont les physiciens qui veulent approfondir les mystères de l'électricité, synthétiser les phénomènes, disparates en apparence, qu'elle nous présente. Cette étude conduit souvent à la recherche de la nature intime de la matière, non point pour trouver des explications suivant le mode des philosophes, mais suivant celui des expérimentateurs. Les travaux sur ces sujets sont, par suite, eux-mêmes très nombreux, mais épars dans diverses revues et écrits en des langues différentes. Sous les auspices de la Société française de physique MM. P. Abraham et H. Langevin ont entrepris une tâche ardue : rechercher tous les mémoires parus sur *les Quantités élémentaires d'électricité. Ions, électrons, corpuscules*, les traduire ou les analyser,

quand il y avait lieu, et surtout faire un choix. Ces savants ont publié quatre-vingt-dix-sept mémoires, dont vingt-sept traduits de l'allemand et quarante-deux de l'anglais. Pourquoi cette limitation et pourquoi ce choix? Pour répondre à cette double question, il nous faudrait une compétence supérieure à celle de MM. Abraham et Langevin : ce serait beaucoup. Si nous émettions même discrètement un avis, nous risquerions fort d'être le seul de notre opinion. Nous ne pouvons même point, faute de place, citer le nom des auteurs des différents mémoires. Contentons-nous d'affirmer, et d'affirmer très haut, que ce recueil est de la première importance pour tous les théoriciens de l'électricité. Les mémoires sont classés d'après l'ordre alphabétique du nom des auteurs et pour chacun d'eux dans l'ordre chronologique de leur publication primitive; la table finale de l'ouvrage fait connaître cette disposition. De plus, une table initiale, plus précieuse encore pour les recherches, classe les mémoires d'après leur sujet : deux grandes divisions : les Ions et les Électrons. La première subdivise en deux parties les Caractères et circonstances de production, puis les Propriétés des ions; la seconde a trois parties : Circonstances de production, Propriété des électrons, Mécanique électromagnétique. A leur tour, les diverses parties sont divisées en paragraphes qui permettent de trouver instantanément les mémoires qui peuvent intéresser à un instant donné. Il faut un véritable amour de la science pour réunir les éléments d'une telle publication; la gratitude des nombreux lecteurs, à qui elle rendra service, sera la meilleure récompense des auteurs.

3. — C'est à la même idée qui a inspiré l'ouvrage précédent, que nous devons la publication de la conférence *Sur les Électrons*, faite par Sir Olivier Lodge, le 5 novembre 1902, à l'Institution of Electrical Enginners. Mais, par contre, ce livre est un ouvrage d'initiation. Sauf pour quelques-unes des notes qui ont été ajoutées, la lecture de ce travail est facile pour un bon élève de mathématiques élémentaires. La théorie exposée est des plus séduisantes : l'électron, c'est l'atome d'électricité, sur lequel nous faisons la double hypothèse qu'il est électrisé et que par lui-même il est inerte, mais de ses changements de vitesse naissent la lumière, les ondes hertziennes, les rayons Röntgen. Un groupement d'électrons réunis par milliers et en mouvement continuel constituent les molécules de la matière; si des causes encore inconnues les arrachent à l'édifice atomique qu'ils forment, munis d'une vitesse presque infiniment grande, ils constituent les rayons cathodiques. L'auteur, plein de son sujet, entraîne le lecteur et l'amène à penser avec lui que cette théorie conduit à l'établissement définitif et prochain de ce grand fait déjà entrevu : l'unité de la matière.

4. — Plus que jamais l'étude de la mécanique interne des corps est

à l'ordre du jour. Les gaz, mieux que tout autre corps, se prêtent aux vérifications expérimentales. Par conséquent, le second volume des *Leçons sur la théorie des gaz*, de M. L. Boltzmann, est le bienvenu. Partant des faits expérimentaux acquis, des idées générales qui en sont nées, l'auteur essaie de condenser, dans une théorie mathématique, faits et idées, puis, revenant aux expériences, il montre que la théorie satisfait aux phénomènes actuellement connus. Ce volume expose d'abord la théorie de Van der Vaals qui repose sur l'idée, presque universellement admise, que les manifestations extérieures des énergies gazeuses proviennent du choc des molécules ; la discussion physique de la théorie de Van der Waals confirme pleinement son hypothèse. Passant ensuite à l'exposé des théorèmes de mécanique générale nécessaire pour la théorie des gaz, M. Boltzmann introduit la notion des momentoïdes et plus loin celle, plus connue, des viriels dont il déduit l'équation de Van der Waals. Entre les deux se trouve une étude très approfondie des gaz à molécules composés. Cette question est divisée en deux chapitres éloignés, mais qu'il y a lieu de réunir dans une même étude. Dans l'intéressante étude sur la théorie de la dissociation, signalons en particulier la probabilité de la liaison chimique d'un atome avec un autre identique. En dehors des faits acquis, des théories actuellement satisfaisantes, l'auteur signale avec un soin particulier tout ce qui n'est que probabilité et les lacunes sur lesquelles les travailleurs peuvent exercer leur sagacité. A eux de profiter des excellents enseignements que leur donne M. Boltzmann.

5. — Après nous avoir publié les notions fondamentales de *Thermodynamique* dans un premier volume (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 402-403), M. Marchis en consacre un second à l'*Introduction à l'étude des machines thermiques*, c'est-à-dire à la théorie des gaz, soit loin de leur point critique, comme dans les machines à vapeur, soit dans le voisinage de celui-ci comme dans la machine à production de froid par évaporation de l'anhydride sulfureux. C'est toujours en se préoccupant de l'application pratique et immédiate de la théorie que l'auteur étudie les propriétés caractéristiques des gaz et celles des vapeurs saturées. Les notions contenues dans ce volume sont destinées à former des ingénieurs et non des théoriciens, mais M. Marchis a voulu que ces ingénieurs aient des notions nettes et précises, purement scientifiques, n'empruntant à l'empirisme que lorsqu'il n'y a encore rien à lui substituer, par suite acceptant les résultats numériques dus à des expériences prudemment conduites. Aussi trouvons-nous, à côté du développement mathématique, réduit à son minimum pour établir les formules indispensables, trente-sept tables numériques renfermant une masse de documents dont l'utilisation est d'un usage courant. De plus, pour bien faire saisir l'utilité pratique des notions enseignées,

l'auteur n'a pas dédaigné d'illustrer son travail par des applications qui montrent tout le parti que l'on peut tirer de la thermodynamique telle que l'enseigne M. Marchis.

6. — La seconde édition de la *Thermodynamique* de M. Lippmann est absolument conforme à la première. Il s'agit de ne pas faire de confusion : l'auteur et l'éditeur ont voulu dire la première édition imprimée, celle qui a paru en 1889 chez Carré, et non pas l'édition autographiée publiée antérieurement. Ce livre contient, comme on sait, les belles leçons professées à la Sorbonne par ce savant physicien. Comme l'auteur se préoccupait avant tout de dégager les principes de la thermodynamique, ce livre, malgré sa rédaction déjà ancienne, n'a pas le moins du monde perdu de sa valeur. Il reste et restera toujours un guide précis et sûr pour les débuts de l'étude de la thermodynamique.

7. — Si nous signalons si tardivement la publication de l'*International Catalogue of Scientific literature. Physics*, c'est que nous l'avons reçu tardivement. Cette publication donne le titre de tous les travaux de physique parus dans l'année précédant sa publication. La présente liste a été arrêtée en février 1902. Elle contient d'abord en anglais, français, allemand et italien une division générale des mémoires suivant la partie de la physique à laquelle ils se rapportent, puis une table alphabétique des sujets. Les mémoires, avec leurs titres détaillés et l'indication de la source, sont ensuite donnés par ordre alphabétique des noms des auteurs, enfin un dernier classement distribue les mémoires suivant la classification antérieurement indiquée.

8. — M. Despaux reprend et complète, dans son *Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme*, les théories qu'il avait commencé à développer dans son livre sur *les Énergies attractives* (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 387). La seule hypothèse qu'il admet est que la molécule a une forme non pas sphérique mais propulsante, portion d'hélice, surface gauche, etc. Sur ce, il établit une théorie cinétique de la matière et de l'énergie, il explique le magnétisme, les courants électriques, l'action des solenoïdes et l'électrostatique. Son travail convaincra-t-il beaucoup de lecteurs ? Nous en doutons fort. Il y a cependant lieu de retenir, au moins comme mode de représentation de certains phénomènes physiques, les actions analogues à l'électricité ou aux aimants par l'emploi de turbines, ou d'axes tournants dans un liquide.

Chimie. — 9. — La division en phénomènes physiques et chimiques qui sert de base au premier enseignement scientifique n'est qu'une première indication, ou, comme l'on dit souvent, une première approximation. Un nombre très considérable de phénomènes physiques sont modifiés d'une façon caractéristique par la composition chimique des corps étudiés, et permet d'étudier la constitution moléculaire de ces

corps. De ces faits est née la chimie physique. Le rôle de cette science est immense. M. Victor Henri a voulu, dans son *Cours de chimie physique*, rendre accessible à la grande masse des étudiants une science qui, d'après les publications actuellement parues, ne pouvait être abordée que par des travailleurs ayant déjà une forte culture scientifique. Le cours qu'il publie est celui qu'il fait à la Sorbonne. Tous les auditeurs ont admiré sa clarté et sa simplicité. Pour son enseignement oral, comme dans son livre, M. Henry ne se préoccupe que d'une chose : faire comprendre. La première partie de son livre est consacrée à l'étude des solutions : la tension de vapeur dans une enceinte fermée contenant une solution, sa conductibilité électrique, son point de congélation, ses propriétés optiques, qui ne nous paraissent tout d'abord que des phénomènes physiques, nous révèlent par des lois précises la composition moléculaire du corps dissous. La tension superficielle, la viscosité, l'osmose nous donnent également des indications précieuses. La publication de cet ouvrage, qui va bientôt se terminer, amènera beaucoup d'adeptes à l'intéressante science qu'est la chimie physique.

10. — Sans attendre plus longtemps, disons tout de suite que le *Traité pratique d'électrochimie*, de MM. R. Lorenz et G. Hostelet, est un livre parfait pour ceux qui veulent aborder sérieusement l'étude de l'électrochimie. Les auteurs ont oublié de nous prévenir dans le titre que l'ouvrage est aussi théorique, ce qui est regrettable, car cela pourra nuire au succès de leur travail. Le livre est divisé en trois parties. Dans la première nous trouvons les notions générales sur l'électricité, les lois et les notions fondamentales qui serviront plus loin et les principales réactions électrochimiques. Chaque notion nouvelle est d'abord exposée théoriquement, puis immédiatement suivie d'un ou plusieurs exercices pratiques. Si la théorie montre que les auteurs sont des professeurs savants et clairs, la pratique nous les révèle comme des expérimentateurs consommés. Toutes les mesures électriques sont délicates : un défaut de propreté, une impureté, rendent une expérience inutilisable ; les auteurs ont tout prévu, à vous de suivre leurs conseils. La deuxième partie renferme des notions générales de mécanique chimique, la dissociation électrique des solutions aqueuses, la mesure des forces électromotrices et des tensions de polarisation. La dernière partie comprend l'analyse électrochimique et la production électrochimique des corps. Nous avons éprouvé un vrai plaisir de lire ces pages.

11. — L'astronomie, la physique et la chimie auraient pu également être la rubrique sous laquelle nous classons *l'Évolution inorganique* de Sir N. Lockyer. L'astronomie : car il s'agit d'une étude de l'atmosphère du soleil et de celle des étoiles. La physique : parce que toutes les obser-

vations consignées dans ce volume reposent sur la spectroscopie et que l'auteur, désirant que l'on puisse renouveler facilement ses expériences, donne de précieuses notions de spectroscopie en insistant particulièrement sur les difficultés du début. La chimie, à laquelle nous nous sommes arrêté, parce qu'au fond il s'agit de la constitution chimique de l'univers et de l'évolution inorganique. La thèse fondamentale de Sir Lockyer est la suivante : les éléments chimiques terrestres préexistent dans tout l'univers, mais souvent sous une forme dissociée. Cette dissociation nous est révélée par l'existence de raies placées à la même partie du spectre, mais diversement étalées suivant la température de l'étoile observée. Après avoir montré que la thèse de la dissociation expliquait tous les phénomènes actuellement connus, l'auteur, avec une probité scientifique des plus louables, expose impartialement les diverses objections que sa théorie a soulevées. Les deux principales sont : la difficulté presque insurmontable de déterminer la température relative des étoiles et la distribution des étoiles qui paraissent placer les astres dans des cantons chimiques limités. La première nous semble avoir une grande valeur et la seconde une très faible. Quoi qu'il en soit, la conclusion de l'auteur : que, par suite de refroidissements successifs, il y a constitution graduelle de complexes physiques par des particules semblables associées en présence de l'électricité, mérite d'être prise en très haute considération.

12. — Le mémoire de M. Gaillard : *Recherches sur le temps que la précipitation met à apparaître dans la solution d'hyposulfite* est une très bonne et très consciencieuse contribution au développement de la chimie physique. L'auteur procède avec la bonne méthode de l'expérimentateur ; il varie son expérience de toutes les manières possibles. L'influence d'un réactif dépend d'un nombre de variables considérables : la quantité de réactif, la température, l'ordre dans lequel s'est effectué le versement, la durée de ce dernier ainsi que celle du mélange, l'âge de la solution, etc. Toutes ces influences sont étudiées séparément et les résultats sont mis en évidence par des graphiques fort clairs. De la forme de ces courbes ne se dégage pas encore la loi entière des phénomènes ; cependant l'auteur indique une application très pratique pour trouver le titre d'une solution.

13. — Pour qu'une Chimie soit populaire, il faut qu'elle intéresse son lecteur dès les premières pages tout en ne lui donnant que des notions scientifiques sérieuses. C'est le but que s'est proposé le Dr Bruguès dans la *Quimica popular*. Il l'a pleinement atteint. Dans une première partie : — La Chimie à la portée de tous, — il étudie les métalloïdes, les métaux, les composés du carbone, mais dans la limite où ces corps sont intéressants d'une façon générale ; le radium n'est pas

t analytique. Veut-
simplicité il introduit la
quations différentielles,
n des équations de types
egrale ne venant qu'après.
té-prédécesseur à la même
s nous honorons d'avoir été
ıs disait-il, plus tard nous
ont raison d'exister. C'est le
un des équations différentielles
ières. Les équations aux déri-
ne place dans ce volume, il y a
de vue théorique et pratique. Les
sat : un volume consacré aux équa-
elles du second ordre, permettent
leur éducation sur ce point, lorsque

atia, série physico-mathématique, le
r titre : *Sur les Systèmes triplement indé-*
le-orthogonaux. Le but principal du livre
s systèmes triple-orthogonaux dans les
. La loi d'orthogonalité dans les différents
droites) joue dans la géométrie infinitési-
ant que la loi de dualité dans la géométrie
ons restreintes du cadre dans lequel devait se
nt pas permis de traiter la question dans toute
pu étudier que deux des problèmes les plus
saient à son esprit de profond géomètre. Cepen-
uit pas à la clarté. Ses notations, en particulier,
ent simples et régulières.

onde connaît, ou du moins parle de la *Pangéométrie*
schewsky. Les plus ignorants vous diront qu'elle est
théorie générale et rigoureuse des parallèles. Cepen-
nombre de ceux qui étudient et discutent les fonde-
géométrie n'utilisent que des renseignements de seconde
ème main, quand ce n'est plus ; on ne peut travailler
t que sur les textes authentiques : nous sommes donc
signaler cette réimpression fac-similé conforme à l'édition
Nous croyons devoir faire remarquer à ceux qui ne
ent la pangéométrie que par les essais de vulgarisation qu'on
t, qu'il faut être assez familiarisé avec le calcul mathématique
de l'ouvrage de M. Lobatschewsky.

C'est le développement intégral du programme de la classe

du siècle dernier, il faut réserver une place à part à Charles Hermite tant pour sa considérable production scientifique que pour l'action qu'il a exercée comme professeur : il a fortement contribué au développement de la mathématique et il a fait aimer cette science par ses auditeurs. La publication des *Œuvres de Charles Hermite*, en réunissant des mémoires épars dans divers périodiques, est un heureux événement pour tous les mathématiciens. Une belle Préface, due à M. É. Picard, essaie de condenser la vie et les travaux de C. Hermite. Mais, quel que soit le talent de l'auteur de ces pages, il faut reconnaître, comme le dit simplement M. Picard lui-même, que ce n'est qu'en étudiant l'œuvre d'Hermite que l'on saisira son importance: Ce volume contient quarante-sept mémoires, classés par ordre chronologique. Presque dès le premier — celui-ci est signé d'Hermite, élève au collège Louis-le-Grand, — on voit la prédilection qu'aura Hermite pour la théorie des fonctions, sa préférence allant aux fonctions elliptiques et abeliennes. La théorie des formes quadratiques l'a aussi attiré, et combien de mémoires que nous ne pouvons citer, comme ceux de la théorie des nombres, ne sont nés que de la connexion absolue que cette théorie présente avec celle des fonctions. La forme impeccable et profonde du raisonnement chez Hermite a toujours existé, elle a été parfaite dès les premiers jours. Le point capital est toujours mis dans une lumière éclatante, les détails de calculs étant souvent laissés de côté. En lisant ces mémoires du premier au dernier, il nous semblait encore entendre la vibrante parole de notre vénéré maître lorsque nous suivions son cours en Sorbonne en 1882-1883. Nous lui serons toujours profondément reconnaissant de nous avoir appris à aimer la mathématique.

17. — Ce n'était pas sans une certaine impatience que les étudiants en mathématiques attendaient la publication du deuxième et dernier volume du *Cours d'analyse mathématique* de M. Goursat (Cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 512-513). Cet ouvrage leur fournit un merveilleux instrument de travail. La théorie des fonctions et l'étude des équations différentielles se partagent en parties à peu près égales l'étendue de ce volume; les éléments les plus indispensables du calcul des variations le termine. Procédant d'une manière régulière, l'auteur initie progressivement le lecteur aux différentes difficultés de la science ; si, volontairement, il ne le conduit pas à la limite dernière des connaissances actuelles, il ne s'épargne aucune peine pour faciliter les débuts et pour faire bien comprendre par quels degrés successifs la science a avancé. Si, pour la théorie des fonctions, il marque une préférence pour les méthodes fécondes de Cauchy, il ne néglige point les théorèmes généraux de Weierstrass. Si l'on veut se faire une idée des procédés d'exposition employés par M. Goursat on en aura une notion bien nette en prenant successivement les divers paragraphes qu'il consacre aux

M. Girod a montré tout le parti que l'on pouvait en tirer pour simplifier la démonstration des relations géométriques classiques dans le triangle. Il cherche aussi à introduire, aussi souvent que possible. les grandeurs géométriques avec leur signe algébrique. Malheureusement, il emploie une expression : grandeur algébrique d'un vecteur, que nous n'admettons pas. Pour nous, et nous nous conformons à l'usage le plus général, un vecteur est essentiellement positif ; pour une grandeur algébrique nous employons le mot : segment. Il est regrettable que tous les mathématiciens ne donnent pas la même signification aux mêmes mots, car ce sont les élèves qui en souffrent. Les questions proposées nous ont paru soigneusement choisies ; les figures sont très claires et les notations facilitent les applications algébriques de la géométrie.

23. — Dans son ensemble, le *Cours d'arithmétique* à l'usage des écoles normales, des écoles primaires supérieures et professionnelles est très satisfaisant. Il est, en particulier, fort bien imprimé et d'une lecture facile. Mais il ne contient pas de perfectionnement saillant qui permettrait à ce *Cours* de détrôner les autres. Signalons quelques phrases hasardeuses qui peuvent faire naître des idées fausses : le système décimal est plus simple que tous les autres ; l'exposant est un chiffre ; il y a des cas (il s'agit de la preuve par 9) où elle réussit bien que l'opération soit fausse (pourquoi ?) ; lorsqu'on a à effectuer des calculs sur les fractions il est avantageux de les simplifier (toujours ?). La distinction des cas pour les diverses opérations n'est jamais justifiée par un raisonnement logique. Le système métrique est exposé conformément aux dernières lois. C'est peut-être beaucoup de critiques et peu de compliments, mais il nous semble qu'avec un peu de soin et surtout de réflexion, l'auteur aurait pu faire mieux.

24. — Le volume de Bachet, sieur de Méziriac : *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, est universellement connu ; une nouvelle édition ne peut donc être que bienvenue. Tant qu'il y aura des grandes personnes aimant les récréations arithmétiques et des enfants qui voudront être de petits devins, c'est toujours en première ligne au livre de Bachet que l'on recourra. Nous regrettons cependant que, sous prétexte de simplifier, on ait, dans cette édition, supprimé presque uniformément les exemples numériques pour y substituer d'autres qui emploient la notation algébrique.

SCIENCE ET INDUSTRIE. — 25. — L'emploi des *Procédés de commande à distance au moyen de l'électricité* se généralise de plus en plus, et c'est justice : ils permettent de réunir sous la main d'une personne unique et compétente l'exécution d'ordres et de mouvements simultanés en mettant presque toujours sous les yeux de celui qui actionne un mécanisme un signe montrant que le mouvement voulu a été

effectué. Un résumé court, bref et précis des procédés actuellement employés sera donc accueilli avec faveur. C'est le cas du livre du capitaine Frilley. Après l'étude des appareils à commande directe dont l'inconvénient est de faire passer le courant moteur par le manipulateur, vient celle des appareils à relais ; ce sont ces derniers que nous avons vu le plus souvent employer. Les appareils basés sur l'emploi du pont de Weastone sont précieux dans les installations fixes. Les appareils à échappement procèdent de l'ancien télégraphe. Le système Rivals est intéressant à connaître Tous ces systèmes sont étudiés dans leur généralité, sans tenir compte des dispositions particulières à chaque installation ; il n'est fait exception que pour les appareils de la maison Sautter-Harlé. L'ouvrage se termine par un court chapitre sur l'emploi des ondes hertziennes. Quoique daté de 1906, nous pensons que ce livre était entièrement écrit, composé et imprimé avant le 20 mars 1905 (Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*) ; sans cela nous ne comprendrions point pourquoi les remarquables expériences de télémécanique faites par M. Branly ne sont pas citées.

26. — Le livre de M. Bechmann consacré à l'*Hydraulique agricole et urbaine* pourrait s'intituler, si nous nous reportons aux idées présentes : « Du Rôle social de l'eau. » Son importance en agriculture et dans la vie urbaine est une question de premier ordre pour la vitalité d'une nation. Les questions d'irrigation ou d'assèchement sont, à des points de vue opposés, de même importance. La retenue des eaux météorologiques, dans les terrains où elles se produisent, nous oblige à penser aux questions de reboisement ou de gazonnement dans ces régions. L'alimentation des villes en eaux potables nous amène à rechercher, suivant les cas, s'il vaut mieux employer des captages de sources éloignées et procéder à leur adduction ou procéder directement en créant des barrages artificiels sur des cours d'eau dont la pureté est suffisamment reconnue. La solution de ces problèmes et de beaucoup d'autres, que nous ne pouvons énumérer, tant le sujet est complexe, ne donne qu'une faible idée de toutes les matières que M. Bechmann a accumulées dans ce volume. Cet éminent ingénieur est un causeur agréable et l'on doit avoir un plaisir plus grand encore à écouter son cours à l'École des ponts et chaussées qu'à lire son livre. Celui-ci est une revue brillante de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour en hydraulique. Comme tout travail de ce genre, il faut, lorsqu'on voudra appliquer les indications qu'il donne, se rendre compte si toutes les conditions accessoires sont remplies pour prendre directement un de ses résultats ; d'ailleurs M. Bechmann ne cesse de recommander la plus grande prudence. Le nombre de travaux cités par l'auteur est considérable ; nous regrettons toutefois qu'il n'y ait pas la moindre indication bibliographique permettant de se renseigner aux sources.

27. — La Bibliothèque technologique, éditée autrefois chez Carré et actuellement chez Gauthier-Villars, s'est enrichie d'un volume précieux : *La Céramique industrielle*, par M. Albert Granger. Terres cuites, faïences, grès et porcelaines sont étudiés minutieusement. Nous trouvons tout d'abord un état descriptif et chimique des matières premières employées tant pour la confection même des objets que pour celle des couvertes. Puis, pour ces matières, l'ensemble des essais physiques et chimiques que l'on doit leur faire subir avant de les utiliser. La question particulièrement délicate de la pyrométrie est traitée dans un chapitre à part avec celle des combustibles et des fours. Mais pour ces derniers nous ne trouvons, dans cette partie, que des généralités. Lorsque l'auteur passera à l'étude spéciale des différents produits, il complètera son premier travail, il précisera les conditions de séchage préalable et de conduite des feux. Pour toutes les terres cuites, la question de savoir s'il y avait intérêt à mouler en pâte sèche ou en pâte molle, suivant les conditions locales de revient du combustible ou de la main d'œuvre, ou encore suivant l'importance de la fabrication, montre avec quel soin l'auteur envisage tous les problèmes d'une façon essentiellement pratique. Tous les procédés usités en Allemagne, en Angleterre et en France sont passés en revue et minutieusement analysés. La lecture de ce livre nous a profondément intéressé et instruit; nous avons cependant regretté de ne pas voir signalée l'intéressante application faite par M. Bapterosses de la pâte à bouton pour produire des cubes diversement colorés qui peuvent, avec grand avantage, se substituer aux émaux pour mosaïque.

28 et 29. — Les deux petits ouvrages de M. H. Pécheux, parus dans la collection *Encyclopédie technologique et commerciale*, ont tous deux les mêmes qualités de simplicité, de netteté et de précision. Quoique très courts, imprimés d'une façon compacte, débarrassés de toute phrase inutile, ils ne contiennent que des renseignements précieux et réellement pratiques. L'industriel, le commerçant, le consommateur et le curieux auront égal intérêt à lire ces volumes. Le premier : *Le Chlorure de sodium, les potasses et les soudes commerciales*, nous renseigne sur tous les procédés industriels pour extraire de la nature ou fabriquer les produits connus sous ces noms. Cela veut dire que les soudes et potasses caustiques sont étudiés, ainsi que les carbonates correspondants. — Le deuxième : *Les Matières éclairantes et leur utilisation*, nous fait connaître comment on prépare et comment on utilise pour le mieux les bougies de différente nature, les huiles végétales et minérales, le gaz d'éclairage, l'acétylène, l'éthylène, l'alcool qui est bien en défaveur, mais que remplacera peut-être le lusol. Enfin sont décrits les charbons et métaux qui servent dans les lampes électriques à arcs ou à incandescence.

30. — Ayant quelques points de détail à critiquer dans la *Théorie et pratique de l'horlogerie*, de M. E. James, nous serons court d'éloges. Que l'auteur veuille bien se contenter de celui-ci : Nous conserverons son livre en bonne place dans notre bibliothèque, parce que cet ouvrage est foncièrement bon. L'auteur s'est proposé de présenter au praticien une série de modules pour calculer les dimensions des engrenages, des échappements, etc. Les conseils sont bons, mais, pour que le lecteur ne s'y trompe pas, il faut dire que M. James ne donne que les résultats qu'il a obtenus, ce qui nous ferait substituer volontiers, dans le titre, le mot technique au mot théorie. Au début du volume sont les éléments de mécanique appliqués à l'horlogerie; l'analyse du pendule (p. 4) peut conduire à une erreur sur la tension de la tige, que corrigerait l'étude de la force centrifuge (p. 49) si l'auteur avait fait ce rapprochement. La théorie de la vis (p. 30) contient un faux-semblant d'explication pour montrer que le mouvement sur une hélice verticale est le même que sur un plan incliné. L'erreur naîtra certainement de la phrase (p. 30) : « les poulies mobiles changent l'intensité des forces. » Pourquoi parler de l'engrenage allemand (p. 92), puisqu'il n'est pas employé ? Rien que de bonnes et très bonnes choses à relever dans les chapitres consacrés au tracé des engrenages, aux échappements, au pendule. Les notions de métallurgie sont beaucoup trop longues, quelques mots auraient largement suffi; qu'importe que l'hydrogène et l'oxygène, en se combinant, produisent une explosion et que le zinc est le métal qui donne le plus d'électricité (?) ; nous aurions mieux aimé quelques mots sur l'invar. Pour les notions de cosmographie, elles sont inutiles : la conclusion même de l'auteur nous fait croire qu'il est de notre avis.

31. — Les différents articles réunis par M. da Cunha sur la construction et l'architecture, la technologie générale, la locomotion et les transports, les chemins de fer, nous ont tous intéressés : *L'Année technique de 1905* est un très bon livre de vulgarisation, de lecture facile, et nous serions fort heureux si ces quelques lignes pouvaient lui attirer de nombreux lecteurs. S'ensuit-il que nous soyons toujours d'accord ? Non. Il faudrait pour cela deux choses impossibles : d'abord que nous soyons du même avis sur toutes les questions, ensuite qu'au milieu de la considérable documentation que comporte ce volume, il n'y ait jamais la moindre erreur. A propos des plots Kingsland (p. 149), l'auteur se range parmi les ennemis du trolley dans les grandes villes parce qu'il est inesthétique : la prochaine exposition à Milan le conduira peut-être dans cette ville ; vingt-deux lignes de tram à trolley (octobre 1905) pour les besoins de leur service font tout le tour de la place du Dôme; grâce à la disposition du trolley et à de savants aiguillages, la vue du Dôme et de la galerie Victor-Emmanuel n'est pas gâtée;

nous attendons un article de M. da Cunha sur ce sujet. Dans le second ordre d'idées l'auteur traite de peu important le chemin de fer électrique de Stuben (p. 181) ; il veut parler sans doute de la ligne qui dessert le Stubaithal : avec deux voitures et douze départs en chaque sens, on y manque fréquemment de place.

32. — De bons articles, écrits au courant de la plume, sur les sujets les plus divers, forment les *Actualités scientifiques* de M. Max de Nansouty. Voulons-nous chicaner l'auteur sur le mot « actualités, » sous prétexte qu'il parle de la fabrication des aiguilles connue depuis longtemps ? Ce serait lui chercher une mauvaise querelle. Si tous ces articles ne correspondent pas à des découvertes faites pendant l'année courante, ils sont tous intéressants à lire ; on ne peut leur demander plus. Ce qu'il cherche avant tout, c'est à être exact : par exemple pour la télégraphie et la téléphonie sans fil, il rend à Herz, à Branly et à Marconi ce qui revient à chacun. Nous souhaitons à l'auteur beaucoup de lecteurs, parce qu'ils passeront des moments agréables, en s'instruisant.

Histoire et Philosophie. — 33. — M. Duhem ayant voulu étudier l'histoire de la statique n'a pas tardé à se rendre compte que peu de travaux avaient été publiés sur le sujet, ces travaux étant d'ailleurs trop souvent fort incomplets et contradictoires. Il a alors essayé, avec *les Origines de la statique*, de mettre un peu d'ordre et de précision dans l'histoire de cette science et dans le développement progressif des théories fondamentales. Ce n'était pas œuvre facile. Il a d'abord dépouillé tous les mémoires qu'il a pu découvrir à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Mazarine, il s'est ensuite appuyé sur les historiens consciencieux qui se sont occupés des mathématiques. Cette forte documentation acquise, il fallait rechercher dans les œuvres de chaque auteur ce qui lui appartient en propre et ce qu'il doit à ses prédécesseurs ; or, au moyen âge, jamais savant ne cite ses sources : Tartaglia, par exemple, ne nomme même pas Jordanus ; la statique de Galilée est entièrement contenue dans celle de Cardan, sauf pour ce qui concerne le plan incliné. M. Duhem est parvenu à débrouiller ce chaos d'une façon très satisfaisante. Certes, son travail n'est pas définitif; il n'a pas d'ailleurs cette prétention. Se bornant à mettre en lumière un certain nombre de faits très importants, peu lui importe qu'il reste à glaner après lui. Ce volume, après quelques pages consacrées à Aristote et à Archimède, nous parle de Léonard de Vinci et de Cardan. Trois paragraphes donnent les sources alexandrines de la statique. Jordanus et son école forment la partie principale du travail. Ce savant a été l'inspirateur de Tartaglia, mais Guido Ubaldo et Benedetti attaquent sa méthode, l'intuition, pour lui substituer la déduction. Nous trouvons enfin de fortes études sur Galilée, Stevin, Roberval et Descartes, pour ne citer que les principaux.

34. — M. W. W. Rouse Ball s'est proposé d'écrire une *Histoire des mathématiques*, en prenant pour base le développement naturel des grandes idées qui ont successivement surgi dans cette science, tout en respectant l'ordre chronologique et aussi les groupements nationaux des différents savants. Ce plan, au premier abord, paraît très beau en théorie, mais difficilement applicable en pratique. L'auteur s'est joué de ces difficultés avec un talent qui lui fait le plus grand honneur. Il n'a certes pas concilié d'une façon absolue des choses inconciliables, mais de courts préambules, au commencement des chapitres, guident le lecteur dans la voie qu'il va suivre, des digressions succinctes, bien séparées du contexte, indiquent lorsqu'on est à la racine d'une branche ayant porté des fruits multiples, au besoin même des répétitions toujours très brèves ramènent l'esprit en arrière. A aucun moment la lecture de ce livre ne cesse d'être attrayante ; c'est un bon, un excellent ouvrage d'initiation. Ce premier volume contient les notions que nous avons sur les mathématiques chez les Égyptiens et les Phéniciens ; sur les mathématiques sous l'influence de la civilisation grecque ; sur les mathématiques au moyen âge, tant dans leur développement en Europe, que dans leur évolution arabe, mais d'origine grecque, et dans l'action des Arabes sur les Européens. Pendant la Renaissance, l'auteur a fort bien mis en évidence, d'abord la période de gestation puis celle de production où nous voyons apparaître toutes les idées fondamentales qui se développeront dans les mathématiques modernes, lesquelles n'embrassent ici que la période de Descartes à Huygens. L'auteur ne nous présente pas son travail comme un ouvrage de première main ; il ne rougit pas de s'être fortement aidé des publications de ses prédécesseurs, mais jamais il n'a agi à la légère : il a confronté les différentes opinions et, plus souvent qu'il ne le dit, il a fait des vérifications. Nous pouvons donc considérer son livre comme de doctrine très sûre.

35. — Dans la collection *Scientia*, M. L. Couturat nous donne *l'Algèbre de la logique*. Les lois de ce calcul ont été inventées pour exprimer les principes du raisonnement, les lois de la pensée. Nous empruntons à l'auteur sa principale conclusion : l'algèbre de la logique est un algorithme qui a ses lois propres, elle est fort analogue par certains côtés à l'algèbre ordinaire, et par d'autres elle en est très différente ; par exemple elle ignore la distinction des degrés ; les lois de tautologie et d'absorption y introduisent de grandes simplifications et en excluent les coefficients numériques. C'est un calcul formel qui peut donner lieu à toutes sortes de théories et de problèmes et qui est susceptible d'un développement presque indéfini. Mais c'est en même temps un système clos, et il importe de montrer qu'il est loin d'embrasser toute la logique. Ce n'est à proprement parler que l'algèbre de la logique classique.

É. CHAILAN.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.* T. I. Deuxième Partie. Paris, Colin, 1905, in-8 de 520 p., avec 7 planches hors texte et 263 grav., 15 fr. — 2. *Le Musée des Arts décoratifs. Le Bois*, par Louis Metman et Gaston Brière. Paris, Ateliers photomécaniques Longuet, s. d., in-fol. de 28 p. et 120 planches, avec 670 documents en phototypie, 70 fr. — 3. *Versailles, les Jardins*, par Pierre de Nolhac. Paris, Goupil, 1906, in-4 de 186 p., avec 227 photograv., 50 fr. — 4. *Versailles. Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, par Alphonse Bertrand. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-12 de III-312 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Villes d'art célèbres. Milan*, par Pierre Gauthiez. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 128 p., avec 109 grav., 4 fr. — 6. *Les Villes d'art célèbres. Le Caire*, par Gaston Migeon. Paris, Laurens, 1906, in-8 de 160 p., avec 133 grav., 4 fr. — 7. *Exposition universelle de 1900. Rapport du jury international. Introduction générale. Deuxième Partie. Beaux-Arts*, par Léonce Bénédite. Paris, Imprimerie nationale, 1904, in-8 de XXIII-738 p., avec 359 grav., 20 fr. — 8. *La Peinture française au XIXe siècle*, par Henry Marcel. Paris, Picard et Kaan, s. d., in-8 de 360 p., avec 125 grav., 3 fr. 50. — 9. *Les Fresques de l'Aréna à Padoue*, par J.-C. Broussolle. Paris, Dumoulin, 1905, in-12 de 279 p., avec 52 dessins, 3 fr. 50. — 10. *Le Maître et l'élève. Fra Angelico et Benozzo Gozzoli*, par Gaston Sortais. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, s. d., in-8 de 275 p., avec 5 chromos et 48 photogravures, 10 fr. — 11. *Les Grands Artistes. Ruysdaël*, par Georges Riat. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photogravures, 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Gainsborough*, par Gabriel Mourey. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photogravures, 2 fr. 50. — 13. *The British Artists series. J. M. W. Turner*, by W. L. Wyllie. London, George Bell, 1905, in-8 de IX-204 p., avec 4 planches en couleurs et 63 photogravures, 9 fr. 50. — 14. *Les Maîtres de l'Art. Géricault*, par Léon Rosenthal. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 24 photogravures, 3 fr. 50. — 15. *Gérôme, peintre et sculpteur. L'Homme et l'artiste*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Hachette, 1906, in-16 de V-295 p., avec 4 portraits, 3 fr. 50. — 16. *Künstler-Monographien. Constantin Meunier*, von Walther Gensel. Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klasing, 1905, in-8 de 63 p., avec 47 grav., 2 fr. 50. — 17. *Lettres de* Charles-Marie Dulac. Paris, Bloud, 1905, in-8 de XXIX-158 p., avec un portrait, 3 fr. 50. — 18. *Science et Religion. Les Basiliques chrétiennes*, par Louis Bréhier. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 19. *Science et Religion. Les Églises byzantines*, par Louis Bréhier. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 20. *Science et Religion. Les Églises romanes*, par Louis Bréhier. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 21. *Science et Religion. Les Églises gothiques*, par Louis Bréhier. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 64 p., avec 18 fig., 0 fr. 60. — 22. *Notice historique et archéologique sur l'église Notre-Dame de Lescar*, par M. Lanore. Pau, imp. Garet, 1905, in-8 de 111 p., illustré. — 23. *Archæological Institute of America. Supplementary papers of the American school of classical studies in Rome.* Vol. I. New York, Macmillan, 1905, in-4 cartonné de VIII-220 p., avec plans, cartes et photogravures. — 24. *Les Farnèse peints par Titien*, par Gustave Clausse. Paris, « Gazette des Beaux-Arts », 1905, gr. in-8 de 332 p., avec 15 photogravures, 15 fr. — 25. *Le Rire et la Caricature*, par Paul Gaultier. Paris, Hachette, 1906, in-16 de XXIV-249 p., avec 16 planches hors texte, 3 fr. 50. — 26. *Un Cours d'esthétique artistique*, par Hector Gevelle. Enghien, imp. Spinet, 1905, 0 fr. 50. — 27. *Les Arts et leur technique*, par Émile Bayard. Paris, Delagrave, s. d., petit in-8 de 274 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Impulsionnisme et l'Esthétique*, par Jean Libert. Paris, Daragon, 1906, in-18 de 149 p., 3 fr. 50. — 29. *Reliquiae, 1864-1898*, par Jacques Passy. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-8 de XV-332 p., avec grav., 4 fr. — 30. *Questions de salubrité*, par Émile Trélat. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-12 de VII-434 p., 4 fr.

1. — La seconde partie du tome premier de la grande *Histoire de l'Art* que dirige M. André Michel est entièrement consacrée à l'art roman. Elle contient, sur l'Architecture, un ample travail de M. Camille Enlart,

joignent à de très sages et réalisables projets de réformes. Les appendices, notamment ceux qui traitent de la Révolution, du séjour de Louis-Philippe à Versailles, de l'occupation allemande en 1870, de la Bibliothèque et des Archives de la ville, offriront aux curieux d'histoire toute une masse de renseignements précieux.

5 et 6. — Dans la collection des *Villes d'art célèbres*, M. Pierre Gauthiez a écrit sur *Milan* un livre qui « n'est que la promenade d'un artiste..., et, si l'on veut bien, d'un artiste qui aime l'histoire des mœurs » (p. 1). Je ne suis pas très sûr que la méthode subjective, — ce culte du Moi qui nous enchante dans les romans de M. Barrès, — soit très convenable au plan d'une « Ville d'art célèbre » ; du moins nous épargne-t-elle l'ennui de la banalité. Elle nous vaut aussi quelques surprises. On ne lira pas sans étonnement (p. 54) que les ruines mêmes de la *Cène* de Léonard ont péri ; aussi l'auteur néglige-t-il d'en parler. C'est pousser un peu loin le scrupule d'artiste, et le mépris du bourgeois porteur de Baedeker. Et puis qu'est-ce, à la page 100, que cette apostrophe au Christ « des errants et des pauvres, ennemi des papes, des rois et des princes ? — Tu n'as pas voulu, Christ qui prêchais sur la montagne et qui vivais avec les filles et les chemineaux, te laisser prendre aux crayons amollis d'un peintre employé par les ducs et payé par les rois de France ! » Il s'agit encore de l'infortuné Léonard de Vinci. Mais il n'est que juste de reconnaître que les impressions d'artiste de M. Pierre Gauthiez, s'il nous parle des fresques délicieuses de Luini ou des vieilles églises de Milan, sont fines, pénétrantes et jolies, comme il sied à un érudit qui aime de cœur le pays où il a longtemps vécu. — M. Gaston Migeon, avec une méthode beaucoup moins subjective, mais avec une grande sagesse et le souci d'instruire sérieusement son lecteur, décrit *Le Caire*, ses rues et ses maisons d'autrefois et d'aujourd'hui, ses mosquées, ses tombeaux des Khalifes et des Mameloucks, puis il nous conduit aux couvents coptes, à Héliopolis, aux Pyramides et au Sphinx, à Memphis, au Sérapéum, pour nous ramener aux Musées qui lui sont l'occasion d'une rapide étude de l'art égyptien antique et de l'art industriel musulman. Dirai-je que j'ai tout particulièrement goûté, dans cet excellent volume, un des mieux illustrés de la collection, l'Introduction de géographie pittoresque sur le Nil et sa vallée, qui nous fait si clairement comprendre le paysage, l'art et la vie de l'Égypte ?

7. — On sait tout ce que le Musée du Luxembourg doit à son jeune et actif conservateur. M. Bénédite a trouvé le moyen de présenter, dans l'espace ridiculement étroit dont il dispose, tout un raccourci vivant et caractéristique de l'art moderne ; sa diplomatie ingénieuse, sa bonne humeur inlassable ont triomphé peu à peu et triomphent chaque jour encore des mille difficultés que lui opposent les ambi-

tions, les vanités, les jalousies les plus féroces. Il a réussi à nous donner une première idée, bien imparfaite assurément, de cet art des impressionnistes dont les chefs-d'œuvre — qui ne sont pas au Luxembourg — seront un jour prisés comme ils le sont hors de France, c'est-à-dire à l'égal de tout ce qu'ont jamais produit les plus grands maîtres du paysage. Il était donc désigné, mieux que tout autre peut-être, pour recevoir la mission officielle de rédiger, parmi les nombreux *Rapports du jury international de l'Exposition universelle de 1900,* celui des *Beaux-Arts*, qui forme la deuxième partie de l'*Introduction générale*. Le livre est considérable. Plus de 700 pages de grand format, très abondamment illustrées, nous retracent l'histoire complexe et passionnante d'un siècle d'art, du siècle où l'art a pris une large place, pour ne pas dire une place exagérée, dans l'organisation de notre vie. Avec le souci d'être complet en même temps qu'impartial, le plus possible, une pareille tâche était peu aisée. M. Bénédite n'a point cherché à nous imposer une vue autoritaire et doctrinale; il y a dans son travail si méritoire plus d'analyse que de synthèse; et peut-être sommes-nous encore trop voisins de notre XIXe siècle pour un jugement définitif. Mais une enquête aussi minutieuse sera pour les historiens à venir la meilleure source d'informations. Rien n'y est négligé, et les arts mineurs, céramique, émaillerie, verrerie, glyptique, dont le développement nouveau en ces derniers temps a été l'honneur et la gloire de la France, obtiennent, à la suite de la peinture et de la sculpture, la part qui leur est due. L'illustration prêterait à bien des critiques, si elle n'avait le principal mérite que l'on puisse exiger dans un ouvrage de prix modeste, d'être fort nombreuse et strictement documentaire; mais ces documents, pris à droite et à gauche, clichés fatigués provenant de publications périodiques, sont peu plaisants au regard. Tel qu'il s'offre à nous cependant, le livre de M. Bénédite est appelé à rendre les plus grands services, et l'on ne saurait trop remercier l'éminent conservateur du Luxembourg d'y avoir prodigué, sans plaindre sa peine, les richesses de son érudition et de sa curiosité.

8. — C'est un autre genre de mérite qui distingue le manuel consacré par M. Henry Marcel, administrateur de la Bibliothèque nationale et ancien directeur des Beaux-Arts, à *la Peinture française au XIXe siècle.* Ce livre fait partie de l'excellente Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, qui compte déjà près de soixante volumes. Il est rédigé avec une grande précision, et divisé par périodes et par genres, selon la méthode la plus rigoureuse. Chacun des chapitres se compose, en somme, d'une série de monographies sommaires, qu'annoncent et que relient des conclusions générales exprimées avec franchise et autorité. Peut-être le désir d'être complet a-t-il entraîné l'auteur à la mention de noms

qui ne méritaient guère de sortir de l'oubli; les curieux d'érudition ne l'en blâmeront point, d'autant qu'un bon index permet de se diriger rapidement dans les moindres recoins de ce labyrinthe. La seule critique que l'on puisse faire à cet excellent ouvrage doit porter non sur le nombre mais sur la qualité des gravures dont il est orné. Fort bien choisies, et toutes exécutées par un procédé direct, elles ne mériteraient que des éloges si le procédé direct n'échouait fatalement dans les livres à fort tirage, dont le papier n'est point préparé spécialement; ces images écrasées et grises ont beau nous être offertes sans retouches, elles perdent en expression tout ce qu'elles gagnent en sincérité.

9. — Les monographies d'art, grandes et petites, continuent à pulluler. Voici, de M. l'abbé Broussolle, dont les études sur l'iconographie de *la Légende dorée* sont aussi érudites qu'édifiantes, tout un livre consacré aux *Fresques de l'Arena à Padoue*. Le sujet demeure toujours nouveau, bien qu'il ait été traité à diverses reprises, depuis le commencement du siècle dernier, en des volumes dont l'un est de Ruskin, et dont le plus récent, de M. Moschetti, a été analysé ici même (*Polybiblion* t. CIII, p. 392). On ne saurait trop insister sur l'importance du merveilleux cycle de fresques où Giotto a représenté la vie de la Vierge, celle du Christ et les Fins dernières, en accompagnant ces images d'allégories qui en complètent le sens. Le livre de M. Broussolle est conçu comme une sorte de guide où les descriptions, souvent éclairées par la comparaison avec d'autres monuments, nous sont rendues plus sensibles par des dessins un peu sommaires mais exacts. Toutefois je crains que l'auteur, emporté par son imagination loin des règles logiques de l'iconographie du moyen âge, n'ait pas toujours fidèlement compris le génie de Giotto. Un exemple fort singulier de contre-sens m'est fourni par la description du Lavement des pieds, un des chefs-d'œuvre incontestables du vieux maître (p. 154-156). M. Broussolle cherche en vain la figure de Judas parmi les dix apôtres assis; or Judas est parfaitement reconnaissable sur la gauche de la fresque, non seulement à son profil aigu, mais à son auréole noire; et il prend pour des anges (sans ailes !) les deux apôtres imberbes, vêtus de blanc, qui portent l'eau derrière Jésus; or ce sont les deux fils de Zébédée, Jean et Jacques le Majeur.

10. — Il serait facile de signaler aussi plus d'une légère inadvertance dans le volume que M. Gaston Sortais vient de publier sur *Fra Angelico et Benozzo Gozzoli, le maître et l'élève*. Ainsi je trouve, page 151, en note, que Mugello est la patrie de Fra Angelico. Non, c'est le village de Vicchio, dans la contrée du Muzello. De même, voici, page 195, « la vallée qu'arrose la *Valdetsa* » (pour *Valdelsa*). Non, c'est la vallée qui s'appelle la Valdelsa, et elle est arrosée par l'Elsa. Chicanes

peu graves, en un volume qui ne prétend guère à l'érudition et résume sagement, avec l'appoint de gravures assez soignées, dont quelques-unes en couleur, ce que l'on a écrit de divers côtés sur le plus mystique des peintres et sur son spirituel et délicat élève. Le livre de M. Sortais se lit avec agrément et facilité ; il peut faire un gracieux cadeau de première communion ou d'étrennes.

11 et 12. — La jolie collection des *Grands Artistes* compte deux volumes de plus. Le *Ruysdaël* de Georges Riat est écrit avec la conscience érudite et le vif sentiment de nature que le pauvre ami que nous venons de perdre mettait en toutes ses œuvres. Le *Gainsborough* de M. Gabriel Mourey nous présente toute la séduction exquise de ce parfait maître des élégances anglaises condensée et finement exprimée par un des critiques qui connaissent le mieux la vie et les mœurs de l'autre côté du détroit. Tout a été dit, je pense, sur le voluptueux peintre de Mrs. Robinson et de l'Enfant bleu, mais on trouvera dans le livre de M. Mourey, à côté de traductions littéraires des plus exquises peintures, nombre de détails peu connus qui éclairent la physionomie de ce grand psychologue mondain.

13. — Plus complet, plus luxueusement présenté est le *Turner* de M. Wyllie, dans la collection des *British Artists* de MM. George Bell (texte anglais). Une biographie critique très complète, où se mêle l'analyse des principaux tableaux, est suivie de catalogues des peintures et des dessins ; catalogues partiels, car l'œuvre de ce prodigieux magicien de la couleur est immense, et seules les gravures en peuvent donner quelque idée à des lecteurs français, puisque à l'exception d'une grande collection privée de Paris, c'est à Londres uniquement que l'on peut connaître Turner. Aussi doit-on louer sans restrictions le choix et l'exécution parfaite des nombreuses gravures qui ornent le livre de M. Wyllie. Année par année, l'on y voit se développer l'extraordinaire génie qui a fixé audacieusement tous les jeux de la lumière dans le ciel et dans les eaux ; l'Italie et la Suisse, la splendeur paisible des campagnes anglaises, l'émouvante beauté des ruines et les drames de la mer sont le cadre où se meut la fantaisie puissante de ce Claude Lorrain romantique.

14. — L'existence brève, passionnée et féconde de *Géricault*, l'étude méthodique de ses œuvres et de l'influence qu'il exerça sur l'École française dans sa grande transformation au XIXe siècle, font l'objet d'un nouveau livre de M. Rosenthal dans la série des *Maîtres de l'Art*. M. Rosenthal, à qui nous devons une thèse intéressante sur la peinture romantique, a déjà publié dans cette même collection un *David* ; son *Géricault* n'est pas moins bien composé ; l'information en paraît sûre et le jugement fin et délicat. Une illustration heureusement choisie nous fait connaître l'essentiel parmi les œuvres du célèbre

auteur du *Radeau de la Méduse*, sans négliger les dessins ni même les lithographies, très rares et recherchées aujourd'hui.

15. — De Géricault à *Gérôme* la distance est grande. Ce n'est pas une appréciation critique sur l'ensemble de l'œuvre peint et sculpté de l'illustre académicien qu'il nous faut demander à M. Moreau-Vauthier, dont le livre aimable renferme surtout des anecdotes biographiques sur un maître qu'il admire en disciple fidèle, reconnaissant et respectueux ; c'est plutôt, au travers de ces anecdotes souvent bien amusantes et typiques, le décor d'une existence d'artiste, et la reconstitution pittoresque et animée du milieu de l'École des beaux-arts, durant plus d'un demi-siècle.

16. — La Belgique a perdu en *Constantin Meunier* un grand sculpteur et un peintre bien doué. La monographie que lui consacre M. Walter Gensel dans l'excellente collection allemande dirigée par M. Knackfuss servira utilement la gloire de ce travailleur acharné. De nombreuses gravures nous font apprécier les divers aspects d'un talent trop admiré peut-être après avoir été trop méconnu ; car sous l'enveloppe un peu rude et fruste qui donne à ses héros ouvriers leur caractère populaire et même socialiste, on reconnaît, dans l'œuvre de ce Michel-Ange du pauvre, de flagrantes imitations de peintres ou de sculpteurs comme Millet, Rodin, Dalou, dont la personnalité demeure plus entière et plus forte.

17. — Les *Lettres de Charles-Marie Dulac* sont l'expression absolument sincère et candide d'une charmante âme d'artiste chrétien. La piété la plus délicate s'y allie au plus vif sentiment de la nature. Ce jeune peintre, trop tôt enlevé par une cruelle maladie pour avoir pu donner toute la mesure de ses dons, a laissé des paysages qui sont des prières et des hymnes. Il a été loué en termes parfaits par MM. Henry Cochin et Huysmans ; et la préface que le P. Raymond Louis a composée pour ce recueil de ses lettres laisse dans l'âme un durable parfum de paix et de joie bienfaisante.

18, 19, 20 et 21. — On n'était guère habitué jusqu'en ces derniers temps à rencontrer des études d'art parmi les très nombreux petits volumes dont se compose l'utile collection intitulée *Science et Religion*. Un professeur de l'Université de Clermont, M. Louis Bréhier, y avait publié déjà deux excellents traités, l'un des *Origines du crucifix dans l'art chrétien*, l'autre de *la Querelle des images aux* VIII*e et* IX*e siècles* ; cette fois nous recevons de lui quatre brochures où sont exposés avec une clarté parfaite et une abondante érudition les résultats des plus récentes enquêtes archéologiques sur le développement de l'architecture du moyen âge. *Les Basiliques chrétiennes*, *les Églises byzantines*, *les Églises romanes*, *les Églises gothiques*, voilà les quatre étapes par où l'architecture du moyen âge s'est élevée à la suprême perfec-

tion ; et l'on ne saurait trop recommander d'en étudier l'histoire dans les livres de M. Bréhier.

22. — La *Notice historique et archéologique sur l'église Notre-Dame de Lescar*, par M. Lanore, archiviste des Basses-Pyrénées, dont le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion de louer les érudits travaux, est un modèle de ces monographies d'art et d'histoire qui, depuis Caumont et Guilhermy, se sont heureusement multipliées dans les diverses provinces de France, pour la glorification de notre architecture du moyen âge. L'église de Lescar n'était guère connue des archéologues que par son précieux pavé de mosaïque, comparable à ceux de Ganagobie, d'Aoste et aux nombreux monuments analogues que possède encore l'Italie ; M. Lanore, en s'appliquant à en retracer l'histoire par de fructueuses recherches d'archives, nous a montré tout l'intérêt que garde l'édifice lui-même, avec son mobilier et ses tombes, parmi les églises romanes du XIIe siècle.

23. — La jeune école américaine d'archéologie, fondée à Rome en 1895, avait déjà un organe régulier, le *Journal of the Institute*, où étaient publiées les recherches et découvertes érudites de ses membres. Il s'est trouvé que le recueil devenait insuffisant pour la mise à jour de travaux de plus en plus nombreux et importants, et l'Institut américain entreprit l'édition de volumes annexes : *Supplementary papers of the American School of classical studies in Rome.* Le premier de ces volumes est d'un luxe de typographie et d'illustration parfait sous son apparence austère. Il contient, entre autres, des études sur les marques des briques encastrées dans le mur d'Aurélien, sur la Civita, près d'Artena, sur les ruines romaines de Carsioli, sur l'Aphrodite d'Arles et sur une nouvelle variante du type de Sapho, enfin sur un sarcophage chrétien découvert à S. Maria Antiqua. Cette dernière dissertation m'a plu infiniment par la sagesse de l'interprétation, si différente des fantaisies symbolistes et mystiques auxquelles certains archéologues romains (pourquoi ne pas nommer M. Marucchi ?) s'obstinent encore à s'égarer. Il faut, une fois pour toutes, renoncer à voir dans les premières œuvres de la sculpture chrétienne des compositions de théologie.

24. — M. Gustave Clausse, à qui nous devons de précieux travaux italiens (sur les Mosaïques chrétiennes, les Marbriers romains, les Origines bénédictines, la Dynastie des San Gallo), vient de publier, aux bureaux de la *Gazette des Beaux-Arts*, une importante monographie d'art et d'histoire : *Les Farnèse peints par Titien.* Dans la très longue lignée des Farnèse il s'attache au rameau romain, ou, pour être plus exact, à cette période de trois quarts de siècle pendant laquelle l'illustre famille, introduite dans l'aristocratie romaine, donna à l'Église des cardinaux et un pape ; et comme, par une singulière fortune, Titien a été appelé à reproduire les traits de presque tous les Farnèse

ayant résidé à Rome, il groupe leur histoire autour des images que le grand peintre a réunies de ses magnifiques mécènes. Presque tous ces portraits se trouvent à Naples, soit au Musée, soit au Palais Royal; il en est, comme celui de Pier Luigi Farnèse ou celui de Paul III, qui sont de puissants chefs-d'œuvre, et qu'il sera fort intéressant de pouvoir comparer à des merveilles de sculpture comme les bustes de Guillaume della Porta.

25. — M. Sully Prud'homme a écrit, pour l'ingénieux traité de M. Paul Gaultier : *Le Rire et la Caricature*, une préface, qui est tout un petit traité d'esthétique, résumant, sous une forme toujours très haute et très pure, les observations justes et fines de l'auteur. La caricature n'est pas essentiellement un art plaisant, M. Gaultier a grandement raison de nous le démontrer; elle est une satire et très souvent un enseignement moral. Tableau fidèle, et le plus fidèle de tous, dans ses déformations mêmes et ses exagérations, des mœurs et de l'idéal d'une époque, elle devient, sans le vouloir, une expression de la philosophie de l'histoire. Une illustration documentaire, si l'on peut dire, qui nous fait passer d'Hogarth à Daumier et à Gavarni, de Forain à Steinlen ou à Jean Béraud, commente joliment un texte qui prête à de fort sérieuses réflexions.

26. — Je n'ai pas très bien compris pourquoi M. l'abbé Hector Gevelle avait choisi comme type d'*Un Cours d'esthétique artistique dans les classes supérieures d'humanités anciennes*, un questionnaire portant sur les plus minutieux détails d'une sculpture antique, assurément fort belle, l'Auguste de Prima Porta. Il y a là un procédé de dissection artistique tellement compliqué par des considérations historiques inévitables qu'il semble bien que toute sensation de beauté doive en être exclue.

27 et 28. — M. Émile Bayard, fils du charmant et spirituel dessinateur qui a réjoui les yeux de plusieurs générations d'enfants (et même de grands enfants) est évidemment bien informé quand il nous décrit *les Arts et leur technique*. Beaucoup d'anecdotes et d'interviews dans ce livre aimable; on y trouvera des conversations de Bouguereau, d'Henner, d'Henri Martin, ou encore de dessinateurs très modernes, Gorguet, Willette, Léandre, et même d'un musicien, Widor. — M. Jean Libert n'a pas inventé *l'Impulsionnisme et l'Esthétique*, je le regrette pour lui; mais, me sentant absolument incapable de résumer son livre, je vais reproduire pour nos lecteurs une partie de la note éditoriale qui l'accompagne, avec prière d'insérer : « Voici un livre qui est appelé à faire époque. L'auteur, qui est un profond penseur, nous donne un aperçu synthétique de l'évolution de l'âme individuelle; il résume, au point de vue philosophique, la théorie de l'*Impulsionnisme* de M. Ary-René d'Yvermont, destinée à donner de nouveaux aperçus dans les

domaines de l'art et de la critique... Au fond, le livre est une conséquence de la philosophie de Nietzsche et un résumé de toutes les tendances idéiques et artistiques de notre époque incertaine. » Je crois que je peux m'arrêter.

29 et 30. — Il y a de très bonnes pages, qui méritaient assurément d'être recueillies, dans ces *Reliquiae* de Jacques Passy, dissertations académiques, articles de critique, notes, petits récits, dont une touchante piété de famille a fait un volume. Le plus important de ces morceaux est un travail qui fut envoyé à un concours de l'Académie des beaux-arts, qui avait proposé de démontrer « la vérité ou l'erreur de cette exclamation de Pascal : Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux ! » La devise choisie par le jeune philosophe, qui n'obtint d'ailleurs pas le prix, suffit à résumer sa thèse : c'est une formule des plus heureuses d'un autre jeune écrivain, Alfred Tonnellé, enlevé aussi par la mort avant d'avoir pu donner toute la mesure de son talent : « Le peintre ne représente pas la nature telle qu'elle est, mais tel qu'il est. » — Je dois encore mentionner, à la fin de cet article, les excellentes études groupées par M. Émile Trélat sous un titre bien modeste : *Questions de salubrité ;* elles ne touchent qu'indirectement à l'art, et cependant elles en sont inséparables, par la démonstration des nécessités pratiques qui s'imposent avant tout au souci des architectes, bien que ceux-ci s'en désintéressent trop souvent, sous le prétexte d'un art qui n'est plus que mensonge et vain décor.

ANDRÉ PÉRATÉ.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Pierre*, par L.-Cl. FILLION. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de IV-207 p. (Collection *Les Saints*), 2 fr. — 2. *Saint Augustin*, par l'abbé A. SANVERT. Paris, Amat, 1906, gr. in-8 de 588 p., 5 fr. — 3. *Les Martyrs*. T. IV. *Juifs. Sarrasins. Iconoclastes*, par Dom H. LECLERCQ. Paris, Oudin, 1905, in-16 de CXLII-354 p., 3 fr. 50. — 4. *Deux Martyrs capucins. Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes*, par le R. P. LADISLAS DE VANNES. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de VIII-332 p., 1 fr. 50. — 5. *Un parfait Catholique. Jean-Marie Destrade, bienfaiteur de Bagnères-de-Bigorre et du diocèse de Tarbes (1762-1846)*, par l'abbé PAULIN MONIQUET. Paris, Savaète, 1905, in-8 de 422 p., avec un plan, 4 fr. 50. — 6. *Le Bienheureux Curé d'Ars (1786-1859)*, par A.-L. MASSON. Paris et Lyon, Vitte, 1906, in-8 de 365 p., 3 fr. 50. — 7. *Un Curé des Landes. Vie de l'abbé Pédegert, curé doyen de Sabres*, par l'abbé J.-B. GABARRA. T. I. Dax, Pouyfaucon, s. d., in-8 de 397 p., avec portrait. — 8. *Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon*, par J.-M. VILLEFRANCHE, 13e édit., revue et augmentée. Paris et Lyon, Vitte, s. d., (1906), in-8 de XV-392 p., 3 fr. 50. — 9. *Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur (1863-1899)*, par l'abbé LOUIS CHASLE. Paris, Beauchesne, 1905, in-12 de XXXV-428 p., 4 fr.

1. — Avec une connaissance consommée des premiers temps de l'Église, M. l'abbé Fillion, de la Compagnie de Saint-Sulpice, déjà si

connu par ses savants travaux sur l'Écriture sainte, a su réunir, après les avoir recueillis dans les textes sacrés, tous les traits de la physionomie de *Saint Pierre*, et il en a composé un portrait exact et vivant. Les questions relatives à la primauté du Chef du collège apostolique, à son rôle auprès de Notre-Seigneur, à son action sur les autres apôtres, à son séjour à Rome, au premier élan qu'il a donné à l'Église naissante, sont résolues avec sûreté. Toutes ces solutions sont présentées sans appareil inutile; elles s'encadrent d'elles-mêmes dans une exposition que le lecteur suivra aisément et agréablement. Ce petit livre a de quoi contenter les plus savants aussi bien que les simples fidèles, qui veulent connaître ce fragment, si considérable à tous égards, de l'histoire des origines chrétiennes. L'éminent auteur a naturellement consulté d'abord les sources canoniques : 1° les quatre évangiles et particulièrement celui de saint Marc, composé d'après les données de saint Pierre lui-même; 2° le livre des *Actes*, dont la première partie est si remplie des actions et des paroles du Prince des apôtres, qu'on l'a nommée souvent : « Les Actes de Pierre » ; 3° quelques passages des écrits de saint Paul ; 4° les deux épîtres de saint Pierre. Les autres sources auxquelles M. Fillion a recouru, quoique très précieuses, sont d'une valeur bien inférieure aux précédentes. Ce sont les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques; quelques écrits apocryphes, faussement attribués à saint Pierre, à saint Clément ou à d'autres personnages des premières années de l'Église. Dans ces derniers, il a choisi comme document historique quelques grains d'or au milieu de monceaux de sable. Voici le plan du volume : dans la première partie, on montre comment Notre-Seigneur prépara Pierre à la sublime fonction de Chef de l'Église; dans la seconde partie, on contemple Pierre à l'œuvre, formant l'Église à son berceau, lui donnant son organisme essentiel; dans la troisième, il est considéré dans les suprêmes années de sa vie et au moment de son martyre glorieux.

2. — Comme saint Pierre, *Saint Augustin* fut un ardent apôtre de la foi du Christ, mais il fut aussi un orateur, un philosophe, un exégète. C'est ainsi que nous le présente M. l'abbé Sanvert, un doux et lettré vieillard qui semble s'excuser de faire un livre à l'âge où l'on ne bâtit et l'on ne plante plus. Cette vie cependant méritait d'être publiée. D'un style bien personnel, gracieux, même jeune, le vénérable écrivain mêle souvent ses réflexions de calme expérience à cette existence d'Augustin faite de tempête et de sérénité, de passion terrestre et d'amour divin. Notre auteur a beaucoup de lecture et il cite beaucoup : témoin les nombreuses références du bas des pages. Nous avons toutefois à regretter que, selon les bonnes méthodes, il n'indique à peu près jamais le tome, l'édition, la page de l'ouvrage. Son *Saint Augustin* est « une étude d'âme », comme il se plaît à la qualifier, une « psychologie », comme

on dit aujourd'hui. Il étudie le fils de Monique dans sa jeunesse orageuse, qui fit verser tant de larmes à cette mère incomparable, — comme homme de lettres, rhéteur et professeur, — dans son retour définitif à Dieu, — dans sa philosophie chrétienne et dans son culte des saintes lettres, — dans ses *Confessions* et dans son génie d'orateur, — dans ses principes de politique et dans sa doctrine morale et enfin dans la fécondité de son illustre épiscopat.

3. — Le tome IV des *Martyrs* de Dom Leclercq s'occupe d'une époque contemporaine de celle où vécut saint Augustin. Ce nouveau volume peut rivaliser en valeur avec ses aînés. Cependant qu'il nous soit permis de remarquer d'abord que le sous-titre : *Juifs. Sarrasins. Iconoclastes* représente peut-être une façon de cadre, une époque historique, mais ne précise pas l'objet de ce tome. Comme les précédents, il débute par une longue Préface, où le savant bénédictin expose les qualités et les conditions d'une vraie critique. Viennent ensuite les querelles doctrinales entre les juifs et les chrétiens, — l'introduction et les corrections des légendes ou « Passions » des saints dans le Bréviaire romain. Cette partie de CXLII pages est fort attachante, bien au courant de la bibliographie ; mais elle nous paraît un hors-d'œuvre, au-dessus du niveau intellectuel de la catégorie des lecteurs auxquels s'adresse cette Préface étendue. Voici les sujets traités dans le volume : — Le Martyre de Vartan et de ses compagnons. — Le Martyre d'Herculanus, de Pérouse. — Les Martyrs de Nedjiran. — Les Douze Martyrs de Léon. — Le Martyre de saint Herménégild. — La Prise de Jérusalem par les Perses. — Le Martyre de Jésus-Sabran. — Saint Oswald, roi de Northumbrie. — Le Pape saint Martin Ier. — Saint Aigulphe de Lérins. — Les Deux Saints Ewald. — Sainte Julie. — La Persécution iconoclaste. — Sainte Théodosie. — Les Martyrs de Constantinople. — L'Abbé Porcaire et cinq cents moines de Lérins. — Saint Paul le Nouveau. — Saint André de Crète. — Vingt Moines dans une laure près de Jérusalem. — Saint Saulve et saint Lupère. — Homélie sur le martyre.

4. — Avec les deux *Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes*, nous voici vers la fin du XVIe siècle. Eux aussi donnèrent leur vie en témoignage de leur foi. Ils inaugurèrent les missions du Levant, dont ce livre est en grande partie l'histoire héroïque. Après une pénétrante biographie des deux saints capucins et une explication de l'origine des missions levantines, l'auteur suit Agathange et Cassien dans leurs fondations : à Alep, au Liban, au Caire, en Abyssinie, en Éthiopie..... jusqu'à leur martyre. Récit pittoresque, édifiant, d'une tenue littéraire parfaite.

5. — *Jean-Marie Destrade* fut un fervent catholique, un saint laïc, un grand inconnu, même dans sa ville natale, bien qu'il ne soit mort que depuis une soixantaine d'années et qu'il se soit dévoué aux œuvres de la

plus charitable bienfaisance. L'abbé Moniquet a fait resplendir le portrait en grisaille de cet humble héros. Il fut le promoteur de toutes les œuvres de Bagnères ; il resta inébranlablement attaché à sa foi, durant la période révolutionnaire. L'histoire de ses incomparables générosités fait presque l'objet entier de ce volume bien écrit. C'est par ses soins que les Sœurs de la Charité de Nevers, furent appelées à l'hospice civil de Bagnères-de-Bigorre ; avec sa coopération morale et pécuniaire ,que les carmélites y fondèrent un monastère ; par son initiative généreuse que des écoles religieuses y furent créées et soutenues. Ses grandes qualités le firent entrer dans l'organisme où se résume la vie publique d'une petite ville de provinciale : il fut membre du conseil de fabrique et du conseil municipal, du bureau de bienfaisance et du conseil d'administration de l'hospice. En passant, M. Moniquet décrit ces œuvres qui, sous l'impulsion et les lumières de Destrade, furent florissantes. Ce livre intéresse particulièrement l'histoire de cette région pyrénéenne. Il fut également le bienfaiteur du diocèse de Tarbes, l'honnête homme, d'une charité inlassable, d'une foi que la Révolution avait trempé et qui aurait souri au martyre. D'une probité littéraire scrupuleuse, l'auteur a recherché les plus humbles détails documentaires dans les archives municipales ou ecclésiastiques, sans cependant les reproduire textuellement par crainte de donner à l'œuvre un caractère d'érudition en dehors des vues de M. Moniquet qui voulait, avant tout, faire œuvre de propagande. Néanmoins, il a traité, dans un appendice, des questions locales bien intéressantes, telles que étymologie, topographie bagnéroise, réparations aux monuments, etc. Le volume se termine par un curieux plan de Bagnères de 1771 à 1846.

6. — Humble, il le fut jusqu'au prodige, *le Bienheureux Curé d'Ars.* Toutefois, il a déjà été l'objet de monographies qui constituent toute une bibliothèque. Il semble donc que tout ait été pensé, écrit, dit sur J.-B. Vianney. M. Masson n'avait point la prétention de mettre en œuvre de l'inédit. Qu'importe ? Son livre, tout pour la gloire du patron des curés de France, est d'un style littéraire simple, d'une lecture agréable. La Préface commence par un souvenir personnel de l'auteur qui ne manque pas d'émotion communicative. C'est le récit d'un pèlerinage que M. Masson fit à Ars, dans sa plus tendre jeunesse, où il eut le singulier bonheur d'être remarqué et béni par le B. Vianney. Ce souvenir, où se mêle une infinie douceur, a traversé les années sans se faner. C'est l'impression que donne la lecture de ces pages.

7. — *L'Abbé Pédegert* fut un prêtre dont l'humilité n'eut d'égale que sa culture immense. Né dans les Landes, Félix Pédegert fut, presque en même temps que Félix Dupanloup, un brillant élève du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il y fut ensuite, de 1828 à 1831, professeur d'humanités. En 1830, il assista à l'envahissement du sémi-

naire par les émeutiers qui venaient de saccager l'archevêché. Sur l'envahissement de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et de son annexe à Conflans, on rencontrera dans ce livre des détails palpitants et inédits. Rentré dans les Landes, l'abbé Pédegert devint tour à tour professeur au petit séminaire d'Aire-sur-l'Adour et au grand séminaire de Dax. Cette vie offre un grand intérêt aux amateurs de littérature, d'Écriture sainte, d'histoire ecclésiastique, de grec et d'hébreu, de poésie gasconne, française, latine et grecque. Longtemps curé doyen de Sabres, il mourut chanoine titulaire de la cathédrale d'Aire. A cet humble curé des Landes, qui fut l'un des premiers hellénistes de l'Europe, des savants eurent souvent recours. Le cardinal Pitra le consultait pour le grec et pour la fameuse question de l'hymnographie bysantine ; le cardinal Tarquini pour l'hébreu et pour des inscriptions hébraïques ; un conseiller de l'ancienne Université de France, Ambroise Rendu, un illustre anglais, Henri Stevenson, un regretté préfet de la Bibliothèque Vaticane, Mgr Carini, et d'autres encore réclamaient ses lumières sur des questions d'Écriture sainte, de métrique grecque, de philologie romane, etc. L'abbé Pédegert était en même temps un excellent pasteur d'âmes, un prêtre selon le cœur de Dieu. « Soyez félicité, écrivait le vénérable Mgr Delannoy à l'auteur, d'avoir si bien reproduit les traits de cette belle figure de prêtre et si heureusement mis en relief les trésors d'érudition et de sainteté que renfermait cette riche nature et qu'elle tenait cachés sous le voile d'une modestie légendaire. »

8. — Apôtre il le fut dans tout ce que cette expression recèle de flamme, le Don Bosco de Lyon, *le Père Chevrier*, l'ami du curé d'Ars. L'auteur de cette biographie est mort. Les continuateurs de l'œuvre du P. Chevrier, tout en conservant le texte authentique, ont mis l'ouvrage à jour ; ils l'ont complété sur quelques points, en attendant que les documents de la canonisation leur permettent plus tard de composer une vie plus intime et plus développée. Le procès canonique a déjà été fait par ordre du cardinal Coullié et il a été remis à la Sacrée Congrégation des Rites. La cause sera sans doute bientôt introduite. Il y a douze ans que ce livre a paru ; depuis, dix mille exemplaires se sont écoulés. La présente édition est la treizième : ce succès remarquable est la meilleure preuve que l'œuvre du saint lyonnais a été comprise et admirée. Comme Don Bosco, Chevrier fut un bienfaiteur de la jeunesse abandonnée ; mais combien plus nombreuses furent les épreuves de ce dernier dans la moralisation des jeunes gens des faubourgs de Lyon, dans sa préparation de bons prêtres ! Notre héros mourut jeune, épuisé. Son œuvre lui survit, et ce volume en est l'histoire saisissante, depuis son obscur et douloureux berceau jusqu'au dernier soupir du saint prêtre, moins richement doué intellectuelle-

ment que Don Bosco, mais d'un dévoûment qui confinait parfois à la folie. Quiconque s'occupe d'œuvres de jeunesse et lira ce livre y recueillera le feu divin qui anime les héros bienfaiteurs de l'humanité miséreuse.

9. — La grande âme que fut *Marie du Divin Cœur* appartient à cette congrégation admirable du Bon-Pasteur, toute dévouée au relèvement des jeunes filles précocement égarées. Née en Westphalie, elle fut élevée dans les sentiments de la plus vive piété et mourut à la fleur des ans sous le voile du Bon-Pasteur d'Angers. Elle rendit le dernier soupir à Porto, en Portugal, où elle était supérieure. Nature exceptionnellement douée, de bonne heure elle produisit des fruits de vertu qui d'ordinaire s'excluent : elle fut, selon l'auteur de sa vie, « la Gertrude du XIXe siècle. » Nombre d'affinités profondes la rattachent en effet à la célèbre mystique de la Saxe, à l'initiatrice de la dévotion au Sacré Cœur. Aussi Notre-Seigneur l'appela-t-il : « Marie-Gertrude du Divin Cœur. » L'historien de sa vie, aumônier de la Maison-Mère de la Congrégation, a pu non seulement prendre connaissance des lettres qu'on y a conservées de la supérieure de Porto, entendre les supérieures de l'ordre, les religieuses qui l'ont fréquentée pendant son séjour à Angers, les autres venues de loin, apportant une abondante contribution à la vie de leur vénérée sœur ; il a encore visité Porto, en conduisant une enquête dans le Bon-Pasteur, parmi le clergé et les familles qui eurent des rapports avec la servante de Dieu. Il connut la famille Weschering et les lettres d'intimité précieuses qu'elle gardait de sœur du Divin Cœur ; il rassembla dans son pays natal des souvenirs précis et très complets, des témoignages de plus de dix localités, depuis ses maîtresses et ses compagnes d'étude jusqu'aux plus hauts dignitaires ecclésiastiques, particulièrement pour les dernières années, les plus fécondes en communications surnaturelles et en œuvres de sainteté, ceux de son confesseur d'alors qui possédait l'autobiographie manuscrite de la sainte religieuse. Ce livre pieux est très bien documenté, si bien que l'allure générale de l'ouvrage en paraît alourdie. Pour les communications divines, la méthode des citations s'imposait. M. l'abbé Chasle s'est borné à faire une œuvre d'historien, dans ce qu'elle a de plus objectif. Les congrégations religieuses et ceux qui les défendent liront ce volume avec un singulier profit.

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Nouvelle Théologie dogmatique, par le R. P. JULES SOUBEN. II. *Les Personnes divines.* III. *La Création selon la foi et la science.* IV. *Le Verbe incarné.* V. *L'Église et les Sources de la révélation.* Paris, Beauchesne, 1903-1904. 4 fasc. in-8 de 126, 192, 158 et 136 p. — Prix de chaque fascicule : 2 fr. 50.

En signalant dès son apparition en 1902, le premier volume de cette

Nouvelle Théologie dogmatique (*Polybiblion*, t. XCV, p. 431-432), j'exprimais un léger doute sur l'utilité que pourraient retirer de cette méthode les professeurs et élèves de nos grands séminaires. Mon incertitude n'a fait que s'accroître à la lecture des volumes suivants. Assurément, ces traités pourront être utiles à des prêtres ayant déjà étudié et désireux de retrouver sous une forme moins aride la substance de leurs anciens *Cursus*. Ils s'en serviront pour présenter au grand public, sous l'aspect de développements littéraires, les généralités théologiques principales. Bons instruments de vulgarisation, sans doute; — instruments scientifiques, non.

Ceci dit afin d'éviter tout malentendu, nous reconnaîtrons volontiers que les présents volumes témoignent d'une information abondante, de connaissances très variées en matière de sciences physiques et naturelles, d'histoire des religions, de philosophie et d'exégèse. L'auteur a évidemment beaucoup lu, encore que nous regrettions de le trouver si avare de références précises.

Le second volume est consacré au mystère de la *Sainte Trinité*. Il en donne d'abord les preuves scripturaires et traditionnelles (p. 1-49); puis l'exposition raisonnée (p. 49-99). Une troisième partie est consacrée aux théories : celle des Grecs, celle de saint Augustin, et celles des scolastiques. L'auteur y a résumé en quelques pages très claires les vues originales et profondes de P. de Régnon. De tout l'ouvrage, c'est la partie qu'on lira sans doute avec le plus de plaisir et de profit. Dans tout ce volume, comme dans le quatrième, consacré au *Verbe incarné*, l'auteur glisse rapidement sur les questions fondamentales relatives à la nature, à la personnalité, à l'union hypostatique. Y a-t-il lieu de le regretter? Nous ne le pensons pas, étant donnée la catégorie d'esprits auxquels paraît devoir s'adresser le présent volume.

Dans le troisième volume, relatif à *la Création selon la foi et la science*, l'auteur s'efforce d'établir les grandes lignes d'un concordisme large. Quelque méritoire que soit sa tentative, quelque variées que soient ses connaissances, il ne nous semble pas avoir une vue assez nette des véritables positions actuelles de la science, de son caractère essentiellement hypothétique et revisable. Que vaut l'hypothèse mécanique? Que savons-nous de certain sur la filiation des espèces, sur leur nombre et leur fixité? Que savons-nous par conséquent sur la date réelle de leur apparition? Le plus grand obstacle au concordisme est, à mon avis, cette condition purement provisoire et relative des hypothèses et des classifications scientifiques.

Le traité de *l'Église* et celui des *Sources de la révélation* sont bien sommaires, vu l'importance actuelle de ces matières; je m'étonne d'ailleurs qu'ils viennent si tard : les questions relatives à la méthode théologique doivent être traitées avant toutes les autres; c'est le vrai moyen d'éviter les malentendus et les controverses.

Somme toute, nous le répétons, ce traité pourra rendre de réels services soit aux prêtres déjà instruits, soit aux laïques intelligents. Il fournira aux uns une récapitulation moins aride, aux autres une intéressante vulgarisation.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Les Penseurs de la Grèce, histoire de la philosophie antique, par THÉODORE GOMPERZ; trad. française de A. REYMOND. T. II. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-710 p. — Prix : 12 fr.

Le *Polybiblion* (t. CIII, p. 446) a déjà parlé du tome premier de cette publication et mis en lumière, à cette occasion, tant les remarquables qualités de l'auteur que certaines lacunes de sa méthode. Inutile d'y revenir, de même que sur les néologismes qui se glissent çà et là sous la plume du traducteur.

Ce second volume est consacré à Socrate, aux socratiques et à Platon. Dans l'impossibilité d'épuiser ici cette immense matière, on comprendra sans peine que, négligeant le maître, je m'attache au disciple. Un premier chapitre nous entretient des « années d'études et de voyages de Platon. » Sur Archytas et Critias, sur Syracuse qu'a visitée l'auteur, les détails intéressants abondent : en revanche il est très peu question de l'école fondée par Platon après son retour à Athènes. Sur l'authenticité des dialogues platoniciens, M. Gomperz s'en tient à l'opinion traditionnelle ; mais le texte d'Aristote cité à la page 292, outre qu'il est traduit assez librement, me paraît plutôt étranger à ce débat. Admettre que les ouvrages non classés par Aristophane de Byzance sont précisément ceux qu'ajoute à son catalogue celui de Thrasylle, c'est faire une hypothèse toute gratuite. En ce qui touche l'ordre chronologique, une réelle importance est ici reconnue à la « stylométrie » de M. Lutoslawski, non cependant sans de sérieuses réserves : « Qui pourrait prétendre *a priori* qu'une semblable étude donnera un résultat entièrement net, que l'opération ne laissera aucun reste ? » (p. 444). En tant que continuateur de Socrate, Platon nous est présenté comme « le moraliste des concepts », et sa théorie fondamentale comme « un pont jeté entre une psychologie teintée de religiosité et l'ontologie ou métaphysique » (p. 308).

Tel dialogue socratique, le *Petit Hippias* par exemple, contient des paralogismes fort étranges ; mais l'explication est toute prête : « Platon — n'en doutons pas — a bien vu le point où l'induction devient fautive, seulement il a laissé au lecteur le soin de le découvrir. Lui-même pèche volontairement » (p. 314). Même conclusion en ce qui touche le *Charmide* (p. 325). Si, dans le *Gorgias* « la société entière, ses chefs, ses éducateurs et ses représentants, passés en revue, sont pesés et trouvés trop légers » (p. 354), serait-ce parce qu'on peut « affirmer avec une

pleine confiance que l'esprit de la nouvelle doctrine plane déjà sur cet ouvrage ? » (p. 369). Le *Ménon* est « un événement biographique d'une haute importance », et pourquoi ? Parce que « pour la première fois nous sommes assis, peut-on dire, aux pieds de Platon ; car le professorat a imprimé à ce dialogue un cachet qu'on ne saurait méconnaître » (p. 389). Au début du chapitre consacré à la théorie des idées, M. Gomperz nous avertit qu'il a rencontré l'équivalent de cette théorie chez les Indiens du Pérou et de l'Amérique du nord ; il mérite assurément davantage d'être pris au sérieux lorsqu'il nous montre comment après Pythagore et Héraclite « la volatilisation de la matière » eut pour corollaire « la matérialisation des concepts » ou « l'objectivation des abstractions » ; d'autre part, « exalter la vie intérieure, aiguillonner les consciences », voilà quelle aurait été la mission spéciale du dualisme orphico-platonicien.

Pour faire court, je passe sans m'y arrêter sur les quatre-vingt dix pages (464-552) employées à exposer et discuter, d'abord le texte de la *République* et ensuite l'idéal moral, politique et social de Platon : au dire des connaisseurs, elles comptent parmi les meilleures du volume. Mais je dois exprimer mon étonnement en face des lignes suivantes (p. 571, note) : « La couche des œuvres dialectiques (il s'agit des dialogues suivants : *Parménide*, *Thétête*, *Cratyle*, *Sophiste*, *Politique* et *Philèbe*) est renfermée entre les deux grandes œuvres constructives » (*République* et *Timée*). Au double point de vue philosophique et historique, c'est tout ce qu'il y a de moins vraisemblable. D'ailleurs, bien que M. Gomperz n'ait pas jugé opportun de réfuter en détail les objections élevées contre l'authenticité de plusieurs de ces compositions « dialectiques », l'évidence lui arrache des aveux tels que les suivants : « Quand après la lecture de l'*Euthydème* on entreprend celle du *Parménide*, on éprouve une singulière surprise. L'extraordinaire sûreté avec laquelle Platon pénètre les sophismes de toute espèce, les brûlants sarcasmes avec lesquels il raille les jongleurs de la dialectique ne nous ont pas préparés à le voir répandre lui-même les sophismes à profusion. Et cependant c'est bien là ce que l'on trouve surtout dans le *Parménide*, de telle sorte qu'à la fin le lecteur n'a plus qu'une impression : celle d'une confusion abasourdissante » (p. 570 et 572). Mais le moyen de répudier comme apocryphe un dialogue où les néoplatoniciens se sont avisés de découvrir « la véritable révélation de tous les mystères de l'essence divine ? » Aux adversaires de l'authenticité du *Sophiste*, justement choqués d'y assister à la condamnation de deux ou trois des articles les plus essentiels du platonisme, M. Gomperz demande pourquoi ils ne refusent pas du même coup à Platon le *Phèdre*, où un écrivain de tout premier ordre parle de la littérature avec le dédain spirituel que l'on sait. Qui ne voit à quel point la situation est ici différente ? et le rôle

effacé de Socrate assistant, muet et silencieux, aux leçons de métaphysique de l'hôte Éleate, est-il mieux expliqué quand on nous aura présenté le sage Athénien comme « le président d'honneur de la discussion ? »

L'interprétation du *Timée* mériterait à tous égards de nous retenir ; mais je vais droit aux conclusions de l'auteur. Rejeter les théories de Platon sur la nature sous prétexte que « leur stérilité n'a d'égale que leur obscurité », c'est bien sévère, d'autant plus qu'Aristote lui-même est enveloppé dans une égale réprobation. Ces deux grands hommes « sont restés, il faut le dire sans réserve, fort en arrière des travaux et des pressentiments des anciens physiologues » (p. 499). Des critiques de grand mérite ont été ou sont d'un avis tout différent. Voici, en revanche, un point où M. Gomperz me paraît avoir absolument raison : « Plus Platon s'est occupé de près du processus de la création de l'univers, plus s'est accrue pour lui l'importance du côté dynamique du principe suprême et universel. » Et dans un autre passage : « Platon pouvait tenir le monde pour animé et même pour une divinité, sans renoncer pour cela à une divinité suprême trônant au-dessus du monde qu'elle a créé et qu'elle régit. » Quant à la nature de ce Dieu, l'auteur adopte et fait siens les arguments traditionnels qui tendent à l'identifier avec l'Idée du bien. Que cette thèse soit en harmonie avec l'ensemble du système platonicien, on serait mal venu à le nier ; mais Platon lui-même n'y fait nulle part une allusion directe, ce que jusqu'ici aucun critique à ma connaissance n'a encore tenté d'expliquer.

Essaie-t-on maintenant de se représenter dans une vue synthétique l'enseignement de l'illustre philosophe ? Impossible de ne pas être saisi profondément « par le spectacle de cette plénitude d'esprit extraordinaire, de ce travail de pensée qui ne se ralentit, qui ne se lasse jamais. Nous sommes plongés dans un nouvel étonnement par l'universalité de l'esprit platonicien, universalité qui se manifeste non seulement dans la variété des questions traitées, mais encore, et non moins, dans les manières variées de les traiter » (p. 698). Il est à noter en effet que ce que les premières affirmations de Platon avaient de trop exclusif va s'atténuant graduellement, et « rien n'est plus caractéristique de sa vieillesse que ce puissant élargissement de son horizon » (p. 627).

Sur tous ces points, et sur un très grand nombre d'autres de moindre importance, je me trouve en complet accord avec le savant auteur. Qu'il me permette d'exprimer en terminant le regret que notre bibliographie française lui soit si peu familière. Il cite Taine, Tocqueville et même Zola ; mais il ignore nos philosophes, et parmi les travaux si nombreux, si remarquables, dont Platon a été l'objet chez nous au cours du XIXe siècle, seules les *Études sur le Timée*, de Th.-H. Martin, paraissent lui être connues. Si je ne fais erreur, la première édition des *Penseurs*

de la Grèce est de 1895, postérieure par conséquent aux deux grands ouvrages de M. Fouillée (*La Philosophie de Platon*) et de M. Bénard (*Platon, sa philosophie, sa vie, ses écrits*), sans parler d'autres études d'une étendue au moins égale, comme celle que l'Institut de France a couronnée en 1887. Nous faisons, en général, la part plus belle à nos confrères étrangers.

C. Huit.

Le Pur Sang. *Hygiène, lois naturelles, croisements, élevage, entraînement, alimentation*, par Paul Fournier et Ed. Curot. Paris, Lucien Laveur, 1906, in-8 de viii-768 p., avec 28 grav. — Prix : 30 fr.

Équitation pratique, par le capitaine de Brignac. Paris, Delagrave, 1906, in-16 de 157 p., avec dessins de Lehagre. — Prix : 3 fr. 50.

Le Pur Sang est un ouvrage technique, très poussé au point de vue scientifique, et cependant conçu de manière à intéresser un nombre considérable de lecteurs.

L'historique de la descendance de *Godolfin Arabian*, de *Bayerly Turk* et de *Darley Arabian* est présenté d'une façon complète et clairement condensée. MM. Paul Fournier et Ed. Curot, s'inspirant des travaux de Bruce Low et de Hermann Goos, ont exposé les lois résultant des tables de reproduction dressées en 1885, lois fort curieuses et que confirment les grandes épreuves sportives.

L'hygiène du cheval de pur sang, sa physiologie, son hérédité sont tour à tour étudiées avec précision et compétence, puis quatorze chapitres de ce substantiel ouvrage sont consacrés à l'élevage. L'installation d'un haras, le choix des reproducteurs, la pratique de la monte, la gestation, les soins à donner au *foal* et au *yearling* : autant de questions délicates qui nécessitent des observations consciencieuses et des solutions raisonnées.

L'entraînement forme également l'objet d'un examen approfondi ; les diverses méthodes, travail de vitesse et travail de fond, y sont passées en revue ; MM. Fournier et Curot font assister le lecteur à toute la préparation du cheval de course et donnent judicieusement leur avis sur les plus petits points de détail ; ils ne négligent pas l'étude physiologique des alcaloïdes employés pour exalter l'énergie musculaire et qui sont devenus célèbres le jour où le *Doping* a été prohibé sur nos hippodromes.

Enfin la dernière partie est consacrée à l'alimentation et intéresse quiconque possède des chevaux... même de labour. L'aliment y est défini et classifié ; les auteurs signalent justement les inconvénients de la suralimentation minérale chez les adultes.

A titre documentaire, ils publient un rapport technique sur l'alimentation d'une écurie de courses de Chantilly, et la composition des rations de la Compagnie des omnibus de Paris, de la Compagnie générale des voitures, de la Compagnie des omnibus de Londres, etc.

Le remarquable ouvrage de MM. Foucher et Curot est illustré d'un grand nombre de gravures représentant les étalons et les chevaux de course les plus célèbres; il est édité avec le soin qui caractérise la librairie de M. Lucien Laveur.

— Le capitaine de Brignac n'a pas eu la prétention d'écrire un traité complet de l'art hippique, mais son *Équitation pratique* est conçue d'ingénieuse façon, et sera lue avec profit par tout homme de cheval. En un bref Avant-propos, l'auteur précise le but proposé. La pratique de l'équitation consiste à monter un cheval avec aisance et solidité; la science de l'équitation est la connaissance des principes réglant la tenue du cavalier et la conduite du cheval. Si la pratique est nécessaire, la science n'est pas moins utile, et puisque la pratique ne s'acquiert que sur le dos d'un cheval, un livre — même s'il a pour titre *Équitation pratique* — doit se borner à enseigner le « pourquoi » et le « comment » en équitation. Le traité est donc divisé en deux parties. Dans la première, le capitaine de Brignac étudie la mécanique du cheval, les allures, l'équilibre, l'assouplissement, l'appui sur la main. Dans la seconde, il s'occupe des aides, des changements de direction et de vitesse, de l'école du cavalier et du dressage du cheval. Un ultime chapitre, consacré à la période de perfectionnement pour le cavalier et sa monture, traite de la marche de travers, de la rotation sur les hanches et les épaules, et contient de curieux aperçus sur la haute école. — Une série de croquis, dus à la plume de M. Lehagre, facilitent la compréhension du texte et ajoutent à l'intérêt de ce manuel.

ROGER LAMBELIN.

« 1906 ». Der Zusammenbruch der alten Welt, von SEESTERN. Leipzig, Weicher, s. d., in-8 de 203 p. — Prix : 3 fr. 10.

Lorsque « *1906* » vit le jour en Allemagne, il y a déjà quelques mois, le succès en fut immense. A cette époque, cet ouvrage, remarquable et très intéressant à bien des points de vue, pouvait être prophétique: l'horizon politique était alors, en effet, très brumeux; de tous côtés, résonnaient des bruits de guerre; on attendait de jour en jour l'étincelle qui, mettant le feu aux poudres, aurait précipité les unes contre les autres, en un choc homérique, les principales nations de l'Europe centrale, la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Et, dans ces jours d'angoisse, parut un livre qui, sous une forme vivante et concise, en un style rappelant plus celui d'un journal de bord que d'un roman, pouvait paraître raconter les événements de la guerre prochaine tels qu'aux yeux de beaucoup, ils devaient nécessairement se dérouler. Aussi, bientôt, se trouva-t-il entre toutes les mains, fut-il commenté dans tous les journaux, dans toutes les revues.

Quoique les diplomates soient parvenus à écarter le spectre de la

guerre immédiate, il n'est pas trop tard pour parler ici de « *1906* », qui, en dehors de son caractère pseudo-prophétique, renferme de nombreux enseignements dignes de retenir l'attention du lecteur. L'auteur, dont la qualité évidente de marin apparaît sous le pseudonyme de « Seestern », qu'il s'est choisi, autant que dans les détails techniques très précis qui abondent dans son œuvre, montre, comme l'avait fait d'ailleurs, vers 1871, le général Chesney, dans la célèbre *Bataille de Dorking*, les dangers que les colonies peuvent faire courir à leurs métropoles. En 1906, la guerre éclate entre l'Angleterre et l'Allemagne, à la suite d'un incident aux Samoa. La France, puis l'Italie et l'Autriche, entrent dans la mêlée. La lutte est terrible, mais courte. La flotte allemande est anéantie ; la flotte française ne vaut guère mieux ; celle d'Angleterre a elle-même beaucoup souffert ; par contre, sur terre, les Allemands sont vainqueurs. L'issue de la guerre est donc encore douteuse, lorsque, sous la menace d'un soulèvement des Jaunes, l'Angleterre fait la paix. Toutes les nations européennes étant amoindries, les conditions du traité final sont dictées par les neutres, et les États-Unis, jouant cette fois le rôle familier jusqu'ici à l'Angleterre, parlent en maîtres et récoltent les fruits de la guerre. Au cours de ce récit très vraisemblable, l'auteur, fidèle au *leit-motiv* cher à l'empereur Guillaume, a mis en évidence les points faibles de la marine allemande, l'infériorité actuelle de ses cuirassés, de son artillerie, l'insuffisance des défenses de Kiel, l'absence des sous-marins ; en même temps, il a montré l'utilité d'une diversion par terre au Transvaal et a conclu, comme nous pourrions le faire nous-mêmes s'il s'agissait de la France, qu'il faut développer notre marine et fortifier celles de nos colonies que nous voulons et devons conserver.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Le Sonnet en Italie et en France au XVIe siècle. *Essai de bibliographie comparée*, par HUGUES VAGANAY. (*Bibliothèque des Facultés catholiques de Lyon.*) Lyon, au siège des Facultés catholiques, 1903, in-8 sans pagination.

Nous venons un peu tard pour nous acquitter de la promesse que nous avions faite à nos lecteurs, en leur annonçant le premier fascicule de cet ouvrage, de leur en parler plus au long quand le second fascicule aurait paru. C'est que, bien qu'il porte la date de 1903, ce second fascicule n'est parvenu que tout récemment à nos bureaux.

Dans la courte Introduction jointe à ce second fascicule, M. Vaganay expose brièvement, mais d'une manière suffisante, les grandes lignes de l'histoire du sonnet au XVIe siècle.

Le premier fascicule était précédé lui-même d'un Avant-propos dans

lequel l'auteur nous disait comment il avait conçu et exécuté son sujet. Il est regrettable que l'exécution ne réponde pas complètement aux principes posés dans cet Avant-propos et aux promesses qui y sont faites. C'est ainsi que M. Vaganay nous disait que la production française et italienne se trouverait imprimée « sur deux pages parallèles. » Cette disposition avait un intérêt qui n'échappera pas au lecteur ; mais elle risquait de faire perdre beaucoup de place, et c'est sans doute la raison pour laquelle l'auteur s'est résigné, sans nous en prévenir d'ailleurs et sans nous fournir aucune explication complémentaire, à répertorier pour chaque année la production française à la suite de la production italienne.

De même l'auteur nous promettait dans son Avant-propos quatre tables : 1° des auteurs de sonnets ; 2° des autres personnages du XVIe siècle cités dans les titres des ouvrages ; 3° des lieux d'impression ; 4° des noms d'imprimeurs et libraires. Ce sont sans doute des considérations pécuniaires qui ont obligé M. Vaganay à ne nous donner que la première de ces quatre tables ; mais on ne peut voir sans surprise que, ne tenant pas une promesse aussi formelle, il ne prenne pas même le souci de s'en excuser.

Quant à la façon même dont l'auteur a dressé sa bibliographie, on ne peut que le féliciter du soin qu'il y a mis et du labeur considérable qu'il y a consacré.

« Pour chaque année, en tête se trouvent les recueils poétiques composés de sonnets en quantité plus ou moins grande ; viennent ensuite les autres recueils poétiques et les ouvrages divers ayant occasionnellement des sonnets ; — ces deux dernières catégories sont assez nettement distinguées de la première par une impression en retrait. » M. Vaganay, en bibliographe scrupuleux, a bien eu soin de distinguer les ouvrages qu'il n'a pas eus entre les mains, en les marquant d'un *.

Comme l'auteur, dans son désir d'être aussi complet que possible, s'est fait une loi de relever même les ouvrages qui contiennent « occasionnellement » des sonnets, et par conséquent de rechercher les simples sonnets mis par des écrivains italiens ou français en tête ou à la fin d'ouvrages de leurs amis, l'on ne sera pas étonné que cet ouvrage ait à cet égard des lacunes ; lui-même est le premier à le penser et c'est justement pour faciliter aux amateurs les additions qu'il a jugé plus commode de laisser son livre sans pagination ; la date d'année étant émargée en vedette à chaque page y facilite les recherches et rend en effet la pagination moins nécessaire. Nous avons eu occasion de signaler à diverses reprises les suppléments que M. T. de Marinis a publiés à la bibliographie de M. Vaganay, l'on pourrait assurément y ajouter encore de nouveaux articles ; pour notre compte personnel nous en avons relevé un certain nombre ; nous jugeons inutile de les signaler

ici, parce que ce ne sont pas des lacunes graves et que nous ne saurions faire un grief à M. Vaganay que le hasard n'ait pas fait tomber entre ses mains, au cours de ses longues et patientes recherches, tel ou tel volume qui contient par hasard des sonnets.

Un reproche au contraire que nous croyons devoir faire à l'auteur, c'est, lorsqu'il cite à des années différentes des réimpressions d'un même ouvrage, de n'avoir pas pris le souci de mettre une référence aux éditions antérieures déjà citées ; la table n'y remédie que dans une faible mesure, car elle oblige à des tâtonnements et par suite à une perte de temps.

Ces critiques et ces regrets ne sauraient nous empêcher de rendre hommage au travail de M. Vaganay, de le remercier d'avoir mis entre nos mains un instrument de recherches malgré tout fort utile et considérable, et d'exprimer le souhait qu'il nous donne cette *Histoire du sonnet* dont il a esquissé les grandes lignes dans son Introduction et qu'il pourrait faire mieux que personne. E.-G. LEDOS.

Les Enfants perdus du romantisme, par HENRI LARDANCHET. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur indique, dans sa brève Préface, le but qu'il a visé en publiant son volume : « Tenter de rendre la physionomie réelle d'une époque de l'histoire littéraire. » Et il ajoute : « Nous nous sommes penché vers la foule obscure et presque anonyme, au-dessus de cet amas des humbles où les gestes n'ont pas d'individualité et dont les actes méconnus s'inscrivent dans la mémoire des siècles sous un vocable usurpateur. Là, parmi tant d'autres figures, nous avons distingué certaines figures plus émouvantes : ce sont elles que nous apportons en ce livre. » Et en vérité, il est intéressant et curieux. Il fait revivre nombre de figures à peu près oubliées, nous fait relire bien des œuvres caractéristiques du temps, et dont quelques-unes flottent encore dans les mémoires, ornées quelquefois de fausses signatures, qui dérobent à leurs auteurs jusqu'à cette petite part de gloire dont ils ont joui un jour. Tout cela n'est pas inutile à l'histoire littéraire, qui pourra ainsi ranimer en quelque sorte ces milieux devenus obscurs, où poussèrent jadis les grandes gloires romantiques. On les juge mieux quand on pénètre jusqu'en ces bas-fonds d'où émergèrent ces hauts sommets qui retiennent seuls maintenant les caresses de la gloire. Et pour cela, je pense que M. Henri Lardanchet n'a vraiment pas fait une œuvre inutile. Sans doute, il ne ressuscitera pas tous ces morts qui s'appelèrent Jean-Pierre Veyrat, Louis Bertrand, Hégésippe Moreau, un peu moins oublié que les autres, Charles Lassailly, Chancel, Saint-Maur, Farcy, Imbert Galloix, Lebailly, Napol le Pyrénéen, Adolphe Vard ; mais il nous rappelle qu'ils ont vécu, qu'ils ont eu leur part du mouvement roman-

tique, et que, pour être tristement tombés dans la bataille, ils n'en méritent pas moins l'hommage sympathique dû à tous ceux qui ont peiné, lutté et souffert. Parmi les pièces citées ici, je note la célèbre complainte de *l'Hirondelle*, restituée à son véritable auteur, Hector de Saint-Maur. Je me souviens de l'avoir entendu chanter jadis et j'ai eu plaisir à la relire. Pour tous ceux qui, comme moi, ne sont plus jeunes, ce livre réveille en foule de bons et mélancoliques souvenirs.

ÉD. PONTAL.

Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales. 3e période (*1850-1900*), par le R. P. G. LONGHAYE. Paris, Retaux, 1905, in-18 de 445 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le troisième de la belle série d'*Esquisses littéraires et morales* que le P. Longhaye, l'un des juges les plus autorisés des choses littéraires en notre temps, a consacrées à la littérature du dix-neuvième siècle. Le plan est le même que dans les deux précédents volumes : une Introduction, pour marquer la physionomie et le caractère général de cette période, et ce caractère se résume en deux mots : positivisme et naturalisme ; positivisme, c'est la philosophie où la seconde moitié du dix-neuvième siècle puise ses inspirations ; naturalisme, c'est la forme où elle se complait, jusqu'au jour où une réaction s'opère, mais si mal réglée que la littérature n'échappe à un péril que pour tomber dans un autre, et ne se dégage de la précision grossière du naturalisme que pour s'embrumer dans les obscurités et les extravagances du symbolisme décadent. Puis vient l'étude des hauts sommets de la littérature en ce temps-là : ils sont plus rares que dans la période précédemment explorée : l'auteur n'en note que trois : Sainte-Beuve, Renan et Taine, et c'est ensuite comme une série de hauteurs dont aucune ne domine nettement ses rivales, et où ont planté leur drapeau les poètes, les auteurs dramatiques et les romanciers du siècle finissant. Ici, naturellement, en un point de la route encore si proche de nous, les noms se pressent et les haltes s'offrent assez nombreuses pour que l'auteur ne puisse, en un seul volume, achever tout le voyage. Il a dû s'arrêter après la *poésie* et le *drame*, réservant pour un prochain volume sa visite aux régions très peuplées de *la comédie* et du *roman*. La fin de l'ouvrage, qui exigera un cinquième volume, sera consacrée à la *littérature catholique*, qui mérite bien, quoique les auteurs officiels ne la lui donnent pas, une place, et une large place dans l'histoire de la littérature du dernier siècle. Moins encombrée de détails que beaucoup d'autres histoires littéraires du même temps, l'œuvre du P. Longhaye m'apparaît déja plus exacte et plus complète, parce que plus large et plus compréhensive. Philosophe chrétien autant que critique littéraire, l'éminent écrivain nous y donne les raisons qui expliquent que, de sommets en sommets, nous n'ayons guère fait

que descendre des glorieuses espérances du renouveau chrétien aux bas-fonds où nous ont enlisés les romanciers naturalistes et les poètes déliquescents. C'est que le P. Longhaye n'est pas seulement un historien érudit et curieux de la littérature ; soucieux de son devoir, il va jusqu'au fond des choses, à travers les beautés extérieures des œuvres ; et c'est l'âme, c'est-à-dire l'inspiration, l'idée, la doctrine, qu'il juge à la lumière de principes qui ne trompent pas. Du point de vue du goût, du bien et du vrai, il examine ici, après une information consciencieuse, l'œuvre de Sainte-Beuve, celle de Renan, celle de Taine, puis celle de nos principaux poètes lyriques et dramatiques, et nulle part je ne le vois animé de parti pris ni coupable d'injustice. Il est souvent sévère, car il le faut, mais il juge bien, ne ménageant pas, même quand il y a de sérieuses réserves à faire, l'expression de sa vive sympathie pour de beaux talents qui ont, par ignorance, mal servi la cause de la vérité. Les études sur Taine et Sully-Prudhomme, entre toutes, en sont la preuve, et je ne crois pas qu'il soit possible, en toute justice, de faire plus large la part du vrai mérite de ces deux grands ouvriers incomplets de la prose et de la poésie en notre temps. Plus sévère pour Sainte-Beuve et surtout pour Renan, il n'est pourtant pas injuste pour eux. Toutes les études d'ailleurs, des plus longues aux plus brèves, portent le même caractère d'un examen impartial, d'une large information et d'une grande sincérité. J'estime ce livre digne de prendre place parmi les meilleurs ouvrages de critique littéraire de notre temps, ceux où viendront s'éclairer et s'instruire les jugements de l'avenir.

ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

TACITE. **Les Annales** ; traduction nouvelle mise au courant des travaux récents de la philologie par L. LOISEAU. Paris, Garnier, 1905, in-18 de XII-697 p. — Prix : 3 fr.

Tacite est un des écrivains latins qui ont eu le moins à souffrir de leurs traducteurs. Le nom de Dureau de la Malle et surtout celui de L. Burnouf sont restés célèbres. La nouvelle traduction n'est pas inférieure à leurs devancières. M. Loiseau a su rendre, dans une forme personnelle, dans un style incisif et vigoureux, l'original latin. Mais ce qui donne un caractère spécial à sa traduction, c'est le soin avec lequel il a établi le texte d'après les travaux récents de la philologie. C'est un mérite rare chez les traducteurs, qui se contentent d'ordinaire de prendre un texte quelconque, sans souci de la critique. Un grand nombre de notes, sobres et claires, donnent des renseignements archéologiques et historiques qui facilitent la lecture de l'historien. Nous souhaitons à la traduction de M. Loiseau tout le succès qu'elle mérite.

E. B.

Charnacé et l'Alliance franco-hollandaise (1633-1637), par JEAN DE PANGE. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XIV-157 p. — Prix : 3 fr. 50.

Fils d'un conseiller au parlement de Rennes, filleul du duc de Monbazon qui l'emmena à la Cour, Hercules de Charnacé avait épousé, en 1618, dans un château d'Anjou, une parente de Richelieu, Jeanne de Maillé-Brézé. Cette union, d'ailleurs très courte, lui avait assuré la protection du futur cardinal ; sa bravoure au siège de la Rochelle, ses voyages à travers l'Europe, sa connaissance des langues et son étude des diverses contrées qu'il parcourut, firent le reste. Il était trop préparé à remplir avec succès un poste de confiance comme diplomate ou comme soldat, pour que Richelieu, qui savait discerner les hommes, n'en ait pas fait un de ses agents.

Charnacé fut mêlé plus ou moins activement aux traités conclus entre la France et les Provinces-Unies, à partir de 1634. Personnellement il était partisan de cette alliance avec la jeune république, ennemie-née de la puissance espagnole. Après lui avoir assuré le concours de nos troupes dans les opérations militaires de 1635 et s'être distingué à la bataille d'Avein, il a eu la douleur de voir l'armée française, décimée par la disette et les maladies, annihilée par le manque de solde, réduite à se retirer. Resté presque seul à la tête d'un régiment français au service des États-Généraux, il se fit tuer bravement au siège de Breda (3 sept. 1637).

M. de Pange expose ces divers évènements avec un soin continu du détail, mais aussi avec de larges considérations historiques. Il oppose justement la politique de Richelieu qui voulait former des Pays-Bas espagnols un état-tampon entre la France et la Hollande, — comme aujourd'hui la Belgique, — aux idées conquérantes de Mazarin et de Louis XIV, qui n'aboutirent pas et amenèrent malheureusement l'alliance anglo-hollandaise. HENRI CHÉROT.

L'Abbaye de Notre-Dame de Grestain, de l'ordre de Saint-Benoît, à l'ancien diocèse de Lisieux, par CHARLES BRÉARD. Rouen, Lestringant, 1904, in-8 de 435 p.

Le monastère de Grestain était l'un de ceux qui n'avaient pas voulu embrasser la réforme monastique en entrant dans la congrégation de Saint-Maur. Ses moines menèrent pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle une existence relâchée, sans causer néanmoins de graves scandales. Leur suppression, en 1757, ne porta pas grand préjudice à l'ordre monastique. Le prieur, Dom Pipard, était un moine respectable. Les revenus de la mense conventuelle furent attribués au séminaire diocésain ; le titre abbatial, avec les revenus de sa mense, fut conservé et porté par un commendataire. Cette abbaye possédait, avant sa

suppression, des manuscrits et des archives ; tous ces trésors ont disparu sans laisser aucune trace. Il fallait, dans ces conditions, posséder, comme M. Bréard, l'expérience du travail historique et la connaissance du passé de la Normandie pour réunir les matériaux d'une monographie. Les sources imprimées de l'histoire de la province, la bibliothèque et les archives nationales, les archives départementales du Calvados, de l'Eure, de la Seine-Inférieure et quelques autres dépôts lui ont fourni un certain nombre de documents, avec lesquels il a pu reconstituer la liste complète des abbés et trouver les principaux actes de leur gouvernement. Les plus intéressantes de ces pièces sont publiées en appendice, au nombre de 119. La plus ancienne est une confirmation, par Richard Cœur de Lion, des donations faites à l'abbaye ; elle porte la date du 14 novembre 1189. Le monastère existait depuis une quarantaine d'années ; il avait eu pour fondateur (1050) un certain Herluin de Conteville et compta de généreux bienfaiteurs dans la noblesse normande. Ses domaines se trouvaient sur le continent et en Angleterre. Le chapitre le plus intéressant de l'histoire de Grestain est celui dans lequel M. Bréard étudie l'état de l'abbaye, de ses possessions, de ses prieurés, ses droits seigneuriaux sur les marchés, les foires, la pêche, et ses droits de justice. Il a localisé cette étude au xve siècle, c'est-à-dire au moment où le régime des abbés commendataires allait remplacer celui des abbés réguliers. On y trouve un tableau exact de la situation économique d'une abbaye normande ; ses fiefs et les églises de sa dépendance étaient en assez grand nombre ; mais elle n'avait que trois prieurés : Saint-Astier, en Gascogne, Sainte-Scolasse, au Perche, et Saint-Nicol, près de Honfleur. J. Besse.

Le Divorce entre l'Église et la République, par L.-A. Gaffre et A.-C. Desjardins. Paris, Téqui, 1906, in-12 de xviii-410 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume qui reproduit cinq conférences éloquentes, données par M. l'abbé Gaffre à l'Athénée Saint-Germain, est un exposé à grands traits des rapports de l'Église avec l'État en France, de Clovis à Loubet, pour employer les expressions de l'auteur. Gaffre montre comment l'Église a contribué d'une manière particulière à la formation de l'empire franc, comment elle a triomphé peu à peu de la barbarie des envahisseurs dont la brutalité a parfois pénétré jusque dans le sanctuaire, comment elle a vécu en bon accord avec les premiers Capétiens et comment, depuis Philippe le Bel, elle a été en butte à mille difficultés de la part des rois. Nous avons particulièrement remarqué la réhabilitation complète du pape Boniface VIII, que Philippe le Bel avait indignement calomnié, allant, pour soulever les passions, jusqu'à lui attribuer cette fausse bulle où il lui faisait dire que la puissance spirituelle avait tout pouvoir sur la puissance temporelle.

Quant à la République, c'est, dit l'auteur, le régime de la suppression, suppression des aumôniers, des crucifix, des ordres religieux, etc., pour aboutir à l'apostasie officielle. Cependant M. l'abbé Gaffre ne s'effraie pas de la séparation. Il pense que le prêtre, plus libre, sortira enfin de la sacristie, pour se mêler à la vie du peuple. Il faudra ne pas tenir compte des entraves injustes que la loi met à l'action des associations cultuelles, n'admettre que des associations nommées par l'évêque et tourner les défenses établies en faisant hors de l'Église, ce que la loi interdit dans l'Église.

Cet ouvrage dont nous avons essayé de donner brièvement une idée, est précédé d'une Préface de M. Gaffre et d'une notice préliminaire de M. Desjardins. Il est suivi d'un assez grand nombre de pièces justificatives et du texte de la loi de séparation. D. V.

Prêtres de France à la ville et aux champs. Paris, Lecoffre; Abbeville, Paillart, s. d., in-16 de VII-340 p. (Publications de l'*Action populaire*). — Prix : 2 fr. 50.

Livre écrit par des témoins racontant ce qu'ils ont vu ou plutôt ce qu'ils ont fait, en des milieux divers, mais toujours avec une ardente et active charité. On comprendra quelles formes nouvelles celle-ci doit souvent prendre aujourd'hui pour être efficace, si l'on suit M. l'abbé Bordron, transformant la commune très anticléricale de Persan (Seine-et-Oise); — l'abbé Cetty procurant à la population industrielle de Mulhouse non seulement les offices religieux intelligemment organisés qui lui manquent si souvent, mais de meilleures conditions de vie et notamment le moyen de se bien loger; — M. l'abbé Gruson se faisant l'introducteur des jardins ouvriers à Fourmies; — M. l'abbé Mazelin, implantant la vie syndicale dans une paroisse rurale de l'Est; — M. l'abbé Boileau transformant une vieille paroisse du Soissonnais par la création d'une caisse rurale; — M. l'abbé Péters, se faisait l'apôtre des mêmes institutions dans une région voisine; — enfin un curé de campagne arrivant, par ses associations religieuses et économiques, à maintenir une forte vie chrétienne dans une population assez bonne mais un peu indolente et réfractaire à l'esprit d'association, une population normande. — L'ouvrage se termine par un vivant tableau, tracé par M. l'abbé Vallier, du bien que font les séminaristes lyonnais en conduisant à la montagne, durant les vacances, de petites caravanes d'écoliers pauvres. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Secret de la franc-maçonnerie, par ***. Paris, Perrin, 1905, in-16 de II-389 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ce qui regarde la franc-maçonnerie est aujourd'hui l'objet d'une curiosité générale. Chacun veut savoir ce que c'est que cette

force mystérieuse dont l'action s'est laissée entrevoir si souvent dans les derniers événements. D'où vient-elle? Qui la dirige? Quel est son but final? L'auteur anonyme de l'ouvrage dont le titre précède croit avoir saisi ce secret. Il affirme que la franc-maçonnerie est l'œuvre des politiques de l'autre *côté de la Manche*, et en particulier de François Bacon, pour créer l'anarchie dans les autres contrées et laisser ainsi la main libre à l'impérialisme anglais. Là-dessus l'auteur retrace une histoire à grands traits de la franc-maçonnerie dans les deux derniers siècles et voit partout la main de l'Angleterre.

Nous avons peine à croire, avouons-le, à tant de machiavélisme. Sans doute les Anglais ont largement profité des convulsions produites sur le continent, quelquefois même ils les ont entretenues. Ils n'ont fait en cela que ce qu'ont fait les Philippe II et les Richelieu. Mais quant à avoir constitué une société exprès, dans ce dessein, il faudrait, pour y croire, des preuves plus positives que cet ouvrage posthume de Bacon : *La Nouvelle Atlantide*, où ce célèbre philosophe décrit la formation, dans une île imaginaire, d'une société de savants constituée à peu près comme la franc-maçonnerie. L'ouvrage n'est pas terminé, dit l'auteur, et si Bacon eût pu le finir, il aurait décrit en outre l'action politique de ces prétendus savants. On nous permettra de trouver l'hypothèse assez peu appuyée. Quant à l'action des ministres anglais en faveur des franc-maçons de nationalité britannique, elle s'explique très bien par le souci inquiet qu'ont toujours eu les agents anglais de la liberté de leurs nationaux, et peut-être aussi par la pensée que la franc-maçonnerie était la meilleure arme contre le catholicisme.

L'auteur avoue lui-même que la franc-maçonnerie a été organisée en Angleterre par les Rose-Croix. Or, si nous ne nous trompons, les Rose-Croix étaient signalés depuis longtemps déjà en Allemagne. Ils paraissent avoir été primitivement une société d'alchimistes. On sait que les fanatiques du grand art prétendaient souvent à la magie. De la magie à la guerre à l'Église il n'y a pas très loin. D. V.

La Trinité d'en bas, *confidences d'un haut dignitaire des loges*, par I. Bertrand. Paris, Bloud, 1905, in-16 de VII-149 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume renferme une sorte de roman où l'auteur a condensé un grand nombre de renseignements sur la franc-maçonnerie. Un prêtre se rencontre à Rome avec un ami d'enfance. Celui-ci, très haut placé dans la maçonnerie, y est venu pour gagner des connivences à la révolution italienne. Converti dans une audience de Pie IX, il n'ose point quitter ouvertement la secte, mais dévoile à l'ecclésiastique ce qu'il sait de son origine et de ses progrès. L'origine de la franc-maçonnerie est incertaine parce qu'elle a changé plusieurs fois de

forme. Dans son dernier état, elle paraît remonter à l'hérésiarque Socin qui, chassé d'Italie, alla la répandre en Angleterre. Les illuminés de Weishaupt en ont fixé la dernière organisation ; les libres penseurs du XVIIIe siècle ont aidé à sa propagation. Mais les juifs surtout l'ont pénétrée, s'ils n'ont pas présidé à sa fondation. En effet, tous les rites de la maçonnerie, les mots de passe, etc., sont hébreux et tirés du Talmud. Il y a des loges exclusivement juives et qui paraissent dirigeantes. Cette union des protestants, des juifs et des libres penseurs est ce que l'auteur appelle « la trinité d'en bas ».

La franc-maçonnerie obéit à des chefs inconnus même des adeptes. Le but final est soigneusemement caché. Pour les maçons vulgaires, c'est reconstruire le Temple de Salomon ; pour les plus élevés en grade, cela signifie la destruction de la civilisation chrétienne pour établir la suprématie du judaïsme.

L'auteur ajoute le récit d'une visite à une vente de carbonari, société secrète très distincte, ayant des vues différentes de celle de la maçonnerie, bien que liée politiquement avec elle. D. V.

Ce que pensent les jeunes, par ANTONIN DUFORT. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de VII-221 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, que précède une Préface approbative avec légères réserves de M. Henri Bazire, ancien président de l'Association catholique de la jeunesse française, l'auteur s'est proposé de dégager, en prétendant suivre la méthode positiviste, les caractères essentiels de la démocratie, et, les comparant aux principes du catholicisme, il trouve qu'il y a entre eux non incompatibilité, mais accord possible et même nécessaire. Volume intéressant, parce qu'il renseigne sur l'état d'esprit d'un certain nombre de jeunes gens, et aussi parce qu'il est écrit d'un style ferme et net. Je regrette que les idées n'aient pas la même netteté. Subissant le prestige de mots nuageux, et qui, peut-être, ne sont si à la mode que parce qu'ils se prêtent admirablement aux équivoques, tels que socialisme et démocratie, l'auteur leur attribue le contenu que souhaitent ses sentiments généreux, et méconnaît trop ce qu'il y a en général sous ces vocables. Comment peut-il faire bon accueil au socialisme et prôner en même temps l'esprit libéral ? Pourquoi ne pas se rendre compte que démocratie veut ordinairement dire, non seulement gouvernement pour et par les classes populaires à l'exclusion des autres, mais encore esprit envieux de nivellement et souveraineté illimitée de l'État qui représente l'humanité déifiée ? Par contre, l'auteur est très heureusement inspiré lorsqu'il montre que, ce qui est le meilleur dans les tendances modernes, le respect de la personne humaine, est pleinement d'accord avec le christianisme et dérive même de lui, ou lorsqu'il recommande aux catholiques d'être progres-

sistes et libéraux. Ce qu'il a écrit, avant le vote de la loi du 9 décembre 1905, sur le régime concordataire pour lequel il n'éprouvait pas un enthousiasme illimité, sur la distinction qu'il convient d'accuser entre les deux pouvoirs, sur l'impossibilité d'une séparation absolue (p. 100 et 111), me paraît rester tout à fait juste.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Raisons du nationalisme, par LÉON DE MONTESQUIOU. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de III-369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nul n'ignore la brillante campagne de conférences menée depuis quelques années par M. Léon de Montesquiou. Ce sont les principales de ses conférences dont la réunion forme ce volume. Elles sont une synthèse aussi précise qu'intéressante d'un mouvement philosophique qui appartient désormais à l'histoire des évolutions intellectuelles de la France. Le livre de M. de Montesquiou présente ce grand intérêt d'être à la fois l'histoire et l'exposé de ce mouvement philosophique. Il est presque superflu d'ajouter qu'il en est l'apologie.

A titre d'histoire et d'exposé il trouvera — et ce ne sera que justice — de nombreux admirateurs, et le public d'élite auquel cet ouvrage est destiné reconnaîtra bien vite qu'une certaine âpreté du style ne donne que plus de relief à sa netteté et à sa concision.

La doctrine nationaliste, dont personne assurément n'imagine avoir inventé les éléments, s'est concrétisée à la faveur d'événements politiques qui ont amené beaucoup de bons esprits à penser qu'il importait de ne pas laisser sans défense l'idée de Patrie. Pour cette défense, on a attaqué avec vigueur tout ce qui semblait la mettre en péril, et on a vu ce péril dans un ensemble d'idées qu'on a l'habitude de désigner sous le nom de doctrine révolutionnaire. D'autre part, analysant avec une logique serrée les idées nécessaires à la défense de l'idée de Patrie, plusieurs nationalistes, et non des moindres, en sont arrivés à la conclusion que, en France, l'institution monarchique était nécessaire à la défense de la Patrie : c'est ce qu'on a appelé d'un terme très heureux dans lequel la valeur de l'adjectif rachète l'allure un peu décadente du substantif : le nationalisme intégral. Cet exposé et ce processus de la doctrine nationaliste ne laisseront indifférents aucun de ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la politique.

Mais l'auteur lui-même ne s'étonnera pas que, sur le mérite de son système, il se trouve des contradicteurs : je ne veux pas seulement parler de ceux qui sont les défenseurs habituels de la Révolution. D'autres encore : des royalistes, même non parlementaires, contesteront la valeur du système nationaliste tel que M. de Montesquiou l'expose. Ils lui demanderont d'abord s'il est bien certain que ce qu'il appelle la doctrine révolutionnaire soit une véritable doctrine philoso-

phique et si, n'étant peut-être pas un bloc, elle mérite un anathème en bloc ; — s'il ne suffirait pas de combattre les applications erronées ou exagérées de certains quasi principes dont le contraire ne paraît pas plus désirable que l'application intégrale : — si le tableau qu'il fait de la Monarchie qu'il désire n'est pas tout simplement celui de l'ancien régime, aussi incompatible avec les instincts et les passions de la France qu'avec les nécessités, même matérielles, de la civilisation moderne ; — et si la Monarchie, loin d'être liée à l'ancien régime, n'est pas susceptible en France, comme partout ailleurs, de s'accommoder des transformations sociales en les modérant et en les rendant plus fécondes. Enfin n'est-ce pas donner une base un peu trop humble à notre patriotisme français que de le défendre seulement par des motifs qui s'adapteraient parfaitement au patriotisme d'une nation quelconque ? Non, la France n'est pas une nation comme les autres, et nous ne l'aimons pas seulement parce qu'elle est la terre de nos morts, nous la vénérons aussi avec fierté, parce qu'elle est le pays d'où les idées généreuses et désintéressées semées par le christianisme se sont élancées à travers le monde et parce que le rayonnement de son génie et de son cœur a su parfois atteindre le cœur même de l'humanité, alors que nulle autre nation n'a jamais tenté, sans ridicule, de s'élever aussi haut. C'est là une raison qu'il convient d'ajouter à celles que M. de Montesquiou donne du nationalisme, que j'aimerais voir revenir à son vieux nom de patriotisme. Et, pour chercher encore une querelle à l'auteur, je m'emparerais volontiers du titre de sa dernière conférence « Régime métaphysique et Régime positif » pour lui dire : il ne faut point tomber dans la même faute que les disciples de Rousseau, et à leur métaphysique absurde et anarchique opposer une autre métaphysique dont l'application rigoureuse nous ferait ressembler à la Russie, à la Turquie ou au Japon d'avant la restauration, sous le gouvernement du Chogoun et du Bakou-hou.

« Tout ce qui est national est nôtre », même les traditions et les erreurs du dernier siècle. Et il faut, pour faire de la politique positive, satisfaire aux besoins de la France « sans froisser ses instincts », comme l'écrivait naguère un des hommes d'État dont la clairvoyance a été rendue impuissante il y a vingt ans par les exigences d'une royale métaphysique.

EUGÈNE GODEFROY.

Un Couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de CHARITÉ PIRKHEIMER, **abbesse du couvent de Sainte-Claire, à Nuremberg ;** trad. de l'allemand et précédé d'une Introduction par JULES-PHILIPPE HEUZEY. Paris, Perrin, 1905, in-16 de XLV-252 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ce qu'on regarde bien à tort comme l'essence du protestantisme naissant, dit Renan, la liberté de croire, le droit individuel à se faire à

soi-même son symbole, n'a guère été entrevu au XVIe siècle. » (*Études d'histoire religieuse*, p. 343). Les Mémoires d'une valeureuse et savante religieuse, Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg, nous en fournissent la preuve. C'est un touchant résumé des luttes du catholicisme et un pathétique exemple de l'oppression des consciences par l'erreur luthérienne que nous retracent ces pages enflammées de la sainte indépendance des enfants de Dieu et marquées au coin d'une saine théologie. On voit par les lettres et les réflexions de la digne abbesse quelles hautes maximes de spiritualité, à la fois logique et éclairée, guidait les clarisses de Nuremberg. En vain, les émissaires laïques ou théologiens de la municipalité hérétique argumentent-ils ; en vain iront-ils jusqu'à priver les épouses du Christ des secours religieux, les exposeront-ils même aux attaques violentes du populaire : ces nobles âmes vont à Dieu en dépit des obstacles et on les sent toujours aussi intellectuellement élevées que moralement pures. Un des épisodes les plus saisissants de cette longue persécution est celui du départ de trois religieuses Marguerite Tetzel (23 ans), Catherine Ebner (20 ans) et Clara Nützel (19 ans), arrachées de force au couvent. « Une d'elles était traînée par quatre personnes. Deux la tiraient, les deux autres la poussaient. Catherine et Clara étaient tombées l'une sur l'autre en franchissant le seuil de la chapelle, et l'on avait presque écrasé le pied de Marguerite Tetzel..... Dame Blanche Ebner menaça sa fille de lui casser les marches de la chaire sur le dos. » (p. 135). Voilà comment les nonnes quittaient librement les cloîtres ! On voit que les méthodes n'ont guère changé depuis et que les expulseurs modernes n'avaient qu'à suivre les exemples de leurs aïeux. M. Heuzey a bien fait d'évoquer ces intéressantes figures autour desquelles revit un instant sous nos yeux la vie sociale et religieuse à l'époque où l'humanisme d'abord et la Réforme ensuite transformaient si curieusement les mœurs germaniques. On voit quels centres de culture intellectuelle et de douces amitiés, quelle école de nobles caractères étaient ces cloîtres si décriés depuis, et quelles ruines accumula l'apostasie de Luther ! G. PÉRIES.

L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'Insurrection, par ERNEST GOSSART. Bruxelles, H. Lamertin, 1905, in-8 de XII-331 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gossart s'est efforcé de présenter sous un jour nouveau le règne de Philippe II dans les Pays-Bas. Jusqu'ici l'on n'avait vu dans ce prince que le champion du catholicisme, occupé uniquement à détruire l'hérésie ; l'auteur nous le montre aussi soucieux des intérêts de sa couronne que de ceux de la religion, diplomate avant tout, n'ayant qu'un but : conserver à sa maison l'hégémonie de l'Europe. Maître des

Pays-Bas, Philippe II ne vit, dans la possession de ces provinces, que le parti qu'il pourrait en tirer pour intervenir commodément dans les trois États voisins, en France comme en Allemagne et en Angleterre; et, pour leur faire jouer le rôle qu'il leur destinait, il voulut s'assurer l'obéissance absolue de ses sujets flamands. Le résultat de cette politique fut déplorable : nobles et bourgeois se soulevèrent et il fallut recourir aux pires châtiments pour mater l'insurrection. Le duc d'Albe, gouverneur du pays, décima la noblesse rebelle, mit à sac les villes insurgées, désola les campagnes sans parvenir toutefois à anéantir l'opposition. Telle est l'idée directrice du livre de M. Gossart, et on en conçoit l'intérêt ; toutefois nous aurions voulu voir, dans un ouvrage de ce genre, une exposition plus complète et plus détaillée des raisons profondes de l'insurrection. Ce ne sont point des raisons de sentiments qui font agir généralement les peuples, ce sont des raisons économiques; voilà ce qu'il eût fallu montrer davantage. Les Pays-Bas se révoltèrent parce que toutes les classes de la société à la fois eurent intérêt à s'affranchir du gouvernement espagnol : le peuple des villes et des campagnes, travaillé par les missions protestantes, accablé d'impôts, ruiné par le passage des gens de guerre, était las de ce régime ; de même la bourgeoisie, mécontente de voir les privilèges municipaux violés, de voir les affaires commerciales et industrielles ralenties ou arrêtées par les persécutions religieuses ; quant aux nobles, ruinés par leurs prodigalités, ils étaient irrités contre un gouvernement qui leur refusait les places où ils auraient pu se refaire. Ces intérêts coalisés furent la cause principale de l'insurrection ; Philippe II ayant eu la maladresse de ne se concilier aucun parti, dut fatalement lutter contre la nation entière.

H. L.

L'Auberge des princes en exil ; anecdotes de la Cour de Bruxelles, au XVIIe siècle, par Ernest Gossart. Bruxelles, Weissenbruch, 1905, in-18 de 230 p., avec 13 planches.

Nous avons tous dans nos cartons des notes recueillies au cours des recherches entreprises pour nos travaux ordinaires, et que nous n'avons pas utilisées. M. E. Gossart démontre par l'exemple qu'en employant de pareilles notes *extravagantes*, il est parfois possible d'écrire un livre intéressant. L'auberge des princes en exil, c'est la Cour de Bruxelles au XVIIe siècle. Les princes, ce sont Gaston d'Orléans, le grand Condé et son père, le duc Charles de Lorraine, les fils de Charles Ier d'Angleterre, d'autres encore. Et auprès des princes, voici les princesses : Marie de Médicis, Charlotte Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, la princesse de Phalsbourg, Christine de Suède et Madame des Houlières, la *dixième muse* à côté des princesses du sang. Tout ce monde défile sous nos yeux dans le joli cadre formé par la Cour de Bruxelles sous l'archiduchesse-infante Isabelle et sous les gouverneurs

généraux, ses successeurs dans le gouvernement des Pays-Bas ; et il défile dans une série de notices, de valeur inégale, mais toutes singulièrement piquantes. Le livre de M. E. Gossart est donc très louable, et les treize planches parfaitement choisies et parfaitement exécutées qui l'accompagnent en constituent un très agréable complément.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Seize ans en Sibérie, par LÉO DEUTSCH ; trad. de CH. RAYMOND. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de 349. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un des membres notables du parti social-démocrate russe. Accusé d'avoir participé à l'assassinat d'un agent provocateur, il quitta la Russie et fut arrêté à Fribourg en 1884, livré à la police russe par le gouvernement allemand et condamné à vingt ans de travaux forcés. M. Léo Deutsch raconte ses aventures et ses misères, son séjour dans les différentes prisons d'Allemagne, de Russie et de Sibérie d'une manière intéressante, un peu longuement peut-être, mais simplement et sans déclamation. Il présente un tableau curieux et frappant de la vie des condamnés politiques en Sibérie, de leurs idées et de leur caractère et dévoile ainsi tout un côté de la société russe qu'il faut connaître si l'on veut comprendre quelque chose à ce qui se passe aujourd'hui dans l'empire des tsars. F. G.

La Famille et les origines du vénérable Alain de Solminihac. *Généalogie*, par le comte DE SAINT-SAUD et PAUL HUBT. *Étude critique, historique et archéologique*, par le marquis DE FAYOLLE. Paris, Daragon, 1905, in-8 de VIII-250 p., avec grav. et portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Alain de Solminihac est l'un de ces courageux réformateurs du clergé qui ont fait la gloire de l'Église de France, au commencement du XVIIe siècle.

En 1614, à peine âgé de vingt et un ans, il fut pourvu de l'abbaye de Chancelade, près de Périgueux, sur la résignation qu'en fit Arnaud de Solminihac, son oncle. Il imposa aux chanoines réguliers de ce couvent une réforme sévère qu'il étendit à plusieurs autres maisons, et qu'il sut maintenir malgré les efforts du cardinal de la Rochefoucauld pour faire prévaloir la réforme plus douce de Sainte-Geneviève de Paris.

Louis XIII lui donna l'évêché de Cahors en 1636. Le nouvel évêque entreprit aussitôt de réprimer les abus qui se pratiquaient dans la célébration des offices et dans l'administration des sacrements. Il frappa sévèrement les curés indignes, et se donna un moyen permanent d'action en créant trente vicaires forains chargés de la surveillance du clergé diocésain. Il fonda le séminaire de Cahors qu'il mit entre les mains des prêtres de la Mission. Aux couvents de femmes, dont la discipline s'était relâchée, il imposa le respect des anciennes

observances, et il rétablit la clôture là où elle avait été indûment enfreinte. Ses rigueurs lui attirèrent des inimitiés qui, parfois, se manifestèrent par des actes violents. En 1651, des prêtres mécontents envahirent la salle du synode et se livrèrent à de telles insolences vis-à-vis de leur évêque, que l'assemblée générale du clergé crut devoir porter plainte au Roi.

Alain de Solminihac défendit l'orthodoxie catholique contre les protestants, en réclamant l'exacte application des édits, et en invitant les ministres réformés à des conférences contradictoires. Il se posa en champion des droits de Rome contre l'État. C'est sur son initiative que fut censuré, par une assemblée de prélats, le *Traité des droits et libertés de l'Église gallicane*, inspiré par Richelieu en faveur du pouvoir civil. Il prit parti contre le jansénisme et fut l'un des premiers à demander la condamnation de l'*Augustinus*.

D'une charité sans bornes, il prodigua ses ressources pour soulager les malheureux pendant la famine de 1652 et 1653. En temps de peste, il ne craignait point d'exposer sa vie pour soigner les malades et leur porter les secours de la religion. Dans toutes les circonstances, il fit preuve d'un désintéressement absolu, justifiant ainsi la belle parole qu'il avait dite au Roi : « Sire, vous ne m'avez pas donné un évêché, vous m'avez donné à un évêché. »

Sa vie privée était celle d'un ascète. Ses vertus avaient si fortement frappé ses contemporains que, à sa mort, arrivée le 30 décembre 1659, le peuple se porta en foule auprès de ses restes pour les vénérer comme ceux d'un saint. Les chanoines réguliers demandèrent sa canonisation, dès 1661 : le procès est encore pendant à Rome. Le 6 août 1783, Alain de Solminihac a été déclaré vénérable.

On croit généralement que le vénérable Alain appartenait à la famille Stutt ou Estutt qui prit le nom de Solminihac par suite du mariage, contracté vers 1514, de Michelet Stutt avec Jeanne de Solminihac, héritière de la branche aînée de sa maison. MM. de Saint-Saud et Huet démontrent que cette opinion est erronée et que le pieux évêque de Cahors était issu d'une branche cadette de l'ancienne maison de Solminihac, celle des seigneurs de Belet. Ils donnent une histoire généalogique de tous les Solminihac, depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, les suivant du Sarladais, où ils apparaissent pour la première fois à la date de 1194, jusqu'en Bretagne et aux Indes, où ils se sont établis en divers temps. L'intelligence de leur copieuse narration est facilitée par deux tableaux généalogiques fort clairs. Des gravures illustrent l'ouvrage, reproduisant : un portrait d'Alain, — des vues du château de la Mothe de Chaune et de celui de Belet qui ont étés habités par les Solminihac, — un calice, une croix et un reliquaire ayant appartenu au vénérable ; — les armoiries portées par les différentes branches de la famille.

Sans doute, MM. de Saint-Saud, Huet et de Fayolle ont obéi à un sentiment de piété familiale en étudiant le passé d'une maison dont ils descendent ; mais leur ouvrage présente un intérêt général par la contribution qu'il apporte à l'histoire de la société féodale et du clergé français. MAX PRINET.

Portraits de croyants au XIXe siècle. *Montalembert. Augustin Cochin. François Rio. A. Guthlin,* par LÉON LEFÉBURE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de VIII-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Léon Lefébure a écrit *con amore* de ces esprits distingués, chrétiens et français qui furent ses amis et ses modèles. Cette galerie de portraits est charmante, l'esquisse en est traitée d'une main délicate, respectueuse et légère ; ce livre, — je le dis à son honneur et dans le sens le plus élogieux du mot, — est un ouvrage à mettre entre les mains des jeunes filles catholiques ; elles apprendront à connaître sous une forme élégante, ces nobles âmes, intéressantes à des titres divers.

De Montalembert et d'Augustin Cochin, de Montalembert surtout, l'auteur n'avait à dire rien de nouveau et qui ne fût dans toutes les mémoires ; la note agréable des souvenirs personnels n'est cependant pas absente des pages très émues, très élogieuses et très reconnaissantes qu'il consacre à ces hommes de bien. Ce sont naturellement des panégyriques, et la « critique » historique n'a point ici de place ; mais elle aurait détonné avec le ton adopté par M. Lefébure. — Le morceau capital du livre est la notice sur François Rio ; moins célèbre, il avait besoin d'être mis en plus vive lumière ; 150 pages consacrées à l'auteur de *l'Art chrétien* se lisent avec un extrême intérêt ; cette biographie est pleine de réflexions sages, élevées et marquées au coin d'un sens artistique parfait. — L'abbé Guthlin, qui termine ce quatuor, offre un charme différent ; lui, est tout à fait un inconnu ; grâce à son compatriote et son ami, M. Lefébure, son caractère ferme, zélé, patriotique (enfant de la malheureuse Alsace qui nous fut arrachée en 1870) est mis en pleine valeur ; on est heureux de mieux connaître cette belle âme et l'on ferme avec regret un ouvrage capable de susciter à ces grands chrétiens des admirateurs enthousiastes. G.

BULLETIN

De Ratione qua Passio Christi saluti hominibus sit, auctore ANDREA MICHIELS. Malines, Dessain, 1905, in-8 de 24 p.

Ce travail a été composé pour les conférences ecclésiastiques du diocèse de Malines. Sous forme d'un commentaire aux questions 48 et 49 de la 3e partie de la Somme théologique, c'est une intéressante et sérieuse contribution à la *Sotériologie.* Dans les quatre premières thèses, l'auteur, professeur de théologie dogmatique au séminaire de Malines, examine le rôle

et la valeur de la Passion du Sauveur, au point de vue du *mérite*, de la *satisfaction*, du *sacrifice*, de la *rédemption*. Les deux dernières thèses résument et concluent : La Passion du Christ est réellement cause efficace de notre salut ; elle a réellement délivré le genre humain du péché.

B. DE CARROY.

Teologia dantesca, studiata nel Paradiso, da GIUSEPPE TAROZZI. Livorno, Giusti, 1906, in-16 de XII-112 p. — Prix : 1 fr.

Bien que faisant partie d'une collection intitulée : *Biblioteca degli studenti*, ce petit volume s'adresse à un public plus étendu que le public scolaire ou universitaire. Il n'exige du lecteur aucune préparation théologique et se recommande avant tout par une grande clarté d'exposition. La doctrine de Dante nous est présentée ici sous forme de commentaire à quelques-uns des passages les plus compréhensifs du *Paradiso*, dans trois chapitres qui portent les titres suivants : *Dieu et l'Univers ; — les « Organes du Monde » et les Intelligences motrices ; — la Création*. Nous remarquons, dans le premier, l'énumération et la définition des attributs de la divinité, d'après Dante, et dans le troisième, des rapprochements intéressants entre les théories dantesques et les théories platoniciennes sur « l'idée créatrice. » Des divisions et subdivisions assez nombreuses et bien comprises, introduites dans chaque partie, facilitent la lecture de cet opuscule, qui se termine par une excellente table des matières.

L. A.

Catholicisme et Libre pensée, par GEORGES FONSEGRIVE. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*.) — Prix : 0 fr. 60.

Dans ce petit volume, l'éminent directeur de *la Quinzaine* cherche à montrer l'origine de cet état d'esprit que l'on appelle la libre pensée et quelles sont les limites dans lesquelles il peut être legitime. La science autrefois, dit-il, vivait surtout de l'autorité des grands hommes qui l'avaient fondée dans l'antiquité. Les échecs éprouvés par les doctrines anciennes au quinzième siècle ont montré que cette autorité était loin d'être infaillible. De là une nouvelle disposition à ne plus rien admettre que ce qu'on a vérifié par soi-même. M. Fonsegrive montre que cette disposition est excessive et qu'il est impossible de ne point accepter, dans une foule de cas, les jugements d'autrui sans être à même de les contrôler. Dans la science, toutefois, la recherche doit toujours être libre et exempte de préjugés. Mais il n'en est pas de même dans la pratique où il faut se décider tout de suite. Or, la religion est une affaire de pratique surtout. Si l'on n'est pas religieux, on est irréligieux. Il est donc nécessaire et raisonnable de prendre parti, encore qu'on n'ait pu contrôler soi-même.

Ce petit opuscule peut faire beaucoup de bien à ceux chez qui la libre pensée n'est pas un entêtement de sectaire. Il rappelle le fameux pari de Pascal. Comme preuve de fond, il serait évidemment insuffisant, mais il est inspiré par un vrai et sincère désir du bien.

Ajouterons-nous que l'auteur exagère le rôle de l'autorité dans la science ancienne. Précisément nous lisions ce matin un passage où saint Thomas repousse un argument d'Aristote (v. Comment. sur la phys. l. 4. lec. 12). Ce n'est que dans la décadence de la scolastique que l'*ipse dixit* a fleuri sans contrôle.

D. V.

Le Caractère, *définition, importance, idéal, origine, classification, formation*, par J. GUIBERT. Paris, Poussielgue, 1905, in-32 de VII-255 p. — Prix : 1 fr.

Le titre de ce petit livre est si complet qu'il ne me laisse presque plus rien à en dire. Avec sa netteté ordinaire et sa profonde connaissance de la vie, l'auteur nous dit tour à tour ce qu'est le caractère et quelle est son importance dans la vie, à quels traits se reconnaît le caractère idéal, où la droiture de la conscience, la force de la volonté, la bonté du cœur, la dignité de la tenue enfin concourent pour réaliser l'homme parfait, but suprême où nous devons tendre ; quelle est l'origine du caractère et dans quelles mesures la naissance, l'éducation, la volonté participent à sa formation ; comment se classent les caractères, que la nature fait, au gré d'influences diverses, sanguins, nerveux, bilieux ou flegmatiques, et que l'éducation et la volonté doivent viser à fondre en un caractère moyen qui participe des bonnes qualités de tous. Comment arriver à ces résultats, c'est l'objet du dernier chapitre, qui traite de la formation du caractère, œuvre difficile, où il est nécessaire d'apporter d'abord une connaissance exacte de soi-même, puis de suivre un programme de vie, et d'appliquer tout son effort moral à le bien remplir. Et la conclusion est que, quel que soit notre tempérament, nous pouvons tous, « par des actes répétés avec une longue patience, lui faire exprimer les traits de l'idéal moral : une conscience inviolablement droite, une volonté affranchie et courageuse, un cœur compatissant et dévoué, un extérieur toujours digne. » Excellent petit livre, très pratique, destiné à faire du bien. ÉD. PONTAL.

Manuel du latin commercial, par le Dr COLOMBO. 2e édition. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 192 p. — Prix : 1 fr.

Il faut pourtant, trop tard, hélas ! et je m'en excuse, parler de l'intéressante tentative du Dr Colombo pour rendre pratique la langue universelle. Au lieu de créer de toutes pièces, par une méthode artificielle, un langage factice comme le volapük ou l'espéranto, il a simplement recours au latin. Non pas au latin littéraire qui est mort, mais au latin qui a ouvert le monde au commerce et à la civilisation, qui a formé nos langues romanes et vit toujours en elles, ce latin populaire que les légions romaines, les marins et les marchands avaient appris à toutes les nations du monde alors connu. Cette idée, fût-elle méconnue dans le présent, semble être une idée d'avenir.

La première difficulté, c'est d'abord de retrouver ce que l'auteur appelle poétiquement « la pantoufle de Cendrillon » et ensuite de la chausser au pied des peuples modernes. Il s'y est appliqué de son mieux, en évitant tout ce qui pourrait rendre ardue l'étude pratique du latin commercial. *Time is money*, c'est sa devise, et, par le fait, la grammaire allégée de la syntaxe et les deux dictionnaires latin-français et français-latin tiennent dans ce petit volume. Ceux qui savent le latin classique peuvent s'assimiler ce langage usuel en quelques jours et l'écrire sur-le-champ.

Tout le monde peut arriver facilement à l'écrire ; car des néologismes comme *cerare*, *creditare*, *scheda*, chèque, *sectus*, coupon, ne sont pour arrêter personne. Mais il est à craindre que, dans le langage parlé, on ne se heurte aux divergences de prononciation. Chaque nation a sa manière de prononcer le latin ; pour faire court, le Dr Colombo adopte l'italienne. Ne vaudrait-il pas mieux choisir une prononciation invariable que tous les peuples pourraient admettre, par exemple, celle du temps de César et de Cicéron, qui est des plus simples ? La forme fût-elle morte, cela n'empêcherait pas

le langage d'avoir la vie. Et les latinistes ne se plaindront pas si Cendrillon se réveille, depuis le temps que dans son coin elle sommeillait... sans que ses nobles sœurs, les langues littéraires, en fussent plus goûtées.

A. Boué.

Plagiats et réminiscences, ou le Jardin de Racine, par Edmond Dreyfus-Brisac. Paris, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville, 1905, in-12 de 469 p.

Dans sa Préface en vers d'une rare platitude, M Dreyfus-Brisac nous expose son dessein : « déboulonner les abus, » comme il l'écrit, c'est-à-dire, dans l'espèce, chasser les classiques de nos programmes d'éducation, où ils occupent bien à tort une place usurpée. Ce sont des pédants, des plagiaires, des docteurs d'intolérance :

Au nom du beau contre le laid,
Je réclame un coup de balai.

Pour aujourd'hui, c'est à Racine qu'il s'attaque, non sans décocher quelques pointes à Corneille et à Bossuet.

Donc, il appert des recherches de M. Dreyfus-Brisac que Racine s'est d'abord copié lui-même, qu'il a copié Corneille, Desportes, Hardy, Sénèque, Chapelain, Brébeuf, et qu'il n'y a vraiment aucun profit intellectuel ni moral à étudier ce plagiaire éternel. Si j'en crois la Postface, écrite encore en vers, aussi plats mais plus longs que ceux de la Préface, Racine n'est guère que le précurseur d'Offenbach, et sa morale, surtout dans *Athalie* et dans *Esther*,

Où le sang du massacre a la saveur du miel,

se résume en ces deux vers par lesquels se termine le volume :

O funeste leçon, morale avariée,
Par qui le vice rend la vertu décriée.

M. Dreyfus-Brisac semble prévoir que son livre excitera les colères des « critiqueurs de l'avenir. » Il peut quitter ce souci. Ceux qui le liront, — et ils seront peu nombreux, — le trouveront simplement ridicule.

« Le H** G**, écrivait jadis La Bruyère, est immédiatement au-dessous de rien. Il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. » Éd. Pontal.

Les Origines de la Papauté, *abrégé de « la Papauté »* de I. de Dœllinger, par A. Giraud-Teulon. Paris, Alcan, 1905, in-12 de VI-186 p. — Prix : 2 fr.

M. Giraud-Teulon a publié un résumé de *la Papauté* de Dœllinger, en supprimant « les sources, notes critiques et discussions de textes, » c'est-à-dire ce qui faisait la valeur du livre. Cette idée singulière est presque un aveu qu'il est beaucoup plus préoccupé de propagande et de polémique interconfessionnelle que de science. Nous ne pouvons d'ailleurs que renvoyer le lecteur au compte rendu que nous avons fait ici même en janvier dernier de *la Papauté* (t. CVI, p. 62-64), en faisant remarquer seulement que cet « abrégé » est cependant enrichi de nouvelles erreurs : le testament d'Henri VI, déclaré faux p. 36 n. 1, a été démontré authentique par Winkelmann (*Philipp von Schwaben und Otto IV, von Braunschweig*, I, 483).

E. Jordan.

La Déportation et l'exil du clergé français pendant la Révolution, par HUBERT MAILFAIT. Paris, Bloud, s. d. in-12 de 71 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit volume contient d'abord un essai sur les lois persécutrices qui ont été édictées contre le clergé pendant la Révolution, puis l'histoire des déportés pendant les deux périodes que sépare l'année 1796, qui marque un arrêt momentané dans les excès de l'intolérance révolutionnaire. Enfin, le dernier chapitre est consacré aux exilés, émigrés plus ou moins volontaires, qui se répandirent en Europe à partir de 1791, pour ne rentrer qu'au péril de leur liberté et de leur vie.

Le travail de M. Mailfait consiste à avoir tiré de quelques ouvrages bien faits, en particulier de ceux du regretté M. Victor Pierre, les passages les plus importants afin de présenter au public, sous un format réduit, la substance de plusieurs gros volumes et de nombreux articles de Revue.

P.

Tirer le bien du mal. Considérations sur la suite à donner au régime de la séparation, par Mgr E. LE CAMUS, évêque de La Rochelle. Paris, Oudin, 1906, in-8 de 44 p. — Prix : 1 fr.

La bibliographie de la séparation commence à s'étendre beaucoup ; mais Mgr Le Camus est le premier évêque qui, à notre connaissance, ait confié ses idées à la presse sous la forme de brochure. Sa Grandeur n'est nullement alarmée des conséquences possibles de la nouvelle loi. Elle y voit la conséquence naturelle de la persistance prolongée, dit-elle, du clergé dans son hostilité à la République et sans doute aussi de la haine d'une secte organisée par des hommes d'un talent *aussi réel que dangereux*. On a beaucoup nui à la religion en confondant avec le dogme certaines opinions des théologiens qui excitent le dédain des libres penseurs. Mais Sa Grandeur pense que cette séparation créée par les adversaires tournera à la gloire de l'Église. Il ne faut pas la regretter ; au contraire, il faut la rendre plus complète et séparer le troupeau des fidèles d'une société gâtée. L'accès de l'église ne devra être permis désormais qu'aux chrétiens vraiment pratiquants. Si les autres veulent y venir, on leur réservera une place à l'entrée, derrière une barrière gardée par un suisse, comme autrefois les catéchumènes. Nous aurions ainsi beaucoup moins de catholiques, mais ils seraient bons. Tel est du moins l'espoir de Mgr Le Camus.

Nous respectons trop la haute position de l'auteur pour nous permettre un examen critique de sa manière de voir. Nous avons mis en relief les points importants de son étude ; au lecteur a apprécier.

D. V.

Le Problème de la séparation. La Solution libératrice, par GABRIEL AUBRAY. Paris, Bloud, 1906, in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Comment s'organiser après la loi de séparation ? Tous les catholiques se posent cette question. M. Aubray essaie une réponse : c'est de se renfermer immédiatement dans le culte privé. Il remarque qu'en beaucoup d'endroits la résistance sera impossible, vu le petit nombre de vrais fidèles, mais que partout le culte privé est possible, qu'aucune loi ne l'interdit et que la loi que les pouvoirs publics pourraient forger pour l'interdire serait tellement monstrueuse que vraisemblablement ils n'oseraient pas la voter.

Ces observations sont justes, quoi qu'en ait dit M. Guiraud, et il est fort possible qu'un jour il faille en venir là. Mais devons-nous y aller de nous-

mêmes et nous renfermer dans le secret de la vie privée avant d'y être contraints? Il nous paraît que le culte privé sera une excellente ressource pour les âmes fidèles, mais il aura le grand inconvénient de déshabituer les populations des cérémonies ecclésiastiques. Nous deviendrons des inconnus pour la masse et les indifférents se sépareront tout à fait. Sans doute, accepter la loi nous mettrait dans une position extrêmement fausse et ferait une brèche dangereuse à l'organisation de l'Église catholique; mais, sans l'accepter ne pouvons-nous garder les avantages de fait dont nous jouissons? Ne faisons pas d'associations cultuelles, mais restons dans nos églises qui sont à nous en droit, puisque l'État ne remplit plus les engagements qui nous avaient indemnisés de la spoliation des biens ecclésiastiques. Il sera temps de nous en aller quand on viendra nous chasser. Ce qui s'est passé pour les inventaires engagera peut-être le gouvernement à y regarder à deux fois.

D. V.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Vapereau, universellement connu depuis la publication de son *Dictionnaire des contemporains*, est mort le 18 avril, à Paris, à l'âge de 87 ans. M. Louis-Gustave VAPEREAU, né à Orléans, le 4 avril 1819, commença ses études au petit séminaire et les termina au collège de cette ville, puis se fit recevoir à l'École normale supérieure en 1838. Au sortir de cette école, il devint secrétaire particulier de Victor Cousin, qui l'employa dans ses recherches sur les *Pensées* de Pascal. Agrégé de philosophie en 1843, il professa cette science en province jusqu'en 1852, année où, ayant refusé de prêter serment à l'Empire, il fut mis en disponibilité. Revenu à Paris, il acheva son droit et se consacra à des travaux littéraires. C'est alors qu'il publia la première édition de son *Dictionnaire des contemporains* (1858) et *l'Année littéraire et dramatique*, revue annuelle des principales productions de la littérature française, qui parut de 1859 à 1869 (11 vol. in-8). Les six éditions du *Dictionnaire des contemporains*, dont la dernière date de 1893, ont eu une vogue extraordinaire et ont rendu les plus grands services, grâce à la multitude et à la précision des détails biographiques et bibliographiques qu'elles contiennent. On peut regretter toutefois que l'auteur se soit trop souvent laissé guider par ses opinions politiques et antireligieuses dans le choix qu'il faisait des personnages figurant dans ce Dictionnaire. M. Vapereau, que la politique active attirait, fut nommé préfet du Cantal en 1870, puis de Tarn-et-Garonne en 1871. A la chute de M. Thiers, il rentra dans l'Université comme inspecteur général de l'Instruction publique et fut mis à la retraite en 1888 par suppression d'emploi, avec le titre d'inspecteur général honoraire. A peine avait-il quitté l'administration qu'il reprenait le cours de ses publications. Dès 1876 il avait fait paraître le *Dictionnaire universel des littératures* (Paris, in-8) que suivirent un peu plus tard les *Éléments d'histoire de la littérature française* (Paris, 1883-1885, 2 vol. in-18). On lui doit aussi des éditions annotées de *la Méthode* de Descartes et de trois comédies de Molière, *les Précieuses ridicules*, *le Bourgeois gentilhomme* et *les Femmes savantes*. M. Vapereau a collaboré, en outre, sous divers pseudonymes (G.-M. Valtour, Adrien Tell, etc.) à plusieurs revues, entre autres la *Revue française*, la *Revue de l'instruction publique*, *les Nouvelles*, *l'Illustration*, etc. Enfin il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie pédagogique*, à l'*Encyclopédie générale* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

— M. Édouard GERSPACH, administrateur et publiciste, mort dans les pre-

miers jours d'avril, à Florence, en Italie, à l'âge de 73 ans, était né à Thann (Haut-Rhin), en 1833. De 1855 à 1861 il appartint à l'administration des télégraphes, qu'il quitta pour suivre ses goûts artistiques. En 1870, il entra à la Direction des beaux-arts, devint chef de bureau et fut chargé, en 1876, d'organiser en France une manufacture nationale, ce qu'il fit en prenant pour modèle la fabrique pontificale du Vatican. Nommé administrateur de cet établissement en 1883, il fut, deux ans plus tard, mis à la tête de la manufacture nationale des Gobelins. Il occupa ce poste jusqu'en 1893, année où, ayant pris sa retraite, il alla s'établir à Florence. M. Gerspach, qui avait beaucoup voyagé, en Italie surtout, pour étudier les arts, dont il avait fait sa spécialité, a consigné les résultats de ses patientes recherches dans diverses revues italiennes et françaises, notamment dans la *Gazette des beaux-arts*, le *Magasin pittoresque*, la *Revue alsacienne*, etc. On lui doit également les ouvrages suivants : *La Mosaïque* (Paris, 1885, in-8), — *Les Tapisseries coptes* (Paris, 1890, in-4). Au moment où il quitta l'administration des télégraphes, il venait de publier une *Histoire administrative de la télégraphie aérienne en France* (Paris, 1861, in-8).

— M. Pierre Curie, le savant qu'un accident a fait disparaître prématurément, est mort le 19 avril, à l'âge de 47 ans. M. Curie était né le 15 mai 1859, à Paris. Après avoir terminé ses études scientifiques à la Sorbonne, il fut nommé chef des travaux à l'École de physique et de chimie de la ville de Paris, puis professeur à cette même école en 1895. C'est au mois de mars 1903 qu'il exposa devant l'Académie des sciences la découverte, qu'il venait de faire avec le concours de Mme Curie, de la nouvelle substance universellement connue aujourd'hui sous le nom de radium. Depuis l'année 1900 il était chargé de cours à la Sorbonne, et, le 31 juillet 1905, il était élu membre de l'Académie des sciences (section de physique) à la place de l'ingénieur Potier. Les écrits scientifiques de M. Curie se composent de divers travaux qui ont paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans le *Journal de physique* et dans les *Annales de physique et de chimie*.

— Le Rév. John Cunningham Geike, écrivain anglais, mort au commencement d'avril, à 82 ans, est né en 1824, à Édimbourg. Sa famille l'ayant emmené en Amérique, il fit ses études au « Queen's College, » à Toronto, entra dans le clergé presbytérien et devint pasteur dans une des églises d'Halifax de 1831 à 1854. Revenu en Angleterre il occupa un poste similaire à Sunderland, puis à Islington Chapel. En 1876 il passa dans l'Église anglicane et fut dès lors recteur successivement de Christ-Church à Neuilly-Paris et de Saint-Martin-at-Palace à Norwich. Le Rév. Geike a beaucoup écrit, particulièrement sur des sujets concernant les saintes Écritures. Fort estimés par les lecteurs protestants, bien entendu, plusieurs de ses ouvrages ont dû être réimprimés. Voici les titres des principaux : *George Stanley, or Life in the Woods* (Londres, 1864, in-8) ; — *Michael Faraday and Sir David Brewster, Philosophers and Christians : Lessons from their Lives* (Londres, 1868, in-8) ; — *A Book for a quiet Hour* (Londres, 1868, in-8) ; — *Light from Beyond to cheer the Christian Pilgrim* (Londres, 1872, in-12) ; — *The Life and Work of Christ* (Londres, 1877, 2 vol. in-8) ; — *Old Testament Portraits* (Londres, 1878, in-8) ; — *English Poetry, from Spenser to the Present Time* (Londres, 1878, in-8) ; — *The Child's Treasure of English Verse* (Londres, 1878, in-8) ; — *The Science of Common Life* (Londres, 1879, in-12) ; — *The English Reformation; how it came about, and Why we should uphold it* (Londres, 1879, in-8) ; — *Entering on Life* (Londres, 1879, in-8) ; — *Hours with the Bible; or the Scri-*

Lausanne (Suisse), mort récemment en cette ville, à 75 ans; — Mme W. H. CHESSON, femme de lettres anglaise, morte au milieu d'avril, laquelle s'est fait connaître par ses poésies, ses articles de critique et par d'intéressantes nouvelles, par exemple : *The Bell and the Arrow*; — Ogden DOREMUS, professeur de chimie américain, mort à New York, à 83 ans; — José-Maria DRAGO, administrateur du grand journal argentin la *Nacion*, mort au commencement d'avril; — Dr. Marin Stepanovitch DRINÓV, professeur de philologie slave à Kharkov, mort en cette ville, le 13 mars, à 68 ans; — Dr. EMMERLING, professeur de chimie agricole à l'Université allemande de Kiel, mort le 17 mars, à Baden-Baden, à 64 ans; — Dr. Th. GELPKE, médecin allemand, auteur d'ouvrages d'ophthalmologie, mort le 25 mars, à Carlsruhe; — H. GRINLING, rédacteur au *Railway News* et au *Times*, auteur d'une *History of the Great Northern Railway*, qui a eu plusieurs éditions, mort à Londres, le 11 avril; — Johannes GRUNNOW, éditeur allemand, mort le 1er avril, à Leipzig, à 60 ans; — Jacob GUREVITCH, directeur de gymnase russe, auteur d'ouvrages sur la pédagogie, mort le 16 mars, à Saint-Pétersbourg, à 63 ans; — Dr. Otto HULTSCH, philologue allemand, ancien recteur de la « Kreuzschule, » mort à Dresde, le 6 avril, à 73 ans, lequel laisse de nombreux volumes estimés, notamment : *Griechische und römische Metrologie* (Berlin, 1882, in-8) et *Scholien und Sphaerik des Theodosius* (Leipzig, 1887, in-8); — Ernst KLUGE, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de statistique, mort récemment à Berlin, à 68 ans; — Johannes Richard ZUR MEGEDE, romancier allemand, mort le 21 mars, à Bartenstein (Prusse Orientale), à 42 ans, lequel a publié de nombreux volumes, entre autres : *Kismet. Frühlingstage in St. Surin. Schloss Tombrowska* (Stuttgart, 1897, in-8) et *Von zarter Hand* (Stuttgart, 1899, 2 vol. in-8); — Natalie VON MILDE, femme de lettres allemande, morte à Weimar, le 29 mars, à 65 ans, laquelle a publié divers ouvrages sur le féminisme, par exemple : *Ist die Frauenbewegung naturlich? Vortrag geh. am 5 October 1896 im Auftr. der Hamburger Ortsgruppe der allgemeinen deutschen Frauenvereins* (Hambourg, 1896, in-8); *Goethe und Schiller und die Frauenfrage* (Weimar, 1896, in-8); — Gabriel OLTRAMARE, professeur honoraire et ancien doyen de la Faculté des sciences de Genève, mort au milieu d'avril, à 90 ans; — James S. PIERCE, professeur de mathématiques à l'Université Howard de Boston (États-Unis), mort récemment en cette ville, à 71 ans; — Dr. Ludwig RIEPER, ancien directeur de l'Académie des beaux-arts de Leipzig, mort le 2 avril, à Toschwitz près de Dresde, à 80 ans; — Hermann SCHNAUSS, écrivain allemand, mort à Dresde, le 18 mars, à 49 ans, lequel laisse d'importants ouvrages sur l'art de la photographie, tels que : *Die Blitzlicht-Photographie. Anleitung zum Photographiren bei Magnesiumlicht* (Dusseldorf, 1896, in-8) et *Photographischer Zeitvertreib. Eine Zusammenstellung einfacher, leicht ausführbarer Beschäftigungen und Versuche mit Hilfe der Camera* (Dusseldorf, 1896, in-8); — Dr. Rudolf SEYERLEN, théologien allemand, professeur à l'Université de Iéna, mort en cette ville, à 75 ans; — le Dr. VLEMINCKX, président de l'Académie royale de médecine de Belgique, mort au milieu d'avril; — Harald WIESELGREN, bibliothécaire suédois, auteur d'ouvrages d'histoire et de biographies, mort le 17 mars, à Stockholm, à 71 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 mars, M. Héron de Villefosse parle d'un plomb de bulle découvert à Carthage par M. Carton, et sur lequel on lit le nom de Fortunius, évêque du VIIe siècle, puis d'une inscription latine lue par le P. Delattre, relative aux droits de péage sur le lac de Tunis. — M. Ph. Berger parle à son tour

d'une autre inscription dont la découverte est due au même P. Delattre, et ayant trait à un dieu nommé Sadrafa (Satrapès, d'après M. Clermont-Ganneau). — M. Sénart parle avec éloges des résultats d'un voyage exécuté au Cambodge par M. Dufour, et des magnifiques spécimens de l'art kmer qu'il a rapportés d'Angkor. — M. l'abbé Chabot donne lecture d'une étude sur une mosaïque du troisième siècle, découverte à Édesse, accompagnée d'inscriptions syriaques. — Le 11, M. Héron de Villefosse entretient l'Académie de la découverte faite auprès de Tebessa, par le commandant Guénin, d'une petite basilique portant une inscription relative à cinq martyrs du IVe siècle. — M. Maurice Croiset signale la présence dans l'Odyssée, de deux légendes de Calypso ; dans la première, c'est une océanide redoutable, dans la seconde, elle est fille d'Atlas et plus clémente. — M. d'Arbois de Jubainville traduit le mot *simulacra*, employé par César, par *pierres debout*. Ces monuments de la religion gauloise ne cessèrent d'être l'objet d'un culte qu'après Charlemagne. — M. de Mély a retrouvé le nom de l'artiste à la Cigogne du rétable de Boulbon : il s'appelait, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Aix en Provence, *Chygoinot*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 31 mars, M. H. Joly poursuit la lecture de son Étude sur la criminalité en Belgique. — M. Lair, correspondant, lit un mémoire sur l'échec de M. Magne en 1859, lors du scrutin qui fit entrer à l'Académie (section d'économie politique et finance), MM. Dumon, Delangle et Baude. — Le 7 avril, M. Combes de Lestrade, correspondant, lit un mémoire sur le suffrage dans les États de l'Allemagne du Sud, et l'établissement du vote direct.

INDEX. — La Sacrée Congrégation de l'Index vient de condamner par décret les ouvrages suivants : *L'Infaillibilité du Pape et le Syllabus*, par M. Paul Viollet ; — *Essais de philosophie religieuse*, par le P. Laberthonnière, de l'Oratoire ; — *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*, par le même ; — *Il Santo*, par M. Fogazzaro, qui s'est aussitôt soumis au décret.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIBLIOGRAPHIE. — Sous ce titre, il vient de se fonder une Société d'un caractère purement technique, ayant pour objet d'établir un lien entre les personnes qui s'occupent de bibliographie ou s'y intéressent, de perfectionner en France l'outillage bibliographique, de créer de nouvelles ressources bibliographiques. Elle se propose notamment d'étudier et de poursuivre la réforme du dépôt légal, réclamée depuis si longtemps en France; de rendre la vie à l'utile répertoire des revues françaises publié de 1899 à 1901 par M. Jordell et dont la disparition est regrettée par tous ceux qui ont eu occasion de l'utiliser; de dresser une bibliographie des publications officielles depuis 1815. La cotisation annuelle des membres de la Société, dont le nombre est illimité, a été fixée à 10 francs; le versement en une fois d'une somme de deux cents francs donne droit au titre de membre fondateur. Les publications de la Société seront, suivant les cas, cédées aux sociétaires à prix réduit ou leur seront données à titre gracieux ; c'est l'Assemblée même de la Société qui décidera pour chaque espèce. La Société est administrée par un bureau de cinq membres assisté d'une commission d'études de cinq membres également. Des commissions spéciales étudieront chaque question particulière. Dans l'Assemblée constitutive, qui s'est tenue le 27 avril au Cercle de la Librairie, le bureau de la Société a été formé ainsi pour la première année : Président : M. Maurice Tourneux ; vice-président, M. Amédée de Margerie ; secrétaire, M. Henri Stein ; secrétaire-adjoint, M. Gaston Brière; trésorier, M. H. Gauthier-Villars. La présidence d'honneur a été attribuée à MM. Léopold Delisle et G. Darboux.

Association des bibliothécaires français. — Suivant l'exemple qui leur avait été donné récemment par les archivistes, les bibliothécaires français viennent de constituer une association dans une assemblée générale qui a eu lieu le dimanche 22 avril sous la présidence de M. Joseph Deniker, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle. L'Association qui « a pour but de s'occuper de toutes les questions concernant les intérêts des bibliothèques et des bibliothécaires », admet dans son sein, à côté des bibliothécaires, tant de particuliers que d'établissements publics ou privés, tous ceux qui s'intéressent aux bibliothèques ; l'admission est prononcée par le comité sur présentation de deux membres. Le comité est composé de vingt membres, renouvelables annuellement par quart. La cotisation annuelle est de cinq francs et peut être rachetée par un versement de cent francs ; une cotisation annuelle de vingt francs donne droit au titre de membre fondateur. Outre l'Assemblée générale annuelle qui procède aux élections et au contrôle de la gestion du bureau, les statuts prévoient des réunions trimestrielles.

Paris. — Vient de paraître à la librairie Bloud : *L'Épouse parfaite*, de Fray Luys de Léon, traduction, préface et notes par Mme Jane Dieulafoy (petit in-16 carré de LIX-272 p., mesurant 14 centimètres 1/4 sur 11 1/2. — Prix : 3 fr.). Cette œuvre fut adressée en 1583 à Doña Maria Varela Osorio par l'auteur, qui, « professeur de Bible à l'Université de Salamanque », appartenait à l'ordre de Saint-Augustin. Là est expliqué, analysé et développé le chapitre des Proverbes où Salomon dépeignit la femme forte. La présente traduction est précédée d'une Préface qui est surtout une biographie de l'auteur. Divisé en vingt et un chapitres, ce gracieux livre s'adresse à toute femme désireuse de connaître ses devoirs et de les bien remplir. L'éditeur a joint au volume une *Messe de Mariage* et des *Relevailles*.

— Nous avons annoncé en son temps la fondation de la *Revue germanique*. Ce n'est pas la première fois qu'une tentative est faite pour établir, au moyen d'une publication périodique, un commerce intellectuel plus actif entre la France et l'Allemagne. De ces tentatives l'une des plus considérables est la *Revue germanique de Dollfus et Nefftzer*, qui dura, avec des modifications et des succès divers, une dizaine d'années (1858-1868). M. Georges Pariset, professeur à l'Université de Nancy, a pensé que les lecteurs de la nouvelle *Revue germanique* ne liraient pas sans intérêt l'histoire de l'ancienne. La correspondance inédite des deux directeurs et les souvenirs de l'un d'eux (Ch. Dollfus) lui ont permis de recueillir des renseignements précieux sur l'origine et la marche de la revue, qui, malgré la valeur de plusieurs des rédacteurs qu'elle sut grouper, malgré l'intérêt de beaucoup des articles — originaux et traduits — qu'elle offrit à ses lecteurs, ne put se soutenir si longtemps qu'à force de sacrifices et ne fit jamais complètement ses frais. La faute de cet insuccès est due beaucoup moins, d'après M. Pariset, à ce que « la *Revue germanique et française* de 1861 n'a jamais su si elle était germanique encore ou déjà *Revue moderne* comme en 1865 », qu'à ce que « les Français ne savaient pas regarder hors de chez eux, et que, sous un régime autoritaire et policier, ces revues, si bien rédigées qu'elles paraissent, sont incapables de faire l'éducation publique. » Quoi qu'il en soit, la *Revue germanique* tient une place assez importante dans l'histoire littéraire du second Empire ; bien des articles curieux y sont enfouis et presque perdus, car, comme la plupart des revues passagères, elle ne possède pas de table générale. Le curieux article de M. Pariset y remédiera, dans une certaine mesure ; sans s'astreindre en effet à dresser une table systématique ou alphabétique

des matières de ce recueil, il a du moins relevé l'indication de tout ce qu'il a offert d'intéressant à ses lecteurs. Il a même eu soin de terminer son étude, publiée dans les années 1905 et 1906 de la nouvelle *Revue germanique* (tirage à part, Paris, Alcan, 1906, in-8 de 63 p) un index alphabétique des noms cités, compris dans un sens fort large, puisqu'on y rencontre avec les noms des collaborateurs de la revue ceux des personnages cités dans cette étude ou sur lesquels la revue contenait quelque article et même des rubriques (Bible, Cantique des cantiques, Philosophie positive, Temple) qui ne sont pas des noms propres, mais des noms de matière. Nous ajouterons que l'on trouvera dans le travail de M. Pariset des renseignements brefs, mais précis, sur des revues plus ou moins apparentées à la *Revue germanique*, comme la *Bibliothèque germanique* et la *Bibliothèque britannique* ; et que les curieux ne seront pas fâchés d'y voir quelques pseudonymes littéraires dévoilés.

— Fondée en 1570 avec un modeste fonds de neuf ouvrages, la Bibliothèque de l'École de pharmacie comptait en 1905 plus de 36,000 volumes. On ne lira pas sans intérêt sur ce dépôt scientifique, dont l'importance et l'usage se sont accrus considérablement ces dernières années, la notice courte, mais précise, que lui consacre le savant bibliothécaire actuel M. Paul Dorveaux dans *le Bibliographe moderne* (septembre-décembre 1905 : *Historique de la Bibliothèque de pharmacie de Paris*).

— L'accusation de faux-monnayage lancée contre Philippe le Bel a soulevé déjà de vives polémiques entre les savants. Le livre de M. Borrelli de Serres sur *les Variations monétaires sous Philippe le Bel* a fourni de nouveaux aliments à la discussion. M. A. Dieudonné vient de publier, sous le même titre, et à propos de ce livre, un savant article dans le *Moyen Age* (Tiré à part. Paris, Champion, 1905, in-8, 41 p.). Il admet, comme suffisamment justifiée, la chronologie nouvelle proposée par M. Borrelli de Serres et qui réduit à six le nombre des affaiblissements monétaires sous ce prince : 1293-4, 1295-6, 1303 et 1311, et à trois les périodes de renforcement : juin 1303, 1305-1306, 1313. Mais il se sépare de cet auteur sur la façon d'envisager le prix du marc et la monnaie de compte, et il établit que si, pour l'or et pour le gros, les agissements du Roi se sont restreints à des surélévations de cours, le denier fut au contraire très altéré ; il explique également que les comptes en faible monnaie sont ceux où le denier affaibli est pris pour unité et les comptes en forte monnaie ceux dont l'unité est le denier fort.

— L'étude que le même érudit a faite du *Livre de raison de Guillaume d'Ercuis* (Extrait de la *Revue numismatique*. Paris, Rollin et Feuardent, 1906, in-8 de 16 p.) lui a permis d'y relever des indications utiles pour l'histoire monétaire de Philippe le Bel. Le journal permet de constater « l'importance énorme qu'ont prise dans l'intervalle de quinze ans les monnaies d'or. » Il nous fournit aussi des renseignements précis sur les spèces en usage à l'époque, sur leur nombre relatif, sur leur valeur en parisis et en tournois.

— De la très curieuse revue *le Vieux Papier*, MM. Henry Vivarez et Lucien Raulet ont extrait deux communications qu'ils ont fait tirer à part sous le titre : *Les Vignettes de papiers militaires et administratifs pendant la Révolution* (Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq, 1906, gr. in-8 de 16 p., avec figures dans le texte et trois pages hors texte). Les auteurs ont surtout esquissé le sujet d'après leurs collections particulières ; M. Vivarez, outre les vignettes qu'il reproduit, nous donne aussi les textes qui accompagnent certaines d'entre elles. Quant à M. Raulet, non seulement il décrit des pièces en sa possession, mais il signale des recueils qui en renferment une

quantité et qui se trouvent à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à la Bibliothèque nationale, aux Archives de la Seine, etc. « Les vieux papiers de la Révolution, dit M. H. Vivarez, sont une mine, en quelque sorte inépuisable, dans laquelle on a la fréquente surprise de découvertes nouvelles. Qu'on les envisage au point de vue historique et documentaire, au point de vue de l'évolution des mœurs, à celui de la forme, tout simplement, on y trouve une ample moisson d'aperçus intéressants. »

— M. Adrien Mithouard, en un style tellement imagé que la clarté en souffre parfois, esquisse le tableau de ce que l'on pourrait appeler le martyre de la Bièvre. Ce que les hommes ont fait de cette petite rivière, qui a donné son nom à l'une des plus charmantes vallées des environs de Paris, est raconté en détail dans une brochurette très élégante intitulée : *La Perdition de la Bièvre* (Paris, Bibliothèque de l'*Occident*, 1906, petit in-18 de 33 p.).

— *L'Unité de la philosophie et la Théorie de la connaissance*, par M. Lorenzo Michelangelo Billia (Imp. et librairie de Montligeon (Orne), 1905, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue de philosophie*) est un mémoire présenté au *Congrès international de psychologie* tenu à Genève, en septembre 1904. L'auteur veut formuler le principe qui donne à la philosophie son unité. Ce principe c'est la connaissance, « l'objet défini ou indéfini ou de quelque manière qu'on le puisse concevoir ne se manifeste, n'existe qu'en tant que connu ; parler d'un objet inconnu c'est une *contradictio in terminis* ; voici donc le lien, le principe et la fin. » — Un objet n'existe pour nous qu'en tant que connu ! Évidemment ; mais avant d'être connu il existe en lui-même, *en soi*, extérieurement à nous. « Pas d'être hors de la pensée, pas de pensée hors de l'être. » — En dehors de la pensée divine ! Certainement puisque rien n'existe qui ne soit conforme à l'idée éternelle du Créateur. — En dehors de la pensée humaine ? — Mille fois non ; car notre pensée dépend des réalités dont elle n'est que la représentation. L'épistémologie n'est pas toute la philosophie ; elle doit nous conduire à admettre une ontologie et l'unité de la philosophie réside bien plus en celle-ci qu'en celle-là. M. Billia montre dans la défense de sa thèse un esprit souple, délié, subtil, avec une verve spirituelle ; mais il ne saurait nous convaincre de sa vérité.

— Signalons une brochure de propagande dont l'auteur est M. Paul Calendini : *La Séparation de l'Église et de l'État. Les Inventaires* (Paris, Bibliothèque de propagande populaire, 49, avenue Kléber, à Paris, in-32 de 32 p., avec 5 grav. — Prix : Un exemplaire : 0 fr. 10 ; 100 exemplaires : 9 fr. ; 1000 exemplaires : 10 fr. 80). C'est l'histoire de l'agitation qu'a provoquée dernièrement sur tout le territoire le fait des inventaires des biens d'église.

ANJOU. — Le tome VIII de la 5e série des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* vient d'être distribué (Angers, Germain Grassin, 1905, in-8 de 440 p.). Il renferme des poésies, des notices botaniques, archéologiques, scientifiques, et surtout historiques. De M. F. Uzureau : *Les Évêques et l'Académie d'Angers* (p. 67-103) ; et les *Paroisses du Pays choletais* (*1727-28*) (p. 143-231) ; — de M. L. de Farcy : *Une Cloche du* XVIe *siècle* (*d'Avaugour-Clisson*) (p. 129-131) et *les Sépultures princières à la cathédrale d'Angers* (p. 343-411) ; — de M. René de la Perraudière : *Notes sur l'époque révolutionnaire, la lettre de Dieu* (p. 131-137) ; — de M. Joseph Joubert : *Les Fouilles archéologiques de Knossos* (*Crète*) (p. 241-271) ; — de M. Paul Brichet : *Les Lemacson* (p. 137-143) ; — de l'abbé Rondeau : *L'Église des Ursules* (d'Angers) (p. 291-343) ; — du docteur Labesse : *Les Pierres à serpents* (p. 45-53) ; *Le Curare* (p. 231-241) ; *Sur la diagnose des champignons* p. 271-281) ; — de M. L. Dedouvres : *Souhaits de nouvel an* (p. 5-7) ; — de M. A. Mauvif de Montergon :

La Charrue Brabant double (p. 7-25) ; — de M. H. du Mas : *Un Prisonnier de guerre en 1815* (*Souvenirs du capitaine de Gauville* (p. 25-45) ; — du Dr Ad. Nicocolas : *La Personnalité dans l'écriture* (p. 53-67) ; — de M. du Brossay : *Remplacements militaires pendant la guerre de succession d'Espagne* (p. 103-111) ; — de M. Eusèbe Pavie : *Projet de biographie du marquis de Charnacé, diplomate angevin* (p. 111-129) et du Dr Monprofit : *L'Inhalateur chloroformique de Vernon-Harcourt* (p. 287-291).

Bourgogne. — La Société éduenne tient toujours l'un des premiers rangs parmi les sociétés savantes de France. Chacun sera de cet avis en lisant le dernier volume paru de ses *Mémoires* (tome XXXIIIe de la nouvelle série. Autun, imp. Dejussieu, 1905, in-8 de XXIX-407 p., avec 6 planches). Voici d'ailleurs de quelles études se compose ce beau volume : *Recherches sur les gisements ou carrières d'où ont été extraits les matériaux constituant le petit appareil de revêtement dans les constructions romaines d'Autun*, par M. H. de Chaignon (p. 1-16, avec une planche) ; — *Excursion faite à Avignon et à Orange, les 14 et 15 août 1904*, par M. François Dejussieu (p. 17-49) ; — *La Châtellenie de Glenne*, par Eugène Fyot (suite et fin) (p. 51-96) ; — *La Tour du Bost*, par M. J.-G. Bulliot (suite et fin) (p. 97-142) ; — *Jacques Gabriel Bulliot, président de la Société éduenne, correspondant de l'Institut, sa vie et son œuvre*, par M. A. de Charmasse (suite et fin) (p. 143-179) ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux Assemblées de la Révolution*, par M. Paul Montarlot (suite) (p. 181-273) ; — *Note sur une statuette de Mercure assis et sur divers objets gallo-romains trouvés dans un puits à Autun, en décembre 1904*, par M. René Gadant (p. 275-283, avec une planche) ; — *Note sur l'inventaire des livres liturgiques donnés à l'église collégiale de Notre-Dame d'Autun par Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne*, par M. A. de Charmasse (p. 285-304) ; — *La Nécropole gauloise de Diou*, par M. Joseph Déchelette (p. 305-313, avec 4 planches) ; — *Trois petits romans historiques du juge-bailli Denis Nault*, par M. Ch. Boëll (p. 315-327).

Bretagne. — Ce qui donne une physionomie particulière au beau monument élevé à la gloire de la sainte Vierge sous le titre de : *Premier Congrès marial breton tenu à Josselin en l'honneur de l'Immaculée Conception, 21-24 novembre 1904* [publié par M. J. Fahler] (Paris, Beauchesne, 1905, gr. in-8 de 600 p., avec 16 grav.), c'est que seuls des auteurs appartenant à la Bretagne par leur naissance ou leur séjour ont été admis à y collaborer. Il se compose d'une trentaine d'articles d'étendue et de valeur diverses classés sous les intitulés : *Dogme, Dévotion, Art, Croyance et Culte*. Plusieurs de ces articles, dus à de savantes plumes, sont de la plus grande utilité, parce qu'on y trouve condensés une doctrine et des faits que beaucoup de lecteurs ne sauraient aller chercher dans les nombreux et volumineux ouvrages publiés antérieurement. Les plus importants sont, sans contredit, ceux qui traitent du dogme et qui sont signés : J.-V. Bainvel, R. P. Valy, R. P. Blanche, A. de la Barre, etc. Mais ceux qui sont classés dans la section *Croyance et Culte* et qui presque tous ont trait au culte de l'Immaculée Conception en Bretagne, sont évidemment les plus intéressants pour les érudits bretons. Peut-être eût-il été bon qu'ils fussent plus développés, car c'est à eux seuls qu'un congrès marial breton devait être redevable d'un caractère propre. Il était facile de leur donner plus d'extension aux dépens de la plupart des travaux qui ont été réunis dans le *Supplément*, tels que *les Calvaires bretons, les Aboyeuses de Josselin*. En effet, outre que les sujets traités sous ces titres n'ont rien de commun avec l'Immaculée Conception, ils ne sont qu'effleurés, tandis que, étudiés à fond ainsi que les diverses autres manifestations du culte de Marie en Bretagne, ils pourraient

former la matière d'un autre ou même de plusieurs autres volumes. Et nous espérons bien que ces autres volumes paraîtront un jour puisque, ainsi qu'on le lit dans la circulaire du comité organisateur placée en tête du volume, le Congrès marial de Josselin ne devait être que le premier d'une série de congrès ultérieurs.

CAMBRÉSIS. — La Société d'émulation de Cambrai a célébré son centenaire il y a un peu plus d'un an. On retrouve l'écho des fêtes organisées à cette occasion dans les deux séances tenues les 13 décembre et 29 janvier 1905, que l'on pourra lire (p. 5-18 et p. 59-72) dans le tome LIX des *Mémoires* de cette Société, qui vient de nous parvenir (Cambrai, imp. Régnier frère, 1905, in-8 de 412-XVIII p., avec une planche commémorative du centenaire). Notons d'abord le *Discours d'ouverture* de M. A. Lallemand, président (p. 18-30), et passons aux mémoires; il n'y en a que deux : 1° *Un Siècle de notre histoire, 1804-1904*, par M. l'abbé H. Boussemart (p. 64-85). L'histoire dont il s'agit ici est celle même de la Société; 2° *Légende des monuments de Cambrai (anciens et modernes)*, par M. Ch. Lamy (p. 87-115). — Ce volume acquiert une importance particulière parce qu'il renferme les *Tables générales des Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai imprimés pendant les 100 premières années de son existence (Tomes I à LVIII inclus)*, dressées par M. le Dr G. Daillez (p. 151-312). Les matières comprises dans ces 74 volumes ont été réparties sous 15 rubriques. Suit une *Table alphabétique des noms d'auteurs*. Une seule critique : l'auteur s'est borné à indiquer la page du tome où se trouve l'article ou l'étude inventoriés; il eût été désirable, à notre avis, de mentionner, comme nous le faisons au *Polybiblion* pour les mémoires des Sociétés savantes, les pages du commencement et de la fin de chaque sujet traité, car, de la sorte, on est tout de suite fixé sur son étendue.

FRANCHE-COMTÉ. — Le quatrième fascicule d'un ensemble de monographies consacrées aux *Régions de la France* a pour objet *la Franche-Comté* (Paris, L. Cerf, 1905, in-8 de 77 p. — Prix : 3 fr.). L'auteur, M. Lucien Febvre, a divisé son travail en cinq chapitres : I. *Les Historiens de la Franche-Comté*. — II. *Le Pays*. — III. *La Formation de la province comtoise. A. Les Origines. B. Le Moyen Age*. — IV. *La Comté des temps modernes*. — V. *Conclusion. Transformations et survivances*. Étude tout à fait remarquable. Sans aucune idée de dénigrement à l'égard de ses devanciers, M. L. Febvre n'hésite pas, cependant, à considérer les publications anciennes, modernes ou contemporaines, relatives à la province comtoise, comme manquant d'ampleur et d'universalité : trop d'œuvres spéciales « véritable poussière d'articles » (expression qui nous paraît un peu exagérée), sont mises à la portée du lecteur. Il faut bien reconnaître, toutefois, qu'une histoire complète et sérieusement documentaire de la Franche-Comté reste encore à écrire, en dépit des tentatives de Rougebief, qui s'est trop inspiré de la manière fantaisiste de Lamartine, du président Clerc qui, avec ses deux volumes, est resté à mi-chemin, et aussi du vicomte Hugon d'Augicourt, qui a donné, sans le signer, un ouvrage sur *la Franche-Comté ancienne et moderne* (2 vol. in-8, 1857-1858). Qui donc, enfin, entreprendra cette histoire compliquée entre toutes ? Pourquoi pas M. Febvre lui-même ? Il connaît les sources : il en fournit un important aperçu dans sa brochure. La géographie physique du pays est bien esquissée, sa formation et les traits les plus saillants de son histoire à travers les âges sont nettement rappelés. Une partie du chapitre IV a spécialement retenu notre attention : c'est le tableau pittoresque des mœurs économiques de la Franche-Comté entre

1820 et 1830. Si les diverses monographies de la collection, faites ou à faire, valent celle-ci, elles formeront un tout très précieux pour les travailleurs.

— Sous le titre : *Notes historiques sur le château de Grimont (1638-1643)* (Lons-le-Saunier, impr. Declume, 1905, in-8 de 214 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*), M. Émile Longin nous donne une excellente contribution à l'histoire troublée de la Franche-Comté au XVIIe siècle. C'est le 30 juin 1638 que le duc de Longueville, après un siège de quelques jours à peine, fit occuper par ses troupes cette forteresse, aux défenseurs de laquelle il accorda une capitulation honorable : la garnison, libre et armée, se retira à Salins. Depuis, Comtois et Français ne cessèrent de se disputer ce poste important qui ne fit retour à la Comté, complètement demantelé d'ailleurs, qu'en septembre 1634, moyennant paiement à la France de 5,000 pistoles d'Espagne, somme équivalant à 75,000 livres monnaie de Bourgogne. Outre de copieuses notes, ce travail est accompagné de 59 pièces justificatives.

— Dans une plaquette extraite des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque de Besançon, résume l'idée et le plan de *l'Exposition rétrospective des beaux-arts à Besançon en 1906* (Besançon, imp. Dodivers, 1906, in-8 de 12 p., avec une grav.). Là, tout naturellement, une large place sera faite aux artistes comtois. La peinture, la sculpture, la gravure, les arts industriels (horloges anciennes et montres surtout), les tapisseries anciennes, les vieux meubles, etc., seront amplement représentés. Mais, à côté de ces productions artistiques régionales, les visiteurs pourront aussi contempler les « trésors d'art qui, pour une raison ou pour une autre, sont conservés dans notre province. » « C'est ainsi, ajoute M. Gazier, que, pour la première fois, vous pourrez admirer à l'Exposition la meilleure collection de dessins du XVIIIe siècle léguée par l'architecte bisontin Pâris à la Bibliothèque de sa ville natale. » M. G. Gazier est un bon avocat en la cause : nul doute que les artistes et les amateurs français et étrangers ne répondent en grand nombre à l'appel des organisateurs de cette exposition suggestive.

— Déjà sensibles aujourd'hui, les ruines matérielles, — commerciales, industrielles et autres — provoquées par la loi de séparation, s'accentueront avec le temps; il en est et il en sera de même dans le domaine intellectuel : la Franche-Comté possédait une revue de premier ordre dans les *Annales franc-comtoises* : la loi sectaire l'a si bien frappée dans sa clientèle qu'elle a dû cesser sa publication ; espérons que des temps meilleurs lui permettront de renaître. En attendant, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a pris la place de la défunte revue. Elle a décidé qu'à partir de la présente année son volume annuel se transformerait en un « *Bulletin trimestriel*, ou paraissant tous les deux mois, contenant les travaux ordinaires de la Compagnie, avec une chronique consacrée uniquement aux sciences, belles-lettres et arts » (Besançon, imp. Jacquin. Le premier fascicule vient de paraître. 1er trimestre 1906, in-8 de 92 p., avec 2 planches et une carte. — Prix de l'abonnement annuel : 6 fr.). — C'est bien. Mais puisque l'Académie de Besançon a pris une résolution aussi opportune, pourquoi n'étendrait-elle pas son action et son influence littéraire en divisant son *Bulletin* en deux parties : la première réservée aux seuls travaux de ses membres, la seconde, destinée à recevoir les meilleures productions en tous genres que pourraient lui présenter les autres écrivains comtois ? Puisque la Compagnie rompt avec des habitudes séculaires, peut-être ferait-elle bien de ne point se borner à des demi-mesures. Quoi qu'il en soit, nous ne manquerons pas d'insérer les sommaires du nouveau périodique dans la Partie technique du *Polybiblion*.

— M. André Pavie publie dans le *Mois littéraire et pittoresque* d'avril dernier (p. 412-423) une intéressante étude sur *Gérôme peintre et sculpteur* (avec 13 gravures). L'auteur examine rapidement l'œuvre de l'artiste et il conclut ainsi : « Amour de l'exactitude et de la vérité, conscience scrupuleuse dans l'exécution, fermeté rigoureuse poussée parfois jusqu'à la sécheresse, telles furent les notes caractéristiques de son talent. Qu'on y joigne beaucoup d'esprit et du plus raffiné, une pointe marquée de scepticisme, une prédilection fâcheuse pour les sujets lestes — pour tout dire un certain goût de grivoiserie, — et l'on aura peut-être une opinion qui ne sera pas tout à fait injuste de cette peinture un peu mièvre sans doute, d'idéal un peu rapetissé, mais à coup sûr très fine et très élégante dans sa sobriété. »

— L'an dernier, l'*Annuaire du Jura* avait publié, entre autres, le commencement d'un travail curieux sur *l'Affaire de Maigret* (1785) ; nous en attendions la suite cette année. Déception ! *L'Annuaire du Jura pour 1906* (Besançon, imp. Millot, petit in-8 de 475 p.) ne nous sert que quelques pages (55-63) de M. le sous-intendant militaire C. Boissonnet : *Les Célébrités militaires du Jura* (Rouget de Lisle et les généraux Travot, Lecourbe et Bernard). Notices sans valeur. Là, M. Boissonnet apprend aux lecteurs jurassiens (on a dû joliment s'en amuser à Lons-le-Saunier !) que c'est sous la présidence de Jules Grévy que fut élevée en cette ville la statue du général Lecourbe : nous prendrons la liberté de dire à M. Boissonnet, dont la montre retarde bizarrement, que ce fait remonte — soyons précis — au 30 août 1857 !

LANGUEDOC. — Sous ce titre : *Le Culte catholique sous la Révolution. Les Processions à Nîmes (1790-1802)*. M. Gustave Goubier a publié dans la *Revue du Midi*, puis a fait tirer à part (Nîmes, imp. de la *Revue du Midi*, 1905, in-8 de 52 p.) une étude sur l'histoire religieuse du département du Gard avant et après 1793. L'auteur cite de curieux documents qui seront utilisés avec profit par celui qui voudra écrire une histoire religieuse du département du Gard pendant la période révolutionnaire.

NORMANDIE. — Pour donner une œuvre utile en écrivant *la Guerre de 1870-71 en Normandie, faits et épisodes, d'après les documents les plus récents* (Rouen, impr. du *Journal de Rouen*, 1905, gr. in-8 de 133 p., avec 79 grav. et cartes dans le texte), M. Georges Dubosc a dû déployer deux qualités : l'impartialité qui sied à l'historien consciencieux, et la méthode qui permet de retrouver les souvenirs, de les contrôler les uns par les autres et de faire revivre le passé dans une image fidèle. Il eût été facile de prendre parti pour ou contre l'Empire ou contre le gouvernement de la Défense nationale, et de développer des considérations politiques rétrospectives à propos des événements de 1870. L'auteur s'en est bien gardé ; il a présenté un récit aussi complet et aussi exact qu'il lui a été possible, des divers incidents de guerre ayant eu la Normandie pour théâtre pendant les six douloureux mois où nous avons eu à lutter contre l'étranger sur notre propre territoire. L'intérêt du livre n'est pas aussi général qu'il aurait pu l'être si le plan de l'auteur ne l'avait pas limité au pays normand. Les seuls combats qu'il se proposait de décrire n'ont été que des accessoires de l'action principale, et en somme plus dramatiques que décisifs. Mais cette remarque ne nous empêchera pas d'adresser à M. Dubosc tous nos compliments pour le travail historique qu'il vient de publier.

— Voici une charmante brochure, qui fixe le souvenir du discours prononcé le jour de la fête de Notre-Dame des Arts à l'église du Pont de l'Arche, le 12 septembre 1905, en présence de Mgr l'évêque d'Évreux, par M. l'abbé P. Lecœur. L'auteur du *Culte de la Sainte Vierge et des Arts en Normandie*

(Rouen, Cacheux, 1905, in-12 de 67 p. — Prix : 0 fr. 75) connaît parfaitement l'histoire artistique de la Normandie et les principaux monuments élevés à la sainte Vierge dans cette province. L'architecture, la sculpture, la peinture, la poésie, ont leur article spécial dans cette revue de ce qu'a produit l'intelligence normande pour glorifier la Reine des Cieux. M. l'abbé Lecœur exprime le regret que l'histoire du culte de la sainte Vierge en Normandie ne soit pas encore faite. Si jamais ce monument voit le jour, une des premières pierres qui auront servi à le construire aura été la brochure qui nous occupe, à laquelle on ne peut faire qu'un reproche, sa brièveté.

VELAY. — M. Louis Vissaguet a entrepris de faire la description des plus belles croix anciennes, dressées sur les routes de son département avec dessins exécutés par lui ou reproduits de divers ouvrages. C'est la première partie des *Croix monumentales de la Haute-Loire* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 20 p.) publiée dans le *Compte rendu du Congrès archéologique du Puy*. M. Vissaguet voudrait que l'État assurât la conservation de ces pieux monuments. C'est une bonne pensée; mais appeler, en ce moment, l'attention sur ces croix ne serait-ce pas provoquer leur démolition ? On les a déjà enlevées des tribunaux, des écoles laïques, obligatoires et sans Dieu ; ne fournissons pas aux sectaires de prétexte de les briser le long des chemins. Si l'on trouve encore les plus belles de ces croix et d'admirables calvaires, en Vendée et Bretagne, c'est que, dans ces provinces, on a su vaillamment les défendre à la fin du XVIIIe siècle. Au commencement du XXe, défendons celles qui restent avec la même énergie ; nous les conserverons.

ALLEMAGNE. — La maison B. G. Teubner, de Leipzig et Berlin, entreprend la publication, sous la direction de M. Paul Hinneberg, d'une œuvre considérable, et dont la portée n'échappera pas à nos lecteurs, sur la civilisation contemporaine, son évolution et les buts auxquels elle tend : *Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele*. L'ouvrage, pour la rédaction duquel M. Hinneberg s'est assuré le concours de nombreux spécialistes, comprendra quatre parties, dont la troisième, *Sciences naturelles* (y compris les mathématiques et la médecine) et la quatrième *Technologie* (construction, machines, technique industrielle, agricole et commerciale) sont encore en préparation, tandis que les deux premières, qui se rapportent aux autres connaissances de l'esprit humain, sont achevées et sur le point d'être publiées. La première partie comporte quatorze sections : 1. Base générale de la civilisation contemporaine; 2. Devoirs et méthodes; 3. Religions autres que le christianisme; 4. Religion chrétienne (en y faisant rentrer le judaïsme); 5. Philosophie (histoire); 6. Philosophie (système); 7. Littératures orientales; 8. Littératures grecque et latine; 9. Littératures de l'Europe orientale (slaves, néohellénique, albanaise, hongroise et finnoise); 10. Littératures romane et anglaise; 11. Littérature allemande; 12. Musique; 13. Art oriental et Art antique; 14. Art européen du moyen âge et des temps modernes. La deuxième partie se subdivise de son côté en dix sections : 1. Anthropogéographie ; 2. Histoire générale constitutionnelle et administrative; 3. État et société en Orient ; 4. État et société en Europe dans l'antiquité et le moyen âge ; 5. État et société en Europe et en Amérique dans les temps modernes; 6. Sciences politiques et sociales ; 7. Histoire générale du droit; 8. Système du droit ; 9. Histoire économique générale ; 10. Système de l'économie politique. Nous aurons sans doute occasion de parler plus au long de cet ouvrage, au fur et à mesure de la publication de ses diverses parties.

ITALIE. — Les érudits qui ont entrepris, il y a quelques années, de doter

l'Italie d'une nouvelle édition des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori, mise au courant de la science et augmentée, ont pensé aussi qu'il ne serait pas inutile de créer, à côté de cette publication, nécessairement assez lente, un organe plus agile et plus vif, qui en préparerait le terrain et lui servirait de complément. Comme, à côté des *Monumenta Germaniae historica*, les Allemands ont le savant recueil jadis fondé par Pertz et qui se continue avec le même succès sous le titre de *Neues Archiv*, ainsi, à côté des *Rerum italicarum scriptores*, nous aurons désormais, ou plutôt nous avons déjà l'*Archivio muratoriano, studi e ricerche in servigio della nuova edizione dei Rerum italicarum scriptores*, dont M. Vittorio Fiorini a pris la direction, tandis qu'il partage avec l'illustre Giosuè Carducci celle des *Rerum italicarum scriptores* (Città di Castello, L. Lapi). L'*Archivio* d'ailleurs ne s'astreint pas à une périodicité régulière comme le *Neues Archiv ;* les fascicules en seront de grosseur variable et paraîtront à des dates indéterminées, suivant les besoins de la publication. La souscription à douze fascicules de l'*Archivio* en assure aux souscripteurs l'acquisition à moitié prix, avantage qui est aussi réservé aux abonnés des *Scriptores*. Trois fascicules de l'*Archivio* ont déjà paru : le premier comprenait un aperçu par le directeur des travaux préparatoires aux R. I. S., et une nécrologie de Scipione Lapi ; le deuxième renfermait trois études, l'une de M. Marco Vattasso, sur un manuscrit du *Liber de regno Sicilie* et de l'*Epistola ad Petrum Panormite ecclesie Ausamarum* de Ugo Falcando; la seconde de M. Giovanni Guerrieri sur le *Breve chronicon nortmannicum* (*1041-1085*) ; la dernière de M. Niccolò Rodolico sur un manuscrit de la chronique florentine de Marchiomie di Coppo Stefani. Le troisième fascicule, qui vient seulement de paraître, renferme à lui seul six morceaux différents. Le plus considérable contient les recherches de M. Pietro Torelli sur la chronique milanaise du XIVe siècle intitulée : *Flos florum*, dont l'auteur serait un certain Pietro Paolo Vimercati; M. Torelli en fait ressortir l'importance relative pour certaines périodes pour lesquelles d'autres sources nous manquent, et notamment pour l'histoire des années 1216-1238. Les autres morceaux contenus dans ce fascicule de l'*Archivio muratoriano* sont une notice de M. L. Frati sur les Bolognetti de Bologne et les chroniques qui portent leur nom ; — une note de M. Pio Pecchiai sur l'auteur du *Liber maiorichinus* (Henri, curé de la primatiale de Pise au XIIe siècle) ; — des indications de M. G. Mazzatinti sur les manuscrits des chroniques de Forli ; enfin deux notes de M. Cesare Foligno sur un manuscrit qui nous offre, avec des lacunes et des additions, un des textes les plus anciens des Annales de Padoue, et sur un nouveau manuscrit de la chronique de Jacopo Malvezzi.

— Depuis que le libéralisme éclairé de Léon XIII a ouvert les portes des archives vaticanes, jadis fermées avec un soin jaloux, et facilité au monde de l'érudition l'accès de ce riche dépôt, les publications se sont multipliées qui en ont utilisé les trésors. Mais les recherches, qui n'ont pas été conduites partout avec une entente suffisante ni assez bien systématisées, ont porté surtout sur la période médiévale; la partie moderne, accessible jusqu'en 1815 (on ne communique qu'à titre tout à fait exceptionnel les documents postérieurs à cette date) n'offre pourtant pas des ressources moins précieuses d'érudition. A ceux qui désirent se mettre au courant des travaux d'utilisation qui ont été déjà faits du dépôt ouvert par Léon XIII et se faire une idée de la façon dont sont groupés les documents et des moyens que l'on possède pour s'y retrouver, nous signalons un travail considérable et fort intéressant donné par M. Georges Bourgin dans le *Bibliographe moderne* de septembre-décembre 1905 sous ce titre insuffisamment large :

Les Archives pontificales et l'Histoire moderne de la France, qui est loin de laisser soupçonner l'ampleur des renseignements que l'on trouve dans cet article.

— Comme tous les ans, nous venons signaler à nos lecteurs l'apparition du *Calendario della basilica pontificia del Santissimo Rosario in Valle di Pompei* qui se vend, nos lecteurs s'en souviennent, au profit de la belle œuvre fondée par M. Bartolo Longo pour les fils des prisonniers et les pauvres orphelins. Le volume relatif à l'année 1906 (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, 1906, in-32 de 256-112 p.) vient d'autant plus à point pour rappeler l'œuvre à la charité des lecteurs que l'on a pu voir ces jours derniers que la terrible catastrophe du Vésuve n'a pas laissé sans craintes Valle di Pompei. Ce sont toujours les mêmes histoires touchantes d'enfants abandonnés de tout secours humain et recueillis par l'œuvre que nous apporte ce calendrier. Celui de cette année intéressera particulièrement les lecteurs français puisque, parmi les enfants de Valle di Pompei dont il nous parle se trouvent Hélène et Georges Carrara, les deux fils du misérable, Italien d'origine, mais Français par droit de naturalisation et marié à une Française, condamné à mort en 1898 pour l'assassinat du malheureux commis de banque Lamarre.

— M. Solone Ambrosoli, auteur d'un manuel de numismatique qui a eu plusieurs éditions, vient de faire paraître dans la collection Hoepli un *Atlantino di monete papali moderne* (Milano, Hoepli, 1905, petit in-18 cartonné de XI-131 p. — Prix : 2 fr. 50). C'est une réduction, à l'usage du grand public, de ce qui concerne l'époque moderne dans le célèbre ouvrage de Cinagli : *Le Monete de' Papi descritte in tavole sinottiche*. L'*Atlantino*, illustré de deux cents figures en phototypie, reproduit les types les plus communs des monnaies qui ont été frappées au nom des Souverains Pontifes, depuis Urbain VIII (1623-1644) jusqu'à Pie IX ; il donne de chaque monnaie une description sommaire et fait connaître sa valeur. En tête du volume, M. Ambrosoli, soucieux de la gloire de son devancier, a placé un portrait de Cinagli et une courte biographie de ce savant.

MAROC. — La conférence d'Algésiras s'est enfin terminée ; mais il n'est pas trop tard pour étudier soigneusement les griefs invoqués contre la France par l'Allemagne, et pour se rendre un compte exact de leur bien-fondé, de la loyauté germanique, de la confiance qu'il convient d'avoir dans les assertions de la diplomatie de Guillaume II. C'est ce qu'on pourra faire en rapprochant de notre « Livre Jaune » le « Livre Blanc » allemand dont le comité du Maroc a, en janvier dernier, publié la traduction intégrale (*Documents sur le Maroc*, — *Aktenstücke über Marokko*. Paris, Comité du Maroc, 1906, in-4 de 16 p. à 2 colonnes. — Prix : 3 fr.). Rien de plus intéressant ni de plus édifiant que certains aveux du comte Tattenbach, déclarant lui-même s'en rapporter à des notes que le ministre marocain des affaires étrangères « a fait retravailler » ; rien qui prouve avec plus de clarté et d'évidence que, parfois encore, mauvaise querelle mérite d'être qualifiée de « querelle d'Allemand ! »

ÉTATS-UNIS. — La bibliothèque du Congrès de Washington s'est récemment enrichie d'une série considérable de cartulaires français qui lui ont été envoyés par notre ministère de l'instruction publique ; elle en a profité pour dresser de ces acquisitions une liste à laquelle elle a ajouté l'énumération de plusieurs autres documents de même nature (*List of Cartularies, principally French, recently added to the Library of Congress* with some earlier Accessions. Compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1905, gr. in-8 de 30 p.) ; mais ce n'est pas là, font remarquer MM. Herbert Putnam et A. P. C. Griffin (p. 3),

tout ce que la Bibliothèque du Congrès possède en cartulaires, et ils annoncent devoir publier plus tard une liste complète de leurs richesses en documents de ce genre. Ils feront bien, à ce moment, de créer les deux rubriques d'*Epernon* et de *Maintenon* pour les deux cartulaires qu'ils ont cités au nom de Marmoutier (p. 19), comme aussi de revoir l'orthographe de plusieurs des noms propres, et de combler certaines lacunes de leur série (le cartulaire de l'abbaye de Grestain, publié par M. Ch. Bréard, par exemple).

— Dans son dernier rapport sur la Bibliothèque du Congrès, M. Herbert Putnam indiquait (p. 53-55) les motifs pour lesquels il avait renoncé à continuer la rédaction de nouveaux inventaires sur le type des premiers *calendars* dressés par les soins du département des manuscrits de cette Bibliothèque. Voici un spécimen des inventaires rédigés sur le nouveau type; c'est l'énumération des papiers de Benjamin Franklin possédés par la Bibliothèque du Congrès (*List of the Benjamin Franklin Papers in the Library of Congress*, compiled under the direction of Worthington Chauncey Ford. Washington, Government Printing Office, 1905, gr. in-8 cart. de 322 p.). Rédigé sous la direction de M. Worthington Chauncey Ford avec un très grand soin, et accompagné d'un copieux index des noms et des sujets, ce *calendar* ne présente pas, comme ceux des papiers de Washington et de Paul Jones, une minutieuse analyse des documents, mais seulement la mention des noms de l'auteur et du destinataire, du lieu et de la date, et l'indication très succincte du principal sujet de chaque lettre ou document. Il y a grande économie de temps à agir ainsi, c'est incontestable; mais ne serait-il pas possible de combiner les deux systèmes et de conserver, pour les inventaires les plus importants, un type qui a fait ses preuves et qui est susceptible de rendre de très grands services aux travailleurs?

Mexique. — On n'a sans doute pas oublié la tragique histoire du comte Gaston de Raousset-Boulbon qui, après avoir fondé une compagnie pour l'exploitation des mines de la Sonora, y tint d'abord tête au gouvernement mexicain, puis, à la suite de différentes aventures, mourut fusillé à Guaymas en 1854. M. Genaro García, à qui nous devons déjà la publication de travaux intéressants et de documents précieux sur l'histoire de la colonisation espagnole au Nouveau Monde, a récemment mis au jour une nouvelle contribution à l'histoire de cette dramatique aventure : la relation inédite d'un témoin oculaire, le colonel Manuel María Giménez, qui joua un rôle important au Mexique de 1857 à 1860, et dont nous verrons bientôt paraître l'autobiographie, grâce aux soins de M. Genaro García. Une douzaine de pièces justificatives (13 exactement) accompagnent cette relation, — écrite sous des formes différentes et plus ou moins développée selon les époques — très sympathique au comte de Raousset-Boulbon, et précédée d'une courte notice biographique sur le colonel Giménez, d'une biographie plus complète et d'un beau portrait de notre brave et malheureux compatriote (*El Conde de Raousset-Boulbon en Sonora*. México, imp. del Museo nacional, 1905, in-8 de 90 p.).

Publications nouvelles. — *Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch*, von E. Andersson (in-18, Uppsala, Almqvist et Wiksell). — *La Loi d'amour*, par L.-A. Gaffre. II. *Miséricorde* (in-12, Lecoffre). — *L'Esprit libéral du Coran*, par C. Benattar, El Hadi Sebaï et Abdelaziz Ettéalbi (in-8, Leroux). — *La Séparation de l'Église et de l'État. Commentaire théorique et pratique de la loi du 9 décembre 1905*, par G. de Lamarzelle et H. Taudière (in-8, Plon-Nourrit). — *La Loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État*, par G. Odin et E. Remaud (gr. in-8, Oudin). — *Les Caisses des retraites ouvrières*, par J. Lefort (2 vol. in-8,

Fontemoing). — *Leçons sur les rapports entre le droit et l'opinion publique en Angleterre au cours du dix-neuvième siècle*, par A.-V. Dicey ; trad. par A. et G. Jèze (in-8, Giard et Brière). — *L'Homme et l'Univers*, par le chanoine Brettes. I. *L'Univers et la Vie* (in-8, Roger et Chernoviz). — *Idées générales de psychologie*, par G.-H. Luquet (in-8, Alcan). — *Le Sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques*, par A. Godfernaux. 2e éd. revue (in-16, Alcan). — *La Morale selon Guyau et ses rapports avec les conceptions actuelles de la morale scientifique*, par G. Aslan (in-16, Alcan). — *Cours de morale théorique et pratique*, par L. Dugas (in-8, H. Paulin). — *L'École d'aujourd'hui*, par G. Goyau. 2e série (in-16, Perrin). — *Appel aux pères de famille. La Mentalité laïque et l'École*, par L. Lescœur (in-12, Téqui). — *Le Capitalisme dans le monde antique. Études sur l'histoire de l'économie romaine*, par G. Salvioli ; trad. par A. Bonnet (in-8, Giard et Brière). — *Le Play, d'après sa correspondance*, par C. de Ribbe (in-12, Lecoffre). — *Réalités et utopies. Les Idées jaunes*, par G. Japy (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Transformisme appliqué à l'agriculture*, par J. Costantin (in-8, cartonné, Alcan). — *Atlas colorié de la flore alpine*, par J. Beauverie et L. Faucheron (in-8 cart., Baillière). — *Les Plantes bienfaisantes*, par A. Fleury de la Roche (in-12 cartonné, H. Gautier). — *Précis de diagnostic chimique, microscopique et parasitologique*, par les Drs J. Guiart et L. Grimbert (in-18 cart, F.-R. de Rudeval). — *Ipnotismo e spiritismo, studio medico-critico*, da Dott. G. Lapponi (in-18, Roma, Desclée, Lefebvre). — *Lectures scientifiques. Physique et Chimie*, par J. Gay. 2e éd. refondue (in-16 cart., Hachette). — *Comment on construit une automobile*, par M. Zerolo. T. I. *L'Outillage, machines-outils et outils divers* (in-18 cart., Garnier). — *Inventaire des papiers manuscrits du cabinet de Robert de Cotte, premier architecte du Roi (1656-1735) et de Jules-Robert de Cotte (1683-1767), conservés à la Bibliothèque nationale*, par P. Marcel (in-8, Champion). — *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut*, par A. Soubies, 2e série. (*1816-1852*) (in-8, Flammarion). — *La Dentelle. Histoire de la dentelle à travers les âges et les pays*, par Mme M. du Berry (in-12, Garnier). — *Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné*, par V. Palmgren (in-8, Stockholm, Norstedt et Söner). — *Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des félibres*, par V. Brusewitz (in-8, Stockholm, Marcus). — *Manuel pour l'étude de la langue russe*, par P. Boyer et N. Spéranski (in-8, Colin). — *Aimer !* par S. Liégeard (in-8, Hachette). — *La Maison des caresses*, par A. Joubert (in-18, Lemerre). — *La Retraite fleurie*, par H. Rouger (in-18, Lemerre). — *Le Char du rêve*, par J. de Cranphore (petit in-18, Lemerre). — *La Roseraie du savoir, choix de quatrains mystiques tirés des meilleurs auteurs persans ;* trad. par Hoceÿne-Âzad (in-12, Guilmoto). — *Sévérité*, pièce en un acte, en vers, par L. Frapié et P.-L. Garnier (in-18, Calmann-Lévy). — *La Revanche de Célimène*, comédie en un acte, en vers, par B. Vadier (in-18, Lemerre). — *Nominoé*, drame en cinq actes, en vers, par L. Tiercelin (gr. in-8, Lemerre). — *Disparu*, par Brada (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire de Gervaise*, par A. Noël (in-16, Plon-Nourrit). — *Grézels, roman historique* (*1792, 1793, 1794, 1795*), par le Cte A. de Saint-Aulaire (in-16, Perrin). — *Une Héroïne champenoise*, par J. Bellanger (in-18, Lemerre). — *Joujou conjugal*, par E. Joliclerc (in-18, Lemerre). — *L'Offensive*, par Albérich-Chabrol (in-16, Hachette). — *La Bourrasque*, par G. Beaume (in-18, Colin). — *Comme dans un conte. II. Elaine*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Le Sous-lieutenant « La Fille »*, par A. Crozière (in-18, Garnier). — *Contes, récits et nouvelles tirés des « Frères de Sérapion »*, par E. T. A. Hoffmann ; préface et notes d'E. Lemoine (in-18, Garnier). — *Lettres de ma turne*, par D. Caldine (in-16, Editions de la « Revue libre »). — *La Poupée*, par Meurz Hault (in-12, H. Gautier). — *Les Vingt-*

huit Jours d'une chanoinesse, par la comtesse A. de Beaumont (in-12, Abbeville, Paillart). — *Correspondance entre Mademoiselle de Lespinasse et le comte de Guibert*, publiée par le comte de Villeneuve-Guibert (in-8, Calmann-Lévy). — *Aristophane et les Partis à Athènes*, par M. Croiset (in-16, Fontemoing). — *Les Orateurs de la Révolution. La Législative et la Convention*, par A. Aulard. T. Ier (in-8, Cornély). — *La Révolution française et les Poètes anglais (1789-1809)*, par C. Cestre (in-8, Hachette). — *Dix-neuvième Siècle, esquisses littéraires et morales*, par le R. P. G. Longhaye. T. IV (in-18, Retaux). — *Le Choix d'une bibliothèque, guide de la lecture*, par J. de Lyris (in-18, Avignon, Aubanel). — *Impressions d'hiver dans les Alpes. De la Mer Bleue au Mont-Blanc*, par P. Lancrenon (in-8, Plon-Nourrit). — *De l'Amazone au Pacifique, par la Pampa et les Andes*, par G. Donnet (petit in-8, Delagrave). — *Histoire du moyen âge depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la fin de l'époque franque (476-950 après J.-C.)*, par C. Mœller. Dernière Partie. *Les Carolingiens* (in-8, Fontemoing). — *L'Église catholique. Sa constitution, son administration*, par A. Mater (in-12, Colin). — *Itinéraire d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes*, par le bailli F. G. Sommi Picenardi (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Saint Théodore (759-826)*, par l'abbé Marin (in-12, Lecoffre). — *Le Bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesole (1387-1455)*, par H. Cochin (in-12, Lecoffre). — *La Bienheureuse Varani, princesse de Camerino et religieuse franciscaine, 1458-1527*, par la comtesse de Rambuteau (in-12, Lecoffre). — *L'Évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de saint Antoine de Padoue* (in-8, Fischbacher). — *Nos Martyrs. Les Carmélites de Compiègne*, par J. de la Faye (in-18, Abbeville, Paillart). — *L'Anno ecclesiastico e le feste dei santi nel loro svolgimento storico* (εορτολογια), da Dr. K. A. H. Kellner; versione dal Dr. Prof. A. Mercati (in-8, Roma, Desclée, Lefebvre). — *Philipp II. August König von Frankreich*, von Dr A. Cartellieri. Band II. *Der Kreuzzug (1187-1191)* (in-8, Leipzig, Dyk; Paris, Le Soudier). — *Mémoires d'un camisard sur les dragonnades*, par M. Stéphane. II. *Les Forçats de la doctrine* (in-12, Paris-Neuilly, Cabinet du Pamphlétaire). — *Notice sur le général de Bollemont, 1749-1815*, par le lieut.-colonel Le Joindre (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Le Problème des milices, étude sociale et militaire*, par le capitaine Herzeele (in-16, F.-R. de Rudeval). — *La Question congolaise*, par A. Vermeersch (in-16, Bruxelles, Bulens). — *Histoire de l'Église et de l'ancien archidiocèse de Sens*, par l'abbé H. Bouvier, T. I (in-8, A. Picard et fils). — *L'Époque de la Terreur à Roquemaure (Gard)*, par Durand-Auzias (in-4, Plon-Nourrit). — *Histoire de la franc-maçonnerie, des origines à la fin de la Révolution française*, par F. Bournand (in-8, Daragon). — *Françaises* (in-18, Reims, publications de « l'Action populaire »). — *Geschichte des deutschen Volkes*. Vierter Band. *Kulturzustände des deutschen Volkes während des dreizehnten Jahrhunderts*, von E. Michael. Viertes Buch (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Gustave Vasa et la Réforme en Suède, essai historique*, par J. Martin (in-8, Fontemoing). — *Paix japonaise*, par L. Aubert (in-18, Colin). — *Deuxième Memorandum (1838) et quelques pages de 1864*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-16, Stock). — *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne*, par J. Guiraud (in-12, Lecoffre). — *Notes et fragments d'histoire*, par F. Rocquain (in-8, Plon-Nourrit).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

ORGANISATION DES CULTES. — 1. *Situation légale de l'Église catholique en France d'après la loi du 9 décembre 1905.* (*Ses biens, son clergé, son culte*), par L. JÉNOUVRIER, avec une lettre de S. E. le cardinal-archevêque de Rennes. 2e éd. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de XI-285 p., 3 fr. 50. — 2. *Traité de l'organisation des cultes sous le régime de la séparation*, par l'abbé F. FANTON. Paris, Vic et Amat, 1906, in-8 de XIII-400 p., 4 fr. — 3. *La Séparation de l'Église et de l'État. Commentaire théorique et pratique de la loi du 9 décembre 1905*, par GUSTAVE DE LAMARZELLE et HENRY TAUDIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8 de 462 p., 3 fr. 50.

HISTOIRE DU DROIT. — 4. *Leçons sur les rapports entre le droit et l'opinion publique en Angleterre au cours du XIXe siècle*, par A. V. DICEY. Traduction de ALB. et GASTON JÈZE. Paris, Giard et Brière, 1906, in-8 de XV-321 p., 12 fr. — 5. *Contribution à l'étude de la formule arbitraire*, par C. STOÏCESCO. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, gr. in-8 de 77 p., 2 fr.

DROIT CIVIL. — 6. *La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français*, par LÉON MICHOUD. 1re partie. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, in-8 de II-484 p., 10 fr. — 7. *La Succession contractuelle. Du Contrat comme mode de transmission successorale*, par L. GUYÉNOT. Paris, Rousseau, 1906, gr. in-8 de 414 p. — 8. *Traité de la compétence civile judiciaire des juges de paix*, par J.-L.-M. CORNILLIAT. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, gr. in-8 de IV-676 p., 11 fr. — 9. *El Derecho inmobiliario y el Registro de la propiedad en Alemania*, por G. A. TELL Y LAFONT. Barcelona, Hijos de Jaime Jepus, 1905, in-8 de 119 p., 2 fr.

DROIT FISCAL. — 10. *Traité de droit fiscal*, par ALBERT WAHL. T. III et dernier. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, gr. in-8 de IV-569 p., 12 fr. 50. — 11. *L'Impôt progressif en France*, par JULES DUFAY. 2e éd. Paris, Guillaumin, 1905, gr. in-8 de X-551 p., 6 fr. — 12. *Manuel pratique des contribuables en matière d'impôts directs*, par ALFRED ANTOINE. 2e éd. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1906, in-18 de 301 p., 3 fr.

DROIT PUBLIC. — 13. *La Réforme électorale*, par HENRY CLÉMENT. Paris, Lecoffre, 1906, in-12 de 203 p., 2 fr. — 14. *Loi fondamentale de l'Empire russe, projet d'une constitution russe élaboré par un groupe de la Ligue de l'affranchissement*, avec préface de Pierre Struve. Paris, Bellais, 1905, gr. in-8 de XXXV-139 p., 2 fr. 50.

OUVRAGES DIVERS. — 15. *Pour se marier, notions élémentaires et pratiques sur le mariage civil, le mariage religieux, leurs formalités, la dot et le contrat de mariage*, par A. CLAIR. Paris, Garnier, s. d., in-18 de VIII-321 p., 3 fr. — 16. *Études de droit sur la photographie*, par ÉDOUARD SAUVEL. Paris, Mendel, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. 50. — 17. *Les Retraites ouvrières*, par R. PERSIL et G. BARBIER, avec une Introduction par A. Millerand. Paris, Cornély, s. d., in-16 de VII-88 p., 0 fr. 60.

ORGANISATION DES CULTES. — 1. — De toutes les questions de droit, la plus urgente, on peut même dire la plus poignante, à l'heure actuelle, est celle posée par la loi sur la séparation des Églises et de l'État. Cette loi est du 9 décembre 1905 et, malgré la condamnation dont elle a été frappée par le Souverain Pontife, il fallait bien que les jurisconsultes catholiques l'étudiassent, tant pour éclairer sur son application les membres du clergé, qui en sont les premières victimes, que pour faire

à l'école de droit de Harvard, et professées ensuite à Oxford. La traduction de ces conférences est due à MM. Albert et Gaston Jèze ; elle a, du reste, été revue par l'auteur. Bien que M. Dicey ne se soit occupé que du droit anglais, les doctrines et les opinions qui ont eu cours en Angleterre au XIXe siècle ont été aussi, en général, celles qui ont prévalu en France ; elles n'ont pas laissé d'exercer également leur influence sur le droit français, et l'ouvrage du savant professeur d'Oxford peut fournir aux lecteurs français l'occasion de relever beaucoup d'analogies, comme aussi quelques dissemblances, entre le développement historique de la législation de chaque côté du détroit. Au point de vue des courants d'opinion qui se sont succédé au XIXe siècle, M. Dicey distingue trois périodes principales : celle du vieux torysme, qui a duré de 1800 à 1830 et qui fut une époque de calme législatif ; celle du benthamisme ou de l'individualisme, époque de réformes utilitaires, allant de 1830 à 1870, et enfin celle du collectivisme ou socialisme d'État sur laquelle le XIXe siècle s'est achevé. Bien que la première période soit caractérisée par une certaine stagnation du droit, due en partie à l'admiration universelle qu'inspirait alors la constitution anglaise, elle vit naître cependant quelques lois importantes, notamment les *Six Acts*, lois réactionnaires de 1819, et un certain nombre de réformes humanitaires, telles que la prohibition du commerce des esclaves, la suppression du pilori, l'abolition de la peine du fouet pour les femmes, etc. A partir de 1825, les enseignements de Bentham ont exercé une influence si puissante qu'on s'accorde à le considérer comme l'inspirateur des grandes réformes qui ont suivi. En 1829, survint l'acte d'émancipation des catholiques ; en 1832, c'est la réforme électorale, qui transfère le pouvoir politique aux classes moyennes ; en 1836, la réforme municipale constitue un nouveau pas dans la voie démocratique. Ensuite ont été votées de nombreuses lois tendant à garantir la liberté de contracter ; les crimes d'accaparement et d'usure furent supprimés ; le mariage fut en partie sécularisé ; l'accès du Parlement s'ouvrit aux non-conformistes et aux catholiques ; l'organisation judiciaire et la procédure furent améliorées. En matière économique, Bentham avait proclamé un double principe, celui du « laisser faire » et celui de « l'utilitarisme. » Le second, qui assignait pour seul but légitime au gouvernement l'utilité du plus grand nombre, était destiné à emporter le premier. Il est très vrai de dire que les benthamistes ont ouvert la voie aux socialistes. A la suite des réformes électorales de 1867 et de 1884, qui admirent les ouvriers des villes, puis les travailleurs des campagnes à la franchise parlementaire, l'esprit socialiste envahit la législation anglaise, avec la loi de 1875 sur les coalitions, avec les nouvelles lois sur l'arbitrage, sur l'instruction primaire, sur la responsabilité des patrons, sur le logement des classes ouvrières, sur la protection des travailleurs, sur

l'assistance des pauvres. En dehors des grands courants d'opinion auxquels finit toujours par obéir le Parlement, M. Dicey signale aussi des courants transversaux, qui sont moins remarqués, mais qui produisent parfois néanmoins des effets considérables ; il en montre des exemples dans la législation ecclésiastique. De plus, comme tous les juristes le savent, la loi n'est pas la seule source du droit en Angleterre ; la jurisprudence y a toujours joué un rôle très important ; c'est d'elle notamment qu'est parti le mouvement qui a abouti à la réforme complète de la situation légale de la femme mariée. Par l'historique de cette réforme, M. Dicey fait voir très clairement comment « la législation judiciaire peut influer sur la législation parlementaire. » Comme appendice à ses conférences, l'éminent professeur a ajouté à son livre un certain nombre de notes sur des sujets spéciaux, en particulier sur le droit d'association, sur l'institution de la commission ecclésiastique dans l'Église établie, sur les groupements religieux en Angleterre, sur le développement de la législation foncière. L'une de ces notes est relative à l'émancipation civile de la femme en France et en Angleterre et a pour auteur M. Albert Tissier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris.

5. — L'étude de l'ancienne procédure romaine a puissamment contribué, depuis une trentaine d'années, à faire mieux connaître et surtout mieux comprendre le droit romain. Mais bien des points restent encore à éclaircir en cette matière. Dans une *Contribution à l'étude de la formule arbitraire*, M. C. Stoïcesco s'est proposé d'élucider une question que peu de romanistes ont encore approfondie, celle des actions arbitraires. On sait que, dans ces actions, la formule délivrée par le préteur portait que le juge ne devait prononcer une condamnation que si le défendeur ne consentait pas à fournir au demandeur la restitution ou la satisfaction que le juge estimait équitable. M. Stoïcesco montre comment l'introduction de cette formule a constitué un progrès, comment elle était avantageuse pour les deux parties ; il estime que cette formule apparut dès les premières années de la procédure formulaire, un demi-siècle environ avant Cicéron, qui en parle dans un de ses discours.

Droit civil. — 6. — Trouverait-on deux jurisconsultes s'accordant sur la question de savoir en quoi consiste la personnalité des sociétés? Nous en doutons. Personne, croyons-nous, jusqu'ici n'a approfondi cette question, en France du moins, autant que le fait M. Léon Michoud, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, dans son livre intitulé : *La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français*. Mais M. Michoud connaît trop bien toutes les discussions que ce sujet a soulevées pour pouvoir espérer de mettre fin à tant de controverses. Lui-même, comme il le reconnaît loyalement dans sa

Préface, après avoir exposé la théorie qui lui est propre dans une revue, en 1899, a dû, depuis, sur certains points, rectifier ses idées. Peut-être a-t-on voulu un peu trop raffiner sur ce sujet, plus théorique que pratique. On a eu le tort, en tout cas, comme le montre le savant professeur, d'oublier que la question qu'il s'agit de résoudre est une question juridique, non une question de métaphysique et encore moins une question de biologie. Il est très vrai que « les idées appartenant à la technique du droit ne sont pas sans influer sur les solutions juridiques elles-mêmes. » Il faut prendre garde toutefois que la technique ne dégénère en disputes de mots. Ainsi, pendant longtemps on était d'accord pour admettre que la personnalité morale des sociétés était une fiction. Mais des jurisconsultes sont venus qui, abusant de cette idée, ont prétendu que, la fiction étant l'œuvre de la loi, l'existence des personnes morales, ainsi que tous leurs biens, était à la discrétion du législateur. Pour combattre cette fausse conséquence, d'autres jurisconsultes ont dit : Rien n'est fictif dans une société; l'être-société ne se distingue pas en réalité des personnes physiques dont il se compose. M. Michoud repousse, avec raison, selon nous, cette nouvelle théorie; il montre qu'elle est insuffisante pour expliquer l'existence, l'unité et la perpétuité de certaines personnes morales, telles que l'État et les autres corporations de droit public. Il soutient que ce sont là des personnes juridiques réelles ; il reconnaît toutefois que le monde juridique n'est pas un monde physique. « C'est un monde d'êtres qui n'existent que dans la pensée de l'homme, qui toutefois ne sont pas des fictions, mais des abstractions, c'est-à-dire des notions générales, dérivées du monde réel à peu près comme les notions mathématiques... » Y a-t-il donc tant de différence entre une abstraction et une fiction ? Quoi qu'il en soit de cette controverse, M. Michoud analyse très bien la notion de personnalité morale ; il démontre qu'elle suppose deux conditions : un intérêt distinct des intérêts individuels et une organisation capable de dégager une volonté collective. Toutes les fois que ces deux conditions se rencontrent, la personne morale peut être reconnue par le droit positif. Mais elle peut l'être dans une mesure plus ou moins grande. Ayant ainsi établi, dans un premier chapitre, la notion de la personnalité morale, M. Michoud consacre un second chapitre à la classification des personnes morales. Il distingue d'abord les corporations et les fondations, puis les personnes morales de droit public et celles de droit privé. Cette seconde division est la plus importante ; elle comporte de nombreuses subdivisions, dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer ici. Le volume comprend encore deux chapitres très importants, sur la création des personnes morales de droit public et de droit privé. L'auteur est conduit par son sujet à rechercher quelle est l'étendue des droits de l'État, et il se sépare nettement de l'école matérialiste

qui reconnaît à l'État tous les droits. L'État, dit-il, n'a le droit de commander au nom de la collectivité que parce que cette collectivité, voulue de Dieu, a besoin pour remplir sa fin, qui est le bien commun, d'avoir le droit de commandement. C'est la doctrine même de saint Thomas d'Aquin. Dans l'étude des conditions mises aujourd'hui en France à la constitution des personnes morales de droit privé, M. Michoud montre précisément comment l'État dépasse ses droits et viole ceux des citoyens, en refusant toute liberté aux congrégations religieuses. Il commente et apprécie, à la lumière des principes, la nouvelle règlementation établie par la loi de 1884 sur les syndicats et par celle de 1901 sur les associations. Il recherche notamment ce qui constitue proprement le syndicat, l'association, la congrégation. Son ouvrage, dont la première partie est surtout théorique, acquiert ici une réelle utilité pratique, et ce caractère ne peut que s'accentuer encore dans le second volume, qui traitera de la capacité juridique des personnes morales, de leur mode de vivre et de leur dissolution.

7. — Il est bien fertile aussi en controverses, le sujet que M. Guyénot, juge suppléant à Besançon, a traité dans sa thèse de doctorat sur *la Succession contractuelle*. Le code civil français n'admet que deux modes de transmission de la succession, la loi et le testament. L'histoire et la raison pourtant indiquent un troisième mode, le contrat. Mais le code civil, suivant en cela les errements de l'ordonnance de 1731 sur les donations, n'autorise l'institution contractuelle qu'exceptionnellement, dans les contrats de mariage. De plus, le code a reproduit dans l'article 1130 la vieille règle romaine qui prohibait tout pacte sur les successions futures. Que vaut cette prohibition ? M. Guyénot la combat très énergiquement, surtout à cause de sa généralité. Il montre qu'elle a eu souvent pour effet de faire annuler des conventions qui avaient un but très louable et auxquelles, certes, les auteurs du code, pas plus que les Romains, n'ont jamais pensé. Récemment encore elle a été la cause d'un grand procès, clos par un arrêt des Chambres réunies de la Cour de cassation, et qui a abouti à une solution imposée par la loi, mais contraire au droit. Ici, comme en d'autres cas, les auteurs du code se sont laissé dominer par l'esprit révolutionnaire, hostile à la liberté de tester. Ces conventions anticipées sur la succession des parents, ces renonciations même des filles, qui étaient si communes dans notre ancien droit, avaient souvent leur raison d'être. Les Allemands en ont maintenu l'usage ; le nouveau code civil allemand continue à les autoriser, en les entourant de garanties. On se plaint que les Français ne peuplent pas, n'essaiment pas. Mais nos lois ne s'opposent-elles pas de toutes manières à l'augmentation de la population et à l'émigration ? « Sans familles nombreuses, comme le dit fort bien M. Guyénot, point d'émigration. Sans la liberté de tester, point de familles nombreuses. Vis-à-vis des

enfants qui émigrent le père de famille doit pouvoir prendre tous les arrangements possibles. Il leur donnera un pécule d'autant plus considérable qu'ensuite ils n'auront plus rien à prétendre sur le domaine patrimonial et que l'héritier assuré pourra y consacrer sans crainte toute son activité. Ces pactes pourront aussi faciliter les mariages. l'argent donné vingt ou trente ans avant la mort du père a beaucoup plus de valeur pour un jeune ménage qui se fonde ou pour un émigrant que les droits successoraux dont la réalisation est éloignée et incertaine. » On voit par là tout l'intérêt du remarquable travail de M. Guyénot; la prohibition des contrats sur succession future y est étudiée à la lumière de l'histoire, de la jurisprudence, du droit comparé et de la sociologie. Cette thèse mérite d'attirer l'attention de quiconque s'intéresse à la réforme de nos lois civiles.

8. — Les juges de paix ont vu leurs attributions augmentées, depuis quelques années, par un certain nombre de lois spéciales, et une loi du 12 juillet 1905 vient encore d'étendre considérablement leur compétence. Ils ont maintenant à statuer sur des contestations dont ils ne connaissaient jamais auparavant, telles que les demandes en validité ou en nullité d'offres réelles ou de saisies-arrêts, les actions relatives aux colis postaux, les distributions par contribution, etc. Un nouveau *Traité de la compétence civile judiciaire des juges de paix* est donc bien justifié en ce moment. Celui que vient de publier M. Cornilliat n'a aucune prétention scientifique : livre de pure pratique, destiné à rester sur le bureau du magistrat. Il peut cependant être utile non seulement aux juges de paix, mais à tous les hommes d'affaires, comme répertoire de jurisprudence usuelle. L'ordre alphabétique, adopté par l'auteur, est excellent. Sous chaque mot, on trouve les textes de la loi et un résumé de jurisprudence. Une table sommaire, en tête des principaux articles, facilite les recherches. La rédaction seulement laisse parfois un peu à désirer; la correction des épreuves surtout a été négligée : ce sont là de faibles défauts, qui pourront être corrigés dans une nouvelle édition.

9. — Une des parties les plus importantes du droit civil est celle de l'organisation de la propriété foncière. On sait qu'il est question d'importer en France, lors de la réforme du code civil, le système allemand des livres fonciers. M. Tell y Lafont, notaire à Barcelone, dans une étude qu'il a consacrée à ce système, le trouve préférable à celui de la loi hypothécaire espagnole et en demande aussi l'introduction en Espagne. La brochure qu'il a écrite sur ce sujet : *El Derecho inmobiliario y el Registro de la propiedad en Alemania*, contient un exposé exact et précis de l'organisation des livres fonciers allemands.

Droit fiscal. — 10. — L'expression « droit fiscal » comprend, dans un sens large, tout l'ensemble de la législation financière, et c'est en

ce sens que nous l'employons ici. Mais souvent aussi on désigne ainsi seulement les lois dont l'application est confiée à l'administration de l'enregistrement. M. Albert Wahl, dans son *Traité de droit fiscal*, s'est limité à l'étude de ces lois. Les deux premiers volumes de l'ouvrage, dont nous avons rendu compte en juin 1903 (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 486-487), sont consacrés aux droits d'enregistrement ; le troisième et dernier, qui vient de paraître, traite du timbre, de l'impôt sur les valeurs mobilières, des droits d'hypothèque et de greffe. Depuis l'édit royal de 1655 qui institua le timbre, que de développements et de changements sont survenus en cette matière ! Nous avons aujourd'hui, outre l'ancien timbre de dimension, des timbres spéciaux pour les effets de commerce, pour les valeurs mobilières, pour les billets de banque, pour les opérations de bourse, pour les assurances, pour les quittances, pour les affiches, etc. Sous ces diverses formes, l'impôt du timbre est régi par des principes communs, mais il se diversifie de mille manières. M. Wahl a réussi à en exposer les règles, dans un espace relativement restreint et avec une méthode et une clarté qui ne laissent rien à désirer. Il traite ensuite de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, impôt relativement récent, puisqu'il ne date que de 1872, mais qui a subi pourtant déjà depuis son institution de notables extensions. Il a été notamment, par une anomalie imputable à l'esprit sectaire, étendu aux sociétés et associations sans but lucratif et transformé parfois en impôt sur la misère et sur la charité. M. Wahl traite encore des droits d'hypothèque ou plutôt de la taxe hypothécaire, par laquelle ils sont remplacés depuis 1900 ; il y ajoute accessoirement l'étude des salaires des conservateurs. Bien que l'ouvrage du savant professeur ait principalement pour but d'exposer le droit fiscal dans ses principes et dans ses rapports avec les autres branches du droit, la pratique n'y est pas séparée de la théorie, et de nombreuses notes, placées au bas des pages, renvoient constamment aux décisions de la jurisprudence, ainsi qu'aux circulaires de l'administration.

11. — M. Jules Dufay, notaire honoraire, a publié, il y a deux ans, une brochure en faveur de *l'Impôt progressif* sur le revenu (Voir *Polybiblion*, t. CI, p. 440). Il en donne aujourd'hui une seconde édition, tellement augmentée que la brochure s'est transformée en un gros volume de 550 pages. Ce serait peut-être le cas de dire : Qui ne sait se borner... Mais M. J. Dufay est un homme convaincu, il a des loisirs et il tient à avoir le dernier mot. Il a donc publié à la suite de son premier travail toutes les objections qui lui ont été faites, soit par lettres particulières, soit dans les articles de journaux, et il répond séparément à chacun de ses contradicteurs. Avec ce système, il peut aller loin et remplir même encore d'autres volumes. » Cependant ne l'en blâmons pas ; beaucoup de ses pages sont intéressantes. Avec son expérience de

vieux notaire, il signale et dévoile très exactement tous les abus de nos lois fiscales. « J'ai vérifié, nous dit-il, par exemple, que sur cinquante-sept familles de fermiers, après deux ou trois générations, un demi-siècle et même un siècle de rude travail, quatre familles seulement sont arrivées à posséder un petit domaine, et que leur sort ne vaut guère mieux, le fisc s'acharnant, sous toutes les formes, à leur enlever chaque année 20 ou 25 % de leur produit, et menaçant même toujours avec nos fameuses lois de procédure, de leur enlever leur petit capital, sous prétexte de les protéger. » Sur les méfaits du fisc on peut être sans hésitation d'accord avec M. Dufay. Mais la nouvelle fiscalité qu'il propose vaudra-t-elle mieux que l'ancienne ? Un des plus ardents contradicteurs de M. Dufay, M. de Resnes, n'a-t-il pas, de son côté, trop raison, lorsqu'il écrit : « En France, c'est la canaille qui gouverne. Étant donné qu'un minimum de revenus est exempté d'impôts, après avoir commencé, pour amorcer le contribuable et l'empêcher de crier, par appliquer d'une façon tolérable l'impôt sur le revenu, on se mettra bientôt, la pression populaire aidant, à en augmenter considérablement la charge ; en même temps, on augmentera également le minimum exempté d'impôt et on viendra à faire supporter l'impôt tout entier par un nombre très restreint de contribuables. Est-ce juste, est-ce là ce que demandent les quelques honnêtes gens, partisans de cette funeste utopie ? » La même objection a été développée en des termes plus mesurés, par M. Rouxel, dans le *Journal des économistes*, et à cette objection, que répond M. Dufay ? — « Le remplacement de 800 millions d'impôts que je propose, laissera encore près de 3 milliards d'autres impôts à payer par tout le monde, et c'est bien là une charge encore suffisante pour engager tout le monde à entrer plutôt dans la voie des économies possibles et à restreindre les dépenses au plus nécessaire. » Réponse vraiment trop naïve ! Quand, au moyen de l'impôt progressif sur le revenu, les représentants de la majorité pourront rejeter sur la minorité toutes les charges, qui les empêchera de faire payer à celle-ci aussi bien les 3 milliards que les 800 millions ?... Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul reproche que l'on puisse faire à l'impôt progressif. M. Dufay en célèbre à son aise toutes les beautés ; mais c'est à l'application qu'on pourra juger le système. Tout annonce que cette fameuse panacée ne se fera plus longtemps attendre, et nous craignons fort que ceux mêmes qui l'auront le plus vivement réclamée ne soient alors réduits à dire, comme ce républicain à ceux qui le félicitaient de posséder enfin la République : « J'aimerais mieux encore la désirer ! »

12. — Parmi tous les *Manuels pratiques des contribuables* qui existent, celui de M. Antoine, conseiller de préfecture des Vosges, est un des plus sérieux et des mieux ordonnés. Il traite, dans une première partie, des quatre contributions directes et des taxes qui y sont assimilées ; il

indique successivement sur quelles bases est assis l'impôt et quelles en sont les exemptions permanentes et temporaires. La deuxième partie est consacrée aux réclamations dont peuvent être l'objet les impôts directs; c'est la partie capitale de l'ouvrage; elle fournit tous les renseignements utiles sur la manière de présenter les réclamations, d'en suivre l'instruction et de se pourvoir, s'il y a lieu, contre les décisions intervenues. Dans la seconde édition de ce manuel, l'auteur, pour répondre aux *desiderata* qui lui avaient été exprimés, a ajouté en note de nombreuses indications de jurisprudence; l'ouvrage, ainsi amélioré, sans être moins à la portée de la généralité des contribuables, sera encore plus apprécié des hommes de loi.

Droit public. — 13. — Le suffrage universel ressemble au jugement dernier en ce qu'il opère le partage des bons et des mauvais; par « bons » nous entendons les électeurs honnêtes et intelligents; par « mauvais », les gens malhonnêtes, les imbéciles, les esprits faux, les vendus et les arrivistes. Seulement, au rebours de ce qui se passera au jugement dernier, avec le suffrage universel, ce sont presque toujours les mauvais qui triomphent. C'est vraiment une belle institution! Elle nous perd, mais il est convenu qu'on ne peut songer à y renoncer. Alors, ne pourrait-on pas au moins la réformer, l'améliorer? Cette question est assez importante pour que beaucoup d'esprits s'en préoccupent. Aussi le petit ouvrage que M. Henry Clément a consacré à *la Réforme électorale* nous paraît vraiment opportun. On y trouvera tout au moins les données du problème. L'auteur expose d'abord les systèmes électoraux actuellement en vigueur dans tous les pays d'Europe. Il examine ensuite les diverses réformes qui ont été proposées en France et qui toutes tendent à une organisation plus ou moins parfaite de la représentation proportionnelle. A son tour, il propose le système qui lui paraît le meilleur et qu'il appelle « le vote cumulatif à quotient et à nombre mobile de députés. » En somme, d'après ce système, les élections se feraient au scrutin de liste, comme elles se sont faites en 1871 et en 1885, à cette seule différence près que chaque électeur pourrait attribuer plusieurs suffrages, tous ses suffrages même, jusqu'à concurrence du nombre des députés à élire, au même candidat. Ce procédé aurait tout au moins le mérite de la simplicité. Il n'est pas parfait et peut soulever des objections. On a dit, non sans raison, du vote cumulatif qu'il est un expédient qui ne peut donner que par hasard des résultats vraiment proportionnels: il exige de l'électeur un certain calcul des probabilités, qui peut être facilement trompeur. Mais le mieux est ennemi du bien, et quel que soit le système qu'on adopte, il sera toujours meilleur que ce qui existe.

14. — Si l'on se plaint du suffrage universel en France, il paraît qu'on ne se plaint pas moins de l'autocratisme en Russie. Pauvres Russes!

Qu'ils se défient des intellectuels, des parlementaristes et des politiciens! Sous le titre de *Loi fondamentale de l'Empire russe*, un groupe de constitutionnalistes-démocrates a fait paraître un projet de constitution, accompagné de commentaires. Deux chambres, le suffrage universel, la responsabilité ministérielle, la séparation des pouvoirs, la décentralisation administrative, la liberté de conscience,... tout y est; ce serait même beaucoup mieux qu'en France! Si tel est le programme des constitutionnalistes-démocrates, il n'a rien de subversif. Mais les cahiers de 1789, eux aussi, étaient très raisonnables et très modérés; ils n'en ont pas moins servi de préface à la chute de la monarchie et à la Terreur.

Ouvrages divers. — 15. — Sous le titre : *Pour se marier*, M. A. Clair — est-ce un pseudonyme ? — a composé un manuel juridique à l'usage des candidats au mariage. Pour se marier, il faut savoir quelles conditions d'âge, de sexe, — M. Clair n'oublie rien — de consentement des parents, sont requises par la loi ; comment doit se faire la demande en mariage ; comment on procède aux fiançailles et quel en est l'effet; si l'on doit faire un contrat de mariage; quel régime il convient d'adopter ; combien coûtera le contrat, soit pour les droits d'enregistrement, soit pour les honoraires du notaire ; comment le mariage doit être publié ; quelles pièces il faut produire à l'officier de l'état-civil; quelles sont les formalités du mariage civil ; à quelles conditions et comment on peut se marier à l'église, etc., etc. Quand on parcourt ainsi toutes les choses auxquelles doivent songer ceux qui se marient, sans compter la principale, qui est de savoir s'ils seront heureux en ménage, on comprend que Panurge ait hésité longtemps... Espérons cependant que le livre de M. Clair facilitera plus de mariages qu'il n'en découragera. Il pourra être utile notamment aux personnes charitables qui s'occupent des mariages d'indigents.

16. — Moins que ceux qui se marient, mais dans une certaine mesure aussi, les photographes ont à se préoccuper du droit. Peuvent-ils librement braquer leur objectif devant un vieux château, devant un monument public ? L'image photographique qu'ils obtiendront pourra-t-elle être reproduite, en carte postale ou autrement, sans l'autorisation du propriétaire du château ou de l'architecte du monument? Les minutes notariales peuvent-elles être photographiées et sous quelle condition ? Un amateur a-t-il le droit de vendre ses clichés, tous ses clichés, même ceux contenant les portraits de ses amis? Les photographies prises par M. Bertillon dans son atelier d'anthropométrie peuvent-elles être publiées librement par les journaux?... Ces questions et d'autres analogues sont traitées par M. Edouard Sauvel, ancien avocat au Conseil d'Etat, dans sa brochure intitulée : *Étude de droit sur la photographie*. Elles peuvent intéresser bien des gens, car qui n'est pas aujourd'hui un peu photographe?

17. — *Les Retraites ouvrières !* La brochure publiée sous ce titre par MM. Persil et Barbier, avec une Introduction de M. Millerand, a paru à la veille des élections et était destinée — on ne s'en cache pas — principalement aux électeurs et un peu aussi aux candidats. Elle expose et fait valoir tous les mérites du projet de retraites ouvrières adopté par la dernière Chambre avant sa séparation. Ce projet est-il viable ? L'avenir le dira. En attendant, il aura toujours servi de réclame électorale.

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.— 1. *Sous la Terreur. Souvenirs d'un vieux Nantais*, par VICTOR MARTIN. Paris, Téqui, 1906, in-12 de 405 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Jours de cristal*, contes et nouvelles, par Mme JULIE LAVERGNE. Paris et Lille, Taffin-Lefort, s. d., in-8 de 315 p., 3 fr. — 3. *Guénola*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 364 p., 2 fr. 50. — 4. *Constance*, par TH. BENTZON. Paris, Hatier, s. d., in-12 de VI-335 p., 3 fr. 50. — 5. *Autre temps. Victoire d'âme*, par CHAMPOL. Paris, Hatier, 1906, in-12 allongé, illustré, de 294 p., 3 fr. 50. — 6. *Reine en sabots (1813)*, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 322 p., 2 fr. — 7. *Marinette*, par MARIE ALDÉRIC. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 8. *Une Femme supérieure*, par M. DELLY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 9. *Le Secret du docteur*, par L. T. MEADE ; trad. de l'anglais par ARMOR. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 10. *Au tournant de la route*, par RENÉ D'ANJOU. Paris, Rivière, s. d., in-12 de VII-318 p., illustr. de F. Lacaille, 3 fr. — 11. *Cigale*, par JULIEN REYNE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 12. *Notre Fée*, par C. TROUESSART. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé, de 308 p., illustr. de S. Marcq, 3 fr. 50. — 13. *Vice-Maman*, par WILDENBRUCH ; trad. de l'allemand. Paris, Hatier, s. d., in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 14. *Impératrice et Vestale*, par GUY D'AVELINE. Paris, Vic et Amat. 1905, in-18 de 219 p., avec 10 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 15. *Parpaillol*, par MAURICE LE BEAUMONT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 314 p., 3 fr. — 16. *Les Deux Jeunesses*, par PAUL CROISET. Paris, Téqui, 1906, in-12 de 279 p., 2 fr. — 17. *Comme dans un conte*. I. *Axel*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin, 1906, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 18. *Comme dans un conte*. II. *Élaine*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin, 1906, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Bonheur passait*, par CLAUDE SAINT-JEAN. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé, de 346 p , illustr. de Dennery, 3 fr. 50. — 20. *Donna Béatrice, conte du temps passé*, par M. GÉRALD. Paris, Colin, s. d., in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Mystère d'Arlacq*, par MARIE THIÉRY. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 284 p., 2 fr. 50. — 22. *Muguette*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 314 p., 3 fr. — 23. *Le Roman d'une mère*, par PAUL CÉLIÈRES. Paris, Hennuyer, s. d., in-18 de 370 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Mauvais Pas*, par JACQUES DES GACHONS. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 310 p., 3 fr. — 25. *Le Logis-du-Roy*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 26. *Sous la tempête*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 274 p., 3 fr. — 27. *Follet, ou le Robinson des chiens*, par X. DE LA PERRAUDIÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 137 p., illustré, 1 fr. — 28. *Perles noires, récits pour les enfants*, par ANGELINA BROCCA ; trad. de l'italien par C. ALIBERT. Paris, Vuibert et Nony, 1906, gr. in-8 de 115 p., illustré, 4 fr. — 29. *Les Grandes Vertus*, par PAUL CÉLIÈRES. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de VIII-404 p., 3 fr. 50. — 30. *Parmi les nôtres*, par B. DANGE. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 159 p., 2 fr. — 31. *Midi à quatorze heures*, par M. LA BRUYÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 32. *Terre promise*, par MARIO DONAL. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 33. *A dix-huit ans*, par M. AIGUEPERSE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 291 p., 3 fr. 50. — 34. *Le Pauvre Jean*, par J.-M. MYLOT. Paris, Amat, s. d., in-12 de 234 p. 2 fr. — 35. *Aventures étonnantes de M. et Mme Fanor*, par

E. D'ESTRÉES-GUYENCOURT. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-12 de 210 p., illustr. de Benjamin Rabier, 2 fr.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Il n'y a plus d'enfants*, par HENRI MAZET. Cette, 23, rue de l'Hôtel-de-Ville, 1905, in-12 de 35 p., 1 fr. — 2. *Les Véhicules*, par L. VILAIN. Paris, Haton, s. d., in-16 de 8 p., 0 fr. 50. — 3. *Perdu*, par L. VILAIN. Paris, Haton, s. d., in-16 de 8 p., 0 fr. 50. — 4. *Une Mauvaise Épreuve*, par VICTOR VIAUT. Paris, Haton, s. d., in-12 de 36 p., 1 fr. — 5. *Malbrough s'en va-t-en guerre*, par l'abbé A. SOCKEEL. Paris, Haton, s. d., in-12 de 69 p., 1 fr. — 6. *A la Cour de saint Louis*, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — C'est un excellent livre que celui où « un vieux Nantais » raconte ses souvenirs *Sous la Terreur*. Si le comte et la comtesse de l'Aubrais et leur fille Lucienne sont des personnages fictifs, leurs aventures, dans les grandes lignes, sont celles de beaucoup de Vendéens, avec cette différence cependant que la comtesse de l'Aubrais échappe aux noyades où périrent des centaines de femmes aussi innocentes et aussi héroïques. Les drames atroces, dont la ville de Nantes fut le théâtre sous Carrier, les fusillades, les noyades, les prisons infectes, la cruauté cynique des bourreaux et le courage religieux des victimes, toutes ces choses poignantes sont racontées dans un style simple, ému, avec un réel souci de la vérité historique. Un tel livre, plus dramatique que la plupart des fictions, est d'une lecture autrement saine que les romans, moraux peut-être, mais ennuyeux le plus souvent, qui se publient par douzaines « pour les jeunes filles. »

2. — *Les Jours de cristal*, par la conteuse vive, gracieuse qu'était Mme Julie Lavergne, est un des derniers livres écrits par cet auteur aimé du public. Ces récits, joliment imaginés, animés d'un souffle chrétien profond, ni pédants ni poncifs, sont présentés en ces termes au lecteur : « Ami lecteur, ne cherchez dans ces pages ni les folles chimères du printemps ni les ardeurs orageuses de l'été... Je veux que mes courts récits, entre le crépuscule du matin et le crépuscule du soir, ressemblent à ces jours de cristal, où le soleil est si doux et le soir vient si vite que nul voyageur ne songe à chercher l'ombre, et, marchant d'un pas alerte et joyeux, va s'enivrant d'air pur, de lumière et d'espace. »

3. — Nous retrouvons dans *Guénola* les qualités coutumières de de Mme Maryan : note religieuse très juste, idées délicates et élevées, et jolies descriptions de la Suisse, dont l'auteur connaît évidemment tous les coins. Guénola de Solmes, orpheline et pauvre, consent, pour servir son père, à épouser, par estime et sans amour, Fabien Malrey. Elle se rend compte de son erreur avant le oui définitif : Fabien, nature superficielle, mais honnête et généreuse, se console, après un court désespoir, en épousant une ancienne fiancée ; mais Guénola traverse une épreuve plus longue et plus dure. En fin de compte, c'est à Fabien et sa jeune femme, Laurence, qu'elle doit son mariage avec l'homme supérieur qu'est Aubert d'Ennecourt ; celui-ci, après avoir mal jugé Guénola, la croyant coquette et sans cœur, rend hom-

mage au caractère de la jeune fille qui, s'étant engagée par une généreuse erreur, a rompu par loyauté et dont les épreuves, ainsi qu'elle le reconnaît elle-même avec un grand sens chrétien, ont élevé l'âme et préparé le bonheur.

4. — La nouvelle édition de *Constance*, de Mme Bentzon, est précédée d'un Avant-propos, où M. Brunetière juge le talent de l'auteur avec une compétence et une sympathie qui en sont le plus bel éloge. Ce roman, paru il y a quinze ans dans la *Revue des Deux Mondes* et récompensé par le prix Montyon, est un récit de très haute portée. L'héroïne, fille d'un médecin de campagne, honnête païen, a hérité de sa mère, fine et charmante créature disparue très jeune, un physique délicieux et des convictions catholiques d'autant plus ardentes que Mme Vidal était elle-même une huguenote convertie. Constance vit au fond de la campagne, près de Nérac, entre son père qui l'adore et son oncle, le pasteur Duranton, excellent homme dont la femme est un type de protestante irréconciliable. Un mystérieux étranger, homme distingué, lettré, d'une éducation raffinée, vient se fixer dans le pays ; tout naturellement, il s'établit entre lui et les Vidal une franche amitié, qui devient, peu à peu, de la part de Constance, une tendre sympathie. Le docteur, mis en éveil par les bavardages des voisins, s'explique avec M. de Glennes et découvre que celui-ci, époux sans reproche d'une femme indigne, espère obtenir un divorce, qui, à ses yeux, le rendra libre. En effet, une fois son divorce prononcé, M. de Glennes demande la main de Constance, dont il a déjà, inconsciemment, conquis le cœur ; le docteur applaudit à son choix, mais Constance, catholique avant tout, repousse l'amour qui lui est offert. Comprise seulement par le curé et par le pasteur, la frêle jeune fille lutte avec un courage héroïque contre son père, contre M. de Glennes et, hélas ! contre son propre cœur. Son sacrifice apporte à son père mourant un rayon de lumière surnaturelle ; la fidélité de son enfant à sa foi religieuse est pour lui la preuve victorieuse de la réalité de cette foi. Ce roman ne finit pas par un mariage, mais par un sacrifice ; Constance, orpheline, continue à habiter le Priourat : « des habitudes quotidiennes d'active bienfaisance l'absorbent de plus en plus. Elle paraît satisfaite de son sort comme le sont très rarement celles que menace à bref délai l'injurieuse épithète de vieille fille. » Comme on peut en juger par cette brève analyse, le roman de Mme Bentzon, dans lequel, sous des dehors familiers, se joue un drame intime très poignant, unit une donnée sérieuse et intéressante à une vraie valeur littéraire.

5. — Les deux récits de M. Champol : *Autre temps* et *Victoire d'âme*, publiés sous la même couverture, dénotent, une fois de plus, l'esprit d'observation, l'indulgente ironie, les sentiments délicats d'un écrivain très apprécié. *Victoire d'âme* a peut-être une portée plus élevée

dont les lecteurs du *Correspondant* ont déjà pu juger. Jeanne de Santellier, riche à millions, mais phtisique inguérissable, est exploitée et jalousée par des parents qui guettent son héritage. Par un suprême effort, et, non sans lutte, la malade accepte la mort qui l'attend et, au lieu du bonheur qui lui échappe, elle se tourne vers la pensée du bien qu'elle peut encore faire. Le dévouement de son fiancé Carlo, isolé et méconnu comme elle, jette un rayon de joie sur les derniers mois de sa vie douloureuse et, par une suprême « victoire d'âme » celle qui a tant souffert par les autres meurt en les comblant de ses bienfaits. Ce récit, un peu triste, est écrit avec charme, délicatesse ; la note religieuse est consolante.

6. — Dans *Reine en sabots*, les lecteurs habituels de M. Toudouze reconnaîtront son style mouvementé. La « reine » est une simple paysanne bretonne, Anne Guiznou, ainsi surnommée par ses compatriotes à cause de sa ressemblance avec Anne de Bretagne, la « douce des douces », sa royale homonyme. Sur les matelots de la côte, enthousiastes et simplistes, la *Reine en sabots* exerce une influence extraordinaire. Le récit se déroule à une époque dramatique, en 1813 : les débris de la Grande Armée disparaissaient dans les neiges de la Russie et les riverains bretons étaient en lutte avec les Anglais. Au drame patriotique se joint un drame tout intime. Un jeune corsaire, surnommé Torr hé peun, prend la tête du mouvement de défense : c'est en réalité un Guiznou, fils d'un oncle d'Anne, « le maudit » qui a, quelques années plus tôt, embrassé le parti de la Révolution ; mais les fautes et les folies du père sont rachetées par l'héroïsme du fils et Guy Guiznou finit par conquérir, avec sa place au soleil, la main de sa cousine, la *Reine en sabots* M. Toudouze décrit, d'une plume vigoureuse, les mœurs, les habitudes des rudes habitants de la côte, rappelle leurs légendes et leurs traditions et fait une peinture point banale de cette contrée encore primitive.

7. — *Marinette*, enfant de la mer, comme la *Reine en sabots*, est élevée dans un milieu plus moderne. Fille d'un capitaine au long cours, elle accompagne son père dans ses voyages à travers le monde, après la mort de sa mère. C'est la petite reine du bord, douce, pieuse, énergique, secourable pour tous, avec un cachet d'originalité sans bizarrerie, qu'elle doit à sa vie si différente de celle de ses contemporaines. Son mariage avec un enseigne de vaisseau, Elzéar Hortel, l'attache encore plus étroitement à la marine qui, pour elle, est une seconde patrie. Dans cette histoire très simple, racontée en un style facile, la note religieuse est accentuée.

8. — Celle qui se croit *Une Femme supérieure*, l'orgueilleuse Marian, ne mérite guère cet adjectif qui s'applique plutôt à sa cousine pauvre, la charmante Liane. Celle-ci a été indignement dépouillée de sa fortune

par le père de Marian, le Dr Helwill, type achevé du pharisien, dont il existe autant d'exemplaires aujourd'hui qu'il y a deux mille ans. Avec une héroïque générosité, Liane, par compassion pour les enfants innocents de Helwill, refuse de révéler le crime de leur père et détruit le testament qui prouve sa culpabilité. Ce volume est à la fois moral et religieux ; mais la mutiplicité des personnages y crée une espèce de confusion, et dans l'emploi des titres et des noms anglais (l'action se passe de l'autre côté du détroit) se révèle une certaine inexpérience.

9. — *Le Secret du docteur*, consiste dans la découverte d'un sérum qui doit guérir la phtisie ; mais cette découverte est encore trop incomplète pour que son auteur ose l'appliquer. En mourant, il recommande à sa femme soit de brûler les papiers qui s'y rapportent, soit de les remettre à l'un de ses amis, médecin lui-même, dont la prudence le rassure. Cécilia Digby au contraire, garde les papiers, les étudie et applique le remède aux pauvres qu'elle soigne. Il opère quelques guérisons qui enhardissent Mme Digby et elle finit par inoculer le sérum à sa fille unique, qui en meurt. Cette catastrophe rend folle la malheureuse mère ; elle brûle enfin les funestes papiers, mais garde des recherches de son mari un souvenir assez précis pour qu'un esprit plus éclairé et plus prudent que le sien puisse, avec ces notices incomplètes, exploiter fructueusement, pour le plus grand bien de l'humanité, *le Secret du docteur*. Livre honnête, un peu triste, présentant un certain intérêt, mais qui sent trop la traduction.

10. — On peut dire du volume : *Au tournant de la route*, qu'il est très actuel ; il raconte en effet les événements qui se sont passés dans l'église du Gros-Caillou au mois de février 1906. L'auteur, bien entendu, est de cœur avec ceux qui défendaient l'église ; son héros, René de Kerval, est un prêtre, gentilhomme et soldat, en même temps qu'apôtre ; autour de lui parlent et agissent des Bretons croyants, des grévistes, des arrivistes et l'inévitable israélite, qui dépouille les petits et trompe les simples. Le volume, écrit dans un esprit excellent, est plutôt une série d'épisodes, « des tranches de vie », selon l'expression de l'auteur, qu'un roman proprement dit.

11. — *Cigale* se présente, au contraire, comme un petit roman se déroulant dans les lettres gaies et originales de Gisèle de Bréville, la « Cigale », à son amie, la raisonnable Édith Cellières. Gisèle est un garçon manqué, un peu abandonnée, très indépendante, mais au fond loyale et honnête. Elle commet l'imprudence d'entamer une correspondance avec un promeneur inconnu, dans le but assez enfantin de faire respecter par celui-ci un petit bois sauvage, dont elle a fait sa retraite préférée. Heureusement pour l'évaporée, son inconnu est un gentilhomme, Gérard de la Cintelme, qui n'abuse pas de la situation et quand, par hasard, Gisèle et lui se retrouvent ailleurs et se recon-

naissent, une inclination mutuelle rapproche ces deux êtres bien faits pour s'entendre. Mais Édith aussi aime Gérard, et Gisèle, très généreuse, veut se sacrifier à son amie, quand l'intervention d'une maternelle voisine empêche un dénouement qui aurait fait le malheur de deux vies. L'auteur a des qualités d'imagination, une jolie fantaisie, un style vif et facile ; ajoutons que Gisèle, malgré ses étourderies, affirme des sentiments foncièrement religieux.

12. — *Notre Fée* est le récit assez terre à terre, quoique parfaitement honnête, des affaires matrimoniales de tout un groupe de jeunes filles, dont deux jumelles, Marie et Effey Clavières, retiennent seules nos sympathies. La « fée », Mme de Boisne, malgré l'invraisemblance de son rôle, est une femme aimante et généreuse, mais les bienfaits mystérieux, dont, par un reste de sentiment pour leur père, elle couvre les jumelles, lui attirent la jalousie méchante de leur mère, qui, du reste, est parfaitement désagréable. Livre assez ordinaire comme fond et comme forme.

13. — Passons à *Vice-Maman*, traduction de l'allemand. C'est l'histoire d'une veuve, Mme de Carstein, mère d'un fils unique et qui, dans Georges de Drebkau, camarade de son fils à l'École des cadets, retrouve l'enfant d'un brillant officier, son ex-fiancé, qui l'a jadis abandonnée pour un plus riche parti. Passionnée jusqu'à la violence, elle commence par détester Georges, puis elle l'aime follement : il incarne le roman et aussi la déception de sa jeunesse. Ces soubresauts d'une nature que son impétuosité met en contradiction avec elle-même sont vigoureusement décrits, mais l'impression générale que laisse le volume est plutôt déplaisante et la « belle Kaethe », comme l'appellent ses compatriotes, serait plus intéressante si elle était moins indiscrète, plus réservée, plus élevée dans ses sentiments.

14. — *Impératrice et Vestale* a été sûrement inspiré, comme tant de récits du genre, par *Quo Vadis?* dont il ne se rapproche, du reste, que de très loin. L' « Impératrice » est Agrippine, la mère de Néron, aussi cruelle que lui ; la « Vestale », Livinia, use de sa prérogative de faire grâce à un condamné en faveur d'une victime de la farouche impératrice. De là, haine d'Agrippine pour la vestale, haine encore augmentée par le culte que voue à Livinia Fabius Gracchus, un des favoris de la souveraine. Faussement accusée d'avoir trahi ses vœux, Livinia est enterrée vivante et Fabius condamné au dernier supplice : mais Lucius Servitius, qui doit la vie à la vestale, l'arrache à son tombeau et dérobe Fabius à ses bourreaux. Les jeunes gens se retrouvent dans les catacombes ; recueillis et soignés par les chrétiens ils embrassent la vraie foi, se marient et fondent en Provence un foyer chrétien. Récit moral, assez facilement écrit.

15. — *Parpailhol*, « petit papillon », est le surnom de Pierre Girard,

qui a grandi entre deux familles rivales, les Girard et les Romain, l'une conservatrice, l'autre républicaine, toutes deux très influentes dans un petit coin d'Auvergne. Au milieu de ces influences adverses, Parpailhol développe une personnalité marquée, loyale et énergique. Vient une heure où sa noblesse d'âme est mise à une rude épreuve : la découverte d'un vieux parchemin lui impose un devoir dont l'accomplissement brisera ses rêves d'avenir. Notre héros se montre à la hauteur de sa tâche et, contrairement à ce qui arrive souvent dans la vie réelle, le bonheur dont il avait fait le sacrifice lui arrive « par surcroît. » L'idée dominante du récit est généreuse, le style en est aisé.

16. — Dans *les Deux Jeunesses*, Georgette Thomasson, fille d'un industriel, libre-penseur et patron très dur, est fiancée à un officier, Max de Nervins. Par suite des manœuvres d'un employé de son père, son mariage est rompu et elle finit par épouser ledit employé, Claude Gache, qui incarne la jeunesse incroyante et arriviste. Non seulement, il rend sa femme très malheureuse, mais encore, par ses injustices, il irrite ses ouvriers et finalement périt dans une bagarre. Georgette revoit Max, découvre qu'elle a été indignement trompée sur son compte et l'épouse. Comme on le voit, une idée sérieuse a inspiré ce récit qui met en présence les « deux jeunesses » de France : celle qui croit en Dieu et celle qui l'a renié ; l'une généreuse, l'autre égoïste. L'idée est excellente, mais le style de l'auteur ne l'est pas autant.

17. — *Axel* nous offre un récit absolument fantaisiste, où, comme nous l'annonce du reste l'auteur, les événements se passent *Comme dans un conte*. Élaine, fille d'un médecin de campagne, a lu tant d'histoires merveilleuses qu'elle trouve tout naturel d'aller rejoindre au fond du Danemark un fiancé aveugle, Adalbert de Rosenfeldt, qu'elle ne connaît que par son frère Axel. Adalbert, beau et blond comme un héros scandinave, reçoit sans surprise cette lointaine fiancée. Leur vie s'écoule comme dans un rêve jusqu'à ce qu'éclate la guerre franco-allemande ; Axel s'engage alors sous le drapeau français et meurt de ses blessures.

18. — *Élaine* fait suite au volume précédent ; il nous montre la romanesque héroïne aux prises avec les dures réalités de la vie, la maladie et la pauvreté. Au moment où son mari recouvre la vue et peut espérer suffire à l'existence des siens, elle meurt épuisée par tout ce qu'elle a enduré. Les descriptions de la nature, un peu fantaisistes, sont jolies, originales et délicates ; mais les deux volumes doivent être considérés uniquement comme des contes et non comme des tableaux de la vie réelle ; seulement, à l'encontre de la plupart des contes, le dénouement en est fort triste.

19. — *Le Bonheur passait* quand Denise d'Areuse espérait épouser le mystérieux étranger Étienne Gabor, dont le nom modeste cache une

personnalité princière, celle de l'archiduc de Transylvanie. Épris de la « vie simple », il décide de rester M. Gabor et d'épouser Denise ; mais la mort du prince régnant de Transylvanie lui impose le devoir de retourner dans sa patrie et d'y assumer le poids d'une couronne. Denise approuve le sacrifice de son ex-fiancé et s'y associe généreusement. Si, pour elle, le bonheur a passé sans s'arrêter, il en est autrement pour d'autres fiancés, plus heureux, dont les histoires, un peu enchevêtrées, se confondent avec la sienne. L'épisode des deux Américaines qui, pour dépister les coureurs de dots, cachent leur fortune et leur personnalité, sent trop le mélodrame banal ; mais ces épisodes, comme l'histoire assez invraisemblable du prince incognito, sont racontées sous forme de lettres avec gaieté et entrain. Une petite nouvelle, *le Pichet*, fait suite au premier récit et renferme de gracieuses descriptions des îles du Morbihan.

20. — Giovanni Fusighieri, fils d'un noble florentin, s'éprend d'une jolie Vénitienne, Linda Pisani, jure à la Madone qu'il n'épousera qu'elle et résiste à son père qui veut le contraindre à accepter comme femme *Donna Beatrice* Michelozzo. Celle-ci se révèle si noble, si loyale, si généreuse, que Giovanni finit par l'aimer, d'autant que la jolie et légère Linda l'a vite oublié pour épouser un de ses cousins. Tout est donc bien qui finit bien et Béatrice sera, espérons-le, récompensée de sa longue patience et de son incroyable abnégation. L'histoire se passe à l'époque de la Renaissance et demanderait, pour avoir de la valeur, une reconstitution historique plus complète. Le style est faible et le héros n'est qu'un enfant honnête sans caractère.

21. — Renaud d'Arlacq, descendant par son père d'une famille ancienne et par sa mère d'une race de paysans, se voit repoussé par les premiers : c'est là *le Mystère d'Arlacq*. Aigri et révolté, Renaud, devenu la terreur du pays, menace de se dévoyer complètement quand l'influence de sa cousine, Maïten d'Arlacq, le ramène dans la bonne voie. Il fait partie d'une expédition militaire en Afrique, s'y distingue, en revient transformé et épouse finalement celle à qui il doit tout. La métamorphose de Renaud apparaît bien soudaine pour être absolument vraisemblable ; mais, cette réserve faite, disons que les sentiments du récit sont religieux, d'une moralité élevée, que le style en est agréable et que le caractère de l'héroïne Maïten provoque une réelle sympathie.

22. — *Muguette* pourrait s'intituler : « L'Histoire des trois testaments, » car ce sont les testaments successivement découverts de la marquise de Chantemerle qui déterminent les événements du récit. Muguette, autrement dit Jehanne Laudry de Rochetampes, noble par son père, roturière par sa mère, après avoir été pendant un instant l'héritière de trois millions, voit sa part notablement diminuée par l'apparition du dernier testament de l'originale marquise. Cette pau-

vreté relative devient cependant un bonheur, car elle fait tomber l'obstacle qui sépare de Muguette le jeune ingénieur Pascal Bernadet; celui-ci aime la jeune fille depuis longtemps, mais il est trop fier pour la demander en mariage quand on la dit millionnaire. Ce volume, écrit d'un style facile, contient des appréciations saines et élevées sur le travail, le sens vrai de la vie et ses côtés moraux et religieux.

23. — Voici *le Roman d'une mère.* Mme Charley, veuve sans enfants, recueille un bébé abandonné, l'élève, l'adore, ne vit que pour lui et oublie presque qu'il n'est pas son vrai fils. Par hasard, elle découvre que cet André, qui remplit tout son horizon, est l'enfant du riche M. de Lavarenne. Quelques froissements résultent de la situation nouvelle, mais Mme Charley, fidèle et aimante, n'en reste pas moins aussi passionnément attachée à celui qu'elle regarde toujours comme sien. Elle meurt d'émotion et de joie devant une statue d'elle-même, œuvre accomplie en secret par le fils adoptif reconnaissant et qu'il a intitulé : « Ma Mère. » Style ordinaire, sentiments honnêtes ; malheureusement, dans ce volume, la note religieuse est absente ; aussi, dans ses peines, manque-t-il à Mme Charley la meilleure et la plus élevée des consolations.

24. — *Le Mauvais Pas*, roman bien écrit, inspiré par des sentiments moraux, se présente de façon assez invraisemblable. Figure fantastique, la « bonne fée », Bertrade du Bois-Garnault, pour racheter une âme, a embrassé une vie de pauvresse. Plus terre à terre, nous apparaît François Bonvent, lequel échappe au « mauvais pas » d'un mariage mal assorti et rentre dans la vraie voie de rural et de travailleur en épousant la jolie Madeleine, protectrice et amie de la « bonne fée. » L'auteur a de l'imagination, un sens délicat de la nature ; son récit est d'une irréprochable honnêteté.

25. — *Le Logis-du-Roy*, vieille demeure dont l'aspect est aussi pittoresque que le nom, est habité par le savant M. Ternoël, qui voit sa vie régulière, un peu égoïste, subitement bouleversée par l'arrivée de ses petits-enfants, orphelins et pauvres, dont il reste l'unique soutient. Après sa mort, André, Pierre et Marie continuent à habiter le logis familial ; l'aîné, sérieux et travailleur, gagne bravement sa vie dans l'industrie : le second, plus faible, et plus léger, rachète ses erreurs de jeunesse par une carrière militaire honorable ; Marie, l'ange gardien, adoucit les jugements un peu sévères de l'aîné des deux frères et fortifie la nature insouciante du plus jeune. Du reste, la destinée de chacun d'eux se fixe heureusement et, chez eux, la vertu est récompensée même en ce monde, ce qui arrive plus souvent dans les romans que dans la vie réelle. Cette histoire, toute simple et toute unie, convient aux enfants, car un sentiment religieux l'a inspirée.

26. — Le héros de *Sous la tempête* est André, fils adoptif du marquis

de Mausserve. Son désir d'épouser sa voisine, Marguerite de Brayne, est contrarié par les manœuvres sournoises de Benoît Mulôt, parent pauvre du marquis ; de plus, Benoît s'allie à des juifs richissismes, espions au service de l'Allemagne, pour les aider dans leurs louches entreprises. Éclate la guerre de 1870 ; André se distingue au premier rang ; il a le bonheur de sauver la vie de son père adoptif, le marquis Renaud, qui, dans un corps difforme, cache une âme héroïque. Mais le mystère de sa naissance pèse sur le jeune homme, jusqu'au jour où il acquiert la preuve qu'il est un vrai Mausserve, fils d'un frère du marquis, qui a épousé une fille du peuple. Celle-ci, pour obéir à son mari mourant, a abandonné André dans les bois de Mausserve, le remettant, par là même, aux soins de son oncle, que la mésalliance de son frère avait irrité. A part cette histoire d'abandon assez peu vraisemblable, le récit est mouvementé, dramatique, avec une note patriotique et chrétienne.

27. — L'histoire de *Follet* est destinée aux petits lecteurs de six à sept ans, pour qui les aventures, gaîment racontées, du « bon terrier de pure race », *le Robinson des chiens*, auront un grand intérêt.

28. — *Perles noires* convient à la même clientèle ; ce sont des scènes très simples de la vie réelle, d'une morale irréprochable, mais où l'on regrette de ne pas rencontrer l'idée religieuse, qui ajouterait un sentiment plus élevé aux leçons qui se dégagent de ces récits.

29. — L'auteur des *Grandes Vertus* nous dit dans sa Préface qu'il a voulu nous présenter non pas « des exemples à suivre dans la vie de tous les jours », mais une peinture de situations douloureuses et dramatiques, heureusement assez rares. Des cinq nouvelles que renferme son ouvrage, dont les tendances sont du reste très morales, il en est deux qui demandent cependant une observation. Mme Lefèvre, dans *la Lionne et ses petits* et Berthe dans *la Maison Colombel* avaient-elles le droit, l'une de mentir, l'autre de se suicider pour sauver, la première, ses enfants, la seconde, son mari ? Ne conviendrait-il pas de faire remarquer que l'une et l'autre, malgré la générosité de leurs motifs se sont trompées et que si leurs intentions étaient bonnes, l'acte qui en résultait ne l'était pas ?

30. — *Parmi les nôtres* offre une collection de récits courts, écrits dans un style facile, avec un sentiment religieux juste. *Bonheur conquis*, à cause de sa note réconfortante, mérite nos préférences ; *Un Ours* fournit une description légèrement satirique de la jeune fille ultra moderne ; *Parmi les nôtres*, qui donne son titre au volume, est un récit assez triste.

31. — Alain des Barres commence, selon l'expression d'une vieille tante, sa meilleure et plus sûre amie, par chercher *Midi à quatorze heures*. Elevé sans suite par un père égoïste et une mère malade, il passe par

des étapes morales très diverses avant d'asseoir sa vie sur des bases solides. Tour à tour, il effleure les théories sociales les plus extravagantes jusqu'à ce qu'une jeune fille, Mlle de Clairac, le ramène, presque sans qu'il s'en doute, à des notions plus saines sur le monde et sur la vie. Le caractère naturellement généreux d'Alain se réveille au contact de cette nature pleine de foi, de bon sens et de dévouement, et nous le laissons, heureux fiancé de Geneviève de Clairac, en face d'un avenir de travail, de responsabilité et de lutte pour le bien. Ce dévouement donne la note du volume, bien écrit du reste et inspiré par une idée religieuse et morale très nette.

32. — *La Terre promise* de Liliane Resel est une modeste petite ville, où, après la ruine de son père, elle fait vivre par son travail sa nombreuse famille. Sa vaillance est récompensée, ce qui n'arrive pas toujours dans la vie, et, en épousant Richard d'Esparre, elle trouve le bonheur sans sacrifier ses devoirs. Ce très simple récit est animé de sentiments excellents.

33. — Le journal de Geneviève du Bozec de Montilleul, écrit *A dix-huit ans*, est plein de gaîté, d'entrain et ne manque ni d'allure ni de grâce. Nature très indépendante, Geneviève est adorée d'une charmante grand'mère, mais ses façons, toutes primitives, scandalisent souvent une famille mondaine et poseuse. L'expérience et l'épreuve mûrissent cette nature foncièrement honnête, malgré ses formes évaporées. Fiancée à son cousin Jean, qui par une ruse innocente a conquis pour son bonheur le cœur très jeune et très inexpérimenté de « Geva », celle-ci promet de devenir, dans une atmosphère conforme à ses goûts, une châtelaine modèle. Ce sera toujours une fleur des champs qui se développera librement dans son manoir de Montilleul, entourée d'une « vieille garde » de dévoués serviteurs, sous le regard indulgent de son aïeule et aux côtés d'un mari épris, comme elle, des charmes du sol natal.

34. — *Le Pauvre Jean* débute dans la vie en mendiant son pain, puis il devient apprenti, ouvrier, amasse par son travail une petite fortune et finit par épouser une jeune fille de bonne famille qui promet de le rendre fort heureux. Récit très moral, avec une note religieuse accentuée, mais insignifiant comme intérêt et faible comme style.

35. — Dans une préface un peu prétentieuse, l'auteur des *Aventures étonnantes de M. et Mme Fanor* s'adresse en ces termes à son livre : « Tu feras sourire les uns de gaieté, les autres de pitié. Sois reconnaissant aux premiers, quant aux autres tu t'en consoleras en te disant... qu'ils sont neurasthéniques... et continue ton chemin. » Sans être « neurasthénique », peut-être est-il permis de ne trouver ni spirituelles ni fines les plaisanteries dont ce volume est farci ; mais nous

pouvons cependant ratifier cet autre jugement de l'auteur sur son œuvre : « Ce livre possédera au moins un mérite — peut-être le seul — celui de ne pas faire rire sur le cadavre de la morale. »

BROCHURES THÉATRALES. — 1. — *Il n'y a plus d'enfants* est une comédie en deux actes, dédiée aux enfants d'un patronage du Midi, pour lesquels elle a été écrite ; c'est dire qu'elle peut être jouée dans d'autres œuvres catholiques de jeunesse ; il y a onze rôles, tous masculins.

2. — *Les Véhicules* forment un monologue en prose pour jeunes filles ou jeunes gens.

3. — *Perdu !* monologue par le même auteur, convient aux jeunes gens.

4. — *Une Mauvaise Épreuve*, comédie en un acte, avec huit rôles d'hommes, conviendrait pour des patronages de jeunes gens.

5. — Plus ambitieux est le drame lyrique *Marlbrough s'en va-t-en guerre;* il comprend deux actes et seize rôles, tous de femmes. Fondée sur l'histoire de Jacqueline Robais, qui sauva en 1710 la ville de Saint-Omer, cette pièce est à la fois patriotique et chrétienne comme inspiration.

6. — Il en est de même de celle intitulée : *A la Cour de saint Louis*, drame en trois actes, avec treize rôles de femmes.

COMTESSE R. DE COURSON.

RÉCENTES PUBLICATIONS DE PHILOLOGIE CELTIQUE

1. *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, par VICTOR TOURNEUR. Liège, Vaillant-Carmanne, 1905, in-8 de XI-246 p., 8 fr. — 2. *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, par GEORGES DOTTIN. Paris, Champion, 1906, in-12 de VI-407 p., 5 fr. — 3. *Kultur der alten Kelten und Germanen, mit einem Rückblick auf die Urgeschichte*, von GEORG GRUPP. München, Allgemeine Verlags-Gesellschaft, 1905, in-8 de XII-319 p., avec 165 grav., 7 fr. 25. — 4. JOHN RHYS. *Celtæ and Galli*. London, Frowde, in-8 de 64 p. (Extr. du t. II des *Proceedings of the British Academy*), 5 fr. — 5. *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Champion, 1906, in-12 de VIII-203 p., 4 fr. — 6. KUNO MEYER. *The Triads of Ireland*. London, Williams and Norgate, 1906, in-8 de XV-54 p., 2 fr. — 7. *L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes*, par M. ROGER. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XVIII-459 p., 10 fr. — 8. *Ars Malsachani*, par le même. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de XXIV-86 p., 2 fr.

1. — Il y a une quarantaine d'années, l'étude des langues et des littératures celtiques était d'un abord difficile, quoique la *Grammatica celtica* de l'Allemand Zeuss eût, en 1853, ouvert le chemin. Les relations littéraires étaient encore rares en Europe, plus rares encore les relations de librairie ; et, à ce double point de vue, les peuples celtiques vivaient isolés quoique chacun eût, à des degrés différents par l'histoire et la politique, un développement intellectuel et historique souvent important. L'activité qui règne aujourd'hui dans le domaine celtique a fait tomber

toutes ces barrières et l'on voit même surgir à l'horizon un ambitieux mirage de « pan-celtisme. » Il devenait déjà aisé de s'orienter ici, quoique non sans certaines études personnelles ; désormais, on le pourra sans peine et presque sans recherche, grâce à l'œuvre, originale sous une forme modeste, et parfaite de lucidité, que présente au public un jeune celtiste belge, grâce à son *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. Il fallait l'audace de la jeunesse pour oser une œuvre aussi étendue, et aussi son ardeur pour mener à bonne fin tant de recherches et de lectures dans des ordres les plus divers, histoire, linguistique et philologie proprement dite. On peut s'en rendre compte par ce plan : les Celtes et leurs langues, dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes ; et, après cela, l'histoire des études celtiques dans chacun des pays celtiques, Irlande, Écosse, Ile de Man, Pays de Galles, Cornouaille anglaise et Bretagne armoricaine. Cette section est la plus originale, car ce sont les chapitres d'une histoire littéraire très peu connue en dehors de ces pays et que les celtistes eux-mêmes ne connaissent souvent que de façon très vague, ou souvent même pas du tout, sur le continent du moins. Trois chapitres, les Théories sur les Celtes et leur langue, la Philologie celtique comparée, l'Histoire de l'enseignement des langues celtiques, terminent le volume. De regrettables fautes d'impression dans quelques noms propres ont dû faire le désespoir de M. Tourneur depuis la publication de son livre, mais n'en diminuent pas la valeur. Et cette valeur est double : pour le grand public auquel il fait connaître les peuples celtiques et leur activité littéraire ; pour les celtistes eux-mêmes, auxquels il fournit un manuel bien classé de ce que tous doivent savoir et où chacun peut ajouter et intercaler ses propres notes. Les spécialistes pourront signaler telle ou telle lacune ; mais M. Tourneur répondra aisément qu'il présente une « esquisse », et ne pouvait entrer dans les détails ni compiler un « livre d'or » complet. Nous n'entrerons donc pas dans cet ordre de critiques ; pourtant, au point de vue de la vulgarisation des choses celtiques, nous pouvons exprimer le regret que M. Tourneur n'ait pas cité — et sans doute pas connu — les excellents articles *Galles* et *Irlande* de M. Ferdinand Lot dans la *Grande Encyclopédie*. N'oublions pas de dire que l'ouvrage de M. Tourneur comprendra une seconde partie d'ordre technique : une *Bibliographie de la philologie celtique comparée*.

2. — Sous le titre modeste de *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, M. Dottin a donné plus qu'une vulgarisation banale, telle qu'on l'entend sous le terme de « Manuel. » Par l'intérêt du sujet comme par la critique de l'auteur, c'est un traité résumé de ce que l'on peut admettre de certain ou au moins de vraisemblable dans l'antiquité celtique. Plus d'un lecteur sera déçu ; car, faute de renseignements sûrs et précis, cette antiquité a été enflée par tant de théories et d'hypothèses

que le grand public pourra s'étonner de trouver aussi peu ici. Mais c'est justement le mérite de l'auteur d'avoir filtré avec soin les documents, distingué l'hypothèse du fait, et de conclure avec sincérité : « l'inventaire que nous venons de dresser de tous les renseignements que l'on peut recueillir sur les plus anciens Celtes donne, il faut l'avouer, des résultats médiocres. » M. Dottin a refait, à quarante ans de distance, l'*Ethnogénie gauloise* de Roget de Belloguet, œuvre injustement négligée et oubliée, et à laquelle il rend un juste hommage : il la refait avec les recherches et travaux de notre récente période, et surtout avec une préparation philologique qui manquait au baron de Belloguet. En outre, dans des questions où l'intervention des archéologues et des anthropologistes produit suivant l'impression d'un dialogue entre sourds, M. Dottin a nettement délimité les différents domaines de sciences ou mieux de disciplines qui n'ont pas une commune mesure ; et il constate que les données de l'archéologie ne concordent pas complètement avec les résultats de l'histoire. Or ce sont les résultats de l'histoire et de la linguistique qui sont ici contrôlés et exposés, mais réduits, pourait-on dire, au minimum. Nous indiquons sommairement les sept chapitres qui forment ce livre : I. Les Sources et la Méthode ; — II. La Langue, chapitre réimprimé de la *Revue des études anciennes*, n° de janvier-mars 1905 ; — III et IV. Les Personnes et l'État ; — V et VI. La Religion, les bardes et les druides ; ces deux chapitres sont la réimpression d'un livre : *La Religion des Celtes* (Paris, 1904) dont le *Polybiblion* a déjà parlé en août 1904 (t. CI, p. 173-174), et M. Dottin n'eût pas diminué le mérite du présent volume en prévenant le lecteur de ce double emploi ; — VII. L'Empire celtique, c'est-à-dire les rares témoignages sur les régions de l'Europe autrefois occupée par les Celtes. — Ce *Manuel* est une œuvre de critique, de prudence et de goût, à un hors-d'œuvre près.... quand M. Dottin réimprime, pour la troisième fois, *ne pereat* sans doute, une critique (inutile déjà antérieurement) sur les prétendues communautés druidiques d'Alexandre Bertrand. C'est une légère tache, et, pour compenser cette critique, disons que le *Manuel* de M. Dottin a le mérite d'un copieux index qui rend les recherches très faciles, et cela, sans compter ses autres mérites plus importants.

3. — L'ouvrage de M. G. Grupp : *Kultur der alten Kelten und Germanen, mit einem Ruckblick auf die Urgeschichte*, est très richement illustré, car il contient 165 gravures. C'est un grand mérite que de donner ainsi au lecteur la vision des objets matériels, habitations, armes, parures et bas-reliefs mythologiques : le mérite serait plus grand s'il était facile de retrouver les originaux de ces gravures empruntées à divers ouvrages ; aucune ne porte directement cette indication et il faut chercher cela dans une double série de tables d'un système incommode et sans précision. L'auteur a eu une pen-

sée ambitieuse : réunir dans un tableau d'ensemble la civilisation des Celtes et celle des Germains, d'abord parce que ces deux peuples ont été confondus par les plus anciens écrivains grecs ; puis, parce qu'ils ont vécu l'un près de l'autre, non sans se mêler et sans que les uns subissent l'influence des autres. Enfin, pour donner une histoire continue depuis les origines, M. Grupp a commencé par décrire, autant qu'on peut les connaître par les débris archéologiques, les peuples chasseurs et bergers de l'âge de pierre. C'est un plan très justifiable en théorie ; mais, en fait, le manque de documents ne permet pas d'établir entre les hommes de l'âge de pierre et leurs successeurs une continuité d'ordre historique. A ces trente pages de préhistorique succède un chapitre d'égale étendue sur les Indo-Européens en général (résumé de lectures rapides), et enfin une centaine de pages sur les Celtes, principal sujet du volume. M. Grupp a lu beaucoup, mais rapidement, sans se rendre compte de la valeur diverse des ouvrages (souvent de seconde main) qu'il consultait ; il n'est pas linguiste. Pour le grand public allemand qui ne connaît pas et ne peut aborder les ouvrages français sur la Gaule et les Celtes, l'ouvrage de M. Grupp pourra ne pas être sans utilité, surtout grâce à ses nombreuses gravures, mais nous sommes habitués à recevoir d'Allemagne, en matière d'histoire et de philologie, des œuvres mûries et autorisées. Les Germains occupent à peu près autant de place que les Celtes et nous croyons volontiers que cette section est meilleure parce que l'auteur ne manquait pas de bons guides à suivre : de même dans les derniers chapitres consacrés à l'influence romaine et gréco-romaine sur les Germains, sujet traité déjà avec compétence par les archéologues et les historiens de la vallée du Rhin. En somme, c'est un ouvrage de vulgarisation illustré et de compilation rapide, avec des prétentions érudites, comme on le voit à de très nombreuses notes et références. Encore faut-il souvent être érudit pour deviner de quoi il s'agit : et le lecteur qui comprendra que Sall. Jug. désigne le *Jugurtha* de Salluste, pourra être embarrassé avec *Mab. a. s.* (p. 121) pour retrouver les *Acta Sanctorum* de l'ordre des bénédictins, publiés par Mabillon. Peut-être M. Grupp a-t-il copié, sans les comprendre, les notes des ouvrages qu'il a consultés. Pour moi je ne comprends pas une note qui me concerne (p. 158) : « Gaidoz, *Rev. arch.* 1884-85, *La Relig.* d. G. 21. Berl. Akademiabhlg. 1892. » Je comprends qu'il s'agit de la *Revue archéologique*, et de mon *Esquisse de la religion des Gaulois !* Mais que vient faire ici l'Académie de Berlin ?

4. — Les questions d'origine appellent toujours la curiosité par leur obscurité même, car les hommes veulent, en toute chose, connaître même l'inconnaissable ; et ces problèmes attirent souvent les maîtres en histoire et en philologie, car leur esprit subtil peut d'autant mieux

y déployer un système qu'il ne se trouve aucune barrière fixe et solide. Le sol de la Gaule a certainement été habité par des peuples divers, avant ceux sur lesquels l'histoire a fait la lumière. Comme les Celtes de l'histoire se partagent, par la langue, en deux branches bien distinctes, Amédée Thierry avait transporté cette distinction dans l'antiquité avec ce qu'il appelait « Galls et Kymris » ; tout près de nous, Alexandre Bertrand refaisait à peu près la même distinction en séparant les Gaulois des Celtes: aujourd'hui, certains écrivains, expliquant *obscurum per obscurius*, opposant les Ligures, anciens occupants, aux Celtes nouveau-venus, expliquent par le ligure, supposé branche perdue de la souche indo-européenne, les noms qui paraissent dans nos pays être antérieurs à l'établissement celtique. La langue ligure devient ainsi comme le sumérien de la philologie celtique. — Ce dualisme incontestable — et l'on peut à priori supposer plus que du dualisme — est une obsession à laquelle les celtistes ne peuvent guère résister. Ainsi, un des maîtres de la philologie celtique outre-Manche, M. Rhys, prétend aujourd'hui, dans *Celtæ and Galli*, distinguer les Celtes des Gaulois proprement dits : il place les premiers dans le centre et l'ouest de la Gaule, et, pour les mieux distinguer, fabrique pour eux le terme de *Celticans*; leur langue, la langue *celticane*, serait apparentée de plus près aux Gaels d'Irlande, tandis que celle des Gaulois se rattacherait seule aux Bretons de l'Ile de Bretagne. Son argumentation repose principalement sur les mots et termes (bien obscurs !) du calendrier reconstitué avec les fragments d'une table de bronze qu'on a trouvés en 1897 à Coligny (Ain), sur le territoire des anciens *Sequani*. A cela se rattache la difficulté, où les celtistes ont depuis longtemps une pierre d'achoppement, du *qu* des noms *Sequani* et *Sequana* « la Seine », parce que cette consonne est dans le gaulois représentée par *p*. A ce propos, les variations de M. d'Arbois de Jubainville sont curieuses : cet érudit expliquait autrefois le nom *Sequana* comme signifiant « la rivière sèche » (*Sec-uan-a*); plus tard, il l'a expliqué par une racine signifiant « mouiller », ce qui est plus admissible pour une rivière : aujourd'hui, il se borne à en dire que c'est un nom antérieur à la conquête gauloise : ce sont là « les progrès de la science » ! — Pour en revenir à M. Rhys, il convient de remarquer que ses *Celticans* n'avaient pas seulement (comme il dit p. 63) occupé le centre et l'ouest de la Gaule, puisque les Sequanes sont dans l'est ; et un mot gaulois qui lui a échappé, *petru-decameto* « quatorzième », déconcerte sa théorie, puisque ce mot est conservé dans une inscription du pays des Séquanes. Nous ne contestons pas que l'ancienne langue celtique n'ait eu des dialectes ni que des langues aujourd'hui perdues n'aient formé, à côté d'elle, la transition avec les langues conservées de la famille indo-européenne : mais comment, à cette distance et en l'absence de documents, reconstituer cette série ? C'est

s'agiter dans l'obscurité. En tout cas, le calendrier de Coligny est un document de fait : de même aussi l'inscription sur une lame de plomb trouvée il y a quelques années à Rom (Deux-Sèvres) ; mais celle-ci, étant magique, offre naturellement un texte corrompu et douteux. En laissant de côté toute conclusion ethnographique, l'étude que M. Rhys a faite de ces textes mérite la plus sérieuse attention, car personne n'est plus compétent que lui dans ces interprétations, et ses confrères en philologie devront en tenir très grand compte, surtout pour le calendrier de Coligny. Le malheur est que les philologues les plus autorisés ne peuvent, jusqu'ici du moins, s'entendre pour une interprétation continue et complète.

5. — La critique est un peu embarrassée devant le nouveau livre de M. d'Arbois de Jubainville : *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, car l'auteur nous dit dans sa Préface : « De la première partie, *les Druides*, une première rédaction, depuis développée, a été rédigée par lui sur le lit où la maladie le retenait. » Cette ardeur au travail n'est pas sans mériter quelque admiration : pourtant c'est d'un autre point de vue qu'il faut juger un livre. Les druides prennent les trois quarts du volume. L'érudit auteur a déjà tant écrit sur ce sujet dans ses livres et dans nombre de revues, qu'il est souvent amené à se répéter. Pourtant les documents réunis dans le grand répertoire de M. Holder ou mis en lumière par les nouveaux volumes du *Corpus inscriptionum latinarum* sont de nouveaux et souvent utiles matériaux. Mais ce qu'il faut regretter, c'est que M. d'Arbois de Jubainville n'ait pas disposé et rédigé ses notes de façon à intéresser et instruire le public lettré et ami de l'histoire : ce sont des notes ou *collectanea* que quelques érudits pourront consulter, et non sans profit, parce que l'auteur cite toujours avec précision les textes et documents dont il se sert, mais ce n'est pas, à proprement parler, un livre. — La perspective historique rachètera-t-elle ce défaut littéraire ? On peut en douter quand on voit l'auteur comparer les druides de la Gaule... aux jésuites, et les druides de l'Irlande... aux sulpiciens et aux oratoriens ! Et pourtant il critique très justement feu Alexandre Bertrand dans cette phrase : « Un savant fort distingué, mort depuis peu, a imaginé qu'en Irlande les druides vivaient de la vie monastique, à la façon thibétaine, dans des monastères païens qui auraient précédé les monastères chrétiens et qui en auraient fourni le type. » Quel sens historique dans tout cela ! Le dernier quart du volume : *Les Dieux celtiques à forme d'animaux* est, pour la plus grande partie, réimprimé de la *Revue celtique* (t. XXVI, 1905, p. 193-199), après avoir déjà paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions* (n° de mai-juin 1904, p. 345-372). Le sujet est trop vaste et trop touffu pour que nous y entrions à propos d'un aperçu hâtif : nous nous bornerons à dire que c'est le même système de rédac-

turae que l'on a publié parmi les *Spuria* de son homonyme, le célèbre évêque d'Hippone.

8.— L'ouvrage précédent est une thèse de doctorat; M. Roger l'avait accompagné, comme thèse latine ou, comme l'on dit aujourd'hui, petite thèse, d'un mince volume intitulé : *Ars Malsachani*. C'est un traité latin du verbe, tiré d'un manuscrit du IXe siècle de notre Bibliothèque nationale, et dont l'auteur, comme le nom l'indique, était un Irlandais. « L'objet de ce travail, dit M. Roger, est de présenter un témoignage de la science grammaticale au VIII-IXe siècle. » On voit comme ce sujet est aride et le texte lui-même de nature à n'intéresser que quelques rares grammairiens passionnés pour leur art. L'Introduction de M. Roger place l'œuvre dans son temps : c'est de la littérature technique du haut moyen âge. H. GAIDOZ.

THÉOLOGIE

L'Imitation de Jésus-Christ, livre de la consolation intérieure. Traduction nouvelle par JOSEPH FABRE. Paris, Alcan, 1906, in-8 de XXVI-416 p. — Prix : 7 fr.

Parmi les commentateurs actuels de l'*Imitation de Jésus-Christ*, nous avons eu naguère la surprise de devoir présenter, avec quelque louange, aux lecteurs du *Polybiblion*, M. Jean de Bonnefon. Aujourd'hui, notre étonnement n'est pas moindre d'avoir à signaler, dans la même galerie, M. Joseph Fabre, ancien sénateur de gauche, qui réclamait, à la tribune du Luxembourg, tantôt l'institution d'une fête officielle de Jeanne d'Arc et tantôt la répression des ingérences cléricales. Éloigné de la politique, M. Fabre publie des ouvrages sur la *Pensée antique*, la *Pensée chrétienne*, la *Pensée moderne*. Il est un de nos rares contemporains qui, s'étant émancipés de la foi catholique, ont retenu, comme jadis Victor Cousin et Jules Simon, la croyance au Dieu personnel et à l'immortalité de l'âme. Ce n'est donc pas tout à fait en étranger, qu'il a étudié l'*Imitation* : puisque, sur les choses divines, s'il est privé des lumières surnaturelles, il garde encore, par la philosophie spiritualiste, une certitude et une espérance.

La traduction française des trois premiers livres est exécutée avec un rare bonheur d'expression. Parfois, cependant, M. Fabre esquive la difficulté ; ainsi le fameux membre de phrase : *Si scires totam Bibliam exterius* est traduit par : « Si tu savais toute la Bible » (p. 6), alors que le mot *exterius* ajoute une nuance particulière : ou bien « savoir par le dehors, » ou bien « savoir par cœur ». Mais ce sont là des imperfections légères et rares, dans un travail très personnel et très réussi. Pour le quatrième livre, auquel il attribue avec assurance une origine tout autre qu'au reste de l'*Imitation*, M. Fabre s'est contenté

n'aidât le paganisme à survivre. La situation était toute différente chez les peuples celtiques d'Outre-Manche, dont le paganisme grossier et vite oublié n'avait rien de commun avec les dieux de l'Olympe et la mythologie des poètes de Rome. L'Irlande avait reçu le christianisme de l'île de Bretagne et les lettres avec lui; ses monastères furent bientôt des foyers de culture classique, et, à leur tour, inspirèrent et vivifièrent les écoles de la Grande-Bretagne, bretonnes d'abord, et plus tard anglo-saxonnes. C'est l'époque de grandeur de ce qu'on peut appeler l'Église celtique. Puis ses missionnaires, dont le plus célèbre est saint Colomban, fondateur de Luxeuil, se répandirent sur l'empire franc et sur l'Europe germanique. Mais, pour ne pas parler de leur œuvre religieuse et seulement de leur œuvre grammaticale et littéraire : « ainsi, résume M. Roger, des moines recommandent la lecture des païens; des Irlandais, qui n'avaient jamais connu Rome, des Anglo-Saxons établis sur les ruines d'une province impériale, voilà les restaurateurs de l'école romaine. » C'est avec Alcuin, formé à cette école, que les lettres classiques refleurirent dans l'empire de Charlemagne. L'ouvrage de M. Roger est une œuvre d'érudition poussée jusqu'à la minutie; mais cette minutie ne nuit en rien au groupement synthétique des faits ni au tableau des ensembles et du développement historique. M. Roger décrit en historien philosophe la transformation de la société païenne de Gaule en société chrétienne aussi bien qu'il expose en grammairien expert cette ennuyeuse littérature néo-latine développée chez les clercs des Iles britanniques sous le nom d'*Hisperica famina* ou « paroles hispériques, » sorte de jargon précieux et conventionnel. — Pour indiquer quelques-uns des résultats des recherches de M. Roger, nous remarquons qu'il réduit à bien peu de chose et à de pauvres rudiments la connaissance que l'on aurait eue du grec dans les monastères irlandais. Remarquons aussi qu'il conclut, contre Ozanam, que le monastère de Luxeuil, fondé par saint Colomban à la fin du VIe siècle, n'a pas eu une influence intellectuelle bien grande sur le royaume franc où il s'était établi. Ce n'est pas en quelques lignes, ni même en quelques pages, que l'on pourrait résumer un ouvrage aussi considérable sur un sujet aussi touffu. Il restera, au moins un long temps, l'histoire définitive des études classiques du Ve au VIIIe siècle en Gaule et dans les pays celtiques. — C'est moins comme critique que comme glose, et glose digne tout au plus de figurer dans une note, que nous ajouterons quelques noms aux noms de missionnaires irlandais sur le continent qu'a cités M. Roger : ceux de saint Marin et de saint Anian de Wasserbourg en Bavière (15 novembre) que le grand érudit irlandais Reeves a revendiqués pour l'Irlande. Ajoutons aussi que Reeves attribuait à un augustin, Irlandais du VIIe siècle, un traité *De Mirabilibus Sacrae Scrip-*

une seule âme, à cette Philothée, que son imagination a créée ; dans les *Lettres de direction*, il s'adresse à de vraies âmes qu'il veut engendrer au Christ. Et comme ces âmes sont diverses, par le tempérament, par la condition, il faut, tout en gardant les principes, en faire une adaptation convenable et utile. C'est à quoi saint François de Sales réussit admirablement. Qu'il écrive à des religieuses ou à des personnes cherchant encore leur vocation, à des époux ou à des veuves, à des mères ou à des enfants, à des heureux de ce monde ou à des affligés, partout il prêche le même sermon : pratique de l'oraison, présence de Dieu, fidélité aux devoirs d'état, confession, communion, amour de la croix, dévotion à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge. Mais que de variations sur ce thème unique ! C'est la même manne, mais accommodée au goût ou plutôt aux besoins de chacun. Voilà pourquoi le travail de M. l'abbé Cagnac sera utile non seulement aux fidèles, mais aux directeurs de conscience. Les lecteurs ratifieront certainement les éloges décernés, dans la Préface, à l'auteur, par M. le marquis Costa de Beauregard.

A. COLOMBEL.

SCIENCES ET ARTS

Le Socialisme et les Jaunes, par PIERRE BIÉTRY. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de VI-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Idées jaunes, par GASTON JAPY. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-16 de 289 p. — Paris : 3 fr. 50.

— Il n'était pas besoin des grèves révolutionnaires, qui en ce moment troublent l'industrie française, ni du succès électoral de M. Pierre Biétry, élu député de Brest le 20 mai, pour donner un vif et profond intérêt à ce volume. L'auteur combat ouvertement le socialisme ; il répudie hardiment le mot et la chose. A cette doctrine d'expropriation et d'asservissement, il oppose un programme de libération par l'accession à la propriété. Il explique le succès des socialistes révolutionnaires auprès des ouvriers, en grande partie par ce fait que les autres partis se sont généralement montrés indifférents ou hostiles au syndicalisme. Il oppose le capital qui travaille au capital qui spécule, et il montre dans le socialisme un agent du capitalisme spéculateur contre le capitalisme producteur. On trouvera dans ce volume de nombreux et instructifs documents sur l'histoire du mouvement jaune, ses origines, son faux départ avec Paul Lanoir (1900-1902), sa laborieuse reprise, son développement et son affermissement sous l'énergique impulsion du vrai chef, du puissant orateur, qui s'est révélé en l'ouvrier horloger qu'est M. Pierre Biétry. On ne saurait s'étonner que le programme des Jaunes ne donne pas encore à toutes les difficiles questions qu'il soulève les solutions précises que l'on souhaiterait, ni que parfois leurs propos puissent prêter à discussion, par exemple la répro-

bation un peu trop absolue de la condition de salarié comme d'une condition humiliante et inacceptable. Mais, en somme, ces pionniers sont certainement orientés dans la bonne voie. Ce sont des ouvriers qui s'organisent avec leur indépendance, leur inexpérience, si l'on veut, qui ne va pas sans quelques dangers. Mais c'est aussi ce qui fait le grand intérêt de cette campagne, et sa force pleine de promesses. Le genêt, insigne des Jaunes, est, comme le dit Paul Harel en de très beaux vers qui terminent ce livre, une fleur d'or et de paix opposée aux fleurs de sang.

— Le volume de M. Pierre Biétry, dont il vient d'être question, est dédié à M. Gaston Japy, contre lequel il mena jadis grève fort ardemment : le livre de M. Gaston Japy est dédié aux « camarades jaunes, et spécialement à leur président Biétry. » C'est un recueil de causeries, vives et variées, toutes animées d'un esprit nettement antisocialiste. « Réalités et utopies, » tel est le sous-titre du livre, et les sujets qu'il aborde sont très variés depuis Dieu, *Démocratie et christianisme*, *Voltairiens et païens*... jusqu'à *Retraites ouvrières*, *Petits Banquiers*, *Décentralisation*, *Fonctionnarisme*. On remarquera que l'auteur attribue à la franc-maçonnerie un rôle prépondérant dans l'agitation gréviste (p. 58). Il assure que la franc-maçonnerie, en agissant pour détourner les syndicats ouvriers de leur rôle simplement professionnel, cherche tout à la fois à ne pas leur laisser prendre trop d'influence et à les utiliser pour se maintenir au pouvoir. Elle a peur des syndicats indépendants. « Les Révolutions de 1830 et de 1848, poursuit M. Japy, ont été suscitées par les sociétés secrètes, par la franc-maçonnerie, comprenant un petit nombre de citoyens, mais ayant la force que donnent l'union, le groupement, alors que la nation était sans aucune organisation. » On remarquera encore que l'auteur dénonce ouvertement l'alliance de la finance cosmopolite avec les agitateurs socialistes. Cet ouvrage touche à trop de questions, et à des questions trop complexes, pour pouvoir les traiter toutes avec une sûreté inattaquable. Mais c'est en somme un bon plaidoyer en faveur de l'initiative et de l'énergie contre le socialisme et l'étatisme. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

LITTÉRATURE

Poèmes et poésies de ÉLISABETH BARRETT BROWNING ; traduction de l'anglais et étude par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1905, in-18 de LXXIII-317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la même année 1905, où l'œuvre et la vie de Mme Browning furent étudiées par Mlle Merlette, et ses *Sonnets portugais* traduits en beaux vers par M. Henry, M. Savine a donné une estimable version en prose de ses principaux poèmes. Dans la production volumineuse

et inégale de la poétesse, il a fait un choix généralement heureux où, sauf *Aurora Leigh* (déjà traduite et publiée à part) on trouvera presque tout ce qui mérite de survivre. Mme Browning, dont le rythme et la langue sont souvent imparfaits, perd moins que d'autres poètes à la traduction, et la présente version, sans être tout à fait exempte d'inexactitudes, sans garder toujours tout ce qui eût pu être conservé des nuances ou de l'allure du texte, est assez fidèle et assez consciencieuse pour qu'on y prenne de l'original une idée suffisamment approchée. Sur la personne de l'auteur on lira avec fruit le bon résumé biographique qui ouvre le volume. Si le grand public reste en France ignorant de ce grand talent et de ce noble caractère, la faute n'en sera assurément pas aux critiques et aux traducteurs qui s'efforcent à l'envi de nous le faire connaître. A. BARBEAU.

La Clef de « Volupté », par CHRISTIAN MARÉCHAL. Paris, Savaète, s. d., in-8 de XXIII-119 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il me semble que l'auteur est un nouveau venu dans la critique. Et peut-être un écrivain mieux rompu au métier eût-il de toutes ces observations faites à la loupe, de ces rapprochements de textes, de ces écheveaux de menues citations, dégagé, au lieu de tout un livre, un seul article, substantiel et impressionnant, qui aurait, sans tant d'insistance, tant de tours et retours de la navette, établi d'une trame solide sa thèse — que je tiens pour vérité, — que de 1827 à 1836, « la vie intellectuelle de Sainte-Beuve n'a été qu'un reflet de sa vie sentimentale, » qu' « elle en exprime les inquiétudes, les contradictions, les contrariétés et les hontes; » que son livre de *Volupté* donne le secret et de ses « conversions, » qui furent d'adroites comédies menées par sa passion pour Mme Hugo, et de son amitié pour Lamennais, qui ne fut pareillement qu'un jeu d'égoïste et une duperie.

Or, pour que *Volupté* nous livre la clé de ces choses, il faut d'abord avoir la clé de *Volupté*. Avec un art de mosaïste admirablement minutieux, M. Christian Maréchal a donc réuni toutes les données recueillies et dans les poésies et les articles de Sainte-Beuve, et dans sa correspondance, celle de Hugo, de Lamennais, et des romantiques amis; il a juxtaposé non seulement des faits, mais, ce qui dénote une grande curiosité de choses morales et une grande subtilité d'esprit, des états de pensée et de sentiments qui s'éclairent les uns les autres, qui éclairent la page et l'heure où ils se produisent. Ainsi du roman aux *Portraits littéraires*, et des *Portraits* au *Livre d'amour*, il y a va-et-vient du même esprit et de la même sensibilité, qui se livre ou s'échappe, s'étale ou se déguise, mais qui est toujours très personnelle, et qui se fait connaître si on la surveille méthodiquement en toutes ses démarches.

Il est bien possible que, dans le réseau captieux de ses manèges, le vieux renard trompe le plus malin chasseur, s'y étant peut-être embrouillé parfois lui-même, et que M. Maréchal n'ait pas raison dans toutes ses identifications et ses gloses : il suffit que de son beau travail de finesse et de patience les idées générales et les conclusions soient justes. Et si, pour le liseur ordinaire, cette analyse de l'infiniment petit et de l'infiniment enchevêtré produit, malgré l'excellente qualité du style, un papillotement qui fatigue un peu, l'homme d'études trouvera dans ce commentaire de *Volupté*, non seulement des indications précieuses sur Sainte-Beuve et le ménage Hugo, mais des lueurs très neuves sur Lamennais, Béranger, Bonald, et, d'une façon plus générale, sur les dessous de la pensée du maître fourbe à l'égard de ses contemporains et de ses amis. G. AUDIAT.

Mélanges en prose, par EUGÈNE MANUEL, publiés avec une Introduction par ALBERT CAHEN. Paris, Hachette, 1905, in-16 de XVIII-268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Mélanges en prose* n'ajouteront pas grand'chose à la gloire modeste d'Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers*, de *la Robe* et de quelques autres poésies touchantes conservées dans les anthologies. Mais ils feront mieux connaître ce brave homme d'universitaire israélite, élevé à l'école de Jules Simon, et qui fut comme lui un spiritualiste et un patriote convaincu. Quelques lignes discrètes de la Préface me laissent croire qu'il fut aussi « dreyfusard. » Il est mort à temps pour ne pas trop s'engager sur cette pente funeste où tant de nos contemporains se sont perdus. Ces *Mélanges en prose* se divisent en trois parties : I. *Littérature.* — II. *L'Université.* — III. *Souvenirs de jeunesse et d'École normale.* Dans la première, je trouve des études littéraires, ou biographiques sur la poésie, sur Brizeux, Laurent Pichat, Pittié, Octave Feuillet, Adolphe Franck et Jules Simon. Les études littéraires sont intéressantes, celle sur Feuillet surtout ; les biographies, plus personnelles, sont touchantes et émues.

La deuxième partie comprend des discours de distributions de prix, et des études pédagogiques visant principalement l'enseignement des jeunes filles. Écrites du point de vue universitaire officiel, elles respirent ce contentement de soi qui est l'essence de l'esprit universitaire, et n'ont plus, tant ce modérantisme paraît loin des passions folles d'aujourd'hui, que la valeur d'un témoignage. La troisième partie contient des souvenirs de jeunesse et d'École normale, et notamment une visite à Chateaubriand, contés vraiment d'aimable façon. C'est la partie la plus personnelle et le plus piquante du livre.

Vient enfin un *Dernier Écrit* sur *la tolérance*, un travail de jeunesse sur *la Prière et l'adoration*, et les deux dernières poésies de l'auteur.

La *Lettre sur la tolérance* a été adressée aux instituteurs au début de l'Affaire Dreyfus ; elle est principalement dirigée contre l'antisémitisme et semble inspirée par une peur de revanche que l'événement n'a guère justifiée.

ÉD. PONTAL.

Varia. Pagine di critica e d'arte, da FRANCESCO FLAMINI. Livorno, Giusti, 1905, in-8 de XI-350 p. — Prix : 3 fr.

Une bonne partie de ce volume est occupée par des discours de circonstance. Les centenaires de Léopardi et de Pétrarque ont été l'occasion, le premier, d'une conférence sur *Giacomo Leopardi poeta*, l'autre, d'une allocution sur *la Gloria del Petrarca*. Un article sur Tommaseo, inséré dans la *Fanfulla della Domenica*, et reproduit ici sous le titre *Commemorando Niccolò Tommaseo*, quelques pages consacrées à *l'Opera di Giuseppe Verdi*, ont une origine analogue ; de même, un éloge du roi Humbert (*Pel re buono*), et celui d'un distingué latiniste qui professa longtemps à Padoue, Ferdinando Gnesotto (*In Memoria d'un filologo*).

Conférences encore, mais d'un caractère plus scientifique, les deux morceaux intitulés : *Poesia di popolo del buon tempo antico*, et *le Lettere italiane in Francia nei secoli del Rinascimento*; dans ce dernier, l'un des plus remarquables du livre, l'auteur, reprenant un sujet qu'il avait déjà traité de main de maître dans ses *Studî di storia letteraria*, parus en 1895, fait défiler devant nos yeux les silhouettes de quelques-uns des savants et littérateurs italiens établis en France sous les règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, et retrace largement, en quelques pages, l'histoire de l'italianisme dans la littérature française, depuis François Ier jusqu'à Henri IV.

M. Flamini nous donne encore, dans ses *Varia*, le discours d'ouverture du cours qu'il professa en 1896, à l'Université de Padoue, lequel a pour titre : L'*Insegnamento scientifico della letteratura nazionale*; M. Flamini y expose, avec grande autorité, ses idées sur la méthode à suivre dans les recherches d'histoire littéraire, et indique quelle application il comptait faire alors de cette méthode dans l'étude de l'Arioste, puis de Machiavel.

A ces différents morceaux, sont joints deux articles, d'un intérêt plus particulier, écrits pour des périodiques, l'un sur *Un Virtuoso del quattrocento* (Serafino de' Ciminelli dell' Aquila), l'autre sur *Arturo Graf e suoi poemetti drammatici*.

Nous avons réservé pour la fin de cette trop brève analyse, quatre « lectures dantesques », par lesquelles s'ouvre ce volume, et qui n'en font pas, à beaucoup près, la partie la moins importante ; savoir : *Il Trionfo di Beatrice*. Dans la fameuse procession mystique du Paradis terrestre, Béatrice triomphante, d'après M. Flamini, représenterait non

la Théologie, comme l'ont pensé la plupart des commentateurs, mais la Vérité révélée; — *Nel cielo di Venere.* Éloquent commentaire, non dépourvu d'aperçus nouveaux, du chant IX du *Paradis* (épisodes de Cunizza et de Folquet de Marseille); — *Dante e il « dolce stilo. »* Après avoir recherché les origines du *dolce stil novo* et en avoir défini le caractère à la fois mystique et scholastique, M. Flamini montre que la grande originalité de Dante, parmi les adeptes de la nouvelle école, a consisté dans la conception même de la *Vita Nuova*, où s'annonce et se prépare déjà l'apothéose, la transfiguration de la dame aimée; — enfin, *I Significati e il fine del poema sacro.* C'est ici, pensons-nous, le morceau capital de tout le recueil, celui qui mériterait le plus qu'on s'y arrêtât. En vingt-cinq pages, l'auteur nous donne la substance du grand ouvrage qu'il a entrepris sur *I Significati reconditi della Commedia di Dante e il suo fine supremo* (nous avons rendu compte ici même du premier volume, paru en 1903, et parlerons plus tard du second en même temps que du troisième). Nous ne pouvons donner ici un résumé de ce résumé; disons seulement, ou rappelons plutôt, que tout le système de M. Flamini repose sur une interprétation aussi claire qu'originale du premier chant de la *Commedia.* L. AUVRAY.

HISTOIRE

Études économiques sur l'antiquité, par PAUL GUIRAUD. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Guiraud a réuni, en un volume, de très intéressantes études économiques qu'il avait fait paraître dans plusieurs revues, notamment dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris.* En tête du volume, et comme sa préface naturelle, est reproduit un article de la *Revue internationale de l'enseignement* sur l'*Importance des questions économiques dans l'antiquité.* M. P. Guiraud y démontre que, chez les anciens, comme de nos jours, la politique était souvent conduite par l'économie politique. Le chapitre suivant a pour objet l'évolution du travail en Grèce. L'auteur y développe l'idée qu'il avait déjà indiquée dans deux ouvrages précédents : à savoir qu'il existe un rapport entre le régime du travail et les institutions publiques. A l'organisation primitive de la famille patriarcale correspondent des mœurs laborieuses. La famille est un organisme qui se suffit à lui-même et qui produit toutes les ressources nécessaires à la vie. Le travail est estimé; maîtres et esclaves y prennent part. Lorsque le régime aristocratique fut substitué à la monarchie, la classe qui s'empara du pouvoir avait pour elle la naissance, l'autorité politique et religieuse et la richesse. Elle se réserva le gouvernement et la guerre; ses membres étaient perpétuellement requis pour un service public : il fallait donc qu'elle fût

affranchie de tous les soucis de l'existence. Les esclaves et les serfs travaillèrent pour elle; leur travail était presque exclusivement agricole.

Les roturiers, exclus de la possession de la terre, se jetèrent du côté du commerce et de l'industrie et y rencontrèrent la richesse. Il en résulta une transformation économique et, par suite, une transformation sociale, par la création d'une bourgeoisie urbaine. Les régimes qui succédèrent à l'aristocratie, c'est-à-dire la tyrannie et la démocratie, encouragèrent cet essor. La démocratie surtout, en orientant les Grecs vers l'industrie, le commerce et la mer, leur montra leur véritable destinée; elle ouvrit le domaine où les qualités de cette race devaient trouver leur plus utile emploi.

La propriété foncière à Athènes resta réservée aux citoyens; les étrangers ne pouvaient acquérir le sol que dans des limites fort restreintes. Il en était de même pour les affranchis. Les gros propriétaires étaient rares; la plupart n'avaient qu'un domaine limité; ils étaient obligés de s'occuper eux-mêmes de son exploitation et de surveilller le travail de leurs esclaves. Les chefs d'industrie occupaient parfois des ouvriers libres, mais ils préféraient les esclaves. Le malheur fut que la démocratie avait de terribles exigences. Le peuple réclama comme la bourgeoisie le droit au repos pour s'occuper des affaires publiques. De là les jetons de présence, les allocations de toute nature, pour la vie matérielle et pour le plaisir, qui soustrayaient le pauvre à la nécessité de travailler. On marchait à grands pas vers le socialisme effectif, qui était du reste dans les idées grecques depuis très longtemps. Mais tous ceux qui entreprirent des réformes ne s'occupèrent guère de la question du travail; ils ne songèrent qu'à la propriété. La conception fondamentale des Grecs était que le citoyen devait avant tout servir l'État. A mesure qu'une classe nouvelle arrivait à la vie publique, elle tâchait de se débarrasser des soucis de la vie matérielle, si bien qu'après l'avènement de la démocratie pure, le travail retomba en entier sur les étrangers et sur les esclaves, c'est-à-dire sur des gens qui étaient en dehors de la cité. L'État ne put soutenir une dépense aussi lourde, c'est pourquoi les pauvres furent excités à dépouiller les riches et la prospérité du pays disparut, en même temps que périt son indépendance.

M. Guiraud étudie ensuite l'impôt sur le capital à Athènes. La découverte du traité d'Aristote sur le gouvernement des Athéniens a permis de rectifier les idées qui avaient cours sur l'Eisphora. Il apparaît clairement que le législateur, en divisant les citoyens en quatre classes, avait eu pour but la création de listes de notabilité qui devaient servir à la répartition des fonctions publiques, et peut-être aussi des charges militaires. C'est en 428 qu'apparaît pour la première fois l'impôt sur le capital. Il fut surtout levé pour des besoins de guerre.

Le capital était évalué d'après des déclarations individuelles, qui dans un petit État comme Athènes, étaient facilement contrôlées par l'administration et par l'opinion publique. Aggravé par les liturgies, cet impôt inclina de plus en plus les riches vers la paix, à tel point qu'ils ne se décidèrent à combattre Philippe de Macédoine que lorsqu'il était trop tard.

Le chapitre suivant traite de la population en Grèce. Les esclaves étaient le plus grand nombre, et il semble, au premier abord, qu'il eût été profitable aux maîtres d'accroître ce nombre en favorisant la naissance des enfants : il n'en est rien. Un esclave coûtait plus cher à élever qu'à acheter adulte. Les affranchis, au contraire, usaient de leur liberté pour augmenter leurs familles. Les étrangers, qui affluaient dans les États de grande richesse mobilière, apportaient avec eux un surcroît de prospérité et de population. Quant aux citoyens, leur nombre en était souvent restreint par la loi, en tous cas il tendait toujours à diminuer. Plutarque allait jusqu'à dire que, de son temps, la Grèce n'était pas capable d'armer plus de trois mille hommes d'infanterie de ligne.

A partir du chapitre V, M. Guiraud abandonnne le monde grec pour le monde romain. Il traite d'abord de l'impôt sur le capital, en d'autres termes du *tributum ex censu*. Cet impôt n'était perçu qu'en temps de guerre et était affecté uniquement aux dépenses militaires. Les déclarations des contribuables servaient de base à la taxe. L'impôt, voté par le Sénat, était un impôt de répartition. Lorsque le trésor public se remplit par le butin, le tribut disparut. Une curieuse monographie du financier C. Rabirius, à qui sa fortune permit de prêter des sommes énormes à Ptolemée Aulètes et qui doit surtout sa célébrité au procès dans lequel il eut pour avocat Cicéron, et une vue d'ensemble sur *l'Impérialisme romain*, terminent le volume, qui se lit avec le plus vif intérêt. Il est admirablement composé, écrit d'un style clair, et traite de questions attrayantes pour quiconque veut se rendre compte de la vie sociale de l'antiquité. E. B.

Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, par le P. Louis Batterel, publiés par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardet. T. IV. *Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres, qui ont vécu sous le P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général.* Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de VII-566 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le *Polybiblion* a signalé à ses lecteurs, en mai 1903 et mars 1904 (t. XCVII, p. 439-441 et t. C, p. 244-245), l'importance de cette publication, préparée, on s'en souvient, par Mlle Pellechet, auteur du *Catalogue des incunables de France*, dont la mort récente a été une perte pour l'érudition française, et achevée par MM. Ingold et Bonnardet. Le quatrième et dernier volume que suivra bientôt, — les éditeurs

nous le font espérer, — un index analytique, est digne de ses devanciers par l'abondance et l'intérêt des documents. Il renferme les biographies des « Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres qui ont vécu sous le P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général » et aussi un peu sous le P. de la Tour, son successeur, ajouterai-je. Le P. Batterel connut la plupart des personnages dont il parle et vécut même de longues années avec plusieurs. C'est donc un peu l'histoire religieuse de son temps qu'il raconte. Les notices les plus importantes sont, avec la biographie du P. Abel-Louis de Sainte-Marthe, celles des PP. Richard Simon, Malebranche et Quesnel. Comme l'auteur ne prend aucun soin de cacher ses antipathies, non plus que de déguiser ses préférences, il ne faut peut-être pas toujours prendre ses assertions à la lettre. C'est ainsi que Richard Simon est un peu sacrifié. Et cependant Batterel déclare se contenter de le laisser parler. A l'entendre, Richard Simon aimait bien qu'on s'occupât de lui, tout en jouant parfois à l'indifférence, sinon même à l'humilité, et il lui applique assez plaisamment ce que dit Virgile de la bergère Galathée :

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri (*Egl.* III. 65).

Mais ce qui rend l'étude qu'il lui consacre fort intéressante, c'est l'histoire des publications du célèbre exégète, inséparable de celle de ses nombreux démêlés avec tout le monde un peu, surtout avec Bossuet « le gendarme de l'orthodoxie, » comme on l'a nommé de nos jours assez irrévérencieusement.

Les pages qui se réfèrent au P. Quesnel sont aussi très curieuses ; en voici les premières lignes : « Je ne me propose point de traiter à fond cet article, dit l'auteur ; il est trop vaste et me mènerait trop loin Je me retranche donc à ne le suivre bien en détail que durant le temps que le P. Quesnel a demeuré parmi nous et à ne rapporter qu'en gros le reste de ses aventures en la manière qu'il nous en a appris lui-même les principales en divers morceaux de ses ouvrages, comme c'est aussi d'après lui que je vais conter ce que je sais de sa vie jusqu'en 1673. »

Batterel conte, en effet, et conte encore, mais pas toujours avec la belle impartialité dont il se vante. Il ne recule pas toujours devant les anecdotes plus ou moins controuvées, pour peu qu'elles donnent du piquant à son récit. Observons toutefois que nous sommes en présence de *Mémoires domestiques*, non destinés à la publicité, sous cette forme du moins. Dans la pensée de l'auteur, son travail était un simple répertoire de documents mis à la disposition des futurs historiens de cette époque où les querelles religieuses jouèrent un si grand rôle. De là ce style sans façon, primesautier, qui, certes, est loin de manquer de saveur, et même de charme. Aux amateurs d'aventures romanesques, je recommande tout spécialement l'histoire de l'évasion

du P. Quesnel des prisons de l'archevêque de Malines, à Bruxelles : je la signale aussi à l'attention de tous ceux qui désirent se renseigner de près sur la férocité avec laquelle on poursuivait alors les hérétiques, ou simplement ceux qui étaient soupçonnés d'hérésie.

Batterel narre tout au long l'histoire du plus fameux des ouvrages de Quesnel, celui de ses *Réflexions morales* ; histoire captivante à un haut degré, pour ceux qui s'intéressent encore aux querelles des jansénistes, ou, pour parler plus exactement, à celles qui furent suscitées à l'occasion du jansénisme. Comme tout cela montre bien qu'en tout temps, et partout, dans tous les hommes, il y eut... de l'homme. Le Quesnel de Batterel, et je souhaite que ce soit le vrai, vaut mieux que le Quesnel traditionnel.

La notice consacrée à Malebranche renferme de précieux détails sur les démêlés du célèbre philosophe moraliste avec Bossuet et Arnaud, le grand Arnaud. Batterel avait vu Malebranche ! « Me trouvant un jour dans la sacristie de Saint-Honoré, où tous les Pères étaient assemblés en attendant vêpres, je priai quelqu'un de me le montrer. Le P. Malebranche qui était derrière moi, l'entendit et, en me tournant pour le regarder : *Oui, le voilà, ce grand nigaud*, me dit-il. Il était en effet d'une taille haute, maigre et sec, en un mot, tout tel qu'on croit l'entendre parler dans le portrait qu'on conserve de lui dans la bibliothèque de la maison de Paris. » La lithographie a vulgarisé ce magnifique portrait. On sent que l'auteur vivait un peu de ce souvenir et que Malebranche lui était très symphatique. Aussi le loue-t-il sans réserve ; surtout il fait ressortir ses qualités morales à côté de cette noble intelligence qui fera dire plus tard à Joseph de Maistre : « La France n'est pas assez fière de son Malebranche. »

Le docte hébraïsant que fut le P. Bernard Lamy retient aussi quelque temps la plume de Batterel, et certes il le mérite. Toutes ces notices, d'ailleurs, sont remarquables par quelque endroit. Celle de Louis de Byzance, juif converti d'abord au mahométisme, mais malgré lui, puis au christianisme, de son plein gré cette fois, et entré dans la congrégation de l'Oratoire, se recommande par la multitude et l'étrangeté des aventures arrivées à ce personnage.

Ce volume, dû au zèle infatigable du P. Ingold, apporte, comme ses aînés, une importante contribution à l'histoire religieuse de l'époque, c'est-à-dire celle de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe.

A. ROUSSEL.

Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre, par l'abbé J. DASSE. Nevers, Vallière, 1905, in-8 de 157 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une très louable étude que M. l'abbé Dasse consacre à la figure assez terne d'un évêque constitutionnel. Guillaume Tollet, curé de la paroisse rurale de Vendenesse, était un prêtre estimé pour sa charité ;

il avait cette piété moyenne qui ne défend pas un caractère faible contre les tentations de l'ambition et ces moyens ordinaires qui ne permettent pas de distinguer entre des idées généreuses et de coupables utopies. Accaparé par les révolutionnaires, qui firent de lui non seulement un évêque intrus, mais un président du directoire départemental, il marcha avec eux jusqu'au jour où, dépassé par des démagogues plus révolutionnaires que lui, il refusa de les suivre et subit à son tour la persécution qu'il avait dirigée contre les prêtres insermentés. Retiré dans son village, il n'abandonna jamais ses fonctions sacerdotales, mais dégoûté de l'épiscopat il envoya sa démission à Mgr de Suffren, évêque légitime de Nevers, puis cédant à l'influence dominatrice de Grégoire, il reprit ses fonctions, bien que sans enthousiasme, et au Concordat fit partie de ce groupe de gallicans obstinés qui boudaient le Concordat et refusaient de faire au Pape la soumission qui devait leur mériter le pardon.

M. l'abbé Dasse a utilisé la publication de M. de Lespinasse (Voir *Polybiblion*, avril 1905, t. CIII, p. 379), et a tiré des lettres adressées à Grégoire par Tollet et quelques prêtres nivernais les éléments de ses derniers chapitres. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu connaissance des lettres écrites au même Grégoire par Dufraisse, élu en 1799 métropolitain constitutionnel de Bourges ; il y aurait vu que si Tollet se décida à reprendre ses fonctions d'évêque, ce fut seulement quand son métropolitain l'eut menacé d'une déposition ; il se résigna à assister au concile provincial présidé à Bourges par Dufraisse, et dont Grégoire faisait partie comme évêque de Blois ; c'est là qu'il paraît s'être enraciné dans ses idées antiromaines dont jusque-là il ne paraît pas un très ferme défenseur.

Un trait touchant cité page 49 : « Aussitôt qu'il avait reçu son trimestre en assignats, Tollet faisait assembler les pauvres de Nevers, et, muni d'une paire de ciseaux, leur distribuait la moitié de son traitement en coupant des assignats dans les feuilles qu'il avait reçues. » Quel malheur qu'un homme aussi charitable n'ait pas été plus clairvoyant et plus ferme dans les principes catholiques !

M. l'abbé Dasse ne connaît qu'imparfaitement l'histoire de l'Église de France pendant la Révolution en dehors du département de la Nièvre ; il lui est échappé, dans les noms de lieux et de personnes, quelques inadvertances qui ne diminuent pas cependant la valeur de son consciencieux travail. P. Pisani.

Monseigneur Colmar, évêque de Mayence (1760-1818), par Joseph Wirth. Paris, Perrin, 1906, in-16 de 269 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Mgr Colmar, de famille alsacienne, fut un prêtre fort édifiant pendant la Terreur, à Strasbourg, presque un confesseur de la foi, et après

le concordat de 1801, un évêque, à Mayence, plein de charité, de zèle et de bonté. L'éclat de la puissance de Napoléon semble bien l'avoir un peu ébloui, et comme il devait pour son diocèse beaucoup aux bontés généreuses de l'Empereur, sa reconnaissance lui voila quelque peu les procédés brutaux employés par le Souverain contre Pie VII. Au concile « national » de 1811, et au moment du concordat de Fontainebleau, en 1813, peut-être l'évêque de Mayence fut-il d'une condescendance exagérée envers la puissance dominatrice de César contre les libertés de l'Église. Mais Mgr Colmar avait été un prêtre si intrépide pendant la persécution révolutionnaire qu'il n'est guère possible d'incriminer que l'excès de sa confiance et de sa mansuétude.

En racontant sa vie, M. Joseph Wirth a été justement impressionné par ses mérites et son admirable vertu. Malheureusement ces études manquent de méthode et surtout de critique historique ; sans relever des erreurs de dates, de noms, il faut regretter la pénurie des sources auxquelles l'auteur a puisé et surtout l'absence trop fréquente de contrôle. C'est ici un panégyrique un peu naïf, et, pour très justement sympathique que soit la figure de Mgr Colmar, elle eût gagné sans doute à être mise en lumière avec plus de discernement.

Une foule de choses intéressantes et peu connues sont, dans ce volume, à retenir pour l'histoire ecclésiatique du commencement du XIXe siècle. Notamment sur la période révolutionnaire à Strasbourg, il y a là des pages curieuses à propos des courageux stratagèmes de l'abbé Colmar dans l'exercice de son périlleux ministère. La façon dont il releva les ruines du diocèse de Mayence (chap. II), ses efforts apostoliques lors des événements politiques de la guerre et de la peste de 1813-1814 (chap. VI) sont aussi édifiants qu'instructifs. Un des principaux mérites de cette étude se trouve dans les détails recueillis sur le groupe catholique dont Mgr Colmar fut l'âme et dont les membres prirent une part active dans le renouveau chrétien du dernier siècle : deux figures ici sont particulièrement attachantes : Mlle Humann et l'abbé Liebermann ; par elles et avec elles sont étudiées les œuvres alsaciennes et les gens de cœur et d'intelligence qui formèrent la fameuse association de l'abbé Bautain et de ses disciples. C. G.

Les Assemblées du clergé de France. Origines, organisation, développement, 1561-1615, par LOUIS SERBAT. Paris, Champion, 1906, gr. in-8 de 410 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume se présente avec un véritable luxe de documents et un grand appareil scientifique ; il ne fait cependant pas vaine parade de science : tous ces documents ont été étudiés et utilisés avec beaucoup de sagacité. M. Serbat nous donne un livre très sérieux et très savant.

Il a divisé son ouvrage en quatre parties. La première, qui traite des

Origines des assemblées du clergé, est aussi la plus longue, la plus originale, la plus documentée. Les assemblées proprement dites datent du contrat conclu à Poissy, en 1561, entre Charles IX et le clergé de France ; il y eut pendant assez longtemps des tâtonnements, des protestations même, de l'imprécision dans la forme et le pouvoir des assemblées... Peut-être M. Serbat n'a-t-il pas assez marqué la différence qu'il y a entre les prétendues assemblées qui ont suivi le concordat de 1516 et celle que créa le contrat de Poissy : elles n'ont à peu près rien de commun. Peut-être aussi ne voit-on pas assez vite que, dès 1567, l'assemblée était douée de ses organes essentiels : c'étaient ceux des états généraux, en permanence, pour ainsi dire, à cette époque, que le clergé s'était adaptés, — ni qu'avec la question de finances, d'ailleurs très importante, il s'en agitait déjà d'autres, d'un ordre plus relevé.

C'est du reste cette question de finances qui préoccupe surtout M. Serbat. Il s'en tire à merveille, et ce n'est pas sans mérite, car elle est singulièrement compliquée. Par une série de textes très bien choisis, M. Serbat nous fait assister, pour ainsi dire, au jour le jour, à cette longue lutte entre les derniers Valois, toujours à court d'argent, et la caisse du clergé très appauvrie. « Pendant un grand nombre d'années, constitutions de rente, subsides extraordinaires, aliénations, se succèdent sans interruption, » la Royauté est obligée de reconnaître la légitimité des assemblées du clergé. Ne l'avait-elle pas fait déjà, implicitement du moins, en accordant au clergé le vote et la répartition des subsides ? — Cette question de finances avait déjà été traitée dans un long *Rapport* de M. Chéron à l'assemblée de 1675 ; mais bien que l'honorable député ait dû, comme il le dit lui-même, rechercher et examiner un nombre presque infini de registres, fouiller dans les études des notaires depuis l'année 1562, son travail est loin d'être aussi complet et aussi « historique » que celui de M. Serbat.

La deuxième partie de l'ouvrage se rattache très étroitement à la première, ou plutôt elle n'en est que le complément, puisqu'elle traite de *l'Administration temporelle du clergé de France, organisée par les assemblées*, et que syndics, agents généraux, bureaux diocésains et chambres supérieures n'ont été établis que pour assurer le bon fonctionnement de la caisse du clergé, telle que l'a constituée le nouvel ordre de choses.

L'intérêt croît encore avec la troisième partie où est décrite *la Constitution intérieure des assemblées*. En trois chapitres très remplis de faits, M. Serbat nous parle des députés, des travaux préparatoires et des séances des assemblées. Ce sujet avait déjà fait l'objet d'une étude, publiée au cours de l'année dernière par la *Revue du clergé français ;* M. Serbat, sans l'avoir connue, la complète et la rend définitive.

Ce qui est peut-être moins complet et moins définitif, ce sont les

deux premiers chapitres de la quatrième partie sur *les Origines de l'intervention des assemblées en matière spirituelle*, et le troisième sur *les Assemblées et les Protestants*. Il serait plus juste de dire que, tout de suite, et comme naturellement, les assemblées se sont octroyé le droit de traiter de ces matières spirituelles et que personne ne le leur a contesté sérieusement ; à partir de 1567, les questions religieuses font constamment la matière de leurs cahiers de doléances et de leurs projets de réformes.— Quant aux protestants, les assemblées, jusqu'en 1615, s'en sont relativement peu occupées, au moins directement. M. Serbat doit se borner à rapporter la protestation très anodine contre l'édit de Nantes et la fondation de la caisse des convertis. C'est à partir de 1635 surtout que cette partie de l'histoire des assemblées s'enrichit de faits et devient fort intéressante.

Comme on le voit, cette question des assemblées du clergé est d'un grand intérêt, en ce moment surtout. Elle n'avait pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble ; M. Serbat l'a traitée de main de maître et comme elle le mérite, avec autant de compétence que de modération et d'indépendance d'esprit. M. Serbat possède la vraie méthode historique.

I. BOURLON.

Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus), publiés ,d'après des notes d'ARTHUR GIRY, par RENÉ POUPARDIN. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de LIII-139 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ces monuments sont la vie et les miracles de saint Philibert par le moine Ermentaire et la chronique de Tournus. Ermentaire, moine de Noirmoutier, composa au IXe siècle la vie de saint Philibert, qui a été diverses fois publiée et qui est conservée dans un certain nombre de manuscrits ; il utilisa une vie antérieure, aujourd'hui perdue, écrite sous l'abbé Cochin, le second successeur de Philibert à Jumièges. On y trouve sur la vie de ce saint des traits que l'historien peut accepter. Le même Ermentaire rédigea le recueil des miracles opérés par saint Philibert pendant les diverses migrations de ses reliques durant les invasions normandes. Ce recueil porte la trace de tous les voyages que durent faire les moines de Noirmoutier avec leur précieux trésor avant d'aboutir au monastère de Tournus. Un moine de Tournus, nommé Falcon, rédigea la chronique de son abbaye, sous le gouvernement de l'abbé Pierre (1065-1105) ; on ne sait rien de sa vie. Il utilisa pour son travail une Passion de saint Valérien, patron du monastère de Tournus, une légende de saint Lucius et de sainte Lucia, les écrits d'Ermentaire, le récit d'une translation des reliques de saint Philibert en Auvergne au Xe siècle, une liste des abbés de Tournus et les archives de cette maison. Cette chronique a été diverses fois éditée. M. Giry avait pris pour base de son édition un

manuscrit de Tournus, renfermant un texte d'Ermentaire du xe siècle et un de Falcon du xiie. M. Poupardin a utilisé, pour la vie et les miracles de saint Philibert, un ms. de la Bibliothèque Vaticane duquel pourrait bien dériver le ms. de Tournus.

Il a mis en appendice la liste et l'analyse des diplômes des rois carolingiens et des bulles concernant les abbayes de saint Philibert. Les documents sont au nombre de vingt-neuf (819-956), dont vingt-cinq ont été publiés. Le texte des autres est inconnu.

Le travail de M. Giry, revu et complété par M. Poupardin, qui est l'auteur de l'Introduction, a paru dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Il sera reçu avec gratitude par tous ceux qu'intéresse l'histoire de la période carolingienne.

J. Besse.

Cartulaire de Berdouès, publié et annoté par l'abbé Cazauran. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de xii-270-376 p. — Prix : 20 fr.

Berdouès est une localité du département du Gers, canton de Mirande. La Révolution y supprima une abbaye cistercienne, fondée vers 1128. Le cartulaire de cet établissement se trouve au grand séminaire d'Auch. Il ne comprend pas moins de 825 pièces ; ce qui est considérable pour un espace de 124 années (1134-1258). Si l'on n'y trouve ni bulles papales, ni diplômes royaux, ni documents donnant sur l'histoire de la province ou du diocèse des renseignements nouveaux, il y a des indications nombreuses et précises sur l'organisation intérieure du monastère, sur l'état de ses possessions et sur la nature de ses relations avec les familles et les localités voisines. Ce recueil permet de reconstituer la physionomie de ce coin de terre pendant deux siècles du moyen âge. L'éditeur a réuni ces éléments dans une Introduction consciencieusement rédigée ; ce n'est pas le seul mérite de son ouvrage. Un cartulaire aussi volumineux soulève une foule de problèmes d'histoire locale difficiles à résoudre. Après les avoir soigneusement précisés, M. Cazauran s'est mis à parcourir les campagnes du diocèse à la recherche des localités qu'il fallait identifier. Comme l'histoire et l'archéologie du diocèse d'Auch lui sont très familières, il a pu enrichir chaque nom d'individu et de lieu d'une foule de renseignements dont beaucoup sont inédits : un cartulaire édité avec ce soin devient une précieuse contribution aux progrès des études d'histoire locale. Ce n'est pas tout. Un cartulaire ne répond qu'à une période généralement courte de l'existence d'une abbaye, et encore ne contient-il pas toutes les indications désirables sur ce laps de temps ; sa publication fournit à un érudit sérieux l'occasion de donner tout ce qu'il a pu trouver ailleurs sur le passé d'une maison. C'est ainsi du moins que M. Cazauran a compris son rôle. Il a fait précéder le texte même des chartes d'une histoire

complète de Berdouès ; grâce à lui, ce vénérable monastère cistercien nous a livré tous les secrets d'un long passé qui ne fut pas sans gloire.

Les cartulaires de Gimont, de Grand-Selve, de Mairan, de la Chaise-Dieu, de Moncassin et de Flaran, institutions monastiques de cette même contrée, attendent encore leur éditeur ; je leur souhaite la même fortune qu'à celui de Berdouès. Si ces émules de M. Cazauran se révèlent un jour, puissent-ils rencontrer un mécène généreux, telle que Mlle Pellechet, qui les décharge des frais d'impression de leur travail ! C'est dire à qui nous devons la satisfaction de posséder le cartulaire de Berdouès.

J. Besse.

Le Clergé picard pendant la Révolution, par l'abbé Le Sueur. Amiens, Yvert et Tellier, 1905, 2 vol. in-8 de IV-423-VIII et 615-XXXI p. — Prix : 10 fr.

« Quelques-uns trouveront peut-être qu'il est meilleur, plus utile, plus honorable, d'atténuer, de cacher, de travailler un peu ou de taire la vérité... c'est le système absolument faux, à mon sens,... les fautes (des apostats) font ressortir davantage l'intrépidité, la constance et les mérites des autres. » Voilà dans quel esprit large et sincère M. Le Sueur a entrepris de raconter les luttes de l'Église picarde pendant la Révolution, et il n'a pas failli à son programme. Dans le premier volume, nous trouvons une description de l'ancien diocèse d'Amiens : les hommes d'abord, évêque, chapitres, curés et maisons religieuses : l'auteur s'attarde avec amour à décrire les beaux couvents, orgueil de la Picardie, dont les ruines mêmes ont disparu pendant la tourmente. Ce que nous savons des hommes nous permet de comprendre les événements, et le récit des élections aux états-généraux est fait de main de maître. Avec le second volume commence la crise : destruction rapide des couvents, des chapitres, pendant que le clergé séculier se laisse leurrer par de fallacieuses promesses. Puis, la guerre aux séculiers : la constitution civile les divise en deux camps à peu près égaux : les insermentés se cachent, doivent s'exiler, les vieillards et les infirmes autorisés à rester sont soumis a un barbare emprisonnement. Les constitutionnels, un moment favorisés par le pouvoir, tombent à leur tour dans le discrédit, sont accusés de répandre le fanatisme ; on les chasse de leurs églises, on les accule à l'apostasie et beaucoup succombent. La restauration du culte en 1795, la persécution de 1797, la réconciliation générale de 1802 sont traitées un peu sommairement et présentent moins d'intérêt que les premiers chapitres. Il semblerait qu'au moment d'achever son œuvre, l'auteur ait un peu manqué de souffle et que la composition du second volume ait été moins soignée que celle du premier : on y trouve des redites nombreuses (II. 128 et 193, 367 et 459, 374 et 409, 387 et 414) ; dans la liste

d'abdicataires des pages 439-444, j'ai relevé au moins trois noms qui figurent deux fois : les noms sont orthographiés de manière à devenir méconnaissables : à la page 69 du t. II, Vadurel signifie : Marduel.

Talleyrand n'a pas sacré Gobel (II, 127) qui était évêque seize ans avant lui ; — Mathieu Asselin et Porion n'ont pas pu « unir leurs efforts » en 1801 (II, 533) pour cette raison que Porion avait apostasié en 1793 et qu'Asselin avait été élu pour lui succéder en 1797. Le P. Soucley, chartreux de Thuison, n'a pas été déporté à l'île de Ré en 1794, mais en 1798 (*Vict. Pierre. La Déportation ecclésiastique sous le Directoire*, p. 232); il était devenu curé de Villetaneuse, près Paris ; il revint de la déportation, fit partie du clergé de Saint-Germain l'Auxerrois, se rétracta en 1800, et mourut en 1836, sur la paroisse de Sainte-Marguerite. — Le capucin que M. Le Sueur appelle Blanchardin se nommait Blanchandin-le-Chêne : il fut vicaire épiscopal de l'intrus Porion à Saint-Omer, et mourut curé de Vincennes en 1819.

En résumé, cet ouvrage, quoique terminé un peu hâtivement, complète et rectifie les publications antérieures de M. le chanoine Rose, de MM. Soyez et Darcy : il donne du clergé picard une peinture attrayante, souvent exacte et toujours impartiale. Tel est le livre qu'on devrait écrire dans chaque diocèse de France pour jeter la lumière sur le passé et fournir des avertissements et des leçons pour l'avenir.

P. Pisani.

Asnières-sur-Vègre et ses anciens fiefs. *Étude historique*, par Ed. de Lorière. Mamers, Fleury et Dangin, 1906, in-8 de 315 p. avec fig.

L'intérêt de cette étude dépasse d'une façon notable son horizon apparent, qu'un premier coup d'œil jugerait borné à une localité du Maine. Le talent de l'auteur et son excellente méthode ont su y mettre en relief des notions fort utiles pour la connaissance des institutions et des mœurs du moyen âge, de l'époque moderne et de la Révolution. De plus, on doit signaler cet ouvrage comme un vrai modèle aux personnes attirées vers la recherche et la mise en lumière des faits et des documents de notre histoire provinciale et locale : modèle pour le fond, par la solidité de sa construction, appuyée sur les meilleures bases et sur l'emploi constant des textes originaux ; modèle pour la forme, par son exposition claire, élégante, précise, exempte de toute rhétorique vaine. La première partie, consacrée à l'histoire du bourg, est partagée en dix chapitres : I. Asnières avant le XIe siècle; II. Asnières aux XIe et XIIe siècles; III. Asnières aux XIIIe et XIVe siècles ; IV. Asnières au XVe siècle ; V. Asnières du XVIe siècle à la Révolution ; VI. État social, administratif et économique de la paroisse sous l'ancien régime ; VII. Asnières pendant la Révolution ; VIII. Asnières depuis la Révolution. Dans la seconde partie, l'auteur étudie en détail et un par un

« les fiefs d'Asnières. » Un certain nombre de « pièces justificatives » et une « table des noms de personnes et de lieux » complètent le volume. Le début de M. Ed. de Lorière dans les études historiques est plein de promesses et plus que de promesses. M. S.

Les Rapports de la France avec l'Italie du XIIe siècle à la fin du premier Empire, par EUGÈNE SOL. Paris, Champion, 1905, in-8 de 167 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre de ce travail a le tort d'être trop ample. Il autorise le lecteur à y chercher beaucoup de choses qu'il n'y trouvera pas. L'auteur n'a voulu donner que l'inventaire des pièces relatives à l'histoire d'Italie et contenues aux Archives nationales dans la série K. Cet inventaire est incomplet. L'auteur aurait dû regarder aussi dans les séries Allemagne, Espagne et autres : croit-il que Milan et Naples, par exemple, n'ont pas intéressé, quant aux investitures, alliances, guerres et traités, Maximilien, Ferdinand et Charles-Quint, autant que Louis XII ou François Ier ? Cet inventaire est fait sans méthode ; tantôt les documents sont décrits, tantôt ils sont désignés par des titres modernes : tantôt on en publie de longs fragments, tantôt on les indique par groupes, d'une façon tout à fait vague (par ex. 510-511, 515, 466, 468, etc.). La composition m'en paraît défectueuse. L'auteur a suivi purement le classement des divers cartons et registres des Archives ; mieux valait, ce semble, distribuer les documents par groupes géographiques, et dans chacun par ordre chronologique. Cependant cet inconvénient est pallié par un index alphabétique. La rédaction est souvent bien lâchée, surtout dans les notes. Par ex. : p. 89, « Une tartane est un petit bâtiment à voile. On en voit sur la Méditerranée. Elle a une forme triangulaire », et p. 90, « Une galiote est un long bateau couvert, une sorte de petit navire. Depuis l'invention des bateaux à vapeur, ce bateau a été laissé de côté ; on s'en servait pour voyager. » Ibid. : « Ranuce II Farnese fut le Farnese qui perdit Castro. » Ce travail est donc encore bien imparfait, mais il faut cependant remercier M. Sol de l'avoir publié ; car, même médiocre, un inventaire peut rendre des services.

L.-G. PÉLISSIER.

Quinze ans d'histoire (1866-1881), *d'après les Mémoires du roi de Roumanie et les témoignages contemporains,* par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 456 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

C'est de l'histoire de Roumanie qu'il est question ici ; la période de quinze années étudiée par l'auteur va de l'élection de Charles de Hohenzollern comme prince des Principautés-Unies de Valachie et Moldavie, jusqu'à la reconnaissance internationale du royaume de Roumanie. Le principal document utilisé a une valeur indiscutable ;

ce sont les *Notes sur la vie du roi de Roumanie*, publiées d'abord en allemand dans la *Deutsche Revue*, puis en français dans *l'Indépendance* et qui ont formé quatre volumes (texte allemand paru à Stuttgart — texte français, à Bucharest). L'éditeur de ces Mémoires est le docteur Schœfer, ancien précepteur du roi Carol, mais l'auteur est le Roi lui-même, et malgré sa forme impersonnelle, l'ouvrage est véritablement une autobiographie.

Le récit, composé d'après cette source précieuse par M. le baron J. de Witte, est d'une lecture fort agréable ; on assiste aux négociations qui, presque à la veille de Sadowa, placèrent un Hohenzollern à la tête du peuple roumain ; à l'enthousiasme de la premiere réception succèdent de gros dissentiments, et la guerre franco-allemande porta à l'état aigu les divergences entre le prince allemand d'origine et de cœur et le peuple qui n'oublie pas sa parenté avec les nations latines.

La guerre des Balkans fit disparaître l'impopularité du prince : les dangers partagés, les succès remportés sous Plevna amenèrent une reconciliation durable. Les Roumains ne furent pas les mieux partagés après la victoire, et l'acquisition de la malsaine Dobroudja ne fut qu'une insuffisante compensation pour la perte de la Bessarabie qu'il fallut rétrocéder aux Russes ; de plus, le Congrès de Berlin avait imposé ses idées sur le grave problème de la condition des israélites de Roumanie ; la France, l'Angleterre et même l'Allemagne s'entendirent pour dicter au roi Carol des conditions odieuses à ses sujets, conditions qu'il fallait subir à moins de rechercher la dangereuse protection de la Russie. Le Roi sut manœuvrer dans son isolement pour défendre les intérêts dont il était le gardien, et l'Europe récompensa sa docilité en lui reconnaissant officiellement le titre royal.

Carol de Hohenzollern est-il un personnage très sympathique ? Au point de vue français, on doit répondre que non, et, malgré sa parenté avec la famille Bonaparte, il s'est toujours montré trop teuton pour que nous le regardions comme un ami ; il ne faudrait pas cependant le juger sur ce que disent ses sujets, bien latins par leur impressionnabilité, leur inconstance et leurs colères irréfléchies, auxquelles succèdent, presque sans transition, des enthousiasmes éphémères ; mais, en examinant ce qu'était la Roumanie en 1866 au point de vue social, économique et militaire, et ce qu'elle est devenue aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le roi Carol a bien mérité du pays qui lui a confié ses destinées.

P. Pisani.

BULLETIN

La Cité de la Paix d'après le témoignage de ceux qui y sont revenus, par le R. P. BROWNE; trad. de l'anglais. Avignon, Aubanel, 1906, in-12 de x-180 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre peut faire suite à l'excellent ouvrage de Mgr Baunard : *La Foi et ses victoires*, quoique conçu dans un but différent. C'est l'histoire, ou mieux l'autobiographie, de quelques âmes amenées du protestantisme au catholicisme, par la grâce intérieure et extérieure. Les sept récits dont se compose l'ouvrage sont, dans leur simplicité éloquente, d'une émotion qui ne manquera pas de toucher le lecteur même le plus prévenu. Il faut tant de sacrifices et tant d'efforts pour se détacher de l'erreur et reconnaître publiquement la vérité, à l'époque que nous traversons ! Mais ce retour à la foi est suivi de tant de consolations ! Les apologistes de la religion catholique trouveront dans ce livre des arguments nouveaux et des exemples précieux. Les hétérodoxes y puiseront aussi des renseignements qu'il était bon de ne pas laisser sous le boisseau. La traduction de l'original anglais n'est peut-être pas un modèle irréprochable de style, mais elle n'en marque que mieux la sincérité des narrateurs. Aussi cet ouvrage est-il à recommander à tous les lecteurs avides de vérité et de lumière. G. BERNARD.

Prosélytisme protestant, par JEAN FORCADE. Paris, Action française, 1905, in-8 de 45 p. — Prix : 0 fr. 15.

Des signes très clairs avertissent les Français soucieux de leurs traditions nationales, mettent surtout les catholiques en garde contre le péril imminent d'une conquête protestante. Tantôt c'est l'infiltration lente d'un certain protestantisme plus ou moins orthodoxe, plus ou moins libéral, en apparence chrétien, mais s'efforçant de réduire le christianisme à un minimum dogmatique aussi bien qu'à un minimum d'existence sociale. Tantôt c'est l'oppression de sectaires inféodés aux Réveillaud et aux Buisson, jetant bas tous les masques anciens, et travaillant ouvertement à la destruction du catholicisme pour y substituer je ne sais quelle religion sans Credo, voisine de l'agnosticisme.

La brochure que nous signalons, bien documentée, est un utile avertissement contre le péril protestant, sous sa double forme. B. DE CARROY.

Renseignements pratiques, à l'usage du curé et du confesseur, sur la législation canonique du mariage, par N. ROUSSEAU. Paris, Lethielleux, 1905, in-8 de VI-147 p. — Prix : 2 fr. 50.

D'ordre pratique, supposant la connaissance préalable de la théorie canonique du mariage, le bref et clair travail de M. Rousseau offre aux curés et confesseurs un *memento* qu'ils apprécieront. Il est partagé en deux parties, dont l'une comprend tout ce qui se rapporte à l'examen canonique des futurs, l'autre renferme les règles relatives aux dispenses, à la revalidation, au « cas perplexe », et aux mariages *in extremis*. Les renseignements donnés ici pour la recherche des empêchements de consanguinité et d'affinité, bien que maintes fois réitérés par les auteurs, n'en gardent pas moins leur avantage, car cette matière continuera longtemps encore à faire le tourment des curés et des premiers vicaires. G. P.

En Famille. *Étude sur les premières années de l'enfant*, par le Dr TH. CARADEC. Paris, Paulin, s. d., in-12 de 154 p. — Prix : 2 fr.

Directeur du journal *la Mère et l'Enfant*, l'auteur était naturellement bien préparé à écrire un livre sur les premières années de l'enfant, et il s'en est, ma foi, fort bien tiré. Son volume, écrit en forme de roman, des premières années d'un jeune ménage, est gracieux, aimable et plein de bons conseils pour la première éducation, on pourrait presque dire pour le premier élevage de l'enfance. De la naissance au moment où bébé devient un petit homme ou une petite femme, — car ils sont bientôt deux dans la jeune famille, Maurice et Jeanne, — toutes les circonstances de la vie enfantine y sont décrites ; et la naissance, et le baptême, et les premiers ébats, et la première larme, et les premiers gazouillements, et la première dent, et le premier anniversaire, et le sevrage, et les premiers pas, et les premiers mots, si jolis au cœur des mamans et des papas, et les maladies qui jettent leur ombre sur tant d'aimables espérances, rien n'est oublié de ce qui fait tour à tour la joie et l'inquiétude des jeunes familles. Et déjà l'on voit poindre l'avenir lointain où d'autres joies éclaireront le foyer vieilli mais toujours heureux. Quelques mots, trop rares, indiquent des preoccupations chrétiennes; nous aurions voulu que l'auteur leur fît une plus large place, l'œuvre n'y aurait rien perdu. Tel qu'il est, d'ailleurs, c'est un livre aimable et bon, qui eût seulement trouvé un charme de plus à nous faire voir la jeune maman joignant les petites mains de bébé et l'aidant à balbutier ses premières prières sous la croix blanche du berceau. ÉDOUARD PONTAL.

Les Sports à l'école, par LOUISE MASSÉ. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 36 p. — Prix : 1 fr.

Les Sports pour tous, par RAOUL FABENS. Paris, Colin, 1905, petit in-8 de 163 p., avec 70 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Sports athlétiques, par EM. WEBER. Paris, Garnier, 1905, in-18 de VI-332 p. avec 68 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que d'importance et de valeur très différentes, nous réunissons ces trois brochures sous le même article, parce qu'elles traitent le même sujet à des points de vue divers, et qu'elles sont inspirées par la même tendance.

— *Les Sports à l'école* sont écrits pour les enfants des classes primaires. L'intention de l'auteur est de faire comprendre aux jeunes lecteurs de quelle utilité peut être pour eux la pratique de la gymnastique et des sports. En vue de ce résultat Mme Louise Massé a recueilli un certain nombre d'extraits d'auteurs, ou d'anecdotes intelligemment choisis, et se rapportant aux époques les plus variées. L'antiquité, la Renaissance, la période contemporaine ont été mises à contribution pour ces *ana*, en général fort amusants.

— Dans *les Sports pour tous*, il faut chercher la pensée d'un littérateur qu'a séduit le souvenir des résultats obtenus en Grèce par l'organisation des alpestres et des jeux olympiques. Tel est l'idéal qu'il entend recommander à ses lecteurs, gens du monde en général peu familiers avec les habitudes récemment établies en France. A ces personnes, étrangères aux jeux sportifs ou athlétiques, et qu'il veut initier aux charmes des exercices du corps, M. Fabens explique très clairement les règles des différents jeux assez compliqués, que l'on joue dans les sociétés de *racing* ou de *sporting*; et les explications données sont si claires que l'on prend intérêt, en

quelque sorte malgré soi, à ces arcanes un peu ennuyeuses des championnats, des *records*, des *challenges*, des *handicaps*, et autres termes de langue anglaise. Les illustrations aident à la compréhension du texte, et font de l'ensemble un fort joli, utile et plaisant volume.

— *Sports athlétiques*, tel est le titre qui promet, — et l'étiquette n'est pas trompeuse, — un exposé didactique des lois, qui en vertu de la science ou de l'expérience, président à tout ce qui concerne le sport. L'auteur a étudié, au point de vue physiologique, l'influence des exercices méthodiques sur la santé du corps et son développement : il a rassemblé, dans un chapitre, une série de notions hygiéniques et pratiques sur la manière la plus rationnelle de conduire l'entraînement. Dans un autre, il discute les mérites relatifs des différents systèmes de gymnastique moderne. C'est naturellement à la gymnastique suédoise que, conformément à l'avis exprimé par les spécialistes du jour, il donne la préférence. Enfin, dans une seconde partie, il décrit les différents sports et jeux, en donne les règles. Bref, c'est le traité savant de ces sortes de choses. En ce moment, où, par suite d'un revirement dans l'opinion, nous revenons en France à l'imitation de ce qui se passait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, dans la péninsule hellénique, le livre de M. Weber nous paraît avoir une réelle utilité ; il est très complet. Nous ne pouvons donc que lui souhaiter bonne chance, avec la plus entière conviction que le public ratifiera notre souhait

GAËTAN GUILLOT.

Les Compagnes du rêve, par J.-L. VAUDOYER. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 89 p. — Prix : 1 fr.

Les « compagnes du rêve » c'est une bande d'amoureuses rencontrées au hasard des lectures de livres d'autrefois ou d'aujourd'hui. C'est Nausicaa « ce nom lavé, argenté, ruisselant et qui coupe le rêve comme une barque, qui, dans l'aurore, prend le large », c'est Julie de Lespinasse, c'est « le petit animal de la forêt » ; ce sont les fantômes d'Ermenonville, c'est Herminie aux grands yeux, « soleils couchants derrière deux arcs de triomphe » ; c'est la petite Sirène d'Andersen, la Vénus de Trutat, et Bernerette, et Mimi, et Ermeline, et Lucie, et d'autres... L'auteur chante toutes ces petites bonnes femmes dans cette langue imagée, symbolique, obscure, poétique à la fois et vulgaire, où se complaisent aujourd'hui de nombreux diseurs de riens. J'avoue que toute cette littérature alambiquée me laisse froid. Nous n'avons guère le temps de rêver maintenant, et, en tout cas, je souhaite aux rêveurs, s'il en reste, d'autres compagnes. ÉD. PONTAL.

Elagabalo, *contributo agli studi sugli « Scriptores historiae Augustae, »* da G. PASCIUCCO. Feltre, tip. Parfilo Castaldi, 1905, in-8 de 67 p.

M. le professeur Pasciucco vient de faire paraître un intéressant essai sur Elagabal. En écrivant la vie de Macrin, de son fils Diadumène, et surtout celle de l'empereur syrien Elagabal, Lampride avait l'intention de remettre en honneur le nom vénéré d'Antonin. Les successeurs d'Antonin servaient d'ombre à la figure du pieux empereur. L'auteur veut dégager l'histoire d'Elagabal des anecdotes plus ou moins légendaires dont elle est, pour ainsi dire, encombrée. A l'aide de documents littéraires, de l'épigraphie et de la numismatique, il donne la vraie figure de ce prince, qui, par sa cruauté, son goût effréné pour les plaisirs, sa luxure et l'étrangeté de son caractère, est un véritable phénomène de folie. Après le récit des événe-

En Famille. *Étude sur les premières années de l'enfant*, par le Dr TH. CARADEC. Paris, Paulin, s. d., in-12 de 154 p. — Prix : 2 fr.

Directeur du journal *la Mère et l'Enfant*, l'auteur était naturellement bien préparé à écrire un livre sur les premières années de l'enfant, et il s'en est, ma foi, fort bien tiré. Son volume, écrit en forme de roman, des premières années d'un jeune ménage, est gracieux, aimable et plein de bons conseils pour la première éducation, on pourrait presque dire pour le premier élevage de l'enfance. De la naissance au moment où bébé devient un petit homme ou une petite femme, — car ils sont bientôt deux dans la jeune famille, Maurice et Jeanne, — toutes les circonstances de la vie enfantine y sont décrites ; et la naissance, et le baptême, et les premiers ébats, et la première larme, et les premiers gazouillements, et la première dent, et le premier anniversaire, et le sevrage, et les premiers pas, et les premiers mots, si jolis au cœur des mamans et des papas, et les maladies qui jettent leur ombre sur tant d'aimables espérances, rien n'est oublié de ce qui fait tour à tour la joie et l'inquiétude des jeunes familles. Et déjà l'on voit poindre l'avenir lointain où d'autres joies éclaireront le foyer vieilli mais toujours heureux. Quelques mots, trop rares, indiquent des preoccupations chrétiennes; nous aurions voulu que l'auteur leur fît une plus large place, l'œuvre n'y aurait rien perdu. Tel qu'il est, d'ailleurs, c'est un livre aimable et bon, qui eût seulement trouvé un charme de plus à nous faire voir la jeune maman joignant les petites mains de bébé et l'aidant à balbutier ses premières prières sous la croix blanche du berceau. ÉDOUARD PONTAL.

Les Sports à l'école, par LOUISE MASSÉ. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 36 p. — Prix : 1 fr.

Les Sports pour tous, par RAOUL FABENS. Paris, Colin, 1905, petit in-8 de 163 p., avec 70 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Sports athlétiques, par EM. WEBER. Paris, Garnier, 1905, in-18 de VI-332 p. avec 68 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que d'importance et de valeur très différentes, nous réunissons ces trois brochures sous le même article, parce qu'elles traitent le même sujet à des points de vue divers, et qu'elles sont inspirées par la même tendance.

— *Les Sports à l'école* sont écrits pour les enfants des classes primaires. L'intention de l'auteur est de faire comprendre aux jeunes lecteurs de quelle utilité peut être pour eux la pratique de la gymnastique et des sports. En vue de ce résultat Mme Louise Massé a recueilli un certain nombre d'extraits d'auteurs, ou d'anecdotes intelligemment choisis, et se rapportant aux époques les plus variées. L'antiquité, la Renaissance, la période contemporaine ont été mises à contribution pour ces *ana*, en général fort amusants.

— Dans *les Sports pour tous*, il faut chercher la pensée d'un littérateur qu'a séduit le souvenir des résultats obtenus en Grèce par l'organisation des alpestres et des jeux olympiques. Tel est l'idéal qu'il entend recommander à ses lecteurs, gens du monde en général peu familiers avec les habitudes récemment établies en France. A ces personnes, étrangères aux jeux sportifs ou athlétiques, et qu'il veut initier aux charmes des exercices du corps, M. Fabens explique très clairement les règles des différents jeux assez compliqués, que l'on joue dans les sociétés de *racing* ou de *sporting*; et les explications données sont si claires que l'on prend intérêt, en

quelque sorte malgré soi, à ces arcanes un peu ennuyeuses des championnats, des *records*, des *challenges*, des *handicaps*, et autres termes de langue anglaise. Les illustrations aident à la compréhension du texte, et font de l'ensemble un fort joli, utile et plaisant volume.

— *Sports athlétiques*, tel est le titre qui promet, — et l'étiquette n'est pas trompeuse, — un exposé didactique des lois, qui en vertu de la science ou de l'expérience, président à tout ce qui concerne le sport. L'auteur a étudié, au point de vue physiologique, l'influence des exercices méthodiques sur la santé du corps et son développement : il a rassemblé, dans un chapitre, une série de notions hygiéniques et pratiques sur la manière la plus rationnelle de conduire l'entraînement. Dans un autre, il discute les mérites relatifs des différents systèmes de gymnastique moderne. C'est naturellement à la gymnastique suédoise que, conformément à l'avis exprimé par les spécialistes du jour, il donne la préférence. Enfin, dans une seconde partie, il décrit les différents sports et jeux, en donne les règles. Bref, c'est le traité savant de ces sortes de choses. En ce moment, où, par suite d'un revirement dans l'opinion, nous revenons en France à l'imitation de ce qui se passait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, dans la péninsule hellénique, le livre de M. Weber nous paraît avoir une réelle utilité ; il est très complet. Nous ne pouvons donc que lui souhaiter bonne chance, avec la plus entière conviction que le public ratifiera notre souhait

GAËTAN GUILLOT.

Les Compagnes du rêve, par J.-L. VAUDOYER. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 89 p. — Prix : 1 fr.

Les « compagnes du rêve » c'est une bande d'amoureuses rencontrées au hasard des lectures de livres d'autrefois ou d'aujourd'hui. C'est Nausicaa « ce nom lavé, argenté, ruisselant et qui coupe le rêve comme une barque, qui, dans l'aurore, prend le large », c'est Julie de Lespinasse, c'est « le petit animal de la forêt » ; ce sont les fantômes d'Ermenonville, c'est Herminie aux grands yeux, « soleils couchants derrière deux arcs de triomphe » ; c'est la petite Sirène d'Andersen, la Vénus de Trutat, et Bernerette, et Mimi, et Ermeline, et Lucie, et d'autres... L'auteur chante toutes ces petites bonnes femmes dans cette langue imagée, symbolique, obscure, poétique à la fois et vulgaire, où se complaisent aujourd'hui de nombreux diseurs de riens. J'avoue que toute cette littérature alambiquée me laisse froid. Nous n'avons guère le temps de rêver maintenant, et, en tout cas, je souhaite aux rêveurs, s'il en reste, d'autres compagnes. ÉD. PONTAL.

Elagabalo, *contributo agli studi sugli « Scriptores historiae Augustae, »* da G. PASCIUCCO. Feltre, tip. Parfilo Castaldi, 1905, in-8 de 67 p.

M. le professeur Pasciucco vient de faire paraître un intéressant essai sur Elagabal. En écrivant la vie de Macrin, de son fils Diadumène, et surtout celle de l'empereur syrien Elagabal, Lampride avait l'intention de remettre en honneur le nom vénéré d'Antonin. Les successeurs d'Antonin servaient d'ombre à la figure du pieux empereur. L'auteur veut dégager l'histoire d'Elagabal des anecdotes plus ou moins légendaires dont elle est, pour ainsi dire, encombrée. A l'aide de documents littéraires, de l'épigraphie et de la numismatique, il donne la vraie figure de ce prince, qui, par sa cruauté, son goût effréné pour les plaisirs, sa luxure et l'étrangeté de son caractère, est un véritable phénomène de folie. Après le récit des événe-

En Famille. *Étude sur les premières années de l'enfant*, par le Dr TH. CARADEC. Paris, Paulin, s. d., in-12 de 154 p. — Prix : 2 fr.

Directeur du journal *la Mère et l'Enfant*, l'auteur était naturellement bien préparé à écrire un livre sur les premières années de l'enfant, et il s'en est, ma foi, fort bien tiré. Son volume, écrit en forme de roman, des premières années d'un jeune ménage, est gracieux, aimable et plein de bons conseils pour la première éducation, on pourrait presque dire pour le premier élevage de l'enfance. De la naissance au moment où bébé devient un petit homme ou une petite femme, — car ils sont bientôt deux dans la jeune famille, Maurice et Jeanne, — toutes les circonstances de la vie enfantine y sont décrites ; et la naissance, et le baptême, et les premiers ébats, et la première larme, et les premiers gazouillements, et la première dent, et le premier anniversaire, et le sevrage, et les premiers pas, et les premiers mots, si jolis au cœur des mamans et des papas, et les maladies qui jettent leur ombre sur tant d'aimables espérances, rien n'est oublié de ce qui fait tour à tour la joie et l'inquiétude des jeunes familles. Et déjà l'on voit poindre l'avenir lointain où d'autres joies éclaireront le foyer vieilli mais toujours heureux. Quelques mots, trop rares, indiquent des préoccupations chrétiennes; nous aurions voulu que l'auteur leur fît une plus large place, l'œuvre n'y aurait rien perdu. Tel qu'il est, d'ailleurs, c'est un livre aimable et bon, qui eût seulement trouvé un charme de plus à nous faire voir la jeune maman joignant les petites mains de bébé et l'aidant à balbutier ses premières prières sous la croix blanche du berceau. ÉDOUARD PONTAL.

Les Sports à l'école, par LOUISE MASSÉ. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 36 p. — Prix : 1 fr.

Les Sports pour tous, par RAOUL FABENS. Paris, Colin, 1905, petit in-8 de 163 p., avec 70 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Sports athlétiques, par EM. WEBER. Paris, Garnier, 1905, in-18 de VI-332 p. avec 68 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que d'importance et de valeur très différentes, nous réunissons ces trois brochures sous le même article, parce qu'elles traitent le même sujet à des points de vue divers, et qu'elles sont inspirées par la même tendance.

— *Les Sports à l'école* sont écrits pour les enfants des classes primaires. L'intention de l'auteur est de faire comprendre aux jeunes lecteurs de quelle utilité peut être pour eux la pratique de la gymnastique et des sports. En vue de ce résultat Mme Louise Massé a recueilli un certain nombre d'extraits d'auteurs, ou d'anecdotes intelligemment choisis, et se rapportant aux époques les plus variées. L'antiquité, la Renaissance, la période contemporaine ont été mises à contribution pour ces *ana*, en général fort amusants.

— Dans *les Sports pour tous*, il faut chercher la pensée d'un littérateur qu'a séduit le souvenir des résultats obtenus en Grèce par l'organisation des alpestres et des jeux olympiques. Tel est l'idéal qu'il entend recommander à ses lecteurs, gens du monde en général peu familiers avec les habitudes récemment établies en France. A ces personnes, étrangères aux jeux sportifs ou athlétiques, et qu'il veut initier aux charmes des exercices du corps, M. Fabens explique très clairement les règles des différents jeux assez compliqués, que l'on joue dans les sociétés de *racing* ou de *sporting*; et les explications données sont si claires que l'on prend intérêt, en

quelque sorte malgré soi, à ces arcanes un peu ennuyeuses des championnats, des *records*, des *challenges*, des *handicaps*, et autres termes de langue anglaise. Les illustrations aident à la compréhension du texte, et font de l'ensemble un fort joli, utile et plaisant volume.

— *Sports athlétiques*, tel est le titre qui promet, — et l'étiquette n'est pas trompeuse, — un exposé didactique des lois, qui en vertu de la science ou de l'expérience, président à tout ce qui concerne le sport. L'auteur a étudié, au point de vue physiologique, l'influence des exercices méthodiques sur la santé du corps et son développement : il a rassemblé, dans un chapitre, une série de notions hygiéniques et pratiques sur la manière la plus rationnelle de conduire l'entraînement. Dans un autre, il discute les mérites relatifs des différents systèmes de gymnastique moderne. C'est naturellement à la gymnastique suédoise que, conformément à l'avis exprimé par les spécialistes du jour, il donne la préférence. Enfin, dans une seconde partie, il décrit les différents sports et jeux, en donne les règles. Bref, c'est le traité savant de ces sortes de choses. En ce moment, où, par suite d'un revirement dans l'opinion, nous revenons en France à l'imitation de ce qui se passait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, dans la péninsule hellénique, le livre de M. Weber nous paraît avoir une réelle utilité ; il est très complet. Nous ne pouvons donc que lui souhaiter bonne chance, avec la plus entière conviction que le public ratifiera notre souhait

GAËTAN GUILLOT.

Les Compagnes du rêve, par J.-L. VAUDOYER. Paris, Sansot, 1906, petit in-12 de 89 p. — Prix : 1 fr.

Les « compagnes du rêve » c'est une bande d'amoureuses rencontrées au hasard des lectures de livres d'autrefois ou d'aujourd'hui. C'est Nausicaa « ce nom lavé, argenté, ruisselant et qui coupe le rêve comme une barque, qui, dans l'aurore, prend le large », c'est Julie de Lespinasse, c'est « le petit animal de la forêt » ; ce sont les fantômes d'Ermenonville, c'est Herminie aux grands yeux, « soleils couchants derrière deux arcs de triomphe » ; c'est la petite Sirène d'Andersen, la Vénus de Trutat, et Bernerette, et Mimi, et Ermeline, et Lucie, et d'autres... L'auteur chante toutes ces petites bonnes femmes dans cette langue imagée, symbolique, obscure, poétique à la fois et vulgaire, où se complaisent aujourd'hui de nombreux diseurs de riens. J'avoue que toute cette littérature alambiquée me laisse froid. Nous n'avons guère le temps de rêver maintenant, et, en tout cas, je souhaite aux rêveurs, s'il en reste, d'autres compagnes. ÉD. PONTAL.

Elagabalo, *contributo agli studi sugli « Scriptores historiae Augustae, »* da G. PASCIUCCO. Feltre, tip. Parfilo Castaldi, 1905, in-8 de 67 p.

M. le professeur Pasciucco vient de faire paraître un intéressant essai sur Elagabal. En écrivant la vie de Macrin, de son fils Diadumène, et surtout celle de l'empereur syrien Elagabal, Lampride avait l'intention de remettre en honneur le nom vénéré d'Antonin. Les successeurs d'Antonin servaient d'ombre à la figure du pieux empereur. L'auteur veut dégager l'histoire d'Elagabal des anecdotes plus ou moins légendaires dont elle est, pour ainsi dire, encombrée. A l'aide de documents littéraires, de l'épigraphie et de la numismatique, il donne la vraie figure de ce prince, qui, par sa cruauté, son goût effréné pour les plaisirs, sa luxure et l'étrangeté de son caractère, est un véritable phénomène de folie. Après le récit des événe-

ments, l'auteur étudie les sources de la vie d'Elagabal. Il constate que tous les écrivains, Hérodien, Dion Cassius, Lampride, sont d'accord pour tracer de lui le portrait le plus lamentable. Pour que le réquisitoire soit encore plus accablant, l'auteur a groupé sous le titre des principaux vices, les textes de Lampride qui se rapportent à chacun d'eux. Il étudie ensuite les sources auxquelles a puisé le biographe, et dont la principale est Marius Maximus. De la personnalité de Lampride lui-même nous savons peu de chose : c'était un homme de médiocre culture, incapable de faire un judicieux discernement du vrai et du faux. La vie d'Elagabal est en somme un écrit sans grande valeur, qui répond seulement au dessein politique de son auteur. E. B.

Procès de Galilée. *Étude historique et doctrinale*, par GASTON SORTAIS. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit volume fait partie de la collection *Science et Religion*. C'est dire qu'il est tout à fait élémentaire et destiné à réfuter des erreurs trop répandues. L'auteur n'en est pas moins un savant et un critique, qui recherche uniquement la vérité. Il établit que, dans cette question de Galilée, les Congrégations romaines ont eu évidemment tort de faire intervenir le dogme et la religion où ils n'auraient pas dû avoir de rôle, tandis qu'il eût été si facile de laisser la science, même sur le point de savoir si la terre tourne autour du soleil, dans l'incertitude où elle est presque encore aujourd'hui. Le plus curieux c'est que si les Congrégations de l'Index et de l'Inquisition condamnèrent Galilée, ce fut surtout pour venger Aristote et l'ancienne philosophie. Au reste, s'il y eut quelque humiliation pour un savant à déclarer devant le Saint-Office qu'il ne venait pas pour nier l'opinion de Copernic et qu'il était tout prêt à l'abandonner, il faut reconnaître qu'aussitôt après son abjuration, le pape Urbain VIII se hâta d'adoucir la sentence, en assignant comme prison à Galilée la ville et les jardins de la Trinité-du-Mont et en lui permettant ensuite de se retirer à Florence, où il mourut honoré et tranquille, continuant à s'occuper de ses études mathématiques et correspondant avec les savants de son temps. Quelques pièces justificatives terminent cette brochure. G. B. P.

Boissy d'Anglas et les Régicides, par BOISSY D'ANGLAS, son petit-fils, d'après des documents officiels et des papiers de famille. Paris, Champion, 1905, gr. in-8 de 58 p. — Prix : 2 fr.

Tout le monde connaît l'héroïque conduite de Boissy d'Anglas au 1er prairial. Président la Convention envahie tumultueusement par l'émeute, il s'inclina avec respect devant la tête sanglante du député Féraud que les révolutionnaires présentèrent devant lui, et resta bravement à son poste, jusqu'à ce que la garde nationale vînt délivrer l'Assemblée. L'héroïsme est populaire en France : aux élections suivantes de vendémiaire an IV, Boissy d'Anglas fut élu par 72 départements. Banni au 18 fructidor, mais rentré en France après brumaire, il fut, sous le Consulat et l'Empire, membre du Tribunat et du Sénat. La Restauration le fit pair de France. Ce qu'on sait le moins, c'est que Boissy d'Anglas, resté libéral sous le gouvernement des Bourbons, s'efforça de faire rentrer en France un certain nombre de conventionnels, proscrits à tort comme régicides, et dont le vote, entouré de réserves, n'avait point été compté parmi ceux qui avaient

décidé la mort de Louis XVI. Boissy d'Anglas insista à plusieurs reprises près du duc de Richelieu et du comte Decazes et réussit à obtenir la radiation de plusieurs de ses anciens collègues. De là entre lui, d'une part, et les chefs de gouvernement et les proscrits, de l'autre, une nombreuse correspondance que son petit-fils publie aujourd'hui d'après les archives publiques et des papiers de famille. Nous citerons parmi les plus connus des conventionnels rappelés grâce à l'intervention de Boissy d'Anglas, devenu l'apôtre de la clémence comme il l'avait été du courage, Saint-Prix, Rabaut-Pommier Alquier, Dubois-Dubais, Gamon, Cambacérès, etc.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous avons appris, avec un vif regret, que M. Émile MOLINIER, l'éminent archéologue et écrivain, est mort dans les premiers jours de mai, à l'âge de 69 ans. Né à Nantes en 1837, il appartenait à une famille qui s'est fait une réputation méritée dans le monde des lettres et de l'érudition. Ancien élève de l'École des chartes, il fut attaché pendant de longues années au Musée du Louvre. Ayant pris sa retraite depuis peu, il avait reçu le titre de conservateur honoraire des Musées nationaux. Plusieurs sociétés savantes, par exemple la Société des antiquaires de France, le comptaient au nombre de leurs membres. C'est lui qui avait été chargé d'organiser la remarquable Exposition rétrospective au Petit Palais, en 1900. M. Émile Molinier a beaucoup écrit. Voici la liste de ses ouvrages, dont la plupart font le plus grand honneur à l'étendue de ses connaissances en matière d'art : *Note sur les origines de l'émaillerie limousine* (Paris, 1882, in-8); — *Les Majoliques italiennes en Italie* (Paris, 1883, in-8); — *Étude sur la vie d'Arnoul d'Audrehem, maréchal de France, 1300-1370* (Paris, 1883, in-4); — *Documents historiques bas-latins, provençaux et français, concernant principalement la Marche et le Limousin* (Limoges, 1883-1885, 2 vol. in-8), avec MM. Antoine Thomas et Alfred Leroux; — *Dictionnaire des émailleurs depuis le moyen âge jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1884, in-16); — *Les Della Robbia, leur vie et leurs œuvres* (Paris, 1884, in-4), avec M. Jacques Cavallucci; — *Donation du baron Charles Davillier. Catalogue des objets exposés au musée du Louvre* (Paris, 1885, petit in-4), avec M. Louis Courajod; — *Les Bronzes de la Renaissance; les plaquettes, catalogue raisonné, précédé d'une Introduction* (Paris, 1886, 2 vol. in-8); — *L'Orfèvrerie limousine à l'Exposition de Tulle de 1887* (Paris, 1888, gr. in-8); — *Inventaire du Trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295)* (Paris, 1888, in-8); — *La Céramique italienne au* XVe *siècle* (Paris, 1888, in-18); — *Chefs-d'œuvre d'orfèvrerie ayant figuré à l'Exposition de Budapest de 1884 et reproduits par l'eau-forte, la chromolithographie et l'héliogravure* (Paris, 2 vol. petit in-fol., 1888), avec MM. Charles de Pulszky et Eugène Radisics; — *Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections* (Paris, 1889, in-4); — *L'Émaillerie* (Paris, 1890, in-12); — *Les Arts du métal. Orfèvrerie, bijouterie, ferronnerie, bronze. Dessins et modèles* (Paris, 1890, gr. in-8); — *Le Trésor de la cathédrale de Coire* (Paris, 1894, in-fol.); — *Inventaire des meubles du château de Pau (1561-1562), publié pour la Société des bibliophiles français* (Paris, 1894, in-4), avec M. Mazerolle; — *Benvenuto Cellini* (Paris, 1894, gr. in-8); — *Catalogue des ivoires. Musée national du Louvre. Département des objets d'art du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes* (Paris, 1896, in-8); — *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie du* Ve *à la fin du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1896-1902, 4 vol. gr. in-4); — *Catalogue de la donation de M. le baron Alphonse de Rothschild au Musée national du Louvre.*

Précédé d'un Avant-propos par Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts (Paris, 1902, in-fol.); — *Le Mobilier français du* XVIIe *et du* XVIIIe *siècle* (Paris, 1902, in-fol.); — *Exposition rétrospective de l'art français. Des origines à 1800* (Paris, 1902, in-fol.), avec M. Frantz Marcou; — *Le Mobilier royal français aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles. Histoire et description* (Paris, 1902-1903, gr. in-4).

— Vers le milieu de mai est mort, à 69 ans, le vicomte DE BORRELLI, poète estimé, dont les œuvres ont été, à diverses reprises, couronnées par l'Académie française. Fils du général de division et pair de France, il était né au Taillan (Gironde) en 1837. Brillant officier, il s'était fait remarquer par sa bravoure à Solférino, en 1870, pendant la guerre franco-allemande et au Tonkin, à la défense de Tuyen-Quan. Aussi habile à manier la plume que l'épée, il laisse plusieurs volumes de vers fort appréciés des connaisseurs. En voici les titres : *Sursum corda!* (Paris, 1885, in-4), pièce de vers qui a remporté le prix de poésie décerné par l'Académie française le 26 novembre 1885; — *Rana. Sonnets d'artiste; Pièces diverses* (Paris, 1888, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Légion étrangère* (Paris, 1888, in-4); — *Alain Chartier, un acte en vers héroïques* (Paris, 1889, in-4 et in-12); — *Arma. Poésies* (Paris, 1890, in-8); — *Le Jongleur* (Paris, 1891, in-4), couronné par l'Académie française; — *Rimes d'argent* (Paris, 1893, in-8); — *Kashiwadé, conte japonais en vers* (Paris, 1893, in-4); — *La Fonte du Persée* (Paris, 1895, in-4), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Les Dactyles* (Paris, 1896, in-8).

— Le commandant J. F. HODGETTS, qui vient de mourir à 79 ans, à Kensington, était un de ces véritables Anglo-Saxons à la vie aventureuse, pour lesquels le monde semble trop étroit. Entré de bonne heure dans la marine au service de la Compagnie des Indes, il prit part à une expédition dans le Golfe Persique et à une autre en Birmanie. Fatigué par le climat des tropiques, il essaya vainement d'obtenir du service pendant la guerre de Crimée, donna sa démission et devint professeur à l'École navale des cadets de Berlin. Lorsque cet établissement fut supprimé en 1862, il passa en Russie et y fit sur la philologie comparée des conférences auxquelles assistèrent des membres de la famille impériale, et qui lui firent obtenir une chaire à l'Université de Moscou. En 1881, il abandonna ce poste pour venir se fixer définitivement à Londres, et s'y adonner, dans la retraite, à la littérature et à l'archéologie. Tout enfant, il avait aidé Sir Henry Meyrick à organiser le musée des armures à la Tour de Londres et dès lors était né chez lui un amour pour l'archéologie qu'il développa de plus en plus par une immense lecture. Aussi put-il devenir un des collaborateurs les plus actifs du *Journal of the British Archaeological Association*, de l'*Antiquary* et de plusieurs autres revues analogues, et donner au British Museum de savantes conférences qui furent réunies en volumes sous les titres : *Older England* et *The English in the Middle Ages*. Dans ces dernières années il préparait une vie d'Alfred le Grand, qu'il considérait comme la principale de ses œuvres et qui, sans doute, sera publiée un jour. Enfin il avait composé, à l'usage de la jeunesse, toute une série de volumes captivants et instructifs à la fois : *Harold the Boy Earl, The Champion of Odin, Kormach, Haakon*, etc., volumes qui servirent de modèles pour d'autres ouvrages de même nature.

— Le grand dramaturge norvégien Henrik IBSEN est mort le 23 mai, à l'âge de 78 ans. Né le 20 mars 1828 à Skien, il se destina d'abord à la médecine, et dès l'âge de seize ans il entra dans une pharmacie de sa ville natale où il comptait préparer ses examens; mais il ne tarda pas à composer des vers et à écrire des articles dans les journaux de la localité et lorsque, en 1850, il se fut rendu à Christiania, pour y continuer ses études, au lieu de

médecine il fit de la politique et présenta des pièces de sa composition au théâtre de cette ville. Son premier drame, *Catilina*, fut refusé, mais bientôt après il réussit à faire accepter *le Tumulus*. C'est à cette époque qu'il entra en relation avec les poètes Vinje et Bjœrnson, dont le second devait devenir son adversaire en matière dramatique. Dès 1851, le célèbre violoniste Ole Bull le fit nommer directeur artistique du théâtre national de Bergen, qu'il venait de fonder. Le succès qu'obtint Ibsen le fit appeler, en 1857, en la même qualité, au théâtre de Christiania ; mais s'il accrut sa réputation grâce aux nouvelles pièces qu'il fit jouer, il fut moins heureux comme administrateur et fit faillite en 1862. Cet échec ne l'empêcha pas de trouver auprès du gouvernement les secours dont il avait besoin. La *Comédie de l'Amour*, qui paraissait à cette époque, fut si bien accueillie que l'Université lui alloua des fonds afin qu'il pût voyager à l'étranger. Et alors, après avoir fait jouer en 1863 un de ses chefs-d'œuvre, *les Prétendants à la Couronne*, il partit pour Rome où il devait sejourner jusqu'en 1868, puis alla se fixer à Dresde. Ce n'est, en somme, qu'après une absence de vingt-cinq années qu'il rentra dans son pays natal et s'installa définitivement dans cette maison d'Arbens-Gade, à Christiania, qui devint dès lors un lieu de pèlerinage pour les admirateurs de l'illustre écrivain. Vénéré de ses concitoyens, Ibsen prit désormais une part importante à la vie publique de la Norvège et ne contribua pas peu au mouvement d'idées qui a eu pour conséquence la séparation de ce pays d'avec la Suède. On peut ajouter qu'il est entré de son vivant dans la gloire, puisqu'en 1853 il assista à l'inauguration de sa statue érigée en face du théâtre national de Christiania. Il est impossible de porter actuellement un jugement définitif sur cet écrivain ; trop près de lui, nous ne pouvons le considérer dans une perspective adaptée à sa taille. Voici, sous leurs titres français, la liste des principaux drames d'Ibsen, dont un certain nombre ont été habilement traduits dans notre langue par le comte Prozor : *Catilina* (1850); — *Le Tumulus* (1851); — *Fru Inger d'Oesteraad* (1857) ; — *La Fête de Solhaug* (1857) ; — *Les Chefs de Helgelang* (1858) ; — *La Comédie de l'Amour* (1862) ; — *Les Prétendants à la Couronne* (1864) ; — *Brand* (1866) ; — *Peer Gynt* (1867) ; — *La Ligue de la jeunesse* (1869) ; — *Poèmes* (1871) ; — *L'Empereur et le Galiléen* (1873) ; — *Les Soutiens de la société* (1877) ; — *La Maison de la poupée* (1879) ; — *Revenants* (1881) ; — *Un Ennemi du peuple* (1882) ; — *Le Canard sauvage* (1884) ; — *Rosmersholm* (1886) ; — *La Dame de la mer* (1888) ; — *Edda Gabler* (1890) ; — *Le Maître constructeur* (1892) ; — *Petit Eyolf* (1894) ; — *Jean-Gabriel Borkman* (1896) ; — *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* (1899). Henrik Ibsen avait publié, en outre, un volume de *Lyriske Digte* (1871) et, à son arrivée à Christiania en 1850, il avait fondé avec ses condisciples un journal littéraire dans lequel parut sa première satire : *Norma, ou l'Amour d'un homme politique*.

— A Budapest est mort, le 2 mai, le baron Béla RADVÁNSZKY. Né le 1er mars 1849, à Sajó-Kazán, il entra de bonne heure dans la carrière politique, fut nommé député et devint membre de la Chambre haute. Voué aux études historiques, il a donné le résultat de ses recherches sur la vie de famille et la tenue de la maison au XVIe et au XVIIe siècles, en Hongrie, en un important ouvrage ayant pour titre : *Magyar családélet és háztartás a* XVI *és* XVII. *században* (Budapest, 1879-1880, 3 vol. in-8). Le baron Radvánszky a publié en outre de nombreuses études historiques insérées dans des revues spéciales. Élu membre de l'Académie hongroise en 1879, il faisait partie depuis 1891 du Conseil de l'Académie. Il était aussi président de la Société héraldique et membre de la Société d'histoire, de la Société d'archéologie, etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Henri BRISSAC, ancien membre de la Commune, mort dernièrement à 83 ans, lequel, de retour de la Nouvelle-Calédonie, où il avait été envoyé en 1871, a raconté ses aventures dans *Souvenirs de prison et de bagne* (Paris, 1880, in-12), et publié quelques autres volumes, tels que : *Vive la République européenne!* (Paris, 1884, in-12) ; — Charles CHARMEL, autrefois Frère Rogatien, des religieux de Ploërmel, directeur de l'école de Ducey, et du collège de Flers, mort au milieu d'avril : — le Dr CRUVEILHIER, chirurgien honoraire des hôpitaux, ancien professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, mort en cette ville au milieu de mai ; — Gustave CUNÉO D'ORNANO, député et journaliste, mort dans le milieu de mai, lequel a collaboré au *Courrier de France*, à la *Presse*, etc., et avait fondé à Angoulême *le Suffrage universel des Charentes* ; — Léo JOUBERT, ancien rédacteur au *Moniteur universel*, mort au milieu de mai, à 84 ans : — Léon KERST, critique dramatique et musical du *Petit Journal*, ancien président de l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale, mort à la fin de mai, à Paris ; — Alfred LAMAIGNÈRE, directeur du *Courrier de Bayonne*, mort en cette ville, au milieu de mai, à 63 ans : — Edm. MAGNIER, ancien directeur de l'*Évènement*, mort à Paris en avril, à l'âge de 61 ans ; — Claude MASSOT, journaliste, rédacteur en chef du *Messager de Valence*, mort à la fin de mai ; — le chanoine MEURISSE, vicaire général de Cambrai, ancien professeur au petit séminaire de cette ville, mort au milieu de mai ; — MONPROFIT, journaliste parisien qui écrivait à l'*Écho de Paris*, sous le pseudonyme de Pertinax, mort à Bourg-la-Reine, au commencement de mai ; — Auguste PARMENTIER, publiciste, ancien conservateur du musée de Rouen, mort à la fin d'avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Hermann ALTHOF, érudit allemand, arrière-petit-fils du poète Bürger, mort récemment à Weimar à 52 ans, lequel laisse de nombreux et remarquables ouvrages, tels que *Waltharii Poesis ; Das Waltharilied Ekkehards I von St Gallen nach den Geraldushandschriften* (Leipzig, 1899, in-8) et *Das Lippiflorium ; Ein westfälliche Heldengedicht aus dem 15 Jahrhundert, lateinische und deutsch nebst Erläuterungen* (Leipzig, 1900, in-8) : — Mme O. G. D. BERRY, femme de lettres anglaise, qui, sous son nom de jeune fille, Ada S. Ballin, a fondé plusieurs journaux pour la jeunesse, tels que le *Baby* (1887), *Womanhood* (1896) et *Playtime* (1900) et écrit divers ouvrages sur l'hygiène et l'éducation des enfants, morte le 14 mai : — Theodor BIERFREUND, écrivain danois, mort le 16 mai, à 51 ans, auquel on doit de nombreux et importants travaux sur Shakespeare, sur Florence, Raphaël, Rembrandt, etc. : — Eliza BRIGHTWEN, morte le 5 mai, à Stanmore (Angleterre), à 76 ans, laquelle, ayant transformé la propriété qu'elle habitait en une vaste ménagerie, a raconté le plaisir que l'on éprouve à vivre en contact avec les animaux, dans des livres qui ont obtenu un vrai succès, notamment : *Wildnature won by Kindness* (1890, in-8) et *Quiet Hours with Nature* (1904, in-8) : — Dr. Franz BUCHENAU, botaniste et écrivain allemand, mort le 23 avril, à Brême, à 75 ans : — Dr. Nikolaus DUVERNOIS, professeur de droit civil à Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville à la fin de mai : — Gaston FROMMEL, professeur de théologie à l'Université de Genève, mort au milieu de mai : — Dr. Karl FÜRSTNER, professeur de psychiatrie à Strasbourg, mort dans cette ville, le 23 avril, à 56 ans : — Dr. Oskar von GEBHARDT, directeur de la bibliothèque universitaire de Leipzig et professeur de littérature, mort en cette ville, le 1er mai, à 62 ans, lequel laisse d'importants ouvrages fort appréciés en Allemagne : — Karl GARSTENBERG, professeur allemand, membre de la Commission municipale des écoles à Berlin, mort récemment dans cette ville : — le Sieur Henry Gray

GRAHAM, ministre de l' « Hyndland Established Church » de Glasgow, l'un des hommes qui connaissaient le mieux la littérature et la vie sociale des Écossais du XVIIIe siècle et qui laisse d'intéressants ouvrages, tels que : *Social Life in Scotland in the Eighteenth Century* (1899, 2 vol. in-8) et *Scottish Men of Letters in the Eighteenth Century* [1901, in-8) ; — Dr. Alexander HASLUND, médecin danois, auteur d'ouvrages sur la dermatologie, mort le 10 avril, à Copenhague, à 62 ans ; — Dr. Philipp HUPPERT, écrivain allemand, mort récemment à Cologne, à 49 ans, dont nous citerons seulement : *Öffentliche Lesehallen. Ihre Aufgabe, Geschichte und Einrichtung* (Cologne, 1899, in-8) et *Der deutsche Protestantismus zum Beginn des 20. Jahrhunderts, nach protestantischen Zeugnissen dargestellt* (Cologne, 1902, in-8) ; — Michael JABLOTCHKOV, historien russe, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 59 ans ; — Dr. Antoni KALINA, professeur de philologie slave à Lemberg (Galicie), mort dans cette ville, à la fin de mai, à 59 ans ; — Dr. Albert KALTHOFF, pasteur et écrivain allemand, mort le 11 mai, à Brême, à 56 ans, auteur de nombreux ouvrages théologiques et philosophiques, tels que *Friedrich Nietzsche und die Kulturprobleme unserer Zeit* (Berlin, 1900, in-8) ; *Das Christus-Problem. Grundlinien zu einer Socialtheologie* (Leipzig, 1902, in-8) ; — Adolf KAPFF, professeur à l'École d'architecture de Stuttgart, mort en cette ville, le 5 mai, à 75 ans ; — Karl. Hermann KASSER, ancien directeur du Musée historique de Berne (Suisse), mort en cette ville le 15 avril ; — Dr. Ludwig KLEINWÄCHTER, médecin autrichien, professeur d'accouchement, mort à Czernovitz, le 12 avril, à 67 ans ; — Emil KRAUSE, écrivain allemand, mort le 24 avril, à Koenigsberg (Prusse), à 63 ans ; — le R. P. M. LEPÈRE, qui fut, pendant près de dix-sept ans, professeur au collège d'Ostende, mort à la fin de mars, à Wervicq, à l'âge de 58 ans ; — Wilhelm LILIENTHAL, écrivain allemand, mort le 11 avril, à Grafing (Haute-Bavière, à 40 ans, lequel a publié, sous le pseudonyme de Wilhelm Thal, un certain nombre de volumes, notamment : *Das Lachend Paris. Eine Sammlung von Meister-Humoresken erster Pariser Autoren* (Wiesbaden, 1901, in-8) ; — le R. P. Luiz MARTIN, général de la Compagnie de Jésus depuis 1902, qui a dirigé auparavant le *Mensajero del Corazon de Jésus*, mort à Rome le 18 avril, au Collège germanique, à l'âge de 60 ans ; — Dr. Wilhelm MAYERHOFFER, professeur d'électro-chimie à Berlin, mort à Meran, le 14 avril, à 41 ans ; — Dr. Giuseppe MAZZATINTI, historien italien, mort le 18 avril, à Forli, à 40 ans ; — l'abbé André MULLER, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres de Metz, rédacteur du *Metzer Katholisches Volksblatt*, mort à Metz, au commencement de mai ; — Dr. Hermann OBST, directeur du Musée d'ethnologie de Leipzig, mort le 16 mai, en cette ville, à 60 ans ; — Dr. Hermann PAETEL, éditeur à Berlin, mort le 22 avril, à Nervi, à 71 ans ; — John Knowles PAINE, compositeur de musique américain, professeur de musique à l'Université Harvard, mort récemment à 65 ans, lequel laisse des symphonies fort estimées et dont l'*Hymne* écrite pour l'Exposition de Philadelphie de 1876 fut estimée supérieure à la *Marche* composée à la même occasion par Wagner ; — Dr. Karl PAPE, professeur de physique à l'Université de Koenigsberg, mort récemment à Steglitz, près de Berlin, à 70 ans ; — M. Cyrille PEEREN, correspondant au Congo du *Fondsenblad*, mort en mer en revenant en Belgique, en avril, à l'âge de 24 ans ; — Dr. Heine PFANNENSCHMIDT, écrivain allemand, directeur des archives de Colmar, mort en cette ville le 25 avril, à 78 ans, lequel a publié entre autres ouvrages : *Beiträge zur Geschichte der deutschen und niederländischen Geissler* (Leipzig, 1900, in-8) ; — Dr. Roman PILAT, ancien professeur de langue et de littérature polonaises à l'Université de Lemberg (Galicie), mort en cette ville, le 6 avril, à 60 ans ; — Wilhelm POLSTORFF,

journaliste allemand, rédacteur au *Kladderadatsch*, mort à Berlin, le 30 avril, à 62 ans; — Robert PRÖLSS, écrivain allemand, mort à Dresde, le 20 avril, à 85 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages : *Kurzgefasste Geschichte der deutschen Schauspielkunst von den Anfängen bis 1850 nach den Ergebnissen der heutigen Forschung* (Leipzig, 1900, in-8) ; — Charles Eugène DE RANCE, géologue anglais, ancien membre du « Geological Survey of England and Wales » et ancien secrétaire du « Committee of the British Association on the Circulation of Underground Waters », lequel laisse un ouvrage intitulé : *The Water Supply of England and Wales* (1882) ; — Eugène RENEVIER, professeur de géologie à l'Université de Lausanne depuis 1857, président de la Société de géologie suisse, connu par ses nombreux et importants travaux sur la géologie et la paléontologie de la Suisse, mort accidentellement au commencement de mai, à 76 ans, alors que ses nombreux élèves se préparaient à fêter le cinquantenaire de son enseignement ; — Dr. Ernst SCHELLWIEN, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université de Kœnigsberg et directeur du Musée provincial de la Prusse Orientale, mort le 14 mai, à Kœnigsberg, à 40 ans ; — Dr. John SCHMITT, professeur de langue et de littérature grecques du moyen âge à l'Université de Leipzig, mort le 8 avril, à Rome ; — Heinrich SCHUSTER, professeur de droit allemand et d'histoire du droit à l'Université de Prague, mort en cette ville, le 9 avril, à 59 ans ; — Karl SCHURZ, écrivain et homme d'État américain, d'origine allemande, ancien ministre des États-Unis en Espagne, mort le 13 mai, à New York, à 78 ans ; — Constantin SKALKOWSKI, le publiciste russe bien connu, mort au milieu de mai ; — Fritz STAVENHAGEN, auteur dramatique allemand, mort le 9 mai, à Hambourg, à 30 ans, lequel a publié en bas-allemand : *Der Lotse. Hamburger Drama in 1 Act.* (Hambourg, 1901, in-8) ; *Jürgen Piepers. Niederdeutsches Volkstück in 5 Acten* (Hambourg, 1901, in-8) ; — le Dr. TARNOWSKI, professeur de dermatologie à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 19 mai, à Paris où il venait d'arriver ; — Dr. Richard THOMÉ, professeur d'anatomie à l'Université de Strasbourg, mort récemment en cette ville, à 33 ans ; — le Dr Victor VLEMINCKX, président de l'Académie de médecine de Belgique, mort en avril, à Bruxelles ; — Paul VOLLMAR, ancien professeur d'histoire de l'art à l'Université de Berne, mort, le 27 avril, à Ostermundingen, à 73 ans, lequel a publié, sous le pseudonyme de Paul Tann, divers ouvrages, tels que *Aufgabensammlung für das Kopf und Tafelrechnen in schweizerischen Volkschul* (Schaffouse, 1887, in-8) ; — Alfred VROMANT, imprimeur et éditeur catholique très connu en Belgique, mort à Nice, le 18 avril ; — Paul WEISSENBRUCH, imprimeur-éditeur bruxellois, mort en avril.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 27 avril, M. Clermont-Ganneau parle d'une inscription concernant un fragment d'édit byzantin, découvert par le P. Lagrange. — M. Collignon lit une note de M. Gustave Mendel sur les fouilles pratiquées à Aphrodisias par M. Gaudin, l'année dernière. — M. Vidier lit un mémoire sur des ermites orléanais du XIIe siècle. — Le 4 mai, M. Haussoullier entretient l'Académie d'une inscription de Cumes, qu'il interprète autrement que l'éditeur des *Notizie degli Scavi*. — M. H. Omont fait connaître un travail de M. Fécamp sur une ancienne édition gothique des *Chroniques de Gorgantua*, imprimées vers 1533. — M. J. Reinach, parle de la prédiction limitant à douze siècles la durée de la puissance romaine, des douze vautours aperçus par Romulus, des livres sybillins. — A ce sujet on entend les observations de MM. Havet, Boissier et Bouché-Leclercq.— M. de Mély communique une pho-

tographie d'après une tête en marbre de Paros représentant Cupidon. — M. A. Blanchet lit un travail sur les villes romaines en Gaule aux Ier et IVe siècles après J.-C. et les classe ainsi, par ordre d'importance : Poitiers, Sens, Nantes, Bourges, Bordeaux, Paris. — Le 11 mai, M. Michel Bréal explique que le mot grec héros, renferme un sens de matin, par conséquent évoque l'idée des premiers temps. — M. Pottier décrit l'influence du théâtre sur la céramique grecque. — M. Eug. Lefèvre-Pontalis parle de l'étude qu'il a faite des châteaux espagnols de Loasse, de Medina del Campo et de Coca, remontant aux XIe et XIIe siècles. — Le 25 mai, M. Chavannes entretient l'Académie d'un manuscrit chinois, appartenant à M. Rudolf Hoerale à Oxford, et contenant une version chinoise, rédigée au VIIe siècle, d'un ouvrage bouddhique. — M. Clermont-Ganneau résume un travail du P. Lagrange sur une exploration archéologique en Palestine. — M. S. Reinach lit un travail sur le commentaire donné par Léon X d'un manuscrit où le futur pape a lu Attila au lieu de Totila.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 28 avril, M. Joly poursuit la lecture de son mémoire sur la criminalité en Belgique. — M. Cheysson lit la première partie de son étude sur les habitations à bon marché, parle de l'action des sociétés privées et des rapports entre la tuberculose et les logements trop exigus ou insalubres. — Le 5 mai, M. H. Joly continue la lecture de son mémoire. — M. Cheysson lit un rapport sur le *Casier sanitaire des maisons*, par M. Paul Juillerat. — Le 12 mai, M. Cheysson termine sa lecture sur les habitations à bon marché, et parle du prêt sans intérêt fait par l'État au Crédit agricole et d'un projet de réforme de la loi sur les expropriations. — Le 26 mai, M. le comte d'Haussonville donne lecture de son mémoire sur « le Duc de Bourgogne au Conseil. »

CONCOURS. — L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg met au concours (1er octobre 1906) une étude historique sur l'administration du comte Mouraviev comme gouverneur général du district nord-occidental. — La Société d'histoire rhénane met au concours, pour le prix Mevissen à décerner en 1908, les sujets suivants : I. Histoire du marché de Cologne; II. La Presse rhénane au temps de la domination française (un prix de 2,500 fr. pour chacun de ces deux sujets); III. La Peinture sur verre du XIIIe au XVIe siècle dans le pays rhénan (prix de 3 750 fr.). C'est M. Hanon, archiviste à Cologne, qui reçoit les manuscrits. — La Société Jablonowski de Leipzig met, de son côté, au concours les sujets suivants : I. Histoire de la civilisation en Allemagne depuis l'époque romantique jusqu'à Burckhardt (1875 fr , 30 novembre 1907); II. Étude comparée de la législature économique des grands territoires allemands du XVe siècle aux débuts de la guerre de Trente ans (1 875 fr., 30 novembre 1908). Les manuscrits doivent être adressés à M. A. Leskien, à Leipzig. — L'Académie des sciences utiles d'Erfurt propose comme sujet de concours (625 fr., 1er avril 1907) une étude sur la guerre civile saxonne de 1446-1451. M. E. Stange, à Erfurt, centralise les communications. — La Société Teyler de Haarlem met au concours pour 1908 (médaille d'or de 800 fr., 1er janvier 1908) une étude sur l'attitude théorique et pratique prise par Érasme vis-à-vis de la religion. Outre la langue hollandaise, on admet au concours les écrits en latin, français, anglais et allemand.

PRIX. — Dans sa séance du 4 avril dernier, l'Institut de France a décerné le prix Osiris de 100,000 fr. à M. Albert Sorel, de l'Académie française, qui a tout récemment terminé son grand ouvrage en 8 volumes : *L'Europe et la*

Révolution française, lequel a coûté à son auteur vingt années de recherches et de travail. C'est la seconde fois que ce prix triennal, dû à la générosité de M. Osiris, est attribué. Nous rappelons qu'aux termes de l'acte de fondation, ce prix est « destiné à récompenser la découverte ou l'œuvre la plus remarquable dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, dans l'industrie et généralement dans tout ce qui touche à l'intérêt public. Il y a trois ans, on s'en souvient, le prix Osiris avait été obtenu par le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur.

PARIS.— Le *Polybiblion* a plusieurs fois mentionné des ouvrages publiés par la *Société philologique* (le dernier était un Dictionnaire italien-bulgare), mais cette Société, qu'a fondée et que préside le comte de Charencey, tient aussi des séances périodiques, et nous recevons un volume intitulé : *Bulletin des séances de la Société philologique, organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme, rédigé par les sociétaires*, t. III. (Paris, C. Klincksieck, 1905, in-8 de 212 p.). Ce volume comprend les séances tenues du 14 janvier 1894 au 21 juin 1905 : c'est dire qu'il s'agit de procès-verbaux bien sommaires et que les communications faites à la Société sont très résumées, souvent même simplement indiquées. Celles qui sont plus développées et, par conséquent, présentent quelque intérêt à la lecture, sont de M. de Charencey sur le basque et sur les langues américaines, du baron Carra de Vaux et de MM. Decourdemanche et Vinson sur les langues et littératures orientales, et quelques autres encore.

— La librairie Hachette met en vente un atlas guide de poche qui se recommande particulièrement aux cyclistes, aux automobilistes et aux touristes de tous genres. Il a pour titre : *Sur Route. Tout ce qu'il faut voir* (in-12 sans pagination, mesurant 18 centimètres sur 12 1/2. — Prix, cartonnage toile : 3 fr. 50). Pas de voyage, pas d'excursion proche ou lointaine qu'il ne soit à même, en effet, de diriger utilement. D'un format pratique, solidement établi pour permettre une manipulation fréquente, d'une lecture facile, à l'échelle judicieusement choisie, pour la prompte évaluation des distances, de 1 centimètre pour 10 kilomètres, et, qualité première d'un guide, exact et précis dans ses diverses parties, ce petit livre contient 36 cartes imprimées en quatre couleurs, et, au dos de ces cartes, la nomenclature de toutes les villes principales, de tous les centres d'excursion, ainsi que des si nombreuses curiosités à visiter en France. Il est à remarquer que les cartes des régions frontières s'étendent fort au-delà de celles-ci pour embrasser l'Alsace, une partie de la Belgique, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie. On peut dire que c'est l'indispensable compagnon du touriste-routier et aussi le mieux informé et le plus sûr.

— Qui aime bien, châtie bien, assure la Sagesse des nations. M. Paul Soleilhac est un combatif qui n'y va pas de plume morte dans sa brochure intitulée : *Le Grand Levier, ou la Presse et son influence politique et sociale à notre époque*, avec préface de M. Édouard Drumont (Paris, Henri Gautier, 1906, in-12 de VIII-113 p. — Prix : 1 fr. 25 l'exemplaire, franco par la poste ; par 10 exemplaires et au-dessus, 1 fr.). L'auteur dit des choses bien dures aux conservateurs ; il leur reproche surtout de n'avoir pas assez soutenu leur presse en général et d'avoir négligé de la répandre dans les masses profondes de la nation, alors que leurs adversaires, admirablement organisés et marchant au combat en rangs serrés, ont fini par s'emparer de l'opinion, qu'ils dirigent aujourd'hui à leur gré, après l'avoir corrompue. Et, rappelant la recommandation de Crémieux à ses amis, il invite « tout citoyen, tout Français, tout honnête homme qui souffre aujourd'hui dans

ses croyances et dans son patriotisme » à en profiter, en la faisant sienne : « Tenez les honneurs pour rien, les places pour rien, l'argent pour rien ; mais emparez-vous de la Presse, car, avec la Presse, vous aurez tout le reste. » Les catholiques, notamment, sont-ils encore assez forts pour retourner l'opinion ? Nous le croyons fermement ; mais, pour cela, il convient de ne reculer devant aucun sacrifice, en se hâtant. Le devoir est donc de soutenir énergiquement les bons journaux qui existent, ainsi que nos revues, de créer de nouveaux organes franchement populaires et à bas prix et de veiller à leur diffusion. M. Soleilhac insiste d'ailleurs sur d'autres moyens qu'il indique en détail dans son chapitre XIII, qui a pour titre : *Que faire ?* (p. 83-94).

— Signalons le très utile et intéressant *Répertoire des livres d'histoire en vente à la librairie Lucien Dorbon* (Paris, L. Dorbon, s. d., in-8. — Prix, cartonné : 2 fr. 50). Ceux de nos lecteurs qui sont en relations avec cette maison, savent avec quel soin sont dressés ses catalogues, qui présentent le caractère de vraies bibliographies. Or, le *Répertoire* en question se compose de cinq de ces catalogues, sur lesquels 8 013 ouvrages ont été inscrits en détail, savoir : I. Origines à 1589. Temps anciens, Moyen âge, Renaissance et Réforme (108 pages, 1880 numéros) ; II. Années 1589 à 1774. Règnes de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV (88 pages, 1387 numéros) ; III. 1774 à 1800. Règne de Louis XVI. Révolution (114 pages, 2026 numéros) ; IV. 1800 à 1830. Le Consulat, l'Empire, la Restauration (76 pages, 1 534 numéros) ; V. 1830 à 1890. Monarchie de Juillet, République de 1848, second Empire, Guerre et Commune, Troisième République (56 pages, 1 186 numéros).

— Du 13 au 17 juin 1905, dans la salle de l'hémicycle, à l'École nationale des beaux-arts, a eu lieu la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*. A l'occasion de cette vingt-neuvième session un volume a été publié, qui est tout à fait à la hauteur de ses devanciers (Paris, imp. Plon-Nourrit, 1905, in-8 de CXX-778 p., avec 86 planches). Ce volume se compose de trente-cinq études dont voici les titres : *La Famille des Hallé : Geoffroy Hallé Ier, Geoffroy Hallé II, Daniel Hallé, Claude Hallé*, par M. O. Estournet (p. 71-236). C'est, de beaucoup, par son étendue, le plus important travail ayant trouvé place dans le recueil ; — *Le Manuscrit de Ferdinand-Albert Gautier*, par MM. H. Herluison et P. Leroy (p. 236-249) ; — *Le Violoniste Alexandre Boucher*, par MM. H. Herluison et P. Leroy (p. 249-268) ; — *Les Origines de l'école de dessin et du musée d'Aix en Provence*, par M. Numa Coste (p. 268-276) ; — *Trois broderies tourangelles du* XVIIe *siècle*, par Charles de Beaumont (p. 276-279) ; — *Les Séjours de Corot en Limousin*, par M. Camille Leymarie (p. 279-291) ; — *Le Gisant du château d'Uxelles*, par M. J. Martin (p. 291-293) ; — *Petits Problèmes d'iconographie religieuse*, par M. P. Brune (p. 294-297) ; — *Fontaine de François Ier au Maigne-Gagnaud, commune de Ruelle (Charente)*, par M. H. de Montégut (p. 298-299) ; — *Tombeau de François Van der Burch, archevêque de Cambrai (1615-1644)*, par M. H. de Montégut (p. 299-305) ; — *Note pour servir à l'histoire de l'art aux seizième et dix-septième siècles*, par M. P. Leroy (p. 306-311) ; — *Une Œuvre inconnue d'Antoine Pater*, par M. Hénault (p. 312-323) ; — *Petitot et Nattier, deux œuvres inédites : I. Portrait de François VI de la Rochefoucauld par Petitot. II. La Duchesse de la Rochefoucauld*, par J.-M. Nattier, communication de M. Émile Biais (p. 324-327) ; — *Office de la Vierge, transcrit par N. Jarry*, communication de M. Émile Biais (p. 328-331) ; — *Coup d'œil sur le théâtre de Nîmes à la fin du dix-huitième siècle (suite)*, par M. Paul Clauzel (p. 332-353) ; — *Un Portrait de Julie d'Angennes au château du Tremblay*, par M. Lorin (p. 353-358) ; — *Claude Lefebvre*, par M. E. Thoison (p. 358-383) ;

— *Les Duflos, graveurs ; leur œuvre et leur famille*, par M. P. Pellot (p. 383-394) ; — *Fontaine de la Renaissance et nymphée, à Gorge-de-Loup, près Lyon*, par M. Léon Galle (p. 395-401) ; — *Jacques Millets Déruisseaux, architecte et sculpteur rouennais du commencement du dix-huitième siècle*, par M. Léon de Vesly (p. 401-421) ; — *Quentin Varin et les Peintures murales de Saint-Nicolas-des-Champs*, par M. Gaston Varenne (p. 421-441) ; — *Le Comte A. de Forbin (1777-1841)*, par le baron Guillibert (p. 441-477) ; — *De Fontainieu, peintre marseillais (1768-1850)*, par M. Bouillon-Landais (p. 478-483) ; — *Essai de répertoire des artistes lorrains* (7e suite). *Les Orfèvres, les joailliers, les argentiers, les potiers d'étain lorrains*, par M. Albert Jacquot (p. 483-509) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon*, par M. E.-L.-G. Charvet (p. 510-571) ; — *Notice sur Morel d'Arleux (Louis-Marie-Joseph), peintre, graveur, érudit, conservateur des dessins et planches gravées du Musée du Louvre (Abbeville 1755 † Paris 1827)*, par M. Em. Delignières (p. 572-597) ; — *Quelques toiles peintes en Touraine au dix-huitième siècle*, par M. A. Gabeau (p. 597-613) ; — *Thomas-Étienne Pringot et Jean-François Guérize, peintre tourangeaux*, par M. A. Gabeau (p. 613-622) ; — *Musiciens bourguignons du dix-huitième siècle. Claude et Lazare Rameau, frère et neveu du grand Rameau*, par M. L. Lex (p. 622-642) ; — *Émile Salomé, peintre de genre (1833-1881) ; Louis Salomé, graveur en taille-douce (1812-1863) ; Adolphe Vandervinck, décorateur (1833-1885)*, par M. Quarré-Reybourbon (643-668) ; — *Les Tapisseries de la Licorne, du château de Verteuil*, par M. Émile Biais (p. 669-677) ; — *La Galerie de portraits de Fontevrault*, par M. l'abbé L. Bossebœuf (p. 677-682) ; — *Un Christ de prétoire (1671)*, par M. Henri Jadart (p. 682-692) ; — *Les Vitraux de la Renaissance en Anjou*, par M. le chanoine Ch. Urseau (p. 692-716) ; — *Sculptures forésiennes (seizième et dix-huitième siècles)*, par M. F. Thiollier (p. 717-731).

Berry. — Vient de paraître, sous la date de 1905, le vingtième volume de la 4e série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (Bourges, Renaud ; Paris, Lechevalier, in-8 de XVIII-405 p.). Il a été formé des travaux ci-après : *Climatologie du Cher en 1904*, par M. l'abbé Th. Moreux (p. 1-44, avec 9 cartes et des tableaux mensuels des pluies) ; — *Les Vignes et les vins du Berry, étude historique et statistique* (suite), par M. Émile Turpin (p. 47-164) ; — *Le Climat du Cher*, par M. l'abbé Th. Moreux (p. 165-188) ; — *Le Musée de Bourges, notes, documents et souvenirs sur sa fondation et son histoire*, par M. Daniel Mater (p. 189-320, avec portrait) ; — *Recherches sur l'identité de l'« Hemipygus tuberculosus » (Cotteau) et de l'« Hemicidaris crenularis » (Lamarck)*, par M. le docteur Séguin (p. 325-333, avec fig. dans le texte) ; — *Contribution à l'histoire de la vie privée et de la Cour de Louis XI (1423-1481)*, par M. Alfred Gandilhon (1re partie) (p. 335-397).

Champagne. — L'Académie nationale de Reims nous envoie à la fois les cent-seizième et cent-dix-septième volumes de ses *Travaux*. Le premier (Reims, Michaud, 1906, in-8 de IX-323 p., avec un plan) correspond au tome II de l'année 1903-1904 ; le second est le tome Ier de l'année 1904-1905 (Reims, Michaud, 1906, in-8 de 367 p., avec 16 planches). Le cent-seizième volume en question se compose en entier d'une importante monographie : *La Léproserie de Reims du XIIe au XVIIe siècle*, par M. Paul Hildenfinger, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, laquelle, outre une Introduction : Les Archives de la Léproserie, historique et répartition actuelle, comprend dix chapitres : I. La Léproserie du XIIe au XIVe siècle. II. Le Régime intérieur de la léproserie du XIIe au XIVe siècle. III. Histoire de la léproserie du XIVe au XVIe siècle. IV. La Léproserie au XVe et au XVIe siècle. La Fortune de la maladrerie ; description des enclos. V. La Léproserie aux XVe et XVIe siècles : les gou-

verneurs, l'administration. VI. La Léproserie aux xve et xvie siècles : les chapelains ; le convers. VII. La Léproserie aux xve et xvie siècles : les lépreux ; réception et régime intérieur. VIII. La Léproserie et l'Archevêque. IX. La Léproserie et le Pouvoir central. La Léproserie au xviie siècle. X. La Fondation de la Maison de charité et la fin de la léproserie. L'auteur a fait suivre son travail de pièces justificatives au nombre de vingt-deux, allant du xiiie siècle jusqu'à la fin du seizième (6 mai 1594). Trois appendices donnent les listes des maîtres et gouverneurs de la léproserie (1313-1633), des chapelains de Saint-Ladre aux hommes (avant 1236-1633) et des chapelains de Saint-Ladre aux femmes (1320-1633). Le tout se termine par deux tables : table des matières très détaillée et table des noms (23 pages à deux colonnes). — Quant au volume suivant (cent-dix-septième de la collection) il renferme de nombreuses études d'étendue très variable. En voici la nomenclature : *Discours d'ouverture*, prononcé le 20 juillet 1905 par le président annuel, M. le docteur Seuvre (sur les trouvères et ménestrels au xiiie siècle) (p. 1-13, avec 5 planches) ; — *Lettre adressée par l'Académie à ses membres divers et aux sociétés correspondantes, relativement aux édifices et aux œuvres d'art en péril* (il s'agit ici des « périls que la loi de séparation des Églises et de l'État peut faire courir à nos édifices religieux et aux œuvres d'art qu'ils renferment ») : encore une des conséquences de la loi sectaire (p. 116-119) ; — *A propos du Congrès d'hygiène social d'Arras*, par M. le docteur Colleville (p. 121-138) ; — *XXe Rapport annuel du bureau d'ethnographie américaine*, par M. J.-W. Powel, directeur, compte rendu par M. l'abbé Haudecœur (p. 137-141) ; — *Caractères de Scythes et Caractères de Slaves*, par M. le Dr de Bovis (p. 143-160) ; — *Ovide en exil. La Frontière scytique de l'Empire au temps d'Ovide*, par le même (p. 161-180) ; — *L'Affaire des Cours-Brûlées (an IV de la République)*, par M. A. Duval (p. 181-204) ; — *Notes de voyage à Berlin*, par M. E. Kalas (p. 205-220) ; — *L'Art allemand*, par le même (p. 221-250) ; — *Pierre Dupont ; chants et poésies*, par M. le Dr Seuvre (p. 251-255) ; — *Temples égyptiens et temples grecs ; différence de principe*, par M. Alphonse Gosset (p. 257-268, avec 5 planches) ; — *Les Statues de Varangéville (Meurthe-et-Moselle*, par M. le Dr Seuvre (p. 269-273) ; — *La Maison des Musiciens et l'Académie de Reims au mois d'avril 1905*, par M. H. Jadart (p. 275-294, avec 6 planches et d'intéressantes notes bibliographiques et iconographiques) ; — *Quelques anciennes Statues des églises rurales du diocèse de Reims (Marne et Ardennes)*, par M. Henri Jadart (p. 295-308) ; — *Les Christs de prétoire ; recherches sur leur origine et quelques-uns de leurs types intéressants, à Paris, à Reims et en quelques autres villes*, par le même (p. 309-331) ; — *Compte rendu des envois du général de Piépape*, par M. A. Duval (p. 333-345) ; — *Trinacria*, de M. A. Dry (lieutenant-colonel Fleury), par M. A. Duval (p. 347-363). Pour ne pas allonger cette notice outre mesure, nous passons sous silence plusieurs rapports sur des concours ouverts par l'Académie de Reims, malgré leur indiscutable intérêt.

Forez. — L'on doit à M. Noël Thiollier : *Thiers, le Forez et Annonay en 1788* (Extrait de la *Correspondance du Riomois Jacques Démichel*. Saint-Étienne, imp. Thomas, 1904, in-16 de 31 p.). Cette correspondance est conservée à la Bibliothèque nationale sous le n° 1,790 des manuscrits français. L'auteur, ayant été chargé de l'éducation d'un jeune boyard, parcourt la France avec son élève pour l'initier aux mœurs et aux opérations commerciales et industrielles de notre nation. M. N. Thiollier n'a publié que la partie intéressant le Forez et le Vivarais. On y raconte l'origine des ballons différemment qu'Étienne Montgolfier. Celui-ci, après avoir lu l'ouvrage de

Priestley, chercha un gaz plus léger que l'air. La vessie gonflée dont parle Démichel est une légende; n'ayant pu trouver le fluide désiré, il se servit de l'air lui-même raéfié par la chaleuré.

FRANCHE-COMTÉ. — A plusieurs reprises, nous avons eu l'occasion de mentionner ici les travaux de M. le chanoine J. Rossignot. Aujourd'hui nous devons signaler la brochure qu'il a écrite sur *l'Hermitage de Notre-Dame de Compassion à Villersexel, au diocèse de Besançon* (Besançon, imp. Jacquin, 1906, in-8 de 106 p., avec une phototypie). « Cette notice, dit l'auteur dans son *Avant-propos*, renferme l'histoire de l'ancien et du nouvel Hermitage. Peu après qu'il fut fondé (1628), des ermites l'habitèrent jusqu'à la Révolution, qui les chassa vers la fin du dernier siècle; des religieuses l'ont restaure au commencement de celui-ci et le possèdent encore. Il y a, entre ces deux evenements, un intervalle de vingt années rempli par une troisième période, non moins interessante que les deux autres. Pendant ce temps, la nouvelle communauté naissait et prenait ses premiers accroissements dans un village du département du Doubs : trois pauvres filles la commençaient au Belieu, et devaient la transporter, en 1810, à Villersexel. » Le manuscrit de la presente monographie remonte à 1876; depuis, l'auteur l'a completé jusqu'à l'annee 1905. Dans cette dernière partie, M. le chanoine Rossignot raconte la vie et les epreuves de la communaute, à la fois enseignante et hospitalière. Declaree dissoute en 1904 comme « uniquement enseignante », la congregation fit opposition à ce premier jugement, et, devant la même juridiction, mieux eclairée, obtint gain de cause contre le liquidateur de ses biens, tant au tribunal de Lure, dont Villersexel depend, qu'à la Cour de Besançon, ensuite d'appel fait dudit jugement. Mais le ministère public a porté en dernier ressort la cause, ainsi deux fois gagnee par les religieuses, devant la Cour de cassation. Les choses en etaient là, quand a paru cette excellente etude.

— M. l'abbe Brouillet a publie dans la collection des tracts edités par « l'Action populaire » une brochure du plus haut interêt. C'est de l'actualité au premier chef. Titre : *La Vieille-Loye. Ouvriers de l'usine et des champs. Initiatives d'un curé* (Reims, 48, rue de Venise; Paris, Lecoffre, s. d., in-12 de 36 p.). L'auteur raconte l'histoire des petites industries pratiques, si l'on peut dire, d'un digne cure, qui, dans l'une des paroisses les plus difficiles qu'il soit possible d'imaginer, a reussi à grouper autour de lui toute une population passee de l'indifference, pour ne pas dire de l'hostilite, à la sympathie la plus justifiee. Mutualite, organisation pour les secours aux malades, societe cooperative, caisse rurale, etc., ont ete creees de toutes pièces par le genial et modeste ecclesiastique. La petite localite franc-comtoise a ete peu à peu revolutionnee, si bien qu'aujourd'hui « la religion n'y est plus l'ennemie et le cure, l'inutile. » Cette brochure devrait être lue par tous les prêtres de France, sans exception. Mais pour imiter le cure de la Vieille-Loye, il faut une singulière energie : ce n'est pas dû à tout le monde. L'epoque est penible cependant, et le temps presse.

ILE DE FRANCE. — Dans son opuscule intitulé : *Le Vieux Poissy d'après des documents inédits* (Paris, Leclerc 1906, in-8 de 55 p. et pl.), M. Henri Parguez a réuni une suite de notes concernant cette ville. Il fait successivement connaître les origines de la mairie, ce qu'était le trésor de l'église avant la Revolution, donne quelques détails sur les cloches, le tombeau, le porche et les statues des portails de l'église, les petites écoles et les écoles de charite, sur les conflits qui surgirent entre la paroisse et le chapitre au sujet de la célébration des offices dans le chœur de l'église, etc. Ce travail, qui n'a pas

la prétention de retracer une histoire de Poissy, servira à fixer le souvenir d'un certain nombre de faits intéressant cette localité.

VELAY. — Les monuments sont exposés à de bien funestes vicissitudes : Mais les ravages du temps, des incendies, des guerres, ne sont pas les seuls à redouter : l'architecte insuffisamment capable est un danger dont on a trop souvent à déplorer les désastres. Malgré plusieurs mutilations, opérées dans ses réfections indispensables, la cathédrale du Puy est restée une des merveilles de l'époque romane. Dans les notes ajoutées à la *Monographie de la cathédrale du Puy. Manuscrit de l'architecte Mallay*, publié avec Introduction par M. Noël Thiollier (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 39 p. Extrait des *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*), les modifications malheureuses que les architectes Mallay et Mimay ont eu l'inconsciente audace d'opérer aux constructions si harmoniques de la vénérable basilique sont scrupuleusement indiquées : c'est donc en vain que le premier de ces profanes cherche à se disculper. Les faits protestent.

BELGIQUE. — Ce sont trois artistes et un savant dont l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique pour l'année 1906* (Bruxelles, Hayez, 1906, in-16 de 209 p.) nous apporte la biographie. Le savant est François Crépin, d'origine française (1830-1903), botaniste éminent, tour à tour professeur à l'École d'horticulture de Gand et directeur du jardin botanique de Bruxelles, en qui les botanistes belges saluent l'homme qui a le mieux débrouillé la flore de leur pays. Son *Manuel de la flore de Belgique*, dont il faut rapprocher son *Catalogue de la flore belge* et son *Guide du botaniste en Belgique*, est un ouvrage devenu classique ; les roses ont attiré tout particulièrement son attention et sur elles il a multiplié les études. La notice qui lui est consacrée, commencée par M. Errera, a été terminée, après la mort de celui-ci, par M. Durand. Le Brugeois Paul Jean Clays (1819-1900) est un peintre de marine dont l'Exposition universelle de Paris en 1867 avait consacré le talent ; on voit avec regret, par la notice de M. Lucien Solvay, que les musées de France sont presque seuls, parmi les grands musées, à ne rien posséder de lui. C'est aussi M. Solvay qui nous retrace la biographie d'un autre peintre, Jean Alfred Cluyenaar (1837-1902), condisciple, à l'atelier de Coignet, de Jean-Paul Laurens et de Tony Robert-Fleury. Joseph Schadde (1818-1904), au contraire, dont nous parle M. Edmond Marchal, était un architecte dont l'œuvre principale est la nouvelle Bourse d'Anvers.

ITALIE. — Le grand éditeur florentin Leo S. Olschki met en vente une reproduction facsimilé, tirée à 300 exemplaires, d'un manuscrit à miniatures du XVe siècle qui, après avoir appartenu aux Orsini, a passé dans les collections de S. E. le ministre du Brésil à Rome, M. José Augusto Ferreira da Costa. C'est un manuscrit daté de 1475 de *Li Sonetti, Canzoni e Triomphi de miser Francesco Petrarcha*. Aux nombreuses et belles miniatures qui ornent ce manuscrit, l'on a joint un fac-similé de l'écriture de Pétrarque, un autre de l'écriture du cardinal Bembo et huit planches hors texte. M. D. Ciàmpoli, bibliothécaire à la Bibliothèque Victor-Emmanuel de Rome, a écrit pour ce volume une Introduction. Le prix de souscription est de 200 francs pour les exemplaires à la main et de 300 pour les exemplaires sur japon.

— Sous le titre de : *Per la dignità della scuola* (Torino, tip. Marietti, 1905, in-16 de 27 p.), M. Lorenzo Michelangelo Billia a publié une plaquette dans laquelle il plaide la cause de la liberté de l'enseignement, ou, si l'on veut, la liberté des éducateurs officiels. Il est, en effet, de la dignité des maîtres de pouvoir s'affranchir des exigences d'un État athée et des programmes soi-disant neutres, qui leur interdisent trop d'enseigner la vérité historique

ou d'interpréter l'histoire dans le sens qu'elle a nécessairement. Telle est la pensée de l'auteur de cet opuscule.

ÉTATS-UNIS. — En deux courtes conférences pleines de logique et de persuasion, *Church or Bible* (New York, International Catholic Truth Society, in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 26 ; 15 fr. le cent), le P. Arnold Damen démontre à un auditoire mêlé de chrétiens de diverses dénominations que ce n'est pas la Bible mais l'Église qui a été chargée par le Christ d'enseigner à l'humanité la vraie religion. Il conclut en montrant clairement que la seule Église établie par N.-S. J.-C. est l'Église catholique. Ces discours sont un modèle de controverse courtoise et feront par leur diffusion, sous forme de tracts, un bien non moins réel que lorsqu'ils furent prononcés dans des conférences publiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Introduction à l'Ancien Testament*, par L. Gautier (2 vol. in-8, Lausanne, Bridet). — *Les Commencements du canon de l'Ancien Testament*, par le P. Jean-Baptiste de Glatigny (in-12, Rome, Desclée et Lefebvre). — *La Divinité de Jésus-Christ. La Catéchèse apostolique*, par H. Couget (in-12, Bloud). — *La Divinité de Jésus-Christ. L'Enseignement de saint Paul*, par H. Couget (in-12, Bloud). — *La Correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère*, par J. Brochet (in-8, Fontemoing). — *Saint Jérôme et ses ennemis*, par J. Brochet (in-8, Fontemoing). — *La Vie des Saints, récits d'une grand'mère à ses petits-enfants. Janvier à juin*, par la Vtesse de Bernard de la Frégeolière, née de Beauregard (6 vol. in-18, Retaux). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. VII (in-8, Bloud). — *Theologorum neerlandicorum Disputationes contra Lutherum inde ab a. 1519 usque ad a. 1526 promulgatae*, collegit denuo edidit commentariis praeviis necnon adnotationibus instruxit F. Pijper (in-8, Hagae-Comitis, M. Nijhoff). — *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung*, von P. H. Denifle. Erster Band (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Lutherpsychologie als Schlüssel zur Lutherlegende*. Denifles Untersuchungen kritisch nachgeprüft, von A. M. Weiss (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Croire, instructions aux hommes du monde*, par l'abbé de Gibergues (in-18, Poussielgue). — *Les Sources de la piété, conférences oratoriennes*, par A. Largent (in-12, Bloud). — *Épicure et l'Épicurisme*, par H. Legrand (in-12, Bloud). — *Les Réminiscences de Philon le Juif chez Plotin*, étude critique par H. Guyot (in-8, Alcan). — *Essai d'un système de philosophie catholique 1830-1831*, par F. de La Mennais, publié par C. Maréchal (in-16, Bloud). — *Sur la religion*, par A. Schopenhauer ; trad. avec préface et notes, par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *L'Année philosophique*, publié par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Pensées chrétiennes et morales* de Bossuet, publiées par V. Giraud (in-12, Bloud). — *Le Bréviaire d'un panthéiste et le Pessimisme héroïque*, par J. Lahor (in-12, Fischbacher). — *Abrégé de métaphysique, étude historique et critique des doctrines de la métaphysique scolastique d'après les enseignements des principaux docteurs*, par le comte Domet de Vorges (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Les Révélations de l'écriture d'après un contrôle scientifique*, par A. Binet (in-8, Alcan). — *Principes d'économie politique*, par G. Schmoller ; trad. par L. Polack. 2e partie. T. III (in-8, Giard et Brière). — *La Crise postale française*, par J.-C.-A. Prost (in-8, Amat). — *Les Oiseaux d'Europe, tableaux synoptiques*, par P. Paris (in-12, cartonné, Laveur). — *Parasitisme et mutualisme dans la nature*, par le Dr L. Laloy (in-8 cart., Alcan). — *Les Insectes buveurs de sang et colporteurs de virus*, par P. Mégnin (in-16, F.-R. de Rudeval). — *La Bourboule, son climat et ses eaux minérales*, par le Dr Sarazin (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Les Industries de la conservation des aliments*, par X. Rocques (in-8 cart., Gauthier-Villars). — *Les Cou-*

leurs, les matières colorantes, les mordants en teinture, par H. Pécheux (in-16 cart., Baillère). — *Vente et débouchés des produits de la ferme*, par H. Blin (in-16 cart., Laveur). — *Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif*, par le commandant de Grandmaison (in-8, Berger-Levrault). — *Le Bridge moderne*, par Un ancien X (in-16 cart., Plon-Nourrit). — *Les Arts et les artistes pendant la période révolutionnaire (1789-1795)*, par M. Dreyfous (petit in-8, Paclot). — *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française sous le règne de Louis XIV*, par S. Lami (gr. in-8, Champion). — *Les Symphomies de Beethoven (1800-1827)*, par J.-G. Prod'homme (in-8, Delagrave). — *Études de linguistique et de psychologie. De la Catégorie du genre*, par R. de la Grasserie (in-12, Leroux). — *De l'Enseignement des langues vivantes*, par C. Sigwalt (in-16, Hachette). — *La Belle Saison*, par L. des Rieux (in-8, Fontemoing). — *Heures lyriques et chrétiennes*, par C. Daniélou (in-18, Fontemoing). — *La Dame aux songes*, par A.-R. Schneeberger (in-12 carré, Sansot). — *Polichinelle (de Guignol)*, par G. Kahn (in-12, Sansot). — *La Médaille du pilote*, pièce dramatique en un acte, par T. Botrel (in-18, Bricon et Lesot). — *Pour la Patrie!* drame en 4 actes, par C. Massot (in-12, Bricon et Lesot). — *L'Arbre de science*, par M. Maindron (in-18, Calmann-Lévy). — *Criminel?* par M. Floran (in-16, Calmann-Lévy). — *Les Ignorantes*, par R. Fauer (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Sacrifice*, par M. Formont (in-18, Lemerre). — *Tentatrice*, par É. Pierret (in-16, Lemerre). — *Le Saint*, par A. Fogazzaro ; trad. de l'italien par G. Hérelle (in-16, Hachette). — *Le Sac de riz*, par B.-A. Jeanroy (in-16, Hachette). — *Doña Quichotta*, par G. de Peyrebrune (in-16, Hatier). — *Rêves et réalités*, par M. de la Chennette (in-16, Lethielleux). — *De la Charrue à la Pourpre*, par P. Fraycourt (in-18, Stock). — *Le Beau Pierril, ou Mirage d'amour*, par M. Reboul (in-12, Dujarric). — *Fil-de-Fer*, par J. Rictus (in-12, Michaud). — *Corneille devant trois siècles*, par R. Le Brun (in-18, Sansot). — *L'Orient dans la littérature française au* XVII*e et au* XVIII*e siècle*, par P. Martino (in-8, Hachette). — *Les Martyrs*, par le R. P. Dom H. Leclerq. *V. Le Moyen Age* (in-8, Oudin). — *Le Concile de Trente et la Réforme du clergé catholique au* XVI*e siècle*, par P. Deslandres (in-12, Bloud). — *Les Saints Barthélemy calvinistes. L'Inquisition protestante*, par J. Rouquette (in-12, Bloud). — *Les Victimes de Calvin. L'Inquisition protestante*, par J. Rouquette (in-12, Bloud). — *Journal d'André Ly, prêtre chinois, missionnaire et notaire apostolique, 1746-1763.* Texte latin ; Introduction par A. Launay (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Saint Jérôme*, par J. Turmel (in-12, Bloud). — *Vie de sainte Catherine de Bologne*, par J. E. Duver (in-8, Rennes, imp. Fr. Simon). — *Vie du bienheureux Jean-Juvénal Ancina de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, évêque de Saluces*, par J.-E. Duver (in-8, Rennes, imp. Fr. Simon). — *Les Seize Carmélites de Compiègne. Leur Martyre et leur béatification, 17 juillet 1794-27 mai 1906*, par Dom L. David (in-12, Oudin). — *Le Père Siméon Lourdel, de la Société des Pères Blancs*, par l'abbé A. Nicq (gr. in-8, Alger, Maison-Carrée ; Paris, Procure des Pères Blancs). — *Le P. Ventura*, par A. Rastoul (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Boniface VIII et le Premier Conflit entre la France et le Saint-Siège*, par P. Graziani (in-12, Bloud). — *Lettres du cardinal Mazarin, pendant son ministère*, publiées par le Vte G. d'Avenel. T. IX. *Août 1658-mars 1661* (in-4, Leroux). — *Deux Mémoires historiques de Claude Le Pelletier*, publiés avec une Introduction et des notes par L. André (gr. in-8, Alcan). — *Paris sous Louis XV, rapports des inspecteurs de police au Roi*, publiés et annotés par C. Piton (in-12, « Mercure de France »). — *La Vie intime d'une reine de France au* XVIII*e siècle*, par L. Battifol (in-8, Calmann-Lévy). — *Contre la Terreur. L'Insurrection de Lyon en 1793. Le Siège*,

l'expédition du Fores, par R. Bittard des Portes (in-8, Émile-Paul). — *Napoléon en Italie (1800-1812)*, par J.-E. Driault (in-8, Alcan). — *Souvenirs d'un préfet de la Monarchie. Mémoires du baron Sers, 1786-1862*, publiés avec Introduction et notes par le baron H. Sers et R. Guyot (gr. in-8, Fontemoing). — *De Concordato Napoleonico pro Gallia. De articulis organicis*, da F. card. Cavagnis (in-18, Romae, Desclée, Lefebvre). — *Napoleone e Pio VII (1804-1815). Relazioni storiche su documenti inediti dell'Archivio Vaticano*, da P. I. Rinieri (in-8, Torino, Unione tipografico-editrice). — *Le Clergé rural sous l'ancien régime*, par J. Ageorges (in-12, Bloud). — *Ce que fut la « Cabale des dévots », 1630-1660*, par Y. de la Brière (in-12, Bloud). — *Traités de la France avec les pays de l'Afrique du Nord, Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*, par E. Rouard de Card (gr. in-8, Pedone). — *Soldats ambassadeurs sous le Directoire, an IV-an VIII*, par A. Dry (2 vol. in-8, Plon-Nourrit). — *Michel Le Tellier et l'Organisation de l'armée monarchique*, par L. André (in-8, Alcan). — *Mémoires du général Guillaume Pépé (1783-1846)*, publiés par L. Mouton (in-8, Perrin). — *Le Spectre allemand, suivi de France et Wallonie*, par E. Jemissen (in-12, Sansot). — *Le Japon et la Politique française*, par R. Dorient (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1906)*, par A. Debidour. I. *1870-1889* (in-8, Alcan). — *Considérations sur l'état présent de l'Église de France*, par Mgr Latty (in-8, Poussielgue). — *L'État et les Églises en France, depuis les origines jusqu'à la séparation*, par J.-L. de Lanessan (in-16, Alcan). — *La Franc-Maçonnerie est-elle juive ou anglaise ?* par M. Doumic (in-16, Perrin). — *La Fondation de l'empire allemand (1852-1871)*, par E. Denis (in-8, Colin). — *La Renaissance catholique en Angleterre au* XIX*e siècle*, par P. Thureau-Dangin. 3e partie. *De la mort de Wiseman à la mort de Manning (1865-1892)* (in-8, Plon-Nourrit. — *Le Christianisme en Hongrie*, par E. Horn (in-12, Bloud). — *Organisation religieuse de la Hongrie*, par E. Horn (in-12, Bloud). — *La Crise russe. Notes et impressions d'un témoin*, par M. Kovalewsky (in-18, Giard et Brière). — *L'Ame japonaise*, par E. Gomez-Carrillot ; trad. de l'espagnol par C. Barthez (in-18, Sansot). — *La Inquisición de México*, por C. Garcia y T. Pereyra (in-12, México, Viuda de C. Bouret). — *César Franck*, par V. d'Indy (in-8, Alcan). — *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1906*, par Un de leurs descendants, Regnault de Beaucaron (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *Conquistadores et roitelets. Rois sans couronne. Du Roi des Canaries à l'Empereur du Sahara*, par le baron M. de Villiers du Terrage (in-8, Perrin). — *Le Pélerinage de Claude Albany*, par O. Richemont (in-12, Poussielgue). — *Bibliographie de la Révolution. Louis XVI et la Famille royale. Catalogue énonçant les titres de 3.000 volumes*, par A. Granel (in-12, Toulouse, Privat ; Paris, A. Picard et fils). — *Saint-Nectaire, eaux thermales, histoire. Essai de bibliographie analytique*, par le Dr E. Roux (in-12, Masson).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. La Ville de David (*le P. Barnabé Meistermann*) 194
La Question biblique dans l'anglicanisme (*Mgr Pierre Batiffol*) 196
Les Conflits de la science et de la Bible (*l'abbé E. Lefranc*) 197
La Source du fleuve chrétien. Historique critique du judaïsme ancien et du christianisme primitif. Le Judaïsme (*Édouard Dujardin*) 198
Die Genesis, übersetzt und ausgelegt von *Hermann L. Strack* 199
L'Enseignement de Jésus (*Pierre Batiffol*) 200
L'Œuvre messianique de Jésus-Christ (*D. Vieillard-Lacharme*) 201
La Transcendance de Jésus-Christ (*l'abbé Louis Picard*) 202
Mariä Verkündigung. Ein Kommentar zu Lukas, 1, 26-38 (*Otto Bardenhewer*) 203
Évangile selon saint Jean (*le P. Th. Calmes*) 204
Origines du christianisme. L'Œuvre des apôtres (*Mgr Le Camus*) ... 205
Épîtres de saint Paul ; trad. et commentaire par *A. Lemonnyer*. Deuxième partie. Lettres aux Philippiens, à Philémon, aux Éphésiens. Lettres à Timothée et à Tite. Épître aux Hébreux ... 206
Chez les ennemis d'Israël. Amorrhéens, Philistins (*Antoine Dard*). 207

Patrologie. Die Heilslehre des hl. Cyrill von Alexandrien (*Dr. Eduard Weigl*) 329

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. XV, XVI et XVII (T. II, col. 1611-2550) 150
Nouvelle Théologie dogmatique (*le R. P. Jules Souben*). II. Les Personnes divines, III. La Création selon la foi et la science. IV. Le Verbe incarné. V. L'Église et les Sources de la révélation ... 434
Histoire des dogmes. I. La Théologie anténicéenne (*J. Tixeront*) ... 55
Pourquoi les dogmes ne meurent pas (*Gaston Sortais*) 357
La Théologie de Tertullien (*Adhémar d'Alès*) 56
De Magisterio vivo et traditione (*J.-V. Bainvel*) 327
Jésus-Christ prototype de l'humanité (*C. N.* et *Mgr Justin Fèvre*) .. 222
De Ratione qua Passio Christi saluti hominibus sit (*Andrea Michiels*). 457
L'Antéchrist. Choses certaines. Choses probables. Choses indécises. Choses fantaisistes (*l'abbé Augustin Lémann*) 199
La Lumière et la Foi (études théologiques) (*le R. P. E. Hugon*) 223
La Mère de grâces (études théologiques) (*le P. R. E. Hugon*) 223
Les Raisons de croire (*Félix Lacointa*) 258

Théologie morale et parénétique. Exposition de la morale catholique. II. La Liberté. Conférences et retraite à N.-D. de Paris. Carême 1904 (*E. Janvier*) 99
Exposition de la morale catholique. III. Les Passions. Conférences et retraite. Carême 1905 (*E. Janvier*) 116
L'Evangéliaire des dimanches (*J.-C. Broussolle*) 98
La Prière du Maître. Conférences quadragésimales (*l'abbé Th. Besnard*) 100

[illegible] La Femme d'après saint [illegible] (Mgr Henri Bolo) 105

[illegible] conférences [illegible] aux prêtres, [illegible] vivant dans le monde [illegible] 113

[illegible] pour retraites (le T. R. P. Faucillon) publiés par [illegible] 113

[illegible] Plans et sujets de retraites pour les religieuses. [illegible] Sermons pour une mission.......... 99

[illegible] religiosas según la disciplina [illegible] 74

[illegible] à l'imitation des fidèles. Simples en[illegible] 114

[illegible] (l'abbé Jean Lagardère)........ 101

[illegible] et le Devoir des catholiques (l'abbé [illegible]) 151

[illegible] nel Paradiso (Giuseppe Tarossi)........ 458

Apologétique. [illegible] des Pères dans les trois [illegible] .... [illegible]

[illegible]

Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté (*J. Fonssagrives*) 113
La Clé du Ciel (*P.-J. Berthier*) 114
Les Opuscules de *saint François d'Assise* nouvelle trad. française par *le P. Ubald d'Alençon* 115
Heures catholiques d'Ars 115
Paillettes d'or. Recueil complet. T. IV 115

Mélanges. La Cité de la Paix, d'après le témoignage de ceux qui y sont revenus (*le R. P. Browne*); trad. de l'anglais 533
Prosélytisme protestant (*Jean Forcade*) 533

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Ehe-und Familienrecht der Habräer (*Thad. Engert*) 195
Leçons sur les rapports entre le droit et l'opinion publique en Angleterre au cours du XIXe siècle (*A. V. Dicey*); trad. de *Alb.* et *Gaston Jèze* 483
Contribution à l'étude de la formule arbitraire (*C. Stoïcesco*) 485

Droit canonique. Histoire du droit canon gallican (*le P. At.*) 330
Renseignements pratiques, à l'usage du curé et du confesseur, sur la législation canonique du mariage (*N. Rousseau*) 533
Les Nullités de mariage. Essai théorique et pratique (*P. Pisani*) 224

Organisation des cultes. Situation légale de l'Église catholique en France d'après la loi du 9 décembre 1905. (Ses biens, son clergé, son culte.) (*L. Jénouvrier*) 481
Traité de l'organisation des cultes sous le régime de la séparation (*l'abbé P. Fanton*) 482
La Separation de l'Église et de l'État. Commentaire théorique et pratique de la loi du 9 décembre 1905 (*Gustave de Lamarzelle* et *Henry Taudière*) 483

Droit public. La Réforme électorale (*Henry Clément*) 491
Loi fondamentale de l'Empire russe, projet d'une constitution russe élaboré par un groupe de la Ligue de l'affranchissement 491

Droit civil. La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français (*Léon Michoud*) 1re partie 485
La Succession contractuelle. Du Contrat comme mode de transmission successorale (*L. Guyénot*) 487
Traité de la compétence civile judiciaire des juges de paix (*J.-L.-M. Cornilliat*) 488
El Derecho inmobiliario y el Registro de la propiedad en Alemania (*G. A. Tell y Lafont*) 488
La Propriété dans le droit musulman, particulièrement au Maroc (*Daniel Saurin*) 215
Pour se marier, notions élémentaires et pratiques sur le mariage civil, le mariage religieux, leurs formalités, la dot et le contrat de mariage (*A. Clair*) 492
Études de droit sur la photographie (*Édouard Sauvel*) 492

Droit fiscal. Traité de droit fiscal (*Albert Wahl*). T. III et dernier 488
L'Impôt progressif en France (*Jules Dufay*) 489
Manuel pratique des contribuables en matière d'impôts directs (*Alfred Antoine*) 490

Législation ouvrière. Les Retraites ouvrières (*R. Persil* et *G. Barbier*) 493

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi (*J. Clot*) 385
Nécessité philosophique de l'existence de Dieu (*le chanoine H. Appelmans*) 388

Philosophie religieuse. Dialogues et récits (*Claude-Charles Charaux*). 332
Questions esthétiques et religieuses (*Paul Stapfer*)..... 391
Du Positivisme au mysticisme. Étude sur l'inquiétude religieuse contemporaine (*Jules Pacheu*)..... 392
Jésus et l'Éducation philosophique (*Louis Toësca*)..... 393
Les Notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza (*Albert Rivaud*)..... 394
L'Univers d'après Haeckel, exposé et critique (*Jacques Lamine*)..... 400
L'Homme d'après Haeckel (*Jacques Lamine*)..... 401
Catholicisme et Libre pensée (*Georges Fonsegrive*)..... 458

Psychologie. Le Caractère empirique et la personne. Du rôle de la volonté en psychologie et en morale (*Louis Prat*)..... 386
Le Rêve, études et observations (*Marcel Foucault*)..... 387
Le Gouvernement de soi-même, essai de psychologie pratique (*Antonin Eymieu*)..... 391
La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures (*Paul Lacombe*)..... 399

Morale. Principes de morale rationnelle (*Adolphe Landry*)..... 388
Les Éléments sociologiques de la morale (*Albert Fouillée*)..... 389
La Charité criminelle (*le Dr H. Thulié*)..... 225
Le Caractère, définition, importance, idéal, origine, classification, formation (*J. Guibert*)..... 459

Métaphysique. Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie (*Maurice Boucher*)..... 388

Histoire de la philosophie. Les Penseurs de la Grèce, histoire de la philosophie antique (*Théodore Gompers*); trad. française de *A. Reymond*. T. II..... 436
Le Problème du devenir et la Notion de la matière dans la philosophie grecque, depuis les origines jusqu'à Théophraste (*Albert Rivaud*)..... 393
Histoire de la philosophie moderne (*Harald Höffding*); trad. de l'allemand par *P. Bordier*. T. I..... 395
Mémoire sur la philosophie de Leibniz (*le comte Foucher de Careil*). 396
Les Grands Philosophes. Maine de Biran (*Marius Couailhac*)..... 397
Maine de Biran (*G. Michelet*)..... 398
Les Grands Philosophes. Stuart Mill (*Émile Thouverez*)..... 399

Éducation. Enseignement. En famille. Étude sur les premières années de l'enfant (*le Dr Th. Caradec*)..... 534
Les Devoirs des petits enfants (*Louis Chassevent*)..... 109

Sciences politiques, économiques et sociales. Cours d'économie, professé à l'Ecole nationale des ponts et chaussées (*C. Colson*) T. III. Ire partie. Les Finances politiques et le Budget de la France..... 25
Principes d'économie politique (*Edm. Villey*)..... 26
Principes d'économie politique (*Gustav Schmoller*); trad. par *G. Platon*. T. II. Ire partie..... 26
Les Œuvres économiques de Sir *William Petty*; trad. par *Henry Dussauze* et *Maurice Pasquier*..... 27
La Formation des richesses et ses conditions sociales actuelles. Notes d'économie politique (*Eugène d'Eichthal*)..... 27
Questions économiques à l'ordre du jour (*G. de Molinari*)..... 28
D'où vient la décadence économique de la France (*le baron Charles Mourre*)..... 346
Comment et pourquoi les affaires vont mal en France (*Jules Domergue*)..... 29
Le Retour à la terre et la Surproduction industrielle (*Jules Méline*). 29
L'Impérialisme économique et la Grande Industrie anglaise (*Paul Gannay*)..... 30
La Crise du libre-échange en Angleterre (*G. Blondel, Ch. Dejace, A. Viallate, Emm. de Meester, P. de Laveleye* et *E. Van der Smissen*). 31
L'Amérique au travail (*J.-F. Fraser*); trad. par *Saville*..... 31
Les Signes de la fin d'un monde : Malthus, assassin de la France (*Jean du Valdor*)..... 31
Le même ouvrage (Supplément à l'usage spécial du clergé (*le même*). 32

L'Année sociologique, publiée sous la direction d'*Emile Durkheim*, 8e année, 1903-1904 32
Socialistes et Sociologues (*J. Bourdeau*) 33
Conciliation et Arbitrage (*C. de Fromont de Bouaille*) 34
L'Assistance par le travail et les Jardins ouvriers en France (*Marcel Lecoq*) 35
Les Idées socialistes en France de 1815 en 1848 (*Gustave Isambert*) .. 35
Socialisme et Christianisme (*A.-D. Sertillanges*) 36
Socialisme et Anarchisme (*A. Hamon*) 37
Le Droit de propriété et le Régime démocratique (*E. Marguery*) 37
La Réforme agraire, contributions théoriques et historiques (*Adolf Damaschke*) ; trad. de l'allemand et adapté à la situation de la propriété foncière en France par *Otto Karmin* 38
Introduction à la sociométrie (*Auguste Chirac*) 38
La Grève générale et le Socialisme, enquête internationale, opinions et documents (*Hubert Lagardelle*) 38
Le Socialisme et les Jaunes (*Pierre Biétry*) 514
Les Idées jaunes (*Gaston Japy*) 515
Les Questions sentimentales en sociologie. L'Amour, la religiosité, (l'art *J. Dody*) 39

Sciences naturelles. Le Pur Sang. Hygiène, lois naturelles, croisements, élevage, entraînement, alimentation (*Paul Fournier* et *Ed. Curot*) 439

Médecine. Histoire. Généralités. La Névrose révolutionnaire (*les Drs Cabanès* et *L. Nass*) 312
Le Cabinet secret de l'histoire (*le Dr Cabanès*) 314
Promenade d'un médecin à travers l'histoire (*le Dr Barraud*) 314
Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité (*le Dr Naegeli-Akerblom*) 315
Un Gentilhomme apothicaire, le comte de la Garaye (1675-1755) (*Ernest Jac*) 316
Massages et masseurs (*le Dr Louis Lièvre*) 325
Manuel du candidat aux grades de médecin auxiliaire et de médecin de réserve (*André Lucas* et *E. Josephson*) 326
Médecine pratique. Lettres à une princesse de Russie (*le Dr Paul Frédault*) 326

Biologie. La Responsabilité, étude de socio-biologie et de médecine légale (*G. Morache*) 320

Physiologie. Le Mystère du sommeil (*John Bigelow*) 319

Hygiène. Le Vice et ses risques. Étude de prophylaxie sanitaire et morale (*J. Fonssagrives*) 317
En guérit-on ? (*le professeur Alfred Fournier*) 318
Portez-vous bien ! Notions élémentaires d'hygiène populaire et rationnelle (*le Dr Terwagne*) 326

Pathologie et Thérapeutique. Le Langage, essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction (*Eugène-Bernard Leroy*) 318
Introduction à la pathologie générale (*Félix Le Dantec*) 321
Traité de pathologie interne (*G. Lemoine*) 322
La Guérison de la tuberculose basée sur l'étude des cas de guérison spontanée. Traitement et prophylaxie (*le Dr Paul Ferrier*) 322
Interprétation nouvelle du mécanisme de l'hémoptysie tuberculeuse. Thérapeutique préventive de l'hémoptysie (*le Dr Fernand Barbary*) 323
L'Injection tracheale simplifiée. Son emploi dans le traitement des affections respiratoires (*le Dr Henri Mendel*) 323
Précis de laryngologie, clinique et thérapeutique. Maladies (*le Dr P. Lacroix*) 323
L'Acide formique et la Force musculaire (*le Dr Clément*, de Lyon). . 327
Manuel de thérapeutique dentaire, odontothérapie et de matière médicale appliquée à l'art dentaire, suivi d'un Formulaire à l'usage des praticiens (*Ch. Quincerot*) 327

Chirurgie. Les Indications des interventions chirurgicales dans les

maladies internes, à l'usage des médecins praticiens (*le professeur Dr Hermann Schlesinger*); trad. des Drs *L. Lichtwitz* et *J. Sabrazès*. 3e partie..... 324
Le Poignet et les Accidents du travail. Etude radiographique et clinique (*le Dr Destot*)..... 325
Blessures de l'œil à la suite d'accidents du travail. Simulation et aggravation volontaires (*le prof. S. Baudry*)..... 325

Sciences physiques et chimiques. Traité de physique (*O. D. Chwolson*); trad. sur les éditions russe et allemande par *E. Davaux*. T. I. 1er fasc. T. II. 1er fasc..... 402
Les Quantités élémentaires d'électricité. Ions, électrons, corpuscules (*Henri Abraham* et *Paul Langevin*)..... 403
Sur les Electrons (*Oliver Lodge*); trad. de l'anglais par *E. Nugues* et *J. Péridier*..... 404
Leçons sur la théorie des gaz (*L. Boltzmann*); trad. par *A. Gallotti* et *H. Bénard* T. II..... 404
Physique industrielle. Thermodynamique (*M.-L. Marchis*). II. Introduction à l'étude des machines thermiques..... 405
Thermodynamique (*G. Lippmann*)..... 406
Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme (*M. Despaux*)..... 406
Cours de chimie physique, suivi d'applications à la chimie et à la biologie (*Victor Henri*). 1er fasc..... 406
Traité pratique d'électrochimie (*Richard Lorenz*), refondu d'après l'édition allemande par *Georges Hostelet*..... 407
L'Evolution inorganique, étudiée par l'analyse spectrale (*Norman Lockyer*); trad. de l'anglais par *Edouard d'Hooghe*..... 407
Recherches sur le temps que la précipitation met à apparaître dans les solutions d'hyposulfite (*Gaston Gaillard*)..... 408
Quimica popular (*C. Bruguès*)..... 408
Leçons de chimie pour l'enseignement secondaire des jeunes filles (*Emile Bouant*)..... 409
Le Radium (*le vicomte R. Montessus de Ballore*)..... 409
Les Procédés de commande à distance au moyen de l'electricité (*Régis Frilley*)..... 413
Hydraulique agricole et urbaine (*G. Bechmann*)..... 414
La Céramique industrielle, chimie, technologie (*Albert Granger*).... 415
Le Chlorure de sodium (sel marin et sel gemme), les potasses et les soudes commerciales (*H. Pécheux*)..... 415
Les Matières éclairantes et leur utilisation (*H. Pécheux*)..... 415
Les Origines de la statique (*P. Duhem*). T. I..... 417

Horticulture. Les Cultures fruitières de plein vent, leur exploitation industrielle (*H. Latière*)..... 335

Sciences mathématiques. Œuvres de *Charles Hermite*, publiées par *Emile Picard*. T. I..... 409
Cours d'analyse mathematique (*Edouard Goursat*). T. II..... 410
Sur les Systèmes triplement indéterminés et sur les systèmes triple-orthogonaux (*C. Guichard*)..... 411
Pangéométrie, ou Précis de géométrie fondée sur une théorie générale et rigoureuse des parallèles (*N.-J. Lobatschewsky*)..... 411
Cours de mécanique à l'usage des élèves de la classe de mathématiques spéciales (*Paul Appell*)..... 411
Tables des intérêts composés, annuités et amortissements (*A. Arnaudeau*)..... 412
Précis de géométrie plane (*J. Girod*)..... 412
Cours d'arithmétique (*L.-F. Villepontoux*)..... 413
Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres (*Claude-Gaspar Bachet, sieur de Méziriac*)..... 413
Histoire des mathématiques (*W. W. Rouse Ball*); trad. de l'anglais par *L. Freund*. T. I..... 418
L'Algèbre de la logique (*Louis Couturat*)..... 418

Astronomie. Annuaire pour l'an 1906, publié par le Bureau des longitudes..... 226
La Construction des cadrans solaires (ses principes et sa pratique), précédé d'une Histoire de la gnomonique (*Abel Souchon*)..... 358

Sciences militaires. Enseignements tactiques découlant de la guerre russo-japonaise (*le capitaine Niessel*)..... 144
Causeries sur la tactique (*le capitaine Serbet*)..... 145
Une Étude de l'état-major général allemand sur la tactique en France (*le général Grisot*)..... 145
L'Arme de l'imprévu (*le lieutenant-colonel J.-B. Dumas*)..... 145
Discours d'un capitaine a ses soldats (*le capitaine Jacob*)..... 146
L'Officier hygiéniste (*le docteur Legrand*)..... 146
Instruction de gymnastique pour l'infanterie (publié par le ministère de la guerre d'Allemagne); trad. du *lieutenant-colonel C*..... 147
Le Classement des hommes et la Marche dans l'infanterie (*le docteur L. Manouvrier*)..... 147
Histoire et organisation militaire des chemins de fer (*Joesten*); trad. de l'allemand par *le lieutenant-colonel B*..... 148
Recrutement et avancement des officiers (*le général Pédoya*)..... 148
Dressage du cheval d'armes (*le général de Beauchesne*)..... 149
Tendances actuelles de la cavalerie allemande (*le capitaine Niessel*). 149
Colonisation militaire (*le capitaine Condamy*)..... 149
Modèles de correspondance à l'usage des officiers de réserve et de l'armée territoriale (*V. Lavaud*)..... 149

Marine. Étude sur la stratégie navale (*René Daveluy*)..... 57
Les Torpilles et les mines sous-marines (*H. Noalhat*)..... 151
L'Objectif de nos flottes. La Guerre commerciale (*le commandant D****)..... 227
Quittons la Méditerranée et la mer de Chine. Routine et traditions navales (*Capitaine Sorb*)..... 228
Les Leçons de la guerre russo-japonaise. La Lutte pour l'empire de la mer, exposé et critique (*le capitaine de frégate René Daveluy*)... 166
Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise (*J.-L. de Lanessan*)..... 168
« 1906 ». Der Zusammenbruch der alten Welt (*Seestern*)..... 440

Sports. Équitation pratique (*le capitaine de Brignac*)..... 440
Les Sports à l'école (*Louise Massé*)..... 534
Les Sports pour tous (*Raoul Fabens*)..... 534
Sports athlétiques (*Em. Weber*)..... 535
Messieurs les disciples de saint Hubert (*Marcel d'Herbeville*)..... 152

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. T. I. Deuxième partie..... 419
Le Musée des Arts décoratifs. Le Bois (*Louis Metman* et *Gaston Brière*)..... 420
Les Basiliques chrétiennes (*Louis Bréhier*)..... 426
Les Eglises byzantines (*Louis Bréhier*)..... 426
Les Eglises romanes (*Louis Bréhier*)..... 426
Les Eglises gothiques (*Louis Bréhier*)..... 426
Notice historique et archéologique sur l'église Notre-Dame de Lescar (*M. Lanore*)..... 427
Archæological Institute of America Supplementary papers of the American school of classical studies in Rome. Vol. I..... 427
Versailles, les Jardins (*Pierre de Nolhac*)..... 421
Versailles. Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il devrait être (*Alphonse Bertrand*)..... 421
Les Villes d'art célèbres. Tours (*Paul Vitry*)..... 42
Les Villes d'art celèbres. Milan (*Pierre Gauthiez*)..... 422
Les Villes d'art célèbres. Nuremberg (*P.-J. Rée*)..... 43
Les Pierres de Venise (*John Ruskin*); trad. de *Mme P. Crémieux*.... 43
Les Villes d'art celèbres. Le Caire (*Gaston Migeon*)..... 422
Exposition universelle de 1900. Rapport du jury international. Introduction générale. Deuxième partie. Beaux-Arts (*Leonce Bénédite*)..... 422
La Peinture française au XIXe siècle (*Henry Marcel*)..... 423
Les Fresques de l'Aréna à Padoue (*J.-C. Broussolle*)..... 424
Les Maîtres de l'art. Claus Sluter et la Sculpture bourguignonne au XVe siècle (*A. Kleinclausz*)..... 40
Pierre Julien, sculpteur (1731-1804), sa vie et son œuvre (*l'abbé André Pascal*)..... 42

L.-E. Barrias (1841-1905). Notes biographiques (*Albert Soubies*)..... 44
Le Maître et l'élève. Fra Angelico et Benozzo Gozzoli (*Gaston Sortais*) 424
Les Grands Artistes. Ruysdaël (*Georges Riat*)..... 425
Les Maîtres de l'art. Holbein (*François Benoît*)..... 41
Les Maîtres de l'art. Rubens (*Louis Hourticq*)..... 41
Les Maîtres de l'art. Michel-Ange (*Romain Rolland*)..... 41
Les Farnèse peints par Titien (*Gustave Clausse*)..... 427
Les Grands Artistes. Gainsborough (*Gabriel Mourey*)..... 425
Richard Cosway (*George C. Williamson*)..... 41
The British Artists series. J. M. W. Turner (*W. L. Wyllie*)..... 425
Les Maîtres de l'art. Géricault (*Léon Rosenthal*)..... 425
Gérôme, peintre et sculpteur. L'Homme et l'artiste (*Ch. Moreau-Vauthier*)..... 426
L'Esthétique de Beuron (*P. Lenz*); trad. de l'allemand par *Paul Sérusier*..... 44
J. Henner (1829-1905). Notes biographiques (*Albert Soubies*)..... 44
Künstler-Monographien. Constantin Meunier (*Walther Gensel*)..... 426
Emile Vernier, artiste lithographe et peintre de marines, sa vie, son œuvre (1829-1887) (*Victor Guillemin*)..... 44
Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture (*J.-F. Clère*)..... 44
L'Histoire de l'art apprise par des promenades dans Paris (*L. Décout*). 45
Le Rire et la Caricature (*Paul Gaultier*)..... 428
Un Cours d'esthétique artistique (*Hector Gevelle*)..... 428
Les Arts et leur technique (*Emile Bayard*)..... 428
L'Impulsionnisme et l'Esthétique (*Jean Libert*)..... 428
Reliquiae, 1864-1898 (*Jacques Passy*)..... 429
Questions de salubrité (*Emile Trélat*)..... 429

Arts industriels. L'Année photographique 1904 (*L.-P. Clerc*)..... 74
Photographie. Les Débuts d'un amateur (*J. Carteron*)..... 58
Notes pratiques sur l'orthochromatisme (*H. Quentin*)..... 259
Notions élémentaires de pratique stéréoscopique à l'usage des débutants..... 259
Photo-gomme (*H. Renault*)..... 259
La Carte postale photographique et les Procédés d'amateurs (*A. Berthier*)..... 170

Mélanges. L'Année technique 1905 (*A. da Cunha*)..... 416
La Science au XXe siècle. Nouvelle Revue illustrée des sciences et de leurs applications. 3e année, 1905..... 8
Actualités scientifiques (*Max de Nansouty*). 2e année..... 417
La Science moderne devant le surnaturel (*Félix Lefort*)..... 333
Physiologie de la lecture et de l'écriture (*le Dr Emile Javal*)..... 336
Théorie et pratique de l'horlogerie (*E. James*)..... 416
Guide du couvreur plombier-zingueur (*V. Précis*). 2e partie. La Plomberie..... 258

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Grammaire hébraïque abrégée, précédée de Premiers Éléments accompagnés d'exercices à l'usage des commençants (*J. Touzard*)..... 193
Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes (*K. Brugmann*); trad. par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout, sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot..... 337
Histoire de la langue française des origines à 1900. T. I. De l'époque latine à la Renaissance (*Ferdinand Brunot*)..... 154
Exercices français entièrement nouveaux, extraits du « Dictionnaire de l'Académie » (*P. Clairin*)..... 156
Pour la simplification de notre orthographe. Mémoire suivi du Rapport sur les travaux de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française (*Paul Meyer*)..... 155
La Réforme de l'orthographe. Lettre ouverte à M. le ministre de l'instruction publique (*Ferdinand Brunot*)..... 156
Étymologies françaises et patoises (*le comte de Charencey*..... 155
Ars Malsachani (*M. Roger*)..... 512

Nouveaux Essais de philologie française (*Antoine Thomas*)..... 155
Manuel du latin commercial (*le Dr Colombo*)..... 459

Folk-lore. Chants et chansons populaires du Languedoc recueillis et publiés avec la musique notée et la traduction française (*Louis Lambert*)..... 229

Poésie. Feuilles éparses (1840-1904) (*Frédéric Passy*)..... 117
Aspirations religieuses (*G. Vuillier*)..... 118
Le Berceau de la France (*Auguste Sajot*)..... 120
Estelle, poème en français et en provençal en regard (*E. Houchard*). 120
Les Haltes sereines (*Georges Druilhet*)..... 121
Horizons poétiques d'un enraciné (*J.-M. Lambert*)..... 121
La Légende d'une âme (*Joseph-Émile Poirier*)..... 122
Poèmes (*Edmée Delebecque*)..... 122
Incertitudes (*Adolphe Liéby*)..... 123
Reflets et couchants (*Maurice Fouchet*)..... 124
Les Chants de l'aurore (*André Joussain*)..... 124
Echos et reflets (*Georges Garnier*)..... 125
Fleurs d'amour (*Bernard Steller*)..... 125
L'Ombre des oliviers (Le Problème de la paix) (*Gustave Zidler*).... 126
L'Homme intérieur (1901-1905) (*Charles Guérin*)..... 126
Pour les aimées (*Hector Bonnenfant*)..... 127
Poésies (1869-1902) (*Léon Duvauchel*)..... 127
Arpèges (*Léon Hély*)..... 128
Les Vignes mortes (1897-1904) (*Henri Martineau*)..... 128
Du Soleil sur la porte, poèmes suivis de Lettres familières (*A.-M. Gossez*)..... 128
Le Vaisseau solitaire (*Edgar Malfère*)..... 129
Les Soufflets (*Gharles Reculoux*)..... 130
Sonnets épars (1897-1900) (*Marius Boisson*)..... 130
Vercingétorix, héroïde (*Eugène Lambert*)..... 130
Poèmes et poésies de *Elisabeth Barrett Browning*; trad. de l'anglais et étude par *Albert Savine*..... 515

Théâtre. Le Sang du Calvaire, drame sacré en cinq tableaux (*Charles Grandmougin*)..... 130
C'est pas chic, comédie en un acte (*Georges Casella* et *André de Fouquières*)..... 131
Don Fernand de Catalogne, ou le Mari imprudent, comédie galante (*Alexandre Cormier*)..... 131
Il n'y a plus d'enfants (*Henri Mazet*)..... 504
Les Véhicules (*L. Vilain*)..... 504
Perdu (*L. Vilain*)..... 504
Une Mauvaise Epreuve (*Victor Viaut*)..... 504
Malbrough s'en va-t-en guerre (*l'abbé A. Sockeel*)..... 504
Saint Louis (*Jean Grech*)..... 504
Marvail an ene naounet, le conte de l'âme qui a faim, conte dramatique en deux veillées, en vers libres (*Tanguy Malmanche*)..... 170
Ar gwir treac'h d'ar gaou, c'hoariaden en II arvest (*Ab Alor*)..... 171

Romans, contes et nouvelles. Le Mort vivant (*R.-L. Stevenson*); trad. de l'anglais par *Téodor de Wyzewa*..... 10
Enlevé. Mémoire relatant les aventures de David Balfour (*R.-L. Stevenson*); trad. et préface d'*Albert Savine*..... 11
Le Reflux (*Stevenson*); trad. de l'anglais par *Téodor de Wyzewa*.... 11
Le Crime de Lord Arthur Savile (*Oscar Wilde*); trad. de l'anglais par *Albert Savine*..... 12
Jobard (*le vicomte de Colleville*)..... 12
Le Père et le fils (Secret de famille) (*Antonin Mulé*)..... 12
Contes du soleil et de la brume (*Anatole Le Braz*)..... 13
Le Servage (*Edouard Ducoté*)..... 13
Line (*André Lichtenberger*)..... 14
Les Carrosses du Roi (*K. Waliszewski*)..... 14
Dans l'ornière (*la duchesse de Brissac*)..... 15
L'Amour qui dure (*Marie P. de Grandville*)..... 16
La Cité de joie (*Jean Mariel*)..... 16
Maître Belgiratte (*Alexandre Cormier*)..... 16

« Conter fleurette », épisode de la jeunesse d'Henri IV (*Jacques Ballieu*) 16
Max Champ-d'Avoine (*Alexandre Beauclercq*) 16
Saint-Gildare (*J. Plémeur* et *G. de Weede*) 17
Gloriette (*Richard O'Monroy*) 17
Le Roman d'un M'as tu vu ? (*Frédéric Febvre*) 17
La Feria (*Henri Rainaldy*) 18
Le Roman d'une vieille fille (*Amédée Delorme*) 18
Le Fardeau (*Hugues Lapaire*) 18
L'Abraccio, esquisses de femmes (*Georges Servières*) 19
Cendres (*Mme Grazia Deledda*) 19
Fleur de Mai (*V. Blasco Ibáñez*) ; trad. de l'espagnol par *G. Hérelle* .. 20
Le Bel Avenir (*René Boylesve*) 21
Les Martyrs de Lyon (*Antoine Baumann*) 22
Panem et Circenses (*Paul Gourmand*) 22
Hommes nouveaux (*G. Fanton*) 22
La Faillite de Jacques Leblay (*Pierre Le Rohu*) 23
Les Etourderies de la chanoinesse (*Léon de Tinseau*) 289
Amour oblige (*Léon Barracand*) 290
Intruse (*C. Nisson*) 290
Sans défense (*Max de Bray*) 291
L'Amour triomphe ! (*E. A. Butti*) ; trad. de l'italien par *M. Lécuyer* . 292
La Messe de onze heures et demie (*Fernand Médine*) 292
Contes d'Orient et d'Occident (*Charles Castor*) 293
Envieux et envies (*Jeanne France*) 293
L'Eternelle Promise (*Jeanne France*) 293
La Porte de félicité (*Jane de la Vaudère*) 294
Les Parvenus (*Berthe Balley*) 294
Le Petit de l'hospice (*Jean Payoud*) 294
Le Mystère de Gaude (*Félix Duquesnel*) 295
Au Pays de l'Harmonie (*Georges Delbruck*) 295
Le Roman de Ganelon (*Philéas Lebesgue*) 296
Lucie (*Louis Bergeret*) 296
L'Odyssée de Mylord Pontauzane (*Alexandre Cormier*) 297
Le Livre des fées, des fantômes et des sages (*Alexandre Cormier*) .. 297
Contes des yeux fermés (*Alphonse Séché*) 297
Fantômes et fantoches (*Vincent Saint-Vincent*) 297
La Licorne (*Pélasian*) 298
L'Ecolière (*Léon France*) 299
La Vie profonde. Events et visions (*Marc Sangnier*) 299
Près du sol (*Emile Guillaumin*) 300
Nos Maîtres, mœurs parlementaires (*J. Massaloux*) 301
La Retraite (*Maurice Rémond*) 302
Plus qu'amie, idylle franco-russe (*Jean Kernor*) 303
Sur la vaste terre (*Pierre Mille*) 303
Le Fils de l'Esprit (*Yves Le Querec*) 304
Aspirations et Apaisement (*Leon Tolstoï*) ; trad. et adapté du russe par *E. Halperine-Kaminsky* 304
Le Prochaine (*Jacques Prolès*) 305
L'Aventure (*Henri d'Hervez*) 305
Pêche d'aventure (*Armand Pierre*) 306
Les Sociétaires (*Henri Bordeaux*) 308
Gens du pays (*Jean Sempère*) 309
Contes de fontaines (*A. Jean Darrie*) 309

Ouvrages pour la jeunesse. Les Quatre fils Hermon (*Albert Cim*) . 7
Fils de chef (*M. Alpin de la Jaume*) 7
A la Belle Etoile (*J. Saint-Jean*) 8
Un Pension à Java (*A. de Germiny*) 8
Sous la Terreur. Souvenirs d'un vieux Nantais (*Pierre Marion*) 494
Les Jours de gloire et de misère et nouvelles (*Mme Julie Lamarque*) 494
Sylvette (*A. Marquis*) 494
Constance (*G. Beaujan*) 495
Autres Temps (*Victor Pierre Chenaux*) 495
Reine et sujets (*Mlle Marie Thérèse Thierry*) 496
Nanette (*Marie Aubert*) 496
Les Aventures [illegible] (*M. Dr...*) 496
Le Secret du [illegible] (*Mme [illegible] Dupuis [illegible]*) 497

Au tournant de la route (*René d'Anjou*) 497
Cigale (*Julien Reyne*) 497
Notre Fée (*C. Trouessart*) 498
Vice-Maman (*Wildenbruch*) ; trad. de l'allemand 498
Impératrice et Vestale (*Guy d'Aveline*) 498
Parpaillol (*Maurice Le Beaumont*) 498
Les Deux Jeunesses (*Paul Croiset*) 499
Comme dans un conte. I. Axel (*Gabriel Franay*) 499
Comme dans un conte. II. Elaine (*Gabriel Franay*) 499
Le Bonheur passait (*Claude Saint-Jean*) 499
Donna Béatrice, conte du temps passé (*M. Gérald*) 500
Le Mystère d'Arlacq (*Marie Thiéry*) 500
Muguette (*Jeanne de Coulomb*) 500
Le Roman d'une mère (*Paul Célières*) 501
Le Mauvais Pas (*Jacques des Gachons*) 501
Le Logis-du-Roy (*Lucie des Ages*) 501
Sous la tempête (*Marguerite Levray*) 501
Follet, ou le Robinson des chiens (*X. de la Perraudière*) 502
Perles noires, récits pour les enfants (*Angelina Brocca*) ; trad. de l'italien par *C. Alibert* 502
Les Grandes Vertus (*Paul Célières*) 502
Parmi les nôtres (*B. Dange*) 502
Midi à quatorze heures (*M. La Bruyère*) 502
Terre promise (*Mario Donal*) 503
A dix-huit ans (*M. Aigueperse*) 503
Le Pauvre Jean (*J.-M. Mylot*) 503
Aventures étonnantes de M. et de Mme Fanor (*E. d'Estrées-Guyencourt*) 503

Épistoliers. Lettres de *Charles-Marie Dulac* 426

Littérature latine. Les Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs (*Georges Lafaye*) 231
La Jeunesse d'Ovide (*H. de la Ville de Mirmont*) 232

Histoire et Critique littéraire. Histoire de la littérature française (*A. Mouchard*) 338
Idées et doctrines littéraires du XVIIe siècle (extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques) (*Francisque Vial* et *Louis Denise*). 339
Plagiats et réminiscences, ou le Jardin de Racine (*Edmond Dreyfus-Brisac*) 460
Études sur la littérature française (*René Doumic*). 5e série 340
Le Goût en littérature (*Joel de Lyris*) 60
La Jeunesse des romantiques (Victor Hugo, Alfred de Vigny) (*Ernest Dupuy*) 341
Les Enfants perdus du romantisme (*Henri Lardanchet*) 443
Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales. 3e période (1850-1900) (*le R. P. G. Longhaye*) 444
La Clef de « Volupté », (*Christian Maréchal*) 516
L'Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains (*Jean Lionnet*). 2e série 59
La Femme dans le roman italien. Les Confessions d'un octogénaire (*Joseph Spencer Kennard*) 60
H. Taine. Sa vie et sa correspondance. T. III. L'Historien (1870-1875). 233
France et Belgique. Etudes littéraires (*Eugène Gilbert*) 235
Lettres à ma cousine (*Gabriel Aubray*). 1re série 235
La Candide Tribu des « adorateurs de cuistres » (*Albert du Bois*) ... 359
Les Compagnes du rêve (*J.-L. Vaudoyer*) 535

Littératures étrangères. Varia. Pagine di critica e d'arte (*Francesco Flamini*) 518

Mélanges. Mélanges en prose (*Eugène Manuel*), publiés avec une Introduction par *Albert Cahen* 517
Choix d'œuvres en prose (Dialogues et Pensées) (*Giacomo Leopardi*) ; trad. de l'italien, avec Introduction et commentaire par *Mario Turiello* 157
Conférences et discours (*A.-B. Routhier*). 2e série 61
Choses d'autrefois. Feuilles éparses (*Ernest Gagnon*) 259

Pensées et impressions choisies de *Stendhal*, précédées d'une Introduction par *Jules Bertaut* 360
Le Rêve d'un siècle (*Joseph Baruzi*) 360

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie (*F. Schrader*). 15e année 222
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 66. Afrique française, feuille III (Madagascar) 208
Revue de géographie. 29e année. T. LV (Janvier-décembre 1905) ... 9
Carte économique du département de la Vienne (*Louis Laffitte*) 208
Carte économique du département de Loir-et-Cher (*Louis Laffitte*) .. 209
Album géographique (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*). T. V. La France. 210
La Picardie et les régions voisines. Artois, Cambrésis, Beauvaisis (*Albert Demangeon*) 211
La Champagne. Étude de géographie régionale (*Émile Chantriot*) ... 212
En vibrant (*René de Montosoy*) 343
Le Charme d'Athènes (*Henri Bremond*) 75
Les Chemins du rêve. Journal de bord sentimental (*Jean de la Jaline*) 218
Impressions d'Extrême-Orient (*G. Le Roy-Liberge*) 219
Sanctuaires et paysages d'Asie (*André Cherrillon*) 237
A Lhassa, la ville interdite. Description du Thibet central et des coutumes de ses habitants. Relation sur la marche de la mission envoyée par le gouvernement anglais (1903-1904) (*Perceval Landon*) 6
Mission scientifique du *Bourg de Bozas*. De la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale (Octobre 1900-mai 1903). Carnets de route 5
Les Musulmans français du nord de l'Afrique (*Ismaël Hamet*) 212
Les Conditions d'existence à Tanger (*R. L.*) 214
Le Commerce et l'industrie à Fez (*Ch. René-Leclerc*) 214
Notice économique sur le Tafilalet (*L. Mercier*) 215
Dans l'ouest de la Sahara (*le capitaine Flye Sainte-Marie*) 215
Promenades lointaines. Sahara, Niger, Tombouctou, Touareg (*le lieutenant H. Paulmier*) 216
Le Royaume de Porto-Novo (*J. François*) 217
Le Cercle du Moyen-Logone (*Georges Brunel*) 217
L'Abyssinie actuelle (*le lieutenant Collin*) 218
Terre épouvante. Dix-huit mois dans le Congo belge et français (*Jean Marcel*) 55
L'Énergie du travail. La Vie aux États-Unis (*Andréa*) 220
Reflets d'Amérique (*Édouard Rod*) 220
La Guyane inconnue. Voyages à l'intérieur de la Guyane française (*Albert Bonneaux*) 221

Histoire ancienne. L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C. (*Émile Bourguet*) 344
Études économiques sur l'antiquité (*Paul Guiraud*) 319
Pline. Les Annales; traduction nouvelle mise au courant des travaux récents de la philologie par *L. Laseau* 445
Étude sur la contribution dite siddi sugu « Scriptores historiae Augustae » (*F. Fassbender*) 535
Les Attributs des Saliens (*W. Helbig*) 218

Études celtiques. Esquisse d'une histoire des études celtiques (*Henri Hubert*) 304
Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique (*Joseph Déchelette*). 305
Kelten und Germanen. Ein Beitrag zur ältesten Geschichte (*Georg Grupp*) 306
Le Druidisme (*Jean Rhys*) 307
Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux (*H. d'Arbois de Jubainville*) 308
Du Druide au chevalier (*Jean Reyer*) 320

Histoire de l'Église. La Papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870 (*Ignace de Dœllinger*), avec notes et documents de J. Friedrich ; trad. de l'allemand par *A. Giraud-Teulon* 62
Les Origines de la Papauté, abrégé de « la Papauté » de I. Dœllinger (*A. Giraud-Teulon*) 460
Vingt siècles en soixante pages. L'Eglise et les humbles 361
Innocent III. La Croisade des Albigeois (*Achille Luchaire*) 158
Procès de Galilée. Etude historique et doctrinale (*Gaston Sortais*) .. 536

Histoire des ordres religieux. Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire (*le P. Louis Batterel*), publiés par *A.-M.-P. Ingold* et *E. Bonnardet*. T. IV. Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres, qui ont vécu sous le P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général 521

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Saint Pierre (*L.-Cl. Fillion*) 429
Saint Augustin (*l'abbé A. Sanvert*) 430
Les Martyrs. T. IV. Juifs. Sarrasins. Iconoclastes (*Dom H. Leclercq*). 431
Deux Martyrs capucins. Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes (*le R. P. Ladislas de Vannes*) 431
Le Bienheureux Curé d'Ars (1786-1859) (*A.-L. Masson*) 432
Monseigneur Colmar, évêque de Mayence (1760-1818) (*Joseph Wirth*). 524
Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre (*l'abbé J. Dasse*) 523
Un parfait Catholique. Jean-Marie Destrade, bienfaiteur de Bagnères-de-Bigorrre et du diocèse de Tarbes (1762-1846) (*l'abbé Paulin Moniquet*) 431
Le Cardinal Lavigerie (*le vicomte de Colleville*) 239
Un Curé des Landes. Vie de l'abbé Pédegert, curé-doyen de Sabres (*l'abbé J.-B. Gabarra*) 432
Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon (*J.-M. Villefranche*) 433
Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur (1863-1899) (*l'abbé Louis Chasle*) 434

Histoire de France. Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution (*Ernest Lavisse*). T. VI. II. Henri IV et Louis XIII (1598-1643) (*Jean-H. Mariéjol*) 64
La Frontière d'Argonne (843-1659). Procès de Claude de la Vallée (1535-1561) (*Henri Stein* et *Léon Le Grand*) 258
Les Grands Ecrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition, collationnée et annotée par *de Boislisle* et *L. Lecestre*. T. XVIII 156
Correspondance du *comte de Jaucourt*, ministre intérimaire des affaires étrangères, avec le prince de Tailleyrand, pendant le congrès de Vienne, publiée par son petit-fils 246
Les Orateurs de la Révolution. L'Assemblée constituante (*A. Aulard*). 241
Maximilien Robespierre (*Karl Brunnemann*) ; trad. et notes de *L. Lévi*. T. I 65
Boissy d'Anglas et les Régicides (*Boissy d'Anglas*) 536
Souvenirs de *Léonard*, coiffeur de la reine Marie-Antoinette 172
La Question Louis XVII. Le Cimetière Sainte-Marguerite et la Sépulture de Louis XVII. Historique, disparition prochaine (1624-1904) (*Lucien Lambeau*) 240
Napoléon III. Histoire de son règne (*Sylvain Blot*) 345
Histoire de la France contemporaine (1871-1900) (*Gabriel Hanotaux*). I. Le Gouvernement de M. Thiers. II. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. L'Echec de la Monarchie 244
En Marge de notre histoire (*le baron de Maricourt*) 243

Histoire religieuse. Les Assemblées du clergé de France. Origines, organisation, développement, 1561-1615 (*Louis Serbat*) 525
La Déportation et l'exil du clergé français pendant la Révolution (*Hubert Mailfait*) 461
L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801 (*l'abbé Emm. Sevestre*) 65

Histoire monastique. Journal du Royal Monastère de Sainte-Elisabeth à Paris pendant la Revolution, publié par *le P. Ubald d'Alençon* 262
L'Abbaye de Livry au temps de Madame de Sévigné (*Emile Malherbe*). 264
L'Abbaye de Notre-Dame de Grestain, de l'ordre de Saint-Benoît, à l'ancien diocèse de Lisieux (*Charles Bréard*) 446
Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus), publiés, d'après des notes d'*Arthur Giry*, par *René Poupardin* 527
Le Couvent des filles de Notre-Dame de la Flèche (1622-1905) (*l'abbé Paul Calendini*) 348
Cartulaire de Berdonès, publié et annoté par *l'abbé Cazauran* 528

Histoire de l'enseignement. L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone a Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes (*M. Roger*) 510
Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par *J. Guillaume*. T. V. 17 fructidor an II (3 septembre 1794)-30 ventôse an III (20 mars 1795) 245

Histoire diplomatique et militaire. Charnacé et l'Alliance franco-hollandaise (1633-1637) (*Jean de Panche*) 446
Correspondance du *comte de la Forest*, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), publiée, pour la Société d'histoire contemporaine, par *M. Geoffroy de Grandmaison*. T. I (Avril 1808-janvier 1809) 67
Questions diplomatiques de l'année 1904 (*André Tardieu*) 346
Une Opération militaire d'Eugène et de Marlborough. Le Forcement du passage de l'Escaut en 1708 (*le capitaine Sautai*) 138
Les Campagnes du maréchal de Saxe (*le capitaine Colin*) 3e partie. Fontenoy 138
La Campagne de 1769 en Corse et le Maréchal de Vaux (*le général F. Canonge*) 137
Mémoires du *général marquis Alphonse d'Hautpoul*, pair de France, (1789-1865), publiés par son arrière-petit-fils, *Estienne Hennet de Goutel* 132
La Campagne de 1794 à l'armée du Nord (*le colonel Coutanceau*) 1re partie. Organisation. T. II 135
Guerre des Vendéens (1792-1800) (*Désiré Lacroix*) 135
La Surprise des ponts de Vienne en 1805 (*le capitaine Colin*) 136
La Guerre nationale de 1812 ; trad. du russe par *le capitaine Cazalas*. T. II et III 136
La Phrase et le mot Waterloo (*Alfred Marquiset*) 136
Critique stratégique de la guerre franco-allemande. Wœrth et Forbach (*le colonel Grouard*) 183
La Guerre de 1870-71, publication de la Section historique de l'état-major de l'armée, fasc. X. La Retraite sur Châlons 139
Une Visite sur un champ de bataille (*Maurice Barrès*) 140
Le Cas de Bazaine (*Elie Peyron*) 139
L'Artillerie dans les batailles de Metz, 14 16-18 août 1870 (*le général Erb*) 139
Les Journées de la Lizaine, 15, 16 et 17 janvier 1871 (*J. Diez*) 141
Insurrection de Bou-Amama (avril 1881) (*le commandant E. Graulle*). 141

Histoire maritime et coloniale. La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI (*G. Lacour-Gayet*) 248
La Colonisation pratique et comparée. Colonies françaises, colonisation pratique ; colonies étrangères, colonisation comparée (*Paul Vibert* [*Théodore Vibert fils*]). T. II 50
Les Chemins de fer coloniaux en Afrique. 3e partie. Chemins de fer dans les colonies françaises (*E. de Renty*) 51
La France en Afrique (*le Commt Edmond Ferry*) 53
Les Intérêts français et les intérêts allemands au Maroc (*Camille Fidel*) 213
La Main-d'œuvre dans les Guyanes (*Jean Duchesne-Fournet*) 54
L'Année coloniale, publiée sous la direction de *Charles Mourey* et *Louis Brunel*, en collaboration avec *M. Chemin-Dupontès*. 4e année (1902-1903) 53

Histoire provinciale et locale. Le Palais Bourbon au XVIIIe siècle (*Henry Coutant*) 250
Le Clergé picard pendant la Révolution (*l'abbé Le Sueur*) 529
Etude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution, à propos d'une Correspondance inédite (1782-1790) (*J. Baudry*) 347
Le Clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la Révolution. District de Dol. Documents inédits recueillis, mis en ordre et publiés par *P. Delarue*. Deuxième partie. Commune de Dol 68
Contribution à l'histoire de Baugé (*les Drs Bœll et Fraysse*) 160
Asnières-sur-Vègre et ses anciens fiefs. Etude historique (*Ed. de Lorière*) 530
Histoire de la ville de Tain en Dauphiné, depuis la domination romaine jusqu'à nos jours (*Charles Bellet*). T. I. Moyen âge et ancien régime 69

Questions du jour. L'Ecole et la patrie. La Leçon de l'étranger (*Georges Grosjean*) 251
Ententes et ruptures (*Denys Cochin*) 349
Le Credo révolutionnaire (*l'abbé Marchand*) 173
Inquisition et inquisitions (*L.-A. Gaffre* et *A. Desjardins*) 345
Un Débat nouveau sur la République et la Décentralisation (*J. Paul-Boncour* et *Charles Maurras*) 260
Nos Démocrates chrétiens (*Fr. Sauty*) 172
Prêtres de France à la ville et aux champs 448
Ce que pensent les jeunes (*Antonin Dufort*) 450
Les Raisons du nationalisme (*Léon de Montesquiou*) 451
Les Lézardes sur la maison (*Maurice Barrès*) 260
Le Protectorat religieux en Orient (*J. Aubès*) 261
Les Questions d'Orient (*Georges Gaulis*) 263
Examen de conscience. Causeries sur le temps présent (*Robert Havard de la Montagne*) 70
Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles (*Léon Chaine*). 351
Vers l'Eglise libre (*Julien de Narfon*) 352
L'Eglise et l'Etat laïque, séparation ou accord ? (*Bernard Gaudeau*). 75
« Le Mensonge historique » du 10 février 1905, ou les Vraies Responsabilités de la rupture avec le Saint-Siège et de la dénonciation du Concordat, avec pièces justificatives (*Joseph du Teil*) 76
Livre Blanc du Saint-Siège. La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France. Exposé et documents 161
Après la séparation, suivi du texte de la loi concernant la séparation des Eglises et de l'Etat (*le comte d'Haussonville*) 162
La Séparation et les Elections (*Jean Guiraud*) 162
Le Problème de la séparation. La Solution libératrice (*Gabriel Aubray*) 461
Tirer le bien du mal. Considérations sur la suite à donner au régime de la séparation (*Mgr E. Le Camus*) 461
Cas de conscience. Les Catholiques français et la République (*l'abbé Emmanuel Barbier*) 350
Le Divorce entre l'Eglise et la République (*L.-A. Gaffre et A.-C. Desjardins*) 447
Le Secret de la franc-maçonnerie (***) 448
Dossiers maçonniques. La Franc-maçonnerie contre l'armée (*Paul Fesch*) 252
La Pétition contre la franc-maçonnerie à la 11e commission de la Chambre des députés. Exposé présenté à la commission (*L. Prache*). 253
La Trinité d'en bas, confidences d'un haut dignitaire des loges (*I. Bertrand*) 449
La Crise maçonnique en France (*Fr. Veuillot*) 261
Comment je suis entré dans la franc-maçonnerie et comment j'en suis sorti (*Copin-Albancelli*) 252

Histoire étrangère. English Colonial Administration under Lord Clarendon, 1660-1667 (*Percy Lerris Kaye*) 47
Un Couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de *Charité Pirkheimer*, abbesse du couvent de Sainte-Claire, à Nuremberg; trad. de l'allemand et précédé d'une Introduction par *Jules-Philippe Heuzey* 452

L'Allemagne (*Mgr Justin Fèvre*). T. I. Le Catholicisme..... 362
Kolonialpolitik (*Dr Alfred Zimmermann*)..... 50
Notger de Liège et la Civilisation au xe siècle (*Godefroy Kurth*).... 163
L'Etablissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'Insurrection (*Ernest Gossart*)..... 453
L'Auberge des princes en exil; anecdotes de la Cour de Bruxelles, au xviie siècle (*Ernest Gossart*)..... 454
Blankenberghe. Histoire et souvenirs, 1828-1904 (*Louis Legougeux*).. 353
Études sur l'historiographie espagnole. Mariana historien (*Georges Cirot*)..... 254
Les Espagnols d'autrefois, récits historiques (*Dom J. Rabory*)..... 263
Une Reine de douze ans, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne (*Lucien Perey*)..... 353
François Rákóczi II, prince de Transylvanie (1676-1735) (*Émile Horn*). 355
Les Rapports de la France avec l'Italie du xiie siècle à la fin du premier Empire (*Eugène Sol*)..... 531
L'Italie du xvie siècle. Lorenzaccio (Lorenzino de Medicis, 1514-1548 (*Pierre Gauthiez*)..... 71
Une Ennemie de la Révolution et de Napoléon. Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles (1768-1814) d'après des documents inédits (*André Bonnefons*)..... 73
Il Processo dell' ammiraglio di Persano, con una prefazione ed un' appendice di documenti inediti sulla campagna navale di Lissa (1866) (*Alberto Lumbroso*)..... 164
Quinze ans d'histoire (1866-1881), d'après les Mémoires du roi de Roumanie et les témoignages contemporains (*le baron Jehan de Witte*)..... 531
Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode, 1760-1850. Extraits de ses archives, publiés et annotés avec une Introduction par *le comte A. de Nesselrode*..... 255
La Diète de Finlande (1904-1905)..... 173
Seize ans en Sibérie (*Leo Deutsch*); trad. de *Ch. Raymond*..... 455
Campagne de Chine (mai à septembre 1900). Journal d'un officier *le capitaine M. Saillens*)..... 141
Trois mois avec le maréchal Oyama (*Villetard de Laguérie*)..... 141
Trois mois avec Kuroki. Notes d'un correspondant français attaché à la 1re armée japonaise (*Ch. Victor-Thomas*)..... 143
Visions de guerre. Six mois en Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie (*Ivan de Schaeck*)..... 143
La Bataille de Tsoushima (*le capitaine de frégate N. L. Klado*); trad. par *René Marchand*..... 165
L'Expansion des Boers au xixe siècle (*Henri Dehérain*)..... 48
La Reorganisation marocaine (*le commandant Edmond Ferry*)..... 215
Documentos para a historia de Martim Soares Moreno, colligidos e publicados pelo *barão de Studart*..... 45
Justice in colonial Virginia (*Oliver Perry Chitwood*)..... 48
State Government in Maryland, 1777-1781 (*Beverly W. Bond*)..... 362
M. Roosevelt, président des États-Unis, et la République d'Haïti (*A. Firmin*)..... 357
Les Origines vénézuéliennes. Essai sur la colonisation espagnole au Venezuela (*Jules Humbert*)..... 46
L'Occupation allemande du Venezuela au xvie siècle. Période dite des Welser (1528-1556) (*Jules Humbert*)..... 47

Biographie française. La Jeunesse de Madame de Sévigné, d'après des documents nouveaux (*Émile Malherbe*)..... 253
La Famille et les origines du vénérable Alain de Solminihac. Généalogie (*le comte de Saint-Saud et Paul Huet*). Étude critique, historique et archéologique (*le marquis de Fayolle*)..... 455
Portraits de croyants au xixe siècle. Montalembert. Augustin Cochin. François Rio. A. Guthlin (*Léon Lefebvre*)..... 457
Jules Michelet. Études sur sa vie et ses œuvres, avec des fragments inédits (*Gabriel Monod*)..... 159
Une Page d'histoire du xixe siècle. Pasteur, l'homme, le savant (*V. Fraitot*)..... 254
Le Comte Alexandre de Lambel (*Adélée de Margerie*)..... 169
Vie de Nicolas Illy, ancien membre du patronage de N.-D. de Grâce (*Jacques Henri Le Camus*)..... 76

Biographie étrangère. Opuscules d'un arabisant, 1868-1905 (*Hartwig Derenbourg*)..... 355

Sciences auxiliaires. Mélanges historiques. La Sociologie génétique. Essai sur la pensée et la vie sociale préhistoriques (*François Cosentini*)..... 333
Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites, d'après les inscriptions hiéroglyphiques (*le général H. Frey*)..... 335
Au temps passé (*A. Mézières*)..... 257
Choses vues, choses ressenties (*Madeleine de Chansac*)..... 361

Bibliographie. Histoire de l'imprimerie. International Catalogue of scientific Literature, first Annual Issue. R. Bacteriology. L. General biology..... 316
International Catalogue of scientific Literature, first Annual Issue.. C. Physics. Part. I..... 406
International Catalogue of scientific Literature, first Annual Issue. J. Geography (Mathematical and Physical)..... 210
Le Sonnet en Italie et en France au XVIe siècle. Essai de bibliographie comparée (*Hugues Vaganay*).. 441
Les Moines précurseurs de Gutenberg. Etude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre (*Gaëtan Guillot*)..... 262

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

AB ALOR 171
ABRAHAM (Henri)..... 403
AGES (Lucie DES)..... 501
AGON DE LA CONTRIE (M. D')... 7
AIGUEPERSE (M.)..... 503
ALDÉRIC (Marie)..... 496
ALENÇON (le P. Ubald D').. 115, 262
ALÈS (Adhémar D')..... 56
ALIBERT (C.)..... 502
ANADOLI..... 220
ANGLAS (BOISSY D')..... 536
ANJOU (René D')..... 497
ANTOINE (Alfred)..... 490
APPELL (Paul)..... 411
APPELMANS (le chanoine H.).... 388
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). 509
ARMOR..... 497
ARNAUDEAU (A.)..... 412
AT (le P.)..... 330
AUBÈS (J.)..... 261
AUBRAY (Gabriel)..... 235, 461
AULARD (A.)..... 241
AVELINE (Guy D')..... 498

BACHET (Claude-Gaspard, sieur DE MÉZIRIAC)..... 413
BAINVEL (J.-V.)..... 327
BALLEY (Berthe)..... 294
BALLIEU (Jacques)..... 16
BALLORE (le vicomte R. MONTESSUS DE)..... 409
BARBARY (le Dr Fernand)..... 323
BARBIER (l'abbé Emmanuel).... 350
BARBIER (G.)..... 493
BARDENHEWER (Otto)..... 203
BARRACAND (Léon)..... 290
BARRAUD (le Dr J.)..... 314
BARRÈS (Maurice)..... 140, 260
BARUZI (Joseph)..... 360
BATIFFOL (Mgr Pierre)..... 196, 200
BATTEREL (le P. Louis 521
BAUDRY (J.)..... 347
BAUDRY (le prof. S.)..... 325
BAUMANN (Antoine)..... 22
BAYARD (Emile)..... 428
BEAUCHESNE (le général DE).... 149
BEAUCLERCQ (Alexandre)..... 16
BECHMANN (G.)..... 414
BELCASTEL (Gabriel DE)..... 112
BELLET (Charles)..... 69
BÉNARD (H.)..... 404
BÉNÉDITE (Léonce)..... 422
BENOIT (François)..... 41
BENTZON (Th.)..... 495
BERGÈRE (Désiré)..... 359
BERGEROT (Louis).. 296
BERTAUT (Jules)..... 360
BERTAUX (Émile)..... 419
BERTHIER (A.)..... 170
BERTHIER (P.-J.)..... 114
BERTRAND (Alphonse)..... 421
BERTRAND (I.)..... 449
BESNARD (Th.)..... 100
BIÉTRY (Pierre)..... 514
BIGELOW (John)..... 319
BLASCO IBÁÑEZ (V.)..... 20
BLOCH (J.)..... 337
BLONDEL (G.)..... 31
BLOT (Sylvain)..... 345
BŒLL (le Dr)..... 160
BOIS (Albert DU)..... 359
BOIS (Pierre DES)..... 102
BOISLISLE (DE) 156
BOISSON (Marius)..... 130
BOISSY D'ANGLAS..... 536
BOLO (Mgr Henri)..... 108
BOLTZMANN (L.)..... 404
BOND (Beverly W.)..... 362
BONNARDET (E.)..... 521
BONNEFONS (André)..... 73
BONNENFANT (Hector)..... 127
BORDEAUX (Albert)..... 221
BORDEAUX (Henry)..... 309
BORDIER (P.)..... 395
BOUAILLE (C. DE FROMONT DE)..... 34
BOUANT (Émile)..... 409
BOUCHER (Maurice)..... 388
BOURDEAU (J.)..... 33
BOURG (Dom DU)..... 110
BOURG DE BOZAS (DU)..... 5
BOURGUET (Émile)... 344
BOYLESVE (René)..... 21
BOZAS (DU BOURG DE)..... 5
BRAY (Max DE)..... 291
BRÉARD (Charles)..... 146

BRÉHIER (Louis)..... 426
BRÉMOND (Henri)..... 75, 110
BRIÈRE (Gaston)..... 420
BRIGNAC (le capitaine DE)..... 440
BRISSAC (la duchesse DE)..... 15
BROCCA (Angelina)..... 502
BROUSSOLLE (J.-C.)..... 98, 424
BROWNE (le R. P.)..... 533
BROWNING (Elisabeth Barrett).. 515
BRUEL (Georges)..... 217
BRUGMANN (K.)..... 337
BRUGUÈS (C.)..... 408
BRUNEL (Louis)..... 53
BRUNNEMANN (Karl)..... 65
BRUNOT (Ferdinand)..... 154, 156
BUTTI (E. A.)..... 292

CABANÈS (le Dr)..... 312, 314
CAGNAC (Moïse)..... 513
CAHEN (Albert)..... 517
CALENDINI (l'abbé Paul)..... 348
CALMES (le P. Th.)..... 204
CANONGE (le général F.)..... 137
CARADEC (Dr Th.)..... 534
CARREIL (le comte FOUCHER DE). 396
CARON (l'abbé Max)..... 105
CARTERON (J.)..... 58
CASABIANCA (l'abbé L. M.)..... 104
CASELLA (Georges)..... 131
CASTOR (Charles)..... 293
CAZALAS (le capitaine)..... 136
CAZAURAN (l'abbé)..... 528
CÉLIÈRES (Paul)..... 501, 502
CHAINE (Léon)..... 351
CHAMPOL..... 495
CHANSAC (Madeleine DE)..... 361
CHANTRIOT (Emile)..... 212
CHARAUX (Claude-Charles)..... 332
CHARENCEY (le comte DE)..... 155
CHASLE (l'abbé Louis)..... 434
CHASSEVENT (Louis)..... 109
CHEMIN-DUPONTÈS (M.)..... 53
CHEVRILLON (André)..... 237
CHIRAC (Auguste)..... 38
CHITWOOD (Oliver Perry)..... 48
CHWOLSON (O. D.)..... 402
CIM (Albert)..... 7
CIROT (Georges)..... 254
CLAIR (A.)..... 492
CLAIRIN (P.)..... 156
CLAUSSE (Gustave)..... 427
CLÉMENT (de Lyon) (le Dr)..... 327
CLÉMENT (Henry)..... 491
CLERC (L.-P.)..... 74
CLÈRE (J.-F.-C.)..... 44
CLOT (J.)..... 385
COCHIN (Denys)..... 349
COLIN (le capitaine)..... 136, 138
COLLAT (le lieutenant)..... 218
COLLEVILLE (le vicomte DE). 12, 239
COLOMBO (le Dr)..... 459
COLSON (C.)..... 25
CONDAMY (le capitaine)..... 149
CONVERT (l'abbé H.)..... 108
COPIN-ALBANCELLI..... 252
CORMIER (Alexandre)... 16, 131, 297
CORNILLIAT (J.-L.-M.)..... 488
COSENTINI (François)..... 333
COUAILHAC (Marius)..... 397
COULOMB (Jeanne DE)..... 500
COUTANCEAU (le colonel)..... 135
COUTANT (Henry)..... 250
COUTURAT (Louis)..... 418
CRÉMIEUX (Mme P.)..... 43
CROISET (Paul)..... 499
CUNHA (A. DA)..... 416
CUNY (A.)..... 337
CUROT (Ed.)..... 439

DAMASCHKE (Adolf)..... 38
DANGE (B.)..... 502
DANVILA (Alfonso)..... 360
DARD (Antoine)..... 207
DASSE (l'abbé J.)..... 523
DAVAUX (E.)..... 402
DAVELUY (René)..... 57, 166
DÉCOUT (L.)..... 45
DEHÉRAIN (Henri)..... 48
DEJACE (Ch.)..... 31
DELAPORTE (le R. P.)..... 103
DELARUE (P.)..... 68
DELBRUCK (Georges)..... 295
DELEBECQUE (Edmée)..... 122
DELEDDA (Mme Grazia)..... 19
DELLY (M.)..... 496
DELORME (Amédée)..... 18
DEMANGEON (Albert)..... 211
DENEUX (A.)..... 101
DENISE (Louis)..... 339
DERENBOURG (Hartwig)..... 355
DESJARDINS (A.-C.)..... 345, 447
DESPAUX (M.)..... 406
DESTOT (le Dr)..... 325
DEUTSCH (Léo)..... 455
DICEY (A. V.)..... 483
DIEZ (J.)..... 141
DODY (J.)..... 39
DŒLLINGER (Ignace DE)..... 62
DOMERGUE (Jules)..... 29
DONAL (Mario)..... 503
DOTTIN (Georges)..... 505
DOUMIC (René)..... 340
DREYFUS-BRISAC (Edmond 460
DRUILHET (Georges)..... 121
DUBOIS (Marcel)..... 210
DUCHESNE-FOURNET (Jean)..... 54
DUCOTÉ (Édouard)..... 13
DUFAY (Jules)..... 489
DUFORT (Antonin)..... 450
DUHEM (P.)..... 417
DUJARDIN (Édouard)..... 198
DULAC (Charles-Marie)..... 426
DUMAS (le lieut-colonel J.-B.).. 143
DUPUY (Ernest)..... 341
DUQUESNEL (Félix)..... 295
DURKHEIM (Émile)..... 32
DUSSAUZE (Henry)..... 27
DUVAUCHEL (Léon)..... 127

EICHTHAL (Eugène D')..... 27
ENGERT (Thad.)..... 195
ENLART (Camille)..... 419
ERB (le général)..... 139
ERNOUT (A.)..... 337
ESTRÉES-GUYENCOURT (E. D')... 503

EYMIEU (Antonin)..... 391

FABENS (Raoul)..... 534
FABRE (Joseph)..... 512
FANTON (l'abbé F.)..... 482
FANTON (G.)..... 22
FAUCILLON (le T. R. P.)..... 113
FAYOLLE (le marquis DE)..... 455
FEBVRE (Frédéric)..... 17
FERRERES (le P. J. B.)..... 74
FERRIER (le Dr Paul)..... 322
FERRY (le Comint Edmond). 53, 215
FESCH (Paul)..... 252
FÈVRE (Mgr Justin)..... 222, 362
FIDEL (Camille)..... 213
FILLION L.-Cl.)..... 429
FIRMIN (A.)..... 357
FLAMINI (Francesco)..... 518
FLAVIGNY (la comtesse DE)..... 109
FLYE SAINTE-MARIE (le capitaine)..... 215
FONSEGRIVE (Georges)..... 458
FONSSAGRIVES (J.)..... 113, 317
FORCADE (Jean)..... 533
FOUCAULT (Marcel)..... 387
FOUCHER DE CAREIL (le comte). 396
FOUCHET (Maurice)..... 124
FOUILLÉE (Albert)..... 389
FOUQUIÈRES (André DE)..... 131
FOURNIER (le prof. Alfred)..... 318
FOURNIER (Paul)..... 439
FRAITOT (V.)..... 264
FRANAY (Gabriel)..... 499
FRANCE (Jeanne)..... 293
FRANÇOIS (G.)..... 217
FRANÇOIS D'ASSISE (saint)..... 115
FRANÇOIS DE SALES (saint)..... 513
FRAPIÉ (Léon)..... 299
FRASER (J.-F.)..... 31
FRAYSSE (le Dr)..... 160
FRÉDAULT (le Dr Paul)..... 326
FRÉHEL (Jacques)..... 305
FREUND (L.)..... 418
FREY (le général H.)..... 335
FRIEDRICH (J.)..... 62
FRILLEY (Régis)..... 413
FROMONT DE BOUAILLE (C. DE).. 34

GABARRA (l'abbé J.-B.)..... 432
GACHONS (Jacques DES)..... 501
GAFFRE (L.-A.)..... 347, 447
GAGNON (Ernest)..... 259
GAILLARD (Gaston)..... 408
GALLOTTI (A.)..... 404
GANNAY (Paul)..... 30
GARNIER (Georges)..... 125
GAUDEAU (Bernard)..... 75
GAULIS (Georges)..... 263
GAULTIER (Paul)..... 428
GAUTHIEZ (Pierre)..... 71, 422
GAUTHIOT (R.)..... 337
GAY..... 224
GENSEL (Walther)..... 426
GEOFFROY DE GRANDMAISON... 67
GÉRALD (M.)..... 500
GÉRIOLLES (A. DE)..... 8
GEVELLE (Hector)..... 428
GILBERT (Eugène)..... 235
GIRAUD-TEULON (A.)..... 62, 460
GIROD (J.)..... 412
GIRY (Arthur)..... 527
GOEDERT (P.)..... 109
GOMPERZ (Théodore)..... 436
GOSSART (Ernest)..... 453, 454
GOSSEZ (A.-M.)..... 128
GOURMAND (Paul)..... 22
GOURSAT (Edouard)..... 410
GOUTEL (Estienne HENNET DE). 132
GRANDMAISON (GEOFFROY DE).. 67
GRANDMOUGIN (Charles)..... 130
GRANDVILLE (Marie P. DE)..... 16
GRANGER (Albert)..... 415
GRAULLE (le commandant E.).. 141
GRECH (Jehan)..... 504
GRISOT (le général)..... 145
GROSJEAN (Georges)..... 251
GROUARD (le colonel)..... 138
GRUPP (Georg)..... 506
GUÉRIN (Charles)..... 126
GUIBERT (J.)..... 459
GUICHARD (C.)..... 411
GUILLAUME (J.)..... 245
GUILLAUMIN (Émile)..... 300
GUILLEMIN (Victor)..... 44
GUILLOT (Gaëtan)..... 262
GUIRAUD (Jean)..... 162
GUIRAUD (Paul)..... 519
GUY (Camille)..... 210
GUYÉNOT (L.)..... 487

HALPÉRINE-KAMINSKY (E.)..... 304
HAMET (Ismaël)..... 212
HAMON (A.)..... 37
HANOTAUX (Gabriel)..... 244
HASELOFF (Arthur)..... 419
HAUSSONVILLE (le comte D')..... 162
HAUTPOUL (le général marquis Alphonse D')..... 132
HAVARD DE LA MONTAGNE (Robert)..... 70
HELBIG (W.)..... 238
HÉLY (Léon)..... 128
HENNET DE GOUTEL (Estienne). 132
HENNEZEL (Henri D')..... 305
HENRI (Victor)..... 406
HERBEVILLE (Marcel D')..... 152
HÉRELLE (G.)..... 20
HERMITE (Charles)..... 409
HERUZEY (Jules-Philippe)..... 452
HÖFFDING (Harald)..... 395
HOOGHE (Edouard D')..... 407
HORN (Emile)..... 355
HOSTELET (Georges)..... 407
HOUCHART (E.)..... 120
HOURTICQ (Louis)..... 41
HUET (Paul)..... 455
HUGON (le R. P. E.)..... 223
HUMBERT (Jules)..... 46, 47

INGOLD (A.-M.-P.)..... 521
ISAMBERT (Gustave)..... 35

JAC (Ernest)..... 316
JACOB (le capitaine)..... 146
JAMES (E.)..... 416
JANVIER (E.)..... 99, 116

JAPY (Gaston) 514
JAUCOURT (le comte DE)..... 246
JAVAL (le Dr Emile)..... 336
JÉNOUVRIER (L.)..... 481
JÈZE (Alb.)..... 483
JÈZE (Gaston)..... 483
JOESTEN 148
JOSEPHSON (E.)..... 326
JOURNET (l'abbé E.)..... 107
JOUSSAINT (André)..... 124
JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE).. 509
JUSTIN (saint)..... 330

KARMIN (Otto)..... 38
KARMOR (Iann)..... 303
KAYE (Percy Lerris)..... 47
KENNARD (Joseph Spencer)..... 60
KLADO (le capitaine de frégate N. L.)..... 165
KLEINCLAUSZ (A.)..... 40
KURTH (Godefroid)..... 163

LA BRUYÈRE (M.)..... 502
LACOINTA (Félix)..... 258
LACOMBE (Paul)..... 399
LA CONTRIE (M. D'AGON DE).... 7
LACOUR-GAYET (G.) 248
LACROIX (Désiré)..... 135
LACROIX (le Dr P.)..... 323
LADISLAS DE VANNES (le R. P.). 431
LAFAYE (Georges)..... 231
LAFFITE (Louis).....208, 209
LAFONT (G. A. TELL Y)..... 488
LA FOREST (comte DE)..... 67
LAGARDELLE (Hubert)..... 38
LAGARDÈRE (l'abbé Jean)..... 101
LAGUÉRIE (VILLETARD DE) 141
LAGUIER (l'abbé Louis)..... 358
LA JALINE (Jean DE)..... 218
LAMARZELLE (Gustave DE)..... 483
LAMBEAU (Lucien)..... 240
LAMBERT (Eugène)..... 130
LAMBERT (J.-M.) 121
LAMBERT (Louis)..... 229
LAMINE (Jacques) 400, 401
LA MONTAGNE (Robert HAVARD DE)..... 70
LANDON (Perceval)..... 6
LANDRY (Adolphe)..... 388
LANESSAN (J.-L. DE)..... 168
LANGEVIN (Paul) 403
LANORE (M.)..... 427
LAPAIRE (Hugues)..... 18
LA PERRAUDIÈRE (X. DE)..... 502
LARDANCHET (Henri)..... 443
LATIÈRE (H.)..... 335
LATTY (Mgr)..... 116
LAVAUD (V.)..... 149
LA VAUDÈRE (Jane DE)..... 294
LAVERGNE (Julie)..... 494
LA VILLE DE MIRMONT (H. DE).. 232
LAVISSE (Ernest)..... 64
LE BEAUMONT (Maurice)..... 498
LEBESGUE (Philéas)..... 296
LE BRAZ (Anatole)..... 13
LE CAMUS (Mgr E.)..... 205, 461
LE CAMUS (l'abbé Henri)..... 76
LECESTRE (L.)..... 156

LECLERCQ (Dom H.)..... 431
LECOQ (Marcel)..... 35
LÉCUYER (M.)..... 292
LE DANTEC (Félix)..... 321
LEFÉBURE (Léon)..... 457
LEFORT (Félix)..... 333
LEFRANC (l'abbé E.)..... 197
LEFRANC (Olivier)..... 111
LEGOUGEUX (Louis)..... 353
LEGRAND (le Dr)..... 146
LE GRAND (Léon)..... 250
LELONG (Mgr)..... 107
LÈMANN (l'abbé Augustin)..... 199
LEMOINE (G.)..... 322
LEMONNYER (A.)..... .. 206
LENFANT (l'abbé L.)..... 101
LENZ (P.)..... 44
LÉONARD..... 172
LEOPARDI (Giacomo)..... 157
LE QUERDEC (Yves)..... 304
LE ROHU (Pierre)..... 23
LEROY (Eugène-Bernard)..... 318
LE ROY-LIBERGE (G.)..... 219
LE SURUR (l'abbé)..... 529
LÉV L.)..... 65
LEVRAY (Marguerite)..... 501
LIBERT (Jean)..... 428
LICHTENBERGER (André)..... 14
LICHTWITZ (le Dr L.)..... ... 324
LIÉBY (Adolphe)..... 123
LIÈVRE (le Dr Louis)..... 325
LIONNET (Jean)..... 59
LIPPMANN (G.)..... 406
LOBATSCHEWSKY (N.-J.)..... 411
LOCKYER (Norman) 407
LODGE (Oliver)..... 404
LOISEAU (L.) 445
LONGHAYE (le R. P. G.)..... 444
LORENZ (Richard)..... 407
LORIÈRE (Ed. DE)..... 530
LUCAS (André)..... 326
LUCHAIRE (Achille)..... 158
LUMBROSO (Alberto)..... 164
LYRIS (Joel DE)..... 60

MAILFAIT (Hubert) 461
MALE..... 419
MALFÈRE (Edgar)..... 129
MALHERBE (Emile)..... 263, 264
MALMANCHE (Tanguy)..... 170
MANGENOT (l'abbé)..... 150
MANOUVRIER (le Dr L.)..... 147
MANUEL (Eugène)..... 515
MARCEL (Henry)..... 423
MARCEL (Jean)..... 55
MARCHAND (l'abbé)..... 173
MARCHAND (René)..... 165
MARCHIS (M.-L.)..... 405
MARÉCHAL (Christian)..... 516
MARGERIE (Amédée DE)..... 169
MARGUERY (E.)..... 37
MARIÇOURT (le baron DE)..... 243
MARIÉJOL (Jean-H. 64
MARIEL Jean). 16
MARQUET DE VASSELOT (J.-J.).. 419
MARQUIS (G.). 112
MARQUISET (Alfred) 136
MARTIN (Victor)..... 494

MARTINEAU (Henri)..... 128
MARYAN (M.)..... 494
MASSABUAU (J.)..... 301
MASSÉ (Louise)..... 534
MASSON (A.-L.)..... 432
MAUMIGNY (le R. P. René DE).. 112
MAURRAS (Charles)..... 260
MAYMARD (le R. P.)..... 99
MAZET (Henri)..... 504
MEADE (L. T.)..... 497
MÉDINE (Fernand)..... 292
MEESTER (Emm. DE)..... 31
MEILLET (A.)..... 337
MEISTERMANN (le P. Barnabé).. 194
MELINE (Jules)..... 29
MENDEL (le Dr Henry)..... 323
MERCIER (L.)..... 215
METMAN (Louis)..... 420
MEYER (Kuno)..... 510
MEYER (Paul)..... 155
MÉZIÈRES (A.)..... 257
MÉZIRIAC (Claude-Gaspard BACHET, sieur DE)..... 413
MICHEL (André)..... 419
MICHELET (G.)..... 398
MICHIELS (Andrea)..... 457
MICHOUD (Léon)..... 485
MIGEON (Gaston)..... 422
MILLE (Pierre)..... 303
MIRMONT (H. DE LA VILLE DE).. 231
MOISAN (M.-J.)..... 106
MOLINARI (G. DE)..... 28
MOLINIER (Émile)..... 419
MONIQUET (l'abbé Paulin)..... 431
MONOD (Gabriel)..... 159
MONTESQUIOU (Léon DE)..... 451
MONTESSUS DE BALLORE (le vicomte R.)..... 409
MONTOZON (Rene DE)..... 343
MORACHE (G.)..... 320
MOREAU-VAUTHIER (Ch.)..... 426
MOUCHARD (A.)..... 338
MOUREY (Charles)..... 53
MOUREY (Gabriel)..... 425
MOURRE (le baron Charles)..... 346
MULÉ (Antonin)..... 12
MYLOT (J.-M.)..... 503

NAEGELI-AKERBLOM (le Dr)..... 315
NANSOUTY (Max DE)..... 417
NARFON (Julien DE)..... 352
NASS (le Dr L.)..... 312
NESSELRODE (le chancelier comte DE)..... 255
NESSELRODE (le comte A. DE).. 255
NEWMAN..... 110
NIESSEL (le capitaine)..... 144, 149
NISSON (C.)..... 290
NOALHAT (H.)..... 151
NOLHAC (Pierre DE)..... 421
NUGUES (E.)..... 404

O'MONROY (Richard)..... 17

PACHEU (Jules)..... 392
PANGE (Jean DE)..... 446
PASCAL (l'abbe André)..... 42
PASCIUCCO (G.)..... 535
PASQUIER (Maurice)..... 27
PASSY (Frédéric)..... 117
PASSY (Jacques)..... 429
PAUL-BONCOUR (J.)..... 260
PAULHIAC (le lieutenant H.).... 216
PAUTIGNY (Louis)..... 330
PAYOUD (Jean)..... 294
PÉCHEUX (H.)..... 415
PÉDOYA (le général)..... 148
PÉLADAN..... 298
PÉRATÉ (Marie-Agnès)..... 110
PEREY (Lucien)..... 353
PÉRIDIER (J.)..... 404
PERRETANT (l'abbe)..... 116
PERSIL (R.)..... 493
PETTY (William)..... 27
PEYRON (Elie)..... 139
PICA (le R. P.)..... 114
PICARD (Emile)..... 409
PICARD (l'abbé Louis)..... 202
PIRKHEIMER (Charite)..... 452
PISANI (P.)..... 224
PLANEIX (l'abbé)..... 107, 151
PLATON (G.)..... 26
PLEMEUR (J.)..... 17
POIRIER (Joseph-Emile)..... 122
POULIN (l'abbé L.)..... 103
POUPARDIN (René)..... 527
PRACHE (L.)..... 253
PRAT (Louis)..... 386
PRAVIEL (Armand)..... 306
PRÉCIS (V.)..... 258
PROU (Maurice)..... 419

QUENTIN (H.)..... 259
QUINCEROT (Ch.)..... 327

RABORY (Dom J.)..... 263
RAINALDY (Henri)..... 18
RAYMOND (Ch.)..... 455
RECULOUX (Charles)..... 130
RÉE (P.-J.)..... 43
RÉMOND (Maurice)..... 302
RENAULT (H.)..... 259
RENÉ-LECLERC (Ch.)..... 214
RENTY (E. DE)..... 51
REYMOND (A.)..... 436
REYNE (Julien)..... 497
RHYS (John)..... 507
RIAT (Georges)..... 425
RIMBAULT (Léon)..... 106
RIVAUD (Albert)..... 393, 394
ROD (Edouard)..... 220
ROGER (M.)..... 510, 512
ROLLAND (Romain)..... 41
ROSENTHAL (Léon)..... 425
ROUSE-BALL (W.-W.)..... 418
ROUSSEAU (N.)..... 533
ROUTHIER (A.-B.)..... 61
RUSKIN (John)..... 43

SABRAZÈS (le Dr J.)..... 324
SAILLENS (le capitaine M.)..... 141
SAINSOT (l'abbé)..... 116
SAINT-JAN (C.)..... 8
SAINT-JEAN (Claude)..... 499
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 208
SAINT-SAUD (le comte DE)..... 455

SAINT-SIMON..... 156
SAINT-VINCENT (Vincent)..... 297
SAINTE-MARIE (le capitaine FLYE) 215
SAJOT (Auguste)..... 120
SALES (saint François DE)..... 513
SANGNIER (Marc)..... 299
SANVERT (l'abbé A.)..... 430
SAUBIN (Daniel)..... 215
SAUTAI (le capitaine)..... 138
SAUTY (Fr.)..... 172
SAUVÉ (Charles)..... 105
SAUVEL (Edouard)..... 492
SAVILLE..... 31
SAVINE (Albert)..... 11, 12, 515
SCHAECK (Ivan DE)..... 143
SCHLESINGER (le Dr Hermann). 324
SCHMOLLER (Gustav)..... 26
SCHRADER (F.)..... 208, 222
SCHWALM (M. B.)..... 113
SÉCHÉ (Alphonse)..... 297
SEESTERN..... 440
SERBAT (Louis)..... 525
SERRET (le capitaine)..... 145
SERTILLANGES (A.-D.)..... 36
SÉRUZIER (Paul)..... 44
SERVIÈRES (Georges)..... 19
SEVESTRE (l'abbé Emm.)..... 65
SOCKEEL (l'abbé A.)..... 504
SOL (Eugène)..... 531
SORB (capitan)..... 228
SORTAIS (Gaston)..... 357, 424, 536
SOUBEN (le R. P. Jules)..... 434
SOUBIES (Albert)..... 44
SOUCHON (Abel)..... 358
STAPFER (Paul)..... 391
STEIN (Henri)..... 250
STELLER (Bernard)..... 125
STENDHAL..... 360
STEVENSON (R.-L.)..... 10, 11
STOÏCESCO (C.)..... 485
STRACK (Hermann L.)..... 199
STUDART (bon DE)..... 45

TACITE..... 445
TAINE (H.)..... 233
TARDIEU (André)..... 346
TAROZZI (Giuseppe)..... 458
TAUDIÈRE (Henry)..... 483
TEIL (Joseph DU)..... 76
TELL Y LAFONT (G. A.)..... 488
TERWAGNE (le Dr)..... 326
THIÉRY (Marie)..... 500
THOMAS (Antoine)..... 155
THOUVEREZ (Émile)..... 399
THULIÉ (le Dr H.)..... 225
TINSEAU (Léon DE)..... 289
TIXERONT (J.)..... 55
TOËSCA (Louis)..... 393
TOLSTOÏ fils (Léon)..... 304
TOUBLAN (le chanoine)..... 113
TOUDOUZE (Gustave)..... 496
TOURNEUR (Victor)..... 504
TOUZARD (J.)..... 193
TRÉLAT (Émile)..... 429
TROUESSART (C.)..... 498
TROUILLAT (le chanoine)..... 104
TURIELLO (Mario)..... 157

UBALD D'ALENÇON (le P.)... 115, 262

VAGANAY (Hugues)..... 441
VALDOR (Jean DU)..... 31, 32
VAN DER SMISSEN (Ed.)..... 31
VANNES (le R. P. LADISLAS DE). 431
VASSELOT (J.-J. MARQUET DE).. 419
VAUDON (l'abbé Jean)..... 103
VAUDOYER (J.-L.)..... 535
VEUILLOT (Fr.)..... 261
VIAL (Francisque)..... 339
VIALLATE (A.)..... 31
VIAUT (Victor)..... 504
VIBERT (Paul)..... 50
VICTOR-THOMAS (Ch.)..... 143
VIEILLARD-LACHARME (D.)..... 201
VILAIN (L.)..... 504
VILLEFRANCHE (J.-M.)..... 433
VILLEPONTOUX (L.-F.)..... 413
VILLETARD DE LAGUÉRIE..... 141
VILLEY (Edm.)..... 26
VITRY (Paul)..... 42
VUILLIER (G.)..... 118

WAHL (Albert)..... 488
WALISZEWSKI (K.)..... 14
WEBER (Em.)..... 535
WEEDE (G. DE)..... 17
WEIGL (Dr Eduard)..... 329
WILDE (Oscar)..... 12
WILDENBRUCH..... 498
WILLIAMSON (George C.)..... 41
WIRTH (Joseph)..... 524
WITTE (le baron Jehan DE)..... 531
WYLLIE (W.-L.)..... 425
WYZEWA (Teodor DE)..... 10, 11

ZIDLER (Gustave)..... 126
ZIMMERMANN (Dr Alfred)..... 50

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BLAU (Édouard), 174. — BORREL (E.-L.), 264. — BORRELLI (le vicomte DE), 538. — BOUTMY (Emile), 174. — BROU (Charles), 268. — CABROL (Élie), 175. — CURIE (Pierre), 463. — EDMOND (John Philip), 267. — EDWARDS (Henry Sutherland), 176. — GARNETT (Richard), 464. — GEIKE (John Cunningham), 463. — GERSPACH (Edouard), 462. — GREENEDGE (Abel H. J.), 364. — GRISEBACH (Eduard), 464. — GUILLOT (Adolphe), 362. — HEYD (Wilhelm VON), 365. — HEYNE (Moritz), 364. — HODGETTS (le commandant (J. F.), 538. — IBSEN (Henrik), 538. — JEBB (Richard), 78. — KIELLAND (Alexander), 465. — LAMPERTICO (Fedele), 464. — LEPITRE (l'abbé Albert), 363. — MERSON (Charles-Victor-Ernest), 77. — MEURICE (François-Paul), 77. — MEYNIER (Dr Joseph-Honoré-Marie), 175. — MICHEL (Sextius), 363. — MOLINIER Emile), 537. — PERDREAU (l'abbé), 363. — PERRAUD (le cardinal), 265. — PROST (Bernard), 78. — RADVANSZKY (le baron Béla), 539. — SAIGE (Gustave), 267. — SOLDI (Emile-Arthur), 363. — SZÉCHY (Charles), 176. — TANNEGUY DE WOGAN (le baron Emile), 362. — TRISTRAM (Henry Baker), 364. — VAPEREAU (Louis-Gustave), 462.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 180, 271, 368, 466, 542.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 81, 180, 271, 369, 467, 543.

Concours et Prix, 81, 543.

Congrès, 180.

Mélanges : Index, 467. — Le Vocabulaire français du XVIe siècle, 369. — Société française de bibliographie, 467. — Association des bibliothécaires français, 468. — Annuaire pontifical catholique, 181. — Paris-Hachette, 181. — Derniers Almanachs pour 1906, 84.

Nouvelles : Paris, 84, 182, 272, 370, 468, 544. — Anjou, 373, 470. — Béarn, 275. — Beauce, 87. — Berry, 546. — Bourgogne, 373, 471. — Bretagne, 184, 275, 374, 471. — Cambrésis, 472. — Champagne, 375, 546. — Dauphiné, 87, 276, 376. — Forez, 547. — Franche-Comté, 88, 184, 276, 376, 472, 548. — Ile de France, 186, 548. — Languedoc, 89, 186, 378, 474. — Limousin, 279. — Lorraine, 89, 279. — Lyonnais, 89, 279. — Maine, 280. — Normandie, 89, 186, 280, 474. — Orléanais, 90, 280. — Périgord, 280. — Provence, 378. — Savoie, 282. — Velay, 90, 187, 281, 475, 549. — Vendômois, 281. — Pays Messin, 378. — Allemagne, 475. — Angleterre, 282. — Autriche, 282. — Belgique, 91, 187, 282, 379, 549. — Espagne, 91, 188, 283, 379. — Italie, 92, 188, 284, 379, 475, 549. — Russie, 189, 380. — Suisse, 189. — Turquie, 190. — Asie Mineure, 190. — Philippines, 381. — Abyssinie, 285. — Maroc, 477. — Tripolitaine, 380. — Brésil, 285, 380. — États-Unis, 92, 285, 380, 477, 550. — Mexique, 478.

Publications nouvelles, 92, 190, 286, 381, 478, 550.

ERRATUM

Page 381, ligne 41, *au lieu de :* inspiré, *lisez :* imposé.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BLAU (Édouard), 174. — BORREL (E.-L.), 264. — BORRELLI (le vicomte DE), 538. — BOUTMY (Emile), 174. — BROU (Charles), 268. — CABROL (Élie), 175. — CURIE (Pierre), 463. — EDMOND (John Philip), 267. — EDWARDS (Henry Sutherland), 176. — GARNETT (Richard), 464. — GEIKE (John Cunningham), 463. — GERSPACH (Edouard), 462. — GREENEDGE (Abel H. J.), 364. — GRISEBACH (Eduard), 464. — GUILLOT (Adolphe), 362. — HEYD (Wilhelm VON), 365. — HEYNE (Moritz), 364. — HODGETTS (le commandant (J. F.), 538. — IBSEN (Henrik), 538. — JEBB (Richard), 78. — KIELLAND (Alexander), 465. — LAMPERTICO (Fedele), 464. — LEPITRE (l'abbé Albert), 363. — MERSON (Charles-Victor-Ernest), 77. — MEURICE (François-Paul), 77. — MEYNIER (Dr Joseph-Honoré-Marie), 175. — MICHEL (Sextius), 363. — MOLINIER (Emile), 537. — PERDREAU (l'abbé), 363. — PERRAUD (le cardinal), 265. — PROST (Bernard), 78. — RADVANSZKY (le baron Béla), 539. — SAIGE (Gustave), 267. — SOLDI (Emile-Arthur), 363. — SZÉCHY (Charles), 176. — TANNEGUY DE WOGAN (le baron Emile), 362. — TRISTRAM (Henry Baker), 364. — VAPEREAU (Louis-Gustave), 462.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 180, 271, 368, 466, 542.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 81, 180, 271, 369, 467, 543.

Concours et Prix, 81, 543.

Congrès, 180.

Mélanges : Index, 467. — Le Vocabulaire français du XVIe siècle, 368. — Société française de bibliographie, 467. — Association de bibliothécaires français, 468. — Annuaire pontifical catholique, 181. — Paris-Hachette, 181. — Derniers Almanachs pour 1906, 84.

Nouvelles : Paris, 84, 182, 272, 370, 468, 544. — Anjou, 373, 470. — Béarn, 275. — Beauce, 87. — Berry, 546. — Bourgogne, 373, 471. — Bretagne, 184, 275, 374, 471. — Cambrésis, 472. — Champagne, 375, 546. — Dauphiné, 87, 276, 376. — Forez, 547. — Franche-Comté, 88, 184, 276, 376, 472, 548. — Ile de France, 186, 548. — Languedoc, 89, 186, 378, 474. — Limousin, 279. — Lorraine, 89, 279. — Lyonnais, 89, 279. — Maine, 280. — Normandie, 89, 186, 280, 474. — Orléanais, 90, 280. — Périgord, 280. — Provence, 378. — Savoie, 282. — Velay, 90, 187, 281, 475, 549. — Vendômois, 281. — Pays Messin, 378. — Allemagne, 475. — Angleterre, 282. — Autriche, 282. — Belgique, 91, 187, 282, 379, 549. — Espagne, 91, 188, 283, 379. — Italie, 92, 188, 284, 379, 475, 549. — Russie, 189, 380. — Suisse, 189. — Turquie, 190. — Asie Mineure, 190. — Philippines, 381. — Abyssinie, 285. — Maroc, 477. — Tripolitaine, 380. — Brésil, 285, 380. — États-Unis, 92, 285, 380, 477, 550. — Mexique, 478.

Publications nouvelles, 92, 190, 286, 381, 478, 550.

ERRATUM

Page 381, ligne 41, *au lieu de :* inspiré, *lisez :* imposé.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.